Afficher ce document en «mode page »pour voir apparaître les dessins.

# LA RELATION D'OBJET 56-57
# ET LES STRUCTURES FREUDIENNES J. LACAN

SÉMINAIRE 1956-1957 -

Publication hors commerce. Document interne à l'Association Freudienne et destiné à ses membres.

1. Leçon du 21 novembre 1956 page 1
2. Leçon du 28 novembre 1956 page 14
3. Leçon du 5 décembre 1956 page 27
4. Leçon du 12 décembre 1956 page 42
5. Leçon du 19 décembre 1956 page 57
6. Leçon du 9 janvier 1957 page 71
7. Leçon du 16 janvier 1957 page 85
8. Leçon du 23 janvier 1957 page 102
9. Leçon du 30 janvier 1957 page 117
10. Leçon du 6 février 1957 page 128
11. Leçon du 27 février 1957 page 141
12. Leçon du 6 mars 1957 page 156
13. Leçon du 13 mars 1957 page 171
14. Leçon du 20 mars 1957 page 185
15. Leçon du 27 mars 1957 page 200
16. Leçon du 3 avril 1957 page 218
17. Leçon du 10 avril 1957 page 233
18. Leçon du 8 mai 1957 page 248
19. Leçon du 15 mai 1957 page 260
20. Leçon du 22 mai 1957 page 274
21. Leçon du 5 juin 1957 page 288
22. Leçon du 19 juin 1957 page 305
23. Leçon du 26 juin 1957 page 321
24.Leçon du 3 juillet 1957 page 340

## 1 - LEÇON DU 21 NOVEMBRE 1956

Nous parlerons cette année d'un sujet qui n'est pas, dans ce qu'on appelle l'évolution historique de la psychanalyse, sans prendre d'une façon articulée ou non, une position tout à fait centrale dans la théorie et la pratique. Ce sujet, c'est la relation d'objet.

Pourquoi ne l'ai-je pas choisi, ce sujet déjà actuel, déjà premier, déjà central, déjà critique, quand nous avons commencé ces séminaires ? Précisément pour la raison qui motive la deuxième partie de mon titre, c'est-à-dire parce qu'il ne peut être traité qu'à partir d'une certaine idée, d'un certain recul pris sur la question de ce que Freud nous a montré comme constituant les structures dans lesquelles l'analyse se déplace, dans lesquelles elle opère, et tout spécialement la structure complexe de la relation entre les deux sujets en présence dans l'analyse : l'analysé et l'analyste.

C'est ce à quoi par ces trois années de commentaires des textes de Freud, de critiques, portant la première année sur ce qu'on peut appeler les éléments mêmes de la conduite technique, c'est-à-dire de la notion de transfert et la notion de résistance, la deuxième année sur ce qu'il faut bien dire être le fond de l'expérience et de la découverte freudienne, à savoir ce qu'est à proprement parler la notion de l'inconscient - dont je crois vous avoir assez montré dans cette deuxième année que cette notion de l'inconscient est cela même qui a nécessité pour Freud l'introduction des principes littéralement paradoxaux sur le plan purement dialectique que Freud était amené à introduire dans le total du principe de plaisir - enfin au cours de la troisième année, je vous ai donné un exemple manifeste de l'absolue nécessité d'isoler cette articulation essentielle du symbolique qui s'appelle le signifiant, pour comprendre analytiquement parlant quelque chose à ce qui n'est autre que le champ proprement paranoïaque des psychoses.

Nous voici donc armés d'un certain nombre de termes qui ont abouti à certains schémas, dont la spatialité n'est absolument pas à prendre au sens intuitif du terme de schéma, qui ne comportent pas de localisation mais qui comportent d'une façon tout à fait légitime une spatialisation - au sens où spatialisation implique rapport de lieu, rapport topologique, interposition par exemple ou succession, séquence. Un de ces schémas où culmine tout ce à quoi nous avons abouti après ces années de critique, c'est le schéma que nous pourrons appeler par définition par opposition, celui qui inscrit le rapport du Sujet à l'Autre en tant qu'il est au départ dans le rapport naturel tel qu'il est constitué au départ de l'analyse, rapport virtuel, rapport de paroles virtuelles, par quoi c'est de l'Autre que le Sujet reçoit sous la forme d'une parole inconsciente, son propre message.

Ce propre message qui lui est interdit, est pour lui déformé, arrêté, capté, profondément méconnu par cette interposition de la relation imaginaire entre l'a et l'a', c'est-à-dire de ce rapport qui existe précisément entre ce moi et cet autre qu'est l'objet typique du moi, c'est-à-dire en tant que la relation imaginaire interrompt, ralentit, inhibe, inverse le plus souvent et profondément méconnaît par une relation essentiellement aliénée le rapport de parole entre le Sujet et l'Autre , le grand Autre, en tant qu'il est un autre Sujet, en tant que par excellence il est sujet capable de tromper.

Voici donc à quel schéma nous sommes arrivés, et vous voyez bien que ce n'est pas quelque chose qui n'est pas au moment où nous l'avons reposé à l'intérieur analytique, tel que, de plus en plus, un plus grand nombre d'analystes la formulent, alors que nous allons remettre en cause cette prévalence dans la théorie analytique de la relation d'objet, si l'on peut dire non commentée, de la relation d'objet primaire, de la relation d'objet comme venant prendre dans la théorie analytique la place centrale, comme venant recentrer toute la dialectique du principe de plaisir, du principe de réalité, comme venant fonder tout le progrès analytique autour de ce que l'on peut appeler une rectification du rapport du Sujet à l'objet, considérée comme une relation duelle, une relation, nous dit-on encore quand on parle de la situation analytique, excessivement simple, cette relation du Sujet à l'objet qui tend de plus en plus à occuper le centre de la théorie analytique.

C'est cela même que nous allons mettre à l'épreuve. Nous allons voir si on peut - à partir de quelque chose qui dans notre schéma se rapporte précisément à la ligne a-a' – construire d'une façon satisfaisante l'ensemble des phénomènes offerts à notre observation, à notre expérience analytique, si cet instrument à lui tout seul peut permettre de répondre des faits, si en d'autres termes le schéma plus complexe que nous avons proposé doit être négligé, voire écarté.

Que la relation d'objet soit devenue, au moins en apparence, l'élément théorique premier dans l'explication de l'analyse, je crois que je vous en donnerai un témoignage suivi - non pas précisément en vous indiquant de vous pénétrer de ce qu'on peut appeler une sorte d'ouvrage collectif[1] récemment paru, pour lequel en effet le terme collectif s'applique particulièrement bien.

Vous y verrez d'un bout à l'autre la mise en valeur d'une façon peut-être pas toujours particulièrement satisfaisante dans le sens de l'articulé, mais assurément dont la monotonie, l'uniformité est tout à fait frappante, vous y verrez promue cette relation d'objet donnée expressément dans un des articles qui s'appelle *Evolution de la psychanalyse*[2], et comme dernier terme de cette



[1] *La psychanalyse d'aujourd'hui*, Ouvrage publié sous la direction de S.Nacht avec la collaboration de M. Bouvet, R. Diatkine, A. Doumic, J. Favreau, M. Held, S. Lebovici, P.Luquet, P. Luquet-Parat, P. Male, J. Mallet, F. Pasche, M. Renaud, préface de E. Jones ;
Et J. de Ajuriaguerra, G. Bordarracco, M. Benassy, A. Berge, M. Bonaparte, M. Foin, P. Marty, P.C. Racamier, M. Schlumberger, S. Widerman ; P.U.F ; 1956

[2] in opus cité : M. Benassy, *Evolution de la psychanalyse*, p. 761-784.

évolution vous y verrez dans l'article *Clinique psychanalytique*[3] une façon de présenter la clinique elle-même, toute entière centrée sur cette relation d'objet. Peut-être même en donnerai-je quelques idées auxquelles peut parvenir une telle présentation.

Assurément, l'ensemble est tout à fait frappant, c'est autour de la relation d'objet que ceux qui pratiquent l'analyse essayent d'ordonner leurs esprits, la compréhension qu'ils peuvent avoir de leur propre expérience - aussi ne nous semble-t-elle pas devoir leur donner une satisfaction pleine et entière. Mais d'un autre côté, ceci n'oriente, ne pénètre très profondément leur pratique, que de concevoir leur propre expérience dans ce registre ne soit quelque chose qui n'ait vraiment - des conséquences dans les modes mêmes de leur intervention, dans l'orientation donnée à l'analyse, et du même coup dans ses résultats. C'est ce que l'on peut méconnaître à simplement lire, commenter, alors qu'on a toujours dit que la théorie analytique et la pratique ne peuvent se séparer, se dissocier l'une de l'autre. Dès lors qu'on la conçoit dans un certain sens, il est inévitable qu'on la mène également dans un certain sens, si le sens théorique et les résultats pratiques ne peuvent être de même qu'aperçus.

Pour introduire la question de la relation d'objet, de la légitimité, du non fondé de sa situation comme centrale dans la théorie analytique, il faut que je vous rappelle brièvement tout au moins, ce que cette notion doit ou ne doit pas à Freud lui-même. Je le ferai non seulement parce que c'est là en effet une sorte de guide, presque de limitation technique que nous nous sommes imposés ici de partir du commentaire freudien, et de même ai-je senti cette année quelques interrogations, sinon inquiétudes, de savoir si j'allais ou non partir des textes freudiens, mais il est très difficile de partir à propos de la relation d'objet des textes de Freud eux-mêmes, parce qu'elle n'y est pas. Je parle bien entendu de quelque chose qui est très formellement affirmé ici comme une déviation de la théorie analytique.

Il faut donc bien que je parte de textes récents, et que du même coup je parte d'une certaine critique de ces positions. Mais que nous devions nous référer en fin de compte aux positions freudiennes, par contre ceci n'est pas douteux et du même coup nous ne pouvons pas ne pas évoquer, ne serait-ce que très rapidement, ce qui dans les thèmes proprement freudiens fondamentaux, tourne autour de la notion même d'objet.

A notre départ nous ne pourrons pas le faire d'une façon développée, je vais essayer de le faire aussi rapidement que possible. Bien entendu, ceci implique que c'est précisément ce que nous devrons de plus en plus à la fin reprendre, développer, retrouver et articuler.

Je veux donc simplement vous rappeler d'une façon brève, et qui ne serait même pas concevable s'il n'y avait pas derrière nous ces trois années de



[3] in opus cité : M. Bouvet, *La clinique psychanalytique*, la relation d'objet, p. 41-121.

collaboration d'analyse de textes, si vous n'aviez pas déjà avec moi rencontré sous des formes diverses ce thème de l'objet.

Dans Freud on parle bien entendu d'objet, la division des *Trois essais sur la sexualité* s'appelle précisément la recherche, ou plus exactement la trouvaille de l'objet. On parle de l'objet d'une façon implicite chaque fois qu'entre en jeu la notion de réalité. On en parle encore d'une troisième façon chaque fois qu'est impliquée l'ambivalence de certaines relations fondamentales, à savoir le fait que le sujet se fait objet pour l'autre, qu'il y a un certain type de relation dans lequel la réciprocité pour le sujet d'un objet est patente et même constituante. Je voudrais mettre l'accent d'une façon plus appuyée sur les trois modes sous lesquels nous apparaissent ces notions relatives à l'objet.

C'est pourquoi je fais allusion à l'un des points où dans Freud nous pouvons nous référer pour prouver, articuler la notion d'objet. Si vous vous reportez à ce chapitre des *Trois essais sur la sexualité*, vous y verrez quelque chose qui est déjà là depuis l'époque où ceci n'a été publié que par une sorte d'accident historique, Freud non seulement ne tenait pas à ce qu'on le publie, mais qui a été en somme publié contre sa volonté. Néanmoins nous trouvons la même formule à propos de l'objet dès cette première esquisse de sa psychologie. Freud insiste sur ceci, que toute façon pour l'homme de trouver l'objet est, et n'est jamais que la suite d'une tendance où il s'agit d'un objet perdu, d'un objet qu'il s'agit de retrouver. L'objet n'est pas considéré, comme dans la théorie moderne, comme étant pleinement satisfaisant, l'objet typique, l'objet par excellence, l'objet harmonieux, l'objet qui fonde l'homme dans une réalité adéquate, dans la réalité qui prouve la maturité, le fameux objet génital.

II est tout à fait frappant de voir qu'au moment où Freud fait la théorie de l'évolution instinctuelle telle qu'elle se dégage des premières expériences analytiques, il nous l'indique comme étant saisie par la voie d'une recherche de l'objet perdu.

Cet objet correspond à un certain stade avancé de la maturation des instincts, c'est l'objet retrouvé du premier sevrage, l'objet précisément qui a été d'abord le point attache des premières satisfactions de l'enfant, c'est un objet retrouver. Il est bien clair que la discordance instaurée par le seul fait que ce terme de la répétition - ce terme d'une nostalgie qui lie le sujet à l'objet perdu et à travers laquelle s'exerce tout l'effort de la recherche et qui marque la retrouvaille du signe d'une répétition impossible puisque précisément ce n'est pas le même objet, ça ne saurait l'être, la primauté de cette dialectique qui met au centre de la relation du sujet-objet une tension foncière qui fait que ce qui est recherché n'est pas recherché au même titre que ce qui sera trouvé, que c'est à travers la recherche d'une satisfaction passée et dépassée que le nouvel objet est recherché et trouvé et saisi ailleurs qu'au point où il est cherché - la foncière distance qui est introduite par l'élément essentiellement conflictuel qu'il y a dans toute recherche de objet, c'est la première forme sous laquelle dans Freud apparaît cette notion de la relation d'objet.

Je dirais que c'est à mal l'articuler dans les termes qui seraient philosophiquement élaborés, qu'il faudrait ici nous résoudre pour donner son plein accent à ce qu'ici je souligne - je ne le fais pas intentionnellement, je le réserve pour notre retour sur ce terme, pour ceux pour qui ces termes ont déjà un sens de par certaines connaissances philosophiques - toute la distance de la relation du sujet à l'objet dans Freud, par rapport à ce qui le précède dans une certaine conception de l'objet comme étant l'objet adéquat, comme étant l'objet attendu d'avance, coapté à la maturation du sujet.

Toute cette distance est déjà impliquée dans ce qui oppose une perspective platonicienne - celle qui fonde toute appréhension, toute reconnaissance sur la réminiscence d'un type en quelque sorte préformé - à une notion profondément différente, de toute la distance qu'il y a entre l'expérience moderne et l'expérience antique, celle qui est donnée dans Kierkegaard sous le registre de la répétition, cette répétition toujours cherchée, essentiellement jamais satisfaite en tant qu'elle est de par sa nature non point jamais réminiscence, mais toujours répétition comme telle, donc impossible à assouvir. C'est dans ce registre que se situe la notion de retrouver l'objet perdu dans Freud.

Nous retiendrons ce texte, il est essentiel qu'il suffise dans le premier rapport que Freud fait de la notion d'objet.

Bien entendu, c'est essentiellement sur une notion d'un rapport profondément conflictuel du sujet avec son monde, que les choses se posent et se précisent.

Comment en serait-il autrement puisque déjà à cette époque c'est essentiellement de l'opposition entre principe de réalité et principe de plaisir qu'il s'agit ? Que si principe de réalité et principe de plaisir ne sont pas détachables l'un de l'autre, je dirais plus, s'impliquent et s'incluent l'un à l'autre dans un rapport dialectique - si bien que comme Freud l'a toujours institué, le principe de réalité n'est constitué que par ce qui est imposé pour sa satisfaction au principe de plaisir, il n'en est en quelque sorte que le prolongement - si inversement le principe de réalité implique dans sa dynamique et dans sa recherche fondamentale la tension fondamentale du principe du plaisir, il n'en reste pas moins qu'entre les deux - et c'est l'essentiel de ce qu'apporte la théorie freudienne - il y a une béance qu'il n'y aurait pas lieu de distinguer s'ils étaient l'un simplement à la suite de l'autre, que le principe du plaisir tend à se réaliser en formation profondément irréaliste, que le principe de réalité implique l'existence d'une organisation, d'une structuration autonome différente et qui comporte que ce qu'elle saisit peut être justement quelque. chose de fondamentalement différent de ce qui est désiré.

C'est dans ce rapport qui lui-même introduit dans sa dialectique même du sujet et de l'objet un autre terme, un terme qui est ici posé comme irréductible, de même que l'objet tout à l'heure était quelque chose qui était fondé dans ses exigences primordiales comme quelque chose qui est toujours voué à un retour, et par là même voué à un retour impossible, de même dans l'opposition principe de réalité et principe du plaisir, nous avons la notion d'une opposition foncière entre la réalité et ce qui est recherché par la tendance.

En d'autres termes la notion que la satisfaction du principe du plaisir, en tant qu'elle est toujours latente, sous-jacente à tout exercice de la création du

monde, est quelque chose qui toujours plus ou moins tend à se réaliser dans une forme plus ou moins hallucinée, que la possibilité fondamentale de cette organisation qui est celle sous-jacente au moi, celle de la tendance du sujet comme tel est de se satisfaire dans une réalisation irréelle, dans une réalisation hallucinatoire, voilà l'autre terme sur lequel Freud met puissamment 1'accent, et ceci dès la *Science des rêves*, dès la ***Traumdeutung*** dès la première formulation pleine et articulée de l'opposition du principe de réalité et du principe du plaisir.

Ces deux positions ne sont pas comme telles articulées l'une avec l'autre. C'est précisément du fait qu'elles se présentent dans Freud comme distinctes que ceci est bien marqué que ce n'est pas autour de la relation du sujet à l'objet que se centre le développement. Chacun de ces deux termes trouve sa place en des points différents de la dialectique freudienne pour la simple raison qu'en aucun cas la relation sujet-objet n'est centrale, elle n'apparaît que d'une façon qui peut apparaître comme se soutenant d'une façon directe et sans béance.

C'est dans cette relation d'ambivalence, ou dans celle d'un type de relations qui sont appelées depuis prégénitales, qui sont les relations voir- être vu, attaquer-être attaqué, passif-actif, que le sujet vit ces relations qui toujours plus ou moins implicitement, d'une façon plus ou moins manifeste, implique son identification au partenaire de cette relation, c'est à savoir que ces relations sont vécues dans une réciprocité - le terme est valable ici d'ambivalence de la position du sujet et du partenaire.

Ici s'introduit cette relation entre le sujet et l'objet qui elle, est non seulement directe, sans béance, mais qui est littéralement équivalence de l'un à l'autre et c'est celle-là qui a pu donner le prétexte à la mise au premier plan de la relation d'objet comme telle.

Mais qu'allons-nous voir ? Cette relation qui en elle-même déjà annonce, précise, mérite le terme de relation en miroir qui est celle de la réciprocité entre le sujet et l'objet, ce quelque chose qui pose en lui-même déjà tellement de questions que c'est pour essayer de les résoudre que moi-même j'ai introduit dans la théorie analytique cette notion de stade du miroir - qui est bien loin d'être purement et simplement cette connotation d'un phénomène dans le développement de l'enfant, c'est-à-dire du moment où l'enfant reconnaît sa propre image, à savoir c'est que tout ce qu'il apprend dans cette captivation par sa propre image est tout précisément de la distance qu'il y a de ses tensions internes à celles-la même qui sont évoquées dans ce rapport à la réalisation, à l'identification à cette image - c'est là pourtant quelque chose qui a servi de thème, de point central à la mise au premier plan de cette relation sujet-objet comme étant, si on peut dire l'échelle phénoménale à laquelle pouvait être rapporté d'une façon satisfaisante et valable ce qui jusque là s'était présenté dans des termes, non seulement pluralistes, mais à proprement parler conflictuels, comme introduisant un rapport essentiellement dialectique entre les différents termes. A ceci qu'on a cru pouvoir - et un des premiers à y avoir mis l'accent, mais non pas si tôt qu'on le croit, est Abraham - essayer de recentrer tout ce qui

est introduit jusque là dans l'évolution du sujet d'une façon qui est toujours vue par reconstruction d'une façon rétroactive à partir d'une expérience centrale qui est celle de la tension conflictuelle entre conscient et inconscient, de la tension conflictuelle créée par ce fait fondamental que ce qui est cherché par la tendance est obscur, que ce que la conscience en reconnaît est d'abord et avant tout méconnaissance, que ce n'est pas dans la voie de la conscience que le sujet se reconnaît. Il y a autre chose est à un au-delà, et cet au-delà pose du même coup et par là même la question de sa structure, de son principe et de son sens, étant fondamentalement méconnu par le sujet, hors de portée de sa connaissance.

Ceci est abandonné par l'initiative même d'un certain nombre, d'abord de personnalités, puis de courants significatifs à l'intérieur de l'analyse en fonction d'un objet dont le point terminal n'est pas le point dont nous partons.

Nous partons en arrière pour comprendre comment est atteint ce point terminal, qui d'ailleurs n'est jamais observé, cet objet idéal qui est littéralement impensable. Il est au contraire conçu comme une sorte de point de mire, de point d'aboutissement auquel vont concourir toute une série d'expériences, d'éléments, de notions partielles de l'objet à partir d'une certaine époque, et tout spécialement à partir du moment où Abraham en 1924 le formule dans sa théorie du développement de la libido[4], et qui fonde pour beaucoup la loi même de l'analyse, de tout ce qui s'y passe.

Le système de coordonnées à l'intérieur desquelles se situe toute l'expérience analytique, est celui du point d'achèvement de ce fameux objet idéal, terminal, parfait, adéquat, de celui qui est proposé dans l'analyse comme étant celui qui marque par lui-même le but atteint, la normalisation si l'on peut dire, terme qui déjà à lui tout seul introduit un monde de catégories bien étranger à ce point de départ de l'analyse, la normalisation du sujet.

Pour vous illustrer ceci, je crois ne pas pouvoir mieux faire que vous indiquer que de la formulation même, et du même coup de l'aveu de ceux qui sont engagés dans cette voie - c'est assurément là quelque chose qui se formule dans les termes très précis - ce qui est considéré comme le progrès de l'expérience analytique c'est d'avoir mis au premier plan les rapports du sujet à son environnement.

Cet accent mis sur l'environnement, cette réduction que donne toute expérience analytique a quelque chose qui est une sorte de retour à la position bel et bien objectivante qui pose au premier plan l'existence d'un certain individu et d'une relation plus ou moins adéquate, plus ou moins adaptée à son environnement, c'est quelque chose qui, de la page 761 à la page 773 de l'ouvrage collectif dont nous parlions[5], est articulé dans ces termes.

Après avoir bien marqué que c'est l'accent mis sur les rapports du sujet à son environnement dont il s'agit dans le progrès de l'analyse, nous apprenons incidemment que ceci est particulièrement significatif dans l'observation du petit



[4] Abraham. K, *Esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux*, 1924, in Oeuvres complètes, T. III ; p.255 – 313, Payot.

[5] op. cit. page 2.

Hans. Dans l'observation du petit Hans, les parents apparaissent nous dit-on, sans personnalité propre.

Nous ne sommes pas forcés de souscrire à cette opinion, mais l'important est ce qui va suivre : ceci tient à ce que nous étions «*avant la guerre de 1914, à l'époque où la société occidentale, sûre d'elle-même, ne se posait pas de questions sur sa propre pérennité. Au contraire depuis 1926 l'accent est mis sur l'angoisse et l'interaction de l'organisme et de l'environnement, c'est aussi que les assises de la Société ont été ébranlées, l'angoisse d'un monde changeant est vécue chaque jour, les individus se reconnaissent différents. C'est l'époque même où la physique se cherche, où relativisme, incertitudes, probabilisme semblent ôter à la pensée objective sa confiance en elle-même.* »[6]

Cette référence à la Physique moderne comme le fondement d'un nouveau rationalisme me paraît devoir se passer de commentaire. Ce qui est important c'est simplement qu'il y a là quelque chose qui est curieusement avoué d'une façon indirecte, c'est que la psychanalyse est envisagée comme une sorte de remède social, puisque c'est cela qu'on met au premier plan comme caractéristique de l'élément moteur de son progrès.

Il n'y a pas besoin de savoir si ceci est ou non fondé, ce sont des choses qui nous paraissent de peu de poids, c'est simplement le contexte des choses qui sont admises là avec une très grande légèreté qui en lui-même peut nous être d'une certaine utilité. Ceci n'est pas unique, car le propre de cet ouvrage collectif communiquant à l'intérieur de lui-même d'une façon bien plus, semble-t-il, faite d'une sorte de curieuse homogénéisation que d'une articulation à proprement parler, c'est celui aussi qui dans le premier article auquel j'ai fait allusion tout à l'heure marque d'une façon délibérée, par la notion vraiment formulée qu'en fin de compte, ce qui nous donnera la conception générale nécessaire à la compréhension actuelle de la structure d'une personnalité, c'est l'angle de vision que l'on dit être le plus pratique et le plus prosaïque qui soit, celui des relations sociales du malade, (souligné par l'auteur).

Je passe sur d'autres termes qui, à propos de la nature de l'aveu, nous disent que l'on conçoit, que l'on puisse voir comme mouvante, artificielle, une telle conception de l'analyse. Mais ceci ne dépend-il pas du fait que l'objet même d'une telle discipline ait, ce que personne ne songe à contester, marqué des variations dans le temps ?

C'est en effet une explication pour le caractère tant soit peu foudroyant des différents modes d'approche donnés dans cette ligne, mais ce n'est peut-être pas une explication qui doit entièrement nous satisfaire, je ne vois pas quels sont les objets d'aucune discipline qui ne soient pas également sujets à des variations dans le temps.

Sur la relation du sujet au monde nous verrons affirmé et accentué une sorte de parallélisme entre l'état de maturation plus ou moins assuré des activités



[6] op. cité page 2.

instinctuelles et la structure du moi chez un sujet à un moment donné. Pour tout dire, à partir d'un certain moment cette structure du moi est considérée comme la doublure, et très exactement en fin de compte comme le représentant de l'état de maturation des activités instinctuelles. Il n'y a plus aucune différence, ni sur le plan dynamique, ni sur le plan génétique entre les différentes étapes du progrès du moi et les différentes étapes de la progression instinctuelle.

Ce sont des termes qui peuvent à certains d'entre vous ne pas paraître en eux-mêmes très essentiellement critiquables, peu importe, la question n'est pas là, nous verrons dans quelle mesure nous pourrons ou non les retenir. La conséquence en est leur instauration au centre de l'analyse d'une façon tout à fait précise qui se présente comme une topologie : il y a les prégénitaux et les génitaux. Les prégénitaux sont des individus faibles, et la cohérence de leur moi «*dépend étroitement de la persistance de certaines relations objectales avec un objet significatif* ».[1]

Ceci est écrit et articulé. Ici nous pouvons commencer à poser des questions. Nous verrons peut-être tout à l'heure au passage, à lire les mêmes textes, où peut aller la notion de ce *significatif* non expliqué. C'est à savoir le manque absolu de différenciation, de discernement dans ce significatif. La notion technique que ceci implique est la mise en jeu, et du même coup la mise en valeur à l'intérieur de la relation analytique, des relations prégénitales, celles qui caractérisent le rapport de ce prégénital avec son monde dont on nous dit que ces relations à leur objet sont caractérisées par quelque déficit : «*la perte de ces relations, ou de leur objet, ce qui est synonyme puisque ici l'objet n'existe qu'en fonction de ses rapports avec le sujet, certains entraînant de graves désordres de l'activité du Moi, tels que phénomènes de dépersonnalisation, troubles psychotiques*. »[1]

Ici nous trouvons le point dans lequel est recherché le test du témoignage de cette fragilité profonde des relations du moi à son objet : «*le sujet s'efforce de maintenir ses relations d'objet à tout prix, en utilisant toutes sortes d'aménagements dans ce but - changement d'objet avec utilisation du déplacement ou de la symbolisation qui, par le choix d'un objet symbolique arbitrairement chargé de la même valeur affective que l'objet initial, lui permettra de ne pas se trouver privé de relation objectale* ». [7]

Pour cet objet sur lequel est déplacé la valeur affective de l'objet initial, le terme de Moi auxiliaire est pleinement justifié, et ceci explique que «*les génitaux au contraire possèdent un Moi qui ne voit pas sa force et l'exercice de ses fonctions dépendre de la possession d'un objet significatif. Alors que pour les premiers la perte d'une personne importante subjectivement parlant pour prendre l'exemple le plus simple, met en jeu leur individualité, pour eux cette perte, pour si douloureuse qu'elle soit, ne trouble en rien la solidité de leur personnalité. Ils ne sont pas dépendants d'une relation objectale. Cela ne veut pas dire qu'ils peuvent se passer aisément de toute relation objectale, ce qui d'ailleurs est pratiquement irréalisable, tant les relations d'objet sont multiples et variées, mais que simplement leur unité n'est pas à la merci de la perte d'un*



[7] op. cité, note 1, page 3.

contact avec un objet significatif. C'est là ce qui du point de vue du rapport entre le Moi et la relation d'objet les différencie radicalement des précédents ».[1]

"Si comme dans toute névrose une évolution normale semble avoir été stoppée par l'impossibilité où s'est trouvé le sujet de résoudre le dernier des conflits structurants de l'enfance, celui dont la liquidation parfaite, si l'on peut s'exprimer ainsi, aboutit à cette adaptation si heureuse au monde que l'on nomme la relation d'objet génitale et qui donne à tout observateur le sentiment d'une personnalité harmonieuse et à l'analyse la perception immédiate d'une sorte de limpidité cristalline de l'esprit, ce qui est, je le répète, plus une limite qu'une réalité, cette difficulté de résolution de l'Oedipe bien souvent n'a pas tenu au seul problème qu'il posait ».[1]

Limpidité cristalline !... Nous voyons également où cet auteur avec la perfection de la relation objectale, peut nous porter, c'est encore à ceci

En ce qui concerne les pulsions, alors que les formes prégénitales «marquent ce besoin de possession incoercible, illimité, inconditionnel, comportant un aspect destructif, (dans les formes génitales), elles sont véritablement aimantes, et si le sujet ne s'y montre pas pour autant oblatif c'est-à-dire désintéressé, et si ses objets sont aussi foncièrement des objets narcissiques que dans le cas précédent, il est ici capable de compréhension, d'adaptation à la situation de l'autre. D'ailleurs la structure intime de ses relations objectales montre que la participation de l'objet à son propre plaisir à lui, est indispensable au bonheur du sujet. Les convenances, les désirs, les besoins de l'objet sont pris en considération au plus haut point ». [8]

Ceci suffit à nous montrer, à ouvrir un problème fort grave qui est celui de savoir ce qu'il importe de distinguer dans la maturation qui n'est ni une voie, ni une perspective, ni un plan sur lequel nous ne puissions pas en effet poser la question : qu'est-ce que signifie l'issue d'une enfance et d'une adolescence et d'une maturité normales ?

Mais la distinction essentielle entre l'établissement de la réalité avec tout ce qu'elle pose de problèmes d'adaptation à quelque chose qui résiste, à quelque chose qui se refuse, à quelque chose qui est complexe, à quelque chose qui implique en tout cas que la notion d'objectivité, comme l'expérience la plus élémentaire nous montre, que c'est une chose distincte de ce qui est visé dans ces textes mêmes sous la notion plus ou moins implicite et couverte par le terme différent d'objectalité, de plénitude de l'objet.

Cette confusion qu'il y a, est d'ailleurs articulée parce que le terme d'objectivité se trouve dans le texte comme étant caractéristique de cette forme de relation achevée.

Il y a une distance assurément entre ce qui est impliqué par une certaine construction du monde considérée comme plus ou moins satisfaisante à telle



[8] op. cité, note 1, page 3.

époque, en effet déterminée certainement hors de toute relativité historique, et d'autre part cette relation même à l'autre comme étant ici son registre affectif, voire sentimental, comme de la prise en considération des besoins, du bonheur, du plaisir de l'autre. Assurément ceci nous porte beaucoup plus loin puisqu'il s'agit de la constitution de l'autre en tant que tel, c'est-à-dire en tant qu'il parle, c'est-à-dire en tant qu'il est un sujet.

Nous aurons à revenir sur cela. C'est là quelque chose qu'il ne suffit pas de citer, même en formulant les remarques humoristiques qu'ils suggèrent suffisamment par eux-mêmes, sans pour autant avoir fait le progrès qui s'impose.

Cette conception extraordinairement primaire de la notion d'évolution instinctuelle dans l'analyse est quelque chose qui est loin d'être reçu universellement. Il est certain que la notion des textes comme ceux de Glover par exemple, vous fera retourner à une notion bien différente de l'exploration des relations d'objet, même nommées et bien définies comme telles. Vous verrez à aborder les textes de Glover[9], qu'essentiellement ce qui me parait caractériser les stades, les étapes de l'objet aux différentes époques du développement individuel, c'est l'objet conçu comme ayant une toute autre fonction.

L'analyse insiste à introduire de l'objet une notion fonctionnelle d'une nature bien différente de celle d'un pur et simple correspondant, d'une pure et simple coaptation de l'objet avec une certaine demande du sujet. L'objet a là un tout autre rôle, il est si l'on peu dire replacer sur fond d'angoisse. C'est pour autant que l'objet est instrument à masquer, à parer sur le fond fondamental d'angoisse qui caractérise aux différentes étapes du développement du sujet, le rapport du sujet au monde, qu'à chaque étape le sujet doit être caractérisé.

Ici je ne peux pas, à la fin de cet entretien d'aujourd'hui, ne pas ponctuer, illustrer d'un exemple quelconque qui donne son relief à ce que je vous apporte à propos de cette conception, vous faire remarquer que la conception classique fondamentale freudienne de la phobie n'est exactement pas autre chose que ceci.

Freud et tous ceux qui ont étudié la phobie avec lui et après lui, ne peuvent manquer de montrer qu'il n'y a aucun rapport direct de la «*prétendue peur* »qui colorerait de sa marque fondamentale cet objet en le constituant comme tel, comme un objet primitif. Il y a au contraire une distance considérable de la peur dont il s'agit et qui peut bien être dans certains cas, et qui peut bien aussi dans d'autres cas ne pas être une peur tout à fait primitive, et l'objet qui par rapport à elle est très essentiellement constitué pour la maintenir à distance, pour enfermer le sujet dans un certain cercle, dans un certain rempart ; à



[9] Divers textes de E. Glover parus dans l'International Journal of Psychoanalysis (I.f P.) avant 1957 dont : *Grades of ego différenciation*, I.J.P. 11 ; p. 1-11 ; 1930. *On the aetiology of drug addiction*, I.J.P. 13, p. 298-328, 1932. *The relation of perversions formation te the development of reality sense*; I.J.P. 14 ; p. 486-504, 1933.

l'intérieur duquel il se met à l'abri de ces peurs. L'objet, est essentiellement l'ici à l'issue d'un signal d'alarme. L'objet est avant tout un poste avancé contre une peur instituée qui lui donne son rôle, sa fonction à un moment, à un point déterminé d'une certaine crise du sujet qui n'est pas pour autant fondamentalement ni une crise typique, ni une crise évolutive.

Cette notion moderne si l'on peut dire, de la phobie, est quelque chose qui peut être plus ou moins légitimement affirmé. Nous aurons également à la critiquer, à l'origine de la notion d'objet telle qu'elle est promue dans les travaux et dans le mode de conduire l'analyse qui est caractéristique de la pensée et de la technique d'un Glover.

Qu'il s'agisse d'une angoisse qui est l'angoisse de castration nous dit- on, c'est quelque chose qui a été jusqu'à une époque récente peu contesté. Il est néanmoins remarquable que les choses en sont venues au point que le désir de reconstruction dans le sens génétique ait été jusqu'à cette tentative de nous faire déduire la construction même de l'objet paternel de quelque chose qui viendrait comme la suite, l'aboutissement, le fleurissement des constructions phobiques objectales primitives. Il y a un certain rapport paru sur la phobie et qui va exactement dans ce sens par une sorte de curieux renversement du chemin qui dans l'analyse nous avait en effet permis de remonter de la phobie à la notion d'un certain rapport avec l'angoisse, d'une fonction de protection que joue l'objet de la phobie par rapport à cette angoisse.

I1 n'est pas moins remarquable dans un autre registre, de voir ce que devient également la notion de fétiche et la notion de fétichisme. Je l'introduis également aujourd'hui pour vous montrer que le fétiche se trouve, si nous prenons la chose dans la perspective de la relation d'objet, remplir une fonction qui est bel et bien dans la théorie analytique articulée comme étant lui aussi une certaine protection contre l'angoisse et contre, chose curieuse, la même angoisse, c'est-à-dire l'angoisse de castration.

Il ne semble pas que ce soit par le même biais que le fétiche serait plus particulièrement relié à l'angoisse de castration pour autant qu'elle est liée à la perception de l'absence d'organe phallique chez le sujet féminin, et à la négation de cette absence. Qu'importe ! Vous ne pouvez pas ne pas voir qu'ici aussi l'objet a une certaine fonction de complémentation par rapport à quelque chose qui ici se présente comme un trou, voire comme un abîme dans la réalité, et que la question de savoir s'il y a rapport entre les deux, s'il y a quelque chose de commun entre cet objet phobique et ce fétiche se pose.

Mais à poser les questions dans ces termes, peut-être faut-il, sans nous refuser à aborder les problèmes à partir de la relation d'objet, trouver dans les phénomènes mêmes l'occasion, le départ d'une critique qui, même si nous soumettons à l'interrogation qui nous est posée concernant l'objet typique, l'objet idéal, l'objet fonctionnel, toutes les formes d'objet que vous pourrez supposer chez l'homme, nous amène à aborder en effet la question sous ce jour. Mais alors, à ne pas nous contenter d'explications uniformes pour des phénomènes différents, et à centrer par exemple notre question au départ sur ce qui fait la fonction essentiellement différente d'une phobie et d'un fétiche, pour autant qu'elles sont centrées l'une et l'autre sur le même fond d'angoisse fondamental

sur lequel l'une et l'autre seraient appelées comme une mesure de protection, comme une mesure de garantie de la part du sujet.

C'est bien là en effet que j'ai pris la résolution de prendre mon point de départ pour vous montrer de quel point nous partions dans notre expérience pour aboutir aux mêmes problèmes. Car il y a effectivement à poser, non plus d'une façon mythique, ni d'une façon abstraite, mais d'une façon directe telle que les objets nous sont proposés, à nous apercevoir qu'il ne suffit pas de parler de l'objet en général, ni d'un objet qui aurait, par je ne sais quelle vertu de communication magique, la fonction de régulariser les relations avec tous les autres objets. Comme si le fait d'être arrivé à être un génital suffisait à nous poser et à résoudre toutes les questions à savoir par exemple si ce que peut être pour un génital un objet qui ne me parait pas ne pas devoir être moins énigmatique du point de vue essentiellement biologique qui est ici mis au premier plan, qu'un des objets de l'expérience humaine courante, à savoir une pièce de monnaie, ne pose pas par elle-même la question de sa valeur objectale. Le fait que dans un certain registre nous la perdions en tant que moyen d'échange, ou tout autre espèce de prise en considération pour l'échange de n'importe quel élément de la vie humaine transposé dans sa valeur de marchandise ne nous introduit-il pas de mille façons la question de ce qui effectivement a été résolu par un terme très voisin, mais non pas synonyme de celui que nous venons d'introduire dans la notion de fétiche, dans la théorie marxiste, bref la notion d'objet, la notion aussi si vous le voulez, d'objet écran, et du même coup la fonction de cette constitution de la réalité si singulière sur laquelle dès le début Freud a apporté cette lumière véritablement saisissante et à laquelle nous

nous demandons pourquoi on ne continue pas à accorder sa valeur, la notion de souvenir-écran comme étant tout spécialement constituante du passé de chaque sujet comme tel ?

Toutes ces questions méritent d'être prises en effet par elles-mêmes et pour elles-mêmes, analysées dans leurs rapports réciproques, puisque c'est de ces rapports que peuvent ressurgir les distinctions de plan nécessaires qui nous permettront de définir d'une façon articulée pourquoi une phobie et un fétiche sont deux choses différentes, et s'il y a en effet quelque rapport avec l'usage général du mot fétiche dans l'usage particulier qu'on peut en faire à propos de la forme précise, et l'emploi précis qu'a ce terme pour désigner une perversion sexuelle.

C'est donc ainsi que nous introduirons le sujet de notre prochain entretien, il sera sur la phobie et le fétiche, et je crois que ce retour à ce qui est effectivement l'expérience, est la voie par laquelle nous pourrons restituer et redonner sa valeur véritable au terme de relation d'objet.

## 2 - LEÇON DU 28 NOVEMBRE 1956

J'ai fait cette semaine à votre intention, des lectures de ce qu'ont écrit les psychanalystes sur ce sujet qui sera le nôtre cette année, à savoir l'objet, et plus spécialement cet objet dont nous avons parlé la dernière fois, qui est l'objet génital.

L'objet génital, pour l'appeler par son nom, c'est la femme, alors pourquoi ne pas l'appeler par son nom ? De sorte que c'est en somme un certain nombre de lectures sur la sexualité féminine dont je me suis gratifié. Il serait plus important que ce soit vous qui les fassiez que moi, cela vous rendrait plus aisé à comprendre ce que je vais être amené à vous dire à ce sujet, et ensuite ces lectures sont fort instructives à d'autres points de vue encore, et principalement en celui-ci que, si l'on pense à la phrase bien connue de Renan : «*la bêtise humaine donne une idée de l'infini* », je dois ajouter que s'il avait vécu de nos jours il aurait ajouté : et les divagations théoriques des psychanalystes - non pas du tout que je sois en train de les assimiler à la bêtise - sont un ordre de ce qui peut donner une idée de l'infini, car en effet il est extrêmement frappant de voir à quelles difficultés extraordinaires les esprits des différents analystes sont soumis, après les énoncés eux-mêmes si abrupts, si étonnants de Freud.

Mais Freud toujours tout seul a apporté sur ce sujet - car c'est probablement à cela que se limitera la portée de ce que je vous dirai aujourd'hui - c'est qu'assurément s'il y a quelque chose qui doit au maximum contredire l'idée de cet objet que nous avons désigné tout à l'heure comme un objet harmonique, un objet achevant de par sa nature la relation du sujet à l'objet, s'il y a quelque chose qui doit le contredire, c'est je ne dirais pas même l'expérience analytique, car après tout l'expérience commune, les rapports de l'homme et de la femme, n'est pas une chose non problématique - si ce n'était pas une chose problématique il n'y aurait pas d'analyse du tout - mais les formulations précises de Freud sont ce qui apporte le plus la notion d'un pas, d'une béance, de quelque chose qui ne va pas. Cela ne veut pas dire que ça suffise à le définir, mais l'affirmation positive que ça ne va pas est dans Freud, elle est dans le *Malaise de la civilisation*, elle est dans la leçon des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*.

Ceci nous ramène donc à nous questionner sur l'objet. Je vous rappelle que l'oubli qui est fait communément de la notion d'objet n'est point si accentué dans le relief dont l'expérience et l'énoncé de la doctrine freudienne situent et définissent cet objet, objet qui d'abord se présente toujours dans une quête de l'objet perdu et de l'objet commettant toujours l'objet retrouver. Les deux s'opposent de la façon la plus catégorique à la notion de l'objet en tant qu'achevant, pour opposer la situation dans laquelle le sujet par rapport à l'objet est très précisément l'objet pris lui-même dans une quête, alors que c'est à la notion d'un sujet autonome qu'aboutit l'idée de l'objet achevant.

J'ai déjà également souligné la dernière fois cette notion de l'objet halluciné, de l'objet halluciné, de l'objet halluciné sur un fond de réalité angoissante, qui est une notion de l'objet tel qu'il surgit de l'exercice de ce que Freud appelle le système primaire

du désir, et tout opposée à cela dans la pratique analytique, la notion d'objet en fin de compte qui se réduit au réel. Il s'agit de retrouver le réel. L'objet se détache, non plus sur fond d'angoisse, mais sur fond de réalité commune si on peut dire, le terme de la recherche analytique étant de s'apercevoir qu'il n'y a pas de raison d'en avoir peur, autre terme qui n'est pas le même que celui d'angoisse. Et enfin le troisième terme dans lequel il nous apparaît à le voir et à le suivre dans Freud, c'est ce terme de la réciprocité imaginaire, à savoir que dans toute relation avec l'objet la place de termes en rapport est occupée simultanément par le sujet, que l'identification à l'objet est au fond de toute relation à l'objet.

A la vérité, ce dernier point n'est pas oublié, mais c'est évidemment celui auquel la pratique de la relation d'objet dans la technique analytique moderne s'attache le plus avec comme résultat ce que j'appellerai cet impérialisme de la signification. Puisque tu peux t'identifier à moi, puisque je peux m'identifier à toi, c'est assurément de nous deux le moi qui a meilleure adaptation à la réalité qui est le meilleur modèle. En fin de compte c'est à l'identification au moi de l'analyste que se ramènera dans une épure idéale le progrès de l'analyse.

A la vérité, je voudrais illustrer ceci pour y montrer l'extrême déviation qu'une telle partialité dans le maniement de la relation d'objet peut conditionner, en vous rappelant ceci par exemple, parce que ça a été plus particulièrement illustré par la pratique de la névrose obsessionnelle.

Si la névrose obsessionnelle est, comme le pensent la plupart de ceux qui sont ici, cette notion structurante quant à l'obsessionnel qui peut s'exprimer à peu près ainsi : qu'est-ce qu'un obsessionnel ? C'est en somme un acteur qui joue son rôle, assure un certain nombre d'un acte, comme s'il était mort, c'est une façon de se mettre à l'abri de la mort, ce jeu auquel il se livre en quelque sorte est un jeu vivant qui consiste à montrer qu'il est invulnérable. Pour ceci il s'exerça une sorte de donc tâche qui condition de toutes ces approches un autre lui, on le voit dans une sorte d'exhibition pour montrer jusqu'où il peut aller dans l'exercice. Il y a tous les caractères d'un jeu, y compris les caractères illusoires, jusqu'où peut aller ce petit autre qui n'est que son alter-ego, le double de lui-même, et ceci devant un Autre qui assiste au spectacle dans lequel il est lui-même spectateur, car tout son plaisir du jeu et sa possibilité résident là, mais par contre il ne sait pas quelle place il occupe, et c’est ce qu’il y a de inconscient chez lui. Ce qu'il fait il le fait à des fins d'alibi, cela il peut l'entrevoir, il se rend bien compte que le jeu ne se joue pas là où il est, et c'est pour cela que presque rien de ce qui se passe n'a pour lui de véritable importance, mais qu'il sache d'où il voit tout cela et en fin de compte qu'est-ce qui mène le jeu, assurément nous savons que c'est lui-même, mais nous pouvons faire aussi mille erreurs si nous ne savons pas où il est mené, ce jeu, d'où la notion d'objet, et d'objet significatif pour ce sujet.

Il serait tout à fait erroné de croire que c'est en termes quelconques de relation duelle que cet objet peut être désigné, bien sûr avec la notion de la relation d'objet telle qu'elle est élaborée chez l'auteur. Vous allez voir où cela mène, mais sans doute il est bien clair que dans cette situation très complexe,

la notion de l'objet n'est pas donnée immédiatement puisque ce n'est très précisément qu'en tant qu'il participe à un jeu illusoire que ce qui est à proprement parler l'objet, à savoir le jeu de rétorsion agressif, ce jeu de riche, ce jeu d'aller aussi près que possible de la mort, est en même temps d'être hors de la portée de tous les coups en tuant en quelque sorte à l'avance chez lui-même, et en mortifier si l'on peut dire le désir.

La notion d'objet là est infiniment complexe et mérite d'être accentuée à chaque instant pour que nous sachions au moins de quel objet nous parlons. Nous tâcherons de donner à cette notion d'objet un emploi uniforme qui permette pour nous dans notre vocabulaire, de nous y retrouver. C'est une notion, non pas qui se dérobe, mais qui se propose comme absolument difficile à cerner. Pour renforcer notre comparaison, il s'agit de démontrer une certaine chose qu'il a articulée pour cet autre spectateur il est sans le savoir, et à la place duquel il nous met à mesure que le transfert avance. Qu'est-ce que va faire l'analyste par cette notion de la relation d'objet ?

Je vous prie de reprendre l'analyse de la lecture des observations comme représentant le progrès de l'analyse d'un obsédé dans le cas dont je parle, chez l'auteur dont je parle[10]. Vous y verrez que la façon de manier la relation d'objet dans ce cas, consiste très exactement à faire quelque chose qui serait analogue de ce qui se passerait si assistant à une scène de cirque où l'un et l'autre s'administrent une série de paires de claques alternées, ceci consisterait à descendre dans l'arène et à s'efforcer d'avoir peur de recevoir des gifles. Au contraire c'est en vertu de son agressivité qu'il en donne et que la relation de l'entretien avec lui est une relation agressive. Là-dessus, M.Loyal arrive et dit : «*voyons tout ceci n'est pas raisonnable, lâchez, avalez donc votre bâton mutuellement, comme cela vous l'aurez à la bonne place, vous l'aurez intériorisé* ». Ceci est en effet une façon de résoudre la situation et de lui donner son issue. On peut l'accompagner d'une petite chanson, celle vraiment impérissable d'un nommé ..... qui était une sorte de génie.

On ne comprendra absolument jamais rien, ni à ce que j'appelle dans cette occasion le caractère en quelque sorte sacré, en quelque sorte d'exhibition d'office à laquelle on assisterait dans cette occasion, si noire apparut-elle, mais on ne comprendra pas non plus peut-être ce que veut dire à proprement parler la relation d'objet.

Apparaît en filigrane le caractère et l'arrière-fond profondément oral de la relation d'objet imaginaire qui en quelque sorte nous permet de voir aussi ce que peut avoir d'étroitement, de rigoureusement imaginaire une pratique qui ne peut pas échapper bien entendu aux lois de l'imaginaire, de cette relation duelle qu'il prend pour réelle, car en fin de compte ce qui est l'aboutissement de cette relation d'objet c'est le fantasme d'incorporation phallique.

Phallique pourquoi ? L'expérience ne suit pas la notion idéale que nous pouvons avoir de son accomplissement, elle se présente forcément en mettant d'autant plus en relief ses paradoxes, et vous le verrez, c'est aujourd'hui ce

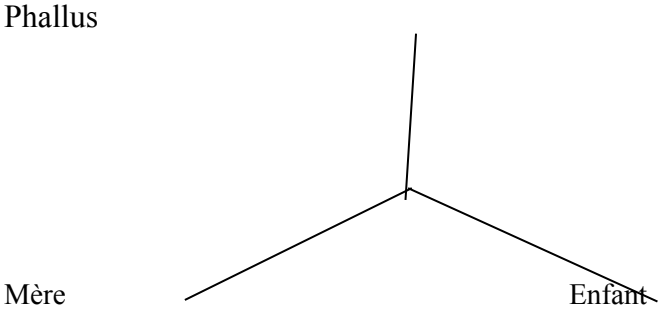


[10] M. Bouvet, *La relation d'objet*, La clinique psychanalytique, p. 11-121 ; op. cité p 2.

que j'introduis par le pas que j'essaye de vous faire faire, tout l'accomplissement que la relation duelle comme telle fait, à mesure qu'on s'en approche, surgir au premier plan comme un objet privilégié quelque chose qui est cet objet imaginaire qui s'appelle le phallus.

Toute la notion d'objet est impossible à mener, impossible à comprendre, impossible même à exercer si l'on n'y met pas comme un élément, je ne dis pas médiateur car ce serait faire un pas que nous n'avons pas fait encore ensemble, un tiers élément qui est un élément, le phallus pour tout dire, ce que je rappelle aujourd'hui au premier plan dans ce schéma qu'à la fin de l'année précédente je vous avais donné comme à la fois une conclusion à l'élément de l'analyse du signifiant à laquelle avait mené l'exploration de la psychose, mais qui était aussi une introduction en quelque sorte, le schéma inaugural de ce que cette année je vais vous proposer concernant la relation d'objet.

La relation imaginaire quelle qu'elle soit, est modulée sur un certain rapport qui lui est effectivement fondamental, qui est le rapport mère-enfant, bien entendu avec tout ce qu'il a en lui de problématique, et assurément bien fait pour donner l'idée qu'il s'agit là d'une relation réelle. En effet c'est là le point vers lequel se dirige actuellement toute l'analyse de la situation analytique qui essaye de se réduire dans les derniers termes à quelque chose qui peut être conçu comme le développement des relations mère-enfant avec ce qui s'en inscrit et ce qui dans la suite, dans la genèse porte les traces et les reflets de cette position initiale.




Il est impossible par l'examen d'un certain nombre de points de l'expérience analytique d'exercer, de donner son développement - même chez les auteurs qui en ont fait le fondement de toute la genèse analytique à proprement parler - de faire intervenir cet élément imaginaire sans qu'au centre de la notion de la relation d'objet quelque chose que nous pouvons appeler le phallicisme de l'expérience analytique ne se montre comme un point clé. Ceci est démontré par l'expérience, par l'évolution de la théorie analytique et en particulier par ce que j'essaierai de vous montrer au cours de cette conférence, à savoir les impasses qui résultent de toute tentative de réduction de ce phallicisme imaginaire à quelque donnée réelle que ce soit, par l'absence de la trinité des termes, symbolique, imaginaire et réel. On ne peut en fin de compte que chercher pour

retrouver l'origine de tout ce qui se passe, de toute la dialectique analytique, on ne peut que chercher à se référer au réel.

Pour donner un dernier trait et une dernière touche à ce but, cette façon dont est conduite la relation duelle dans une certaine orientation, une théorisation de l'expérience analytique, je ferai encore tout un rappel, car cela vaut la peine d'être noté, sur un point qui est précisément l'en-tête de l'ouvrage collectif dont je vous ai parlé[11]. Quand l'analyste entrant dans le jeu imaginaire de l'obsessionnel, insiste pour lui faire reconnaître son agressivité, c'est-à-dire lui faire situer l'analyste dans la relation duelle, dans la relation imaginaire, celle que j'appelais tout à l'heure celle des réciproques, nous avons dans le texte quelque chose qui donne comme un témoignage du refus, de la méconnaissance que le sujet a de la situation, le fait que par exemple le sujet ne veut jamais exprimer son agressivité et ne l'exprime que comme un léger agacement provoqué par la rigidité technique.

L'auteur avoue ainsi qu'il insiste et qu'il ramène le sujet perpétuellement à ce thème, comme si c'était là le thème central, significatif, et l'auteur ajoute d'une façon significative, «*car enfin tout le monde sait bien que l'agacement et l'ironie sont de la classe des manifestations agressives* », comme si c'était évident que l'agacement fût typique et caractéristique de la relation agressive comme telle - on sait que l'agression peut être provoquée par tout autre sentiment, et que par exemple un sentiment d'amour n'est pas du tout exclut comme étant au principe d'une réaction d'agression. Quant à qualifier comme étant de par sa nature agressive une réaction comme celle de l'ironie, cela ne me paraît pas compatible avec ce que tout le monde sait, à savoir que l'ironie n'est pas une réaction agressive, l'ironie est avant tout une façon de questionner, à un mode de question, s'il y a un élément agressif, c'est secondairement à la structure de l'élément de question qui il y a dans l'ironie**.**

Ceci vous montre à quelle réduction de plan aboutit une relation d'objet dont après tout je prends la résolution sous cette forme de ne plus jamais, à partir de maintenant ni autrement vous parler.

Par contre nous voilà amenés à la question : quels sont les rapports entre quiconque ? Et c'est la question à la fois première et fondamentale dont il nous faut bien partir parce qu'il nous faudra y revenir, c'est celle à laquelle nous aboutirons. Toute l'ambiguïté de la question soulevée autour de l'objet se résume à ceci : l'objet est-il ou non le réel ?

La notion de l'objet, son maniement à l'intérieur de l'analyse doit-il ou non - mais nous y arrivons à la fois par la voie de notre vocabulaire élaboré dont nous nous servons ici, symbolique, imaginaire et réel, et aussi bien par l'intuition la plus immédiate de ce que cela peut en fin de compte représenter pour vous spontanément à la lecture de ce que d'emblée la chose représente



[11] La psychanalyse d'aujourd'hui, op. cité p. 2.

pour vous quand on vous en parle - l'objet est-il oui ou non le réel. Quand on parle de la relation d'objet, parle-t-on purement et simplement de l'accès au réel, cet accès qui doit être la terminaison de l'analyse ? Ce qui est trouvé dans le réel, est-ce l'objet ?

Ceci vaut la peine qu'on se le demande, car après tout sans même aller au cœur de la problématique du phallicisme, de celle que j'introduis aujourd'hui, c'est-à-dire sans nous apercevoir d'un point vraiment saillant de l'expérience analytique par lequel un objet majeur autour duquel tourne la dialectique du développement individuel, comme aussi bien toute la dialectique d'une analyse, c'est-à-dire un objet qui est pris comme tel, car nous verrons plus en détail qu'il ne faut pas confondre phallus et pénis. S'il a fallu faire la distinction, si autour des années 1920-1930 la notion du phallicisme et de la période phallique s'est ordonnée autour d'un immense interloque qui a occupé toute la communauté analytique, c'est pour distinguer le pénis en tant qu'organe réel avec des fonctions que nous pouvons définir par certaines coordonnées réelles et le phallus dans sa fonction imaginaire.

N'y aurait-il que cela, cela vaut la peine que nous nous demandions ce que la notion d'objet veut dire. Car on ne peut pas dire que cet objet ne soit pas dans la dialectique analytique un objet prévalent et un objet dont l'individu a l'idée comme telle, dont l'isolement pour n'avoir jamais été formulé comme étant à proprement parler et uniquement concevable sur le plan de l'imaginaire n'en représente pas moins, depuis ce que Freud en a apporté à une certaine date et ce qu'a répondu tel ou tel et en particulier Jones, comment la notion de phallicisme implique de dégagement de cette catégorie de l'imaginaire. C'est ce que vous verrez surgir à toutes les lignes.

Mais avant même d'y entrer, posons-nous la question de ce que veut dire la relation, la position réciproque de l'objet et du réel.

Il y a plus d'une façon d'aborder cette question, car dès que nous l'abordons nous nous apercevons bien que le réel a plus d'un sens. Je pense que certains d'entre vous ne peuvent pas manquer de pousser un petit soupir d'aise : «*enfin il va nous parler du fameux réel qui était jusqu'à présent resté dans l'ombre* ». En effet nous n'avons pas à nous étonner que le réel soit quelque chose qui soit à la limite de notre expérience. C'est bien que ces conditions si artificielles, contrairement à ce qu'on nous dit - que c'est une situation si simple - c'est une position par rapport au réel qui est bien suffisamment expliquée par notre expérience, néanmoins nous ne pouvons faire que nous y référer quand nous théorisons. Il convient alors d'appréhender ce que nous voulons dire quand en théorisant nous invoquons le réel. Il est peu probable qu'au départ nous ayons tous de ceci la même notion, mais il est vraisemblable que nous pouvons tous accéder à certaine distinction, à certaine dissociation essentielle à apporter quant au maniement de ce terme de réel ou de réalité, si nous regardons de près quel usage en est fait.

Quand on parle du réel on peut viser plusieurs choses. D'abord l'ensemble de ce qui se passe effectivement, c'est la notion de réalité qui est impliquée dans le terme allemand qui a là l'avantage de discerner dans la réalité une

fonction que la langue française permet mal d'isoler, la **Wirklichkeit.** C'est ce qu'implique en soi toute possibilité d'effets, de **Wirkung,** de l'ensemble du mécanisme. Ici je ne ferai que quelques réflexions en passant pour montrer à quel point les psychanalystes restent prisonniers de cette catégorie extrêmement étrangère à tout ce à quoi leur pratique pourtant devrait pouvoir semble-t-il les introduire, je dirais d'aise, à l'endroit de cette notion même de la réalité.

S'il est concevable qu'un esprit de la tradition mécano-dynamiste, de la tradition qui remonte à la tentative du XVIIIème siècle de l'élaboration de l'homme-machine dans la science, s'il est concevable que d'une certaine perspective tout ce qui se passe au niveau de la vie mentale exige que nous le référions à quelque chose qui se propose comme matériel, en quoi ceci peut-il avoir le moindre intérêt pour un analyste en tant que le principe même de l'exercice de sa technique, de sa fonction joue dans une succession d'effets dont il est admis par hypothèse, s'il est analyste, qu'ils ont leur ordre propre et que c'est très exactement la perspective qu'il doit en prendre s'il suit Freud, s'il conçoit ce qui dirige tout l'esprit du système, c'est-à-dire une perspective énergétique ?

Laissez-moi illustrer ceci par une comparaison, pour vous faire bien comprendre la fascination de ce qu'on peut trouver dans la matière, le Stoff primitif de ce qui est mis en jeu par quelque chose de tellement fascinant pour l'esprit médical, qu'on croit dire quelque chose quand on l'affirme d'une façon gratuite que nous autres comme tous les autres médecins nous mettons à la base, au principe de tout ce qui s'exerce dans l'analyse, une réalité organique, quelque chose qui en fin de compte doit se trouver dans la réalité.

Freud l'a dit aussi simplement, il faut se reporter là où il l'a dit et voir quelle fonction ça a. Mais ceci reste au fond une espèce de besoin de réassurance qu'on voit les analystes, au cours de leurs textes, reprendre sans cesse comme on touche du bois. En fin de compte il est bien clair que nous ne mettons pas là en jeu autre chose que des mécanismes qui sont superficiels et que tout doit se référer au dernier terme, à quelque chose que nous saurons peut-être un jour, qui est la matière principale qui est à l'origine de tout ce qui se passe.

Laissez-moi faire une simple comparaison pour vous montrer l'espèce d'absurdité - ceci pour un analyste si tant est qu'il admette l'ordre dans lequel il se déplace, l'ordre d'effectivité, c'est cela la première notion de réalité. C'est à peu près comme si quelqu'un qui a à s'occuper d'une usine hydroélectrique qui est en plein milieu du courant d'un grand fleuve, le Rhin par exemple, prouvait que pour comprendre, pour parler de ce qui se passe dans cette machine - dans la machine s'accumule ce qui est au principe de l'accumulation d'une énergie quelconque, en l'occasion cette force électrique qui peut ensuite être distribuée et mise à la disposition des consommateurs - c'est très précisément quelque chose qui a le plus étroit rapport avec la machine avant tout, et que non seulement on ne dira rien de plus, mais qu'on ne dira littéralement rien du tout en rêvant au moment où le paysage était encore vierge, où les flots du Rhin coulaient d'abondance.

Mais dire qu'il y a quelque chose en quoi que ce soit qui nous avance de dire que l'énergie était en quelque sorte déjà là à l'état virtuel dans le courant du fleuve, c'est dire quelque chose qui ne veut à proprement parler rien dire.

Car l'énergie ne commence à nous intéresser dans cette occasion qu'à partir du moment où elle est accumulée, et elle n'est accumulée qu'à partir du moment où les machines se sont mises à s'exercer d'une certaine façon, sans doute animées par une chose qui est une sorte de propulsion définitive qui vient du courant du fleuve. Mais la référence au courant du fleuve comme étant l'ordre primitif de cette énergie ne peut venir précisément qu'à l'idée de quelqu'un qui serait entièrement fou, et à une notion à proprement parler de l'ordre du *mana* concernant cette chose d'un ordre bien différent qu'est l'énergie, et même qu'est la force, et qui voudrait à toute force retrouver la permanence de ce qui est à la fin accumulé comme l'élément de **Wirkung**, de **Wirklichkeit** possible avec quelque chose qui serait là en quelque sorte de toute éternité.

En d'autres termes cette sorte de besoin que nous avons de penser, de confondre le **Stoff** ou la matière primitive ou l'impulsion ou le flux ou la tendance avec ce qui est réellement en jeu dans l'exercice de la réalité analytique, est quelque chose qui ne représente rien d'autre qu'une méconnaissance de la **Wirklichkeit** symbolique**.** C'est à savoir que c'est justement dans le conflit, dans la dialectique, dans l'organisation et la structuration d'éléments qui se composent, qui s'édifient que cette composition et cette édification donnent à ce dont il s'agit une toute autre portée énergétique. C'est méconnaître la réalité propre dans laquelle nous nous déplaçons que de conserver ce besoin de parler de la réalité dernière comme si elle était ailleurs que dans cet exercice même.

Il y a un autre usage de la notion de réalité qui est fait dans l'analyse, celui-la beaucoup plus important n'a rien à faire avec cette référence que je peux vraiment qualifier dans cette occasion de superstitieuse, qui est une sorte de séquelle, de postulat dit organiciste qui ne peut littéralement dans la perspective analytique avoir aucun sens. Je vous montrerai qu'il n'a plus aucun sens dans cet ordre là où Freud apparemment en fait état.

L'autre question, dans la relation d'objet, de la réalité, est celle qui est mise en jeu dans le double principe, principe de plaisir et principe de réalité. Il s'agit là de quelque chose de tout à fait différent car il est bien clair que le principe de plaisir n'est pas quelque chose qui s'exerce d'une façon moins réelle - je pense même que l'analyse est faite pour démontrer le contraire. Ici l'usage du terme de réalité est tout autre. Il y a quelque chose d'assez frappant, c'est que cet usage qui s'est révélé au départ si fécond, qui a permis les termes de système primaire et de système secondaire dans l'ordre du psychisme, à mesure qu'avançait le progrès de l'analyse s'est révélé plus problématique, mais d'une façon en quelque sorte très fuyante.

Pour s'apercevoir de la distance parcourue entre le premier usage qui a été fait de l'opposition de ces deux principes et le point où nous en arrivons maintenant avec un certain glissement, il faut presque se référer à ce qui arrive de temps en temps : l'enfant qui dit que le roi est tout nu est-il un benêt, est-il un génie, est-il un luron, est-il un féroce ? Personne n'en saura jamais rien. C'est assurément quelqu'un d'assez libérateur de toute façon, et il arrive des choses comme cela, des analystes reviennent à une espèce d'intuition primitive que tout ce qu'on était en train de dire jusque là n'expliquait rien.

C'est ce qui est arrivé à D.W. Winnicott, il a fait un petit article pour parler de ce qu'il appelle le « *transitional object* »[12]. Pensons transition d'objet ou phénomène transitionnel. Il fait simplement remarquer qu'à mesure que nous nous intéressons plus à la fonction de la mère comme étant absolument primordiale, décisive dans l'appréhension de la réalité par l'enfant, c'est-à-dire à mesure que nous avons substitué à l'opposition dialectique et impersonnelle des deux principes, le principe de réalité et le principe de plaisir, quelque chose à quoi nous avons donné des acteurs, des sujets - sans doute sont-ce des sujets bien idéaux sans doute sont-ce des acteurs qui ressemblent beaucoup plus à une sorte de figuration ou de guignol imaginaire, mais c'est là que nous en sommes venus - ce principe du plaisir nous l'avons identifié avec une certaine relation d'objet, à savoir le sein maternel, ce principe de réalité nous l'avons identifié avec le fait que l'enfant doit apprendre à s'en passer.

Très justement Monsieur Winnicott fait remarquer qu'en fin de compte si tout se passe bien - car il est important que tout se passe bien, nous en sommes à faire dériver tout ce qui va mal dans une anomalie primordiale, dans la frustration, le terme de frustration devenant dans notre dialectique le terme clé - Winnicott fait remarquer qu'en somme tout va se passer comme si au départ, pour que les choses se passent bien, à savoir pour que l'enfant ne soit pas traumatisé, il fallait que la mère opère en étant toujours là au moment qu'il faut, c'est-à-dire précisément en venant placer à l'endroit, au moment de l'hallucination délirante, l'objet réel qui le comble. II n'y a donc au départ aucune espèce de distinction dans la relation mère-enfant idéale entre l'hallucination surgie par principe de la notion que nous avons du système primaire, l'hallucination surgie du sein maternel, et l'accomplissement réel, la rencontre de l'objet réel dont il s'agit.

Il n'y a donc au départ, si tout se passe bien, aucun moyen pour l'enfant de distinguer ce qui est de l'ordre de la satisfaction fondée sur l'hallucination qui est celle qui est liée à l'exercice et au fonctionnement du système primaire, et l'appréhension du réel qui le comble et le satisfait effectivement. Tout ce dont il va s'agir, c'est que progressivement la mère apprenne à l'enfant à subir ces frustrations, du même coup à percevoir sous la forme d'une certaine tension inaugurale la différence qu'il y a entre la réalité et l'illusion, et la différence ne peut s'exercer que par la voie d'un désillusionnement, c'est-à-dire que de temps en temps ne coïncide pas la réalité avec l'hallucination surgie du désir.

Winnicott fait simplement remarquer que le fait premier c'est qu'il est strictement inconcevable à l'intérieur d'une telle dialectique ceci : comment quoi que ce soit pourrait s'élaborer qui aille plus loin que la notion d'un objet strictement correspondant au désir primaire, et que l'extrême diversité des objets, tant instrumentaux que fantasmatiques, qui interviennent dans le développement du champ du désir humain sont strictement impensables dans une telle dialectique à partir du moment où on l'incarne en deux acteurs réels, la mère et l'enfant.



[12] Winnicott D. W, *Transitional objects and transitional phenomena*, I.J.P. 34, p.89-97, 1953.

La deuxième chose est un fait strictement. d'expérience. C'est que même chez le plus petit enfant, nous voyons apparaître ces objets qu'il appelle transitionnels dont nous ne pouvons dire de quel côté ils se situent dans cette dialectique, cette dialectique réduite, cette dialectique incarnée de l'hallucination et de l'objet réel. C'est à savoir ce qu'il appelle les objets transitionnels. Nommément pour les illustrer, tous ces objets du jeu de l'enfant, les jouets à proprement parler - l'enfant n'a pas besoin qu'on lui en donne pour qu'il en fasse avec tout ce qui lui tombe sous la main - ce sont les objets transitionnels à propos desquels il n'y a pas de question à poser s'ils sont plus subjectifs ou plus objectifs, ils sont d'une autre nature dont Winnicott ne franchit pas la limite.

Pour les nommer, nous les appellerons tout simplement imaginaires. Nous serons tout de suite tellement bien dans l'imaginaire que nous voyons à travers les travaux certainement très hésitants, très plein de détours, très plein de confusion aussi des auteurs, nous voyons que c'est quand même toujours à ces objets que sont ramenés les auteurs qui par exemple cherchent à s'expliquer l'origine d'un fait comme l'existence du fétiche, du fétiche sexuel, comment ils sont amenés à faire autant qu'ils le peuvent, à voir quels sont les points communs qu'il y a avec le fétiche - qui vient occuper le premier plan des exigences objectales pour la satisfaction majeure qu'il peut y avoir pour un sujet, à savoir la satisfaction sexuelle. Ils sont amenés à chercher, à épier chez l'enfant le maniement un tant soit peu privilégié d'un menu objet, d'un mouchoir dérobé à sa mère, d'un coin de drap de lit, de quelque part accidentelle de la réalité mise à la portée de la prise de l'enfant, et qui apparaît dans cette période qui, pour être appelée ici transitionnelle, ne constitue pas une période intermédiaire mais une période permanente du développement de l'enfant, ils sont amenés là à presque les confondre sans se demander la distance qu'il peut y avoir entre l'érotisation de cet objet et la première apparition de cet objet en tant qu'imaginaire.

Ici ce que nous voyons c'est ce qui est oublié dans une telle dialectique, oubli qui bien entendu oblige à ces formes de supplémentation sur lesquelles je mets l'accent à propos de l'article de Winnicott, ce qui est oublié, c'est qu'un ressort des plus essentiel de toute l'expérience analytique, et ceci depuis le début, c'est la notion du manque de l'objet, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Et je vous rappelle que les choses sont allées dans un certain sens, que jamais dans notre exercice concret de la théorie analytique nous ne pouvons nous passer d'une notion de manque de l'objet comme centrale, non pas comme d'un négatif, mais comme du ressort même de la relation du sujet au monde.

L'analyse commence dès son départ, l'analyse de la névrose commence par la notion - si paradoxale qu'on peut dire qu'elle n'est pas encore complètement élaborée - de la castration. Nous croyons que nous en parlons toujours, comme on en parlait au temps de Freud, c'est tout à fait une erreur, nous en parlons de moins en moins, nous avons tort d'ailleurs parce que ce dont nous parlons beaucoup plus c'est de la notion de frustration. Il y a encore un tiers terme dont on commence à parler, ou plus exactement dont nous verrons comment nécessairement la notion a été introduite, et dans quelle voie et par quelle exigence,

c'est la notion de privation. Ce ne sont pas du tout trois choses équivalentes. Pour les distinguer je voudrais vous faire quelques remarques qui sont simplement pour essayer d'abord de vous faire comprendre ce que c'est.

Bien entendu il faut commencer par ce qui nous est le plus familier de par l'usage, c'est-à-dire la notion de frustration.

Quelle différence y a-t-il entre une frustration et une privation ? Il faut bien partir de là puisqu'on en est à introduire la notion de privation et à dire que dans le psychisme ces deux notions sont éprouvées de la même façon. C'est quelque chose de très hardi, mais il est clair que la privation, nous aurons à nous y référer pour autant que si le phallicisme, à savoir l'exigence du phallus est, comme le dit Freud, le point majeur de tout le jeu imaginaire dans le progrès conflictuel qui est celui que décrit l'analyse du sujet, on ne peut parler - à propos de tout autre chose que de l'imaginaire, à savoir le réel - on ne peut parler dans son cas que de privation.

Ce n'est pas par là que l'exigence phallique s'exerce. Car une des choses qui apparaît des plus problématiques, c'est comment un être présenté comme une totalité peut se sentir privé de quelque chose que par définition il n'a pas ?

Nous dirons que la privation c'est essentiellement quelque chose qui, dans sa nature de manque, est un manque réel, c'est un trou.

La notion que nous avons de la frustration simplement en nous référant à l'usage qui est fait effectivement de ces notions quand nous en parlons, c'est la notion d'un dam. C'est une lésion, un dommage. Ce dommage tel que nous avons l'habitude de le voir s'exercer, la façon dont nous le faisons entrer en jeu dans notre dialectique, il ne s'agit jamais que d'un dam imaginaire. La frustration est par essence le domaine de la revendication, la dimension de quelque chose qui est désiré et qui n'est pas tenu, mais qui est désiré sans aucune référence à aucune possibilité, ni de satisfaction, ni d'acquisition. la frustration est par elle-même le domaine des exigences effrénées, le domaine des exigences sans loi. Le centre de la notion de frustration, en tant qu'elle est une des catégories du manque, est un dam imaginaire. C'est sur le plan imaginaire que se situe la frustration.

Il nous est peut-être plus facile à partir de ces deux remarques de nous apercevoir que la castration, dont je vous répète la nature, à savoir la nature essentielle de drame de la castration a été beaucoup plus abandonnée, délaissée qu'elle n'a été approfondie. I1 suffit, pour l'introduire pour nous, et de la façon la plus vive, de dire que c'est d'une façon absolument coordonnée à la notion de la loi primordiale, de ce qu'il y a de loi fondamentale dans l'interdiction de l'inceste et dans la structure de l'Oedipe, que la castration a été introduite par Freud, sans doute par quelque chose qui représente en fin de compte, si nous y pensons maintenant, le sens de ce qui a été d'abord énoncé par Freud.

Ceci a été fait par une espèce de saut mortel dans l'expérience. Qu'il ait mis quelque chose d'aussi paradoxal que la castration au centre de la crise décisive, de la crise formatrice, de la crise majeure qu'est l'Oedipe, c'est quelque chose dont nous ne pouvons que nous émerveiller après coup, car c'est

certainement merveilleux que nous ne songions qu'à ne pas en parler. La castration est quelque chose qui ne peut que se classer dans la catégorie de la dette symbolique.

La distance qu'il y a entre dette symbolique, dette imaginaire, et trou, absence réelle, est quelque chose qui nous permet de situer ces trois éléments, ces trois éléments que nous appellerons les trois termes de référence du manque de l'objet.

Ceci sans doute peut peut-être paraître à certains ne pas aller sans quelque réserve. Ils auront raison parce qu'en réalité il faut se tenir fortement à la notion centrale qu'il s'agit de catégories de manque de l'objet, pour que ceci soit valable. Je dis de manque de l'objet mais non pas d'objet, car si nous nous plaçons au niveau de l'objet nous allons pouvoir nous poser la question de qu'est-ce que l'objet qui manque dans ces trois cas ?

C'est au niveau de la castration que c'est tout de suite le plus clair, ce qui manque au niveau de la castration en tant qu'elle est constituée par la dette symbolique, le quelque chose qui sanctionne la loi, le quelque chose qui lui donne son support et son inverse, ce qui est la punition, il est tout à fait clair que dans notre expérience analytique ce n'est pas un objet réel. Il n'y a que dans la loi de Manou qu'on dit que celui qui aura couché avec sa mère se coupe les génitoires, et les tenant dans sa main s'en aille tout droit vers l'ouest jusqu'à ce que mort s'en suive, nous n'avons jusqu'à nouvel ordre observé ces choses que dans des cas excessivement rares qui n'ont rien à faire avec notre expérience, et qui nous paraissent mériter des explications qui restent d'ailleurs d'un bien autre ordre que celui des mécanismes structurants et normalisants ordinairement mis enjeu dans notre expérience. L'objet est imaginaire, la castration dont il s'agit est toujours un objet imaginaire. Ce qui nous a facilité à croire que la frustration était quelque chose qui devait nous permettre d'aller bien plus aisément au cœur des problèmes, c'est cette communauté qu'il y a entre le caractère imaginaire de l'objet de la castration et le fait que la frustration est un manque imaginaire de l'objet. Or il n'est pas du tout obligé que le manque et l'objet et même un troisième terme que nous allons appeler l'agent, soient du même niveau dans ces catégories. En fait l'objet de la castration est un objet imaginaire c'est ce qui doit nous faire poser la question de ce qu'est le phallus que l'on a mis tant de temps à identifier en tant que tel.

Par contre l'objet de la frustration est bel et bien, toute imaginaire que soit la frustration, dans sa nature un objet réel, c'est toujours de quelque chose de réel que pour l'enfant par exemple, que pour le sujet élu de notre dialectique de la frustration, c'est bel et bien un objet réel qui est en mal.

Ceci nous aidera parfaitement à nous apercevoir - ce qui est une évidence pour laquelle il faut un peu plus de maniement métaphysique des termes que l'on a l'habitude de le faire quand on se réfère précisément à ces critères de réalité dont nous parlions tout à l'heure - c'est qu'il est bien clair que l'objet de la privation, lui, n'est jamais qu'un objet symbolique. Ceci est tout à fait clair. Ce qui est de l'ordre de la privation, ce qui n'est pas à sa place ou justement, ce qui ne l'est pas du point de vue du réel, ça ne veut absolument rien dire. Tout ce qui est réel est toujours et obligatoirement à sa place, même

quand on le dérange. Le réel a pour propriété d'abord de porter sa place à la semelle de ses souliers, vous pouvez bouleverser tant que vous voudrez le réel, il n'en reste pas moins que nos corps seront après leur explosion encore à leur place, à leur place de morceaux. l'absence de quelque chose dans le réel est une chose purement, symbolique ; c'est-à-dire pour autant que nous définissions par la loi que ça devrait être là, c'est qu'un objet manque à sa place. Pensez comme référence qu'il n'y en a pas de meilleure que celle de penser à ce qui se passe quand vous demandez un livre dans une bibliothèque, on vous dit qu'il manque à sa place, il peut être juste à côté, il n'en reste pas moins qu'en principe il manque à sa place, il est par principe invisible, cela ne veut pas dire que le bibliothécaire vit dans un monde entièrement symbolique. Quand nous parlons de privation, il s'agit d'objets symboliques et de rien d'autre.

Ceci peut paraître un peu abstrait, mais vous verrez combien cela nous servira dans la suite pour détecter ces sortes de tours de passe-passe grâce à quoi on donne des solutions qui n'en sont pas à des problèmes qui sont de faux problèmes. Autrement dit, grâce à quoi dans la suite, dans la dialectique de ce qui se discute pour arriver à rompre avec ce qui paraît intolérable, qui est l'évolution complètement différente de ce qu'on appelle la sexualité dans les termes analytiques chez l'homme et chez la femme, les efforts désespérés pour ramener les deux termes à un seul principe alors que peut-être dès le départ il y a quelque chose qui permet d'expliquer et de concevoir d'une façon très simple et très claire pourquoi leurs évolutions seront très différentes.

Je veux simplement y ajouter quelque chose qui va trouver également sa portée, c'est la notion d'un agent. Je sais qu'ici je fais un saut qui nécessiterait que j'en revienne à la triade imaginaire de la mère, de l'enfant et du phallus, mais je n'ai pas le temps de le faire, je veux simplement compléter le tableau.

L'agent, lui aussi va jouer son rôle dans ce manque de l'objet, car pour la frustration nous avons la notion prééminente que c'est la mère qui joue le rôle. Qu'est-ce que l'agent de la frustration ? Est-il symbolique, imaginaire ou réel ? Qu'est-ce que l'agent de la privation ? C'est-à-dire en fin de compte est-ce quelque chose qui n'a aucune espèce d'existence réelle comme je l'ai fait remarquer tout à l'heure ? Voilà des questions qui méritent tout au moins qu'on les pose.

Je vais laisser à la fin de cette séance ouverte cette question, car s'il est bien clair que la réponse pourrait peut-être ici s'amorcer, voire se déduire d'une façon tout à fait formelle, elle ne saurait en aucun cas au point où nous en sommes, être satisfaisante parce que précisément la notion de l'agent est quelque chose qui sort tout à fait du cadre de ce à quoi nous nous sommes limités aujourd'hui, à savoir d'une première question comportant les rapports de l'objet et du réel. L'agent est manifestement ici quelque chose qui est d'un autre ordre. Néanmoins vous voyez que la question de la qualification de l'agent à ces trois niveaux est une question qui manifestement est suggérée par le commencement de la construction du phallus.

## 3 - LEÇON DU 5 DECEMBRE 1956

Mesdames, Messieurs, vous avez entendu hier soir un sujet sur l'image du corps[13]. Les circonstances ont voulu que sur certaines d'entre elles je n'ai pas dit autre chose que l'affirmation générale du bien que j'en pensais, et si j'avais dû en parler c'eût été pour le situer par rapport à ce que nous faisons ici, c'est-à-dire en somme pour faire de l'enseignement. C'est une chose à laquelle je répugne dans un contexte de travail scientifique qui est vraiment d'une toute autre nature, et je ne suis pas fâché de n'avoir pas eu à en parler.

Mais enfin, pour partir de cette image du corps comme elle nous a été présentée hier soir, je pense que pour la situer par rapport à ce que nous faisons, vous savez tous suffisamment cette chose évidente au premier chef qu'elle n'est pas un objet. On y a parlé d'objet pour tenter de définir les stades, et en effet la notion d'objet est importante, mais non seulement cette image du corps telle que vous l'avez vue présentée hier soir n'est pas un objet, mais je dirais que ce qui permettra le mieux de la situer à l'encontre d'autres formations imaginaires, c'est qu'elle ne saurait elle-même devenir un objet.

C'est une très simple remarque qui n'a été faite directement par personne, si ce n'est d'une façon en quelque sorte indirecte. Car si nous avons affaire, dans l'expérience analytique, à des objets à propos desquels nous pouvons nous poser la question de leur nature imaginaire - je n'ai pas dit qu'ils l'étaient, je dis que c'est justement la question que nous nous posons ici - si c'est le point central d'où nous nous plaçons pour introduire au niveau de la clinique ce qui nous intéresse dans la notion de l'objet, cela ne veut pas dire non plus que c'est un point où nous nous tenons - à savoir que nous partons de l'hypothèse de l'objet imaginaire - nous en partons même si peu que c'est la question que nous nous posons. Mais cet objet possiblement imaginaire tel qu'il nous est donné en fait dans l'expérience analytique, est déjà pour vous connu.

Pour fixer les idées j'ai déjà pris deux exemples sur lesquels j'ai dit que j'allais me centrer : la phobie et le fétiche. Voilà des objets qui sont loin jusqu'à présent - vous auriez tort de le croire - d'avoir révélé leur secret, à quelque exercice, acrobatie, contorsion, genèse fantasmatique qu'on se soit livré. Il reste quand même assez mystérieux qu'à certaines époques de la vie des enfants, mâles ou femelles, ils se croient obligés d'avoir peur des lions, ce qui n'est pas un objet rencontré d'une façon excessivement commune dans leur expérience. Il est difficile de faire surgir la forme, une espèce de donnée primitive par exemple inscrite dans l'image du corps. On peut tout faire, il reste quand même un résidu.

Ce sont toujours les résidus dans les explications scientifiques qui sont ce qu'il y a de plus fécond à considérer, en tout cas ce n'est sûrement pas en les escamotant qu'on fait progresser. De même vous avez pu remarquer qu'il reste



[13] Conférence de Françoise Dolto, du 4 Décembre 1956.

tout de même partout assez clair que le nombre de fétiches sexuels est assez limité. Pourquoi ? Quand vous êtes sorti des chaussures qui tiennent là un rôle tellement étonnant qu'on peut se demander comment il se fait qu'on y prête pas plus d'attention, on ne trouve guère plus que les jarretières, les chaussettes, les soutien-gorges et autres. Tout cela tient d'assez près à la peau, mais le principal est la chaussure, là aussi il y a résidu. Voilà des objets à propos desquels nous nous demandons si ce sont des objets imaginaires, et si on peut concevoir leur valeur cinétique dans l'économie de la libido sur la seule indication de ce qui peut sortir d'une genèse, c'est-à-dire en fin de compte toujours la notion d'une ectopie dans un certain rapport typique de quelque chose de surgi d'un autre rapport typique dit de stades succédant aux précédents.

Peu importe, quoiqu'il en soit les objets, si ce sont des objets auxquels vous avez eu affaire hier soir, il est tout à fait clair qu'ils représentent quelque chose à propos de quoi nous sommes fort embarrassés, qui est certainement extrêmement fascinant - il n'y a qu'à voir l'intérêt soulevé dans l'assemblée et l'importance de la discussion. Mais ces objets sont, au premier abord, si nous voulions les rapprocher nous dirions que ce sont des constructions qui ordonnent, organisent, articulent, comme on l'a dit, un certain vécu, mais ce qui est tout à fait frappant c'est l'usage qui en est fait par l'opératrice, Madame Dolto en l'occurrence.

Il s'agit là d'une façon très certaine de quelque chose qui ne se situe d'emblée et d'une façon parfaitement compréhensible, qu'à partir de la notion du signifiant. Madame Dolto en use comme du signifiant, c'est comme signifiant qu'il entre en jeu dans son dialogue, c'est comme signifiant qu'il représente quelque chose, et ceci est particulièrement évident dans le fait qu'aucun d'entre eux ne se soutient par soi-même, c'est toujours par rapport à une autre de ces images que chacun prend sa valeur cristallisante, orientant, pénétrant de toute façon le sujet à qui elle a affaire, c'est à savoir le jeune enfant.

Nous voilà donc ramené une fois de plus à la notion du signifiant, et pour ceci je voudrais, puisqu'il s'agit d'un enseignement et qu'il n'est rien de plus important que les malentendus, vous dire que j'ai pu constater d'une façon directe et indirecte que certaines des choses que j'ai dites la dernière fois n'ont pas été comprises. Quand j'ai parlé de la notion de réalité, quand j'ai dit que les psychanalystes avaient une notion de la réalité scientifique, qu'elle rejoint celle qui depuis des décades a entravé le progrès de la psychiatrie, et justement c'est l'entrave dont on aurait pu croire que la psychanalyse la délivrerait, à savoir d'aller chercher la réalité dans quelque chose qui aurait le caractère d'être plus matériel.

Et pour me faire entendre j'ai donné l'exemple de l'usine hydroélectrique, et j'ai dit comme si quelqu'un ayant affaire aux différents accidents qui peuvent arriver à l'usine hydroélectrique, étant compris dans les accidents sa réduction, sa mise en veilleuse, ses agrandissements, ses réparations, comme si quelqu'un croyait toujours pouvoir raisonner d'une façon valable concernant ce qu'il y a à faire avec la dite usine en se reportant à la matière primitive qui entre en jeu pour la faire marcher, à savoir en l'occasion la chute d'eau. A quoi l'on

est venu me dire : qu'allez-vous chercher là, imaginez bien que pour l'ingénieur cette chute d'eau est tout, et puisque vous parlez d'énergie accumulée dans cette usine, cette énergie n'est pas autre chose que la transformation de l'énergie potentielle qui est donnée d'avance dans le site où nous avons installé l' usine, et quand l'ingénieur a mesuré la hauteur de la nappe d'eau par exemple par rapport au niveau où elle va se déverser, il peut faire le calcul. Tout est déjà donné de l'énergie potentielle qui va entrer en jeu, et la puissance de l'usine est d'ores et déjà donnée précisément par les conditions antérieures.

A la vérité, il y a là plusieurs remarques à faire. La première est celle-ci : c'est qu'ayant à vous parler de la réalité, et ayant commencé par la définir par la **Wirklichkeit,** par l'efficacité de tout le système, dans l'occasion le système psychique, qu'ayant d'autre part voulu vous préciser le caractère mythique d'une certaine façon de concevoir cette réalité, et l'ayant située par cet exemple, je ne suis pas arrivé au troisième point qui est encore celui sous lequel peut se présenter ce thème du réel, c'est à savoir justement ce qui est avant, nous y avons constamment affaire.

Bien entendu c'est encore justement une façon de considérer la réalité, ce qui est avant qu'un certain fonctionnement symbolique se soit exercé, et bien entendu c'est là ce qu'il y a de plus solide dans le mirage qui repose dans l'objection que l'on m'a faite. Car à la vérité je ne suis pas du tout en train de nier ici qu'il y ait quelque chose qui soit avant : avant par exemple que je advienne du soi ou du ça il y avait quelque chose dont le ça était bien entendu. Il s'agit simplement de savoir ce que c'est que ce ça.

On me dit que dans le cas de l'usine, ce qu'il y a avant c'est en effet l'énergie. Je n'ai justement jamais dit autre chose, mais entre l'énergie et la réalité naturelle il y a un monde, car l'énergie ne commence à entrer en ligne de compte qu'à partir du moment où vous la mesurez, et vous ne songez à la mesurer qu'à partir du moment où des usines fonctionnent, à propos desquelles vous êtes obligés de faire des calculs nombreux parmi lesquels entre en effet l'énergie dont vous pourrez avoir à disposer, mais cette notion d'énergie est très effectivement construite sur la nécessité d'une civilisation productrice qui veut se retrouver dans ses comptes à propos du travail qu'il est nécessaire de dépenser pour obtenir d'elle cette rétribution disponible d'efficacité. Cette énergie vous la mesurez toujours, par exemple entre deux points de repère.

Il n'y a pas d'énergie absolue du réservoir naturel, il y a une énergie de ce réservoir par rapport au niveau inférieur où va se porter le liquide en flux quand vous aurez adjoint à ce réservoir un déversoir, mais un déversoir ne suffira pas à lui tout seul à permettre aucun calcul d'énergie, c'est par rapport au plan, au niveau d'eau inférieur que cette énergie sera calculable. La question d'ailleurs n'est pas là, la question est qu'il faut certaines conditions naturelles réalisées pour que ceci ait le moindre intérêt à être calculé, car il est toujours aussi vrai que n'importe quelle différence de niveau dans l'écoulement de l'eau, qu'il s'agisse de ruisselets ou même de gouttelettes, aura toujours potentiellement une certaine valeur d'énergie en réserve, simplement n'intéressera strictement personne.

I1 faut pour tout dire qu'il y ait déjà quelque chose dans la nature qui présente les matières qui entreront en jeu dans l'usage de la machine d'une certain façon privilégiée pour tout dire signifiante qui se présente comme utilisable, comme signifiante, comme mesura le en l'occasion pour permettre d'installer une usine. Sur le plan d'un système pris comme signifiant, c'est quelque chose bien entendu qui n'est point à contester.

L'important, le rapprochement avec le psychisme, nous allons voir maintenant comment il se dessine. Il se dessine en deux points : Freud porté par la notion énergétique précisément, a désigné quelque chose comme étant une notion dont on doit user dans l'analyse d'une façon comparable à celle de l'énergie. C'est une notion qui tout comme l'énergie est entièrement abstraite et consiste uniquement à pouvoir poser, et encore d'une façon virtuelle, dans l'analyse une simple pétition de principe destinée à permettre un certain jeu de la pensée, l'énergie strictement de celle qu'a introduit la notion d'équivalence, c'est-à-dire la notion d'une commune mesure entre des manifestations qui se présentent comme qualitativement fort différentes. Cette notion d'énergie est justement la notion de libido, il n'y a rien qui soit moins fixé à un support matériel que la notion de libido en analyse.

On s'émerveille que dans les trois essais sur la sexualité, Freud n'ait eu qu'à peine à modifier un passage à propos duquel pour la première fois en 1905 il avait parlé du support physique de la libido dans des termes tels que la découverte, la diffusion ultérieure de la notion d'hormones sexuelles l'avait amené à n'avoir presque pas à modifier ce passage. I1 n'y a là nulle merveille. Cela veut dire que dans tous les cas cette référence à un support chimique à strictement parler est sans aucune importance quelconque. Il le dit, qu'il y en ait une, qu'il y en ait plusieurs, qu'il y en ait une pour la féminité et une pour la masculinité, ou deux ou trois pour chacune, ou qu'elles soient interchangeables, ou qu'il n'y en ait qu'une, et qu'une seule comme il est en effet fort possible que ce soit, ceci n'a dit-il aucune espèce d'importance, car de toute façon l'expérience analytique nous donne comme une nécessité de penser qu'il n'a qu'une seule et unique libido.

Il situe donc tout de suite la libido sur un plan, si je puis dire, neutralisé. Si paradoxal que le terme vous paraisse, la libido est ce quelque chose qui va lier entre eux le comportement des êtres, par exemple, d'une façon qui leur donnera la position active ou passive, mais nous dit-il, dans tous les cas nous ne la prenons cette libido, que pour autant qu'elle a des effets qui sont de toute façon, même dans la position passive, des effets actifs, car en effet il faut une activité pour adopter la position passive. La libido, en vient-il même à indiquer, de ce fait prend un aspect qui fait que nous ne pouvons la voir que sous cette forme efficace, active, et donc toujours plutôt parente de la position masculine. Il va jusqu'à dire qu'il n'y a que la forme masculine de la libido qui soit à notre portée.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Et combien tout cela serait paradoxal s'il ne s'agissait pas simplement d'une notion qui n'est là que pour permettre d'incarner, de supporter la liaison d'un type particulier qui se produit à un certain niveau, et qui à proprement parler est justement le niveau imaginaire, celui

qui lie le comportement des êtres vivants en présence d'un autre être vivant par ce qu'on appelle les liens du désir, toute l'envie qui est un des ressorts essentiels de la pensée freudienne pour organiser ce dont il s'agit dans tous les comportements de la sexualité.

Le **Es** donc, celui que nous avons l'habitude de considérer lui aussi à sa manière comme quelque chose qui a le plus grand rapport avec les tendances, avec les instincts et avec en quelque sorte justement la libido, qu'est-ce que c'est ? Et à quoi cette comparaison nous permet-elle justement de le comparer ? Il nous est permis, le **Es** de le comparer à quelque chose qui est très précisément l'usine, à l'usine pour quelqu'un qui la voit et qui ne sait absolument pas comment elle marche, à l'usine comme vue par un personnage inculte, qui pense en effet que c'est peut-être le génie du courant qui à l'intérieur se met à faire des farces et à transformer l'eau en lumière ou en force. Mais le Es, que veut-il dire ? Le Es, c'est-à-dire ce qui dans le sujet est susceptible de devenir je, car c'est cela encore la meilleure définition que nous puissions avoir du Es.

Ce que l'analyse nous a apporté, c'est qu'il n'est pas une réalité brute, ni simplement ce qui est avant, il est quelque chose qui est déjà organisé comme est organisé le signifiant, qui est déjà articulé comme est articulé le signifiant. C'est vrai comme pour ce que produit la machine, déjà toute la force pourrait être transformée, à cette différence près tout de même qu'elle est non seulement transformée, mais qu'elle peut être accumulée, c'est même là l'intérêt essentiel du fait que l'usine soit une usine hydroélectrique et non pas simplement par exemple une usine hydromécanique.

Il est vrai bien entendu qu'il y a toute cette énergie, néanmoins personne ne peut contester qu'il y a une différence sensible, et pas simplement dans le paysage, mais dans le Réel quand l'usine est construite, l'usine ne s'est pas construite par l'opération du Saint-Esprit, seulement le Saint-Esprit - si vous en doutez vous avez tort – c'est précisément pour vous rappeler la présence du Saint-Esprit, absolument essentielle au progrès de notre compréhension de l'analyse que je vous fais cette théorie du signifiant et du signifié.

Reprenons cela à un autre niveau, avons-nous dit.

Le principe de réalité et le principe de plaisir, tant que vous opposez les deux systèmes, primaire et secondaire qui représentent l'un et l'autre - en ne vous tenant qu'à ce qui les définit pris du dehors, à savoir que ce qui se passe au niveau du système primaire est gouverné par le principe de plaisir, c'est-à-dire par la tendance à revenir au repos, que ce qui se passe au niveau du système de réalité est défini purement et simplement par ce qui force le sujet dans la réalité comme on dit, extérieure, à la conduite du détour - rien ne peut donner à soi tout seul le sentiment de ce qui dans la pratique va ressortir du caractère conflictuel, dialectique de l'usage de ces deux termes. Simplement dans son usage concret tel que vous le faites tous les jours, jamais vous ne manquerez d'en user avec chacun de ces systèmes, pourvu d'un indice particulier qui est en quelque sorte pour chacun son propre paradoxe souvent éludé, mais quand même jamais oublié dans la pratique, qui est celui-ci, que ce qui se passe au niveau du principe de plaisir c'est quelque chose qui se présente en effet tel

que cela vous est indiqué comme lié à la loi du retour au repos et à la tendance du retour au repos.

Il en reste néanmoins qu'il est frappant, et c'est bien pour cela que Freud a introduit, et il le dit formellement dans son texte, la notion de libido, que paradoxalement le plaisir au sens concret - le Lust en allemand, avec son sens ambigu en allemand, comme il le souligne, le plaisir et l'envie, c'est-à-dire en effet deux choses qui peuvent paraître contradictoires, mais qui n'en sont pas moins efficacement liées dans l'expérience - que le plaisir est lié non pas au repos, mais à l'envie ou à l'érection du désir.

Inversement qu'un non moindre paradoxe se trouve au niveau de la réalité, c'est qu'il n'y a pas que la réalité contre laquelle on se cogne, il y a dans cette réalité quelque chose de même qu'il y a le principe en somme du retour au repos mais l'envie ; à ce niveau, de l'autre côté aussi, il y a le principe du contour, du détour de la réalité.

Ceci apparaît donc plus clair si nous faisons intervenir corrélativement à l'existence de ces deux principes de réalité et de plaisir, l'existence corrélative de deux niveaux qui sont précisément les deux termes qui les lient d'une façon qui permette leur fonctionnement dialectique : ce sont les deux niveaux de la parole tels qu'ils s'expriment dans la notion de signifiant et de signifié.

J'ai déjà mis dans une sorte de superposition parallèle ce cours du signifiant ou du discours concret par exemple, et ce cours du signifié en tant qu'il est ce dans quoi et comme quoi se présente la continuité du vécu, le flux des tendances chez un sujet et entre les sujets. Voici donc le signifiant, et ici le signifié, représentation d'autant plus valable que rien ne peut se concevoir, non seulement dans la parole ni dans le langage, mais dans le fonctionnement même de tout ce qui se présente comme phénomène dans l'analyse, si ce n'est que nous admettions essentiellement comme possible de perpétuels glissements du signifié sous le signifiant, du signifiant sur le signifié, que rien de l'expérience analytique ne s'explique sinon par ce schéma fondamental que ce qui est signifiant de quelque chose peut devenir à tout instant signifiant d'autre chose, et que tout ce qui dans l'envie, la tendance, la libido du sujet se présente, est toujours marqué de l'empreinte d'un signifiant.

Pour autant que cela nous intéresse, il n'y en a aucun autre. I1 y a peut-être autre chose dans la pulsion et dans l'envie qui ne soit aucunement marqué de l'empreinte du signifiant, mais nous n'avons aucun accès à cela. Rien ne nous est accessible que marqué de cette empreinte du signifiant qui en somme introduit dans le mouvement naturel, dans le désir ou dans le terme anglais particulièrement expressif qui recourt à cette expression primitive de l'appétit, de l'exigence....., rien qui ne soit pas marqué des lois propres du signifiant.

C'est pour cela que l'envie vient du signifiant et de même il y a quelque chose dans l'existence et dans cette intervention du signifiant, il y a quelque chose qui pose en effet un problème tout à l'heure posé en vous rappelant ce qu'est le Saint-Esprit en fin de compte dont nous avons vu l'avant dernière

année ce qu'il était pour nous, et ce qu'il est justement dans la pensée, dans l'enseignement de Freud.

Ce Saint-Esprit dans son ensemble est la venue au monde, l'entrée dans le monde de signifiants. qu'est-ce que c'est ? C'est très certainement ce que Freud nous apporte sous le terme d'instinct de mort, c'est cette limite du signifié qui n'est jamais atteinte par aucun être vivant, qui n'est même pas atteinte, sauf cas exceptionnel mythique probablement, puisque nous ne le rencontrons que dans les écrits ultimes d'une certaine expérience philosophique qui est tout de même quelque chose qui virtuellement se trouve à la limite de cette réflexion de l'homme sur sa vie même, qui lui permet d'en entrevoir la mort comme vous sa limite, comme la condition absolue, indépassable comme s'exprime Heidegger, de son existence.

C'est très précisément à cette possibilité de suppression, de mise entre parenthèse de tout ce qui est vécu, qu'est liée l'existence dans le monde en tout cas de rapports possibles de l'homme avec le signifiant dans son ensemble. Ce qui est au fond de l'existence du signifiant, de sa présence dans le monde, c'est quelque chose que nous allons mettre là, et qui est cette surface efficace du signifiant comme quelque chose où le signifiant reflète en quelque sorte ce qu'on peut appeler le dernier mot du signifié, c'est-à-dire de la vie, du vécu, du flux des émotions, du flux libidinal. C'est la mort qui est le support, la base, l'opération du Saint-Esprit par laquelle le signifiant existe. Que ce signifiant qui a ses lois propres qui sont ou non reconnaissables dans un phénomène donné, que ce signifiant soit là ou non, ce qui est désigné dans le Es, c'est là la question que nous nous posons et que nous résolvons en posant que pour comprendre quoi que ce soit à ce que nous faisons dans l'analyse, il faut répondre oui, c'est-à-dire que le **Es** dont il s'agit dans l'analyse, c'est du signifiant qui est là déjà dans le Réel.

Du signifiant incompris est déjà là, mais c'est du signifiant, ce n'est pas je ne sais quelle propriété primitive et confuse relevant de je ne sais quelle harmonie préétablie qui est toujours plus ou moins l'hypothèse à laquelle retournent ceux que je n'hésite pas à appeler dans cette occasion, les esprits faibles, et au premier rang desquels se présente Monsieur Jones - dont je vous dirai ultérieurement comment il aborde le problème par exemple du développement premier de la femme et des fameux complexes de castration chez la femme qui pose un problème insoluble à tous les analystes à partir du moment où ceci vient à jour, et qui part de l'idée que puisqu'il y a comme on dit le fil et puis l'aiguille, il y a aussi la fille et le garçon, qu'il peut y avoir entre l'un et l'autre la même harmonie préétablie et qu'on ne peut pas ne pas dire que si quelque difficulté se manifeste, ce ne peut être que par quelque désordre secondaire, que par quelque processus de défense, que par quelque chose qui est là purement accidentel et contingent. La notion de l'harmonie primitive est en quelque sorte supposée, ceci à partir de la notion que l'Inconscient est quelque chose par quoi ce qui est dans le sujet est fait pour deviner ce qui doit lui répondre dans un autre, et ainsi à s'opposer à cette chose si simple dont parle Freud dans ses *Trois essais sur la sexualité* concernant ce thème si important du développement de l'enfant quant à ses images sexuelles, c'est à savoir que c'est bien dommage que ça ne soit pas en effet ainsi, d'une façon qui en quelque sorte

d'ores et déjà montre les rails construits de l'accès libre de l'homme à la femme, et d'une rencontre qui n'a d'autre obstacle que les accidents qui peuvent arriver sur la route.

Freud pose au contraire que les théories sexuelles infantiles, celles qui marqueront de leur empreinte tout le développement et toute l'histoire de la relation entre les sexes, sont liées à ceci, c'est que la première maturité du stade à proprement parler génital qui se produit avant le développement complet de l'Oedipe, est la phase dite phallique dans laquelle il n'y a cette fois-ci - non pas au nom d'une réunion d'une sorte d'égalité énergétique fondamentale et uniquement là pour la commodité de la pensée, non pas du fait qu'il y a une seule libido - mais cette fois-ci, sur le plan imaginaire, qu'il y a une seule représentation imaginaire primitive de l'état et du stade génital, c'est le phallus en tant que tel, le phallus qui n'est pas à lui tout seul simplement l'appareil génital masculin dans son ensemble, c'est le phallus exception faite dit-il par rapport à l'appareil génital masculin de son complément, les testicules par exemple. L'image érigée du phallus est là ce qui est fondamental. Il n'y a pas d'autre choix qu'une image virile ou la castration.

Je ne suis pas en train d'entériner ce terme de Freud. Je vous dis que c'est là le point de départ que Freud nous donne quand il fait cette reconstruction, qui ne me paraît pas quant à moi, encore que bien entendu par rapport à tout ce qui antécède les *Trois essais sur la sexualité*, consister à aller en effet chercher des références naturelles à cette idée découverte dans l'analyse, mais justement ce qu'elle souligne c'est qu'il y a une foule d'accidents dans ce que nous découvrons dans l'expérience, qui sont loin d'être si naturels que cela.

De plus si nous posons ce que je vous mets là ici au principe, c'est à savoir que toute l'expérience analytique part de la notion qu'il y a du signifiant déjà installé, déjà structuré, déjà une usine faite et qui fonctionne - ce n'est pas vous qui l'avez faite, c'est le langage qui fonctionne là depuis aussi longtemps que vous pouvez vous en souvenir, littéralement que vous ne pouvez pas vous souvenir au-delà, je parle dans l'histoire d'ensemble de l'humanité - depuis qu'il y a là des signifiants qui fonctionnent, les sujets sont organisés dans leur psychisme par le jeu propre de ce signifiant, et c'est là ce qui fait précisément que le Es de ce *donné*, que ce quelque chose que vous allez chercher dans les profondeurs, est lui, encore moins que les images, quelque chose de si naturel que ça car c'est très précisément le contraire même de la notion de nature que l'existence dans la nature de l'usine hydroélectrique, c'est précisément ce scandale de l'existence dans la nature de l'usine hydroélectrique, une fois qu'elle a été faite par l'opération du Saint-Esprit, c'est en ceci que gît la position analytique.

Quand nous abordons le sujet nous savons qu'il y a déjà dans la nature quelque chose qui est son Es et qui de ce fait est structuré selon le mode d'une articulation signifiante marquant de ses empreintes, de ses contradictions, de sa profonde différence d'avec les cooptations naturelles, tout ce qui s'exerce chez ce sujet.

J'ai cru devoir rappeler ces positions qui me paraissent fondamentales. Je fais remarquer que si je vous ai mis derrière le signifiant cette réalité dernière mais complètement voilée au signifié - et d'ailleurs l'usage du signifiant également qui est la possibilité que rien de ce qui est dans le signifié n'existe - ce n'est pas autre chose que l'instinct de mort que de nous apercevoir que la vie est complètement caduque, improbable, toutes sortes de notions qui n'ont rien à faire avec aucune espèce d'exercice vivant, l'exercice vivant consistant précisément à faire son petit passage dans l'existence exactement comme tous ceux qui nous ont précédés dans la même lignée typique.

L'existence du signifiant n'est pas liée à autre chose qu'au fait, car c'est un fait, que quelque chose existe qui est justement que ce discours est introduit dans le monde sur ce fond plus ou moins connu, plus ou moins méconnu. Mais il est tout de même curieux que Freud ait été porté par l'expérience analytique à ne pas pouvoir faire autrement qu'articuler autre chose, de dire que si le signifiant fonctionne, c'est sur le fond d'une certaine expérience de la mort - expérience qui n'a rien à faire avec le mot expérience au sens ou il s'agirait de quoi que ce soit de vécu - car s'il y a quelque chose qu'a pu montrer notre commentaire du texte de Freud là-dessus il y a deux ans, c'est qu'il ne s'agit pas d'autre chose que d'une reconstruction sur le fait de certains paradoxes, autrement dit inexplicables dans l'expérience, c'est-à-dire du fait que le sujet est amené à se comporter d'une façon essentiellement signifiante en répétant indéfiniment quelque chose qui lui, est à proprement parler mortel.

Inversement, de même que cette mort qui est là un défi nous donne le reflétée au fond du signifié, de même il y a toute une série de choses dans le signifié qui sont là mais qui sont empruntées par le signifiant, et c'est justement ces choses dont il s'agit, à savoir certains éléments qui sont liés à quelque chose d'aussi profondément engagé dans le signifié, à savoir le corps.

Il y a un certain nombre d'éléments, d'accidents du corps qui sont donnés dans l'expérience. De même qu'il y a dans la nature déjà certains réservoirs naturels, de même il y a dans le signifié certains éléments qui sont pris dans le signifiant pour lui donner si on peut dire ses armes premières, à savoir des choses extrêmement insaisissables et pourtant très irréductibles dont justement le terme phallique, la pure et simple érection, la pure et simple pierre dressée est un des exemples, dont la notion du corps humain en tant qu'héritier est un autre, dont ainsi un nombre d'éléments tous liés plus ou moins à la stature corporelle et non pas purement et simplement à l'expérience vécue du corps, forment les éléments premiers et qui sont effectivement empruntés, pris à l'expérience, mais complètement transformés par le fait qu'ils sont symbolisés, c'est-à-dire toujours quelque chose qui s'articule selon des lois logiques.

Si je vous ai ramenés aux premières de ces lois logiques en vous faisant jouer au moins au jeu de pair et d'impair à propos de l'instinct de mort, c'est pour vous rappeler que la dernière réductible de ces lois logiques, c'est-à-dire du plus ou moins et du groupement par deux ou trois dans une séquence temporelle, c'est qu'il y a des lois dernières qui sont les lois du signifiant, bien entendu implicites, dans tout départ, mais impossibles à ne pas rencontrer.

Revenons-en maintenant au point où nous avons laissé la dernière fois les choses, c'est à savoir au niveau de l'expérience analytique. La relation centrale d'objet, celle qui est créatrice dynamiquement est celle du manque, **Befindung** de l'objet nous dit Freud, qui est une **Wiederbefindung**…… le départ des *Trois essais sur la sexualité* comme si c'était un ouvrage écrit d'un seul jet.

II n'y a justement pas d'ouvrage de Freud qui non seulement n'ait été sujet à révision, car tous les ouvrages de Freud ont eu des notes ajoutées, mais des modifications de textes extrêmement peu, la **Traumdeutung** s'est enrichie sans que rien ne soit changé à son équilibre original. Par contre la première des choses que vous devriez vous mettre dans la tête, c'est que si vous lisiez la première édition des *Trois essais sur la sexualité*, vous n'en reviendriez pas si je puis m'exprimer ainsi, car vous ne reconnaîtriez en rien ce qui pour vous semble les thèmes familiers des *Trois essais sur la sexualité* tels que vous les lisez d'habitude, c'est-à-dire avec les additions qui ont été faites principalement en 1915, c'est-à-dire plusieurs années après. C'est-à-dire que tout ce qui concerne le développement prégénital de la libido n'est concevable qu'après l'apparition de la théorie du narcissisme, mais en tout cas n'a jamais été introduit dans les *Trois essais sur la sexualité* avant que tout ce qui était théorie sexuelle de l'enfant avec ses malentendus majeurs, lesquels consistent nommément dit Freud, dans le fait que l'enfant n'a aucune notion du coït ni de la génération, et que c'est là leur défaut essentiel, n'ait été modifié.

Que ceci soit également donné après 1915 est essentiellement lié à la promotion de cette notion qui n'aboutira que juste après cette dernière édition en 1920 dans l'article sur ***Die infantile Genital-organization***[14], élément crucial de la génitalité dans son développement et qui reste en dehors des limites des *Trois essais sur la sexualité* qui n'y aboutissent pas tout à fait, mais qui ne s'expliquent dans leur progrès, à savoir dans cette recherche de la relation prégénitale comme telle, que par l'importance des théories sexuelles et de la théorie de la libido elle-même. Le chapitre de la théorie de la libido, celui qui à ce titre très précisément est un chapitre concernant la notion narcissique comme telle[15], la découverte et l'origine, de là l'idée même, de la théorie de la libido, Freud nous le dit, nous pouvons le faire depuis que nous avons la notion proposée d'une **Ich Libido** comme du réservoir, constituante de la libido des objets. Et il ajoute : sur ce réservoir, nous ne pouvons dit-il, que jeter un petit regard dessus les murailles. C'est en somme dans la notion de la tension narcissique comme telle, c'est-à-dire d'un rapport de l'homme à l'image, que nous pouvons avoir l'idée de la commune mesure et en même temps du centre de réserve à partir duquel s'établit toute relation objectale en tant qu'elle est fondamentalement imaginaire. Autrement dit, qu'une de ces articulations essentielles est la fascination du sujet par l'image ; il est une image qui en fin de compte n'est jamais qu'une image qu'il porte en lui-même. C'est là le dernier mot de la théorie narcissique comme telle.



[14] *L'organisation génitale infantile* in La Vie Sexuelle, PUF.

[15] *Trois sur la théorie de la sexualité*, chapitre III, p. 125, op. cit.

Tout ce qui donc s'est orienté par la suite dans la direction d'une valeur organisatrice des fantasmes est quelque chose qui suppose derrière soi, non pas du tout l'idée d'une harmonie préétablie, d'une convenance naturelle de l'objet au sujet, mais au contraire de quelque chose qui suppose d'abord et premièrement une expérience - celle que nous donnent les *Trois essais sur la sexualité* dans leur version simple, première et originale - tournant toute entière autour du développement en deux temps , des étagements en deux temps du développement de la sexualité infantile, qui fait que la retrouvaille de l'objet sera toujours marquée du fait que - de par le fait de la période de latence, de la mémoire latente qui traverse cette période, Freud l'articule, et ce qui fait que l'objet premier précisément, celui de la mère est remémoré d'une façon qui n'a pas pu changer, qui est dit-il - **verbünden war -** irréversible - l'objet **Wiedergefunden** l'objet qui ne sera jamais qu'un objet retrouvé sera marqué du style premier de cet objet qui introduira une division essentielle, fondamentalement conflictuelle dans cet objet retrouvé, et le fait même de sa retrouvaille.

C'est autour donc d'une première notion de la discordance de l'objet retrouvé par rapport à l'objet recherché que s'introduit la première dialectique de la théorie de la sexualité dans Freud. C'est à l'intérieur de cette expérience et par l'introduction de la notion de libido que s'installe le fonctionnement propre à l'intérieur de cette expérience fondamentale qui elle, suppose essentiellement la conservation dans la mémoire à l'insu du sujet, c'est-à-dire la transmission signifiante à l'intérieur, pendant la période de latence d'un objet qui vient ensuite se diviser, entrer en discordance, jouer un rôle perturbateur dans toute relation d'objet ultérieure du sujet. C'est à l'intérieur de ceci que se découvrent les fonctions proprement imaginaires dans certains moments, dans certaines articulations élues, dans certains temps de cette évolution, et tout ce qui est de la relation prégénitale est pris à l'intérieur de la parenthèse, est pris dans l'introduction de la notion de la couche imaginaire dans cette dialectique qui est d'abord essentiellement dans notre vocabulaire une dialectique du symbolique et du réel.

Cette introduction de l'imaginaire qui est devenue si prévalente depuis, est quelque chose qui ne se produit qu'à partir de l'article sur le narcissisme, qui ne s'articule dans la théorie sur la sexualité qu'en 1915, qui ne se formule à propos de la phase phallique qu'en 1920, mais qui ne se formule que d'une façon catégorique, qui, dès l'époque, a paru perturbante, a plongé dans la perplexité toute l'audience analytique et qui très exactement s'exprime ainsi ..... les choses en sont telles que c'est par rapport à l'éthique que se situe cette dialectique dite à l'époque, prégénitale, et je vous ferais remarquer, non pas préœdipienne. Le terme préœdipien a été introduit à propos de la sexualité féminine et a été introduit dix ans plus tard. A ce moment là, il s'agit de la relation prégénitale qui est ce quelque chose qui se situe dans le souvenir des expériences préparatoires, mais qui ne s'articule que dans l'expérience oedipienne. C'est à partir de l'articulation signifiante de l'Oedipe que nous voyons dans le matériel signifiant ces images, ces fantasmes qui eux-mêmes viennent bien en effet de quelque chose, d'une certaine expérience au contact du signifiant et du signifié dans lequel le signifiant a pris son matériel quelque part dans le signifié, dans un certain nombre de rapports exercés, vivants, vécus et dans

lesquels ils nous ont permis de structurer, d'organiser dans ce passé saisi après coup cette organisation imaginaire que nous rencontrons avec, avant tout, ce caractère d'être paradoxal.

Elle est paradoxale, elle s'oppose encore bien plus qu'elle ne s'accorde à toute idée d'un développement harmonique régulier, c'est au contraire un développement critique dans lequel même dès l'origine les objets - comme on les appelle - des différentes périodes orales et anales sont pris déjà pour autre chose que ce qu'ils sont, sont déjà travaillés. Ces objets sur lesquels on opère d'une façon dont il est possible d'extraire la structure signifiante, c'est précisément ceux qu'on appelle…… par toutes les notions d'incorporation qui sont celles qui les organisent, les dominent et permettent de les articuler.

Nous trouvons après ce que je vous ai dit la dernière fois, que c'est autour de la notion du manque de l'objet que nous devons organiser toute l'expérience. Je vous en ai montré trois niveaux différents qui sont essentiels à comprendre tout ce qui se passe chaque fois qu'il y a eu crise, rencontre, action efficace de cette recherche de l'objet qui est essentiellement en elle-même une notion de recherche critique : castration, frustration, privation. Leur structure centrale, ce qu'elles sont comme manque, sont trois choses essentiellement différentes.

Dans les leçons qui vont suivre nous allons très précisément nous mettre exactement au même point où se met dans la pratique, dans notre façon de concevoir notre expérience, la théorie moderne, la pratique actuelle, les analystes tels qu'ils réorganisent l'expérience analytique à partir non plus de la notion de castration qui a été l'expérience, la découverte originale de Freud avec celle de l'Oedipe, mais au niveau de la frustration. La prochaine fois je partirai d'un exemple que j'ai pris au hasard dans les psycho-analytiques, dans les volumes parus en 1949, une conférence de Madame Schnurmann[16], élève de Anna Freud, qui a vu pendant un court temps se produire chez une des enfants qui étaient confiées à la garde d'Anna Freud, une phobie.

Cette observation, une entre mille autres, nous la lirons et nous verrons ce que nous y comprendrons, nous tâcherons aussi de voir ce qu'y comprend celle qui la rapporte avec toute l'apparence d'une fidélité exemplaire, c'est-à-dire quelque chose qui n'exclut pas un certain nombre de catégories préétablies, mais qui les recueille à cet effet pour que nous ayons la notion d'une succession temporelle.

Nous verrons comment autour d'un certain nombre de points et de références la phobie va apparaître puis disparaître. Nous verrons chez ce sujet une phobie, une création imaginaire privilégiée, prévalente pendant un certain temps, et qui a toute une série d'effets sur le comportement du sujet. Nous verrons s'il est possible à l'auteur d'articuler ce qui est essentiel dans cette observation, simplement en partant de la notion de frustration telle qu'elle est donnée actuellement comme simplement quelque chose qui se rapporte à la



[16] Schnurmann A., *Observation of a phobia*, in The psychoanalytic study of the child, 3-4, p.,253-270, 1949.

privation de l'objet privilégié qui est celui du stade de l'époque où le sujet se trouve au moment de l'apparition de la privation, c'est un effet plus ou moins régressif qui peut même être progressif dans certains cas - pourquoi pas.

Nous verrons si c'est dans ce registre que d'aucune façon un phénomène par sa seule apparition, sa seule situation dans un certain ordre chronologique, peut se comprendre.

Nous verrons d'autre part si par la référence à ces trois termes - je veux simplement souligner ce qu'ils veulent dire - qui veulent dire que dans la castration il y a fondamentalement un manque qui se situe dans la chaîne symbolique, que dans la frustration il y a quelque chose qui ne se comprend que sur le plan imaginaire, comme dam imaginaire, que dans la privation il n'y a que purement et simplement que quelque chose qui est dans le réel, limite réelle, béance réelle, mais assurément qui n'a d'intérêt qu'à ce que nous, nous y voyons, que ça n'est pas du tout quelque chose qui est dans le sujet.

Pour que le sujet accède à la privation il faut qu'il symbolise déjà le réel, qui conçoive le réel comme pouvant être autre chose qu'il n'est. La référence à la privation telle qu'elle est donnée ici, consiste à poser - avant que nous puissions dire des choses sensées - dans l'expérience que tout ne se passe pas à la façon d'un rêve idéaliste où nous voyons ce sujet en quelque sorte obligé. Dans la genèse qui nous est donnée du psychisme, dans notre psychogenèse courante de l'analyse, le sujet est comme une araignée qui devrait tirer tout le fil à elle-même, à savoir chaque sujet est là à s'envelopper de soie dans son cocon, toute sa conception du monde il doit la sortir de lui-même et de ses images.

C'est là que va tout ce que je vous explique avec cette préparation qui fera tenir pendant un certain temps la question qui est celle-ci : est-il ou non concevable de faire cette psychogenèse qu'on nous fait actuellement, à savoir le sujet secrétant de lui-même ses relations successives au nom de je ne sais quelle maturation préétablie avec les objets qui arriveront à être les objets de ce monde humain qui est une autre, ceci malgré toutes les apparences que l'analyse livre de l'impossibilité de se livrer à un exercice semblable, parce qu'on n'aperçoit que les aspects éclairants et que chaque fois que nous sommes en train de nous embrouiller, ceci ne nous parait simplement qu'une difficulté de langage.

C'est simplement une manifestation de l'erreur où nous sommes, à savoir qu'on ne peut correctement poser le problème des relations d'objets qu'en posant un certain cadre qui doit être fondamental à la compréhension de cette relation d'objet, et que le premier de ces cadres c'est que dans le monde humain la structure, le départ de l'organisation objectale c'est le manque de l'objet, et que ce manque de l'objet il nous faut le concevoir à ses différents étages. C'est-à-dire non pas simplement dans le sujet au niveau de la chaîne symbolique qui lui échappe dans son commencement comme dans sa fin, et au niveau de la frustration dans laquelle il est en effet installé dans un vécu par lui-même pensable, mais que ce manque il nous faut aussi le considérer dans le réel. C'est-à-dire bien penser que quand nous parlons de privation ici il ne s'agit pas d'une privation ressentie dans le sens de référence dont nous avons besoin … tellement que tout le monde s'en sert, simplement l'astuce consiste à un certain moment, et c'est ce que fait Monsieur Jones, à faire de cette privation l'équivalent de la frustration. La privation n'est pas l'équivalent de la frustration, c'est quelque

chose qui est dans le réel mais qui est dans le réel tout à fait hors du sujet, pour qu'il l'appréhende il faut d'abord qu'il le symbolise.

Comment le sujet est-il amené à symboliser ? Comment la frustration introduit-elle l'ordre symbolique ? C'est là la question que nous poserons et c'est la question qui nous permettra de voir que là-dessus le sujet n'est pas isolé, n'est pas indépendant, ce n'est pas lui qui introduit l'ordre symbolique.

Une chose tout à fait frappante c'est qu'hier soir personne n'a parlé d'un passage majeur de ce que nous a apporté Madame Dolto, à savoir que ne deviennent phobiques selon elle, que les enfants de l'un et l'autre sexe dont la mère se trouve avoir eu à supporter un trouble dans la relation objectale avec son parent à elle, la mère, du sexe opposé. Nous voilà introduits à une notion qui assurément fait intervenir tout autre chose que les relations de l'enfant et de la mère, et en effet si je vous ai posé le trio de la mère, de l'enfant et du phallus, c'est assurément pour vous rappeler que plus ou moins toujours à côté de l'enfant il y a chez cette mère l'exigence du phallus que l'enfant symbolise ou réalise plus ou moins, que l'enfant lui, qui a sa relation avec sa mère, l'enfant n'en sait rien car à la vérité il y a une chose qui a dû aussi vous apparaître hier soir quand on a parlé d'image du corps à propos de l'enfant, c'est que cette image du corps si elle est accessible à l'enfant, est-ce comme cela que la mère voit son enfant ? C'est une question qui n'a point été posée.

De même à quel moment l'enfant est-il en mesure de s'apercevoir que ce que sa mère désire en lui, sature en lui, satisfait en lui, c'est son image phallique à elle la mère, et quelle est la possibilité pour l'enfant d'accéder à cet élément relationnel ? Est-ce quelque chose qui est de l'ordre d'une effusion directe, voire d'une projection qui semble supposer que toute relation entre les sujets est du même ordre que sa relation à elle avec son enfant. Je suis étonné que personne ne lui ait demandé que si elle voit toutes ces images du corps, est-ce qu'il y a quiconque en dehors d'un ou d'une analyste, et encore de son école, qui se trouve voir chez l'enfant ces éléments et ces images ? C'est là le point important.

La façon dont l'enfant mâle ou femelle est induit, introduit à cette discordance imaginaire qui fait que pour la mère l'enfant est loin d'être seulement l'enfant puisqu'il est aussi le phallus, comment pouvons-nous la concevoir ? C'est quelque chose qui est à la portée de l'expérience car il peut se dégager de l'expérience certains éléments qui nous montrent par exemple qu'il faut qu'il y ait déjà une époque de symbolisation pour que l'enfant y accède ou que dans certains cas, c'est d'une façon en quelque sorte directe que l'enfant a abordé le dam imaginaire, non pas le sien, mais celui dans lequel est la mère par rapport à cette privation du phallus. Si elle est vraiment essentielle dans le développement, c'est autour de ces points cruciaux, à savoir de savoir si un imaginaire ici est reflété dans le symbolique, ou au contraire si un élément symbolique apparaît dans l'imaginaire, que nous nous posons la question de la phobie.

Pour ne pas vous laisser complètement sur votre faim, et pour d'ores et déjà éclairer ma lanterne, je vous dirai que dans ce triple schéma de la mère,

de l'enfant et du phallus, ce dont il s'agit c'est pourquoi dans le fétichisme l'enfant vient plus ou moins occuper cette position de la mère par rapport au phallus, ou au contraire dans certaines formes très particulières de dépendance, certaines anomalies peuvent se présenter avec toutes les apparences de la normale, il peut venir aussi occuper la position du phallus par rapport à la mère.

Pourquoi en est-il amené là ? C'est une autre question, mais assurément c'est une question qui nous mènera loin, car il semble bien que ce ne soit pas d'une façon spontanée et directe, que ce rapport mère-phallus ne lui est pas donné à l'enfant - tout se fait simplement parce qu'il regarde sa mère et qu'il s'aperçoit que c'est un phallus qu'elle désire - que par contre la phobie quand elle se développe n'est pas du tout de l'ordre de cette liaison que l'enfant établit entre le phallus et la mère, en mettant du sien et jusqu'à quel point. Nous tâcherons de le voir.

La phobie c'est autre chose, c'est un autre mode de solution de ce problème difficile introduit par les relations de l'enfant et de la mère. Je vous l'ai déjà montré l'année dernière pour vous montrer que pour qu'il y ait ces trois termes - c'était un espace clos - il fallait une organisation du monde symbolique qui s'appelle le père. La phobie est plutôt de cet ordre là, de ce lien cernant, c'est-à-dire de l'appel à la rescousse à un moment particulièrement critique qui n'a ouvert aucune voie d'une autre nature à la solution du problème, de l'appel à un élément symbolique dont la singularité est d'apparaître toujours comme extrêmement symbolique, c'est-à-dire extrêmement éloigné de toutes les appréhensions imaginaires, où le caractère véritablement mythique de ce qui intervient dans la phobie est quelque chose qui est appelé à un moment au secours de la solidarité essentielle à maintenir dans la béance introduite par l'apparition du phallus entre la mère et l'enfant, dans cette orientation entre la mère et l'enfant.

4 - LEÇON DU 12 DECEMBRE 1956

| Agent | Manque d'objet | Objet |
|---|---|---|
| Père réel | Castration<br>Dette<br>Symbolique | Imaginaire = Phallus |
| Mère symbolique<br><br>Père symbolique | Frustration<br>Dam imaginaire | Réel = Sein = Pénis |
| Père Imaginaire | Privation<br>Trou Réel | Symbolique = enfant |

Voici le tableau auquel nous étions arrivés afin d'articuler le problème de l'objet tel qu'il se pose dans l'analyse.

Je vais tâcher aujourd'hui de vous faire sentir par quelle sorte de confusion, de manque de rigueur dans cette matière, on aboutit à ce glissement curieux qui fait qu'en somme l'analyse fait partie d'une sorte de notion que j'appellerai scandaleuse, des relations affectives de l'homme.

A la vérité, je crois l'avoir déjà plusieurs fois souligné, ce qui a provoqué au départ tellement de scandale dans l'analyse, qui a mis en valeur le rôle de la sexualité - pas toujours quand même, l'analyse a joué un rôle dans le fait que ce soit un lieu commun, et personne ne songe à s'en offenser - c'est bien précisément qu'elle introduisait en même temps que cette notion, et bien plus encore qu'elle, la notion de paradoxe, de difficulté essentielle interne si on peut dire, à l'approche de l'objet sexuel.

Il est en effet singulier qu'à partir de là nous ayons glissé à cette notion harmonique de l'objet dont, pour mesurer la distance avec ce que Freud lui-même articulait avec la plus grande rigueur, je vous ai choisi une phrase dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Les gens les plus mal renseignés concernant la relation d'objet remarquent qu'on peut très bien voir que dans Freud il s'agit de beaucoup de choses concernant l'objet, le choix de l'objet par exemple, mais que la notion par elle-même de relation d'objet n'y est nullement mise en valeur ni cultivée, ni même mise au premier plan de la question.

Voilà la phrase de Freud qui se trouve dans l'article des pulsions et de leur destin : L'objet de la pulsion est celui à travers lequel l'instinct peut atteindre son but ; il est ce qu'il y a de plus variable dans l'instinct, rien qui lui soit originairement accroché, mais quelque chose qui lui est subordonné[17],



[17] Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, in Metapsychologie, Gallimard.

seulement par suite de son appropriation ou de la possibilité à son apaisement sa satisfaction en tant que la position est celle, celle qui se donne pour le principe du plaisir comme but de la tendance, celle d'arriver à son propre apaisement, sa satisfaction, en tant que la position est celle, celle qui se donne pour le principe du plaisir comme but de la tendance, celle d'arriver à son propre apaisement.

La notion donc est articulée qu'il n'y a pas d'harmonie préétablie entre l'objet, la tendance, que l'objet n'y est littéralement lié que par les conditions qui sont avec l'objet. On s'en tire comme on peut, ce n'est pas une doctrine, c'est une citation parmi d'autres, et une des plus significatives.

Ce qu'il s'agit de voir c'est quelle est cette conception de l'objet, par quel détour elle nous mène pour que nous arrivions à concevoir son instance efficace ? Et nous sommes arrivés à mettre ce premier plan en relief grâce à plusieurs points, eux autrement articulés dans Freud, à savoir la notion que l'objet n'est jamais qu'un objet retrouvé à partir d'une **Findung** primitive, et donc en somme une **Wiederfindung** qui n'est jamais satisfaisante - l'accent est mis là-dessus avec la notion de retrouvailles - que d'autre part nous avons vu à d'autres caractéristiques, que cet objet est d'une part inadéquat, d'autre part même se dérobe partiellement à la saisie conceptuelle. Et ceci nous mène à essayer de serrer de plus près les notions fondamentales, en particulier à dissocier la notion mise au centre de la théorie analytique actuelle, cette notion de frustration, une fois entrée dans notre dialectique - encore que je vous ai souligné maintes fois combien elle est marginale par rapport à la pensée de Freud lui-même - à essayer de la serrer de plus près, de la revoir et de voir dans quelle mesure elle a été nécessitée, dans quelle mesure aussi il convient de la rectifier, de la critiquer pour la rendre utilisable, et pour tout dire cohérente avec ce qui fait le fond de la doctrine analytique, c'est-à-dire ce qui reste encore fondamentalement l'enseignement et la pensée de Freud.

Je vous ai rappelé ce qui se présentait d'emblée dans la donnée : la castration, la frustration et la privation, comme trois termes dont il est fécond de marquer les différences. Que la castration soit essentiellement liée à un ordre symbolique en tant qu'institué, en tant que comportant toute une longue cohérence de laquelle en aucun cas le sujet ne saurait être donné, ceci est suffisamment mis en évidence, autant par toutes nos réflexions antérieures que par la simple remarque que la castration a été dès l'abord liée à la position centrale donnée au complexe d'Oedipe comme étant l'élément d'articulation essentiel de toute l'évolution de la sexualité, le complexe d'Oedipe comme comportant d'ores et déjà en lui-même et fondamentalement la notion de la loi qui est absolument inéliminable.

Je pense que le fait que la castration soit au niveau de la dette symbolique nous paraîtra suffisamment affirmé et suffisamment même démontré par cette remarque appréciée et supportée par toutes nos réflexions antérieures. Je vous ai indiqué la dernière fois qu'assurément ce qui est en cause, ce qui est mis en jeu dans cette dette symbolique instituée par la castration, c'est un objet imaginaire, c'est le phallus comme tel. Du moins est-ce là ce que Freud affirme, et c'est là le point d'où je vais partir et d'où nous allons essayer aujourd'hui de pousser un peu plus loin la dialectique de la frustration.

La frustration elle-même, bien entendu prise comme position centrale sur ce tableau, est quelque chose qui n'a rien non plus qui soit même pour jeter de par soi un désaxement ni un désordre. Si la notion de désir a été mise par Freud au centre de la conflictualité analytique, c'est bien entendu quelque chose qui nous fait assez saisir qu'en mettant l'accent sur la notion de frustration, nous ne dérogeons pas beaucoup à cette notion centrale dans la dialectique freudienne. L'important est de saisir ce que cette frustration veut dire, comment elle a été introduite, et ce à quoi elle se rapporte.

Il est clair que la notion de frustration pour autant qu'elle est mise au premier plan de la théorie analytique, est liée à l'investigation des traumas, des fixations, des impressions d'expériences en elles-mêmes préœdipiennes, ce qui n'implique pas qu'elles soient extérieures à l'œdipe mais qu'elles en donnent en quelque sorte le terrain préparatoire, la base et le fondement, qu'elles modèlent d'une façon telle que déjà certaines inflexions sont préparées en lui et donneront le versant dans lequel le conflit de l'œdipe sera amené à s'infléchir d'une façon plus ou moins poussée, dans un certain sens plus ou moins atypique ou hétérotypique.

Cette notion de frustration est donc liée au premier âge de la vie et à un mode de relation qui par lui-même introduit manifestement la question du Réel dans le progrès de l'expérience analytique. Nous voyons mises au premier plan dans le conditionnement, le développement du sujet, nous voyons introduites avec la notion de frustration, ces notions qu'on appelle, traduites dans un langage plus ou moins de métaphore quantitative, des satisfactions, des gratifications d'une certaine somme de bienfaits adaptés, adéquats aux étapes du développement du jeune sujet, et dont en quelque sorte la plus ou moins saturation ou au contraire carence est considérée comme un élément essentiel.

Je crois qu'il suffit de faire cette remarque pour que ceci nous éveille à des preuves, à se reporter aux textes, à voir quel pas a été franchi dans l'investigation, guidé par l'analyse du fait du simple déplacement d'intérêt dans la littérature analytique. Ca se voit déjà assez facilement, tout au moins pour ceux qui sont assez familiarisés avec ces trois notions pour les reconnaître aisément. Vous verrez que dans un morceau de littérature analytique où se reconnaît facilement cet élément d'articulation conceptuel de la chose, le sens sera mis sur certaines conditions réelles que nous repérons, que nous sommes supposés repérer à l'expérience dans les antécédents d'un sujet.

Cette mise au premier plan de cet élément d'intérêt est quelque chose qui, dès les premières observations analytiques, nous apparaîtra dans l'ensemble absente en ce sens qu'elle est articulée différemment. Nous voilà remis au niveau de la frustration considérée comme une sorte d'élément d'impressions réelles, vécues dans une période du sujet où sa relation à cet objet réel quelqu'il soit est centrée d'habitude sur l'image dite primordiale du sein maternel, et que c'est essentiellement par rapport à cet objet primordial que vont se former chez le sujet ce que j'ai appelé tout à l'heure ses premiers versants et ses premières fixations qui sont celles devant lesquelles ont été décrits les types des différents stades instinctuels, et dont la caractéristique est de nous donner l'anatomie

imaginaire du développement du sujet. C'est là que sont arrivées à s'articuler ces relations du stade oral et du stade anal avec leurs subdivisions dites versants phallique, sadique etc... Et toutes marquées par cet élément d'ambivalence par quoi le sujet participe dans sa position même de la position de l'autre, où il est deux, où il participe toujours à une situation essentiellement duelle sans laquelle aucune assomption générale de la position n'est possible.

Voyons donc où tout ceci nous mène, simplement à nous en limiter là.

Nous voilà donc en présence d'un objet que nous prenons dans cette position qui est position de désir. Prenons-le comme on nous le donne, pour être sein en tant qu'objet réel. Nous voilà portés au cœur de la question, de qu'est-ce que ce rapport le plus primitif du sujet avec l'objet réel ?

Vous savez combien là-dessus les théoriciens analystes se sont trouvés dans une sorte de discussion qui pour le moins semble manifester toutes sortes de malentendus. Freud nous a parlé du stade vécu d'auto-érotisme, cet auto-érotisme a été maintenu comme étant rapport primitif entre l'enfant et cet objet maternel primordial. Il a été maintenu au moins par certains, d'autres ont remarqué qu'il était difficile de se rapporter à une notion qui semble être fondée sur le fait que le sujet qu'il implique ne connaît que lui-même, quelque chose dont bien des traits d'observation directe de ce que nous concevons comme nécessaire à expliquer le développement des relations de l'enfant et de la mère, bien des traits semblent contredire qu'en cette occasion il n'y a pas de relations efficaces avec un objet. Quoi est plus manifestement extérieur au sujet que ce quelque chose dont il a en effet le besoin le plus pressant, est ce qui est par excellence la première nourriture ?

A la vérité, il semble qu'il y ait là un malentendu né essentiellement d'une sorte de confusion, et à travers laquelle cette discussion s'avère tellement piétinante, aboutit à des formulations diverses, assez diverses d'ailleurs pour que ça doive nous mener assez loin de les énumérer, et c'est pourquoi je ne peux pas le faire tout de suite puisqu'il nous faut faire un certain progrès dans la conceptualisation de ce dont il s'agit ici.

Mais remarquez simplement que quelque chose dont nous avons déjà parlé qui est la théorie de Alice Balint qui cherche à concilier la notion d'auto-érotisme telle qu'elle est donnée dans Freud, avec ce qui semble s'imposer à la réalité de l'objet avec lequel l'enfant est confronté au stade tout à fait primitif de son développement, aboutit à cette conception tout à fait articulée et frappante qui est celle qu'elle appelle le *primary love*. La seule forme, disent Monsieur et Madame Balint[18], d'amour dans laquelle l'égoïsme et le don sont parfaitement conciliables, à savoir d'admettre comme fondamentale une parfaite réciprocité dans la position de ce que l'enfant exige de la mère, et d'autre part de ce que la mère exige de l'enfant, une parfaite complémentarité des deux sortes, des deux pôles du besoin - qui est quelque chose de tellement contraire à toute



[18] Voir les articles de AL et A. Balint in L.J.P. avant 1957, dont : Balint M. *On genital love*, I.J.P, 29, p. 34-40. Balint A., *Love for the mother and mother love*, I.J.P, 30, p.251-259. Balint A., *Identifications*, I.J.P, 24, p. 97-107.

expérience clinique justement dans la mesure où nous avons affaire perpétuellement à l'évocation dans le sujet de la marque de tout ce qui a pu survenir de discordances et de discordances vraiment fondamentales que je vais avoir tout à l'heure à rappeler en vous disant que c'est un élément excessivement simple dans le couple, qui n'est pas un couple quelque chose de tellement discordant de la signature donnée dans l'énoncé même de la théorie de ce soi disant primitif amour parfait et complémentaire - simplement par la remarque que ceci, nous dit Alice Balint, que les choses là où les rapports sont naturels, c'est-à-dire chez les sauvages, ça s'est fait depuis toujours, là où l'enfant est bien maintenu au contact de la mère, c'est-à-dire toujours ailleurs, au pays des rêves, là où comme chacun le sait, la mère a toujours l'enfant sur son dos.

C'est évidemment là une sorte d'évasion peu compatible avec une théorisation tout à fait correcte qu'en fin de compte doit se formuler l'aveu que donc c'est dans une position tout à fait idéale, sinon idéative, que peut s'articuler la notion d'un amour aussi strictement complémentaire en quelque sorte destiné par lui-même à trouver sa réciprocité.

Je ne prends cet exemple à la vérité que parce qu'il est introduit à ce que nous allons tout de suite faire remarquer, et qui va être l'élément moteur de la critique que nous sommes en train de faire à propos de la notion de frustration.

Il est clair que ça n'est pas tout à fait l'image de représentation fondamentale que nous donne une théorie par exemple comme la théorie kleinienne. Il est amusant là aussi de voir par quel biais est attaquée cette reconstruction théorique qui est celle de la théorie kleinienne, et en particulier puisqu'il s'agit de relation d'objet, il s'est trouvé qu'est tombé sous ma main un certain bulletin d'activité qui est celui de l'Association des Psychanalystes de Belgique. Ce sont des auteurs que nous retrouverons dans le volume sur lequel j'ai reporté mes notes de ma première conférence, et dont je vous ai dit que ce volume est proprement centré sur une vue optimiste, sans vergogne et tout à fait contestable de la relation d'objet qui lui donne son sens. Ici dans un bulletin un peu plus confidentiel il me semble que les choses sont attaquées avec plus de nuance, comme si à la vérité c'est du manque d'assurance qu'on se faisait un peu honte pour aller l'émettre dans des endroits où assurément il apparaît quand on en prend connaissance, qu'il est plus méritoire.

Nous pouvons voir qu'un article de Messieurs Pasche et Renard[19] fait la reproduction d'une critique qu'ils ont apportée au congrès de Genève concernant les positions kleiniennes. I1 est extrêmement frappant de voir dans cet article reprocher à Mélanie Klein d'avoir une théorie du développement qui en quelque sorte, au dire des critiques et des auteurs, mettrait tout à l'intérieur du sujet, mettrait en somme d'une façon préformée tout l'œdipe, le développement possible inclus déjà dans le donné instinctuel, et qui serait en somme la sortie, d'après les auteurs, des différents éléments et déjà en quelque sorte



[19] Pasche F. et Renard M., *Des problèmes essentiels de la perversion*, in La Psychanalyse d'aujourd'hui, op. cit., p.319-345.

potentiellement articulée à la façon dont les auteurs demandent d'en faire la comparaison, et donc pour certains dans la théorie du développement biologique, le chêne tout entier serait déjà contenu dans le gland. Que rien ne viendrait à un tel sujet en quelque sorte de l'extérieur, et que ce serait par ses primitives pulsions agressives nommément au départ - et en effet la prévalence de l'agressivité est manifeste quand on la comprend dans cette perspective chez Mélanie Klein - et puis par l'intermédiaire de chocs en retour de ces pulsions agressives ressenties par le sujet de l'extérieur, à savoir du champ maternel, la progressive construction - quelque chose qui, nous dit-on, ne peut être reçu que comme une sorte de chêne préformé - de la notion de la totalité de la mère à partir de laquelle s'instaure cette soi-disant position dépressive qui peut se présenter dans toute expérience. Toutes ces critiques, il faut les prendre les unes après les autres pour pouvoir les apprécier à leur juste valeur, et je voudrais simplement ici vous souligner à quoi paradoxalement l'ensemble de ces critiques aboutissent.

Elles aboutissent à une formulation qui est celle-ci et qui fait le cœur et le centre de l'article : c'est qu'assurément les auteurs paraissent ici fascinés par la question de savoir en effet comment ce fait d'expérience, ce qui dans le développement est apporté de l'extérieur, ce qu'ils croient voir dans Mélanie Klein, ceci nous est déjà donné dans une constellation interne au départ, et qu'il ne serait pas étonnant de voir par la suite mise au premier plan, et d'une façon si prévalente la notion de l'objet interne. Et les auteurs arrivent à la conclusion qu'ils pensent pouvoir sortir l'apport kleinien en mettant au premier plan la notion de chêne préformé dont ils disent qu'il est très difficile de se le représenter, préformé héréditairement. Donc disent-ils :

L'enfant naît avec des instincts hérités, en face d'un monde qu'il ne perçoit pas, mais dont il se souvient et qu'il aura ensuite non pas à faire partir de lui-même, ni de rien d'autre, non pas découvrir par une suite de trouvailles insolites, mais à reconnaître.

Je pense que la plupart d'entre vous reconnaissent le caractère platonicien de cette formulation qui ne peut pas échapper. Ce monde dont on n'a qu'à se souvenir, ce monde donc qui s'instaurera en fonction d'une certaine préparation imaginaire, auquel le sujet se trouve d'ores et déjà adéquat, est quelque chose qui assurément représente une critique d'opposition, mais dont nous aurons à voir si à l'épreuve elle ne va pas non seulement à l'encontre de tout ce qu'a écrit Freud, mais si nous ne pouvons pas entrevoir d'ores et déjà que les auteurs sont eux-mêmes bien plus près qu'ils ne le croient de la position qu'ils reprochent à Mélanie Klein à savoir que c'est eux qui indiquent d'ores et déjà chez le sujet l'existence à l'état de chêne préformé et prêt à apparaître à point nommé tous les éléments qui permettront au sujet de se compter à une série d'étapes qui ne peuvent être dites idéales que pour autant que c'est précisément les souvenirs, et très précisément les souvenirs phylogénétiques du sujet qui en donneront le type et la norme.

Est-ce cela qu'a voulu dire Madame Mélanie Klein ? Il est strictement impensable même de le soutenir, car s'il y a justement quelque chose dont

Madame Mélanie Klein donne idée, et c'est d'ailleurs le sens de la critique des auteurs, c'est assurément que la situation première est beaucoup plus chaotique, véritablement anarchique au départ, que le bruit et la fureur des pulsions est caractéristique à l'origine. Ce qu'il s'agit justement de savoir, c'est comment quelque chose comme un ordre peut s'établir à partir de là.

Qu'il y ait dans la conception kleinienne quelque chose de mythique, ce n'est absolument pas douteux. Il est bien certain que la contradiction, si elle apporte un mythe qu'ils ne retrouvent pas, bien qu'il ressemble au fantasme kleinien, est tout à fait parfaite. Ces fantasmes n'ont en effet bien entendu qu'un caractère rétroactif, c'est dans la construction du sujet que nous verrons se reprojeter sur le passé à partir de points qui peuvent être très précoces qu'il s'agit de définir, et pourquoi ces points peuvent être si précoces, pourquoi dès deux ans et demi nous voyons déjà Madame Mélanie Klein lire en quelque sorte comme la personne qui lit n'importe quel miroir mantique, miroir divinatoire, elle lit rétroactivement dans le passé d'un sujet extrêmement avancé, elle trouve un moyen de lire rétroactivement quelque chose qui n'est rien d'autre que la structure oedipienne.

Il y a à cela quelque raison, car bien entendu il y a quelque manière de mirage, il est bien entendu qu'il ne s'agit pas de la suivre quand elle nous dit que l'œdipe était en quelque sorte déjà là sous les formes mêmes morcelées du pénis se déplaçant au milieu de différentes sortes, des frères, des soeurs à l'intérieur de l'ensemble de cette sorte de champ défini de l'intérieur de corps maternel, mais que cette articulation soit décelable, articulable dans un certain rapport à l'enfant, et ceci très précocement, voilà quelque chose qui assurément nous pose une question féconde, que toute articulation théorique est en quelque sorte purement hypothétique qui nous permet de donner au départ quelque chose qui peut mieux satisfaire notre idée des harmonies naturelles, mais qui n'est pas conforme avec ce à quoi nous montre l'expérience. Et en effet je crois que ceci commence à vous indiquer le biais par où nous pouvons introduire quelque chose de nouveau dans cette confusion qui reste au niveau du rapport primordial mère-enfant.

Je crois que ceci tient au fait que ne partant pas d'une notion centrale, à savoir de la frustration qui est le vrai centre, ce n'est pas de la frustration qu'on part, ce n'est pas de ce qu'elle ne devrait pas être, il s'agit de savoir comment se posent, se situent les relations primitives de l'enfant. Beaucoup peut être éclairé si nous abordons les choses de la façon suivante qui est que dans cette frustration il y a dès l'origine deux versants dont nous retrouvons d'ailleurs jusqu'au bout l'accolade. Il y a l'objet réel et, comme on nous dit, il est bien certain qu'un objet peut commencer à exercer son influence dans les relations du sujet bien avant d'avoir été perçu comme objet, l'objet réel, la relation directe. Et c'est uniquement en fonction de cette périodicité où peuvent apparaître des trous, des carences, que va s'établir un certain mode de relation du sujet dans lequel nous pouvons introduire quelque chose qui pour l'instant ne nécessiterait absolument pas pour nous d'admettre même que pour le sujet il y ait distinction d'un moi et d'un non-moi, par exemple la position auto-érotique au sens où ceci est entendu dans Freud à savoir qu'il n'y a pas

à proprement parler constitution de l'autre et d'abord de la relation tout à fait concevable.

La notion - dans ce rapport fondamental qui est rapport de manque à quelque chose qui est en effet l'objet, mais l'objet en tant qu'il n'a d'instance que par rapport au manque - la notion de l'agent est quelque chose qui doit nous permettre d'introduire une formulation tout à fait essentielle dès le départ de la façon dont se situe la position générale. L'agent dans l'occasion est la mère, et qu'avons-nous vu dans notre expérience de ces dernières années, et nommément de ce que Freud a articulé concernant la position tout à fait principielle de l'enfant vis-à-vis des jeux de répétition ? La mère est autre chose que cet objet primitif et qui d'ailleurs, conformément à l'observation, n'apparaît pas en tant que tel dès le départ, dont Freud nous a bien souligné qu'elle apparaît à partir de ce premier jeu qui est celui saisi et attaqué d'une façon si fulgurante dans le comportement de l'enfant, à savoir ce jeu de prise d'un objet en lui-même parfaitement indifférent, d'un objet sans aucune espèce de valeur biologique, qui est la balle dans l'occasion, mais qui peut être aussi bien n'importe quoi par lequel un petit enfant de six mois le fait passer par dessus le bord de son lit pour le rattraper ensuite.

Ce couplage présence-absence articulé extrêmement précocement par l'enfant, est le quelque chose qui caractérise, qui connote la première constitution de l'agent de la frustration, à l'origine la mère, en tant qu'agent de cette frustration, de la mère en tant qu'on nous en parle comme introduisant cet élément nouveau de totalité à une certaine étape du développement, qui est celui de la position dépressive et qui est en effet caractérisé moins par l'opposition d'une totalité par rapport à une sorte de chaos d'objets morcelés qui serait l'étage précédent, mais dans cette caractéristique de la présence-absence, non seulement objectivement déposée comme telle, mais articulée par le sujet comme telle, centrée par le sujet autour de quelque chose qui est - nous l'avons déjà articulé dans nos études de l'année précédente - ce quelque chose qui fait que présence--absence est quelque chose qui pour le sujet est articulé, que l'objet maternel est ici appelé quand il est absent, rejeté selon un même registre qu'est l'appel, à savoir par une vocalise, quand il est présent. Cette scansion essentielle de l'appel est quelque chose qui ne nous donne pas bien entendu, loin de là, dès l'abord tout l'ordre symbolique, mais qui nous montre l'amorce et qui nous montre, qui nous permet de dégager comme un élément distinct de la relation d'objet réel, quelque chose d'autre qui est très précisément ce qui va offrir pour la suite la possibilité du rapport, de ce rapport de l'enfant à un objet réel avec sa scansion, les marques, les traces qui en restent, qui nous offrent la possibilité du rapport de cette relation réelle avec une relation symbolique comme telle.

Avant de le montrer d'une façon plus manifeste, je veux simplement mettre en évidence ce que comporte le seul fait que dans les rapports de l'enfant soit introduit par cette relation à la personne constituant le couple d'opposition présence-absence, ce qui est par là introduit dans l'expérience de l'enfant et ce qui au moment de la frustration tend naturellement à s'endormir. Nous avons donc l'enfant entre la notion d'un agent qui déjà participe de l'ordre de la symbolicité, nous l'avons vu, nous l'avons articulé la dernière année, c'est le

couple d'opposition présence-absence, la connotation plus-moins, qui nous donne le premier élément. Il ne suffit pas à lui tout seul à constituer un ordre symbolique puisqu'il faut une séquence ensuite, et une séquence groupée comme telle, mais déjà dans l'opposition plus et moins, présence et absence il y a virtuellement l'origine, la naissance la possibilité, la condition fondamentale, d'un ordre symbolique.

Comment devons-nous concevoir le moment de virage où cette relation primordiale à l'objet réel peut s'ouvrir à quelque chose d'autre ? Qu'est-ce à la vérité que le véritable virage, le moment tournant où la dialectique mère-enfant s'ouvre à une relation plus complexe, s'ouvre à d'autres éléments qui vont y introduire à proprement parler ce que nous avons appelé dialectique ? Je crois que nous pouvons le formuler de façon schématique en posant la question, si ce qui constitue l'agent symbolique - la mère comme telle - essentiel de la relation de l'enfant à cet objet réel, qu'est-ce qui se produit si elle ne répond plus, si à cet appel elle ne répond plus ?

Introduisons la réponse nous-même. Qu'est-ce qui se produit si elle ne répond plus, si elle déchoit ? Cette structuration symbolique qui la fait objet présent-absent en fonction de l'appel, elle devient réelle à partir de ce moment-là, elle devient réelle pourquoi ? Qu'est-ce que veut dire cette notion que, sortie de cette structuration qui est celle même dans laquelle jusque là elle existe comme agent, nous l'avons dégagée de l'objet réel qui est l'objet de la satisfaction de l'enfant, elle devient réelle, c'est-à-dire qu'elle ne répond plus, elle ne répond plus en quelque sorte qu'à son gré, elle devient quelque chose où entre aussi l'amorce de la structuration de toute la réalité, pour la suite elle devient une puissance. Par un renversement de la position, cet objet, le sein, prenons le comme exemple, on peut le faire aussi enveloppant qu'il soit, peu importe puisqu'il s'agit là d'une relation réelle, mais par contre à partir du moment où la mère devient puissance et comme telle réelle, c'est d'elle que pour l'enfant va dépendre, et de la façon la plus manifestée, l'accès à ces objets qui étaient jusque là, purement et simplement objets de satisfaction, ils vont devenir de la part de cette puissance objets de don, et comme tels de la même, façon, mais pas plus que n'était la mère jusqu'à présent, susceptibles d'entrer dans une connotation présence-absence, mais comme dépendante de cet objet réel, de cette puissance qui est la puissance maternelle, bref, les objets en tant qu'objets au sens où nous l'entendons, non pas métaphoriquement, mais les objets en tant que saisissables, en tant que possédables.

La notion de *not me*, de non moi, c'est une question d'observation de savoir si elle entre d'abord par l'image de l'autre ou par ce qui est possédable, ce que l'enfant veut retenir auprès de lui d'objets qui eux-mêmes à partir de ce moment là n'ont plus tellement besoin d'être objets de satisfaction que d'être objets qui sont la marque de la valeur de cette puissance qui peut ne pas répondre et qui est la puissance de la mère. En d'autres termes, la position se renverse la mère est devenue réelle et l'objet devient symbolique ; l'objet devient avant tout témoignage du don venant de la puissance maternelle. L'objet à partir de ce moment là a deux ordres dé propriété satisfaisantes, il est deux fois possiblement objet de satisfaction pour autant qu'il satisfait à un besoin, assurément

comme précédemment, mais pour autant qu'il symbolise une puissance favorable, non moins assurément.

Ceci est très important parce qu'une des notions les plus encombrantes de toute la théorie analytique telle qu'elle se formule depuis qu'elle est devenue, selon une formule, une psychanalyse génétique, c'est la notion d'omnipotence soi-disant de la pensée, de toute-puissance qu'on impute à tout ce qui est le plus éloigné de nous. Comme il est concevable que l'enfant ait la notion de la toute-puissance, il en a en effet peut-être l'essentiel, mais il est tout à fait absurde et il aboutit à des impasses de concevoir que la toute-puissance dont il s'agit c'est la sienne. La toute-puissance dont il s'agit c'est le moment que je suis en train de vous décrire de réalisation de la mère, c'est la mère qui est toute-puissante, ça n'est pas l'enfant, moment décisif, le passage de la mère à la réalité à partir d'une symbolisation tout à fait archaïque, c'est celui-là, c'est le moment où la mère peut donner n'importe quoi. Mais il est tout à fait erroné et complètement impensable de penser que l'enfant a la notion de sa toute-puissance, rien non seulement n'indique dans son développement qu'il l'ait, mais à peu près tout ce qui nous intéresse et tous les accidents sont pour nous montrer que cette toute-puissance et ses échecs ne sont rien dans la question, mais comme vous allez le voir, les carences, les déceptions touchant à la toute-puissance maternelle.

Cette investigation peut vous paraître un peu théorique, mais elle a tout au moins l'avantage d'introduire des distinctions essentielles, les ouvertures qui ne sont pas celles qui sont effectivement mises en usage. Vous allez voir maintenant à quoi cela nous conduit, et ce que nous pouvons d'ores et déjà en indiquer.

Voilà donc l'enfant qui est en présence de quelque chose qu'il a réalisé comme puissance, comme quelque chose qui tout d'un coup est passé d'un plan de la première connotation présence-absence à quelque chose qui peut se refuser et qui détient tout ce dont le sujet peut avoir besoin, et aussi bien même s'il n'en a pas besoin, et qui devient symbolique à partir du moment où cela dépend de cette puissance.

Posons la question maintenant tout à fait à un autre départ. Freud nous dit : il y a quelque chose qui dans ce monde des objets a une fonction tout à fait décisive, paradoxalement décisive, c'est le phallus, cet objet qui lui-même est défini comme imaginaire, qu'il n'est en aucun cas possible de confondre avec le pénis dans sa réalité, qui en est à proprement parler la forme, l'image érigée. Ce phallus a cette importance si décisive que sa nostalgie, sa présence, son instance dans l'imaginaire se trouve plus importante semble-t-il encore pour les membres de l'humanité auxquels il manque, à savoir la femme, que pour celui qui peut s'assurer d'en avoir réalité, et dont toute la vie sexuelle est pourtant subordonnée au fait qu'imaginairement bel et bien il assume et il assume en fin de compte comme licite, comme permis l'usage, c'est-à-dire l'homme.

C'est là une donnée. Voyons maintenant notre mère et notre enfant en question, confrontons-les comme d'abord je confronte ce que Michel et Alice Balint selon eux, de même que dans les époux Mortimer à l'époque de Jean Cocteau n'ont qu'un seul cœur, la mère et l'enfant pour Michel et Alice Balint n'ont qu'une seule totalité de besoins. Néanmoins je les conserve comme deux cercles extérieurs. Ce que Freud nous dit, c'est que la femme a dans ses manques d'objets essentiels le phallus, que non seulement cela a le rapport le plus étroit avec sa relation à l'enfant pour une simple raison, c'est que si la femme trouve dans l'enfant une satisfaction, c'est très précisément pour autant qu'elle sature à son niveau, qu'elle trouve en lui ce quelque chose qui la calme plus ou moins bien, ce pénis, ce besoin de phallus. Si nous ne faisons pas entrer ceci nous méconnaissons, non seulement l'enseignement de Freud, mais quelque chose qui se manifeste par l'expérience à tout instant.

Voilà donc la mère et l'enfant qui ont entre eux un certain rapport : l'enfant attend quelque chose de la mère, il en reçoit aussi quelque chose dans cette dialectique dans laquelle nous ne pouvons pas ne pas introduire ce que j'introduis maintenant : l'enfant en quelque sorte, peut, disons d'une façon approximative à la façon dont Monsieur et Madame Balint le formulent, se croire aimé pour lui-même.

La question est celle-ci : dans toute la mesure où cette image du phallus pour la mère n'est pas complètement ramenée à l'image de l'enfant, dans toute la mesure où cette image du phallus pour la mère n'est pas complètement ramenée à l'image de l'enfant, dans toute la mesure où cette diplopie, cette division de l'objet primordial désiré soi-disant, qui serait celui de la mère en présence de l'enfant est en réalité doublée par d'une part le besoin d'une certaine saturation imaginaire, et d'autre part par ce qu'il peut avoir en effet de relations réelles efficientes, instinctuelles, à un niveau primordial qui reste toujours mythique avec l'enfant, dans toute la mesure où pour la mère il y a quelque chose qui reste irréductible dans ce dont il s'agit, en fin de compte si nous suivons Freud, c'est dire que l'enfant en tant que réel symbolise l'image.

S'il est important que l'enfant, en tant que réel pour la mère, prenne pour elle la fonction symbolique de son besoin imaginaire, les trois termes y sont, et toutes sortes de variétés vont là pouvoir s'introduire. L'enfant mis en présence de la mère, toutes sortes de situations déjà structurées existent entre lui et la mère, à savoir à partir du moment où la mère s'est introduite dans le réel à l'état de puissance, quelque chose pour l'enfant ouvre la possibilité d'un intermédiaire comme tel, comme objet de don.

La question est de savoir à quel moment et comment, par quel mode d'accès l'enfant peut être introduit directement à la structure - Symbolique, Imaginaire, Réel - telle qu'elle se produit pour la mère ? Autrement dit à quel moment l'enfant peut entrer, assumer d'une façon nous verrons plus ou moins symbolisée, la situation imaginaire, réelle de ce qu'est le phallus pour la mère, à quel moment l'enfant peut jusque dans une certaine mesure, se sentir dépossédé lui-même de quelque chose qu'il exige de la mère en s'apercevant que ce n'est pas lui qui est aimé, mais quelque chose d'autre qui est une certaine image.

I1 y a quelque chose qui va plus loin, c'est que cette image phallique, l'enfant la réalise sur lui-même, c'est là qu'intervient à proprement parler la relation narcissique. Dans quelle mesure au moment où l'enfant appréhende par exemple la différence des sexes, cette expérience vient-elle s'articuler avec ce qui lui est offert dans la présence même et l'action de la mère, à la reconnaissance de ce tiers terme imaginaire qu'est le phallus pour la mère ? Bien plus, dans quelle mesure la notion que la mère manque de ce phallus, que la mère est elle-même désirante, non pas seulement d'autre chose que de lui-même, mais désirante tout court, c'est-à-dire atteinte dans sa puissance, est-il quelque chose qui pour le sujet peut être, va être plus décisif que tout ?

je vous ai annoncé la dernière fois l'observation d'une phobie. je vous indique tout de suite quel va être son intérêt : c'est une petite fille, et nous avons grâce au fait que c'est la guerre et que c'est une élève d'Anna Freud, toutes sortes de bonnes conditions, l'enfant sera observée de bout en bout, et comme c'est une élève de Madame Anna Freud, dans toute cette mesure elle sera une bonne observatrice parce qu'elle ne comprend rien, elle ne comprend rien parce que la théorie de Madame Anna Freud est fausse et que par conséquent cela la mettra devant les faits dans un état d'étonnement qui fera toute la fécondité de l'observation. Et alors on note tout au jour le jour.

La petite fille s'aperçoit que les garçons ont un *fait-pipi* comme on s'exprime dans l'observation du petit Hans. Pendant tout un moment elle se met à fonctionner en position de rivalité - elle a deux ans et cinq mois - c'est-à-dire qu'elle fait tout pour faire comme les petits garçons. Cette enfant est séparée de sa mère, pas seulement à cause de la guerre, mais parce que sa mère a perdu au début de la guerre son mari. Elle vient la voir, les relations sont excellentes, la présence-absence est régulière, et les jeux d'amour, de contact avec l'enfant sont des jeux d'approche, elle s'amène sur la pointe des pieds, et elle distille son arrivée, on voit sa fonction de mère symbolique. Tout va très bien, elle a les objets réels qu'elle veut quand la mère n'est pas là, quand la mère est là elle joue son rôle de mère symbolique.

Cette petite fait donc la découverte que les garçons ont un *fait-pipi*, il en résulte assurément quelque chose, à savoir qu'elle veut les imiter et qu'elle veut manipuler leur *fait-pipi*, il y a un drame, mais qui n'entraine absolument rien comme conséquences. Or cette observation nous est donnée pour être celle d'une phobie, et en effet une belle nuit elle va se réveiller saisie d'une frayeur folle, et ce sera à cause de la présence d'un chien qui est là, qui veut la mordre, qui fait qu'elle veut sortir de son lit et qu'il faut la mettre dans un autre. Cette observation de phobie évolue un certain temps.

Cette phobie suit-elle la découverte de l'absence de pénis ? Pourquoi posons-nous la question ? Nous posons la question parce que ce chien, nous saurons dans toute la mesure où nous analyserons l'enfant, c'est-à-dire où nous suivrons et comprendrons ce qu'il raconte, ce chien est manifestement un chien qui mord, et qui mord le sexe.

La première phrase - car c'est une enfant qui a un certain retard - vraiment longue et articulée qu'elle prononce dans son évolution, est pour dire que les chiens mordent les jambes des méchants garçons, et c'est en plein à l'origine de sa phobie. Vous voyez aussi le rapport qu'il y a entre la symbolisation et l'objet de la phobie. Pourquoi le chien ? Nous en parlerons plus tard, mais ce que je veux maintenant vous faire remarquer, c'est que ce chien est là comme agent qui retire ce qui d'abord a été plus ou moins admis comme absent. Allons-nous court-circuiter les choses et dire qu'il s'agit simplement dans la phobie d'un passage au niveau de la loi, c'est-à-dire que quelque chose comme je vous le disais tout à l'heure, pourvu de puissance, est là pour intervenir et pour justifier ce qui est absent d'être absent parce que pour avoir été enlevé, mordu ? C'est dans ce sens que je vous indiquais que j'ai essayé d'articuler aujourd'hui comme schéma ce qui nous permet de faire le franchissement, de voir cette chose qui parait très sommaire. On le fait à chaque instant. Monsieur Jones nous dit très nettement : pour l'enfant après tout le surmoi n'est peut-être qu'un alibi, les angoisses sont primordiales, primitives, imaginaires, et en quelque sorte là il retourne à une sorte d'artifice, c'est la contre-partie ou la contravention morale, en d'autres termes c'est toute la culture et toutes ses interdictions, c'est quelque chose de caduc à l'abri de quoi ce qu'il y a de fondamental - à savoir les angoisses dans leur état incontenu - vient prendre en quelque sorte son repos.

I1 y a là-dedans quelque chose de juste, c'est le mécanisme de la phobie, et l'étendre comme le fait Monsieur Pasche à la fin de cet article dont je vous ai parlé[20], au point de dire que ce mécanisme de la phobie c'est ce quelque chose qui explique au fond l'instinct de mort par exemple, ou encore que les images du rêve c'est une certaine façon que le sujet a d'habiller ses angoisses, de les personnaliser comme on peut dire, c'est-à-dire de revenir toujours à la même idée qu'il n'y a pas là méconnaissance de l'ordre symbolique, mais, l'idée que c'est là une espèce d'habillement et de prétexte de quelque chose de plus fondamental, est-ce cela que je veux vous dire en amenant cette observation de phobie ? Non.

L'intérêt de ceci c'est de s'apercevoir que la phobie a mis bien plus d'un mois pour éclater, elle a mis bien plus de temps, mais un temps marqué entre la découverte de son aphallice ou aphallicisme pour cette enfant et l'éclosion de la phobie, il a fallu qu'il se passe dans l'intervalle quelque chose qui est que d'abord la mère a cessé de venir parce qu'elle était tombée malade et qu'il a fallu l'opérer. La mère n'est plus la mère symbolique, la mère a manqué. Elle revient, elle rejoue avec l'enfant, il ne se passe encore rien. Elle revient appuyée sur une canne, elle revient faible, elle n'a plus ni la même présence ni la même gaieté, ni les mêmes relations d'approche, d'éloignement qui fondaient tout l'accrochage avec l'enfant, suffisant, qui se passaient tous les huit jours. Et c'est à ce moment donc, dans un troisième temps très éloigné, que naît la découverte que grâce aux observateurs nous pouvons savoir que l'œdipe vient non pas du phallus, de la deuxième rupture dans le rythme de l'alternance de la venue/être-venue de la mère comme telle, il a fallu encore que la mère



[20] Voir note 1 p 46.

apparaisse non seulement comme quelqu'un qui pouvait manquer - et son manque s'inscrit dans la réaction, dans le comportement de l'enfant, c'est-à-dire que l'enfant est très triste, il a fallu l'encourager il n'y avait pas de phobie - c'est quand elle revoit sa mère sous une forme débile, appuyée sur un bâton, malade, fatiguée, qu'éclate le lendemain le rêve du chien et le développement de la phobie.

Il n'y a qu'une seule chose dans l'observation plus significative et plus paradoxale que cela, nous reparlerons de cette phobie de la façon dont les thérapeutes l'ont attaquée, ce qu'ils ont cru comprendre. Je veux simplement vous marquer dans les antécédents de la phobie, c'est qu'au moins cela pose la question de savoir à partir de quel moment c'est en tant que la mère elle, manque de phallus que le quelque chose qui se détermine et qui s'équilibre dans la phobie a rendu la phobie nécessaire. Pourquoi elle est suffisante, c'est une autre question que nous aborderons la prochaine fois.

Il y a un autre point non moins frappant, c'est qu'après la phobie la guerre cesse, la mère reprend son enfant, elle se remarie. Elle se trouve avec un nouveau père, et avec un nouveau frère, le fils du monsieur avec lequel la mère se remarie, et à ce moment-là le frère qu'elle a acquis d'un seul coup et qui est nettement plus âgé qu'elle, environ cinq ans de plus qu'elle, se met avec elle à se livrer à toutes sortes de jeux à la fois adoratoires et violents, parmi lesquels la requête de se montrer nus, et manifestement le frère fait précisément sur elle quelque chose qui est entièrement lié à l'intérêt qu'il porte à cette petite fille en tant qu'elle est apénienne, et là la psychothérapeute de s'étonner. C'aurait dû être une belle occasion de rechute de sa phobie puisque dans la théorie de ***l'environmental*** qui est celle sur laquelle se fonde toute la thérapeutique d'Anna Freud, c'est à savoir que c'est dans la mesure où le moi est plus ou moins bien informé de la réalité que les discordances s'établissent. Est-ce à ce moment là, de nouveau représentifié avec son manque, avec la présence d'homme-frère, de personnage non seulement phallique, mais porteur du pénis, est-ce qu'il n'y aurait pas là une occasion de rechute ? Bien loin de là, elle ne s'est jamais portée si bien, il n'y a pas trace à ce moment de trouble mental, elle se développe parfaitement bien. On nous dit d'ailleurs exactement pourquoi

C'est qu'elle est manifestement préférée par sa mère à ce garçon, mais néanmoins le père est quelqu'un d'assez présent pour introduire précisément un nouvel élément, l'élément dont nous n'avons pas encore parlé jusqu'à présent, mais qui tout de même est essentiellement lié à la fonction de la phobie. Un élément symbolique au delà de la relation de puissance ou d'impuissance avec la mère, le père à proprement parler, lui-même comme dégageant de ses relations avec la mère la notion de puissance, bref ce qui au contraire nous parait avoir été saturé par la phobie, à savoir ce qu'elle redoute en l'animal castrateur comme tel qui s'est avéré de toute nécessité avoir été l'élément d'articulation essentiel qui a permis à cette enfant de traverser la crise grave où elle était entrée devant l'impuissance maternelle.

Elle retrouve là son besoin saturé par la présence maternelle et par surcroît par le fait que quelque chose dont justement c'est la question de savoir si la thérapeute voit si clair que cela, à savoir qu'il y a peut-être toutes sortes de

possibilités pathologiques dans cette relation où elle est déjà fille du père, car nous pouvons nous apercevoir sous une autre face à ce moment là, qu'elle est devenue, elle toute entière, quelque chose qui vaut plus que le frère. En tout cas elle va devenir assurément la sœur phallus, dont on parle tellement et dont il s'agit de savoir dans quelle mesure pour la suite elle ne sera pas impliquée dans cette fonction imaginaire. Mais pour l'immédiat nul besoin essentiel n'est à combler par l'articulation du phantasme phallique, le père est là, il y suffit, il suffit à maintenir entre les trois termes de la relation mère-enfant-phallus l'écart suffisant pour que le sujet n'ait à donner de soi, à y mettre du sien d'aucune façon pour maintenir cet écart.

Comment cet écart est-il maintenu, par quelle voie, par quelle identification, par quel artifice ? C'est ce que nous commencerons la prochaine fois d'essayer d'attaquer en reprenant un peu cette observation, c'est-à-dire en vous introduisant par là même à ce qu'il y a de plus caractéristique dans la relation d'objet préœdipienne, à savoir la naissance de l'objet fétiche.

## 5 - LEÇON DU 19 DECEMBRE 1956

La conception analytique de la relation d'objet a déjà une certaine réalisation historique. Ce que j'essaye de vous montrer la reprend dans un sens partiellement différent, partiellement aussi le même , mais qui ne l'est tout de même bien entendu que pour autant qu'elle s'insère dans un ensemble différent qui lui donne une signification différente.

I1 convient, au point où nous en sommes parvenus, de bien ponctuer d'une façon accusée comment cette relation d'objet est mise par le groupe de ceux qui en font de plus en plus état - et j'ai pu m'en apercevoir récemment aux relectures de certains articles - au centre de leur conception de l'analyse. I1 convient de bien marquer en quoi cette formulation qui se précipite, qui s'affirme, et même jusqu'à un certain point qui s'affirme en même temps au cours des années, aboutit à quelque chose de maintenant très fermement articulé. Il est arrivé que dans certains articles j'ai souhaité ironiquement que quelqu'un donne vraiment la raison de la relation d'objet telle qu'elle est pensée dans une certaine orientation ; mon vœu a été amplement comblé depuis, c'est plus d'un qui nous a donné cette formulation, et plus spécialement une formulation qui a été plutôt en s'amollissant de la part de celui qui l'avait introduite à propos de la névrose obsessionnelle, mais pour d'autres on peut dire qu'il y a eu un effort de précision dans la conception dominante. Et dans l'article sur *La motricité dans la relation d'objet* dans le numéro de Janvier Juin 1955 de la *Revue Française de Psychanalyse*, Monsieur Michel Fain nous donne un exemple vivant, et je pense, répondant en tout au résumé que je vais vous en faire, les choses certainement vous paraîtront même aller beaucoup plus loin à la lecture de l'article que l'idée que je pourrai vous en donner d'une façon forcément raccourcie dans ces quelques mots .....

Enfin j'espère que vous verrez à quel point il est exact que la relation entre l'analysé et l'analysant est conçue au départ comme celle qui s'établit entre un sujet (le patient) et un objet extérieur (l'analyste), et pour nous exprimer dans notre vocabulaire, l'analyste est là conçu comme réel. Toute la tension de la situation analytique est conçue sur cette base que c'est ce couple qui à lui tout seul est un élément animateur du développement analytique, qu'entre un sujet couché ou non sur un divan et l'objet extérieur qui est l'analyste, il ne peut en principe s'établir, se manifester que ce qui est appelé la relation pulsionnelle primitive, celle qui doit normalement, c'est le présupposé du développement de la relation analytique, se manifester par une activité motrice. C'est du côté des petites traces soigneusement observées des époques de réaction motrice du sujet que nous trouvons le dernier mot de ce qui se passe au niveau de la pulsion qui sera là en quelque sorte localisée, sentie vivante par l'analyste, c'est pour autant que le sujet contient ses mouvements qu'il est forcé de les contenir dans la relation telle qu'elle est établie par la convention analytique, c'est à ce niveau là qu'est localisé dans l'esprit de l'analyste ce dont il s'agit de manifester, c'est à dire la pulsion en train d'émerger.

En fin de compte la situation est à la base conçue comme ne pouvant s'extérioriser que dans une agression érotique, qui ne se manifeste pas parce qu'il est convenu qu'elle ne se manifestera pas, mais dont en quelque sorte il est souhaitable que l'érection surgisse, si l'on peut dire, à tout instant. C'est précisément dans la mesure où à l'intérieur de la convention analytique, la position de la règle, la manifestation motrice de la pulsion ne peut pas se produire, qu'il nous sera permis de nous apercevoir que ce qui interfère dans cette situation, elle considérée comme constituante, nous est très précisément formulé en ceci qu'à la relation avec l'objet extérieur se superpose une relation avec un objet intérieur.

C'est ainsi qu'on s'exprime dans l'article que je viens de vous citer. C'est pour autant que le sujet a une certaine relation avec un objet intérieur qui est toujours considéré comme étant la personne présente, mais prise en quelque sorte dans les mécanismes imaginaires déjà institués dans le sujet, c'est en tant qu'une certaine discordance s'introduit entre cet objet imaginaire et l'objet réel, que l'analyste va être à chaque instant apprécié, jaugé, et qu'il va modeler ses interventions à chaque instant dans la mesure de la discordance entre cet objet intérieur de cette relation fantasmatique à quelqu'un qui est en principe la personne présente puisqu'il n'est personne d'autre que ceux qui sont là à entrer en jeu dans la situation analytique et la notion mise en valeur par l'un de ces auteurs, suivi dans cette occasion par tous les autres, qui est celle de la distance névrotique que le sujet impose à l'objet, se réfère très précisément à cette situation analytique.

C'est dans toute la mesure où à un moment l'objet fantasmatique, l'objet intérieur sera enfin, au moins dans cette position suspendue et de cette façon vécue par le sujet, réduit à la distance réelle qui est celle du sujet à l'analyste, c'est dans la mesure où le sujet réalisera son analyste comme présence réelle. Ici les auteurs vont très loin. J'ai déjà fait plusieurs fois allusion au fait qu'un de ces auteurs, il est vrai alors dans une période postulante de sa carrière, avait parlé comme du tournant crucial d'une analyse le moment où - et ce n'était pas une métaphore - son analysé avait pu le sentir, il ne s'agissait pas qu'il puisse le sentir psychologiquement, où il avait perçu son odeur. Cette sorte de mise au premier plan, d'affleurement de la relation de subodoration est, je dois dire, une des conséquences mathématiques d'une conception semblable de la relation analytique. Il est bien certain que dans une position réfrénée à l'intérieur de laquelle doit peu à peu se réaliser une distance qui est conçue comme la distance ici active, présente, réelle vis-à-vis de l'analyste, il est bien certain qu'un des modes des relations les plus directes dans cette position qui est une position réelle et simplement réfrénée, doit être ce mode d'appréhension à distance qui est donné par la subodoration. Je ne prends pas là un exemple, ceci a été répété à plusieurs reprises, et il semble que dans ce milieu on tende de plus en plus à donner une importance pivot à de tels modes d'appréhension.

Voici donc comment la position analytique est pensée à l'intérieur de cette situation qui est une situation de rapport réel de deux personnages dans un enclos à l'intérieur duquel ils sont séparés par une sorte de barrière qui est

une barrière conventionnelle, et quelque chose doit se réaliser. Je parle de la formulation théorique des choses, nous verrons après où ceci mène quant aux conséquences pratiques. Il est bien clair qu'une conception aussi exorbitante ne peut pas être poussée jusqu'à ses dernières conséquences, il est bien clair d'autre part que si ce que je vous enseigne est vrai, cette situation n'est même pas réellement cela, il ne suffit pas de la concevoir comme telle, bien entendu pour qu'elle soit ainsi qu'on la conçoit, on la mènera de travers en raison de la façon dont on la conçoit, mais ce qu'elle est réellement reste tout de même qu'elle est ce quelque chose que j'essaye de vous exprimer par ce schéma qui fait intervenir et s'entrecroiser la relation symbolique et la relation imaginaire l'une servant en quelque sorte de filtre à l'autre, et il est bien clair que cette situation n'est pas réelle pour autant qu'on la méconnaît, c'est donc quelque chose qui se trouvera manifester l'insuffisance de cette conception. Mais inversement l'insuffisance de cette conception peut avoir quelques conséquences sur la façon de mener à bonne fin l'ensemble de la situation.

C'est un exemple d'espèce que je vais mettre en valeur aujourd'hui devant vous pour vous montrer effectivement à quoi cela peut aboutir. Mais d'ores et déjà voici donc une situation conçue comme une situation réelle, comme une situation de réduction de l'imaginaire au réel, opération de réduction à l'intérieur de laquelle se passent un certain nombre de phénomènes qui permettront de situer les différentes étapes où le sujet est resté plus ou moins adhérent ou fixé à cette relation imaginaire, et de faire ce qu'on appelle l'exhaustion des diverses positions, positions essentiellement imaginaires comme on l'a montré, au premier plan de la relation prégénitale comme devenant de plus en plus l'essentiel de ce qui est exploré dans l'analyse.

La caractéristique d'une telle conception est assurément que la seule chose, et ce n'est pas rien puisque tout est là, la seule chose qui n'est aucunement élucidée on peut l'exprimer ainsi : c'est que l'on ne sait pas pourquoi l'on parle dans cette situation - on ne le sait pas assurément, cela ne veut pas dire qu'on pourrait s'en passer - rien n'est dit quant au fait de la fonction à proprement parler du langage et de la parole dans cette position. Aussi bien d'ailleurs ce que nous verrons venir au jour c'est la valeur toute spéciale qui est donnée, ceci encore vous le trouverez chez les auteurs et dans les textes cités, ponctuée de la façon la plus précise que seule la verbalisation impulsive, les espèces de cris vers l'analyste du type : *Pourquoi ne me répondez-vous pas* ? représentent en fin de compte ce quelque chose qui est valable pour autant qu'il s'agit là de mots impulsifs, et signaler une verbalisation n'a d'importance qu'autant qu'elle est impulsive, qu'autant qu'elle est manifestation motrice.

Dans cette opération du réglage si l'on peut dire de la distance de l'objet interne à laquelle toute la technique en quelque sorte se soumettra, à quoi allons-nous aboutir ? Qu'est-ce que notre schéma nous permet de concevoir de ce qui peut se passer ? Cette relation concerne la relation imaginaire, la relation du sujet en tant que plus ou moins discordant, décomposé, ouvert au morcellement, à une image unifiante qui est celle du petit autre, qui est une image narcissique. C'est très essentiellement sur cette ligne que s'établit la relation imaginaire,

de même que c'est sur cette ligne qui n'en est pas une puisqu'il convient de l'établir, que se produit cette relation à l'Autre qui n'est pas simplement l'Autre qui est là, qui est littéralement le lieu de parole, c'est en tant qu'il y a déjà structuré dans la relation parlante cet au-delà, cet Autre au-delà même de cet autre que vous appréhendez imaginairement, cet Autre supposé qui est le sujet comme tel, le sujet dans lequel votre parole se constitue parce qu'il peut comme parole, non seulement l'accueillir, la percevoir, mais y répondre, c'est sur cette ligne que s'établit tout ce qui est de l'ordre transférentiel à proprement parler, l'imaginaire y jouant précisément un rôle de filtre, voire d'obstacle. Bien entendu dans chaque névrose, le sujet a déjà, si l'on peut dire, son propre réglage, c'est à quelque chose que lui sert en effet de réglage par rapport à l'image, c'est à quelque chose que cela lui sert pour à la fois entendre et ne pas entendre ce qu'il y a à entendre au lieu de la parole.

Ne disons rien de plus que ceci : tout notre effort, tout notre intérêt porte uniquement sur ce qui est là dans cette position transverse par rapport à l'avènement de la parole, si tout est méconnu de la relation entre la tension imaginaire et ce qui doit se réaliser, venir au jour du rapport symbolique inconscient - parce que précisément c'est là toute la doctrine analytique qui est là à l'état potentiel, qu'il y a quelque chose qui doit lui permettre de s'achever, de se réaliser autant comme histoire que comme aveu - si nous abandonnons la notion de la fonction de la relation imaginaire par rapport à cette impossibilité de l'avènement symbolique qui constitue la névrose, si nous ne les pensons pas sans cesse chacun en fonction de l'Autre, ce qu'on peut s'attendre en principe qu'il y ait à dire est ce que précisément ces auteurs, les tenants de cette conception, appellent la relation d'objet, et cette distance à l'objet est précisément réglée dans une certaine fin.

Si nous ne nous intéressons à elle que pour en quelque sorte l'anéantir, si tant est que ce soit possible en ne s'intéressant qu'à elle nous arrivions à quelque chose, à un certain résultat, qu'il suffise de savoir que nous en avons déjà, des résultats. Il nous est déjà venu en mains des sujets qui ont passé par ce style d'appréhension et d'épreuve. Il y a quelque chose d'absolument certain, c'est qu'au moins dans un certain nombre de cas, et précisément de cas de névrose obsessionnelle, cette façon tout entière de situer le développement de la situation analytique dans une poursuite de la réduction de cette fameuse distance qui serait considérée comme caractéristique de la relation d' objet à la névrose obsessionnelle, nous obtenons ce qu'on peut appeler des réactions perverses paradoxales. Par exemple l'explosion qui est tout à fait inhabituelle et qui n'existait guère dans la littérature analytique avant que fût mis au premier plan ce mode technique, la précipitation d'un attachement homosexuel pour un objet en quelque sorte tout à fait paradoxal qui dans la relation du sujet reste même là à la façon d'une sorte d'artéfact, d'une espèce de gélification d'une image, d'une chose qui s'est cristallisée, précipitée autour des objets qui se trouvent à la portée du sujet, et qui peut manifester pendant un certain temps une assez durable persistance. Ceci n'est pas étonnant si nous prenons la relation de la triade imaginaire mère-enfant-phallus.

Au point où j'ai poussé les choses la dernière fois vous avez vu s'ébaucher une ligne de recherche, c'est assurément pour nous en tenir au prélude de la

mise enjeu de la relation symbolique qui ne se fera qu'avec la quarte fonction qui est celle du père qui est introduite par la dimension de l'œdipe Nous sommes ici dans un triangle qui en lui-même est préœdipien, je le souligne, il n'est pas là isolé que d'une façon abstraite. II ne nous intéresse dans son développement que pour autant qu'il est ensuite repris dans le quatuor avec l'entrée en jeu de la fonction paternelle à partir de cette, disons, déception fondamentale de l'enfant reconnaissant non seulement qu'il n'est pas l'objet unique de la mère - nous avons laissé ouverte la question de savoir comment il le reconnaissait - mais s'apercevant que l'objet possible - ceci plus ou moins accentué selon les cas - l'intérêt de la mère, est le phallus. Première question de la reconnaissance de la relation mère-enfant. S'apercevant en second lieu que la mère est justement privée, manque elle-même de cet objet, voilà le point où nous en étions parvenus la dernière fois.

Je vous l'ai montré en évoquant le cas transitoire d'une phobie chez une très jeune enfant, qui nous permettait de l'étudier, en quelque sorte, d'une façon très favorable parce que c'est la limite de la relation oedipienne que nous pouvions voir à la suite de quelque double déception, déception imaginaire, repérage par l'enfant lui-même du phallus qui lui manque, puis ensuite dans un deuxième temps de la perception qu'à la mère, à cette mère qui est à la limite du symbolique et du réel, à cette mère manque aussi le phallus, et l'éclosion, l'appel par l'enfant pour soutenir en quelque sorte cette relation insoutenable et l'intervention de cet être fantasmatique qui est le chien qui intervient ici comme celui qui est en quelque sorte à proprement parler le responsable de toute la situation, celui qui mord, celui qui châtre, celui grâce à quoi est pensable, est vivable symboliquement l'ensemble de cette situation, au moins pour une période provisoire.

Que se passe-t-il donc, quelle est la position possible quand cet attelage des trois objets imaginaires dans l'occasion est rompu ? Il y a plus d'une solution possible, et la solution est toujours appelée dans une situation normale ou anormale.

Que se passe-t-il dans la situation oedipienne normale ? C'est par l'intermédiaire d'une certaine rivalité ponctuée d'identification, dans une alternance des relations du sujet avec le père, que quelque chose pourra être établi qui fera que le sujet se verra, en quelque sorte diversement selon sa position lui même de fille ou de garçon, mais conférer si l'on peut dire - pour le garçon c'est tout à fait clair - conférer dans certaines limites, celles précisément qui l'introduisent à la relation symbolique, conférer cette puissance phallique. Et d'une certaine façon quand je vous ai dit l'autre jour que pour la mère l'enfant comme être réel était pris comme symbole de son manque d'objet, de son appétit imaginaire pour le phallus, l'issue normale à cette situation peut se concevoir comme étant ceci précisément réalisé au niveau de l'enfant, c'est à dire que l'enfant reçoit symboliquement ce phallus dont il a besoin, mais dont pour qu'il en ait besoin il faut qu'il ait été préalablement menacé par l'instance castratrice qui est originalement et essentiellement l'instance paternelle. C'est dans une constitution sur le plan symbolique, sur le plan d'une sorte de pacte,

de droit au phallus que s'établit pour l'enfant cette identification virile qui est au fondement d'une relation oedipienne normative.

Mais rien qu'ici je vous fais une remarque en quelque sorte latérale. Qu'est-ce qui résulte de ceci ? II y a quelque chose d'assez singulier, voire de paradoxal dans les formulations originaires qui sont sous la plume de Freud de la distinction entre la relation anaclitique et la relation narcissique.

Dans l'œdipe cette relation libidinale .....

Chez l'adolescent Freud nous dit qu'il y a deux types d'objet d'amour, l'objet amour anaclitique qui porte la marque d'une dépendance primitive à la mère, l'objet d'amour narcissique qui est modelé sur l'image qui est l'image du sujet lui-même, qui est l'image narcissique. C'est cette image que nous avons essayé ici d'élaborer en en montrant la racine dans la relation spéculaire à l'autre.

Le mot anaclitique, encore que nous le devions à Freud, est vraiment bien mal fait car en grec il n'a vraiment pas le sens que Freud lui donne qui est indiqué par le mot allemand *Anlehung*, relation, c'est une relation d'appui contre. Ceci d'ailleurs prêtant encore à toutes sortes de malentendus, certains ayant poussé cet appui contre jusqu'à être quelque chose qui est une sorte finalement de réaction de défense. Mais laissons cela de côté, en fait si on lit Freud on voit bel et bien qu'il s'agit de ce besoin d'appui et de quelque chose qui en effet ne demande qu'à s'ouvrir du côté d'une relation de dépendance.

Si on pousse plus loin on verra qu'il y a de singulières contradictions dans la formulation opposée que Freud donne de ces deux modes de relations, anaclitique et narcissique. Très curieusement il est amené à parler dans la relation anaclitique d'un besoin d'être aimé beaucoup plus que d'un besoin d'aimer ; inversement et très paradoxalement le narcissique apparaît tout d'un coup sous un jour qui nous surprend, car à la vérité certainement il est attiré par un élément d'activité inhérent au comportement très spécial du narcissique, il apparaît actif pour autant justement qu'il méconnaît toujours jusqu'à un certain point l'autre. C'est du besoin d'aimer que Freud le revêt et dont il lui donne l'attribut, ce qui en fait tout à fait paradoxalement et soudain une sorte de lieu naturel de ce que dans un autre vocabulaire nous appellerions oblatif, et qui ne peut que déconcerter.

Je crois qu'il y a là-dessus à revenir, mais qu'une fois de plus c'est dans la méconnaissance de la position des éléments intrasubjectifs que ces perspectives paradoxales prennent leur origine, et du même coup leur justification. Ce qu'on appelle la relation anaclitique là où elle a de l'intérêt, c'est à dire au niveau de sa persistance chez l'adulte, est toujours conçue comme une sorte de pure et simple survivance, prolongation de ce qu'on appelle une position infantile. Si effectivement le sujet qui a cette position et qu'ailleurs dans l'article sur les types libidinaux, Freud n'appelle ni plus ni moins que la position érotique - ce qui montre bien que c'est effectivement la position la plus ouverte - ce qui fait en fait méconnaître l'essence, c'est précisément de ne pas s'apercevoir que pour autant que le sujet acquiert dans la relation symbolique, se voit investi

du phallus comme tel, comme lui appartenant et comme étant pour lui d'un exercice si l'on peut dire légitime, il devient par rapport à ce qui succède à l'objet maternel, à cet objet retrouvé, marqué de la relation à la mère primitive qui sera dans la position normale de l'œdipe, toujours en principe, ceci dès l'origine de l'exposé Freudien, l'objet pour le sujet mâle, c'est à dire qu'il devient le porteur de cet objet de désir pour la femme.

La position devient anaclitique en tant que c'est de lui, du phallus dont il est désormais le maître, le représentant, le dépositaire, c'est en tant que la femme dépend de lui que la position est anaclitique. La relation de dépendance s'établit pour autant que s'identifiant à l'autre, au partenaire objectal, il est indispensable à ce partenaire, que c'est lui qui la satisfait, et lui seul parce qu'il est en principe le seul dépositaire de cet objet qui est l'objet du désir de la mère. C'est en fonction d'un achèvement de la position oedipienne que le sujet se trouve dans la position que nous pouvons qualifier d'optima dans une certaine perspective par rapport à l'objet retrouvé qui sera le successeur de l'objet maternel primitif, et par rapport auquel il deviendra lui, l'objet indispensable, et que se sachant indispensable, une partie de la vie érotique précisément des sujets qui participent de ce versant libidinal soit tout entière conditionnée par le besoin une fois expérimenté et assumé de l'autre, de la femme maternelle comme ayant besoin en lui de trouver son objet qui est l'objet phallique.

Voilà ce qui fait l'essence de la relation anaclitique en tant qu'opposée à la relation narcissique. Ceci n'est qu'une parenthèse destinée à montrer l'utilité de mettre toujours en jeu cette dialectique de la relation, ici des trois objets premiers, autour de laquelle reste pour l'instant, sauf dans la notion générale de quelque chose qui les embrasse tous et les lie dans la relation symbolique, autour de laquelle reste pour l'instant localisé le quatrième terme qui est le père en tant qu'il introduit ici la relation symbolique, la possibilité de la transcendance de la relation de frustration ou de manque d'objet, dans la relation de castration qui est tout autre chose, c'est à dire qui introduit ce manque d'objet dans une dialectique, dans quelque chose qui prend et donne, qui institue, investit, confère la dimension du pacte d'une interdiction, d'une loi, de l'interdiction de l'inceste en particulier, dans toute cette dialectique.

Revenons à notre sujet. Que se passe-t-il si c'est la relation imaginaire qui devient la règle et la mesure de toute la relation anaclitique ? I1 en adviendra exactement ceci : c'est qu'au moment où entrent dans le désaccord, dans le non-lien, dans la destruction des liens pour une raison quelconque évolutive des incidences historiques de la relation de l'enfant à la mère par rapport au tiers objet - objet phallique qui est à la fois ce qui manque à la femme et ce que l'enfant a découvert qui manque à la mère - il y a d'autres modes de rétablissement de cette cohérence. Ces modes sont des modes imaginaires, ce sont des modes imaginaires qui, non typiques, consistent dans l'identification de l'enfant à la mère, par exemple à partir d'un déplacement imaginaire de l'enfant par rapport à son partenaire maternel, le choix à sa place, l'assomption pour elle de ce manque vers l'objet phallique comme tel. Le schéma que je vous donne là n'est rien d'autre que le schéma de la perversion fétichiste.

Voilà un exemple de solution si vous voulez, mais il y a une voie plus directe. En d'autres termes d'autres solutions existent d'accès à ce manque d'objet qui est déjà sur le plan imaginaire la voie humaine d'une réalisation qui est le rapport de l'homme à son existence, c'est à dire à quelque chose qui peut être mis en cause, qui déjà fait quelque chose de différent de l'animal et de toutes les relations animales possibles sur le plan imaginaire, c'est à dire à l'intérieur de certaines conditions qui seront des conditions en quelque sorte ponctuées, extra-historiques telles que se présente toujours le paroxysme de la perversion. La perversion a cette propriété de réaliser un certain mode d'accès à cet au delà de l'image de l'autre qui caractérise la dimension humaine, mais elle le réalise simplement dans un moment comme en produisent toujours les paroxysmes des perversions, qui sont en quelque sorte des moments syncopés dans l'intérieur de l'histoire du sujet. Il y a une somme de convergence ou de montée vers le moment qui est peut-être très significativement qualifié de passage à l'acte, et pendant ce passage à l'acte quelque chose est réalisé qui est fusion, qui est accès à cet au-delà qui est à proprement parler cette dimension trans-individuelle que la théorie anaclitique freudienne formulait comme telle, et nous apprend à appeler l'éros, cette union de deux individus chacun étant arraché à lui-même et pour un instant plus ou moins fragile, transitoire, voire même virtuel, constituant cette unité. Cette unité est réalisée à certains moments de la perversion, et ce qui constitue la perversion est précisément qu'elle ne peut être jamais réalisée que dans ces moments non ordonnés symboliquement.

Le sujet finalement trouve son objet, et son objet exclusif, et il le dit lui-même, d'autant plus exclusif et d'autant plus parfaitement plus satisfaisant qu'il est inanimé, du moins comme cela il sera bien tranquille de ne pas avoir de déception de sa part. Quand le sujet aime une pantoufle voilà le sujet qui a vraiment, on peut dire, l'objet de ses désirs à sa portée, c'est plus sûr, un objet lui-même dépourvu de propriété subjective, intersubjective, voire trans-subjective. La solution fétichiste est incontestablement pour ce qui est de réaliser la condition de manque comme tel une des conditions les plus concevable dans cette perspective, et elle est réalisée.

Nous savons aussi que le propre de la relation imaginaire étant d'être toujours parfaitement réciproque puisque c'est une relation en miroir, nous devons nous attendre à voir apparaître chez le fétichiste de temps en temps la position non pas d'identification à la mère, mais l'identification à l'objet. C'est effectivement ce que nous verrons se produire au cours d'une analyse de fétichiste, car cette position comme telle est toujours ce qu'il y a de plus non satisfaisante. Il ne suffit pas que pour un court instant l'illumination fascinante de l'objet qui a été l'objet maternel soit quelque chose qui satisfasse le sujet, pour qu'autour de cela puisse s'établir tout un équilibre érotique, et effectivement pour le moment si c'est à l'objet qu'il s'identifie, il perdra on peut dire son objet primitif, à savoir la mère, il se considèrera lui-même pour la mère comme un objet destructeur, c'est ce perpétuel jeu, cette sorte de profonde diplopie qui marque toute l'appréhension de la manifestation fétichiste dans laquelle nous aurons à entrer plus tard. Mais c'est tellement visible et manifeste que quelqu'un comme

Phyllis Greenacre[21] qui a cherché à approfondir sérieusement le fondement de la relation fétichiste, nous dit qu'il semble qu'on soit en présence d'un sujet qui vous montrerait avec une excessive rapidité sa propre image dans deux miroirs opposés. Ca lui est sorti comme cela sans qu'elle sache très bien à ce moment là pourquoi, car cela vient comme les cheveux sur la soupe, mais elle a eu tout d'un coup le sentiment que c'est cela, il n'est jamais là où il est pour la bonne raison qu'il est sorti de sa place, qu'il est passé dans une relation spéculaire de la mère au phallus, et qu'il est alternativement l'un et l'autre, position qui n'arrive à se stariser que pour autant qu'est saisi cette sorte de symbole unique, privilégié et en même temps impermanent qu'est l'objet précis du fétichisme, c'est à dire le quelque chose qui symbolise le phallus.

C'est donc sur le plan de relations analogues, tout au moins que nous pouvons concevoir comme étant essentiellement de nature perverse, que doivent se manifester les résultats au moins transitoires, au moins en face d'une certaine manière de manier la relation anaclitique, si nous la centrons toute entière sur la relation d'objet en tant que ne faisant intervenir qu'imaginaire et réel, et réglant sur un prétendu réel de la présence de l'analyste toute l'accommodation de la relation imaginaire.

Dans mon rapport de Rome[22] j'ai fait quelque part allusion à ce mode de relation d'objet en le comparant à ce que j'appelais une sorte de *bundling* poussé à ses limites suprêmes en fait d'épreuve psychologique. Ce petit passage a pu passer inaperçu, mais par une note j'éclaire le lecteur et spécifie que le bundling est quelque chose de très précis qui concerne certaines coutumes qui existent encore dans ces sortes d'îlots culturels où persistent de vieilles coutumes. Mais nous en trouvons déjà dans Stendhal qui raconte cela comme une espèce de particularisme des fantaisistes suisses ou du sud de l'Allemagne, dans différents endroits qui ne sont pas indifférents au point de vue géographique. Ce bundling consiste très exactement dans la conception des relations amoureuses d'une technique, d'un pattern de relations entre mâle et femelle qui consiste en ceci qu'on admet que dans certaines conditions pour un autre partenaire par exemple qui aborde le groupe d'une façon privilégiée, quelqu'un de la maison, la fille généralement, peut au cours d'une relation qui est essentiellement fondée comme un type de relation d'hospitalité, lui offrir de partager son lit, et ceci étant lié à la condition que le contact n'aura pas lieu, et c'est de là que vient bundling. La fille est très fréquemment dans ces modes d'usages enveloppée d'un drap, de sorte qu'il y a toutes les conditions de l'approche, mise à part la dernière. Ceci qui peut passer pour être simplement une heureuse fantaisie de mœurs dont nous pouvons peut-être regretter de n'être pas participants, cela pourrait être amusant, mérite une certaine attention, car en fin de compte il n'y a rien de forcé à dire que la situation analytique dix-sept ou



[21] Greenacre. P., *Certain relationship between Fetichism and the faulty development of the body image*, in Psychoanalytic study of the child, 8, p. 79 –88, 1953. Further considerations regarding Fetishism, in P. S.G, 10, p. 167 – 194, 1956.

[22] Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, in Ecrits ; p. 229 – 322, Seuil.

dix-huit ans après la mort de Freud est paradoxale et aboutit à être conçue, et formalisée ainsi .....

Il y a là le rapport d'une séance noté en 1933 ou 1934, avec tous les mouvements de la patiente pendant la séance, orientée pour autant qu'elle manifeste quelque chose qui est l'élan plus ou moins manifeste à plus ou moins de distance par rapport à l'analyste qui est là, derrière son dos. Il y a là tout de même quelque chose d'assez frappant, encore que ce texte ait paru depuis que j'ai écrit mon rapport, et cela prouve que je n'ai rien forcé en disant que c'est à ce but et à ces conséquences psychologiques que se réduisait la pratique de l'analyse dans une certaine conception.

Je vous indique que si nous trouvons ces paradoxes dans les us et les coutumes de certains îlots culturels, il y a une secte protestante sur laquelle quelqu'un a fait des études assez avancées, c'est une secte d'origine hollandaise qui a conservé dans ses relations d'une façon très précise les coutumes locales liées à une unité religieuse, c'est la secte des Amish.

Mais il est bien clair que tout ceci ressortit à des restes incompris bien entendu, mais dont nous trouvons la formulation symbolique tout à fait coordonnée, délibérée, organisée dans toute une tradition qu'on peut appeler religieuse, symbolique même. Il est clair que tout ce que nous savons de la pratique de l'amour courtois et de toute la sphère dans laquelle il s'est localisé au Moyen-Age, implique cette sorte d'élaboration technique très rigoureuse de l'approche amoureuse qui comportait de longs stages réfrénés en la présence de l'objet aimé, et qui visait à la réalisation en effet de cet au-delà qui est cherché dans l'amour, cet au-delà proprement érotique, et que ces techniques, toutes ces traditions à partir du moment où on en a la clé, on en retrouve d'une façon tout à fait formulée dans d'autres aires culturelles les points d'émergence.

C'est un ordre de recherche dans la réalisation amoureuse qui, à plusieurs reprises, est posé dans l'histoire de l'humanité de façon tout à fait consciente. Ce qui est ordonné, ce qui est effectivement atteint, nous n'avons pas ici à le poser en question, que cela visât quelque chose qui essayât d'aller au-delà du court-circuit physiologique si on peut s'exprimer ainsi, il n'est également pas douteux que ça ait un certain intérêt.

Ce n'est pas là quelque chose qui est introduit ici en dehors d'une certaine référence qui nous permet de situer exactement, et cette métaphore, et en même temps la possibilité d'intégrer à divers niveaux, c'est-à-dire d'une façon plus ou moins consciente, ce qu'on fait de l'usage de la relation imaginaire comme telle - peut- être elle-même employée d'une façon délibérée - l'usage si on peut dire de pratiques qui peuvent paraître aux yeux d'un naïf être des pratiques perverses, et qui en réalité ne le sont pas plus que n'importe quel règlement de l'approche amoureuse d'une sphère définie des mœurs et des patterns, comme on s'exprime.

C'est quelque chose qui mérite d'être signalé comme point de référence pour savoir où nous nous situons.

Maintenant prenons un cas qui est développé dans cette revue citée la dernière fois[23] qui rapporte les questions sincères des membres d'un certain groupe à propos de la relation d'objet. Nous avons là sous la plume d'une personne qui a pris rang dans la communauté analytique l'observation de ce qu'elle appelle à juste titre un sujet phobique. Ce sujet phobique se présente comme quelqu'un dont l'activité a été assez réduite pour arriver à une sorte d'inactivité presque complète, le sujet a comme symptôme le plus manifeste la crainte d'être trop grand, il se présente toujours dans une attitude extrêmement penchée, presque tout est devenu impossible de ses relations avec le milieu professionnel, il mène une vie réduite à l'abri du milieu familial, néanmoins non pas sans qu'il ait une maîtresse qui lui a été fournie par sa mère, elle-même plus âgée que lui. Et c'est dans cette constellation que l'analyste femme en question s'empare de lui et commence à aborder avec lui la question.

Le diagnostic du sujet est fait d'une façon fine, et le diagnostic de phobie ne souffre pas de difficulté malgré le paradoxe du fait que l'objet phobogène au premier aspect n'a pas l'air d'être extérieur. Il l'est pourtant en ceci qu'à un moment nous voyons apparaître un rêve répétitif qui est le modèle d'une anxiété extériorisée. Dans ce cas particulier l'objet n'est découvert qu'à un second abord, c'est précisément l'objet lui-même phobique que nous savons parfaitement reconnaissable, il est le substitut de l'image paternelle qui est tout à fait carente dans ce cas, c'est l'image d'un homme en armure, au reste pourvu d'un instrument particulièrement agressif qui n'est autre qu'un tube de fly-tox qui va détruire tous les petits objets phobiques, des insectes, qui est là merveilleusement illustrée. Et c'est d'être traqué et étouffé dans le noir par cet homme en armure que le sujet se révèle avoir la crainte, et cette crainte n'est pas rien dans l'équilibre général de cette structure phobique. On obtient au bout d'un certain temps l'émergence de cette image. L'analyste femme qui a charge du sujet nous donne là une observation intitulée *D'une réaction perverse ou de l'apparition d'une perversion au cours d'un traitement analytique*. Ce n'est pas forcer les choses - perversion sexuelle transitoire - de ma part que d'introduire cette question de réaction perverse puisque l'auteur met l'accent sur l'intérêt de l'observation comme étant cet intérêt, et en effet l'auteur n'est pas tranquille, non seulement l'auteur n'est pas tranquille, mais l'auteur s'est très bien aperçu que la réaction qu'elle appelle perverse - bien entendu c'est une étiquette - est apparue dans des circonstances précises. En tout cas le fait que l'auteur pose la question autour de ce moment prouve qu'elle a conscience que la question est là, à partir du moment où ayant enfin vu venir au jour l'objet phobogène - l'homme en armure, elle l'interprète comme étant la mère phallique.

Pourquoi la mère phallique alors que c'est vraiment l'homme en armure avec tout son caractère héraldique. Pourquoi la mère phallique ? Pendant toute cette observation sont rapportées avec je crois une fidélité incontestable et en



[23] Lebovici R., *Perversion transitoire au cours d'un traitement psychanalytique*, in Bulletin d'Activité de l Association des Psychanalystes de Belgique, n° 25, p. 17, 118 rue Froissart Bruxelles.

tout cas assez bien soulignée, les questions que se pose l'auteur. L'auteur se pose la question suivante : n'ai-je pas fait là une interprétation qui n'est pas la bonne puisque tout de suite après est apparue cette réaction perverse, et que nous avons été engagés ensuite dans rien moins qu'une période de trois ans où par étapes le sujet a d'abord développé un fantasme pervers qui consistait à s'imaginer vu urinant par une femme qui très excitée venait alors le solliciter d'avoir avec elle des relations amoureuses, puis ensuite une réversion de cette position, c'est à dire lui le sujet observant en se masturbant ou en ne se masturbant pas une femme en train d'uriner, puis dans une troisième étape la réalisation effective de cette position, c'est à dire la trouvaille dans un cinéma d'un petit local qui se trouvait providentiellement pourvu de lucarnes grâce auxquelles il pouvait effectivement observer des femmes dans les W.C. d'à côté pendant que lui-même était dans son propre cagibi.

Nous avons donc là quelque chose à propos de quoi l'auteur lui-même s'interroge sur la valeur déterminante d'un certain mode d'interprétation par rapport à la précipitation d'une chose qui d'abord a pris l'allure d'une cristallisation fantasmatique de quelque chose qui fait évidemment partie des composantes du sujet, à savoir non pas de la mère phallique, mais de la mère dans son rapport avec le phallus. Mais l'idée qu'il y a dans le coup une mère phallique, l'auteur lui-même nous en donne la clé. L'auteur s'interroge à un moment sur la menée générale du traitement, et il observe qu'elle-même a été en fin de compte beaucoup plus interdisante ou interdictrice que ne l'avait jamais été la mère. Tout fait apparaître que l'entité de la mère phallique est là produite en raison de ce que l'auteur appelle elle-même ses propres positions contretransférentielles. Si on suit l'analyse de près on n'en doute absolument pas, car cependant que se développait cette relation imaginaire, bien entendu dans toute la mesure où elle avait été développée par le faux pas analytique, nous voyons:

1 : l'analyste intervenir à propos d'un rêve où le sujet se trouvant en présence d'une personne de son histoire passée, vis-à-vis de laquelle il prétend avoir des impulsions amoureuses, se prétend empêché par la présence d'un autre sujet féminin qui a joué également un rôle dans son histoire, une femme qu'il a vue dans son enfance uriner devant lui à une période beaucoup plus avancée de son enfance, c'est à dire passé l'âge de treize ans. L'analyste intervient de la façon suivante : *Sans doute vous aimez mieux vous intéresser à une femme en la regardant uriner que de faire l'effort d'aller à l'assaut d'une autre femme qui peut vous plaire mais qui se trouve être quelqu'un de marié*. Par cette intervention l'analyste pense réintroduire la vérité d'une façon un peu forcée, car le personnage masculin n'est indiqué dans le rêve que par des associations, à savoir le mari prétendu de la mère. Le mari qui vient réintroduire le complexe d'œdipe intervient d'une façon qui a tous les caractères de la provocation, surtout si on sait que c'est le mari de l'analyste qui a envoyé le sujet à celle-ci.

A ce moment là c'est précisément quelque chose qui est un virage, c'est à ce moment là que se produit le retournement progressif du fantasme d'observation, du sens d'être observé à celui d'observer soi-même.

2 : comme

si ce n'était pas assez, l'analyste, à une demande du sujet de ralentir le rythme des séances, lui répond : *Vous manifestez là vos positions passives parce que vous savez très bien que de toute façon vous ne l'obtiendrez pas*. A ce moment là le fantasme se cristallise complètement, ce qui prouve qu'il y a quelque chose de plus. Le sujet qui comprend pas mal de choses dans ses relations d'impossibilité d'atteindre l'objet féminin, finit par développer ses fantasmes à l'intérieur du traitement lui-même, crainte d'uriner sur le divan, etc.. Il commence à avoir de ces réactions qui manifestent un certain rapprochement de la distance à l'objet réel, il commence à épier les jambes de l'analyste - ce que l'analyste note d'ailleurs avec une certaine satisfaction -. Il y a en effet quelque chose qui est au bord de la situation réelle, de la constitution de la mère non pas phallique mais aphallique.

S'il y a quelque chose qui est en effet le principe de l'institution de la position fétichiste, c'est très précisément en ceci que le sujet s'arrête à un certain niveau de son investigation et de son observation de la femme en tant qu'elle a ou n'a pas l'organe qui est mis en question. Nous nous trouvons donc là devant une position qui fait aboutir peu à peu le sujet à dire : mon dieu il n'y aurait de solution que si je couchais avec mon analyste. Il le dit. A ce moment là l'analyste commence à trouver que ça lui tape un peu sur les nerfs et lui fait cette remarque à propos de laquelle elle s'interroge ensuite anxieusement : *Ai-je bien fait de dire cela* ? – *Vous vous amusez pour l'instant*, lui dit-elle, *à vous faire peur avec quelque chose dont vous savez très bien que ça n'arrivera jamais*.

N'importe qui peut s'interroger sur le degré de maîtrise que comporte une intervention comme celle-là, qui est un rappel un peu brutal des conventions de la situation analytique. C'est tout à fait en accord avec la notion que l'on peut se faire de la position analytique comme étant une position réelle. Voilà donc les choses remises au point. C'est très précisément après cette intervention que le sujet passe définitivement à l'acte et trouve l'endroit parfait, l'endroit élu dans le réel à savoir l'organisation de la petite pissoire des Champs Elysées où il se trouvera cette fois réellement à la bonne distance réelle, séparé par un mur de l'objet de son observation, qu'il pourrait cette fois observer bel et bien non pas comme mère phallique, mais très précisément comme mère aphallique, et suspendre là pendant un certain temps toute l'activité érotique qui est tellement satisfaisante qu'il déclare que jusqu'au moment de cette découverte il a vécu comme un automate, mais que maintenant tout est changé.

Voilà où les choses en sont. Je voulais simplement vous faire toucher du doigt qu'assurément la notion de distance de l'objet analyste en tant qu'objet réel, et la notion dite de référence, peut être quelque chose qui n'est pas sans effet, ce ne sont peut-être pas les effets les plus désirables en fin de compte.

Je ne vous dit pas comment se termine ce traitement, il faudrait l'examiner minutieusement tant chaque détail est riche d'enseignement. La dernière séance est éludée, le sujet se fait également opérer de quelque varice, tout y est. La tentative timide d'accès à la castration et une certaine liberté qui peut en découler y est même indiquée. On juge après cela que c'est suffisant, le sujet retourne avec sa maîtresse, la même qu'il avait eu au début, celle qui a quinze ans de

plus que lui, et comme il ne parle plus de sa grande taille on considère que la phobie est guérie. Malheureusement à partir de ce moment-là il ne pense plus qu'à une chose, c'est la taille de ses souliers, ils sont tantôt trop grands, il perd l'équilibre, ou ils sont trop petits et ils lui serrent le pied, de sorte que le virage, la transformation de la phobie est accomplie. Après tout pourquoi pas considérer cela comme la fin du travail analytique ? De toute façon du point de vue expérimental il y a quelque chose qui n'est assurément pas dépourvu d'intérêt. Le sommet bien entendu de l'accès à la prétendue bonne aisance, à l'objet réel est donné comme s'il y avait là presque un signe de reconnaissance, je parle entre initiés au moment où le sujet a la perception en présence de son analyste d'une odeur d'urine, ceci étant considéré comme le moment où la distance à l'objet réel - tout au long de l'observation il nous est indiqué que c'est là le point par où toute la relation névrotique pèche - où la distance est enfin exacte, ceci bien entendu coïncidant avec le sommet, l'apogée de la perversion.

Quand je dis perversion, dites-le vous bien, pas plus d'ailleurs que l'auteur ne se le dissimule, il ne faut pas considérer à proprement parler ceci comme une perversion, mais bien plutôt comme un artéfact. Ces choses, encore qu'elles puissent être permanentes et très durables, sont tout de même des artéfacts susceptibles de rupture, de dissolution quelque fois assez brusques. Au bout d'un certain temps le sujet se fait surprendre par une ouvreuse. Le seul fait d'être surpris par cette ouvreuse fait tomber du jour au lendemain la fréquentation de l'endroit particulièrement propice que le réel était venu lui offrir à point nommé - le réel offre toujours à point nommé tout ce qu'on a besoin quand on a été enfin réglé par les bonnes voies à la bonne distance.

*6* - LEÇON DU 9 JANVIER 1987

Nous allons aujourd'hui faire un saut dans un problème que, si nous avions procédé pas à pas, nous aurions dû normalement rencontrer beaucoup plus avant dans notre discours, c'est celui de la *perversion* la plus problématique qui soit dans la perspective de l'analyse, à savoir l'homosexualité féminine.

Pourquoi procèderais je ainsi ? Je dirais qu'il y a là-dedans une part de contingence ; il est certain que nous ne pourrions pas procéder cette année à un examen de la relation d'objet sans rencontrer l'objet féminin, et vous savez que le problème n'est pas tellement de savoir comment nous rencontrons l'objet féminin dans l'analyse - là dessus l'analyse nous en donne assez pour nous édifier quand le sujet de cette rencontre n'est pas naturel, je vous l'ai assez montré dans la première partie de ces séminaires du trimestre dernier, en vous rappelant que le sujet féminin est toujours appelé dans sa rencontre à une sorte de retrouvaille qui le place d'emblée par rapport à l'homme, dans cette ambiguïté des rapports naturels et des rapports symboliques qui est bien ce dans quoi j'essaye de vous démontrer toute la dimension analytique.

Le problème est assurément de savoir ce que l'objet féminin en pense, et ce que l'objet féminin en pense c'est encore moins naturel que la façon dont le sujet masculin l'aborde, ce que l'objet féminin en pense, à savoir quel est son chemin depuis ses premières approches de l'objet naturel et primordial du désir, à savoir le sein maternel. Comment l'objet féminin entre dans cette dialectique ? Ce n'est pas pour rien que je l'appelle aujourd'hui *objet*, il est clair qu'il doit entrer à quelque moment en fonction, cet objet, seulement il prend cette position fort peu naturelle d'objet, puisque c'est une position au second degré qui n'a d'intérêt à se qualifier comme telle que parce que c'est une position qui est prise par un sujet.

L'homosexualité féminine a pris dans toute l'analyse une valeur particulièrement exemplaire dans ce qu'elle a pu révéler des étapes, du cheminement et des arrêts dans ce cheminement qui peuvent marquer le destin de la femme dans ce rapport naturel, biologique au départ, mais qui ne cesse de porter sur le plan symbolique, sur le plan de l'assomption à ce Sujet en tant qu'il est pris lui-même dans la chaîne symbolique. C'est bien là qu'il s'agit de la femme, et c'est bien dans toute la mesure où elle a à faire un choix qui doit, par quelque côté que ce soit, être, comme l'expérience analytique nous l'apprend, un compromis entre ce qui est à atteindre et ce qui n'a pas pu être atteint, que l'homosexualité féminine se rencontre chaque fois que la discussion s'établit sur le sujet des étapes que la femme a à remplir dans son achèvement symbolique.

Ceci doit mener pendant cet intervalle à épuiser un certain nombre de textes, nommément ceux qui s'étagent pour ce qui est de Freud, entre 1923 que vous pouvez noter comme la date de son article sur « L'organisation génitale infantile » où il pose comme un principe le primat de l'assomption phallique comme étant à la fin de la phase infantile de la sexualité, d'une phase typique pour le garçon comme pour la fille. L'organisation génitale est atteinte pour l'un comme pour l'autre, mais sur un type qui fait de la possession ou de la

non possession du phallus l'élément différentiel primordial dans lequel à ce niveau l'organisation génitale des sexes s'oppose. I1 n' y a pas à ce moment, nous dit Freud, de réalisation du mâle et de la femelle, mais de ce qui est pourvu de l'attribut phallique et ce qui en est dépourvu est considéré comme équivalent à châtré. Et j'ajoute pour bien préciser sa pensée, que cette organisation est la formule d'une étape essentielle et terminale de la première phase de la sexualité infantile, celle qui s'achève à l'entrée de la période de latence.

Je précise la pensée : c'est que ceci est fondé sur l'un comme sur l'autre sexe, sur une maldonne, et cette maldonne est fondée sur l'ignorance - il ne s'agit pas de méconnaissance mais d'ignorance - du rôle fécondant de la semence masculine, et de l'autre côté de l'existence comme tel de l'organe féminin. Ce sont des affirmations absolument énormes, et qui demandent pour être comprises une exégèse, car nous ne pouvons pas nous trouver là en présence de quelque chose qui puisse être pris au niveau de l'expérience réelle. Je veux dire que comme l'ont soulevé d'ailleurs dans la plus grande confusion les auteurs qui à partir de là sont entrés en action à la suite de cette affirmation de Freud, un très grand nombre de faits montre que, sur un certain nombre de plans vécus, toutes sortes de choses admettent que se révèle la présence, sinon du rôle mâle dans l'acte de la procréation, assurément de l'existence de l'organe féminin , au moins dans la femme elle-même. Qu'il y ait dans l'expérience précoce de la petite fille quelque chose qui corresponde à la localisation vaginale, qu'il y ait des émotions, voire même une masturbation vaginale précoce, je crois que c'est ce qui ne peut guère être contesté, au moins comme étant réalisé dans un certain nombre de cas, et on part de savoir si effectivement c'est à l'existence du clitoris que doit être attribué cette prédominance de la phase phallique, si c'est du fait que comme on le dit, la libido - faisons de ce terme le synonyme de toute expérience érogène - est primitivement et exclusivement à l'origine concentrée sur le clitoris, et si ce n'est peut-être qu'à la suite d'un déplacement qui doit être long et pénible, et qui nécessite tout un long détour.

Je crois qu'assurément ce ne peut pas être dans ces termes que peut être comprise l'affirmation de Freud. Trop de faits d'ailleurs confus, permettent là-dessus d'élever toutes sortes d'objections. Je ne fais allusion qu'à l'une d'entre elles en vous rappelant que nous devons admettre, si nous voulons concevoir d'une façon qui paraît exiger par un certain nombre de prémisses qui sont justement ces prémisses réalistes qui considèrent que toute espèce de méconnaissance suppose dans l'inconscient une certaine connaissance de la coaptation des sexes, qu'il ne saurait y avoir chez la fille cette prévalence précisément de l'organe qui ne lui appartient pas comme tel et en propre, que sur le fond d'une certaine dénégation de l'existence du vagin, et qu'il s'agît d'en rendre compte.

C'est à partir de ces hypothèses admises comme à priori que la fille s'efforce de retracer une genèse de ce terme phallique. Chez la fille nous entrerons dans le détail et nous verrons cette sorte de nécessité empruntée à un certain nombre de prémisses, en partie exprimées d'ailleurs par l'auteur Freud lui-même, et il montre bien que par l'incertitude même du fait dernier auquel elle se rapporte - car les faits sur lesquels elle s'appuie, cette primordiale expérience de l'organe vaginal, sont très prudents, même réservés - il ne s'agit bien chez elle que d'une sorte de reconstruction exigée par des prémisses qui sont des prémisses

théoriques qui relèvent précisément d'une fausse voie dans la façon dont il convient de comprendre l'affirmation de Freud, fondée sur son expérience, avancée par lui d'ailleurs avec prudence, voire cette part d'incertitude qui est si caractéristique de sa présentation de cette découverte, mais qui n'en est pas moins affirmée comme primordiale, et même comme devant être prise comme point fixe, comme pivot autour duquel l'interprétation théorique elle-même doit se développer.

C'est ce que nous allons essayer de faire à partir de cette affirmation paradoxale sur le terme du phallicisme, entre ces affirmations de Freud au point de son oeuvre où elles se produisent, et les prolongements qu'il lui donne quand huit ans plus tard, en 1931, il écrit sur la sexualité féminine une chose encore plus énorme[24]. Dans l'intervalle une discussion extrêmement active s'élève, une moisson de spéculations, autant que le fait est rapporté par…… et par Jones. Aussi, et il y a là tout un véritable progrès d'approximations qui est bien celui auquel j'ai dû me dévouer pendant ces vacances, et dont je dirais qu'il m'a paru extrêmement difficile, sans le fausser, d'en rendre compte, parce que ce qui le caractérise est assurément son caractère immaitrisé. Nous allons avoir à épuiser ce caractère profondément immaitrisé des catégories mises en jeu, et pour en rendre compte et se faire entendre il n'y a pas moyen de procéder autrement qu'en le maîtrisant, et le maîtriser c'est déjà le changer complètement d'axe et de nature, et c'est quelque chose qui même jusqu'à un certain point, ne peut pas donner véritablement une juste perspective de ce dont il s'agit, car ce caractère est vraiment essentiel à tout ce problème, il est vraiment corrélatif de ce qui est ici le second but de notre examen théorique de cette année nous montrer comment parallèlement et inflexiblement la pratique analytique elle-même s'engage dans une déviation immaîtrisable. Et je dirais qu'une fois de plus, pour revenir à cette incidence précise qui fait l'objet de ce que je vous expose au milieu de tout cet amas de faits, il m'apparaissait ce matin qu'il pouvait être retenu comme une sorte d'image exemplaire ce petit fait simplement recueilli au cours d'un de ces articles, il s'agit de quelque chose admis par tous, c'est que pour la petite fille au détour de cette évolution et au moment où elle entre dans l'œdipe, c'est bien comme substitut de ce phallus manquant qu'elle se met à désirer un enfant du père.

Et l'un de ces auteurs citait comme exemple une analyse d'enfant. Et pour montrer combien il y a là quelque chose qui peut entrer en jeu avec une incidence présente dans la précipitation du mouvement de l'œdipe - à savoir que la déception de ne pas recevoir un enfant du père est quelque chose qui va jouer un rôle essentiel pour faire revenir la petite fille de ce dans quoi elle est entrée dans l'œdipe, à savoir par ce chemin paradoxal d'abord de l'identification au père, pour qu'elle reprenne la position féminine, tous les auteurs en principe l'admettent, par la voie de cette privation de l'enfant désiré du père - et exemplifiant ce mouvement qui nous est donné comme étant toujours essentiellement inconscient par un cas où en somme une analyse avait permis à une enfant



[24] *Sur la sexualité féminine*, in La vie sexuelle, p.139-15, PUF.

de mettre au jour cette image de la petite fille qui, d'avoir été en cours d'analyse et se trouvant avoir de ce fait plus de lumière qu'une autre sur ce qui se passait dans son inconscient, se levait tous les matins à la suite de quelque éclaircissement, en demandant si le petit enfant du père était arrivé, et si c'était pour aujourd'hui ou pour demain. Et c'est avec colère et pleurs qu'elle le demandait chaque matin.

Cet exemple me paraît une fois de plus exemplaire de ce dont il s'agit dans cette déviation de la pratique analytique qui est celle qui est toujours l'accompagnement de notre exploration théorique cette année, concernant la relation d'objet, car à la vérité nous touchons là du doigt la façon dont un certain mode de comprendre, d'attaquer les frustrations est quelque chose qui dans la réalité, mène l'analyse à un mode d'intervention dont les effets, non seulement peuvent apparaître douteux, mais manifestement à l'opposé de ce qui est en jeu dans ce qu'on peut appeler le procès de l'interprétation analytique. Il est tout à fait clair que la notion que nous pouvons avoir qu'à un moment donné dans l'évolution, l'enfant apparaisse comme un objet imaginaire, comme substitut de ce phallus manquant qui joue dans l'évolution de la petite fille un rôle essentiel, est quelque chose qui n'a littéralement d'intérêt, qui ne peut être mis en jeu légitimement pour autant qu'ultérieurement, ou même à une étape contemporaine, l'enfant, le sujet a affaire à lui, entre dans le jeu d'une série de résonances symboliques qui vont intéresser dans le passé, qui vont mettre en jeu ce que l'enfant a expérimenté à l'état phallique, à savoir tout ce qui peut être lié pour lui de réactions possessives ou destructives au moment de la crise phallique, avec ce qu'elle comporte de véritablement problématique dans l'étape de l'enfance à laquelle elle correspond.

C'est en somme après coup que tout ce qui se rapporte à cette prévalence ou prédominance du phallus à une étape de l'évolution de l'enfant, prendra ces incidences, et pour autant qu'il entre dans la nécessité à tel ou tel moment de symboliser quelque évènement qui arrivera, soit la venue tardive d'un enfant pour quelqu'un qui est en relation immédiate avec l'enfant, ou bien que pour le sujet effectivement la question de possession de l'enfant, la question de sa propre maternité se posera. Mais que faire intervenir, si ce n'est à ce moment ou au moment où cela se produit, non pas quelque chose qui intervient dans la structuration symbolique du sujet ; mais dans un certain rapport de substitution imaginaire précipité à ce moment là par la parole dans le plan symbolique, ce qui à ce moment là est vécu d'une façon tout à fait différente par l'enfant ? C'est lui donner en quelque sorte déjà la sanction d'une organisation, l'introduction dans une sorte de légitimité qui littéralement consacre la frustration comme telle, l'instaure au centre de l'expérience, alors qu'elle n'est légitimement introduite comme frustration que si elle s'est passée effectivement au niveau de l'inconscient, comme la théorie juste nous le dit.

Cette frustration n'est qu'un moment évanouissant, et aussi un moment qui n'a d'importance et de fonction que, pour nous analystes, sur le plan purement théorique d'articulation de ce qui s'est passé. Sa réalisation par le sujet est par définition exclue, parce qu'elle est extraordinairement instable. Elle n'a d'importance et d'intérêt que pour autant qu'elle débouche dans quelque chose

d'autre qui est l'un ou l'autre de ces deux plans que je vous ai distingués, de la privation et de la castration, celui de la castration n'étant rien d'autre que ce qui instaure justement dans son ordre vrai la nécessité de cette frustration, ce qui la transcende et l'instaure dans quelque chose qui est une loi qui lui donne une autre valeur, et ce qui de là d'ailleurs consacre l'existence de la privation parce que sur le plan du Réel aucune espèce d'idée de privation n'est concevable que pour un être qui articule quelque chose dans le plan symbolique, et c'est uniquement à partir de là qu'une privation peut être conçue effectivement.

Nous le saisissons dans les interventions qui sont en quelque sorte des interventions de soutien, des interventions de psychothérapie comme celle par exemple que je vous évoquais rapidement à propos de la petite fille qui était aux mains d'une élève d'Anna Freud, et qui avait cette ébauche de phobie à propos de l'expérience qu'elle avait d'être effectivement privée de quelque chose, dans des conditions différentes de celle à laquelle l'enfant se trouvait contrainte, et dont je vous ai montré que ce n'est pas du tout dans cette expérience que gît vraiment le ressort du déplacement nécessaire de la phobie, mais bien dans le fait, non pas qu'elle n'ait pas ce phallus, mais que sa mère ne pouvait pas le lui donner, et bien plus encore qu'elle ne pouvait pas le lui donner parce qu'elle ne l'avait pas elle-même.

L'intervention que fait la psychothérapeute qui consiste à lui dire - et elle a bien raison - que toutes les femmes sont comme ça, peut laisser penser qu'il s'agit d'une réduction au Réel. Ce n'est pas une réduction au Réel parce que l'enfant sait très bien qu'elle n'a pas de phallus, elle lui apprend que la règle, c'est en tant qu'elle le fait passer sur le plan symbolique de la loi qu'elle intervient d'une façon qui en effet se discute du point de vue de l'efficacité, car à la vérité elle ne fait que s'interroger sur le fait que son intervention a pu être efficace ou pas dans une certaine réduction de la phobie. A ce moment là il est clair qu'elle n'est efficace que d'une façon extrêmement momentanée, et que la phobie repart de plus belle . Elle ne se réduira que lorsque l'enfant aura été réintégrée dans une famille complète, c'est à dire au moment où en principe sa frustration devrait lui apparaître encore plus grande que précédemment, puisque la voici confrontée avec un beau-père, c'est à dire avec un mâle qui entre dans le jeu de la famille, sa mère étant jusque là veuve, et avec un grand frère, seulement à ce moment là la phobie se trouve réduite parce que littéralement elle n'en a plus besoin pour suppléer à cette absence dans le circuit symbolique, de tout élément proprement phallophore, c'est à dire des mâles.

Le point essentiel de ces remarques critiques sur l'usage que nous faisons du terme de frustration, qui bien entendu est d'une certaine façon légitimé par le fait que ce qui est essentiel dans cette dialectique, c'est plus le manque d'objet que l'objet lui-même - d'une certaine façon la frustration répond fort bien en apparence à cette notion conceptuelle - porte sur l'instabilité de la dialectique même de la frustration. Frustration n'est pas privation. Pourquoi ? La frustration est quelque chose dont vous êtes privés par quelqu'un d'autre dont vous pouviez justement attendre ce que vous lui demandiez. Ce qui est en jeu dans la

frustration, c'est ce quelque chose qui est moins l'objet que l'amour de qui peut vous faire ce don, si cela vous est donné. L'objet de la frustration c'est moins l'objet que le don.

Nous nous trouvons là à l'origine d'une dialectique qui est l'écart symbolique, elle-même d'ailleurs à chaque instant évanouissante puisque ce don est un don qui n'est pas encore apporté que *comme* dans une certaine gratuité. Le don vient de l'Autre. Ce qu'il y a derrière l'Autre, à savoir toute la chaîne en raison de quoi vous vient ce don, est encore inaperçu, et ce sera à partir du moment où c'est aperçu, que le sujet s'apercevra que le don est bien plus complet que cela n'apparaît d'abord, à savoir que ça intéresse toute la chaîne humaine. Mais au départ de la dialectique de la frustration il n'y a que cela, cette confrontation avec l'Autre, ce don qui surgit, mais qui, s'il est apporté comme un don, fait s'évanouir *l'objet lui-même* en tant qu'objet. Si en d'autres termes, la demande était exaucée, l'objet passerait au second plan, par contre si la demande n'est pas exaucée, l'objet aussi dans ce cas là s'évanouit et change de signification.

Si vous voulez soutenir le mot frustration - car il y a frustration si le sujet entre dans la revendication que ce terme implique - c'est en faisant intervenir l'objet comme quelque chose qui était exigible en droit, qui était déjà de ses appartenances. L'objet à ce moment rentre dans ce qu'on pourrait appeler l'ère narcissique des appartenances du sujet. Dans les deux cas, quoi qu'il arrive, le moment de la frustration est un moment évanouissant qui débouche sur quelque chose qui nous projette dans un autre plan que le plan du pur et simple désir. La demande en quelque sorte a quelque chose que l'expérience humaine connaît bien, c'est qu'elle a en elle-même quelque chose qui fait qu'elle ne peut jamais comme telle, véritablement être exaucée. Exaucée ou non, elle s'annihile, s'anéantit à l'étape suivante, et elle se projette tout de suite sur autre chose ou sur l'articulation de la chaîne des dons, ou sur ce quelque chose de fermé et d'absolument inextinguible qui s'appelle le narcissisme, et grâce à quoi l'objet pour le sujet est à la fois quelque chose qui est lui et qui n'est pas lui, dont il ne peut jamais se satisfaire, précisément en ce sens que c'est lui et que ce n'est pas lui à la fois.

C'est uniquement pour autant que la frustration entre dans une dialectique qui en la légalisant, lui donne aussi cette dimension de la gratuité, la situe quelque part, que peut s'établir aussi cet ordre symbolisé du Réel où le sujet peut instaurer par exemple comme existantes et admises, certaines privations permanentes.

Ceci est quelque chose, qui d'être méconnu, introduit toutes espèces de façons de reconstruire tout ce qui nous est donné dans l'expérience, comme effet lié au fondamental manque d'objet, qui introduit toute une série d'impasses toujours liées à l'idée de vouloir détruire - à partir du désir considéré comme un élément pur de l'individu, du désir avec ce qu'il entraine comme contrecoup dans sa satisfaction comme dans sa déception - de vouloir tenir, de reconstruire toute la chaîne de l'expérience qui ne peut littéralement s'élaborer, se concevoir que si nous posons d'abord en principe que rien ne s'articule, que rien ne peut s'échafauder dans l'expérience, si nous ne posons pas comme

antérieur le fait que rien ne s'instaure, ne se constitue comme conflit proprement analysable si ce n'est à partir du moment où le sujet entre dans l'ordre légal, dans l'ordre symbolique, entre dans un ordre qui est ordre de symbole, chaîne symbolique ordre de la dette symbolique. C'est uniquement à partir de cette entrée dans quelque chose qui est préexistant à tout ce qui arrive au sujet, à tout espèce d'évènement ou de déception, c'est à partir de ce moment-là que tout ce par quoi il l'aborde, à savoir son vécu, son expérience, cette chose confuse qui est là avant qu'elle s'ordonne, s'articule, prend son sens et seulement comme telle peut être analysée.

Nous ne pouvons nulle part mieux entrer naïvement dans ces références. On ne peut nulle part mieux vous faire voir le bien-fondé de ce rappel - qui ne devrait être qu'un rappel - qu'à partir de quelques textes de Freud lui-même. Hier soir quelques uns ont parlé d'un certain côté incertain, quelquefois paradoxalement sauvage de quelques textes, ils ont même parlé d'éléments d'aventure, ou encore on a même dit de diplomatie - on ne voit d'ailleurs pas pourquoi - c'est pourquoi je vous en ai choisi un des plus brillants, je dirais même presque des plus troublants, mais il est concevable qu'il puisse apparaître comme vraiment archaïque, voir démodé.

Il s'agit d'une psycho-génèse d'un cas d'homosexualité féminine[25]. Je voudrais simplement vous en rappeler les articulations essentielles : il s'agit d'une fille d'une bonne famille de Vienne, et pour une bonne famille c'était franchir un assez grand pas que envoyer quelqu'un chez Freud, cela se passe en 1920. C'est que quelque chose de très singulier était arrivé, c'est-à-dire que la fille de la maison, dix-huit ans, belle, intelligente, classe sociale très élevée, est un objet de souci pour ses parents parce qu'elle court après une personne qu'on appelle dame du monde, de dix ans son aînée, et dont il est précisé par toutes sortes de détails qui nous sont donnés par la famille, que cette dame du monde est peut-être d'un monde qu'on pourrait qualifier de demi-monde dans le classement régnant à ce moment là à Vienne et considéré comme respectable. La sorte d'attachement dont tout révèle, à mesure que les évènements s'avancent, qu'il est véritablement passionnel, qui l'attache à cette dame est quelque chose qui la met dans des rapports assez pénibles avec sa famille. Nous apprenons par la suite que ces rapports assez pénibles ne sont pas étrangers à l'instauration de toute la situation, pour tout dire le fait que ça rende le père absolument enragé est certainement un motif, semble-t-il, pour lequel la jeune fille d'une certaine façon, non pas soutient cette passion, mais la mène. Je veux dire l'espèce de défi tranquille avec lequel elle poursuit ses assiduités auprès de la dame en question, ses attentes dans la rue, la façon dont elle affiche partiellement son affaire sans en faire étalage, tout cela suffit pour que ses parents n'en ignorent rien, et tout spécialement son père. On nous indique aussi que la mère n'est pas quelqu'un de tout repos, elle a été névrosée et elle ne prend pas cela tellement mal, en tout cas pas tellement au sérieux.



[25] *Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*, in Névroses, Psychoses et Perversions, p.245-270, PUF.

On vient demander à Freud d'arranger cela, et il remarque fort pertinemment les difficultés de l'instauration d'un traitement quand il s'agit de satisfaire aux exigences de l'entourage. Freud fait très justement remarquer que l'on ne fait pas une analyse sur commande. A la vérité ceci ne fait qu'introduire quelque chose d'encore plus extraordinaire, et qui va dans un sens qui est bien celui qui nous fera apparaître des considérations de Freud vis-à-vis de l'analyse elle-même qui à certains paraîtront bien dépassées, à savoir ce que Freud nous a dit pour expliquer que son analyse n'a pas été à son terme, qu'elle lui a permis de voir très très loin, et c'est pour cela qu'il nous en fait part, mais qu'assurément elle ne lui a pas permis de changer grand chose au destin de cette jeune fille. Et pour l'expliquer il introduit cette idée qui n'est pas sans fondement, bien qu'elle puisse paraître désuète. C'est une idée schématique qui doit plutôt nous inciter à revenir sur certaines données premières, qu'à nous trouver plus maniable, à savoir qu'il y a deux éléments dans une analyse : la première étant en quelque sorte le ramassage de tout ce qu'on peut savoir. Ensuite on va faire fléchir les résistances qui tiennent encore parfaitement, où le sujet sait déjà beaucoup de choses. Et la comparaison qu'il introduit là n'est pas une des moins stupéfiante : il compare cela au rassemblement des bagages avant un voyage qui est toujours une chose assez compliquée, puis il s'agit de s'embarquer et de parcourir le chemin. Cette référence chez quelqu'un qui a une phobie des chemins de fer et des voyages, est tout de même assez piquante ! Mais ce qui est bien plus énorme encore, c'est que pendant tout ce temps là il a le sentiment qu'effectivement rien ne se passe.

Par contre il voit très bien ce qui s'est passé et il met en relief un certain nombre d'étapes. Il voit bien que dans l'enfance il y a eu quelque chose qui semble ne s'être pas passé tout seul au moment où de ses deux frères elle a pu appréhender à propos de l'aîné précisément, la différence qui la faisait elle, consister en quelqu'un qui n'avait pas d'objet essentiellement désirable, l'objet phallique, et ça ne s'est pas passé tout seul. L'un de ces deux frères lui est plus jeune.

Néanmoins jusque-là nous dit-il, la jeune fille n'a jamais été névrosée, aucun symptôme hystérique n'a été apporté à l'analyse, rien dans l'histoire infantile n'est notable du point de vue des conséquences pathologiques, et c'est bien pour cela qu'il est frappant dans ce cas - au moins cliniquement - de voir éclore aussi tardivement le déclenchement d'une attitude qui paraît à tous franchement anormale, et qui est celle de cette position singulière qu'elle occupe vis-à-vis de cette femme un tant soit peu décriée, et à laquelle elle marque cet attachement passionné qui la fait aboutir à cet éclat qui l'a amenée à la consultation de Freud. Car s'il a fallu en venir à s'en remettre à Freud, c'est qu'il s'était produit quelque chose de marquant, à savoir qu'avec ce doux flirt que la jeune fille faisait avec le danger, c'est à dire qu'elle allait quand même se promener avec la dame presque sous les fenêtres de sa propre maison, un jour le père sort, voit cela, et se trouvant en face d'autres personnes leur jette un regard flambant et s'en va.

Par contre la dame demande à la jeune fille - Qui est cette personne ? - C'est papa.

- Il n'a pas l'air content !

La dame prend alors la chose fort mal. Il nous est indiqué que jusque là elle a eu avec la jeune fille une attitude très réservée, voire plus que froide, et qu'assurément elle n'a pas du tout encouragé ces assiduités, qu'elle n'avait pas spécialement de désir d'avoir des complications, et elle lui dit : *dans ces conditions là on ne se revoit plus*.

I1 y a dans Vienne des espèces de petits chemins de fer de ceinture, on n'est pas très loin d'un de ces petits ponts, et voilà la fille qui se jette en bas de l'un de ces petits ponts, elle choit, niederkommt. Elle se rompt un peu les os, mais s'en tire.

Donc nous dit Freud, jusqu'au moment où est apparu cet attachement, la jeune fille avait eu un développement non seulement normal, mais dont tout faisait penser qu'il s'orientait très bien : n'avait-elle pas à treize ou quatorze ans, quelque chose qui faisait espérer le développement le plus sympathique de la vocation féminine, celle de la maternité ? Elle pouponnait un petit garçon des amis des parents et tout d'un coup cette sorte de maternel qui semblait en faire d'avance le modèle des mères, s'arrête subitement, et c'est à ce moment là, nous dit Freud, qu'elle commence à fréquenter - car l'aventure dont il s'agit n'est pas la première - des femmes qu'il qualifie de déjà mûres, c'est-à-dire des sortes de substituts maternels d'abord, semble-t-il . Tout de même ce schéma ne vaut pas tellement pour la dernière personne, celle qui vraiment a incarné l'aventure dramatique au cours de laquelle va tourner le déclenchement de l'analyse, et également la problématique d'une homosexualité déclarée, car le sujet déclare à Freud qu'il n'est pas question pour elle d'abandonner quoi que ce soit de ses prétentions, ni de son choix objectal. Elle fera tout ce qu'il faudra pour tromper sa famille, mais elle continuera à assurer ses liens avec la personne pour laquelle elle est loin d'avoir perdu le goût, et qui s'est trouvée assez émue par cette extraordinaire marque de dévotion pour être devenue beaucoup plus traitable pour elle depuis.

Cette relation donc déclarée, maintenue par le sujet, est quelque chose à propos de quoi Freud nous apporte de très frappantes remarques. Il y en a auxquelles il donne valeur de sanction, soit explicative de ce qui s'est passé avant le traitement, par exemple la tentative de suicide, soit explicative de son échec à lui. Les premières paraissent très pertinentes, les secondes aussi, peut-être pas tout à fait comme il l'entend lui-même, mais c'est le propre des observations de Freud de nous laisser toujours beaucoup de clarté extraordinaire, même sur les choses qui l'ont en quelque sorte lui-même dépassé. Je fais allusion à l'observation de Dora[26] où Freud y a vu clair ultérieurement, il était intervenu auprès de Dora alors qu'il méconnaissait l'orientation de sa question vers son propre sexe, à savoir l'homosexualité de Dora.



[26] *Fragment d'une analyse d'hystérie* (Dora), in Cinq Psychanalyses, p.1 – 91, PUF

Ici on constate une méconnaissance d'un ordre analogue, mais beaucoup plus instructif parce que beaucoup plus profond. Puis il y a aussi des choses qu'il nous dit, et dont il ne tire qu'un parti incomplet, et qui ne sont certainement pas les moins intéressantes sur le sujet de ce dont il s'agit dans cette tentative de suicide, qui en quelque sorte se couronne dans un acte significatif, une crise dont on ne peut certainement pas dire que le sujet n'est pas intimement lié à la montée de la tension, jusqu'au moment où le conflit éclate et arrive à une catastrophe.

Il nous explique ceci de la manière suivante : c'est dans le registre d'une orientation en quelque sorte normale vers un désir d'avoir un enfant du père, qu'il faut concevoir la crise originaire qui a fait s'engager ce sujet dans quelque chose qui va strictement à l'opposé, puisqu'il nous est indiqué qu'il y a eu un véritable renversement de la position, et Freud essaye de l'articuler. Il s'agit d'un de ces cas où la déception par l'objet du désir se résume par un renversement complet de la position qui est identification à cet objet, et qui de ce fait, Freud l'articule exactement dans une note - équivaut à une régression au narcissisme. Quand je fais de la dialectique du narcissisme, essentiellement ce rapport moi-petit autre, je ne fais absolument rien d'autre que de mettre en évidence ce qui est implicite dans toutes les façons dont Freud s'exprime.

Quelle est donc cette déception, ce moment vers la quinzième année où le sujet engagé dans la voie d'une prise de possession de cet objet imaginaire, de cet enfant imaginaire - elle s'en occupe assez pour que ça fasse une date dans les antécédents du patient - opère ce renversement ? A ce moment-là sa mère a réellement un enfant du père, autrement dit la patiente fait l'acquisition d'un troisième frère. Voici donc le point clé, le caractère également en apparence exceptionnel de cette observation à la suite de quelque chose qui s'est passé.

Il s'agit maintenant de voir où cela s'interprétera le mieux, parce qu'enfin ce n'est pas banal non plus qu'il résulte de l'intervention d'un petit tard venu comme celui-là, un retournement profond de l'orientation sexuelle d'un sujet. C'est donc à ce moment-là que la fille change de position, et il s'agit de savoir ce qui arrive.

Freud nous le dit : c'est quelque chose qu'il faut considérer comme assurément réactionnel - le terme d'ailleurs n'est pas dans le texte, mais il est impliqué puisqu'il continue de supposer que le ressentiment à l'endroit du père continue de jouer. C'est là le rôle majeur, une cheville dans la situation, celle qui explique toute la façon dont l'aventure est menée. Elle est nettement agressive à l'endroit du père, et il ne s'agirait dans la tentative de suicide, à la suite de la déception produite par le fait que l'objet de son attachement homologue en quelque sorte la contrecarre, que de la contre-agressivité du père, d'un retournement de cette agression sur le sujet lui-même, combiné avec quelque chose, nous dit Freud, qui satisfait symboliquement ce dont il s'agit. A savoir que par une sorte de précipitation, de réduction au niveau des objets véritablement enjeu, une sorte d'effondrement de toute la situation sur des données primitives, quand la fille niederkommt, choit au bas de ce pont, elle fait un acte symbolique qui n'est autre chose que le nierderkommen d'un enfant dans l'accouchement

- c'est le terme employé en allemand pour dire qu'on est mis bas. Il y a là quelque chose qui nous ramène au sens dernier et originaire d'une structure de la situation.

Dans le deuxième ordre des remarques que nous fait Freud, il s'agit d'expliquer en quoi la situation a été sans issue à l'intérieur du traitement, et il nous le dit. C'est pour autant que la résistance n'a pas été vaincue, que tout ce qu'on a pu lui dire n'a jamais fait que l'intéresser énormément, sans qu'elle abandonne ses positions dernières, à savoir qu'elle a maintenu tout cela, comme on dirait aujourd'hui, sur le plan d'un intérêt intellectuel. Il compare la personne dans ses réactions à peu près à la dame à qui on montre des objets divers, et qui à travers son face-à-main dit : « *comme c'est joli !* ».

C'est une métaphore. Il dit que néanmoins on ne peut pas dire qu'il y ait eu absence de tout transfert, et il dénote cette présence du transfert avec une très grande perspicacité dans quelque chose qui est des rêves de la patiente, rêves qui en eux-mêmes et parallèlement aux déclarations, même non ambiguës, que la patiente lui fait de sa détermination de ne rien changer à ses comportements à l'endroit de la dame, annoncent tout un refleurissement étonnant de l'orientation la plus sympathique, à savoir de la venue de quelque beau et satisfaisant époux, non moins que l'attente de l'évènement d'un objet, fruit de cet amour. Bref quelque chose de tellement presque forcé dans le caractère idyllique de cet époux est annoncé par le rêve aux efforts entrepris en commun, que quiconque ne serait pas Freud s'y serait trompé, en aurait pris les plus grands espoirs. Freud ne s'y trompe pas, il y voit un transfert dans le sens où c'est la doublure de cette espèce de contre-leurre qu'elle a mené, le jeu en réponse à la déception, car assurément avec le père elle n'a pas été uniquement agressive et provocante, elle a fait aussi des concessions, il s'agissait seulement de montrer au père qu'elle le trompait. Et Freud reconnaît qu'il s'agit de quelque chose d'analogue, et que c'est là la signification transférentielle de ces rêves : il s'agit de reproduire avec lui, Freud, la position fondamentale de jeu cruel qu'elle a mené avec le père.

Ici nous ne pouvons pas ne pas rentrer dans cette espèce de relativité foncière dont elle est l'essentiel de ce qui est la formation symbolique, je veux dire pour autant que c'est la ligne fondamentale de ce qui constitue pour nous le champ de l'inconscient. C'est ce que Freud exprime d'une façon très juste, et qui n'a que le tort d'être un peu trop accentuée. II nous dit : « *Je crois que l'intention de m'induire en erreur était un des éléments formateur de ce rêve. C'était aussi une tentative de gagner mon intérêt et ma bonne disposition, probablement pour plus tard me désillusionner d'autant plus profondément* ».

Ici la pointe apparaît de cette intention imputée au sujet de venir dans cette position de le captiver, de le prendre lui, dit Freud, pour le faire tomber de plus haut, pour le faire choir d'autant plus haut qu'il est jusque là quelque chose où en quelque sorte lui-même, peut-on dire, est pris dans la situation, car il n'apparaît absolument pas douteux à entendre l'accent de cette phrase, qu'il y a ce que nous appelons une action contre-transférentielle. Il est juste que le rêve soit trompeur, et il ne va retenir que cela. Tout de suite après il

va entrer dans la discussion à proprement parler de ce qu'il est passionnant de trouver sous sa plume, à savoir que la manifestation typique de l'inconscient peut être une manifestation trompeuse, car il est certainement vrai qu'il entend d'avance les objections qu'on va lui faire. Si l'inconscient aussi nous ment, alors à quoi nous fier ? Que vont lui dire ses disciples ? Il va leur faire une longue explication, d'ailleurs un tant soit peu tendancieuse, pour leur expliquer que ça ne contredit en fin de compte en rien, pour leur montrer comment ça peut arriver. Il n'en reste pas moins que ce qui est le fond, ce qui nous est mis là au premier plan par Freud en 1920 , c'est exactement l'essentiel de ce qui est dans l'inconscient, c'est ce rapport du sujet à l'Autre comme tel, qui implique très précisément à sa base la possibilité de l'accomplir à ce niveau. Nous sommes dans l'ordre du mensonge et de la vérité.

Mais si ceci est très bien vu par Freud, il semble qu'il lui échappe que c'est un vrai transfert, à savoir que c'est dans l'interprétation du désir de tromper que la voie est ouverte, au lieu de prendre cela pour quelque chose qui est - disons les choses d'une façon un peu grosse - dirigé contre lui. Car il a suffi qu'il ait fait cette phrase de plus : « *C'est aussi une tentative de m'embobiner, de me captiver, de faire que je la trouve très jolie* » - et elle doit être ravissante cette jeune fille - pour que comme pour Dora il ne soit pas complètement libre dans cette affaire, et ce qu'il veut éviter c'est justement qu'il affirme qu'il lui est promis le pire, c'est-à-dire quelque chose où il se sentira lui-même dés-illusionné, c'est-à-dire qu'il est tout prêt à se faire des illusions. A se mettre en garde contre ces illusions, déjà il est entré dans le jeu, il réalise le jeu imaginaire.

A partir de ce moment-là il le fait devenir réel puisqu'il est dedans, et d'ailleurs ça ne rate pas car dans la façon dont il interprète la chose, il dit à la jeune fille que son intention à elle est bien de le tromper comme elle a coutume de tromper son père. C'est-à-dire qu'il coupe court tout de suite à ce qu'il a réalisé comme le rapport imaginaire , et d'une certaine façon son contre-transfert là aurait pu servir, à condition que ce ne fût pas un contre-transfert, à condition que lui-même n'y croie pas, c'est-à-dire qu'il n'y soit pas. Dans la mesure où il y est et où il interprète trop précocement, il fait rentrer dans le réel ce désir de la fille qui n'est qu'un désir, qui n'est pas une intention de le tromper, il lui donne corps, il opère avec elle exactement comme la personne intervenue avec la petite fille, comme une statue et comme la chose symbolique qui est au cœur de ce que je vous explique quand je vous parle de ce glissement dans l'imaginaire qui devient beaucoup plus qu'un piège, une plaie.

A partir du moment où il s'est instauré en quelque sorte en doctrine - là nous en voyons un exemple limite, transparent, nous ne pouvons pas le méconnaître, il est dans le texte - c'est pour autant qu'avec son interprétation à ce moment là Freud fait éclater le conflit, lui donne corps, alors que justement comme il le sent lui-même, c'est de cela qu'il s'agissait, de révéler ce discours menteur qui est là dans l'inconscient, en effet il ne s'agit pas d'autre chose.

Au lieu de cela, Freud sépare en voulant réunir : il lui dit que tout cela est fait contre lui, et en effet le traitement ne va pas beaucoup plus loin, c'est à dire qu'il est interrompu. Mais il y a quelque chose de beaucoup plus -

intéressant qui est accentué par Freud, mais qui n'est pas interprété par lui, c'est ceci qui est absolument énorme et qui ne lui a pas échappé : c'est la nature de la passion de la jeune fille pour la personne dont il s'agit, ce n'est pas une relation homosexuelle comme les autres. Le propre des relations homosexuelles est de présenter exactement toute la variété, et peut-être même quelques autres des variations hétérosexuelles.

Or, ce que Freud souligne d'une façon absolument admirable, c'est ce qu'il appelle ce choix objectal du type proprement masculin et qu'il explique ce qu'il veut nous dire par là, il l'articule d'une façon qui a un relief extraordinaire, littéralement c'est l'amour platonique dans ce qu'il a de plus exalté, c'est quelque chose qui ne demande aucune autre satisfaction que le service de la dame, c'est vraiment l'amour sacré si on peut dire, ou l'amour courtois dans ce qu'il a de plus dévotieux. Il y ajoute quelques mots comme *exalt*, qui a un sens très particulier dans l'histoire culturelle de l'Allemagne, c'est cette exaltation qui est au fond de la relation à proprement parler. Bref, il nous dresse quelque chose qui situe ce rapport amoureux au haut degré de la relation amoureuse symbolisée, posée comme service, comme institution, comme référence, et pas simplement comme quelque chose de subi, comme quelque chose qui est une attirance ou un besoin. C'est quelque chose qui en soi, non seulement se passe de satisfaction, mais vise très précisément cette non satisfaction. C'est l'institution du manque dans la relation à l'objet comme étant l'ordre même dans lequel un amour idéal peut s'épanouir.

Ne voyez-vous pas alors qu'il y a là quelque chose qui conjoint en une sorte de nœud les trois étages de ce que j'essaie de vous faire sentir dans ce qui est au nœud de tout ce procès qui va s'y trouver, disons de la frustration au symptôme, si vous voulez bien prendre le mot symptôme par l'équivalent - puisque nous sommes en train de l'interroger - de l'énigme. Voilà comment va venir s'articuler le problème de cette situation exceptionnelle, mais qui n'a d'intérêt que d'être prise dans un registre qui est le sien, à savoir qu'elle est exceptionnelle parce qu'elle est particulière.

Nous avons la référence vécue d'une façon innocente à l'objet imaginaire, cet enfant, que l'interprétation nous permet de concevoir comme un enfant reçu du père.

On nous l'a déjà dit, les homosexuelles contrairement à ce qu'on pourrait croire, sont celles qui ont fait à un moment une très forte fixation paternelle. Que se passe-t-il ? Pourquoi y a-t-il vraiment crise ? C'est parce qu'intervient à ce moment là l'objet réel, un enfant donné par le père, c'est vrai, mais justement à quelqu'un d'autre, et à la personne qui lui est la plus proche. A ce moment se produit un véritable renversement : on nous en explique le mécanisme. Je crois qu'il est de haute importance de voir que dans ce cas ce quelque chose était déjà institué sur le plan symbolique, car c'est sur le plan symbolique qu'elle se satisfait de cet enfant comme d'un enfant qui lui était donné par le père pour qu'elle soit par la présence de cet objet réel ramenée pour un instant au plan de la frustration. I1 ne s'agit plus de quelque chose dont elle se satisfaisait dans l'imaginaire, c'est-à-dire de quelque chose qui la soutenait déjà dans le rapport entre femmes, avec toute l'institution de la présence paternelle comme

telle, comme étant le père par excellence, le père fondamental, le père qui sera toujours pour elle tout espèce d'homme qui lui donnera un enfant, voici quelque chose qui pour l'instant la ramène au plan de la frustration parce que l'objet est là pour un instant réel, et qu'il est matérialisé par le fait que c'est sa mère qui l'a à côté d'elle.

Qu'y a-t-il de plus important à ce moment là, est-ce uniquement cette sorte de retournement qui fait qu'à ce moment-là elle s'identifie au père ? Il est entendu que ça a joué son rôle. Est-ce qu'elle devient elle-même cette sorte d'enfant latent qui va en effet pouvoir nierderkommen quand la crise sera arrivée à son terme ? Et je pense que l'on pourrait peut-être savoir au bout de combien de mois cela est arrivé si on avait les dates comme pour Dora. Ce qui est plus important encore, c'est que ce qui est désiré est quelque chose qui est au-delà de cette femme, cet amour qu'elle lui voue c'est quelqu'un qui est autre qu'elle, cet amour qui vit purement et simplement dans l'ordre de ce dévouement, qui porte au suprême degré l'attachement, l'anéantissement du sujet dans la relation, c'est quelque chose que, et ce n'est pas pour rien, Freud semble réserver au registre de l'expérience masculine. Car en effet c'est à une sorte d'épanouissement institutionnalisé d'une relation culturelle très élaborée où ces choses sont observées, sont soutenues. Le passage, la réflexion à ce niveau de la déception fondamentale, l'issue que le sujet trouve, pose la question de savoir qu'est-ce qui est dans le registre amoureux, dans la femme, aimé au-delà d'elle-même.

Cela met en cause exactement tout ce qu'il y a de vraiment fondamental dans les questions qui se rapportent à l'amour dans son achèvement. Ce qui est à proprement parler désiré chez elle, c'est justement ce qui lui manque, et ce qui lui manque dans cette occasion c'est le retour à l'objet primordial dont le sujet allait trouver l'équivalent, le substitut imaginaire dans l'enfant. C'est précisément le phallus. Ce qui, à l'extrême, dans l'amour le plus idéalisé, est cherché dans la femme, c'est ce qui lui manque, ce qui est cherché au-delà d'elle c'est le phallus comme objet central de toute l'économie libidinale.

## 7 - LEÇON DU 16 JANVIER 1957

Nous avons terminé notre entretien la fois dernière en tentant de résumer le cas présenté par Freud, d'homosexualité féminine. Je vous avais ébauché au passage en même temps que les péripéties, quelque chose qu'on peut appeler la structure, puisque si ce n'était pas sur le fond de l'analyse structurale que nous le poursuivions, ce n'aurait pas beaucoup plus d'importance qu'un cas pittoresque.

Il convient de revenir sur cette analyse structurale, car ce n'est qu'à condition de la faire progresser, et aussi loin qu'il est possible, qu'il y a intérêt dans l'analyse à s'engager dans cette voie.

Qu'il y ait un manque dans la théorie analytique, c'est ce qu'il me semble voir surgir à chaque instant. Il n'est pas mauvais d'ailleurs de rappeler que c'est pour répondre à ce manque effectivement, qu'ici nous poursuivons notre effort. Bien entendu ce manque est sensible partout, je le voyais récemment encore se réactiver dans mon esprit à voir se confronter les propos de Mademoiselle Anna Freud avec ceux de Mélanie Klein. Sans doute Mademoiselle Anna Freud a-t-elle mis beaucoup d'eau dans son vin depuis, mais elle a fondé les principes de son analyse des enfants sur des remarques telles que celle-ci que par exemple il ne pouvait pas se faire de transfert, tout au moins pas de névrose de transfert, parce que les enfants étant encore inclus dans la situation créatrice de la tension névrotique, il ne pouvait pas y avoir à proprement parler de transfert pour quelque chose qui était en train de se jouer. Que d'autre part, le fait qu'ils puissent être encore en rapport avec les objets de leur attachement inaugural - autre remarque de la même nature en somme, mais différente - devrait changer la position de l'analyste qui ici, interviendrait en quelque sorte entière sur le plan actuel, qui pour autant devrait profondément modifier sa technique. Sa technique d'autre part, fut en quelque sorte profondément modifiée, et en ceci Mademoiselle Anna Freud rend hommage à quelque chose qui est comme un pressentiment de l'importance de la fonction essentielle de la parole dans le rapport analytique. Assurément l'enfant pourra être, lui, dans un rapport différent, dit-elle, de celui de l'adulte à la parole pour, en d'autres termes, devoir être pris à l'aide des moyens de jeu qui sont la technique de l'enfant, qui devrait également se trouver dans une position qui ne permet pas à l'analyste de s'offrir à lui dans la position de neutralité ou de réceptivité qui cherche avant tout à accueillir, à permettre de s'épanouir, et à l'occasion de faire écho à la parole.

Je dirais donc que l'engagement de l'analyste dans une autre nature que le rapport de la parole, pour n'être pas développé, même pas conçu, est pourtant indiqué. Madame Mélanie Klein dans ses arguments, fait remarquer que rien au contraire n'est plus semblable que l'analyse d'un enfant, que même à un âge extrêmement précoce déjà, ce dont il s'agit dans l'inconscient de l'enfant n'a rien à faire, contrairement à ce que dit Mademoiselle Anna Freud, avec les parents réels. Que déjà entre deux ans et demi et trois ans la situation est tellement modifiée par rapport à ce qu'on peut constater dans la relation réelle,

qu'il s'agit déjà tellement de quelque chose qui est toute une dramatisation profondément étrangère à l'actualité de la relation familiale de l'enfant, qu'on a pu constater chez un enfant qui avait par exemple été élevé à titre d'enfant unique - chez un personnage qui habitait fort loin des parents, une vieille tante en somme, ce qui le mettait dans un rapport tout à fait isolé, duel avec une seule personne,- on a pu constater que cet enfant pour autant n'en avait pas moins reconstitué tout un drame familial avec père, mère, et même avec frère et sœurs rivaux, je cite. I1 s'agit donc bien d'ores et déjà de révéler dans l'analyse quelque chose qui, dans son fond, n'est pas dans le rapport immédiat pur et simple avec le réel, mais est quelque chose qui déjà s'inscrit dans une symbolisation dont à partir de ce moment - je veux dire si nous admettons les affirmations de Mélanie Klein, ses affirmations reposent sur son expérience, et cette expérience nous est communiquée dans des observations qui poussent les choses quelquefois à l'étrange, car à la vérité on ne peut pas ne pas être frappé de voir cette sorte de creuset de sorcière ou de devineresse au fond duquel s'agitent dans un monde imaginaire global, l'idée du contenant du corps maternel - tous les fantasmes primordiaux présents, et ceci en quelque sorte dès l'origine, tendent à se structurer dans un drame qui paraît préformé, et pour lequel il faut susciter à tout instant le surgissement des instincts primordiaux les plus agressifs, pour faire en quelque sorte mouvoir la machine.

Nous ne pouvons pas ne pas être frappés, à la fois par le témoignage d'une adéquation entre toute cette fantasmagorie et les données uniques que Madame Mélanie Klein manie ici, et en même temps nous demander en présence de quoi nous sommes. Qu'est-ce que peut vouloir dire cette symbolisation dramatique qui semble se retrouver plus comblée à mesure qu'on remonte plus loin, comme si à la fin on pouvait admettre que plus nous nous rapprochons de l'origine, plus le complexe d'œdipe est là comblé, articulé, prêt à entrer en action.

Ceci mérite au moins qu'on se pose une question, et cette question rejaillit partout, par ce chemin précis par lequel j'essaye de vous mener pour l'instant, qui est celui de la perversion. Qu'est-ce que la perversion ? A l'intérieur d'un même groupe on entend là-dessus les voix les plus discordantes.

Les uns, croyant suivre Freud, diront qu'il faut revenir purement et simplement à la notion de la persistance d'une fixation portant sur une pulsion partielle et qui traverserait, en quelque sorte indemne, tout le progrès, toute la dialectique qui tend à s'établir de l'œdipe, mais qui n'y subirait absolument pas les avatars qui tendent à réduire les autres pulsions partielles dans un mouvement qui en fin de compte les unifie et les fait aboutir à la pulsion génitale. C'est la pulsion idéale essentiellement unifiante. Que donc il s'agit dans la perversion d'une chose qui est une sorte d'accident de l'évolution des pulsions. Mais traduisant d'une façon classique la notion de Freud que la perversion est le négatif de la névrose ils veulent purement et simplement faire de la perversion quelque chose où la pulsion n'est pas élaborée.

D'autres, pourtant, qui ne sont pas d'ailleurs pour autant les plus perspicaces ni les meilleurs, mais avertis par l'expérience et par quelque chose qui

s'impose véritablement dans la pratique de l'analyse, essayeront de montrer que la perversion est bien loin d'être ce quelque chose de pur et qui persiste, et que pour tout dire la perversion fait bien partie elle aussi de quelque chose qui s'est réalisé à travers toutes les crises, fusions et dé-fusions dramatiques, qui présente la même richesse dimensionnelle, la même abondance, les mêmes rythmes, les mêmes étapes qu'une névrose. Ils tenteront alors d'expliquer que c'est le négatif de la névrose, en poussant des formules telles que celle-ci : qu'il s'agit là de l'érotisation de la défense, comme en effet tous ces jeux à travers lesquels se poursuit une analyse de la réduction des défenses. Je veux bien, cela fait image, mais à vrai dire pourquoi cela peut-il être érotisé ? C'est bien là toute la question : d'où vient cette érotisation ? Où est situé le pouvoir invisible qui projetterait cette coloration qui paraît venir là comme une sorte de superflu, de changement de qualité, à mettre sur la défense ce qui est à proprement parler à considérer comme satisfaction libidinale ? La chose à la vérité n'est pas impensable, mais le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle n'est pas pensée.

En fin de compte, il ne faut pourtant pas croire qu'à l'intérieur de l'évolution de la théorie analytique, Freud se soit avisé d'essayer là-dessus de nous donner une notion qui s'élabore. Je dirais même plus : nous en avons dans Freud même un exemple qui prouve qu'assurément quand il nous dit que la perversion est le négatif de la névrose, cela n'est pas une formule à prendre comme on l'a prise longtemps, c'est à savoir qu'il faudrait tout simplement entendre que dans la perversion ce qui est caché dans l'inconscient quand nous sommes en présence d'un cas névrotique est là à ciel ouvert et en quelque sorte libre. C'est bien autre chose qu'il nous propose. Peut-être après tout faut-il le prendre comme de nous être donné sous ces sortes de formules resserrées auxquelles notre analyse doit trouver son véritable sens , et c'est en essayant d'abord de le suivre et de voir par exemple comment il conçoit le mécanisme d'un phénomène qu'on peut qualifier de pervers, voire d'une perversion catégorique, que nous pourrons en fin de compte nous apercevoir de ce qu'il veut dire, quand il affirme que la perversion est le négatif de la névrose.

Si nous regardons les choses d'un peu plus près, si nous prenions cette étude qui devrait être célèbre : *Contribution à l'étude de la genèse des perversions sexuelles*[27], nous remarquerions que l'attention de Freud est caractéristique, et non moins caractéristique qu'il choisit comme titre ceci, il y insiste dans le texte, c'est quelque chose qui n'est pas simplement une étiquette, mais une phrase extraite directement de la déclaration des malades quand ils abordent ce thème de leurs fantasmes, en gros sado-masochiste, quels que soient le rôle et la fonction qu'ils prennent dans tel et tel cas particulier. Freud nous dit qu'il centre son étude tout spécialement sur six cas qui sont tous plus ou moins des névroses obsessionnelles, quatre de femmes et deux d'hommes, et que derrière il y a toute son expérience de tous les cas sur lesquels il n'a pas lui-même une aussi grande compréhension. Aussi semble- t-il, il y a là une sorte de résumé, de tentative d'organiser une masse considérable d'expériences.



[27] *Un enfant est battu*, in Névroses, Psychoses et Perversions, PUF.

Quand le sujet déclare mettre en jeu dans le traitement ce quelque chose qui est le fantasme, il l'exprime ainsi sous cette forme remarquable, par cette imprécision ces questions qu'elle laisse ouvertes et auxquelles il ne répond que très difficilement, et à la vérité auxquelles il ne peut pas donner d'emblée de réponse satisfaisante, il ne peut guère en dire plus pour se caractériser non sans cette sorte d'aversion, voire de vergogne ou de honte qu'il y a non pas à la pratique de ces fantasmes plus ou moins associés, oratoires - et qui dans leur exercice sont en général pris par les sujets comme des activités qui n'entraînent pour eux aucune espèce de charte de culpabilité - mais qui par contre présentent, c'est là quelque chose d'assez remarquable, très souvent non pas seulement de grandes difficultés à être formulés, mais provoquent chez le sujet une assez grande aversion, répugnance, culpabilité à être articulés. Et déjà on sent bien là quelque chose qui doit nous faire dresser l'oreille, entre l'usage fantasmatique ou imaginaire de ces images et leur formulation parlée. Déjà ce signal dans le comportement du sujet est quelque chose qui marque une limite : ce n'est pas du même ordre d'en jouer mentalement ou d'en parler.

A propos de ce fantasme : « *on bat un enfant* », Freud va nous dire ce que son expérience lui a montré, ce que cela signifiait chez les sujets. Nous n'arriverons pas au bout de cet article aujourd'hui, je veux simplement mettre en relief certains éléments tout à fait manifestes, parce qu'ils concernent directement le chemin sur lequel je vous ai engagés la dernière fois, abordant le problème par le cas de la psycho-génèse de l'homosexualité féminine.

Freud nous dit : le progrès de l'analyse montre qu'il s'agit dans ce fantasme de quelque chose qui s'est substitué par une série de transformations, à d'autres fantasmes, lesquels ont eu un rôle tout à fait compréhensible au moment de l'évolution du sujet. C'est la structure de ces états que je voudrais vous exposer, pour vous permettre d'y reconnaître quelque chose qui semble tout à fait manifeste à la seule condition d'avoir les yeux ouverts, au moins sur cette dimension dans laquelle nous essayons de nous avancer, et qui se résume sous ce titre de la structure subjective.

Autrement dit, c'est ce contre quoi nous essayons de nous tenir toujours pour essayer de donner leur véritable position à ce qui dans la théorie, se présente souvent comme une ambiguïté, voire une impasse, voire une diplopie. C'est voir à quel niveau de la structure subjective se passe un phénomène. Nous constatons que c'est dans trois étapes où Freud nous dit que se scande l'histoire à mesure qu'elle s'ouvre sous la pression analytique, et qui permet de retrouver l'origine de ces fantasmes. Il dit d'ailleurs qu'il va se limiter dans ce qui lui permet cette première formulation typique du fantasme, qu'il va se limiter pour des raisons qu'il précisera par la suite, mais que nous laisserons de côté nous-même aujourd'hui, dans la première partie de son exposé que nous ne mettrons pas au premier plan cette fois-ci, qu'il va se limiter à ce qui se passe précisément chez les femmes.

La forme que prend le premier fantasme, celui que l'on peut, nous dit-il y retrouver quand on analyse le fait, est celui-ci : « *mon père bât un enfant qui est l'enfant que je hais* ». Il s'agit d'un fantasme plus ou moins lié dans l'histoire à l'introduction d'un frère ou d'une soeur, d'un rival qui à un moment se trouve,

par sa présence, par les soins qui lui sont donnés, frustrer l'enfant de l'affection des parents. Ici il s'agit tout spécialement du père. Nous n'insisterons pas ici sur ce point, mais nous n'omettrons pas de remarquer qu'il s'agit d'une fille prise à un certain moment déjà où s'est constitué le complexe d'œdipe, où la relation au père s'est instituée. Nous laisserons donc pour le futur l'explication de cette prééminence dans un fantasme tout à fait primitif de la personne du père, étant bien entendu que ce ne doit pas être sans rapport avec le fait qu'il s'agisse d'une fille . Mais laissons de côté ce problème.

L'important est ceci : nous touchons là au départ dans une perspective historique qui est rétroactive. C'est du point actuel où nous sommes dans l'analyse que le sujet formule pour le passé, organise une situation primitive dramatique, d'une façon qui s'inscrit pourtant dans sa parole actuelle, dans son pouvoir de symbolisation présent, et que nous retrouvons par le progrès de l'analyse comme la chose primitive, l'organisation primordiale la plus profonde. C'est quelque chose qui a cette complexité manifeste d'avoir trois personnages – il y a l'agent du châtiment, il y a celui qui subit et qui est un autre que le sujet, nommément un enfant que le sujet hait et qu'il voit par là déchu de cette préférence parentale qui est en jeu, il se sent lui-même privilégié par le fait que l'autre choit de cette préférence. Il y a quelque chose qui, si l'on peut dire, implique une dimension et une tension triple qui suppose le rapport à un sujet avec deux autres dont les rapports eux-mêmes entre eux, sont motivés par quelque chose qui est centré par le sujet. Mon père, peut-on dire, pour accentuer les choses dans un sens, bat mon frère ou ma soeur de peur que je croie qu'on ne me le préfère.

Une causalité ou une tension, une référence au sujet pris comme un tiers, en faveur de qui la chose se produit, est quelque chose qui anime et motive l'action sur le personnage second, celui qui subit. Et ce tiers qu'est le sujet, est lui-même ici invoqué, présentifié dans la situation comme celui aux yeux de qui ceci doit se passer, dans l'intention de lui faire savoir que quelque chose à lui, lui est donné, qui est le privilège de cette préférence, qui est cette préséance, cet ordre, cette structure qui d'une façon réintroduit - de même que tout à l'heure il y avait la notion de peur - c'est-à-dire une sorte d'anticipation, de dimension temporelle, de tension en avant qui est introduite comme motrice à l'intérieur de cette situation triple. Il y a référence au tiers en tant que sujet, en tant qu'il a à le croire ou à inférer quelque chose d'un certain comportement qui se porte sur l'objet second qui dans cette occasion est pris comme instrument de cette communication entre les deux sujets, qui est en fin de compte une communication d'amour, puisque c'est aux dépens de ce second que se déclare pour celui qui est le sujet central, ce quelque chose qu'il reçoit à cette occasion, et qui est l'expression de son vœu, de son désir d'être préféré, d'être aimé. Formation bien entendu déjà elle-même dramatisée, déjà réactionnelle en tant qu'elle est issue d'une situation complexe. Mais cette situation complexe suppose cette référence inter-subjective triple avec tout ce qu'elle nécessite et introduit de référence temporelle, de temps, de scansion, qui suppose l'introduction du second sujet qui est nécessaire.

Pourquoi ? Ce qui est à franchir d'un sujet à l'autre, il en est l'instrument, le ressort, le médium, le moyen. En fin de compte nous nous trouvons devant une structure inter-subjective pleine, au sens où elle s'établit dans le franchissement achevé d'une parole. I1 ne s'agit pas que la chose ait été parlée, il s'agit que la structure inter-subjective elle-même dans cette situation ternaire qui est instaurée dans le fantasme primitif, porte en elle-même la marque de la même structure intersubjective qui constitue toute parole achevée.

La seconde étape par rapport à la première, représente une situation réduite : Freud nous dit qu'on trouve là d'une façon très particulière une situation réduite à deux personnages - je suis là le texte de Freud. Et on l'explique comme on peut. Freud indique l'explication sans y peser d'ailleurs, la décrit comme une étape nécessaire et reconstruite, indispensable pour comprendre toute la motivation de ce qui se produit dans l'histoire du sujet. Cette seconde étape produit : « *Moi je suis battue par mon père* ».

Il s'agit ici d'une situation réduite à deux, dont on peut dire qu'elle exclut tout autre dimension que celle du rapport avec l'agent batteur. Il y a là quelque chose qui peut prêter à toutes sortes d'interprétations, mais ces interprétations elles-mêmes resteront marquées du caractère de la plus grande ambiguïté. Si dans le premier fantasme il y a une organisation et une structure qui y met un sens qu'on pourrait indiquer par une série de flèches, dans l'autre la situation est tellement ambiguë qu'on peut se demander un instant dans quelle mesure le sujet participe avec celui qui l'agresse et le frappe. C'est la classique ambiguïté sado-masochiste. Et si on la résout, on conclura comme le dit Freud, que c'est là quelque chose qui est lié à cette essence du masochisme, mais que le moi dans cette occasion est fortement accentué dans la situation. Le sujet se trouve dans une position réciproque, mais en même temps exclusive : c'est ou lui ou l'autre qui est battu, et ici c'est lui, et par le fait que c'est lui il y a quelque chose qui est indiqué, mais qui n'est pas résolu.

On peut, et la suite de la discussion le montre, voir dans cet acte même d'être battu, une transposition ou un déplacement aussi de quelque chose qui, peut-être, est déjà marqué d'érotisme. Le fait même qu'on puisse parler à cette occasion, d'essence du masochisme, est tout à fait indicatif, alors qu'à l'étape précédente, Freud l'a dit, nous étions dans une situation qui, pour extrêmement structurée qu'elle ait été, était en quelque sorte grosse de toute virtualité. Elle n'était ni sexuelle, ni spécialement sadique, elle les contenait en puissance, et ce quelque chose qui se précipite dans un sens ou dans l'autre, mais ambigu, se marque dans la seconde étape, dans cette étape de la relation duelle avec toute problématique qu'elle soulève sur le plan libidinal.

Cette seconde étape qui elle, est duelle, et où le sujet se trouve inclus dans un rapport duel, et donc ambigu, avec l'autre comme tel dans cette sorte d'ou bien - ou bien qui est fondamental de cette relation duelle, Freud nous dit que nous sommes presque toujours forcés de la reconstruire, tellement elle est fugitive. Cette fugitivité est sa caractéristique, et très vite la situation se précipite dans la troisième étape, celle où l'on peut dire, le sujet est réduit à son point

le plus extrême et retrouve apparemment sa position tierce sous la forme de ce pur et simple observant, qui en quelque sorte réduit cette situation intersubjective avec la situation temporelle, après être passé à la situation seconde, duelle et réciproque, à la situation tout à fait désubjectivée qui est celle du fantasme terminal, à savoir : *on bat un enfant*.

Bien sûr cet « *on* »est quelque chose où l'on peut retrouver vaguement la fonction paternelle, mais en général le père n'est pas reconnaissable, ce n'est qu'un substitut. D'autre part quand on dit : « *on bat un enfant* », c'est la formule du sujet que Freud a voulu respecter, mais il s'agit souvent de plusieurs enfants, la production fantasmatique le fait éclater en le multipliant en mille exemplaires. Et cela montre bien le caractère de désubjectivation essentiel qui se produit dans la relation primordiale, et il reste cette objectivation, cette désubjectivation en tout cas radicale, de toute la structure au niveau de laquelle le sujet n'est plus là que comme une sorte de spectateur réduit à l'état de spectateur, ou simplement d'œil, c'est à dire ce qui caractérise toujours à la limite et au point de la dernière réduction tout espèce d'objet. Il faut moins, non pas toujours un sujet, mais un oeil pour le voir, un oeil, un écran sur lequel le sujet est institué.

Que voyons-nous là ? Comment pouvons-nous traduire cela dans notre langage au point précis où nous en sommes de notre procès ? Il est clair qu'au niveau du schéma du Sujet, de l'Autre et de la relation imaginaire du moi du sujet plus ou moins fantasmatisée, la relation imaginaire s'inscrit dans cette direction et dans ce rapport plus ou moins marqué de spécularité, de réciprocité entre le moi et l'autre. Nous nous trouvons en présence de quelque chose qui est une parole inconsciente, celle qu'il a fallu retrouver à travers tous les artifices de l'analyse du transfert, qui est celle-ci : mon père en battant un enfant qui est l'enfant que je hais, me manifeste qu'il m'aime, ou : mon père bat un enfant de peur que je croies que je ne sois pas préféré, ou tout autre formule qui d'une façon quelconque mette en valeur un des accents de cette relation dramatique. Ceci qui est exclu, qui n'est pas présent dans la névrose, qu'il faut retrouver et qui va avoir des évolutions qui se manifestent par ailleurs dans tous les symptômes constitutifs de cette névrose, ceci est retrouvé dans un élément du tableau clinique qui est ce fantasme.

Comment se présente-t-il ? Il se présente d'une façon qui porte en lui encore très visible le témoignage des éléments signifiants de la parole articulée au niveau de ce trans-objet si on peut dire, c'est le grand Autre, le lieu où s'articule la parole inconsciente, le Es en tant qu'il est parole, histoire, mémoire, structure articulée.

La perversion, ou disons pour nous limiter là, le fantasme pervers, a une propriété que nous pouvons maintenant dégager. Qu'est-ce que cette sorte de résidu, de réduction symbolique qui progressivement a éliminé toute la structure subjective de la situation, pour n'en laisser émerger que quelque chose d'entièrement objectivé, et en fin de compte énigmatique qui garde à la fois – toute la charge, mais la charge non révélée, inconstituée, non assumée par le sujet, de ce qui est au niveau de l'Autre comme structure articulée où le sujet est

engagé ? Nous nous trouvons là au niveau du fantasme pervers, de quelque chose qui en a à la fois tous les éléments, mais qui en a perdu tout ce qui est signification, à savoir la relation intersubjective, c'est en quelque sorte le maintien à l'état pur de ce qu'on peut appeler là-dedans des signifiants à l'état pur, sans la relation intersubjective, les signifiants vidés de leur sujet, une sorte d'objectivation des signifiants de la situation comme telle.

Ce quelque chose qui est indiqué dans le sens d'une relation structurante fondamentale de l'histoire du sujet au niveau de la perversion, est à la fois maintenu, contenu, mais sous la forme d'un pur signe. Et qu'est-ce que c'est d'autre que tout ce que nous retrouvons au niveau de la perversion ? Représentez-vous maintenant ce que vous savez par exemple du fétiche, ce fétiche dont on vous dit qu'il est explicable par cet au-delà jamais vu, et pour cause ! C'est le pénis de la mère phallique, et qui est lié par le sujet - le plus souvent après un bref effort analytique, tout au moins dans les souvenirs encore accessibles au sujet - à une situation où si l'on peut dire, l'enfant dans son observation s'est arrêté, au moins dans son souvenir, au bord de la robe de la mère où nous nous trouvons voir une sorte de remarquable concours entre la structure de ce qu'on peut appeler le souvenir-écran, c'est-à-dire le moment où la chaîne de la mémoire s'arrête - et elle s'arrête en effet au bord de la robe, pas plus haut que la cheville, et c'est bien pour cela que c'est là qu'on rencontre la chaussure, et c'est bien pour cela aussi que la chaussure peut, tout au moins dans certains cas particuliers, mais c'est un cas exemplaire, prendre sa fonction de substitut de ce qui n'est pas vu, mais de ce qui est articulé, formulé comme étant ici vraiment pour le sujet de la mère qui possède ce phallus, imaginaire sans doute, mais essentiel à sa fondation symbolique comme mère phallique.

Nous nous trouvons là aussi devant quelque chose qui est du même ordre, devant ce quelque chose qui fige, réduit à l'état d'instantané le cours de la mémoire en l'arrêtant à ce point qui s'appelle souvenir-écran, à la façon de quelque chose qui se déroulerait assez rapidement et s'arrêterait tout d'un coup en un point, figeant tous les personnages comme dans un mouvement cinématographique. Cette sorte d'instantané qui est la caractéristique de cette réduction de la scène pleine, signifiante, articulée de sujet à sujet, à quelque chose qui s'immobilise dans ce fantasme, qui reste chargé de toutes les valeurs érotiques qui sont incluses dans ce qu'il a exprimé, et dont il est en quelque sorte le témoignage, le support, le dernier support restant.

Nous touchons là du doigt comment se forme ce qu'on peut appeler le moule de la perversion, à savoir cette valorisation de l'image pour autant qu'elle reste le témoin privilégié de quelque chose qui dans l'inconscient, doit être articulé, remis en jeu dans la dialectique du transfert, c'est-à-dire dans ce quelque chose qui doit reprendre ses dimensions à l'intérieur du dialogue analytique.

La valeur donc, de dimension imaginaire apparaît prévalente chaque fois qu'il s'agit d'une perversion, et c'est en tant que cette relation imaginaire est sur le chemin de ce qui se passe du sujet à l'Autre, ou plus exactement de

ce qui reste du sujet situé dans l'Autre, pour autant que justement c'est refoulé, que la parole qui est bien celle du sujet et qui pourtant comme elle est de par sa nature de parole un message qu'il doit recevoir de l'Autre sous forme inversée, peut aussi bien y rester dans l'Autre, c'est à dire y constituer le refoulé de l'inconscient, instaurant une relation possible mais non réalisée. Possible d'ailleurs ça n'est pas tout dire, il faut bien aussi qu'il y ait là-dedans quelque impossibilité, sans cela ce ne serait pas refoulé, et c'est bien justement parce qu'il y a cette impossibilité dans les situations ordinaires qu'il faut tous les artifices du transfert pour rendre de nouveau passable, formulable, ce qui doit se communiquer de cet Autre, grand Autre, au sujet, en tant que le je du sujet vient à être.

A l'intérieur de cette indication que nous donne l'analyse freudienne de la façon la plus nette - et tout est dit et articulé encore beaucoup plus loin que ce que je dis là - Freud marque bel et bien à cette occasion que c'est à travers les avatars et l'aventure de l'œdipe, à l'avancement et la résolution de l'œdipe, que nous devons prendre la question, le problème de la constitution de toute perversion.

Il est stupéfiant qu'on ait pu même songer à maintenir l'indication, la traduction en quelque sorte populaire, de la perversion comme étant le négatif de la névrose, simplement en ceci que la perversion serait une pulsion non élaborée par le mécanisme oedipien et névrotique, purement et simplement survivance, persistance d'une pulsion partielle irréductible. Alors que Freud, à propos de cet article primordial et en beaucoup d'autres points encore, indique suffisamment qu'aucune structuration perverse, si primitive que nous la supposions - de celle en tout cas qui vienne à notre connaissance à nous analystes - n'est articulable que comme moyen, cheville, élément de quelque chose qui en fin de compte se conçoit, se comprend et s'articule dans, par et pour, et uniquement dans, par et pour le procès, l'organisation, l'articulation du complexe d'œdipe.

Essayons d'inscrire notre cas de l'autre jour dans cette relation croisée du Sujet à l'Autre, en tant que c'est là que doit s'avérer, s'établir la signification symbolique, tout la genèse actuelle du sujet, et l'interposition imaginaire qui est d'autre part ce en quoi il trouve son statut, sa structure d'objet par lui reconnue comme telle installée dans une certaine capture par rapport à des objets, disons pour lui immédiatement attrayants, qui sont les correspondants de ce désir, pour autant qu'il s'engage dans les voies, dans les rails imaginaires qui forment ce qu'on appelle ses fixations libidinales.

Essayons simplement - quoique aujourd'hui nous ne le pousserons pas jusqu'à son terme - de résumer. Que voyons-nous ? On peut mettre cinq temps pour décrire les phénomènes majeurs de cette instauration, non seulement de la perversion - que nous la considérions comme fondamentale ou acquise, peu importe, dans cette occasion nous savons quand cette perversion s'est indiquée, puis établie, puis précipitée, nous en avons les ressorts et nous en avons le départ, c'est une perversion qui s'est constituée tardivement, cela ne veut pas dire qu'elle n'avait pas ses prémisses dans des phénomènes tout à fait primordiaux - mais

tâchons de comprendre ce que nous voyons au niveau où Freud lui-même a dégagé les avenues.

Il y a un état qui est primordial au moment où cette femme est installée au moment de la puberté vers treize-quatorze ans. Cette fille chérit un objet qui lui est lié par ses liens d'affection, un enfant qu'elle soigne, elle se montre aux yeux de tous particulièrement bien orientée dans ce sens, précisément dans les voies que tous peuvent espérer comme étant la vocation typique de la femme celle de la maternité. Et c'est sur cette base que quelque chose se produit qui va faire chez elle une espèce de retournement, celui qui va s'établir quand elle va s'intéresser à des objet d'amour qui vont être d'abord marqués du signe de la féminité, ce sont des femmes en situation plus ou moins maternelle, néomaternisantes, puis finalement qui l'amèneront à cette passion qu'on nous appelle littéralement dévorante, pour cette personne qu'on nous appelle également « *la dame* » - et ce n'est pas pour rien - pour cette dame qu'elle traite dans un style de rapports chevaleresques et littéralement masculins, un style hautement élaboré du plan et du point de vue masculin. Cette passion pour la dame est servie en quelque sorte sans aucune exigence, sans désir, sans espoir même de retour avec ce caractère de don, de projection de l'aimant au-delà même de toute espèce de manifestation de l'aimé, qui est une des formes les plus caractéristiques, les plus élaborées de la relation amoureuse dans ses formes les plus hautement cultivées.

Comment pouvons-nous concevoir cette transformation ? je vous en ai donné le temps premier, et entre les deux il s'est produit quelque chose, et l'on nous dit quoi.

Cette transformation nous allons l'impliquer dans les mêmes termes qui ont servi à analyser la position.

Nous savons par Freud que l'élément par quoi le sujet masculin ou féminin - c'est là le sens de ce que nous dit Freud quand il parle de la phase phallique de l'organisation génitale infantile - arrive juste avant la période de latence, est cette phase phallique qui indique le point de réalisation du génital. Tout y est, jusque y compris le choix de l'objet. I1 y a cependant quelque chose qui n'y est pas, c'est une pleine réalisation de la fonction génitale pour autant qu'elle est structurée, organisée réellement. Il reste ce quelque chose de fantasmatique, d'essentiellement imaginaire qui est la prévalence du phallus, moyennant quoi il y a deux types d'êtres dans le monde : les êtres qui ont le phallus et ceux qui ne l'ont pas, c'est-à-dire qui en sont châtrés, Freud formule ceci ainsi. I1 est tout à fait clair qu'il y a là quelque chose qui vraiment suggère une problématique dont à la vérité les auteurs n'arrivent pas à sortir, pour autant qu'il s'agit de justifier cela d'une façon quelconque par des motifs déterminés pour le sujet dans le réel.

je vous ai déjà dit que je mettrai entre parenthèses les extraordinaires modes d'explication auxquels ceci a contraint les auteurs. Leur mode général se résume à peu près à ceci : il faut bien que, comme chacun sait, tout soit déjà deviné et inscrit dans les tendances inconscientes, que le sujet ait déjà la préformation

de par sa nature de ce quelque chose qui rend adéquate la coopération des sexes. Il faut donc bien que ceci soit déjà une espèce de formation où le sujet trouve quelque avantage, et que déjà il doit y avoir là un processus de défense. Ceci n'est pas, en effet, inconcevable dans une espèce de perspective, mais c'est reculer le problème, et cela en effet engage les auteurs dans une série de constructions qui ne font que remettre à l'origine toute la dialectique symbolique, et qui deviennent de plus en plus impensables à mesure que l'on remonte vers l'origine.

Admettons cela simplement pour le moment, et admettons aussi cette chose plus facile à admettre pour nous que pour les auteurs : c'est simplement que dans cette occasion le phallus se trouve cet élément imaginaire - c'est un fait qu'il faut prendre comme fait - par lequel le sujet au niveau génital est introduit dans la symbolique du don.

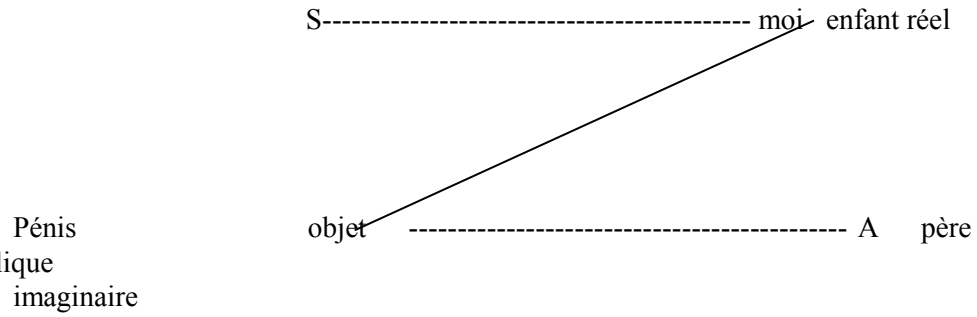
La symbolique du don et la maturation génitale sont deux choses différentes, elles sont liées par quelque chose qui est inclus dans la situation humaine réelle par le fait que c'est au niveau des règles instaurées par la loi dans l'exercice de ses fonctions génitales en tant qu'elles viennent effectivement en jeu dans l'échange inter-humain, c'est parce que les choses se passent à ce niveau, qu'effectivement il y a un lien tellement étroit entre la symbolique du don et la maturation génitale. Mais c'est quelque chose qui n'a aucune espèce de cohérence inter-biologique individuelle pour le sujet. Par contre il s'avère que le fantasme du phallus à l'intérieur de cette symbolique du don au niveau génital, prend sa valeur, et Freud y insiste. Il n'a pas pour une bonne raison, la même valeur pour celui qui possède réellement le phallus, c'est à dire l'enfant mâle, et pour l'enfant qui ne le possède pas, c'est à dire pour l'enfant femelle.

Pour l'enfant femelle c'est très précisément en tant qu'elle ne le possède pas qu'elle va être introduite à la symbolique du don, c'est-à-dire que c'est en tant qu'elle phallicise la situation, c'est-à-dire qu'il s'agit d'avoir ou de n'avoir pas le phallus, qu'elle entre dans le complexe d’œdipe, alors que ce que nous souligne Freud, c'est que pour le garçon ce n'est pas là qu'il y entre, c'est par là qu'il en sort. C'est-à-dire qu'à la fin du complexe d’œdipe, c'est-à-dire au moment où il aura réalisé sur un certain plan la symbolique du don, il faudra effectivement qu'il fasse don de ce qu'il a, alors que si la fille entre dans le complexe d’œdipe, c'est pour autant que ce qu'elle n'a pas, elle a à le trouver dans le complexe d’œdipe, mais ce qu'elle n'a pas - parce que nous sommes déjà au niveau et au plan où quelque chose d'imaginaire entre dans une dialectique symbolique, dans une dialectique symbolique - ce qu'on n'a pas est simplement quelque chose qui est tout aussi existant que le reste, et qui est marqué du signe moins, simplement elle entre donc avec ce moins.

Y entrer avec le moins ou y entrer avec le plus n'empêche pas que ce dont il s'agit - il faut qu'il y ait quelque chose pour qu'on puisse mettre plus ou moins, présence ou absence - que ce dont il s'agit est là en jeu, et c'est cette mise en jeu du phallus qui, nous dit Freud, est le ressort de l'entrée de la fille dans le complexe d’œdipe.

A l'intérieur de cette symbolique du don, toutes sortes de choses peuvent être données en échange, tellement de choses peuvent être données en échange qu'en fin de compte c'est bien pour cela que nous avons tellement d'équivalents du phallus dans ce qui se passe effectivement dans les symptômes. Et Freud va plus loin. Vous trouverez dans cet : « *on bat un enfant* », l'indication formulée en termes tout crus, que si tellement d'éléments des relations prégénitales entrent enjeu dans la dialectique oedipienne, c'est-à-dire si des frustrations au niveau anal, oral tendent à se produire qui sont pourtant quelque chose qui vienne réaliser les frustrations, les accidents, les éléments dramatiques de la relation oedipienne, c'est-à-dire quelque chose qui d'après les prémisses devrait se satisfaire uniquement dans l'élaboration génitale, Freud dit ceci : c'est que, par rapport à ce quelque chose d'obscur qui se passe au niveau du moi, car bien entendu l'enfant n'en a pas l'expérience, les éléments, les objets qui font partie des autres relations prégénitales sont plus accessibles à des représentations verbales. Il va jusqu'à dire que si les objets prégénitaux sont mis en jeu dans la dialectique oedipienne c'est en tant qu'ils se prêtent plus facilement à des représentations verbales, c'est à dire que l'enfant peut se dire plus facilement que ce que le père donne à la mère à l'occasion c'est son urine, parce que son urine c'est quelque chose dont il connaît bien l'usage, très bien la fonction et l'existence comme objet qu'il est plus facile de symboliser, c'est-à-dire de pourvoir du signe plus ou moins qu'un objet qui a pris une certaine réalisation dans l'imagination de l'enfant, que quelque chose qui reste malgré tout extrêmement difficile à saisir, et difficile d'accès pour la fille.

Voici donc la fille dans une position dont on nous dit que la première introduction dans la dialectique de l'œdipe, tient à ceci que le pénis qu'elle désire, elle en recevra du père à la façon d'un substitut, l'enfant. Mais dans l'exemple qui nous occupe, il s'agit d'un enfant réel car elle pouponne un enfant consistant qui est dans le jeu.




D'autre part l'enfant qu'elle pouponne, puisque cela peut satisfaire en elle quelque chose qui est la substitution imaginaire phallique, c'est en le substituant et en se constituant elle comme sujet sans le savoir, comme mère imaginaire, qu'elle se satisfait en ayant cet enfant. C'est bien d'acquérir ce pénis imaginaire

dont elle est fondamentalement frustrée, donc en mettant ce pénis imaginaire au niveau du moi.

Je ne fais rien d'autre que de mettre en valeur ceci qui est caractéristique de la frustration originaire, c'est que tout objet qui est introduit au titre de la frustration, je veux dire qui est introduit par une frustration réalisée, ne peut être et ne saurait être qu'un objet que le sujet prend dans cette position ambiguë qui est celle de l'appartenance a son propre corps. Je vous le souligne car lors qu'on parle des relations primordiales de l'enfant et de la mère, on met entièrement l'accent sur la notion prise passivement de frustration.

On nous dit : l'enfant fait la première épreuve du rapport du principe de plaisir et du principe de réalité dans les frustrations ressenties de la part de la mère, et à la suite de cela vous voyez employé indifféremment le terme de frustration de l'objet ou de perte de l'objet d'amour. Or s'il y a quelque chose sur quoi j'ai insisté dans les précédentes leçons, c'est bien sur la bipolarité ou l'opposition tout à fait marquée qu'il y a entre l'objet réel, pour autant que l'enfant peut en être frustré, à savoir le sein de la mère, et d'autre part la mère en tant qu'elle est en posture d'accorder ou de ne pas accorder cet objet réel.

Ceci suppose qu'il y ait distinction entre le sein et la mère comme objet total, et que c'est ce dont parle Madame Mélanie Klein quand elle parle des objets partiels d'abord, et pour la mère pour autant qu'elle s'institue comme objet total et qu'elle peut créer chez l'enfant la fameuse position dépressive. Ceci est en effet une façon de voir les choses, mais ce qui est éludé dans cette position, c'est que ces deux objets ne sont pas de la même nature. Mais qu'ils soient distingués ou non, il reste que la mère en tant qu'agent est instituée par la fonction de l'appel, qu'elle est d'ores et déjà sous la plus rudimentaire prise comme objet marqué et connoté d'une possibilité de plus ou de moins en tant que présence ou absence, que la frustration réalisée par quoi que ce soit qui se rapporte à la mère comme telle, est frustration d'amour, que tout ce qui vient de la mère comme répondant à cet appel, est quelque chose qui est don, c'est-à-dire autre chose que l'objet. En d'autres termes il y a une différence radicale entre le don comme signe d'amour - et qui comme tel est quelque chose qui radicalement vise un au-delà, quelque chose d'autre, l'amour de la mère - et d'autre part l'objet quel qu'il soit qui vienne là pour la satisfaction des besoins de l'enfant.

La frustration de l'amour et la frustration de la jouissance sont deux choses, parce que la frustration de l'amour est en elle-même grosse de toutes les relations inter-subjectives telles qu'elles pourront se constituer par la suite. Mais la frustration de la jouissance n'est pas du tout en elle-même grosse de n'importe quoi. Contrairement à ce qu'on dit, ce n'est pas la frustration de la jouissance qui engendre la réalité, comme l'a fort bien aperçu avec la confusion ordinaire qui se lit dans la littérature analytique, mais très bien entendu tout de même Mr. Winnicott. Nous ne pouvons pas fonder la moindre genèse de la réalité à propos du fait que l'enfant a ou n'a pas le sein : s'il n'a pas le sein il a faim et il continuera à crier. Autrement dit, qu'est-ce que produit la frustration de la jouissance. Elle produit la relance du désir tout au plus, mais aucune espèce

de constitution d'objet quel qu'il soit, et en fin de compte c'est bien pour cela que M. Winnicott est amené à nous faire la remarque que la chose véritablement saisissable dans le comportement de l'enfant, qui nous permet d'éclairer qu'il y ait effectivement un progrès, progrès qui est constitué et qui nécessite une explication originale, ce n'est pas simplement parce que l'enfant est privé du sein de la mère qu'il en fomente l'image fondamentale, ni non plus aucune espèce d'image, il est nécessaire que cette image en elle-même soit prise comme une dimension originale, cette pointe du sein qui est absolument essentielle, c'est à lui que se substituera et se superposera le phallus. Ils montrent à cette occasion eux-mêmes qu'ils ont en commun ce caractère de devoir nous arrêter en tant qu'ils se constituent comme image, c'est-à-dire que ce qui subsiste, ce qui succède, c'est une dimension originale.

Ce qui succède à la frustration de l'objet de jouissance chez l'enfant, c'est quelque chose qui se maintient dans le sujet à l'état de relation imaginaire, qui n'est pas simplement quelque chose qui polarise la lancée du désir à la façon où, comme chez l'animal, c'est toujours un certain leurre en fin de compte qui s'oriente - ces comportements ont toujours quelque chose de significatif - dans les plumes ou dans les nageoires de son adversaire, qui en fait un adversaire, et on peut toujours lui trouver ce quelque chose qui individualise l'image dans le biologique. C'est là présent sans doute, mais avec ce quelque chose qui l'accentue chez l'homme, et qui est observable dans le comportement de l'enfant.

Ces images sont référées à cette image fondamentale qui lui donne son statut global, comme cette forme d'ensemble à laquelle il s'accroche à l'autre comme tel, qui fait qu'il y a là aussi cette image autour de laquelle peuvent se grouper et se dégrouper les sujets, comme appartenance ou non appartenance, et en somme le problème n'est pas de savoir à quel degré plus ou moins grand le narcissisme conçu au départ comme une espèce d'auto-érotisme imaginé et idéal s'élabore, c'est au contraire de connaître quelle est la fonction du narcissisme originel dans la constitution d'un monde objectal comme tel.

C'est pour cela que Winnicott s'arrête sur ces objets qu'il appelle objets transitionnels et dont sans eux, nous n'aurions aucune espèce de témoignage de la façon dont l'enfant pourrait constituer un monde au départ, de ses frustrations, car bien entendu il constitue un monde. Mais il ne faut pas nous dire que c'est à propos de l'objet de ses désirs dont il est frustré à l'origine. Il constitue un monde pour autant que se dirigeant vers quelque chose qu'il désire, il peut se rencontrer avec quelque chose contre lequel il se cogne ou se brûle, mais ce n'est pas du tout un objet comme engendré d'une façon quelconque par l'objet du désir, ce n'est pas quelque chose qui puisse être modelé par les étapes du développement du désir en tant qu'il s'institue et s'organise dans le développement infantile, c'est autre chose. L'objet pour autant qu'il est engendré par la frustration elle-même, c'est quelque chose dans lequel nous devons admettre l'autonomie de cette production imaginaire dans sa relation à l'image du corps, à savoir comme cet objet ambigu qui est entre les deux, à propos duquel on ne peut parler ni de réalité, ni parler d'irréalité.

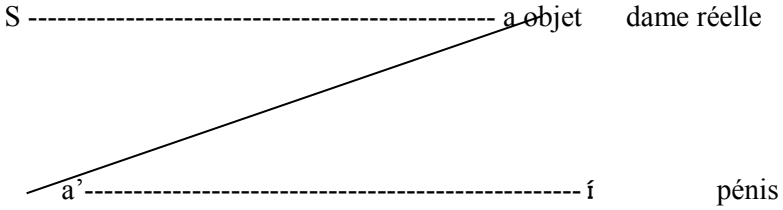
C'est ainsi que s'exprime avec beaucoup de pertinence Mr Winnicott, et au lieu de nous introduire dans tout ce que cela ouvre comme problèmes à

propos de l'introduction de cet objet dans l'ordre du symbolique, il y vient comme malgré lui parce qu'on est forcé d'y aller du moment qu'on s'engage dans cette voie de ces objets mi-réels qui sont les *objets transitionnels* qu'il désigne. Ces objets auxquels l'enfant tient par une espèce d'accrochage qui sont un petit coin de son drap, un bout de bavette - et ceci ne se voit pas chez tous les enfants, mais chez la plupart - ces objets dont il voit très bien quelle doit être la relation terminale avec le fétiche, qu'il a tort d'appeler fétiche primitif, mais en effet qui en est l'origine, Monsieur Winnicott s'arrête et se dit qu'après tout cet objet qui n'est ni réel ni irréel, est ce quelque chose auquel nous n'accordons ni pleine réalité, ni un caractère pleinement illusoire.

Tout ce au milieu de quoi un bon citoyen anglais vit en sachant d'avance comment il faut se comporter, c'est-à-dire vos idées philosophiques, c'est-à-dire votre système religieux, personne ne songe à dire que vous croyez à telle ou telle doctrine en matière religieuse ou philosophique, personne non plus ne songe à vous les retirer, c'est ce domaine entre les deux. Et il n'a pas tort en effet, c'est bien au milieu de cela que se situe la vie, mais comment organiser le reste s'il n'y avait pas cela ?

I1 fait remarquer qu'il ne faut pas non plus là avoir trop d'exigence, et que le caractère de demi-existence dans lequel ces choses sont instituées est bien marqué par la seule chose à laquelle personne ne songe - à moins d'être forcé de l'imposer aux autres comme étant un objet auquel il faut adhérer -l'authenticité ou la réalité dur comme fer de ce que vous promouvez en tant qu'idée religieuse ou qu'illusion philosophique. Bref, que le monde bien inspiré indique que chacun a le droit d'être fou, et à condition de rester fou séparément, et c'est là que commencerait la folie d'imposer sa folie privée à l'ensemble des sujets constitués chacun dans une sorte de monadisme de l'objet transitionnel.

Cet objet transitionnel, ce pénis imaginaire du fait d'avoir son enfant, ce n'est pas autre chose qu'on nous dit en nous affirmant qu'en somme elle l'a son pénis imaginaire du moment qu'elle pouponne son enfant. Alors que faut-il pour qu'elle passe au troisième temps, c'est à dire à la seconde étape des cinq situations que nous ne verrons pas aujourd'hui, à laquelle arrive cette jeune fille amoureuse.



Elle est homosexuelle, et elle aime comme un homme nous dit Freud, bien que le traducteur ait traduit cela par féminin. Notre homosexuelle va être dans la position virile, c'est à dire que ce père qui était au niveau du grand A dans la première étape, est au niveau du moi, pour autant qu'elle a pris la position masculine. Ici il y a la dame, l'objet d'amour qui s'est substitué à l'enfant, puis le pénis symbolique, c'est-à-dire ce qui est dans l'amour à son point le plus élaboré, ce qui est au-delà du sujet aimé. Ce qui dans l'amour est aimé, c'est ce qui est au-delà du sujet, c'est littéralement ce qu'il n'a pas, c'est en tant précisément que la dame n'a pas le pénis symbolique - mais elle a tout pour l'avoir car elle est l'objet élu de toutes les adorations pour le sujet - qu'elle est aimée.

Il se produit une permutation qui fait que le père symbolique est passé dans l'imaginaire par identification du sujet à la fonction du père. Quelque chose d'autre est venu ici dans le moi en matière d'objet d'amour, c'est justement d'avoir cet au-delà qui est le pénis symbolique qui se trouvait d'abord au niveau imaginaire.

Faisons simplement remarquer ceci : que s'est-il passé entre les deux ? Le deuxième temps et la caractéristique de l'observation, et que l'on retrouve au quatrième , c'est qu'il y a eu au niveau de la relation imaginaire introduction de l'action réelle du père, ce père symbolique qui était là dans l'inconscient. Car quand l'enfant réel commence à se substituer au désir du pénis, un enfant que va lui donner le père, c'est un enfant imaginaire ou réel déjà là. C'est assez inquiétant qu'il soit réel, mais il l'était d'un père qui lui, reste quand même - et d'autant plus que l'enfant était réel - inconscient comme progéniteurs.

Seulement le père a donné réellement un enfant, non pas à sa fille, mais à la mère, c'est-à-dire que cet enfant réel désiré inconsciemment par la fille, et auquel elle donnait ce substitut dans lequel elle se satisfaisait, montre déjà sans aucun doute une accentuation du besoin qui donne à la situation son dramatisme. Le sujet en a été frustré d'une façon très particulière par le fait que l'enfant réel comme venant du père en tant que père symbolique a été donné à sa propre mère.

Voilà la caractéristique de l'observation. Quand on dit que c'est sans aucun doute à quelque accommodation des instincts ou des tendances, ou de telle pulsion primitive, que nous devons dans tel cas que les choses se soient précisées dans le sens d'une perversion, fait-on toujours bien le départ de ces trois éléments absolument essentiels, à condition de les distinguer, que sont imaginaire, symbolique et réel ?

Ici vous pouvez remarquer que c'est en tant que s'est introduit le réel, un réel qui répondait à la situation inconsciente au niveau du plan de l'imaginaire, que la situation s'est révélée pour des raisons très structurées, relation de jalousie. Le caractère intenable de cette satisfaction imaginaire à laquelle l'enfant se confinait est que par une sorte d'interposition il est là, réalisé sur

le plan de la relation imaginaire, il est entré effectivement en jeu, et non plus comme père symbolique.

A ce moment là s'instaure une autre relation imaginaire que l'enfant complètera comme elle le pourra, mais qui est marqué de ce fait que ce qui était articulé d'une façon latente au niveau du grand Autre, commence à la façon de la perversion - et c'est pour cela d'ailleurs que ça aboutit à une perversion et pas pour autre chose - commence à s'articuler d'une façon imaginaire en ceci que la fille s'identifie à ce moment au père, elle prend son rôle et devient elle-même le père imaginaire, et elle aussi aura gardé son pénis et s'attache à un objet auquel nécessairement il faut qu'elle donne ce quelque chose que l'objet n'a pas. C'est cette nécessité de motiver, d'axer son amour sur, non pas l'objet, mais sur ce que l'objet n' a pas, ce quelque chose qui nous met justement au cœur de la relation amoureuse comme telle et du don comme tel, ce quelque chose qui rend nécessaire la constellation tierce de l'histoire de ce sujet.

C'est là que nous reprendrons les choses la prochaine fois. Ceci nous permettra d'approfondir à la fois la dialectique du don en tant qu'elle est vue et éprouvée tout à fait primordialement par le sujet, à savoir de voir l'autre face, celle que nous avons laissé de côté tout à l'heure.

J'ai accentué les paradoxes de la frustration du côté de l'objet, mais je n'ai pas dit ce que donnait la frustration d'amour, et ce qu'elle signifiait comme telle.

*8* - LECON DU 23 JANVIER 1957

..... Certains textes de ce fascicule vous permettront de retrouver une nouvelle tentative de la logique, de la retrouver là où elle est, d'une façon particulièrement vivante, c'est-à-dire dans notre pratique, et pour reprendre exactement ce à quoi je fais allusion, à savoir notre fameux jeu de pair et impair. Vous pouvez très facilement y retrouver ces trois temps de la subjectivité en tant qu'elle est en rapport à la frustration et à condition de prendre la frustration au sens du manque d'objet[28]. Vous pouvez les retrouver facilement si vous réfléchissez à ce qu'est la position zéro du problème : c'est l'opposition de l'institution du symbole pur plus ou moins, présence ou absence, dans lequel il n'y a rien qu'une sorte de position objectivable du donné du jeu.

Vous y verrez facilement le second temps dans le fait que dans cette sorte de demande qu'est la déclaration dans le jeu, vous vous mettez en posture d'être ou non gratifié, mais par quelqu'un qui ayant dès lors entre les mains les dés, en est effectivement tout à fait incapable, il ne dépend plus de lui que ce qu'il a en main réponde à votre demande. Vous y avez donc le stade second du rapport duel en tant qu'il institue cet appel et sa réponse sur laquelle s'établit le niveau de la frustration et vous en voyez en même temps le caractère absolument évanouissant et littéralement impossible à satisfaire.

Si le jeu a quelque chose qui vous intéresse et qui lui donne son sens, c'est bien évidemment parce que la troisième dimension, celle de la loi, vous l'introduisez sous cette forme toujours latente à l'exercice du jeu, c'est à savoir que du point de vue du demandeur, de quoi s'agit-il ? L'Autre évidemment, est censé à tout instant lui suggérer une régularité, autrement dit une loi qu'en même temps il s'efforce de lui dérober. C'est dans cette dimension de l'institution d'une loi d'une régularité conçue comme possible et qui à chaque instant et par celui qui propose la partie cachée du jeu, lui est dérobée, et dont il lui suggère un instant la naissance, c'est à ce moment que s'établit ce qui est fondamental dans le jeu, et qui lui donne son sens inter-subjectif, ce qui l'établit dans une dimension non plus duelle mais ternaire telle qu'elle est essentielle.

C'est là dessus que tient la valeur de mon introduction, à savoir qu'il est nécessaire d'introduire trois termes pour que puisse commencer à s'articuler quelque chose qui ressemble à une loi, ces trois temps inter- subjectifs qui sont ceux dans lesquels nous essayons de voir comment s'introduit cet objet qui - du seul fait qu'il vient à notre portée, sous notre juridiction dans la pratique analytique - est un objet dont il faut qu'il entre dans la chaîne symbolique.

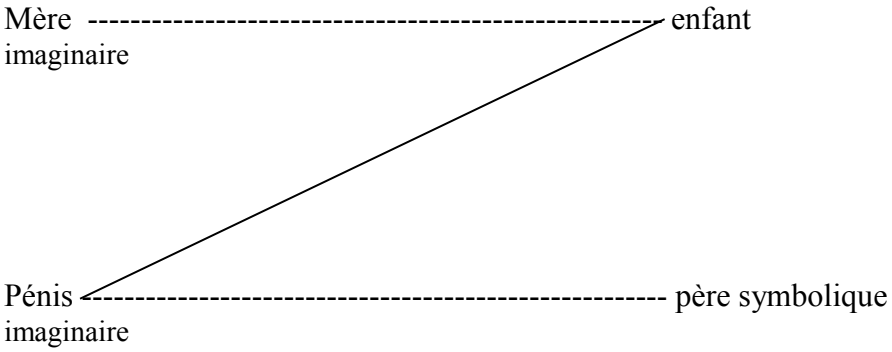
C'est là que nous en étions arrivés la dernière fois au moment où nous prenions l'histoire de notre cas d'homosexualité féminine. Nous étions arrivés à ce que j'appelais le troisième temps, c'est à dire le temps qui s'est constitué de la façon suivant



[28] Voir : *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*, in Ecrits, p.197-215, Seuil.

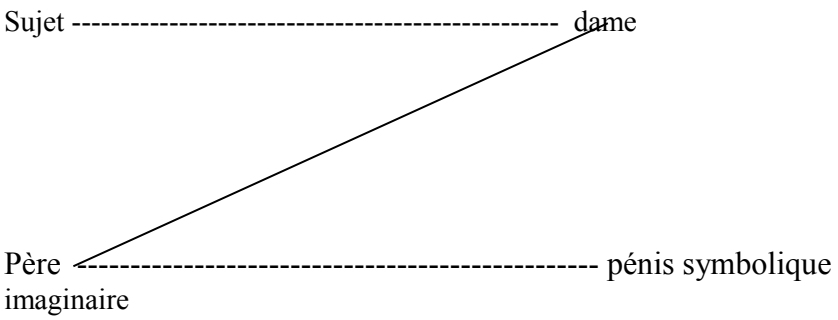
Dans la première situation que nous prenons arbitrairement comme situation de départ - mais il y a déjà eu une sorte de concession à un point de vue progressif, allant du passé vers le futur dans cette ordonnance chronologique des termes - c'est pour faciliter les choses en les rapprochant de ce qui est fait dans la dialectique de la frustration qui, d'être conçue d'une façon sommaire, c'est à dire sans distinguer les plans réel, imaginaire et symbolique, aboutit à des impasses que plus nous avançons, plus j'espère vous faire sentir. Pour l'instant nous essayons d'établir les principes de ces relations entre l'objet et la constitution de la chaîne symbolique.

Nous avons donc la position de la jeune fille quand elle est encore au temps de la puberté, et la première structuration symbolique et imaginaire de sa position se fait de façon classique, comme il est ordonné par la théorie, dans cette équivalence : pénis imaginaire - enfant, qui l'instaure dans une certaine relation de mère imaginaire par rapport à cet au-delà qu'est son père, qui intervient à ce moment en tant que fonction symbolique, c'est-à-dire en tant que celui qui peut donner le phallus, et pour autant que cette puissance du père est à ce moment-là inconsciente que celui qui peut donner l'enfant, est inconscient.




C'est à ce stade que se produit le moment fatal, si on peut dire ; où le père intervient dans le réel pour donner un enfant à la mère, c'est à dire en faisant de cet enfant vis-à-vis de qui elle est en relation imaginaire, quelque chose de réalisé, et qui par conséquent n'est plus soutenable par elle dans la position imaginaire où elle l'instituait.

Nous nous trouvons maintenant au second temps, où l'intervention du père réel au niveau de l'enfant dont elle était alors frustrée, produit la transformation de toute l'équation qui se pose dès lors ainsi : père imaginaire ; la dame ; le pénis symbolique, c'est à dire par une sorte d'inversion, le passage de la relation - ce qui est ici dans l'ordre symbolique qui est celui de sa relation avec son père - le passage de cette relation dans le sens de la relation imaginaire, ou si vous voulez, d'une certaine façon la projection de la relation de la formule inconsciente qui est à ce moment-là celle de son premier équilibre, dans une relation perverse, une relation imaginaire qui est celle de son rapport avec la dame.




C'est ainsi qu'après une première application de nos formules, se pose d'une façon sans aucun doute énigmatique, voire même sur laquelle nous pouvons un instant nous arrêter, la position de ces termes. Néanmoins il convient de remarquer que ces termes, quels qu'ils soient, s'imposent, je veux dire imposent une structure, c'est-à-dire que si nous changions la position de l'un d'entre eux, nous devrions situer ailleurs, et jamais n'importe où, tous les autres.

Tâchons maintenant de voir ce que ceci veut dire. La signification nous en est donnée par l'analyse. Et que nous dit Freud au moment crucial de cette observation, à ce point où par une certaine conception qu'il a prise de la position dont il s'agit, par une intervention qu'il fait dans ce sens, il cristallise d'une certaine façon la position entre lui et la patiente, et d'une façon pas satisfaisante puisque Freud dénonce et affirme que c'est à ce moment là que se rompt la relation analytique ? De toute façon, quoique Freud en pense, il est loin d'être porté à en mettre toute la charge sur une impasse de la position de la malade, de toute façon son intervention à lui, ou sa conception, ses préjugés sur la position, doivent bien être pour quelque chose dans le fait que la situation se rompt.

Rappelons ce qu'est cette position, et comment Freud nous la formule. Il nous dit que les résistances de la malade ont été insurmontables. Ces résistances comment les matérialise-t-il ? Quels exemples en donne t-il ? Quel sens leur donne-t-il ? Il les voit particulièrement exprimées dans des rêves qui, paradoxalement, auraient pu donner bien des espoirs, à savoir les espoirs de normalisation de la situation : ce sont en effet les rêves où il ne s'agit que de réunion, que de conjugo, que de mariage fécond. La patiente y est soumise à un conjoint idéal, et en a des enfants, bref le rêve manifeste quelque chose qui va dans le sens de ce que, sinon là Freud, la société représentée ici par la famille, peut souhaiter de mieux comme issue du traitement.

Freud, fort de tout ce que la patiente lui dit de sa position et de ses intentions, loin de prendre le texte du rêve au pied de la lettre, n'y voit comme il le dit, qu'une ruse de la patiente, et quelque chose destiné expressément à le décevoir, plus exactement à la manière que j'évoquais tout à l'heure dans cet usage du jeu intersubjectif du devinement, pour l'illusionner et le désillusionner à la fois. Il est remarquable que ceci suppose, comme Freud le remarque, qu'on puisse lui objecter à ce moment : mais alors l'inconscient peut

donc mentir, point sur lequel Freud s'arrête longuement, qu'il discute et sur lequel il prend soin de répondre d'une façon fort articulée.

Car reprenant la distinction qu'il y a dans la *Science des rêves*, entre le préconscient et l'inconscient, il manifeste ce que de même il rappelle dans une autre observation - à laquelle nous viendrons, et à propos de laquelle j'ai donné à la suite du rapport de Lagache sur le transfert, une petite intervention résumative des positions dans lesquelles je pense que l'on doit concevoir le cas Dora - ce que dans le cas Dora il s'agit de détacher, un passage de la Traumdeutung qui est la comparaison à propos des rapports du désir inconscient et du désir préconscient, la comparaison entre capitaliste et entrepreneur. C'est le désir préconscient qui si l'on peut dire, est l'entrepreneur du rêve, mais le rêve n'aurait rien de suffisant pour s'instituer comme représentant de ce quelque chose qui s'appelle l'inconscient, s'il n'y avait pas un autre désir qui donne le fond du rêve et qui est le désir inconscient. II distingue donc fort bien cela, jusqu'à ceci près qu'il n'en tire pas les extrêmes conséquences. Ce qu'il y a en somme de distinct entre ce que le sujet amène dans son rêve qui est du niveau de l'inconscient, et le facteur de la relation duelle, de la relation à celui à qui on s'adresse quand on raconte ce rêve, quand on l'aborde dans l'analyse, et c'est dans ce sens que je vous dit qu'un rêve, qui se produit au cours d'une analyse a toujours une certaine direction vers l'analyste, et cette direction n'est pas toujours obligatoirement la direction inconsciente.

Toute la question est de savoir s'il faut mettre l'accent sur ce qui est de l'intention, et qui reste toujours les intentions que Freud nous dit être d'une façon avouée celles de la malade, à savoir celles de jouer avec son père où la malade arrive à formuler le jeu de la tromperie, c'est-à-dire de feindre de se faire traiter et de maintenir ses positions et sa fidélité à la dame, ou est-ce que ce quelque chose qui s'exprime dans le rêve doit purement et simplement être conçu dans cette perspective de la tromperie, en d'autres termes, dans son intentionnalisation préconsciente ?

II ne semble pas, car si nous y regardons de près, que voyons-nous qui se formule ? Sans doute là une dialectique de tromperie, mais ce qui se formule ramené au signifiant, c'est précisément ce qui est détourné à l'origine dans la première position et qui s'appelle dans l'inconscient à cette étape, et aussi bien donc dans l'inconscient à la troisième étape qui est ceci qui se formule de la façon suivante : venant du père - à la façon dont le sujet reçoit son message sous une forme inversée de son propre message, sous la forme « *Tu es ma femme* », « *Tu es mon maître* », « *Tu auras un enfant de moi* » - c'est à l'entrée de l'œdipe ou tant que l'œdipe n'est pas résolu, la promesse sur laquelle se fonde l'entrée de la fille dans le complexe d'œdipe, c'est de là qu'est partie la position. Et en fait si nous trouvons dans le rêve quelque chose qui s'articule comme une situation qui satisfait à cette promesse, c'est toujours le même contenu de l'inconscient qui s'avère, et si Freud hésite devant lui, c'est très précisément faute d'arriver à une formulation tout à fait épurée de ce qu'est le transfert.

Il y a dans le transfert un élément imaginaire et un élément symbolique, et par conséquent un choix à faire. Si le transfert a un sens, si ce que Freud nous a apporté ultérieurement avec la notion de wiederholungszwang telle que

j'ai pris soin de passer une année autour pour vous faire voir ce qu'elle pouvait vouloir dire, c'est avant tout et uniquement pour autant qu'il y a insistance propre à la chaîne symbolique comme telle. Cette insistance propre à la chaîne symbolique n'est pas par définition assumée par le sujet. Néanmoins le seul fait qu'elle se reproduise et qu'elle vienne à l'étape trois comme subsistante, comme se formulant dans un rêve, même si ce rêve au niveau imaginaire, c'est-à-dire dans la relation directe avec le thérapeute paraît un rêve trompeur, il n'en est pas moins à proprement parler, et lui seul, le représentant du transfert au sens propre.

Et c'est là que Freud avec une audace qui serait fondée sur une position moins oscillante de sa notion du transfert, pouvait mettre à coup sûr sa confiance, et aurait pu intervenir à cette condition de concevoir bien précisément que le transfert se passe au niveau de l'articulation symbolique essentiellement, que quand nous parlons de transfert quand quelque chose prend son sens du fait que l'analyste devient le lieu du transfert, c'est très précisément en tant qu'il s'agit de l'articulation symbolique comme telle, ceci avant bien entendu que le sujet l'ait assumé, car c'est très précisément un rêve de transfert. Freud note qu'à ce moment-là il s'est quand même produit quelque chose qui est de l'ordre du transfert, simplement il n'en tire ni la conséquence stricte, ni non plus la méthode correcte d'intervention.

Je le signale parce qu'à la vérité ceci n'est pas simplement à remarquer sur un cas particulier qui serait ce cas, nous avons également un autre cas dans lequel le problème s'ouvre au même niveau de la même façon, à ceci près que Freud fait l'erreur exactement contraire, et qui est très précisément le cas de Dora.

Ces deux cas si l'on peut dire, s'équilibrent admirablement, ils s'entrecroisent strictement l'un l'autre, mais pas seulement pour autant que s'y produit dans un sens dans un des cas cette confusion de la position symbolique avec la position imaginaire, et dans l'autre cas la confusion dans le sens contraire. On peut dire que dans leur constellation totale, ces deux cas se correspondent strictement l'un l'autre, à ceci près que l'un s'organise par rapport à l'autre dans la forme du positif au négatif; je pourrais dire qu'il n'y a pas meilleure illustration de la formule de Freud, que la perversion est le négatif de la névrose. Encore faut-il le développer.

Rappelons rapidement les termes du cas Dora, par la communauté qu'ils ont avec les termes de la constellation présente. Nous avons dans le cas Dora, exactement au premier plan les mêmes personnages : un père, une fille, et aussi une dame, Madame K, et c'est quelque chose d'autant plus frappant pour nous, que c'est aussi autour de la dame que tourne tout le problème, encore que la chose soit dissimulée à Freud dans la présentation de la fille qui est une petite hystérique, et qu'on lui amène pour quelques symptômes qu'elle a eus, sans doute mineurs, mais quand même caractérisés. Et surtout la situation est devenue intolérable à la suite de quelque chose qui est une sorte de démonstration ou d'intention de suicide qui a fini par alarmer sa famille. Quand on l'amène à Freud, le père la présente comme une malade, et sans aucun doute ce passage au niveau de la consultation est un élément qui dénote à lui tout seul une crise

dans l'ensemble social où jusque là la situation s'était maintenue avec un certain équilibre. Néanmoins cet équilibre singulier s'était rompu déjà depuis deux ans, et était constitué par une position d'abord dissimulée à Freud, à savoir que le père avait Mme K. pour maîtresse, que cette femme était mariée avec un monsieur appelé Mr K., et qui vivaient dans une sorte de relation de quatuor avec le couple formé par le père et la fille, la mère étant absente de la situation.

Nous voyons déjà à mesure que nous avançons toujours plus avant, le contraste avec la situation d'homosexualité. Ici la mère est présente puisque c'est elle qui ravit à la fille l'attention du père, et introduit cet élément de frustration réel qui aura été le déterminant dans la formation de la constellation perverse. Alors que dans le cas de Dora c'est le père qui introduit la dame et qui paraît l'y maintenir, ici c'est la fille qui l'introduit. Ce qui est frappant dans cette position, c'est que Dora tout de suite marque à Freud sa revendication extrêmement vive concernant l'affection de son père dont elle lui dit qu'il lui a été ravi par cette liaison dont elle démontre tout de suite à Freud qu'elle a toujours suivi l'existence et la permanence et la prévalence, et qu'elle en est venue à ne plus pouvoir tolérer, et vis-à-vis de laquelle tout son comportement manifeste sa revendication.

Freud, par un pas qui est le plus décisif de la qualité à proprement parler dialectique de premier pas de l'expérience freudienne, la ramène à la question : ce contre quoi vous vous insurgez là comme contre un désordre, n'est-ce pas quelque chose à quoi vous avez vous-même participé ? Et en effet il met très vite en évidence que jusqu'à un moment critique, cette position a été soutenue de la façon la plus efficiente par Dora elle-même, qui s'est trouvée beaucoup plus que complaisante à cette position singulière, mais qui en était vraiment la cheville, protégeant en quelque sorte les apartés du couple du père et de la dame, se substituant d'ailleurs dans un des cas à la dame dans ses fonctions, c'est-à-dire s'occupant des enfants par exemple, et d'autre part à mesure qu'on va plus avant dans la notion et la structure du cas, marquant même un lien tout à fait spécial avec la dame dont elle se trouvait être la confidente, et semble-t-il être allée avec elle fort loin dans les confidences.

Ce cas est d'une richesse telle qu'on peut encore y faire des découvertes, et ce rappel rapide ne peut en aucune façon remplacer la lecture attentive du cas. Signalons entre autre, cet intervalle de neuf mois entre deux symptômes, et que Freud croit découvrir parce que la malade le lui donne d'une façon symbolique. Mais si on y regarde de près, on s'apercevra que dans l'observation il s'agit en réalité de quinze mois. Et ces quinze mois ont un sens parce que c'est un quinze qui se trouve partout dans l'observation, et il est utile pour la compréhension en tant qu'il se fonde sur des nombres et sur une valeur purement symbolique.

Je ne peux que vous rappeler aujourd'hui en quels termes se pose tout le problème au long de l'observation. Ce n'est pas seulement que Freud après coup s'aperçoive que s'il échoue c'est en raison d'une résistance de la patiente à admettre qu'elle est - comme Freud le lui suggère de tout le poids de son

insistance et de son autorité - la relation amoureuse qui la lie à Mr K. Ce n'est pas simplement cela que vous pouvez lire tout au long de l'observation, ce n'est pas simplement en note et après coup que Freud indique qu'il y a eu sans doute une erreur, à savoir qu'il aurait dû comprendre que l'attachement homosexuel à Mme K. était la véritable signification, et de l'institution de sa position primitive, et de sa crise sur laquelle nous arrivons. Ce n'est pas seulement que Freud le reconnaisse après coup. Tout au long de l'observation, Freud est dans la plus grande ambiguïté concernant l'objet réel du désir de Dora.

Là encore nous nous trouvons dans une position du problème qui est celle d'une formulation possible de cette ambiguïté en quelque sorte non résolue. Il est clair que Mr K. dans sa personne a une importance tout à fait prévalente pour Dora, et que quelque chose comme un lien libidinal est avec lui établi. Il est clair aussi que quelque chose qui est d'un autre ordre et qui pourtant est aussi d'un très grand poids, à tout instant joue son rôle dans le lien libidinal avec Mme K. Comment les concevoir l'un et l'autre d'une façon qui justifierait le progrès de l'aventure, sa crise, le point de rupture de l'équilibre, qui permettrait également de concevoir et le progrès de l'aventure, et le moment où elle s'arrête ?

Déjà dans une première critique ou abord du problème et de l'observation que j'ai faite il y a cinq ans, conformément à la structure des hystériques, j'indiquais ceci : l'hystérique est quelqu'un qui aime par procuration - vous retrouvez ceci dans une foule d'observations hystériques - hystérique est quelqu'un dont l'objet est homosexuel et qui aborde cet objet homosexuel par identification avec quelqu'un de l'autre sexe.

C'est un premier abord en quelque sorte clinique de la patiente. J'avais été plus loin, et partant de la notion de la relation narcissique en tant qu'elle est fondatrice du moi, qu'elle est la matrice de cette constitution de cette fonction imaginaire qui s'appelle le moi, je disais qu'en fin de compte nous en avions des traces pour l'observation : c'est en tant que le moi - seulement le moi - de Dora a fait une identification à un personnage viril - je parle dans la situation complète, dans le quadrille - c'est en tant qu'elle est Mr K. que les hommes sont pour elle autant de cristallisations possibles de son moi, que la situation se comprend. En d'autres termes c'est par l'intermédiaire de Mr. K., c'est en tant qu'elle est Mr. K., et c'est au point imaginaire que constitue la personnalité de Mr K. qu'elle est attachée au personnage de Mme K. J'étais allé encore plus loin, et j'avais dit : Mme K. est quelqu'un d'important, pourquoi ? Elle n'est pas importante simplement parce qu'elle est un choix entre d'autres objets, elle n'est pas simplement quelqu'un dont on puisse dire qu'elle est investie de cette fonction narcissique qui est au fond de toute énamoration. Mme K., comme les rêves l'indiquent, car c'est autour des rêves que porte le poids essentiel de l'observation, Mme K. c'est la question de Dora.

Tâchons maintenant de transcrire cela dans notre formulation présente, et d'essayer de situer ce qui dans ce quatuor, vient s'ordonner dans notre schéma fondamental. Dora est une hystérique, c'est-à-dire quelqu'un qui est venu au niveau de la crise oedipienne, et qui dans cette crise oedipienne a pu à la fois,

et n'a pas pu la franchir. I1 y a pour cela une raison : c'est que son père à elle, contrairement au père de l'homosexuelle est impuissant. Toute l'observation repose sur cette notion centrale de l'impuissance du père. Voici donc l'occasion de mettre en valeur d'une façon particulièrement exemplaire quelle peut être la fonction du père en tant que telle par rapport au manque d'objet.

Par quoi la fille entre dans l'œdipe ? Quelle peut être la fonction du père en tant que donateur ? En d'autres termes, cette situation repose sur la distinction que j'ai faite à propos de la frustration primitive, de celle qui peut s'établir dans le rapport d'enfant à mère, à savoir cette distinction entre l'objet en tant qu'après la frustration son désir subsiste, que l'objet est appartenance du sujet, que la frustration n'a de sens qu'autant que cet objet subsiste après la frustration, la distinction de ce dans quoi ici la mère intervient, c'est-à-dire dans un autre registre en tant qu'elle donne ou ne donne pas, en tant que ce don est ou non signe d'amour.

Voici ici le père qui est fait pour être celui qui symboliquement donne cet objet manquant. Ici il ne le donne pas parce qu'il ne l'a pas. La carence phallique du père est ce qui traverse toute l'observation comme une note absolument fondamentale, constitutive de la position.

Est-ce que là encore nous nous trouvons en quelque sorte sur un seul plan, à savoir que c'est purement et simplement par rapport à ce manque que toute la crise va s'établir ? Observons de quoi il s'agit. Qu'est-ce que donner ? Autrement dit, quelle dimension est introduite dans la relation d'objet au niveau où elle est portée au degré symbolique par le fait que l'objet peut ou non être donné ? En d'autres termes, est-ce jamais l'objet qui est donné ? C'est là la question dont nous voyons dans l'observation de Dora une des issues tout à fait exemplaire, car ce père dont elle ne reçoit pas le don viril symboliquement, elle lui reste très attachée, elle lui reste si attachée que son histoire commence exactement avec - à cet âge d'issue de l'œdipe - toute une série d'accidents hystériques qui sont très nettement liés à des manifestations d'amour pour ce père qui, à ce moment-là, apparaît plus que jamais et décisivement comme un père blessé et malade, comme un père frappé dans ses puissances vitales elle-mêmes. L'amour qu'elle a pour ce père est très précisément à ce moment-là, lié strictement corrélativement, coextensivement à la diminution de ce père.

Nous avons donc là une distinction très nette : ce qui intervient dans la relation d'amour, ce qui est demandé comme signe d'amour, n'est jamais que quelque chose qui ne vaut que comme signe, ou, pour aller encore plus loin, il n'y a pas de plus grand don possible, de plus grand signe d'amour que le don de ce qu'on n'a pas.

Mais remarquons bien ceci : la dimension du don n'existe qu'avec l'introduction de la loi, avec le fait que le don, comme nous l'affirme et nous le pose toute la méditation sociologique, est quelque chose qui circule. Le don que vous faites, c'est toujours le don que vous avez reçu. Mais entre deux sujets, ce cycle de dons vient encore d'ailleurs, car ce qui établit la relation d'amour, c'est que ce don est donné si l'on peut dire pour rien. Le rien pour rien qui est le principe de l'échange est une formule, comme toute formule, où intervient

le rien ambigu. Ce rien pour rien qui paraît la formule même de l'intérêt, est aussi la formule de la pure gratuité. I1 n'y a en effet dans le don d'amour que quelque chose de donné pour rien, et qui ne peut être que rien. Autrement dit, c'est pour autant qu'un sujet donne quelque chose d'une façon gratuite, que pour autant que derrière ce qu'il donne il y a tout ce qui lui manque, que le don primitif, d'ailleurs tel qu'il s'exerce effectivement à l'origine des échanges humains sous la forme du potlatch .....

Ce qui fait le don, c'est que le sujet sacrifie au-delà ce qu'il a.

je vous prie de remarquer que si nous supposons un sujet qui ait en lui la charge de tous les biens possibles, de toutes les richesses, qui ait en quelque sorte le comble possible de tout ce qu'on peut avoir, un don venant d'un tel sujet n'aurait littéralement aucunement la valeur d'un signe d'amour. Et s'il est possible que les croyants s'imaginent pouvoir aimer Dieu parce que Dieu est censé avoir en lui effectivement cette totale plénitude et ce comble, il est bien certain que si la chose est même pensable de cette reconnaissance, pour quoi que ce soit, par rapport à celui qui aurait posé que très précisément au fond de toute croyance il y a tout de même ce quelque chose qui reste là tant que cet être qui est censé être pensé comme un être qui est un tout, il lui manque sans aucun doute le principal dans l'être, c'est-à-dire l'existence. C'est-à-dire qu'au fond de toute croyance au Dieu comme parfaitement et totalement munificent il y a ce je ne sais quoi qui lui manque toujours et qui fait qu'il est tout de même toujours supposable qu'il n'existe pas. Il n'y a aucune raison d'aimer Dieu, si ce n'est que peut-être il n'existe pas.

Ce qui est certain, c'est que c'est bien là que Dora en est au moment où elle aime son père. Elle l'aime précisément pour ce qu'il ne lui donne pas. Toute la situation est impensable en dehors de cette position primitive qui se maintient jusqu'à la fin, mais dont il y a à concevoir comment elle a pu être supportée, tolérée, étant donné que le père s'engage devant Dora dans quelque chose d'autre, et que Dora semble même avoir induit. Toute l'observation repose sur ceci que nous avons le père, Dora, Mme K

DORA

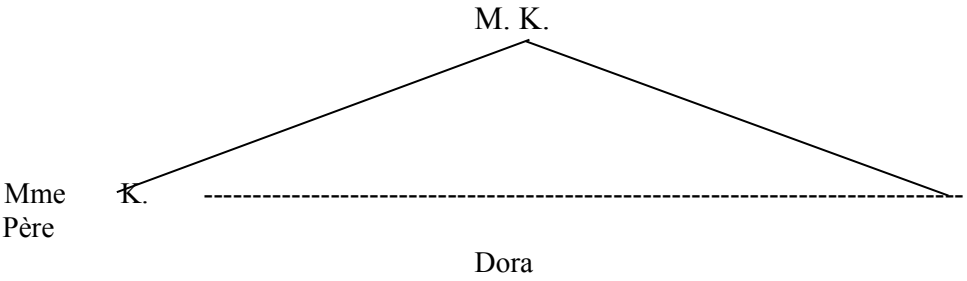
Mme K. ----------I---------- Père

Toute la situation s'instaure comme si Dora avait à se poser la question qu'est-ce que mon père aime dans Mme K. ? Madame K. se présente comme quelque chose que son père peut aimer au-delà d'elle-même, et ce à quoi Dora s'attache, c'est à ce quelque chose qui est aimé par son père dans une autre, dans cette autre en tant qu'elle ne sait pas ce que c'est, ceci très conformément à ce qui est supposé par toute la théorie de l'objet phallique, c'est-à-dire que pour que le sujet féminin entre dans la dialectique de l'ordre symbolique, il faut qu'il y entre par quelque chose qui est ce don du phallus.

Il ne peut pas y entrer autrement. Ceci donc suppose que le besoin réel qui n'est pas nié par Freud, qui ressortit à l'organe féminin comme tel, à la physiologie de la femme, est quelque chose qui n'est jamais donné d'entrée dans l'établissement de la position du désir. Le désir vise le phallus en tant qu'il doit être reçu comme don, pour ceci il faut qu'il soit porté au niveau du don absent ou présent. D'ailleurs, c'est en tant qu'il est porté à la dignité d'objet de don qu'il fait entrer le sujet dans la dialectique de l'échange, celui qui normalisera toutes ces positions, jusqu'à y compris les interdictions essentielles qui fondent ce mouvement général de l'échange. C'est à l'intérieur de cela que le besoin réel, que Freud n'a jamais songé à nier comme existant, lié à l'organe féminin comme tel, se trouvera avoir sa place et se satisfaire si l'on peut dire, latéralement. Mais il n'est jamais repéré symboliquement pour quelque chose qui ait un sens, il est toujours essentiellement à lui-même problématique, placé en avant d'un certain franchissement symbolique, et c'est bien en effet ce dont il s'agit pendant tout le déploiement de ces symptômes et le déploiement de cette observation.

Dora s'interroge : Qu'est-ce qu'une femme ? Et c'est pour autant que Mme K. incarne cette fonction féminine comme telle qu'elle est pour Dora la représentation de ce dans quoi elle se projette comme étant la question. C'est en tant qu'elle est elle, sur le chemin du rapport duel avec Mme K., qu'en d'autres termes Mme K. est ce qui est aimé au delà de Dora. C'est en somme ce pourquoi elle se sent elle-même, Dora, intéressée à cette position, c'est que Mme K. est en quelque sorte aimée au delà d'elle-même. C'est parce que Mme K. réalise ce qu'elle, Dora, ne peut pas ni savoir ni connaître de cette situation où Dora ne trouve pas à se loger, pour autant que l'amour est quelque chose qui, dans un être, est aimé au-delà de ce qu'il est, c'est quelque chose qui en fin de compte, dans un être est ce qui lui manque, et aimer pour Dora se situe quelque part entre son père et Mme K., pour autant que parce que son père aime Mme K., elle Dora, se sent satisfaite, mais à condition bien entendu que cette position soit maintenue.

Cette position qui par ailleurs est symbolisée de mille manières, à savoir que ce père impuissant supplée par tous les moyens du don symbolique, y compris les dons matériels, à ce qu'il ne réalise pas comme présence virile, et il en fait effectivement bénéficier Dora au passage, par toutes sortes de munificences qui se répartissent également sur la maîtresse et sur la fille. I1 la fait ainsi participer à cette position symbolique. Néanmoins ceci ne suffit pas encore, et Dora essaye de rétablir, de restituer l'accès à une position manifestée dans le sens inverse. Je veux dire que c'est, non plus vis-à-vis du père, mais vis-à-vis de la femme qu'elle a en face d'elle, Mme K., qu'elle essaie de rétablir une situation triangulaire, et c'est ici qu'intervient Mr K., c'est-à-dire qu'effectivement par lui peut se fermer le triangle, mais dans une position inversée.

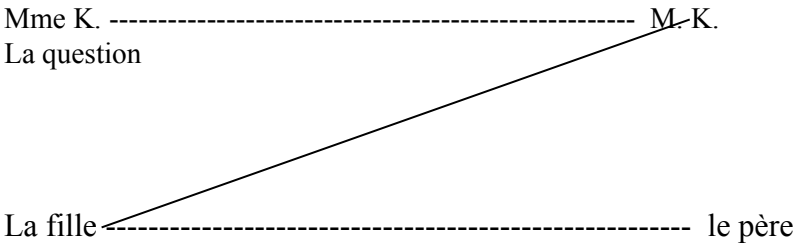



Par intérêt pour sa question elle va considérer Mr. K. comme quelqu'un qui participe à ce qui symbolise dans l'observation le côté question de la présence de Mme K., à savoir cette adoration encore exprimée par une association symbolique très manifeste donnée dans l'observation, à savoir la Madone Sixtine.

Mme K. est l'objet de l'adoration de tous ceux qui l'entourent, et c'est en tant que participante à cette adoration que Dora en fin de compte se situe par rapport à elle.

Mr. K est la façon dont elle normative cette position en essayant de réintégrer quelque chose qui fasse entrer l'élément masculin dans le circuit, et effectivement c'est au moment où Mr K. lui dit, non pas qu'il la courtise ou qu'il l'aime, non pas même s'approche d'elle d'une façon intolérable pour une hystérique, c'est au moment où il lui dit : *Ich habe nichts an meiner Frau* qu'elle le gifle.

L'élément important c'est que Mr K. déclare à un moment quelque chose qui a un sens particulièrement vivant, si nous donnons ce terme de « *rien* » toute sa portée et tout son sens, la formule même allemande est particulièrement expressive. Il lui dit en somme quelque chose par où il se retire lui-même du circuit ainsi constitué, et qui dans son ordre s'établit ainsi




Dora peut bien admettre que son père aime en elle et par elle, ce qui est au-delà, Mme K., mais alors pour que Mr K. soit tolérable dans cette position, il faut qu'il occupe la fonction exactement inverse et équilibrante, à savoir que Dora elle, soit aimée par lui au-delà de sa femme, mais en tant que sa femme est pour lui quelque chose. Ce quelque chose c'est la même chose que ce rien qu'il doit y avoir au-delà, c'est à dire Dora dans l'occasion. S'il lui dit qu'il n'y a rien du côté de sa femme - ce *an* en allemand marque bien dans ce rapport

très particulier qu'il ne dit pas que sa femme n'est rien pour lui. Il n'y a rien. *An* est quelque chose que nous retrouvons sous mille locutions allemandes, la formule allemande qui lui est particulière montre que *an* est une adjonction dans l'au-delà de ce qui manque. C'est précisément ce que nous retrouvons ici - il veut dire qu'il n'y a rien après sa femme : ma femme n'est pas dans le circuit.

Qu'en résulte-t-il ? Dora ne peut pas tolérer cela, c'est à dire qu'il s'intéresse à elle, Dora, qu'en tant qu'il ne s'intéresse qu'à elle. Toute la situation du même coup est rompue. Si Mr K. ne s'intéresse qu'à elle, c'est que son père ne s'intéresse qu'à Mme K., et à ce moment-là, elle ne peut plus le tolérer. Pourquoi ?

Elle rentre pourtant bien aux yeux de Freud, dans une situation typique comme Monsieur Claude Lévi-Strauss l'explique dans les *Structures élémentaires de la parenté* : l'échange des liens de l'alliance consiste exactement en ceci : j'ai reçu une femme et je dois une fille. Seulement ceci qui est le principe même de l'institution de l'échange et de la loi, fait de la femme purement et simplement un objet d'échange, elle n'est intégrée là-dedans par rien.

Si en d'autres termes, elle n'a pas elle-même renoncé à quelque chose, c'est-à-dire précisément au phallus paternel conçu comme objet de don, elle ne peut rien concevoir subjectivement parlant qu'elle ne reçoive d'autres, c'est à dire d'un homme. Dans toute la mesure où elle est exclue de cette première institution du don et de la loi dans le rapport direct du don d'amour, elle ne peut vivre cette situation qu'en se sentant réduite purement et simplement à l'état d'objet. Et c'est bien ce qui se passe à ce moment-là. Dora se révolte absolument et commence à dire : mon père me vend à quelqu'un d'autre, ce qui est en effet le résumé clair et parfait de la situation, pour autant qu'elle est maintenue dans ce demi-jour.

En fait c'est bien une façon de payer si on peut dire la complaisance du mari, c'est-à-dire de Mr K., que de lui laisser mener dans une sorte de tolérance voilée cette courtisannerie à laquelle au long des années il s'est livré auprès de Dora.

C'est donc en tant que Mr K. s'est avoué comme étant quelqu'un qui ne fait pas partie d'un circuit où Dora puisse, soit l'identifier à elle-même, soit penser que elle, Dora, est l'objet de Mr K. au-delà de la femme par où elle se rattache à lui, c'est en tant que rupture de ces liens subtils et ambigus sans doute, mais qui ont dans chaque cas un sens et une orientation parfaite, qu'est entendue cette rupture de ces liens et que Dora ne trouve plus sa place dans le circuit que d'une façon extrêmement instable. Mais elle la trouve d'une certaine façon, et à chaque instant c'est en tant que rupture de ces liens que la situation se déséquilibre et que Dora se voit chue au rôle de pur et simple objet, et commence alors à entrer en revendication de ce quelque chose qu'elle était très disposée à considérer, qu'elle recevait jusqu'à présent, même par l'intermédiaire d'une autre, qui est l'amour de son père. A partir de ce moment là elle le revendique exclusivement, puisqu'il lui est refusé totalement.

Quelle différence apparaît entre ces deux registres et ces deux situations dans lesquelles respectivement sont impliquées l'une et l'autre, à savoir Dora et notre homosexuelle ?

Pour aller vite et terminer sur quelque chose qui fasse image, je vais vous dire ceci que nous confirmerons : s'il est vrai que ce qui est maintenu dans l'inconscient de notre homosexuelle c'est la promesse du père : tu auras un enfant de moi, et si ce qu'elle montre dans cet amour exalté pour la dame c'est justement, comme nous le dit Freud, le modèle de l'amour absolument désintéressé, de l'amour pour rien, ne voyez-vous pas que dans ce premier cas tout se passe comme si la fille voulait montrer à son père ce qu'est un véritable amour, cet amour que son père lui a refusé.

Sans doute il s'y est impliqué dans l'inconscient du sujet, sans doute parce qu'il trouve auprès de la mère plus d'avantages, et en effet cette relation est fondamentale dans toute entrée de l'enfant dans l'œdipe, c'est à savoir la supériorité écrasante du rival adulte. Ce qu'elle lui démontre, c'est comment on peut aimer quelqu'un, non pas seulement pour ce qu'il a, mais littéralement pour ce qu'il n'a pas, pour ce pénis symbolique qu'elle sait bien elle, qu'elle ne trouvera pas dans la dame, parce qu'elle sait très bien elle, où il se trouve, c'est à dire chez son père qui n'est pas, lui, impuissant.

En d'autres termes, ce que la « perversion » exprime dans ce cas, c'est qu'elle s'exprime entre les lignes, par contrastes, par allusions, elle est cette façon qu'on a de parler de tout autre chose, mais qui nécessairement par une suite rigoureuse des termes qui sont mis en jeu, implique sa contrepartie qui est ce qu'on veut faire entendre à l'autre.

En d'autres termes vous retrouvez là ce que j'ai appelé autrefois devant vous, au sens le plus large, la métonymie, c'est-à-dire faire entendre quelque chose en parlant de quelque chose de tout à fait autre. Si vous n'appréhendez pas dans toute sa généralité cette notion fondamentale de la métonymie, il est tout à fait inconcevable que vous arriviez à une notion quelconque de ce que peut vouloir dire la perversion dans l'imaginaire.

Cette métonymie est le principe de tout ce qu'on peut appeler dans l'ordre de la fabulation et de l'art, le réalisme. Car le réalisme n'a littéralement aucune espèce de sens. Un roman qui est fait d'un tas de petits traits qui ne veulent rien dire, n'a aucune valeur, si très précisément il ne fait pas vibrer harmoniquement quelque chose qui a un sens au-delà. Si les grands romanciers sont supportables, c'est pour autant que tout ce qu'ils s'appliquent à nous montrer trouve son sens, non pas du tout symboliquement, non pas allégoriquement, mais par ce qu'ils font retentir à distance. Et il en est de même pour le cinéma. De même la fonction de la perversion du sujet est une fonction métonymique.

Mais est-ce la même chose pour Dora qui est une névrotique ? C'est tout autre chose. A voir le schéma on constate que dans la perversion nous avons affaire à une conduite signifiante qui indique un signifiant qui est plus loin dans la chaîne signifiante, en tant qu'il lui est lié par un signifiant nécessaire. Dans le cas de Dora c'est en tant que Dora prise comme sujet se met à tous les pas

sous un certain nombre de signifiants dans la chaîne, c'est en tant que littéralement Mme K. est sa métaphore. Parce que Dora ne peut rien dire de ce qu'elle est, ni à quoi elle sert, ni à quoi sert l'amour. Simplement elle sait que l'amour existe, et elle en trouve une historisation dans laquelle elle trouve sa place sous la forme d'une question qui est centrée sur le contenu et l'articulation de tous ses rêves qui ne signifient rien d'autre la boîte à bijoux, etc.… C'est en tant que Dora s'interroge sur ce que c'est qu'être une femme qu'elle s'exprime comme elle s'exprime par des symptômes.

Ces symptômes sont des éléments signifiants, mais pour autant que sous eux court un signifié perpétuellement mouvant qui est la façon dont Dora s'y implique et s'y intéresse. C'est en tant que métaphorique que la névrose de Dora prend son sens, et peut être dénouée. Et c'est justement d'avoir, lui Freud, introduit dans cette métaphore, et d'avoir voulu forcer l'élément réel qui dans toute cette métaphore tente à s'y réintroduire, en disant : ce que vous aimez c'est ceci précisément, que bien entendu quelque chose tend à se normaliser dans la situation par l'entrée en jeu de Mr K. Mais ce quelque chose reste à l'état métaphorique, et la preuve en est que si Freud peut bien en effet penser, avec cette espèce de prodigieux sens intuitif qu'il a des significations, qu'il y a quelque chose qui ressemble à une sorte d'engrossement de Dora, de quelque chose après la crise de rupture avec Mr K., c'est en effet une sorte d'étrange fausse-couche significative qui se produit. Freud croit neuf mois parce que Dora dit elle-même neuf mois, et elle avoue elle-même par là qu'il y a là comme une sorte de grossesse. Mais c'est en effet au delà de cela, après ce qu'il est normal d'appeler pour Dora, le délai d'accouchement, qu'il est significatif que Dora voie le dernier retentissement de ce quelque chose en quoi elle reste nouée à Mr K., et en effet nous trouvons là sous une certaine forme, l'équivalence d'une sorte de copulation qui se traduit dans l'ordre symbolique, et purement d'une façon métaphorique. Une fois de plus, le symptôme n'est là qu'une métaphore, qu'une tentative de rejoindre ce qui est la loi des échanges symboliques avec l'homme auquel on s'unit ou on se désunit.

Par contre l'accouchement qui se trouve aussi de l'autre côté, à la fin de l'observation de l'homosexuelle avant qu'elle vienne entre les mains de Freud, se manifeste de la façon suivante : brusquement elle se jette d'un petit pont de chemin de fer au moment où intervient une fois de plus le père réel pour lui manifester son irritation et son courroux, et que la femme qui est avec elle sanctionne en lui disant qu'elle ne veut plus la voir. La jeune fille à ce moment là se trouve absolument dépourvue de ses derniers ressorts, car jusque là elle a été assez frustrée de ce qui devait lui être donné, à savoir le phallus paternel, mais elle avait trouvé le moyen par la voie de cette relation imaginaire, de maintenir le désir. A ce moment-là avec le rejet de la dame elle ne peut plus rien du tout soutenir, à savoir que l'objet est définitivement perdu à savoir que ce rien dans lequel elle s'est instituée pour démontrer à son père comment on peut aimer, n'a même plus de raison d'être, et à ce moment là elle se suicide.

Mais Freud nous le souligne, ceci a également un autre sens : ça a le sens d'une perte définitive de l'objet, à savoir que ce phallus qui lui est décidément refusé, tombe, niederkommt. Ca a là une valeur de privation définitive, et en

même temps de mimique aussi d'une sorte d'accouchement symbolique. Et ce côté métonymique dont je vous parlais, vous le retrouverez là, car si cet acte de se précipiter d'un pont de chemin de fer au moment critique et terminal de ses relations avec la dame et le père, Freud peut l'interpréter comme une sorte de façon démonstrative de se faire elle-même cet enfant qu'elle n'a pas eu, et en même temps de se détruire dans un dernier acte significatif de l'objet, c'est uniquement fondé sur l'existence du mot niederkommt qui indique métonymiquement le terme dernier, le thème du suicide où s'exprime chez l'homosexuelle dont il s'agit, ce qui est le seul et unique ressort de toute sa perversion - et ceci conformément à tout ce que Freud a maintes fois affirmé concernant la pathogenèse d'un certain type d'homosexualité féminine - à savoir un amour stable et particulièrement renforcé pour le père.

*9* - LEÇON DU 30 JANVIER 1957

Poursuivant nos réflexions sur l'objet, je vais vous proposer aujourd'hui ce qui s'en déduit à propos d'un problème qui matérialise cette question de l'objet d'une façon particulièrement aiguë, à savoir le fétiche et le fétichisme.

Vous y verrez qu'assurément les schémas fondamentaux que j'ai essayé de vous apporter ces derniers temps, et qui s'expriment tout spécialement dans ces affirmations paradoxales, que ce qui est aimé dans l'objet c'est ce dont il manque, et encore qu'on ne donne que ce qu'on n'a pas, que donc ce schéma fondamental qui implique la permanence du caractère constituant dans tout échange symbolique d'un au-delà de l'objet, par quelque sens que cet échange fonctionne, que cela nous permet de voir sous un jour nouveau, d'établir différemment ce que je pourrais appeler les équations fondamentales de cette perversion qui a pris un rôle exemplaire dans la théorie analytique et qui s'appelle le fétichisme.

Déjà dans les deux textes fondamentaux de Freud où est abordé cette question du fétichisme, qui s'étagent entre 1904 et 1927 - d'autres reprendront la question ultérieurement, mais ce sont les deux les plus précieux, l'un étant les *Trois essais sur la sexualité*, et l'autre l'article sur *Le fétichisme*[29] - Freud nous dit d'emblée que ce fétiche est le symbole de quelque chose, mais que, sans aucun doute, nous allons être déçus par ce qu'il va nous dire. On en a dit beaucoup sur ce fétiche depuis qu'on parle de l'analyse, et que Freud en parle. Ce quelque chose va être une fois de plus le pénis.

Mais immédiatement après il souligne que ce n'est pas n'importe quel pénis. Et cette précision qu'il nous apporte ne semble guère avoir été exploitée dans ce qu'on peut appeler son fond structural, dans les suppositions fondamentales qu'elle implique naïvement à la lire pour la première fois. Ce fétiche, ce n'est pas n'importe quel pénis, pour tout dire ce n'est pas le pénis réel, c'est le pénis en tant précisément que la femme l'a, c'est à dire en tant exactement qu'elle ne l'a pas.

Je souligne le point oscillant autour duquel nous devons ici nous arrêter un instant, pour nous apercevoir de ce qui est ordinairement éludé et que nous ne devons pas éluder, et qui est celui-ci : pour quelqu'un qui ne se sert pas de nos clefs, c'est simplement une affaire de méconnaissance du réel. Simplement il s'agit du phallus que la femme n'a pas, et que pour des raisons qui tiennent au rapport douteux de l'enfant avec la réalité, tout simplement il faut qu'elle l'ait. Ceci qui est la voie commune, et qui d'habitude soutient toutes espèces de spéculations sur l'avenir, le développement, les crises du fétichisme, est précisément ce que j'ai pu contrôler par une lecture ample de tout ce qui a été écrit sur le fétichisme, et précisément ce qui conduit à toutes sortes d'impasses.

Là, comme toujours je me suis efforcé de ne pas trop m'étendre dans cette espèce de forêt de la littérature analytique, car à la vérité il y a là quelque



[29] *Le fétichisme*, in La vie sexuelle, p. 133-138, P. U.F.

chose qui demanderait non seulement des heures, mais pour être fait efficacement, une lecture plus restreinte, car il n'y a rien de plus délicat, voire de fastidieux, comme de voir le point précis où une matière se dérobe, où l'auteur évite le point crucial d'une discrimination, de sorte que je vous en donne le résultat plus ou moins décanté pour une part de ce que je vous expose ici, et je vous demande de me suivre.

Le nerf différentiel de la façon dont doit être abordé, pour prendre sa juste position, pour éviter ces errances où les auteurs se trouvent au fur et à mesure des années conduits s'ils évitent ce point, c'est qu'il faut voir que ce dont il s'agit, ce n'est point d'un phallus réel en tant que comme réel il existe ou il n'existe pas, mais que c'est un phallus symbolique en tant qu'il est de la nature, pour parler de ce qui est du symbolique, de se présenter dans l'échange comme absence. Comme absence fonctionnant comme telle puisque tout ce qui peut dans l'échange symbolique se transmettre, c'est toujours quelque chose en tant que c'est autant absence que présence, qu'il est fait pour avoir cette sorte d'alternance fondamentale qui fait qu'étant apparu dans un point, il disparaît pour reparaître en un autre. Autrement dit, il circule laissant derrière lui le signe de son absence au point d'où il vient.

En d'autres termes, le phallus dont il s'agit, tout de suite nous le reconnaissons, c'est justement cet objet symbolique par quoi, non seulement s'établit ce cycle structural de menaces imaginaires qui limite la direction et l'emploi du phallus réel - c'est là le sens du complexe de castration, c'est en cela que l'homme est pris dans le complexe de castration - mais il y a un autre usage caché si on peut dire, par les fantasmes plus ou moins redoutables de la relation de l'homme aux interdits, en tant qu'ils portent sur l'usage du phallus, c'est sa fonction symbolique. Je veux dire le fait que c'est en tant qu'il est là ou qu'il n'est pas là, et uniquement en tant qu'il est là ou qu'il n'est pas là, que s'instaure la différenciation symbolique des sexes, autrement dit que spécialement pour la femme, c'est en tant que ce phallus, elle ne l'a pas symboliquement - mais n'avoir pas le phallus symboliquement, c'est en participer à titre d'absence, c'est l'avoir en quelque sorte - que ce phallus est toujours au-delà de toute relation entre l'homme et la femme, et que ce phallus qui peut faire à l'occasion l'objet d'une nostalgie imaginaire de la part de la femme, en tant qu'elle n'a qu'un tout petit phallus, ce n'est pas le seul qui entre en fonction pour elle.

En tant qu'elle est prise dans la relation intersubjective, il y a au - delà d'elle pour l'homme, ce phallus qu'elle n'a pas, c'est à dire le phallus symbolique qui existe là en tant qu'absence, pas seulement parce qu'elle n'en a qu'un tout petit insuffisant. C'est tout à fait indépendant de l'infériorité qu'elle peut ressentir sur le plan imaginaire, pour ce qu'elle a de participation réelle avec le phallus.

Si ce pénis symbolique que je plaçais l'autre jour dans le schéma propre de l'homosexuelle, joue un rôle, une fonction essentielle, et tellement essentielle dans son entrée dans l'échange symbolique que Freud nous disait, c'est en tant qu'elle n'a pas le phallus, - c'est à dire sur le plan symbolique aussi en tant qu'elle l'a, - en tant qu'elle entre dans la dialectique symbolique d'avoir ou

de n'avoir pas le phallus, c'est par là qu'elle entre dans cette relation ordonnée, symbolisée qu'est la différenciation des sexes, en tant qu'assurément elle est la relation inter-humaine en tant qu'assumée, c'est-à-dire en tant qu'elle est aussi disciplinée, typifiée, ordonnée, frappée d'interdits, marquée de la structure fondamentale de la loi de l'inceste par exemple. C'est ce que veut dire Freud quand il nous dit que c'est par l'intermédiaire de ce qu'il appelle l'idée de la castration chez la femme, et qui est justement ceci qu'elle n'a pas le phallus, mais qu'elle ne l'a pas symboliquement, donc qu'elle peut l'avoir, c'est par là qu'elle entre dans le complexe d'œdipe nous dit-il, alors que c'est par là que le petit garçon en sort.

En d'autres termes, nous voyons bien qu'est justifié d'une certaine façon, fondamentalement, structuralement parlant, l'androcentrisme qui marque la schématisation lévi-straussienne, les structures élémentaires de la parenté. Les femmes s'échangent entre les lignées fondées sur la lignée mâle, celle qui est choisie justement en tant qu'elle est symbolique, qu'elle est improbable. C'est un fait, les femmes s'échangent comme objet entre les lignées mâles, et elles y entrent par un échange qui est celui de ce phallus qu'elles reçoivent symboliquement, et en échange duquel elles donnent cet enfant qui pour elles prend fonction d'ersatz, de substitut, d'équivalent du phallus, et par quoi précisément elles introduisent dans cette généalogie symbolique patrocentrique, et en elle-même stérile, la fécondité naturelle.

Mais c'est en tant qu'elles se rattachent à cet objet unique, central qui est caractérisé par le fait qu'il n'est justement pas un objet, mais un objet ayant subi de la façon la plus radicale la valorisation symbolique, le phallus, c'est par l'intermédiaire de ce rapport au phallus qu'elles entrent dans la chaîne de l'échange symbolique, qu'elles s'y installent, qu'elles y prennent leur place et leur valeur. Ce qui s'exprime de mille façons une fois que vous l'avez vu, c'est à savoir qu'en fin de compte ce thème fondamental que la femme se donne, qu'est-ce qu'il exprime si nous le regardons de près, sinon ce besoin justement d'affirmer le don. Ici nous voyons l'expérience concrète, psychologique telle qu'elle nous est donnée, et tellement en cette occasion paradoxale, puisqu'en fin de compte dans l'acte de l'amour il est clair que c'est la femme qui reçoit réellement, elle reçoit bien plus qu'elle ne donne. Tout nous indique, et l'analyse à l'expérience a mis l'accent là-dessus, qu'il n'y a pas de position qui sur le plan imaginaire soit plus captatrice voire plus dévorante que la sienne. Et précisément si ceci est renversé dans l'affirmation contraire que la femme se donne, c'est précisément dans la mesure où symboliquement il doit en être ainsi, à savoir qu'elle doit donner quelque chose en échange de ce qu'elle reçoit, c'est-à-dire du phallus symbolique.

Voici donc le fétiche, nous dit Freud, représentant ce phallus en tant qu'absent, ce phallus symbolique.

Comment ne voyons-nous pas là tout de suite que s'il est indispensable que quelque chose de cet ordre se produise, qu'il y ait cette sorte de renversement initial pour que nous puissions comprendre des choses tout à fait paradoxales autrement, c'est-à-dire par exemple que c'est toujours le garçon qui est le fétichiste et jamais la fille**.** Si tout était sur le plan de la déficience imaginaire ou

même de l'infériorité imaginaire, il semble au premier abord que ce serait plutôt des deux sexes, dans celui où on est réellement privé du phallus que le fétichisme devrait le plus ouvertement se déclarer. Or il n'en est rien, le fétichisme est excessivement rare chez la femme, au sens propre et individualisé où il s'incarne dans un objet dont nous pouvons le considérer lui-même comme répondant d'une façon symbolique à ce phallus en tant qu'absent.

Tâchons de voir d'abord comment peut s'engendrer cette relation singulière à un objet qui n'en est pas un.

Le fétiche, nous dit l'analyste est un symbole. A cet égard, il est presque mis d'emblée sur le même pied que tout autre symptôme névrotique. S'il ne s'agit pas d'une névrose, d'une perversion, ça ne va pas tellement tout seul, c'est ainsi que les choses se classent nosographiquement parlant pour des raisons d'apparence clinique qui ont sans aucun doute une certaine valeur. Mais pour le confirmer dans la structure du point de vue de l'analyse, il faut y regarder d'assez près, et à la vérité bien des auteurs marquent quelque hésitation et vont jusqu'à le mettre à la limite des perversions et des névroses, précisément pour ce caractère spécialement électivement symbolique du fantasme crucial.

Arrêtons-nous donc un instant à ceci, à savoir qu'en partant du plus haut de la structure à cette position d'interposition qui fait que ce qui est aimé dans l'objet de l'amour, c'est quelque chose qui est au-delà, qui n'est rien sans doute, mais qui justement a cette propriété symbolique d'être là, et parce qu'il est symbole, de pouvoir être non seulement, mais de devoir être ce rien.

Qu'est-ce qui pour nous peut matérialiser, si on peut dire, de la façon la plus nette cette relation d'interposition qui fait que ce qui est visé est au-delà en somme de ce qui se présente, sinon quelque chose qui est vraiment une des images les plus fondamentales de la relation humaine au monde, qui est le voile, le rideau ? Le voile, le rideau devant quelque chose, qui est encore ce qui permet de mieux imager cette situation fondamentale de l'amour, on peut même dire justement qu'avec la présence du rideau, ce qui est au-delà comme masqué tend à se réaliser comme image si l'on peut dire. Sur le voile se peint l'absence, et ça n'est pas autre chose que la fonction d'un rideau, quel qu'il soit, le rideau prend sa valeur, son être et sa consistance d'être justement ce sur quoi se projette et s'imagine l'absence.

Le rideau si l'on peut dire, c'est l'idole de l'absence, et en fin de compte si ce n'est pas pour rien que le voile de Maya est la métaphore la plus communément en usage pour exprimer le rapport de l'homme avec tout ce qui le captive, cela n'est sans doute pas sans la raison qu'assurément le sentiment qu'il a d'une certaine illusion fondamentale dans tous les rapports de son désir, c'est bien là ce dans quoi l'homme incarne, idolifie son sentiment de ce rien qui est au-delà de l'objet de l'amour

Ce schéma fondamental est celui que vous devez garder à l'esprit si vous voulez situer d'une façon correcte les éléments qui entrent en jeu à quelque moment que nous considérions l'instauration de la relation fétichiste.

Le sujet donc est ici, et l'objet est cet au-delà qui n'est rien, ou encore le symbole, ou encore le phallus en tant qu'il manque à la femme. Mais dès que se place le rideau, sur ce rideau peut se peindre quelque chose qui dit : l'objet est au-delà, et c'est l'objet qui peut alors prendre la place du manque, et comme tel être aussi le support de l'amour, mais c'est en tant qu'il n'est justement pas le point où s'attache le désir. D'une certaine façon, ici le désir apparaît comme métaphore de l'amour, mais avec ce qui l'attache, à savoir l'objet en tant qu'illusoire, et en tant qu'il est valorisé comme illusoire.

Car le fameux **splitting** de l'ego quand il s'agit du fétiche, ce qu'on nous explique en nous disant que par le fétiche, par exemple la castration de la femme est à la fois affirmée, mais aussi qu'elle est niée, puisque le fétiche étant là c'est qu'elle n'a justement pas perdu ce phallus, mais qu'aussi du même coup on peut le - lui faire perdre, c'est-à-dire la châtrer, et l'ambiguïté de cette relation au fétiche est constante, et dans les symptômes sans cesse manifestée à tout instant - cette ambiguïté qui s'avère comme vécue, illusion à la fois soutenue, chérie comme telle et en même temps vécue dans ce fragile équilibre qui s'appelle l'illusion, qui est à chaque instant à la merci de l'écroulement ou du lever du rideau. C'est de ce rapport très strictement qu'il s'agit dans la relation du fétichiste à son objet.

En fait Freud, quand nous suivons son texte, le souligne, il parle de **Verleugnung** à propos de la position fondamentale de dénouement de cette relation au fétiche. Mais il dit aussi bien que c'est de la tenir debout, cette relation complexe, comme il parlerait d'un décor, qu'il s'agit - ce sont les termes de cette langue si imagée et si précise à la fois de Freud, qui ici prennent leur valeur. Il dit aussi : « *l'horreur de la castration s'est posée à elle-même dans cette création d'un substitut, d'un monument* ». Et il dit encore que ce fétiche c'est un trophée. Le mot trophée ne vient pas, mais à la vérité il est là, doublant le signe d'un triomphe, et maintes fois les auteurs à l'approche du phénomène typique du fétiche, parleront de ce par quoi le sujet héraldise son rapport avec le sexe. Ici Freud nous fait faire un pas de plus.

Observez que nous sommes toujours dans la structure. Pourquoi ceci se produit ? Pourquoi ceci est nécessaire ? Nous le verrons après, mais comme toujours on se presse trop, on va d'abord au pourquoi et on entre immédiatement dans une sorte de chaos pandémoniaque de toutes les tendances qui viennent là en foule expliquer ce pourquoi le sujet peut être plus ou moins loin de l'objet et se sentir arrêté, se sentir menacé, se sentir en conflit.

Voyons d'abord cette structure, la voici donc dans ce rapport d'au-delà et de voile qui est celui sur lequel on peut en quelque sorte s'imager, c'est-à-dire s'instaurer comme capture imaginaire, comme place du désir, cette relation à un au-delà qui est fondamental de toute instauration de la relation symbolique. Cette descente sur le plan imaginaire du rythme ternaire, sujet - objet - au-delà, qui est fondamental de la relation symbolique, cette projection dans la fonction du voile de la position intermédiaire de l'objet, c'est de cela qu'il s'agit.

Avant d'aller plus loin nous allons apercevoir un autre biais sous lequel il y a là aussi institution dans l'imaginaire d'un rapport symbolique. Nous ne sommes pas encore dans l'exigence qui fait que le sujet a besoin du voile. Ce second pas que je veux faire, le voici : vous y retrouverez ce que je vous ai dit la dernière fois à propos de la structure perverse comme telle.

Je vous ai parlé à ce propos de métonymie, ou d'allusion, ou de rapport entre les lignes. Ce sont là des formes élémentaires de la métonymie. Ici Freud nous le dit de la façon la plus claire, à l'emploi du mot métonymie près, ce qui constitue le fétiche, le quelque chose de symbolique, à savoir spécialement dans la dimension historique qui fixe le fétiche, qui le projette sur le voile, c'est ce quelque chose qui est le moment de l'histoire où l'image s'arrête. Je me souviens avoir autrefois employé la comparaison du film qui se fige soudain, c'est justement avant ce moment où ce qui est cherché dans la mère, c'est-à-dire ce phallus qu'elle a ou qu'elle n'a pas doit être vu en tant que présence-absence, en tant qu'absence-présence c'est le moment juste avant lequel la remémoration de l'histoire s'arrête et se suspend.

Je dis remémoration de l'histoire car il n'y a aucun autre sens à donner au terme souvenir-écran qui est si fondamental dans toute la phénoménologie, la conceptualisation freudienne. Le souvenir-écran n'est pas simplement un instantané, il est une interruption de l'histoire, un moment où elle se fige et où elle s'arrête et où donc du même coup elle indique la poursuite au-delà du voile de son mouvement. Le souvenir-écran est relié par toute une chaîne à l'histoire, il est un arrêt dans la chaîne et c'est en cela qu'il est métonymique, c'est que l'histoire de sa nature se continue en s'arrêtant là. Elle indique sa suite désormais voilée, sa suite absente, le refoulement, dit nettement Freud, dont il s'agit.

Nous parlons de refoulement uniquement en tant qu'il y a chaîne symbolique, et si à propos d'un phénomène qui peut passer pour un phénomène imaginaire en tant que le fétiche est d'une certaine façon image, et image projetée, peut être désigné ici comme le point d'un refoulement, c'est que justement cette image n'est que le point limite entre l'histoire en tant qu'elle se continue et le moment à partir de quoi elle s'interrompt, elle est le signe, elle est le repère du point de refoulement.

Si vous lisez attentivement le texte de Freud, vous y verrez que la façon d'articuler les choses est la façon la plus claire de prendre à leur poids plein la place de toutes les expressions qu'il emploie. Ici, une fois de plus, nous voyons la distinction de la relation à l'objet d'amour et de la relation de frustration de l'objet. Ce sont là deux relations différentes : l'amour ici se transfère par une métaphore du désir qui s'attache à cet objet comme illusoire. Cependant la constitution de cet objet est autre chose, elle n'est pas métaphorique, elle est métonymique , elle est un point dans la chaîne de l'histoire, là où l'histoire s'arrête. Elle est le signe que c'est là que commence l'au-delà constitué par le sujet, et pourquoi ? Pourquoi est-ce là que le sujet doit constituer cet au-delà ? Pourquoi le voile est-il plus précieux à l'homme que la réalité ? Pourquoi l'ordre de cette relation illusoire devient-il un constituant essentiel, nécessaire de son rapport avec l'objet ? C'est cela qui est la question posée par le fétichisme.

Bien entendu à l'intérieur de ce que je viens de vous dire, et avant d'aller plus loin, vous pouvez voir toutes sortes de choses qui vous éclairent. Jusqu'à y compris par exemple le fait que Freud nous donne comme premier exemple d'une analyse de fétichiste cette merveilleuse histoire de calembour qui fait qu'un monsieur qui avait passé sa petite enfance en Angleterre et qui était venu se faire fétichiste en Allemagne, cherchait toujours un petit brillant sur le nez, qu'il voyait d'ailleurs, alors que ceci ne voulait rien dire d'autre que regardez le nez, lequel nez était lui-même bien entendu un symbole. Vous voyez bien là l'articulation, l'entrée en jeu dans ce point de projection qui se fait sur le voile de la chaîne historique en tant qu'elle peut contenir même une phrase toute entière, et bien plus encore une phrase dans une langue oubliée.

Quelles sont les causes de l'instauration de cette structure ? Là-dessus les grammairiens ne vous certifient rien, en tous cas ils sont depuis quelque temps embarrassés car à la vérité… moins nous pouvons perdre le contact avec la notion de l'articulation essentielle du rapport de la genèse du fétichisme avec le complexe de castration, d'une part, d'autre part il n'apparaît plus certain que dans les relations préœdipiennes - comme l'indique d'ailleurs la notion même que c'est la mère phallique qui est au centre - ce soit là l'élément et le ressort décisif. Qu'à conjoindre les deux choses, les auteurs sont plus ou moins à l'aise pour le faire. Observons simplement les aises d'ailleurs moyennes, que peuvent trouver les membres de l'Ecole anglaise grâce à l'existence du système de Madame Mélanie Klein qui - par la structuration qu'elle donne aux premières étapes des tendances orales, et particulièrement de leur moment le plus agressif, et en introduisant à l'intérieur même de ce moment la projection rétroactive et la présence du pénis paternel, c'est-à-dire en rétroactivant le complexe d'œdipe dans les premières relations avec les objets en tant qu'introjectables - évidemment donne plus facilement le matériel qui permettra en tout cas d'interpréter ce dont il s'agit.

Je ne me suis jamais lancé encore dans une critique exhaustive de ce que veut dire le système de Madame Mélanie Klein. Nous laisserons donc pour l'instant de côté ce qui peut là-dessus être amené par tel ou tel auteur pour nous en tenir à ce que nous avons, nous, amené ici au jour, en disant qu'en effet c'est par rapport à une relation fondamentale qui est celle de la relation entre l'enfant réel, la mère symbolique et son phallus à elle, imaginaire pour elle. C'est donc un schéma qu'il faut manier avec précaution, qu'autant qu'il se concentre sur un même plan, il répond à des plans divers, et qu'il entre en fonction à des étapes successives de l'histoire, car pendant longtemps bien entendu, l'enfant n'est pas en mesure de s'approprier la relation d'appartenance imaginaire qui fait la profonde division de la mère à son endroit. Et ce n'est que ce que nous allons ici, cette année, tenter d'élucider dans cette question. Nous sommes sur le chemin de voir comment et à quel moment ceci est pris par l'enfant, comment aussi ceci entre enjeu dans l'entrée de l'enfant lui-même dans cette relation à l'objet symbolique, en tant que c'est le phallus qui en est la monnaie majeure.

Ceci pose des questions chronologiques, temporelles, d'ordre et de succession qui sont celles que nous tentons d'aborder comme il est naturel, comme il est indiqué par l'histoire de la psychanalyse, par l'angle de la pathologie.

Que nous montrent ici les observations ? En les dépouillant de près, c'est très exactement autour et corrélativement à ce symptôme singulier qui met le sujet dans une relation élective à ce quelque chose qui est un fétiche autour de quoi gravite sa vie érotique, je dis gravite parce que si c'est justement l'objet fascinant, l'objet inscrit sur le voile, il est bien entendu qu'il conserve une certaine liberté de mouvement. Quand on analyse et qu'on ne fait pas simplement la description clinique, quand on prend une observation, on voit, et déjà Binet l'avait vu lui-même, des éléments que je vous ai déjà articulés aujourd'hui, à savoir par exemple ce point saisissant du souvenir-écran et de l'arrêt au bas de la robe de la mère, voire de son corset. On voit le rapport essentiellement ambigu d'illusion vécue comme telle, et comme telle d'ailleurs préférée du sujet à ce fétiche. On voit la fonction particulièrement satisfaisante d'un objet de lui-même inerte, et pleinement à la merci du sujet pour la manœuvre de ses relations érotiques. Tout cela se voit, mais il faut l'analyse pour voir d'un peu plus près ce dont il s'agit, à savoir ce qui se passe chaque fois que pour une raison quelconque le recours au fétiche fléchit, s'exténue, s'use, simplement se dérobe.

Ce que nous voyons dans le comportement amoureux, et plus simplement dans la relation érotique du sujet, se résume - et vous pourrez le contrôler à lire dans l'International journal, les observations de Mme Sylvia Payne, de M. Gillespie, de Mme Greenacre, de M. Dugmore Hunter[30] ou encore dans le Psychoanalytic of the child - dans une défense.

Ceci a été aussi entrevu par Freud et est articulé dans notre schéma. Freud nous dit : le fétichisme c'est une défense contre l'homosexualité. Comme nous dit M. Gillespie la marge est extraordinairement mince. Bref, ce que nous trouvons dans les relations à l'objet amoureux qui organisent ce cycle chez le fétichiste, c'est une alternance d'identification à la femme en tant que pour lui le phallus imaginaire des expériences primordiales de la période oro-anale, est centré sur l'agressivité de la théorie sadique du coït dans lequel beaucoup des expériences que remet au jour l'analyse montrent une observation de la scène primitive perçue comme cruelle, agressive, violente, voire meurtrière.

C'est donc de l'identification à la femme comme affrontée à ce pénis destructeur, ou inversement de l'identification à ce phallus imaginaire de la part du sujet, qui le fait être pour la femme un pur objet, quelque chose qu'elle peut dévorer et détruire, à la limite. Mais c'est cette oscillation aux deux pôles de cette relation imaginaire primitive à laquelle l'enfant est confronté d'une façon brute, si on peut dire non encore instaurée dans sa légalité oedipienne



[30] Hunter D., Object relations changes in the analysis of a fetishist, I. J.P, 35, p. 302-303.

Gillepsie W.H., A *contribution to the study of Fetishism*, I.J.P, 21, p. 401-415.

Notes on the analysis of sexual perversions, I.J.P, 33, p. 397 - 402.

Payne S., *Some observations of the ego development of the fetishist*, I.J. P, 20, p. 161 - 170

Greenacre P., Voir note 1 page 54, et aussi "*Pregenital patterning*, I.J.P, 33, p. 410-416.

par l'introduction du père comme sujet, comme centre d'ordre et possession légitime, c'est en tant qu'il est livré à cette oscillation bipolaire de la relation entre les deux objets, si l'on peut dire inconciliables, et qui de toute façon aboutit à une issue destructrice, voire meurtrière, c'est ceci qu'on trouve au fond des relations amoureuses chaque fois qu'elles tentent de s'ébaucher, de s'ordonner, chaque fois qu'elles se soulèvent dans la vie du sujet. Et c'est cela dont le sens, dans une certaine voie de comprendre l'analyse qui est précisément la voie moderne et qui sur ce point n'est pas sans constituer son propre chemin, c'est là que l'analyste va intervenir pour faire percevoir au sujet l'alternance de ses positions, en même temps que leur significations, c'est à dire introduire d'une certaine façon la distance symbolique nécessaire pour qu'il aperçoive le sens.

Ici les observations sont extrêmement fructueuses et risquent, quand elles nous montrent par exemple les mille formes que peut prendre l'actualité de la vie précoce du sujet, ce décomplétage fondamental qui fait que le sujet est livré comme tel à la relation imaginaire par la voie, soit de l'identification à la femme, soit de la place prise du phallus imaginaire, c'est à dire de toute façon dans une insuffisante symbolisation de la relation tierce. Par exemple très fréquemment, disent les auteurs, nous notons l'absence quelque fois répétée dans cette histoire, la carence comme on dit, du père comme présence, il part en voyage, à la guerre etc., bien plus encore un certain type de position quelque fois singulièrement reproduite dans le fantasme, qui est celle d'une immobilisation forcée, manifestée quelque fois par un ligotage du sujet qui a effectivement et réellement eu lieu.

II y en a un très bel exemple dans l'observation de Sylvia Payne à la suite d'une extravagante prescription médicale, un enfant avait été empêché de marcher jusqu'à l'âge de deux ans, il était maintenu par des liens effectifs dans son lit, et ceci n'était pas sans avoir quelque conséquence, jusqu'à y compris que le fait qu'il vécut ainsi étroitement surveillé dans la chambre de ses parents, le mette pour nous dans cette position exemplaire d'être tout entier livré à une relation purement visuelle, sans aucune ébauche de réaction musculaire venant de sa source, en présence de la relation de ses parents, assumée dans le style de rage et de colère que vous pouvez supposer.

Assurément des cas aussi exemplaires sont rares. Mais certains auteurs ont insisté sur le fait que certaines mères phobiques par exemple, et qui tiennent leur enfant à distance de leur contact, à peu près comme si c'était une source d'infection, ne sont certainement pas pour rien dans la prévalence donnée à la relation visuelle dans la constitution de la primitive relation à l'objet maternel.

Quoiqu'il en soit, bien plus instructif que tel ou tel exemple de viciation de la relation primaire est si l'on peut dire ce qui apparaît comme relation pathologique, qui se présente comme l'envers ou le complément de l'adhérence libidinale au fétiche. Le fétichisme est une classe qui nosologiquement englobe toutes sortes de choses, dont en quelque sorte notre intuition simplement nous donne l'indication de l'affinité de la parenté. Il est bien clair, par exemple, et nous ne nous y trompons pas que le fait que le sujet soit attaché à l'imperméable paraît de la même nature que s'il était attaché aux souliers. Structuralement

parlant pourtant, cet imperméable contient par lui-même des révélations et indique une position un peu différente de celle du soulier ou du corset en tant qu'ils sont eux-mêmes à proprement parler et directement dans la position du voile entre le sujet et l'objet. Il est certain par contre que cet imperméable, comme toute espèce d'autre fétiche de vêtement plus ou moins enveloppant qui ont d'ailleurs en outre la qualité spéciale que comporte le caoutchouc, ont un trait très fréquemment rencontré qui ne manque pas de receler quelque dernier mystère qui s'éclairerait sans doute psychologiquement de la sensorialité, de ce que ce contact spécial du caoutchouc lui-même recèle peut-être quelque chose qui peut être plus facilement qu'autre chose la doublure de la peau, ou encore qui recèle des capacités d'isolement spéciaux.

Quoiqu'il en soit, de la structure même des rapports tels qu'ils se livrent dans un sens de l'observation analytiquement prise, on voit que l'imperméable joue là un rôle qui n'est pas exactement tout à fait celui du voile, mais bien plutôt ce quelque chose derrière quoi le sujet se centre, non pas devant le voile, mais comme derrière c'est-à-dire à la place de la mère, et plus spécialement adhérant à cette position d'identification à la mère où la mère a besoin d'être protégée, ici par l'enveloppement, et c'est cela qui donne la transition entre les cas de fétichisme et les cas de transfert. L'enveloppement est nettement une protection, et plus simplement non pas un voile, mais une égide dont s'enveloppe le sujet identifié au personnage féminin.

Autres relations typiques et véritables quelquefois particulièrement exemplaires, ce sont les explosions, voire quelquefois les alternances avec le fétichisme, d'un exhibitionnisme dans certains cas vraiment réactionnel. Ici c'est toujours à propos de quelque effort du sujet pour sortir de son labyrinthe, à propos de quelques mises en jeu du réel, qui met le sujet dans ces positions d'équilibre instable où se produit ce type de cristallisation ou de renversement de la position que je considère comme très manifestement illustrée par le schéma du cas d'homosexualité féminine, pour autant que nous y voyons à un moment par l'introduction de cet élément réel qu'est le père, les termes s'interchanger et ce qui était situé dans l'au-delà, le père symbolique, venir se prendre dans la relation imaginaire sous la forme de la position homosexuelle et exemplaire et démonstrative par rapport au père, que prend l'homosexuelle.

De même nous avons dans les observations de très jolis cas où l'on voit le sujet, pour autant qu'il a tenté dans certaines conditions de réalisation artificielle, de forçage du réel, d'accéder à une relation pleine, le sujet précisément à ce moment-là exprimer par son acting out, c'est-à-dire sur le plan imaginaire, ce qui était symboliquement latent à cette situation.

Exemple : le sujet qui va tenter pour la première fois un rapport réel, mais justement dans cette position d'expérience où il va là pour montrer si l'on peut dire ce qu'il est capable de faire et qui réussit, grâce à de l'aide de la part de la femme par exemple, plus ou moins bien, et qui dans l'heure exactement suivante, alors que rien jusqu'à présent ne laissait prévoir ces symptômes d'une possibilité pareille, se livre à une exhibition très singulière fort bien calculée, celle qui consiste à montrer son sexe au passage d'un train international, de sorte que personne, ne peut le prendre la main dans le sac. C'est donc d'avoir

été forcé en quelque sorte de donner issue à quelque chose, dont vous voyez que ce n'est justement que l'expression où la projection sur le plan imaginaire où ce quelque chose était implicite et contenu, à ce quelque chose dont il n'a pas lui-même compris tous les retentissements symboliques, à savoir l'acte qu'il venait de faire qui n'était en fin de compte que l'acte d'essayer de montrer, et simplement de montrer qu'il était capable comme un autre d'avoir une relation normale.

Nous retrouvons cette sorte d'exhibitionnisme réactionnel à plusieurs reprises dans des observations très voisines du fétichisme, ou même franchement d'actes délinquants en tant qu'ils sont des équivalences du fétichisme, on sent bien ce dont il s'agit .....

Il est très curieux de voir en même temps combien elle arrive à éviter le majeur et l'essentiel de la chose. Elle représente donc cet homme qui avait épousé une femme à peu près deux fois plus grande que lui, il en était vraiment la victime, l'horrible souffre-douleur, et un beau jour cet homme qui faisait de son mieux face à l'horrible situation, se trouve averti qu'il va être père, il se précipite dans un jardin public et commence à montrer son organe à un groupe de jeunes filles. Assurément Mme Schmideberg qui semble un peu trop anna-freudienne là-dedans, trouve là toutes sortes d'analogies avec le fait que déjà le père du garçon était quelqu'un d'un tant soit peu victime qui avait réussi à se dégager de la situation en se faisant un jour surprendre avec une bonne ce qui par l'intermédiaire de la revendication jalouse avait mis un peu sa femme à sa merci.

Il semble néanmoins que rien n'est expliqué par quelque chose qui semble à Mme Schmideberg[31] un exemple d'un cas où elle a pu analyser une perversion. Il n'y a aucun besoin de s'en émerveiller car il ne s'agit pas de perversion du tout, et elle n'a pas fait d'analyse du tout, car elle laisse de côté le fait que tout de même c'est par un acte d'exhibition que le sujet à cette occasion s'est manifesté. Et il n'y a pas d'autre façon d'expliquer cet acte d'exhibition, que de se référer à ce mécanisme de déclenchement par quoi ce qui dans le réel vient en quelque sorte là de surcroît inassimilable symboliquement, tend à faire se précipiter ce qui est au fond de la relation symbolique, à savoir chez ce brave homme très exactement l'équivalence phallus-enfant, et que faute de pouvoir d'aucune façon assumer, croire même à cette paternité il est allé montrer l'équivalent de l'enfant au bon endroit, ce qui lui restait à ce moment là d'usage de son phallus.



[31] Schmideberg M., *Delinquants acts as perversions and fetishes*, I.J.P, 37, 1956, p. 422-424.

## 10 - LECON DU 6 FEVRIER 1957

J'ai de temps en temps des échos de la façon dont vous recevez ce petit nouveau que j'apporte à chaque fois, du moins je l'espère.

La dernière fois j'ai fait un pas dans le sens de l'élucidation du fétichisme comme exemple particulièrement fondamental de la dynamique du désir, et spécialement de ce désir qui est celui qui nous intéresse au plus haut chef, pour la double raison que ce désir est celui auquel nous avons affaire dans notre pratique, à savoir pas un désir construit, mais un désir avec tous ses paradoxes. De même nous avons affaire à un objet avec tous ses paradoxes, d'autre part, il est clair que la pensée freudienne est partie de ces paradoxes, et en particulier pour le cas du désir elle est partie du désir pervers.

II serait vraiment dommage de l'oublier dans cette tentative d'unification ou de réduction en face des théories les plus naïvement intuitives auxquelles peut se rapporter la psychanalyse d'aujourd'hui.

Pour reprendre les choses au niveau où nous les avons laissées la dernière fois, je dirais d'abord que ce petit pas que j'ai fait a surpris certains qui déjà se satisfaisaient assez de l'idée de la théorie de l'amour telle que je vous la présente, comme fondée sur le fait que ce à quoi le sujet s'adresse, c'est à ce manque qui est dans l'objet. Ceci avait fourni à certains déjà l'occasion de la perception, de la méditation qui en semblait suffisamment éclairante - quoiqu'ils aient quelque trouble à s'apercevoir qu'à ce rapport sujet-objet il y a un au-delà et un manque.

J'apportais la fois dernière une complication supplémentaire, à savoir encore un terme situé avant l'objet, le voile, le rideau, l'endroit de la projection imaginaire où apparaît quelque chose qui devient figuration de ce manque, et comme tel peut être le point offert, le support qui s'ouvre à quelque chose qui là justement prend son nom, le désir, mais le désir en tant que pervers. C'est sur le voile que le fétiche vient figurer précisément ce qui manque au-delà de l'objet.

Cette schématisation est destinée à instaurer ces plans successifs qui doivent vous permettre dans certains cas de vous y retrouver un peu mieux dans cette sorte de perpétuelle ambivalence et confusion, équivalence du oui avec le non, du dirigé dans un sens avec le dirigé exactement dans le sens contraire, avec tout ce dont malheureusement, l'analyse et l'analyste usent habituellement pour se tirer d'embarras, sous le nom d'ambivalence.

Tout à fait à la fin de ce que je vous ai dit la dernière fois à propos du fétichisme, je vous ai montré l'apparition comme d'une position complémentaire - et qui aussi bien apparaît dans les phases de la culture fétichiste, voire dans les tentatives du fétichiste pour rejoindre cet objet dont il est séparé par ce quelque chose, dont bien entendu lui-même ne comprend pas la fonction ni le mécanisme - de quelque chose qui peut s'appeler le symétrique, le répondant, le correspondant, le pôle opposé du fétichiste à savoir la fonction du transvestisme, c'est-à-dire ce en quoi le sujet s'identifie à ce qui est derrière le voile, et à cet objet auquel il manque quelque chose. Le transvestiste - les auteurs l'ont bien vu à l'analyse - est quelqu'un qui, comme ils le disent dans leur

langage, s'identifie à la mère phallique en tant que d'autre part elle voile ce manque de phallus.

Ce transvestisme nous fait aller très loin dans la question, car aussi bien n'avons nous pas attendu Freud pour aborder la psychologie des vêtements. Dans tout usage du vêtement il y a quelque chose qui participe de la fonction du transvestisme, et si l'appréhension immédiate, courante, commune de la fonction du vêtement est de cacher les pudeurs aux yeux de l'analyste, la question doit se compliquer un tant soit peu, spécialement s'il y a quelqu'un qui doit s'apercevoir du sens de ce qu'il dit quand il parle de la mère phallique.

Les vêtements ne sont pas seulement faits pour cacher ce qu'on en a au sens d'en avoir ou pas, mais aussi précisément ce qu'on n'en a pas. L'une et l'autre fonction sont essentielles. Il ne s'agit pas essentiellement et toujours de cacher l'objet mais aussi bien de cacher le manque d'objet, simple application dans ce cas de la dialectique imaginaire de ce qui est trop souvent oublié, à savoir de cette fonction et de cette présence du manque d'objet.

Inversement, ce qui dans une sorte d'usage massif de la relation scoptophilique, est toujours impliqué comme allant de soi, que le fait de se montrer est quelque chose qui est tout simple, qui est corrélatif de l'activité du voir, du voyeurisme, c'est aussi une dimension volontiers oubliée, qui est celle qui sait qu'on peut dire que le sujet ne se fait pas toujours et en toute occasion simplement voir, pour autant qu'il s'agit là de la relation corrélative et correspondante de cette activité de voir, de l'implication du sujet dans un souffle de capture visuelle. Il y a aussi dans la scoptophilie cette dimension supplémentaire de l'implication qui est exprimée dans l'usage de la langue par la présence qui n'est qu'un signe du réfléchi, qui est celle aussi qui est impliquée dans la voie moyenne, dans d'autres formes du verbe, dans d'autres langues où elle existe, qui est de se donner à voir. Et si vous combinez l'une à l'autre de ces dimensions, ce que le sujet donne à voir dans tout un type d'activités qui sont là confondues avec la relation de voyeurisme - exhibitionnisme, ce que l'autre donne à voir en se montrant, c'est aussi autre chose que ce qu'il montre, et qui est noyé dans ce qu'on appelle massivement la relation scoptophilique.

Les auteurs qui sont, sous leur apparente clarté, de très mauvais théoriciens, comme Fenichel, mais qui ne sont pas pour autant sans expérience analytique s'en sont très bien aperçus.

Si vous lisez les articles dont l'effort de théorisation aboutit à un échec désespérant, comme tel ou tel des articles de Fenichel, vous y trouvez quelquefois de fort jolies perles cliniques, et même une espèce de sentiment ou de pressentiment de tout un ordre de faits qu'il s'agit de grouper, et qui se groupent par une espèce de flair que l'analyste prend heureusement dans son expérience, autour d'un thème ou d'un rameau choisi de l'articulation analytique des relations imaginaires fondamentales. Vous voyez en effet, autour de la scoptophilie du transvestisme, tout ce dans quoi l'auteur sent d'une façon plus ou moins obscure une parenté, une communauté de tiges groupées de faits qui se distinguent extrêmement bien les uns des autres.

Et en particulier c'est ainsi qu'en m'informant de toute cette vaste et fade littérature, nécessaire pour me rendre compte jusqu'à quel point les analystes ont pénétré dans une réelle articulation de ces faits, je me suis intéressé récemment à un article de Fenichel paru dans le *Psychoanalytical journal* sur ce qu'il appelle l'équation girl = phallus. Lui-même nous a autorisé à le faire à propos des équivalences dans la série des équations bien connues, fèces - enfant - pénis, c'est en effet une équation intéressante qui n'est pas sans rapport avec l'équation que Fenichel essaie de nous proposer, l'équation girl = phallus[32].

On voit bien à ce propos se manifester un manque d'orientation qui nous laisse à tout instant pour donnée une logique, exemple du manque d'orientation de certaines analyses théoriques. Nous voyons là une série de faits groupés autour de ces rencontres analytiques qui font que dès l'abord, l'enfant peut être tenu pour équivalent, pour égaler dans l'inconscient du sujet, spécialement féminin, le phallus. C'est-à-dire qu'en somme là est le phylum de tout ce qui se rattache au fait que l'enfant soit donné à la mère comme une sorte de substitut, d'équivalent même du phallus.

Mais à côté de cela il y a bien d'autres faits, et le fait qu'ils soient rassemblés dans la même parenthèse avec cet ordre de faits est assez surprenant. Quand j'ai parlé de l'enfant, il ne s'agissait pas spécialement de l'enfant féminin, mais ici l'article vise très spécifiquement la fille, et assurément, il faut qu'il parte d'un certain nombre de traits bien connus dans la spécificité fétichiste ou quasi fétichiste de certaines perversions interprétées comme l'équivalent du phallus du sujet. C'est là quelque chose qui est de l'ordre des données analytiques, que la fille elle même, et d'une façon générale l'enfant, puisse se concevoir elle même, manifester par son comportement qu'elle se pose comme l'équivalent du phallus, à savoir qu'elle vit la relation sexuelle comme étant cette relation qui fait qu'elle-même apporte au partenaire masculin son phallus, qu'elle se situe quelquefois jusque dans les détails de sa position amoureuse privilégiée, comme quelque chose qui vient s'accoler, se pelotonner en un certain coin du corps de son partenaire. Voilà encore un autre genre de fait qui ne peut pas manquer de nous retenir et de nous frapper.

Dans certains cas, aussi bien le sujet masculin se donne à la femme lui-même comme étant ce quelque chose qui lui manque, et lui apportant comme tel le phallus à titre de ce qui lui manque imaginairement parlant. C'est vers tout cela que semble pointer l'ensemble des faits ici mis en relief.

Mais on peut voir aussi dans la façon de les rapprocher, de les mettre tous dans une même équation, que l'on rassemble là des faits d'un ordre extrêmement différents, puisque dans ces quatre ordres de relations que je viens de dessiner, le sujet n'est absolument pas dans le même rapport avec l'objet, soit qu'il apporte, soit qu'il donne, soit qu'il désire, soit auquel même il se substitue. Une fois que nous avons l'attention attirée vers ces registres, nous ne pouvons



[32] Fenichel 0., *Scoptophilic instinct and identification*, I.J.P, 18, p. 6-34.

pas ne pas voir que c'est bien au-delà d'une simple exigence théorique qu'un auteur regroupe l'équivalence ainsi instituée, que la petite fille puisse être l'objet d'un attachement prévalent pour tout un type de sujets, qu'une fonction mythique, si l'on peut dire, ne puisse se dégager à la fois de ces mirages pervers et de toute une série de constructions littéraires que nous pouvons grouper selon les auteurs, sous des chefs plus ou moins illustres.

Certains ont voulu volontiers parler d'un type *mignon*. Vous connaissez tous cette création de *Mignon*, cette bohémienne à la position bissexuée, comme très nettement Goethe le souligne lui-même, et qui vit avec une sorte de protecteur du type à la fois énorme et brutal, et manifestement super-paternel qui s'appelle Hafner. Il lui sert en somme de serviteur supérieur, mais en même temps elle est pour lui d'un grand besoin. Goethe dit quelque part en parlant de ce couple : « *Hafner dont elle a le plus grand besoin, et Mignon sans laquelle il ne peut rien faire* ». Nous retrouvons là une sorte de couple entre ce qu'on peut dire la puissance à l'état massif, brutal, incarné, et d'autre part ce quelque chose sans quoi la puissance est dépourvue d'efficacité, ce qui manque à la puissance elle-même, et ce qui est en fin de compte le secret de sa véritable puissance, c'est-à-dire ce quelque chose qui n'est rien qu'un manque, qui est le dernier point où vient se situer la fameuse magie, toujours aussi attribuée d'une façon si confuse dans la théorie analytique à l'idée de la toute puissance.

S'il y a quelque chose déjà qui n'est pas, contrairement à ce qu'on croit, dans le sujet, la structure de l'omnipotence, mais qui, comme je vous l'ai dit, est dans la mère, c'est-à-dire dans l'Autre primitif - c'est l'Autre qui est tout-puissant, mais en plus derrière ce tout-puissant il y a en effet ce dernier manque auquel est suspendue sa puissance - je veux dire que dès que le sujet aperçoit dans l'objet dont il attend la toute-puissance ce manque qui le fait lui-même un puissant, c'est encore au delà qu'est reporté le dernier ressort de la toute-puissance. A savoir là où quelque chose n'existe pas, au maximum qui en lui n'est rien que le symbolisme du manque, que fragilité, que petitesse. C'est là que le sujet a à situer le secret, le vrai ressort de la toute-puissance, et c'est pour cela que ce type que nous appelons aujourd'hui le type *mignon*, mais qui est reproduit dans la littérature à un très grand nombre d'exemplaires, est pour nous intéressant.

Il y a trois ans, j'étais sur le point d'annoncer une conférence sur *Le diable amoureux* de Cazotte. il y a peu de choses aussi exemplaires de la plus profonde divination de la dynamique imaginaire que j'essaye de développer devant vous et spécialement aujourd'hui. Je m'en suis souvenu comme d'une illustration majeure qui vient l'accentuer, pour donner le sens de cet être magique au-delà de l'objet auquel peut s'attacher toute une série de fantasmes idéalisants.

I1 s'agit d'un conte qui commence à Naples, dans une caverne où l'auteur se livre à l'évocation du diable, qui ne manque pas, après les formalités d'usage d'apparaître sous la forme d'une formidable tête de chameau pourvue tout spécialement de grandes oreilles, et il lui dit avec la voix la plus caverneuse qui soit : « *Que veux tu ?* », **Che vuoi** ? Je crois que cette interrogation fondamentale est bien ce qui nous donne de la façon la plus saisissante la fonction du Surmoi. Mais l'intérêt n'est pas que cette image du Surmoi trouve ici une illustration

saisissante, c'est de voir que c'est le même être qui est supposé se transformer immédiatement une fois le pacte conclu, en un petit chien qui, par une transition qui ne surprend personne, devient un ravissant jeune homme, puis une ravissante jeune fille, les deux d'ailleurs ne cessant pas jusqu'à la fin de s'entremêler dans une ambiguïté parfaite et de devenir pour un temps pour celui qui est le narrateur de la nouvelle la source surprenante de toutes les félicités, de l'accomplissement de tous les désirs, de la satisfaction à proprement parler magique de tout ce qu'il peut souhaiter. Le tout cependant dans une atmosphère de fantasme, d'irréalité dangereuse, de menace permanente qui ne manque pas de donner son accent à son entourage, et se résolvant à la fin à la façon d'un immense mirage dans une rupture catastrophique de cette course de plus en plus accélérée et folle, qui représente la relation avec le personnage aimé qui a un nom significatif, mais dont je ne me souviens pas. Tout ceci se termine par une sorte de dissipation catastrophique du mirage au moment où le sujet retourne au château de sa mère, comme il convient.

Un autre roman, de Latouche, *Fragoletta*, présente un curieux personnage nettement transvestiste, puisque jusqu'au bout et sans que rien ne soit finalement mis à jour, si ce n'est pour le lecteur, il s'agit d'une fille qui est un garçon et qui joue un rôle fonctionnellement analogue à celui que je viens de décrire pour être ce type *mignon*, avec des détails et des raffinements qui aboutissent à un duel au cours duquel le héros du roman lui- même tue le personnage de Fragoletta qui à ce moment là se présente à lui comme garçon, sans qu'il la reconnaisse et montrant bien là l'équivalence d'un certain objet féminin avec l'autre en tant que rival, le même autre qui est celui dont il s'agit quand Hamlet tue le personnage du frère d'Ophélie.

Nous voici en présence d'un personnage fétiche, ou fée - c'est le même mot fondamentalement, les deux se rattachant à ***feitiço*** en portugais, puisque c'est là qu'historiquement le mot fétiche est né, ce n'est rien d'autre que le mot factice - d'un être féminin ambigu qui représente lui-même, et qui incarne en quelque sorte au-delà de la mère, le phallus qui lui manque, et l'incarne d'autant mieux qu'il ne le possède lui-même pas, mais plutôt qu'il est tout entier engagé dans sa représentation. Nous voilà en présence d'une fonction de plus de la relation énamourante des voies perverses du désir, qui peuvent être là exemplaires à nous éclairer sur les positions qu'il s'agit de distinguer quand nous l'analysons.

Nous voici donc conduits à poser enfin la question de ce qui est sous-jacent, perpétuellement mis en cause par cette critique même, à savoir la notion d'identification qui est latente, présente, émergente à tout instant, puis redisparaissant dans l'œuvre de Freud depuis l'origine, puisqu'il y a déjà des implications des identifications dans *La science des rêves*, et qui atteint son point d'explication majeur au moment où Freud écrit *Psychologie des masses et analyse du moi* dans lequel il y a un chapitre expressément consacré à l'identification.

Ce chapitre a pour propriété de nous montrer, comme il arrive très souvent et comme c'est la valeur de l'œuvre de Freud de nous le montrer, la plus grande

perplexité chez l'auteur. Il y a un article où Freud nous avoue son embarras voire son impuissance à sortir du dilemme posé par l'ambiguïté perpétuelle qui se pose à lui entre deux termes qu'il précise, à savoir identification et choix de l'objet. Les deux apparaissant dans tellement de cas comme se substituant l'un à l'autre avec le plus déconcertant pouvoir de métamorphose, de façon telle que la transition même n'en est pas saisie, avec la nécessité pourtant évidente de maintenir la distinction des deux, car comme il le dit, c'est autre chose d'être du côté de l'objet ou du côté du sujet. Si un objet devient objet de choix, il est bien clair que ce n'est pas la même chose que s'il devient support de l'identification du sujet.

C'est là quelque chose de formidablement instructif en soi, et qui d'ailleurs aussitôt porte comme instruction la déconcertante facilité avec laquelle chacun semble s'en accommoder, et use de façon strictement équivalente de l'un et de l'autre au côté observation et théorisation, sans en demander plus. Quand on en demande plus, on produit un article comme celui de Gustave Hans Gravel : *Les deux espèces de mécanismes d'identification*, dans Imago, 1937, qui est bien la chose la plus étourdissante qu'on puisse imaginer, car tout est résolu pour lui semble-t-il, avec la distinction de l'identification active et de l'identification passive. Quand on y regarde de près il est impossible de ne pas voir - d'ailleurs lui-même s'en aperçoit - les deux pôles actif et passif dans chaque espèce d'identification, de sorte qu'il nous faut bien revenir à Freud, et en quelque sorte reprendre point par point la façon dont lui-même articule la question.

Le chapitre VIII de cet ouvrage *Psychologie collective et analyse du moi*[33] succède immédiatement au chapitre VII qui est à proprement parler celui de l'identification, et il commence par une phrase qui remet tout de suite dans l'atmosphère de quelque chose d'autrement pur que ce que nous lisons d'habitude :

« L'usage linguistique reste, même dans ses caprices, toujours fidèle à une réalité quelconque ».

Je voudrais relever au passage comment dans le chapitre précédent, Freud a parlé de l'identification. I1 commence en parlant de l'identification au père comme d'un exemple, celui par où nous entrons de la façon la plus naturelle dans ce phénomène. Nous arrivons au deuxième paragraphe, et voici un exemple des mauvaises traductions françaises des textes de Freud. Nous lisons dans le texte allemand :

« *En même temps que cette identification avec le père, peut-être aussi bien un peu plus tôt...* », ce qui est traduit par « *un peu plus tard* ». A ce moment le petit garçon commence à diriger vers sa mère ses désirs libidinaux, et on peut se demander avec cette traduction si l'identification au père ne serait pas préalable.



[33] *Psychologie collective et analyse du moi*, p. 134, 126, 137-138, Payot.

Nous en retrouvons un autre exemple dans le passage auquel je veux en venir ce matin et que je vous ai choisi comme le plus condensé et le plus propre à vous montrer ce que j'ai appelé les perplexités de Freud. I1 s'agit de l'état amoureux dans ses rapports avec l'identification, l'identification, fonction plus primitive, pour suivre le texte de Freud, plus fondamentale en tant qu'elle comporte un choix de l'objet, mais un choix de l'objet qui ne manque pas de devoir être articulé d'une façon qui est elle-même très problématique. Ce choix de l'objet si profondément lié par toute l'analyse freudienne au narcissisme, cet objet qui est une sorte d'autre moi dans le sujet, pour aller plus loin que l'on peut aller dans le sens que Freud articule parfaitement, c'est donc de ça qu'il s'agit : comment articuler cette différence de l'identification avec la **Verliebtheit** dans ses formations les plus élevées, au sens semble-t-il les plus pleines, due l'on appelle fascination, appartenance amoureuse, dans ses manifestations les plus élevées connues sous le nom d'inféodation, ou d'appartenance amoureuse qu'il est facile de décrire.

Nous lisons dans la traduction française

« *Dans le premier cas, le moi s'enrichit des qualités de l'objet, s'assimile celui-ci...* » A la vérité, il faut lire simplement ce que Ferenczi dit, à savoir : « *s'introjecte* », et c'est là la question de l'introjection dans ses rapports avec l'identification.

« Dans le second cas, il s'appauvrit, s'étant donné tout entier à l'objet, s'étant effacé devant lui... » traduit l'auteur français.

Ce n'est pas tout à fait ce que dit Freud

« Cet objet qu'il a posé à la place de son élément constituant... »

Ceci est tout à fait effacé dans cette phrase dont on ne voit pas qu'elle traduise une chose si articulée par « *s'étant effacé devant lui* ». Ici, Freud s'arrête sur cette opposition entre ce que le sujet introjecte et dont il s'enrichit, et d'autre part ce quelque chose qui lui prend quelque chose de lui-même et qui l'appauvrit, car un instant il s'est arrêté longuement auparavant sur ce qui se passe dans l'état amoureux comme étant ce quelque chose où le sujet de plus en plus se dépossède au bénéfice de l'objet aimé de tout ce qui est de lui-même, qui devient littéralement pris d'humilité, d'une complète sujétion par rapport à l'objet de son investissement.

Freud ici articule que cet objet au bénéfice duquel il s'appauvrit, est celui-là même qu'il place à la place de son élément constituant le plus important. C'est l'approche que Freud fait du problème, il la poursuit en revenant en arrière, car Freud ne nous ménage pas ses mouvements, il s'avance et s'aperçoit que ce n'est pas complet, il va revenir et dire : cette description fait apparaître des oppositions qui en réalité n'existent pas au point de vue économique.

« Au point de vue économique, il ne s'agit ni d'enrichissement, ni d'appauvrissement, car même l'état amoureux extrême peut être conçu comme une introjection de l'objet dans le moi. »

La distinction suivante porterait peut-être sur des points essentiels

« Dans le cas d'identification, l'objet se volatilise et disparaît pour reparaître dans le moi, lequel subit une transformation partielle d'après le modèle de l'objet disparu, dans l'autre cas l'objet constitué se trouve doté de toutes les qualités par le moi et à ses dépens. »

C'est ce que nous dit le texte français.

Pourquoi l'objet se volatiliserait-il et disparaîtrait-il pour reparaître dans le moi après avoir subi une transformation partielle d'après le modèle de l'objet disparu ? Il vaut mieux se reporter au texte allemand

« Peut-être qu'une distinction autre serait l'essentiel, dans le cas de l'identification, l'objet a été perdu. »

C'est la référence a cette notion fondamentale que l'on retrouve tout le temps depuis le début de la notion de la formation de l'objet tel que Freud nous l'explique, la notion comme fondamentale de l'identification à l'objet perdu ou abandonné. Il ne s'agit donc pas d'objet qui se volatilise ni qui disparaît, car justement il ne disparaît pas.

« II est alors de nouveau reérigé dans le moi, et le moi partiel se transforme partiellement d'après le modèle de l'objet perdu. Dans l'autre cas l'objet est demeuré conservé et comme tel est surinvesti de la part et aux dépens du moi. Mais cette distinction à son tour soulève une nouvelle réflexion : est-il bien sûr que l'identification suppose l'abandon de l'investissement de l'objet, ne peut-on aussi avoir une identification avec l'objet conservé ? Et avant que nous entrions dans cette discussion particulièrement épineuse, nous devons aussi un instant nous arrêter à cette considération que nous présentons qu'il y a une autre alternative dans laquelle peut se concevoir l'essence de cet état de choses, et qui est nommément que l'objet soit placé à la place du moi ou de l'idéal du moi. »

C'est un texte dont la démarche nous laisse fort embarrassés, il ne résulte semble t-il, rien de bien net dans ces mouvements en avant et en arrière où manifestement Freud rend patent le fait que l'ambiguïté sur la place même que nous pouvons donner à l'objet dans ces différents moments d'aller et de retour autour desquels il se constitue comme un objet d'identification ou comme objet de la capture amoureuse, reste presque entier à l'état d'interrogation. Encore l'interrogation reste-t-elle posée, et c'est cela seulement que j'ai voulu vous mettre en relief, car nous nous trouvons là devant un des textes dont on ne peut pas dire que ce soit le texte testamentaire de Freud, mais c'est l'un de ceux où il est parvenu au sommet de son élaboration théorique.

Essayons donc de reprendre le problème à partir des repères que nous nous sommes donnés dans l'élaboration que nous tentons de faire ici des rapports de la frustration avec la constitution de l'objet. Il s'agit d'abord de concevoir le lien que nous établissons communément dans notre pratique, dans notre façon de parler, entre l'identification et l'introjection. Vous l'avez vu apparaître dès le début du morceau de Freud que je viens de vous lire.

Je vous propose ceci : la métaphore sous-jacente à l'introjection est une métaphore orale. Aussi bien qu'il s'agit d'introjection, d'incorporation - ce dans quoi on se laisse glisser le plus communément dans toutes les articulations qui

sont données dans l'époque kleinienne, par exemple de la fameuse constitution des objets primordiaux qui se divisent comme il convient en bons et mauvais objets, dans cette alternance de l'introjection des objets tenue pour être quelque chose de simple, donné dans ce quelque chose qui serait ce fameux monde primitif sans limites où le sujet ferait un tout de son propre englobement dans le corps maternel - l'introjection est tenue là pour une fonction strictement équivalente et symétrique de celle de la projection. Aussi bien voit-on dans l'usage qui en est fait que l'objet est perpétuellement dans cette espèce de mouvement, de passage du dehors vers le dedans, pour après être du dedans repoussé au dehors quand il est devenu à l'intérieur trop intolérable, qui laisse dans une symétrie parfaite introjection et projection.

C'est très précisément contre cet abus qui est très loin d'être un abus freudien que va s'élever entre autres choses ce que je vais essayer d'articuler devant vous. Je crois qu'il est strictement impossible de concevoir - je ne dis pas simplement la conceptualisation, quelque chose d'ordonné dans les pensées, mais dans la pratique, la clinique - de concevoir les liens qu'il y a entre les phénomènes tels que des impulsions orales manifestes, par exemple corrélatives de moments tournants de cette réduction symbolique de l'objet auxquels nous nous attachons de temps en temps avec plus ou moins de succès chez des patients, ce quelque chose qui fait apparaître des impulsions boulimiques à tel tournant de la cure d'un fétichisme, il est strictement impossible de concevoir cette évocation de la pulsion orale d'un certain moment, si nous nous tenons à la vague notion qui sera toujours dans ces cas à notre disposition : à ce moment là, le sujet régresse nous dira-t-on, parce que, bien entendu il est là pour cela. Pourquoi ? Parce qu'au moment où il est en train de progresser dans l'analyse, c'est-à-dire d'essayer de prendre la perspective de son fétiche, il régresse. On peut toujours le dire, personne ne viendra vous contredire.

I1 est bien certain que l'évocation de la pulsion, comme chaque fois que la pulsion apparaît dans l'analyse ou ailleurs, doit être conçue par rapport à un certain registre, par rapport à sa fonction économique, par rapport au déroulement d'une certaine relation symboliquement définie. Et n'y a-t-il pas quelque chose qui nous permette de l'aborder, de l'éclairer dans le schéma primitif que je vous ai donné de l'enfant, entre la mère comme support de la première relation amoureuse - en tant que l'amour est quelque chose de symboliquement structuré, en tant qu'elle est l'objet d'appel, et donc objet autant absent que présent, la mère dont les dons sont signe d'amour et comme tels ne sont que tels et annulés de ce fait en tant qu'ils sont tout autre chose que signes d'amour - et d'autre part objet de besoin qu'elle lui présente sous la forme de son sein ?

Ne voyez vous pas qu'entre les deux, c'est d'un équilibre et d'une compensation qu'il s'agit ? Chaque fois qu'il y a frustration d'amour, la frustration se compense par la satisfaction du besoin. C'est pour autant que la mère manque à son enfant qui l'appelle, qui s'accroche, qui s'accroche à son sein et qui en fait quelque chose de plus significatif que tout ce quelque chose dont tant qu'il l'a dans la bouche, et tant qu'il s'en satisfait, il ne peut pas être séparé, ce quelque chose aussi qui le laisse nourri, reposé, satisfait. Ici, la satisfaction du

besoin est à la fois la compensation, et je dirais presque, commence à devenir l'alibi de la frustration d'amour.

Dès lors, la valeur prévalente que prend l'objet, le sein dans l'occasion ou la tétine, est précisément fondée sur ceci : qu'un objet réel prend sa fonction en tant que partie de l'objet d'amour, il prend sa signification en tant que symbolique, il devient comme objet réel une partie de l'objet symbolique, la pulsion s'adresse à l'objet réel en tant que partie de l'objet symbolique. C'est à partir de là que s'ouvre toute compréhension possible de l'absorption orale, du mécanisme soi-disant régressif d'absorption orale en tant qu'il peut intervenir dans toute relation amoureuse. Car bien entendu, cet objet qui satisfait un besoin réel à cette époque de cet objet, à partir du moment où un objet réel a pu devenir élément de l'objet symbolique, tout autre peut satisfaire un besoin réel, peut venir se mettre à sa place, et au premier rang ce qui est déjà symbolisé, mais qui comme parfaitement matérialisé est aussi un objet, et peut venir prendre cette place, à savoir la parole.

C'est dans la mesure où la réaction orale à l'objet primitif de dévoration vient en compensation de la frustration d'amour, dans la mesure où ceci est une réaction d'incorporation, que le modèle, le moule est donné à cette sorte d'incorporation qui est l'incorporation de certaines paroles entre autres, et qui est à l'origine de la formation précoce de ce qu'on appelle le Surmoi. Ce que sous le nom de Surmoi, le sujet incorpore, c'est ce quelque chose analogue à l'objet de besoin non pas en tant qu'il est lui-même le don, mais en tant qu'il est le substitut à défaut du don, ce qui n'est pas du tout pareil.

C'est à partir de là qu'aussi bien le fait de posséder ou de ne pas posséder un pénis peut prendre un double sens, entrer par deux voies d'abord très différentes dans l'économie imaginaire du sujet, car le pénis peut situer un objet à un moment donné quelque part dans la lignée et à la place de cet objet qu'est le sein et la tétine, ceci est une chose. Et il est une forme orale d'incorporation du pénis qui joue son rôle dans le déterminisme de certains symptômes et de certaines fonctions.

Mais il est une autre façon dont le pénis entre dans cette économie, c'est non pas en tant qu'il peut être objet, si je puis dire, compensatoire de la frustration d'amour, mais en tant qu'il est justement au-delà de l'objet d'amour, qu'il manque à celui-ci. L'un, appelons-le ce pénis, avec tout ce qu'il comporte, c'est tout de même une fonction imaginaire pour autant que c'est imaginairement qu'il est incorporé. L'autre, c'est ce phallus en tant qu'il manque à la mère et qu'il est au-delà d'elle, au-delà de sa puissance d'amour, ce quelque chose qui lui manque et à propos duquel je vous pose la question depuis que j'ai commencé cette année ce séminaire : à quel moment le sujet découvre-t-il ce manque de façon telle qu'il puisse lui-même se trouver engagé à venir s'y substituer, c'est-à-dire à choisir une autre voie dans la retrouvaille de l'objet d'amour qui se dérobe, à savoir lui apporter lui-même son propre manque ?

Cette distinction est capitale, elle va nous permettre aujourd'hui de poser un premier dessin de ce qui est au moins exigible pour que ce temps se produise.

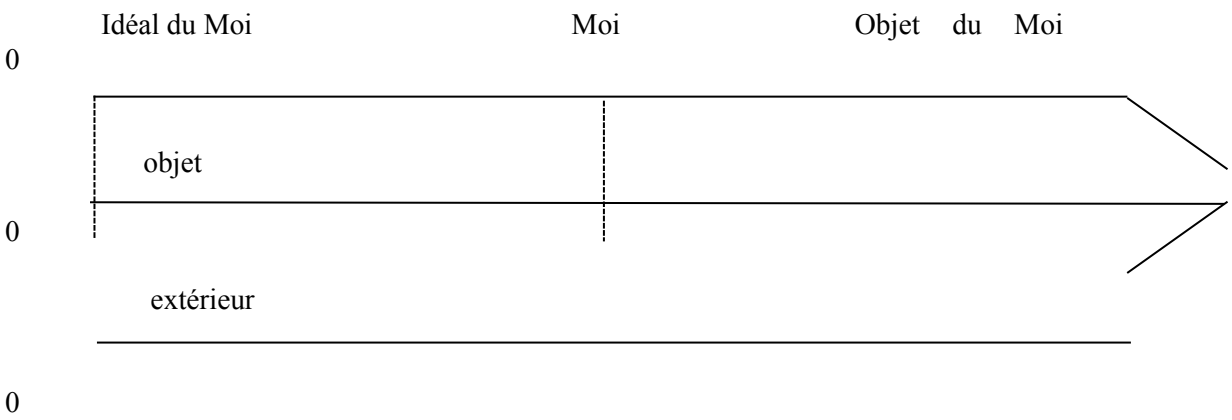
Nous avons déjà structuration symbolique, introjection possible, et comme telle la forme la plus caractérisée de l'identification freudienne primitive posée. C'est dans ce second temps que peut se produire la **Verliebtheit**. La **Verliebtheit** n'est absolument pas concevable, et elle n'est nulle part articulée, sinon dans le registre de la relation narcissique, autrement que la relation spéculaire telle que celui qui vous parle l'a définie et articulée. C'est en tant que à une date qui est datable, qui n'est nécessairement pas avant le sixième mois, se produit cette relation à l'image de l'autre - en tant qu'elle donne au sujet cette matrice autour de laquelle peut s'organiser pour lui ce que j'appellerais son incomplétude vécue, à savoir le fait qu'il est en défaut, qu'il peut à lui, lui manquer quelque chose par rapport à cette image qui se présente comme totale, comme non seulement comblante pour lui, mais comme source de jubilation pour lui, en tant qu'il y a une relation spécifique de l'homme à sa propre image - c'est en tant que l'imaginaire rentre en jeu, que sur la fondation de ces deux premières relations symboliques entre l'objet et la mère de l'enfant peut apparaître ceci, qu'à la mère comme à lui, il peut manquer imaginairement quelque chose, que quelque chose au-delà peut exister qui est un manque, dans la mesure où lui-même a l'appréhension et l'expérience dans la relation spéculaire d'un manque possible.

Ce n'est donc pas au-delà de la réalisation narcissique, et pour autant que commence à s'organiser cette allée et venue tensionnelle profondément agressive à l'autre autour duquel vont se noyauter, se cristalliser les couches successives de ce qui constituera le moi, que peut à ce moment s'introduire ce qui fait apparaître au sujet au-delà de ce qu'il constitue lui-même comme objet pour sa mère, que peut apparaître cette forme que de toute façon l'objet d'amour est lui-même pris, captivé, retenu dans quelque chose que lui-même, en tant qu'objet, n'arrive pas à étreindre, à savoir cette nostalgie, à savoir ce quelque chose qui se rapporte à son propre manque.

En fait tout ceci, au point où nous en sommes, repose sur le fait de transmission qui fait que nous supposons, parce que c'est l'expérience qui nous l'impose, et parce que c'est une expérience où Freud est resté complètement adhérent jusqu'au dernier moment de ses formulations, qu'aucune satisfaction par un objet réel quelconque qui vient s'y substituer ne parvient jamais à combler ce manque qui fait que dans la mère, à côté, la relation à l'enfant reste comme un point d'attache de son insertion imaginaire ce manque du phallus. Et c'est dans la mesure où l'enfant, le sujet, accède après le second temps de l'identification imaginaire spéculaire à l'image du corps comme telle et en tant qu'elle est à l'origine et qu'elle donne la matrice de son moi, c'est en tant qu'à partir de là, déjà il a pu réaliser ce qui manque à la mère. Mais c'est une condition, une exigence préalable de cette expérience spéculaire de l'autre comme formant une totalité par rapport à quoi il peut lui manquer quelque chose, que le sujet apporte au-delà de l'objet d'amour ce manque auquel il peut être amené lui-même à se substituer, auquel il peut se proposer comme étant l'objet qui le comble.

Je pense que vous vous gardez dans l'esprit ceci, c'est que je vous ai amenés jusqu'à l'achèvement, à la proposition d'une forme que vous devez simplement garder dans l'esprit pour que nous puissions exactement reprendre les choses et vous montrer, cette forme, à quoi elle répond d'ores et déjà. Ce que vous voyez se dessiner là, c'est une nouvelle dimension, une nouvelle propriété de ce qui vous est proposé dans l'actuel dans le sujet achevé, quand les fonctions sont différenciées, surmoi, idéal du moi, dans cette fonction de l'idéal du moi.

Il s'agit de savoir comme Freud l'a très bien vu et le dit à la fin de son article, ce que c'est que cet objet qui, dans la **Verlibtheit,** vient se placer à la place du moi ou de l'idéal du moi. Jusqu'à présent, parce que j'ai dû dans ce que je vous ai expliqué du narcissisme mettre l'accent sur la formation idéale du moi, je dis la formation du moi en tant que c'est une formation idéale, que c'est à partir de l'idéal du moi que le moi se détache, je ne vous ai pas assez articulé la différence qu'il y a, mais si vous ouvrez simplement Freud avec ses obscurités fécondes et ses schémas qui passent de mains en mains sans que personne ait songé un seul instant à les reproduire, que trouvez vous dans ce qu'il nous donne à la fin de ce chapitre ? Voilà où il place les mois des différents sujets[34]. Il s'agit de savoir pourquoi les sujets communient dans le même idéal. Il nous explique qu'il y a identification de l'idéal du moi avec des objets qui sont, là dans le texte tous ces objets sont supposés être le même, simplement si on regarde le schéma, on s'aperçoit qu'il a pris soin de relier ces trois objets qu'on pourrait supposer être le même, avec un objet extérieur qui est là derrière tous les objets.




Ne trouvez vous pas là une frappante indication d'une direction, une ressemblance avec ce que je suis en train de vous expliquer, à savoir que à propos du Ich-ideal, ce n'est pas simplement d'un objet qu'il s'agit, mais de quelque chose qui est au-delà de l'objet et qui vient se refléter dans ce cas, comme Freud le dit, non pas purement et simplement dans le moi, qui sans doute en ressent quelque chose, peut s'en appauvrir, mais dans quelque chose qui est dans ses soubassements mêmes, dans ses premières formes, dans ses premières exigences, et pour tout dire le premier voile qui se projette sous la forme de l'Idéal du moi.



[34] Schéma de Freud, p 139 in op. cité, p 133.

Je reprendrai donc la prochaine fois les choses au point où je les laisse : rapport de l'Idéal du moi, du fétiche, de l'objet en tant qu'il est l'objet qui manque, c'est-à-dire le phallus.

## 11 - LEÇON DU 27 FEVRIER 1957

J'ai l'intention de reprendre aujourd'hui les termes dans lesquels j'essaie pour vous de formuler cette refonte nécessaire de la notion de frustration, sans laquelle il est possible de voir toujours s'augmenter l'écart entre les théories dominantes actuelles dans la psychanalyse, et la doctrine freudienne, qui comme vous le savez, à mes yeux ne constitue rien moins que la seule formulation conceptuelle correcte de l'expérience que cette doctrine même a fondée.

Je vais essayer d'articuler quelque chose aujourd'hui qui sera peut-être un petit peu plus algébrique que d'habitude, mais c'est préparé par tout ce que nous avons fait précédemment. Avant de repartir, ponctuons ce qui doit se dégager de certains des termes que nous avons été amenés jusqu'ici à articuler.

La frustration - telle que j'ai essayé de vous la situer dans le petit tableau triple, à savoir entre la castration dont on est parti dans l'expression analytique de la doctrine freudienne, et puis la privation où certains se réfèrent, ou disons qu'on la réfère diversement - la frustration dans son expérience fondamentale - et pour autant que la psychanalyse d'aujourd'hui la met au cœur de toutes les fautes qui se marqueraient dans leurs conséquences analysables, dans les symptômes à proprement parler qui sont de notre champ - la frustration dis-je, il est nécessaire pour nous que nous la comprenions, pour que nous puissions en faire un usage valable. Bien entendu, si le problème de l'expérience analytique l'a amenée au premier plan des termes en usage, ça ne peut pas être absolument là sans raison, si d'autre part sa prévalence modifie profondément l'économie de toute notre pensée en présence des phénomènes névrotiques, elle l'amène par certains côtés à des impasses.

C'est bien ce que je m'efforce de vous démontrer, avec succès j'espère, sur bien des exemples ; c'est ce que vous verrez encore plus démontré à mesure que vous vous mettrez à pratiquer plus la littérature analytique avec un oeil ouvert.

La frustration, posons d'abord qu'elle n'est pas le refus d'un objet de satisfaction au sens pur et simple. Satisfaction veut dire satisfaction d'un besoin : je n'ai pas besoin d'insister sur ceci. On ne pose rien d'habitude, quand on parle de frustration. Nous avons des expériences frustrantes, nous pensons qu'elles laissent des traces, nous usons de cela sans y regarder plus loin, nous oublions simplement que pour que les choses soient si simples, il conviendrait d'expliquer alors pourquoi le désir qui aurait été ainsi frustré répondrait à cette caractéristique, cette propriété que Freud, dès le début de son oeuvre, accentue d'une façon si forte, et dont je vous indique que tout le développement de son oeuvre est justement fait toujours pour interroger cette énigme, à savoir que le désir dans l'inconscient refoulé est indestructible.

Ceci est à proprement parler inexplicable dans la seule perspective du besoin, car il est certain que toute l'expérience que nous pouvons avoir de ce qui se passe dans une économie animale - ce qui est la frustration d'un besoin doit entraîner des modifications diverses plus ou moins supportables pour l'organisme - mais qu'assurément s'il y a une chose qui est bien évidente, et confirmée

par l'expérience, qu'elle ne doit pas engendrer, c'est en quelque sorte le maintien du désir comme tel. Ou l'individu succombe, ou le désir se modifie, ou il décline. Il n'y a en tous cas aucune cohérence qui s'impose entre la frustration et le maintien de la permanence, voire l'insistance - pour employer le terme que j'ai été amené à mettre au premier plan quand nous avons parlé de l'automatisme de répétition - l'insistance du désir.

Aussi bien Freud ne parle jamais de la frustration comme d'une **Versagung**, ce qui s'inscrit beaucoup plus adéquatement dans la notion de dénonciation, au sens où on dit dénoncer un traité, un retrait d'engagement. Et ceci est si vrai, que même à l'occasion on peut mettre la **Versagung** sur le versant opposé, la **Versagung** peut même vouloir dire promesse et rupture de promesse, qui ici se tiennent comme très souvent dans ces mots précédés de ce préfixe ver qui est en allemand si essentiel qu'il tient dans le choix des mots de la théorie analytique une place éminente.

Disons-le tout de suite, la triade : frustration – agression - régression est strictement, si elle est donnée comme cela, est bien loin d'avoir le caractère séduisant de signification plus ou moins immédiatement compréhensible. Il suffit de s'en approcher un instant pour s'apercevoir qu'elle n'est pas en elle-même compréhensible, qu'elle pose la question d'être compréhensible. Il n'y a aucune raison de ne pas donner n'importe quelle autre suite, c'est tout à fait au hasard que je vous dirais dépression, contrition, je pourrais en inventer bien d'autres. Il s'agit de poser la question des rapports de la frustration et de la régression. Ceci n'a jamais été fait d'une façon satisfaisante. Je dis que ça n'est point satisfaisant parce que la notion de régression elle-même dans cette occasion n'est pas élaborée.

La frustration donc, n'est pas un refus d'un objet de satisfaction et ce n'est pas à cela qu'elle tient. Elle est - et ici je me contente de remettre à la suite une série de formules qui ont déjà été travaillées ici, je suis donc relativement dispensé, sauf par allusions, de faire la preuve, je veux dérouler devant vous un enchaînement tel que vous puissiez en retenir les articulations principales, aux fins de vous en servir et de voir si elles servent - elle est originairement, puisque nous nous soumettons à cette voie de prendre les choses au départ, je ne dis pas dans le développement car ceci n'a plus le caractère d'un développement, mais dans la relation primitive de l'enfant avec sa mère, la frustration en elle-même n'est pensable - non pas comme n'importe quelle frustration, mais comme une frustration utilisable dans notre dialectique - que comme le refus de don en tant qu'il est lui-même symbole de quelque chose qui s'appelle l'amour.

En disant ceci, je ne dis rien qui ne soit en toutes lettres dans Freud lui-même. Le caractère fondamental de la relation d'amour avec tout ce qu'elle implique par elle-même d'élaboré, non pas au second degré, mais au troisième degré, n'implique pas seulement en face de soi un objet, mais un être. Ceci est dans Freud, dans maint passage, pensé comme étant la relation qui est au départ. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela ne veut pas dire que l'enfant a fait la philosophie de l'amour, qu'il a fait la distinction de l'amour ou du désir,

cela veut dire qu'il est déjà dans un bain qui implique l'existence de cet ordre symbolique, et que nous pouvons déjà en trouver dans sa conduite des preuves, c'est à savoir que certaines choses passent, qui ne sont concevables que si cet ordre symbolique est présent.

Ici nous avons toujours affaire à cette ambiguïté qui naît de ceci, que nous avons une science qui est une science de l'individu, une science du sujet, et nous succombons au besoin de prendre à partir du départ, dans le sujet nous oublions que le sujet en tant que sujet n'est pas identifiable à l'individu, que même si le sujet était détaché en tant qu'individu de tout l'ordre qui le concerne en tant que sujet, cet ordre existe. Autrement dit, que la loi des relations intersubjectives, du fait qu'elle gouverne profondément ce dont l'individu dépend, l'implique, qu'il en soit conscient ou pas, en tant qu'individu dans cet ordre.

En d'autres termes, loin de pouvoir même tenter de réussir cette tentative désespérée, pourtant tout le temps faite et refaite - je fais allusion à ces articles sur les phobies d'un nommé Mallet[35] qui veut nous faire comprendre comment à propos des phobies, et des phobies primitives, les premières relations de l'enfant avec le noir s'expliquent et en particulier comment du surgissement de ces angoisses, va sortir l'image du père. C'est une tentative que je peux bien en effet qualifier de désespérée, et qui ne peut se faire que grâce à des ficelles grosses comme le bras. L'ordre de la paternité existe, que l'individu vive ou ne vive pas. Les terreurs infantiles viennent prendre leur sens, articulé dans la relation intersubjective père-enfant, qui est profondément organisée symboliquement, et là elles forment si on peut dire le contexte subjectif dans lequel l'enfant va avoir sans aucun doute à développer son expérience, cette expérience qui à chaque instant est profondément prise, remaniée par cette relation intersubjective, rétroactivement remaniée, et dans laquelle il s'engage par une série d'amorces, qui ne sont amorces que pour autant que justement elles vont s'engager.

Le don lui-même implique tout le cycle de l'échange, il n'y a don que parce qu'il y a une immense circulation de dons qui prennent tout l'ensemble intersubjectif du point de vue du sujet qui y entre et qui s'y introduit aussi primitivement que vous pouvez le supposer. Le don alors surgit d'un au-delà de la relation objectale, puisque justement il suppose derrière lui tout cet ordre de l'échange pour l'enfant qui va y entrer, et il ne va surgir de cet au-delà que dans son caractère qui est ce qui le constitue proprement symbolique, et qui fait que rien n'est don qui ne soit constitué par cet acte qui l'a préalablement annulé, révoqué. C'est sur un fond de révocation que le don surgit et est donné.

C'est donc sur ce fond, et en tant que signe de l'amour annulé d'abord, pour reparaître comme pure présence, que le don se donne ou non à l'appel. Et je dirai même plus : j'ai dit appel qui est le premier plan, mais rappelez vous ce que j'ai dit au moment où nous faisions la psychose et où nous parlions de l'appel essentiel à la parole. J'aurais tort de m'en tenir là par rapport à la structure de la parole qui implique dans l'Autre que le sujet reçoit son propre



[35] Mollet J., *Contribution à l'étude des phobies*, Revue Française de Psychanalyse 1956, n° 1.2, p. 237-282.

message sous une forme inversée. Nous n'en sommes pas là, il s'agit de l'appel. Mais l'appel, si nous le maintenons isolé, le premier temps de la parole ne peut pas être soutenu isolément. C'est ce que l'image freudienne du petit enfant avec son **fort-da** nous montre. Si nous restons au niveau de l'appel, il faut qu'il y ait en face de lui son contraire, appelez-le le repère, c'est pour autant que ce qui est appelé peut être repoussé que l'appel est déjà fondamental et fondateur dans l'ordre symbolique, en tous cas est déjà une introduction totalement engagée dans l'ordre symbolique.

C'est précisément ceci en tant que ce don se manifeste à l'appel de ce qui est quand il n'est pas là, et quand il est là se manifeste essentiellement comme seulement - signe du don, c'est-à-dire en somme comme rien en tant qu'objet de satisfaction. Et quand il est là il est justement là pour pouvoir être repoussé en tant qu'il est ce rien. Le caractère donc fondamentalement décevant de ce jeu symbolique, c'est cela qui est l'articulation essentielle autour de laquelle et à partir de laquelle la satisfaction elle-même se situe et prend son sens.

Je ne veux pas dire naturellement qu'il n'y ait pas chez l'enfant, à l'occasion, cette satisfaction accordée où il y aurait pur rythme vital, mais je dis que toute satisfaction mise en cause dans la frustration y vient sur ce fond de caractère fondamentalement décevant de l'ordre symbolique, et qu'ici la satisfaction n'est que substitut, compensation : et ce, ce sur quoi l'enfant, si je puis dire, écrase ce qu'a de décevant en lui-même ce jeu symbolique dans la saisie orale de l'objet de satisfaction - le sein en l'occasion - de l'objet réel. Et en effet ce qui l'endort dans cette satisfaction, c'est justement sa déception, sa frustration, le refus qu'à l'occasion il a éprouvé, cette douloureuse dialectique de l'objet à la fois là et jamais là, à laquelle il s'exerce dans cette chose qui nous est symbolisée dans cet exercice généralement saisi par Freud comme étant l'aboutissement comme étant le jeu pur de ce qui est le fond de la relation du sujet au couple présenceabsence.

Bien entendu là, Freud le saisit à son état pur, à sa forme détachée, mais il reconnaît ce jeu de relation à la présence sur fond d'absence, à l'absence en tant que c'est elle qui constitue la présence. L'enfant donc, dans la satisfaction, écrase l'inassouvissement fondamental de cette relation, dans la saisie orale avec laquelle il endort le jeu. Il étouffe ce qui ressort de cette relation fondamentalement symbolique, et rien dès lors pour nous étonner que ce soit justement dans le sommeil qu'à ce moment-là se manifeste la persistance de son désir sur le plan symbolique, car je vous le souligne à cette occasion, même le désir de l'enfant dans ce rêve prétendu archi-simple qu'est le rêve infantile, le rêve de la petite Anna Freud, ce n'est pas ce désir lié à la pure et simple satisfaction naturelle. La petite Anna Freud dit « *framboise, flan* [36]». Qu'est-ce que cela veut dire ? Tous ces objets là sont des objets transcendants, voire d'ores et déjà tellement entrés dans l'ordre symbolique que ce sont justement tous les objets interdits en tant qu'interdits. Rien ne nous force du tout à penser que la petite Anna Freud fut inassouvie ce soir là, bien au contraire. Ce qui se maintient dans le rêve comme un désir sans doute exprimé sans déguisement



[36] in *La science des rêves*, die Traumdeutung, p. 120, PUF.

certes, mais avec toute la transposition de l'ordre symbolique, c'est le désir de l'impossible ; et bien entendu si vous pouviez encore douter de la parole qui joue un rôle essentiel, je vous ferais remarquer que si la petite Anna Freud n'avait pas articulé cela en paroles, nous n'en aurions jamais rien su.

Mais alors que se passe-t-il au moment où la satisfaction en tant que satisfaction du besoin, entre ici pour se substituer à la satisfaction symbolique ? Puisqu'elle est là justement pour s'y substituer, de ce fait même, elle subit une transformation. Si cet objet réel devient lui-même signe dans l'exigence d'amour, c'est-à-dire dans la requête symbolique, il entraîne immédiatement une transformation. Je dis que l'objet réel prend ici valeur de symbole. Ce serait un pur et simple tour de passe-passe que de vous dire que de ce fait il est devenu symbole ou presque, mais ce qui prend accent et valeur symbolique, c'est l'activité qui met l'enfant en possession de cet objet, c'est son mode d'appréhension, et c'est ainsi que l'oralité devient non seulement ce qu'elle est, à savoir mode instinctuel de la faim porteuse d'une libido conservatrice du corps propre ..... de ce sur quoi Freud s'interroge. Quelle est cette libido, la libido de la conservation ou la libido sexuelle ? Bien sûr elle est cela en elle-même c'est même cela qui implique la destrudo mais c'est précisément parce qu'elle est entrée dans cette dialectique de substitution de la satisfaction à l'exigence d'amour, qu'elle est bien une activité érotisée : libido au sens propre, et libido sexuelle.

Tout ceci n'est pas simplement vaine articulation rhétorique, car il est tout à fait impossible de passer autrement qu'en les éludant, sur des objections que des gens pas très fins ont pu faire à certaines remarques analytiques, sur le sujet de l'érotisation du sein, par exemple Mr. Ch. Blondel[37]. Dans le dernier numéro des Etudes philosophiques fait à propos du commentaire de Freud Mme Favez-Boutonnier nous rappelle dans un de ses articles[38], que Mr Ch. Blondel disait : je veux bien tout entendre, mais que font-ils du cas où l'enfant n'est pas du tout nourri au sein de sa mère, mais au biberon ? C'est justement à ceci que les choses que je viens de vous structurer répondent. L'objet réel, dès qu'il entre dans la dialectique de la frustration, n'est pas en lui-même indifférent, mais il n'a nul besoin d'être spécifique, d'être le sein de la mère, il ne perdra rien de la valeur de sa place dans la dialectique sexuelle, d'où il ressort l'érotisation de la zone orale, car ce n'est justement pas l'objet qui là-dedans joue le rôle essentiel, mais le fait que l'activité a pris cette fonction érotisée sur le plan du désir qui s'ordonne dans l'ordre symbolique.

Je vous fais également remarquer au passage que cela va si loin, qu'il y a possibilité pour jouer le même rôle qu'il n'y ait pas d'objet réel du tout, puisqu'il s'agit en cette occasion de ce qui donne lieu à cette satisfaction substitutive de la satisfaction symbolique. C'est ceci qui peut, et qui peut seul expliquer la véritable fonction de symptômes tels que ceux de l'anorexie mentale.



[37] Blondel Ch., *La psychanalyse*, p.150-15, Félix Alcan, Paris 1924.

[38] Favez-Boutonnier J., *La psychanalyse et les problèmes de l'enfance*, Etudes Philosophiques,1956 n° 4 ; p. 628 - 633. *Psychanalyse et philosophie*, in Bulletin de la Société française de Philosophie, 1, janvier - mars 1955.

Je vous ai parlé de la relation primitive à la mère, qui devient au même moment un être réel, précisément en ceci que pouvant refuser indéfiniment, elle peut littéralement tout, et comme je vous l'ai dit, c'est à son niveau et non pas au niveau de je ne sais quelle espèce d'hypothèse d'une sorte de mégalomanie qui projetterait sur l'enfant ce qui n'est que l'esprit de l'analyste, qu'apparaît pour la première fois la dimension de la toute-puissance, la **Wirklichkeit** qui en allemand signifie efficacité et réalité, l'efficace essentiel qui se présente d'abord à ce niveau comme la toute-puissance de l'être réel, dont dépend absolument et sans recours, le don ou non don.

Je suis en train de vous dire que la mère est primordialement toute-puissante, et que dans cette dialectique nous ne pouvons pas l'éliminer pour comprendre quoi que ce soit qui vaille. C'est une des conditions essentielles. Je ne suis pas en train de vous dire avec Madame Mélanie Klein, qu'elle contient tout. C'est une autre affaire à laquelle je ne fais allusion qu'en passant, et dont je vous ai fait remarquer que l'immense contenant du corps maternel dans lequel se trouvent tous les objets fantasmatiques primitifs réunis, nous pouvons maintenant entrevoir comment c'est possible. Car que ce soit possible, c'est ce que Madame Mélanie Klein nous a généralement montré, mais elle a toujours été fort embarrassée pour expliquer comment c'était possible, et bien entendu c'est ce dont ne sont pas privés ses adversaires d'arguer, pour dire que là sans doute Madame Mélanie Klein rêvait. Bien entendu elle rêvait, elle avait raison de rêver car le fait n'est possible que par une projection rétroactive dans le sens du corps maternel, de toute la lyre des objets imaginaires. Mais ils y sont bien en effet puisque c'est du champ virtuel, néantisation symbolique que la mère constitue, que tous les objets à venir tireront chacun à leur tout leur valeur symbolique.

A prendre simplement à un niveau un peu plus avancé, un enfant vers l'âge de deux ans, il n'est pas du tout étonnant qu'elle les y trouve projetés rétroactivement, et on peut dire en un certain sens que comme tout le reste, puisqu'ils étaient prêts à y venir un jour, ils y étaient déjà.

Nous nous trouvons donc devant un point où l'enfant se trouve en présence de la toute-puissance maternelle. Puisque nous sommes au niveau de Madame Mélanie Klein, vous observerez que si je viens de faire une allusion rapide à ce qu'on peut appeler la position paranoïde, comme elle l'appelle elle-même, nous sommes déjà au niveau de la toute-puissance maternelle dans ce quelque chose qui nous suggère ce qu'était la position dépressive, car devant la toute-puissance nous pouvons soupçonner qu'il y a là quelque chose qui ne doit pas être sans rapport avec la relation à la toute-puissance, cette espèce d'anéantissement, de micromanie, qui bien au contraire de la mégalomanie, s'ébauche aux dires de Madame Mélanie Klein, à cet état.

Il est clair qu'il ne faut pas aller trop vite, parce que ceci n'est pas en soi donné par le seul fait que la venue au jour de la mère en tant que toute-puissante, est réelle. Pour que ceci engendre un effet dépressif, il faut que le sujet puisse réfléchir sur lui-même et sur le contraste de son impuissance. Ceci

nous permet de préciser aux environs de ce point, ce qui correspond à l'expérience clinique, puisque les environs de ce point nous mettent autour de ce sixième mois que Freud a relevé, et où d'ores et déjà se produit le phénomène du stade du miroir.

Vous me direz : vous nous avez enseigné qu'au moment où le sujet peut saisir son corps propre dans sa totalité, dans sa réflexion spéculaire, c'est plutôt un sentiment de triomphe qu'il éprouve, cet autre total où il s'achève en quelque sorte, et se présente à lui-même.

En effet ceci est quelque chose que nous reconstruisons, et que d'ailleurs non sans confirmation de l'expérience, le caractère jubilatoire de cette rencontre n'était pas douteux. Mais n'oublions pas qu'autre chose est l'expérience de la maîtrise qui donnera un élément de splitting tout à fait essentiel de la distinction avec lui-même, et jusqu'au bout à la relation de l'enfant à son propre moi. Autre chose bien entendu est l'expérience de la maîtrise et de la rencontre du maître. C'est bien parce qu'en effet la forme de la maîtrise lui est donnée sous la forme d'une totalité à lui-même aliénée - mais de quelque façon étroitement liée à lui et dépendante - mais que cette forme une fois donnée, c'est justement devant cette forme dans la réalité du maître, c'est à savoir si le moment de son triomphe est aussi le truchement de sa défaite, et si c'est à ce moment que cette totalité en présence de laquelle il est cette fois, sous la forme du corps maternel, ne lui obéit pas. C'est très précisément donc en tant que la structure spéculaire réfléchie du stade du miroir entre enjeu, que nous pouvons concevoir que la toute-puissance maternelle n'est alors réfléchie qu'en position nettement dépressive, c'est à savoir le sentiment d'impuissance de l'enfant.

C'est là que peut s'insérer ce quelque chose à quoi je faisais allusion tout à l'heure, quand je vous ai parlé de l'anorexie mentale. On pourrait là aussi aller un peu vite, et dire que le seul pouvoir que le sujet a contre la toute-puissance, c'est de dire non au niveau de l'action, et faire introduire là la dimension du négativisme, qui bien entendu n'est pas sans rapport avec le moment que je vise. Néanmoins je ferais remarquer que l'expérience nous montre, et non sans doute sans raison, que ce n'est pas au niveau de l'action et sous la forme du négativisme, que la résistance à la toute-puissance dans la relation de dépendance, s'élabore, c'est au niveau de l'objet en tant qu'il nous est apparu sous le signe du rien, de l'objet annulé en tant que symbolique, c'est au niveau de l'objet que l'enfant met en échec sa dépendance, et justement en se nourrissant de rien, c'est même là qu'il renverse sa relation de dépendance en se faisant par ce moyen maître de la toute-puissance avide de le faire vivre, lui qui dépend d'elle, et dont dès lors c'est elle qui dépend par son désir, qui est à la merci par une manifestation de son caprice, à savoir de sa toute-puissance à lui.

Nous avons donc bien besoin de soutenir devant notre esprit, que très précocement, si l'on peut dire comme lit nécessaire à l'entrée en jeu même de la première relation imaginaire, sur lequel peut se faire tout le jeu de la projection de son contraire, nous avons besoin de partir de ceci d'essentiel que l'intentionnalité de l'amour, pour l'illustrer maintenant en termes psychologiques mais qui ne représentent qu'une dégradation par rapport au premier exposé que je

viens de vous en faire, cette intentionnalité constitue très précocement avant tout au-delà de l'objet, cette structuration fondamentalement symbolique impossible à concevoir, sinon en posant l'ordre symbolique comme déjà institué, et comme tel déjà présent. Ceci nous est montré par l'expérience. Très vite Mme Suzan Isaacs depuis très longtemps nous a fait remarquer qu'à un âge déjà très précoce, un enfant distingue d'un sévice de hasard, une punition. Avant la parole un enfant ne réagit pas de la même façon à un heurt et à une gifle.

Je vous laisse méditer ce que ceci implique. Vous me direz : c'est curieux, l'animal aussi, au moins l'animal domestique. Vous ferez peut-être une objection que je crois facile à renverser, mais qui pourrait être mise en usage comme un .argument contraire. Cela prouve justement en effet que l'animal peut arriver à cette sorte d'ébauche qui le met par rapport à celui qui est son maître, dans des rapports d'identification très particuliers, à une ébauche d'au-delà, mais que c'est précisément parce que l'animal n'est pas inséré comme l'homme par tout son être dans un ordre de langage, encore qu'il arrive à quelque chose d'aussi élaboré que de distinguer le fait qu'au lieu de le taper sur le dos, on lui donne une correction, mais cela ne donne rien de plus chez lui.

Rappelons bien ceci encore, puisqu'il s'agit pour l'instant d'éclairer les contours. Vous avez peut-être vu sortir une espèce de cahier paru en 1939, comme quatrième numéro de l'année de l'*International journal of Children's Analysis* . Il semble qu'on se soit dit : « *Il y a quand même quelque chose dans ce langage* », et il semble que quelques personnes aient été appelées à répondre à la commande. Je me base sur l'article de Mr Loewenstein[39] marqué d'une prudente distance non sans habileté, qui consiste à rappeler que Mr de Saussure a enseigné qu'il y a un signifiant et un signifié, bref à montrer qu'on est un peu au courant, ceci absolument inarticulé à notre expérience, si ce n'est qu'il faut songer à ce qu'on dit, de sorte que restant à ce niveau d'élaboration, je lui pardonne de ne pas citer mon enseignement, parce que nous en sommes beaucoup plus loin.

Mais il y a un Monsieur Rycroft[40] qui, au titre des londoniens, essaie d'en mettre un peu plus, c'est-à-dire de nous dire ce qu'en somme nous faisons : la théorie analytique à propos des instances intrapsychiques et de leur articulation entre elles. Mais peut-être faudra-t-il se souvenir que la théorie de la communication doit exister, et qu'il faudrait s'en souvenir à propos des champs dans le champ analytique, et qui doivent communiquer. Et on nous rappelle que quand un enfant crie, ceci peut être considéré comme une situation totale : la mère, le cri, l'enfant et que par conséquent nous sommes là en pleine théorie de la communication. L'enfant crie, la mère reçoit son cri comme un signal. Si on partait de là, peut-être pourrait-on arriver à réorganiser notre



[39] Loewenstein R., *Some remarks on the rote of speech in the psychanalytical technique*, I.J.P, 37, p.460 - 468.

[40] Rycroft Ch., *The nature and function of the analyst's communications to the patient*, I.J.P, 37, p. 469 - 472.

expérience, nous dit-il. Voilà donc le cri qui intervient ici comme signal du besoin ; d'ailleurs ceci est pleinement articulé dans l'article.

La distinction qu'il y a entre ceci et ce que je suis en train de vous enseigner, c'est qu'il ne s'agit absolument pas de cela, le cri dont il s'agit est un cri qui d'ores et déjà , comme le montre ce que Freud met en valeur dans la manifestation de l'enfant, est un cri qui n'est pas pris en tant que signal, c'est déjà le cri en tant qu'il appelle sa réponse, qu'il appelle si je puis dire, sur fond de réponse, qu'il appelle dans un état de choses dans lequel le langage, non seulement est déjà institué, mais l'enfant baigne déjà dans un milieu de langage où déjà c'est à titre de couple d'alternance qu'il peut en saisir et articuler les premières bribes.

Le fait est ici absolument essentiel, c'est un cri, mais le cri dont il s'agit, celui dont nous tenons compte dans la frustration, c'est un cri en tant qu'il s'insère dans un monde synchronique de cris organisés en système symbolique. Il y a d'ores et déjà ici et virtuellement, de ces cris organisées en un système symbolique. Le sujet humain n'est pas seulement averti comme de quelque chose qui, à chaque fois signale un objet. Il est absolument vicieux, fallacieux, erroné de poser la question du signe quand il s'agit du système symbolique, par son rapport avec l'objet du signal, avec l'objet de l'ensemble des autres cris. Le cri d'ores et déjà dès l'origine est un cri fait pour qu'on en prenne note, voire pour qu'on ait à en rendre compte à un Autre au-delà. D'ailleurs il n'y a qu'à voir l'intérêt que prend l'enfant et le besoin essentiel qu'a l'enfant de recevoir ces cris modelés qui s'appellent langage, ces cris articulées qui s'appellent paroles, et l'intérêt qu'il prend à ce système pour lui-même.

Et si le ton type c'est justement le ton de la parole, c'est parce qu'en effet ici le ton, si je puis dire, est égal en son principe, et que dès l'origine l'enfant se nourrit de paroles autant que de pain, car il périt de mots, et que comme le dit l'Evangile, l'homme ne périt pas seulement par ce qui entre dans sa bouche, mais aussi par ce qui en sort.

I1 s'agit alors de faire l'étape suivante. Vous vous êtes bien aperçus de ceci, ou plus exactement vous ne vous en êtes pas aperçus, mais je tiens à vous souligner que le terme de régression peut prendre ici pour vous une application, vous apparaître sous une incidence sous laquelle il ne vous apparaît pas d'ordinaire à tous les titres. Le terme de régression est applicable à ce qui se passe quand l'objet réel, et du même coup l'activité qui est faite pour le saisir, vient se substituer à l'exigence symbolique. Quand je vous ai dit : l'enfant écrase sa déception dans sa saturation et son assouvissement au contact du sein ou de tout autre objet, il s'agit à proprement parler là de ce qui va lui permettre d'entrer dans la nécessité du mécanisme, qui fait qu'à une frustration symbolique peut toujours succéder, s'ouvrir la porte de la régression.

I1 nous faut maintenant faire un ***jump*****,** car bien entendu nous ferions quelque chose de tout à fait artificiel si nous nous contentions de faire remarquer qu'à partir de maintenant tout va tout seul, à savoir que dans cette ouverture donnée au signifiant par l'entrée imaginaire, à savoir toutes les relations qui vont maintenant s'établir au corps propre par l'intermédiaire de la relation

spéculaire, vous voyez très bien comment peut entrer en jeu l'avènement dans le signifiant de toutes appartenances du corps.

Que les excréments deviennent l'objet électif du don pendant un certain temps, ceci n'est certainement pas pour nous surprendre puisque c'est bien évidemment dans le matériel qui s'offre à lui en relation à son propre corps, que l'enfant peut trouver à l'occasion ce réel fait pour nourrir le symbolique. Que ce soit là aussi à l'occasion que la rétention puisse devenir refus, tout cela n'a absolument rien pour vous surprendre, et quels que soient les raffinements et la richesse des phénomènes que l'expérience analytique a découverte au niveau du symbolisme anal, ce n'est pas cela qui est fait pour nous arrêter longtemps.

Je vous ai parlé de ***jump*****,** c'est parce qu'il s'agit maintenant de voir comment s'introduit dans cette dialectique de la frustration, le phallus. Là encore défendez-vous des exigences vaines d'une genèse naturelle, et si vous voulez déduire d'une quelconque constitution des organes génitaux, le fait que le phallus joue un rôle absolument prévalent dans tout le symbolique génital, simplement vous n'y arriverez jamais, vous vous livrerez aux contorsions que j'espère vous montrer dans leur détail, celles de Mr. Jones pour essayer de donner un commentaire satisfaisant à la phase phallique telle que Freud l'a affirmé comme cela tout brutalement, et d'essayer de nous montrer comment il se fait que le phallus qu'elle n'a pas, peut avoir une telle importance pour la femme. C'est vraiment quelque chose de bien drôle à voir, car à la vérité la question n'est absolument pas là. La question est d'abord et avant tout une question de fait, c'est un fait : si nous ne découvrions pas dans les phénomènes cette exigence, cette prévalence, cette prééminence du phallus dans toute la dialectique imaginaire qui préside aux aventures, aux avatars et aussi aux échecs, aux défaillances du développement génital, en effet il n'y aurait pas de problème, et il n'est pas douteux qu'il n'y a aucun besoin de s'exténuer comme le font certains, pour faire remarquer que l'enfant doit elle aussi avoir ses petites sensations propres dans son ventre, ce qui est une expérience qui sans aucun doute, et peut-être dès l'origine, est distincte de celle du garçon.

La question n'est absolument pas là comme le fait remarquer Freud. D'ailleurs il est tout à fait clair que ceci va de soi. Si la femme en effet a beaucoup plus de mal que le garçon, à son dire, à faire entrer cette réalité de ce qui se passe du côté de l'utérus ou du vagin, dans une dialectique du désir qui la satisfasse, c'est en effet parce qu'il lui faut passer par quelque chose vis à vis de quoi elle a un rapport tout différent de celui de l'homme, c'est à savoir très précisément ce dont elle manque, c'est à dire du phallus. Mais la raison de savoir pourquoi il en est ainsi, n'est certainement pas, en aucun cas, à déduire de quoi que ce soit qui prenne son origine dans une disposition physiologique quelconque de l'un des deux sexes.

Il faut partir de ceci, que l'existence d'un phallus imaginaire est le pivot de toute une série de faits qui exige son postulat, c'est à savoir qu'il faut étudier ce labyrinthe où le sujet habituellement se perd, et même viendrait à être dévoré, et dont le fil justement est donné par le fait que ce qui est à découvrir, est ceci que la mère manque de phallus, que c'est parce qu'elle en manque qu'elle

le désire, et que c'est seulement en tant que quelque chose le lui donne, qu'elle peut être satisfaite.

Ceci peut paraître littéralement stupéfiant. Il faut partir du stupéfiant. La première vertu de la connaissance, c'est d'être capable de s'affronter à ce qui ne va pas de soi, que ce soit le manque qui soit ici le désir majeur, nous sommes tout de même peut-être un peu préparés à l'admettre. Si nous admettons que c'est aussi la caractéristique de l'ordre symbolique, en d'autres termes que c'est en tant que le phallus imaginaire joue un rôle signifiant majeur que la situation se présente ainsi, et elle se présente ainsi parce que le signifiant, ce n'est pas chaque sujet qui l'invente au gré de son sexe ou de ses dispositions, ou de sa folâtrerie à la naissance - le signifiant existe - que le phallus comme signifiant ait un rôle sous-jacent, cela ne fait pas de doute puisqu'il a fallu l'analyse pour le découvrir, mais c'est absolument essentiel. C'est quelque chose dont simplement au passage je vous souligne la question qu'il pose, pour nous en aller un instant ailleurs que sur le terrain de l'analyse.

J'ai posé la question suivante à Mr. Levi-Strauss, autour des structures élémentaires de la parenté. Je lui ai dit : vous nous faites la dialectique de l'échange des femmes à travers les lignées, que vous posez par une sorte de postulat et de choix : on échange les femmes entre générations, j'ai pris à une autre lignée une femme, je dois à la génération suivante ou à une autre lignée, une autre femme, et il y a un moment où ça doit se fermer. Si nous faisons ceci par la loi de l'échange et des mariages préférentiels avec les cousins croisés, les choses circuleront très régulièrement dans un cercle qui n'aura aucune raison de se refermer, ni de se briser, mais si vous le faites avec ce qu'on appelle les cousins parallèles, il peut se produire des choses assez ennuyeuses parce que les choses tendent à converger au bout d'un certain temps, et à faire des brisures et des morceaux dans l'échange à l'intérieur des lignées.

Je pose donc la question à Mr Lévi-Strauss ; en fin de compte si vous faisiez ce cercle des échanges en renversant les choses, et en disant que selon les générations ce sont les lignées féminines qui produisent les hommes et qui les échangent - car enfin ce manque dont nous parlons chez la femme, nous sommes tout de suite déjà avertis qu'il ne s'agit pas d'un manque réel, car le phallus, chacun sait qu'elle peut en avoir, elles les ont les phallus, et en plus elles le produisent, elles font des garçons, des phallophores, et par conséquent on peut décrire l'échange à travers les générations de la façon la plus simple, on peut décrire les choses dans l'ordre inverse, on peut décrire du point de vue de la formalisation, exactement les choses de la même façon symétriquement, en prenant un axe de référence, un système de coordonnées fondé sur les femmes. Seulement, si on le fait ainsi, il y a un tas de choses qui seront inexplicables et qui ne sont expliquées que par ceci : c'est que dans tous les cas où le pouvoir politique, même dans les sociétés matriarcales, est androcentrique, il est représenté par des hommes et par des lignées masculines, et que telle ou telle anomalie très bizarre dans ces échanges, telle ou telle modification, exception, paradoxe qui apparaissent dans les lois de l'échange au niveau des structures élémentaires de la parenté, ne sont strictement explicables que par rapport et en référence à quelque chose qui est hors du jeu de la parenté, et qui est le contexte politique,

c'est-à-dire l'ordre du pouvoir, et très précisément l'ordre du signifiant, l'ordre où sceptre et phallus se confondent.

C'est précisément pour des raisons inscrites dans l'ordre symbolique, c'est-à-dire dans ce quelque chose qui transcende le développement individuel, c'est en tant qu'imaginaire symbolisé que le fait qu'on a ou qu'on n'a pas de phallus prend l'importance économique qu'il a au niveau de l'œdipe, et qui motive à la fois l'importance du complexe de castration et la prééminence d'instance éminente de ce fameux fantasme de la mère phallique, qui depuis qu'il est sorti sur l'horizon analytique, fait le problème que vous savez.

Avant de vous mener à la façon dont s'articule au niveau de l'œdipe, et en tant que s'achevant et se résolvant, cette dialectique du phallus, je veux vous montrer que moi aussi je peux rester un certain temps dans les étages préœdipiens, et à cette seule condition d'être guidé par ce fil conducteur du rôle fondamental de la relation symbolique et vous faire quelques remarques qui sont les suivantes : c'est qu'au niveau de sa fonction imaginaire, au niveau de la prétendue exigence de la mère phallique, quel rôle joue ce phallus ?

Je veux ici vous montrer une fois de plus comment cette notion du manque de l'objet est absolument essentielle, pour simplement lire les bons auteurs analytiques, et parmi lesquels je place Karl Abraham qui a fait un article purement admirable sur le complexe de castration chez les femmes en 1920[41]. Au hasard de ces lignes, il nous donne comme exemple l'histoire d'une petite fille de deux ans qui s'en va dans l'armoire à cigares après le déjeuner, elle donne le premier à papa, le second à maman qui ne fume pas, et elle met le troisième entre ses jambes. Maman ramasse toute la panoplie et remet tout dans la boîte à cigares. Ce n'est pas au hasard que la petite fille retourne et recommence, cela vient bien à sa place. Je regrette que ce ne soit pas commenté d'une façon plus articulée, car si l'on admet que le troisième geste, comme Mr Abraham l'admet implicitement puisqu'il le cite comme exemple, indique que cet objet symbolique manque à la petite fille, elle manifeste par là ce manque, et c'est sans doute à ce titre qu'elle l'a d'abord donné à celui à qui il ne manque pas, pour montrer ce que celle à qui il manque, la mère, a à en faire, et pour bien marquer ce en quoi elle peut le désirer, précisément comme l'expérience le prouve, pour satisfaire celle à qui il manque, car si vous lisez l'article de Freud sur la sexualité féminine, vous apprendrez que ce n'est pas simplement de manquer du phallus qu'il s'agit quant à la petite fille**,** mais il s'agit bel et bien de le donner ou de donner son équivalent, tout comme si elle était un petit garçon, à sa mère.

Ceci n'est qu'une histoire introductive à ce fait, qu'il faut que vous sachiez vous représenter que rien n'est concevable dans la phénoménologie des perversions, je veux dire d'une façon directe, si vous ne partez pas de cette idée beaucoup plus simple que ce qu'on vous donne d'habitude dans cette espèce



[41] Abraham K., *Manifestations du complexe de castration chez la femme*, 1920, in Oeuvres complètes, III, p.101-127, Payot.

de ténèbre d'identification, réentification, projection, et de toutes les mailles - on se perd dans ce labyrinthe - qu'il s'agit du phallus. Il s'agit de savoir comment l'enfant plus ou moins consciemment réalise que sa mère est toute-puissante fondamentalement de quelque chose, et c'est toujours la question de savoir par quelle voie il va lui donner cet objet dont elle manque, et dont il manque lui-même toujours, car ne l'oublions pas, après tout le phallus du petit garçon n'est pas beaucoup plus vaillant que celui de la petite fille, et ceci naturellement a été vu par de bons auteurs, et Mr Jones s'est tout de même aperçu que Mme Karen Horney était plutôt pour celui avec qui il était en conflit, avec Freud en l'occasion. Et ce caractère fondamentalement déficient du phallus du petit garçon, voire de la honte qu'il peut en éprouver dans cette occasion, de l'insuffisance profonde où il peut se sentir, est une chose qu'elle a fort bien su mettre en valeur, non pour tâcher de combler ce pont qu'il y a dans la différence entre petit garçon et petite fille, mais pour éclairer l'un par l'autre.

N'oublions pas à cette lumière, la valeur de la découverte du petit garçon sur lui-même, pour comprendre la valeur exacte qu'ont les tentatives de séduction vis-à-vis de la mère dont on parle toujours. Ces tentatives de séductions sont profondément marquées du conflit narcissique, c'est toujours l'occasion des premières lésions narcissiques qui ne sont là que les préludes, et voire même les présupposés, de certains effets ultérieurs de la castration, mais auxquelles il convient de s'arrêter.

En fin de compte, il s'agit bien, plutôt que de la simple pulsion ou agression sexuelle, du fait que le garçon veut se faire croire un mâle ou un porteur de phallus, alors qu'il ne l'est qu'à moitié. En d'autres termes, ce dont il s'agit dans toute la période préœdipienne où les perversions prennent origine, c'est d'un jeu qui se poursuit, un jeu de furet, ou encore de bonneteau voire notre jeu de pair et d'impair.

Ce phallus, qui est fondamental en tant que signifiant dans cet imaginaire de la mère qu'il s'agit de rejoindre pour des raisons absolument fondamentales, puisque c'est sur cette toute-puissance de la mère que le moi de l'enfant repose, il s'agit de voir où il est et où il n'est pas. Il n'est jamais vraiment là où il est, il n'est jamais tout à fait absent là où il n'est pas, et toute la classification des perversions doit se comprendre en ceci, c'est que quelle que soit la valeur de ce qu'on a pu apporter comme identification à la mère, identification à l'objet, etc.…. ce qui est essentiel c'est que, prenons par exemple le transvestisme - l'article d'Otto Fenichel de l'introduction de l'*International journal*[42] - le sujet met en cause son phallus dans le transvestisme. On oublie que le transvestisme n'est pas simplement une affaire d'homosexualité plus ou moins transposée, que ce n'est pas simplement une affaire de fétichisme particularisée au fait qu'il faut que le fétiche soit porté par le sujet, montre Fénichel qui met très bien l'accent sur le fait que ce qui est sous les habits féminins, c'est une femme. Le sujet s'identifie à une femme qui a un phallus, seulement elle en a un en tant que caché.



[42] Fénichel 0.,The psychology of transvestism, IJ.P, 11, p.211-227.

Nous voyons par ce fait que le phallus doit toujours participer de ce quelque chose qui le voile, et nous voyons là l'importance essentielle de ce que j'ai appelé le voile, l'existence des habits qui fait que c'est par eux que se matérialise l'objet. Même quand l'objet réel est là, il faut que l'on puisse penser qu'il peut n'y pas être, et qu'il soit toujours possible qu'on pense qu'il est là précisément où il n'est pas.

De même dans l'homosexualité masculine, pour nous limiter à elle aujourd'hui, c'est encore de son phallus qu'il s'agit chez le sujet, mais chose curieuse, c'est encore du sien en tant qu'il va le chercher chez un autre. Pour tout dire, toutes les perversions peuvent se placer dans cette mesure où toujours par quelque côté, elles jouent avec cet objet signifiant en tant qu'il est de sa nature et par lui-même un vrai signifiant, c'est-à-dire quelque chose qui en aucun cas ne peut être pris à sa valeur spatiale. Et quand même on met la main dessus, quand on le trouve pour s'y fixer définitivement dans la perversion des perversions, celle qui s'appelle le fétichisme - car c'est celle vraiment qui montre, non seulement où il est vraiment, mais ce qu'il est - quand on le trouve, il est exactement rien, ce sont de vieux habits usés, une défroque, une partie du fétichisme c'est ce qu'on voit dans le transvestisme, et en fin de compte c'est un petit soulier usé. Quand il apparaît, quand il se dévoile réellement, c'est le fétiche. Qu'est-ce à dire ? C'est qu'à cette étape et juste avant l'œdipe, entre cette relation première que je vous ai fondée aujourd'hui, et d'où je suis parti, de la frustration primitive et de l'œdipe, nous avons comme constituant de la dialectique intersubjective l'étape où l'enfant s'engage dans la dialectique du leurre, où très essentiellement pour satisfaire ce qui ne peut pas être satisfait, à savoir un désir de la mère qui dans son fondement, est inassouvissable, l'enfant par quelque voie qu'il le fasse, s'engage dans cette voie de se faire lui-même objet trompeur.

je veux dire que ce désir qui ne peut pas être assouvi, il s'agit de le tromper, et c'est très précisément en tant qu'il montre qu'il n'est pas à sa mère que se construit tout ce cheminement autour duquel le moi prend sa stabilité. Ces étapes les plus caractéristiques sont d'ores et déjà marquées comme Freud l'a montré dans son dernier article sur le **Splitting**[43], de la foncière ambiguïté du sujet et de l'objet. A savoir que c'est en tant que l'enfant se fait objet pour tromper qu'il se trouve engagé vis-à-vis de l'autre dans cette position où la relation intersubjective est toute entière constituée, c'est en tant non pas simplement qu'une sorte de leurre immédiat - comme il se produit dans le règne animal où il s'agit en somme pour celui qui est paré des couleurs de la parade, d'ériger toute la situation en se produisant - mais au contraire en tant que le sujet suppose dans l'autre le désir, qu'il s'agit d'un désir au second degré qu'il faut satisfaire, et comme c'est un désir qui ne peut être satisfait, on ne peut que le tromper.



[43] *Le clivage du moi dans les processus de défense*, 1938, in Résultats, Idées, Problèmes, 11, p.283-287, PUF.

C'est dans cette relation que s'institue ce qui est si caractéristique et qu'on oublie toujours : l'exhibitionnisme humain n'est pas exhibitionnisme des autres comme celui du rouge-gorge, c'est quelque chose qui ouvre à un moment donné un pantalon, et qui le referme, et s'il n'y a pas de pantalon il manque une dimension de l'exhibitionnisme.

Alors que se passe-t-il ? Nous retrouvons aussi possiblement la régression, car en fin de compte cette mère inassouvie, insatisfaite, autour de laquelle se construit toute la montée de l'enfant dans le chemin du narcissisme, c'est quelqu'un de réel, elle est là et comme tous les êtres inassouvis, elle est là cherchant ce qu'elle va dévorer. Ce que l'enfant a trouvé lui-même autrefois pour écraser son assouvissement symbolique, il le retrouve devant lui possiblement comme la gueule ouverte. L'image projetée de la situation orale, nous la retrouvons aussi au niveau de la satisfaction sexuelle imaginaire. Le trou béant de la tête de Méduse est une figure dévorante que l'enfant rencontre comme issue possible dans cette recherche de la satisfaction de la mère.

C'est un grand danger qui est précisément celui que nous révèlent nos fantasmes. Dans le fantasme dévorer nous le trouvons à l'origine, et nous le retrouvons à ce détour où il nous donne la forme essentielle sous laquelle se présente la phobie.

Nous pouvons retrouver ceci à regarder les craintes propres du petit Hans. Le petit Hans se présente maintenant peut-être dans des conditions un petit peu plus clarifiées. A ce détour, si vous avez le support de ce que je viens de vous apporter aujourd'hui, vous verrez mieux les réalisations de la phobie et de la perversion, vous verrez mieux aussi ce que je vous ai indiqué la dernière fois, comment va se profiler la fonction de l'idéal du moi, vous interpréterez mieux, je crois, que Freud n'a pu le faire - car il y a un flottement à ce sujet dans son observation - sur la façon dont il faut identifier ce que le petit Hans appelle la grande girafe et la petite girafe.

Comme Monsieur Prévert l'a dit, les grandes girafes sont muettes, les petites girafes sont rares. Dans le petit Hans c'est fort mal interprété, on approche tout de même de ce dont il s'agit, et ceci est assez clair, du seul fait que le petit Hans s'assoit dessus, malgré les cris de la grande girafe qui est incontestablement sa mère.

## 12 - LEÇON DU 6 MARS 1957

Nous allons aujourd'hui essayer de parler de la castration dont vous pouvez constater dans l'œuvre de Freud que, à la façon du complexe d'œdipe, si elle est partout là, ce n'est que pratiquement pour le complexe d'œdipe que Freud essaye d'en articuler pleinement la formule dans un article de 1931[44] consacré à quelque chose d'entièrement neuf.

Et pourtant le complexe d'œdipe est là depuis le début dans la pensée de Freud puisqu'on peut penser que c'est là le grand problème personnel d'où il est parti : qu'est-ce qu'un père ? Il n'y a là-dessus aucun doute puisque nous savons que sa biographie, les lettres à Fliess sont confirmatives de ces préoccupations et de cette présence dès l'origine du complexe d'œdipe. Et ce n'est que très tard que Freud s'en est expliqué.

Pour la castration, il n'y a nulle part ni rien de pareil. Jamais Freud n'a pleinement articulé le sens précis, l'incidence psychique précise de cette crainte ou de cette menace, de cette instance, de ce moment dramatique où ces mots peuvent être également posés avec un point d'interrogation à propos de la castration. Et en fin de compte, quand la dernière fois j'ai commencé d'aborder le problème par la venue par en dessous de la frustration, du jeu phallique imaginaire avec la mère, beaucoup d'entre vous, s'ils ont saisi le dessin que je faisais de l'intervention du père, son personnage symbolique étant purement le personnage symbolique des rêves, sont restés dans l'interrogation sur le sujet de : Qu'est-ce que cette castration ? Qu'est-ce à dire que pour que le sujet parvienne à la maturité génitale, il faut en somme qu'il ait été castré ?

Si vous prenez les choses au niveau simple de la lecture, encore que ce ne soit articulé comme cela nulle part, c'est littéralement dans l'œuvre de Freud, impliqué partout. La castration si vous voulez, est le signe du drame de l'œdipe, comme il en est le pivot implicite. Ceci peut être éludé, peut être pris dans une sorte de comme si, qui revient à entendre le courant du discours analytique qui semble vraiment interrogé sur sa .... Mais à partir du moment où il suffit que le texte, comme je le fais pour le moment, vous y fasse arrêter un peu pour qu'en effet le côté abrupt de cette affirmation vous paraisse problématique - et en effet ça l'est - et d'autre part que la formule si paradoxale qu'elle soit, à laquelle je faisais un instant allusion, vous pouvez la prendre comme point de départ. Qu'est-ce que veut dire donc une pareille formulation ? Qu'implique-t-elle ? Que suppose-t-elle ?

C'est bien à cela d'ailleurs que les auteurs se sont attachés car tout de même, il y en a certains que la singularité d'une telle conséquence n'a pas manqué d'arrêter et au premier rang d'entre eux par exemple, quelqu'un comme Ernest Jones qui - et vous vous en rendrez compte si vous lisez son oeuvre - n'a jamais pu arriver à surmonter les difficultés du maniement du complexe de castration comme tel, et qui a essayé de formuler un terme qui lui est particulier, mais qui bien entendu, comme tout ce qui est introduit dans la



[44] *Sur la sexualité féminine*, in La Vie Sexuelle, p. 139-155, PUF.

communauté analytique, qui a fait son chemin et a porté des échos, c'est la notion qui lui est propre et qui est citée par les auteurs principalement anglais, de **l'aphanisis** (en grec : disparaître). La solution qu'a tenté de donner Jones au mode d'incidence dans l'histoire du drame psychique de la castration, est celle-ci.

La crainte de la castration que nous ne pouvons pas, au moins dans sa perspective, suspendre à l'accident, à la contingence des menaces pourtant si singulièrement toujours reproduites dans les histoires et dans le fait qui s'exprime par la menace parentale bien connue : « *On fera venir quelqu'un qui coupera ça* », le côté paradoxalement motivé, non enraciné dans une sorte de constante nécessaire de la relation inter-individuelle, n'est pas le seul côté qui ait arrêté les auteurs. Le maniement même de la castration que Freud pourtant articule bien comme quelque chose qui précisément menace le pénis, le phallus - la question justement est là - cette difficulté qu'il y a à intégrer quelque chose de si singulier dans sa forme positive, a poussé Jones à essayer d'asseoir le mécanisme du développement autour duquel elle se constitue principalement.

C'est là son objet au moment où il commence vraiment d'aborder le problème autour duquel doit se constituer le super ego, et qui l'a poussé à mettre au premier plan la notion de **l'aphanisis,** dont je pense qu'il suffira que je vous l'articule moi-même pour que vous voyez à quel point elle-même n'est pas non plus sans présenter de grandes difficultés.

En effet **l'aphanisis,** c'est la disparition, mais disparition de quoi ? Dans Jones, disparition du désir. Le complexe de castration en tant que aphanisis, est substitué à la castration, c'est la crainte pour le sujet de voir s'éteindre en lui le désir.

Vous ne pouvez pas ne pas voir, je pense, ce qu'une pareille notion représente en elle-même d'une relation hautement subjectivée. C'est peut-être en effet quelque chose de concevable en tant que source d'une angoisse primordiale, mais assurément c'est une angoisse singulièrement réfléchie. Il semble qu'il faille véritablement faire une espèce de saut dans une compréhension qui laisse ouvert, qui suppose franchi du même coup un immense…… pour à partir de données qui seraient celles d'un sujet pris à partir même de ses premiers mouvements de relation à l'endroit de ces objets, supposé déjà être en position de prendre ce recul qui lui fait non seulement articuler une frustration comme telle, mais à cette frustration suspendre l'appréhension d'un tarissement du désir.

En fait, c'est bien autour de la notion de privation, pour autant qu'elle fait surgir la crainte de **l'aphanisis,** que Jones a tenté d'articuler toute sa genèse du super ego comme l'aboutissement normal, la formation à laquelle aboutit normalement le complexe d'œdipe, et bien entendu il s'est rencontré tout de suite avec les distinctions qui sont celles auxquelles je crois que nous arrivons à donner une forme un peu plus maniable, à savoir que quand il parle du terme de privation, il ne peut pas, même un seul instant, ne pas distinguer la privation en tant que pure privation - qui fait que le sujet n'est pas satisfait dans l'un quelconque de ces besoins - et la privation qu'il appelle délibérée, celle qui

suppose en face du sujet un autre sujet qui lui refuse cette satisfaction qu'il recherche.

D'ailleurs comme il n'est pas facile à partir de données aussi peu tranchées, d'allier le passage de l'une à l'autre, surtout quand on les conserve à l'état de synonymes, il en vient naturellement à indiquer que le plus fréquemment la privation est prise comme une frustration, et est équivalente à la frustration pour le sujet. A partir de là, bien entendu, beaucoup de choses sont facilitées dans l'articulation d'un procès, mais si elles sont facilitées pour l'élocuteur, ça n'est pas dire qu'elles le soient autant pour l'auditeur un peu exigeant.

En fait, je ne donne pas du tout dans ce tableau le même sens que Jones au terme de privation. La privation dont il s'agit dans ce tableau, pour autant qu'elle intervient comme un des termes, est ce quelque chose par rapport à quoi doit se repérer la notion de castration. Si comme vous l'avez vu, j'essaye de redonner au terme de frustration sa complexité de rapport véritable, et ceci, dans la séance avant l'interruption je l'ai fait d'une façon très articulée, et il vous en reste assez pour voir que je n'emploie pas le terme de frustration dans la forme sommaire où il est employé habituellement, la privation et la castration n'interviennent ici distinguées, que parce qu'il n'est en effet pas possible d'articuler sur l'incidence de la castration quelque chose sans isoler la notion de privation en tant qu'elle est ce que j'ai appelé un trou réel.

Autrement dit, la privation dont il s'agit, pour restituer les choses, et au lieu de noyer le poisson, essayons au contraire de bien l'isoler, la privation c'est la privation du poisson, c'est le fait que la femme spécialement n'a pas le pénis. Je veux dire que ce fait, fait intervenir constamment son incidence dans l'évolution de presque tous les cas qu'il nous expose, le fait que la femme n'a pas de pénis, que l'assomption du fait que la femme en est privée, qu'elle donne au garçon l'exemple le plus saillant que nous pouvons rencontrer à tout instant dans les histoires des cas de Freud, que donc la castration si elle est ce quelque chose que nous cherchons prend comme base cette appréhension dans le réel de l'absence de pénis chez la femme, que c'est là le point crucial dans la majeure partie des cas autour duquel tourne, dans l'expérience du sujet mâle le fondement sur lequel s'appuie d'une façon tout à fait spécialement angoissante, efficace, la notion de la privation.

C'est qu'effectivement il y a une partie des êtres dans l'humanité, qui sont dit-on dans les textes, châtrés. Bien entendu, ce terme est tout à fait ambigu, ils sont châtrés dans la subjectivité du sujet. Ce qu'ils sont dans le réel et ce qui est invoqué comme expérience réelle, c'est qu'ils sont dans la réalité privés. Celle donc à laquelle je fais allusion, c'est cette référence au réel autour de quoi l'expérience de la castration tourne dans l'enseignement des textes de Freud. Je vous ai fait remarquer à ce propos que nous devons, pour articuler correctement les pensées, mettre en corrélation avec cette privation dans le réel, le fait qu'il s'agit obligatoirement, du seul fait que nous posons les choses ainsi dans une référence, non pas de l'expérience du malade, ce sont les expériences de notre pensée, de la façon d'appréhender nous-même ce dont il s'agit.

La notion même de privation est laissée particulièrement sensible et visible dans une expérience comme celle-là, qui implique la symbolisation de l'objet dans le réel. Rien n'est privé de rien, tout ce qui est réel se suffit à lui-même, parce que le réel par définition est plein. Si nous introduisons dans le réel la notion de privation, c'est pour autant que nous symbolisons déjà assez le réel, et même que nous symbolisons tout à fait pleinement, pour indiquer que si quelque chose n'est pas là, c'est parce que justement nous supposons sa présence possible, c'est-à-dire que nous introduisons dans le réel pour en quelque sorte le recouvrir, le creuser, le……, le simple ordre du symbolique.

C'est pour cela que je dis qu'au niveau de cette marche l'objet dont il s'agit dans l'occasion est le pénis, c'est un objet qui nous est donné à l'état symbolique au moment et au niveau où nous parlons de privation. D'autre part, je vous rappelle la nécessité de ce tableau. Il est tout à fait clair que la castration, pour autant qu'elle est efficace, qu'elle est éprouvée, qu'elle est présente dans la genèse d'une névrose, c'est la castration d'un objet imaginaire. Jamais aucune castration dont il s'agit dans l'incidence d'une névrose n'est une castration réelle, c'est pour autant qu'elle joue dans le sujet sous la forme d'une action portant sur un objet imaginaire, que la castration entre en jeu.

Le problème pour nous est justement de concevoir pourquoi, par quelle nécessité cette castration s'introduit dans un développement qui est le développement typique du sujet. Il s'agit qu'il rejoigne cet ordre complexe qui constitue la relation de l'homme à la femme, qui fait que la réalisation génitale est soumise dans l'espèce humaine à un certain nombre de conditions. Nous repartons comme la dernière fois du sujet dans son rapport originaire avec la mère, dans l'étape que l'on qualifie de préœdipienne, et sur laquelle nous avons vu que l'on peut articuler beaucoup de choses. Nous espérons avoir mieux articulé qu'on ne le fait habituellement quand on parle de cette étape préœdipienne, je veux dire en tenant compte d'une façon plus différenciée de ce qui, d'ailleurs, est toujours retrouvé dans le discours de tous les auteurs. Même démontrés, nous croyons qu'ils sont moins bien maniés, moins bien raisonnés.

Nous allons repartir de là pour en quelque sorte essayer de saisir à sa naissance la nécessité de ce phénomène de la castration, en tant que symbolisant une dette symbolique, une punition symbolique, quelque chose qui s'inscrit dans la scène symbolique en tant qu'il s'empare comme de son instrument de cet objet imaginaire.

Déjà, pour nous servir de guide, pour que nous puissions nous référer à des termes que je pose d'abord, et que je vous demande d'accepter un instant comme acquis, l'hypothèse, la supposition sur laquelle va pouvoir s'appuyer notre articulation - nous l'avons vu la dernière fois - derrière cette mère symbolique nous disons qu'il y a ce père symbolique qui lui, est en quelque sorte une nécessité de la construction symbolique, mais qu'aussi nous ne pouvons situer que dans un au-delà, je dirais presque dans une transcendance, en tout cas dans quelque chose qui, je vous l'ai indiqué au passage, n'est rejoint que par une construction mythique.

J'ai souvent insisté sur le fait que ce père symbolique en fin de compte n'est nulle part représenté et c'est la suite qui vous confirmera si la chose est valable, si elle est effectivement utile à nous faire retrouver dans la réalité complexe cet élément du drame de la castration. Ici nous trouvons le père réel sous-jacent, et ici le père imaginaire

| | | | |
|---|---|---|---|
| Père symbolique | Père réel | Castration dette symbolique | Phallus |
| | Mère symbolique | Frustration dam imaginaire | Sein réel |
| | Père imaginaire | Privation | Objet symbolique Phallus |

Si le père symbolique est le signifiant qu'on ne peut jamais parler qu'en retrouvant à la fois sa nécessité et son caractère, qu'il nous faut accepter comme une sorte de donnée irréductible du monde du signifiant, si donc il en est ainsi pour le père symbolique, le père imaginaire et le père réel sont deux termes à propos desquels nous avons beaucoup moins de difficultés.

Le père imaginaire, nous avons tout le temps affaire à lui, c'était lui auquel se référait le plus communément tout ce qui était de la dialectique permise, toute la dialectique de l'agressivité, toute la dialectique de l'identification, toute la dialectique de l'idéalisation par où le sujet accède à quelque chose qui s'appelle l'identification au père. Tout cela se passe au niveau du père imaginaire. Si nous l'appelons imaginaire, c'est aussi bien parce qu'il est intégré à cette relation de l'imaginaire qui forme le support psychologique de relations qui sont à proprement parler des relations d'espèce, des relations au semblable, les mêmes qui sont au fond de toute capture libidinale, comme aussi de toute réaction agressive. Ce père imaginaire aussi bien participe de ce fait, a des caractères typiques. Ce père imaginaire c'est à la fois le père effrayant que nous connaissons au fond de tellement d'expériences névrotiques, c'est un père qui n'a aucunement d'une façon obligée, de relation avec le père réel qu'a l'enfant. C'est ce par quoi nous est expliqué, combien fréquemment nous voyons dans les fantasmes de l'enfant intervenir une figure du père, spécialement de la mère aussi, cette figure à l'occasion tout à fait grimaçante, qui n'a vraiment qu'un rapport extrêmement lointain avec ce qui a été là présent du père réel de l'enfant, et ceci est uniquement lié à la période, et aussi à la fonction que va jouer ce père imaginaire à tel moment du développement.

Le père réel, c'est tout à fait autre chose, c'est quelque chose dont l'enfant, en raison de cette interposition des fantasmes, de la nécessité aussi de la relation

symbolique, n'a jamais eu comme pour tout être humain qu'une appréhension, en fin de compte très difficile.

S'il y a quelque chose qui est à la base et au fondement de toute l'expérience analytique, c'est pourquoi nous avons tellement de peine à appréhender ce qu'il y a de plus réel autour de nous, c'est-à-dire les êtres humains tels qu'ils sont. C'est toute la difficulté, aussi bien du développement psychique que simplement de la vie quotidienne, de savoir à qui nous avons réellement affaire, au moins à un personnage qui est dans les conditions ordinaires aussi lié par sa présence au développement d'un enfant, qui est un père, qui peut à juste titre être considéré comme un élément constant de ce qu'on appelle de nos jours, l'entourage de l'enfant. Et assurément, je vous prie donc de prendre ce qui par certains côtés, peut être au premier abord peut vous présenter dans ses caractères avoir été la question qui au premier abord, peut vous paraître paradoxale. Effectivement, et contrairement à une sorte de notion normative ou typique qu'on voudrait lui donner dans l'insistance du complexe de castration dans le drame de l'œdipe, c'est au père réel qu'est déférée effectivement la fonction saillante dans ce qui se passe autour du complexe de castration.

Donc vous voyez que dans la façon dont je vous le formule, ce qui peut apparaître déjà comme contingence, comme peu explicable : pourquoi cette castration, pourquoi cette forme bizarre d'intervention dans l'économie du sujet qui s'appelle castration, ça a quelque chose de choquant en soi. J'en redouble la contingence en vous disant que ça n'est pas par hasard, que ça n'est pas une espèce de bizarrerie des premiers abords de ce sujet qui ferait que d'abord le médecin s'est arrêté à ces choses que l'on a reconnu être plus fantasmatiques que l'on croyait, à savoir les scènes de la séduction primitive.

Vous savez que c'est une étape de la pensée de Freud, avant même qu'il analyse, avant d'être doctriné sur ce sujet. Mais pour la castration, il ne s'agit point de fantasmatiser toute l'affaire de la castration comme on l'a fait des scènes de séduction primitive. Si effectivement la castration est quelque chose qui mérite d'être isolé, qui a un nom dans l'histoire du sujet, ceci est toujours liée à l'incidence, à l'intervention du père réel, ou si vous voulez également marqué d'une façon profonde, et profondément déséquilibré par l'absence du père réel, et c'est uniquement par rapport à cette nécessité qui introduit comme une profonde atypie, et demande alors la substitution au père réel de quelque chose d'autre qui est profondément névrosant.

C'est donc sur la supposition du caractère fondamental du lien qu'il y a entre le père réel et la castration que nous allons partir pour tâcher de nous retrouver dans ces drames complexes que Freud élabore pour nous, et où bien souvent nous avons le sentiment qu'il se laisse à l'avance guider par une sorte de droit fil tellement sûr de temps en temps, comme dans le cas du petit Hans, que je vous ai souligné que nous avions nous-mêmes l'impression de nous trouver à chaque instant guidés, mais sans rien saisir, ni les motifs qui nous font choisir à chaque carrefour.

Je vous prie donc pour un instant, à titre provisoire, d'admettre que c'est autour d'une telle position que nous allons commencer d'essayer de comprendre cette nécessité de la signification du complexe de castration.

Prenons le cas du petit Hans. Le petit Hans, à partir de quatre ans et demi, fait ce qu'on appelle une phobie, c'est-à-dire une névrose. Cette phobie est prise en mains ensuite par quelqu'un qui se trouve être un des disciples de Freud, et qui est un très brave homme, à savoir ce qu'on peut faire de mieux comme père réel, et aussi bien il nous est dit que le petit Hans a vraiment pour lui tous les bons sentiments, il est clair qu'il aime beaucoup son père, et en somme il est loin de redouter de lui des traitements aussi abusifs que celui de la castration.

D'autre part, on ne peut pas dire que le petit Hans soit vraiment frustré de quelque chose. Tel que nous le voyons au début de l'observation, le petit Hans, enfant unique, baigne dans le bonheur. Il est l'objet d'une attention que certainement le père n'a pas attendu l'apparition de la phobie pour manifester, et il est aussi l'objet des soins les plus tendres de la mère, et même si tendres qu'on lui passe tout. A la vérité, il faut la sublime sérénité de Freud pour entériner l'action de la mère, il est tout à fait clair que de nos jours tous les anathèmes seraient déversés sur cette mère qui admet tous les matins le petit Hans en tiers dans le lit conjugal, ceci contre les réserves expresses que fait le père et époux.

Il se montre à l'occasion, non seulement d'une tolérance bien particulière, mais que nous pouvons juger comme tout à fait hors du coup dans la situation, car quoiqu'il dise, les choses n'en continuent pas moins de la façon la plus décidée, nous ne voyons pas un seul instant que la mère en question tienne à une seule minute le moindre compte de l'observation qui lui est respectueusement suggérée par le personnage du père.

Il n'est frustré de rien ce petit Hans, il n'est vraiment privé en rien. Au début de l'observation, quand même, la mère a été jusqu'à lui interdire la masturbation, non seulement ça n'est pas rien, mais elle a même été jusqu'à prononcer les paroles fatales : « *Si tu te masturbes, on fera venir le docteur A... qui te la coupera* ». Ceci nous est rapporté au début de l'observation, et nous n'avons pas l'impression que ce soit là quelque chose de décisif. L'enfant continue. Bien entendu c'est une chose qui n'est pas un élément d'appréciation, mais assurément cette intervention doit être notée à raison du scrupule avec lequel il a relevé l'observation du fait que les parents se sont suffisamment informés, ce qui d'ailleurs ne les empêche pas de se conduire exactement comme s'ils ne savaient rien.

Néanmoins, ce n'est certainement pas à ce moment que même un seul instant, Freud lui-même songe à rapporter quoi que ce soit de décisif quant à l'apparition de la phobie. L'enfant écoute cette menace, je dirais presque comme il convient. Et vous verrez qu'après coup même, ressort cette implication qu'après tout on ne peut rien dire de plus à un enfant, que c'est justement ce qui lui servira de matériaux à construire ce dont il a besoin, c'est-à-dire justement le complexe de castration. Mais la question de savoir pourquoi il en

a besoin est justement une autre question, et c'est à celle-là que nous sommes, et nous ne sommes pas près de lui donner tout de suite une réponse.

Pour l'instant il ne s'agit pas de castration, ce n'est pas là le support de ma question, il s'agit de la phobie et du fait que nous ne pouvons en aucun cas même, la relier d'une façon simple et directe à l'interdiction de la masturbation. Comme le dit très bien Freud, à ce moment là, la masturbation en elle-même est une chose qui n'entraîne aucune angoisse, l'enfant continuera sa masturbation. Bien entendu, il l'intégrera dans la suite au conflit qui va se manifester au moment de sa phobie, mais ça n'est certainement pas quoi que ce soit d'apparent, une incidence traumatisante qui survienne à ce moment qui nous permette de comprendre le surgissement de la phobie.

Les conditions autour de cet enfant sont optima, et le problème de la portée de la phobie reste un problème qu'il faut savoir introduire avec justement son caractère véritablement digne, questionnable en l'occasion, et c'est à partir de là que nous allons pouvoir trouver tel ou tel recoupements qui seront pour nous éclairants voire favorisants.

I1 y a deux choses : une considération que je vais faire devant vous, qui sera un rappel de ce que nous pouvons appeler la situation fondamentale quant au phallus de l'enfant par rapport à la mère. Nous l'avons dit, dans la relation préœdipienne, dans la relation de l'enfant à la mère qu'avons-nous ? La relation de l'enfant à la mère en tant qu'elle est objet d'amour, objet désiré pour sa présence, objet qui suppose une relation aussi simple que vous pouvez la supposer, mais qui est très précocement manifestable dans l'expérience, dans le comportement de l'enfant, la sensibilité, la réaction à la présence de la mère, et très vite son articulation en un couple présence/absence. C'est vous le savez, ce sur quoi nous partons, et si les difficultés ont été élevées à propos de ce qu'on peut appeler le monde objectal premier de l'enfant, c'est en raison d'une insuffisante distinction du terme même d'objet.

Qu'il y ait un objet primordial, que nous ne puissions pas, en aucun cas constituer idéalement - c'est-à-dire dans notre idée - ce monde de l'enfant comme étant un pur état de suspension aux limites indéterminées à l'organe qui le satisfait, c'est-à-dire à l'organe du nourrissage, c'est une chose que je ne suis pas le premier à contredire - toute l'œuvre et l'articulation d'Alice Balint entre autres, par exemple, est là pour articuler d'une façon différente, moins soutenable je crois, mais pour articuler ce que je suis en train de vous dire, à savoir que la mère existe - mais ça ne suppose pas pour autant qu'il y ait déjà ce quelque chose qui s'appelle moi et non-moi, et que la mère existe - comme objet symbolique et comme objet d'amour.

C'est ce que confirmera, à la fois l'expérience, et ce que je suis en train de formuler dans la position que je donne ici à la mère sur ce tableau, en tant qu'elle est d'abord, nous dit-on, mère symbolique, et que ça n'est que dans la crise de la frustration qu'elle commence à se réaliser par un certain nombre de chocs et particularités qui sont ce qui arrive dans les relations entre la mère et l'enfant, cette mère objet d'amour qui peut être à chaque instant la mère réelle justement pour autant qu'elle frustre cet amour.

La relation de l'enfant avec elle est une relation d'amour, elle a en effet ce quelque chose qui peut ouvrir la porte à ce qu'on appelle d'habitude la relation indifférenciée première, mais c'est faute de savoir l'articuler.

En fait ce qui se passe fondamentalement, ce qui est la première étape concrète de cette relation d'amour comme telle, à savoir ce quelque chose qui fait le fond sur lequel se passe ou ne se passe pas avec une signification, la satisfaction de l'enfant, qu'est-ce que c'est ?

C'est que l'enfant prend cette relation en s'y incluant lui-même comme l'objet de l'amour de la mère, c'est-à-dire que l'enfant apprend ceci qu'il apporte à la mère le plaisir, c'est une des expériences fondamentales de l'enfant qu'il sache que si sa présence commande si peu que ce soit celle de la présence qui lui est nécessaire, c'est en raison où lui-même il y introduit quelque chose, cet éclairement qui fait que cette présence là l'entoure comme quelque chose, à quoi lui, il apporte une satisfaction d'amour. Le « être aimé » est fondamental, c'est le fond sur lequel va s'exercer tout ce qui va se développer entre la mère et l'enfant, c'est précisément en tant que quelque chose s'articule peu à peu dans l'expérience de l'enfant qui lui indique que dans cette présence de la mère à lui-même, il n'est pas seul. C'est autour de cela que va s'articuler toute la dialectique du progrès de cette relation de la mère à l'enfant.

Je vous l'ai indiqué, la question qui est proposée par les faits est de savoir comment il appréhende ce qu'il est pour la mère, et vous le savez, nous l'avons posé comme hypothèse de base. S'il n'est pas seul et si tout tourne autour de là, ceci bien entendu ouvre à notre esprit une des expériences les plus communes : que d'abord il n'est pas seul parce qu'il y a d'autres enfants. Mais nous avons indiqué comme hypothèse de base qu'il y a un autre terme constant et radical, et indépendant des contingences et des particularités de l'histoire et de la présence ou de l'absence de l'autre enfant, par exemple c'est le fait que la mère conserve à un degré différent selon les sujets, le pénis-neid qui fait que l'enfant est quelque chose par rapport à cela. Il le comble ou il ne le comble, mais la question est posée. La découverte, et de la mère phallique pour l'enfant, et du pénis-neid pour la mère sont strictement coexistants du problème que nous essayons d'aborder pour l'instant.

Ce n'est pas au même niveau, et j'ai choisi de partir d'un certain point pour arriver à un certain point, et c'est à cette étape que nous devons tenir pour une des données fondamentales de l'expérience analytique ce **pénis-neid** comme un terme de référence constante de la relation de la mère à l'enfant, qui fait ce que l'expérience prouve - parce qu'il n'y a pas moyen d'articuler autrement les perversions, en tant qu'elles ne sont pas intégralement explicables contrairement à ce qu'on dit, par l'étape préœdipienne - où l'on voit que c'est dans la relation à la mère que l'enfant éprouve le phallus comme étant le centre du désir de la mère, et où il se situe lui-même en différentes positions, par où il est amené à maintenir, et très exactement à leurrer ce désir de la mère.

C'est là-dessus que portait l'articulation de la leçon à laquelle je faisais allusion tout à l'heure. De quelque façon, l'enfant se présente à la mère comme étant ce quelque chose qui lui offre le phallus en lui-même, et à des degrés et dans des positions diverses. Ici il peut s'identifier à la mère, s'identifier au phallus, s'identifier à la mère comme porteuse du phallus ou se présenter lui-même comme porteur de phallus.

Il y a là un haut degré, non pas d'abstraction, mais de généralisation de ce niveau de la relation imaginaire, de la relation que j'appelle leurrante, par où l'enfant en quelque sorte atteste à la mère qu'il peut la combler, non seulement comme enfant, mais aussi pour ce qui est le désir et ce qui manque, pour tout dire, à la mère. La situation est certainement structurante, fondamentale, puisque c'est autour de cela, et uniquement autour de cela que peut s'articuler la relation du fétichiste à son objet. Par exemple toutes les gammes intermédiaires qui le lient à une relation aussi complexe et aussi élaborée, et à laquelle seule l'analyse a pu donner son accent et son terme, le transvestisme - l'homosexualité étant ici réservée à ce dont il s'agit dans l'homosexualité, c'est-à-dire du besoin de l'objet et du pénis réel chez l'autre.

A quel moment allons-nous voir que quelque chose met un terme à la relation ainsi soutenue ? Ce qui met un terme dans le cas du petit Hans par exemple, que nous voyons au début de l'observation par une sorte d'heureuse rencontre de l'éclairage, de miracle heureux qui se produit à chaque fois que nous faisons une découverte, nous voyons l'enfant complètement engagé dans cette relation où le phallus joue le rôle le plus évident. Les notes qui sont données par le père comme étant ce qui a été relevé dans le développement de l'enfant jusqu'à l'heure H où commence la phobie, nous apprennent que l'enfant est tout le temps en train de fantasmer le phallus, d'interroger sa mère sur la présence du phallus chez la mère très précisément, puis chez le père, puis chez les animaux. On ne parle que du phallus, le phallus est vraiment l'objet pivot, l'objet central de l'organisation de son monde, du moins si nous nous en tenons aux propos qui nous sont apportés. Nous sommes devant le texte de Freud, nous essayons de lui donner son sens.

Qu'y a-t-il donc de changé, puisqu'il n'y a véritablement rien d'important, rien de critique qui survienne dans la vie du petit Hans ? Ce qu'il y a de changé, c'est que son pénis à lui commence à devenir quelque chose de tout à fait réel, il commence à remuer, il commence à se masturber, et ça n'est pas tellement que la mère intervienne à ce moment là qui est l'élément important, que déjà le pénis devienne quelque chose de réel. Ceci c'est le fait massif de l'observation, à partir de là il est tout à fait clair que nous devons nous demander s'il n'y a pas une relation entre cela et ce qui apparaît à ce moment là, c'est-à-dire l'angoisse. .

je n'ai pas encore abordé le problème de l'angoisse ici, parce qu'il faut prendre les choses par ordre. L'angoisse, vous le savez, tout au long de l'œuvre de Freud est véritablement une des questions permanentes, à savoir comment nous devons la concevoir. Je ne donne pas dans une phrase le résumé du chemin

parcouru par Freud, c'est tout de même quelque chose qui, comme mécanisme, est là toujours présent dans les étapes de son observation, la doctrine vient après. L'angoisse dont il s'agit en cette occasion, comment devons-nous la concevoir ? Aussi près que possible du phénomène.

Je vous prie un instant simplement d'essayer cette sorte de mode d'abord qui consiste à faire preuve d'un peu d'imagination, et de vous apercevoir que l'angoisse, par cette relation extraordinairement évanescente par où elle nous apparaît chaque fois que le sujet est, si insensiblement que ce soit, décollé de son existence, et où pour si peu que ce soit il s'aperçoit comme étant sur le point d'être repris dans quelque chose que vous appellerez ce que vous voudrez suivant les occasions, image de l'autre, tentation, bref ce moment où le sujet est suspendu entre un temps où il ne sait plus où il est, vers un temps où il va être quelque chose qu'il ne pourra plus jamais se retrouver, c'est cela l'angoisse.

Ne voyez-vous pas qu'au moment où apparaît chez l'enfant sous la forme d'une pulsion dans le sens le plus élémentaire du terme, quelque chose qui remue, le pénis réel, c'est à ce moment là que commence à apparaître comme un piège ce qui longtemps a été le paradis même du bonheur, à savoir ce jeu où on est ce qu'on est pas, où on est pour la mère tout ce que la mère veut, parce que bien entendu je ne peux pas parler de tout à la fois, mais tout cela dépend du fait après tout de ce que l'enfant est réellement pour la mère, et nous allons essayer d'y mettre tout à l'heure quelque différence, et nous allons tâcher d'approcher de plus près ce qu'était Hans pour sa mère.

Mais pour l'instant nous restons dans ce point crucial qui nous donne le schéma général de la chose. Jusque là l'enfant, d'une façon satisfaisante ou pas - mais après tout dont il n'y a aucune raison de ne pas voir qu'il peut mener très longtemps ce jeu d'une façon satisfaisante - l'enfant est dans ce paradis du leurre avec un peu de bonheur, et même très peu pour sanctionner cette relation si délicate qu'elle puisse être à mener. Par contre l'enfant essaie de se couler, de s'intégrer dans ce qu'il est pour l'amour de la mère.

Mais à partir du moment où intervient sa pulsion à lui, son pénis réel, il apparaît ce décollement dont je parlais tout à l'heure, à savoir qu'il est pris à son propre piège, qu'il est dupe de son propre jeu, que toutes les discordances, que toutes les béances, et la béance particulièrement immense qu'il y a entre le fait de satisfaire à une image et de, lui, avoir là justement quelque chose à lui présenter, à présenter cash si je puis dire, et ce qui ne manque pas de se produire n'est pas simplement que l'enfant, dans ses tentatives de séduction, échoue pour telle ou telle raison, ou qu'il soit refusé par la mère qui joue à ce moment là le rôle décisif. C'est que ce qu'il a en fin de compte à présenter est quelque chose qui peut lui apparaître à l'occasion, et nous en avons mille expériences dans la réalité analytique, comme quelque chose de misérable. A ce moment le fait que l'enfant soit mis devant cette ouverture, ce dilemme, ou d'être le captif la victime ou l'élément pacifié d'un jeu où il devient dès lors la proie des significations de l'autre.

C'est très précisément en ce point que s'embranche ce que je vous ai indiqué l'année dernière comme l'origine de la paranoïa, parce qu'à partir du moment où le jeu devient sérieux, et où en même temps ce n'est qu'un jeu de leurre, l'enfant est entièrement suspendu à la façon dont le partenaire indique par toutes ses manifestations, pour lui toutes les manifestations du partenaire deviennent sanction de sa oui ou non suffisance. C'est ce qui se passe très précisément dans la mesure où cette situation est poursuivie, c'est-à-dire où ne vient pas intervenir la ***Verwerfung*** laissant dehors ce terme du père symbolique, dont nous allons voir dans le concret justement combien il est nécessaire.

Laissons le donc de côté pour l'autre enfant, pour celui qui n'est pas dans cette situation très particulière de voir et d'être livré entièrement à partir de ce moment, à l'œil et au regard de l'autre, c'est-à-dire au paranoïaque futur. Pour l'autre la situation est littéralement sans issue par elle-même. Bien entendu elle est avec l'issue puisque si je suis là, c'est pour vous montrer en quoi le complexe de castration en est l'issue.

Le complexe de castration reprend sur le plan purement imaginaire tout ce qui est en jeu avec le phallus, et c'est pour cela précisément qu'il convient que le pénis réel soit en quelque sorte mis hors du coup. C'est par l'intervention de l'ordre qu'introduit le père avec ses défenses, avec le fait qu'il introduit le règne de la loi, à savoir le quelque chose qui fait que l'affaire à la fois sort des mains de l'enfant, mais qu'elle est quand même réglée ailleurs, qu'il est celui avec lequel il n'y a plus de chance de gagner qu'en acceptant la répartition des enjeux telle quelle. Cela fait que l'ordre symbolique intervient, et sur le plan imaginaire précisément. Ce n'est pas pour rien que la castration c'est le phallus imaginaire, mais c'est en quelque sorte hors du couple réel que l'ordre peut être rétabli où l'enfant retrouve quelque chose à l'intérieur de quoi il pourra attendre l'évolution des évènements.

Ceci peut vous paraître simple pour l'instant comme solution du problème. C'est une indication, ce n'est pas une solution, c'est rapide, c'est un pont jeté. Si c'était facile, s'il n'y avait qu'un pont à jeter, il n'y aurait pas besoin de le jeter, c'est le point où nous en sommes qui est intéressant. Le point où nous en sommes c'est précisément celui où en est arrivé le petit Hans au moment où il ne se produit justement pour lui rien de pareil, où il est confronté, où il est mis à ce point de rencontre de la pulsion réelle et de ce jeu du leurre imaginaire phallique, et ceci par rapport à sa mère. Que se produit-il à ce moment là, puisqu'il y a une névrose ? Vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'il se produit une régression. Je préférerais quand même que vous en soyez étonnés, parce que le terme de régression, je l'articule ni plus ni moins qu'à la stricte portée que je lui ai donnée dans la dernière séance avant l'interruption, quand nous avons parlé de la frustration. De même qu'en présence du défaut de la mère, je vous ai dit que l'enfant s'écrase dans la satisfaction du nourrissage, de même à ce moment où c'est lui qui est le centre qui ne suffit plus à donner ce qu'il y a à donner, il se trouve dans ce désarroi de ne plus suffire. A ce moment-là la régression se produit, qui fait feindre ce même court-circuit qui

est celui avec lequel se satisfait la frustration primitive, de même que lui s'emparait du sein pour clore tous les problèmes.

La seule chose qui s'ouvre devant lui comme une béance, c'est exactement ce qui est en train de se passer d'ailleurs, c'est la crainte d'être dévoré par la mère, et c'est le premier habillement que prend la phobie. C'est très exactement ce qui apparaît dans le cas de notre petit bonhomme, car tout cheval que soit l'objet de la phobie, c'est quand même d'un cheval qui mord dont il s'agit, et le thème de la dévoration est toujours par quelque côté, trouvable dans la structure de la phobie.

Est-ce là tout ? Bien entendu non. Ce n'est pas n'importe quoi qui mord, ni qui dévore. Nous nous trouvons confrontés avec le problème de la phobie chaque fois qu'il se produit avec un objet un certain nombre de relations fondamentales, dont il faut bien laisser certaines de côté pour pouvoir articuler quelque chose de clair. Ce qui est certain, c'est que les objets de la phobie qui sont en particulier des animaux, se marquent d'emblée à l'œil de l'observateur le plus superficiel, par ce quelque chose qui en fait par essence un objet de l'ordre symbolique. Si l'objet de la phobie est un lion, que l'enfant habite ou non, et surtout quand il n'habite pas des contrées où cet animal ait le moindre caractère, non seulement de danger, mais simplement, simplement de présence, c'est à savoir que le lion, le loup, et voire la girafe, sont justement ces objets étranges parmi lesquels……le cheval montre justement une sorte de limite extrêmement précise, qui montre bien à quel point il s'agit là d'objets, si on peut dire, qui sont empruntés à une sorte de liste ou de catégorie de signifiants qui sont de la même nature homogène : ce qu'on trouve dans les armoiries.

Ces objets qui ont mené Freud et rendu également nécessaire pour Freud dans la construction de *Totem et tabou* l'analogie entre le père et le totem, ont une fonction bien spéciale, et sont là pour autant justement que par quelque côté ils ont à suppléer à ce signifiant du père symbolique, signifiant dont nous ne voyons pas quel est le dernier terme, et dont c'est justement la question de savoir pourquoi il se revêt de telle ou telle forme, de tel ou tel habillement. Il faut bien qu'il y ait quelque chose qui soit de l'ordre du fait ou de l'expérience et du positif et de l'irréductible dans ce que nous rencontrons. Ceci n'est pas une déduction, mais est quelque chose qui est un appareil nécessité par le soutien de ce que nous trouvons dans l'expérience. Aussi bien nous ne sommes pas là pour résoudre pourquoi la phobie prend la forme de tel ou tel animal ce n'est pas là la question.

Ce sur quoi je veux vous laisser, c'est de vous demander d'ici la prochaine fois, de prendre le texte du petit Hans et de vous apercevoir que c'est une phobie sans aucun doute, mais si je puis dire c'est une phobie en marche. Dès qu'elle est apparue, tout de suite les parents ont pris le fil, et jusqu'au point où elle se termine le père ne le quitte pas. Je voudrais que vous lisiez ce texte, vous en aurez toutes les impressions papillonnantes qu'on peut en avoir, vous aurez même le sentiment à bien des occasions, d'être tout à fait perdus.

Néanmoins je voudrais que ceux d'entre vous qui auront bien voulu se soumettre à cette épreuve, me disent la prochaine fois si quelque chose dans ce qu'ils auront lu ne les frappe pas, qui fait le contraste entre l'étape de départ où nous voyons le petit Hans développer à plein tuyau toutes sortes d'imaginations extraordinairement romancées concernant ses relations avec tout ce qu'il adopte comme ses enfants. C'est un thème de l'imaginaire où il se démontre avec une grande aisance, comme en quelque sorte encore dans l'état où il peut prolonger, où c'est tellement même le jeu de leurre avec la mère qu'il prolonge, qu'il peut se sentir tout à fait à l'aise lui-même dans une position qui mêle l'identification à la mère, l'adoption d'enfants et en même temps toute une série de formes amoureuses de toutes les gammes, qui va depuis la petite fille qu'il sert et courtise d'un peu près, qui est la fille des propriétaires de l'endroit de vacances où ils vont, jusqu'à la petite fille qu'il aime à distance, et qu'il situe comme déjà inscrite dans toutes les formes de la relation amoureuse qu'il peut poursuivre avec une très grande aisance sur le plan de la fiction.

Et le contraste entre cela et ce qui va se passer quand après les interventions du père, sous la pression de l'interrogation analytique plus ou moins dirigée du père auprès de lui, il se livre à cette sorte de roman vraiment fantastique dans lequel il reconstruit la présence de sa petite sœur dans une caisse dans la voiture sur les chevaux, bien des années avant sa naissance. Bref la cohérence que vous pourrez voir se marquer massivement entre ce que j'appellerai l'orgie imaginaire au cours de l'analyse du petit Hans, avec l'intervention du père réel.

En d'autres termes, si l'enfant aboutit à une cure des plus satisfaisante, nous verrons ce que veut dire cure satisfaisante à propos de sa phobie, c'est très nettement pour autant qu'est intervenu le père réel qui était si peu intervenu jusque là, parce qu'il a pu intervenir d'ailleurs parce qu'il avait derrière le père symbolique qui est Freud. Mais il est intervenu, et dans toute la mesure où il intervient, tout ce qui tentait à se cristalliser sur le plan d'une sorte de réel prématuré repart dans un imaginaire si radical qu'on ne sait plus même tellement bien où on est, qu'à tout instant on se demande si le petit Hans n'est pas là pour se moquer du monde ou pour faire un humour raffiné, et il l'est d'ailleurs incontestablement, puisqu'il s'agit d'un imaginaire qui joue pour réorganiser le monde symbolique. Mais il y a en tous cas une chose certaine, c'est que la guérison arrive au moment où s'exprime de la façon la plus claire sous la forme d'une histoire articulée, la castration comme telle, c'est à savoir que « *l'installateur* » vient, la lui dévisse et lui en donne une autre.

C'est exactement là que s'arrête l'observation. La solution de la phobie est liée à si on peut dire, la constellation de cette triade intervention du père réel, et nous y reviendrons la prochaine fois, tout soutenu et épaulé qu'il soit par le père symbolique. II entre là-dedans comme un pauvre type. Freud à tout instant est forcé de dire : c'est mieux que rien, il fallait bien le laisser parler, surtout dit-il - et vous le trouverez au bas d'une page comme je vous l'articule – « *ne comprenez pas trop vite* », et ces questions avec lesquelles il le presse. Manifestement, il fait fausse route. N'importe, le résultat est scandé par ces deux points : l'orgie imaginaire de Hans, l'avènement si on peut dire de la castration pleinement articulée comme ceci : on remplace ce qui est réel par quelque chose de plus beau, de plus grand. L'avènement, la mise au jour de

la castration est ce qui met à la fois le terme à la phobie, et ce qui montre, je ne dirais pas sa finalité, mais ce à quoi elle supplée.

Il n'y a là, vous le sentez bien, qu'un point intermédiaire de mon discours, simplement j'ai voulu vous en donner assez pour que vous voyiez où s'étage, où s'épanouit son éventail de question. Nous reprendrons la prochaine fois cette dialectique de la relation de l'enfant avec la mère, et la valeur de la signification véritable du complexe de castration.

170

13 - LEÇON DU 13 MARS 1957

| | | | |
|---|---|---|---|
| Père symbolique | Père réel | Castration<br>dette symbolique | Phallus<br>Imaginaire |
| | Mère symbolique | Frustration<br>dam imaginaire | Sein réel |
| | Père imaginaire | Privation<br>trou réel | Objet symbolique<br>Phallus |

Nous avons tenté la dernière fois de réarticuler la notion de castration, en tous cas l'usage du concept dans notre pratique. Je vous ai, dans la deuxième partie de cette leçon situé le lieu où se produit l'interférence de l'imaginaire dans cette relation de frustration infiniment plus complexe dans son usage que l'habitude qui unit l'enfant à la mère. Je vous ai dit que ce n'était que de façon purement apparente, et de par l'ordre de l'exposé, que nous nous trouvions ainsi progresser d'avant en arrière, figurant, si je puis dire - et il ne convient pas d'y revenir - des sortes d'étapes qui se succéderaient dans une ligne de développement.

Bien au contraire, il s'agit toujours de saisir ce qui, intervenant du dehors à chaque étape, remanie rétro-activement ce qui a été amorcé dans l'étape précédente pour la simple raison que l'enfant n'est pas seul. Non seulement il n'est pas seul, il y a l'entourage biologique, mais il y a encore un entourage beaucoup plus important que l'entourage biologique, il y a le milieu légal, il y a l'ordre symbolique qui l'entoure. Ce sont les particularités de l'ordre symbolique, et je l'ai souligné au passage, qui donnent par exemple son accent, sa prévalence à cet élément de l'imaginaire qui s'appelle le phallus.

Voilà donc où nous en étions arrivés, et pour amorcer la troisième partie de mon exposé, je vous avais mis sur la voie de l'angoisse du petit Hans, puisque dès le départ nous avons pris ces deux objets exemplaires : l'objet fétiche et l'objet réel.

C'est au niveau du petit Hans que nous essaierons d'articuler ce qui va être notre propos d'aujourd'hui. Tentative, non pas de réarticuler la notion de castration, parce que dieu sait si elle l'est puissamment et de façon insistante et répétée dans Freud, mais simplement d'en reparler, puisque depuis le temps qu'on évite d'en parler il devient de plus en plus rare, l'usage de ce complexe, dans les observations, dans la référence qu'on peut en prendre.

Abordons donc aujourd'hui cette notion de castration puisque nous enchaînons dans la ligne de notre discours de la fois précédente.

De quoi s'agit-il à la fin de cette phase préœdipienne et à l'orée de l'œdipe ? Il s'agit que l'enfant assume ce phallus en tant que signifiant, et d'une façon qui le fasse instrument de l'ordre symbolique des échanges qui préside à la constitution des lignées. Il s'agit en somme qu'il soit confronté à cet ordre qui

va faire dans l'œdipe, de la fonction du père, le pivot du drame. Ce n'est pas si simple. Tout au moins vous en ai-je dit jusqu'à présent assez sur ce sujet pour qu'en vous disant ça n'est pas si simple, quelque chose réponde en vous : en effet le père n'est pas si simple. La fonction de l'existence sur le plan symbolique dans le signifiant père, avec tout ce que ce terme comporte de profondément problématique, pose la question de la façon dont cette fonction est venue au centre de l'organisation symbolique.

Ceci nous laisse à penser que nous aurons quelques questions à nous poser quant à ces trois aspects de la fonction paternelle. Nous avons déjà appris, et ceci dès la première année de nos séminaires, celle où la deuxième partie a été consacrée à l'étude de l'homme aux loups, à distinguer l'incidence paternelle dans le conflit sous le triple chef du père symbolique, du père imaginaire et du père réel, et nous avons vu qu'il était impossible de s'orienter dans l'observation, en particulier dans le cas de l'homme aux loups, sans faire cette distinction essentielle.

Essayons d'aborder au point où nous en sommes parvenus cette introduction dans l'œdipe qui est ce qui se propose dans l'ordre chronologique à l'enfant. En somme nous pourrions dire que nous voyons l'enfant là où nous l'avons laissé, dans cette position de leurre où il s'essaie auprès de sa mère, mais non pas, vous ai-je dit, de leurre où il serait complètement impliqué, de leurre simple - au sens où dans le jeu de la parade sexuelle nous pouvons, nous qui sommes au dehors, nous apercevoir que les éléments imaginaires qui captivent l'un des partenaires grâce aux apparences de l'autre, ce quelque chose dont nous ne savons pas jusqu'à quel point les sujets en agissent eux- mêmes comme d'un leurre, encore que nous sachions que nous, nous pourrions le faire à l'occasion, c'est-à-dire présenter une simple armoirie au désir du simple adversaire - ici ce leurre dont il s'agit est très nettement manifeste dans les actions, activités même que nous observons chez le petit garçon, par exemple les activités séductrices à l'endroit de sa mère.

Quand il s'exhibe, ce n'est pas pure et simple monstration, c'est monstration de lui-même par lui-même à la mère qui existe comme un tiers, et avec surgissement derrière la mère de quelque chose qui est la bonne foi, ce à quoi la mère peut être prise si l'on peut dire. C'est déjà toute une trinité, voire quaternité inter-subjective qui s'ébauche. Mais de quoi s'agit-il en fin de compte ?

Si nous prenons ici les choses au point où nous les avons laissées, c'est qu'en somme dans l'œdipe, il s'agit que le sujet soit lui-même pris à ce leurre de façon telle qu'il se trouve engagé dans un ordre existant qui lui, est différent du leurre psychologique par où il y est entré et où nous l'avons laissé. Car en fin de compte, si l'œdipe a la fonction normativante de la théorie analytique, rappelons-nous aussi que notre expérience nous apprend que cette fonction normativante ne se suffit pas d'aboutir au fait que le sujet ait un choix objectal mais qu'il ait un choix d'objet hétérosexuel et nous savons bien qu'il ne suffit pas d'être hétérosexuel pour l'être suivant les règles, nous savons qu'il y a toutes sortes de formes d'hétérosexualité apparente et qu'à l'occasion la relation

franchement hétérosexuelle peut receler une atypie positionnelle qui nous la fera bien voir à l'investigation analytique comme dérivée d'une position franchement homosexualisée par exemple.

Il faut donc que non seulement le sujet après l'œdipe aboutisse à l'hétérosexualité mais il faut qu'il y aboutisse d'une façon telle qu'il se situe correctement par rapport à la fonction du père, quel qu'il soit, garçon ou fille, et ceci est le centre de toute la problématique de l'œdipe.

Disons-le tout de suite et parce que nous l'avons déjà indiqué par notre façon d'aborder cette année la relation d'objet - et Freud l'articule expressément dans son article sur la sexualité féminine[45] - en fin de compte, pris sous cet angle et si l'on peut dire sous l'angle de vue préœdipien, la problématique de la femme est beaucoup plus simple.

Si elle apparaît beaucoup plus compliquée dans Freud, c'est à dire dans l'ordre où il l'a découverte, c'est précisément parce qu'il a découvert d'abord et non sans raison l'œdipe, et que d'ailleurs il est tout à fait normal de prendre les choses ainsi, parce que s'il y a quelque chose qui est préœdipien, c'est parce que d'abord nous avons posé l'œdipe et nous ne pouvons parler de cette plus grande simplicité de la position féminine au niveau du développement que nous pouvons arrêter comme préœdipien que parce que d'abord nous savons que nous devons aboutir à la structure complexe de l'œdipe.

Ceci dit, en effet pour la femme nous pourrions dire qu'il ne s'agit que du glissement de ce phallus qu'elle a plus ou moins situé, approché dans l'imaginaire où il se trouve, dans l'au-delà de la mère, dans la découverte progressive de l'insatisfaction foncière qu'éprouve la mère dans la relation mère-enfant elle-même. Il s'agit du glissement de ce phallus de l'imaginaire au réel, et c'est bien ce que Freud nous explique quand il nous dit que dans cette nostalgie du phallus originaire, à ce niveau imaginaire où il commence à se produire chez la petite fille dans la référence spéculaire à son semblable, autre petite fille ou petit garçon, quand il nous dit que l'enfant va être le substitut du phallus, en réalité c'est une forme un peu abrégée de saisir ce qui se passe dans le phénomène observé. Et si vous voyez la position telle que je l'ai dessinée ici, l'imaginaire, c'est-à-dire le désir du phallus chez la mère, et l'enfant qui est notre centre, qui a à faire la découverte de cet au- delà, de ce manque dans l'objet maternel, c'est bien évidemment pour autant qu'à un moment, la situation dans une des issues possibles, pivote autour de l'enfant, à savoir à partir du moment où le sujet, l'enfant, trouve à saturer la situation, à en sortir en la concevant elle-même comme possible.

Mais ce qui est effectivement ce que nous trouvons dans le fantasme de la petite fille et aussi du petit garçon, c'est que pour autant que la situation pivote autour de l'enfant, la petite fille trouve alors le pénis réel là où il est, au-delà de l'enfant, dans celui qui peut lui donner l'enfant, dans le père nous dit Freud. Et c'est bien en tant qu'elle ne l'a pas comme appartenance, et même



[45] Voir note 1, p. 73.

nettement que sur ce plan elle y renonce qu'elle pourra l'avoir comme don du père, et c'est bien pourquoi c'est par cette relation au phallus que la petite fille, nous dit Freud, entre dans l'œdipe, et comme vous le voyez d'une façon simple, il n'aura plus par la suite qu'à se glisser par une sorte d'équivalence, c'est le terme même que Freud emploie.

La petite fille sera suffisamment introduite à l'œdipe pour réaliser ce qui est suffisant - je ne dis pas qu'il ne puisse pas y en avoir beaucoup plus et par là toutes les anomalies dans le développement de la sexualité féminine - mais d'ores et déjà ait des rapports avec cette fixation au père comme porteur du pénis réel, celui qui peut donner réellement l'enfant. C'est déjà suffisamment consistant pour elle pour qu'en fin de compte on puisse dire que si l'œdipe par lui-même apporte toutes sortes de complications voire d'impasses dans le développement de la sexualité féminine, inversement cet œdipe en tant que chemin d'intégration dans la position hétérosexuelle typique est beaucoup plus simple pour la femme. Ce dont nous n'avons évidemment pas à nous étonner pour autant que l'œdipe est essentiellement androcentrique ou patrocentrique, dissymétrie dont il faut toutes sortes de considérations particulières quasi historiques pour nous faire apercevoir la prévalence sur le plan sociologique, ethnographique, de l'expérience individuelle qui permet d'analyser la découverte freudienne.

Inversement, là il est bien clair que nous voyons que la femme est en position, si l'on peut dire - puisque j'ai parlé d'ordonnance d'ordre symbolique ou d'ordination subordonnée, qu'ici, ce qui est pour elle objet de son amour, je dis *son amour*, c'est-à-dire objet de sentiment qui s'adresse à proprement parler à l'élément de manque dans l'objet en tant que c'est par la voie de ce manque qu'elle a été conduite à cet objet qui est le père, celui-ci devient celui qui donne l'objet de satisfaction, l'objet de la relation naturelle de l'enfantement. I1 ne s'en faut à partir de là, pour elle, que d'un peu de patience pour qu'au père se substitue celui qui remplira exactement le même rôle, le rôle de père.

Ceci comporte quelque chose sur lequel nous reviendrons et qui donne son style particulier au développement du surmoi féminin, c'est qu'il y a une espèce de balance entre ce qu'on a appelé très justement l'importance, la prévalence de la relation narcissique dans le développement de la femme. Mais que si en effet ce renoncement une fois fait, le phallus est abjuré comme appartenance, il devient, pour autant qu'il est de l'appartenance de celui auquel dès lors elle attache son amour, le père dont elle attend effectivement cet enfant, il met la femme dans une dépendance de ce qui dès lors n'est plus pour elle que ce qui doit lui être donné dans cette dépendance très particulière qui, paradoxalement comme l'ont remarqué les auteurs, fait naître dans le développement à un moment donné les fixations proprement narcissiques chez l'être le plus intolérant à une certaine frustration. Nous y reviendrons peut-être plus tard quand nous reparlerons de l'idéal monogamique chez la femme.

C'est aussi bien d'ailleurs autour de cette simple réduction de la situation qui identifie l'objet de l'amour et l'objet qui donne la satisfaction que se situe dans un développement qu'on peut qualifier de normal ce côté spécialement

fixé, voire arrêté, précocement arrêté, du développement chez la femme, dont Freud dans certains passages et à certains tournants de ses écrits prend un ton si singulièrement misogyne pour se plaindre amèrement de la grande difficulté qu'il y a, au moins pour certains sujets féminins, à les faire bouger, à les mobiliser d'une espèce de morale dit-il, « *du potage et des boulettes* », de ce quelque chose de si impérieusement exigeant quant aux satisfactions à tirer de l'analyse elle-même par exemple. Je ne fais là qu'indiquer un certain nombre d'amorces, et en somme pour vous dire que nous aurons à revenir sur le développement apporté par Freud sur la sexualité féminine.

C'est au garçon que nous voulons nous attacher aujourd'hui, pour la raison que si pour lui l'œdipe nous paraît beaucoup plus clairement destiné à lui permettre l'identification à son propre sexe, il se produit en somme dans la relation idéale, dans la relation imaginaire au père. Inversement le but vrai de l'œdipe qui est sa juste situation par rapport à la fonction du père, c'est-à-dire qu'il accède lui-même un jour à cette position complètement paradoxale et problématique qui est d'être un père, ceci présente une montagne de difficultés. Or précisément, ce n'est pas parce qu'on n'a pas vu cette montagne qu'on s'intéresse de moins en moins à l'œdipe, c'est parce que justement on l'a vue, et parce qu'on l'a vue on préfère lui tourner le dos.

N'oublions pas qu'en somme toute l'interrogation freudienne non seulement dans la doctrine, mais dans l'expérience de Freud lui-même que nous pouvons trouver retracée à travers les confidences qu'il nous fait, ses rêves, le progrès de sa pensée, tout ce que nous savons maintenant de sa vie, de ses habitudes, même de ses attitudes à l'intérieur de sa famille - que Monsieur Jones nous rapporte d'une façon plus ou moins complète mais certaine - toute l'interrogation freudienne se résume à ceci : Qu'est-ce que c'est qu'être un père ? Ce fut pour lui le problème central, le point fécond à partir duquel toute sa recherche est véritablement orientée.

Observez également que si ceci est problème pour chaque névrosé, c'est aussi un problème pour chaque non névrosé dans le cours de son expérience infantile. Qu'est-ce qu'un père ? Ceci est une façon d'aborder le problème du signifiant du père, mais n'oublions pas qu'il s'agit aussi que les sujets au bout du compte le deviennent, et poser la question : qu'est-ce qu'un père ? C'est encore autre chose que être soi-même un père, accéder à la position paternelle.

Regardons-y de près : si tant est que pour chaque homme l'accession à cette position paternelle est une fois une quête, on peut se poser la question, il n'est pas impensable de se dire que finalement jamais personne ne l'a vraiment complètement été, car dans cette dialectique nous supposons, et il faut partir de cette supposition, qu'il y a quelque part quelqu'un qui peut assumer pleinement la position du père et lui peut répondre : je le suis, père.

C'est une supposition qui est essentielle à tout le progrès de la dialectique oedipienne mais ça ne tranche en rien la question de savoir quelle est la position particulière intersubjective de celui qui, pour les autres, et spécialement pour l'enfant, remplit ce rôle.

Repartons donc du petit Hans. C'est un monde cette observation, c'est celle que j'ai laissée en dernier - et ce n'est pas pour rien - des *Cinq Psychanalyses*. Que nous donnent les premières pages qui sont très précisément au niveau où je vous avais laissés la dernières fois ? Ce n'est pas sans raison que Freud nous présente les choses dans cet ordre , la question est celle de ce **Wiwimacher** que l'on traduit en Français par *fait pipi*. I1 ne s'agit - je ne parle que de la façon dont les choses sont présentées littéralement par Freud - que des questions que se pose le petit Hans concernant non pas simplement son *fait-pipi*, mais les *fait-pipi* des êtres vivants dit Freud, et spécialement des êtres vivants plus grands que lui.

Vous avez vu les remarques pertinentes concernant l'ordre de l'enfant, mais dans l'ordre, c'est à d'abord sa mère qu'il pose la question : « *As-tu aussi un "fait-pipi" ?* » . Ce que lui répond sa mère, nous en reparlerons, et Hans laisse échapper à ce moment-là : « *Oui, j'avais seulement pensé...* », c'est-à- dire qu'il est justement en train de mijoter pas mal de choses. Il repose la question ensuite à son père, il se réjouit ensuite d'avoir vu le *fait-pipi* du lion ce qui n'est pas tout à fait par hasard, et dès ce moment là, c'est-à- dire avant l'apparition de la phobie, il marque nettement que si sa mère doit avoir ce *fait-pipi* comme elle le lui affirme - non à mon avis sans quelque impudence - ça devrait se voir. Car un soir, qui n'est pas très loin du temps de cette interrogation, il la guette littéralement en train de se déshabiller lui faisant remarquer que si elle en avait un, il devrait être aussi grand que celui d'un cheval.

La notion de **Vergleichung** qu'on traduit en français par comparaison ou comparé - nous dirons presque que c'est le mot péréquation qui nous semblerait être là le meilleur, tout au moins en économie, sinon en stricte tradition - cette sorte d'effort de péréquation entre ce que nous pouvons appeler dans sa perspective phallicique imaginaire, celle où nous l'avons laissée la dernière fois, il s'agit d'une péréquation entre une sorte d'objet absolu, le phallus, et sa mise à l'épreuve du Réel. II ne s'agit pas d'un tout ou rien avec lequel le sujet joue jusque là. Avec le jeu de bonneteau, le jeu de cache-cache, il n'est jamais là où on le cherche, jamais là où on le trouve, il s'agit maintenant de savoir où il est vraiment.

Il y a là toute la distance à franchir qui sépare celui qui fait semblant ou qui joue à faire semblant, et ce n'est pas pour rien que un peu plus loin dans l'observation, quand le petit Hans fera un rêve, le premier rêve - nous dit Freud et ses parents, - où intervient un élément de déformation, un déplacement, ce sera justement par l'intermédiaire d'un jeu de gage.

Si vous suivez d'ailleurs toute cette dialectique imaginaire, si vous vous en souvenez telle que je l'ai abordée lors de ces dernières leçons, vous serez frappés de voir qu'elle est là, jouant à la surface, à cette étape pré-phobique du développement du petit Hans. Tout y est jusqu'à y compris les enfants fantasmatiques : tout d'un coup, après avoir eu sa petite sœur, il adopte un tas de petites filles imaginaires auxquelles il fait tout ce qu'on peut faire aux enfants. Le jeu à proprement parler imaginaire est véritablement rassemblé au grand complet, presque sans intention. Il s'agit de toute la distance à franchir qui sépare celui qui fait semblant de celui qui sait qu'il a la puissance.

Qu'est-ce que nous donne un premier abord de la relation oedipienne ? C'est ceci qu'il y a à ce moment là ce que nous voyons jouer sur le plan de cet acte comparé, c'est que nous pouvons concevoir que le jeu se continue sur le plan du leurre, sur le plan imaginaire, que simplement l'enfant adjoint à ses dimensions le modèle maternel, l'image plus grande mais essentiellement homogène.

Il reste que si c'est ainsi que s'engage la dialectique de l'œdipe, il n'aura jamais affaire en fin de compte qu'à un double de lui-même, un double agrandi de cette introduction parfaitement concevable de l'image maternelle sous la forme idéale du moi, nous restons dans la dialectique imaginaire, dans la dialectique spéculaire du rapport du sujet au petit autre dont la sanction ne nous sort pas de cet :ou bien ou bien, ou lui ou moi, qui reste lié à la première dialectique symbolique, celle de la présence ou de l'absence. Nous ne sortons pas du jeu de pair ou impair, nous ne sortons pas du plan du leurre et en fin de compte nous savons, et nous le savons par la face tant théorique qu'exemplaire, nous voyons uniquement sortir de cela le symptôme, la manifestation de l'angoisse nous dit Freud. Et Freud souligne au début de l'observation du petit Hans, qu'il convient de bien séparer l'angoisse de la phobie. Il y a là deux choses qui se succèdent et sans aucun doute, non sans raison, l'un vient au secours de l'autre, l'objet phobique vient remplir une fonction sur le fond de l'angoisse. Mais sur le plan imaginaire, rien ne nous permet de concevoir le saut qui fasse sortir l'enfant de ce jeu de leurre devant la mère, quelqu'un qui est tout ou rien, celui qui suffit ou celui qui ne suffit pas. Assurément du seul fait que la question est posée, elle reste sur le plan de la foncière insuffisance.

C'est là le schéma premier de la notion de l'entrée dans le complexe d'œdipe, la rivalité quasi fraternelle avec le père, sur le plan que nous sommes amenés à nuancer beaucoup plus qu'il n'est communément articulé. Cette agressivité dont il s'agit est une agressivité du type de celles qui entrent en jeu dans la relation spéculaire, dans cet : ou moi ou l'autre, qui est toujours défini comme étant le ressort fondamental, et d'autre part la fixation reste complètement à celle qui est devenue l'objet réel après les premières frustrations, c'est-à-dire la mère.

C'est parce qu'existe cette étape, plus exactement ce vécu central essentiel de l'œdipe sur le plan imaginaire, que l'œdipe se répand dans toutes ses conséquences névrosantes, retrouvées dans mille aspects de la réalité analytique. C'est par là en particulier que nous voyons entrer un des premiers termes de l'expérience freudienne, cette sorte de dégradation de la vie amoureuse à laquelle Freud a consacré une étude spéciale[46] qui est liée à ceci, qu'en raison de l'attachement permanent à cet objet réel, à ce primitif objet réel de la mère en tant que frustrante, aucun objet féminin à partir de là ne sera plus lui aussi, que quelque chose par rapport à la mère de dévalorisé, un substitut, un mode brisé, réfracté, toujours partiel par rapport à l'objet maternel premier. Et nous reverrons un peu plus tard ce qu'il convient d'en penser.



[46] Freud, Sur le plus général des rabaissements de la raie amoureuse, in La Vie Sexuelle, p. 55-56, PUF.

N'oublions pas pourtant que si le complexe d'œdipe peut avoir ses conséquences perdurables quant au ressort imaginaire qu'il fait intervenir, ce n'est pas là tout. N'oublions pas que normalement, et ceci dès le départ de la doctrine freudienne, c'est dans la nature du complexe d'œdipe de se résoudre, et quand Freud nous en parle, il nous dit qu'assurément ce que nous pouvons concevoir de la mise à l'arrière plan de l'hostilité au père, c'est quelque chose que nous pouvons légitimement lier à un refoulement. Mais dans la même phrase, il tient à souligner que c'est là une occasion de plus pour nous de toucher du doigt que la notion de refoulement s'applique toujours à une articulation particulière de l'histoire, et non pas à une relation permanente. I1 dit : je veux bien que par exception on applique ici le terme de refoulement, mais entendez bien, nous dit-il, qu'il s'agit normalement à cet âge, entre cinq ans et cinq ans et demie où se produit le déclin du complexe d'œdipe, de l'annulation et de la destruction du complexe œdipien.

Il y a quelque chose d'autre que ce que nous avons décrit jusqu'à présent, qui serait en quelque sorte l'effacement, l'atténuation imaginaire d'une relation foncièrement en elle-même perdurable, il y a vraiment crise, il y a vraiment révolution, il y a vraiment quelque chose qui est ce qui laisse derrière lui ce résultat, et ce résultat c'est la formation de quelque chose de particulier, de très précisément daté dans l'inconscient, à savoir la formation du surmoi, et c'est ici que nous sommes confrontés avec la nécessité de faire surgir quelque chose de nouveau, d'original et de neuf, et qui ait sa solution propre dans la relation oedipienne.

Pour le voir il n'est besoin que d'user de ce qui est notre schéma habituel, à savoir que au point où nous en étions parvenus la dernière fois, l'enfant offre ici à la mère l'objet imaginaire du phallus pour lui donner sa satisfaction complète, et ceci sous forme de leurre. C'est-à-dire en faisant intervenir auprès de la mère cet Autre qui est en quelque sorte le témoin, celui qui voit l'ensemble de la situation, ce terme sans lequel aucune exhibition du petit garçon devant la mère n'a son sens, simplement qui est impliqué par le seul fait que ce que nous décrivons de la présentation, voire de l'offrande que fait le petit garçon à sa mère, c'est bien évidemment là, au niveau de cet Autre qu'il doit se produire pour que l'œdipe existe, qu'il doit produire la présence de quelque chose qui, jusque là, n'était pas dans le jeu, c'est-à-dire quelqu'un qui toujours, et en toute circonstance, est en posture de jouer et de gagner.

Le schéma du jeu de gage est là pour nous dire entre mille autre traits - qu'on peut lire dans les observations, qu'on peut voir jouer dans l'activité même de l'enfant à cette étape - est là pour nous montrer qu'il s'agit bien en effet d'un moment où le jeu - qu'on trouve sous mille formes dans le cas du petit Hans, que l'on retrouve dans sa façon tout d'un coup d'aller s'isoler dans le noir dans un petit closet qui est celui-là même qui devient le sien propre, alors que jusqu'à ce moment là il était dans celui de tout le monde - il y a mille traits, il y a un moment où tout oscille autour du passage du jeu. Il y a la notion de quelque chose qui ajoute à la dimension qu'on attendait sur le plan de la relation symbolique, à savoir que ce qui n'était jusque là dans l'apport de la relation symbolique que cet appel et rappel dont je vous ai parlé la dernière fois qui caractérise la mère symbolique, devient la notion qu'au

niveau du grand Autre il y a quelqu'un qui peut répondre en tout état de cause, et qui répond qu'en tout cas le phallus, le vrai, le pénis réel, c'est qu'il l'a. C'est lui qui a l'atout maître et qui le sait. C'est cette introduction de cet élément réel dans l'ordre symbolique inverse de la première position de la mère, qui se symbolise dans le réel par sa présence et son absence.

Voilà ce qui à ce moment-là fait que cet objet qui était à la fois là et pas là, parce que c'était de là qu'il était parti par rapport à tout objet, à savoir qu'un objet est à la fois présent et absent, et qu'on peut toujours jouer à la présence ou à l'absence d'un objet, cet objet, à partir de ce moment-là, devient un objet qui n'est plus l'objet imaginaire avec lequel il peut se leurrer, mais l'objet dont il est toujours au pouvoir d'un autre de montrer qu'il ne l'a pas, ou qu'il l'a insuffisamment. Et qui à partir de ce moment là fait que pour toute la suite de son développement, si la castration joue ce rôle absolument essentiel, c'est parce qu'étant essentiellement pour devoir être assumé comme le phallus maternel, comme devant être essentiellement un objet symbolique, ce n'est qu'à partir du fait que dans l'expérience oedipienne essentielle, c'est par celui qui l'a, qui sait qu'il l'a en toute occasion, et qui en a été un moment privé, que l'enfant peut concevoir que ce même objet symbolique lui sera un jour donné.

En d'autres termes, l'assomption du signe même de la position virile de l'hétérosexualité masculine implique la castration à son départ. Pour ce qui est cet appendice naturel de l'être naturellement masculin qu'est le mâle, chez l'homme, ce que nous enseigne la notion de l'œdipe dans Freud, c'est qu'il faut que ce qu'il possède déjà parfaitement, ce qu'il a lui comme appartenance, tout au contraire de la position féminine, justement parce qu'il l'a comme appartenance, il faut qu'il le tienne de quelqu'un d'autre.

C'est dans cette relation à quelque chose qui est le réel dans le symbolique, celui qui est vraiment le père et dont personne ne peut dire finalement ce que c'est vraiment que d'être le père, si ce n'est que c'est justement quelque chose qui se trouve déjà là dans le jeu, c'est par rapport à ce jeu joué avec le père, ce jeu de qui perd gagne, si je puis dire, que l'enfant peut conquérir la foi qui dépose en lui cette première inscription de la loi.

Que devient ce drame où il est, comme on nous le décrit dans la dialectique freudienne, un petit criminel. C'est par la voie de ce crime imaginaire qu'il entre dans l'ordre de la loi. Mais il ne peut entrer dans cet ordre de la loi que si au moins un instant il a eu en face de lui un partenaire réel, quelqu'un qui effectivement a apporté à ce niveau de l'Autre, quelque chose qui n'est pas simplement appel et rappel, qui n'est pas simplement couple de la présence et de l'absence, élément foncièrement néantisant du symbolique, mais quelqu'un qui lui répond.

Or si les choses peuvent ainsi s'exprimer sur le plan du drame imaginaire, c'est au niveau du jeu imaginaire que cette expérience doit être faite. Ce n'est pas sans raison que de cette exigence de cette dimension de l'altérité absolue de celui qui a simplement la puissance et qui en réponde, ne naît aucun dialogue particulier. Elle est incarnée dans des personnages réels, mais ces personnages

réels eux-mêmes sont toujours dépendants de quelque chose qui, par rapport à eux, se présente en fin de compte comme un éternel alibi. Le seul qui puisse répondre absolument à cette position du père en tant qu'il est le père symbolique, c'est celui qui pourrait dire comme le Dieu du monothéisme l'a dit : « *Je suis celui qui suis* ». Mais c'est une chose qui, mis à part le texte sacré où nous le rencontrons, ne peut être littéralement prononcée par personne.

Vous me direz alors : vous nous avez appris que le message que nous recevons, c'est le notre propre sous une forme inversée, autrement dit, que tout va se résoudre par le « *Tu es celui qui es* ». N'en croyez rien, parce que pour dire cela à qui que ce soit d'autre…… , « *Qui suis-je ?* ». En d'autres termes, ce que je veux vous indiquer là , c'est que le père symbolique est à proprement parler impensable, il n'est nulle part, il n'intervient nulle part, et la preuve en est, c'est qu'en même temps cela nous démontre qu'il a fallu un esprit aussi lié aux exigences de la pensée scientifique et positive qu'était Freud, pour faire cette construction à laquelle Jones nous confie qu'il tenait plus qu'à toute son couvre. Il ne la mettait pas au premier plan, car son oeuvre majeure, et la seule, il l'a écrit, affirmé et ne l'a jamais démenti, c'est la *Sciences des rêves*, mais celle qui lui était la plus chère, comme d'une réussite qui lui paraissait une performance, c'est *Totem et tabou*, qui n'est rien d'autre qu'un mythe moderne, un mythe construit pour nous expliquer ce qui restait béant dans sa doctrine, à savoir : où est le père ?

I1 suffit de lire *Totem et Tabou* avec simplement l'œil ouvert pour s'apercevoir que si ce n'est pas ce que je vous dis, c'est à dire un mythe, c'est absolument absurde. Mais par contre, si *Totem et tabou* est fait pour nous dire que pour qu'il subsiste des pères, il faut que le vrai père, le seul père, le père unique soit avant l'entrée dans l'histoire, et que ce soit le père mort, bien plus que ce soit le père tué, vraiment pourquoi ceci serait-il même pensé en dehors de cette valeur à proprement parler mythique ? Car, que je sache, le père dont il s'agit n'est pas conçu par Freud, ni par personne, comme un être immortel. Pourquoi faut-il que le fils ait en quelque sorte avancé sa mort ? Et tout ceci pourquoi ? Pour, en fin de compte, s'interdire à lui même, le sujet, ce qu'il s'agissait de lui ravir, c'est-à-dire justement qu'il ne l'a tué que pour montrer qu'il est intuable.

C'est cette notion que Freud introduit autour d'un drame majeur dont l'essence repose sur une notion qui est strictement mythique, en tant qu'elle est la catégorisation même d'une forme de l'impossible, voire de l'impensable, cette éternisation d'un seul père à l'origine, dont les caractéristiques seront qu'il aura été tué. Pourquoi ? Pour être conservé, et je vous fais remarquer en passant qu'en français, et dans quelques autres langues, en allemand en particulier, tuer vient du latin *tutare* qui veut dire conserver.

Ce père mythique qui nous montre à quelle sorte de difficultés Freud avait affaire, nous montre du même coup ce qu'il visait bel et bien dans la notion du père ; c'est ce quelque chose qui dans aucun moment de la dialectique n'intervient, sinon par le truchement du père réel qui vient à un moment quelconque en remplir le rôle et la fonction, qui permet de vivifier, de donner sa nouvelle

dimension à la relation imaginaire, à faire entrer, non pas ce pur jeu spéculaire de moi ou l'autre, mais de donner son incarnation à cette phrase imprononçable : « *Tu es celui que tu es* », dont nous avons dit tout à l'heure qu'elle n'était pas prononçable par quelqu'un qui n'est pas lui-même - mais si vous me permettez le jeu de mots et l'ambiguïté que j'ai déjà utilisés au moment où nous avons fait l'étude de la structure *paranoïaque* du président Schreber - non pas donc « *Tu es celui que tu es* », mais « *Tu es celui qui tue* ».

C'est essentiellement pour autant que quelque chose à la fin du complexe d'œdipe marque, situe le refoulé dans l'inconscient, mais permanent sous la forme de l'instauration de quelque chose qui est réglé, qu'il y a quelque chose qui répond dans le symbolique. La loi n'est plus simplement ce quelque chose dont nous nous demandons pourquoi après tout, toute la communauté des hommes y est impliquée et introduite, mais elle est passée dans le réel sous la forme de ce noyau laissé par le complexe d'œdipe, sous la forme de ce quelque chose que l'analyse a une fois montré, et une fois pour toutes, pour être la forme réelle sous laquelle s'inscrit, s'attache ce que les philosophes jusque là nous ont montré avec plus ou moins d'ambiguïté, comme étant cette densité, ce noyau permanent de la conscience morale, ce quelque chose dont nous savons que chez chaque individu, c'est très précisément incarné par quelque chose qui peut prendre les formes les plus multiples, les formes les plus diverses, les plus biscornues, les plus grimaçantes, et qui s'appelle le Surmoi. Cela prend cette forme parce que toujours c'est introduit, et cela participe dans son introduction - ici au niveau du **Es** - cela participe toujours de quelque accident de cette situation profondément accidentelle qui fait qu'on ne sait pas obligatoirement à quel moment du jeu imaginaire le passage s'est fait, de celui qui a été un moment là pour répondre, et qui introduit ici dans le **Es** comme un élément homogène avec les autres éléments libidinaux, ce Surmoi tyrannique, foncièrement en lui-même paradoxal et contingent, mais qui à lui tout seul représente, même chez les non névrosés, ce quelque chose qui a cette fonction d'être le signifiant qui marque, imprime, laisse le sceau chez l'homme de sa relation au signifié. Qu'il y ait un signifiant chez l'homme qui marque sa relation au signifié, il en a un, ça s'appelle le Surmoi, il y en a même beaucoup plus d'un, ça s'appelle les symptômes.

Je souligne qu'avec cette clé, et seulement avec cette clé, vous pouvez comprendre ce dont il s'agit quand le petit Hans fomente sa phobie.

Ce qui est caractéristique, et je pense pouvoir vous le démontrer dans cette observation, c'est justement que malgré tout son amour, toute sa gentillesse, toute son intelligence, grâce à laquelle nous avons l'observation, il n'y a pas de père réel. Toute la suite du jeu se poursuit dans ce leurre à la fin insupportable angoissant, intolérable, de la relation du petit Hans à sa mère, en tant qu'il est lui ou elle, l'un ou l'autre, jamais sans qu'on sache lequel, le phallophore ou la phallophore, la grande ou la petite girafe, et malgré les ambiguïtés d'appréciation qu'en font les divers auteurs qui prennent l'observation, il est tout à fait clair que la petite girafe est justement cette appartenance maternelle autour de quoi se joue le fait de savoir qui l'a, et qui l'aura. C'est une espèce de rêve éveillé que fait le petit Hans, et qui pour un moment, le fait, aux grands cris

poussés par sa mère et malgré ces grands cris, le possesseur de l'enjeu, et qui est là pour nous souligner de la façon la plus imagée le mécanisme même.

Je voudrais ajouter à ceci un certain nombre de considérations qui nous permettent, sinon d'affirmer - pour vous habituer au maniement strict de cette catégorie de la castration telle que je suis en train d'essayer de l'articuler devant vous - mais d'essayer maintenant de voir ce que, dans cette perspective qui situe chacun dans leur plan, dans leurs relations réciproques, le jeu imaginaire de l'idéal du moi d'une part - par rapport à cette intervention sanctionnante de la castration, grâce à quoi ces éléments imaginaires prennent leur stabilité, leur constellation - fixe dans le symbolique.

Essayons de voir s'il est nécessaire que dans cette perspective et cette distinction, nous osions articuler ce quelque chose qui ressort directement à la notion d'une relation d'objet conçue comme par avance, harmonieuse, uniforme, comme si par quelque concours de la nature et de la loi, c'était idéalement et d'une façon constante que chacun devait trouver sa chacune pour la plus grande satisfaction du couple, non sans que vous puissiez vous arrêter un instant au moins à la question de savoir ce que l'ensemble de la communauté peut avoir à en penser.

Je crois que nous devons penser, si nous savons distinguer l'ordre de la loi des harmonies imaginaires, voire de la position même de la relation amoureuse, nous commencerons à poser que s'il est vrai que la castration soit la crise essentielle par où tout sujet s'introduit, s'habilite à être si l'on peut dire, œdipianisé de plein droit, vous en conclurez après tout qu'il est tout à fait naturel de formuler, même au niveau des structures complexes voire tout à fait libres de la parenté comme celles où nous vivons, même à ce niveau, et pas seulement dans les structures élémentaires qu'on peut à la limite poser la formule que toute femme qui n'est pas permise, est interdite par la loi. Ceci nous permettra de concevoir l'écho très net que tout mariage porte en lui, et non pas simplement chez les névrosés, la castration elle-même, que si une civilisation particulière qui est celle où nous vivons, a produit le mariage symboliquement comme le fruit d'un consentement mutuel, ceci nous expliquera qu'a pu fleurir comme idéal, la confusion également idéale de l'amour et du conjugo.

Il est tout de même tout à fait clair que c'est pour autant que cette civilisation a mis justement au premier plan ce fait du consentement mutuel, c'est-à-dire a poussé aussi loin que possible la liberté des unions. Elle l'a poussée si loin qu'elle est toujours confinante à l'inceste et d'ailleurs il suffit que vous vous appesantissiez un peu sur ce qui est la fonction même des lois primitives de l'alliance et de la parenté pour vous apercevoir que toute conjonction, quelle qu'elle soit, même instantanée, du choix individuel à l'intérieur de la loi, toute conjonction de l'amour et de la loi, même si elle est souhaitable, même si elle est une espèce de point de croisement nécessaire d'union entre les êtres, est quelque chose qui participe de l'inceste. De sorte qu'en fin de compte, si dans les échecs, voire les dégradations de la vie amoureuse, la doctrine freudienne attribue à la fixation durable à la mère, comme d'une constante permanence de je ne sais quoi qui frappe d'une tare originelle l'idéal qui serait souhaité

de l'union monogamique, il ne faut pas croire qu'il y ait là en quelque sorte autre chose, une nouvelle forme d'un : *ou bien ou bien*, qui nous montre que si l'inceste ne se produit pas là où nous le souhaitons, c'est-à-dire dans l'actuel ou dans les ménages parfaits, comme on dirait, c'est justement parce qu'il s'est produit autre part, mais que dans l'un et l'autre cas, c'est bien de l'inceste qu'il s'agit. En d'autres termes, quelque chose qui porte en soi sa limite, qui porte en soi une duplicité foncière, une ambiguïté toujours prête à renaître, et qui nous permette d'affirmer que - conformément à l'expérience mais avec ce seul avantage de ne pas nous en étonner - si l'idéal de la conjonction conjugale est monogamique chez la femme pour les raisons que nous avons dites au départ, il n'y a absolument pas à s'en étonner.

I1 n'est que de se reporter au schéma de départ de la relation de l'enfant à la mère pour réaliser que tente toujours à se reproduire du côté de l'homme, et pour autant que l'union typique, normative, légale est toujours marquée de la castration, tente à se reproduire chez lui cette division ou ce split qui le fait fondamentalement bigame - je ne dis pas polygame, contrairement à ce qu'on croit, encore que bien entendu à partir du moment où le deux est introduit, il n'y a plus de raison de limiter le jeu dans le palais des mirages - mais c'est foncièrement dans toute la mesure où au-delà de ce à quoi le père réel autorise si on peut dire, celui qui est entré dans la dialectique oedipienne à fixer son choix, au-delà de ce choix il y a toujours dans l'amour ce qui est visé, c'est-à-dire non pas objet légal, ni objet de satisfaction, mais être, c'est-à-dire objet saisi dans précisément ce qui lui manque.

C'est très précisément pour cela, que d'une façon institutionnalisée ou anarchique, nous voyons ne jamais se confondre l'amour et l'union consacrée. Ou bien je vous le répète, ceci se produit d'une façon institutionnalisée, comme maintes civilisations évoluées n'ont absolument pas hésité à le doctriner, à l'affirmer et à le mettre en pratique.

Quand on est dans une civilisation comme la nôtre - ou on ne sait rien articuler, si ce n'est que tout se produit en quelque sorte par accident, à savoir parce qu'on est plus ou moins un moi plus ou moins faible, plus ou moins fort, et qu'on est plus ou moins lié à telle ou telle fixation archaïque, voire ancestrale - on s'aperçoit que c'est dans la structure même, qui distingue la relation imaginaire primitive - celle par où l'enfant est d'ores et déjà introduit à cet au-delà de sa mère, qui est ce que déjà par sa mère il voit, il touche, il expérimente, de ce quelque chose par où l'être humain est un être privé et un être délaissé - c'est la distinction de cette expérience imaginaire et de l'expérience symbolique qui la normative. C'est uniquement par le truchement et par l'intermédiaire de la loi que beaucoup de choses se conservent qui ne nous permettent en aucun cas d'en parler comme étant simplement de la relation d'objet, fût-ce de la plus idéale, de la plus motivée par le choix et par les affinités les plus profondes et qui laissent ouverte foncièrement une problématique dans toute vie amoureuse.

C'est très précisément ce que Freud, son expérience et notre expérience quotidienne, est là pour nous faire toucher, et du même coup affirmer.

## 14 - LEÇON DU 20 MARS 1957

Je voudrais commencer par mettre au point quelque chose concernant l'article paru dans la Psychanalyse numéro 2[47] sous le titre de l'un de mes séminaires et spécialement son introduction. Un certain nombre d'entre vous ont eu le temps de le lire et d'y regarder d'un peu près. Je suis reconnaissant à ceux qui se sont consacrés à cet examen, de leur attention. Néanmoins, il faut croire que le souvenir d'un contexte dans lequel ce qui est apporté dans cette introduction a été amené n'est pas facile à tous à retrouver puisqu'ils retombent si on peut dire, à propos de la compréhension de ce texte, dans cette sorte d'erreur réalisante d'une autre espèce qui est celle à laquelle certains avaient pu se laisser prendre au moment où j'exposais ces termes, par exemple quand ils s'imaginaient que je niais le hasard. Je fais allusion à cela dans mon texte même, et je n'y reviens pas.

Pour éclairer ce dont il s'agit, c'est ce qu'a fait une des personnes qui ont le mieux compris et le mieux examiné cette chose, et de la façon la plus précise, je dirais presque de la façon la plus compétente, puisqu'en somme cette personne a retrouvé un réseau que l'on peut dessiner ainsi : il suffit d'avoir ordonné dans une série de symboles 1,2,3 les regroupements de signes, plus, plus moins, ordonnés au hasard dans une succession temporaire.

Alors nous ordonnons 1, 2, 3 ces séries de signes selon qu'ils représentent, soit une succession de signes identiques, soit une alternance, soit au contraire quelque chose de plus différent qui est représenté par ceci, mais aussi bien cela, c'est-à-dire un signe qui au premier aspect, se distingue des autres, qui n'a pas de symétrie. C'est ce que j'appelle d'un terme intraduisible en français **odd**. C'est le dissymétrique, c'est celui qui dès l'abord saute aux yeux comme étant impair, boiteux. C'est une simple question de définition, il suffit de le poser comme cela, pour que ce soit instauré comme une convention, l'existence d'un symbole.

Je vous rappelle que les + et les - vous donneront ici 2, 2, 2, puis encore ici 3, puis ensuite le signe 3, naturellement chaque signe se rapportant aux trois qui précèdent dans la succession temporaire. C'est ce qui je crois est inscrit dans mon texte sans aucune ambiguïté, mais pour dire d'une façon assez resserrée pour que ça ait fait difficulté pour certains, mais le contexte empêche que l'on prenne un seul instant pour autre chose que pour cette définition cette convention qui en est la convention de départ.

A partir de là, il s'agit d'appeler α, β, Γ, δ, une autre série de symboles qui se construisent à partir de la seconde série, et ceci étant fondé sur cette remarque que lorsque l'on connaît les deux termes extrêmes dans la seconde série, le terme médian est univoque. Nous tiendrons donc compte pour définir les termes α, β, Γ, δ, que les deux extrêmes dans la série étant un cas comme



[47] Lacan, *Séminaire sur la lettre volée*, in Ecrits, p. 9-61, Seuil.

celui-là, vous voyez où cela va, de **odd**, à **odd.** La convention est fondée donc d'inscrire un signe qui se trouve par son ampleur attraper les cinq antécédents de la première ligne par le signe , donc du même au même, c'est-à-dire de symétrique à symétrique, qu'il s'agisse de 1 à 1, de 1 à 3, de 3 à 1, c'est α**,** de **odd** à **odd** c'est β, partir pour arriver à odd c'est Γ revenir de odd c'est δ. Telles sont les conventions.

A partir de là, si on veut définir par un réseau tout ce qui est possible, nous arrivons à construire un réseau qui est ainsi fabriqué (parallélépipède formé de vecteurs). Il faut qu'il soit orienté, et voici exactement comment il l'est. Le α peut se reproduire indéfiniment par ce vecteur. Ceci ne peut pas ne pas avoir cet actionnement à chacun des sommets, sauf si ceci est expressément indiqué par la boucle ainsi définie. Vous voyez résumé sur ce réseau d'une façon exhaustive toutes les successions possibles, et les seules possibles indiqués là, c'est-à-dire qu'une série quelconque qui ne peut pas se coucher sur ce réseau est une série impossible.

Pourquoi n'ai-je pas mis cela dans mon texte ? D'abord parce que je ne l'avais pas représenté ici. C'est une espèce d'appareil de contrôle, de façon d'envelopper, de verrouiller, définitivement le problème de façon à s'apercevoir et à être sûr qu'on n'a omis aucune des possibilités, aucune des solutions possibles. C'est un simple contrôle des calculs. Il a cet intérêt que vous pouvez toujours vous y reporter comme à quelque chose à quoi vous pouvez vous fier, qui vous indiquera que vous avez peut-être dans certains cas, oublié une solution possible, quelque soit le problème que vous vous posiez à propos de cette série, ou que vous vous êtes complètement trompés.

J'arrive au point litigieux. Vous le voyez sur ce réseau, ceci vous montre qu'il y a en quelque sorte deux espèces de β, et deux espèces de δ. Si vous regardez chacun de ces sommets, vous voyez qu'il y a toujours une division dichotomique qui se propose à partir de chacun de ces sommets. Exemple : voilà , il peut y avoir après Γ un β, et il peut y avoir après Γ un α, parce que ce vecteur là a un privilège d'être à deux sens. Ici vous voyez également un δ, et il y a deux issues possibles : il peut y avoir ce δ là et après, Γ ou un autre δ, ce n'est pas la même chose que ce δ là après lequel il peut y avoir un β ou un α.

L'objection que certains ont fait à propos de la mise en évidence de cette diversité fonctionnelle est la suivante : selon eux on pourrait par exemple les appeler par huit lettres différentes au lieu de les appeler par quatre lettres différentes, ou bien mettre un petit **a** ou **a2**, et il m'a été dit qu'il n'y avait pas là une définition d'un symbole qui fut en quelque sorte clair et distinct, et que par conséquent tout ce que je représentais et articulais de ce qui est dit dans mon texte, n'était qu'une sorte d'opacification du mécanisme à propos du jeu des symboles, une sorte de création qui ferait surgir de soi-même une sorte de loi interne qui est toujours - et c'est là que commence l'espèce de trouble qui se produit dans l'esprit de certains - une implication de quelque chose qui est introduit par la création du symbole, qui va au-delà de ce qui est donné au départ, à savoir le pur hasard. C'est là-dessus que je crois devoir m'expliquer.

C'est tout à fait exact. Et d'une certaine façon on peut dire en effet que dans le choix des symboles il y a une certaine ambiguïté en quelque sorte déjà donnée au départ, et elle est donnée à partir du moment où vous faites les symboles. La simple indication de l'**oddity,** c'est-à-dire de la dissymétrie, alors que puisque nous avons parlé d'une succession temporaire, les choses sont orientées, et il n'est évidemment pas la même chose qu'il y ait d'abord 2 puis 1, ou 1 puis 2. Les confondre serait introduire dans le symbole lui-même quelque chose que dans la référence affirmée l'on peut exprimer plus clairement, mais il s'agit de savoir ce que veut dire la clarté en question.

C'est quelque chose que vous pouvez appeler ambiguïté, mais dites-vous bien que c'est justement cela qu'il s'agit de faire sentir, à savoir que c'est dans la mesure où le symbole à un certain niveau, est à tous les niveaux, que le symbole en tant qu'il est plus, suppose le moins, le symbole en tant qu'il est moins, suppose le plus. L'ambiguïté est toujours là, plus nous avançons dans la construction, et j'ai fait le pas minimum que l'on puisse faire en les groupant par trois. Je ne l'ai pas démontré au cours de l'article parce que je n'avais pas d'autre but que de vous rappeler dans quel contexte avait été introduite la lettre volée. Admettez pour un instant que c'est le pas minimum.

Quand vous faites ce pas minimum, c'est justement dans la mesure où le symbole recèle cette ambiguïté qu'apparaît ce que j'appelle la loi. En d'autres termes, si vous supposiez que vous remplacez quatre des sommets par la suite ε, ζ, η, θ, vous aurez en effet des séquences possibles qui seront différentes, qui seront extrêmement compliquées puisque vous aurez à faire à huit termes, et que chacun se couplera avec deux des autres, selon un ordre qui sera loin d'être immédiatement évident. Mais c'est justement l'intérêt du choix de ces symboles ambigus qui couplent, parce qu'ils sont bien couplés par quelque chose, ce sommet α avec un autre sommet que nous avons appelé α aussi, et qui en effet a des fonctions différentes. C'est en cela qu'il est intéressant de voir que les groupant ainsi, vous voyez sortir la loi extrêmement simple que je vous ai exprimée par un des schémas du texte, celle qui permet de dire que d'un temps au troisième temps, vous avez toujours ceci que j'écris d'une façon un peu différente.

Vous pouvez avoir n'importe quel δ, α, Γ, δ et ici vous avez α, β, Γ, δ. Du premier au troisième temps vous pouvez retrouver le α, et le Γ, mais le δ, et le β sont deux impossibilités essentielles par rapport à une dichotomie qui exclut que du premier au troisième temps succèdent un Γ ou un δ à un α ou un δ, de même que à un β ou à un Γ succèdent un α ou un β[48]. Dans mon texte j'ai indiqué certaines suites de cela, certaines propriétés qui ont pour intérêt de mettre en évidence toutes sortes d'autres phases de la forme, lois de syntaxe qui peuvent se déduire de cette formule extrêmement simple, et j'ai essayé de les faire d'une façon telle qu'elles soient métaphoriques, c'est-à-dire



[48] La répartitoire s'écrit ainsi :

α,δ → α, β ,Γ, δ → α, β

**Γ, B** **Γ, Δ**

1° 2° 3°

temps temps temps

voir Ecrits : p 49.

qu'elles vous permettent d'entrevoir ce en quoi le signifiant est véritablement organisateur de quelque chose d'inhérent à la mémoire humaine, pour autant que la mémoire humaine en impliquant dans sa trame toujours quelques éléments de signifiant se trouve fondamentalement structurée d'une façon différente de toute espèce de conception possible de la mémoire vitale, à savoir de la persistance ou de l'effacement ou du maintien d'une impression.

Pourquoi ? Parce que ce qui est important à voir dès que nous introduisons le signifiant dans le réel, et il est introduit dans le réel à partir du moment où simplement on parle, mais encore à partir du moment où simplement on compte, tout ce qui est appréhendé dans l'ordre de la mémoire est pris dans quelque chose qui la structure essentiellement d'une façon fondamentalement différente de tout ce qu'une théorie de la mémoire fondée sur le thème de la propriété vitale pure et simple peut arriver à faire concevoir.

C'est cela que j'essaie d'illustrer, et là évidemment métaphoriquement, quand je vous parle du futur, du futur antérieur, quand je fais intervenir après le troisième temps, le quatrième temps, c'est à savoir que si on se fixe à ce quatrième temps, un point d'arrivée, c'est-à-dire l'un des symboles possibles, n'importe lequel peut être fixé puisque ce quatrième temps redevient la même fonction qu'un second temps, c'est-à-dire que α, β, Γ, δ 8 peuvent se retrouver à ce moment là à ce quatrième temps. Si vous fixez à ce quatrième temps comme point de terminaison un α, β, Γ, δ, il en résultera certaines éliminations au deuxième et au troisième temps, ce qui peut en quelque sorte servir à imaginer ce qui se précise dans un futur immédiat, à partir du moment où il devient par rapport à un but, à un projet déterminé, le futur antérieur.

Le fait que certains éléments de signifiant soient rendus impossibles de ce seul fait, est quelque chose que j'illustrerai métaphoriquement comme la fonction que nous pourrions donner à ce que j'appellerai dans cette occasion, le signifiant impossible.

Ce que je veux vous marquer aujourd'hui, c'est que bien entendu j'ai interrompu là mon développement, mais comme certain, justement au nom d'une espèce de fausse évidence qui pourrait sortir du fait que toute espèce de mystère ne disparaît pas car il peut dégager des lois, et toutes aussi simples, à considérer d'une façon différenciée les termes des différents sommets dans la construction parallélépipédique que je vous ai donné.

La question n'est pas là. Ce que je voudrais que vous souteniez un instant devant votre esprit, c'est que ceci veut simplement dire que dès qu'il y a une graphie, il y a une orthographe, et je vais vous l'illustrer tout de suite d'une autre façon que celle-ci qui aura peut-être à vos yeux une valeur plus probante, bien que je n'ai pas fabriqué tout ceci comme une espèce d'excursion à la mathématique, avec l'incompétence universelle qui me caractériserait. Vous auriez tort de la croire. D'abord ce ne sont pas des choses sur lesquelles je réfléchis depuis hier ; ensuite je l'ai fait contrôler par un mathématicien. Ne croyez pas que parce que ces précisions ont été apportées, le moindre élément d'incertitude ou de fragilité ait été introduit, je vous le répète, ceci a été contrôlé.

Je veux maintenant vous dire en quoi ceci a cette valeur qui illustre d'une façon pertinente ce que j'ai voulu dire tout à l'heure, quand je vous ai dit : dès qu'il y a graphie, il y a orthographe. C'est qu'à partir de ces données hypothétiques simples, et en raison d'une certaine simplicité sur laquelle je reviendrai tout à l'heure en particulier pour justifier pourquoi je suis parti de odd et non pas ce que j'aurais aussi bien pu faire au départ, distinguer en effet comme on me l'a dit, le odd avec deux pieds légers au début, ou le odd avec deux pieds légers à la fin, l'anapeste du dactyle.

Je ne l'ai pas fait - nous y reviendrons - et c'est justement en cela que consiste l'intérêt de la question, c'est à savoir que à partir de certaines définitions, peut-être en effet tout à fait rudimentaires et éliminées elles-mêmes, certains éléments intuitifs et spécialement cet élément intuitif particulièrement saisissant qui est celui fondé sur la scansion, comportent déjà toute une sorte d'engagement corporel. La poésie commence là, mais nous n'entrons même pas dans la poésie, nous faisons uniquement intervenir la notion de symétrie ou d'asymétrie, et je vous dirai pourquoi il me semble intéressant de limiter à ce strict élément, la création du premier signifiant, à partir donc de cette hypothèse, mais pas dans le sens où l'usage habituel entend le mot hypothèse, dans le sens de définition, action ou prémisses extrêmement simples qui en résultent.

Je reproduis ici mon tableau avec ici le deuxième temps indéterminé et ici α, β au dessus et Γ, δ en dessous.

Maintenant arrivons au cinquième temps : α, β, δ en dessus et au dessous qui nous montre qu'ici, si nous notons ce qui est possible après un a, puis ce qui est possible après un β puis ce qui est possible après chacun des autres, nous voyons ici que peut se produire α, β, Γ, δ. Vous voyez l'excès de possibilités que nous avons, nous avons tous les possibles, et nous les avons aux deux niveaux.

Seulement le moindre examen de la situation vous montre que si vous choisissez ici comme point d'arrivée, donc au cinquième temps, une lettre quelconque, la lettre δ par exemple vous vous apercevez que si vous prenez aussi comme point de départ une autre lettre, par exemple la lettre α, si vous dites je veux avoir une série telle qu'au premier temps il y ait α et qu'au cinquième temps il y ait β, vous voyez tout aussitôt que ça ne peut être en aucun cas cette lettre-là ni rien de cette ligne là puisque, du fait qu'au départ vous partez de α, vous ne pouvez avoir que ce qui se produit ici au-dessus de la ligne de dichotomie, c'est-à-dire α ou β et ensuite donc vous ne pouvez avoir que ce qui est aussi au-dessus de cette ligne dichotomique, c'est-à-dire α, β, Γ, δ.[149]

Mais que faut-il pour que vous ayez β ? II faut qu'ici vous ayez α parce que β, ne peut provenir que de α. Il en résulte que quand vous avez le dessein de faire une série où se trouvent deux lettres déterminées, à un espacement



[49] Les quatrième et cinquième temps s'écrivent:

α, β, Γ, δ → α, β, Γ, δ

α, β, Γ, δ

4° temps 5° temps

de temps 5 la lettre médiane, celle-ci, au troisième temps est déterminée d'une façon absolument univoque.

Je pourrais vous montrer d'autres propriétés aussi frappantes, mais je me tiendrai à celles-là pour vous montrer si ceci peut faire surgir à votre esprit la dimension qu'il s'agit d'évoquer. C'est qu'il résulte de cette propriété que si vous prenez un terme quelconque, en considérant le terme deux fois antérieur et le terme deux fois postérieur, vous pouvez immédiatement vérifier, et alors cela d'une façon simple qui ne comporte absolument aucun trouble à l'œil - c'est une vérification que peut faire un typographe - à un point quelconque de la chaîne s'il y a une faute. I1 suffit de se reporter au terme qui est deux fois antérieur et au terme qui est deux fois postérieur. I1 ne peut y avoir dans ce cas qu'une seule lettre possible.

En d'autres termes, dès qu'il y a graphie, le moindre surgissement de la graphie fait surgir en même temps l'orthographe, c'est-à-dire le contrôle possible d'une faute. C'est pour cela qu'est construit cet exemple, pour vous montrer que dès le surgissement le plus simple, le plus élémentaire du signifiant, la loi surgit tout à fait - bien entendu - indépendamment de tout élément réel. Cela ne veut pas dire que d'une façon quelconque le hasard soit commandé, c'est que la loi sort avec le signifiant, antérieurement indépendante précisément de toute expérience. C'est ceci qui est fait pour être démontré par cette spéculation sur les α, β, Γ, δ.

Ces choses semblent entraîner dans un certain nombre de très grandes résistances quelques esprits. Néanmoins il m'a semblé que c'était une voie plus simple pour faire sentir une certaine dimension, que de conseiller par exemple la lecture - voire de la commenter - de M. Frege, mathématicien de ce siècle qui s'est consacré à cette science en apparence la plus simple des simples, qui est l'arithmétique, et qui a cru devoir faire des détours considérables, parce que plus une chose est près de la simplicité plus elle est difficile à saisir, mais assurément des détours tout à fait convaincants pour démontrer qu'il n'y a aucune déduction possible du nombre 3, à partir de l'expérience seulement. Ceci bien entendu nous entraîne dans une série de spéculations philosophiques ou mathématiques desquelles je n'ai pas cru devoir vous faire subir l'épreuve.

Ceci est néanmoins très important, car si aucune déduction de l'expérience, contrairement à ce qu'en pouvait croire M. Jung, ne peut nous faire accéder au nombre 3, il est certain que la distinction de l'ordre symbolique par rapport à l'ordre réel entre dans le réel comme un soc et y introduit une dimension originale, et que cette dimension, nous autres analystes et pour autant que nous travaillons sur ce registre de la parole, nous devons tenir compte de son originalité. C'est ceci qui est en cause dans l'occasion.

Pour tout dire je crains de vous fatiguer, et je vais vous faire autre chose, je vais vous dire une idée plus intuitive qui m'est venue, et celle-là est moins certaine dans son affirmation. Néanmoins je peux vous la dire, c'est la remarque qui m'est venue un jour à l'esprit, alors que je me trouvais dans un formidable

zoo situé quelque part à soixante kilomètres de Londres et où les animaux y paraissent dans la plus entière liberté, les grilles étant enterrées dans le sol au fond de fossés invisibles. Je contemplais le lion entouré de trois magnifique lionnes, ceci dans l'aspect de la bonne entente et de l'humeur la plus pacifique. Il me semble que je n'ai pas fait dans mon esprit un saut trop grand alors que je me demandais pourquoi cette bonne entente entre ces animaux à propos desquels je devais normalement d'après ce que nous connaissons, voir éclater les signes de la rivalité ou du conflit les plus manifestes. C'est simplement parce que le lion ne sait pas compter jusqu'à trois. Entendez bien que c'est parce que le lion ne sait pas compter jusqu'à trois que les lionnes n'éprouvent pas entre elles le moindre sentiment de jalousie, au moins apparent. Je livre ceci à votre méditation.

En d'autres termes, nous ne devons en aucun cas négliger l'introduction du signifiant, pour comprendre le surgissement dont il s'agit, chaque fois que nous nous trouvons devant l'apparence de la réalité qui est notre objet principal dans l'analyse, la réalité du conflit interhumain.

On pourrait même aller plus loin et dire qu'en fin de compte, c'est parce que les hommes ne savent pas beaucoup mieux compter que le lion, à savoir que ce nombre trois n'est jamais complètement intégré, qu'il est seulement articulé, que le conflit existe. Parce que bien entendu, le maintien de la relation duelle fondamentalement animale, ne continue pas moins à prévaloir dans une certaine zone, celle précisément de l'imaginaire, et c'est justement dans la mesure où l'homme sait tout de même compter, qu'il se produit en dernière analyse ce quelque chose que nous appelons conflit. Si ce n'était pas si difficile d'arriver jusqu'à articuler le nombre trois, il n'y aurait pas ce gap entre le préœdipien et l'œdipien que nous essayons justement ces jours-ci de franchir comme nous le pouvons, à l'aide de petites échelles de corde et autres trucs, dont je veux simplement vous faire apercevoir que à partir du moment où on essaie de le franchir, c'est toujours aux trucs auxquels on est livré qu'il n'y a aucune espèce de franchissement véritablement expérientiel de ce gap entre le 2 et le 3.

C'est très précisément au point où nous en sommes arrivés avec le petit Hans, au moment où il va aborder ce passage que nous avons défini, et qui s'appelle le complexe de castration, et dont nous pouvons apercevoir qu'au départ c'est bien évidemment ce qu'il n'a pas, car il joue avec ce **Wiwimacher** qui est ici, qui n'est pas là, qui est celui de sa mère ou du grand cheval ou du petit cheval ou de papa, qui est le sien aussi mais dont en fin de compte on ne voit pas un seul instant que ce soit pour lui autre chose qu'un très joli objet de jeu de cache-cache, et même auquel il est capable de prendre le plus grand plaisir. Car un certain nombre d'entre vous je pense, se seront rapportés à ce texte.

C'est de là que l'on part, c'est uniquement de cela qu'il s'agit. Cet enfant se trouve sans doute à l'intention de ses parents, nous présenter au départ cette sorte de problématique du phallus imaginaire qui est partout et qui n'est nulle part, comme étant l'élément essentiel de son rapport avec ce qui est pour lui

ce que Freud appellerait à ce moment là l'autre personne, de la façon la plus nette, et qui est la mère.

C'est là qu'il en est arrivé, et c'est à ce moment là alors que tout semble aller tellement bien que Freud nous le souligne, grâce à une espèce de libéralisme voire de laxisme éducatif assez caractéristique de la pédagogie qui semble s'être dégagé les premiers temps de la psychanalyse, nous voyons l' enfant se développer de la façon la plus franche, la plus claire, la plus heureuse. C'est en effet après ces trois jolis antécédents, à la surprise générale, qu'il arrive ce que nous pouvons appeler sans trop dramatiser, un petit accroc, la phobie. C'est-à-dire qu'à partir d'un certain moment cet enfant a marqué un grand effroi devant quelque chose, cet objet privilégié qui se trouve être le cheval, dont je vous ai déjà annoncé qu'il était d'une certaine façon métaphorique. Dans le texte, quand l'enfant avait dit à sa mère : « *Si tu as un fait-pipi, tu dois avoir un très grand fait-pipi, un fait-pipi comme un cheval* ». Il est clair que si nous voyons apparaître à l'horizon l'image du cheval, c'est à partir de ce moment que l'enfant entre dans la phobie.

Pour faire ce trajet métaphoriquement à travers l'observation du petit Hans, il faut comprendre comment l'enfant va passer d'une relation si simple, en fin de compte si heureuse, si clairement articulée, à la phobie.

Où est l'inconscient à ce moment là ? Où est le refoulement ? Il ne semble pas qu'il y en ait aucun, il interroge sur la présence ou l'absence du fait-pipi avec la plus grande liberté, son père, sa mère, il leur dit qu'il a été au zoo et qu'il a vu un animal, le lion en l'occasion pourvu d'un grand fait - pipi. Et le fait-pipi joue un rôle qui d'ailleurs tend à se présentifier pour toutes sortes de raisons, pas dites tout à fait au début de l'observation, mais que nous voyons apparaître après coup. Que l'enfant trouve un grand plaisir à s'exhiber lui-même, certains de ses jeux montrant bien le caractère essentiellement à ce moment là symbolique du fait-pipi, il va l'exhiber dans le noir, il le montre à la fois comme objet caché, il s'en sert également comme élément intermédiaire pour ses relations avec les objets de son intérêt, c'est à dire les petites filles auxquelles il demande d'intervenir, de l'aider, auxquelles il le laisse regarder. Que le fait que sa mère ou son père l'aident, ce qui est souligné également, joue le plus grand rôle dans l'instauration de ses organes comme d'un élément d'intérêt par où sans aucun doute il se donne la joie de captiver l'attention, l'intérêt, voire les caresses d'un certain nombre de gens de son entourage.

C'est là que nous en sommes quand va se produire quelque chose. Pour avoir une idée de l'harmonie que trouve ce quelque chose, dites-vous que c'est avant la phobie que le petit Hans se trouve manifester sur le plan imaginaire, toutes les attitudes les plus formellement typiques qu'on puisse attendre de ce que nous appelons dans notre rude langage, l'agression virile. II est avec les petites filles dans cet état de mise en jeu d'une cour qui est plus ou moins présente, et qui même se différencie, se distancie en deux modes. II y a les petites filles qu'il presse, qu'il étreint, qu'il agresse, il y en a d'autres avec lesquelles il traite sous le mode du **Lieberklass-distanz,** les deux modes de

relation très différenciée, déjà très subtile, je dirais presque très civilisés, très ordonnés, très cultivés. Le terme même cultivé est employé par Freud pour désigner la différenciation que fait le petit Hans dans ses objets. I1 ne se conduit pas de la même façon avec le petites filles qu'il considère comme des dames cultivées, des dames de son monde, et avec les petites filles de son propriétaire.

Il y a là toute l'apparence d'un débouché particulièrement heureux dans ce qu'on peut appeler le transfert, le réinvestissement des sentiments portés à l'objet féminin, sous l'aspect de la mère, vers d'autres objets féminins. Nous pouvons concevoir qu'il y ait quelque chose qui se produit, qui apporte dans ce développement rendu facile, nous dit-on, par cette relation particulièrement ouverte, dialoguante, qui n'interdit en rien aucun mode d'expression à l'enfant.

Qu'est-ce qui se produit ? Comment déjà pouvons-nous essayer d'aborder le problème, puisqu'il s'agit non pas de survoler comme je l'ai fait jusqu'à présent, mais de suivre pas à pas la critique de l'observation ?

Je pense ne pas forcer le texte en disant déjà quel est le signe de cette structuration sous-jacente qui est celle que je vous ai donnée comme celle de la relation de l'enfant à la mère, et à partir de quoi se conçoit l'introduction de la crise, sous la forme de la mise en jeu, de l'entrée dans le jeu du pénis réel.

Il y a une chose qui dans le texte n'a jamais été commentée. L'enfant fait un rêve, il pense qu'il est avec la petite Maridla, qui est une de ses petites camarades qu'il voit l'été dans une station d'Autriche. Il raconte qu'il est avec la petite fille, puis on re-raconte son rêve et on dit : c'est amusant il a rêvé qu'il était avec la petite fille, et il y a une très jolie rectification de Hans : « *Pas seulement Maridla, tout seul avec Maridla* ». Je pense que cette réplique, qui comme beaucoup d'autres choses foisonnantes d'observation, passe à la lecture, ou plus exactement dont on se débarrasse dans ce sens que ce ne sont que des histoires d'enfant, a son importance, et Freud le dit bien : tout a une signification.

Je pense que ceci n'est strictement concevable que dans cette dialectique imaginaire qui est celle que je vous ai ouverte comme étant le plan de départ des relations de l'enfant à la mère. Ceci se produit à trois ans et neuf mois, et on nous a dit qu'à trois ans et six mois avait eu lieu la naissance de la petite soeur, par conséquent ceci peut déjà bien entendu vous satisfaire. « *Non seulement tout seul, mais tout seul avec...* », c'est-à-dire qu'on peut être avec tout à fait seul, c'est-à-dire ne pas avoir comme avec la mère, cette intruse. Il n'y a aucun doute à ce moment-là que l'enfant Hans met à s'habituer à la présence de la petite sœur.

Je pense donc que sur le plan de la remarque du type la plus classique, ceci ne peut en tout cas que vous apparaître pour évident, et vous satisfaire. Néanmoins vous savez bien que ce n'est pas là que je m'en tiens, c'est à savoir que je dis que assurément cette intrusion réelle de l'autre enfant dans la relation de l'enfant avec la mère est bien faite pour précipiter tel ou tel moment critique,

telle ou telle angoisse décisive, mais que ce dont je suis parti, et ce sur quoi j'insiste, et ce pourquoi je n'hésite pas à mettre l'accent à propos de ce « *seulement tout seul* », c'est que quelle que soit la position, l'enfant n'est jamais seul avec la mère. Tout le progrès de ce qui se passe dans la relation apparemment duelle de l'enfant avec la mère est marqué de cet élément absolument essentiel, c'est que l'enfant n'intervient - comme l'expérience de l'analyse de la sexualité féminine nous en donne l'assurance, et à laquelle il faut garder le point de référence, l'axe, avec fermeté, de ce que Freud a maintenu jusqu'au terme concernant cette sexualité féminine - que comme substitut, compensation, bref dans une référence quelconque à ce quelque chose qui est ce qui manque essentiellement à la mère, et qui donc ne laisse jamais seul avec la mère.

C'est dans la mesure où la mère se situe, et peu à peu est apprise par l'enfant comme étant marquée de ce manque fondamental, et de ce manque après lequel elle-même elle cherche, et dont lui, l'enfant, ne lui donne une satisfaction que - si nous voulons l'appeler provisoirement - que substitutive, c'est sur cette base essentiellement que s'introduit, que se conçoit toute espèce de nouvelle béance, toute espèce de réouverture de la question, et spécialement celle qui survient avec la maturation génitale réelle, c'est-à-dire chez le garçon avec l'introduction de la masturbation, cette jouissance réelle avec son propre pénis réel.

C'est dans cette constellation que rien ne peut être compris autrement que dans cette constellation de départ, qui est celle qui est le fondement par où peuvent s'introduire les éléments critiques qui peuvent avoir les débouchés divers qui constituent un complexe d'œdipe à issue normale, ou un complexe d'œdipe plus ou moins abordé de façon plus ou moins négativée, et qui n'est pas du tout ce qu'on vous enseigne d'habitude, une névrose.

Reprenons donc là où nous en sommes, et faisons ici un petit bout de remarque, à savoir que si l'enfant a à découvrir cette dimension, à savoir que quelque chose est désiré par la mère au-delà de lui-même, c'est-à-dire au-delà de l'objet du plaisir d'abord qu'il ressent être lui-même dans sa mère, et qu'il aspire à être, la situation ne doit se concevoir - comme toute espèce de situation analytique - que dans la référence essentiellement intersubjective qui comporte toujours et à la fois, et corrélativement la dimension originale de chaque sujet, mais en même temps la réalité de cette perspective intersubjective telle qu'elle est entrée dans chaque sujet.

Autrement dit, je vous fais remarquer au passage ce quelque chose qui est voilé au départ, et que nous n'arriverons à dévoiler qu'à la fin. Mais vous en savez déjà assez de l'observation pour pouvoir au moins vous poser la question, et vous référer à des termes que j'ai employés autrefois à bon ou à mauvais escient, à savoir ces termes essentiels comme d'une division tout à fait majeure de l'abord signifiant de quelque réalité que ce soit chez un sujet, à savoir la métaphore et la métonymie.

C'est bien le cas de l'appliquer et au moins de laisser aller tant de points d'interrogation. C'est que dans toute situation intersubjective telle qu'elle s'établit entre l'enfant et la mère nous aurons une question préalable si l'on peut

dire, à nous poser. Elle sera préalable et ce sera probablement seulement à la fin qu'elle sera tranchée, à savoir que dans cette fonction de substitution ce qui finalement fait image pour l'exprimer ne veut rien dire. Substitution, c'est facile à dire, essayons donc de substituer un caillou à un morceau de pain. Quand vous le mettez dans la trompe de l'éléphant, il ne le prendra pas tout à fait du ton uni que vous pourriez croire. Il ne s'agit pas de substitution, il s'agit de savoir ce que signifie cette substitution signifiante, et pour tout dire il s'agit de savoir ce que signifie cette substitution signifiante, et pour tout dire il s'agit de savoir si pour la mère et par rapport a ce phallus qui est l'objet de son désir, quelle est la fonction de l'enfant.

Il est clair que ce n'est pas tout à fait la même chose si l'enfant par exemple est la métaphore de son amour pour le père, ou s'il est la métonymie de son désir du phallus qu'elle n'a pas et qu'elle n'aura jamais. Tout indique très précisément dans la conduite de la mère qui est là tout à fait évidente avec cet enfant qu'elle traîne littéralement partout avec elle, depuis les W.C. jusqu'à son lit, que l'enfant lui est un appendice absolument indispensable et que par conséquent - car c'est exactement cela la mère de Hans que Freud adore, cette mère qu'il a soignée, cette mère si bonne et si aux petits soins pour cet enfant, et en plus elle est jolie, c'est cette dame qui trouve le moyen de changer de culotte devant son enfant, c'est tout de même de dimension bien particulière - et si quelque chose est fait dans cette observation, si quelque chose se trouve illustrer ce que je vous dis d'essentiel dans cet ordre, c'est que ce qui est derrière le voile, c'est bien l'observation du petit Hans et bien d'autres encore qui nous le montrent.

Qu'est-ce que veut dire que l'enfant est la métonymie pour le phallus ? Cela ne veut pas dire qu'elle ait plus de considération pour le phallus de l'enfant, comme elle le montre bien à la vérité cette personne si libérale quand il s'agit d'éducation, de parler des choses, quand il s'agit de venir au fait et d'y mettre le doigt sur ce petit bout de machin que l'enfant lui sort, elle est saisie d'une peur bleue. C'est tout de même comme cela dans cette espèce de tonus vivant, il faut tâcher de rebiquer cette observation du petit Hans pour qu'elle brille.

Donc vous le voyez : ce n'est pas tout à fait la même chose que de dire que l'enfant est pris comme une métonymie du désir du phallus à la mère, cela implique cette chose très importante que ça n'est pas en tant que phallophore qu'il est métonymique, c'est en tant que totalité. C'est là justement que s'établit le drame. Pour lui tout irait très bien s'il s'agissait de **Wiwimacher,** mais c'est qu'il ne s'agit pas de cela, c'est lui tout entier qui est en cause, et c'est parce que c'est lui tout entier qui est en cause, que latence commence très sérieusement à apparaître au moment où entre enjeu le **Wiwimacher réel.** I1 devient pour lui un objet de satisfaction. C'est à ce moment là que commence à se produire ce qu'on appelle l'angoisse.

Ce qu'on appelle l'angoisse tient à ceci, c'est qu'il peut mesurer toute la différence qu'il y a entre ce pour quoi il est aimé, et ce qu'il peut donner, et qu'à partir de ce moment là cet enfant qui, du seul fait qu'il est dans la position qui est la position originaire de l'enfant par rapport à la mère - c'est-à-dire

qu'il est là pour être objet de plaisir, donc qu'il est dans une relation où il est fondamentalement imaginé, et tout ce qu'il peut lui arriver de meilleur, c'est de passer de l'état purement passif, c'est ce qui est essentiel cette passivité primordiale, nous la reverrons, et si nous ne voyons pas que c'est là que s'insère cette pacification primordiale, nous ne pouvons rien comprendre à l'observation de l'homme aux loups - ce qu'il peut faire de mieux au-delà d'être imaginé, pris dans la capture, dans le piège de ce quelque chose où il s'introduit pour être l'objet de sa mère et où il se rend compte si on peut dire peu à peu de ce qu'il est vraiment, il est imaginé, ce qu'il peut faire de mieux, c'est de s'imaginer tel qu'il est imaginé, c'est à dire de passer à la voie moyenne si on peut s'exprimer ainsi.

A partir du moment où il existe aussi comme réel, il n'a pas beaucoup le choix : évidemment il est certain qu'il peut s'imaginer comme fondamentalement autre et rejeté. Autre de ce qui est désiré, et comme tel hors du champ imaginaire où elle pouvait jusque là trouver à se satisfaire par la place qu'il y occupait.

Freud le souligne : ce dont il s'agit, c'est de quelque chose qui survient d'abord, une angoisse, mais angoisse de quoi ? Nous en avons des traces : un rêve, il se réveille sanglotant parce que sa mère allait partir, où « *tu allais partir* » dit-il au père, quelque chose qui est une séparation. Nous pouvons compléter ces termes par mille autres traits, c'est en tant qu'il est séparé de sa mère, et quand il est avec quelqu'un d'autre que se manifestent ces angoisses. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces angoisses apparaissent d'abord, et Freud le souligne.

Le sentiment d'angoisse se distingue de la phobie, c'est-à-dire de ce quelque chose qui n'est pas tellement facile à saisir, et que nous allons essayer de cerner. Qu'est-ce qu'une phobie ?

Naturellement on peut sauter gaiement et dire : la phobie, c'est l'élément représentatif là-dedans. Je veux bien, mais vous êtes bien avancés après, pourquoi cet élément représentatif, et pourquoi une représentation si singulière ? Et quel rôle joue-t-elle ? Un autre piège consiste à se dire qu'il y a une finalité, et qu'elle doit servir à quelque chose. Pourquoi donc servirait-elle à quelque chose ? N'y aurait-il pas aussi des choses qui ne servent à rien ? Pourquoi trancher d'avance que la phobie sert à quelque chose ? Peut-être ne sert-elle exactement à rien ? Tout se serait aussi bien passé si elle n'avait pas été là, pourquoi avoir des idées préconçues de finalité à cette occasion ?

Nous allons tâcher de savoir la fonction de la phobie. Qu'est-ce que la phobie en cette occasion ? En d'autres termes, quelle est la structure particulière de la phobie du petit Hans ? Ce qui nous amènera peut-être à avoir quelques notions sur ce qu'est la structure générale d'une phobie.

Quoiqu'il en soit, je voudrais dès maintenant vous faire remarquer à ce propos la différence entre l'angoisse et la phobie, elle est ici tout à fait sensible. Je ne sais pas si la phobie est une chose tellement représentative que cela, car

nous allons voir qu'il est très difficile de savoir de quoi il a peur. Il l'articule de mille façons, mais il reste un résidu tout à fait singulier.

Si vous avez lu l'observation , vous savez que ce cheval qui est brun, blanc, noir, vert et ces couleurs ne sont pas sans un intérêt, pose une énigme qui jusqu'au bout de l'observation n'est jamais résolue. C'est je ne sais quelle espèce de tâche noire qu'il a par là, qui en fait un animal des temps historique. Devant ce chanfrein de cheval il y a cette espèce de tache noire, et le père d'interroger l'enfant : « *Est-ce le fer qu'il a dans la bouche ?* » - « *pas du tout* » dit l'enfant. « *Est-ce le harnais ?* » - « *Non, non* » - « *Et celui que tu vois là, a-t-il la tâche* ? » - « *Non, non* » dit l'enfant, et puis un beau jour, fatigué, il dit « *oui, celui-là l'a, n'en parlons plus* ». Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne sait jamais ce que c'est que ce noir qui est devant la bouche du cheval.

Ce n'est donc pas si simple que cela une phobie, puisqu'il y a même des éléments quasiment irréductibles. C'est assez peu représentatif, et si il y a quelque chose qui donne bien le sentiment de ce sur quoi on s'est exprimé dans ces poussées qui surviennent périodiquement dans l'analyse, cette notion d'une espèce d'élément négatif hallucinatoire, c'est bien là quelque chose dans cette sorte de flou, car c'est en fin de compte cela qui nous apparaît le plus clair dans cette tête de cheval, et qui est bien fait pour nous en donner l'idée.

Mais il y a une chose certaine, c'est qu'il y a une différence radicale entre deux sentiments, entre ce sentiment d'angoisse pour autant que l'enfant se sent tout d'un coup lui-même, comme quelque chose qui peut être tout d'un coup complètement mis hors de jeu. Bien sûr la petite sœur prépare, et au maximum, la question, et je vous le répète, c'est sur un fond beaucoup plus profond que la crise s'ouvre, que le sol se dérobe sous les pieds à partir du moment où l'enfant peut concevoir qu'il peut tout d'un coup ne plus remplir d'aucune façon sa fonction, qu'il peut n'être plus rien, et que tout simplement il n'est rien de plus que ce quelque chose qui a l'air d'être quelque chose, mais qui en même temps n'est rien, et qui s'appelle une métonymie.

C'est-à-dire, je parle de quelque chose que nous avons déjà vu. La métonymie c'est le procédé du roman réaliste : si un roman réaliste nous intéresse, ce n'est pas à cause de tout le menu chatoiement réel qui nous est apporté car le roman réaliste n'est toujours en fin de compte qu'un amoncellement de clichés, si ces clichés nous intéressent, c'est justement parce que derrière cela ils visent toujours autre chose, ils visent précisément exactement ce qui a l'air d'être le plus contraire, c'est-à-dire tout ce qui manque, tout ce qui fait que c'est très au-delà de tous ces détails, de toute cette espèce de scintillement de cailloux qui nous est donné, il y a le quelque chose qui précisément nous attache, plus c'est métonymique, plus c'est au-delà qu'est la visée du roman.

Notre cher petit Hans se voit donc là tout d'un coup précipité, ou précipitable tout au moins, dans sa fonction de métonymie. Il s'imagine comme un néant pour arriver tout de même à dire ce mot d'une façon plus vivante que théorique.

Que se passe-t-il à partir du moment où entre en jeu dans son existence, la phobie ? Une chose en tout cas est certaine, c'est que devant les chevaux, l'angoisse, ce n'est pas de l'angoisse qu'il éprouve, c'est de la peur. Il a peur qu'il arrive quelque chose de réel, deux choses nous dit-il : que les chevaux mordent, que les chevaux tombent. La différence qu'il y a entre l'angoisse qui littéralement est quelque chose de sans objet, et là je ne fais que répéter Freud parce qu'il l'a parfaitement articulé, et la phobie, c'est que pour la phobie ce dont il s'agit, ce n'est pas du tout d'angoisse, malgré le ton qu'il donne ici aux chevaux : les chevaux portent de l'angoisse, mais ce qu'ils portent, c'est la peur, et la peur d'une certaine façon concerne toujours quelque chose d'articulable, de nommable, de réel. Ces chevaux peuvent mordre, ces chevaux peuvent tomber. Ils ont bien d'autres propriétés qu'ils peuvent garder en eux-mêmes ..... la trace de l'angoisse dont il s'agit, et peut-être en effet y a-t-il quelque rapport.

Nous verrons par la suite les rapports qu'il y a entre ce flou, cette espèce de tâche noire, car les chevaux recouvrent quelque chose, et il y a quand même quelque chose par en-dessous qui apparaît, qui fait lumière derrière ce qui commence à flotter, c'est ce noir. Mais dans le vécu comme tel de l'angoisse, ce qu'il y a chez le petit Hans, c'est la peur. La peur de quoi ? Pas la peur du cheval, la peur des chevaux, de sorte qu'à partir de ce moment-là, le monde apparaît ponctué de toute une série de points dangereux, de points d'alarme si on peut dire, qui est quelque chose qui d'une certaine façon, le restructure.

Ici selon le conseil de Freud, qui se pose à un moment donné des questions sur la fonction de la phobie, et qui conseille lui-même pour trancher entre ces questions de se rapporter à d'autres cas, n'oublions quand même pas qu'une des formes les plus typiques de la phobie - nous verrons aussi après ce qu'est une phobie, est-ce une espèce morbide, ou est-ce un syndrome - une des formes les plus répandues de la phobie, c'est l'agoraphobie, la phobie de la castration.

L'agoraphobie est quelque chose qui assurément porte en soi sa valeur. Voilà le monde ponctué de signes d'alarme, l'agoraphobie nous montre même que ces signes d'alarme dessinent un champ, un domaine, une aire. Jusqu'à un certain point nous pouvons dire que nous savons - s'il nous faut absolument tenter dans quelle direction s'amorce, je ne dirais pas la fonction, parce qu'il ne faut pas se précipiter, mais le sens de la phobie. C'est bien cela, c'est d'introduire dans le monde de l'enfant une structure, une certaine façon de mettre au premier plan la fonction d'un intérieur et d'un extérieur. Jusque là l'enfant était en somme dans l'intérieur de sa mère, il vient d'en être rejeté, où de s'en imaginer rejeté dans l'angoisse, le voilà qui, à l'aide de quelque chose - c'est une tentative, nous abordons la phobie de ce côté - la phobie en somme instaure un nouvel ordre de l'intérieur et de l'extérieur, une série de seuils se mettent à structurer le monde.

Ce n'est pas si simple, je suis persuadé qu'il y aurait beaucoup à apprendre ici d'une étude de certains éléments qui nous sont donnés par l'ethnographe, de la façon dont sont construits dans un village les espaces. Dans les civilisations primitives on ne construit pas les villages n'importe comment, il y a des champs défrichés, et d'autre vierges, et à l'intérieur de cela il y a encore des limites

qui signifient des choses vraiment fondamentales quant aux repères de ces gens plus ou moins près du dégagement de la nature, il y aurait là beaucoup à apprendre, peut-être vous en dirai-je tout de même quelque mots. Quoi qu'il en soit, il y a seuil, il y a plus, il y a aussi quelque chose qui peut présenter à ce seuil comme une image de ce qui le garde, le terme de chute…… ou de …… d'édifice qui vient en avant, ou d'édifice de garde. C'est le terme par lequel Freud a expressément articulé la phobie, c'est quelque chose qui est construit en avant du point d'angoisse.

Déjà quand même là quelque chose commence à nous apparaître, à s'articuler qui nous montre sa fonction. Je veux simplement ne pas aller trop vite et je vous demande de ne pas vous en tenir là, parce qu'on se contente de peu d'habitude, et après tout l'idée que c'est très joli, que nous avons transformé l'angoisse en peur, la peur est apparemment plus rassurante que l'angoisse, ce n'est pas certain non plus. Simplement nous voulons ponctuer aujourd'hui que dans la genèse, nous ne pouvons absolument pas marquer la peur comme un élément primitif, primordial dans la construction du moi, selon que l'a articulé de la façon la plus formelle comme base de toute sa doctrine, quelqu'un que je ne nomme jamais et qui se trouve sur le …… d'un rapport à une certaine école dite à plus ou moins juste titre parisienne. La peur en aucun cas ne peut être considérée comme un élément primitif, comme un premier élément dans la structure de la névrose. S'il y a un point sur lequel nous le touchons, où nous voyons que la peur intervient dans le conflit névrotique comme une chose qui défend en avant, comme quelque chose de tout à fait autre, qui est essentiellement et par nature sans objet, qui est l'angoisse, c'est bien la phobie qui nous permet de l'articuler.

Je resterai aussi aujourd'hui sur ce .... de mon discours. Je pense vous avoir amenés sur ce point précis où la question de la phobie se pose par rapport à quoi elle est amenée - et je vous prie de le prendre au sens le plus profond du terme - à répondre. Nous essaierons de voir la prochaine fois où la suite des choses pourra nous mener.

199

15 - LEÇON DU 27 MARS 1957

Le fait de se promener n'est pas une mauvaise façon de se reconnaître dans un espace considéré. Si vous considériez les choses ainsi qu'il s'agit dans un champ dans lequel certains itinéraires ont été parcourus, il s'agit de vous apprendre à imaginer sa topographie en dehors des itinéraires. Je veux dire de vous apercevoir quand vous êtes par exemple revenu à votre point de départ, et vous ne vous en apercevez pas, ou encore par exemple de réfléchir quand vous êtes dans un lieu aussi familier et aussi parfaitement autonome que votre salle de bains, il ne vous viendra pas souvent à l'esprit que si vous perciez le mur, vous vous trouveriez au premier étage de la librairie voisine, et je vais même jusqu'à vous dire que tous les jours quand vous prenez votre bain, le travail continue dans la librairie voisine, et que c'est là à portée de votre main. Alors on dit : « *Quel métaphysicien, ce sacré Lacan !* ».

C'est pourtant de cela, à peu près, qu'il s'agit, il s'agit de vous permettre de repérer certaines connexions, du même coup de vous faire apercevoir les éléments du plan d'ensemble de façon à ce que vous ne soyez pas réduits à ce que j'appellerai avec intention, le cérémonial des itinéraires repérés.

Nous voici donc avec le petit Hans, parvenus au point où, dans cette situation où tout n'allait pas si mal, arrivent l'angoisse et la phobie. Ce n'est pas sans intention que j'ai distingué l'un de l'autre, me conformant en cela d'ailleurs strictement à ce que vous pouvez trouver dans le texte de Freud.

Comme il s'agit de topographie et non pas de promenade au hasard, encore que ce soit par une promenade inhabituelle que j'espère pouvoir vous représenter cette topographie - elle est inhabituelle, ce n'est pas qu'elle ne soit pas déjà parcourue, elle est déjà parcourue dans l'observation du petit Hans - je veux simplement commencer à vous montrer ces sortes de choses que le premier imbécile venu pourrait y trouver - sauf un psychanalyste, parce que ce n'est pas le premier imbécile venu.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Père symbolique | Père réel | Castration<br>dette symbolique | Phallus imaginaire |
| | Mère symbolique | Frustration<br>dam imaginaire | Sein réel |
| | Père imaginaire | Privation<br>trou réel | Objet symbolique<br>Phallus |

Cette mère symbolique devient réelle, précisément en tant qu'elle se manifeste dans son refus d'amour, et l'objet de la satisfaction lui-même, le sein, devient symbolique de la frustration, refus d'objet d'amour.

Ce trou réel est justement cette chose qui n'existe pas. Le réel étant plein de par sa nature, pour faire un trou réel il faut y introduire un objet symbolique.

De quoi s'agit-il ? Nous en sommes arrivés au point où l'enfant dont le procès - celui qui est dit préœdipien - va consister en somme pour se faire lui-même objet d'amour pour cette mère qui est pour lui ce qu'il y a de plus important, qui est même essentiellement ce qui importe, pour se faire objet d'amour est amené progressivement à s'apercevoir qu'il s'introduit en tiers, qu'il doit se glisser, qu'il doit s'enfoncer quelque part entre ce désir de sa mère qu'il apprend à expérimenter, et cet objet imaginaire qui est le phallus.

Ceci que nous devons postuler, parce que c'est la représentation la plus simple qui nous permet de synthétiser toute une série d'accidents qui sont inconcevables autrement que comme fruits de cette structure de relation symbolique - imaginaire de la période préœdipienne, ceci est strictement articulé comme je vous le dis dans un chapitre des *Trois Essais sur la sexualité* de Freud (vol. V, p. 85), chapitre intitulé *Recherche de l'enfant sur la sexualité*, ou *Théories infantiles sur la sexualité*.

Vous y verrez formulé comme je vous le dis, que c'est très précisément de sa relation avec la théorie infantile de la mère phallique, et la nécessité du passage par le complexe de castration, que ce que l'on appelle les perversions dans leur ensemble, se conçoivent et s'expliquent. De sorte que la notion qu'il se trouve des gens encore pour soutenir, que la perversion est quelque chose de fondamentalement tendanciel, instinctuel, qu'il y a quelque chose dans le pervers de direct, une sorte de court-circuit dans le sens de la satisfaction qui est quelque chose qui fait vraiment sa densité et son équilibre, et qui pensent ainsi interpréter la notion de la perversion négatif de la névrose - comme si la perversion était en somme en elle-même la satisfaction qui est refoulée dans la névrose, comme si elle était le positif, ce qui est exactement le contraire, parce que le négatif d'une négation n'est pas du tout forcément son positif comme le démontre le fait que Freud affirme de la façon la plus nette, que la perversion est structurée en relation avec tout ce qui s'ordonne autour de la notion absence et présence du phallus, et que la perversion a toujours quelque rapport, ne serait-ce que d'horizon, avec le complexe de castration en lui-même. Par conséquent elle est tenue au même niveau si on peut dire du point de vue génétique, que la névrose. Elle est structurée d'une façon à être son négatif, ou plus exactement son inverse, peut-être, mais qui est tout autant structuré qu'elle. Elle est structurée par la même dialectique, pour employer le vocabulaire proche de celui dont je me sers ici.

Cette référence aux théories infantiles de la sexualité, mérite incontestablement que nous nous arrêtions sur cette notion de l'importance donnés par Freud très vite à la notion même de la théorie infantile, et de l'importance dans

l'économie du développement de l'enfant de cette théorie, mais dont le plein épanouissement, à savoir le chapitre que je vous désigne précisément ici, n'a été ajouté aux *Trois Essais sur la sexualité* que beaucoup plus tard, en 1920 je crois - c'est le défaut de l'édition allemande de ne pas rappeler à propos de chaque chapitre, la date à laquelle il est venu s'ajouter à cette composition des *Trois Essais sur la sexualité*.

Les théories infantiles de la sexualité et leur importance dans le développement libidinal, est quelque chose qui en soi tout seul, devrait apprendre à un psychanalyste à relativer cette notion massive et légèrement marquée de péjoration qu'il manie à tout bout de champ sous le terme d'intellectualisation, je veux dire à nous apercevoir que quelque chose qui, au premier abord, peut se présenter comme se situant dans le domaine intellectuel, a bien évidemment une importance que la simple et massive opposition de l'intellectuel et de l'affectif ne saurait aucunement rendre compte.

Il est tout à fait certain que ce qu'on appelle théorie infantile, ou cette activité de recherche concernant la réalité sexuelle qui est celle de l'enfant, est une tout autre nécessité que ce que nous appelons, d'ailleurs indûment, mais ce qu'il faut reconnaître être une espèce de notion diffuse du caractère superstructural de l'activité intellectuelle qui est plus ou moins implicitement admise dans ce qu'on peut appeler le fond de croyance auquel la conscience commune s'ordonne.

C'est bien d'autre chose qu'il s'agit, c'est de quelque chose qui se situe, si l'on peut employer également ce terme, dans l'ensemble du corps où son sens commun est beaucoup plus profond. Cette chose est beaucoup plus profonde parce qu'elle enveloppe toute l'activité du sujet, et qu'elle motive ce qu'on peut appeler également les termes affectifs, ce qui veut dire qu'elle dirige les affects ou affections du sujet selon des lignes d'images maîtresses, qu'elle est en somme corrélative de toute une série d'accomplissements au sens le plus large, qui se manifestent en actions tout à fait irréductibles à des fins utilitaires.

Si vous voulez, classons cet ensemble d'actions ou d'activités par un terme qui n'est peut-être pas le meilleur, ni le plus global, mais celui auquel je me réfère et que je prends pour sa valeur expressive, en le qualifiant d'activités cérémoniales, et non pas seulement cérémonielles. Je veux dire, l'ensemble de tout ce qui, dans la vie individuelle comme dans la vie collective, peut se mettre à ce registre, et vous savez que c'est partout, qu'il n'y a pas d'exemple d'une activité humaine qui les élimine, que même les civilisations à tendance très fortement utilitaire et fonctionnelle voient singulièrement ces activités cérémonielles se reproduire dans les niches les plus inattendues. I1 faut qu'il y ait à cela quelque raison.

Pour tout dire, ce à quoi nous devons nous référer pour centrer l'importance exacte, la valeur de ce qu'on appelle théories infantiles de la sexualité et de tout l'ordre d'activités qui, chez l'enfant, sont structurées autour, c'est assurément à la notion de mythe, et il n'est pas besoin d'être grand clerc, je veux

dire d'avoir approfondi cette notion de mythe, ce qui est pourtant bien mon intention de faire ici. J'essaierai de le faire doucement, par étapes, puisque aussi bien il me semble nécessaire d'accentuer toujours plus la continuité entre ce qui est notre champ d'éléments référentiels auxquels je crois devoir les raccorder, non pas du tout que comme quelquefois on me l'a dit, je prétends ici vous donner une métaphysique générale, ni couvrir tout le champ de la réalité, mais seulement de vous parler de la nôtre, et des plus voisines, des plus immédiatement connexes.

C'est précisément pour ne pas tomber dans un indu système du monde, dans une projection tout à fait insuffisante et pauvre qui se fait très fréquemment de ce qui est notre domaine, avec toute une série d'ordres et de champs étagés de la réalité, qui peuvent avoir avec ce que nous faisons - parce que le grand se retrouve toujours dans le petit - quelque analogie d'ensemble, mais qui assurément ne sauraient aucunement épuiser la réalité et même l'ensemble des problèmes humains.

Mais par contre, ne pas isoler complètement notre champ et nous refuser à voir ce qui dans notre champ, est non pas analogue, mais directement en connexion, je veux dire directement en prise, embrayé avec une réalité qui nous est accessible par d'autres disciplines et d'autres sciences humaines, c'est ce qui me semble indispensable précisément pour bien situer notre domaine, et même simplement pour nous y retrouver.

C'est pourquoi la notion des théories infantiles sur laquelle nous débouchons maintenant de la façon la plus naturelle. Parce que depuis le temps que je vous parle de Hans, vous avez pu vous apercevoir que si cette observation est un labyrinthe, voire au premier abord un fouillis, c'est justement en raison de la place que tiennent toute une série d'élucubrations du petit Hans, qui sont, certaines, très riches, et qui donnent l'impression d'une prolifération, d'un luxe qui ne peut pas manquer de vous apparaître comme rentrant précisément dans la classe de ces élaborations théoriques qui jouent un si grand rôle.

Nous allons simplement approcher du mythe comme d'une première évidence. Ce qu'on appelle un mythe quel qu'il soit, religieux, folklorique, je veux dire pris à différentes étapes de son legs, c'est quelque chose qui se présente comme une sorte de récit. On peut dire beaucoup de choses de ce récit. On peut le prendre sous différents aspects structuraux, par exemple dire qu'il y a quelque chose d'atemporel. On peut aussi essayer de définir sa structure quant aux sites qu'il définit. On peut aussi le prendre sous le caractère, la forme littéraire dont il nous paraît frappant qu'il ait quelque parenté avec la création poétique, et en même temps qu'il soit quelque chose qui en est très distinct, en ce sens que lié à certaines constances absolument non soumises à l'invention subjective. C'est aussi quelque chose qui nous permettrait au moins d'en indiquer les problèmes qu'il pose.

Je crois que dans l'ensemble nous dirons que cela a un caractère de fiction, mais d'une fiction qui a en elle-même une sorte de stabilité qui ne l'a rend pas du tout malléable à telle ou telle modification qui peut lui être apportée, ou

plus exactement qui implique que toute modification en implique de ce fait même une autre, suggérant invariablement la notion d'une structure. Que cette fiction d'autre part n'ait qu'un rapport singulier avec quelque chose de toujours impliqué derrière, et même dont elle porte en elle-même le message formellement indiqué, à savoir avec la vérité, c'est aussi quelque chose qui ne peut pas être détaché du mythe.

Je vous fais remarquer à cette occasion que j'ai pu écrire quelque part dans le séminaire sur la lettre volée, à propos du fait que j'analysais une fiction, que j'entendais, au moins dans un certain sens, que cette opération était tout à fait légitime parce qu'aussi bien disais-je, dans toute fiction correctement structurée, on peut toucher du doigt cette structure qui dans la vérité elle-même, peut être désignée comme la même que celle de la fiction. La nécessité structurale qui est emportée par toute expression de la vérité est justement une structure qui est la même. La vérité a une structure, si on peut dire, de fiction.

Ces vérités, ou cette vérité, cette visée du mythe se présente avec un caractère encore tout à fait frappant, c'est un caractère qui se présente d'abord comme un caractère d'inépuisable, je veux dire qu'il participe de ce qu'on pourrait appeler - pour employer rapidement un terme ancien avec le caractère d'un schème - quelque chose qui est justement beaucoup plus près de la structure que de tout contenu, et qui se retrouve et se réapplique au sens le plus matériel du mot sur toutes sortes de données, avec cette sorte d'efficacité ambiguë qui caractérise tout le mythe. Ce qui est structuré, ce qui est le plus adéquat à cette sorte de moule que donne la catégorie mythique, c'est un certain type de vérité, dont pour nous limiter à ce qui est notre champ et notre expérience, nous ne pouvons pas ne pas voir qu'il s'agit d'une relation de l'homme, mais à quoi ?

Nous ne le dirons certainement pas tout à fait au hasard, ni tout à fait facilement, et nous ne répondrons pas trop vite à cet *à quoi ?* . Répondre : *à la nature*, nous laissera, je pense, très vite insatisfait après les remarques que je vous ai faites - la nature, dès qu'elle se présente à l'homme, telle qu'elle se compte avec lui, est toujours profondément dénaturée. Si nous disons : *à l'être*, nous ne dirons certainement pas qu'elles sont inexactes, mais nous irons peut-être un peu trop loin, et à déboucher dans la philosophie, voire celle la plus récente de notre ami Heidegger, est toute pertinente en soi cette référence.

Assurément nous avons des références plus proches, des termes plus articulés. Ce sont ceux-là mêmes que nous pouvons immédiatement aborder dans notre expérience quand nous nous apercevons qu'il s'agit des thèmes de la vie et de la mort, de l'existence et de la non-existence, de la naissance tout spécialement, c'est-à-dire de l'apparition de ce qui n'existe pas encore, et qui est particulièrement lié à l'existence du sujet lui-même et aux horizons que son expérience lui apporte, et que d'autre part le sujet d'un sexe, et tout spécialement du sien propre, de son sexe naturel, est ce quelque chose à quoi notre expérience nous montre que cette activité mythique se limite. Il y a chez l'enfant, et employée, cette activité mythique.

Nous voyons donc là, et facilement, que par son contenu, par sa visée, elle se trouve à la fois en accord et en même temps ne recouvrant pas complètement ce que nous trouvons sous le terme propre et à proprement parler de mythe.

Dans l'exploration spécialement ethnographique les mythes tels qu'ils se présentent dans leur fiction, sont toujours plus ou moins des mythes visant, non plus l'origine individuelle de l'homme mais son origine spécifique, la création de l'homme, la genèse de ses relations nourricières fondamentales, l'invention comme on dit, des grandes ressources humaines, celle du feu, celle de l'agriculture, celle de la domestication des animaux. Voici ce que nous trouvons dans les mythes.

C'est également la fiction qui explique comment est venu à l'homme ce rapport avec ce quelque chose qui se trouve constamment mis en question dans les mythes, à savoir cette force secrète maléfique ou bénéfique, mais essentiellement caractérisée par son caractère sacré de relation à la puissance sacrée, diversement désignée dans les récits mythiques, mais qui assurément se laisse pour nous situer dans une identité manifeste avec la relation de l'homme à ce pouvoir de la signification, et très spécialement de son instrument signifiant, de ce qui fait que l'homme dans la nature introduit ce quelque chose qui, de l'éloigner rapproche l'homme de l'univers. Et qui le fait capable d'introduire dans l'ordre naturel non seulement ses propres besoins, ses facteurs de transformation soumis à ses besoins, mais quelque chose qui assurément va au-delà, la notion d'une identité profonde jamais complètement ni même à si peu près que ce soit, saisie entre ce pouvoir qu'il a de manier ou d'être manié, de s'inclure dans un signifiant, et le pouvoir qu'il a d'incarner l'instance de ce signifiant dans une série l'interventions qui ne se posent pas à l'origine tellement comme activités gratuites, comme la pure et simple introduction de l'instrument signifiant dans la chaîne des choses naturelles.

Ces mythes dont la connexion, le rapport de contiguïté avec la création mythique infantile s'indique assez par les rapprochements que je viens de vous faire, nous posent en somme ce problème de quelque chose qui dure depuis déjà quelque temps, qui s'appelle l'investigation des mythes, si vous voulez la mythologie scientifique ou comparée, qui de plus en plus élabore dans une méthode dont le caractère de formalisation indique déjà qu'un certain pas est franchi - et aussi par le caractère de fécondité que cette formalisation comporte - que c'est dans ce sens que peut-être pourra être en fin de compte - plus que par la loi des analogies et des diverses références culturalistes, naturalistes qui ont été employées jusqu'ici dans l'analyse des mythes par cette formalisation être dégagés dans les mythes ce qu'on peut appeler des éléments ou des unités qui, à leur niveau, ont le caractère d'un fonctionnement structural comparable, sans être pour autant identique à celui que dégagent dans l'étude de la linguistique, les élaborations des différents éléments modernes taxiaires.

On a pu construire et mettre en pratique l'efficacité de l'isolement de tel et tel élément que nous définissons comme l'unité de la construction mythique qu'on appelle mythes. Mais de s'apercevoir qu'à en poursuivre l'expérience dans

une série de mythes qu'on met à l'épreuve, précisément, de cette décomposition, pour voir comment vont fonctionner leurs recompositions, on s'aperçoit d'une surprenante unité entre les mythes en apparence les plus éloignés, à cette condition e s'écarter de ce qu'on peut appeler l'analogie faciale du mythe.

Par exemple dire qu'un inceste et un meurtre sont deux choses équivalentes, c'est une chose qui au premier abord ne vous viendra pas à l'esprit, mais qui, en comparant deux mythes ou deux étages du mythe - par exemple ce qui se passe à deux générations différentes - nous fait apercevoir qu'à poser dans une constellation qui aura un aspect tout à fait comparable à ces petits cubes que je vous dessinais la dernière fois au tableau, il semble que c'est en disposant aux différents sommets de cette construction les termes de père, mère par exemple, mère inconnue au sujet, père dans telle et telle position à la première génération, que vous trouvez également inceste par exemple à faire tel ou tel autre sommet, et quand vous passez à la génération suivante vous trouvez point par point - et selon des lois qui n'ont d'intérêt qu'à pouvoir leur donner une formalisation stricte et sans ambiguïté - la notion de frères jumeaux recouper et être en quelque sorte la transformation prévue du couple père-mère dans la première génération. Vous voyez arriver le meurtre situé à la même place par cette opération de transformation déjà réglée par un certain nombre d'hypothèses structurales sur la façon dont nous devons traiter le mythe.

Ceci alors nous donne une idée de ce que je pourrais appeler le poids, la présence, l'instance du signifiant comme tel, son impact propre, d'isoler quelque chose qui est en quelque sorte toujours le plus caché, puisqu'il s'agit de quelque chose qui en soi ne signifie rien, mais qui assurément porte tout l'ordre des significations. Si quelque chose de cette nature existe, ce n'est nulle part plus sensible que dans le mythe.

Ce préambule nécessaire vous indique dans quel sens nous pensons nous approcher pour le soumettre à cette épreuve de ce foisonnement de thèmes au premier abord franchement imaginatifs, voire - comme Freud lui-même dans l'observation l'évoque comme possible, puisqu'il le suggère comme étant le propos supposé d'un interlocuteur - thèmes imaginatifs qui pourraient aussi bien resuggérer, si tant est que ce terme doive être pris dans le sens le plus simple, à avoir que quelque chose qui est articulé par un sujet passe dans l'autre sujet à l'état de vérité reçue, tout au moins de forme acceptée avec un certain caractère de croyance, en quelque sorte un revêtement, un habit donné à la réalité qui est reçue donc d'un sujet dans un autre et qui peut supposer donc quelque doute, et par le terme de suggestion, impliquer concernant l'authenticité de la construction dont il s'agit.

C'est une construction reçue par le sujet, et bien entendu il n'y a pas de notion qui soit toujours plus facile à voir venir comme élément de critique pourquoi pas légitime et qui, plus que nous, ne songerait à penser qu'il y a là quelque chose qui mérite d'autant plus d'être pris en considération ? Nous soutenons bien que les éléments culturels d'organisation symbolique du monde sont quelque chose qui est très précisément, de par sa nature n'appartenant

à personne, est quelque chose qui doit être reçu, appris, et bien entendu il y a quelque chose qui donne le fondement incontestable à cette notion de suggestion.

Ce qui est frappant également, c'est que non seulement cette suggestion existe dans le cas du petit Hans, mais que nous la voyons s'étaler à ciel ouvert. On peut dire que le mode interrogatoire du père du petit Hans se présente à tout instant comme représentant une véritable inquisition quelquefois présente, voire même ayant tous les caractères d'une direction donnée aux réponses de l'enfant. Assurément le père, comme Freud le souligne en maints endroits, intervient d'une façon approximative, grossière, voire franchement maladroite. Il manifeste d'ailleurs lui-même toutes sortes de malentendus dans la façon dont il enregistre les réponses de l'enfant, dont il le presse pour trop comprendre, et trop vite, ce que Freud souligne également.

Et ce qui est tout à fait manifeste également à la lecture de l'observation, c'est que justement quelque chose se produit qui est loin d'être indépendant de cette intervention paternelle, avec tous ses défauts à tout instant pointés et désignés par Freud. C'est tout à fait manifeste, on voit le comportement de Hans et ses constructions, on le voit à la façon la plus sensible de répondre à telle intervention paternelle, on le voit même en particulier à partir d'un certain moment, s'emballer si on peut dire, et la phobie prendre un caractère d'accélération, d'hyperproductivité tout à fait sensible.

Bien entendu il est tout ce qu'il y a de plus intéressant de voir à quoi correspondent ces différents moments de la production mythiques chez le petit Hans, et il y a aussi une chose qui est tout à fait manifeste, c'est que cette production tout en ayant ce caractère qu'indique d'une façon implicite dans le vocabulaire de tout un chacun, le terme d'imaginatif, à savoir ce caractère d'inventé, de gratuité même qui est impliquée dans l'usage qu'on fait de ce terme - quelqu'un récemment à propos d'un interrogatoire que je faisais d'un des malades que je présente, m'avait souligné chez ce malade le caractère imaginatif de certaines de ses constructions, et c'était pour lui quelque chose qui lui semblait toujours indiquer je ne sais quelle note hystérique de suggestion ou d'effet de la suggestion dans cette production du malade, alors qu'il était facile de s'apercevoir qu'il n'en était rien, mais que quoique provoquée, stimulée par une question, la productivité prédélirante du malade s'était manifestée avec son cachet et sa force de prolifération propres, selon strictement ses propres structures - cela n'est pas même du tout l'impression que l'on a quand il s'agit de Hans. On n'a pas l'impression à aucun moment, d'une production délirante, je dirais bien plus : on a l'impression nettement d'une production de jeu, non seulement de jeu, mais il est tout à fait clair que c'est tellement ludique que Hans lui-même a quelque embarras pour boucler la boucle et soutenir telle ou telle voie dans laquelle il s'engage après avoir indiqué je ne sais quelle magnifique et énorme histoire confinant à la farce, sur l'intervention par exemple de la cigogne à propos de la naissance de sa petite sœur Anna. I1 est fort capable de dire : et puis après tout, ce que je viens de vous dire là, n'y croyez pas.

Néanmoins, il n'en reste pas moins que dans ce jeu apparaissent moins des termes constants qu'une certaine configuration fuyante quelquefois, d'autres fois saisissable d'une façon frappante, et c'est là ce dans quoi je voudrais vous introduire, à savoir cette sorte de nécessité structurale qui préside, non seulement à la construction de chacun de ce que l'on peut appeler avec toutes les précautions d'usage, les petits mythes de Hans, mais aussi bien de leur progrès, de leur transformation, et spécialement en essayant d'attirer votre attention vers ceci, que ce n'est pas toujours obligatoirement leur contenu qui importe. Je veux dire que la reviviscence plus ou moins ordonnée d'états d'âme antérieurs, de ce qu'on appelle à cette occasion encore le complexe anal par exemple - qui sera épuisé dans tout ce que Hans se laisse aller à montrer à propos du **Lumpf** qui joue son rôle dans cette observation, et qui littéralement pour le père, que Freud nous dit avoir laissé délibérément dans l'ignorance de thèmes dont il était fort probable qu'il les rencontrerait, et que lui Freud prévoyait - est inattendue. Freud en nomme deux, et qui sont surgis au cours de l'exploration de l'enfant par son père, à savoir le complexe anal, et ni plus ni moins, le complexe de castration.

N'oublions pas que le complexe de castration dans la théorie analytique à l'époque où nous nous situons (1906-1908) est une espèce de clé déjà capitale pour Freud, mais qui n'est pas du tout à ce moment là mise en pleine lumière, révélée à tous comme étant la clé centrale. Bien loin de là, c'est une petite clé qui traîne parmi les autres, avec un petit air de rien du tout, et en fin de compte Freud veut dire que le père n'était aucunement averti de quelque chose qui dut se rapporter à ce rapport essentiel qui fait que le complexe de castration est la cheville majeure par où passe l'instauration de sa constellation et la résolution de sa constellation, par où passe la phase ascendante ou descendante de l'œdipe.

Donc nous voyons que le petit Hans en effet réagit. Il réagit tout au cours de l'intervention du père réel, à savoir de mise en serre chaude de ces feux croisés de l'interrogation paternelle sous lesquels il se trouve pendant un certain temps, et qui à voir l'observation massivement, se montrent avoir été favorables à un véritable développement, à une véritable culture même chez Hans, de quelque chose qui ne nous permet pas de penser, vu sa richesse, ni que la phobie aurait eu ses prolongements et ses échos sans l'intervention paternelle, ni même non plus qu'elle aurait eu son centre même, ni ce développement, ni cette richesse, ni même peut-être cette instance si prévenante pendant un certain temps. Ceci est admis par Freud, et je dirais même repris par lui à son compte, je veux dire qu'il admet même qu'il y a pu avoir momentanément une espèce de flambée, de précipitation, d'accélération, d'intensification même de la phobie sous l'action du père.

Tout ceci ne sont que des vérités premières, encore faut-il les dire. Reprenons les choses au point où nous en sommes, et pour tout de même ne pas vous laisser tout à fait devant la cohue, je vais vous indiquer quel est en quelque sorte le schéma général autour duquel je pense, va s'ordonner d'une façon

satisfaisante pour nous ce que nous allons essayer de comprendre dans le phénomène de l'analyse de Hans, son départ et ses résultats.

Hans est donc dans un certain rapport avec sa mère, où se mêle le besoin direct qu'il a de l'amour de sa mère, avec quelque chose que nous avons appelé le jeu du leurre intersubjectif, à savoir ce quelque chose qui se manifeste de la façon la plus claire dans les propos de l'enfant, et qui indique de toutes parts - il suffit de lire le commencement de l'observation pour le voir - qu'il lui faut que sa mère ait un phallus, ce qui ne veut pas dire pour autant que pour lui ce phallus soit quelque chose de réel. A tout instant au contraire, éclate dans son propos l'ambiguïté que fait apparaître ce rapport dans une perspective de jeu. L'enfant sait bien en fin de compte quelque chose, tout au moins qui indique, il le dit : « *J'avais justement pensé...* », et il s'interrompt. Ce à quoi il a pensé, c'est à : l'a-t-elle, ou ne l'a-t-elle pas ? Et il le lui demande, et il le lui fait dire, et qui sait à quel point la réponse le satisfait, qu'elle en a un **Wiwimacher** comme on dit dans l'observation, c'est-à-dire un fait pipi, et ce **Macher** quelque chose qui n'est pas complètement traduit, c'est un faiseur de pipi il y a un masculin impliqué là-dedans, ceci se retrouve dans d'autres mots précédés du préfixe ***wiwi***.

L'enfant est dans cette intimité, cette connivence de jeu imaginaire avec sa mère, et il se trouve tout d'un coup dans une situation, où par quelque coté, une certaine décompensation survient puisqu'il se produit quelque chose qui se manifeste par une angoisse se manifestant très précisément dans les rapports avec sa mère.

La dernière fois nous avons essayé de voir à quoi répondait cette angoisse. Cette angoisse est liée, nous l'avons dit, à divers éléments de réel qui viennent en quelque sorte compliquer la situation. Ces éléments de réel ne sont pas univoques, il y a des éléments de réel dans les objets de la mère qui sont nouveaux, il y a la naissance de la petite sœur avec toutes les réactions qu'elle entraîne chez Hans, mais qui ne viennent pas tout de suite, c'est seulement quinze mois après qu'éclate la phobie. I1 y a l'intervention du pénis réel, mais le pénis réel est là enjeu depuis un bout de temps également, au moins depuis un an, la masturbation est avouée par l'enfant grâce aux bonnes relations qui existent entre lui et ses parents sur le plan de l'élocution par le petit Hans, et nous n'avons aucun doute également que ce pénis réel, avec ce qu'il introduit de complications dans la situation, est là également depuis un certain temps.

Nous avons également remarqué la dernière fois, par où ces éléments de décompensation peuvent entrer en jeu : dans un cas c'est Hans qui est exclu, qui choit si on peut dire de la situation, qui est éjecté de la situation par la petite sœur, dans l'autre cas c'est quelque chose d'autre, c'est l'intervention du phallus sous une forme - je parle de la masturbation - c'est l'intervention qui reste pour Hans le même objet, mais le même objet qui se présente sous une forme tout à fait différente, et disons-le tout de suite : l'intégration des sensations liées à tout le moins à la turgescence, et très possiblement à quelque

chose que nous pouvons aller jusqu'à qualifier d'orgasme et, bien entendu, il ne s'agit pas d'éjaculation.

Il est bien entendu qu'il y a autour de cela une question et un problème, je veux dire que par exemple Freud ne le tranche pas, il n'a pas à ce moment là assez d'observations pour aborder ce difficile problème de l'orgasme dans la masturbation infantile, que je n'aborde pas tout de suite et d'emblée à ce propos, et dont je vous signale qu'il est à l'horizon de notre questionnement, et que c'est même une question de savoir pourquoi à propos de quelque chose de très évident qui est arrivé dans le cours de l'observation, à propos du charivari, du tumulte qui est une des craintes que l'enfant a de l'objet de la phobie, devant le cheval donc, la question est presque que Freud ne pose pas la question de savoir si justement il n'y a pas là quelque chose qui est en rapport avec l'orgasme, voire avec un orgasme qui ne serait pas le sien, voire une scène aperçue des parents par exemple. Freud admet bien aisément l'affirmation que les parents lui donnent, que rien de pareil n'a pu être entrevu par l'enfant.

C'est une petite énigme dons nous aurons la solution absolument certaine, mais assurément voilà donc quelque chose dont toute notre expérience nous indique qu'il y a dans le passé des enfants, dans leur vécu, dans leur développement, quelque chose de fort difficile à intégrer, et je dirais qui est très manifeste.

J'y ai insisté depuis longtemps, je crois que c'est dans ma thèse ou dans quelque chose de presque contemporain, c'est le caractère ravageant très spécialement chez le paranoïaque, de la première sensation orgastique complexe. Pourquoi chez le paranoïaque ? Nous tâcherons de répondre à cela en route, mais assurément c'est un témoignage que nous trouvons d'une façon très constante, du caractère d'invasion déchirante, d'irruption chavirante, que présente chez certains sujets d'une façon particulièrement claire, cette expérience, nous indiquant par là que de toute autre façon au détour où nous nous trouvons, ceci doit jouer son rôle comme un élément d'intégration difficile, que cette nouveauté du pénis réel.

Néanmoins ce n'est pas tout de suite ce qui se présente au premier plan à propos de l'éclosion de l'angoisse, puisque déjà cela dure. Qu'est-ce qui fait en fin de compte que l'angoisse arrive à ce moment, et rien qu'à ce moment ? La question, et très évidemment, reste posée.

Voilà donc notre petit Hans arrivé à un moment qui est celui de l'apparition de la phobie. Prenons cette apparition de la phobie, et tout de suite voyons que ce n'est pas Freud, que c'est sans aucun doute le père communiquant avec Freud, comme la suite de tout le texte de l'observation le promet, que le père a tout de suite la notion qu'il y a quelque chose qui est lié à une tension avec la mère. Et pour le reste, pour le caractère de ce qui déclenche particulièrement la phobie, il est également - et il le pose dans les premières lignes avec le caractère tout à fait clair et qui donne toute sa portée au premier récit de l'observation

- l'excitateur de ce qui est à proprement parler le trouble. Je ne saurais d'aucune façon vous le donner, et il entre dans la description de la phobie.

De quoi s'agit-il ? Laissons de côté la suite de l'apparition de la phobie, et réfléchissons. Nous avons donné toute cette importance à la mère, et à ce rapport symbolique imaginaire de l'enfant avec elle, nous disons que la mère pour l'enfant, se présente avec cette exigence de ce qui lui manque, de ce phallus qu'elle n'a pas. Nous avons dit : ce phallus est imaginaire. Il est imaginaire pour qui ? Il est imaginaire pour l'enfant. Si nous en parlons ainsi, c'est pour quelles raisons ? C'est parce que Freud nous a dit que cela joue toujours un rôle chez la mère. Pourquoi ? Vous me direz, c'est parce qu'il l'a découvert, mais n'oublions pas que s'il l'a découvert, c'est parce que c'est vrai, et si c'est vrai, pourquoi est-ce vrai ?

Il s'agit de savoir à quel sens c'est vrai, car à la vérité l'objection que font régulièrement les analystes, tout spécialement les analystes du sexe féminin : on ne voit pas pourquoi les femmes seraient vouées plus que les autres à désirer justement ce qu'elles n'ont pas, ou à s'en croire pourvues. C'est bien pour des raisons qui sont - limitons-nous à cela - de l'ordre de l'existence, de l'instance propre et comme telle du signifiant, c'est parce que le phallus a dans le système signifiant, une valeur symbolique, qu'il est ainsi retransmis à travers tous les textes du discours inter-humain d'une façon telle qu'il s'impose parmi les autres images, et d'une façon prévalente, au désir de la femme.

Le problème n'est-il pas justement à ce détour, à ce moment de décompensation, que l'enfant fasse ce pas littéralement infranchissable pour lui tout seul, fasse ce pas que cet élément imaginaire avec lequel il joue, du phallus désiré par la mère, devienne pour lui plus encore que ce qu'il est devenu pour elle un élément du désir de la mère, donc ce quelque chose par quoi il faut qu'il en passe pour captiver la mère ? Il s'agit maintenant qu'il réalise ce quelque chose en soi-même d'insurmontable, à savoir qu'il s'aperçoive que cet élément imaginaire a valeur symbolique.

En d'autres termes, si le système du signifiant ou le système du langage pour le définir synchroniquement, ou du discours pour le définir diachroniquement, est-ce quelque chose dans quoi l'enfant entre d'emblée, mais n'entre pas dans toute son ampleur, dans toute l'envergure du système, il y entre d'une façon ponctuelle à propos des rapports avec la mère qui est là, ou qui n'est pas là . Mais la première expérience symbolique est quelque chose de tout à fait insuffisant, on ne peut pas construire tout le système des rapports du signifiant autour du fait que quelque chose qu'on aime est là ou n'est pas là, nous ne pouvons pas nous contenter des deux termes, il en faut d'autres.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, c'est à savoir qu'il y a un minimum de termes nécessaires au fonctionnement du système symbolique. Il s'agit de savoir s'il est trois, s'il est quatre. Il n'est certainement pas seulement trois, l'œdipe nous en donne trois assurément, et implique certainement un quatrième en nous disant qu'il faut que l'enfant franchisse l'œdipe, cela veut dire qu'il faut que quelqu'un intervienne dans l'affaire, que c'est le père, et on nous dit comment,

et on nous raconte toute la petite histoire, la rivalité avec le père, et du désir inhibé pour la mère.

Mais au niveau où nous sommes, c'est-à-dire quand nous allons pas à pas, et quand nous nous trouvons dans une situation particulière, nous avons déjà dit que le père a une drôle de présence. Nous verrons si c'est simplement cette drôle de présence, autrement dit ce degré de carence paternelle qui joue son rôle dans cette affaire, mais avant même de nous reposer sur ces caractères soi-disant réels et concrets, et dont il est si difficile d'avoir le fin mot, car qu'est ce que cela signifie que le père est réel, est là plus ou moins carent ? Chacun se contente sur ce point d'approximation, et finalement on nous dit, sans devoir tout de même s'y arrêter, au nom de je ne sais quelle logique qui serait la nôtre propre, que là-dessus les choses sont plus contradictoires. Par contre, nous allons peut-être voir que tout s'ordonne en fonction de ceci pour l'enfant, que certaines images ont un fonctionnement symbolique. Et qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que ces images qui sont celles que pour l'instant la réalité lui apporte, sont trop abondantes, présentes, foisonnantes, mais assurément dans un état d'incorporation tout à fait manifeste, car ce qu'il s'agit pour lui, c'est d'accorder un monde qui jusqu'à un certain point, avait fonctionné harmonieusement, ce monde de la relation maternelle, avec cet élément d'ouverture imaginaire ou de manque qui le rendait en fin de compte si amusant, si excitant même pour la mère, dont on dit quelque part qu'elle est légèrement irritée au moment où le père lui dit de faire partir l'enfant du lit, et elle proteste, elle joue, elle fait la coquette, ce qu'on traduit par assez irritée, et cela veut dire toute excitée. Ce n'est pas pour rien qu'il est là bien entendu. Nous saurons exactement un jour pourquoi il est là dans le lit de la mère, c'est un des axes de l'observation.

Qu'est-ce qui se passe ? Dès aujourd'hui je vais vous donner un exemple de ce qui se passe et de ce que je veux dire, quand je dis que ces images sont d'abord celles qui sortent de cette relation avec la mère, mais sont aussi les autres nouvelles que n'affronte pas mal du tout cet enfant, car bien entendu maintenant, depuis qu'il a une petite sœur, et depuis que ça ne peut plus coller tout simplement dans ce monde avec la mère, il intervient des notions auxquelles il sait très bien faire face sur le plan de la réalité, la notion du grand et du petit, la notion de ce qui est là et de ce qui n'est pas là mais de ce qui apparaît, la notion de la croissance et de l'émergence, la notion de la proportion, de la taille.

Voilà différentes phases dans lesquelles le grand et le petit se trouvent confrontés, selon des couples, des antinomies différentes. Nous le voyons manier tout cela extrêmement bien. Quand il parle de sa petite sœur, il dit : « *Elle n'a pas encore de dents* », ce qui implique qu'il a une notion très exacte de cette émergence, et Freud qui fait des ironies, fait des ironies à côté, parce qu'il n'y a pas besoin de penser que cet enfant est métaphysicien. Ce que dit l'enfant est tout à fait sain et normal, il s'affronte très vite, et d'une façon qui ne va pas tellement de soi, à des notions comme celle de l'apparition de quelque chose de nouveau, de l'émergence de ces trois termes : émergence d'une part,

croissance de l'autre : elle grandira ou ce qu'elle n'a pas grandira - il n'y a pas de quoi ironiser là-dessus - et puis le troisième terme, semble-t-il le plus simple, mais pas le plus immédiatement donné, de la proportion ou de la taille.

On va parler de tout cela à cet enfant, et il semble qu'il est encore tôt pour accepter ce qu'on lui donnera comme explications aussi à lui-même : il y en a qui n'en ont pas, le sexe féminin n'a pas de phallus. C'est ce que son père va lui dire, il va intervenir, et cet enfant qui est fort capable de manier ces notions d'une façon claire, car il les a maniées lui-même antérieurement d'une façon adroite et pertinente, loin de s'en contenter, passe par des détours qui apparaissent au premier abord stupéfiants, effrayants, morbides, faire partie de la phobie, pour arriver en fin de compte, à quoi ? A ce quelque chose que nous verrons être à la fin, la solution qu'il donne au problème.

Mais il est très clair qu'il y a des voies à cette solution, qui sont des voies qu'il doit suivre, et qui tout en avant cette appréhension des formes qui peuvent être satisfaisantes pour objectiver le réel, sont néanmoins par rapport à cela, effroyablement détournées. Ce franchissement, cet exhaussement de l'imaginaire et du symbolique, nous allons le trouver à tout instant, et vous allez voir que bien entendu cela ne peut pas se produire sans quelque chose qui est toujours la structuration dans des cercles à tout le moins ternaires, dont je vous montrerai la prochaine fois un certain nombre de conséquences.

Mais tout de suite aujourd'hui, je vais vous prendre un exemple. C'est justement après une intervention du père, qui finalement sur les instructions de Freud - et vous verrez la prochaine fois ce que veulent dire ces instructions de Freud - lui martèle que les femmes n'ont pas de phallus, que c'est inutile qu'il le cherche - que ce soit Freud qui ait dit au père d'intervenir ainsi, c'est un monde, car c'est strictement en suivant les instructions de Freud, qu'il le fait, mais laissons cela de côté - que se produit le fantasme des girafes. Donc comment l'enfant réagit-il à cette intervention du père ? Il réagit par quelque chose qui s'appelle le fantasme des deux girafes : l'enfant surgit en pleine nuit en disant « *J'ai pensé à quelque chose...* ». Il a peur, il se réfugie : on lui dit qu'il a peur, on ne sait pas s'il a peur. Quoiqu'il en soit, il vient se rendormir dans le lit de ses parents, après quoi on le remporte dans sa chambre, et le lendemain on lui demande ce dont il s'agit. Il s'agit d'un fantasme, ce sont les deux girafes : les grandes girafes sont muettes, les petites girafes sont rares. Là, il y a une grande girafe et une petite girafe que l'on a traduit par chiffonnée, on a traduit comme on a pu. **Verwutzel** en allemand, veut dire rouler en boule. On demande à l'enfant de quoi il s'agit, et il le montre : il prend un bout de papier et il le met en boule. Alors voyons comment ceci est interprété.

Cela ne fait pas de doute tout de suite pour le père, que ces deux girafes, l'une, la grande, est le symbole du père, l'autre, la petite, dont l'enfant s'empare pour s'asseoir dessus, ceci aux grands cris de la grande, est une réaction au phallus maternel, la nostalgie de la mère et de son manque nommé, perçu, reconnu, repéré par le père tout de suite comme étant la signification de la petite girafe, ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'une façon qui ne lui paraît

pas contradictoire, de faire de ce couple, la grande et la petite girafe également le couple, père-mère. Tout ceci naturellement pose les problèmes les plus intéressants, je veux dire qu'on peut discuter à l'infini sur la question de savoir si la grande girafe c'est le père, si la petite girafe c'est la mère. Il s'agit en effet pour l'enfant de reprendre possession de la mère, pour la plus grande irritation, voire colère du père. Cette colère n'est pas une colère réelle, jamais le père ne se laisse aller à la colère, le petit Hans lui souligne du doigt : « *Tu dois être en colère, tu dois être jaloux* ». Malheureusement le père n'est jamais là pour faire le dieu tonnerre.

Arrêtons-nous un peu à ce qui est tout à fait manifeste et visible. Une grande girafe et une petite girafe, c'est tout de même quelque chose qui en elle-même a son pareil, l'une est le double de l'autre, il y a le côté grand et petit, mais il y a le côté aussi toujours girafe. Nous retrouvons là en d'autres termes, quelque chose de tout à fait analogue à ce que je vous disais la dernière fois, quand je vous disais que l'enfant était pris dans le désir phallique de la mère comme une métonymie. L'enfant dans sa totalité, c'est le phallus, et au moment où il s'agit de restituer à la mère son phallus, l'enfant phallicise, sous la forme d'un double, la mère toute entière, il fabrique une métonymie de la mère. Ce qui jusque là n'était que le phallus énigmatique, à la fois désiré, cru et pas cru, plongé dans l'ambiguïté, la croyance, et dans le terme de référence, et de jeu leurrant avec la mère, devient quelque chose qui commence à s'articuler comme une métonymie. Et comme si ce n'était pas assez qu'on nous montre la création, l'introduction de l'image dans un jeu proprement symbolique, pour bien nous expliquer que nous sommes passés, que nous avons franchi là le passage de l'image au symbole, cette petite girafe à laquelle vraiment personne ne comprend rien dans cette observation - alors que c'est là visible - il nous dit : cette petite girafe est tellement un symbole, que c'est quelque chose qu'on peut chiffonner comme la petite girafe quand elle est sur une feuille de papier, c'est-à-dire à partir du moment où la petite girafe n'est plus qu'un dessin.

Le passage de l'imaginaire au symbolique ne peut pas être mieux traduit que dans ces choses en apparence absolument contradictoires et impensables, parce que vous faites toujours de tout ce que racontent les enfants, quelque chose qui de chaque côté participe au domaine des trois dimensions. Mais il y a aussi quelque chose qui du jeu des symboles, est dans les deux dimensions, et comme je vous l'ai dit dans la lettre volée, quand il ne reste plus rien que quelque chose qui est entre les mains, et qu'il n'y a plus qu'à rouler en boule, c'est le même geste par lequel Hans s'efforce de faire comprendre de quoi il s'agit dans la petite girafe.

La petite girafe chiffonnée signifie à ce moment là quelque chose qui est tout à fait du même ordre que le dessin d'une girafe qu'il avait autrefois, et que je vous ai donné ici, avec son fait-pipi, et qui était déjà sur la voie du symbole, car alors que ce dessin est entièrement délié, et tous les membres tiennent bien à leur place, ce fait pipi qu'il rajoute à la girafe st quelque chose qui est vraiment graphique, un trait, et par-dessus le marché pour que nous n'en ignorions rien, séparé du corps de la girafe.

Mais maintenant nous entrons dans le grand jeu du signifiant, le même que celui sur lequel je vous a fait un séminaire, sur la lettre volée. Ce double de la mère est quelque chose qui est de l'ordre réduit à ce support toujours nécessaire pour la véhiculation du signifiant comme tel, à savoir quelque chose qu'on peut chiffonner, qu'on peut tenir aussi, et sur lequel on peut s'asseoir. C'est un témoignage si amoureux, qu'il a quand même quelque chose qui est une espèce de traite, de libelle.

Observez que ce n'est pas sur un point particulier que je vous articule ce que nous pouvons saisir de ce passage de l'imaginaire au symbolique. I1 y en a toutes sortes d'autres car nous voyons peu à peu s'établir un parallèle entre l'observation de l'homme aux loups et celle du petit Hans, et nous pouvons remarquer que dans ces voies par où est abordée l'image phobique, cette image phobique dont nous n'avons pas encore cerné la signification - mais pour la cerner il faut bien avoir recouru à l'expérience par où est abordée l'image phobique par l'enfant - dans l'homme aux loups c'est franchement une image sous doute, mais une image qui est dans un livre d'images, et la phobie de l'enfant c'est ce loup qui est sorti du livre, dans Hans ça n'est pas absent non plus, c'est dans une page de son livre, celle qui est juste en face de l'image qu'il nous montre, de la caisse rouge dans laquelle la cigogne apporte les enfants au haut de la cheminée, qu'il y a un cheval que l'on est en train de ferrer comme par hasard. Or qu'allons-nous trouver ?

Nous allons trouver, puisque nous cherchons, des structures, tout au long de cette observation, jouant dans une espèce de jeu tournant d'instruments logiques se complétant les un les autres, et formant une espèce de cercle à travers lesquels le petit Hans cherche la solution. La solution de quoi ? Dans cette série d'éléments ou d'instruments qui s'appellent la mère, lui et le phallus, avec ce nouvel élément qui fait que le phallus est quelque chose qui est devenu pas seulement quelque chose avec quoi l'on joue, c'est qu'il est devenu rétif, il a ses fantaisies si on peut s'exprimer ainsi, il a ses besoins, il a ses réclamations, et il met la pagaille partout. Il s'agit de savoir comment cela va s'arranger, c'est-à-dire en fin de compte au moins dans ce trio, dans cet éternel originel, comment vont pouvoir se fixer les choses.

Nous allons voir apparaître une triade : il est enraciné mon pénis. Voilà une forme de garantie, malheureusement quand on l'a amené à professer qu'il est enraciné, on a tout de suite après une flambée de la phobie. Il faut croire qu'il y a un danger aussi à ce qu'il soit enraciné, alors que nous voyons apparaître d'autres termes, nous voyons apparaître le terme du perforé, et nous voyons apparaître quand nous savons le chercher d'une façon conforme à l'analyse mythique des thèmes, ce thème de perforé de mille façons. D'abord lui, dans un rêve, est perforé, la poupée est perforée, il y a des choses perforées de dehors en dedans, de dedans en dehors.

Puis il y a un troisième terme qu'il trouve, et qui est particulièrement expressif parce qu'il ne peut tout de même pas se déduire des formes naturelles, mais qu'il s'introduit comme instrument logique dans son passage mythique, et qui vraiment fait du troisième terme le sommet du triangle avec cet enraciné,

et d'autre part ce trou béant laissant un vide - car s'il n'est pas enraciné il n'y a plus rien, alors il y a une médiation, on peut le mettre et le remettre, l'enlever et le remettre, il est amovible - et l'enfant se sert de quoi pour cela ? Il introduit la vis. L'installateur ou le serrurier vient et dévisse, après quoi l'installateur ou le plombier vient, et lui dévisse le pénis pour en remettre un autre plus grand.

Cette introduction comme instrument logique de cette sorte de thème emprunté à sa petite expérience d'enfant, comme élément mythique de ce troisième terme - et nous verrons quel rôle il joue, car c'est à proprement parler un élément qui va amener une véritable résolution dans le problème, à savoir qu'en fin de compte c'est à travers la notion que ce phallus aussi est quelque chose qui est pris dans le jeu symbolique, qui peut être combiné, qui est fixe quand on le met, mais qui est mobilisable, qui circule, qui est un élément de médiation - c'est à partir de ce moment là que nous allons nous trouver sur la pente où l'enfant va trouver ce premier répit dans cette recherche frénétique de mythes conciliateurs jamais satisfaisants, qui nous mèneront tout à fait dans le dernier terme à la solution dernière qu'il trouvera, dont vous le verrez, qu'elle est une solution approximative du complexe d'œdipe.

Ceci pour vous indiquer dans quel sens il faut que nous analysions les termes et l'usage des termes chez cet enfant.

Un autre problème se dessine, qui n'est pas moindre, c'est que celui des éléments signifiants qu'il fait intervenir dans leur organisation, en les empruntant déjà à des éléments symboliques, le cheval que l'on ferre, n'est qu'une des formes cachées dans l'observation de solutions du problème de la fixation de ce quelque chose qui est l'élément manquant, qui peut donc comme tel être représenté par n'importe quoi, et qui plus facilement que par n'importe quoi, est représenté par tout objet qui a en lui-même une suffisante dureté. En fin de compte nous verrons ce que c'est que l'objet qui symbolise de la façon la plus simple dans cette construction mythique, le phallus pour l'enfant. C'est la pierre. Nous la retrouvons partout, dans la scène majeure du dialogue avec le père, le vrai dialogue résolutif que nous verrons. Vous verrez le rôle de cette pierre. C'est aussi bien le fer que l'on martèle dans le pied du cheval, c'est elle aussi qui joue son rôle chez l'enfant dans la panique auditive : il est spécialement effrayé quand le cheval frappe sur le sol avec ce sabot auquel est fixé ce quelque chose qui ne doit pas être complètement fixé, pour lequel enfin l'enfant trouve la solution de la vis.

Bref, c'est dans un progrès de l'imaginaire au symbolique, c'est dans une organisation de l'imaginaire en mythe, c'est-à-dire tout au moins dans quelque chose qui est sur la voie d'une véritable construction mythique, c'est-à-dire d'une construction mythique collective.

C'est pour cela que par tous les côtés cela nous les rappelle, au point même que dans certains cas ça nous rappelle les systèmes de parenté. Ca ne les atteint à proprement parler jamais, puisque c'est une construction individuelle, mais c'est sur cette voie que s'accomplit le progrès, c'est sur cette voie que quelque chose doit avoir été satisfait, qu'un certain nombre de détours doivent avoir

été accomplis en nombre minimal, pour que la notion, l'efficience de cette sorte de rapport de termes dont vous pouvez trouver le modèle dans le squelette ou la métonymie, si vous préférez dans mes histoires d'α, β, Γ, δ, c'est quand même quelque chose de cet ordre, et jusqu'à un certain point, qu'il faut que l'enfant ait parcouru pour trouver son repos, son harmonie, pour avoir franchi le passage difficile, ce passage réalisé par une certaine béance, par une certaine carence.

Peut-être que tous les complexes d'œdipe n'ont pas besoin de passer ainsi par cette construction mythique, mais qu'ils aient besoin de réaliser la même plénitude dans la transposition symbolique, c'est absolument certain, sous une autre forme plus efficace parce que ça peut être en action, parce que la présence du père peut avoir symbolisé la situation par son être ou par son non-être, mais assurément c'est quelque chose de cet ordre dont le franchissement est impliqué dans tout ce que nous trouvons dans l'analyse du petit Hans.

J'espère vous le montrer plus en détails la prochaine fois.

217

## 16 - LEÇON DU 3 AVRIL 1957

Il s'agit au point où nous en sommes parvenus de notre tentative, de conserver le relief et l'articulation freudienne à la fameuse et prétendue relation d'objet, qui s'avère comme on dit à l'examen, non seulement n'être pas si simple, mais n'avoir jamais été si simple que cela. Sinon on ne verrait vraiment pas le pourquoi de toute l'œuvre freudienne, en particulier ces deux dimensions encore semble-t-il, peut-être encore toujours plus énigmatiques, qui s'appellent le complexe de castration et la notion fondamentale de la mère phallique.

Ceci nous a amenés au cours de nos recherches, à concentrer notre examen sur le cas du petit Hans, et nous essayons de déchiffrer s'il y a quelque chose que nous voyons chaque fois, nous essayons maintenant d'aborder l'application de l'analyse au débrouillage des relations fondamentales du sujet, ce qu'on appelle son environnement, par des types relationnels d'un usage analytique.

Nous avons dû voir combien cet instrument nous laisse à désirer, nous avons pu le voir encore hier soir, quand nous essayons d'aborder comme étant une référence fondamentale cette relation de l'enfant à la mère, et nous nous disons qu'à nous maintenir dans des termes généraux de relation duelle comme fixée à la mère phallique, c'est à la mère, enveloppée par la mère, ou non enveloppée par la mère, nous nous trouvons devant des caractéristiques qui sont peut-être comme …… nous l'a dit hier soir, bien générales pour nous permettre de cerner les incidences qui ne pourraient qu'y être relevées, incidences, j'entends efficaces et en effet il est singulier que des catégories aussi souples que celles qui ont été introduites par Freud ne puissent pas dans l'usage actuel, être recoupées d'une façon assez usuelle pour nous permettre à tout instant de différencier à l'intérieur d'une même famille de relations, un trait de caractère par exemple d'un symptôme. Il ne suffit pas d'établir leur analogie, il doit y avoir, puisqu'ils occupent des fonctions différentes, un rapport de structure différent.

C'est bien ce que nous essayons de faire : toucher du doigt à propos de ces exemples éminents que sont les observations freudiennes, et comme vous le savez, nous avons donné au cours des années un sens que nous nous efforçons de préciser à l'expérience, parce qu'il n'y a pas de meilleure définition à donner d'un concept, que de le mettre en usage, un sens que nous efforçons donc de préciser aux termes des trois relations dites du symbolique, de l'imaginaire et du réel, qui sont là par rapport à notre expérience trois modes essentiels qui sont profondément distincts et sans la distinction desquels nous prétendons qu'il est tout a ait impossible de s'orienter, ne fût-ce que dans la plus quotidienne expérience.

Nous en étions donc parvenus la dernière fois à cette notion que le petit Hans, que nous saisissons à un moment de sa biographie, est marqué par un certain type de relation avec sa mère, dont les termes fondamentaux sont définis par la présence manifeste de l'objet phallique entre lui et sa mère. Ceci n'était pas pour nous étonner après nos analyses antérieures, puisque nous avions déjà vu à travers d'autres observations et depuis le début de l'année, combien ce terme du phallus en tant qu'objet imaginaire du désir maternel constituait un

point véritablement crucial de la relation mère-enfant, et combien dans une première étape on pouvait définir l'accession de l'enfant à sa propre situation en présence de la mère, comme ne pouvant exclure, comme nécessitant pour l'enfant une sorte de reconnaissance, voire d'assomption du rôle essentiel de cet objet imaginaire, de cet objet phallique qui entre comme un élément de composition tout à fait premier dans la relation mère-enfant, dans sa structuration primitive.

Nulle observation assurément ne peut mieux nous servir que l'observation du petit Hans, à cet endroit où tout part en effet chez le petit Hans de quelque chose qui est ce jeu entre lui et sa mère : voir, ne pas voir, guetter, épier où est le phallus. Soulignons que nous restons à cet endroit dans une entière ambiguïté sur le sujet de ce qu'on peut appeler la croyance de Hans. Nous avons bien l'impression qu'au moment où l'observation commence, il y a longtemps que du point de vue réel il a comme on dit, sa petite idée : « *Déjà j'ai pensé à tout cela* », dit-il, quand on lui donne de ces réponses à la fois rapides et servant à noyer le sujet, qui sont les réponses auxquelles les parents se sentent contraints devant toute interrogation un peu abrupte de l'enfant.

Ici je vais encore une fois ponctuer la présence déjà à ce niveau, au niveau de la relation imaginaire que peut passer pour être par excellence la réaction du voir et du être vu, je veux ponctuer combien il importe de réserver, de maintenir à ce niveau l'articulation intersubjective qui est loin d'être duelle, comme vous allez le voir, et qui nous montre que déjà implicitement dans la relation dite scoptophilique - avec ses deux termes opposés, montrer et se montrer - comme la relation scoptophilique doit mériter un instant l'arrêt de notre attention, pour nous faire voir combien déjà elle est distincte de la relation imaginaire primitive, qui est cette sorte de mode de capture dans le champ de ce que nous pourrions appeler un affrontement visuel réciproque. Celui sur lequel, j'ai longuement insisté au temps où je me livrais pour vous le faire comprendre, dans son mode primitif de relations imaginaire visuelle, quand nous référions au règne animal, à ces singuliers duels visuels de couples animaux, où l'on voit l'animal pris dans certaines réactions typiques dites de la parade - qu'il s'agisse d'un lézard ou d'un poisson - après un affrontement où des deux adversaires ou partenaires, tout s'érige d'un certain ensemble de phanères, de signaux, d'appareils de capture visuelle chez l'un et chez l'autre. Littéralement quelque chose chez l'un cède, qui fait que sur le plan seul de cet affrontement visuel, il s'efface, peut-on dire pour employer un terme du langage qui conjoint en quelque sorte la dérobade motrice et le palissement des couleurs. C'est ce que ce combat effectivement produit, il se détourne de la vision de celui qui a pris la position dominante, et même l'expérience nous montre à cet endroit qu'il ne s'agit pas là toujours de quelque chose qui se fasse strictement au bénéfice du mâle contre la femelle, quelquefois c'est entre deux mâles qu'une manifestation de cette espèce se produit, et littéralement nous voyons sur le plan de la communication visuelle préparer et se prolonger directement dans l'acte d'étreinte, voire de l'oppression, l'emprise qui courbe un des sujets devant l'autre qui permet à l'un de prendre sur l'autre le dessus.

Si assurément il y a là le point de référence, je dirais biologique, éthologique qui nous permet de donner tout son accent à la relation imaginaire dans son articulation à l'ensemble du procès, non pas d'une parade, mais de la parade, je voudrais qu'il soit bien marqué combien on peut dès l'abord, voir que tout ce qui se rapporte à ce domaine - et vous voyez combien est intéressant ce qui va se passer dans ce qui est en cause que je vous ai appelé du devinement par l'enfant du monde imaginaire maternel - qu'assurément nous voyons là combien les choses sont différentes, et combien ce dont il s'agit n'est pas tant de voir, de subir l'emprise de ce qui est vu, que de chercher très exactement à voir, à épier comme on dit, ce qui à la fois y est et n'y est pas, car ce qui est, à proprement parler, visé dans la relation dont il s'agit, c'est quelque chose qui est là en tant qu'il reste voilé.

Autrement dit, ce dont il s'agit dans cette relation fondamentale, c'est de soutenir le leurre pour maintenir quelque chose qui littéralement y est et n'y est pas, et pour aboutir à cette situation fondamentale dont nous ne pouvons absolument pas méconnaître le caractère crucial dans le drame imaginaire, en tant qu'il tend à s'insérer dans quelque chose d'autre qui va le reprendre et lui donner encore un sens plus élaboré, ce drame qui aboutit au fait de la surprise. N'omettez pas le caractère ambigu de ce terme dans le langage français, surprise au sens où il se rapporte à l'acte de surprendre, où l'on dit « *Je l'ai aperçu par surprise* ». II y a la surprise de la force ennemie, ou encore la surprise de Diane, qui est bien la surprise qui culmine dans cette mythologie dont vous savez que ce n'est pas pour rien qu'ici je la réévoque, puisque aussi bien toute la relation actéonesque à laquelle je fais allusion à la fin d'un travail[50], est là fondée sur ce moment essentiel. Mais inversement il v a aussi cette autre face de ce mot : s'il y a une surprise, ce n'est pas de l'étonnement qu'il éprouve, mais par contre être surpris c'est bien quelque chose qui se produit par une découverte inattendue, et l'usage du terme surprise, vous avez pu, ceux qui assistaient à ma présentation de malades, chez un de nos patients transsexualiste, en apercevoir le caractère vraiment déchirant quand il nous dépeignait la surprise douloureuse qu'il éprouva le jour où pour la première fois il vit, nous dit-il, sa sœur nue.

Ainsi c'est bien dans quelque chose qui porte à un degré supérieur, au degré non pas seulement du voir et de l'être vu, mais de donner à voir et d'être surpris par le dévoilement, que la dialectique imaginaire aboutit, qui est la seule qui puisse nous permettre de comprendre le sens fondamental de l'acte de voir. Nous avons vu combien il était essentiel dans la genèse même, par exemple de tout ce qui est la perversion, ou encore inversement comme il est trop évident par la technique de l'acte d'exhiber, et ce par quoi l'exhibitionniste montre ce qu'il a, précisément en tant que l'autre ne l'a pas, et cherche comme il nous l'affirme lui-même, comme il ressort de ses déclarations, par ce dévoilement à capturer l'autre dans quelque chose qui est loin d'être une prise simple dans la fascination visuelle, et qui littéralement lui donne le plaisir de lui révéler



[50] in *La chose freudienne*, Ecrits, p 136, Seuil.

ce que lui est supposé ne pas avoir, pour en même temps le plonger précisément dans la honte de ce qui lui manque.

C'est sur ce fond que jouent toutes les relations de Hans avec sa mère, et c'est sur ce fond également que nous pouvons voir que la mère participe pleinement, ne serait-ce que quand nous voyons que cette mère qui le fait participer avec tellement de complaisance à tout ce qui est le fonctionnement de son corps, ne peut pas manquer littéralement de perdre sa propre maîtrise, et de manifester sévérité et rebuffades, voire condamnations à la participation exhibitionniste que lui demande le petit Hans.

Je vous l'ai dit, c'est sur ce départ que nous voyons l'objet imaginaire, mais pris dans cette dialectique du voilement et du dévoilement, jouer son rôle fondamental, c'est à ce détour que nous prenons le petit Hans, et que nous nous demandons pourquoi, après un intervalle qui est celui d'environ un an après qu'il se soit passé des choses dans la vie, nommément la naissance de la petite sœur, et la découverte qu'elle est aussi, elle, un terme essentiel de la relation du petit Hans à sa mère, pourquoi le petit Hans fait une phobie.

Déjà nous avons indiqué que cette phobie doit pour nous être repérée dans un procès qui ne conçoit que si nous voyons que ce dont il s'agit pour l'enfant, c'est de changer profondément tout son mode de relations au monde, d'admettre ce qui doit être en fin de compte admis à la fin, que les sujets parfois mettent toute une vie à assumer, c'est à savoir qu'il est effectivement dans ce champ privilégié du monde qui est celui de leurs semblables, des sujets qui sont privés réellement de ce fameux phallus imaginaire, et vous auriez tort de croire qu'il suffit d'en avoir notion scientifique, la notion même articulable, pour que ceci passe, soit admis dans l'ensemble des croyances du sujet. La profonde complexité des relations de l'homme à la femme, vient précisément de ce que nous pourrions appeler dans notre rude langage, la résistance des sujets masculins à admettre bel et bien effectivement que les sujets féminins sont véritablement dépourvus de quelque chose, à plus forte raison, qu'ils soient pourvus de quelque chose d'autre.

Voilà ce qu'il faut puissamment articuler sur le fait et l'appui de notre expérience analytique, et c'est littéralement à ce niveau que s'enracine une méconnaissance souvent maintenue avec une ténacité qui influence si on peut dire, toute la conception du monde du sujet, et tout spécialement sa conception des relations sociales, maintenue au-delà de toute limite chez des sujets qui ne manqueraient pas de se tenir eux-mêmes, et avec le sourire, pour ayant parfaitement accepté la réalité. C'est là quelque chose qui, à être effacé de notre expérience, à être méconnu, montre à quel point nous sommes incapables de bénéficier des plus élémentaires termes de l'enseignement freudien.

Assurément, qu'il faille chercher à se rendre compte pourquoi ce quelque chose est aussi difficile à admettre, c'est peut-être ce à quoi nous aboutirons au dernier terme de notre cheminement cette année.

Pour l'instant, partons de l'observation du petit Hans dont il s'agit, et nous y sommes aujourd'hui, et articulons comment se pose le problème d'une

reconnaissance semblable chez le petit Hans. Pourquoi d'abord elle devient tout d'un coup nécessaire, alors que ce qui jusque là était le plus important, c'était de jouer justement à ce que ça ne le soit pas ? Et c'est aussi rétroactivement que nous éclairerons pourquoi c'était si important de jouer à ce que ça ne le soit pas, et voyons également comment il se fait que pour que cette privation réelle soit en quelque sorte assumée, elle ne peut pas ne pas s'opérer - pour donner des résultats subjectivement vivables pour le sujet, je veux dire permettant l'intégration du sujet dans la dialectique sexuelle telle qu'elle permet à l'être humain de la vivre, non pas simplement de la supporter - elle nécessite que quelque chose se produise qui s'appelle l'intégration de ce quelque chose en somme qui est déjà donné, du fait que la mère elle est déjà une adulte, et qu'elle est déjà prise dans le système des relations symboliques autour desquelles et à l'intérieur desquelles doivent se situer les relations sexuelles inter-humaines.

I1 faut que l'enfant lui-même en prenne le chemin, essaye ceci qui est la crise de l'œdipe. Que la castration y soit un moment essentiel, c'est ce que l'exemple du petit Hans illustre, mais peut être non pas complètement, non pas parfaitement. C'est peut-être en effet dans cette incomplétude que nous pourrons voir venir particulièrement en évidence, ce que je vous ai indiqué être le mouvement essentiel de l'observation du petit Hans, nous le voyons si l'on peut dire, dans un cas d'analyse privilégiée.

Nous allons essayer maintenant de dire pourquoi cette analyse est privilégiée.

Nous voyons se produire à ciel ouvert cette transition de la dialectique imaginaire, dite si vous voulez du jeu intersubjectif autour du phallus avec la mère. Nous la voyons passer au jeu de la castration dans la relation avec le père, par une série de transitions qui sont précisément ce que j'appelle la constitution des mythes forgés par le petit Hans. Pourquoi le voyons nous d'une façon aussi pure ?

Je commence à l'articuler, c'est à dire que je vous reprends au point où nous en sommes restés la dernière fois. Je vous ai donc laissés la dernière fois sur ce phénomène saisissant de la relation du fantasme du petit Hans à propos des deux girafes, où nous voyons là vraiment comme une illustration donnée au séminaire, il faut bien le dire, le passage de l'image au symbole, portant le fait que littéralement le petit Hans nous montre, tel le prestidigitateur, l'image doublée de la mère, ce que j'ai appelé la métonymie de la mère, être un morceau de papier, être une girafe chiffonnée sur laquelle il s'assoit.

Il y a là quelque chose qui est comme l'ébauche, le schéma général, l'indication que nous sommes dans la bonne voie. Car on ne peut mieux faire, si j'avais voulu inventer une métaphore, quelque chose qui voudrait dire le passage de l'imaginaire au symbolique, je n'aurais jamais pu inventer l'histoire des deux girafes, telle que l'a fantasmée le petit Hans, et telle qu'il l'articule avec tous les éléments, et qu'il montre qu'il s'agit de la transformation d'une image en une boule de papier, en quelque chose qui est entièrement à ce moment là symbole, dessin, élément mobilisable comme tel, et dont on s'empare et on

s'exclame : « *Ah ! le bon billet qu'a le petit Hans* », à partir du moment où il s'est assis sur sa mère enfin réduite à ce symbole, à ce chiffon de papier.

Bien sûr cela ne suffit pas, sans cela il serait guéri. Il montre par cet acte de quoi il retourne, parce qu'assurément les actes spontanés d'un enfant sont quelque chose de beaucoup plus direct et de beaucoup plus vif que les conceptions mentales d'un être adulte après les longues années de crétinisation amplificatoire que constitue le commun de ce qu'on appelle l'éducation.

Voyons bien ce qui se passe, servons-nous de ce tableau comme si déjà il était confirmé. Qu'est-ce que veut dire que ce doit être un père imaginaire qui pose définitivement l'ordre du monde ? Cela veut dire que tout le monde n'a pas de phallus. C'est facile à reconnaître, c'est le père tout-puissant, c'est lui le fondement de l'ordre du monde dans la conception je dirais, commune de Dieu. C'est du père imaginaire qu'il s'agit, c'est la garantie de l'ordre universel dans ses éléments réels les plus massifs et les plus brutaux, c'est lui qui a tout fait.

Quand je vous dis cela, je ne fais pas simplement que forger mon tableau, vous n'avez qu'à maintenant vous reporter à l'observation du petit Hans : quand le petit Hans parle du bon Dieu, il en parle d'une façon très jolie. Il en parle à deux occasions. Son père a commencé de lui donner certains éclaircissements, et il en résulte une amélioration, d'ailleurs passagère, et à ce moment là, le 30 mars, c'est après le fantasme des deux girafes que le lendemain se produit un allègement, parce qu'en effet il n'est pas entièrement satisfaisant d'avoir fait de la mère une boule de papier, mais c'est dans la bonne voie, et en tout cas il y a une chose qui frappe le petit Hans, c'est que le lendemain, le 30 mars, il sort et il s'aperçoit qu'il y a un peu moins de voitures et de chevaux qu'il n'y en a d'habitude. Il dit : « *Comme c'est gentil et malin de la part du bon Dieu d'avoir mis moins de chevaux aujourd'hui !* ».

Qu'est-ce que cela veut dire ? Nous n'en savons rien.

Est-ce que cela veut dire qu'on a moins besoin de chevaux aujourd'hui ?

C'est ce que cela peut vouloir dire, mais le mot allemand ne veut pas dire gentil, mais franchement futé. On a tendance à croire que c'est parce que le bon Dieu avait épargné les difficultés, mais si on croit que le cheval n'est pas seulement une difficulté, mais un élément essentiel, cela veut dire qu'on a moins besoin de chevaux aujourd'hui. Quoiqu'il en soit, ceci pour vous dire que le bon Dieu est là comme un point de référence essentiel, et qu'il est tout à fait frappant de voir qu'après la rencontre avec Freud, c'est au bon Dieu que le petit Hans va faire allusion, et pour tout dire il a donc des entretiens avec le bon Dieu, pour avoir dit tout ce qu'il vient de dire.

Freud lui-même ne manque pas d'en éprouver un chatouillement à la fois amusé et heureux, il fait d'ailleurs lui-même la réserve qu'il y est sans doute pour quelque chose, car dit-il, de sa propre vantardise il n'a pas manqué de lui-même de prendre très singulièrement cette position archi supérieure, qui consiste à lui dire : « *Bien avant que tu sois né, j'avais prévu qu'un jour un*

petit garçon aimerait trop sa mère, et à cause de cela entrerait dans des difficultés avec son père ».

Assurément il est tout à fait frappant de voir Freud prendre cette position. Nous n'avons pas du tout songé à le lui reprocher, il y a longtemps que je vous ai fait remarquer quelle dimension originale, exceptionnelle dans toutes les analyses qui ont pu avoir lieu, pouvait avoir prise Freud, précisément en ceci que cette parole interprétative qu'il donne au sujet, ça n'est pas quelque chose qu'il transmet, c'est vraiment quelque chose que lui-même a trouvé, qui passe en quelque sorte directement par sa bouche à lui Freud, et dans la référence qui me paraît, et que je vous enseigne pour me paraître essentiel dans l'authenticité de la parole.

On ne peut pas évidemment ne pas s'apercevoir combien pouvait être différente une interprétation de Freud lui-même, de toutes celles que nous pouvons en quelque sorte donner après lui. Mais ici Freud, comme bien souvent nous avons pu le voir, ne s'impose à lui-même aucune espèce de règle, il prend vraiment la position que je pourrais appeler la position divine, c'est du Sinaï qu'il parle au jeune Hans, et Hans ne manque pas d'accuser le coup.

Entendez bien que j'ai dit qu'à cette occasion la position prise par l'articulation symbolique, le père symbolique qui lui aussi reste voilé, est celle de se poser ici de la part de Freud comme le maître absolu, comme quelque chose qui est non pas le père symbolique, mais le père imaginaire dans l'occasion. Ceci est important parce que nous allons voir que c'est bien ainsi en fin de compte que Freud aborde la situation, et qu'il est très important de concevoir les particularités de la relation de Hans à son analyste.

Je veux dire : si nous voulons comprendre cette observation, nous devons bien voir qu'elle a quelque chose parmi toutes les analyses d'enfants, d'absolument exceptionnel. La situation si on peut dire, est développée d'une façon telle, l'élément du père symbolique y est assez distinct du père réel, et vous le voyez, du père imaginaire, pour que ce soit sans doute à cela - nous le confirmerons par la suite - que nous voyions par exemple dans cette observation à quel point sont absents les phénomènes que nous pouvons qualifier de transfert par exemple, et du même coup, les phénomènes de répétition, et que c'est pour cela que dans l'observation, nous avons en quelque sorte relevé à l'état pur le fonctionnement des fantasmes pour autant que son élaboration sature ..... et c'est là aussi l'intérêt de cette observation, c'est qu'elle nous montre la **Durcharbeitung,** en tant qu'elle n'est pas contrairement à ce qui est communément reçu, animée par simplement ce ressassement au bout duquel ce qui n'est assimilé qu'intellectuellement, finirait par rentrer dans la peau à la façon d'un mors, ou d'une imprégnation.

Si la **Durcharbeitung** est une chose nécessaire, c'est sans doute qu'un certain nombre de circuits, et ceci dans plusieurs sens, est nécessaire pour qu'évidemment quelque chose soit rempli efficacement dans la fonction de symbolisation de l'imaginaire. C'est pourquoi nous voyons le petit Hans suivre toute une voie labyrinthique qui peut - pour autant qu'on peut la reconstituer, car bien entendu elle est brisée à tout instant, bâchée par les interventions du père

qui ne sont certes pas les mieux dirigées, ni les plus respectueuses comme Freud nous le souligne à tout instant - néanmoins nous voyons se produire et se reproduire une série de constructions mythiques dans lesquelles il s'agit de discerner quels sont les véritables éléments composants. Et pour le faire plutôt qu'à tout instant de nous satisfaire en recouvrant de quelque terme à tout faire, complexe de ceci, complexe de cela, relation anale, ou attachement à la mère, d'essayer de voir dans ces choses très articulées que sont les mythes anciens, quelles sont les fonctions, les éléments représentatifs, figuratifs qu'ils nous apportent. Et puisque nous avons l'habitude à ces termes et à ces fonctions, de donner massivement des équivalents - ceci représente le père, ou ceci représente la mère, ou ceci représente le pénis - de nous apercevoir par exemple que ce travail, si nous essayions de le faire, nous montrera qu'à tout instant chacun des éléments, le cheval par exemple, n'est concevable que dans sa relation à un certain nombre d'autres éléments également signifiants, mais qu'il est tout à fait impossible de le faire, correspondre – je dis le cheval, mais aussi tous les autres éléments de mythes freudiens - a une signification univoque. Le cheval est d'abord la mère, à la fin le cheval est le père, entre les deux il a pu être aussi bien le petit Hans qui le joue de temps en temps, ou encore le pénis dont il est manifestement le représentant en plusieurs points de l'histoire et des explications concernant la phobie.

Ceci qui est vrai de la façon la plus manifeste pour le cheval, ne l'est pas moins pour n'importe quel signifiant que vous puissiez prendre dans les différents modes de création mythique, et vous savez qu'elle est extrêmement abondante, à laquelle se livre le petit Hans. Il est tout à fait clair par exemple, que la baignoire est à un moment donné la mère, mais qu'elle est par exemple à la fin le derrière du petit Hans, ceci dans l'observation de la façon dont le comprennent littéralement, et Freud, et le père, et le petit Hans lui-même. Vous pouvez également faire la même opération à propos de chacun des éléments qui sont en cause. Vous le verrez pour la morsure par exemple, ou encore pour la nudité.

Pour vous apercevoir de ces choses, il est en tout cas absolument nécessaire, comme un point de méthode**,** que vous vous efforciez à chaque étape, à chaque moment de l'observation, de ne pas tout de suite comprendre. I1 faut vous mettre comme Freud vous le recommande expressément en deux points de l'observation, et comme je vous le répète, à ne pas tout de suite comprendre. La meilleure façon de ne pas comprendre dans cette occasion, c'est de faire des petites fiches, de noter jour par jour sur une feuille de papier, ce que Hans lui-même aborde comme éléments qu'il faut prendre comme tels, comme signifiants, par exemple celui sur lequel j'ai insisté dans un de mes précédents séminaires : « Pas avec Maridla, tout à fait seul avec Maridla ». Si vous n'y comprenez rien, vous retenez cet élément signifiant, et comme l'intelligence vous viendra en mangeant, vous apercevrez que ceci se recoupe strictement avec quelque chose d'autre que vous pouvez inscrire sur la même feuille. N'être pas seulement avec quelqu'un, mais être tout seul avec quelqu'un, qu'est-ce que ça suppose ? Cela suppose qu'il pourrait y en avoir un autre.

Vous procéderiez en d'autres termes, selon cette méthode d'analyse des mythes que nous a donnée M. Claude Lévi-Strauss dans un article du Journal of American Folklore (oct. - déc. 1955)[51], et vous vous apercevrez qu'ainsi on peut arriver à ordonner tous les éléments de l'observation de Hans d'une façon telle que lu dans un certain sens, ce soit la suite de ces mythes, mais que l'on est forcé au bout d'un certain temps - par le seul élément de retour, non pas simple, mais de retour transformé des mêmes éléments - de les ordonner, non pas simplement sur une ligne, mais dans une superposition de lignes qui s'ordonnent comme dans une partition.

Et vous pouvez voir s'établir une série de successions lisibles, et horizontalement et verticalement, le mythe se lisant dans un sens, et son sens ou sa compréhension se référant dans la superposition des éléments analogiques qui reviennent sous des formes diverses, à chaque fois transformés, sans doute pour accomplir un certain parcours très précisément qui va du point de départ, comme dirait M. de la Pallice, au point d'arrivée. Et qui fait que à la fin quelque chose qui était au début inadmissible, irréductible - c'est ce dans quoi je vous ai dit que nous partions dans l'histoire du petit Hans, à savoir l'irruption dans ce jeu enfant-mère, qui est notre point de départ, du pénis réel - comment à la fin le pénis réel trouve à se loger d'une façon suffisante, pour qu'on puisse dire pour le petit Hans, la vie peut être poursuivie sans angoisse suffisante. J'ai dit nécessaire. Suffisante veut dire qu'elle pourrait être peut-être encore plus pleine. C'est bien ce que nous verrons en effet, qu'en fin de compte le complexe d'œdipe chez le petit Hans n'arrive peut-être pas à une solution qui soit complètement satisfaisante, elle est simplement satisfaisante en tout cas pour autant qu'elle libère, qu'elle laisse non nécessaire l'intervention de cet élément, de cette conjonction de l'imaginaire avec l'angoisse qui s'appelle la phobie, en d'autres termes qu'elle aboutit à la réduction de la phobie.

En effet, n'oublions pas pour aller tout de suite à l'épilogue, quand Freud plus tard retrouve l'enfant Hans à un âge qui est environ de seize ou dix-sept ans, qu'il ne se souvient plus de rien. On lui donne à lire toute son histoire, et Freud lui-même très joliment, fait correspondre cet effacement à quelque chose de tout à fait comparable, nous dit-il, à ce qui se produit quand un sujet se réveille la nuit et tente de retenir un rêve, commence même à l'analyser - nous connaissons cela - et que le reste de la nuit passant là-dessus, au matin tout est oublié, rêve et analyse. Quelque chose est là en effet bien séduisant, qui nous permet de penser comme Freud lui-même, que ce dont il s'agit dans l'observation de en dessous, comme nous pouvons le toucher du doigt, est quelque chose qui n'est nullement comparable à cette intégration vous aurait intégration par le sujet de son histoire qui serait celle de la levée efficace une amnésie, avec maintien des éléments conquis. Il s'agit bien là d'une activité très spéciale, de cette activité de l'imaginaire et du symbolique, qui est exactement du même rendre que ce qui se passe dans les rêves. Aussi bien les rêves dans



[51] Levi-Strauss. C., *The structural study of myths*, Journal of American Folklore, 68, n 270, p. 424-444, 1955.

cette mythification dont il s'agit dans toute l'observation de Hans, jouent un rôle économique en tous points assimilable à ceux des fantasmes, voire des simples jeux et inventions de Hans.

Mais n'oublions pas ce que Freud nous dit au passage, que tout de même quelque chose retient Hans dans la lecture de son histoire, quelque chose dont il se dit : en effet il se peut bien que ça se rapporte à moi. C'est tout ce qui se rapporte à toutes les fantasmatisations qui s'y logent, concernant la petite sœur. Et en effet à ce moment là les parents de Hans sont divorcés, comme on aurait assez bien pu l'anticiper, voire le prévoir au moment où tout au cours de l'observation le laissait penser, et Hans n'en est pas plus malheureux que cela.

Il n'y a qu'une seule chose qui reste pour lui une blessure, c'est cette petite sœur qui désormais est séparée de lui, qui a été amenée par le cours de la vie à centrer, à représenter ce terme éloigné, au-delà si on peut dire, de ce qui est accessible à l'amour, et qui est l'objet d'amour idéalisé, cette girl-phallus effectivement dont nous sommes partis dans notre analyse, et qui restera sans aucun doute, nous n'avons pas lieu d'en douter, la marque qui donnera son style et son type pour toute la suite, encore que bien entendu on ne puisse faire là qu'une supposition, une extrapolation, à toute la vie amoureuse du petit Hans.

Donc assurément tout se montre bien n'avoir pas été par une magistrale analyse de Hans dont il a été l'objet, tout n'a pas été pleinement bouclé, ni n'a abouti à une relation d'objet qui soit par elle-même entièrement satisfaisante. Mais revenons au point de départ, revenons à Freud, à son disciple qui est le père de l'enfant, et aux instructions que Freud lui donne, car nous avons vu maintenant comment Freud ici assume son propre rôle. Comment va-t-il dire à celui qui est son agent, de se comporter ? Il lui fait deux recommandations.

Tout d'abord, quand on lui a déclaré quelle est l'attitude du petit Hans, et les phénomènes plus ou moins pénibles et angoissants dont il est l'objet, il dit au père d'expliquer à l'enfant que cette phobie c'est une bêtise, que la bêtise en question est liée à quelque chose qui est lié à son désir d'approcher sa mère. Que d'autre part Hans depuis quelque temps, s'occupe beaucoup du **Wiwimacher,** qu'il doit bien savoir que ceci n'est pas tout à fait bien, et que c'est pour cela que le cheval est si méchant et veut le mordre.

Cela va loin, nous avons là une sorte de manœuvre directe et d'emblée sur la culpabilité, qui consiste à la fois à la lever en lui disant que ce sont choses là toutes naturelles et toutes simples, et qu'il y a simplement lieu d'ordonner et de dominer un peu. Mais en même temps il n'hésite pas à accentuer l'élément d'interdiction, au moins relative, qui existe sur le fait d'aborder les satisfactions masturbatoires. Nous allons voir d'ailleurs quel va être chez l'enfant le résultat.

Il y a une chose encore plus caractéristique dans le langage même qu'emploie Freud. La deuxième chose dit-il, puisque manifestement la satisfaction du petit Hans pour l'instant, c'est d'aller découvrir - c'est pour cela que tout à l'heure j'ai repris la dialectique du découvrir, du surprendre - l'objet caché

qu'est le pénis ou le phallus de la mère. On va lui retirer ce désir en lui retirant l'objet de la satisfaction : vous allez lui dire que ce phallus n'existe pas. Ceci est textuellement articulé par Freud au début de l'observation.

Il faut dire que comme intervention du père imaginaire, je veux dire de celui qui ordonne le monde et dit qu'ici il n'y, a rien à chercher, on voit qu'ici il n'y a rien à chercher, on voit difficilement mieux, et on voit aussi combien le père réel est tout à fait incapable d'assumer une pareille fonction, car à la vérité quand il le fait, nous ne manquons pas de voir que c'est précisément à ce moment là que Hans réagit par une tout autre voie que ce qu'on lui suggère. Car tout de suite après l'articulation affirmée qui lui est faite de cette absence, de même qu'à un autre moment il a réagi par l'histoire des deux girafes, là il réagit encore d'une toute autre façon il fantasme l'histoire suivante qui est fort belle : il raconte qu'il a vu sa mère en chemise et toute nue, lui montrer son **Wiwimacher,** que lui-même en a fait autant et qu'il a pris à témoin la bonne qui est entrée à ce moment là en jeu la fameuse Grete, de ce que faisait sa maman.

Superbe réponse, et parfaitement en accord avec ce que j'essayais de vous articuler tout à l'heure, à savoir que ce dont il s'agit est très précisément de voir ce qui est voilé en tant que voilé. Sa mère est à la fois nue et en chemise, exactement comme dans l'histoire d'Alphonse Allais qui s'écriait, les bras au ciel : « *Regardez cette femme, sous ses vêtements elle est nue !* ». Remarque dont peut-être vous n'avez jamais assez mesuré l'incidence et la portée dans les sous-jacentes métaphysiques de votre comportement social, mais ce qui est fondamental à la relation interhumaine comme telle.

Là-dessus, le père du petit Hans qui ne se distingue pas par un mode d'appréhension des choses excessivement futé, lui dit : « *Mais il faut qu'elle soit l'une ou l'autre, il faut qu'elle soit, ou nue, ou en chemise* ». Or c'est là tout le problème, c'est que pour Hans elle est à la fois nue et en chemise, exactement comme pour vous tous qui êtes ici. D'où l'impossibilité d'assumer l'ordre du monde, simplement par une intervention autoritaire : il n'y en a pas. Le père imaginaire, évidemment, existe depuis longtemps, depuis toujours, c'est une certaine forme du bon Dieu également. Mais ce n'est pas cela qui résout nos difficultés d'une façon non moins éprouvée et permanente.

A la vérité nous en sommes là à un point plus avancé. Mais d'abord le père a fait de cet élément essentiel une première approche, il a d'abord essayé, comme Freud le lui a dit, d'abaisser la culpabilité du petit Hans, il lui a donné le premier éclaircissement concernant la relation qu'il y a entre le cheval et quelque chose d'interdit qui est très précisément de mettre la main sur son sexe. I1 a fait sa première intervention, visant en somme à apaiser l'angoisse de la culpabilité, cette intervention dont nous autres analystes, tout de même après quelques vingt ou trente années d'expérience, nous savons précisément que c'est celle dans laquelle nous échouons toujours si nous voulons l'aborder de front, et qu'il n'est pas question d'aborder jamais la culpabilité en face, sauf précisément à la transformer en diverses formes métaboliques qui sont précisément celles qui ne vont pas manquer de se produire.

Au moment même où donc on a dit à cet enfant que le cheval n'est là qu'un substitut plus ou moins effrayant de quelque chose sur lequel il n'a pas à se faire tellement un monde, nous voyons ici également dans l'observation, et de la façon la plus articulée, se produire quelque chose qui est que l'enfant qui jusque là avait peur du cheval, est obligé, dit-il de regarder : « *Je dois regarder maintenant les chevaux* ».

Profitons de ce que nous sommes à ce point de l'observation, pour un instant nous arrêter à ce mécanisme qui mérite d'être noté. Que veut dire en somme ce qu'on lui a dit ? Cela revient finalement à dire qu'il est permis de regarder les chevaux, et tout comme dans les systèmes totalitaires qui se définissent par le fait que tout ce qui est permis est obligatoire, c'est bien ce qui se produit à avoir dit au petit Hans qu'on peut aller vers les chevaux, puisque le problème est ailleurs. Il en résulte que le petit Hans se sent commandé, obligé de regarder le cheval.

Qu'est-ce que peut bien vouloir dire ce mécanisme que j'ai résumé sous cette forme, que ce qui est permis devient obligatoire ? A la vérité, dans ce qui est permis à cette occasion nous avons une transition, c'est-à-dire l'élimination de ce qui était auparavant défendu. Sans doute que cette transformation, puisque transformation il y a, doit avoir pour cause le fait que ce qui est permis se revêt en même temps du terme de l'obligation. Cela doit être quelque chose comme un mécanisme qui a pour fait de maintenir justement sous une autre forme, les droits de ce qui était défendu, en d'autres termes ce qu'il faut maintenant regarder, c'est justement ce qu'auparavant il ne fallait pas regarder, autrement dit, que comme nous le savons déjà, quelque chose par le cheval était défendu.

Nous savons que la phobie est un avant-poste qui est en somme une protection contre l'angoisse. I1 s'agit que le cheval marque un seuil si on peut dire, et qu'il soit cela avant toute chose à ce niveau, et nous le savons. C'est également ce qu'on vient de dire au sujet. C'est quelque chose qui a un rapport avec ce qui est en cause avec l'élément nouveau dont il s'agit, et qui jette le trouble dans l'ensemble du jeu du sujet, c'est à savoir le pénis réel. Mais comme je vous l'ai dit tout à l'heure, est-ce a dire pour autant que le cheval est le pénis réel. Certainement pas. Comme vous le verrez par mille exemples par la suite, le cheval est très loin d'être le pénis réel, puisqu'il est aussi bien au cours des transformations du mythe de Hans, la mère, à la fin le père, le petit Hans à l'occasion. Faisons intervenir ici une notion symbolisante essentielle, celle que je vous ai développée tout au long des cours de l'année avant-dernière sur le jeu de mots…… et disons qu'il est en cette occasion, la place où doit venir se loger, et non sans provoquer de crainte ni d'angoisse, le pénis réel.

En fin de compte avec ce premier apport assurément encore peu encourageant du père, nous voyons quand même s'engager, réagir chez l'enfant la structure à proprement parler signifiante, celle qui résiste aux interventions impératives, celle qui néanmoins va réagir aux interventions même maladroites, confuses du père, et produire cette série de créations mythiques qui seront celles au cours desquelles nous allons voir peu à peu par une série de transformations,

s'intégrer dans le système de Hans ce dont il s'agit, à savoir ce quelque chose qui nécessite non plus simplement cette intersubjectivité du leurre, pourtant fondamentale, à l'aide de laquelle Hans peut jouer à surprendre et à se faire surprendre, et à se présenter comme absent, mais en même temps de par le jeu toujours présent, un tiers objet qui est le premier élément de sa réalisation avec sa mère, qui doit en fin de compte s'y intégrer lui-même. Car depuis quelques temps est arrivé cet élément nouveau, cet élément incommode qu'est son propre pénis, son pénis réel, avec ses propres réactions qui risquent comme on dit, de faire sauter en l'air tout l'ensemble, et qui pour lui manifestement comme vous allez le voir dans la série de ses créations imaginaires, est l'élément de perturbation et de trouble.

Puisque nous sommes le 3 avril, nous allons aller d'emblée à ce qui se passe le 3 avril 1908 lorsque le père et l'enfant spéculent de derrière leurs fenêtres, sur ce qui se passe dans la cour d'en face. Dans la cour d'en face il y a déjà les éléments signifiants avec lesquels Hans va donner un premier support à son problème, va faire sa première construction mythique sous le signe, comme nous dit Freud, des moyens de transport, de ce qui se passe constamment sous ses yeux, à savoir les chevaux et les voitures qui bougent, qui déchargent des choses, qui ont des paquets sur lesquels montent des gamins. A quoi tout ceci va servir pour Hans ? Croyez-vous qu'il y ait une espèce de pré-adaptation de toute éternité prévue par le père imaginaire éternel, entre les moyens de véhiculation qui sont en usage sous le règne de l'Empereur François Joseph dans la Vienne d'avant 1914, et les pulsions, les tendances naturelles surgissant chacune alentour, selon le bon ordre du développement instinctuel chez un enfant comme le petit Hans ?

C'est tout à fait le contraire, c'est à propos d'éléments qui ont aussi leur ordre de réalité, mais dont l'enfant va se servir comme des éléments nécessaires au jeu de permutation, et j'y reviens toujours, qu'une espèce d'usage du signifiant n'est ni concevable ni compréhensible, si vous ne partez pas à l'origine de ceci que le jeu élémentaire, fondamental du signifiant c'est la permutation. Ce n'est pas une raison parce que tout civilisés, et même instruits que vous soyez, vous êtes dans l'usage courant de la vie aussi maladroits qu'il est possible dans l'exhaustion par exemple de toutes les permutations possibles, et que je vais vous prouver sur moi-même - j'ai une cravate qui a un côté un peu plus pâle et un autre un peu plus foncé, et pour savoir mettre le côté pâle en-dessous et le plus foncé devant, il faut que mentalement je fasse une permutation , et je me trompe à chaque fois - qu'il faut que vous ignoriez l'ordre permutatif, c'est ce qui est en jeu dans tout ce que va construire le petit Hans, et tout de suite vous allez en voir un exemple.

Avant d'essayer de comprendre quoi que ce soit à ce que veut dire le cheval, à ce que veulent dire la voiture le petit Hans qui est dessus, ou le déchargement, il faut que vous reteniez ceci : une voiture, un cheval, le petit Hans qui a envie de monter dessus, et qui a peur, mais qui a peur de quoi ? Que la voiture démarre avant qu'il passe sur le quai de déchargement.

Inutile de vous presser et de commencer à dire : nous connaissons cela, il a peur d'être séparé de sa mère, parce que le petit Hans vous rassure tout de suite, il dit : « *Si je suis emmené, je prendrai un fiacre et je reviendrai* ». Le petit Hans est tout à fait ferme dans la réalité. C'est donc qu'il s'agit d'autre chose, c'est donc que le fait d'être sur une voiture en face de quelque chose dont la voiture peut se séparer, peut se déplacer, et alors quand vous saurez par rapport à quoi la voiture peut se déplacer, et quand vous aurez isolé cet élément, vous le retrouverez dans mille traits de l'observation du petit Hans, à propos de l'histoire du train dans lequel il est également embarqué - c'est un de ces fantasmes qui surgit beaucoup plus tard - quand ils passent à Gmünden et qu'ils n'ont pas le temps de mettre leurs vêtements avant d'avoir pu descendre du train à temps. Et ainsi de suite, il y en aura encore beaucoup d'autres puisque l'un des derniers fantasmes du petit Hans, ce sera celui de se faire jucher par un conducteur triomphalement et tout nu sur un truc où il n'y a pas de cheval, d'y passer la nuit, et le lendemain de pouvoir continuer son voyage sur le même truc, ayant donné simplement mille florins au conducteur. Vous ne pouvez pas ne pas voir l'évidente parenté qu'il v a entre ces différentes étapes, ces différents moments de la fantasmatisation du petit Hans.

Vous verrez aussi toute la fantasmatisation autour de la brave et excellente petite Anna, qui elle à un moment est avec le petit Hans dans une autre voiture qui ressemble beaucoup aux voitures précédentes, puisqu'elles ont les mêmes chevaux d'angoisse, et qui ira chevaucher un des chevaux, à l'intérieur de ce procès, de ce premier mythe qu'on peut appeler le mythe de la voiture. Vous essayerez de voir si je puis dire, comment ces différents signifiants qui composent l'attelage - car c'est bien de cela qu'il s'agit, on parle tout le temps du cheval, mais il peut être sans voiture, il peut être avec une voiture - comment ces différents éléments qui composent l'attelage et les conducteurs, et la référence de la voiture à un certain plan fixe, à mesure que l'histoire progresse, se trouvent avoir des significations différentes.

Vous essayerez de voir ce qui là-dedans est le plus important, si c'est le rôle du signifiant comme je vous l'ai expliqué dans mon séminaire sur la lettre volée, ou si c'est précisément par le déplacement de l'élément signifiant sur les différentes personnes qui sont en que sorte prises sous son ombre, inscrites dans la possession du signifiant, si c'est en cela que consiste le progrès, dans ce mouvement tournant du signifiant autour des différents personnages auxquels le sujet est plus ou moins intéressé, qui peuvent y être pris, captivés, capturés dans le mécanisme permutatoire, si c'est en cela que consiste l'essentiel du progrès du petit Hans, ou si c'est dans le contraire, dans quelque chose dont on ne voit pas bien dans l'occasion, quelle sorte de progrès cela pourrait être. Car on ne peut dire qu'à un moment aucun des éléments de la réalité qui l'entoure n'est vraiment hors des moyens de Hans.

Il n'y a dans cette observation pas trace de ce qu'on peut appeler régression, et si vous pensez qu'il y a régression parce qu'à un moment le petit Hans fait toute l'immense fantasmagorie anale autour du Lumpf, vous vous trompez lourdement, ceci est un formidable jeu mythique, cela ne comporte à ce moment là aucune espèce de régression, le petit Hans maintient ses droits si on peut

s'exprimer ainsi, à la masturbation d'un bout à l'autre de l'observation, sans se laisser ébranler, et s'il y a quelque chose qui caractérise le style général de progrès du petit Hans, c'est précisément son côté irréductible. Et Freud lui même le souligne : c'est bien parce que l'élément génital est, chez un pareil sujet, tout à fait solide, présent, installé, résistant, très fort, qu'il ne fait pas une hystérie, mais une phobie. C'est ce qui est articulé très nettement dans l'observation.

C'est ce que nous essayerons de voir la prochaine fois, et nous verrons qu'il n'y a pas qu'un seul mythe, qu'un seul élément alphabétique employé par le petit Hans pour résoudre si on peut dire, ses problèmes, c'est-à-dire le passage d'une appréhension phallique de la relation à la mère, à une appréhension castrée des rapports à l'ensemble du couple parental. I1 v en a d'autres, il y a la fameuse histoire de la baignoire et du vilebrequin, de ce que j'ai appelé encore la dernière fois la vis. C'est quelque chose qui tourne tout entier autour de ce que j'appellerais la fonction logique des instruments fabriqués. On ne peut pas ne pas être tout à fait saisi et frappé par la façon dont se sert comme instrument logique cet enfant, d'éléments qui sont groupés autour de ces modes de coaptation très élaborés dans l'adaptation humaine, et qui permettent d'opposer à ce qui est enraciné comme on dit, ou même simplement adhérent naturellement et par opposition à un perforé, qui est le point d'appréhension au sens de crainte et de pôle redoutable devant lequel l'enfant effectivement s'arrête, l'introduction de cet élément qui est le vissé, ou encore le tenaillé, je veux dire ce qui est tenu par les tenailles, qui, vous le verrez dans ce que j'appellerais l'autre mythe, le mythe de la baignoire et du robinet, joue un rôle absolument essentiel.

C'est dans le détail de cette structuration mythique c'est-à-dire utilisant des éléments imaginaires pour l'épuisement d'un certain exercice de l'échange symbolique, que réside tout le progrès opéré par Hans, et ce qui lui permet de rendre utile cet élément de seuil, c'est-à-dire de première structuration symbolique de la réalité, qu'était sa phobie.

## 17 - LEÇON DU 10 AVRIL 1957

Notre progrès dans l'observation du petit Hans nous a amenés à mettre en valeur ce qu'on peut appeler la fonction du mythe dans la crise psychologique traversée par le petit Hans, crise inséparable de l'intervention paternelle, guidée par le conseil de Freud, cette notion globale, massive de la fonction de quelque chose qui s'appelle mythe, non par métaphore, mais techniquement tout au moins que nous supposons pouvoir être apprécié à sa juste portée, dans la mesure où cette création imaginative de Hans qui va toujours se développant à mesure des interventions adroites, ou moins adroites, ou maladroites, du père, mais assurément suffisamment bien orientées pour ne pas tarir, et à la fin stimuler cette série de productions de Hans qui se présentent à nous comme difficilement séparables, quoique ordonnables, par rapport à son symptôme, c'est à dire sa phobie.

La dernière fois nous en étions arrivés au jour anniversaire du 3 Avril, où sont relevés les propos de Hans sur le contenu de sa phobie. Le soir du même jour le père dit en somme que si son fils a pris dans son comportement plus de courage, c'est l'effet des évènements les plus récents, et notamment de l'intervention de Freud le 30 mars auprès du petit Hans. Mais si l'enfant a pris plus de courage dans son comportement, la phobie a pris elle aussi plus d'ampleur. En effet ce jour, la phobie semble s'enrichir dans cette ambiguïté évidemment indiscernable, s'enrichir tout autant, et même de détails de portée et d'incidence plus fines, plus compliqués en même temps, à mesure que Hans sait mieux en confier la portée, le mode sous lequel cette phobie le presse et le suborne.

C'est bien en effet à quelque renversement dans votre esprit, ou plus exactement de rétablissement dans votre esprit, de la véritable, fonction, et du symptôme et de ses productions diversement qualifiées, que 1'on a résumé sous le nom de symptômes transitoires de l'analyse, que je m'efforce ici. Et pour résumer devant vous la portée de ce que notre approche veut dire, je pourrais essayer de poser un certain nombre de termes, de définitions et de règles du même coup.

Je vous l'ai dit la dernière fois, il faut distinguer si nous voulons faire un travail qui soit vraiment analytique, vraiment freudien, vraiment conforme aux exemples majeurs que Freud a développés pour nous, nous devons nous apercevoir de quelque chose qui ne se comprend, ne se confirme que de la distinction du signifiant et du signifié. Je vous l'ai dit, aucun des éléments signifiants de la phobie, et il y en a beaucoup auxquels on peut s'arrêter, le premier bien entendu c'est le cheval, et il est impossible d'aucune façon de considérer ce cheval comme quelque chose qui serait purement et simplement un équivalent par exemple de la fonction du père.

On peut très rapidement - c'est une voie facile - dire que c'est une carence du père que, selon la formule classique de Totem et Tabou, le cheval vient là comme une sorte de néo-production ou d'équivalence qui de quelque façon, le représente, l'incarne, joue un rôle déterminé par ce qui semble bien en effet

être la difficulté à ce moment là, et ce qui est même conforme à ce que je suis en train de vous enseigner là, à savoir le passage de l'état préœdipien au moment - au sens physique du mot moment - au moment oedipien. Ce qui est tout à fait bien entendu incomplet, insuffisant, le cheval n'est pas simplement ce cheval qu'en effet peut-être à la fin il pourra être, au moment où Hans voyant passer dans la rue un cheval, avec l'air fier il s'écrie quelque chose d'équivalent à la fierté virile de ce cheval qui évoque le père, à un moment de la fin du traitement, il a cette fameuse conversation avec son père où il lui dit quelque chose comme : « *Tu dois être en colère contre moi, tu dois m'en vouloir d'occuper telle ou telle place, ou d'accaparer l'attention de ma mère et d'occuper ta place dans son lit* », et malgré les dénégations du père qui lui dit en effet qu'il n'a jamais été méchant.

Pour un instant l'enfant, sans aucun doute dûment endoctriné depuis quelque temps, fait surgir le mythe oedipien avec une impérativité tout à fait spéciale, qui n'a pas manqué d'ailleurs de frapper certains auteurs, nommément Fliess qui a fait là-dessus un article paru dans le numéro consacré au centenaire de Freud (Jan - fév. 1956)[52].

Le cheval avant de remplir d'une façon terminale cette fonction métaphorique si l'on peut dire, a joué bien d'autres rôles. Le cheval quand il est attelé - et au 3 avril nous avons là-dessus toutes les explications possibles données par le petit Hans - ce cheval doit-il être attelé, ou non attelé, à une voiture à un cheval, ou à deux chevaux ? Dans chaque cas il y a une signification différente. Ce qui nous apparaît en tout cas c'est qu'à ce moment, si le cheval est symbolique de quelque chose, c'est comme la suite le montrera d'une façon plus développée, qu'il est symbolique par un certain côté, de la mère, il est également symbolique du pénis. En tout cas il est irréductiblement lié à cette voiture, laquelle est elle-même une voiture chargée, comme Hans y insiste pendant la séance du 3 avril, celle dans laquelle il explique quel est son intérêt, quel est l'ordre de satisfaction qu'il doit à tout le trafic qui se passe devant la maison autour de ces voitures qui arrivent et repartent, et qui pendant qu'elles sont là, sont déchargées, rechargées.

L'équivalence peu à peu apparaît de la fonction de la voiture, du cheval aussi du même coup, avec quelque chose qui est évidemment d'un bien autre ordre, qui suggère ce qui se rapporte essentiellement à la grossesse de la mère - nous dit l'observation, Freud et le père - qui était essentiellement liée au problème de la situation des enfants dans le ventre de la mère, de leur issue. Le cheval aura donc à ce moment une tout autre portée, une tout autre fonction.

De même un autre élément fait pendant un long moment sujet d'interrogation pour le père comme pour Freud, c'est le fameux **Krawall** c'est l'idée de bruit, de tumulte, de bruit désordonné, avec quelques prolongements qui font qu'il peut paraît-il aller jusqu'à être utilisé pour désigner un esclandre, un scandale. Dans tous les cas apparaît le caractère inquiétant, spécialement



[52] Fliess R., *Phylogenetic versus ontogenetic experience*, I.J.P. 37, p. 46 - 60.

angoissant du **Krawall** tel qu'il est appréhendé par le petit Hans quand il peut se produire après que le cheval soit tombé, ce qui a été un des évènements à son propre dire, précipitants pour lui, **Umfallen,** de la valeur phobique du cheval. C'est le moment de cette chute qui s'est produite une fois et qui se trouvera dès lors dans l'arrière-plan de la crainte. I1 y a ce qui peut arriver à certains chevaux, spécialement aux gros chevaux attelés à de grosses voitures, à des voitures chargées. Cette chute s'accompagne du bruit du piaffement du cheval, et ce **Krawall** reviendra au cours de l'interrogatoire du petit Hans, sous plus d'un angle.

A la vérité jamais d'une façon avérée à aucun moment de l'observation, quelque chose nous sera donné qui serait une sorte d'interprétation du **Krawall.** Il faut remarquer d'ailleurs que tout au cours de l'observation, dans le cas du petit Hans, Freud comme le père seront amenés à rester dans le doute, dans l'ambiguïté, même dans l'abstention. On peut dire quant à l'interprétation d'un certain nombre d'éléments, qu'il s'avère qu'ils pressent l'enfant d'avouer, qu'ils lui suggèrent toutes les équivalences et toutes les solutions possibles, sans obtenir de lui autre chose que des évasions, des allusions, des échappatoires, parfois même on a l'impression que par certains côtés l'enfant se moque.

Ceci n'est pas douteux, le caractère parodique de certaines des productions, des fabulations de l'enfant, est manifeste dans l'observation, principalement de tout ce qui se passe autour de ce que je pourrais appeler le mythe de la cigogne que le petit Hans fait si riche et si luxuriant, si chargé d'éléments humoristiques. Ce côté parodique si caricatural de certaines des productions de l'enfant, est bien de nature à avoir frappé les observateurs eux-mêmes, et tout ceci en fin de compte est fait pour nous mettre au cœur de ce quelque chose qui se rétablit dans une perspective non pas d'incomplétude de l'observation, mais au contraire dans une perspective de phase démonstrative caractéristique de l'observation.

Ca n'est pas une de ses insuffisances, c'est au contraire par cette voie qu'elle doit nous montrer le chemin d'un mode de compréhension de ce dont il s'agit dans cette formation symptomatique, à la fois déjà si simple et déjà si riche, qu'est la phobie, et d'autre part dans le travail lui-même, et ceci s'exprime, retrouvé sa place. Il n'y a pas de meilleure illustration de cette observation dans la mesure où justement c'est une observation freudienne, c'est-à-dire une observation intelligente.

Nous voyons essentiellement le signifiant comme tel se distinguer du signifié. Le signifiant symptomatique était essentiellement constitué de telle sorte qu'il est de nature à recouvrir au cours de développement et de l'évolution, les signifiés les plus multiples, les plus différents, que non seulement il est de nature à ce qu'il puisse faire cela, mais que c'est sa fonction que le fait, l'appareil, l'ensemble des éléments signifiants qui nous sont donnés au cours de la tranche d'observation que constitue Hans, est fait de cette sorte que nous devons nous imposer, si nous voulons que cette observation ne soit pas purement et simplement une énigme, une observation confuse, ratée et pourquoi celle-ci serait-elle ratée, et non pas telle ou telle autre à laquelle nous avons l'habitude de nous référer, à ceci près que ne peut manquer de nous frapper tout le caractère arbitraire,

sollicités, systématique dès interprétation, tout spécialement dans le cas des observations et des interprétations analytiques vis-à-vis de l'enfant.

Ici nous avons le témoignage - justement dans la mesure où cette observation est remarquablement riche et complexe - qui nous est donné dans ce registre des plus rares par leur abondance, parce que si on a un sentiment quand on y pénètre, c'est bien à tout instant celui de s'y perdre.

Un certain nombre de règles que je voudrais ici proposer à ce sujet, peuvent se formuler à peu près ainsi, que dans une analyse d'enfant ou aussi bien d'adulte, nul élément que nous pouvons considérer comme signifiant au sens où nous le promouvons ici, c'est-à-dire soit un objet, une relation ou un acte symptomatique, que cet objet, cette relation ou cet acte symptomatique soit primitif, en quelque sorte encore confus comme le premier surgissement de ce cheval, quand il apparaît après un certain intervalle où se manifeste l'angoisse de l'enfant, et où le cheval va jouer là une fonction qu'il s'agit de définir, elle apparaît déjà bien singulièrement marquée de ce quelque chose de dialectique.

C'est bien ce que nous essayons de saisir, déjà suffisamment sensible dans le fait que c'est au moment précis où il s'agit que sa mère s'en aille. C'est cela l'angoisse : il a peur que le cheval rentre dans la chambre. D'autre part qu'est-ce qui rentre dans la chambre ? C'est lui, le petit Hans.

A tout propos nous voyons donc là une double relation très ambiguë, qui est à la fois liée à la fonction de la mère à ce moment là par la voie d'une tonalité sentimentale de l'angoisse, mais d'autre part aussi au petit Hans par son mouvement et son acte. Déjà le cheval, dès qu'il apparaît, est chargé d'une profonde ambiguïté, il est déjà un signe propre à tout faire, très exactement comme l'est un signifiant typique. Dès que nous aurons fait trois pas dans l'observation du petit Hans, nous verrons cela à tout instant déborder de tous les côtés.

Nous posons la règle : nul élément signifiant, étant donné qu'il est ainsi défini : objet, relation ou un acte symptomatique dans la névrose par exemple, ne peut être considéré comme ayant une portée univoque, comme étant d'aucune façon équivalent comme tel à aucun de ces objets, relations, voire même actions imaginaires - je dis dans notre registre - qui sont ce sur quoi se fonde la notion de relation d'objet toujours telle qu'elle est utilisée maintenant. De nos jours la relation d'objet avec ce qu'elle comporte de normatif, de progressif dans la vie du sujet, de génétiquement défini, de développement mental, est quelque chose qui est du registre imaginaire, qui bien entendu n'est pas sans valeur, qui d'un autre côté quand on essaye de l'articuler présente tous les caractères de contradiction intenable que j'ai dû vous dire pour vous caricaturer de la façon la plus évidente - dans les deux volumes parus au début de l'année, il n'y avait qu'à lire le texte qui était devant nous - les contradictions mêmes du jeu de cette notion à partir du moment où elle essaye de s'exprimer dans l'ordre d'une relation prégénitale qui se génitalise, avec l'idée de progrès que cela comporte. Nous sommes tout de suite dans des contradictions et il s'agit d'ordonner là-dessus les termes de la façon même la plus sommaire.

Donc si nous suivons ce qui pour nous est règle d'or et qui repose sur la notion que nous avons de la structure de l'activité symbolique, les éléments signifiants d'abord doivent être définis pour leur articulation avec les autres éléments signifiants, et c'est en ceci qu'est le rapprochement avec la théorie récente du mythe telle qu'elle s'est imposée d'une façon singulièrement analogue à la façon dont simplement l'appréhension des faits nous force aussi d'articuler des choses de la façon dont pour l'instant je les articule, qui est ce qui guide M. Lévi-Strauss dans son article dans le *Journal of American Folklore*[53]. (Oct.-déc. 1955).

Par quoi la notion d'une étude structurale du mythe est-elle ouverte dans le texte de M. Lévi-Strauss ? C'est par cette remarque qu'il emprunte d'ailleurs lui-même intentionnellement à quelqu'un de ses confrères, à Regard, pour dire que s'il y a d'abord une chose que nous devons renverser, c'est cette position qui a été prise au cours des âges et qui a consisté à rejeter les interprétations psychologiques au nom de je ne sais quelle prévention intime anti-intellectualiste, d'un domaine présumé intellectuel dans un terrain qualifié d'affectif. Il en résulte dit très formellement cet auteur, qu'aux défauts déjà inhérents à ce qu'on appelle l'école psychologique - c'est-à-dire l'école qui cherche dans son analyse des mythes, à en retrouver la source dans cette soi-disant constante de la philosophie humaine, je dirais comme étant en quelque sorte générique - on cumule déjà avec ces inconvénients cette erreur difficile de faire dériver des idées bien définies, clairement découpées, comme toujours ce sont les choses auxquelles nous avons affaire, autant dans le mythe que dans une production symptomatique.

Au nom de je ne sais quel intellectualisme, nous sommes amenés à ramener à une pulsion confuse, quelque chose qui chez le patient se présente d'une façon très généralement articulée, c'est même ce qui en fait le paradoxe, c'est même ce qui à nos yeux le fait apparaître comme parasite. Il suffit simplement que nous ne confondions pas ce qui est jeu mental, je ne sais quelle superfluidité de déduction intellectuelle qui ne peut se qualifier ainsi que dans une perspective de la rationalisation du délire par exemple, ou du symptôme, qui est quelque chose de tout à fait dépassé puisque dans notre perspective nous avons au contraire la notion que ce jeu du signifiant s'empare du sujet et le prend bien au-delà de tout ce qu'il peut en intellectualiser, mais ce qui n'en est pas moins le jeu du signifiant avec ses lois propres.

Pour tout dire, ce que nous voyons, ce qui est sensible, ce que je voudrais présentifier à vos yeux par une sorte d'image, qu'est-ce que c'est ?

Nous en avons la notion quand nous voyons le petit Hans peu à peu nous sortir ces fantasmes, et aussi bien dans une certaine perspective quand nous avons les yeux assez décillés pour cela. C'est le développement d'une névrose. Quand nous commençons d'en apercevoir l'histoire, le développement chez le



[53] op. cité p 226.

sujet, la façon dont le sujet y a été pris, enserré, je dirais que c'est quelque chose dans lequel il n'entre pas de face, il y entre en quelque sorte à reculons. Il semble que le petit Hans, au moment où est surgie au-dessus de lui cette ombre du cheval, entre lui-même peu à peu, dans un décor qui s'ordonne et s'organise, s'édifie autour de lui, mais...qui le saisit bien plus que lui ne le développe. C'est le côté articulé avec lequel ce délire prend son développement car je dis le délire presque comme un lapsus, c'est quelque chose qui n'a rien à faire avec une psychose, mais pour lequel le terme n'est pas inapproprié. Nous ne pouvons d'aucune façon nous satisfaire d'une déduction de .....

A partir de vagues émotions, dit M. Lévi-Strauss, l'impression que nous avons, c'est que dans l'édification idéique qui, si nous pouvons l'appeler ainsi dans le cas du petit Hans, est quelque chose qui a sa motivation propre, son plan propre, son instance propre, qui répond peut-être à tel ou tel besoin, ou à telle ou telle fonction, assurément pas à quoi que ce soit qui puisse à aucun moment se justifier de telle pulsion, de tel élan, de tel mouvement émotionnel particulier qui s'y transposerait, qui s'y exprimerait purement et simplement, c'est d'un bien autre mécanisme qu'il s'agit, et qui nécessite ce quelque chose qui s'appelle l'étude structurale du mythe dont le premier pas, dans la première démarche, est de ne jamais considérer aucun des éléments signifiants indépendamment les autres qui viennent à surgir, et en quelque sorte à le révéler, mais j'entends à le révéler et à le développer même sur le plan d'une série d'oppositions qui sont d'abord et avant tout de l'ordre combinatoire.

Ce que nous voyons produire au cours du développement de ce qui se passe chez le petit Hans, c'est le surgissement, non pas d'un certain nombre de thèmes qui auraient plus ou moins leur équivalence affective ou psychologique comme on dit, mais d'un certain nombre de groupements d'éléments signifiants qui se transposent progressivement d'un système dans un autre.

Exemple : puisqu'il s'agit d'illustrer ce que je suis en train de vous dire, nous avons eu après les premières tentatives d'éclaircissement du père dirigées par Freud, un dégagement dans le cheval de cet élément spécialement pénible qui va faire que Hans réagit au premier éclaircissement qu'a donné Freud par cette compulsion à regarder le cheval. Puis ensuite nous trouvons quelque chose dans la suite des interventions du père, où nous pouvons voir que l'enfant se trouve à certains moments soulagé par l'aide interdictive que le père lui apporte concernant sa masturbation. Nous approchons plus près d'une première tentative d'analyse du souci de Hans concernant ce qui se rapporte à son organe urinaire, le **Wiwimacher** comme il l'appelle. Et à ce moment là nous voyons qu'il y a quelque chose qui est dans la voie de l'éclaircissement réel, ce quelque chose de fort que fait le père pour rejoindre plus directement ce qu'il pense être seulement le support réel de l'angoisse de l'enfant, c'est à savoir que les petites filles n'en ont pas - Freud l'a incité à intervenir dans ce sens - et que lui en a. Assurément Hans accuse le coup, et à ce propos d'une façon dont la signification n'échappe pas à Freud, nous souligne que son *fait-pipi* est adhérent ou enraciné, que c'est quelque chose qui poussera, croîtra avec lui.

Ne voilà-t-il pas assurément déjà ébauché quelque chose qui paraît être dans le sens de rendre en quelque sorte inutile le support phobique, si c'est bien en effet purement et simplement l'équivalent de cette angoisse liée à l'appréhension, d'un réel qui jusque là n'a pas été pleinement réalisé par lui. Nous voyons surgir à ce moment là le fantasme de la grande girafe et de la petite girafe dont je vous ai montré le caractère qui nous rejette dans le champ d'une création dont le style, donc l'exigence symbolique est quelque chose de tout à fait saisissant. Je le répète pour certains qui n'étaient pas ici : j'ai donné une portée qui ne peut pas être donnée autrement que dans notre perspective, au fait que pour Hans il n'y a pas de contradiction du tout, ni même d'ambiguïté, dans le fait qu'une des girafes, peut-être la petite, peut être une girafe chiffonnée, et une girafe chiffonnée, c'est une girafe qu'on peut chiffonner comme cela : il nous le montre.

Le caractère de passage ici d'un objet qui jusque là a eu sa fonction imaginaire à une sorte d'intervention de symbolisation radicale formulée par le sujet lui-même comme telle, soulignée par le geste qu'il fait ensuite de s'emparer, d'occuper si l'on peut dire cette position symbolique - il s'assoit dessus, et ceci en dépit des cris et des protestations de la grande girafe - est là chez le petit Hans quelque chose de tout spécialement satisfaisant. Ce n'est pas un rêve, c'est un fantasme qu'il a fabriqué lui-même. Il est venu pour en parler dans la chambre de ses parents, il le développe.

La perplexité dans laquelle on reste à propos de ce dont il s'agit, une fois de plus d'ores et déjà est là bien marquée. Vous remarquerez l'oscillation dans l'observation elle-même, cette grande et cette petite girafe sont d'abord pour le père, lui, le père, et la mère. Néanmoins il s'exprime de la façon la plus formelle en disant que la grande girafe c'est la mère, et que la petite c'est son membre. Voilà donc une autre forme de la valeur du rapport de ces deux signifiants. Mais est-ce que cela va seulement nous suffire ? Assurément pas puisque de par l'intervention du père qui dit à un moment à la mère : « *Au revoir, grande girafe !* » en s'adressant à sa femme, et qui souligne à l'enfant que sa mère, c'est la grande girafe, l'enfant répond - qui jusque là a admis un registre interprétatif différent - de la façon suivante, et la traduction française n'en fait pas passer, je pense la pointe et la portée : il ne dit pas « *c'est vrai* » comme on l'a traduit, mais il dit « *pas vrai* », et il ajoute : « *et la petite girafe c'est Anna* ».

Que touchons-nous là du doigt ? C'est encore un mode d'interprétation, et que vient-il faire là ? Est-ce vraiment sur Anna, et à l'occasion sur son **Krawall,** car beaucoup plus loin dans l'observation nous verrons apparaître la petite Anna comme bien gênante par ses cris, exactement un cri qui ne peut pas - à condition que nous ayons toujours l'oreille ouverte à l'élément signifiant -pour nous être identifié au cri de la mère dans ce fantasme. Que veut dire en fin de compte, et uniquement cette ambiguïté ? Ce qui apparaît à ce moment là de gaieté, voire déjà de pointe de raillerie dans le « *pas vrai* » de Hans, c'est quelque chose qui à soi tout seul nous désigne ce par quoi le père essaye de faire des correspondances deux par deux entre les deux termes de la relation symbolique et tel ou tel élément imaginaire ou réel qui serait là pour représenter.

Le père fait fausse route, à tout instant Hans est près de lui faire la démonstration que ce n'est pas cela, et ce ne sera jamais cela. Pourquoi ne serait-ce jamais cela ? Parce que ce à quoi Hans a affaire au moment où surgit sa phobie, au moment de l'observation où nous parlons, c'est à quelque chose avec quoi il a à se débrouiller, c'est à une certaine appréhension de certains rapports symbolique qui ne sont pas jusque-là constituées pour lui, qui ont valeur propre de relation symbolique, qui ont rapport à ce fait que l'homme, parce qu'il est homme, est mis en présence de problèmes qui sont des problèmes de signifiant comme tel, en ce que le signifiant est introduit dans le réel par son existence même de signf5ant, à savoir parce qu'il y a des mots qui se disent par exemple, ou parce qu'il y a de phrases qui s'articulent et qui s'enchaînent, liées par un médium, une copule de l'ordre du pourquoi ou du parce que.

L'existence du signifiant introduit dans le monde de l'homme ce quelque chose qui, comme je crois que dans un temps j'exprimais à la fin d'une petite introduction au premier numéro de la Psychanalyse, fait que c'est à croiser diamétralement le cours des choses que le symbole s'attache, pour lui donner un autre sens, c'est à des problèmes de création de sens, avec tout ce que cela comporte de libre, d'ambigu, de ce qu'il est possible à tout instant de réduire au néant par le côté complètement arbitraire qu'il y a dans l'irruption du mot d'esprit. A tout instant Hans, comme un petit **Tomtit** dans *Alice au Pays des Merveilles*, est capable de dire : les choses sont ainsi parce que je le décrète ainsi, et parce que je suis le maître, ce qui n'empêche pas qu'il soit à ce moment complètement subordonné à la solution du problème qui pour lui surgit d'un besoin de réviser ce qui a été jusque là son mode de rapports au monde maternel, celui qui était déjà organisé sur une certaine dialectique, sur cette dialectique du leurre dont je vous ai souligné l'importance, entre lui et la mère. Lequel ou laquelle a le phallus ou ne l'a pas ? Qu'est-ce que désire la mère quand elle désire autre chose que moi, l'enfant ?

C'est là que l'enfant était, et il s'agit pour lui - exactement comme nous le voyons dans un mythe, toujours à partir du moment où nous sommes entrés dans cette analyse correcte où nous voyons qu'un mythe est toujours une tentative d'articulation de solution d'un problème, c'est-à-dire qu'il s'agit de passer d'un certain mode, disons, d'explication de la relation au monde du sujet ou de la société en question, à une transformation nécessités par le fait que des éléments différents nouveaux viennent en contradiction avec la première formulation, et exigent en quelque sorte un passage qui comme tel est impossible, qui comme tel est une impasse. Ceci donne sa structure au mythe - de même Hans est confronté à ce moment là à quelque chose qui nécessite la révision de la première ébauche de système symbolique qui structurait sa relation à la mère. Et c'est de cela qu'il s'agit avec l'apparition de la phobie, mais bien plus encore avec le développement de tout ce qu'elle emporte avec elle comme élément signifiant. C'est à cela qu'est confronté Hans, et qui de ce même fait lui fait apparaître dérisoire toute tentative de lecture parcellaire à laquelle à tout instant le père s'efforce.

Je ne peux pas à propos du style de réponses de Hans, ne pas vous demander de vous rapporter aux passages absolument admirables que constitue toute cette immense oeuvre de Freud encore à peine exploitée pour notre expérience qui s'appelle le **Witz**, cet ouvrage dont il n'y a peut-être aucun équivalent dans ce qu'on peut appeler la philosophie psychologique, parce que je ne connais pas un ouvrage qui ait apporté une chose aussi neuve et aussi tranchée que cet ouvrage - tous les ouvrages sur le rire, qu'ils soient de Bergson ou d'autres, seront toujours d'une pauvreté lamentable à côté de celui-ci.

Qu'est-ce qui nous est apporté d'essentiel dans le Witz de Freud ? C'est qu'il pointe directement sans fléchissement, sans s'égarer dans des considérations à ce qui est l'essentiel de la nature du phénomène. Ce qu'il met dès le premier chapitre au premier plan, comme dans le rêve, c'est que d'abord « *le rêve est un rébus* »[54]. Personne ne s'en aperçoit, cette phrase est passée complètement inaperçue. De même on ne semble pas s'être aperçu que l'analyse du trait d'esprit commence avant tout par quelque chose qui est le fameux tableau familier de l'analyse du phénomène de condensation en tant que fabrication fondée sur le signifiant, sur la superposition du familier et millionnaire. Et tout ce qu'il va développer dans la suite va consister à nous montrer que c'est au niveau de ce cas d'anéantissement que se situe ce terme véritablement détruisant, disrompant le jeu du signifiant comme tel par rapport à ce qu'on peut appeler l'existence du réel, et qui a joué avec le signifiant. A tout instant l'homme met en cause son monde jusqu'à sa racine, et la valeur du trait d'esprit - c'est cela qui le distingue du comique - c'est sa possibilité de jouer sur, si l'on peut dire, foncier non-sens de tout usage du sens, le caractère à tout instant possible a mettre en cause de tout sens en tant qu'il est fondé sur un usage du signifiant, c'est-à-dire sur quelque chose qui en soi-même est profondément paradoxal par rapport à toute signification possible puisqu'il y a l'instauration dans cet usage, c'est cet usage même qui crée ce qu'il est destiné à soutenir.

La distinction est des plus claire entre ces domaines de l'esprit, avec le domaine du comique. Quand Freud touchera au comique, il ne l'abordera dans ce livre que secondairement et pour l'éclairer par son opposition avec l'esprit, et d'abord il rencontrera les notions d'intermédiaire, et il nous fera apercevoir la dimension du naïf. C'est pour cela que je fais cette digression dans la dimension du naïf, c'est-à-dire ce naïf si ambigu. Puisqu'il existe, d'un côté, il faut bien le définir pour voir ce qui peut surgir de ce comique, des manifestations du naïf, d'un autre côté nous voyons bien à quel point ce naïf est quelque chose d'intersubjectif. La naïveté de l'enfant, c'est nous qui lui impliquons, et d'une certaine façon il plane toujours sur la naïveté de l'enfant quelque doute.

Pourquoi ? Là aussi une fois encore prenons un exemple. Freud commence son illustration du naïf par quelque chose qui est l'histoire des enfants qui le soir font une grande réunion d'adultes en leur ayant promis de leur faire une petite représentation théâtrale, et le guignol commence à s'agiter. Les jeunes acteurs, dit Freud, commencent à raconter l'histoire d'un mari et d'une femme qui sont dans la plus profonde misère, ils essayent de sortir de leur état, et



[54] Le mot d'esprit dans ses rapport avec l'Inconscient, 1905, Gallimard.

le mari part vers des pays lointains. I1 revient ayant accompli d'immenses exploits, chargé de nombreuses richesses, faisant état de sa prospérité devant sa femme. Sa femme l'écoute, elle ouvre un rideau qui est au fond de la scène, et elle lui dit : « *Regarde, moi aussi j'ai bien travaillé quand tu étais parti* ». Et on voit au fond dix poupées rangées.

Voilà l'exemple que donne Freud pour illustrer la naïveté, c'est-à-dire une de ces formes de comique où la décharge surgirait si la définition du comique s'y impliquait de quelque chose qui consisterait en une espèce d'économie spontanément réalisée dans quelque chose qui, dans un ordre différent, dit par une bouche moins naïve, comporterait une part de tension, allant même jusqu'à un certain degré à engendrer la gêne. C'est quelque chose du fait que l'enfant va directement, sans se donner la moindre peine supposée, à une énormité, que ceci déclenche quelque chose qui devient le rire, c'est-à-dire qui devient très drôle, avec ce que ce mot drôle peut comporter de résonance étrange.

Mais de quoi s'agit-il ? Si à cette occasion nous sommes dans un domaine limitrophe du comique, l'économie dont il s'agit c'est très précisément l'économie qui est faite de ce qu'aurait dû subir une construction comme celle-là, si on voulait évoquer les mêmes choses partant de la bouche d'un adulte. L'enfant réalise en quelque sorte directement ce quelque chose qui nous, porte au comble de l'absurde, il fait en quelque sorte ce qu'on appelle un trait d'esprit naïf, c'est une histoire drôle, elle déclenche le rire parce qu'elle est dans la bouche d'un enfant, et ce qui laisse aux adultes tout le champ pour s'esbaudir : ces gosses sont impayables ! Et ils sont supposés avoir en toute innocence et du premier coup, trouvé cela qu'un autre se serait donné forcément beaucoup plus de peine à trouver, ou qu'il aurait fallu qu'il enrichisse de quelque subtilité supplémentaire pour que ça puisse à proprement parler passer pour drôle.

Mais cela nous permet de voir aussi que cette ignorance à laquelle il est donné de faire bouche, il n'est pas absolument sûr qu'elle soit totale et pour tout dire la perspective du naïf dans laquelle nous incluons les histoires infantiles quand elles ont ce caractère déconcertant qui chez nous déclenche le rire, cette naïveté n'est pas toujours, nous le savons très bien, quelque chose que nous devrions prendre au pied de la lettre. Il y a être naïf, et feindre d'être naïf. Ici une naïveté feinte, c'est très précisément ce qui restitue à ce jeu de la comédie enfantine tout son caractère d'esprit des plus tendancieux, comme s'exprime Freud, et il s'en faut d'un rien, après tout précisément de la supposition que cette naïveté n'est pas complète, pour que ce soit eux qui prennent le dessus et qui effectivement soient les maîtres du jeu.

En d'autres termes, ce quelque chose que Freud également met en évidence et à quoi je vous prie de vous reporter sur le texte, c'est que le trait d'esprit comporte toujours la notion d'une troisième personne : on raconte un trait d'esprit de quelqu'un, devant quelqu'un d'autre, qu'il y ait ou non réellement les trois personnes, il y a toujours cette ternarité nécessaire, essentielle dans le déclenchement du rire par le trait d'esprit, alors que le comique se contente d'un rapport duel, le comique peut être déclenché simplement entre deux

personnes. La vue d'une personne qui tombe par exemple, ou qui se met à opérer par des voies absolument démesurées pour réaliser une action ou un effort qui nous était plus simple, est quelque chose qui à soi tout seul peut et suffit, nous dit Freud, à déclencher la relation du comique dans ce naïf. Nous voyons essentiellement que la perspective de la troisième personne, si elle reste virtuelle, est toujours plus ou moins impliquée. En d'autres termes, qu'au-delà de cet enfant que nous tenons pour naïf, il y a qu'un .autre, qui est bien après tout celui que nous supposons pour que ça nous fasse tellement rire, il se pourrait bien après tout qu'il feigne de feindre, c'est-à-dire qu'il affecte d'être naïf.

Cette dimension du symbolique, c'est exactement ce qui à tout instant se laisse sentir dans cette sorte de jeu de cache-cache, de moquerie perpétuelle qui est ce qui colore, ce qui donne le ton de toutes les répliques de Hans à son père. A un autre moment nous verrons un phénomène comme celui là se produire, le père l'interroge : « *Qu'as-tu pensé quand tu as vu le cheval tomber ?* », et à propos duquel nous dit Hans, il aurait attrapé la bêtise. « *Tu as pensé, dit le père, qu'avec ses gros sabots le cheval était mort* ». Il est bien certain que comme le père le note par la suite c'est avec un petit air tout à fait sérieux que au premier temps, Hans réplique : « *Oui, oui en effet j'ai pensé cela* »; et puis tout d'un coup il se ravise, il se met à rire - ceci est noté - et il dit : « *Mais non, ce n'est pas vrai, c'est seulement une bonne plaisanterie que je viens de faire en disant cela* ».

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? L'observation est ponctuée de tous ces petits traits. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire, sinon qu'après s'être laissé prendre un instant à l'écho tragique si l'on peut dire, de la chute du cheval - est-il bien sûr qu'il y a cet écho tragique, occasionnellement avec bien d'autres, dans la psychologie du petit Hans - tout d'un coup l'enfant pense à l'autre, à ce père moustachu, binoclard que Freud nous représente et qu'il a vu à la consultation à côté du petit Hans, un drôle de petit bonhomme tout bichonnant, et l'autre qui est là, pesant, avec plein de reflets dans ses lunettes, appliqué, plein de bonne volonté. Un instant Freud vacille, il s'agit à ce moment là de ce fameux noir qu'il y a devant la bouche des chevaux sur lequel ils sont là à s'interroger, à chercher ce que ça veut dire avec une lanterne, quand Freud se dit : mais la voilà la longue tête, c'est cet âne là pour tout dire ! Et quand je dis c'est cet âne là, dites-vous bien quand même que cette espèce de noir violent qui est là et jamais élucidé devant la bouche du cheval, c'est quand même bien cette béance réelle toujours cachée derrière le voile et le miroir, et qui ressort du fond toujours comme une tâche, et que pour tout dire, en fin de compte cette sorte de court-circuit dans un caractère supérieur divin, et non sans humour, de la supériorité professorale, et cette appréciation dont l'expérience et les confidences des contemporains nous montrent qu'elle était toujours assez prête à surgir de la bouche de Freud qui s'exprime en lettres françaises par la troisième lettre suivie de trois petits points : « *Quel brave président c'est...* ».

J'ai devant moi quelque chose qui vient recouper et rejoindre l'intuition du caractère fondamentalement abyssal de ce qui est là devant lui, qui sort du fond.

Alors nul doute que dans ces conditions le petit Hans mène assez bien et à tout instant le jeu, quand il se reprend, quand il rit, quand il annule tout d'un coup toute une longue série de ce qu'il vient de développer devant le père. A tout instant nous avons l'impression précisément que ce qu'il lui dit, c'est « *Je te vois venir...* ». Evidemment au premier abord, le mot mort, il l'accepte comme équivalent de tombé, mais au second temps il se dit : « *Tu me répètes la leçon du professeur* », c'est-à-dire c'est très précisément ce que le professeur vient d'insinuer, à savoir qu'il en veut fort à son père, jusqu'à vouloir sa mort. Tout aussi bien ce quelque chose vient donc contribuer aux règles qui sont les nôtres, je vous l'ai dit, d'abord pour repérer les signifiants de cette valeur essentiellement combinatoire par où l'ensemble des signifiants mis en jeu viennent là pour restructurer le réel en y introduisant cette nouvelle relation combinée. Puisqu'il faut reprendre notre référence au premier numéro de *La Psychanalyse*, ce n'est pas pour rien que sur la couverture on trouve le symbole de la fonction du signifiant comme tel[55]. Le signifiant est un point dans un domaine de significations, par conséquent les significations ne sont pas reproduites, mais transformées, recrées.

C'est de cela qu'il s'agit, et c'est pourquoi nous devons toujours centrer notre objectif, notre question, nous devons voir quel est le tour de signifiant qu'a opéré le petit Hans pour, partant de quoi, arriver à quoi ? Je veux dire le tour, c'est-à-dire à chacune de ces étapes qu'il parcourt, les cinq premiers mois de l'année 1908 au cours desquels successivement nous voyons le petit Hans s'intéresser à ce qui se charge et ce qui se décharge, ou à ce qui entre en mouvement tout d'un coup, d'une façon plus ou moins brusque, et qui est également susceptible de l'arracher prématurément de son quai de départ. Toute cette liaison des éléments signifiants diversement fantasmatiques, autour des thèmes du mouvement, ou plus exactement si vous le permettez, le thème de tout ce qui dans le mouvement est modification, accélération, et pour tout dire le mot branle, est un élément absolument essentiel dans toute la structuration des premiers fantasmes, et qui de là peu à peu fait surgir d'autres éléments parmi lesquels nous ne pouvons pas ne pas donner une attention toute spéciale à ce qui se passe autour des deux culottes de la mère, l'une jaune et l'autre noire.

Ce passage, hors des perspectives qui sont celles auxquelles j'essaye de vous introduire, est absolument incompréhensible. Le père - c'est le cas - y perd son latin. Quant à Freud lui-même, il dit simplement que le père a inévitablement brouillé le terrain, néanmoins il nous indique à la fin un certain nombre de perspectives : sans doute le père a-t-il méconnu une opposition fondamentale qui doit être sans doute liée à des perceptions auditives différentes, concernant



[55] voir note 1 page 360.

l'urination de l'homme et de la femme, par exemple. Mais nous voyons aussi que dans une note Freud nous dit ce que veut dire le petit Hans à ce moment, et le petit Hans dit des choses très incompréhensibles. Sans doute le petit Hans veut-il nous dire qu'à mesure que la culotte est portée, elle devient plus noire, ceci après de nombreux développements où on s'aperçoit que quand elle est jaune, elle a pour lui telle valeur, quand elle est noire elle ne l'a pas, quand elle est séparée de la mère ça lui donne envie de cracher, quand la mère la porte, ça ne lui donne pas envie de cracher. Bref, Freud insiste et dit : sans aucun doute ce que le petit Hans veut nous indiquer ici, c'est que la culotte a pour lui une fonction toute différente pendant qu'elle est portée par la mère, ou quand elle ne l'est pas.

Nous avons donc assez d'indications pour voir que Freud lui-même se dirige vers une amorce si on peut dire, de relativation dialectique totale de ce couple, la culotte jaune et la culotte noire, qui s'avère au cours de la longue et compliquée conversation au cours de laquelle le petit Hans et son père essayent de débrouiller ensemble la question, qui s'avère à tout instant ne prendre de valeur que de manifester une série d'oppositions qu'il faut chercher dans des traits qui passent d'abord pour tout à fait inaperçus, en tout cas qui passent radicalement inaperçus quand on cherche à identifier massivement la culotte jaune à quelque chose qui serait par exemple l'urination, et la culotte noire à quelque chose que l'on appelle dans le langage de **Hans**, le **Lumpf,** la défécation. Et on a tout à fait tort d'identifier le **Lumpf** à la défécation, et d'omettre cet élément essentiel qui serait vraiment pour **Hans** un **Lumpf.**

Nous avons, du propre témoignage du père, la notion que parce que c'est là une transformation du mot **Strumpf** qui veut dire d'abord le bas noir, et qui associé en un autre endroit de l'observation, par le petit Hans à une blouse noire, fait partie de cet élément absolument essentiel du vêtement en tant que cachant, il est aussi l'écran, ce sur quoi se manifeste et se projette l'objet majeur de son interrogation préœdipienne, à savoir le phallus manquant. Que dès lors le fait que ce soit par un terme de cette symbolisation alliée à la symbolisation du manque d'objet que l'excrément comme tel soit désigné, nous montre assez aussi qu'à ce niveau là la relation instinctuelle, l'analité de la chose intéressée dans le mécanisme de la défécation, est peu de chose auprès de la fonction symbolique qui ici encore une fois domine et est liée pour le petit Hans à quelque chose qui est pour lui en effet essentiel.

Qu'est-ce qui se perd ? Qu'est-ce qui peut s'en aller par le trou ? Ce sont tous les éléments premiers de ce qu'on peut appeler une instrumentation symbolique, qui ensuite s'intégreront dans le développement de la construction mythique du petit Hans sous la forme de cette baignoire que l'installateur vient dévisser, dans son premier rêve, ou plus tard de son derrière, le sien, qui sera également dévissé - pour la plus grande joie du père comme de Freud, il faut bien le dire - de son propre pénis qui, nous dit-on, sera dévissé. Et ces gens sont tellement dans la hâte d'imposer leur signification au petit Hans qu'ils n'attendent même pas que Hans ait fini à propos du dévissage de son petit pénis pour lui dire, et Freud lui-même, que la seule explication possible, c'est naturellement pour lui en donner un plus grand. Le petit Hans n'a pas dit

cela du tout, en tout cas nous ne savons pas s'il l'aurait dit, et ce qu'il y a de certain c'est que rien n'indiquait qu'il l'aurait dit. Le petit Hans a parlé de remplacement.

C'est bien là un cas où l'on peut toucher le contre-transfert. C'est le père qui émet l'idée que si on le lui change, c'est pour lui en donner un plus grand. Voilà un exemple des fautes qui sont faites à tout instant, et dont on ne s'est pas fait faute de perpétuer la tradition depuis Freud, dans un monde d'interprétation de celui qui cherche toujours dans je ne sais quelle tendance affective ce qui voudrait à tout instant être placé pour nous motiver et nous justifier, ce qui a ses lois propres, sa structure propre, sa gravitation propre, et ce qui doit être étudié comme tel.

Nous allons terminer en disant que ce qu'il faut considérer dans le développement mythique d'un système signifiant symptomatique, c'est ce quelque chose qui est sa cohérence systématique à chaque moment, et cette sorte de développement propre qui est le sien dans la diachronie dans le temps, et par où on peut dire que le développement du système mythique quelconque chez le névrosé - j'ai appelé cela autrefois le mythe individuel des névrosés[56] – doit se présenter comme le développement, la sortie, le déboîtement progressif, et une série de médiations qui se résout par un enchaînement signifiant qui a toujours un caractère plus ou moins apparemment mais fondamentalement circulaire, en ceci que le point d'arrivée a un rapport profond avec le point de départ, et qu'il n'est néanmoins pas tout de même le même. Je veux dire que là, quelque impasse qui est toujours contenue au départ se retrouve dans ce qui est dans le point d'arrivée, pour être considérée comme la solution sous une forme inversée ; je veux dire à un changement de signe près mais que l'impasse d'où l'on est parti se retrouve toujours sous quelque mode à la fin du déplacement opératoire du système signifiant.

Ceci je vous l'illustrerai par la suite. Nous repartons donc aujourd'hui pour un cheminement que nous ferons après les vacances, de la donnée donc qui se propose au petit Hans. Le petit Hans au départ est confronté avec quelque chose qui jusque là était le jeu du phallus dans déjà cette sorte de relation leurrante qui suffit à entretenir entré lui et la mère, ce quelque chose de progressif qui jusque là pouvait lui donner en quelque sorte comme but, comme perspective, comme sens à toute sa relation maternelle, la parfaite identification à l'objet de l'amour maternel. II survient quelque chose qui est avant tout - et là-dessus je suis d'accord avec les auteurs, avec le père et avec Freud – un problème dont vous ne sauriez trop exagérer l'importance dans le développement de l'enfant, qui est celui-ci : ce n'est rien d'autre que ceci qui est fondé sur le fait que rien dans le sujet lui-même n'est préétabli, ordonné à l'avance dans l'ordre imaginaire, qui lui permette d'assumer cette perspective à laquelle il est confronté d'une façon aiguë à deux ou trois moments de son développement enfantin, qui est, la croissance. Et du fait que rien n'est préétabli, n'est



[56] Lacan, *Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose*, Conférence au collège philosophique, 1953, in Ornicar, n° 17-18, 1979.

prédéterminé sur le plan imaginaire, ce qui vient y apporter un élément de perturbation essentiel, c'est très précisément un phénomène complètement distinct, mais qui pour l'enfant vient imaginairement s'y accoler au moment où la première confrontation avec la croissance se produit, c'est le phénomène de la turgescence.

En d'autres termes que le pénis, de plus petit devienne plus grand au moment des premières masturbations ou érections infantiles, ce n'est pas autre chose qu'un des thèmes les plus fondamentaux des fantaisies imaginaires de *Alice au Pays des Merveilles*, qui l'illustrent d'une façon qui lui donne ce caractère de valeur absolument élective pour l'imagination infantile. C'est un problème de cette sorte, à savoir l'intégration de ce quelque chose qui est lié à l'existence du pénis réel et à l'existence distincte d'un pénis qui peut lui-même devenir plus grand, ou plus petit, mais qui est aussi le pénis des petits et des grands.

Pour tout dire c'est précisément à la présence du pénis du plus grand, c'est-à-dire du père, que le problème du développement de Hans à ce moment est lié, c'est dans la mesure où Hans doit affronter son complexe d'œdipe dans une situation qui nécessite pour lui une symbolisation particulièrement difficile, que la phobie se produit. Mais si la phobie se développe, si l'analyse produit cette abondance de prolifération mythique, c'est quelque chose qui est de nature à nous indiquer, à la façon dont la pathologie nous révèle le normal, quelle est la complexité du phénomène dont il s'agit pour que l'enfant intègre ce réel de sa génitalité, le caractère fondamentalement et profondément symbolique de moment de passage.

18 - LECON DU 8 MAI 1957

S'il fallait vous rappeler le caractère constitutif de l'incidence du symbolique dans le désir humain, il me semble qu'à défaut d'une juste accommodation sur la plus commune et quotidienne expérience, une formule, un exemple tout à fait saisissant pourrait être trouvé dans la formule suivante dont l'immédiateté, l'omniprésence ne peut échapper à aucun : qu'est-ce que peut vouloir dire en termes de coaptation instinctuelle, comme on dit, la formulation de ce désir qui est peut-être le plus profond de tous les désirs humains, le plus constant en tout cas, qui est difficile à méconnaître à tel ou tel tournant de notre vie à chacun, et en tout cas de ceux auxquels nous accordons le plus d'attention, de ceux qui sont tourmentés par quelque malaise subjectif qui s'appelle, pour le dire enfin, le désir d'autre chose ?

Qu'est-ce qu'il peut vouloir dire dans le registre de la relation d'objet conçue comme une sorte d'évolution, de développement mental immanente à elle-même, surgissant par une successive poussée qu'il ne s'agit que de favoriser, de la relation d'objet comme référée à un objet typique, en quelque sorte préformé ? D'où peut venir ce désir d'autre chose ?

Cette remarque préliminaire - pour vous mettre si on peut dire, comme s'exprime Freud quelque part à propos des milieux égyptiens dans ses lettres, pour vous mettre dans la … … Nous reprenons les choses où nous les avons laissées, c'est-à-dire au petit Hans.

Ce que je viens de vous dire n'est d'ailleurs pas, bien entendu, sans rapport avec mon sujet. En effet, que cherchons-nous à détecter jusqu'à présent, dans cette fomentation mythique, qui nous paraît possible ? La caractéristique essentielle de l'observation de Hans, c'est de cela avant tout qu'il s'agit. Ce que j'appelle fomentation mythique, ce sont ces différents éléments signifiants dont je vous ai assez montré pour chacun l'ambiguïté, et combien ils sont essentiellement faits pour pouvoir recouvrir, nous dirons à peu près n'importe quel signifié, mais pas tous les signifiés bien entendu en même temps. Quand un des signifiants retrouve tel élément du signifié, les autres éléments signifiants qui sont en cause en recouvrent d'autres. Autrement dit la constellation signifiante opère par quelque chose que nous pouvons appeler système de transformation, ou mouvement tournant. Ceci est à regarder de plus près, quelque chose qui à chaque instant couvre d'une façon différente et du même courant, semble exercer une action profondément remaniante sur ce qui est le signifié.

Pourquoi ceci ? Comment pouvons-nous concevoir la fonction dynamique de cette espèce d'opération de sorcière dont l'instrument est le signifiant, et dont le but, la fin, le résultat doit être une réorientation, une repolarisation, une reconstitution après une crise, du signifié ?

C'est ainsi que nous posons la question sous cet angle, que nous croyons qu'il s'impose de la poser pour la simple raison que si la fomentation mythique - appelons-la d'un autre terme qui est plus courant, mais qui est exactement

la même chose, encore que moins bien adapté - les théories infantiles de la sexualité telles que nous les voyons, telles que nous nous y intéressons chez l'enfant, si nous nous y intéressons c'est bien parce qu'elles ne sont pas simplement une espèce de superflu, de rêve inconsistant, c'est bien parce qu'elles-mêmes en elles-mêmes comportent un élément dynamique qui est à proprement parler ce quelque chose dont il s'agit dans l'observation de Hans, faute de quoi littéralement l'observation de Hans n'a aucune espèce de sens.

Cette fonction du signifiant, nous devons l'aborder sans idée préconçue sur cette observation là, parce qu'elle est plus exemplaire, mieux prise, mieux saisie en quelque sorte dans le miracle des origines, là où si je puis dire l'esprit de l'inventeur et de ceux qui l'ont suivi n'a pas eu le temps encore de se relester de sortes d'éléments tabous, de la référence à un réel fondé sur des préjugés qui nécessitent en quelque sorte, ou qui retrouvent je ne sais quel appui dans des références antérieures qui sont précisément celles qui, par le champ qui vient d'être découvert, sont mises en cause, ébranlées, dévalorisées.

L'observation de Hans dans sa fraîcheur, garde encore toute sa puissance révélatrice, je dirais presque toute sa puissance explosive, et nous devons nous arrêter sur la façon dont Hans dans cette évolution complexe, est pris dans ce dialogue avec le père qui joue à ce moment-là un rôle véritablement inséparable du progrès de la dite fomentation mythique. On peut même dire que c'est à chacune des interventions du père que cette fomentation mythique en quelque sorte stimulée, rebondit, se met à repartir, à revégéter à nouveau. Mais, comme Freud le remarque expressément quelque part, elle a bien ses lois et ses nécessités propres. Ce n'est pas toujours, et bien loin de là, ce qu'on attend que nous donne Hans, il apporte des choses qui surprennent, et qu'en tout cas le père n'attend pas - si Freud nous indique que lui les a prévues - et il apporte aussi bien au-delà de ce que Freud lui-même pouvait prévoir, puisque Freud ne semble pas dissimuler que beaucoup d'éléments restent encore en quelque sorte inexpliqués, à l'occasion ininterprétés. Mais avons-nous nous mêmes besoin qu'ils soient, tous interprétés ?

Nous pouvons quelquefois pousser un petit peu plus loin l'interprétation qu'ont faite les deux coopérants le père et Freud. Ce que nous essayons de faire ici, ce sont les lois propres de la gravitation de la cohérence de ce signifiant groupé apparemment autour de ce quelque chose dont, Freud nous le dit expressément, nous pourrions être tentés de qualifier la phobie, par son objet, le cheval dans l'occasion, si nous ne nous apercevions que ce cheval va bien au-delà de ce qui paraît comme figure en quelque sorte prévalente, qui est beaucoup plus quelque chose comme une espèce de figure héraldique qui centre tout le champ, qui est lourde elle-même de toutes sortes d'implications, et ré-implications signifiantes avant tout.

Donc un certain nombre de points de référence sont nécessaires à marquer ce qui va être maintenant le progrès de notre chemin. Il est clair que nous partons de ceci, et encore nous n'abordons absolument rien de nouveau puisque Freud lui-même l'articule de la façon la plus expresse, après un dialogue qui est le premier dialogue où Hans avec son père commence à faire sortir de la phobie ce que j'appelle précisément ses implications signifiantes, à savoir tout ce que Hans est capable de construire autour, qui est riche de tout un aspect

mythique ou même romanesque si vous voulez, d'une fantasmatisation qui n'est pas simplement du passé, mais aussi bien de ce qu'il voudrait faire avec le cheval, autour de ce cheval, de ce qui accompagne et module sans aucun doute son angoisse, mais qui a aussi sa force propre de construction.

Après cet entretien auquel nous allons venir maintenant, de Hans avec son père, Freud indique à un autre moment que la phobie ici prend plus de courage, elle se développe, elle montre ses diverses phases. Et Freud écrit ceci : « *Ici nous avons l'expérience combien diffuse, et cette phobie va sur le cheval, mais aussi sur la voiture, mais aussi sur le fait que les chevaux tombent, et aussi sur le fait que les chevaux mordent, et sur des chevaux qui sont d'une certaine nature, mais aussi sur les voitures qui sont chargées ou pas ... Disons tout bonnement que toutes ces particularités touchent le vif en ceci que l'angoisse originellement n'a absolument rien à faire avec le cheval ou les chevaux méchants, tellement qu'il sera transporté sur elle (la phobie du cheval), et que se fixera alors au lieu, non pas du cheval, mais du complexe du cheval, que là-dessus pourra donc se fixer et se transporter tout ce qui se montrera approprié à certains transferts*. »[57]

C'est donc de la façon la plus expressément formulée dans Freud. Nous avons là deux pôles, le pôle qui est premier, qui est un signifiant, et ce signifiant va servir de support toute la série des transferts, c'est-à-dire à ce remaniement dans toutes les permutation possibles du signifié, qui en principe - nous pouvons le supposer à titre d'hypothèse de travail, et pour autant que c'est conforme à tout ce que notre expérience exige - soit différent de ce qui était au début, c'est-à-dire que quelque chose se soit passé du côté du signifié, et ce quelque chose qui se passe du côté du signifié, je vous l'indique déjà, ce peut être quelque chose qui est absolument exigible, c'est que de par le signifiant, le champ du signifié se soit ou réorganisé ou étendu d'une façon quelconque. Et alors pourquoi le cheval ?

Là dessus on peut broder : le cheval est un thème plutôt riche dans ce qui est de la mythologie, dans les légendes et les contes de fées de la mathématique onirique, dans ce qu'elle a de plus constant, de plus opaque, que le cauchemar appelle *jument de nuit*. Tout le livre de Monsieur Jones[58] est centré là-dessus pour nous montrer à quel point il n'y a pas simplement là un hasard, que la jument de nuit n'est pas simplement la sorcière de nuit, l'apparition angoissante, que ce n'est pas un hasard si la jument mère vient là se substituer à la sorcière. Là bien entendu, Monsieur Jones cherche selon la bonne habitude, à trouver dans l'analyse du côté du signifié, ce qui l'amène à trouver que tout est dans tout, et à nous montrer qu'il n'y a pas de jeu de la mythologie antique, ni même moderne, qui échappe au fait d'être par quelque côté un cheval. Et en effet, Mars, Odin, Zeus, tous ont des chevaux, il s'agit de savoir pourquoi.



[57] Cesammelte werke, Bd VIII, s 1286, Traduction de J. Lacan,
Texte français : in *Le petit Hans*, Cinq Psychanalyses, p.12, op. cit.

[58] Jones, *The theory of symbolism,* 1912, in Papers on Psychoanalysis, p .8 -144, Beacon Press, Boston.

Alors ils ont des chevaux, ils sont des chevaux, tout est en cheval dans ce livre. Il n'est évidemment pas difficile de montrer à partir de là que la racine MR qui est à la fois mère, mara, et aussi bien la mer en français, est elle aussi une racine qui à elle toute seule comporte cette signification qui est d'autant plus facile à retrouver, qu'elle recouvre à peu près tout.

Ce n'est pas évidemment par cette voie que nous procéderons, et nous n'irons pas à penser qu'il y a du côté du cheval toutes les implications. I1 va certainement du côté du cheval quelque chose qui comporte toutes sortes de propensions analogiques qui en font effectivement en tant qu'image, quelque chose qui peut être un réceptacle favorable à toutes sortes de symbolisations d'éléments naturels qui viennent au premier plan de la préoccupation infantile au tournant où nous voyons en effet le petit Hans. L'accent que j'essaie ici de vous mettre, qui est toujours et partout omis, c'est que ce n'est pas cela l'essentiel. L'essentiel est ceci : un certain signifiant est apporté à un moment critique de l'évolution du petit Hans, qui va jouer un rôle absolument polarisant, recristallisant d'une façon qui nous apparaît comme pathologique sans doute, mais qui assurément est constituante de cette façon. A ce moment-là le cheval se met à ponctuer le monde extérieur de ce que Freud plus tard à propos de la phobie du petit Hans, qualifiera de fonction de signal, signaux en effet qui restructurent à ce moment là pour lui le monde profondément marqué de toutes sortes de limites dont nous avons maintenant à saisir la propriété et la fonction.

Qu'est-ce que veut dire que ces limites étant constituées, il se constitue du même coup la possibilité par le fantasme ou le désir - nous allons le voir - d'une transgression de cette limite, en même temps qu'un obstacle, une inhibition qui l'arrête en-deçà de cette limite ? Ceci est fait avec cet élément qui est un signifiant, le cheval.

Pour comprendre la fonction du cheval, la voie n'est pas de chercher de quel côté est l'équivalent du cheval : si c'est lui-même le petit Hans ou la mère du petit Hans, ou le père du petit Hans, car c'est successivement tout cela, et encore bien d'autres choses. Cela peut être tout cela, cela peut être n'importe quoi de tout cela, pour autant que le système signifiant, cohérent avec le cheval dans les successifs essais, disons, que le petit Hans fait de les appliquer sur son monde pour le restructurer, se trouve au cours de ces essais à tel ou tel moment toucher, recouvrir tel ou tel élément composant majeur du monde du petit Hans, nommément son père, sa mère, lui-même, la petite Anna sa petite sœur, et les petits camarades, les filles fantasmatiques, et bien d'autres choses.

Ce dont il s'agit, c'est que d'abord nous devons considérer que le cheval, quand il est introduit comme point central de la phobie, introduit un nouveau terme qui précisément a pour propriété d'abord d'être un signifiant obscur. Je dirais presque que le jeu de mots que je viens de faire en disant un signifiant, vous pouvez le prendre d'une façon complète. Il est par certains côtés insignifiant, c'est pour cela qu'il a sa fonction la plus profonde, qu'il joue ce rôle de soc qui va refendre d'une nouvelle façon le réel.

Nous pouvons en concevoir la nécessité, car tout allait très bien jusque là pour le petit Hans. C'est bien ce quelque chose - je pense vous l'avoir déjà

suffisamment indiqué et je le répète ici - qui surgit avec l'apparition secondaire du cheval. Freud le souligne bien : peu de temps après l'apparition du signal diffus de l'angoisse, le cheval va entrer en fonction et c'est par le développement de cette fonction, c'est par ce qui va se passer dans la suite - à savoir tout ce qu'on va faire avec le cheval - et en le suivant à chaque instant et jusqu'au bout que nous pouvons arriver à comprendre ce qui s'est passé, quelle est la fonction de ce signifiant et de ce cheval.

Le petit Hans donc se trouve dans cette position tout d'un coup d'être dans une situation qui assurément est décompensée. Et pourquoi est-il dans cette situation décompensée ? Tout semble, jusqu'à un certain moment qui est le 5 ou 6 février 1908, c'est-à-dire à un trimestre environ avant sa cinquième année, tout semble fort bien supporté. Il y a quelque chose qui se produit à ce moment là. Prenons-le un instant et aussi directement que possible dans les termes de références qui sont ceux que jusque là nous voyons.

Le jeu se poursuit avec la mère sur la base de ce leurre de séduction qui est celui qui jusqu'alors a pleinement suffi et dont je rappelle les termes : le rapport d'amour avec la mère, c'est ce qui introduit l'enfant à la dynamique imaginaire elle-même dans laquelle peu à peu il s'initie, et dans laquelle, je dirais presque - pour introduire ici sous un nouvel angle le rapport au sein, j'entends au sens du giron - il s'insinue. Nous avons vu dans les débuts de l'observation ceci étalé à tout instant comme étant le jeu même avec l'observation cachée que Hans fait là dans une sorte de perpétuel voilement ou dévoilement.

A la base de ses relations avec sa mère, quelque chose s'est produit qui est l'introduction de certains éléments réels. Ce qui se poursuit jusque là sur la base du jeu, cette poursuite du dialogue autour du présent ou de l'absent symbolique, est quelque chose dont tout d'un coup pour Hans toutes les règles sont violées, car il apparaît deux choses : c'est au moment où Hans se trouve le plus en mesure de répondre cash au jeu, je veux dire de la montrer enfin et pour de vrai, et dans l'état le plus glorieux sa petite verge, qu'à ce moment là il est rebuté. Sa mère lui dit littéralement, non seulement que c'est défendu, mais que c'est une petite cochonnerie, que c'est quelque chose de répugnant et assurément nous ne pouvons pas ne pas voir là un élément tout a fait essentiel. Freud d'ailleurs souligne que ces sortes de contre-coups de l'intervention dépréciative, sont quelque chose qui ne vient pas tout de suite. I1 souligne littéralement ce terme que je m'exténue à répéter, à promouvoir au premier plan de la réflexion analytique après coup : obéissance, ce que veut dire obéir, entendre avant toute audience.

Ce n'est pas tout de suite que ni de telles menaces, ni de telles rebuffades portent, elles portent après un temps. Et, aussi bien là, serais-je dans une position loin d'être partiale, apporterais-je aussi - d'ailleurs Freud le souligne bien, et non pas seulement entre les lignes - un élément réel de comparaison : il a pu par des comparaisons entre le grand et le petit, situer à sa juste mesure le caractère réduit, infime, ridiculement insuffisant de l'organe en question. C'est cet élément réel qui vient se surajouter et lester cette rebuffade qui déjà pour lui, met en branle jusqu'aux fondements même de l'édifice des relations avec sa mère.

Ajouter à cela la présence de la petite Anna, est quelque chose qui d'abord a été pris dans diverses faces, les multiples angles des modes d'assimilation très divers sur lesquels il peut la prendre, mais qui aussi de plus en plus vient pour un instant témoigner qu'en quelque sorte un autre élément du jeu est bien là présent, qui peut mettre aussi en cause tout l'édifice, tous les principes, toutes les bases du jeu, et qui le rend lui-même, et même peut-être à l'occasion superflu. Ceux qui ont l'expérience de l'enfant savent bien que ce sont là des faits de l'expérience commune que l'analyse de l'enfant met tout le temps à notre portée.

Pour l'instant ce qui nous occupe, c'est la façon dont ce signifiant va opérer au milieu de tout cela.

Que faut-il faire ? Il faut aller aux textes et faire de la construction, il faut savoir lire. Et quand nous voyons des choses qui se reproduisent d'une certaine façon avec tous les mêmes éléments, mais en se recomposant de façon différente, il faut savoir les enregistrer, et vous apercevoir que ceci n'a pas simplement une espèce de référence analogique lointaine, ne fait pas allusion si on peut dire à des événements intérieurs que nous extrapolons, que nous supposons chez le sujet, ce n'est pas, comme nous le disons dans le langage ordinaire, le symbole de quelque chose qui est en train lui-même de cogiter, c'est bien autre chose : ce sont des lois qui manifestent cette structuration, non pas du réel, mais du symbolique, qui vont se mettre à jouer entre elles, à opérer, si je puis dire, toutes seules d'une façon autonome, qu'il nous convient en tout cas pour un temps de considérer comme telles, de façon à nous apercevoir si en elle-même cette opération de remaniement, de restructuration est justement ce quelque chose qui à l'occasion opère.

Je vais vous illustrer ce que je vais vous dire.

Le 22 avril, le père a, comme tous les dimanches - point essentiel -, emmené son petit Hans voir la grand-mère à **Lainz**. Le cœur de la ville de Vienne se situe au bord d'un bras du Danube. C'est dans cette partie là de la ville intérieure cernée par les **Rings,** que se situe la maison des parents du petit Hans. Derrière la maison se trouve le bureau des douanes, et un peu plus loin la fameuse gare dont on parle souvent dans l'observation, et devant vous avez la place du Ministère de la Guerre et un très joli musée. C'est à cette gare que Hans pense aller quand il aura fait des progrès et sera arrivé à dépasser un certain champ qui se trouve devant la maison. Tout me laisse à penser que la maison se situe très au bout, car il fait une fois allusion au fait que tout près de chez eux est la voie du **Nordbahn,** or, le **Nordbahn** est de l'autre côté du Canal du Danube. Il y a pas mal de petites organisations de chemins de fer dans Vienne : il y a tout ce qui arrive de l'Est, de l'Ouest, du Nord, du Sud, mais il y a en outre des quantités de petits chemins de fer locaux, en particulier une voie de ceinture en contre-bas, probablement dans laquelle s'est jetée la première homosexuelle dont je vous ai parlé au début de cette année .

Mais deux voies nous intéressent pour ce qui est de l'aventure du petit Hans : il y a un chemin de fer de liaison qui a pour propriété de relier le **Nordbahn** à la gare de **Hauptzollamt** derrière le bloc de maisons, et où le

petit Hans peut voir les wagonnets - les draisines comme s'exprime Freud - sur lesquels le petit Hans convoite tellement d'aller. Dans l'intervalle, il a touché à une autre gare. Et c'est ce chemin de fer, souterrain par endroits, qui s'en va vers Lainz.

Ce dimanche 22 avril, le père propose au petit Hans une route un petit peu plus compliquée que d'habitude. Ils vont en effet faire une station à **Schönbrunn,** sur le **Stadtbahn,** qui est le Versailles viennois, et où se trouve le jardin zoologique où va le petit Hans avec son père, et qui joue un rôle si important dans l'observation. Mais un Versailles beaucoup moins grandiose, la dynastie des Habsbourg était probablement beaucoup plus près de son peuple que celle des Bourbons, parce qu'on voit très bien que même à une époque où la ville était beaucoup moins étendue, l'horizon est là tout près. Après la visite du parc de Schönbrunn, ils reprendront un tramway à vapeur - le tramway 60 à l'époque - qui les emmènera à **Lainz,** pour vous donner un ordre de grandeur **Lainz** est à peu près la même distance de Vienne, que Vaucresson de Paris, et qui continue jusqu'à **Mauer** et **Mtidling.** Quand ils vont directement chez la grand-mère, ils prennent un tramway qui passe beaucoup plus au Sud et qui arrive directement. Une autre ligne de tramways relie cette ligne directe et le **Stadtbahn,** qui est le fameux **St Veit.**

Ceci vous permettra de comprendre ce que voudra dire le petit Hans le jour où il aura un fantasme de départ de **Lainz** pour revenir à la maison, quand il dira que le train est parti avec lui et sa grand-mère, et que le père qui l'a raté, peut avoir le second train arrivé de **St Veit.** Ce réseau forme donc une boucle virtuelle, car les deux lignes ne communiquent pas, elles permettent simplement les deux de rejoindre **Lainz.**

Quelques jours après, dans une conversation avec son père, le petit Hans va produire quelque chose qui se classe parmi ces nombreuses choses dont le petit Hans nous témoigne d'avoir pensé. Même quand on veut absolument lui faire dire qu'il a l'a rêvé, il souligne bien qu'il s'agit de choses qu'il a pensées.

Le point essentiel où intervient d'une certaine façon le complexe, Freud nous l'indique lui-même quelque part, nous pouvons voir, dit-il, qu'il est tout à fait naturel qu'au point où les choses en sont, ce qui se rapporte au cheval et à tout ce que le cheval va faire, au rôle du cheval, s'étend beaucoup plus loin dans le système des transports.

En d'autres termes, à l'horizon que dessinent les circuits du cheval, il y a les circuits du chemin de fer, et c'est tellement vrai et évident que la première explication que donne Hans à son père quand il s'agit de lui donner les détails du vécu de sa phobie, c'est quelque chose qui est lié au fait que devant sa maison il y a une cour et une allée très large. On comprend pourquoi c'est toute une affaire pour le petit Hans de les traverser. Devant la maison les chariots attelés viennent charger et décharger, ils se rangent le long d'une rampe de déchargement. La tangence, si on peut dire, du système circuit du cheval, avec le système circuit du chemin de fer, est indiquée de la façon la plus claire la première fois que le petit Hans commence un peu à s'expliquer sur la phobie du cheval.

Que dit le petit Hans ? Le petit Hans dit ceci : « *Une chose que j'aimerais follement faire, ce serait de grimper sur la voiture* » où il a vu des gamins jouer, et sur les sacs et les colis, il passerait vite, et il pourrait aller sur la planche qui est la rampe de déchargement.

De quoi a-t-il peur ? Que les chevaux se mettent en marche et l'empêchent de faire cette petite chose rapide, et puis vite de redescendre.

Cela doit quand même avoir un sens. Je crois que pour comprendre ce sens, comme pour comprendre quoi que ce soit dans le système de fonctionnement signifiant, en cette occasion il ne faut pas partir de l'idée : qu'est-ce que peut bien faire la planche dans tout cela ? Qu'est-ce que peut bien être la voiture ? Qu'est-ce que peut bien être le cheval ? Le cheval est assurément quelque chose, et nous pourrons dire à la fin, quand nous le saurons d'après son fonctionnement, à quoi il a pu servir. Mais nous ne pouvons encore rien en savoir, nous devons nous arrêter, à ce cheval, le père s'y arrête, tout le monde s'y arrête, sauf les analystes qui relisent indéfiniment l'observation du petit Hans en cherchant à y lire autre chose. Le père, lui, s'y intéresse et lui demande pourquoi il a peur : « *Serait-ce par exemple parce que tu ne pourrais pas revenir ?* » - « *Oh ! dit le petit Hans, pas du tout, je sais très bien où j'habite, je saurais toujours le dire et on me ramènerait. Je reviendrais peut-être même avec la voiture* ».

Il n'y a pas de difficulté. Personne ne semble s'arrêter à cela, mais il est frappant que Hans ait peur de quelque chose, et que ce quelque chose ne soit pas du tout simplement ce qui irait si bien. Cela pourrait même aller dans le sens de ce vers quoi je pense essayer de vous amorcer la compréhension des choses, d'être en effet entraîné par la situation. Ce serait une belle métaphore. Pas du tout, il sait très bien qu'il reviendra toujours à son point de départ, au point que si nous avons un tout petit peu de comprenoire, nous pouvons nous douter que c'est peut-être cela après tout qui est en cause, c'est-à-dire qu'en effet quoi qu'on fasse, on ne puisse pas en sortir. C'est une simple indication que je vous fait en passant, mais ce serait peut-être faire preuve de subtilité et de pas assez de rigueur.

Il faut nous apercevoir qu'il y a des situations qui ne peuvent pas, dans l'observation, ne pas être rapprochées de celle-là dont nous voyons bien maintenant qu'il faut nous y arrêter, parce que c'est la phénoménologie même de la phobie. Nous voyons là la totale ambiguïté de ce qui est désiré et de ce qui est craint. En fin de compte nous pourrions croire qu'en effet c'est le fait d'être entraîné, de partir, qui angoisse le petit Hans. Mais d'après ses propres témoignages, ce fait de partir est tout à fait en-deçà puisqu'il sait très bien qu'on revient toujours, et par conséquent que peut en effet vouloir dire qu'il veuille en quelque sorte aller au-delà ?

Assurément déjà cette formule, qu'il veuille aller au-delà, c'est quelque chose que provisoirement nous pouvons, nous, tenir dans une sorte de construction minimum. Si en effet tout est, dans son système, dans un certain désarroi du fait qu'on ne respecte plus les règles du jeu, il peut se sentir purement et

simplement pris dans une situation intenable, l'élément le plus intenable de la situation étant de ne plus savoir, lui, où se situer.

Je vais donc maintenant vous rapprocher des autres éléments qui, d'une certaine façon, reproduisent ce qui est indiqué dans le fantasme de la crainte phobique. Le petit Hans va partir avec les chevaux, et la planche de déchargement va s'éloigner, et il va revenir reconfluer, ce qui est trop désiré ou trop craint - qui sait ? - avec sa maman.

Quand nous avons lu et relu l'observation, nous devons nous souvenir de deux autres histoires au moins. Il s'agit d'abord d'un fantasme qui ne vient pas à n'importe quel moment, et qui est censé se passer - il a imaginé tout le reste - avec son père. Cette fois-ci c'est aussi sur une voie de chemin de fer, mais on est dans un wagon, et il est avec son père. Ils arrivent à la station de **Gmünden** où ils vont passer leurs vacances d'été, ils rassemblent donc leurs affaires et ils se vêtent. Il semble que le rassemblement et l'embarquement des bagages à une époque peut-être moins dégagée que la nôtre, ait toujours représenté une sorte de souci. Freud lui-même dans l'observation de l'homosexuelle en fait état comme de termes de comparaison : la première étape de l'analyse correspond au rassemblement des bagages, la seconde à leur embarquement dans le train. Hans et son père n'ont pas le temps de se rhabiller que le train repart.

Puis il y a le troisième fantasme que Hans rapporte à son père le 21 avril, et que nous appellerons : *la scène du quai*. Cette scène du quai se situe juste avant ce que nous appellerons : *le grand dialogue avec le père* - étiquettes conventionnelles destinées à se repérer par la suite.

Hans a pensé qu'il partait de **Lainz** avec la grand-mère, cette femme que l'on va voir avec le père tous les dimanches, dont on ne nous dit absolument rien dans toute l'observation, et je dois dire que cela laisse fort à penser du caractère redoutable de la dame, car c'était à une époque où il était beaucoup plus facile qu'à moi de situer toute la famille. La lainzoise comme l'appelle le petit Hans, est censée s'être embarquée avec lui dans le train, avant que le père ait réussi à descendre de la passerelle, et ils sont partis. Et comme il passe souvent des trains, et que l'on voit la ligne jusqu'à **St Veit**, le petit Hans raconte qu'il arrive sur le quai à temps pour prendre le second train avec son père.

Comment le petit Hans qui était déjà parti, est-il revenu ? C'est bien là l'impasse. A la vérité c'est une impasse que personne ne réussit à élucider, mais ces questions, le père se les pose. Dans l'observation on consacre douze lignes à ce qui a bien pu se passer dans l'esprit du petit Hans. Quant à nous, contentons-nous de nos schémas : dans le premier schéma on part à deux, avec la grand'maman, dans le deuxième schéma, mystérieusement c'est la voie de l'impossible, de la non-solution, puis dans le troisième on finit par repartir à deux avec le père.

En d'autres termes, nous voyons à ce propos quelque chose qui ne peut pas manquer de nous frapper si l'on connaît en gros déjà les deux pôles de

l'observation du petit Hans : au départ tout ce drame maternel évident, sans cesse souligné, et à la fin je suis maintenant avec le père. On ne peut tout de même pas ne pas voir qu'il doit y avoir un certain rapport entre cet aller et retour implacable vers la mère, et le fait qu'un beau jour au moins on rêve de repartir d'un bon pas avec le père - c'est une simple indication, mais elle est en clair - à ceci près que c'est tout à fait impossible, c'est-à-dire qu'on ne voit absolument pas comment le petit Hans, puisqu'il est déjà parti en avant avec la grand'mère, peut repartir avec le père. Cela n'est possible que dans l'imaginaire.

Autrement dit ce que nous voyons apparaître là comme en filigrane, c'est ce schéma fondamental que je vous ai dit être celui de tout progrès mythique qu'on part d'un impossible ou d'une impasse pour arriver a une autre impasse et à une autre impossibilité. Dans le premier cas, il est impossible de sortir de cette mère, on y revient toujours, ne me dis pas que c'est pour cela que je suis anxieux. Dans l'autre cas on peut bien en effet penser qu'il n'y a qu'à permuter et partir avec le père, comme Hans lui-même le pensait au point même de l'écrire au Professeur - ce qui est le meilleur usage que l'on puisse faire de ses pensées - seulement il apparaît également dans le texte du mythe que c'est impossible, qu'il y a toujours quelque part quelque chose qui baille.

Si nous partons de ce schéma, nous verrons que ça ne se limite pas à ces éléments qui en quelque sorte nous donnent tout à fait facilement et par eux-mêmes, l'occasion de les rapprocher de ce schéma de l'attelage : avec qui est-on attelé ? C'est quelque chose qui est assurément l'un des éléments absolument premiers de l'apparition du choix du signifiant du cheval, ou de son utilisation. Ici la direction dans laquelle se fait le couplage est absolument inutile à discerner, le sens dans lequel Hans opère est aussi bien dicté par les occasions favorables que lui fournit la fonction cheval, et nous pouvons dire que cela a guidé pour lui le choix du cheval. En tout cas lui-même prend soin de nous en montrer l'origine quand il nous dit à quel moment - c'est également un moment de dialogue avec le père qui n'est pas plus que les autres n'importe lequel - où il dit à son père à quel moment il pense avoir attrapé la bêtise, c'est-à-dire le 9 avril.

Nous verrons à la suite de quoi ceci est venu. II nous dit qu'il jouait au cheval et qu'il s'est passé quelque chose qui a une très grande importance, à savoir ce qui donne le premier modèle de quelque chose qui sera retrouvé ensuite, à savoir le fantasme de la blessure. Il est arrivé que ce fantasme se manifeste plus tard à propos de son père, mais qui d'abord a été extrait du réel, précisément dans l'un de ces jeux de cheval.

Son père lui demande comment était le cheval à ce moment-là, était-il attelé à une voiture ? « Pas forcément, répond Hans, le cheval peut être sans voiture, et dans ce cas la voiture est à la maison ou au contraire il peut être attelé à une voiture ». Hans articule lui-même que d'abord et avant tout le cheval est un élément fait pour être attelé, amovible, attachable. Ce caractère, si on peut dire, d'ambocepteur que nous allons retrouver tout le temps dans le

fonctionnement du cheval, est donné dans l'expérience première d'où Hans l'extrait. Le cheval avant d'être un cheval, est quelque chose qui lie, qui coordonne et, vous allez le voir, c'est bien précisément dans cette fonction de médiation que tout au long du développement du mythe ancien, nous allons retrouver le cheval, et s'il en était besoin, pour asseoir ce qui va être confirmé de toutes parts dans ce qu'ensuite je vais vous développer dans cette fonction du signifiant du cheval.

Nous avons tout de suite, de la bouche de Hans lui-même, l'indication que c'est dans ce sens de coordination grammaticale du signifiant, qu'il s'agit d'aller, car c'est à ce moment-là même, au moment où il articule ceci à propos du cheval, que Hans lui-même dit : « *J'ai attrapé la bêtise* ». Le terme *attraper* sert tout le temps, pas non plus à propos de n'importe quoi, mais à propos de la bêtise, et tout le temps à propos d'attraper des enfants quand on dit littéralement qu'une femme attrape un enfant. Ceci non plus je ne l'extrais pas de quelque chose qui soit passé inaperçu des auteurs, à savoir du père et de Freud : il y a une grand note de Freud là-dessus, et tout le monde s'y intéresse, au point que cela fait une petite difficulté pour le traducteur qui, pour une fois, a été résolue très élégamment. Hans dit : « *C'est tout le temps à cause du cheval* - il évoque en quelque sorte cette rengaine - *qu'il a attrapé la bêtise* », et Freud ne peut pas s'y tromper d'identifier ce fait qu'une association de mots peut se faire entre **wegen**[59] et **wägen,** le pluriel de **wagen** qui veut dire voiture, et de dire que c'est ainsi que fonctionne l'inconscient.

En d'autres termes, le cheval traîne la voiture exactement de la même façon que le quelque chose qui traîne derrière soi le mot **wegen.** Il n'y a donc absolument rien d'abusif à nous apercevoir que c'est précisément au moment où Hans est en proie à quelque chose qui n'est même pas un pourquoi - car au-delà du point où les règles du jeu sont respectées, il n'y a plus que le trouble, le manque d'être, le manque de pourquoi - que Hans à ce moment là fait en quelque sorte traîner son *parce que*, qui ne répond à rien, par quelque chose qui est justement ce Ich pur et simple qu'est le cheval.

En d'autres termes, nous nous trouvons là à la naissance, au point où surgit même la phobie devant le processus typique de la métonymie, c'est-à-dire le passage du poids du sens, plus exactement de l'interrogation que comporte le propos, le passage d'un point du texte, de la ligne textuelle, au point qui suit. La définition de la métonymie est essentiellement et dans sa structure, ceci : c'est parce que le poids de ce **wegen** est entièrement voilé et transféré à ce qui est juste à la suite : **dem Pferd,** cheval, que le terme prend sa valeur articulatoire, à ce moment assume en lui tous les espoirs de solution. Toute la béance de la situation de Hans à ce moment-là est attachée autour d'un transfert de poids grammatical de cette même chose après tout où vous ne faites en fin de compte que retrouver les concrètes - et non pas imaginées dans je ne sais quel hyper-espace psychologique - associations dont nous avons deux espèces:

1- L'association métaphorique qui à un mot répond par un autre qui peut lui être substitué.



[59] *Wegen*, dont la prononciation est la même que *wägen*, pluriel de *wagen*, voiture, signifie : à cause de, en raison de, au sujet de, concernant. A noter que *wägen* est encore un verbe signifiant : peser, apprécier, considérer, balancer, et que *wagen* est lui-aussi un verbe : oser, hasarder. *Sich wagen* : se hasarder, se risquer, s'aventurer.

2- L'association métonymique qui, à un mot, donne le mot suivant qui peut venir dans une phrase.

Vous avez les deux espèces de réponse dans l'expérience psychologique, et vous appelez cela association parce que vous voulez absolument que ça se passe quelque part dans les neurones cérébraux. Mais moi je n'en sais rien, en tout cas, en tant qu'analyste, je ne veux rien en savoir, je les trouve, ces deux différents types d'associations qui s'appellent la métaphore et la métonymie, là où elles sont dans le texte de ce bain de langage dans lequel Hans est immergé, et dans lequel il a trouvé la métonymie originelle qui apporte le premier terme, ce cheval autour duquel va se reconstituer tout son système.

19 - LEÇON DU 15 MAI 1957

Nous voici donc arrivés à ce moment dans l'espace temporel, et pas forcément à confondre avec la distance chronologique, qui se joue entre le 5 et le 6 avril. C'est le 5 que nous avons suivi l'explication par le petit Hans à son père de fantasmes qu'il forge où il exprime son envie de faire une grimpette sur la voiture qui habituellement est en train de se faire décharger devant la maison.

Je rappelle que nous avons insisté sur l'ambiguïté, à la simple perspective de la crainte de la séparation, de l'angoisse à laquelle Hans donne forme dans ce fantasme, et nous avons pointé cette remarque qu'assurément ce n'est pas forcément d'être séparé de sa mère qu'il s'agit, ce n'est pas tellement cela qu'il redoute puisque devant la question de son père, il précise lui-même qu'il est bien sûr, et presque trop sûr, qu'il pourra revenir.

C'est le 9 avril après-midi que vient le **wegen dem Pferd** qui surgit au cours de l'explication de la révélation d'un moment qui lui semble significatif de la façon dont il a attrapé la bêtise. Vous savez bien que ce n'est pas pour rien que dans les rétrospections de la mémoire, ce moment où Hans attrape la bêtise est loin d'être univoque. A chaque fois il le dit avec autant de conviction : « *J'ai attrapé la bêtise* ». A ce moment, tout est fondé là-dessus, car il ne s'agit là que d'une rétrospection symbolique liée à la signification à chaque moment présentifiée, de la plurivalence signifiante du cheval. A au moins deux de ces moments que déjà nous connaissons, il dit « *J'ai attrapé la bêtise* », quand il va faire surgir **le wegen dem Pferd** sur lequel la dernière fois j'ai trouvé la chute de ma leçon, mais bien entendu au prix d'un certain saut qui ne m'a pas laissé le temps de vous montrer dans quel contexte apparaît cette métonymie manifeste du **wegen dem Pferd,** corrélative de l'histoire de la chute du petit Hans quand on joue au dada à la campagne.

Une autre fois il nous dira : « *J'ai attrapé la bêtise alors que je suis sorti avec maman* », et le même texte indique le paradoxe de cette explication, parce que si ce jour là il n'a pas décollé toute la journée de maman, c'est parce que maman avait déjà sur le bras son angoisse intensive. Il a donc déjà commencé, et même, je dirais bien plus : dans le contexte de l'accompagnement, la phobie des chevaux est déjà déclarée.

Nous voilà donc situés d'une part dans l'histoire du texte de Freud, et d'autre part dans un commencement de déchiffrage que je vous ai donné la dernière fois au niveau de ce quelque chose qui se dessine. Je vous en ai indiqué le graphique sous ses trois formes. Ce sont d'ailleurs toujours des choses qu'il a pensées, élucubrées, jamais il ne s'agit d'un rêve, il dit toujours à son père

« *J'ai pensé telle chose* » , et cette chose est toujours riche d'une résonance particulière. Nous sommes habitués à reconnaître la matière même sur laquelle nous travaillons quand nous travaillons avec les enfants, la matière imaginaire dont je suis en train d'essayer de vous montrer que toutes les résonances

imaginaires qu'on peut en quelque sorte y sonder, ne suppléent pas à cette succession de structures dont je vais essayer aujourd'hui de vous compléter la série.

Ces structures sont toutes marquées par ce quelque chose d'exemplaire qui marquait aussi bien le premier fantasme qui complété par l'interrogation du père, marque en somme l'idée d'un retour que le second où, à un autre moment important de l'évolution, Hans imagine le départ de son père, non sans raison, avec la grand-mère, puis à travers un cap, une béance, le rejoint, lui, le petit Hans, dans quelque chose qui peut également aussi bien s'inscrire dans ce cycle, à cette condition près qu'ici nous avons une énigmatique impossibilité à cette rejonction des deux personnages un instant séparés.

Avant de nous engager plus loin dans une exploration confirmative de cette exhaustion des possibilités du signifiant qui est là l'objet au niveau original qui est celui que je vous apporte, je vous ai déjà indiqué la tangence de ce circuit énigmatique, manifestement angoissant dans le premier exemple, manifestée comme impossible dans l'autre, la tangence de ce circuit selon d'ailleurs une formule exactement énoncée de la façon la plus large des communications - c'est comme cela que Freud, lui-même s'exprime. Ne nous étonnons pas que Hans jouant sur le système des communications, passe progressivement de ce qui est le circuit du cheval au circuit du chemin de fer. En somme c'est entre deux nostalgies, celle de venir et celle du retour, et c'est en fonction de ce retour, que nous voyons affirmé par Freud comme fondamental - de l'objet, puisque ce n'est jamais, souligne-t-il, que sous la forme retrouvée que l'objet aurait dû naître, qu'il trouve dans le développement du sujet à se constituer la nécessité qui est à proprement parler corrélative de la distance, de la dimension symbolique de l'éloignement de l'objet, mais pour le retrouver.

C'est cette vérité si je puis dire, dont la moitié est éludée, voire perdue, dans l'incidence que met la psychanalyse d'aujourd'hui à accentuer le terme de la frustration, sans comprendre que la frustration n'est jamais que la première étape du retour vers l'objet qui doit être, pour être constitué, retrouvé.

Rappelons de quoi il s'agit dans l'histoire du petit Hans. Pour Freud il ne s'agit pas d'autre chose que du complexe d'œdipe, c'est-à-dire de ce quelque chose dont le drame apporte par lui-même une dimension nouvelle et nécessaire à la constitution d'un monde humain achevé, et nécessaire à cette constitution de l'objet qui n'est pas purement et simplement la corrélation d'une maturation instinctuelle prétendue génitale, mais le fait que l'acquisition d'une certaine dimension symbolique que nous pouvons ici, avec bien entendu tout ce que je suppose déjà connu par vous…… le discours, mais qui - pour viser les choses ici directement - consiste en somme en ce dont il s'agit chaque fois que nous avons affaire, comme dans le cas du petit Hans, comme dans les autres cas que je vous ai cités, à l'apparition d'une phobie.

Ici c'est manifeste, il s'agit en quelque sorte de ce qui vient à se révéler sous un angle ou sous un biais quelconque à l'enfant, de la privation fondamentale dont est marquée l'image de la mère, le moment où cette privation

est intolérable, puisqu'en fin de compte c'est à cette privation qu'est suspendu le fait que l'enfant lui-même apparaît menacé de la privation suprême, c'est-à-dire de ne pouvoir d'aucune façon la combler.

C'est cette privation à laquelle le père doit apporter quelque chose. Ce quelque chose après tout c'est aussi simple que le bonjour de la copulation. Ce qu'elle n'a pas, celle-là, qu'il la lui donne ! Et c'est bien de cela qu'il s'agit dans tout le drame du petit Hans que nous voyons apparaître et surgir peu à peu, se révéler à mesure que se poursuit le dialogue.

On dit que l'image, si on peut dire, environnementale comme on s'exprime de nos jours, du cercle familial de Hans, n'est pas assez dessinée. Qu'est-ce qu'il leur faut : alors qu'il suffit de lire, même pas entre les lignes, pour voir s'étaler au cours de l'observation cette présence appliquée, constante du père.

La mère, elle, n'est jamais signalée qu'en tant que le père lui demande si ce qu'elle vient de raconter est exact, et en fin de compte elle n'est jamais avec le petit Hans. Mais le père, bien sage, bien gentil, bien viennois, est là non seulement appliqué à couver son petit Hans, mais en plus à faire le travail, et tous les dimanches à aller voir sa maman , avec le petit Hans bien entendu. Et on ne peut pas ne pas être frappé de la facilité avec laquelle Freud, dont on sait à ce moment là quelles sont, si on peut dire, les idées prévalentes, admet que ce petit Hans qui a vécu dans la chambre des parents jusqu'à l'âge de quatre ans, n'a certainement jamais vu aucune espèce de scène qui ait pu l'inquiéter quant à la nature fondamentale du coït. Le père l'affirme dans ses écrits : « *Freud ne discute pas la question, il doit avoir probablement là-dessus son idée* ».

A la vérité ce que nous allons voir au moment où se passe cette scène majeure du dialogue où le petit Hans dit en quelque sorte à son père : « *Tu dois...* » - c'est intraduisible en français, comme l'a fait remarquer le fils de Fliess pour concentrer son attention sur cette scène, et il n'en sort pas complètement à son honneur, mais ses remarques sont fort justes, et il met l'accent sur ce caractère quasiment intraduisible de l'expression, on peut en sortir par la résonance du dieu jaloux, du dieu qui est identique à la figure du père dans la théorie de la doctrine freudienne : « *Tu dois être un père, tu dois m'en vouloir.* ». Tout ceci doit être vrai, mais avant qu'il en arrive là, il passe de l'eau sous le pont, et il lui faut pour atteindre ce moment, un certain temps.

Aussi bien posons-nous tout de suite la question de savoir si finalement le petit Hans est au cours de cette crise, d'aucune façon sur ce point satisfait. Pourquoi le serait-il, si son père est dans cette position critique dont en quelque sorte l'apparition en arrière-fond doit être pour nous conçue comme un élément fondamental de l'ouverture où a surgi le fantasme phobique et sa fonction. Il n'est certainement pas d'aucune façon impensable que ce soit ce dialogue même qui ait psychanalysé, si on peut dire, non pas le petit Hans mais son père, et qui fasse que son père à la fin de l'histoire - qui se liquide en somme assez heureusement en quatre mois - soit plus viril qu'au commencement. Autrement dit, que si c'est ce père réel auquel de toute façon le petit Hans s'adresse si

impérieusement, ce père réel, il n'y a aucune raison pour qu'il le fasse réellement surgir.

Si donc le petit Hans arrive à une solution heureuse de la crise dans laquelle il est entré, assurément cela vaudra la peine pour nous également d'essayer d'en faire dire si à la fin de la crise nous pouvons considérer que nous sommes à l'issue d'un complexe d'œdipe qui soit complètement normal, si la position génitale à laquelle est parvenu le petit Hans est quelque chose qui à soi tout seul suffit à nous assurer que pour l'avenir sa relation avec la femme sera tout ce qu'on peut imaginer de plus souhaitable.

La question reste ouverte, et non seulement elle reste ouverte, mais vous verrez que dans cette ouverture nous pouvons faire beaucoup de remarques, et déjà j'indique qu'assurément si le petit Hans est promis si on peut dire à l'hétérosexualité, il ne nous suffit peut-être pas d'avoir cette garantie pour penser que cette hétérosexualité à elle toute seule suffise à assurer une consistance plénière si on peut dire, de l'objet féminin.

Vous voyez que nous sommes forcés de procéder par une espèce de touche concentrique, de tendre la toile et le tableau entre les différents rôles où elle est accrochée, pour lui assurer sa fixation normale, cet écran sur lequel nous avons à poursuivre un phénomène particulier, à savoir ce qui se passe dans le développement corrélatif du traitement lui-même, le développement de la phobie.

Un simple petit exemple de cet espèce de côté essoufflé du père dans l'histoire me revient à l'esprit, et vient animer cette chose dans laquelle nous poursuivons notre investigation. Après une longue explication du petit Hans avec le père concernant le cheval - ils ont passé la matinée à cela - ils déjeunent et Hans lui dit : « ***Vatti, renn mir nicht davon ?*** ». Ce qui dans la traduction qui reste malgré tout irrésistiblement marquée de je ne sais quel style de cuisinière, nous donne cette chose qui n'est pas fausse : « *Pourquoi t'en vas-tu comme cela au galop ?* ». Et le père souligne à ce moment là être frappé de cette expression. « *Pourquoi est-ce que tu te cavales comme cela ?* ». Et on peut ajouter, parce qu'en allemand c'est permis : « *Pourquoi est-ce que tu te cavales de moi comme cela ?* ».

Et c'est vrai, il ne suffit pas que nous portions la question de l'analyse du signifiant au niveau du déchiffrage hiéroglyphique de cette fonction mythologique, pour que ça ne veuille pas dire que porter l'attention sur le signifiant, ça veut d'abord dire savoir lire. C'est évidemment la condition absolument préalable pour savoir traduire correctement. Ceci est à regretter pour la juste résonance que peut avoir pour les lecteurs français l'œuvre de Freud.

Nous voici donc avec ce père, et nous avons déjà presque inscrit dans ce schéma ce qu'il devrait être, la place qu'il devrait occuper : c'est par lui, à travers lui, à travers l'identification à lui que le petit Hans devrait trouver la voie normale de ce circuit plus large sur lequel il est temps qu'il passe. Ceci

est si vrai que (deux choses) en quelque sorte doublent la consultation du 30 Mars, celle à laquelle il a été emmené par son père vers Freud, celle célèbre que je crois être - confrontés qu'ils sont - l'illustration de ce dédoublement, voire de ce détriplement de la fonction paternelle sur laquelle j'insiste comme étant l'essentiel à toute compréhension de ce qu'est aussi bien l'œdipe qu'un traitement analytique lui-même, pour autant qu'il fait entrer en jeu le nom du père, le père qui devant Freud représente le super-père, le père symbolique.

Et je dois dire que Freud purement et simplement, et non sans que lui-même d'un trait d'humour ne le souligne, prophétise et aborde en quelque sorte d'emblée le schéma de l'œdipe. Et le petit Hans écoute la chose avec une sorte d'intérêt amusé, du ton littéralement : « *Comment peut-il savoir tout cela ? Il n'est pourtant pas le confident du bon Dieu, le professeur !* ». Et le rapport à proprement parler humoristique qui soutient tout au long de l'observation le rapport du petit Hans avec ce père lointain qu'est Freud, est bien aussi exemplaire et marque à la fois la nécessité de cette dimension transcendante. Et combien on se tromperait à l'incarner toujours dans le style de la terreur et du respect ! Elle n'est pas moins féconde que cet autre registre où sa présence permet en quelque sorte au petit Hans de déplier son problème.

Mais parallèlement, vous ai-je dit, il se passe d'autres choses, et qui ont beaucoup plus de poids pour le progrès du petit Hans. Lisez l'observation, et vous verrez que ce jour du lundi 30 mars où il est emmené chez Freud, le rapport que fait le père signale deux choses, dont d'ailleurs l'exacte fonction est un peu effacée du fait qu'il les rapporte toutes les deux dans le préambule malgré que la seconde succède à la consultation, c'est-à-dire que ce soit une remarque du petit Hans au retour de la consultation.

Le père du petit Hans assurément ne minimise [pas] dans l'observation l'importance de ces deux moments. Le petit Hans au départ raconte au père - car nous sommes un lundi, donc le lendemain du dimanche où on a compliqué la visite à la grand-mère d'une petite promenade à Schönbrunn - qu'il faisait avec lui une transgression. On ne peut pas dire les choses autrement, car c'est l'image même de la transgression, il ne peut pas y en avoir de meilleure que cette transgression archipure qui est désignée par une corde sous laquelle ils sont passés tous les deux, et le père explique quelle est cette corde à propos de laquelle dans le jardin de **Schönbrunn,** Hans lui a posé la question suivante : « *Pourquoi cette corde est-elle là ?* » - « *C'est pour empêcher de passer sur la pelouse* », dit le père, et Hans d'ajouter : « *Qu'est-ce qui empêche de passer en dessous ?* ». A quoi le père répond : « *Les enfants bien élevés ne passent pas sous les cordes, surtout quand elles sont là pour indiquer qu'on ne doit pas les franchir* ». Hans ne manque pas de répondre à ceci par ce fantasme : « *Mais faisons la transgression ensemble* », et c'est cet *ensemble* qui est si important, et ensuite ils vont dire au gardien : voilà ce que nous avons fait, et hop ! il les embarque tous les deux.

L'importance de ce fantasme semble suffisamment à saisir dans son contexte, et assurément c'est de cela qu'il s'agit : il s'agit de passer au registre du père et de faire quelque chose qui les embarque ensemble, et la question

de l'embarquement raté peut ainsi s'éclairer. I1 faut bien entendu voir le schéma à l'envers pour le comprendre, c'est la nature même du signifiant que de présenter les choses d'une façon strictement opératoire. C'est autour de la question de l'embarquement qu'est toute la question : il s'agit de savoir s'il va s'embarquer avec son père.

Il n'est pas question qu'il s'embarque avec son père, puisque justement c'est de cette fonction que le père ne peut pas se servir, tout au moins qui est réalisée dans le commun embarquement, et nous allons voir à quoi vont servir toutes les successives élaborations du petit Hans pour se rapprocher de ce but à la fois désiré et impossible. Mais qu'il soit d'ores et déjà amorcé dans le premier fantasme que je viens de vous expliquer, juste avant la consultation de Freud, ceci est suffisamment indicatif.

*Voici maintenant le second*, comme s'il fallait que nous ne puissions pas ignorer la fonction réciproque des deux circuits : le petit circuit maternel, et le grand, le circuit paternel. Le fantasme se rapproche encore plus du but qui va…… en revenant de chez Freud le soir, et c'est dans un chemin de fer avec son père, que le petit Hans se livre encore à une transgression. On ne peut pas mieux dire encore : il casse une vitre. C'est également ce qu'il peut y avoir de mieux comme signifiant la rupture vers le dehors, et là encore ils sont emmenés ensemble. C'est encore la pointe, le terminus du fantasme du petit Hans.

Nous voyons le 2 avril, c'est-à-dire trois jours après l'observation, la première amélioration dont nous soupçonnons d'ailleurs que peut-être le père lui a donné un petit coup de pouce, car une fois que Hans est guéri il corrige lui même auprès de Freud : « *Cette amélioration n'a peut-être pas été si accentuée que je vous l'ai dit* ». Tout de même cette espèce d'envolée que le petit Hans ce jour-là commence de manifester en pouvant faire un peu plus de pas devant la porte-cochère, cette porte qui sert pour sa fonction dans le contexte de l'époque - n'oublions pas que c'est celle-là même qui représente dans la famille la bien séance et ce qui se fait, et devant changer d'appartement, la mère lui dit : « *changer d'étage n'a pas d'importance, mais la porte-cochère, tu la dois à ton fils !* ». La porte-cochère n'est donc pas rien dans la topologie de ce qui se rapporte au petit Hans, et comme je vous l'ai dit la dernière fois, cette porte-cochère et la frontière qu'elle marque, est quelque chose qui là encore est point par point doublé par ce qui est un peu plus loin, peut-être moins près que ce que je vous ai dit la dernière fois, mais encore dans la vue de la façade d'entrée de la gare où l'on part sur le chemin de fer de la ville, celui qui mène régulièrement chez la grand-mère.

En effet la dernière fois, grâce à une information soigneusement prise, je vous avais fait un petit schéma où la maison des parents du petit Hans était dans la rue de la douane. Ce n'est pas tout à fait exact, et je m'en suis aperçu grâce à une chose qui vous révèle une fois de plus combien on est aveugle à ce qu'on a sous les yeux, et qui s'appelle le signifiant, la lettre. Dans le schéma même que nous avons dans l'observation donné par Freud, il y a le nom de

la rue, c'est la **Unterviaductgasse.** II y a une rue cachée qui laisse supposer qu'il y a d'un côté la voie, un petit bâtiment qui est indiqué sur les plans de Vienne et qui correspond à ce que Freud appelle le **Lagerhaus** c'est-à-dire un entrepôt spécial consacré à l'octroi des droits de douane sur l'entrée des comestibles à Vienne. Ceci explique à la fois toutes les connexions, c'est-à-dire la présence de la voie de chemin de fer du **Nordbahn** avec laquelle le wagonnet va jouer un certain rôle dans le fantasme de Hans, et la possibilité d'avoir juste en face de la maison, l'entrepôt dont Freud parle, et en même temps de conserver la maison en bonne vue de l'entrée de la gare.

Donc voici dans le décor plantée la scène sur laquelle se déroule ce drame auquel l'esprit poétique, et si vous voulez tragique, du petit Hans va nous permettre de suivre sa construction.

Comment arrivons-nous à concevoir que ce passage à un cercle plus vaste ait été pour le petit Hans une nécessité ? Ne l'oublions pas, je vous l'ai déjà assez dit : ceci est dans la relation qui s'est établie, le point de prise, le point d'impasse qui est survenu dans ses relations avec sa mère, et que nous trouvons également à tout moment indiqué.

Le fond de cette crise de l'enfant, en ce que sa mère lui a jusqu'à ce moment là assuré, l'appui, l'insertion dans le monde, est quelque chose dont nous pouvons saisir au pied de la lettre la traduction dans cette angoisse qui empêche le petit Hans de quitter de plus loin qu'un certain cercle, la vision de sa maison. Obsédés que nous sommes par un certain nombre de significations prévalentes, nous ne voyons pas souvent ce qui est inscrit de la façon la plus évidente dans le texte, communiqué, articulé d'un symptôme aussi à fleur du signifiant qu'est la phobie.

Si c'est sa maison vers laquelle le petit Hans au moment de s'embarquer se retourne anxieusement, pourquoi ne pas comprendre que nous n'avons qu'à traduire cela de la façon même dont il se présente ? Ce dont il a peur, ce n'est pas simplement que tel ou tel ne soit plus là quand il reviendra à la maison, d'autant plus que si le père - et il semble que la mère aussi y mette un bon coup de pouce - n'est pas toujours à l'intérieur du circuit, c'est que ce qui est en question au moment où en est parvenu le petit Hans, c'est que comme l'exprime le fantasme du petit Hans sur la voiture, toute la maison s'en aille. C'est de la maison qu'il s'agit essentiellement, c'est la maison qui est en cause depuis le moment où en somme, cette mère, il comprend qu'elle peut à la fois lui manquer et en même temps qu'il lui est resté totalement solidaire. Ce qu'il craint, ce n'est pas d'en être séparé, c'est d'être emmené avec elle dieu sait où. Et ceci nous le trouvons à tout instant affleurant dans l'observation, cet élément qui tient à ce que pour autant il est solidaire de la mère, il ne sait plus où il est. C'est bien là quelque chose que nous pouvons sentir à tous les instants de l'observation.

Je ne ferais ici allusion qu'au fait où le jour où nous dit-il - c'est la seconde occasion dans laquelle je vous ai souligné tout à l'heure qu'il fallait relever que

le petit Hans avait relevé la bêtise d'une façon peut-être un peu arbitraire - il était avec sa mère, et il précise : « Juste après qu'on ait été acheter le gilet, alors on a vu un cheval d'omnibus qui tombait par terre ». Ces omnibus de l'intérieur desquels il voyait les chevaux.

Si nous regardons, pas simplement d'une façon arbitraire, pour faire revivre la fleur japonaise dans l'eau des observations, et si nous y ajoutions quelque chose d'autre, tout simplement nous suivrions la curiosité du père qui tout de même à ce moment là l'interroge : « *Qu'avait-elle fait ta maman ce jour là ?* ». Et alors on voit le programme : ils ont été acheter un gilet, puis tout de suite après il y a eu la chute, et enfin - c'est quelque chose qui tranche tout à fait avec ce qu'on a suivi jusque là - ils sont allés chez le confiseur.

Le fait qu'on ait été avec la maman toute la journée, semble indiquer qu'il y a, je ne dirais pas un trou, une censure de la part de l'enfant, mais assurément l'indication qu'à ce moment là quelque chose se passe, quelque chose qui fait que Hans souligne bien qu'on était bien avec la maman, et qu'on n'était pas avec quelqu'un d'autre qui était peut-être là à tourner autour. Ce « *avec la maman* » a tout à fait la même valeur d'accent dans le discours du petit Hans, que quand on lui parle au début de Maridla, et dont il souligne : « *Pas seulement avec Maridla, tout à fait seul avec elle* ».

Assurément ceci a le même rôle, et le ton avec lequel le père à la fois pousse assez loin l'interrogatoire, puis en quelque sorte très rapidement l'abandonne si on peut dire, a quelque chose qui ne sera pas moins confirmé plus loin quand - c'est juste après - le père parlant avec le petit Hans qui est venu le trouver dans son lit, le petit Hans lui indique que peut-être lui le père, aurait été parti. « *Qui a pu dire que j'étais capable de partir ?* » - « *Personne ne m'a jamais dit que tu partirais, mais maman m'a dit un jour qu'elle s'en irait* ». A quoi le père, pour calfater l'abîme, lui dit : « *Elle t'a sans doute dit cela parce que tu étais méchant* ». Et en effet on voit bien à tout instant ce quelque chose dont assurément nous ne pouvons pas pousser plus loin le caractère d'investigation policière, mais qui est là pour souligner que c'était exactement ce quelque chose qui pour le petit Hans mettait en question la solidité de ce ménage de parents, que nous retrouvons dans la catamnèse de l'observation parfaitement dénoué, que c'est là autour que gît cette angoisse emportée avec l'amour maternel qui montre assez sa présence dès le premier fantasme.

Ce cheval qui est là avec cette propriété de représenter la chute dont le petit Hans est menacé, et d'autre part ce danger qui est exprimé par la morsure. Ne devons-nous pas être frappés que cette morsure - je vous ai indiqué déjà dans la mesure où la crise s'ouvre, où le petit Hans ne peut manifestement plus satisfaire sa mère - que cette morsure soit la rétorsion ? II y a là le cas impliqué de ce qui est mis en usage d'une façon confuse dans l'idée de ce retour de l'impulsion sadique qui, comme vous le savez, est si importante dans les thèmes kleiniens.

Ce n'est peut-être pas tellement cela que je vous ai indiqué, savoir ce dans quoi l'enfant écrase sa déception d'amour. Inversement si lui déçoit, comment

ne verrait-il pas qu'il est également à portée d'être englouti ? C'en est devenu de plus en plus menaçant par sa privation même, et insaisissable puisqu'il ne peut également le mordre. Le cheval est ce qui représentent choir et ce qui représente mordre, ce sont ses deux propriétés. Je vous l'indique ici, et très précisément pour autant que dans ce premier circuit nous ne voyons en quelque sorte qu'éludé l'élément de la morsure.

Pourtant poursuivons les choses, et ponctuons aujourd'hui avant de nous quitter, quitte à revenir un par un à la succession des fantasmes du petit Hans, ce qui va suivre à partir d'un moment dont nous aurons à détacher comment il est venu. Ce sont un certain nombre d'autres fantasmes qui en quelque sorte ponctuent ce que j'ai appelé la succession des permutations mythiques.

Vous devez bien concevoir qu'ici au niveau individuel - si le mythe assurément par toutes sortes de caractères ne peut d'aucune façon être complètement restitué à une sorte d'identité avec la mythologie développée qui est celle qui est à la base de toute l'assiette sociale dans le monde, partout là où les mythes sont présents par leur fonction, et ne croyez pas que même là où ils sont absents apparemment comme dans notre civilisation scientifique, ils ne soient pas tout de même quelque part - tout de même au niveau individuel ce caractère est maintenu du développement mythique, qu'en somme nous devons concevoir sa fonction de solution dans une situation fermée en impasse, comme celle du petit Hans, entre son père et sa mère. Le mythe reproduit en petit ce caractère foncier du développement mythique, partout où nous pouvons le saisir d'une façon suffisante, il est en somme la façon de faire face à une situation impossible par l'articulation successive de toutes les formes d'impossibilité de la situation.

C'est en cela que, si l'on peut dire, la création mythique répond à une question, c'est de parcourir si on peut dire le cercle complet de ce qui à la fois se présente comme ouverture possible et comme ouverture impossible à prendre. Le circuit étant accompli, quelque chose est réalisé qui signifie que le sujet s'est mis au niveau de la question.

C'est en cela que Hans est un névrosé et pas un pervers, et la prochaine fois je vous montrerai ce qui permet littéralement de dire qu'il n'est pas artificiel de distinguer ce sens de son évolution, d'un autre sens possible. Il est indiqué dans l'observation même, comme je vous le montrerai la prochaine fois, que tout ce qui se passe au moment où il s'agit de la culotte maternelle, indique en négatif la voie qu'aurait pu prendre Hans du côté de ce qui aboutit au fétichisme. La petite culotte n'est là pas pour autre chose que pour nous présenter que la solution eût pu être que Hans s'attache à cette petite culotte derrière laquelle il n'y a rien, mais sur laquelle il aurait pu vouloir peindre tout ce qu'il aurait voulu.

C'est précisément parce que le petit Hans n'est pas un simple amant de la nature, qu'il est un métaphysicien, que le petit Hans porte la question là où elle est, c'est-à-dire au point où il y a quelque chose qui manque, et où il demande à la raison - employez le mot au sens où on dit raison mathématique - de ce manque, d'être où elle est. Et il va tout aussi bien que n'importe quel esprit collectif de la tribu primitive, se comporter de la façon rigoureuse que

nous savons, en faisant tout le tour des solutions possibles, avec un certain choix d'une partie de signifiants choisis.

Le signifiant n'est pas là, ne l'oubliez jamais, dans la relation au signifié pour représenter la signification, il est là et beaucoup plus pour compléter les béances d'une situation qui ne signifie rien. C'est parce que la signification littéralement est perdue, que le fil est perdu comme dans le conte du Petit Poucet, que les cailloux du signifiant surgissent pour combler ce trou et ce vide.

Aujourd'hui donc, je me contenterai de serrer la suite de ces fantasmes dont je vous ai donné trois exemples la dernière fois, avec le fantasme de la voiture devant la rampe de chargement, avec celui de la descente du train manquée à **Gmünden**, enfin avec celui du départ avec la grand-mère à Lainz, et du retour vers le père par la suite, malgré son évidente impossibilité.

Nous allons voir toute une suite d'autres fantasmes qui, si nous savons les lire, recouvrent d'une certaine façon et modifient justement la permutation des éléments qui nous permet d'illustrer ce que je suis en train de vous dire.

Le premier, pour tout de suite vous montrer où est ici le passage, se place à un moment assez tardif du progrès du dialogue entre le père et le petit Hans. C'est celui de la baignoire sur lequel tout le monde se penche avec cette espèce d'attendrissement confus qui fait qu'on retrouve là je ne sais quel visage inconnu, en étant d'ailleurs tout à fait incapable de dire lequel.

Le fantasme de la baignoire est celui-ci : Hans est dans la baignoire - je vous en ai tout de même assez dit pour que vous sentiez que ce : *dans la baignoire* , est quelque chose qui est exactement aussi près que possible du : *dans la voiture*, dont il s'agit, autrement dit du fondamental : *dans la maison*, de la connexion, de la liaison à ce truc toujours prêt à se dérober au plateau du support maternel - et voici que quelqu'un entre, qui est évidemment sous une certaine forme le tiers ici attendu, quelqu'un entre, qui est évidemment le plombier qui dévisse la baignoire. Il ne nous est rien dit de plus. Il dévisse la baignoire après cela avec son perçoir - et ici Freud introduit la possibilité d'une équivoque avec **gebohren**, sans la résoudre - il perce le ventre du petit Hans. Avec les méthodes habituelles d'interprétation dont nous nous servons, on essaye tout de suite de forcer les choses, et Dieu sait ce qu'on peut dire là-dessus. En tout cas, lui, le père ne manque pas d'y voir le fait que quelque chose s'y rapporte de la scène qui se produit communément au niveau du lit de la mère, à savoir que le petit Hans chasse le père, le remplace de quelque façon, et qu'ici dans ce fantasme il est ensuite l'objet d'une agression du père.

Tout ceci assurément n'est pas foncièrement entaché d'erreur, mais pour rester strictement au niveau des choses, nous disons que si la baignoire répond à ce quelque chose dont il s'agit de surmonter la solidarité avec le petit Hans, il est certain que le fait qu'on la déboulonne est assurément de toute façon quelque chose qui est à retenir. Qu'à ce niveau là d'autre part, le petit Hans, lui, dans son fantasme soit personnellement au niveau de son ventre, perforé, est quelque chose que nous devons également retenir comme répondant à quelque chose que nous pouvons concevoir dans le système d'une permutation

où c'est lui en fin de compte qui assume personnellement le trou de la mère, qui est justement l'abîme, le point crucial et dernier qui est en question, la chose pas regardable, la chose qui flotte sous la forme du noir à jamais insaisissable devant la figure du cheval, et précisément au niveau où il mord, c'est-à-dire quelque part par là, cette chose qui jusque là était celle dans laquelle il ne fallait pas regarder.

Et quand je dis qu'il ne fallait pas y regarder, c'est le petit Hans également qui le dit, car lorsque vous vous reporterez au moment où il s'agit de la culotte de la mère, vous verrez que le petit Hans qui est à ce moment là interrogé en dépit du bon sens par le père, apporte contre toutes les suggestions de l'interrogatoire paternel, deux éléments, et deux seulement. Le second je vous le dirai la prochaine fois quand nous reviendrons sur l'analyse de ce moment, mais le premiers est celui-ci : « *Tu vas écrire au Professeur et tu vas dire que j'ai vu la culotte, que j'ai craché, que je suis tombé par terre et que j'ai fermé les yeux pour ne pas regarder* ».

Ici au niveau du fantasme de la baignoire, le petit Hans ne regarde pas plus, mais il assume le trou, la position maternelle. Nous sommes ici au niveau précisément du complexe d'œdipe inversé dont nous voyons dans une certaine perspective, celle du signifiant, combien il est nécessaire, combien il est littéralement une phase de complexe d'œdipe positif.

Que se passe-t-il ensuite ? Nous revenons dans l'un des fantasmes qui suivent, à une autre position qui est celle dite du wagonnet : le petit Hans parfaitement reconnaissable pour la forme du petit garçon qui est sur le wagonnet, passe une nuit toute entière nu sur le wagonnet. C'est d'ailleurs quelque chose de très ambigu, il est monté sur le wagonnet, on l'y a laissé tout nu toute une nuit, c'est à la fois un désir et une crainte, c'est strictement en liaison avec le moment où il a dit à son père dans le dialogue que j'ai indiqué comme étant un dialogue capital, et sur lequel nous reviendrons : « *Tu étais là comme un tout nu* ».

Fliess, dans l'article dont je vous ai parlé, souligne en quelque sorte le caractère tranchant dans le vocabulaire de l'enfant, comme si tout d'un coup c'était l'esprit biblique qu'il possédait, et à la vérité ceci déconcerte tout le monde, au point qu'on se précipite pour combler le trou en mettant entre parenthèses : cela veut dire qu'il doit avoir les pieds nus. Fliess fait très justement remarquer combien ceci est à relever, ce style du terme, c'est en effet dans la succession nette du moment où une fois de plus il invoque son père : « *Fais ton métier* ». Cette chose finalement qu'on ne peut pas voir, comment la mère est satisfaite, qu'au moins elle le soit : « *Tu dois le faire, ceci doit être fait* ».

Ce « *doit être fait* », ce qui veut dire « *sois un vrai père* », c'est juste après qu'il soit arrivé à accoucher cette formule, et montrer ce qui est appelé dans la réalité, c'est juste après cela que le petit Hans fomente dans son fantasme qu'il passe toute une nuit sur la voiture, sur le plan et le cercle plus large du chemin de fer. Il y passe toute une nuit, alors que jusque là les rapports avec la mère se sont essentiellement sustentés de relations fournies à toute vitesse.

jusque là, c'est ce qu'il souhaite. Il explique d'ailleurs à son père, encore au moment du dialogue dont je vous parle, et en effet, dit-il - car il continue le fantasme – « *Tu devrais aller te taper le pied contre quelque chose, te blesser, saigner et disparaître et dit-il, ça me donnerait juste le temps d'être à ta place pour un instant, mais tu reviendrais* », c'est-à-dire qu'on retrouverait le rythme de ce qu'on peut appeler le jeu primitif de la transgression avec la mère, qui ne supportait précisément que cette clandestinité. Ici le petit Hans passe toute la nuit sous la forme de son fantasme sur le wagonnet, et le lendemain matin on donne cinquante mille Gulden - ce qui à l'époque de l'observation est quelque chose qui a tout son poids - au conducteur pour qu'il permette au garçon de continuer sur le même petit train son voyage.

Autre fantasme, et fantasme celui-là qui semble être dans l'histoire le dernier, le sommet, le point terminus, c'est celui par lequel le petit Hans termine et qui dit cette fois que c'est, non pas seulement le plombier, mais l'installateur qui là accentue le caractère de dévissage, qui vient avec ses pinces. Il est inexact de le traduire par tournevis sous prétexte qu'il y a eu précisément un instrument pointu, le **Böhrer. Zange** est bien la pince, et ce qu'on dévisse, c'est bien le derrière du petit Hans, pour lui en mettre un autre.

Voici donc un autre pas de franchi, et dont assurément la superposition au fantasme précédent de la baignoire est suffisamment mise en évidence par le fait que les rapports de temps de ce derrière avec la baignoire ont été articulés de la façon la plus précise et la plus complète par le petit Hans lui-même. Il se trouve que dans la baignoire que l'on a à Vienne dans la maison, parce que son petit derrière la remplit bien, il fait le poids. C'est toute la question : fait-il ou ne fait-il pas le poids ? Là il la remplit, il est même forcé d'y rester assis, et assurément c'est partout où la baignoire est loin de représenter les mêmes garanties, que reprennent les fantasmes d'engloutissement, d'angoisse qui sont ceux qui lui font littéralement refuser de se baigner ailleurs.

Non pas l'équivalence bien entendu du significatif, mais la superposition dans le schéma du derrière qui est dévissé avec la baignoire dévissée précédemment, est aussi quelque chose que nous pouvons placer au niveau d'ouverture où il s'agit de quelque chose qui correspond - et avec en même temps quelque chose de changé - au fait que la voiture décolle plus ou moins vite, décolle ou ne décolle pas de la rampe à laquelle elle est momentanément accolée.

Et je complète le dernier fantasme : on dit que l'installateur dit ensuite au petit Hans : « *Retourne-toi de l'autre côté et montre ton **Wiwi*** », qui est là l'insuffisante réalité puisqu'il n'a pas réussi à séduire la mère, et la-dessus tout le monde complète l'interprétation : il lui dévisse pour lui en donner un meilleur. Malheureusement ce n'est pas dans le texte, rien n'indique qu'en fin de compte le petit Hans ait parcouru complètement si on peut dire, d'une façon signifiante le complexe de castration, car si le complexe de castration est quelque chose, c'est cela.

Il n'y a pas quelque part de pénis, mais le père est capable d'en donner un autre. Et nous dirons plus : pour autant que le passage à l'ordre symbolique

est nécessaire, il faut toujours que jusqu'à un certain point le pénis ait été enlevé puis rendu. Naturellement, il ne peut jamais être rendu puisque tout ce qui est symbolique est par définition bien incapable de se rendre.

C'est autour de cela que gît le drame du complexe de castration. Ce n'est que symboliquement qu'il est enlevé, et rendu. Mais dans un cas comme celui-ci nous voyons symboliquement qu'il est enlevé et qu'il n'est pas rendu. II s'agit donc bien de savoir dans quelle mesure cela peut suffire d'avoir fait tout ce tour. C'est équivalent du point de vue des examens. Il a fait un circuit supplémentaire, et le seul fait que ce soit un cycle et un circuit suffit à le rendre quelque chose qui assure le rythme de passage d'avoir une valeur égale à ce qu'il serait s'il était complètement achevé. En tout cas c'est là une question qui est posée, et ce n'est pas hors de ce terrain strict …… de la liste du signifiant que nous pouvons faire progresser ce que nous pouvons comprendre des formations symptomatiques.

Avant de nous quitter, je veux vous faire remarquer une chose, parce que j'essaye toujours de terminer sur un trait qui vous amuse. Dans tout cela, ce tourne-vis, cette pince dont il s'agit, qu'est-ce que ce sera ? Parce qu'en fin de compte on n'en a jamais parlé pendant toute l'histoire, jamais le père n'a dit : « *On te la revissera* », alors d'où vient-elle ?

Là encore je ne vois pas simplement en restant au niveau du signifiant, après quoi l'installateur intervient quand il s'agit de lui dévisser le derrière. Cela ne laisse donc aucun doute, il s'agit d'une pince ou d'une tenaille. Il se trouve que pour la petite expérience du cheval que j'ai eue dans des temps anciens que ces espèces de grandes dents avec lesquelles un cheval peut mordre un doigt du petit Hans, s'appellent dans toutes les langues des pinces. Et non seulement les dents s'appellent des pinces, mais le devant du sabot avec lequel le cheval fait tout son petit travail, s'appelle aussi une « *pince* » en allemand. C'est donc quelque chose qui veut dire pince, et qui veut dire pince dans les deux sens du mot pince en français. Je vous dirais plus : en grec, χηλή a exactement le même sens, et ceci bien entendu je ne l'ai pas trouvé en feuilletant en grec le manuel du serrurier qui n'existe pas ! mais je l'ai trouvé par hasard dans le prologue de la pièce phénicienne, à savoir que Jocaste avant de raconter toute l'histoire d'Antigone, donne un détail très curieux concernant ce qui se passe au moment du meurtre. Elle explique très bien - avec autant de soin que j'en ai mis à la construction de ces petits réseaux de chemin de fer et de ces avenues viennoises - par où l'un et l'autre sont arrivés : ils se sont rencontrés au carrefour et ils allaient tous les deux à Delphes. A ce moment là éclate la querelle de préséance, l'un qui est sur un grand char, l'autre qui est à pied. On va, on vient, on s'attrape, enfin le plus fort, c'est-à-dire Oedipe, passe devant, et à ce moment là détail que je n'ai point trouvé ailleurs - Jocaste prend soin de remarquer que si la querelle en quelque sorte a rebondi, c'est que l'un des coursiers est allé frapper de son sabot, χηλή, le talon d'Oedipe.

Ainsi il ne suffisait pas que son pied fut enflé du fait de la petite broche qu'on lui avait passée dans les chevilles, pour qu'il accomplisse son destin il

fallait qu'il ait au pied exactement comme le père du petit Hans, cette blessure qui lui est faite précisément par le sabot d'un cheval, lequel sabot s'appelle en grec, comme en allemand, comme en français, une pince, car χηλή désigne aussi pince ou tenailles.

Ceci est destiné à vous monter que quand je vous dis que dans la succession des constructions fantasmatiques du petit Hans, c'est bien toujours le même matériel qui sert et qui tourne, je ne vous dis rien d'exagéré.

273

20 - LECON DU 22 MAI 1957

« Des enfants au maillot »

« O cités de la mer, je vois chez vous vos citoyens, hommes et femmes, les bras et les jambes étroitement ligotés dans de solides liens par des gens qui n'entendront point votre langage, et vous ne pourrez exhaler qu'entre vous, par des plaintes larmoyantes, des lamentations et des soupirs, vos douleurs et vos regrets de la liberté perdue. Car ceux-là qui vous ligotent ne comprendront pas votre langue, non plus que vous ne les comprendrez. »

Ce petit morceau extrait des Carnets de notes de Léonard de Vinci[60] il y a quelque mois, et que j'avais complètement oublié, me paraît assez propre à introduire notre leçon d'aujourd'hui. Ce passage assez grandiose n'est qu'à entendre, bien entendu, à titre allusif.

Nous allons reprendre aujourd'hui notre lecture des textes du petit Hans, en tentant d'entendre la langue dans laquelle le petit Hans s'exprime.

La dernière fois je vous ai pointé un certain nombre d'étapes de ce développement du signifiant, dont en somme il nous fait considérer que le centre énigmatique, à savoir le signifiant du cheval inclus dans la phobie, se présente comme ayant pour fonction celle d'un cristal dans une solution sursaturée. C'est autour de ce signifiant du cheval que vient en somme se développer, s'épanouir en une sorte d'immense arborescence, ce développement mythique dans lequel l'histoire du petit Hans consiste..

Tout de suite, pour maintenant si je puis dire immerger cet arbre dans le bain de ce qui a été vécu par le petit Hans, nous devons voir quel a été le rôle de ce développement de l'arbre, et je veux vous indiquer ce à quoi va tendre une sorte de bilan que nous allons avoir à faire, de ce qu'a été le progrès du petit Hans.

Tout de suite il vous indique que puisqu'il s'agit ici de la relation d'objet prise dans les termes d'un progrès, et pendant que le petit Hans va vivre son oedipe, rien ne nous indique dans l'observation que nous devions considérer les résultats comme en quelque sorte pleinement satisfaisants. Je dirais qu'il y a quelque chose que l'observation à son début accentue, c'est je ne sais quoi qu'on pourrait appeler une sorte de maturité précoce chez ce petit Hans. On ne peut pas dire qu'à ce moment là il est avant son oedipe, mais assurément à la sortie.



[60] Carnets de Léonard de Vinci, Godice atlantico, 145. r.a., traduction Louise Servicen, Tome 1, p. 400, Gallimard.

La façon, en d'autres termes, dont le petit Hans éprouve ses rapports avec les petites filles, a déjà comme on nous le souligne dans l'observation, tous les caractères avancés d'une relation, nous ne dirons pas adulte, mais en quelque sorte qui permet de lui reconnaître une espèce d'analogie assez brillante, qui fait que pour tout dire, Freud lui-même se présente comme une sorte d'heureux séducteur, et qu'assurément ce terme complexe, voire donjuanesque, tyrannique dont j'ai laissé sortir une fois ici le terme pour le plus grand scandale de certains, est tout à fait caractérisé dans cette attitude précoce du petit Hans, qui indique l'entrée dans une sorte d'heureuse adaptation à un contexte réel.

Que voyons-nous au contraire à la fin ? A la fin, il faut bien le dire, on retrouve les mêmes petites filles habitant le monde intérieur du petit Hans. Mais si vous lisez l'observation, vous ne pourrez pas ne pas être frappé de voir, non seulement combien elles sont plus imaginaires et combien elles sont vraiment radicalement imaginaires. Ce sont des fantasmes avec lesquels le petit Hans s'entretient, et dans un rapport sensiblement changé d'ailleurs, ce sont bien plutôt ses enfants.

Je dirais que si c'est là qu'il faut voir en quelque sorte la matrice laissée par la résolution de la crise, à la future relation du petit Hans avec les femmes, bien assurément nous pouvons dire que du point de vue de la surface, le résultat est suffisamment acquis de l'hétérosexualité du petit Hans, mais que ces filles resteront marquées de quelque chose qui sera si on peut dire le stigmate de leur mode d'entrée dans la structure libidinale du petit Hans, et nous le verrons même traiter en détail comment elles sont entrées.

Assurément le style narcissique de leur position par rapport au petit Hans, est irréfutable, et nous verrons même plus en détail ce qui le détermine, ce qui le situe. Assurément le petit Hans, si on peut dire, aimera les femmes, mais elles resterons liées fondamentalement chez lui à une sorte de mise à l'épreuve de son pouvoir. C'est aussi bien pourquoi tout nous indique qu'il ne sera jamais sans les redouter : si on peut dire, elles seront ses maîtresses. C'est aussi bien que ce seront et ce restera les filles de son esprit, et vous le verrez ravi à la mère, mais ce n'est certainement pas au-delà de la relation à l'objet féminin que s'achève chez le petit Hans ....

Ceci est destiné à vous montrer, ou à vous indiquer où est l'intérêt d'une telle recherche. Naturellement cela demande une reprise de notre parcours pour être confirmé. I1 faut en somme que nous situions, puisque nous avons pris cela comme point de repère par rapport au temps de la structuration signifiante du mythe du petit Hans, les différentes étapes de ce qui se passe, à savoir de son progrès.

Nous parlons de relation d'objet entre les différents temps de la formation mythique signifiante. Quels sont les objets qui passent successivement au premier plan de l'intérêt du petit Hans ? Quels sont en somme les progrès qui se passent corrélativement dans le signifié, dans cette période particulièrement active, féconde d'une sorte de renouvellement, de révolution de la relation du petit Hans à son monde ? Allons-nous pouvoir saisir quelque chose qui

parallèlement, nous permet de saisir ce que scandent ces successives cristallisations sous forme de fantasmes ? Sans aucun doute successives cristallisations d'une configuration signifiante dont je vous ai montré la dernière fois la communauté de figure, à savoir que je vous ai permis tout au moins d'entrevoir comment dans ces successives fifres, les mêmes éléments permutent avec les autres pour à chaque fois renouveler, tout en laissant fondamentalement la même, la configuration signifiante.

Le 5 avril nous avons le thème que j'ai appelé *du retour*, qui bien entendu n'est pas ce qu'il explique essentiellement, mais il a cela comme fond. C'est le thème de ce que nous pourrions appeler un départ, ou plus exactement d'une angoissante solidarité avec la voiture, la **Wagen** qui est au bord de la rampe de départ, et que le fantasme du petit Hans développe en quelque sorte, car ce n'est pas d'emblée qu'elle se présente ainsi, il faut que l'interrogation du père le facilite d'avouer ses fantasmes, et en même temps de les parler, de les organiser, et aussi de se les révéler à lui-même en même temps que nous pouvons les apercevoir.

C'est le 11 Avril que nous voyons apparaître le fantasme de la baignoire qu'on dévisse, avec à l'intérieur le petit Hans et son grand trou dans le ventre, sur lequel nous concentrons une silhouette approximative. Entre les deux que s'est-il passé ? C'est le 21 avril que nous trouvons le fantasme que nous pouvons appeler du : *nouveau départ avec le père*. C'est un fantasme manifestement représenté comme fantasmatique et impossible : il part avec la grand-mère avant que le père n'arrive, quand le père le rejoint, on ne sait par quel miracle le petit Hans est là. Voilà dans quel ordre les choses se présentent.

Le 22 avril c'est le wagonnet dans lequel le petit Hans s'en va tout seul. Et puis quelque chose d'autre marquera probablement la limite de ce à quoi nous pourrons arriver aujourd'hui.

Avant le 5 avril, de quoi s'agit-il ? Entre le 1er mars et le 5 Avril il s'agit essentiellement et uniquement du phallus. Il s'agit du phallus à propos duquel le père lui apporte la remarque, lui suggère la motivation de sa phobie, c'est à savoir que c'est dans la mesure où il se touche, où il se masturbe, que la phobie a lieu. Il va plus loin : le père suggère l'équivalence de la phobie de ce qu'il craint avec ce phallus, au point de s'attirer de la part du petit Hans la réplique qu'un phallus, un **Wiwimacher** - qui est très exactement le terme dans lequel le phallus s'inscrit dans le vocabulaire du petit Hans - ça ne mord pas.

Nous nous trouvons là à l'entrée dans les sortes de malentendus qui vont présider à tout le dialogue du petit Hans avec son père, en ce sens que le fait qu'un phallus c'est bien de cela qu'il s'agit dans ce qui mord, dans ce qui blesse, c'est quelque chose qui est si vrai que quelqu'un qui n'est pas psychanalyste et à qui j'avais fait lire cette observation du petit Hans, qui est un mythologue, quelqu'un qui a sur le sujet des mythes été assez loin dans la pénétration du problème, me disait : « *Il est tout à fait frappant de voir en quelque sorte sous jacente à tout le développement de l'observation, on ne sait quelle fonction, non pas* ***de vagina dentata,*** *mais du* ***phallus dentatus***. »

Seulement bien entendu, cette observation se développe tout entière sous le registre du malentendu. J'ajouterai : c'est là le cas tout à fait ordinaire de toute espèce d'interprétation créatrice entre deux sujets, c'est même comme cela qu'elle se développe de la façon à laquelle il faut s'attendre, c'est la moins anormale qui soit, et je dirais que c'est justement dans la béance de ce malentendu que va se développer quelque chose qui aura sa fécondité au moment où le père lui parlera du phallus. Il lui parlera de son pénis réel, de celui qu'il est en train de toucher. Il n'a certainement pas tort, car l'entrée en jeu chez le jeune sujet de la possibilité d'érection, et tout ce qu'elle comporte pour lui d'émotions nouvelles, est quelque chose qui incontestablement a changé l'équilibre profond de toutes ses relation avec ce qui constitue alors le point stable, le point fixe, le point tout-puissant de son monde, à savoir la mère. Et d'autre part, il y a quelque chose qui joue le rôle prévalent dans le fait que tout d'un coup quelque chose arrive qui est cette angoisse foncière qui fait tout vaciller, au point que tout est préférable, même le forgeage d'une image angoissante en elle-même complètement fermée, comme celle du cheval, et qui à tout le moins au centre de cette angoisse, marque une limite, marque un repère.

Ce qui dans cette image ouvre la porte à cette morsure, à cette attaque, c'est un autre phallus c'est le phallus imaginaire de la mère - en tant que c'est par là que pour le petit Hans s'ouvre la phobie intolérable - ce qui a été jusqu'alors le jeu de montrer ou de ne pas montrer le phallus, de jouer avec un phallus qu'il sait depuis longtemps parfaitement inexistant et qui pour lui est l'enjeu des relations avec la mère. Ce plan sur lequel s'établit ce jeu de séduction, non seulement avec la mère, mais avec toutes les petites filles dont il sait aussi très bien qu'elles n'ont pas de phallus, mais le maintien de ce jeu qu'elles en ont quand même un, c'est là quelque chose sur lequel l'a repoussé jusque là toute la relation fondamentalement pas simplement de leurre en quelque sorte au sens le plus immédiat, mais de jeu à ce leurre. Entendons que si nous nous souvenons du fantasme sur lequel se termine la première partie de l'observation, à partir de laquelle, celle qui commence à partir du moment où la phobie se déclare, ce fantasme du petit Hans se rapporte à ses parents. C'est un fantasme qui est d'ailleurs, à la limite, c'est le seul qui n'est d'ailleurs pas un fantasme, c'est un rêve, c'est un jeu où l'enfant cache dans sa main quelque chose, un jeu de gage à la suite duquel il reçoit le droit de la petite fille à lui faire faire pipi. Et à ce moment là Freud et l'observation, soulignent qu'il s'agit d'un rêve auditif. Dans ce jeu de montrer ou de voir qui est au fond de la relation première scoptophilique avec les petites filles, l'élément parlé, le jeu passé dans le symbole, dans la parole n'y est-il pas d'ores et déjà prévalent ?

Ce qui va se passer, c'est qu'à toute tentative du père dans cette première période, du père d'introduire tout ce qui concerne la réalité du pénis avec ce qui lui indique qu'il convient pour l'instant d'en faire très exactement, c'est-à-dire de n'y pas toucher, répond avec une rigueur automatique chez le petit Hans, la remise au premier plan des thèmes de ce jeu. Entendez que par exemple il sort tout de suite ce fantasme qu'il était avec sa mère toute nue en chemise. C'est à ce propos que le père lui pose la question : « *Mais elle était toute nue, ou en chemise !* ». Ce qui ne trouble pas le petit Hans : elle était avec une chemise

si courte qu'on pouvait juste la voir toute nue, c'est-à-dire qu'on pouvait juste voir, et bien entendu aussi ne pas voir.

Vous reconnaissez la structure du bord ou de la frange, qui caractérise l'appréhension fétichiste. C'est toujours jusqu'au point où l'on pouvait un peu voir, et où l'on ne voit pas ce qui va apparaître, ce qui est suscité de caché dans la relation avec la mère, à savoir ce phallus inexistant, mais dont il faut aussi qu'on joue à ce qu'il soit là, et pour en quelque sorte accentuer le caractère de ce dont il s'agit à ce moment là, à savoir d'une défense contre l'élément bouleversant qu'apporte le père avec son insistance à parler du phallus en termes réels.

Dans ce fantasme, le petit Hans appelle un témoin, c'est-à-dire une petite fille qu'il appelle Grete, et qui est empruntée aux bagages, à sa maison particulière, aux petites amies avec lesquelles il poursuit ses relations imaginaires, mais concernant des personnages parfaitement réels qu'il poursuit à ce moment. Qu'elle s'appelle Grete et qu'elle intervienne dans ce fantasme, il n'est pas inutile de le souligner puisque nous la retrouverons plus tard.

C'est elle qui est appelée dans le fantasme comme témoin de ce que maman et lui-même sont en train de faire, car à ce moment il introduit comme à la dérobée, très vite, le fait que très rapidement il se touche un petit peu.

La formation en somme de compromis, je veux dire le fait qui pour lui montre la nécessité de faire rentrer sur le fond de la relation phallique avec la mère, tout ce qui peut intervenir de nouveau, non seulement par le fait de l'existence réelle de son pénis, mais du fait que c'est là-dessus que le père essaye de l'entraîner, est quelque chose qui littéralement structure tout la période antérieure au 5 avril telle que nous la voyons dans l'observation dessinée.

Quand je dis toute la période antérieure au 5 avril, bien entendu cela ne veut pas dire qu'il n'y ait que cela. Quelque chose de second va apparaître autour de ce 30 mars, date de la consultation avec Freud. Assurément ce qui va apparaître à ce niveau n'est pas entièrement artificiel, puisque comme je vous l'ai dit, c'est annoncé par ce qui déjà est impliqué par la collaboration du père du petit Hans dans ses fantasmes où il appelle en quelque sorte son père à son aide.

Donc entre le 1er mars et le 15 mars où se situe le fantasme de Grete et de la mère, il s'agit avant tout de pénis réel et de phallus imaginaire. C'est justement entre le 15 mars et la consultation avec Freud, qu'au moment où le père essaye de faire passer complètement dans la réalité le phallus en lui faisant remarquer que les grands animaux ont de grand phallus, et que les petits en ont de petits, et ce qui assurément entraîne le petit Hans à dire : « Chez moi il est bien accroché, et il grandira », le même schéma que celui que je vous indiquais tout à l'heure se reproduit, c'est à savoir quelque chose qui est une réaction.

Chez le petit Hans, si vous voulez, nous avons à ce moment là quelque chose qui est la tentative complète de réaliser le phallus de la part du père,

et la réaction du petit Hans une fois de plus sera quelque chose qui ne consiste pas du tout à entériner ce à quoi pourtant lui-même accède, mais à forger ce fantasme des deux girafes où se manifeste le 27 mars ce qui en est l'essentiel. A savoir une symbolisation du phallus maternel, ce phallus maternel qui nettement est représenté dans la petite girafe, et qui pour le petit Hans, en quelque sorte pris entre son attachement imaginaire et l'insistance du réel par l'intermédiaire de la parole du père, entre dans la voie, va donner en quelque sorte sa scansion, le schéma de tout ce qui va se développer dans le mythe de la phobie, c'est à savoir que c'est le terme imaginaire qui va devenir pour lui l'élément symbolique.

En d'autres termes, loin que dans la relation d'objet nous constations la voie en quelque sorte directe du passage à la signification d'un nouveau réel, d'une acquisition du maniement du réel au moyen d'un instrument symbolique pur et simple, nous voyons au contraire qu'au moins dans la phase critique dont il s'agit à propos du petit Hans et que la théorie analytique pointe comme étant celle de l'œdipe, le réel ne peut être réordonné dans la nouvelle configuration symbolique qu'au prix d'une réactivation de tous les éléments les plus imaginaires, qu'au prix d'une véritable régression imaginaire du premier abord qu'en a fait le sujet.

Nous en avons là dès les premiers pas de la névrose du petit Hans - névrose infantile j'entends - le modèle et le schéma : le père représentant de la réalité et de son nouvel ordre de l'adaptation au réel, le petit Hans y répondant par une sorte de foisonnement imaginaire qui renforce en quelque sorte d'une façon d'autant plus typique qu'elle est vraiment soutenue sur cette espèce de profond mode d'incrédulité, dans lequel d'ailleurs vous allez voir chez le petit Hans se poursuivre toute la suite, pour apercevoir ce quelque chose qui est donné au début de l'observation d'une façon en somme presque matérialisée.

Là c'est évidemment le côté exceptionnel, la valeur tombée du ciel que représente l'observation, pour nous montrer dans quelle voie lui-même s'aperçoit que pour nous cela peut être pris, à savoir que non seulement on peut jouer avec mais qu'on peut en faire des bouchons de papier, ce quelque chose de chiffonné.

Dans cette première image de la petite girafe, c'est le commencement de la solution, la synthèse de ce que le petit Hans apprend à faire, à savoir comment on peut jouer avec ces images, et ce quelque chose qu'il ne sait pas, mais auquel il est tout simplement introduit par le fait qu'il sait déjà parler, qu'il est un petit homme, qu'il est dans un bain de langage. Il sait très bien la valeur précieuse que lui offre le fait de pouvoir parler, et c'est d'ailleurs ce qu'il souligne lui-même sans cesse quand il dit de ceci ou de cela, et quand on lui dit que c'est bien ou que c'est mal. « *Peu importe, dit-il, c'est toujours bien puisqu'on peut l'envoyer au Professeur* ». Et il y a plus d'une remarque de cette espèce où à tout instant le petit Hans en quelque sorte montre son sentiment de cette sorte de fécondité propre, à la fois qui lui est ouverte par le fait qu'en somme il trouve à qui parler. Et là bien entendu il serait bien étonnant que nous ne

nous apercevions pas à cette occasion que c'est là tout le précieux, l'efficace de l'analyse.

Telle est cette première analyse faite avec un enfant. Assurément de son texte, de la façon dont Freud amène son mythe d'œdipe tout crû, tout construit, sans la moindre tentative de l'adapter à quelque chose qui se présente d'immédiat et de précis chez l'enfant, on peut penser que c'est bien un des points les plus saisissants de l'observation. Littéralement délibérément Freud lui dit

« Je vais te raconter cette grande histoire que j'ai inventée, que je savais avant que tu vins au monde : c'est qu'un jour un petit Hans viendrait qui aimerait trop sa mère, et qui à cause de cela, détesterait son père ».

Je dirais que le caractère de mythe originel que représente l'œdipe dans la doctrine de Freud, est là en quelque sorte en somme par son auteur même, pris dans une opération où son caractère fondamentalement mythique est mis à nu. Freud s'en sert de la même façon qu'on apprend depuis toujours aux enfants que Dieu a créé le ciel et la terre, ou qu'on lui apprend toute espèce d'autres choses, selon le contexte culturel dans lequel il est impliqué. C'est un mythe des origines donné comme tel, et parce qu'en somme on fait foi à ce qu'il détermine comme orientation, comme structure comme avenue pour la parole chez le sujet qui en est le dépositaire, c'est littéralement sa fonction de création de la vérité qui est en cause. Ce n'est pas autrement que Freud l'apporte au petit Hans, et littéralement ce que nous voyons, c'est que le petit Hans en quelque sorte dit - c'est la même ambiguïté qui est celle dans laquelle se poursuit tout son assentiment avec ce qui va le poursuivre - le petit Hans dit quelque chose qui est à peu près ceci : c'est très intéressant, c'est très excitant, comme c'est bien, il faut qu'il aille parler avec le bon Dieu pour avoir trouvé un truc pareil.

Mais quel est le résultat de ceci ? Freud lui, nous dit, nous articule, très nettement de lui-même, de son cru, à ce moment-là, que bien entendu il n'est pas à attendre que cette communication de sa part porte du premier coup, rien que par le coup porté, ses fruits. Il s'agit, dit Freud, à ce moment-là dans l'observation, l'articulant comme nous l'articulons ici, qu'elle produise ses productions inconscientes, qu'elle permette à la phobie de se développer. Il s'agit d'une incitation, d'un autre cristal si on peut dire, qui est là implanté dans la signification inachevée que représente à lui tout seul - je veux dire dans son être tout entier - à ce moment là le petit Hans, d'une part ce qui s'est produit tout seul, à savoir la phobie, et d'autre part Freud qui apporte là tout entier ce à quoi c'est destiné à aboutir. Bien entendu Freud ne s'imagine pas un seul instant que ce mythe religieux de l'œdipe qu'il aborde à ce moment là, porte immédiatement ses fruits, il n'attend qu'une chose, il le dit, c'est que cela aide ce qui est de l'autre côté, c'est-à-dire la phobie, à se développer.

Cela fraye tout au plus les voies à ce que j'ai appelé tout à l'heure le développement du cristal signifiant. On ne peut pas le dire plus clairement que dans ces deux phrases de Freud à la date du 30 mars, c'est-à-dire de la consultation avec Freud. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à ce moment là il y a quand même une petite réaction du côté du père. Elle ne durera pas longtemps,

je veux dire que le père, nous le retrouverons vraiment dans les relations d'objet, comme je vous le disais tout à l'heure, qui sont ce que nous cherchons à saisir aujourd'hui à l'intérieur des différentes étapes de la formation signifiante, qu'à la fin, et ce n'est pas pour nous étonner. C'est tout à la fin de la crise que nous le verrons venir au premier plan, au moment où je vous ai dit l'autre jour que juste avant le fantasme du wagonnet, se passe l'affrontement avec le père dans le dialogue de l'œdipe : « *Pourquoi es-tu si jaloux ?* », plus exactement « *passionné* », c'est le terme qui est employé, et à la protestation du père : « *Je ne le suis pas !* » - « *Tu dois l'être !* »

C'est le point de la rencontre avec le père, avec ce que représente de carence à ce moment-là la position paternelle. Ici nous ne trouvons donc qu'une première apparition, un petit choc qui est donné en somme par le fait que le père, on voit bien en quoi il est déjà là, il est là d'une façon qui est tout à fait brillante, il est là de la façon dont on peut dire que l'on s'exprime couramment, qu'il brille par son absence.

Et c'est bien ainsi que dès le lendemain, le petit Hans réagit : il vient le trouver, nous dit le père, et il lui dit qu'il est venu le voir parce qu'il avait peur qu'il soit parti. Il viendrait d'ailleurs aussi bien le voir comme cela, ce dont il a peur, c'est que le père soit parti. Ceci nous mènera plus loin puisque le père aussitôt interroge : « *Mais comment une chose pareille serait-elle possible ?* ».

Là arrêtons-nous, apprenons à scander. Je dirais que devant cette peur de l'absence du père, ce qui est véritablement dans la peur c'est quelque chose qui est en somme une petite cristallisation de l'angoisse. L'angoisse n'est pas la peur d'un objet, l'angoisse c'est la confrontation du sujet à cette absence d'objet où il est happé, où il se perd et à quoi tout est préférable, jusqu'à y compris de forger le plus étrange, le moins objectal des objets, celui d'une phobie. La peur dont il s'agit là, son caractère irréel est justement manifesté si nous savons le voir, par sa forme, à savoir que c'est la peur d'une absence, je veux dire de cet objet qu'on vient de lui désigner. Le petit Hans vient dire qu'il a peur de son absence, entendez-le comme quand je vous dis qu'il s'agit d'entendre l'anorexie mentale par, non pas que l'enfant ne mange pas, mais qu'il mange *rien*.

Ici le petit Hans a peur de son absence, c'est de son absence dont il a peur et qu'il commence là à symboliser. Je veux dire que pendant que le père est en train de se casser la tête pour savoir par quel tour et par quel contrecoup l'enfant peut manifester là une peur qui ne serait que l'envers du désir, ceci n'est pas complètement faux, mais ne saisit en quelque sorte le phénomène que par ses entours. C'est bien du commencement de la réalisation par le sujet que le père n'est justement pas ce qu'on lui a dit qu'il serait dans le mythe, et il le dit au père : « *Pourquoi me dis-tu que j'ai ma mère à la bonne, alors que c'est toi que j'aime ?* »

Ce que le petit Hans vient dire ne colle pas du tout : « *Il faut que ce soit toi que je haïsse, ça ne va pas* ». Et en quelque sorte ce qui est impliqué là-dedans en dehors du petit Hans, et où il est pris, c'est que c'est bien regrettable

qu'il en soit ainsi. Mais tout de même d'avoir été mis dans la voie dont il s'agit, c'est-à-dire de pouvoir par rapport au mythe repérer où est une absence, est quelque chose qui s'enregistre immédiatement, que l'observation note, et si vous voulez, pour lequel il faudrait, comme je viens de le faire, entendre une symbolisation. Si nous appelons par un grand I le signifiant autour duquel la phobie ordonne sa fonction, quelque chose à ce moment là est symbolisé que nous pouvons appeler petit sigma, absence du père : I - σP°

Ce n'est pas dire que c'est le tout de ce qui est contenu dans le signifiant du cheval, bien loin de là. Nous allons le voir, il ne va pas s'évanouir comme cela tout d'un coup, parce qu'on aura dit au petit Hans : c'est de ton père que tu vas avoir peur, il faut que tu aies peur. Non, mais assurément quand même tout de suite le signifiant cheval est déchargé de quelque chose, et l'observation l'enregistre : « Pas *de tous les chevaux blancs* ».

Ce n'est plus maintenant de tous les chevaux blancs dont il a peur, il y en a dont il n'a plus peur, et tout de suite le père, malgré qu'il ne passe par la voie de notre théorisation, comprend qu'il y en a qui sont **Vatti,** et à partir du moment où il sent qu'il y en a qui sont **Vatti,** on n'en a plus peur.

On n'en a plus peur pourquoi ? Parce que **Vatti** est tout à fait gentil, c'est ce que le père également comprend sans comprendre tout à fait, sans même comprendre du tout jusqu'à la fin, que c'est bien là qu'est le drame, que **Vatti** soit tout à fait gentil, car s'il y avait eu un **Vatti** dont on aurait pu vraiment avoir peur, on aurait été dans la règle du jeu si on peut dire, c'est-à-dire qu'on aurait pu faire un véritable oedipe, un oedipe qui vous aide à sortir des jupes de votre mère. Mais comme il n'y a pas de **Vatti** dont on a peur, comme **Vatti** est trop gentil, cela explique qu'à évoquer l'agressivité possible du **Vatti** dans le mythe, le signifiant phobique de l'hypnose se décharge d'autant, et c'est enregistré dans l'après midi même.

Je ne force rien dans ce que je vous raconte, puisque c'est dans le texte, il suffit d'en décaler imperceptiblement le point de perspective, pour que simplement elle ne devienne plus une espèce de labyrinthe dans lequel on se perd, mais que chacun des détails par contre, prenne à tout instant un sens. Car je peux avoir l'air d'aller là assez lentement, de repartir encore du début, mais il faut bien que je vous le fasse saisir, c'est qu'aucun détail de l'observation n'échappe à cette mise en perspective, qu'à partir du moment où vous voyez comment s'articule le rapport du signifiant rapporté tout brut par Freud, avec le signifié en gésine, nous le voyons retentir mathématiquement sur les fonctions du signifiant qui est suscité à l'état spontané, naturel, dans la situation du petit Hans. A ce moment là nous voyons s'enregistrer aussitôt ces effets de soustraction, de décharge, pour autant simplement qu'on a amené le père, et d'autant moins qu'il faut que ça s'inscrive d'une façon en quelque sorte mathématique, comme sur le tableau d'une balance.

I1 y a une partie des chevaux blancs qui ne font plus peur, et l'observation elle-même articule qu'il y a deux ordres d'angoisse, nous dit Freud, je veux dire que Freud en remet sur ce que je viens de dire : Freud distingue l'angoisse autour du père qu'il oppose à l'angoisse devant le père. Nous n'avons vraiment pas à prendre acte de la façon dont Freud lui-même nous la présente, pour y retrouver exactement les deux éléments que je viens ici de vous décrire : l'angoisse autour de cette place vide, creuse que représente le père dans la configuration du petit Hans, c'est justement celle qui cherche son support dans la phobie, et dans toute la mesure où on a pu susciter, ne serait-ce qu'à l'état d'exigence de quelque chose de postulé, une angoisse devant le père, dans toute cette mesure l'angoisse autour de ce qui est la fonction du père est déchargée.

Enfin on peut avoir une angoisse devant quelque chose, malheureusement ça ne peut pas aller bien loin puisque le père, tout en étant là précisément, n'est nullement apte à supporter la fonction établie que lui donnent les nécessités d'une formation mythique correcte, rapide, et dans toute sa portée universelle qu'a le mythe d’œdipe.

C'est précisément ce qui force notre petit Hans à retomber dans sa difficulté. Sa difficulté après cela, comme Freud l'a prévu, va commencer à se développer, à s'incarner, à se précipiter dans les productions qui doivent se développer de sa phobie. Et on commence tout de suite à voir plus clair, en ce sens qu'apparaît le premier fantasme du 5 avril d'où je suis parti l'autre fois comme d'un premier terme, et dont nous retrouvons jusqu'à la fin les transformations, et qui en somme avec tout ce qui l'entoure, tout ce qui l'annonce, met en valeur le poids, quelque chose que le petit Hans dans le jour qui le précède immédiatement, commence de bien articuler : qu'est-ce qui me fait peur ?

On commence à le voir, c'est que le cheval - et c'est articulé comme cela dans le texte - le père en met un coup, il fait vraiment de l'analyse, c'est-à-dire que de temps en temps il ne sait plus très bien où aller, cela lui permet de trouver des choses - il voit les quatre modes sous lesquels le cheval fait peur. Ce sont tous des éléments qui mettent en jeu ce quelque chose qui pour un homme - c'est-à-dire un animal qui est destiné à se savoir exister, à la différence des autres animaux et c'est bien ce qui doit être au moment où cela montre son instance la plus perturbante, c'est à savoir justement ce qui est développé, articulé, à ce moment-là dans les néoproductions de la phobie par le petit Hans, à savoir le mouvement. Entendez bien qu'il ne s'agit pas du mouvement uniforme dont nous savons depuis toujours, ou tout au moins depuis quelque temps, que c'est un mouvement dans lequel on ne se sent pas, un mouvement dans lequel on se sauve. C'est là déjà depuis Aristote, que la discrimination du mouvement linéaire et du mouvement rotatoire a ce sens là. Dans un langage plus moderne, il y a une accélération, je veux dire là où le petit Hans nous dit que le cheval en tant qu'il traîne quelque chose après lui, est redoutable, quand il file, quand il démarre - plus quand il démarre vite que quand il démarre lentement - là partout où en quelque sorte on peut sentir cette inertie qui fait que ce mouvement - pour qui n'est pas impliqué dans ce mouvement, et pour qui ce minimum de détachement de la vie consiste justement en ce que j'ai appelé tout à l'heure

se savoir exister, être un être conscient de lui-même pris dans ce mouvement - se manifeste, présente cette sorte d'inertie qui fait que c'est là que l'angoisse est à analyser, que l'angoisse est aussi bien de l'entraînement du mouvement que son envers, à savoir le fantasme d'être laissé en arrière, d'être laissé tomber.

La chute profonde que représente pour Hans cette introduction de quelque chose qui tout d'un coup l'emporte dans un mouvement, à savoir de tout ce qui modifiant profondément ses relations avec cette stabilité de la mère, le met en présence de la mère, comme aussi bien de quelque chose qui pour lui est vraiment subversive dans ses bases mêmes, cette mère, il nous le dit sous la forme à ce moment là de ce qu'il dit du cheval : *Umfallen und beissen wird*, c'est ce qui à la fois tombera et mordra.

La morsure, nous savons à quoi elle est liée : elle est liée au surgissement de ce qui se produit chaque fois qu'en somme l'amour de la mère vient à manquer, au moment où la mère en somme tombe pour lui, elle est en même temps ce quelque chose qui n'a d'autre issue que ce qui est pour le petit Hans lui-même, la réaction d'angoisse de nécessité, la réaction qu'on appelle catastrophique.

Première étape : mordre ; deuxième étape : tomber, se rouler par terre. A partir de maintenant, nous dit le petit Hans - quand il essaye de restituer d'une façon d'ailleurs complètement fantasmatique le moment où pour lui la phobie a été attrapée - c'est ce quelque chose qui s'exprime pour lui aussi dans cette formule dont il faut retenir la structure : « *A partir de maintenant, toujours les chevaux attelés à l'omnibus tomberont* ». Telle est la formule dans laquelle s'incarne pour le petit Hans ce dont il s'agit, à savoir de la mise en question sur ces bases mêmes, de tout ce qui à ce moment là a constitué les assises de son monde.

Ceci est très précisément ce qui nous mène jusqu'au 9 avril à l'élaboration autour de la phobie du thème de l'angoisse du mouvement, thème dans lequel quoique ce soit qu'essaye d'apporter de tempérament le père est absolument sans effet parce qu'en effet rien ne peut résoudre pour un être comme l'homme dont le monde se structure dans le symbolique, ce devenir senti, ce quelque chose qui l'emporte dans un mouvement, et c'est pour cela qu'il faut que dans sa structuration signifiante, le petit Hans fasse cette conversion qui va consister à changer, à convertir le schéma du mouvement en le schéma d'une substitution.

Ceci par étapes. Il y aura d'abord l'introduction du thème de l'amovible, puis ensuite avec ceci se produira la substitution, c'est-à-dire les deux étapes schématiques qui sont exprimées dans la formation de la baignoire, là où elle est au moment où on la dévisse. Et on ne la dévisse pas sans frais, car comme je vous l'ai dit, il faut qu'à ce moment là le petit Hans se fasse quelque chose dont nous savons que ça n'est jamais sans frais que ce passage s'opère, ce quelque chose qui va parfaitement consister en ceci - qui n'est pas assez mis en relief dans l'observation - que pour un temps non seulement il suffit de la castration, mais qu'elle est formellement symbolisée par ce perçoir, ce grand perçoir qui lui entre dans le ventre.

Puis la deuxième étape que quand on dévisse quelque chose, on peut revisser autre chose à la place, et que par cette forme signifiante le quelque chose dont il s'agit, à savoir l'opération de transformation pour le sujet, du mouvement en substitution, de la continuité du réel dans la discontinuité du symbolique, est ce qui est par toute l'observation démontré comme le cheminement même sans lequel sont incompréhensibles les étapes et le progrès de l'observation.

Que se passe-t-il dans le signifié, je veux dire dans ce qui arrive à la fois de confus et de pathétique au petit Hans, entre le 5 avril, à savoir le schéma du fantasme de la voiture qui démarre, avec tout ce qui lui est attaché de la phobie, et le déboulonnage fantasmatique de la baignoire où commence à s'amorcer cette symbolisation de la substitution possible ? Qu'y a-t-il entre les deux ? I1 y a entre les deux tout un entour dont je suis forcé de déblayer le matériel. C'est tout le long passage qui va durer très exactement à peu près tout ce temps pendant lequel se produit pour le petit Hans le seul élément qui est susceptible dans la situation antérieure, d'introduire l'amovibilité comme un élément fondamental de sa restructuration de son monde.

Qu'est-ce que c'est ? C'est très exactement ce que je vous ai dit être l'élément qu'il faut que nous introduisions dans la dialectique du montrer et ne pas voir, du susciter comme ce qui est ce qui n'est pas, mais caché, c'est-à-dire le voile lui-même.

En d'autres termes, pendant ces deux jours de questionnements anxieux, le père littéralement n'y comprend rien et ne fait par là, comme nulle part ailleurs qu'une espèce de tâtonnement maladroit que Freud lui-même souligne, et dont il précise que c'est la partie en quelque sorte ratée de l'investigation analytique. Peu importe, il nous en reste assez, non seulement pour voir ce qui en constitue l'essentiel, mais pour voir ce que Freud lui-même a pris soin d'y souligner comme l'essentiel, ce qui se passe devant les voiles, c'est-à-dire la paire de petites culottes qui sont là dans leurs détails, soignées, fignolées dans l'observation, la petite culotte jaune et la culotte noire dont on nous dit que c'est une **Reformhose.** La **Reformhose** est ce quelque chose qui évidemment est une nouveauté à l'usage des femmes qui vont du vélo. En effet nous savons bien que la mère de Hans est à la pointe du progrès. La mère de Hans, nous la retrouverons, et je pense que quelques judicieux extraits de très jolies comédies d'Apollinaire, en particulier *Les mamelles de Tirésias*, nous aideront à la peindre de plus près. Comme on dit dans cet admirable drame : « *Elles sont tout ce que nous sommes, et cependant ne sont pas hommes* ».

C'est bien là qu'est tout le drame. C'est de là que tout est parti depuis le début, pas simplement parce que la mère du petit Hans est plus ou moins féministe, mais parce qu'il s'agit en somme pour le petit Hans de la vérité fondamentale inscrite dans les vers que je viens de vous citer, et à propos desquels Freud ne nous a jamais dissimulé la valeur essentielle et décisive, en nous rappelant la phrase que « *l'anatomie c'est le destin* ».

C'est bien de cela qu'il s'agit, mais ce que nous voyons au moment où le petit Hans articule ce qu'il a à dire, et qu'interrompent tout le temps les

questions passionnées du père qui le rendent difficile en quelque sorte à cribler - mais Freud le fait car ce que Freud nous dit est l'essentiel - ce qu'on voit de plus clair là-dedans, c'est qu'il y a deux étapes sous lesquelles le petit Hans reconnaît et différencie les culottes qui se projettent sur leur dualité d'une façon confuse, comme si chacune pouvait à un certain moment remplir plus une des fonctions que l'autre. Mais l'essentiel est ceci : les culottes en elles-mêmes sont liées pour lui à une réaction de dégoût, bien plus, le petit Hans a demandé qu'on écrive à Freud que quand il avait vu les culottes, il avait craché et il était tombé par terre, puis il avait fermé les yeux. C'est justement pour cela, à cause de cette réaction que le choix est fait que le petit Hans ne sera jamais un fétichiste. Si au contraire il avait reconnu que ces culottes étaient précisément tout son objet, à savoir ce mystérieux phallus que personne ne verra jamais, il s'en serait satisfait et serait devenu fétichiste. Mais comme le destin en a voulu autrement, le petit Hans précisément est dégoûté des culottes, mais il précise que quand c'est la mère qui les porte, c'est une autre affaire, c'est-à-dire que là elles ne sont plus répugnantes du tout.

C'est justement cela, à savoir la différence qu'il a entre ce qui pourrait s'offrir à lui comme objet, à savoir les culottes en elles-mêmes, et le fait qu'elles ne gardent leur vertu si on peut dire, qu'étant en fonction, que là où il continue à soutenir le leurre du phallus, c'est là qu'est le nerf, le passage qui nous permet d'appréhender l'expérience.

A ce moment là, la réalité s'est mise en valeur par cette longue interrogation autour de laquelle le petit Hans essaye de s'expliquer, et dans la mesure même où il est poussé dans des directions divergentes et confuses, s'explique si mal mais dont pourtant l'essentiel est, par l'intermédiaire de cet objet privilégié, d'introduire l'élément d'amovibilité que nous allons retrouver dans la suite, et qui à partir de ce moment là fait passer sur le plan de l'instrumentation, du formidable matériel d'instruments que nous allons voir se développer comme dominant à partir de ce moment là, l'évolution du mythe signifiant. Je vous l'ai dit la dernière fois, j'en ai amené quelques uns, je vous ai même montré combien déjà dans les ambiguïtés du signifiant se trouvaient inscrites des choses singulières, cette extraordinaire homonymie entre la pince, le sabot et la dent du cheval. Je pourrais vous développer cela encore bien plus loin, si je vous disais que le sabot s'appelle la pince au milieu, et que des deux côtés, ça s'appelle les mamelles !

La dernière fois en vous parlant du **Böhrer** qui veut dire tournevis, je vous ai dit que ce n'est justement pas ce qui est dans le fantasme de l'installateur, à savoir qu'il s'agit d'une pince, de tenailles, et que c'est Freud qui ressort son **Böhrer** à ce moment là, sans avoir vu très bien la valeur que lui offrait cette instrumentation.

Donc ne croyez pas qu'elle soit unique, vous allez voir apparaître dans les objets qui vont venir maintenant progressivement s'imposer, les rapports non seulement de la mère et de l'enfant, mais de cette amovibilité foncière qui s'exprime pour l'homme dans la question de la naissance et de la mort. Vous allez les voir maintenant s'introduire, et derrière eux le personnage absolument

énigmatique, inquiétant, burlesque qui va être la cigogne. Mais n'oubliez pas également qu'elle a un tout autre style, par ce Monsieur Stoch que vous allez voir arriver avec sa silhouette extravagante, un petit chapeau et ses clefs, pas dans ses poches parce qu'il n'en a pas, mais dans son bec, et il se sert aussi de son bec comme de forceps, de bascule et de cadenas.

Nous sommes submergés à partir de ce moment-là par le matériel et c'est cela en effet qui va caractériser toute la suite de l'observation. Mais pour ne pas vous laisser partir sans quelque chose, je vous dirais que c'est le moment axial, tournant de ce qui va se passer autour de la mère et de l'enfant.

Nous reprendrons tout cela pas à pas la prochaine fois, et nous verrons par l'intermédiaire de quelle forme signifiante précise cette mère et cet enfant sont toujours les mêmes, transformés. La voiture deviendra une baignoire, puis une boîte, etc.,... Tout cela s'emboîtant les uns dans les autres. Mais à un moment qui était évidemment très joli, et ceci quand on a fait suffisamment de progrès avec la mère, et vous verrez lesquels, intervient un très joli petit fantasme qui est celui-ci : le petit Hans prend une petit poupée de caoutchouc qu'il appelle comme par hasard, **Grete.** On lui demande pourquoi – « *Parce que je l'ai appelée* ***Grete*** ». Evidemment si on a bien lu l'observation, ce qui semble avoir un peu échappé au père c'est que c'est bien la même qui était témoin du jeu avec la mère. Mais là, on a fait des progrès, comme on a déjà assez avancé dans la maîtrise de la mère, et vous verrez que ce terme doit être employé dans son sens le plus technique, vous verrez par l'intermédiaire de qui on a appris à la conduire au bout des rênes, et même à lui taper dessus un petit peu. Et à ce moment là, quand la petite poupée est transpercée par le couteau, on introduit quelque chose pour le faire ressortir. Le petit Hans refait sa petite perforation, mais cette fois-ci avec un petit canif que l'on a préalablement fait entrer par le petit trou qui est fait pour faire « *Quich...* ».

Le petit Hans a définitivement trouvé le fin mot et le fin bout de la farce. Cette mère avait dans la tête en réserve, un petit couteau pour le lui couper. Et le petit Hans lui a coupé le chemin pour le faire sortir.

21 - LEÇON DU 5 JUIN 1957

Reprenons aujourd'hui quelques propos sur le petit Hans, qui est l'objet depuis quelque temps de notre attention.

Je rappelle dans quel esprit se poursuit ce commentaire. Qu'est-ce en somme que le petit Hans ? Ce sont les bavardages d'un enfant de cinq ans, entre le 1er janvier et le 2 mai 1908. Voilà ce que se présente être le petit Hans pour tous les lecteurs non prévenus. S'il est prévenu, il n'a pas de peine à l'être, il sait que ces bavardages ont de l'intérêt.

Pourquoi ont-ils de l'intérêt ? Ils ont de l'intérêt parce qu'il est posé, au moins en principe, qu'il y a un certain rapport entre ces bavardages et quelque chose qui est tout à fait consistant : c'est une phobie avec tous les ennuis qu'elle apporte à la vie du jeune sujet, toutes les inquiétudes qu'elle apporte à son entourage, tout l'intérêt qu'elle provoque chez le Professeur Freud. Il y a un rapport en d'autres termes, entre ces bavardages et cette phobie.

9 avril : les deux culottes
11 avril : la baignoire et le perçoir
13 avril : chute d'Anna
14 avril : la grande boite
15 avril : la cigogne
16 avril : le cheval fouetté
21 avril : l'embarquement imaginaire avec le père, le grand dialogue
22 avril : le sacre sur le wagonnet, le canif dans la poupée
24 avril : l'agneau
26 avril : Lodi
30 avril : Ich bin der Vatti
2 mai : l'installateur

je considère qu'il est de toute importance d'élucider ce rapport, de ne pas chercher ce rapport dans un au-delà du bavardage qui ne nous est nullement présenté dans l'observation. Elle se présente à nous dans notre esprit après coup, avec tout le caractère impérieux du préjugé. Exemple : le point sur lequel je vous ai laissés la dernière fois, à savoir l'histoire de la poupée que le petit Hans transperce avec un canif.

J'ai refait aujourd'hui une chronologie. Je pense que depuis le temps vous avez tous, non seulement lu, mais relu l'observation du petit Hans, et que ces indications doivent être assez vivantes par elles-mêmes.

La dernière fois quand je me suis arrêté aux réactions du petit Hans à l'endroit des deux culottes de la mère, avec tout ce que ceci comporte de problèmatique d'échanges à ce moment, d'interrogations entre le père et l'enfant, et une sorte de profond malentendu sur lequel se poursuit ce dialogue, j'ai mis, avec Freud d'ailleurs, l'accent sur ce qui lui paraissait en tout cas le résidu le plus essentiel de ce dialogue à propos des deux culottes de la mère. C'est à savoir ce qui alors est bel et bien affirmé par Hans, et qui ne lui est nullement induit ni suggéré par l'interrogatoire, c'est à savoir que les deux culottes n'ont absolument pas le même sens selon qu'elles sont là et que le petit Hans crache et se roule par terre, fait toute une vie, manifeste un dégoût dont lui-même ne donne pas la clef, mais manifeste le désir qu'on le communique au Professeur, ou qu'elles sont sur la mère, auquel cas le petit Hans dit qu'elles ont pour lui littéralement un tout autre sens.

Quand je mets l'accent là-dessus, je puis entendre de la part de certains, je ne sais quel étonnement que j'élude à ce propos la connexion des dites **Hosen,** des culottes de la mère, avec le **Lumpf.** Dans le vocabulaire du petit Hans, le **Lumpf** ce sont les excréments. Ils sont appelés de cette façon atypique, comme il est excessivement fréquent chez les enfants qu'un nom de rencontre, sinon de hasard, soit donné à cette fonction à partir d'une première dénomination liée à une certaine connexion de l'exercice de cette fonction. Nous verrons ce qu'il en est au sujet du **Lumpf.** Comme si en somme à ce moment là je faisais, par je ne sais quel esprit de système, l'élision de ce stade anal qui surgi à point nommé dans notre esprit, exactement comme quand on appuie sur un bouton on provoque telle réaction conditionnée du chien de Pavlov. Du moment que vous entendez parler d'excréments : stade anal ! stade anal ! stade anal ! et parlons de stade anal, parce qu'il faut que les choses se passent normalement.

Je voudrais que vous preniez un peu de recul sur cette observation, et que vous vous aperceviez que s'il y a en tout cas une chose qui n'est vraiment nullement indiquée dans le procès de cette cure – est-ce une cure ? assurément je n'ai pas dit que c'était une cure, j'ai dit que c'était quelque chose qui a une fonction fondamentale dans notre expérience de l'analyse, comme chacune des grandes observations de Freud – rapide, c'est bien un certain rythme ou un certain mécanisme qui puisse s'inscrire dans le registre frustration.

Il est précisément pendant tout le temps de la cure, non seulement soumis à aucune frustration, mais comblé. Régression ou agression ? Agressions sans aucun doute, mais assurément pas liée ni à aucune frustration, ni à aucun moment de régression. S'il y a régression, ce n'est pas au sens instinctuel, au sens même d'une résurgence de quelque chose qui soit antérieur, s'il y a en effet un phénomène de régression, il est d'un registre qui est de l'ordre de celui qu'à plusieurs reprises je vous ai indiqué comme possible. C'est en effet ce qui se passe quand, de par la nécessité de l'élucidation par le sujet de son problème, il arrive, il exige, il poursuit la réduction de tel ou tel élément de son être au

monde, de ses relations, la réduction par exemple du symbolique à l'imaginaire, voire quelquefois comme il est manifeste dans cette observation, du réel à l'imaginaire.

En d'autres termes, le changement de l'abord des signifiants de l'un des termes en présence, c'est bien en effet ce que vous allez voir se faire quand au cours de cette observation, vous voyez le petit Hans poursuivre - avec ce je ne sais quoi de rigoureux, voire d'impérieux, qui est bien le caractère du processus signifiant de l'inconscient en tant que Freud l'a défini comme inconscient, c'est-à-dire que sans que le sujet puisse aucunement s'en rendre compte, sans littéralement qu'il sache ce qu'il est en train de faire - il suffit qu'il soit simplement aidé, incité au développement de l'incidence signifiante qu'il a lui-même introduite comme nécessaire à sa sustentation psychologique. Arrivant à la développer, il en tire une certaine solution qui n'est pas forcément d'ailleurs une solution normative, ni la solution la meilleure, mais assurément une solution qui dans le cas du petit Hans, a pour effet de la façon la plus évidente de résoudre le symptôme.

Revenons à ce **Lumpf**. Freud le dit à un moment à propos en effet de ces signes de dégoût manifestés à propos des culottes de la mère, et un peu avant, le père a posé quelques questions dans ce sens, que le petit Hans sûrement a montré que la question des excréments n'était pas pour lui sans signification, ni sans intérêt. Freud parle à propos des culottes, d'un rapport avec le **Lumpf** ; mais bien entendu ceci se renverse : inversement nous pouvons dire que le **Lumpf** nous apparaît amené à propos des culottes, et qu'est-ce cela veut dire ? Ce n'est pas simplement, ce qui est un fait, que c'est autour d'une manifestation nette d'une réaction de dégoût que manifeste le petit Hans autour des culottes de la mère, qu'il est amené à parler des fonctions excrémentielles dont il s'agit. Freud lui-même le souligne au moment où il parle du **Lumpf** : en quoi en d'autres termes, les excréments et ce qui est de l'anal dans l'occasion, interviennent-ils dans l'observation du petit Hans ? En quoi ? En ceci qui nous est immédiatement dit, que le petit Hans a pris au **Lumpf** un intérêt qui peut-être bien, n'est pas sans rapport avec ces arrières plans, sans connexion avec la propre fonction excrémentielle.

Mais assurément de quoi s'agit-il à ce moment là ? C'est de la participation pleinement admise par la mère, aux fonctions excrémentielles de la mère, pour autant que le petit Hans est pendu après la mère à chaque fois qu'elle se culotte et se déculotte. I1 la tanne, et la mère s'en excuse : « *Je ne peux pas faire autrement que de l'emmener avec moi au cabinet* ». Car le père à ce moment là - qui d'ailleurs n'en ignore pas grand chose - refait sa petite enquête.

C'est donc bien autour de ce jeu entre le petit Hans et sa mère, voir et ne pas voir, et non seulement voir et ne pas voir, mais voir ce qui ne peut pas être vu, parce que cela n'existe pas et que le petit Hans le sait très bien, et que pour voir ce qui ne peut pas être vu, il faut le voir derrière un voile, c'est-à-dire maintenir un voile devant l'inexistence de ce qui est à voir. C'est tout autour précisément du thème du voile, du thème de la culotte, du thème

du vêtement pour autant que derrière ce vêtement se dissimule le fantasme essentiel aux relations entre la mère et l'enfant, qu'est le fantasme de la mère phallique. C'est autour de ce thème que le **Lumpf** est introduit, et par conséquent si je le laisse à son plan, c'est-à-dire à son second plan, ce n'est pas par esprit systématique, c'est parce que dans l'observation il ne nous est amené que dans cette connexion.

Autrement dit, il ne suffit pas dans une analyse de trouver un air connu, pour se trouver du même coup enchanté d'être en pays de connaissance, et se contenter de dire nous sommes là en train de retrouver la ritournelle, à savoir le complexe anal. Il s'agit de savoir à tel moment de l'analyse quelle est la fonction précise de ce thème qui est toujours pour nous important - non pas simplement à cause de cette signification d'ailleurs purement implicite, en elle-même vague et uniquement liée à des idées de génétisme qui peuvent être à tout instant remises en cause dans ce cas concret au niveau de chaque moment d'une observation - mais pour connaître sa connexion par rapport au système complet du signifiant en tant qu'il est en évolution, autant pendant le symptôme dans l'évolution de la maladie, que dans le processus de la cure.

Si **le Lumpf** à l'intérieur de ce système est quelque chose qui a un sens supplémentaire, c'est aussi bien assurément par ce par quoi il est strictement homologue de la fonction des culottes dans l'occasion, c'est-à-dire de voile. Le **Lumpf** comme les culottes est quelque chose qui peut tomber : le voile tombe, et c'est bien dans la mesure où le voile est tombé, que pour le petit Hans il y a un problème, et si je puis dire, ce voile, il en relève le pan, puisque je vous ai dit que c'est justement dans la mesure de cette expérience du 9 avril, de la longue explication sur les culottes, que nous verrons apparaître ensuite le fantasme de la baignoire – c'est-à-dire l'introduction de quelque chose qui a le plus étroit rapport avec cette chute, à savoir l'introduction par la combinaison de cette chute, de ce chu, avec l'autre terme en présence duquel il est affronté dans la phobie, à savoir la morsure – et que nous allons avoir l'introduction du thème de l'amovibilité, du dévissage, qui va se poursuivre comme un élément de réduction essentiel de la situation dans la succession des fantasmes.

Il faut donc bel et bien voir et concevoir cette succession des fantasmes du petit Hans, comme étant ce que je vous ai dit, à savoir un mythe en développement, quelque chose qui est un discours. D'ailleurs ce n'est absolument pas autre chose dans l'observation. Il ne s'agit pas d'autre chose dans l'observation que d'une série de réinventions de ce mythe à l'aide d'éléments imaginaires, et il s'agit de comprendre en quoi ce progrès tournant, ces successives transformations du mythe ont une fonction, sont quelque chose qui à un niveau profond qui est justement celui que nous pouvons comprendre, représente pour Hans la solution du problème, qui est le problème littéralement de sa propre position dans l'existence, pour autant qu'elle doit se situer par rapport à une certaine vérité, par rapport à un certain nombre de repères de vérité dans laquelle il a à prendre sa propre place.

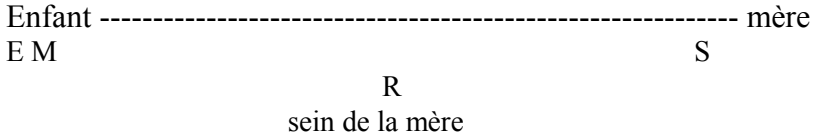
S'il fallait quelques preuves supplémentaires de ce que je vous dis - et j'insiste un peu dans toute la mesure où on m'a fait cette objection, puisque je la rencontre, je veux la poursuivre jusque dans son dernier terme, et vous

prier de vous reporter au texte pour savoir ce qu'en fin de compte le Lumpf - j'ajouterais que le petit Hans à un moment déterminé, quand on revient de chez la grand-mère le dimanche soir, marque son dégoût dans le wagon, pour les coussins noirs du compartiment parce que c'est du **Lumpf.** Et dans l'explication qui suit avec le père, je crois deux jours après, qu'est-ce qui vient en comparaison du noir, du **Lumpf** ? Ce sont une chemise, une chemisette noire et des bas noirs. Le rapport étroit du thème du **Lumpf** avec les vêtements de la mère, c'est-à-dire toujours avec le thème du voile, est accusé dans l'observation même par le petit Hans lui-même.

D'ailleurs qu'est-ce donc que le **Lumpf,** et d'où sort-il ? Pourquoi le petit Hans a-t-il appelé les excréments un **Lumpf** ? On nous le dit également dans l'observation : c'est par comparaison avec des bas noirs. Dans toute la mesure du segment d'observation dont nous poursuivons l'examen dans la psychanalyse de Freud, il est bien clair que le **Lumpf,** c'est-à-dire l'excrément, intervient là dans un certain rapport, dans une certaine fonction de l'articulation signifiante. Ce qu'il est beaucoup plus essentiel, beaucoup plus important, ce qui est à vrai dire la seule chose importante à nous de voir, c'est sa relation avec ce thème du vêtement, avec ce thème du voile, avec ce thème de ce derrière quoi est cachée l'absence de pénis niée de la mère, que c'est cela qui en est la signification essentielle, et que nous ne modifions aucunement la direction de l'observation elle-même par aucune espèce d'esprit de parti-pris, quand nous prenons cet axe, ce centre pour comprendre quel est le progrès de ces transformations mythiques à travers lesquelles s'accomplit la réduction de la phobie dans l'analyse.

Nous en étions arrivés au 11 Avril, avec le fantasme de la baignoire dont je vous ai dit que la baignoire représentait quelque chose qui commence à être la mobilisation de la situation. En d'autres termes, ce à quoi Hans, pour des raisons x, se sent lié, avec pour lui production maxima d'angoisse, à savoir cette réalité étouffante, unique de la mère qui à partir du moment où il se sent absolument à la fois livré à elle, et annulé par elle, et menacé par elle, est quelque chose qui représente la situation de danger, de danger d'ailleurs absolument innommable, en soi d'angoisse à proprement parler, pour le petit Hans. II s'agit de voir comment l'enfant va pouvoir sortir de cette situation.

Je vous rappelle quel est le schéma fondamental de la situation de l'enfant vis-à-vis de la mère, de l'enfant en passe de perdre l'amour de la mère. II se situe comme ceci



Mère symbolique, mère en tant qu'elle est le premier élément de la réalité qui est symbolisée par l'enfant, en tant qu'elle peut-être essentiellement absente ou présente. Et tout le rapport de l'enfant avec la mère est lié à ceci que dans le refus d'amour, la compensation est trouvée dans l'écrasement de la satisfaction réelle ce qui ne veut pas dire qu'à ce moment là il ne se produise pas une inversion, c'est-à-dire que justement dans la mesure où le sein devient une compensation, c'est lui qui devient le don symbolique et qu'à ce moment là la mère devient un élément réel, c'est-à-dire un élément tout-puissant qui refuse son amour.

Le progrès de la situation avec la mère est dans ceci, c'est que l'enfant a à découvrir ce qui au-delà de la mère, est aimé par la mère. Ce n'est pas lui l'enfant, mais le I, l'élément imaginaire, c'est-à-dire le désir du phallus de la mère. En fin de compte, ce que l'enfant a à faire à ce niveau là - ce qui ne veut pas dire qu'il le fasse - c'est précisément d'arriver à formuler ceci : **I S(i)**. Ce qui nous est montré dans le jeu, dans l'alternative du comportement de l'enfant encore infans, qui accompagne son jeu d'occultation de la part symbolique.

Ceci est venu se compliquer pour le petit Hans, à un moment donné de l'introduction de deux éléments qui sont deux éléments réels, à savoir Anna, c'est-à-dire un enfant réel qui vient compliquer la situation de ses rapports avec l'au-delà de la mère, et puis ici quelque chose qui lui appartient bien, et dont il ne sait littéralement plus quoi faire, un pénis réel qui commence à remuer, qui a reçu un mauvais accueil de la personne sur qui il fonctionne.

Enfant ----------Mère
E M S

Pénis Sein de la mère Anna
R

Le petit Hans vient dire : « *Tu ne trouves pas qu'il est mignon ?* ». La tante l'a dit l'autre jour : « *On n'en fait pas de plus beau* ». Ceci a été fort mal accueilli par la mère, et la question devient très compliquée à partir de ce moment là, parce que pour sonder cette complication, vous n'avez qu'à prendre les deux pôles de la phobie, à savoir les deux éléments par lesquels le cheval est redoutable - je vous l'ai expliqué - le cheval mord et le cheval tombe.

Le cheval mord, c'est-à-dire puisque je ne peux plus satisfaire en rien la mère, elle va se satisfaire comme moi je me satisfais quand elle ne me satisfait en rien, c'est-à-dire me mordre comme moi je la mord, puisque c'est mon dernier recours quand je ne suis pas sûr de l'amour de la mère. Le cheval tombe très exactement également comme moi, petit Hans pour l'instant je suis laissé tombé, pour autant qu'on n'en a plus que pour Anna.

Mais d'autre part il est tout à fait clair que d'une certaine façon il faut que le petit Hans soit mangé et mordu. I1 le faut parce que c'est cela en fin de compte qui correspond à une revalorisation de ce pénis qui a été tenu pour rien, rejeté par la mère dans toute la mesure où il faut qu'il devienne quelque chose, et c'est précisément ce à quoi le petit Hans aspire. Sa morsure, sa prise par la mère est quelque chose qui est autant désiré que craint.

De même pour ce qui est du *tomber*, c'est aussi ce quelque chose qui peut être désiré par le petit Hans, que le cheval tombe. Il y a plus d'un élément de la situation que le petit Hans désire voir tomber, et le premier est celui qui, dès que nous aurons introduit dans l'observation la catégorie du chu, se présentera, c'est à savoir la petite Anna quand il souhaite qu'elle tombe, qu'elle tombe par la fenêtre, qu'elle tombe s'il est possible, à travers les barreaux un peu trop large du balcon sécessionniste - car nous sommes chez des gens à l'avant-garde du progrès - et auquel il a fallu ajouter un hideux grillage pour éviter que le petit Hans ne pousse un peu trop vite la jeune Anna à travers l'espace.

Donc, la fonction de la morsure comme la fonction de la chute, sont données dans les structures mêmes apparentes de la phobie. Elles sont un élément essentiel, elles sont comme vous le voyez un élément signifiant à deux faces. C'est cela le véritable sens du terme ambivalence, c'est-à-dire que cette chute n'est pas simplement crainte et redoutée, pas plus que la morsure, par le petit Hans. Elles sont un élément qui peut intervenir dans un sens également opposé : là, la morsure aussi par un certain côté est désirée, puisqu'elle va jouer un rôle essentiel dans la solution de la situation, de même que la chute est également désirée, et si la fille même ne doit pas tomber, il y a une chose certaine, c'est que la mère tout au long de l'observation, va aussi décrire une courbe de chute à partir d'un certain moment, qui est juste celui conditionné par l'apparition de cette fonction curieuse, de cette fonction instrumentale du dévissage qui apparaît pour la première fois, d'abord d'une façon énigmatique dans le fantasme de la baignoire. A savoir qu'en somme puisque comme je vous l'ai dit la dernière fois, ce qui est en cause c'est l'angoisse concernant, non pas simplement la mère en réalité, mais vraiment tout l'ensemble, tout le milieu, tout ce qui a constitué jusque là la réalité du petit Hans, les repères fixes de sa réalité, ce que j'ai appelé la dernière fois la baraque, avec le premier fantasme de l'arrivée du plombier et du dévissage de la baignoire, on commence à démonter en détail la baraque.

Là nous avons également des connexions qui font que ceci n'a pas du tout une connexion abstraite, mais quelque chose de parfaitement contenu dans l'expérience. N'oublions pas que dans l'observation, nous avons ceci de dévoilé que des baignoires, on en a déjà dévissé devant le petit Hans, puisque quand on allait à Gmünden en vacances, on emportait une baignoire dans une caisse, que d'autre part nous avons la notion dont nous regrettons dans l'observation de ne pas trouver une date précise, de déménagements antérieurs qui doivent se situer à peu près dans l'espace de temps qui équivaut à ce qu'on appelle l'anamnèse de l'observation, c'est-à-dire les deux années avant la maladie sur lesquelles nous avons un certain nombre de notes parentales.

Le déménagement comme le transport de la baignoire à Gmünden, c'est quelque chose qui pour le petit Hans, a déjà donné le matériel signifiant de ce que cela signifie démonter toute la baraque. Déjà il sait que cela peut arriver mais sans aucun doute cela a déjà été pour lui une expérience plus ou moins intégrée dans sa manipulation proprement signifiante.

Nous nous trouvons là dans le fantasme qui l'amène de la baignoire dévissée comme un premier pas dans la perception de ce qui se présente d'abord avec ce caractère opaque, purement et simplement signalétique d'inhibition, d'arrêt, de frontière, de limite au-delà de laquelle on ne peut pas passer, qu'est la phobie. Cela ne peut être mobilisé que dans la phobie elle-même où il y a des éléments qui peuvent être combinés autrement.

Autrement dit, cette morsure du cheval avec ses dents de devant, cette pince dont je vous ai expliqué la dernière fois la signification plurale, à savoir que c'est précisément dans beaucoup de langues - dans la langue allemande comme dans la langue française, et comme dans bien d'autres, notamment dans la langue grecque - l'appareil à mordre du cheval, et aussi quelque chose qui veut dire pince ou tenailles, nous fait apparaître pour la première fois le personnage qui, avec des pinces et des tenailles, commence à entrer en jeu et à introduire un élément d'évolution, je vous le répète, d'évolution purement signifiante.

Vous n'allez pas me dire qu'il y a des traces déjà instinctuelles dans l'enfant, pour nous expliquer que la baignoire ait été dévissé, que c'est à la fois la même chose et que c'est même par certains côtés l'opposé. En d'autres termes, que c'est autre chose, ailleurs que dans le signifiant lui-même, c'est-à-dire que dans le monde humain du symbole qui comprend bien entendu l'outil et l'instrument, que va se situer le développement de l'évolution mythique dans lequel le petit Hans s'engage par cette espèce de collaboration obscure et tâtonnante qui s'établit entre lui et les deux personnages qui se sont penchés sur son cas pour le psychanalyser.

Je m'arrête un instant sur ceci, c'est qu'il n'y a pas simplement dans le fantasme de la baignoire, que la baignoire ni que le dévissage, il y a aussi à ce moment là le **"Böhrer"**, le perçoir. Là, comme toujours, il y a une perception très vive, liée à la fraîcheur de la découverte, qui fait que les témoins qui en sont à la barrière explorative de l'analyse, ne font aucun doute sur ce qu'est ce perçoir : c'est le pénis maternel, disent-ils, et ce pénis - là aussi apparaît un certain flottement dans le texte - vise-t-il le petit Hans, vise-t-il la mère ? Je dirais que cette ambiguïté est tout à fait valable, et qu'elle est d'autant plus valable que nous comprenons mieux de quoi il s'agit.

Une fois de plus, voyez-y la preuve de ce que je vous dis, qu'il ne suffit pas d'avoir dans la tête le fichier plus ou moins complet des situations classiques dans l'analyse, à savoir qu'il y a un complexe d'œdipe inversé, que dans une perception du coït des parents, un enfant peut s'identifier à la partie féminine. Que nous trouvions là donc dans une identification du petit Hans à sa mère, c'est vrai, pourquoi pas ? Mais à une seule condition, c'est que nous comprenions en quoi c'est vrai, car dire simplement cela, non seulement n'a à proprement parler aucun intérêt, mais ne colle à aucun degré avec quoique ce soit qui

représente les tenants et les aboutissants qui s'accordent avec cette apparition dans le fantasme de ceci : l'enfant se concevant, s'imaginant et articulant lui-même que quelque chose est venu lui faire un grand trou dans le ventre.

Cela ne peut littéralement prendre son sens que dans le contexte, dans l'évolution signifiante de ce dont il s'agit. Disons qu'à ce moment là, le petit Hans explique à son père : « *Fous lui çà une bonne fois là où il faut* », et c'est bien tout ce qui est en question dans la relation du petit Hans avec son père. Tout au long nous avons la notion, et de cette carence, et de l'effort que fait le petit Hans pour restituer, je ne dirais pas une situation normale, car il ne saurait en être question à partir du moment où le père est en train de jouer le rôle qu'il joue avec lui, c'est-à-dire à le supplier de bien croire que lui, papa, n'est pas méchant, mais une situation structurée. Et dans cette situation structurée, il y a de fortes raisons pour qu'en même temps que le petit Hans aborde le déboulonnage de la mère, il provoque corrélativement et d'une façon impérieuse, l'entrée en fonction de ce père à l'endroit de la mère.

Je vous le répète : il y a mille façons, mille angles sous lesquels peuvent intervenir au cours d'une analyse ces fantasmes de passivité du petit garçon, pour prendre le petit garçon dans une relation fantasmatique avec le père, où il s'identifie avec la mère.

Pour ne pas aller plus loin que ma propre expérience analytique, il n'y a pas tellement longtemps un homme qui n'était pas plus homosexuel que le petit Hans à mon avis n'a jamais pu le devenir, a quand même à un moment donné de son analyse, articulé ceci, que sans aucun doute il s' était fantasmé dans son enfance dans la position maternelle, précisément pour, si je puis dire, s'offrir comme victime à sa place. Toute la situation d'enfance ayant été vécue par lui comme une sorte d'importunité de l'insistance sexuelle du père, personnage fort exubérant, voire exigeant dans ses besoins à l'endroit d'une mère qui les repoussait de toutes ses forces, et dont l'enfant avait la perception que dans cette occasion justifiée ou non, elle vivait la situation comme une victime.

Dans la mesure où ceci s'est intégré au développement de la symptomatologie du sujet, car ce sujet est un névrosé, nous ne pouvons aucunement nous arrêter à la position simplement féminisée, voire homosexuelle que représente ce que fonctionnellement à un moment donné de l'analyse, représente l'issue de ce fantasme, sans son contexte qui lui donne là un sens tout à fait différent et tout à fait opposé de ce qui se passe dans l'observation du petit Hans.

Le petit Hans dit à son père : « *Baise là un peu plus* », et l'autre lui dit « *Baise là un peu moins* ». Ce n'est pas pareil, évidemment pour les deux il faut se servir du terme « *Baise là* », et même « *Baise-moi à sa place s'il le faut* ».

C'est dans la mesure de la connexion signifiante du terme, que nous pouvons apprécier ce dont il s'agit. En effet dans la situation qui est ainsi créée et qui en apparence est sans issue, puisque aussi bien n'y intervient pas le père, vous me direz pourtant : le père existe, le père est là. Quelle est la fonction du père dans le complexe d'œdipe ? C'est bien évidemment à un point quelconque ou

sous la forme quelconque où doit se présenter l'impasse de la situation de l'enfant avec la mère, qu'il faut introduire un autre élément.

Je vous souligne que nous allons - parce qu'il faut répéter les choses, et que si on ne les répète pas on les perd - une fois de plus les réarticuler, et bien entendu ce ne sera pas une réarticulation, parce que par définition si le complexe d'œdipe est fondamental, il doit être expliqué de mille façons différentes. Néanmoins il y a quand même des éléments structuraux que nous pouvons toujours retrouver et qui sont les mêmes, au moins quant à leur disposition et quant à leur nombre.

Le fait que le père arrive sur un certain plan en tiers - si nous le prenons sur un autre plan en quart, parce qu'il y a déjà trois éléments à cause de ce phallus inexistant – dans la situation entre l'enfant et la mère, voilà quelque chose qui, si vous me pardonnez cette expression que je n'aime pas beaucoup - mais je suis forcé de la prendre pour aller vite - qui est l'en-soi de la situation. Je veux dire que pour l'instant, je considère le père en tant qu'il doit être là, dans la situation avec les autres, indépendamment de ce qui va se passer pour un « *pour soi* » du sujet. Et je n'aime pas beaucoup cette expression parce que vous pouvez prendre ce « *pour soi* » pour quelque chose qui est donné dans la conscience du sujet, or ce « *pour soi* » est pour la plus grande part dans l'inconscient du sujet, à savoir les effets du complexe d'œdipe. Mais c'est pour marquer la différence que je note dans le fait que le père doit être là, et en-soi quel doit être son rôle.

Je ne peux tout de même pas refaire à cette occasion toute la théorie du complexe d'œdipe, néanmoins le père est celui qui possède la mère, qui la possède en père, avec son vrai pénis qui est un pénis suffisant, à la différence de l'enfant qui lui, est en proie à ce problème d'un instrument à la fois mal assimilé et insuffisant, sinon repoussé et dédaigné.

Ce que nous apprend la théorie analytique sur le complexe d'œdipe, ce qui rend le complexe d'œdipe en quelque sorte nécessaire - entendez par nécessaire, quelque chose qui n'est pas d'une nécessité biologique ni d'une nécessité interne, mais d'une nécessité en tout cas empirique, parce que c'est dans l'expérience qu'on l'a découvert - et si ça veut dire quelque chose que le complexe d'œdipe existe, c'est que la montée naturelle de l'apparition de la puissance sexuelle chez le jeune garçon, ne se fait pas toute seule, ni en un temps, ni en deux temps - car après tout elle pourrait aussi se faire en deux temps, comme elle se fait effectivement, si nous considérons purement et simplement le plan physiologique. Mais la seule considération de cette montée naturelle ne suffit à aucun degré à rendre compte de ce qui se passe.

Il est un fait, c'est que pour que la situation se développe dans les conditions normales - je veux dire dans celles qui permettent au sujet humain de conserver d'une façon suffisante sa présence, non seulement dans le monde réel, mais dans le monde symbolique, c'est-à-dire qu'il se tolère dans le monde réel tel qu'il est organisé avec sa trame de symbolique - il faut qu'il y ait non pas simplement cette sorte de perception de ce que je vous ai appelé la dernière fois le

mouvement, avec son accélération, avec ce quelque chose qui emporte le sujet et le transporte, il faut qu'il y ait autre chose, quelque chose qui est arrêt d'une part, fixation de deux termes : le vrai pénis, le pénis réel, le pénis valable, le pénis du père, le pénis qui fonctionne, et le pénis de l'enfant qui se situe comparativement dans une ***Vergleichung*** avec ce pénis du père, et qui va en quelque sorte en rejoindre la fonction, la réalité, la dignité, l'intégration en tant que pénis, pour autant qu'il y aura passage par cette annulation qui s'appelle le complexe de castration.

En d'autres termes, c'est pour autant que son propre pénis est momentanément dans un moment qui est un moment dialectique, annihilé, que l'enfant est promis plus tard à accéder à une fonction paternelle pleine, c'est-à-dire à être quelqu'un qui se sente légitimement en possession de sa virilité. Et il apparaît que ce légitimement est essentiel au fonctionnement heureux chez le sujet humain de la fonction sexuelle. Sans cela, tout ce que nous disons de déterminisme, d'éjaculation précoce et des différents troubles de la fonction sexuelle, n'a littéralement aucune espèce de sens, si ça n'a pas son sens dans ces registres là.

Il importe de concevoir ceci - ceci n'est que la re-situation générale du problème - que l'expérience nous dit, et ce qui n'était pas prévisible d'ailleurs. Déjà ce que je viens de vous donner précédemment, le schéma de la situation, n'est pas obligatoirement prévisible en soi-même, la preuve c'est que l'expérience analytique qui l'a découvert, ce complexe d'œdipe, en tant qu'il est intégration à la fonction virile, nous permet de pousser plus loin les choses et de dire que si le père symbolique, a savoir le nom du père est essentiel à la structuration du monde symbolique, à cette sortie de sevrage plus essentiel que le sevrage primitif par quoi l'enfant sort du pur et simple couplage avec la toute puissance maternelle, si le père symbolique est l'élément médiateur essentiel du monde symbolique, si le nom du père est si essentiel à toute articulation de langage humain, c'est ce qui est à proprement parler la raison pour laquelle l'Ecclésiaste dit :

« L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu ».

C'est précisément parce qu'il le dit dans son cœur, et que d'autre part il est à proprement parler insensé de dire dans son cœur qu'il n'y a pas de Dieu, tout simplement parce qu'il est insensé de dire une chose qui est contradictoire avec l'articulation même du langage. Et vous savez très bien que ce n'est pas une profession de déisme que je suis là en train de faire.

I1 y a le père symbolique. L'expérience nous apprend que pour ce qui se rapporte à l'incidence propre de l'entrée du père dans cette assomption de la fonction sexuelle virile, c'est le père réel qui joue là un rôle de présence essentiel. A savoir que c'est dans la mesure où le père réel joue vraiment le jeu, sa fonction de père castrateur, sa fonction de père si je puis dire, sous sa forme concrète, empirique, et disons même jusqu'à un certain point, j'allais presque dire dégénérée - le personnage du père primordial sous sa forme tyrannique et plus ou

moins horrifiante sous laquelle le mythe freudien nous l'a présenté - dans la mesure en d'autres termes, où le père tel qu'il existe remplit sa fonction imaginaire dans ce qu'elle a, elle, d'empiriquement intolérable, si vous voulez de révoltant, dans le fait d'une façon quelconque qu'il fait sentir son incidence comme castratrice et uniquement sous cet angle, que le complexe de castration est vécu.

Ce que nous avons là est d'ailleurs merveilleusement illustré dans le cas du petit Hans : il y a un père symbolique, et le petit Hans qui n'est pas un insensé y croit tout de suite à ce père symbolique : Freud est le bon Dieu. Imaginez bien que c'est l'un des éléments plus essentiels de l'instauration de l'équilibre pour le petit Hans. Naturellement, c'est le bon Dieu. Il y croit tout de suite, et il y croit comme nous y croyons tous au bon Dieu : il y croit sans y croire, il y croit parce que c'est un élément essentiel de toute espèce d'articulation de la vérité que cette référence à une sorte de témoin suprême qui est en fin de compte cela. Il y a quelqu'un qui sait tout, il l'a trouvé : c'est le professeur Freud.

Quelle chance ! Il a le bon Dieu sur la terre. Nous n'en avons pas tous autant. En tout cas cela lui rend bien service, mais ne supplée aucunement à la carence du père imaginaire, du père vraiment castrateur Et tout le problème est là : il s'agit que le petit Hans trouve une suppléance à ce père qui s'obstine à ne pas C'est là le castrer.

C'est là la clef de l'observation. Il s'agit de savoir comment le petit Hans va pouvoir supporter son pénis réel, justement dans la mesure où il n'est pas menacé. C'est là le fondement de l'angoisse. Ce qu'il y a d'intolérable dans sa situation, c'est cela, c'est cette carence du côté du castrateur. Et en fait à travers toute l'observation, vous ne voyez nulle part apparaître quoique ce soit qui représente la structuration, la réalisation, le vécu même, fantasmatique de quelque chose qui s'appelle une castration. I1 y a une blessure impérieusement appelée par le petit Hans, et à propos de cela tout lui est bon.

Bien contrairement à ce que dit là Freud, il n'y a rien dans cette expérience du petit Hans se blessant au pied contre une pierre, qui ait en soi appelé la connexion, et le vœu que le père subisse cette blessure, cette espèce de circoncision mythique comme elle apparaîtra ensuite au niveau du grand dialogue le 21 avril, quand il dira à son père : « *Il faut que tu arrives là comme un nu* ». Et tout le monde est tellement stupéfait qu'on se demande ce que cet enfant peut vouloir dire, car on se dit que cet enfant commence à parler biblique, même dans l'observation on met une parenthèse : cela veut dire qu'il vient avec les pieds nus.

Et pourtant le petit Hans, c'est lui qui est dans le vrai. I1 s'agit de savoir si le père va en effet faire ses preuves, c'est-à-dire va s'affronter en homme avec sa redoutable mère, et si lui-même, le père, oui ou non a passé par l'initiation essentielle, par la blessure, par le heurt contre la pierre. C'est vous dire à quel point le thème sous sa forme la plus fondamentale, la plus mythique, est quelque chose à quoi le petit Hans aspire littéralement de tout son être.

Malheureusement il n'en est rien. Il ne suffit pas que le petit Hans ait dit cela dans le dialogue avec son père. Le petit Hans a montré à ce moment là qu'il brûlait par rapport à ce qui est par lui impérieusement désiré, à savoir la jalousie du dieu jaloux, car c'est le terme employé dans la Bible, à savoir un père qui lui en veut, mais qui le châtre. Mais il ne l'a pas, et c'est tout autrement que la situation tourne. Je vous dirai tout à l'heure comment nous pouvons le concevoir.

Remarquez que s'il n'y a pas de castrateur, puisque nous sommes du côté du père, nous avons par contre un certain nombre de personnages qui sont venus à la place du castrateur : nous avons le plombier qui a commencé à dévisser la baignoire, et puis le perceur. Nous en verrons d'ailleurs tout à l'heure un autre qui n'est pas à proprement parler impliqué dans la fonction désirée du père. I1 y a en tout cas bel et bien ce que le petit Hans lui-même appelle l'installateur du dernier fantasme, du fantasme du 2 mai qui vient clore la situation. L'installateur, c'est-à-dire que le Dieu ne fait pas très bien toutes ses fonctions, alors on fait sortir le deus ex machina. C'est cela par rapport au complexe de castration, à ce castrateur exigé par la situation. L'installateur c'est vraiment le deus ex machina, à savoir que le petit Hans lui fait remplir ce qu'il peut lui faire remplir, une partie des fonctions qu'il est là pour remplir.

Je vous fait remarquer que tout se réduit à ceci. Il faut savoir lire le texte, ça ne peut pas être plus frappant que cela ne l'est dans ce dernier fantasme, le fantasme qui littéralement clôture la cure et l'observation, à savoir que ce que vient changer l'installateur, c'est quelque chose qui est le derrière du petit Hans, l'assiette du petit Hans. On a commencé à démonter toute la baraque, ça ne suffit pas, il faut changer quelque chose dans le petit Hans, et sans aucun doute nous retrouvons là le schéma de symbolisation fondamentale du complexe de castration.

Mais on voit dans l'observation même à quel point Freud lui-même se laisse emporter par le schéma : il n'y a pas trace dans le fantasme du petit Hans, d'un remplacement de ce qu'il a devant. Si le schéma du complexe de castration est celui que je vous ai donné, et c'est très précisément Freud qui le dit et qui l'admet - Freud fantasme : il dit : « *Evidemment on t'a donné aussi un autre pénis* » - malheureusement il n'y a rien - de pareil dans le fantasme du petit Hans. On lui a dévissé le derrière et on lui en a donné un autre, et on lui a dit : retourne-toi de l'autre côté, puis ça s'arrête là. Il faut prendre le texte tel qu'il est, et il est clair que c'est en ceci que réside la spécificité de l'observation du petit Hans, et aussi le quelque chose qui doit nous permettre de comprendre tout l'ensemble.

Si en effet après être allé si près, ça n'a pas été plus loin, c'est que ça ne pouvait pas aller plus loin, parce que si ça avait été plus loin il n'y aurait pas eu de phobie, mais un complexe d’œdipe et de castration normal, et il n'y aurait pas eu besoin de toute cette complication, ni de la phobie, ni du symptôme, ni de l'analyse, pour arriver à un point qui n'est pas forcément le point stipulé, le point typique.

Reprenons alors les choses au point où nous avons laissé notre petit Hans, parce que ceci est à peu près pour nous situer la fonction du père dans l'occasion, ou plus exactement ce en quoi il est à la fois incontestablement là, agissant, utile dans l'analyse, mais en même temps, du fait qu'il est là dans l'analyse, dans des fonctions manifestement incompatibles - prédéterminées par la situation d'ensemble - à jouer sa fonction efficace de père castrateur.

Vous observerez qu'en somme s'il y a castration, dans la mesure où le complexe d'œdipe est castration, que la castration, ça n'est pas pour rien qu'on s'est aperçu d'une façon ténébreuse, mais qu'on s'est aperçu qu'elle avait tout autant de rapport avec la mère qu'avec le père.

La castration maternelle, nous le voyons dans la description de la situation primitive en tant qu'elle implique pour l'enfant la possibilité de la dévoration et de la morsure. Par rapport à cette antériorité de la castration maternelle, la castration paternelle en est un substitut qui n'est pas moins terrible peut-être, mais qui est certainement plus favorable parce que lui est susceptible de développement, au lieu que dans l'autre cas pour ce qui est de l'engloutissement et de la dévoration par la mère, c'est sans issue de développement.

C'est très précisément entre ces deux termes, un terme où il y a un développement dialectique possible, à savoir une rivalité avec le père, un meurtre du père possible, une éviration du père possible, que le complexe de castration est fécond dans l'œdipe, au lieu qu'il ne l'est pas du côté de la mère, pour une simple raison : c'est qu'il est tout à fait impossible d'évider la mère parce qu'elle n'a rien que l'on puisse lui évider.

Voilà donc Hans au carrefour, et nous voyons déjà se dessiner le mode de suppléance par où quelque chose va pouvoir être dépassé de la situation primitive de pure menace de dévoration totale par la mère. Déjà quelque chose s'en dessine dans le fantasme que j'appelle celui de la baignoire et du perçoir. Comme tous les fantasmes du petit Hans, c'est un commencement d'articulation de la situation : il y a retour si on peut dire, à l'envoyeur - à l'endroit de la mère - de la menace. C'est la mère qui est déboulonnée, c'est le père qui est appelé à jouer son rôle de perceur.

Là aussi je vous fais remarquer que je ne fais rien d'autre que de prendre littéralement ce que Freud nous apporte. Il est tellement saisi par ce rôle de perceur qu'il nous fait la remarque sans la résoudre lui-même, et pour une bonne raison, c'est qu'il faudrait voir quand même avec la philologie, l'ethnographie, les mythes, etc. ... quel rapport il peut y avoir entre **Böhrer et geboren. Geboren** veut dire en allemand naître ou être né, et **Böhrer** veut dire perçoir. Il n'y a pas de rapport entre ces deux racines.

Résumons. C'est toute la différence du **ferio** en latin, et du **fero,** de frapper ou de porter. Ce n'est pas la même racine, et quand on poursuit dans les différentes langues ces deux racines, elles restent parfaitement distinctes. Enfin il y a le **ferare,** percer, qui n'est évidemment pas la même chose que le **fero,** porter, et c'est toujours à ce terme porter que se rapporte **le geboren.** On le

retrouve aussi loin qu'on poursuive la distinction essentielle des deux racines, mais l'important c'est précisément que Freud s'y arrête, et s'arrête là à quelque chose qui est littéralement une rencontre de signifiant avec la problématique purement signifiante que cela propose, car en fin de compte le perceur évoque à ce propos Prométhée qui est un perceur. Le perceur est **le geboren,** c'est-à-dire le terme du portage fondamental de la mise au jour de l'enfant. Il reste deux éléments distincts, voire opposés.

Ceci est une parenthèse incidente pour vous montrer l'importance qui lui-même, Freud apporte au terme signifiant.

Quelle va être la ligne dans laquelle va se développer la suite de la solution de la suppléance apportée par le petit Hans, au point où il est en quelque sorte impuissant à faire mûrir. Permettez-moi cette expression, il ne s'agit pas là de maturation instinctuelle à pousser dans une direction qui ne soit pas d'impasse, le développement dialectique de la situation. Il faut bien croire qu'il y a quelque chose, puisque qu'il va un développement. Du moins il s'agit de le comprendre, et de le comprendre dans son ensemble. Je ne pourrai donc aujourd'hui que vous l'indiquer.

Le biais, c'est celui par lequel passe tout le développement à partir du point où nous sommes arrivés, aux environs de la mi-avril, c'est-à-dire de l'introduction d'Anna comme un élément dont la chute est possible et désirée, de même que la morsure maternelle, est prise comme élément instrumental, comme substitut de l'intervention castratrice, qui d'ailleurs est dérivée dans sa direction, qui ne porte pas sur le pénis, qui porte sur autre chose, ce quelque chose qui dans le dernier fantasme, aboutit à un changement.

I1 faut croire que ce changement a déjà un certain degré de suffisance en lui-même, en tout cas de suffisance pour la réduction de la phobie. Hans à la fin est changé, c'est ce qui est obtenu, et nous en verrons la prochaine fois toutes les conséquences qui sont absolument capitales pour le développement de Hans et qui sont fascinantes.

Anna entre, c'est-à-dire l'autre terme inassimilable de la situation. Tout le procès des fantasmes de Hans va consister par étapes, étapes que nous nous efforcerons de décrire une par une, pour restituer cet élément intolérable du réel, au registre imaginaire dans lequel il peut être réintégré.

Lisez ou relisez avec cette clef l'observation, voyez comment Anna est réintroduite sous une forme complètement fantasmatique : l'Anna d'avant la naissance, quand le petit Hans nous dit : il y a deux ans Anna était déjà venue avec nous a Gmünden, à ce moment là elle était dans le ventre de sa mère, mais le petit Hans nous raconte qu'on l'avait emmené dans un petit coffre arrière de la voiture, et que là elle menait une vie bien rigolote, et bien encore que toutes les années précédentes on l'avait ainsi emmenée, car la petite Anna est là depuis toujours.

Ce qui est intolérable dans la situation, c'est que le petit Hans ne peut envisager qu'il y ait une autre Anna dans les vacances de Gmünden. Il le

compense dans la réminiscence, je veux dire que dans ce terme très précisément que j'emploie avec l'accent platonicien, comme étant opposé à la fonction de la répétition, à savoir de l'objet retrouvé, il fait de l'objet un objet dont l'idée est là depuis toujours. I1 fallait que Platon ait quelque chose qui expliquât notre accès au monde supérieur, puisque nous pourrions y entrer encore que n'en faisant partie.

C'est la même chose que fait le petit Hans, il réduit Anna à quelque chose dont on se souvient depuis toujours. Première étape de cette imaginification de ce réel, réminiscence si vous voulez ; et cela a un autre sens que les histoires de régression instinctuelle. Et puis après cela, à partir du moment où elle est une idée au sens platonicien du terme, voire un idéal, elle est en effet un idéal, et à ce moment là que lui fait-il faire ? Cela aussi est dans son fantasme, il la fait monter à dada sur le cheval, et c'est à la fois humoristique, brillant, mythique, épique, et cela a en même temps tous les caractères de ces textes épiques dans lesquels nous nous exténuons à décrire deux états de la condensation, deux étapes de l'épopée, et à supposer toutes sortes d'interpellateurs, de commentateurs, de mystificateurs pour expliquer quelque chose qui, dans l'épopée comme dans le mythe, tient à ceci : il s'agit d'expliquer ce qui se passe dans le monde imaginaire et ce qui se passe dans le monde réel.

Ici le petit Hans ne peut pas éliminer le cocher, et d'autre part il faut que la petite Anna soit sur le cheval, et qu'elle aussi tienne les rênes. Alors dans la même phrase il dit que les rênes étaient dans les mains de l'une, mais aussi dans les mains de l'autre. Et là vous avez à l'état vivant cette espèce de contradiction interne qui souvent dans les mythes nous fait supposer deux registres qui sont de la confusion, de l'incohérence de deux histoires, alors qu'en réalité c'est parce que l'auteur est en proie qu'il s'agisse de l'Odyssée ou du petit Hans, à une contradiction qui est simplement ceci : la contradiction de deux registres essentiellement différents. Et là vous le voyez vivre dans le cas Hans.

C'est en somme par l'intermédiaire de cette sœur qui devient son moi supérieur à partir du moment où elle est une image, et avec cette clef vous pouvez voir la signification de toutes les appréciations maintenues à partir d'un certain moment sur le sujet de la petite Anna, y compris les appréciations admiratives. Elles ne sont pas simplement ironiques, elles sont essentielles de ce petit autre qui est là en face de lui. Il fait ce par quoi il va pouvoir commencer à dominer la situation, à partir du moment où la petite Anna, aura chevauché suffisamment longtemps le cheval redoutable. Et je vous ai dit qu'à partir de ce moment là, le petit Hans pourra lui aussi fantasmer qu'il le dompte ce cheval, et c'est tout de suite après qu'il y a le cheval fouetté, à savoir que le petit Hans commence à expérimenter la vérité, l'avertissement donné par Nietzsche : "Si tu vas chez les femmes, n'oublie pas le fouet".

C'est une simple façon pour scander ma leçon d'aujourd'hui, c'est un simple arrêt, n'y voyez pas l'essentiel de la leçon que je veux vous apporter aujourd'hui !

Voyez-y simplement une coupure nécessitée par l'heure avancée à laquelle ce discours nous a menés.

304

22 - LECON DU 19 JUIN 1957

L'année s'avance, le petit Hans, espérons-le tire sur sa fin. Il conviendrait que je vous le rappelle à l'orée de cette leçon, que nous nous sommes donnés cette année pour but la révision de la notion de relation d'objet. II ne nous paraît pas inutile de prendre pour un instant un petit peu de recul, histoire de vous montrer, non pas ce que je n'appellerai pas le chemin parcouru, on en parcourt toujours un, mais j'espère un certain effet de démystification auquel vous savez que je tiens beaucoup.

En matière d'analyse, il est tout de même semble-t-il, un minimum exigible dans la formation analytique, qui est de s'apercevoir que si l'homme a affaire à ces instincts - ces instincts auxquels je crois, quoiqu'on en dise - à ces instincts y compris l'instinct de mort, si c'est là l'essentiel de ce que nous a apporté l'analyse, c'est tout de même à prévoir que tout ne peut pas se résumer, aboutir à une formule aussi simple et aussi benoîte que celle à laquelle pourtant nous voyons communément les psychanalystes se rallier, à savoir qu'en somme tout est résolu quand nous sommes arrivés à ce but dernier que les rapports du sujet avec son semblable soient comme on dit, des rapports de personne à personne, et non pas des rapports à un objet.

Ce n'est assurément pas parce que j'ai essayé ici de vous montrer dans sa complexité réelle la relation d'objet, que je répugne à ce terme de relation d'objet. Et en effet pourquoi notre semblable ne serait-il pas valablement un objet ? Je dirais même plus : plût au ciel qu'il le fût, un objet, car à la vérité dans ce que l'analyse nous montre, c'est que communément et au départ il est encore bien moins qu'un objet, il est ce quelque chose qui vient remplir sa place de signifiant à l'intérieur de notre interrogation, si tant est que la névrose est comme je vous l'ai dit, redit, et répété, une question.

Un objet, ce n'est pas quelque chose d'aussi simple. Un objet, c'est quelque chose qui assurément se conquiert, et même comme Freud nous le rappelle, ne se conquiert jamais sans être d'abord perdu. Un objet est toujours une reconquête, et c'est en somme et uniquement de reprendre une place qui a d'abord déshabitée, que l'homme peut arriver à ce quelque chose que l'on appelle improprement sa propre totalité.

Pour ce qui est de la personne, vous devez bien vous rendre compte qu'assurément il est souhaitable que quelque chose s'établisse entre nous et quelques sujets qui représentent en effet la plénitude de la personne. C'est bien le terrain sur lequel il est en fin de compte le plus difficile d'avancer, c'est bien le terrain aussi sur lequel tous les dérapages, toutes les confusions s'établissent.

Une personne, s'imagine-t-on communément, c'est évidemment ce quelque chose auquel nous reconnaissons le droit de dire "je", comme à nous-mêmes. Mais comme nous sommes trop évidemment les plus embarrassés du monde chaque fois qu'il s'agit de dire "je", au sens plein, ceci - qui est puissamment mis en relief par l'expérience analytique - est bien fait pour nous montrer que ce dans quoi l'on glisse le plus communément chaque fois qu'il s'agit de penser

à l'autre comme quelqu'un qui dit « je », c'est de lui faire dire notre propre « je », c'est-à-dire de l'induire dans nos propres mirages.

Bref, comme je vous l'ai souligné l'année dernière à la fin de mon séminaire sur les psychoses, c'est non pas le problème du "je", mais le problème du "tu" qui est assurément le plus difficile à réaliser quand il s'agit de rencontrer la personne. Et ce "tu", tout nous montre qu'il est le signifiant limite, qu'il est ce quelque chose en fin de compte à mi-chemin duquel il faut toujours que nous nous arrêtions. Néanmoins c'est tout de même de lui que nous recevons toutes les investitures. Ce n'est pas pour rien qu'à la fin de mon séminaire de l'année dernière, c'est sur "tu es celui qui me suivras... ou qui ne me suivras pas, ou qui feras ceci... ou qui ne le feras pas", que je me suis arrêté.

Si l'analyse est une expérience qui nous a montré quelque chose, c'est précisément que tout rapport inter-humain est fondé sur cette investiture qui vient en effet de l'Autre - un Autre qui est d'ores et déjà en nous sous la forme de l'inconscient - mais que rien dans notre propre développement ne peut se réaliser, si ce n'est à travers cette constellation qui implique l'Autre absolu, comme siège de la parole, et que si le complexe d'Oedipe a un sens, c'est précisément parce qu'il donne comme étant fondement de notre progrès, de notre installation entre le Réel et le Symbolique, l'existence de celui qui a la parole, de celui qui peut parler, du père. Pour tout dire, il le concrétise en une fonction qui, je vous le répète, est en elle-même essentiellement problématique.

L'interrogation : « *Qu'est-ce que le père ?* » est en fin de compte une interrogation qui est posée au centre de l'expérience analytique comme une interrogation éternellement non résolue, du moins pour nous analystes.

C'est là le point sur lequel je veux aujourd'hui reprendre le problème du petit Hans, vous montrer en quoi et où le petit Hans se situe par rapport à ce que le père est et n'est pas, et pour le reprendre de plus haut, vous faire remarquer que le seul lieu duquel il puisse être répondu d'une façon pleine et valable à l'interrogation sur le père, c'est assurément dans une certaine tradition. Ce n'est pas la pièce à côté, comme je le dis souvent à propos des phénoménologies. Nous dirons là : c'est la porte à côté.

Si le père doit trouver quelque part sa synthèse, son sens plein, c'est dans une tradition qui s'appelle la tradition religieuse. Ce n'est pas pour rien que nous voyons au cours de l'histoire, se former, et se former seulement, la tradition qui est la tradition judéo-chrétienne, cette tentative d'établir l'accord entre les sexes sur le principe d'une opposition de la puissance et de l'acte qui trouve sa médiation dans un amour. Mais hors de cette tradition, disons-le bien, toute relation à l'objet implique cette tierce dimension que nous voyons articulée dans Aristote, qui est précisément celle qui est ensuite éliminée par je dirais, l'Aristote apocryphe, l'Aristote d'une théologie qu'on lui a attribuée bien plus tard - chacun sait, et quelle existe, et qu'elle est apocryphe - et le terme aristotélicien absolument essentiel à propos de toute la constitution de l'objet est opposé au troisième terme de la privation.

C'est autour de la notion de la privation - d'ailleurs vous l'avez vu, c'est de là que je suis parti cette année - que tourne toute la relation d'objet telle qu'elle est établie dans la littérature analytique et dans la doctrine freudienne. La notion de la privation y est absolument centrale, et ce n'est pas en dehors de la privation que nous pouvons comprendre ceci, c'est que tout le progrès de l'intégration, aussi bien de l'homme que de la femme à son propre sexe, exige pour l'un et pour l'autre la reconnaissance de quelque chose qui est essentiellement privation à assumer pour l'un des sexes, et pour l'autre privation à assumer également pour pouvoir assumer pleinement son propre sexe. Bref, **pénis-neid** d'un côté, complexe de castration de l'autre.

Naturellement tout ceci rejoint l'expérience la plus immédiate. Il est assez singulier de voir reprendre sous une forme plus ou moins camouflée, mais aussi bien, on peut dire, jusqu'à un certain point malhonnête, l'idée que toute maturation de la génitalité comporte cette oblativité, cette reconnaissance pleine de l'autre, moyennant quoi devrait s'établir cette harmonie supposée, ainsi préétablie, entre l'homme et la femme, dont pourtant nous voyons bien que l'expérience de tous les jours n'est en quelque sorte que l'échec perpétuel.

Allez dire sous une forme plus directe à l'épouse d'aujourd'hui qu'elle est, comme s'exprime le théologien inconnu qui s'est inscrit sous la dénomination d'Aristote, après toute une tradition médiévale et scolastique, allez dire à l'épouse d'aujourd'hui qu'elle est la puissance et que vous l'homme, vous êtes l'acte, vous aurez une prompte réponse. Très peu pour moi, vous dira-t-on, me prenez vous pour une pâte molle ? Et assurément c'est bien clair, la femme est tombée au milieu des même problèmes que nous, et il n'est pas besoin d'aborder la face si on peut dire féministe ou sociale de la question, il suffit de citer le joli quatrain dont Apollinaire mettait la profession de foi dans la bouche de Thérèse Tiresias, ou plus exactement de son mari qui, fuyant le journaliste, lui dit

"Je suis une honnête femme, monsieur ;
Ma femme est un homme, madame ;
Elle a emporté le piano, le violon, l'assiette au beurre
Elle est ministre, soldat, mère de saints , » etc...

Assurément il faut que nous nous tenions sur nos deux pieds sur le terrain de notre expérience, et que nous nous apercevions que si l'expérience analytique a fait faire quelque progrès au problème de plus en plus présentifié par toute notre expérience du développement de la vie, voire de la névrose, c'est bien justement dans la mesure où elle a su situer les rapports entre les sexes sur leurs différents échelons de la relation d'objet. Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire - comme on s'en était bien aperçu, et comme après tout ce n'est vraiment que tirer une sorte de voile d'une pudeur absolument indigne, d'une fausse pudeur, que de ne pas le voir - que si l'analyse a fait faire un

progrès à quelque chose, c'est très précisément sur le plan de ce qu'il faut bien appeler par son nom, sur le plan de l'érotisme, c'est-à-dire sur le plan où effectivement les rapports entre les sexes sont élucidés pour autant qu'ils se trouvent sur le chemin de quelque chose qui est une fusion, une réalisation, une réponse à la question posée par le sujet à propos de son sexe, et en tant qu'il est quelque chose qui est à la fois entré dans le monde, et qui n'y est jamais satisfait.

Pour le reste, à savoir la fameuse et parfaite oblativité où se trouve être en fin de compte l'harmonie idéale de l'homme et de la femme, nous ne le trouvons qu'à un horizon limite qui ne nous permet même pas de désigner son but comme un but à réaliser à l'analyse. Il faut que nous sachions, pour avoir si je puis dire une perspective salubre sur ce en quoi consiste le progrès de notre investigation, il faut que nous nous apercevions que toujours dans le rapport de l'homme et de la femme - à partir du moment où il est consacré - reste ouverte cette béance qui fait que, pour qu'en fin de compte quelque chose de dernier puisse en rester de recevable aux yeux du philosophe, c'est-à-dire de celui qui tire son épingle du jeu, c'est après tout la femme - nommément l'épouse - qui a essentiellement la fonction de ce qu'elle était pour Socrate, à savoir l'épreuve de sa patience, de sa patience au Réel.

A la vérité, pour entrer d'une façon plus vive dans ce qui aujourd'hui va encore ponctuer ce que je suis en train d'affirmer, et ce qui va nous ramener au petit Hans, je ferai état et acte d'une information que j'ai trouvée dans le journal d'information par excellence, ou plus exactement qu'un de mes excellents amis y a relevée et m'a rapportée. Il a lu il y a une dizaine de jours cette petite nouvelle qui nous vient du fond de l'Amérique, d'une femme liée à son mari par le pacte d'un éternel amour, et vous allez voir comment. Cette femme se fait faire depuis la mort de son mari, très exactement tous les dix mois une enfant par lui. Ceci peut vous paraître quelque peu surprenant, ne croyez pas qu'il s'agisse là d'un phénomène parthénogénétique, il s'agit au contraire d'insémination artificielle, à savoir que cette femme vouée à la fidélité éternelle, au moment de l'ultime maladie qui conduisit son mari à trépasser, fit emmagasiner une quantité suffisante du liquide qui devait lui permettre de perpétrer la race du défunt à son gré, et comme vous le voyez, dans les délais les plus courts, et comme on dirait, répétés.

Cette petite nouvelle qui n'a l'air de rien, et qu'il nous a fallu attendre, nous aurions pu l'imaginer. A la vérité c'est l'illustration la plus saisissante me semble-t-il, que nous puissions donner de ce que j'appelle le X de la paternité, car en fin de compte, vous n'êtes pas je pense, sans saisir les problèmes qu'introduit une pareille possibilité. Quand je vous dis que le père symbolique, c'est le père mort, je pense que vous en voyez là une illustration. Mais ce que cela introduit de nouveau, et qui est bien fait pour mettre en relief l'importance de cette remarque, c'est que dans ce cas le père réel aussi est le père mort.

A partir de ce moment il serait véritablement très intéressant de se poser la question de ce que devient dans ce cas le complexe d'Oedipe. Sur le plan premier, celui qui est le plus proche de notre expérience, il serait naturellement

facile de faire quelques traits d'esprits sur ce que peut vouloir dire à la limite, le terme de femme froide. A femme froide, dirait le nouveau proverbe, mari refroidi... Il y a là aussi le slogan inauguré par l'un de mes amis qui voulait en faire la réclame d'une marque de frigidaires. Il est vrai que l'on a partout quelque difficulté à l'introduction de ce slogan sur des âmes anglo-saxonnes, mais c'est bien là que ce slogan prendrait sa valeur. On peut imaginer une belle affiche où on verrait ces dames avec un air pincé, et en dessous la souscription suivante

"She... her frigid air until she... a frigidaire»[61]

C'est bien le cas dans le cas présent également.

A la vérité, la question qui se pose là et qui est magnifiquement illustrée, c'est bien assurément que la notion du père, la notion réelle dans aucun cas ne se confonde en tant que père avec celle de sa fécondité.

Nous voyons bien là que le problème est ailleurs, et assurément nous ne pouvons pas non plus ne pas voir qu'à nous introduire dans la notion de ce que devient la notion du complexe d'Oedipe - car je vous laisse le soin d'extrapoler - à partir du moment où l'on a commencé dans cette voie, nous ferons dans une centaine d'années aux femmes, des enfants qui seront les fils directs des hommes de génie qui vivent actuellement, et qui auront été d'ici là précieusement conservés dans de petits pots.

Il est certain que la question se pose : si on a coupé quelque chose au père dans cette occasion, et de la façon la plus radicale, il semble aussi que la parole lui soit coupée, et la question est évidemment de savoir comment et par quelle voie, sous quel mode s'inscrira dans le psychisme de l'enfant cette parole de l'ancêtre dont en fin de compte la mère sera le seul représentant et le seul véhicule. Comment fera-t-elle parler l'ancêtre mis en boîte, si je peux m'exprimer ainsi ?

Ceci n'est pas, comme vous le voyez, du tout de la science-fiction, mais simplement a l'avantage de nous dénuder une des dimensions du problème. Ceci soit dit entre parenthèses, puisque tout à l'heure je vous adressais, pour la solution idéale du problème du mariage, à la porte à côté, il serait intéressant de voir comment, en présence de ce problème de l'insémination posthume de l'époux consacré, l'Eglise trouvera moyen de prendre position. Car à la vérité qu'elle se réfère à ce qu'elle met en avant en pareil cas, à savoir le caractère fondamental des pratiques naturelles, on peut lui faire remarquer que c'est justement dans la mesure où nous sommes arrivés à parfaitement dégager la nature de ce qui n'en est pas, qu'une telle pratique peut être introduite et est possible.

Dès lors il conviendra peut-être de préciser le terme de naturel, et on viendra bien entendu à y mettre l'accent sur le profondément artificieux de ce qui a jusqu'ici été appelé la nature. Bref, nous ne serons peut-être pas à ce moment



[61] Proposons : "She bas kept her frigid air until she purchased a frigidaire".

là complètement inutiles comme termes de référence. Notre bonne amie Françoise Dolto, voire un de ses élèves, deviendra peut-être du même coup un père de l'Eglise.

Bref, toute la question de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel ne suffira peut-être pas à poser seulement les termes de ce problème qui ne me paraît pas absolument près, dès lors qu'il peut être engagé dans la réalité, d'être résolu. Mais ceci bien entendu nous rendra plus facile de formuler, comme je désire le faire aujourd'hui, le terme dans lequel non pas en soi, mais pour le sujet, peut s'inscrire ce que nous pouvons appeler la sanction de la fonction du père.

Toute espèce d'introduction si on peut dire, à la fonction paternelle, nous apparaît être pour le sujet - à partir du moment où nous avons fait passer ce courant d'air qui dénude les colonnes du décor - de l'ordre d'une expérience métaphorique. Je vais l'illustrer, non pas en vous accablant de nouvelles choses, mais en vous rappelant sous quelle rubrique j'avais introduit l'année dernière ce que j'appelle ici la métaphore.

La métaphore est cette fonction, cet usage de la chaîne signifiante qui procède en usant, non pas de sa dimension connective dans laquelle s'installe tout usage métonymique de la chaîne signifiante, mais dans cette dimension de substitution. L'année dernière je n'ai pas été très loin vous chercher une chose dont il s'agissait, je me suis obligé à aller la chercher dans ce qui est vraiment à la portée de tous, dans le dictionnaire Quillet où j'ai pris le premier exemple qui y était donné, à savoir le vers de Hugo

« Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse ».

Vous me direz que le sort m'a favorisé puisque aussi bien ceci nous arrive aujourd'hui dans ma démonstration, comme une bague au doigt. Je vous dirais que n'importe quelle métaphore pourrait servir à une démonstration analogue, mais je vais vous répéter, parce que c'est tout à fait ce qui nous conduit aujourd'hui, et ce qui nous ramène à notre sujet de la phobie, ce que veut dire métaphore. Ce n'est pas comme l'ont dit les surréalistes, le passage de l'étincelle poétique entre deux termes qui imaginairement sont aussi disparates que possible. Assurément ceci a l'air de coller, car il est bien clair qu'il n'est pas question que cette pauvre gerbe soit avare ou haineuse, et c'est bien en effet l'étrangeté toute humaine que de s'expliquer ainsi, c'est-à-dire de mettre en relation plus par l'intermédiaire d'une négation, et cette négation est sur le fond bien entendu d'une affirmation possible. I1 n'est pas question pour tout dire, qu'elle soit ni avare ni haineuse, l'avarice et la haine étant des attributs qui sont la propriété de Booz non moins que la gerbe, et Booz faisant aussi bien de l'un que de l'autre, à savoir de ces propriétés et de ces mérites, l'usage qui convient sans demander avis ni faire part de ses sentiments ni aux uns ni aux autres.

Ce entre quoi et quoi se produit la création métaphorique, c'est entre ce qui s'explique sous ce terme « *sa gerbe* », et celui à qui sa gerbe est substituée, c'est-à-dire le monsieur dont on nous a parlé depuis un instant en termes

balancés, et qui s'appelle Booz. C'est très précisément dans la mesure où la gerbe est là si je puis dire, ayant pris sa place, cette place un tout petit peu cumulaire sur laquelle il est déjà lui, pourvu de ces qualités d'être ni avare ni haineux, c'est-à-dire d'avoir déblayé un certain nombre de vertus négatives, c'est là que la gerbe vient prendre sa place, et pour un instant littéralement l'annule.

Nous retrouvons le schéma du symbole en tant qu'il est la mort de la chose. Là, c'est encore bien mieux : le nom du personnage est aboli, et c'est sa gerbe qui vient se substituer à lui. Et s'il y a métaphore, si ceci a un sens, si ceci est un temps de la poésie bucolique, c'est très précisément dans ce fait que c'est parce que quelque chose comme sa gerbe, c'est-à-dire quelque chose d'essentiellement naturel, peut lui être substitué, que Booz reparaît après avoir été éclipsé, occulté, aboli dans ce que je peux appeler le rayonnement précisément fécond de la gerbe. Il ne connaît en effet ni avarice ni haine et il est purement et simplement fécondité naturelle, et ceci a son sens précisément dans le morceau qui suit.

Dans le poème, ce dont il s'agit, c'est de nous annoncer ou de faire annoncer dans le rêve qui va suivre à Booz, que malgré qu'il ait un grand âge comme il le dit lui-même, 80 ans d'âge, il va bientôt être père, c'est-à-dire que sort de lui et de son ventre ce grand arbre au bas duquel chantait un roi, dit le texte, et au haut duquel mourait un Dieu.

Cette fonction de la métaphore sur laquelle je vous montre donc ce dont il s'agit - toute création d'un nouveau sens dans la culture humaine est essentiellement métaphorique - c'est pour autant que, par une substitution qui en même temps maintient ce à quoi elle se substitue, que passe dans la tension entre ce qui est aboli, supprimé et ce qui lui est substitué ce quelque chose de nouveau qui introduit si visiblement ce qui est développé dans l'improvisation poétique, ce quelque chose de nouveau qui dans l'occasion est justement par ce mythe boozien, manifestement incarné, à savoir la dimension nouvelle, cette fonction de la paternité.

On pourrait pousser ces choses fort loin, et voir dans ce poème où comme d'habitude le vieil Hugo est loin d'être toujours dans une voie rigoureuse, il titube un petit peu à droite et à gauche, mais ce qui est tout à fait clair, c'est que :

« Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite, S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu, Espérant on ne sait quel rayon inconnu Quand viendrait du réveil la lumière subite. »

Je vous prie de voir à quel point le style de cela est dans cette zone ambiguë où le réalisme se mêle à je ne sais quelle lueur un peu trop crue, voire trouble, et qui nous évoque le clair-obscur de ces tableaux de Caravage, qui avec toute

leur rudesse populaire sont peut-être encore ce qui de nos jours peut nous donner le plus hautement le sens de la dimension sacrée.

Un peu plus loin donc, ce dont il s'agit, c'est toujours de la même chose :
« Immobile, ouvrant l'œil à moitié, sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles. »

Je n'ai pas poussé, ni dans mon enseignement de l'année dernière, ni dans ce que j'ai écrit récemment sur cette gerbe du poème de Booz et de Ruth, je n'ai pas poussé plus loin l'investigation ni les remarques sur le sujet du point jusqu'où le poète développe la métaphore. J'ai laissé de côté la faucille, parce qu'aussi bien en dehors du texte que de ce que nous faisons ici, c'aurait pu paraître aux lecteurs un peu forcé.

Je ne pense pas pourtant que vous ne puissiez pas ne pas être frappés de ceci : c'est que tout le poème pointe vers une image autour de laquelle bien entendu depuis un siècle, les gens s'émerveillent pour le caractère merveilleusement intuitif et comparatif de la chose. Il s'agit du fin et clair croissant de la lune.

Mais il ne peut pas, je pense, vous échapper à quel point si la chose porte, si elle est autre chose qu'un très joli trait de peinture, une touche de jaune sur le ciel bleu, c'est très précisément pour autant que la faucille dans ce ciel là, est l'éternelle faucille de la maternité, celle qui a déjà joué son petit rôle entre Kronos et Uranos, entre Jupiter et Kronos, et que cette féminité, la puissance dont j'ai parlé tout à l'heure qui est là bel et bien représentée dans cette espèce d'attente mythique de la femme, c'est bien en effet le quelque chose qui est toujours là, qui traîne à la portée de sa main, cette faucille avec laquelle la glaneuse va effectivement trancher, si je puis m'exprimer ainsi, la gerbe dont il s'agit, celle de laquelle rejaillira la lignée du Messie.

Notre petit Hans, dans le développement de la phobie, dans sa création et dans sa résolution, ne peut se concevoir, ne peut s'inscrire d'une façon correcte en équation qu'à partir de ces termes.

Je vous prie de remarquer que nous avons là dans le complexe d'Oedipe, ce quelque chose qui est à la place X où est l'enfant avec tous ses problèmes par rapport à la mère, et c'est dans la mesure où quelque chose se sera produit qui aura constitué la métaphore paternelle, que pourra se placer cet élément signifiant essentiel dans tout développement individuel qui s'appelle le complexe de castration. Je dis aussi bien pour l'homme que pour la femme, c'est-à-dire que nous avons à poser l'équation suivante

( P ) M Ù ¬ + s
X

Si tant est que P c'est la métaphore paternelle, et que X doit être plus ou moins élidé selon les cas, selon les points du développement et les problèmes auxquels la période préœdipienne a mené l'enfant par rapport à la mère, c'est dans la liaison de la métaphore oedipienne que nous pouvons inscrire ainsi la phase essentielle à tout concept de l'objet qui est constituée par - inscrivons ce que nous voulons - un C ou la faucille, plus quelque chose qui est justement la signification, c'est-à-dire ce dans quoi l'être se retrouve, ce dans quoi l'X trouve sa solution.

C'est dans une telle formule que se situe le moment essentiel du franchissement de l'œdipe. Et dans le cas du petit Hans c'est exactement ce à quoi nous avons affaire, c'est à savoir que comme je vous l'ai expliqué, c'est pour autant que par rapport à sa mère, il y a quelque chose qui est justement le problème insoluble que, parvenu au degré où il est arrivé de son développement, constitue le fait que la mère soit quelque chose d'aussi complexe que ce : mère + phallus, + petit α, avec toutes les complications que cela entraîne.

(M + $+ α) M Ù m + π

C'est dans la mesure où le petit Hans est arrivé à cette impasse, et ne peut pas en sortir parce qu'il n'y a pas de père, parce qu'il n'y a rien pour métaphoriser cette relation avec sa mère, parce que pour tout dire, il n'a d'autre issue de l'autre côté que, non pas la faucille, non pas le grand C du complexe de castration, non pas la possibilité d'une médiation, c'est-à-dire de perdre, puis de retrouver son pénis, mais qu'il ne trouve de l'autre côté que la morsure possible de la mère - qui est la même avec laquelle il se précipite goulûment sur elle, pour autant qu'elle lui manque, pour autant qu'il n'y a pas d'autre relation réelle avec la mère que la relation qu'a pour effet de mettre en relief toute la théorie présente de l'analyse, à savoir la relation de dévoration - c'est pour autant qu'il est arrivé à cette impasse, qu'il ne connaît pas d'autre relation au réel que celle en effet qu'on appelle à tort ou à raison, sadique-orale, c'est-à-dire que le petit m, ou encore m plus tout ce qui est le réel à ce moment là pour lui, à savoir en particulier le réel qui vient de venir au jour et qui ne manque pas de compliquer la situation, à savoir, son propre pénis, c'est dans la mesure où le problème se présente comme cela pour lui, qu'il est nécessaire que s'introduise, puisqu'il n'y en a pas d'autre, cet élément de médiation métaphorique : le cheval.

C'est-à-dire que l'instauration chez le petit Hans de la phobie, s'inscrit dans cette même formule qui est celle que je vous ai donnée tout à l'heure

‘I M Ù (m) π
M + $+ α

‘I avec l'esprit rude, étant le cheval, et M la mère. Ceci sera l'équivalent de quelque chose qui ne sera pas plus résolu pour autant, c'est-à-dire la morsure en tant qu'elle est pour lui le danger majeur, le danger majeur de toute sa

réalité, et tout à fait et plus spécialement encore de celle qui vient d'arriver au jour, à savoir de sa réalité génitale.

Ceci peut vous sembler artificiel. N'en croyez rien. Commencez d'abord par vous en servir et vous verrez après si cela peut en effet vous rendre service. Je peux vous en montrer mille faces qui sont immédiatement applicables, et en particulier ceci : que le cheval qui est celui dont il est dit qu'il mord et qu'il menace à la fois le pénis, est aussi celui qui tombe, et c'est bien pour cela, d'après ce que nous dit lui-même le petit Hans, que le cheval a été amené. Il a d'abord été amené comme le quelque chose qui, mis en tête du fourgon qui doit emmener les bagages de la petite Lizzie, est ce quelque chose qui peut se retourner et qui mord.

Mais nous dit-il, c'est là qu'il a attrapé la bêtise, c'est-à-dire plus exactement que ce qui était accroché déjà à une signification, a été retenu par lui comme étant quelque chose qui allait bien au-delà de toute signification, comme quelque chose qu'il sanctionne par cette espèce d'aphorisme ou d'affirmation définitionnelle : « *Maintenant tous les chevaux vont tomber* ».

C'est en effet essentiellement en tant que fonction de la chute, qui est précisément le terme commun entre tout ce qui est en cause dans la partie inférieure de l'équation au moment où en est arrivé le petit Hans, que s'introduit la mère. Nous avons souligné cet élément chute de la mère, le phallus de la mère qui est ce qui n'est plus tenable, ce n'est plus de jeu et pourtant il fait tout pour maintenir l'existence de ce jeu.

Enfin la petite Anna est très essentiellement ce qu'on souhaite le plus au monde voir tomber, voire la pousser un petit peu.

C'est en tant que le cheval remplit d'une façon elle, efficace, imagée et en quelque sorte active, toutes ces fonctions de la chute réunies, qu'il commence à être introduit comme un terme essentiel, comme le terme de cette phobie où nous voyons s'affirmer, se poser ce que sont vraiment les objets pour le psychisme humain. C'est-à-dire quelque chose comme je vous l'ai dit tout à l'heure, qui mérite peut-être le titre d'objet, mais dont bien entendu on ne saurait par trop insister sur le chapitre spécial de la qualification objet qu'il est nécessaire d'introduire à partir du moment où les objets dont nous nous occupons sont les objets de la phobie ou le fétiche, dont nous savons à la fois combien ils existent comme objet, puisqu'ils ont à constituer véritablement dans le psychisme du sujet si on peut dire, les véritables bornes milliaires du désir, dans le cas du fétiche et de ses déplacements.

Dans le cas de la phobie, cet objet est à la fois quelque chose qui est là dans le réel, et en même temps qui en est manifestement distinct, qui d'autre part d'aucune façon n'est accessible à la conceptualisation, si ce n'est par l'intermédiaire de cette formalisation signifiante. Jusqu'à présent, disons-le bien, on n'en a pas donné d'autre plus satisfaisante, et si j'ai l'air de vous la présenter sous une forme un peu plus compliquée que ça n'a été fait jusqu'à présent,

je vous fait remarquer que ce n'est pas autrement non plus que Freud finit par en parler à la fin de son oeuvre, quand il articule pleinement que reprenant la phobie, il fait du cheval en l'occasion - puisque c'est le petit Hans lui-même qu'il reprend comme exemple - cet objet substitué à toutes les images, à toutes les significations confuses, plus ou moins mal dégagées autour desquelles ne peut pas arriver à se décanter l'angoisse du sujet, il en fait l'objet presque arbitraire, et c'est pour cela qu'il l'appelle *signal*, grâce à quoi à l'intérieur de ce champ de confusions, vont pouvoir se définir des limites qui, pour être arbitraires, n'en introduisent pas moins l'élément de délimitation grâce à quoi, au moins possiblement, est assurée l'amorce d'un ordre, le premier cristal d'une cristallisation organisée entre le Symbolique et le Réel.

C'est bien en effet tout ce qui va se produire au cours du progrès de ce qu'on appelle l'analyse de Hans, si tant est qu'on puisse au sens plein du terme, appeler ce qui se passe dans le cas de Hans, une analyse.

Je vous fais remarquer ceci : c'est que les psychanalystes ne semblent pas - tout au moins à lire monsieur Jones - avoir encore compris que si Freud a fait quelques réserves en disant qu'il s'agissait là d'un cas tout à fait exceptionnel - en ce sens qu'il a pu être mené et réalisé par le père même de l'enfant, sans doute conduit par Freud, mais par le père de l'enfant - il a par conséquent fait très peu de fondements sur l'extension possible de cette méthode. Les analystes semblent s'étonner de cette timidité chez Freud. Ils feraient mieux de regarder les choses de plus près, et de se demander si effectivement du fait que cette analyse a été poursuivie par le père, elle ne présente pas des traits spécifiques qui en excluent au moins partiellement, la dimension proprement transférentielle, autrement dit, si la bourde proférée habituellement par Mademoiselle Anna Freud qui dit que dans les analyses d'enfants, il n'y a pas de transfert possible, n'est pas justement applicable dans ce cas là parce qu'il s'agit du père.

Bien entendu alors qu'il n'est que trop évident que dans toute analyse d'enfant pratiquée par un analyste, il y a bel et bien transfert, tout simplement comme - et mieux que partout ailleurs - il y en a chez l'adulte, ici il s'agit de quelque chose d'un peu particulier, et dont nous serons amenés par la suite montrer les conséquences.

Quoiqu'il en soit, c'est autour d'une telle formule que nous pouvons de la façon la plus rigoureuse scander tout le progrès de l'intervention du père. Cette formule est utile - et je pense vous le montrer la prochaine fois - pour autant qu'elle nous permet vraiment de situer pourquoi certaines interventions du père sont afécondes, pourquoi d'autres engendrent ce branle de la transformation mythique, grâce à qui cette équation va trouver son pouvoir dans le cas du petit Hans, et pour autant qu'y sont intervenues, que se sont manifestées au plus vite ses possibilités de progrès, sa richesse métaphorique implicite, à savoir la possibilité de la transformation d'une pareille équation.

Je me contenterai pour aujourd'hui de vous en montrer le terme dernier et extrême, écrit dans la même formalisation. Je vous en ai déjà dit assez pour que vous puissiez en concevoir, en comprendre la portée que je vous aurai écrite.

Ce que nous voyons à la fin, c'est quelque chose qui assurément est une solution, quelque chose qui instaure le petit Hans dans un registre des relations objectales comme on dit, qui est vivable. Est-il pleinement réussi du point de vue de l'intégration oedipienne ? C'est justement ce que nous essayerons de voir de plus près la prochaine fois. D'ores et déjà nous allons voir en quoi ça l'est et ça ne l'est pas.

Si nous lisons le texte tel que le petit Hans à la fin formule sa position, il nous dit : « *Maintenant je suis le père* ». Nous n'avons pas besoin de nous demander comment il peut faire avec un père que tout au long de l'observation il est forcé en quelque sorte de stimuler, de supplier : « *Mais, fais donc ton métier de père !* » et dont le dernier et très beau fantasme qui se produit avec le père, montre qu'en quelque sorte le père le rattrape tout juste sur le quai du train alors qu'en réalité il y a longtemps que le petit Hans cavale en avant, et est parti avec qui ? Comme par hasard avec la grand-mère.

La première chose que lui demande le père : « Maintenant que ferais-tu si tu étais le père à ma place ? » - « Oh ! c'est bien simple, je t'emmènerais tous lés dimanches voir grand-maman ». Il n'y a rien de changé dans la relation entre le fils et le père. Dans occasion nous pouvons donc présumer qu'il n'y a pas là une réalisation tout à fait typique du complexe d'œdipe. Pour tout dire nous le voyons très vite si nous savons lire le texte, assurément tous les liens avec le père sont très loin d'être rompus, ils sont même fortement noués par toute cette expérience analytique, mais comme le dit très bien le petit Hans

« *Tu seras désormais le grand-père* ». Il le dit, mais à quel moment ? Lisez bien le texte : au moment où il a commencé par dire que lui, il était le père.

Ce grand-père vient là tout à fait à part, c'est seulement après qu'on ait parlé de la mère - qui sera, nous verrons, quelle sorte de mère dans l'occasion - c'est après qu'on ait parlé de la mère qu'on en vient à parler de l'autre femme qui sera la grand-mère. Mais aucun lien, ni de la perspective du petit Hans pour soi entre ce grand-père et cette grand-mère. Assurément ce n'est pas à tort que Freud souligne à cette occasion avec une satisfaction, quant à nous qui est loin de nous donner un entier soulagement, que la question de l'œdipe a été résolue très élégamment par ce petit bonhomme qui se fait dès lors l'époux de sa mère, et qui renvoie son père à la grand-mère. C'est une façon élégante, voire humoristique, d'éluder la question, mais rien ne nous indique jusqu'à présent dans tout ce qu'a écrit Freud, qu'on puisse considérer cette solution - c'est peut-être une solution évidente - comme une solution typique du complexe d'œdipe.

Pour tout dire, ce que nous voyons à partir de ce moment, c'est quelque chose qui de la part du petit Hans, assurément maintient une certaine continuité dans l'ordre des lignées. Si on n'était pas au moins arrivé jusque là, le petit Hans n'aurait absolument rien résolu du tout, et pour tout dire, la fonction de la phobie aurait été à proprement parler nulle. C'est que le petit Hans en tant qu'il se conçoit comme le père, est fonction de quelque chose qui s'inscrit à peu près comme ceci : la mère est la grand-mère. La mère à la fin du progrès

est dédoublée. Ceci est un point très important, il a reconnu quelque chose qui lui permet de trouver un équilibre à trois pattes, qui est bien le minimum de ce sur quoi peut s'établir la relation avec l'objet comme nous l'avons toujours dit, et ce tiers qu'il n'a pas trouvé chez son père est précisément chez la grand'mère dont il a trop bien vu en effet la valeur absolument décisive, voire écrasante dans les relations d'objet.

Son propre père, c'est précisément en tant que derrière la mère il s'en adjoint une seconde, que le petit Hans s'instaure lui, dans une paternité. Quelle sorte de paternité ? Paternité imaginaire précisément.

A partir de ce moment, que nous dit le petit Hans ? lui va avoir des enfants ? C'est lui, il le dit très nettement. Mais quand son père mettant les pieds dans le plat, lui demande : « *C'est avec maman que tu vas avoir des enfants ?* », - « *Pas du tout, lui répond le petit ans, qu'est-ce que veut dire cette histoire ? Tu m'as dit que le père ne peut pas avoir d'enfants à lui tout seul, alors tu veux maintenant que j'en aie ?* »

I1 y a là un moment d'oscillation dans le dialogue entre l'enfant et le père, qui est tout à fait frappant et qui montre le caractère justement et très précisément refoulé de tout ce qui est de l'ordre de la création paternelle comme telle, alors que ce qu'il articule au contraire à partir de ce moment-là, c'est justement qu'il va avoir des enfants mais des enfants imaginaires. Des enfants, il souhaite, comme il le dit de la façon la plus précise et la plus articulée, il souhaite en avoir, mais d'un autre côté il ne veut pas que sa mère en ait. En d'autres termes, il est absolument précis, d'où les assurances qu'il désire avant tout prendre quant à l'avenir : c'est que sa mère n'ait plus d'enfant.

Pour cela on est prêt à tout jusqu'à y compris à soudoyer largement, puisque nous sommes malgré tout en présence d'un petit rejeton de capitalistes, le grand géniteur par excellence, celui sur lequel je reviendrai la prochaine fois pour vous montrer le véritable visage, car c'est un élément très important, le géniteur par excellence qui est la cigogne à la figure si étrange. Nous verrons la prochaine fois très exactement quelle place et quelle fonction il convient de lui accorder. On ira jusqu'à soudoyer le père cigogne pour qu'il n'y ait plus d'enfant réel.

La distinction fondamentale d'une certaine fonction paternelle qu'il y a chez l'enfant - et imaginaire - s'est substituée à la mère : il a des enfants comme elle en a, il s'occupera de ses enfants imaginaires à la façon dont il est arrivé à complètement résoudre la notion de l'enfant, jusqu'à y compris celle de la petit Anna. C'est le fantasme autour de la petit Anna, dont j'ai commencé à vous parler la dernière fois, et sur lequel je reviendrai.

Tout son fantasme autour de la boîte, de la cigogne, de la petite Anna qui a existé déjà bien avant sa naissance, a consisté à l'imaginer, à la fantasmatiser. Il va donc avoir des enfants fantasmatiques, il va devenir un personnage essentiellement poète, créateur dans l'ordre imaginaire, et la dernière forme qu'il donne à ces sortes de créations imaginaires, c'est celle qu'il appelle **Lodi** sur laquelle on l'interroge : « *Qu'est-ce que signifie cette **Lodi** ?* ». Et le père est très intéressé : « *Est-ce **Chocolodi** ? Est-ce **Saffalodi** ?* ». Et en effet **Saffalodi**

veut dire petite saucisse. L'image de caractère fondamentalement imaginaire, de phalloforme pour tout dire, la transmutation imaginaire qui s'est opérée de ce phallus à la fois non recédé et éternellement imaginée pour la mère, est ce que nous voyons reproduit à l'état du petit Hans sous cette forme.

La femme ne sera jamais pour lui que le fantasme de ces petites sœurs filles autour desquelles aura tourné toute sa crise enfantine. Ce ne sera pas tout à fait un fétiche puisque aussi bien ce sera justement le vrai fétiche si je puis dire, c'est-à-dire qu'il ne sera pas arrêté à ce qui est inscrit sur le voile, il aura retrouvé la forme hétérosexuelle typique de son objet. N'empêche que sa relation avec les femmes sera désormais et pour toujours sans aucun doute marquée de cette genèse narcissique au cours de laquelle il a trouvé à se mettre en orthoposition par rapport au partenaire féminin. Le partenaire féminin aura été engendré, non pas pour tout dire à partir de la mère, mais à partir des enfants imaginaires qu'il peut faire à la mère, eux-mêmes héritiers de ce phallus autour duquel tout le jeu primitif de la relation d'amour, de captation de l'amour à l'endroit de la mère se sera primitivement joué.

Donc nous avons en fin de compte avec, d'une part l'affirmation de sa relation, lui, comme nouveau père, comme **Vatti,** à une lignée maternelle, nous en aurons comme correspondance à cette deuxième partie de l'équation d'un autre côté ‘c, c'est à dire la petite Anna chevauchant le cheval, la petite Anna prenant la position de domination par rapport à tout le charroi, à tout le train, à tout ce que traîne la mère après elle. Et c'est par l'intermédiaire de la petite Anna que lui, le petit Hans, est arrivé à faire ce que nous avons dit la dernière fois qu'il faisait, c'est-à-dire à dominer la mère, pas simplement à la cravacher, à savoir comme nous montre la suite de l'histoire, à voir ce qu'elle avait dans le ventre, à savoir à extraire le petit canif castrateur qui désormais bel et bien extrait, la rend beaucoup plus inoffensive.

P (M) (M) i Ù (α) π
($)

Telle est la formule qui, opposée à celle-ci, marque le point d'arrivée de la transformation du petit Hans. Le petit Hans assurément, aura toutes les apparences d'un hétérosexuel normal, néanmoins le chemin qu'il aura parcouru dans l’œdipe pour y arriver, est un chemin atypique lié à cette carence du père dont vous pouvez peut-être vous étonner qu'elle soit si grande, mais dont assurément toute la ligne de l'observation nous montre à tout instant les défaillances et les défauts, soulignés à tout instant par l'appel du petit Hans lui-même, et dont il n'y a certainement pas lieu de s'étonner qu'elle marque d'une atypie terminale le progrès et la résolution de la phobie.

Ceci, je vous demande simplement d'en conserver les deux termes extrêmes, pour vous dire qu'il est possible, qu'il est concevable d'essayer d'articuler par une série d'étapes la transformation de l'un dans l'autre. Sans aucun doute convient-il de ne pas être là trop systématique. Assurément cette sorte de logique, si on peut dire, est nouvelle, et peut-être doit-elle être, si elle est poursuive,

simplement introductive d'un certain nombre de questions quant à son formalisme, qui nous fassent nous demander si elle a absolument les mêmes lois que ce qui a pu d'ores et déjà être formalisé dans d'autres domaines de la logique.

Assurément Freud, au niveau de la *Traumdeutung*, a déjà commencé quelque chose qui consiste à nous dire que la logique de l'inconscient, autrement dit des signifiants dans l'inconscient, ce n'est certainement pas la même que celle que nous avons l'habitude de manier. Il y a un vaste quart de la *Traumdeutung* qui est essentiellement consacré à nous montrer comment un certain nombre d'articulations logiques essentielles, le ou bien ou bien, la transposition, la causalité, peuvent se transporter dans l'ordre de l'inconscient. Elle est peut être distincte de notre logique coutumière, de la topologie. Vous savez ce que c'est qu'une topologie, c'est une géométrie en caoutchouc. Ici aussi il s'agit d'une logique en caoutchouc et qui nous demande peut-être un certain nombre de définitions de termes qui nous permettent de définir une certaine logique en caoutchouc. Mais cela ne veut pas dire que tout soit possible en particulier que deux anneaux passés l'un dans l'autre, jusqu'à nouvel ordre rien ne nous permet de les dénouer, ceci pour vous dire que la logique en caoutchouc n'est pas condamnée à l'entière liberté.

Bref, ce que nous voyons là arriver à la fin de la résolution de la phobie du petit Hans, c'est une certaine configuration qui est celle-ci : malgré la présence, l'insistance même de l'action paternelle, ce dans quoi le petit Hans s'inscrit, c'est dans une espèce de lignée matriarcale, ou plus exactement pour être plus simple, pour être plus strict aussi, de reduplication maternelle, comme s'il était nécessaire qu'il y eût un troisième personnage et que faute que ç'ait été le père, ce soit cette fameuse grand-mère. D'autre part, quelque chose qui le met par rapport à l'objet qui sera désormais l'objet de ses désirs, et je vous ai déjà souligné que nous avons le témoignage dans l'anamnèse de quelque chose qui l'attache essentiellement à Gmünden et à sa petite sœur, c'est-à-dire très précisément aux petites filles, c'est-à-dire aux enfants en tant qu'ils sont les filles de sa mère, mais qu'ils sont aussi ses filles à lui, les filles imaginaires.

La structure originellement narcissique de ses relations avec la femme, est indiquée à l'issue, au débouché de la solution de sa phobie. Que va-t-il rester comme traces, si on peut dire, du passage par la phobie ? Quelque chose de très curieux, quelque que chose qui est le rôle du petit agneau avec lequel à la fin il nous dit qu'il se livre à des jeux très particuliers, par exemple de se faire bousculer par lui, et ce petit agneau est un agneau sur lequel on a essayé de mettre un jour à cheval sa sœur, c'est-à-dire de la mettre dans la position, comme on l'appelle dans le fantasme, de la grand boîte. La sœur est venue dans l'imagination de Hans, c'est elle qui, si vous vous en souvenez, est à cheval sur le cheval. C'est la dernière étape avant la résolution de la phobie du cheval, il a fallu que la sœur domine cela avant que lui, le petit Hans, puisse traiter le cheval comme il le mérite, c'est-à-dire lui taper dessus, et à ce moment là l'équivalence entre le cheval et la mère est assurée : battre le cheval, c'est aussi battre sa mère.

A la fin donc il reste quelque chose sur quoi est monté la petite sœur, à savoir cet agneau. Voilà la configuration qui reste à la fin. Je ne peux pas me refuser le plaisir, ni vous refuser cette énigme, de vous montrer ce quelque chose autour de quoi notre maître Freud a fait tourner son analyse de Léonard de Vinci, à savoir non pas la *Vierge au rocher*, mais le grand carton de Sainte Anne qui est au Louvre, et qui est précédé par un dessin qui est au Carlington House et qui est celui-ci. Toute l'analyse que Freud a faite de Léonard de Vinci tourne autour de cette Sainte Anne à la figure si étrangement androgyne - elle ressemble d'ailleurs au Saint jean Baptiste - de cette Vierge et de l'enfant ; et comme on le souligne ici, non pas comme dans le carton du Carlington House, le cousin, à savoir le Jean-Baptiste, est justement un petit agneau.

Cette configuration très singulière qui n'a pas manqué d'attirer l'attention de Freud, est véritablement l'os de sa démonstration, de cette très singulière oeuvre qu'est son étude *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. J'espère que vous vous donnerez la peine d'ici la fin de l'année, car peut-être arriverai-je à vous faire là-dessus la clôture de mon séminaire, de lire *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. Si vous ne vous apercevez pas en lisant ce souvenir d'enfance , du caractère invraisemblablement énigmatique de toute situation où est introduit pour la première fois le terme de narcissisme, si vous ne réalisez pas l'audace presque insensée de cela, d'écrire une chose pareille au moment où cela a été écrit - nous avons réussi depuis littéralement à scotomiser cela, à méconnaître l'existence de choses comme celles-là dans l'œuvre de Freud - lisez-le pour vous apercevoir à quel point il est difficile de savoir en fin de compte ce qu'il veut arriver à dire, mais lisez-le en même temps pour voir à quel point ça se tient, malgré toutes les erreurs, car il y a des erreurs, mais cela ne fait rien, c'est quelque chose qui est absolument consistant. Je vous demande d'en prendre connaissance, de lire ce souvenir d'enfance de Léonard de Vinci. Cette configuration singulière qui, si je puis dire, est là pour nous présenter une *humanissima trinita*, trinité très humaine, voire trop humaine, opposée à la *divinissima* à laquelle elle se substitue, est quelque chose sur quoi nous aurons à revenir.

Ce que j'ai voulu vous indiquer comme une pierre d'attente, c'est par quelle singulière nécessité nous trouvons un quatrième terme, comme une sorte de résidu sous la forme de cet agneau, du terme animal où nous retrouvons le terme même de la phobie.

23 - LEÇON DU 26 JUIN 1957

Il s'agit aujourd'hui de formaliser d'une façon un peu différente, ce qui se passe dans l'observation du petit Hans. Si cela a un intérêt - et ça n'en a qu'un seul - c'est de serrer de plus près, d'envelopper d'une façon plus rigoureuse d'abord ce qui est dans l'observation. Bien entendu il y a toutes les portes-fenêtres possibles dans cette observation du petit Hans, puisque aussi bien il s'agit d'une phobie du cheval. Par exemple on pourrait délirer sur le cheval à perte de vue puisqu'en fin de compte ce cheval est un animal très singulier, c'est le même que celui qui revient dans toute la mythologie du cheval, et qui peut aussi bien se rapprocher valablement de celui du petit Hans.

Fliess, le fils du correspondant de Freud qui occupe une place honorable, a fait sous le titre *Primogenetic and endogenetic experience* pour le numéro jubilaire du centenaire de Freud[62], une élucubration de mérite. Assurément elle est excessivement frappante, justement pour son caractère d'inadéquation. Manifestement dans Hans, comme il y a des énigmes qui ne sont pas résolues, il s'efforce de les résoudre en apportant en effet au dossier toute une énorme extrapolation qui n'a que le désavantage tout à fait injustifié de supposer résolu justement ce qui ne l'est pas.

C'est une des choses les plus frappantes que de voir la façon dont il centre les choses d'une façon tout à fait valable sur le fameux dialogue entre le petit Hans et son père, ce que j'appelle le grand dialogue, celui qui culmine quelque part du côté du 21 avril, celui où il s'agit en somme du petit Hans qui littéralement invoque son père en lui disant : « *Tu dois être jaloux* », alors que son père est là pour quelque chose dans le surgissement de cette phrase que l'on sent mûrie par tout ce qui vient de précéder. Le petit Hans littéralement, invoque son père de jouer son rôle de père, et il lui dit : « Tu dois être jaloux ». Ceci, quoiqu'il arrive et quelles que soient les dénégations effrayées, doit être vrai.

C'est là dessus que se clôt un dialogue dans lequel le petit Hans développe le fantasme suivant qui est celui d'imaginer que son père vient dans la chambre de sa mère, et que là il se blesse sur une pierre, comme le fit autrefois le petit Fritz, il vient heurter contre une pierre, et le sang doit couler. Notre auteur insiste avec beaucoup de finesse sur l'usage des mots qui donnent une espèce de style plus soutenu que partout ailleurs à ce que dit le petit Hans, et dégage bien à ce sujet les insuffisances de la traduction anglaise.

Ce qui est intéressant, ce ne sont pas tellement ces remarques qui assurément ont leur valeur, et qui montrent la sensibilité conservée chez les gens de la première génération - si je puis dire - analytique, au relief proprement verbal, à l'accent de certains signifiants, et à leur rôle essentiel. Mais ce qui est intéressant, c'est évidemment aussi de voir à propos d'une spéculation assez fine sur le rôle du père dans cette occasion, l'intervention du père qui lui-même



[62] Voir p 234 ; note 1 ; op. cité.

introduit, et dit-il à juste titre, pour la première fois, un mot **necken** à propos de quoi on traduit : « *Est-ce que je te querelle ? Est-ce que je t'ennuie ?* ».

L'auteur fait remarquer, et à juste titre, qu'il y a là une intervention qui vient à ce moment là d'une façon un petit peu étrangère au moment du dialogue, qui interrompt en quelque sorte l'échange avec le petit Hans et qui spécule sur ce qu'il peut y avoir de participation de la part du père à quelque chose qui à ce moment là est supposé être dans le moi du petit Hans.

Et tout ceci ne constitue pas des extrapolations encore trop hardies, mais traduit la nécessité où il se trouve de nous dire qu'à ce moment là en quelque sorte, ça se constitue, parce qu'il faut que ce soit comme cela, parce que c'est déjà dans les implications d'une sorte de registre préformé qui doit être appliqué au cas. De toute façon il y a là quelque chose qui nous fait saisir sur le vif les hésitations de l'auteur dans la façon dont il s'exprime. II traduit « *sur le vif* » par : « *si c'est en train de naître* ».

Ce n'est certainement pas encore né, la naissance du Surmoi est quelque chose de bien étrange, avec référence à ce moment là aux travaux de Monsieur Isakower qui a beaucoup insisté sur la prédominance de la sphère auditive dans la formation du Surmoi[63], c'est-à-dire qui assurément a pressenti tout le problème que nous posons et reposons perpétuellement à propos de la fonction de la parole dans la genèse d'une certaine crise normative qui est celle que nous appelons le complexe d'Oedipe.

Que Monsieur Isakower ait fait des remarques également intéressantes et pertinentes sur la façon dont peut se manifester à l'occasion une sorte de quelque chose dont nous saisissons la monture si on peut dire, une espèce d'appareil, de réseau de formes qui constituent le Surmoi, il va le saisir dans les éléments où le sujet entend, nous dit-il, des espèces de modulations purement syntaxiques, des paroles vides à proprement parler puisqu'il ne s'agit que de leur mouvement, et dit-il dans ces mouvements avec une certaine intensité, nous pouvons saisir sur le vif quelque chose qui doit se rapporter à cet élément tout à fait archaïque

L'enfant doit parler à certains moments, intégrer des moments tout à fait primitifs, au moment où il ne perçoit de la parole de l'adulte que la structure avant d'en percevoir le sens. Ce serait en somme de l'intériorisation, et nous aurions la première forme de ce qui nous permettrait de concevoir ce qu'est à proprement parler le Surmoi.

C'est là encore une remarque intéressante, et il serait intéressant, si c'était à l'intérieur d'un séminaire, de la voir groupée avec ce dialogue avec le père, mais assurément pas pour y trouver quoique ce soit qui convienne. Ce n'est certainement pas au moment où on nous parle d'une intégration de la parole dans son mouvement général, dans sa structure fondamentale comme fondatrice d'une instance interne du Surmoi, que nous allons rapporter cela au moment précis où se passe le dialogue le plus extériorisé avec le père, fût-ce en croyant par là combler ses paradoxes.



[63] Isakower 0., *On the exceptional position of the auditory sphere*, I.J.P 20, p. 340-349.

Je souligne la nécessité, bien que nous devions à tout instant chercher des référence générales à ce que nous décrivons, de faire quelque chose qui doit dégager un certain progrès dans le maniement des concepts de l'expérience analytique, de faire en le serrant d'aussi près que possible, le mouvement de l'observation du petit Hans.

Tout ce que nous avons fait jusqu'à présent, repose en somme sur un certain nombre de postulats - qui ne sont absolument pas des postulats - de nos commentaires antérieurs, où l'on trouve tout un travail de commentaires et une réflexion sur ce que nous donne l'expérience analytique. I1 est bien certain que ces postulats en question, comme par exemple celui-ci que la névrose est une question posée par le sujet au niveau de son existence même, qu'est-ce que c'est que d'avoir le sexe que j'ai ? Ou qu'est-ce que veut dire avoir un sexe ? Qu'est-ce que veut dire que je puisse même me poser la question ?

Ce qui fait l'introduction de la dimension symbolique - à savoir que l'homme n'est pas simplement un mâle ou une femelle, mais qu'il faut qu'il se situe par rapport à quelque chose de symbolisé qui s'appelle mâle et femelle - si la névrose se rapporte à cela, elle s'y rapporte encore d'une façon plus dramatique à propos d'une autre névrose, la névrose obsessionnelle, non seulement du rapport du sujet à son sexe, mais au fait qu'il existe et qu'il se situe comme obsessionnel. La question : « *Qu'est-ce que c'est que d'exister, comment est-ce que je suis par rapport à celui que je suis, sans l'être puisque je puis en quelque sorte me dispenser de lui ?* » suffit pour concevoir si c'est à un registre comme celui-là que se pose la question de la névrose.

Si la névrose est une sorte de question fermée pour le sujet lui-même, mais organisée, structurée comme question, il est certain que nous comprenons mieux également que c'est dans le registre de ce qui organise une question, que nous pouvons comprendre les symptômes comme les éléments vivants de cette question articulée sans que le sujet sache ce qu'il articule, de cette question en quelque sorte vivante, sans qu'il sache qu'il est dans cette question dans laquelle il est souvent lui-même un élément qui se situe à divers niveaux, et qui peut se situer à un niveau tout à fait élémentaire, quasi alphabétique, comme aussi bien à un niveau syntaxique plus élevé. Et c'est dans ce registre que nous nous permettons de parler de la fonction hypnoponpique et hypnagogique, discernant et partant de l'idée qui nous est donnée par les linguistes, tout au moins par certains d'entre eux, que ce sont là les deux grands versants de l'articulation du langage.

Ce qui nous rend difficile de conserver en quelque sorte la ligne exacte, le droit fil dans le commentaire de l'observation, c'est que toujours nous devons nous garder de verser d'une façon trop absolue, trop totale de l'un ou de l'autre des deux côtés de ce qui nous est proposé. Pour que nous ayons une observation, il faut que nous commencions par analyser. Le propre de la question du névrotique étant d'être absolument fermée, il n'y a aucune raison pour qu'elle se livre plus à celui qui en prendrait purement et simplement une sorte de relevé, ce serait tout simplement un texte hiéroglyphique, indéchiffrable, énigmatique, et c'est pour cela qu'on a pu prendre des observations de névroses pendant

des décades avant que Freud arrive, sans même soupçonner l'existence de cette langue à proprement parler.

Donc c'est toujours dans la mesure où quelque chose intervient qui est un commencement de déchiffrement, que nous arrivons justement à saisir, à voir les transformations, les manipulations nécessaires pour qu'il nous soit confirmé, assuré qu'il s'agit bien d'un texte dans lequel nous nous retrouvons au moyen d'un certain nombre de structures qui apparaissent, mais simplement pour autant que nous le manions. Soit que nous le manions au niveau du pur et simple découpage comme on le fait pour les énigmes - par certains côtés c'est ainsi que nous procédons dans des cas particulièrement fermés, énigmatiques, pas tout à fait différemment de ce que nous voyons exposé dans je ne sais quel texte de Freud qui nous rappelle les pratiques communes au déchiffrement de dépêches, même envoyées dans un style codé ou archi-codé, ou même en fin de compte en faisant le calcul des signes qui reviennent le plus grand nombre de fois, où nous arrivons à faire des suppositions intéressantes, à savoir que tel signe a une correspondance dans telle lettre dans la langue supposée où nous aurons à traduire le texte codé.

Heureusement nous en sommes pour les névroses à des opérations d'un ordre plus élevé, c'est-à-dire que nous retrouvons certains ensembles syntaxiques avec lesquels nous sommes familiers. Simplement le danger est évidemment toujours de se tromper, c'est-à-dire d'entifier ces ensembles syntaxiques à l'excès vers ce qu'on peut appeler la propriété de l'âme, voire de l'εποϛ. C'est un peu trop dans le sens d'une sorte d'instinctualisation naturelle, et de ne pas nous apercevoir que ce qui domine tout d'un coup, c'est le nœud organisateur qui donne à un certain nombre d'ensembles, en effet la valeur littéralement d'une unité-signification, de ce qu'on appelle couramment un mot.

C'est ainsi que j'ai fait allusion dernièrement à cette fameuse identification de l'enfant à la mère, quand il s'agit du garçon. Et je vous fais remarquer que c'est le fait général qu'une telle identification ne se fasse jamais que par rapport au mouvement général du progrès analytique, et comme Freud le signale bien énergiquement dans cette observation - texte allemand, page 319, mouvements de l'analyse : « *C'est pourquoi la voie de l'analyse ne peut jamais répéter le mouvement de développement de la névrose*. » 1[64]

Nous voilà parvenus au vif du sujet. Dans cet effort de déchiffrement nous devons suivre ce qui a été noué effectivement dans le texte, et ce texte est en lui-même soumis à l'utilisation d'un élément du passé du sujet, dans une situation actuelle comme élément signifiant par exemple.

Voilà une des formes les plus claires de cet X d'une condensation. Il est certain que si nous abordons les éléments signifiants, nous ne pouvons pas à



[64] In *Le petit Hans*, op. cité, p 180.

ce moment là nous abstraire du fait que cela nous décompose deux termes, deux points très éloigné dans l'histoire du sujet, et qu'il nous faut pourtant bien résoudre les choses dans le mode d'organisation où elles sont actuellement. C'est cela qui nous permet en somme, et qui nous commande de chercher les lois propres à la solution de chacun de ces discours organisés, selon les modes dans lesquels se présenteront pour nous les névroses.

Seulement il y a le discours organisé, il y a quelque chose encore qui vient compliquer les choses, c'est la façon dont un dialogue s'engage pour la solution de ce discours. Cela ne peut pas se faire autrement sans que nous mêmes nous offrions à proprement parler notre place comme le lieu où doit se réaliser une part des termes de ce discours qui en principe, du seul fait qu'il est un discours, comporte quelque part virtuellement et au départ, cet Autre qui est en somme la place, le témoin, le garant, le lieu idéal de sa bonne foi. C'est bien là que nous nous plaçons en principe, c'est à partir de là que nous allons tout de suite voir arriver au jour, émerger ces éléments de l'inconscient du sujet, c'est-à-dire ces termes qui prendront la place que nous occupons, et c'est ainsi que nous serons appelés dans le dialogue révélateur où va se formuler le sens du discours par un dialogue qui progressivement le décrypte en nous montrant quelle est la fonction du personnage que nous occupons. C'est là ce qui s'appelle le transfert. Et ce personnage au cours de l'analyse, ne manque pas de changer. C'est ainsi que nous tentons de mettre au jour le sens de ce discours.

C'est donc bien nous même, en tant que nous sommes intégrés en tant que personne comme élément signifiant, que nous sommes mis en mesure, en demeure en l'occasion, de résoudre le sens du discours de la névrose. Et ces deux plans de l'intersubjectivité si essentiels à maintenir toujours devant nos yeux comme la structure fondamentale dans laquelle se développe l'histoire du décryptement, c'est quelque chose qui pour une part, doit toujours être situé à propos de telle observation et à propos du petit Hans.

Dans le cas du petit Hans, il fallait que nous mettions en évidence la complexité de la relation au père. Puisqu'il s'agit du père en l'occasion, n'oublions pas que c'est lui qui fait l'analyse. Je vous ai dit qu'il y avait ce père réel, actuel, dialoguant avec l'enfant, donc déjà un père qui a la parole, mais qu'au-delà de lui il y a ce père à qui cette parole se révèle comme le témoin de sa vérité, ce père supérieur, ce père tout-puissant que représente Freud. C'est là quelque chose qui ne manque pas de donner une caractéristique tout à fait essentielle à cette observation, caractéristique et structure qui méritent d'être retenues puisque en fin de compte il est certain que nous devons les repérer à propos de toute espèce de relation.

Cette sorte d'instance supérieure est dans quelque chose de si inhérent au personnage paternel où à la fonction paternelle que d'une façon quelconque elle tend toujours à se reproduire, et dans un sens comme je l'ai déjà signalé au cours de remarque antérieure, c'est bien là ce qui fait la spécificité du cas où le patient avait affaire au père, Freud lui-même. C'est que là le dédoublement n'existant pas, la super-autorité n'existant pas derrière lui, le patient sentait

bien qu'il avait affaire à quelqu'un, qui ayant fait surgir un univers nouveau de signification et cette relation de l'homme à son propre sens et à sa propre condition, était celui-là même en face duquel il était, et à l'usage du patient qui était en face de lui.

Ceci nous explique ce qui nous apparaît paradoxal dans les quelquefois très étonnants résultats, comme aussi dans les très étonnants modes d'intervention qui étaient ceux de Freud dans sa technique.

Ceci étant rapporté, nous permet de mieux situer dans quel sens se fait le glissement de notre intérêt. Je veux dire que si vous m'avez vu au long des années précédentes élaborer le schéma subjectif fondamental, à savoir que ce rapport symbolique entre le sujet et cet Autre à lui-même qui est le personnage inconscient qui le mène et qui le guide en montrant quel rôle intermédiaire, en quelque sorte d'écran, joue l'autre imaginaire, savoir le petit autre, si vous m'avez vu insister sur ceci au long des années qui ont précédé, vous voyez bien que peu à peu l'intérêt glisse et se déplace, et que c'est là à quelque chose qui ne présente pas de problèmes moins originaux et distincts des précédents - à savoir vers la structure même du discours dont il s'agit - que nous sommes peu à peu amenés.

Nous avons au cours de l'année, progressivement déplacé notre intérêt, car il y a bien entendu des lois de l'intersubjectivité, des lois du rapport du sujet avec le petit autre, et avec le grand Autre, mais ceci n'enlève pas pour autant sans être le tout, et cette fonction originale mérite d'être approchée pas à pas. Le fait qu'il s'agit essentiellement de langage, qu'il s'agit essentiellement de discours, que le discours a des lois, que le rapport du signifiant et du signifié est quelque chose d'autre et de distinct, encore que cela puisse se recouvrir, comme les rapports de l'imaginaire et du symbolique, c'est en somme à cela que nous avons été conduits progressivement dans tout notre mouvement de cette année à propos de la relation d'objet.

Nous avons vu se dégager comme une place originale des éléments qui sont bel et bien des objets, et qui sont même à un stade tout à fait original et fondateur, et même formateur des objets, mais qui sont tout de même quelque chose de tout à fait différent de ce qu'on peut appeler des objets au sens achevé, en tous cas de fort différents objets réels puisque c'est de l'utilisation d'objets qui peuvent être pris et extraits du malaise, mais qui sont des objets mis en fonction de signifiant.

Je l'ai fait d'abord pour le fétiche, cette année, ce dégagement, et je n'aurai pas été d'ici à la fin de l'année, plus loin que de considérer la phobie. Mais si vous avez bien compris ce que nous avons tâché de mettre en jeu chaque fois que nous avons parlé de la phobie du petit Hans, vous aurez là un modèle à partir de quoi toute espèce de progrès ultérieur peut se concevoir pour un approfondissement plus grand, plus étendu des autres névroses, et nommément de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle.

Dans la phobie, ceci est particulièrement simple et exemplaire. Chaque fois que vous aurez affaire chez un sujet jeune à une phobie, vous pourrez vous

apercevoir qu'il s'agit toujours d'un signifiant relativement simple en apparence, bien entendu il ne sera pas simple dans son maniement, dans son jeu, à partir du moment où vous entrerez dans son jeu, mais élémentairement c'est un signifiant qui occupe, c'était là le sens de la formule que je vous avais donnée

$$\frac{'I}{M}$$

$$M + \$ + \alpha$$

Et c'était en relation pour autant que ces termes étaient la fonction pour laquelle était venue s'élaborer la relation chez la mère. C'était ce qui était venu progressivement compliquer cette sorte de relation élémentaire à la mère, qui est celle dont nous sommes partis quand je vous ai parlé du schéma du symbole de la frustration : S (M), en tant que la mère est présence et absence, et dans lequel les relations de l'enfant à la mère s'établissent au cours du développement au cours des âges.

Quelque chose dans le cas du petit Hans nous a fait d'abord arriver à ce stade extrêmement éprouvant où la mère se complique de toutes sortes d'éléments supplémentaires qui sont ce phallus dont je vous ai dit que c'était certainement l'élément de béance critique de toute relation à deux - qu'on nous représente dans la dialectique analytique actuelle si fermée que l'on doit s'apercevoir à quel point il est lui-même dans une certaine relation à une fonction imaginaire chez la mère - et d'autre part il convient d'arriver à ce que représente cet autre enfant qui pour un instant chasse, expulse l'enfant de l'affection de la mère.

Voilà un moment critique qui est typique pour toute espèce de sujet que suppose notre discours. C'est toujours ainsi que vous verrez apparaître une phobie chez l'enfant : c'est que quelque chose manque qui, à un moment donné, vient jouer le rôle fondamental dans l'issue de cette crise en apparence sans issue que doit être la relation de l'enfant à la mère.

Ici nous n'avons pas besoin de faire des hypothèses. Toute la construction analytique est faite sur la consistance du complexe d'œdipe qui d'une certaine façon peut se schématiser ainsi : P (M). Si le complexe d'œdipe signifie quelque chose, cela veut dire qu'à partir d'un certain moment la mère est considérée, vécue, en fonction du père. Le Père, ici avec un grand P, parce que nous supposons que c'est là le père au sens absolu du terme, c'est le père au niveau du père symbolique, c'est le nom du Père qui instaure l'existence du père dans cette complexité sous laquelle il se présente à nous, complexité que précisément toute l'expérience de la psychopathologie décompose pour nous sous le complexe d'œdipe.

Au fond ce n'est pas autre chose que cela, c'est l'introduction de cet élément symbolique qui apporte une dimension nouvelle, complètement radicale à la relation de l'enfant avec la mère. Nous devons partir des données

empiriques. C'est l'existence de quelque chose qui, si vous voulez en gros, peut-être sous réserve de commentaires, peut à peu près s'instaurer ainsi

(- p) x ou π

π ou x serait le pénis réel, et le (- p) justement ce quelque chose qui s'oppose à l'enfant comme une sorte d'antagonisme imaginaire. C'est la fonction imaginaire du père, pour autant que le père est agressif, pour autant que le père joue son rôle dans ce complexe de castration dont l'expérience freudienne, si nous voulons la prendre au pied de la lettre, admet - au moins provisoirement, si nous voulons la formaliser - et toute l'expérience affirme la constance de ce complexe de castration.

Quelles que soient les discussions auxquelles il a pu prêter dans la suite, nous ne manquons jamais d'en garder la référence : c'est dans la mesure où quelque chose se passe dans les relations avec la mère, et qui introduit le père comme facteur symbolique essentiel. C'est lui qui possède la mère, qui en jouit légitimement, c'est-à-dire une fonction même tout à fait fondamentale et problématique qui peut se fragmenter, s'affaiblir, et d'autre part la cohérence avec cela de quelque chose qui a pour fonction littéralement de faire entrer dans le jeu instinctuel du sujet, dans une assomption de ses fonctions comme une articulation essentielle cette signification dont nous pouvons dire qu'elle est vraiment spécifique du genre humain, et pour autant que l'ordre humain se développe avec cette dimension supplémentaire de l'ordre symbolique.

C'est que ses fonctions sexuelles sont frappées de quelque chose qui est bel et bien là quelque chose de signifiant, de quasi instrumental, qui est qu'il doit passer par tenir compte, par faire entrer en jeu quelque chose qui est là présent, vécu dans l'expérience humaine qui s'appelle la castration au sens où le représente l'analyse de la façon la plus instrumentale : une paire de ciseaux, une faucille, une hache, un couteau. C'est quelque chose qui fait partie si on peut dire, du mobilier instinctuel de la relation sexuelle dans l'espèce humaine. Il est bien clair qu'alors nous pourrions aussi essayer de faire du mobilier pour telle ou telle espèce animale : nous verrions que pour le rouge-gorge, il est assez probable que le plastron pectoral coloré pourrait être considéré comme une espèce d'élément de signal pour la parade comme pour la lutte intersexuelle. I1 est bien clair que l'on a chez l'animal l'équivalent du caractère constant de cet élément paradoxal à proprement parler, lié chez l'homme à un signifiant, qui s'appelle le complexe de castration.

Voilà comment nous pouvons écrire la formule du complexe d’œdipe avec son corrélatif le complexe de castration. Le complexe d’œdipe lui-même est quelque chose qui s'organise sur le plan symbolique, ce qui suppose derrière lui pour le sujet comme constitutif l'existence de l'ordre symbolique ? C'est quelque chose que nous allons voir du petit Hans, si ce n'est qu'à partir d'un certain moment du dialogue avec le père, alors que le père essaye de le pousser vers la considération de toutes sortes d'éléments, si on peut dire, d'explication psychologique - le père est timide, et il ne poussera jamais les choses

complètement jusqu'au bout - je fais la remarque bien entendu, que le pauvre petit Hans ne comprend pas bien la fonction de l'organe féminin. Et cela se retourne : il est clair qu'au moment où il dit cela, le père, en désespoir de cause, finit par lui donner l'explication, alors qu'il est clair par les fantasmes déjà développés à propos de la névrose, que l'enfant sait très bien que tout cela se couve dans le ventre de maman, qu'elle soit ou non symbolisée par un cheval ou par une voiture.

Mais ce que le père ne voit pas, c'est qu'il fait lui-même cette conclusion après un long entretien où l'enfant, lui, ne s'intéressait qu'à une espèce de construction généalogique. On voit que c'est cela qui l'intéresse le plus, c'est de savoir en quoi consiste un certain moment de progrès qui soit normal dans l'occasion, ou ici renforcé par les difficultés propres de la névrose. Il est tout à fait clair qu'il est normal, et que c'est dans la mesure où nous sommes dans un point très avancé de l'observation où ceci se produit, que l'enfant n'a fait qu'une espèce de longue discussion pour construire les possibilités généalogiques qui existent, c'est-à-dire comment un enfant est en rapport avec un père, avec une mère, ce que cela signifie qu'être en rapport avec un père, avec une mère, et allant jusqu'à construire ce qui s'appelle dans cette occasion - et ce que Freud souligne comme étant - une théorie sexuelle des plus originale. Il n'en a pas trouvé souvent chez l'enfant, et en effet comme dans toute observation, il y a des éléments particuliers : à un moment l'enfant construit quelque chose dont il dit que les petits garçons donnent naissance aux petites filles, et que les petites filles donnent naissance aux petits garçons.

Ne croyez pas que ce soit quelque chose qui soit tout à fait impossible à retrouver dans la structure, dans l'organisation généalogique. C'est quelque chose qui nous est donné par la structure élémentaire de la parenté. En fin de compte il y a du vrai là-dedans : c'est parce que les femmes font des hommes, que les hommes ensuite peuvent rendre - je parle dans l'ordre symbolique -ce service essentiel aux femmes, de leur permettre de poursuivre leur fonction de procréation. Mais ceci bien entendu, à condition que nous le considérions dans l'ordre symbolique, c'est-à-dire dans un certain ordre qui assigne à tout ceci une succession régulière de générations.

Bien entendu, comme je vous l'ai maintes fois fait remarquer, si dans l'ordre naturel il n'y a aucune espèce d'obstacle à ce que tout tourne d'une façon exclusive autour de la lignée féminine, sans aucune espèce de discrimination de ce qui peut arriver à propos du produit, sans aucune discrimination et sans aucune impossibilité que ce soit en gros la mère, et à mesure de son temps de fécondité possible…… même ultérieurement les générations suivantes. C'est de cet ordre qu'il s'agit, c'est de cet ordre symbolique, c'est autour de cela que le petit Hans fait graviter toute sa construction extraordinairement luxuriante, fantaisiste, c'est cela qui l'intéresse.

En d'autres termes, c'est à propos de grand P que se produit chez l'enfant cette interrogation de l'ordre symbolique : qu'est-ce qu'un père ? Pour autant qu'il est le pivot, le centre fictif et concret de ce maintien de l'ordre généalogique, de cet ordre qui permet à l'enfant de stimuler d'une façon satisfaisante le monde qui, de quelque façon qu'il faille le juger, culturellement ou naturellement ou

surnaturellement, est quelque chose dans lequel il vient bien au monde. C'est dans un monde humain organisé par cet ordre symbolique qu'il fait son apparition. C'est à cela qu'il a à faire face.

Naturellement la découverte de l'analyse n'est pas de nous montrer quel est dans cette occasion le minimum d'exigence nécessaire de la part du père réel pour qu'il communique, pour qu'il fasse sentir, pour qu'il transmette à l'enfant la notion de sa place dans cet ordre symbolique. Il est également présupposé que tout ce qui se passe dans les névroses est quelque chose qui justement est fait par quelque côté pour suppléer à une difficulté, voire à une insuffisance dans la façon dont l'enfant a affaire à ce problème essentiel de l'œdipe.

Il est certain bien entendu qu'autre chose vient compliquer les éléments qui se produisent, et que l'on appelle des régressions, ces éléments intermédiaires de la relation primitive à la mère, qui déjà comportent un certain symbolisme duel. Entre cela et le moment où se constitue à proprement parler l'œdipe, il peut se produire toutes sortes d'accidents qui ne sont rien d'autre que le fait que différents autres éléments d'échange de l'enfant viennent jouer leur rôle dans cette relation, dans la construction, dans la compréhension de cet ordre symbolique, que pour tout dire, le prégénital peut être intégré et venir compliquer l'interrogation, la question de la névrose.

Dans le cas de la phobie, nous avons quelque chose de simple. Personne ne conteste que les choses se passent ainsi dans le cas de la phobie, dans le cas où, au moins pour un moment, l'enfant est arrivé à ce que l'on appelle le stade génital où sont posés dans leur plénitude les problèmes de l'intégration du sexe du sujet, et que donc nous devons concevoir d'une certaine façon la fonction de l'élément phobique.

Ceci a déjà été pleinement articulé par Freud qui les intégrait comme étant quelque chose du même ordre, homogène à ce qu'on appelle la relation primitive à un certain nombre d'éléments isolés de son temps par l'ethnographie, aux totems. C'est quelque chose qui probablement n'est plus très tenable, et à la lumière du progrès actuel dans lequel joue un rôle prévalent et axial, c'est par d'autres que les choses seront remplacées, mais pour nous analystes, dans notre expérience pratique, et pour autant qu'en fin de compte ce n'est guère que sur ce plan de la phobie que Freud a manifesté d'une façon claire que le totem prenait sa signification par rapport à l'expérience analytique, nous avons tout de même à le transposer dans une formalisation qui soit en quelque sorte moins sujette à caution que ne l'est la relation totémique.

C'est ce que j'ai appelé la dernière fois la fonction métaphorique de l'objet phobique. L'objet phobique vient là jouer ce quelque chose qui n'est pas rempli, dans un cas donné, par le personnage du père, en raison de quelque carence, en raison d'une carence réelle en l'occasion, et c'est pour autant qu'elle n'est pas remplie que nous voyons apparaître l'objet de la phobie qui joue le même rôle métaphorique que j'ai essayé la dernière fois de vous illustrer par cette espèce d'image

« Sa gerbe n'était par avare ni haineuse ».

Je vous ai montré comment le poète utilisait la métaphore pour faire apparaître dans son originalité la dimension paternelle a propos de ce vieillard déclinant, pour en quelque sorte le revigorer de tout le jaillissement naturel de cette gerbe.

Le cheval n'a pas d'autre fonction dans cette espèce de poésie vivante qu'est à l'occasion la phobie. Le cheval introduit ce quelque chose autour de quoi vont pouvoir tourner toutes sortes de significations qui, en fin de compte, donneront une espèce d'élément suppléant à ce qui a manqué au développement du sujet, aux développements qui lui sont fournis par la dialectique de l'entourage où il est immergé. Mais ce n'est là que d'une façon possible en quelque sorte imaginairement. Il s'agit d'un signifiant qui est brut, qui n'est pas sans quelque prédisposition véhiculé déjà par tout le charroi de la culture derrière le sujet. En fin de compte, le sujet n'a pas eu à le chercher ailleurs que là où l'on trouve toutes espèces d'héraldismes. C'est un livre d'images. Cela ne veut pas dire des images, cela veut dire des images dessinées par la main de l'homme, comportant tout un présupposé d'histoire, au sens où l'histoire est historiolée de mythes en fragments, de folklore. C'est pour autant que dans son livre il a trouvé quelque part juste en face de la boîte rouge que constitue la cheminée rouge sur laquelle est la cigogne, un cheval qu'on ferre, que nous pouvons toucher du doigt, représenter le cheval.

Assurément nous n'avons pas à nous étonner que telle ou telle forme typique apparaisse toujours dans certains contextes, qu'une certaine connexion, certaines associations qui peuvent échapper à ceux qui en sont les véhicules, que le sujet choisisse pour remplir une fonction, la fonction qui est en quelque sorte cette habilitation momentanée de certains états - dans le cas présent de l'état d'angoisse - que le sujet ne choisisse pour remplir la fonction de transformer cette angoisse en peur localisée, quelque chose qui présente une espèce de point d'arrêt, de terme, de pivot, de pilotis autour de quoi est accroché ce qui vacille et ce qui menace d'être emporté de tout le courant intérieur de la crise de la relation maternelle.

Le cheval, à ce moment là joue un rôle, et assurément il apparaît empêtrer beaucoup le développement de l'enfant, et c'est aussi, pour ceux qui l'entourent, un élément parasitaire, pathologique. Mais il est clair aussi que l'instauration analytique nous montre qu'il y a aussi un rôle d'accrochage, un rôle majeur d'arrêt pour le sujet, de point autour duquel il peut continuer à faire tourner quelque chose qui autrement se déciderait dans une angoisse impossible à supporter, et que donc tout le progrès de l'analyse dans ce cas, est en somme ex traire, de mettre à jour les virtualités que nous offre cet usage par l'enfant d'un signifiant essentiel pour suppléer à sa crise, pour lui permettre, à ce signifiant, de jouer le rôle que lui a réservé la relation fondamentale de l'enfant au symbolique, que lui a réservé l'enfant dans la construction de sa névrose. Il l'a pris comme secours, comme point de repère absolument essentiel dans l'ordre symbolique.

C'est cela en somme que la phobie, dans l'occasion, développe. Elle va permettre à l'enfant de manier d'une certaine façon ce signifiant, et en tirant des possibilités de développement plus riches que celles qu'il contient comme signifiant - non pas qu'il contienne lui-même à l'avance toutes les significations que nous lui ferons dire, il ne les contient pas en lui-même, il les contient plutôt par la place qu'il occupe. C'est dans la mesure où c'est à cette place où il devrait y avoir le père symbolique et dans la mesure où ce signifiant est là comme quelque chose qui correspond métaphoriquement, qui permet tous les transferts : nécessaires de tout ce qui est problématique dans la ligne du à savoir l'appel à sa fonction phallique, et à savoir l'enfant, à savoir de tout ce qu'il y a de compliqué dans une relation qui à chaque fois nécessite par rapport à la mère réelle, un triangle distinct, et qui soit pour l'enfant immaîtrisable, c'est dans la mesure où quelque chose est posé qui s'appelle quelque chose qui fait peur, et même - on articule pourquoi - quelque chose qui mord, c'est pour cela que dans l'autre ligne nous avons l'autre terme : m + π,

(M+ $\$$ α) M Ù m+π

c'est ce qui est le plus menacé, à savoir le pénis de l'enfant dans l'occasion.

Qu'est-ce que nous montre l'observation du petit Hans ? C'est justement que dans une structure semblable, ce n'est pas en s'attaquant, si on peut dire, à sa vraisemblance ou à son invraisemblance, ce n'est pas en disant à l'enfant : « *Je te méprise* », ce n'est pas non plus en lui faisant des remarques très pertinentes, à savoir qu'il y a sûrement, lui dit-on, un rapport entre le fait qu'il touche son fait-pipi et le fait qu'il éprouve les craintes que lui inspire la bêtise d'une façon renforcée, qu'on mobilise sérieusement la chose, bien au contraire.

Si vous lisez l'observation, vous vous apercevez à ce moment là, à la lumière de ce schéma, de la portée que peuvent avoir les réactions de l'enfant à ces interventions qui ne sont pas sans comporter elles-mêmes une certaine portée, mais qui assurément n'ont jamais la portée persuasive directe de l'expérience primordiale initiale, la portée persuasive directe que l'on pourrait souhaiter.

Bien entendu, c'est là l'intérêt de l'observation de le montrer d'une façon claire et manifeste, et de voir en particulier qu'à cette occasion l'enfant réagit en renforçant les éléments essentiels de sa propre formulation symbolique du problème, en insistant à ce moment-là, en rejouant le drame du cache-cache phallique - l'a-t-elle, ne l'a-t-elle pas ? - avec sa mère, en montrant bien qu'il s'agit là d'un symbole, et de quelque chose auquel il tient comme tel et qu'il s'agit de ne pas lui désorganiser.

C'est là que l'on voit à la fois un schéma comme celui-là être important et tout à fait capital pour que nous comprenions ce dont il s'agit pour l'enfant. Ce dont il s'agit pour l'enfant, c'est peut-être en effet de faire évoluer cela, de lui permettre de développer les significations dont le système est gros, qui doivent lui permettre de ne pas s'en tenir simplement à la solution provisoire qui consiste pour lui à être un petit phobique qui a peur des chevaux, mais à ceci que cette équation en peut être résolue que selon ses lois propres qui sont des lois d'un

discours déterminé, d'une dialectique déterminée et non pas d'une autre, et qu'il peut commencer par ne pas tenir compte de ce qu'elle fait pour soutenir comme ordre symbolique.

C'est bien pour cela que nous allons pouvoir donner le schéma général de ce qui en est le progrès. Ce qui en est le progrès consiste en ceci, qu'assurément, il n'est pas vain que le père, le grand Père symbolique est Freud, comme aussi bien le petit père est ce père aimé qui en somme n'a là qu'un tort, et qui est grand, c'est de ne pas satisfaire à ce dont l'invective le jeune Hans de remplir sa fonction de père, et pour un temps au moins même sa fonction de père jaloux, **eiferzuchtig** de dieu jaloux.

I1 n'est pas vain que l'un et l'autre interviennent. Si assurément dans un premier temps les interventions du père, qui lui parle avec beaucoup d'affection, de dévouement, mais sans pouvoir être plus qu'il ne l'a été pour lui jusqu'à présent - et c'est bien parce qu'il n'est pas effectivement dans le réel un père qui remplit, comme tout nous l'indique, pleinement sa fonction, et comme tout l'indique aussi à l'enfant, qu'il n'en fait littéralement avec sa mère, qu'à sa tête. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'aime pas son père, mais que son père ne remplit pas pour lui la fonction qui permettrait de donner à tout cela son issue schématique et directe, bien loin de là. Nous nous trouvons devant une complication de la situation : le père commence par intervenir directement sur ce terme selon les instructions de Freud, ce qui prouve que les choses ne sont pas encore complètement au point dans l'esprit de Freud.

Il faut tout de même considérer ce qui se passe, et nous pourrions entrer dans des sortes d'articulations de détail qui nous permettraient de formuler ceci d'une façon complètement rigoureuse, je veux dire de donner une série de formulations algébriques de transformation les unes dans les autres. je répugne un peu à le faire, craignant qu'en quelque sorte les esprits ne soient encore complètement habitués, ouverts à ce quelque chose qui, je crois, est tout de même dans l'ordre de notre analyse clinique et thérapeutique de l'évolution des cas, l'avenir. je veux dire que tout cas devrait pouvoir, au moins dans ses étapes essentielles, arriver à se résumer dans une série de transformations dont je vous ai donné la dernière fois deux exemples, en vous donnant d'abord celle-ci :

(M+ $\$$ a) M = m + π

puis en vous donnant la formulation terminale :

$$\frac{\text{‘I}}{\text{M + \$ a}} \qquad \text{M = (m) ,π} \qquad \text{et}$$

P (Mbarré) (M)' Ù (α) π
($\$$)

Je dirais que c'est très évidemment pour autant que tout ceci est pris dans un grand , dans une logification. C'est à partir du moment où l'on en parle, et de ce qui est pris entre le grand **P** et le petit **p**, que nous pourrions donner un certain développement, nous pourrions nous demander à quelle occasion, dans quel moment majeur nous pouvons considérer que c'est la transformation, c'est-à-dire que le petit **p** va intervenir ici : **M(m)** π et le grand **P** au niveau de grand **'I.**

Je ne suis pas entré à proprement parler dans cette formalisation, je veux dire dans ces transformations successives, mais tout de même si nous poursuivons alors au niveau de l'observation, ce qui se passe et la façon dont les choses évoluent, nous voyons que le jour où il y a eu l'intervention de Freud, tout de suite après se produit le fantasme de l'enfant qui joue un rôle tout à fait majeur, et qui donnera ensuite leur place qui nous permettra de comprendre tout ce qui est sous le signe du **Verkehr** c'est-à-dire des transports, avec tout le sens ambigu du mot.

C'est que quelque chose se passe qui fait qu'on peut dire que d'une certaine façon s'incarne dans le fantasme assez bien quelque chose qui représenterait à peu près le premier terme de ceci, si vraiment le fantasme que Hans développe, celui de voir le chariot sur lequel il serait monté pour jouer, entraîné tout d'un coup par le cheval, est quelque chose qui est une transformation de ses craintes, qui est un premier essai de dialectisation de la chose, on ne peut pas manquer d'être frappé à quel point il suffirait d'être sujet de quelque chose, pour faire apparaître ce qui est ici écrit. Je veux dire que le cheval est évidemment là un élément entraînant, et que c'est pour autant que le petit Hans vient se situer sur le même chariot où est accumulé tout le chargement de sacs. La suite nous le dit, c'est précisément ce qui s'est passé pour lui, à savoir tous les enfants possibles, virtuels de la mère, c'est toute la suite de l'observation qui le démontrera, pour autant que rien n'est plus redouté que voir la mère de nouveau chargée, c'est-à-dire grosse, roulant, charroyant comme toutes ces voitures chargées qui lui font si peur, un enfant à l'intérieur de son ventre. Toute la suite de l'observation nous montrera que la voiture, à l'occasion la baignoire, ont cette fonction de représenter la mère : on y mettra un tas de petits enfants, je les mettrai moi-même, on les transportera.

C'est pour autant, bien entendu qu'il s'agit, peut-on dire, d'une espèce de premier exercice imaginé dans une image qui, elle, est vraiment aussi éloignée que possible de toute espèce d'assentiment naturel de la réalité psychologique, et par contre extrêmement expressive du point de vue de la structure de l'organisation signifiante, que nous voyons le petit Hans tirer le premier bénéfice d'une dialectisation de cette fonction du cheval qui est l'élément essentiel de sa phobie.

Là nous pourrons le voir. Déjà nous avions vu le petit Hans tenir beaucoup au maintien de la fonction symbolique, par exemple d'un de ses fantasmes, celui de la girafe, là nous voyons le petit Hans dans tout ce qui suit cette intervention, faire en quelque sorte toutes les épreuves possibles du jeu de ce groupement.

Le petit Hans est d'abord mis sur la voiture au milieu de tous les éléments hétéroclites dont il craint tellement qu'enfin ils soient entraînés avec lui, dieu sait où, par une mère qui n'est plus désormais pour lui qu'une puissance sans contrôle, et qu'on ne peut plus prévoir, avec laquelle on ne joue plus, ou comme qui dirait encore, pour employer un terme bien expressif de l'argot, avec laquelle il n'y a plus d'amour, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de règle du jeu, parce que d'autres s'en mêlent, parce que le petit Hans lui-même commence à compliquer le jeu en faisant intervenir, non plus un phallus symbolique avec lequel on joue à cache-cache avec la mère et les petites filles, mais un petit pénis réel, et à cause duquel il se fait taper sur les doigts.

Ceci complique singulièrement la tâche, et nous montre donc que l'enfant, en commerçant tout de suite après qu'un monsieur ait parlé comme le bon Dieu, n'a absolument rien cru de ce qu'il racontait, mais il a trouvé qu'il parlait bien, et il en est ressorti que le petit Hans peut commencer à parler, c'est-à-dire qu'il peut commencer à raconter des contes. La première chose qu'il fera, ce sera de maintenir avec son père quelque chose qui montre bien le chemin réel et le chemin symbolique. Il dira : « *Pourquoi a-t-il dit que j'aimais ma mère, alors que - c'est toi que j'aime ?* ». Il a bien fait la part des choses, et après cela il a fait rendre ce qu'il y a de virtuel, et que le cheval était là accompagné de toutes ses possibilités : c'est quelque chose qui peut mordre et qui peut tomber.

Nous verrons ce que cela va donner, et le petit Hans commencer là tout le mouvement de sa phobie. Le petit Hans commence à faire rendre au cheval tout ce qu'il peut donner, c'est pour cela que nous avons tous ces paradoxes, et en même temps - et à une époque où le cheval est ce signifiant qui est gros de tous les dangers qu'il est supposé recouvrir - c'est ce même signifiant avec lequel à la même époque le petit Hans se permet de jouer avec une désinvolture extrême. N'oubliez pas ce paradoxe, car au même moment, au moment où il a le plus peur du cheval, le petit Hans se met à jouer au cheval avec une nouvelle bonne, et c'est alors pour lui l'occasion de se livrer avec elle à toutes les incongruités possibles, et à supposer les plus impertinentes façons, à la déshabiller, etc. ... Tout cela fait partie du rôle des bonnes chez Freud.

Vous voyez que le cheval, à ce moment là, ne l'intimide pas du tout, à tel point que lui, à ce moment là, prend la place du cheval. Nous le trouvons à la fois dans le maintien de la fonction du cheval, et si on peut dire l'usage par l'enfant de tout ce que peut lui réserver d'occasion d'élucidation, d'appréhension du problème, le fait de jouer avec ces signifiants ainsi groupés, mais à condition que le mouvement se maintienne, sinon tout ceci n'a plus aucune espèce de sens, et on ne voit pas pourquoi dans ce cas nous retiendrions plus longtemps ce que nous raconte l'enfant.

Je vous l'ai dit, le point de transformation absolument radical, est celui où l'enfant découvre une des propriétés les plus essentielles d'une telle situation, c'est qu'à partir du moment où l'ensemble est logifié - c'est-à-dire où on a suffisamment joué avec la chose avec laquelle on peut se livrer à un certain

nombre d'échanges et de permutations - ce n'est pas autre chose qui se passe dans cette transformation initiale, et qui sera décisive à savoir le dévissage de la baignoire - la transformation de la morsure dans ce quelque chose qui est tout à fait différent, en particulier pour le rapport entre les personnages. C'est un peu autre chose que de mordre goulûment la mère comme acte ou appréhension de sa signification comme bien naturelle, voire de craindre en retour cette fameuse morsure qu'incarne le cheval, ou de dévisser, de déboulonner la mère, de la mobiliser dans cette affaire, de faire qu'elle entre, elle aussi, et pour la première fois, comme un élément mobile, et du même coup, comme un élément équivalent dans l'ensemble des systèmes de ce qui va à ce moment là alors être une espèce de vaste jeu de boules à partir de quoi l'enfant va essayer de reconstituer une situation tenable, voire d'introduire les nouveaux éléments qui lui permettront de recristalliser toute la situation.

C'est bien ce qui se passe dans le moment du fantasme de la baignoire qui pourrait par exemple s'inscrire à peu près ainsi, c'est-à-dire que nous aurons une permutation qui ferait

$$\frac{\text{‘I}}{\text{M + \$+ α}} \qquad \pi \text{ Ù M (-m)}$$

π représentant sa fonction sexuelle, et le petit m la façon de la faire entrer elle-même dans la dialectique des éléments amovibles, de ceux qui vont en faire un objet si je puis m'exprimer ainsi, comme un autre, et qui vont lui permettre à ce moment là de manipuler la mère en question.

On peut donc dire que toute cette espèce de progrès qu'est l'analyse de la phobie, représente en quelque sorte le déclin par rapport à l'enfant, la maîtrise qu'il prend progressivement de la mère.

L'étape suivante est celle-ci - et c'est cela qui est important, c'est là aussi qu'il faudra que je m'arrête pour conclure la prochaine fois - l'étape suivante est tout entière autour de ce quelque chose qui va se passer sur un plan imaginaire, donc par rapport à ce qui a été jusqu'à présent d'une certaine façon, régressif, mais d'une autre façon sur le plan imaginaire où nous allons voir le petit Hans faire entrer en jeu sa sœur elle-même - cet élément si pénible à manier dans le réel - en faire ce quelque chose autour de quoi il déploie cette sorte d'éblouissante fantaisie, à savoir sa sœur pour autant qu'il la fait rentrer dans cette sorte de construction étonnante qui consiste à d'abord supposer qu'elle a toujours été là à un moment dans la grande boîte, ceci depuis presque toute éternité peut-on dire.

Vous allez voir comment cela est possible, et combien cela suppose déjà chez lui une organisation signifiante extrêmement poussée, comment cette sœur est supposée avoir été et ceci avant même qu’elle vienne au jour, mais à un moment où, dit-il, elle était déjà dans le monde.

A quel titre ? A titre imaginaire, c'est trop évident. Là nous avons l'explication de Freud qu'en quelque sorte quelque chose se présente sous cette

forme imaginaire indéfiniment répétée, constante, permanente, sous la forme d'une espèce de réminiscence absolument essentielle. La petite Anna a toujours été là, et il souligne bien qu'elle est d'autant plus là qu'en réalité il sait très bien qu'elle n'était pas là. C'est justement la première année où elle n'était pas encore au jour, qu'il souligne qu'elle était au jour, et qu'à ce moment là elle s'est livrée à tout ce à quoi en somme peut se livrer quelqu'un, à tout ce à quoi s'est livré le petit Hans, logiquement, dialectiquement dans son discours et dans ses jeux dans la première partie du traitement.

Là, imaginairement dans le fantasme, il nous articule que la sœur, non seulement est là depuis toujours dans la grosse caisse qui est à l'arrière de la voiture, ou qui voyage séparément suivant les occasions, il nous raconte aussi à un autre moment, qu'elle est à côté du cocher et « *qu'elle tient les rênes, non elle ne tenait pas les rênes !* »

Il y a là une espèce de difficulté pour distinguer la réalité de l'imagination, mais le petit Hans continue son fantasme par l'intermédiaire de cet enfant imaginaire qui est là depuis toujours, et qui sera là toujours d'ailleurs. Aussi il l'indique, c'est par l'intermédiaire de cet enfant imaginaire que cette fois-ci s'ébauche un certain rapport également imaginaire, qui est, je vous l'ai souligné, celui dans lequel en fin de compte se stabilisera la relation du petit Hans par rapport à l'objet maternel, c'est-à-dire à cet objet d'un éternel retour par rapport à cette femme à laquelle ce tout petit homme doit accéder.

C'est par l'intermédiaire de ce jeu imaginaire, qui fait que quelqu'un dont ils se sert littéralement comme une sorte d'idéal du moi, à savoir sa petite sœur, c'est pour autant que cette petite sœur devient là la maîtresse du signifiant**,** la maîtresse du cheval, qu'elle le domine, que le petit Hans peut en venir, lui - comme je vous l'ai fait remarquer un jour - à cravacher ce cheval, à le battre, à le dominer, à devenir son maître, à se trouver dans une certaine relation qui est de maîtrise par rapport à qui sera dès lors essentiellement inscrit dans le registre développé par la suite des créations de son esprit, d'une certaine maîtrise de cet Autre que va être pour lui désormais toute espèce de fantasme féminin, à savoir ce que pourrais appeler les filles de son rêve, les filles de son esprit. Et ce sera à cela qu'il aura toujours affaire en tant que cette sorte de fantasme narcissique où vient pour lui s'incarner l'image dominatrice, celle qui résout la question de la possession du phallus, mais qui laisse dans un rapport essentiellement narcissique, essentiellement imaginaire, le rapport fondamental, la domination pour tout dire, qu'il a prise de la situation critique.

C'est cela qui marquera pour la suite de son ambiguïté profonde, tout ce qui va se produire que nous puissions concevoir comme une issue ou comme une normalisation de la situation chez le petit Hans. Les étapes sont suffisamment indiquées dans l'observation. C'est après le développement de ses fantasmes, c'est après ce jeu imaginaire, cette réduction à l'imaginaire des éléments une fois fixés comme signifiant, c'est à partir de là que va se constituer la relation fondamentale qui permettra à l'enfant d'assumer son sexe, et de l'assumer d'une façon qui reste - si normal qu'il puisse apparemment être -

suppose que l'enfant reste tout de même marqué d'une déficience, de quelque chose dont c'est sans doute seulement la prochaine fois que je pourrai vous montrer tous les accents.

Mais déjà aujourd'hui, et en quelque sorte pour terminer sur quelque chose qui vous indique bien à quel point et où se situe le défaut du point où l'enfant parvient pour en quelque sorte remplir ou tenir sa place, je crois que rien n'est plus significatif que ce quelque chose qui s'exprime dans le fantasme de dévissage ou de déboulonnage terminal, celui où l'on change son assiette à l'enfant, où on lui donne un plus gros derrière. Et pourquoi ? Pour remplir en fin de compte cette place qu'il a rendue beaucoup plus maniable, beaucoup plus mobilisable, cette baignoire à partir de laquelle la dialectique de tomber peut entrer, être évacuée à l'occasion, et cela n'est possible qu'à partir du moment où la baignoire est dévissée.

Je dirais que d'une certaine façon c'est là aussi que se voit le caractère atypique, anomalique, presque inversé de la situation dans cette observation. Je dirais dans une formule normale, que c'est dans la mesure où l'enfant, pour parler seulement du garçon, possède son pénis, qu'il le retrouve en tant qu'il lui est rendu, c'est-à-dire en tant qu'il l'a perdu, en tant qu'il est passé par le complexe de castration. N'est-il pas frappant de voir qu'ici où partout est appelé par l'enfant ce complexe de castration, osa lui-même en suggère la formule, où il accroche les images - il somme presque son père de lui en faire subir l'épreuve ou en tout cas d'une façon reflétée, il en fomente et il en organise l'épreuve sur l'image de son père, il le blesse et il souhaite que ceci soit réalisé - n'est-il pas frappant de voir qu'à travers tout ces vains efforts pour que soit achevée, pour que soit franchie cette sorte de métamorphose fondamentale chez le sujet, ce qui se passe est quelque chose qui n'intéresse pas le sexe, mais qui intéresse essentiellement son assiette, son rapport avec sa mère qui fait qu'il peut meubler la place, mais ceci aux dépens de quelque chose qui ne nous paraît pas dans cette perspective. Il s'agit de la dialectique du rapport du sujet à son propre organe.

Là, à moins que ce soit l'organe qui soit changé, c'est le sujet lui-même à la fin de l'observation, tout en s'assumant à ce moment là comme quelque chose qui est une sorte de père mythique tel qu'il est arrivé à le concevoir. Et dieu sait si ce père n'est pas du tout un père comme les autres puisque ce père reste quand même, dans ses fantasmes, peut engendrer - comme on nous le dit dans *Les mamelles de Tiresias* d'Apollinaire - un homme, comme le dit le journaliste

« Revenez donc voir demain comment la nature
M'aura donné sans femme une progéniture. »

C'est là dessus que l'on ne peut pas dire que tout est assumé de la position relative des sexes, de cette béance qui reste de l'intégration de ces rapports.

Nous voulons insister sur ceci que c'est justement dans une notation par plus ou par moins dans le paradoxe de l'inversion de certains termes que nous

pouvons juger véritablement du résultat d'un certain progrès, et donc dire qu'ici, si ce n'est pas par le complexe de castration qu'est passé le petit Hans, c'est par quelque chose qui a eu son titre à sa transformation en un autre petit Hans, comme c'est indiqué par le mythe de cet installateur qui lui charge le derrière. Et pour tout dire, en fin de compte, si plus tard dans Freud nous revoyons le petit Hans, c'est pour voir quelqu'un qui lui dit : « *Je ne me souviens plus de rien de tout cela* ». Nous trouvons là le signe et le témoignage d'une espèce de moment d'aliénation essentielle.

Vous connaissez l'histoire, comme on la raconte, de ce sujet qui était parti dans une île pour oublier quelque chose, et les gens qui le retrouvent, se rapprochent de lui et lui demandent : « *Qu'est-ce que c'est ?* ». Il était donc parti pour oublier, et quand on lui demande pourquoi, il ne peut pas répondre. Comme dit l'histoire finement : il a oublié.

Dans le cas du petit Hans, je dirais que quelque chose nous permet de rectifier essentiellement l'accent, je dirais presque aussi la formule de l'histoire. Si le petit Hans, jusqu'à un certain point, peut montrer un des stigmates de l'inachèvement, aussi bien de son analyse, que de la solution oedipienne qui était postulée par sa phobie, c'est en ceci qu'après tous ces tours salutaires qui à partir d'un certain moment ont rendu inutile, voire superflu le recours au signifiant du cheval, pour tout dire ont fait progressivement s'évanouir la phobie, c'est tout de même à partir de quelque chose qu'on peut dire que le petit Hans a oublié.

## 24 - LEÇON DU 3 JUILLET 1957

C'est aujourd'hui notre dernier séminaire de l'année. J'ai laissé la dernière fois derrière moi des choses. Je n'ai pas voulu avoir à m'y prendre tout à fait aujourd'hui pour résumer, pour resituer, pour répéter, bien que dans le fond ce ne soit peut-être pas une si mauvaise méthode. J'ai donc laissé de côté la dernière fois un certain nombre de choses, et de ce fait je n'ai peut-être pas poussé jusqu'au bout cette analyse. J'ai formalisé des petites lettres, et j'ai essayé de vous poser dans quel sens on pourrait faire un effort pour s'habituer à écrire les rapports de façon à se donner des points de repère fixes, et sur lesquels on ne puisse pas revenir dans la discussion, qu'on ne puisse pas éluder après les avoir posés, en profitant de tout ce qu'il peut y avoir de trop souple habituellement dans ce jeu entre l'imaginaire et le symbolique, si important pour notre compréhension de l'expérience.

Ce que je vous aurai donc amorcé, c'est un commencement de cette formalisation. Je sais bien que je n'en ai pas absolument motivé tous les termes, je veux dire par là qu'une certaine indétermination peut vous paraître subsister dans la façon de lier ces termes entre eux. On ne peut pas tout expliquer à la fois. Ce que je veux vous dire, c'est que dans l'article qui va paraître dans le troisième numéro de *La* Psychanalyse[65], vous y verrez peut-être d'une façon plus proche et plus serrée, la justification de l'ordre de ces formules à savoir respectivement des formules de la métaphore et de la métonymie.

L'important, je crois, au point où nous en arrivons, c'est que de cette suggestion vous ait été donnée la possibilité de l'utilisation de formules semblables pour situer des fonctions, des rapports entre le sujet et les différents modes de l'Autre, qui ne peuvent pas en somme être articulés autrement, pour lesquels le langage usuel ne nous donne pas les fondements nécessaires.

J'ai donc laissé derrière moi des choses, et après tout je dirais : pourquoi n'en laisserais-je pas ? Pourquoi vouloir, même dans le propre cas du petit Hans, que nous fournissions une formule absolument complète de ce que le petit Hans pose comme question.

Vous savez que c'est dans ce registre des questions posées par Freud, que j'entends faire mon commentaire, cela ne veut pas dire pour autant que je veuille faire de chacune de ses oeuvres un système qui se ferme, ni même de la totalité de ses oeuvres un système qui se ferme. L'important est que vous ayiez suffisamment appris, et que vous appreniez chaque jour mieux qu'il change les bases mêmes, si on peut dire, de la considération psychologique, en y introduisant une dimension étrangère à ce que la considération psychologique comme telle, a été jusqu'ici, que c'est le caractère étranger de cette dimension par rapport à toute fixation de l'objet qui constitue l'originalité de notre science et le principe de base dans lequel nous devons y concevoir notre progrès.



[65] Lacan, *L'instance de la lettre dans l'Inconscient ou la raison depuis Freud*, in Ecrits, p. 493 – 528, op. cité.

De tout autre façon, refermer l'interrogation freudienne, la réduire au champ de la psychologie, conduit à ce que j'appellerai sans plus de formalisme, une psychogenèse délirante, cette psychogenèse que vous voyez se développer chaque jour implicitement à la façon dont les psychanalystes envisagent les faits et les objets auxquels ils ont affaire, et dont le seul fait qu'elle se survive est si paradoxal, si étranger à toutes les conceptualisations voisines, si choquant et en même temps si finalement toléré, le seul fait qu'elle se survive est à adjoindre au principal du problème, et doit être résolu en même temps dans la solution que nous apporterons à ce problème de la discussion freudienne, c'est-à-dire de l'inconscient.

J'ai donc laissé de côté en effet tout ce jeu que, je crois, vous pouvez suivre maintenant. Vous en savez suffisamment les éléments pour apercevoir à la relecture du texte tout ce jeu mythique entre ce que j'appellerai si vous voulez la réduction à l'imaginaire de cet élément qui est la séquence du désir maternel tel que je l'ai écrit dans la formule : M + $+ a, c'est-à-dire tout le rapport de la mère avec cet autre imaginaire qu'est son propre phallus, puis tout ce qui peut advenir d'éléments nouveaux, c'est-à-dire les autres enfants, la petite sœur dans l'occasion.

Ce jeu, cette mythification par l'enfant dans ce jeu imaginaire, tel qu'il a été déclenché par l'intervention, disons, psychothérapique, est quelque chose qui en lui-même nous manifeste un phénomène dont l'originalité comme telle doit être saisie, arrêtée comme un élément essentiel de la **Verarbeitung** de toute la progression analytique en tant qu'elle est un élément dynamique, cristallisant, dans le progrès symbolique en quoi consiste la guérison analytique comme telle.

Assurément, si en effet je ne l'ai pas poussé plus loin, je veux quand même vous indiquer les éléments que je n'ai même pas touchés, je veux dire que j'ai indiqués au passage, mais dont je n'ai pas expliqué la fonction exacte par rapport à ces agissements mythiques de l'enfant sous la stimulation de l'intervention analytique.

Il y a là un terme, un élément qui est absolument corrélatif de la grande invention mythique autour de la naissance, spécialement autour de la naissance de la petite Anna, autour de la permanence de toute éternité de la présence de la petite Anna, si joliment fomentée par Hans comme sa spéculation mythifiante. C'est ce personnage mystérieux et digne vraiment de l'humour noir de la meilleure tradition qu'est la cigogne, cette cigogne qui arrive avec un petit chapeau, qui salue, qui met la clef dans la serrure, qui arrive quand personne n'est là, qui, je dois dire, présente des aspects tout à fait insolites si on sait entendre ce qu'a dit le petit Hans : « *Elle est venue dans ton lit* », autant dire « *à ta place* », puis il se reprend ensuite : « *dans son lit* », puis qui ressort à l'insu de tous, non sans faire un petit vacarme, histoire de secouer la maison après son départ. Ce personnage qui va, qui vient, muni d'un air imperturbable, presque inquiétant, n'est assurément pas une des créations les moins énigmatiques de la création du petit Hans.

I1 mériterait qu'on s'y arrête longuement, et à la vérité, il convient essentiellement d'en indiquer la place dans l'économie, à ce moment, du progrès du petit Hans. Si le petit Hans peut arriver, et le petit Hans ne peut arriver à fomenter sa manipulation imaginaire des différents termes en présence, sous la sujétion du père psychothérapeute, coiffé lui-même par Freud, il ne peut arriver à le faire qu'en dégageant quelque chose qui est bel et bien annoncé juste avant la grande création mythique : la naissance d'Anna, et en même temps la cigogne. Nous voyons énoncé par le seul texte de Hans, et par le père, le thème de la mort, par le fait que le petit Hans a un bâton - on ne sait pourquoi, on a jamais parlé avant de cette canne - avec lequel il tape le sol, et demande s'il y a des morts dessous.

La présence du thème de la mort est strictement corrélative du thème de la naissance. C'est une dimension essentielle à relever pour la compréhension et le progrès du cas. Mais à la vérité, ce thème, cette puissance d'une génération portée à son dernier degré de mystère, entre la vie et la mort, entre l'existence et le néant, est quelque chose qui pose des problèmes particuliers, différents de celui de l'introduction de ce signifiant le cheval. Il n'en est pas l'homologue, il est quelque chose d'autre que peut-être l'année prochaine nous verrons, et que je laisse en réserve en quelque sorte. La rubrique que je choisirai très probablement pour ce que je vous développerai l'année prochaine, sera celle-ci, à savoir *Les formations de l'inconscient*.

Aussi bien, re-soulignerai-je encore qu'il est significatif que le petit Hans, au bout de la crise qui résout et dissout la phobie, s'installe dans quelque chose d'aussi essentiel que le refus de la naissance qu'est l'espèce de traité qui sera dès lors établi avec la cigogne, qui sera établi avec la mère. Vous verrez tout le sens du passage où il s'agit des rapports de la mère et de Dieu quant à la venue possible d'un enfant, cette chose si élégamment résolue à l'intérieur de l'observation par la petite note de Freud : « *Ce que femme veut, Dieu le veut* ». C'est bien en effet ce que lui a dit la mère : « *En fin de compte, c'est de moi que ça dépend* ».

D'autre part le petit Hans dit souhaiter avoir des enfants, et du même mouvement ne pas vouloir qu'il y en ait d'autres, il a le désir d'avoir des enfants imaginaires, pour autant que toute la situation s'est résolue par une identification au désir maternel. Il aura des enfants de son rêve, de son esprit, il aura des enfants pour tout dire, structurés à la mode du phallus maternel, dont en fin de compte il va faire l'objet de son propre désir. Mais il est bien entendu que de nouveaux enfants, il n'y en aura pas, et cette identification au désir de la mère en tant que désir imaginaire, ne constitue qu'apparemment un retour au petit Hans qu'il a été autrefois, qui jouait avec des petites filles à ce jeu de cache-cache primitif dont son sexe était l'objet. Mais maintenant Hans ne songe plus du tout à jouer au jeu de cache-cache, ou plus exactement il ne songe plus à rien leur montrer si je puis dire, que sa jolie stature de petit Hans, de personnage qui, par un certain côté est devenu en fin de compte - c'est là où je veux en venir - lui-même quelque chose comme un objet fétiche, où le petit Hans se situe dans une certaine position passivée, et quelle que soit la légalité

hétérosexuelle de son objet, nous ne pouvons considérer qu'elle épuise la légitimité de sa position.

Le petit Hans rejoint là un type qui ne vous paraîtra pas étranger à notre époque, la génération d'un certain style que nous connaissons, qui est le style des années 1945, de ces charmants jeunes gens qui attendent que les entreprises viennent de l'autre bord, qui attendent, pour tout dire, qu'on les déculotte. Tel est celui dont je vois se dessiner l'avenir, de ce charmant petit Hans, tout hétérosexuel qu'il paraisse.

Entendez-moi bien : rien dans l'observation ne nous permet à aucun moment, de penser qu'elle se résolve autrement que par cette domination du phallus maternel, en tant que Hans prend sa place, qu'il s'y identifie, qu'il le maîtrise. Certes, tout ce qui peut répondre à la phase de castration, ou au complexe de castration n'est rien de plus que ce que nous voyons se dessiner dans l'observation sous cette forme de la pierre contre laquelle on peut se blesser. L'image qui en affleure, si l'on peut dire, est bien moins celle d'un vagin denté, dirais-je que celle d'un **phallus dentatus.** Cette espèce d'objet figé est un objet imaginaire dont sera victime, en s'y blessant, tout assaut masculin.

C'est là le sens dans lequel nous pouvons aussi dire que le petit Hans et sa crise oedipienne n'aboutit pas à proprement parler à la formation d'un surmoi typique, je veux dire d'un surmoi tel qu'il se produit selon le mécanisme qui, déjà est indiqué dans ce que nous avons ici enseigné au niveau de la **Verwerfung,** par exemple, ce qui est rejeté du Symbolique et réparait dans le Réel. C'est là la véritable clef, à un niveau plus proche de ce qui se passe après la **Verwerfung** oedipienne, c'est pour autant que le complexe de castration est à la fois franchi, mais qu'il ne peut pas être pleinement assumé par le sujet, qu'il produit ce quelque chose de l'identification avec une sorte d'image brute du père, d'image portant les reflets de ses particularités réelles dans ce qu'elles ont littéralement de pesant voire d'écrasant, qui est ce quelque chose par quoi nous voyons une rois de plus renouvelé le mécanisme de la réapparition dans le réel, cette fois d'un réel à la limite du psychique, à l'intérieur des frontières du moi, mais d'un réel qui s'impose au sujet littéralement d'une façon quasi hallucinatoire, dans la mesure où le sujet à un moment, donne corps à l'intégration symbolique du processus de castration.

Rien de semblable dans le cas présent n'est manifesté. Le petit Hans assurément n'a pas à perdre son pénis, puisque aussi bien il ne l'acquiert à aucun moment. Si le petit Hans est identifié en fin de compte au phallus maternel, ce n'est pas dire que son pénis pour autant soit quelque chose dont il puisse retrouver, assumer, à proprement parler, la fonction. Il n'y a aucune phase de symbolisation du pénis, le pénis reste en quelque sorte en marge, désengrené, comme quelque chose qui n'a jamais été que honni, réprouvé par la mère, et ce quelque chose qui se produit lui permet d'intégrer sa masculinité.

Ce n'est par aucun autre mécanisme que par la formation de l'identification au phallus maternel, et qui est aussi bien de l'ordre tout aussi différent que l'ordre du Surmoi, tout différent de cette fonction sans aucun doute perturbante,

mais équilibrante aussi, qu'est le Surmoi. C'est une fonction de l'ordre de l'idéal du moi.

C'est pour autant que le petit Hans a une certaine idée de son idéal, en tant qu'il est l'idéal de la mère, à savoir un substitut du phallus, que le petit Hans s'installe dans l'existence. Disons que si au lieu d'avoir une mère juive, et dans le mouvement du progrès, il avait eu une mère catholique et pieuse, vous voyez par quel mécanisme le petit Hans occasionnellement eût doucement été conduit à la prêtrise, sinon à la sainteté.

L'idéal maternel est très précisément ce qui dans ce cas, situe et donne un certain type de sortie et de formation, de situation dans le rapport des sexes au sujet introduit dans une relation oedipienne atypique, et dont l'issue se fait par identification à l'idéal maternel.

Voilà à peu près dessinés, limités, les termes dans lesquels je vous donne le débouché du cas du petit Hans. Tout au long, nous en avons des indices, si on peut dire confirmatifs, et quelquefois combien émouvants à la fin de l'observation, quand le petit Hans, décidément découragé par la carence paternelle, va en quelque sorte faire lui-même sa cérémonie d'initiation fantasmatiquement, en allant se placer tout nu, comme il voulait que le père s'avance, sur ce petit wagonnet sur lequel littéralement, comme un jeune chevalier, il est censé veiller toute une nuit, après quoi, grâce encore à quelques pièces de monnaies données au conducteur du train - le même argent qui servira à apaiser la puissance terrifique du **Storch** - le petit Hans roule sur le grand circuit.

L'affaire est réglée, le petit Hans ne sera pas autre chose que peut-être sans doute un chevalier, un chevalier plus ou moins sous le régime des assurances sociales, mais enfin un chevalier, et il n'aura pas de père. Ceci, je ne crois pas que rien de nouveau dans l'expérience de l'existence le lui donnera jamais.

Tout de suite après, le père essaye, un peu en retard - car l'ouverture de la comprenoire du père, à mesure de l'observation, n'est pas non plus une des choses les moins intéressantes - le père, après avoir été franc jeu, croyant dur comme fer à toutes les vérités qu'il a apprises du bon maître Freud, le père à mesure qu'il progresse et qu'il voit combien cette vérité dans le maniement, est beaucoup plus relative, au moment où le petit Hans va commencer à faire son grand délire mythique laisse échapper une phrase comme celle-ci, qu'on remarque à peine dans le texte, mais qui a bien son importance. Il s'agit du moment où on joue à dire, et où le petit Hans se contredit à chaque instant, où il dit : « *C'est vrai, ce n'est pas vrai ; c'est pour rire, mais c'est quand même très sérieux* ». « *Tout ce qu'on dit* - dit le père qui n'est pas un sot et qui en apprend dans cette expérience - *tout ce qu'on dit est toujours un peu vrai*. »

Malgré tout, ce père qui n'a pas réussi dans sa propre position puisque c'est lui plutôt qu'il aurait fallu faire passer par l'analyse, le père essaye de remettre cela, quand déjà il est trop tard, et dit au petit Hans : « *En fin de compte, tu m'en as voulu* ». C'est autour de cette intervention à retardement

du père qu'on voit se produire ce très joli petit geste qui est mis dans une sorte d'éclairage spécial dans l'observation : le petit Hans « *laisse tomber son petit cheval* ». Au moment même où le père lui parle, il laisse tomber le petit cheval. La conversation est dépassée, le dialogue à ce moment là est périmé, le petit Hans s'est installé dans sa nouvelle position dans le monde, celle qui fait de lui un petit homme en puissance d'enfants, capable d'engendrer indéfiniment dans son imagination, et de se satisfaire entièrement avec eux. Telle, également, dans son imagination vit la mère. C'est d'être le petit Hans comme je vous l'ai dit, non pas fils d'une mère, mais fils de deux mères.

Point remarquable, énigmatique, point sur lequel j'avais déjà arrêté l'observation la dernière fois. Assurément l'autre mère est celle qu'il a trop d'occasions et de raisons de connaître, l'occasion et la puissance, c'est la mère du père. Néanmoins qu'il assume les conditions de l'équilibre terminal, cette duplicité, ce dédoublement de la figure maternelle, c'est bien encore un des problèmes structuraux que pose l'observation, et vous le savez , c'est là-dessus que j'ai terminé mon avant-dernier séminaire pour vous faire le rapprochement avec le tableau de Léonard de Vinci, et du même coup avec le cas de Léonard de Vinci dont ce n'est pas par hasard que Freud y a tellement porté son attention.

C'est à lui que nous consacrerons aujourd'hui le temps qui nous reste. Aussi bien ceci constituera-t-il - nous ne prétendons pas épuiser ce souvenir d'enfance de Léonard de Vinci en une seule leçon - une espèce de petite leçon d'avant les vacances qu'il est d'usage dans tout mon enseignement de faire à la manière d'une détente à tout groupe attentif comme vous l'êtes et comme je vous en remercie.

Ce petit Hans, laissons-le à son sort. Je vous signale néanmoins que si j'ai fait à son propos une allusion à quelque chose de profondément actuel dans une certaine évolution dans les rapports entre les sexes, et si je me suis rapporté à la génération de 1945, c'est assurément pour ne pas faire une excessive actualité. Je laisse à dépeindre et à définir ce que peut être la génération actuelle, laissant à d'autres le soin d'en donner une expression directe et symbolique, disons à Françoise Sagan, que je ne cite pas ici au hasard, pour le seul plaisir de faire de l'actualité, mais pour vous dire que comme lecture de vacances, vous pourrez voir ce qu'un philosophe austère et habitué à ne se situer qu'au niveau d'Hegel et de la plus haute politique, peut tirer d'un ouvrage d'apparence aussi frivole. Je vous conseille de le lire - numéro de *Critiques*, août-septembre 1956, Alexandre Kojève - sous le titre *Le dernier monde nouveau*, l'étude qu'il a faite sur les deux livres *Bonjour tristesse* et *Un certain sourire*, de l'auteur à succès que je viens de nommer. Ceci ne manquera pas de vous instruire, et comme on dit, ça ne vous fera pas de mal, vous ne risquerez rien. *Le psychanalyste ne se recrute pas parmi ceux qui se livrent tout entier aux fluctuations de la mode en matière psycho-sexuelle*. Vous êtes trop bien orientés, si je puis dire, pour cela, voir même avec un rien de fort en thème en cette matière.

Ceci en effet, peut vous faire entrer dans une espèce de ban d'actualité de l'activation de la perspective pour ce qui est de ce que vous faites et que

vous devez être prêts à entendre quelquefois de vos patients eux-mêmes. Ceci aussi, vous montrera ce quelque chose dont nous devons tenir compte, à savoir les profonds changements des rapports entre l'homme et la femme, qui peuvent se passer au cours d'une période pas plus longue que celle qui nous sépare du temps de Freud, où comme on dit, tout ce qui devait être notre histoire était en train de se fomenter.

Tout cela est pour vous dire qu'aussi le donjuanisme n'a peut-être pas complètement, quoiqu'en disent les analystes qui ont apporté là-dessus des choses intéressantes, dit son dernier mot, je veux dire que si quelque chose de juste a été entrevu dans la notion qu'on fait de l'homosexualité de Don juan, ce n'est certainement pas à prendre comme on le prend d'habitude.

Je crois profondément que le personnage de Don juan est précisément un personnage qui est trop loin de nous dans l'ordre culturel, pour que les analystes aient pu justement le percevoir, que le Don Juan de Mozart, si nous le prenons comme son sommet et comme quelque chose qui signifie effectivement l'aboutissement d'une question à proprement parler, au sens où je l'entends ici, est assurément tout autre chose que ce personnage reflet que Rank a voulu nous construire. Ce n'est certainement pas uniquement sous l'angle et par le biais du double, qu'il doit être compris. Je pense que contrairement aussi à ce qu'on dit, Don juan ne se confond pas purement et simplement, et bien loin de là avec le séducteur possesseur de petits trucs qui peuvent réussir à tout coup. Assurément je crois que Don juan aime les femmes, je dirais même qu'il les aime assez pour savoir à l'occasion ne pas leur dire, et qu'il les aime assez pour que quand il le leur dit, elles le croient.

Ceci n'est pas rien, et montre beaucoup de choses, qu'assurément la situation soit toujours pour lui sans issue. Je crois que c'est dans le sens de la notion de la femme phallique qu'il faut le chercher. Bien sûr il y a quelque chose qui est en rapport avec un problème de bi-sexualité dans ces rapports de Don juan avec son objet, mais c'est précisément dans le sens de ce quelque chose que Don juan cherche la femme, et c'est la femme phallique, et bien entendu comme il la cherche vraiment, qu'il y va, qu'il ne se contente pas de l'attendre, ni de la contempler, il ne la trouve pas, ou il ne finit par la trouver que sous la forme de cet invité sinistre qui est en effet un au-delà de la femme auquel il ne s'attend pas, dont ce n'est pas pour rien en effet que c'est le père. Mais n'oublions pas que quand il se présente c'est sous la forme, chose curieuse encore, de cet invité - pierre, de cette pierre, pour tout dire de ce côté absolument mort et fermé et tout à fait au-delà de toute vie de la nature. C'est là qu'il vient en somme se briser et trouver l'achèvement de son destin.

Tout autre sera le problème que nous présente un Léonard de Vinci.

Que Freud s'y soit intéressé n'est pas quelque chose sur lequel nous ayons à nous poser des questions. Pourquoi une chose s'est passée plutôt que de ne pas se passer, c'est bien là ce qui doit être en général le dernier de nos soucis. Freud est Freud justement parce qu'il s'est intéressé à Léonard de Vinci.

Il s'agit de savoir maintenant comment il s'y est intéressé. Qu'est-ce que pouvait pour Freud être Léonard de Vinci ? Il n'y a rien de mieux pour cela que de lire ce qu'il a écrit là-dessus : *Un souvenir d'enfance*. Je vous en ai averti à temps pour que quelques uns d'entre vous l'aient fait, et se soient aperçus du caractère profondément énigmatique de cette oeuvre.

Voici Freud parvenu en 1910 à quelque chose que nous pouvons appeler le sommet de bonheur de son existence. C'est tout au moins ainsi qu'extérieurement les choses apparaissent, et comme à la vérité, il ne manque pas de nous le souligner. Il est internationalement reconnu, n'ayant pas encore connu le drame ni la tristesse des séparations d'avec ses élèves les plus estimés, la veille des grandes crises mais jusque là pouvant se dire avoir rattrapé les dix dernières années en retard de sa vie.

Voici Freud qui prend un sujet : Léonard de Vinci, dont bien entendu dans ses antécédents, dans sa culture, dans son amour de l'Italie et de la Renaissance, tout nous permet de comprendre qu'il ait été fasciné par ce personnage. Mais que va-t-il à ce propos nous dire ? I1 va nous dire des choses qui, assurément, ne font pas preuve d'une connaissance minime, ni d'une sensibilité réduite au relief du personnage, bien loin de là. On peut dire que dans l'ensemble Léonard de Vinci se relit avec intérêt, je dirais avec un intérêt qui est plutôt croissant avec les âges.

J'entends par là que, même si c'est un des ouvrages les plus critiqués de Freud, et combien il est paradoxal de voir que c'est l'un de ceux dont il était le plus fier, les gens les plus réticents toujours dans ces cas, et dieu sait s'ils ont pu l'être, je veux dire ceux qu'on appelle les spécialistes de la peinture et de l'histoire de l'art finissent avec le temps et à mesure que les plus grands défauts apparaissent dans l'œuvre de Freud, par s'apercevoir quand même de l'importance de ce qu'a dit Freud.

C'est ainsi que dans l'ensemble l'œuvre de Freud a été à peu près universellement repoussée, méprisée voire dédaignée par les historiens de l'art, et pourtant malgré toutes les réserves qui persistent, ils n'ont plus qu'à se renforcer de l'apport de nouveaux documents. Ce qui prouve que Freud a fait des erreurs. Il n'en reste pas moins que quelqu'un comme par exemple Kenneth Clark, dans un ouvrage pas très ancien, reconnaît le haut intérêt de l'analyse que Freud a faite de ce tableau que je vous montrais l'autre jour, à savoir de la Sainte Anne du Louvre doublée par le célèbre carton qui se trouve à Londres, et sur lequel nous reviendrons également tout à l'heure, à savoir des deux oeuvres autour desquelles Freud a fait tourner tout l'approfondissement qu'il a fait, ou cru faire, du cas de Léonard de Vinci.

Ceci dit, je suppose que je n'ai pas à vous résumer la marche de ce petit opuscule. Vous savez qu'il y a d'abord une présentation rapide du cas de Léonard de Vinci, de son étrangeté. Cette étrangeté, sur laquelle nous allons nous-même revenir avec nos propres moyens, elle est certainement bien vue, et tout ce qu'a dit Freud est assurément bien axé par rapport à l'énigme du personnage. Puis Freud s'interroge sur la singulière constitution, voire une prédisposition, sur l'activité paradoxale de ce peintre, alors qu'il était tellement autre chose en même temps, disons pour l'instant ce grand peintre. Freud va recourir à

ce terme que à cette époque de sa vie, il a mis tellement en relief dans tous les développements, à savoir ce seul souvenir d'enfance que nous ayons de Léonard de Vinci, à savoir ce souvenir d'enfance qui nous est traduit.

« Il me semble avoir été destiné à m'occuper du vautour. Un de mes premiers souvenirs d'enfance est en réalité qu'étant encore au berceau, un vautour vint à moi, m'ouvrit la bouche avec sa queue, et me frappa plusieurs fois avec cette queue entre les lèvres. »

« *Voici un déconcertant souvenir d'enfance* », nous dit Freud, et il enchaîne, et c'est par cet enchaînement qu'il va nous conduire à quelque chose, que nous suivons parce que nous sommes habitués à une espèce de jeu de prestidigitation qui consiste à faire se superposer dans la dialectique, dans le raisonnement ce qui très souvent se confond dans l'expérience et dans la clinique. Ce sont pourtant là deux registres tout à fait différents, et je ne dis pas que Freud les manie d'une façon impropre, je crois au contraire qu'il les manie d'une façon géniale, c'est-à-dire qu'il va au cœur du phénomène.

Seulement, nous le suivons avec une entière paresse d'esprit, à savoir en acceptant par avance, en quelque sorte, tout ce qu'il nous dit, à savoir cette sorte de superposition, de surimposition d'une relation au sein maternel avec quelque chose qu'il nous pose tout de suite et d'emblée, à voir aussi la signification d'une véritable intrusion sexuelle, celle d'une fellation au moins imaginaire.

Ceci est donné dès le départ par Freud et c'est là-dessus que Freud va continuer à articuler sa construction pour nous mener progressivement à l'élaboration de ce qu'a de profondément énigmatique dans le cas de Léonard de Vinci son rapport avec la mère, et faire reposer là-dessus toutes les particularités, quelles qu'elles sont, de son étrange personnage - à savoir son inversion probable d'abord, d'autre part son rapport tout à fait unique et singulier avec sa propre oeuvre, faite d'une espèce d'activité toujours à la limite si on peut dire, du réalisable et de l'impossible, comme lui-même l'écrit à l'occasion - avec cette sorte de série de ruptures dans les différents départs de l'entreprise de sa vie, avec cette singularité qui l'isole au milieu de ses contemporains et fait de lui un personnage qui déjà de son vivant est un personnage de légende et un personnage supposé possesseur de toutes les qualités, de toutes les compétences, de tout ce qui est à proprement parler un génie universel. Déjà de son temps, tout ce quelque chose qui entoure Léonard de Vinci, Freud va nous le déduire de son rapport avec la mère.

Le départ, vous ai-je dit, il le prend dans ce souvenir d'enfance. Cela veut dire que ce vautour, sa queue frémissante qui vient frapper l'enfant est, nous dit-on, d'abord construit comme le souvenir-écran de quelque chose qui - et Freud d'ailleurs n'hésite pas un instant à le poser autrement que comme cela - est le reflet d'un fantasme de fellation .

Il faut tout de même bien reconnaître que pour un esprit non prévenu, il y a là au moins quelque chose qui soulève un problème, car tout ce que la

suite développera, c'est précisément l'intérêt de l'investigation freudienne de nous révéler que Léonard très probablement n'a pas eu jusqu'à un âge probablement situable entre trois et quatre ans, d'autre présence précisément que la présence maternelle, d'autres éléments sans doute à proprement parler de séduction sexuelle, que ce qu'il appelle les baisers passionnés de la mère, d'autre objet qui puisse représenter l'objet de son désir que le sein maternel, et qu'en fin de compte c'est bien sur le plan du fantasme que la révélation en tant qu'elle peut avoir ce rôle avertissant, est posée par Freud lui-même.

Tout ceci repose en somme sur un point qui n'est autre que l'identification du vautour à la mère elle-même, en tant qu'elle est justement ce personnage source de l'intrusion imaginaire dans l'occasion. Or disons le tout de suite, il est arrivé certainement dans cette affaire ce qu'on peut appeler un accident, voire une faute, mais c'est une heureuse faute. Freud n'a lu ce souvenir d'enfance, et ne s'est fondé pour son travail, que sur la citation du passage dans Herzfeld, c'est-à-dire qu'il l'a lu en allemand, et que Herzfeld a traduit par vautour ce qui n'est pas un vautour du tout.

Nous verrons que peut-être d'ailleurs, Freud aurait pu avoir un soupçon car il a fait comme d'habitude son travail avec le plus grand soin, et il aurait pu remarquer l'erreur car ces choses sont traduites avec les références aux pages des manuscrits, dans l'occasion du ***Codex Atlanticus*****,** c'est-à-dire d'un dossier de Léonard de Vinci qui est à Milan. Ceci a été traduit à peu près dans toutes les langues, il y a en français une traduction fort insuffisante, mais complète, sous le titre *Carnets de Léonard de Vinci* »[66], qui est une traduction de ce que Léonard a laissé comme notes manuscrites souvent en marge de ses dessins.

Il aurait pu voir où se situait cette référence dans les notes de Léonard de Vinci qui sont en général des notes de cinq, six, sept lignes, ou d'une demie page au maximum, mêlées à des dessins. Ceci est juste à côté d'un dessin dans un feuillet où il s'agit de l'étude répartie dans différents endroits de l'œuvre de Léonard de Vinci, du vol des oiseaux. Léonard de Vinci dit justement : « *Je semble avoir été destiné à m'occuper particulièrement* » non pas du vautour, mais justement de ce qu'il y a à côté dans le dessin, et qui est un milan.

Que le milan soit particulièrement intéressant pour l'étude du vol des oiseaux, c'est une chose qui est déjà dans Pline, à savoir que depuis toujours Pline l'ancien le considère comme quelque chose de tout à fait spécialement intéressant pour les pilotes parce que, dit-il, le mouvement de sa queue est particulièrement exemplaire pour toute espèce d'action du gouvernail. C'est de la même chose que s'occupe Léonard de Vinci.

I1 est très joli de voir à travers les auteurs, ce caractère fondamental de ce milan qui est connu, non seulement depuis l'antiquité avec Pline l'ancien, mais est reproduit à travers toutes sortes d'auteurs, certains dont j'aurai à vous parler incidemment tout à l'heure, et est venu aboutir de nos jours, m'a-t-on assuré, à l'étude sur place du mouvement de la queue du milan, par Monsieur



[66] op. cité p. 274.

Fokker à une certaine époque de l'entre deux guerres qui était en train de fomenter ces très jolies petites préparations de cette manœuvre de l'avion en piqué, véritable parodie dégoûtante - j'espère que vous êtes du même avis que moi là-dessus - du vol naturel, mais enfin il ne fallait pas attendre mieux de la perversité humaine.

Voilà donc ce milan, qui d'ailleurs n'est en lui-même que bien fait pour la provoquer. C'est un animal qui n'a rien de tout spécialement attrayant. Belon qui a fait un très bel ouvrage sur les oiseaux, et qui avait été en Egypte et dans différents autres endroits du monde pour le compte de Henri II, avait vu en Egypte certains oiseaux qu'il nous dépeint comme sordides et peu gentils. Qu'est-ce que c'est ?

Je dois dire que j'ai eu un instant l'espoir que tout allait s'arranger, à savoir que le vautour de Freud, tout milan qu'il fût, allait bien se trouver être quand même quelque chose qui avait affaire avec l'Egypte, et que le vautour égyptien ce serait cela en fin de compte. Vous voyez comme je désire toujours arranger les choses. Malheureusement il n'en est rien. En fait la situation est compliquée

Il y a des milans en Egypte, et même je peux vous dire qu'étant en train de prendre mon petit déjeuner à Louksor, j'ai eu la surprise de voir dans la partie marginale de mon champ de vision, quelque chose qui fait frou...out, et filer obliquement avec une orange qui était sur ma table. J'ai cru un instant que c'était un faucon ...Horus...le disque solaire... mais je me suis aussitôt aperçu qu'il n'en était rien. Ce n'était pas un faucon car cette bête avait été se poser au coin d'un toit, et avait posé la petit orange pour montrer que c'était simple histoire de plaisanter. On voyait fort bien que c'était une bête rousse avec un style particulier. Je me suis tout de suite assuré qu'il s'agissait d'un milan.

Vous voyez combien le milan est une bête familière, observable. C'est bien à cela que Léonard de Vinci s'est intéressé au sujet du vol des oiseaux. Mais il y a autre chose : il y a un vautour égyptien qui lui ressemble beaucoup, et c'est cela qui aurait arrangé les choses, c'est celui dont parle Belon, et qu'il appelle le sacre égyptien, et dont on parle depuis Hérodote sous le nom de Hierax. I1 y en a un grand nombre en Egypte et naturellement il est sacré, c'est-à-dire qu'Hérodote nous instruit : on ne pouvait pas le tuer sans avoir les pires ennuis dans l'Egypte antique.

Il a un intérêt car il ressemble un peu au milan et au faucon. C'est celui-là qui se trouve dans les idéogrammes égyptiens correspondre à peu près à la lettre **aleph** dont je parle dans mes discours sur les hiéroglyphes et leur fonction exemplaire pour nous. C'est du vautour, c'est-à-dire à peu près du sacre égyptien dont il s'agit.

Tout irait bien si c'était celui-là qui servait pour la déesse Mout dont vous savez que Freud parla à propos du vautour. Alors cela ne peut pas marcher, Freud s'est véritablement bien trompé, car malgré tout cet effort de solution le vautour qui sert pour la déesse Mout, c'est celui-là (celui qui était dessiné à droite sur le tableau). Il n'a pas lui une valeur phonétique comme l'autre.

Ce vautour sert d'élément déterminatif, dans ce sens qu'on l'ajoute. Ou bien il désigne par lui-même simplement la déesse Mout, dans ce cas on lui met un petit drapeau en plus, ou bien il est intégré à tout un signe qui s'écrira Mout puis le petit déterminatif, ou bien qui se contentera de le faire lui-même équivaloir à M, et qui ajoutera quand même un petit t c'est-à-dire phonétiser quand même le terme.

Voir les dessins des hiéroglyphes dans l'original

On le trouve dans plus d'une association, il s'agit en effet toujours d'une déesse mère, et dans ce cas là c'est ce vautour tout différent, un véritable **gyps,** et pas du tout cette espèce de vautour à la limite des milans et des faucons et autres animaux voisins, mais toute différente. C'est de ce véritable **gyps** dont il s'agit quand il s'agit de la déesse mère, et c'est à ce vautour que se rapporte tout ce que Freud va nous rapporter de tradition du type bestiaire, à savoir par exemple ce qui nous est rapporté dans Horapollo et qui constitue la décadence égyptienne, et dont les écrits d'ailleurs fragmentaires, mille fois transposés, recopiés et déformés, ont fait l'objet au moment de la renaissance, d'un certain nombre de recueils auxquels les graveurs de l'époque apportaient des petits emblèmes, et qui étaient censés nous donner la valeur significative d'un certain nombre d'hiéroglyphes égyptiens majeurs. Cet ouvrage devrait vous être familier à tous, parce que c'est celui auquel j'ai emprunté le dessin qui orne la revue *La Psychanalyse*. Horapollo donne la description de ce que je vois ici écrit « *l'oreille peinte signifie l'ouvrage fait ou que l'on doit faire* ».

Voir dessin dans l'original

Mais nous ne nous laisserons pas entraîner là-dessus par les mauvaises habitudes d'une époque où tout n'est pas à prendre. Et c'est dans Horapollo que Freud a pris cette référence du vautour, à la signification non seulement de la mère, mais de quelque chose de beaucoup plus intéressant, et qui lui fait faire un pas dans la dialectique, à savoir d'un oiseau animal chez qui n'existe que le sexe femelle. Ceci est une vieille bourde zoologique qui, comme beaucoup d'autres, remonte fort loin, et que l'on trouve dans l'antiquité attestée, non pas quand même chez les meilleurs

auteurs, mais qui assurément n'en est pas moins généralement reçue dans la culture médiévale. On aurait tout à fait tort de croire, et il suffit de la moindre ouverture, car les *Carnets de Léonard de Vinci* sont là pour le prouver, que l'esprit de Léonard de Vinci fit révolution dans une certaine perspective, et ne baignait pas dans les histoires médiévales.

Freud admet que parce que Léonard de Vinci avait de la lecture, il devait connaître cette histoire là. C'est bien probable, cela n'a rien d'extraordinaire car elle était très répandue, mais ce n'est pas prouvé. Et cela a d'autant moins d'intérêt à être prouvé, qu'il ne s'agit toujours pas d'un vautour. Je vous passe le fait que Saint Ambroise prenne l'histoire du vautour femelle comme étant un exemple que la nature nous montre exprès pour favoriser l'entrée dans notre comprenoire, de la conception virginale de Jésus. Freud semble admettre là sans critique, que c'est dans presque tous les pères de l'Eglise. A la vérité, je dois vous dire que je n'ai pas été contrôler cela, je sais depuis ce matin que c'est dans Saint Ambroise. A la vérité, je le savais déjà, car un certain Piero Valeriano qui a fait une collection de ces éléments légendaires de l'époque 1566, m'a paru une source particulièrement importante à consulter pour voir aussi ce que pouvait être à l'époque le milan et un certain nombre d'éléments symboliques, et signale que Saint Ambroise en a fait état. Il signale aussi Basile le grand, mais il ne signale pas tous les pères de l'Eglise, comme semble l'admettre l'auteur auquel Freud se réfère.

Le vautour n'était que femelle, de même que l'escargot n'était que mâle. C'était une tradition, et il est intéressant de mettre en rapport l'un avec l'autre, du fait que l'escargot est une bête terrestre, rampante. Tout cela a ses corrélatifs dans le vautour qui est en train, lui, de concevoir dans le ciel, offrant largement sa queue au vent, comme il y en a une très jolie image.

Où tout cela nous conduit-il ? Tout cela nous conduit à ceci qu'assurément l'histoire du vautour est une histoire qui a son intérêt comme beaucoup d'autres histoires de cette nature. A la vérité il y a des tas d'histoires de cette espèce qui fourmillent dans Léonard de Vinci, qui s'intéressait beaucoup à des sortes de fables construites sur ces histoires.

On pourrait en tirer beaucoup d'autres choses, on pourrait en tirer par exemple que le milan est un animal fort porté à l'envie, et qui maltraite ses enfants. Voyez ce qui en serait résulté si Freud était tombé là-dessus, l'interprétation différente que nous pourrions en donner de la relation avec la mère.

Pour vous montrer que de tout ceci, rien ne subsiste, et qu'il n'y a de toute cette partie de l'élaboration freudienne, rien à retenir. Ce n'est pas pour cela que je vous le raconte, je ne me donnerai pas le facile avantage de critiquer après coup une intervention géniale, et même souvent il arrive qu'avec toutes sortes de défauts, la vue du génie qui était guidée par bien d'autres choses que ces petites recherches accidentelles, était allée beaucoup plus loin que ces supports.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que tout cela nous permet de voir, de retenir ? Cela nous permet de retenir que six ans après les *Trois essais sur la sexualité*, dix ou douze ans après les premières perceptions que Freud a eues de la bi-sexualité dans la référence de tout ce que Freud a jusque là dégagé de la fonction du complexe de castration d'une part, de l'importance du phallus et du phallus imaginaire d'autre part en tant qu'il est l'objet du pénis-neid de la femme, qu'est-ce qu'introduit l'essai de Freud sur Léonard de Vinci ? II introduit, très précisément en mai 1910, l'importance qu'a la fonction mère phallique, femme phallique, non pas pour celle qui en est le sujet, mais pour l'enfant qui dépend de ce sujet. Voilà l'arête, voilà ce qui se dégage d'original de ce que nous apporte en cette occasion, Freud.

Que l'enfant soit lié à une mère qui d'autre part est quelqu'un qui est lié sur le plan imaginaire à ce phallus en tant que manque, voilà la relation que Freud introduit comme essentielle, qui se distingue absolument de tout ce que Freud a pu dire jusque là sur le rapport de la femme et du phallus. Et c'est à partir de là, c'est dans cette originalité de la structure qui est vous le voyez, celle autour de laquelle j'ai fait tourner cette année toute critique fondamentale de la relation d'objet en tant qu'elle est destinée à instituer une certaine relation stable entre les sexes, fondée sur un certain rapport symbolique, cette chose que j'ai fait tourner cette année autour de cela, que je vous ai parfaitement dégagée, du moins je pense que vous l'avez prise comme telle dans l'analyse du petit Hans, là, nous en trouvons le témoignage dans la pensée de Freud comme étant quelque chose qui à soi tout seul nous permet d'accéder au mystère de la position de Léonard de Vinci.

En d'autres termes, le fait que l'enfant en tant que confronté, isolé par la confrontation duelle avec la femme, se trouve affronté du même coup au problème du phallus en tant que manque pour son partenaire féminin, c'est-à-dire pour le partenaire maternel en l'occasion, c'est autour de cela que tout ce que Freud va construire, élucubrer autour de Léonard de Vinci tourne. C'est ce qui en fait le relief, l'originalité de cette observation qui se trouve par ailleurs, et pas par hasard, être la première oeuvre où Freud fait mention du terme de narcissisme. C'est le commencement donc de la structuration comme telle, de tout le registre de l'imaginaire dans l'œuvre freudienne.

Maintenant il nous faut nous arrêter un instant sur ce que j'appellerai le contraste, le paradoxe du personnage de Léonard de Vinci, et nous poser la question de l'autre terme, non pas nouveau, mais qui apparaît là aussi sous une insistance particulière d'un autre terme introduit par Freud, et qui est celui de la sublimation. Je veux dire que de temps en temps Freud se rapporte à un certain nombre de références à ce qu'on peut appeler les traits névrotiques de Léonard de Vinci. Je veux dire qu'il va à tout instant chercher en quelque sorte des traces d'un passage critique, d'un rapport laissé dans je ne sais quelle répétition de termes, dans des sortes de lapsus obsessionnels. Il va aussi à rapprocher ce je ne sais quoi de paradoxal dans la soif de savoir, cette *cupido sciendi* traditionnelle, pour la curiosité de Léonard il en fait presque aussi quelque chose d'obsessionnel en ce sens qu'il l'appelle une compulsion à fouiner.

On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas là une certaine indication néanmoins toute la personnalité de Léonard de Vinci ne s'explique pas par la névrose, et il fait entrer comme une des issues essentielles de ce qui reste d'une tendance infantile exaltée, voire fixée, précisément celle qui est en cause dans le cas de Léonard, il fait intervenir, non sans l'avoir déjà introduit dans les *Trois essais sur la sexualité*, la notion de sublimation.

Vous le savez, Freud en fin de compte - mis à part que la sublimation est une tendance qui en effet va se porter sur des objets qui ne sont pas les objets primitifs, mais qui sont les objets les plus élevés de ce qui est offert à la considération humaine et inter-humaine - Freud n'a apporté à ceci que plus tard, quelque complémentation en montrant quel rôle pouvait avoir la sublimation dans l'instauration des intérêts du moi.

Depuis, ce thème de sublimation a été repris par un certain nombre d'auteurs de la communauté psychanalytique, en étant lié par eux à la notion de neutralisation et de désinstinctualisation de l'instinct. Je dois dire que c'est quelque chose de très difficile à concevoir, une délibidination de la libido, une désagressivation de l'agressivité. Voici les termes les plus aimables que nous voyons le plus couramment dans ce que Hartmann et Loewenstein écrivaient.

Tout ceci ne nous éclaire guère sur ce que peut représenter véritablement comme mécanisme, la sublimation. L'intérêt d'une observation comme celle de Léonard de Vinci telle qu'elle est articulée par Freud, c'est que nous pouvons y prendre quelques idées, tout au moins amorcer quelque chose qui peut nous permettre de poser le terme où on aurait quelque chose de plus structuré que la notion d'un instinct qui se désinstinctualise, voire d'un objet qui, comme on dit, devient plus sublime, car il semblerait que ce soit cela qui soit le **Saft** de la sublimation**.**

Léonard de Vinci a été lui-même l'objet d'une idéalisation sinon d'une sublimation qui a commencé de son vivant et qui tend à en faire une espèce de génie universel, et assurément aussi bien de précurseur étonnant de la pensée moderne pour certains, et même des critiques fort érudits comme ceux qui ont commencé - comme Freud d'ailleurs - à débroussailler le problème, comme d'autres sur d'autres plans : Duhem, par exemple, dit que Léonard de Vinci avait entrevu la loi de la chute des corps, ou même le principe de l'inertie.

Un examen un tant soit peu serré du point de vue de l'histoire des sciences, et qui peut être fait avec méthode, montre qu'il n'en est rien. Il est clair néanmoins que Léonard de Vinci a fait des trouvailles étonnantes et que ces sortes de dessins qu'il nous laisse dans l'ordre de la cinématique, de la dynamique, de la mécanique, de la balistique, souvent rendent compte de sa perception extraordinairement pertinente, très en avance sur ce qui avait été fait de son temps. Ce qui ne veut pas dire et ce qui ne nous permet aucunement de croire qu'il n'y avait pas eu sur tous ces plans, des travaux qui avaient été déjà fort avancés dans la mathématisation, spécialement par exemple de la cinématique.

Néanmoins un reste de tradition aristotélicienne, c'est-à-dire de tradition fondée sur certaines évidences de l'expérience, faisait que la conjonction n'était absolument pas faite de la formalisation mathématique assez avancée qui avait

été faite de toute une cinématique abstraite, avec ce qu'on peut appeler le domaine de l'expérience, je veux dire des corps réels et existants, de ceux qui nous paraissent livrés à cette loi de la pesanteur, et qui a tellement encombré l'esprit humain par son évidence expérientielle, qu'on a mis tout le temps que vous savez pour arriver à en donner une formulation correcte. Pensez que pour Léonard de Vinci, nous trouvons encore dans ses dessins et dans les commentaires qui les accompagnent, des insertions telles que celle-ci : qu'un corps tombe d'autant plus vite qu'il est plus lourd.

Je pense que vous en avez tous assez retenu de votre enseignement secondaire, pour savoir que c'est un théorème d'une fausseté profonde, encore que bien entendu l'expérience, comme on dit, l'expérience au niveau massif de l'expérience, semble l'imposer.

Néanmoins qu'est-ce qui donne l'originalité de ce que nous voyons dans ces dessins ? Je fais allusion là à une partie de ce qu'il nous a laissé, comme cette oeuvre d'ingénieur à proprement parler, qui a tellement étonné, intéressé, voire fasciné aussi bien les contemporains que les générations successives. Ce sont des choses très souvent extraordinairement en avance en effet sur son temps, mais qui bien entendu ne peuvent pas dépasser certaines limites qui sont encore non franchies, quant à l'utilisation, l'entrée vivante, si on peut dire, des mathématiques dans l'ordre de l'analyse des phénomènes du réel.

Autrement dit, ce qu'il nous apporte est souvent absolument admirable, je veux dire d'inventivité, de construction, de créativité, et c'est déjà bien assez de voir par exemple l'élégance avec laquelle il détermine les théorèmes qui peuvent servir de base à l'évaluation du changement progressif de l'instance d'une force attachée à un corps circum-mobile, c'est-à-dire qui peut tourner autour d'un axe. Cette force est liée à un bras, et le bras tourne. Quelle va être la variation de l'efficacité de cette force au fur et à mesure que le levier va tourner ?

Voilà des problèmes que Léonard de Vinci excellera à traduire par ce que j'appellerai une espèce de vision du champ de force que détermine, non pas tant son calcul que ses dessins. Bref l'élément intuitif, l'élément d'imagination créatrice est chez lui lié à une certaine prédominance donnée au principe de l'expérience et à la source de toutes sortes d'intuitions fulgurantes, originales, mais malgré tout partielles au niveau du bleu de l'ingénieur.

Ce n'est pas rien, car par rapport à ce qui existe dans les livres d'ingénieurs, vous avez toute la différence nous dit un critique de l'histoire des sciences comme Koyré, qu'il y a d'un dessin à un bleu d'ingénieur. Mais un bleu d'ingénieur, s'il peut manifester à lui tout seul toutes sortes d'éléments intuitifs dans le rapport de certaines quantités, certaines valeurs qui en quelque sorte s'imagent et se matérialisent dans la seule disposition des appareils, il n'est pas non plus capable de résoudre certains problèmes à des niveaux plus hauts, primaires symboliques.

Et en fin de compte par exemple, nous verrons dans Léonard de Vinci une théorie insuffisante voire fausse, du plan incliné qui ne sera assurément résolue qu'avec Galilée, et - pour employer encore un terme de Koyré - qu'avec

cette révolution que constitue pour ce qui est de la mathématisation du réel le fait qu'à partir d'un certain moment on se résout à purifier radicalement la méthode, c'est-à-dire à mettre l'expérience à l'épreuve de termes, de façons, de positions du problème qui partent carrément de l'impossible.

Entendez que c'est à partir seulement du moment où on dégage la formulation des formules soumises à l'hypothèse de toute espèce de prétendue intuition du réel, que par exemple on renonce à une évidence qui est celle-ci que ce sont les corps les plus lourds qui vont tomber les plus vite, en d'autres termes, qu'on a commencé à élaborer à partir d'un autre point de départ comme celui correct de la gravité - c'est-à-dire d'une formule qui ne peut en quelque sorte se satisfaire nulle part car on sera toujours dans des conditions d'expériences impures pour la réaliser parce qu'on part d'une formalisation symbolique pure - que l'expérience peut se réaliser d'une façon correcte, et que commence l'instauration d'une physique mathématisée dont on peut dire que des siècles entiers ont fait des efforts pour y parvenir, et n'y sont jamais parvenus avant que cette séparation du symbolique et du réel au départ, n'ait été une chose admise dans la suite des expériences et des tâtonnements, d'ailleurs véritablement passionnants à suivre, de génération en génération de chercheurs.

C'est là l'intérêt d'une histoire des sciences, qu'en somme jusque là on est resté dans cet entre-deux, dans cet incomplet, dans ce partiel, dans cet imaginatif, dans ce fulgurant qui a pu faire formuler - c'est là que je veux en venir - à Léonard de Vinci lui-même, qu'en somme son rapport était essentiellement un rapport de soumission à la nature. Si le terme nature joue un rôle si important, si essentiel encore dans l'œuvre de Léonard de Vinci, c'est à tout instant ce dont on doit saisir l'élément essentiel, absolument premier, la présence. C'est encore dans une sorte de façon de s'opposer à un autre dont il s'agit de déchiffrer les signes, de l'envers, le double, et comme si on peut dire, le co-créateur.

Tous ces termes d'ailleurs sont dans les notes de Léonard de Vinci. C'est la perspective avec laquelle il interroge cette nature, c'est pour, si on peut dire, aboutir à ce que je veux dire dans cette sorte de confusion de l'imaginaire avec une sorte d'autre qui n'est pas l'Autre radical auquel nous avons affaire et que je vous ai appris à situer, à dessiner comme étant la place, le lieu de l'inconscient, qui est cet autre qui - il est très important de voir combien Léonard de Vinci insiste pour dire qu'il n'y a pas de voix dans la nature, et il en donne des démonstrations tellement amusantes, tellement curieuses, que cela vaudrait la peine de voir à quel point cela devient pour lui quelque chose à proprement parler d'obsessionnel, de démontrer qu'il ne pouvait pas y avoir quelqu'un qui lui réponde, qui s'appelle à ce moment-là ce que tout le monde croit, un esprit qui parle quelque part dans l'air.

C'est là quelque chose de toute importance pour lui, il y insiste, et il y revient souvent, et en effet il y avait des gens pour qui c'était là une vérité quasi scandaleuse que de le proclamer. Néanmoins, la façon dont Léonard de Vinci interroge cette nature, est comme cet autre qui à la fois n'est pas un

sujet, mais dont il y a lieu de lire les raisons, et quand je dis ceci, je le dis parce que c'est dans Léonard de Vinci

« La nature est pleine d'infinies raisons qui n'ont jamais été dans l'expérience ».

Le paradoxe de cette formule, si nous faisons de Léonard de Vinci, comme on le fait bien souvent, une sorte de précurseur de l'expérimentalisme moderne, est là pour montrer justement la distance et la difficulté qu'il y a à saisir après coup - quand une certaine évolution, quand un certain dégagement dans la pensée s'est accompli - dans quoi est engagée la pensée de celui qu'on appelle généralement un précurseur.

Pour ce qui est de Léonard, sa position vis-à-vis de la nature est celle du rapport avec si vous voulez, cet autre qui n'est pas sujet, cet autre dont il s'agit pourtant de détecter l'histoire, le signe, l'articulation et la parole, dont il s'agit de saisir la puissance créatrice. Bref cet autre est ce quelque chose qui transforme le radical de l'altérité de cet Autre absolu, en quelque chose d'accessible par une certaine identification imaginaire.

C'est cet Autre que je voudrais vous voir prendre en considération dans le dessin auquel Freud se rapporte lui-même, et à propos duquel lui-même remarque comme une énigme, cette sorte de confusion des corps qui fait que la Sainte Anne se distingue mal de la Vierge. C'est tellement vrai, que si vous retournez le dessin, vous verrez le tableau du Louvre, et vous vous apercevrez que les jambes de la Sainte Anne sont du côté où étaient d'abord de la façon la plus naturelle, et avec à peu près la même position, les jambes de la Vierge, et que là où sont les jambes de la Vierge, c'était auparavant les jambes de la Sainte Anne.

Que ce soit une espèce d'être double, et se détachant l'un derrière l'autre, ceci n'est pas douteux. Que l'enfant dans le dessin de Londres, prolonge le bras de la mère à peu près comme une marionnette dans laquelle est engagé le bras de celui qui l'agite, c'est quelque chose qui n'en est pas moins saisissant. Mais à côté de cela, le fait que l'autre femme, sans qu'on sache d'ailleurs laquelle, profile à côté de l'enfant cet index levé que nous retrouvons dans toute l'œuvre de Léonard de Vinci et qui est aussi une de ses énigmes, c'est aussi quelque chose pour tout dire, où vous verrez imagée cette ambiguïté de la mère réelle et de la mère imaginaire, de l'enfant réel et du phallus caché dont je ne fais pas ici du doigt le symbole parce qu'il en reproduit grossièrement le profil, mais parce que ce doigt que l'on retrouve partout dans Léonard de Vinci, est l'indication de ce manque à être dont nous retrouvons le terme inscrit partout dans l'œuvre de Léonard.

C'est dans cette certaine prise de position du sujet par rapport à la problématique de cet autre qui est, ou bien cet Autre absolu, fermé, cet inconscient fermé, cette femme impénétrable , et derrière elle la figure de la mort qui est le dernier Autre absolu. C'est la façon dont une certaine expérience compose

avec ce terme dernier de la relation humaine, dont à l'intérieur de cela elle réintroduit toute la vie des échanges imaginaires, dont elle déplace ce dernier et radical rapport à une altérité essentielle pour la faire habiter par une relation de mirage. C'est cela qui s'appelle la sublimation, c'est cela dont à tout instant sur le plan du génie et de la création, l'œuvre de Léonard nous donne l'exemple.

Je crois que c'est cela aussi qui est exprimé dans cette sorte de singulier cryptogramme qu'est ce dessin qui n'est pas unique. Ce dessin n'est que le double d'un autre dessin fait pour un tableau que Léonard de Vinci n'a jamais fait, pour une certaine chapelle, et où il reproduisait ce thème de Sainte Anne, de la Vierge, de l'enfant et du quatrième terme dont nous avons parlé, à savoir le Saint jean qui est ailleurs l'agneau, qui est le quatrième terme dans cette composition à quatre, où nous devons retrouver très évidemment - comme chaque fois que je vous en ai parlé, et à partir du moment où cette relation à quatre s'incarne - où nous devons retrouver le thème de la mort.

Où est-il ? Naturellement il est partout, il passe de l'un à l'autre. La mort est aussi bien ce quelque chose qui laissera morte la sexualité de Léonard de Vinci, car c'est là son problème essentiel, celui autour duquel Freud a posé son interrogation. Nulle part nous ne trouvons dans la vie de Léonard de Vinci l'attestation de quelque chose qui représente un véritable lien, une véritable captivation autre qu'ambiguë, que passagère.

Mais ce n'est pas de cela en fin de compte dont son histoire donne l'impression, c'est d'une sorte de paternité de rêve. I1 a protégé, patronné quelques jeunes gens pour des décors raffinés, qui sont passés dans sa vie, plusieurs, sans pourtant qu'aucun attachement majeur n'ait vraiment marqué son style, et s'il devait y avoir quelqu'un vu, classé comme homosexuel, ce serait bien plutôt Michel-Ange.

La mort est-elle dans cette sorte de double, à savoir celui qui est là, en face de lui, et qui est si facilement remplacé par cet agneau, et au sujet duquel les contemporains, et nommément Piero da Manellara écrivait à son correspondant que Florence entière avait défilé pendant deux jours devant ce carton pour la préparation d'une oeuvre pour le maître-autel de l'Annonciata à Florence, et que Léonard n'a jamais faite ? Mais chacun se penchait sur le sens de cette scène à quatre où nous voyons l'enfant retenu par la mère au moment où il va chevaucher cet agneau. Tour le monde comprend le signe de ce drame, de sa passion, de sa future destinée, cependant que la Sainte Anne qui domine tout retient la mère pour qu'elle ne l'écarte pas de son propre destin.

C'est là aussi du côté de ce quelque chose qui est son destin et son sacrifice, que peut se situer le terme, et aussi bien la mort essentiellement, de son rapport avec sa mère. Mais c'est de sa séparation avec elle que Freud fait partir toute la dramatisation qui a suivi dans la vie de Léonard de Vinci, et aussi bien ce personnage dernier, le plus énigmatique de tous, la Sainte Anne restaurée, instituée dans ce rapport purement féminin, purement maternel, cet Autre avec un grand A qui est nécessaire à donner tout son équilibre à la scène, et qui bien entendu, contrairement à ce que dit Monsieur Kris, est bien loin d'être une invention de Léonard. Même Freud n'a pas cru un seul instant que le

thème Anne, la Vierge, l'enfant avec le quart personnage qui est introduit ici, fût une invention exclusive de Léonard de Vinci.

Sans aucun doute le quart personnage pose un problème dans l'histoire des motifs religieux qui est assez spécifique de Léonard de Vinci, mais pour le fait de la représentation ensemble de la Sainte Anne, de la Vierge et de l'enfant, il suffit d'avoir la moindre notion historiquement de ce qui s'est passé à cette époque, il suffit d'avoir lu un petit peu n'importe quelle histoire pour savoir que c'est précisément dans ces années entre 1485 et 1510 que le culte de Sainte Anne a été promu dans la chrétienté, comme un degré d'élévation lié à toute la critique dogmatique autour de l'Immaculée Conception de la Vierge, qui en a fait à proprement parler à ce moment là l'issue d'un thème de la spiritualité et de bien autre chose que de la spiritualité, puisque c'était l'époque de la campagne des indulgences et du déferlement sur l'Allemagne de toutes sortes de petits prospectus où étaient effectivement représentés Anne, la Vierge et l'enfant, et moyennant l'achat de quoi on avait quelques dix mille, voire vingt mille années d'indulgence pour l'autre monde.

Ce n'est pas un thème qu'a inventé Léonard de Vinci, ni non plus dont Freud ait imputé l'invention à Léonard de Vinci. Il n'y a que Monsieur Ernst Kris pour dire que Léonard a été le seul à représenter pareil trio, alors qu'il aurait suffit d'ouvrir Freud pour voir simplement le thème de ce tableau représenté dans Freud avec le titre : **Anna Selbstdritt,** c'est-à-dire : Anna soi troisième, la trinité. C'est la même chose en italien : Anna soi trois, **Anna Metterza.**

Cette fonction de la trinité d'Anna est dans le fait qu'à un moment sans aucun doute critique - et s'il ne s'agit pas pour nous de repenser, nous ne pouvons pas nous laisser entraîner souvent par les critiques historiques de la dévotion chrétienne - nous retrouvons si je puis dire, la constance d'une sur-trinité qui prend ici toute sa valeur de trouver dans Léonard de Vinci son incarnation psychologique. Je veux dire par là que si Léonard assurément a été un homme placé dans une position profondément atypique, dissymétrique quant à sa maturation sexuelle, et que cette dissymétrie est comme la rencontre chez lui d'une sublimation parvenue à des degrés d'activité et de réalisation exceptionnelles, assurément rien dans l'élaboration d'un oeuvre cent fois recommencée et véritablement obsessionnelle, dans son oeuvre rien n'a pu se structurer sans que quelque chose reproduise ce rapport du moi à l'autre, et la nécessité du grand Autre qui est inscrit dans le schéma qui est celui au moyen duquel je vous prie quelquefois de vous repérer par rapport à ces problèmes.

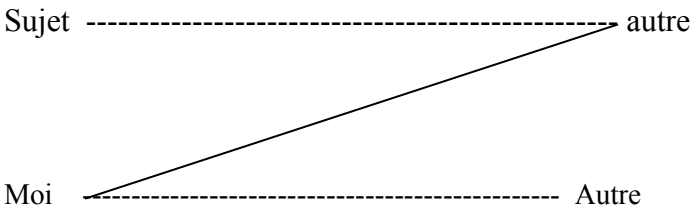
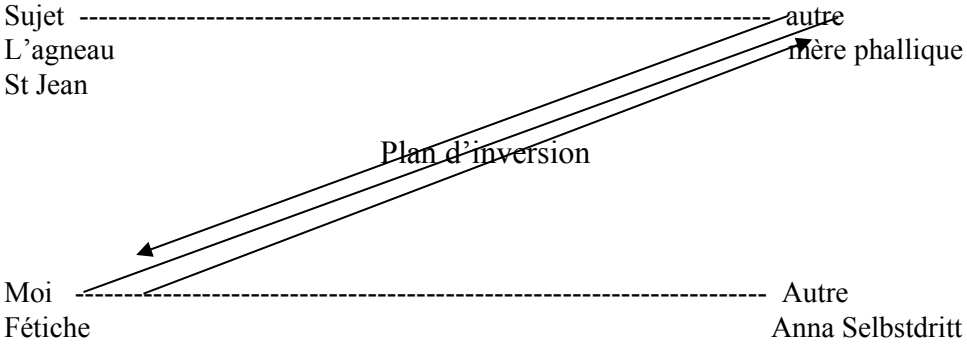


Schéma indiqué ainsi sur une des versions du texte :




Mais ici que devons-nous penser, si je puis dire, de l'atypie réalisée par l'engagement de cet être spécialement dramatique dans les voies de l'imaginaire ? Qu'assurément il ne puise en quelque sorte cette habileté de ses créations essentielles que dans cette scène trinitaire qui est la même que celle que nous avions retrouvée à la fin de l'observation du petit Hans, c'est une chose, mais d'autre part ceci ne nous permet-il pas de nous éclairer sur une perturbation corrélative de sa propre position de sujet ?

Je vous indique ceci : l'inversion de Léonard de Vinci, si tant est qu'on puisse parler de son inversion, est quelque chose qui pour nous, est loin de pouvoir seulement se réduire au paradoxe, voir à l'anomalie de certains grands ses relations affectives, et c'est quelque chose qui nous apparaît singulièrement marqué d'une espèce d'inhibition singulière chez cet homme doué de tous les dons, et assurément a-t-on peut-être un peu trop dit qu'il n'y avait nulle part dans Léonard de Vinci de thème érotique.

C'est peut-être aller un peu loin.

I1 est vrai qu'au temps de Freud on n'avait pas découvert le thème de la Léda, c'est-à-dire une fort belle femme et un cygne qui se conjoint à elle quasiment en un mouvement d'ondulation non moins délicat que ses formes.

Il serait évidemment assez frappant de nous apercevoir que c'est là encore l'oiseau qui représente le thème masculin, et assurément un fantasme imaginaire. Mais laissons.

Il y a quelque chose que je dois dire, si nous nous en tenons à l'expérience que nous pouvons avoir de Léonard, que nous ne pouvons pas éliminer : ce sont ses manuscrits. Je ne sais pas s'il vous est jamais arrivé d'en feuilleter un volume de reproduction. Cela fait quand même un certain effet quand vous voyez toutes les notes d'un Monsieur être en écriture en miroir, quand vous lisez ensuite ces notes, et quand vous le voyez se parler tout le temps à lui-même, en s'appelant soi-même : « *Tu feras cela ; tu demanderas à Jean de Paris le secret de la peinture sèche* », ou : « *Tu iras chercher deux pincées de lavande ou de romarin au magasin du coin* », car ce sont des choses de cet ordre, tout est mêlé. C'est là quelque chose qui finit aussi par impressionner et par saisir.

Pour tout dire, dans cette relation d'identification du moi à l'autre qui paraît si essentielle comme instaurée pour comprendre comment se constituent les identifications à partir desquelles progresse le moi du sujet, il semble venir à l'idée qu'à mesure et corrélativement à toute sublimation, c'est-à-dire à ce processus, si je puis dire, de désubjectivation, de naturalisation de l'autre qui en constituerait le phénomène essentiel dans la mesure même d'une plus ou moins grande totalité ou perfection - de cette sublimation, quelque chose se produirait toujours au niveau de l'imaginaire qui serait sous une forme plus ou moins accentuée, cette inversion des rapports du moi et de l'autre, qui ferait que dans un cas comme celui de Léonard de Vinci, nous aurions vraiment quelqu'un, si je puis dire, s'adressant et se commentant à lui-même à partir de son autre imaginaire, et que vraiment il faudrait que nous prenions son écriture en miroir comme purement et simplement le fait de sa propre position vis-à-vis de lui-même, de cette sorte d'aliénation radicale qui est celle sur laquelle j'avais également laissé posée la question de la jalousie du petit Hans dans mon dernier séminaire, et par laquelle je poserai assurément la question : si nous ne pouvons pas concevoir que corrélativement à toute une direction d'un processus que nous appellerons sublimation, que nous appellerons psychologisation, que nous appellerons aliénation, que nous appellerons moïsation, la dimension par laquelle l'être s'oublie lui-même comme objet imaginaire de l'Autre, c'est à-dire quelque chose qui nous rende compte d'une possibilité fondamentale essentielle d'oubli dans le moi imaginaire.

361

Seminaire 4

1. Leçon du 21 novembre 1956 page 1
2. Leçon du 28 novembre 1956 page 14
3. Leçon du 5 décembre 1956 page 27
4. Leçon du 12 décembre 1956 page 42
5. Leçon du 19 décembre 1956 page 57
6. Leçon du 9 janvier 1957 page 71
7. Leçon du 16 janvier 1957 page 85
8. Leçon du 23 janvier 1957 page 102
9. Leçon du 30 janvier 1957 page 117
10. Leçon du 6 février 1957 page 128
11. Leçon du 27 février 1957 page 141
12. Leçon du 6 mars 1957 page 156
13. Leçon du 13 mars 1957 page 171
14. Leçon du 20 mars 1957 page 185
15. Leçon du 27 mars 1957 page 200
16. Leçon du 3 avril 1957 page 218
17. Leçon du 10 avril 1957 page 233
18. Leçon du 8 mai 1957 page 248
19. Leçon du 15 mai 1957 page 260
20. Leçon du 22 mai 1957 page 274
21. Leçon du 5 juin 1957 page 288
22. Leçon du 19 juin 1957 page 305
23. Leçon du 26 juin 1957 page 321
24.Leçon du 3 juillet 1957 page 340

Seminaire 4

Seminaire 4

Afficher ce document en «mode page »pour voir apparaître les dessins.

# LA RELATION D'OBJET 56-57
# ET LES STRUCTURES FREUDIENNES J. LACAN

SÉMINAIRE 1956-1957 -

Publication hors commerce. Document interne à l'Association Freudienne et destiné à ses membres.

1. Leçon du 21 novembre 1956 page 1
2. Leçon du 28 novembre 1956 page 14
3. Leçon du 5 décembre 1956 page 27
4. Leçon du 12 décembre 1956 page 42
5. Leçon du 19 décembre 1956 page 57
6. Leçon du 9 janvier 1957 page 71
7. Leçon du 16 janvier 1957 page 85
8. Leçon du 23 janvier 1957 page 102
9. Leçon du 30 janvier 1957 page 117
10. Leçon du 6 février 1957 page 128
11. Leçon du 27 février 1957 page 141
12. Leçon du 6 mars 1957 page 156
13. Leçon du 13 mars 1957 page 171
14. Leçon du 20 mars 1957 page 185
15. Leçon du 27 mars 1957 page 200
16. Leçon du 3 avril 1957 page 218
17. Leçon du 10 avril 1957 page 233
18. Leçon du 8 mai 1957 page 248
19. Leçon du 15 mai 1957 page 260
20. Leçon du 22 mai 1957 page 274
21. Leçon du 5 juin 1957 page 288
22. Leçon du 19 juin 1957 page 305
23. Leçon du 26 juin 1957 page 321
24.Leçon du 3 juillet 1957 page 340

## 1 - LEÇON DU 21 NOVEMBRE 1956

Nous parlerons cette année d'un sujet qui n'est pas, dans ce qu'on appelle l'évolution historique de la psychanalyse, sans prendre d'une façon articulée ou non, une position tout à fait centrale dans la théorie et la pratique. Ce sujet, c'est la relation d'objet.

Pourquoi ne l'ai-je pas choisi, ce sujet déjà actuel, déjà premier, déjà central, déjà critique, quand nous avons commencé ces séminaires ? Précisément pour la raison qui motive la deuxième partie de mon titre, c'est-à-dire parce qu'il ne peut être traité qu'à partir d'une certaine idée, d'un certain recul pris sur la question de ce que Freud nous a montré comme constituant les structures dans lesquelles l'analyse se déplace, dans lesquelles elle opère, et tout spécialement la structure complexe de la relation entre les deux sujets en présence dans l'analyse : l'analysé et l'analyste.

C'est ce à quoi par ces trois années de commentaires des textes de Freud, de critiques, portant la première année sur ce qu'on peut appeler les éléments mêmes de la conduite technique, c'est-à-dire de la notion de transfert et la notion de résistance, la deuxième année sur ce qu'il faut bien dire être le fond de l'expérience et de la découverte freudienne, à savoir ce qu'est à proprement parler la notion de l'inconscient - dont je crois vous avoir assez montré dans cette deuxième année que cette notion de l'inconscient est cela même qui a nécessité pour Freud l'introduction des principes littéralement paradoxaux sur le plan purement dialectique que Freud était amené à introduire dans le total du principe de plaisir - enfin au cours de la troisième année, je vous ai donné un exemple manifeste de l'absolue nécessité d'isoler cette articulation essentielle du symbolique qui s'appelle le signifiant, pour comprendre analytiquement parlant quelque chose à ce qui n'est autre que le champ proprement paranoïaque des psychoses.

Nous voici donc armés d'un certain nombre de termes qui ont abouti à certains schémas, dont la spatialité n'est absolument pas à prendre au sens intuitif du terme de schéma, qui ne comportent pas de localisation mais qui comportent d'une façon tout à fait légitime une spatialisation - au sens où spatialisation implique rapport de lieu, rapport topologique, interposition par exemple ou succession, séquence. Un de ces schémas où culmine tout ce à quoi nous avons abouti après ces années de critique, c'est le schéma que nous pourrons appeler par définition par opposition, celui qui inscrit le rapport du Sujet à l'Autre en tant qu'il est au départ dans le rapport naturel tel qu'il est constitué au départ de l'analyse, rapport virtuel, rapport de paroles virtuelles, par quoi c'est de l'Autre que le Sujet reçoit sous la forme d'une parole inconsciente, son propre message.

Ce propre message qui lui est interdit, est pour lui déformé, arrêté, capté, profondément méconnu par cette interposition de la relation imaginaire entre l'a et l'a', c'est-à-dire de ce rapport qui existe précisément entre ce moi et cet autre qu'est l'objet typique du moi, c'est-à-dire en tant que la relation imaginaire interrompt, ralentit, inhibe, inverse le plus souvent et profondément méconnaît par une relation essentiellement aliénée le rapport de parole entre le Sujet et l'Autre , le grand Autre, en tant qu'il est un autre Sujet, en tant que par excellence il est sujet capable de tromper.

Voici donc à quel schéma nous sommes arrivés, et vous voyez bien que ce n'est pas quelque chose qui n'est pas au moment où nous l'avons reposé à l'intérieur analytique, tel que, de plus en plus, un plus grand nombre d'analystes la formulent, alors que nous allons remettre en cause cette prévalence dans la théorie analytique de la relation d'objet, si l'on peut dire non commentée, de la relation d'objet primaire, de la relation d'objet comme venant prendre dans la théorie analytique la place centrale, comme venant recentrer toute la dialectique du principe de plaisir, du principe de réalité, comme venant fonder tout le progrès analytique autour de ce que l'on peut appeler une rectification du rapport du Sujet à l'objet, considérée comme une relation duelle, une relation, nous dit-on encore quand on parle de la situation analytique, excessivement simple, cette relation du Sujet à l'objet qui tend de plus en plus à occuper le centre de la théorie analytique.

C'est cela même que nous allons mettre à l'épreuve. Nous allons voir si on peut - à partir de quelque chose qui dans notre schéma se rapporte précisément à la ligne a-a' – construire d'une façon satisfaisante l'ensemble des phénomènes offerts à notre observation, à notre expérience analytique, si cet instrument à lui tout seul peut permettre de répondre des faits, si en d'autres termes le schéma plus complexe que nous avons proposé doit être négligé, voire écarté.

Que la relation d'objet soit devenue, au moins en apparence, l'élément théorique premier dans l'explication de l'analyse, je crois que je vous en donnerai un témoignage suivi - non pas précisément en vous indiquant de vous pénétrer de ce qu'on peut appeler une sorte d'ouvrage collectif[67] récemment paru, pour lequel en effet le terme collectif s'applique particulièrement bien.

Vous y verrez d'un bout à l'autre la mise en valeur d'une façon peut-être pas toujours particulièrement satisfaisante dans le sens de l'articulé, mais assurément dont la monotonie, l'uniformité est tout à fait frappante, vous y verrez promue cette relation d'objet donnée expressément dans un des articles qui s'appelle *Evolution de la psychanalyse*[68], et comme dernier terme de cette



[67] *La psychanalyse d'aujourd'hui*, Ouvrage publié sous la direction de S.Nacht avec la collaboration de M. Bouvet, R. Diatkine, A. Doumic, J. Favreau, M. Held, S. Lebovici, P.Luquet, P. Luquet-Parat, P. Male, J. Mallet, F. Pasche, M. Renaud, préface de E. Jones ;

Et J. de Ajuriaguerra, G. Bordarracco, M. Benassy, A. Berge, M. Bonaparte, M. Foin, P. Marty, P.C. Racamier, M. Schlumberger, S. Widerman ; P.U.F ; 1956

[68] in opus cité : M. Benassy, *Evolution de la psychanalyse*, p. 761-784.

évolution vous y verrez dans l'article *Clinique psychanalytique*[69] une façon de présenter la clinique elle-même, toute entière centrée sur cette relation d'objet. Peut-être même en donnerai-je quelques idées auxquelles peut parvenir une telle présentation.

Assurément, l'ensemble est tout à fait frappant, c'est autour de la relation d'objet que ceux qui pratiquent l'analyse essayent d'ordonner leurs esprits, la compréhension qu'ils peuvent avoir de leur propre expérience - aussi ne nous semble-t-elle pas devoir leur donner une satisfaction pleine et entière. Mais d'un autre côté, ceci n'oriente, ne pénètre très profondément leur pratique, que de concevoir leur propre expérience dans ce registre ne soit quelque chose qui n'ait vraiment - des conséquences dans les modes mêmes de leur intervention, dans l'orientation donnée à l'analyse, et du même coup dans ses résultats. C'est ce que l'on peut méconnaître à simplement lire, commenter, alors qu'on a toujours dit que la théorie analytique et la pratique ne peuvent se séparer, se dissocier l'une de l'autre. Dès lors qu'on la conçoit dans un certain sens, il est inévitable qu'on la mène également dans un certain sens, si le sens théorique et les résultats pratiques ne peuvent être de même qu'aperçus.

Pour introduire la question de la relation d'objet, de la légitimité, du non fondé de sa situation comme centrale dans la théorie analytique, il faut que je vous rappelle brièvement tout au moins, ce que cette notion doit ou ne doit pas à Freud lui-même. Je le ferai non seulement parce que c'est là en effet une sorte de guide, presque de limitation technique que nous nous sommes imposés ici de partir du commentaire freudien, et de même ai-je senti cette année quelques interrogations, sinon inquiétudes, de savoir si j'allais ou non partir des textes freudiens, mais il est très difficile de partir à propos de la relation d'objet des textes de Freud eux-mêmes, parce qu'elle n'y est pas. Je parle bien entendu de quelque chose qui est très formellement affirmé ici comme une déviation de la théorie analytique.

Il faut donc bien que je parte de textes récents, et que du même coup je parte d'une certaine critique de ces positions. Mais que nous devions nous référer en fin de compte aux positions freudiennes, par contre ceci n'est pas douteux et du même coup nous ne pouvons pas ne pas évoquer, ne serait-ce que très rapidement, ce qui dans les thèmes proprement freudiens fondamentaux, tourne autour de la notion même d'objet.

A notre départ nous ne pourrons pas le faire d'une façon développée, je vais essayer de le faire aussi rapidement que possible. Bien entendu, ceci implique que c'est précisément ce que nous devrons de plus en plus à la fin reprendre, développer, retrouver et articuler.

Je veux donc simplement vous rappeler d'une façon brève, et qui ne serait même pas concevable s'il n'y avait pas derrière nous ces trois années de



[69] in opus cité : M. Bouvet, *La clinique psychanalytique*, la relation d'objet, p. 41-121.

collaboration d'analyse de textes, si vous n'aviez pas déjà avec moi rencontré sous des formes diverses ce thème de l'objet.

Dans Freud on parle bien entendu d'objet, la division des *Trois essais sur la sexualité* s'appelle précisément la recherche, ou plus exactement la trouvaille de l'objet. On parle de l'objet d'une façon implicite chaque fois qu'entre en jeu la notion de réalité. On en parle encore d'une troisième façon chaque fois qu'est impliquée l'ambivalence de certaines relations fondamentales, à savoir le fait que le sujet se fait objet pour l'autre, qu'il y a un certain type de relation dans lequel la réciprocité pour le sujet d'un objet est patente et même constituante. Je voudrais mettre l'accent d'une façon plus appuyée sur les trois modes sous lesquels nous apparaissent ces notions relatives à l'objet.

C'est pourquoi je fais allusion à l'un des points où dans Freud nous pouvons nous référer pour prouver, articuler la notion d'objet. Si vous vous reportez à ce chapitre des *Trois essais sur la sexualité*, vous y verrez quelque chose qui est déjà là depuis l'époque où ceci n'a été publié que par une sorte d'accident historique, Freud non seulement ne tenait pas à ce qu'on le publie, mais qui a été en somme publié contre sa volonté. Néanmoins nous trouvons la même formule à propos de l'objet dès cette première esquisse de sa psychologie. Freud insiste sur ceci, que toute façon pour l'homme de trouver l'objet est, et n'est jamais que la suite d'une tendance où il s'agit d'un objet perdu, d'un objet qu'il s'agit de retrouver. L'objet n'est pas considéré, comme dans la théorie moderne, comme étant pleinement satisfaisant, l'objet typique, l'objet par excellence, l'objet harmonieux, l'objet qui fonde l'homme dans une réalité adéquate, dans la réalité qui prouve la maturité, le fameux objet génital.

II est tout à fait frappant de voir qu'au moment où Freud fait la théorie de l'évolution instinctuelle telle qu'elle se dégage des premières expériences analytiques, il nous l'indique comme étant saisie par la voie d'une recherche de l'objet perdu.

Cet objet correspond à un certain stade avancé de la maturation des instincts, c'est l'objet retrouvé du premier sevrage, l'objet précisément qui a été d'abord le point attache des premières satisfactions de l'enfant, c'est un objet retrouver. Il est bien clair que la discordance instaurée par le seul fait que ce terme de la répétition - ce terme d'une nostalgie qui lie le sujet à l'objet perdu et à travers laquelle s'exerce tout l'effort de la recherche et qui marque la retrouvaille du signe d'une répétition impossible puisque précisément ce n'est pas le même objet, ça ne saurait l'être, la primauté de cette dialectique qui met au centre de la relation du sujet-objet une tension foncière qui fait que ce qui est recherché n'est pas recherché au même titre que ce qui sera trouvé, que c'est à travers la recherche d'une satisfaction passée et dépassée que le nouvel objet est recherché et trouvé et saisi ailleurs qu'au point où il est cherché - la foncière distance qui est introduite par l'élément essentiellement conflictuel qu'il y a dans toute recherche de objet, c'est la première forme sous laquelle dans Freud apparaît cette notion de la relation d'objet.

Je dirais que c'est à mal l'articuler dans les termes qui seraient philosophiquement élaborés, qu'il faudrait ici nous résoudre pour donner son plein accent à ce qu'ici je souligne - je ne le fais pas intentionnellement, je le réserve pour notre retour sur ce terme, pour ceux pour qui ces termes ont déjà un sens de par certaines connaissances philosophiques - toute la distance de la relation du sujet à l'objet dans Freud, par rapport à ce qui le précède dans une certaine conception de l'objet comme étant l'objet adéquat, comme étant l'objet attendu d'avance, coapté à la maturation du sujet.

Toute cette distance est déjà impliquée dans ce qui oppose une perspective platonicienne - celle qui fonde toute appréhension, toute reconnaissance sur la réminiscence d'un type en quelque sorte préformé - à une notion profondément différente, de toute la distance qu'il y a entre l'expérience moderne et l'expérience antique, celle qui est donnée dans Kierkegaard sous le registre de la répétition, cette répétition toujours cherchée, essentiellement jamais satisfaite en tant qu'elle est de par sa nature non point jamais réminiscence, mais toujours répétition comme telle, donc impossible à assouvir. C'est dans ce registre que se situe la notion de retrouver l'objet perdu dans Freud.

Nous retiendrons ce texte, il est essentiel qu'il suffise dans le premier rapport que Freud fait de la notion d'objet.

Bien entendu, c'est essentiellement sur une notion d'un rapport profondément conflictuel du sujet avec son monde, que les choses se posent et se précisent.

Comment en serait-il autrement puisque déjà à cette époque c'est essentiellement de l'opposition entre principe de réalité et principe de plaisir qu'il s'agit ? Que si principe de réalité et principe de plaisir ne sont pas détachables l'un de l'autre, je dirais plus, s'impliquent et s'incluent l'un à l'autre dans un rapport dialectique - si bien que comme Freud l'a toujours institué, le principe de réalité n'est constitué que par ce qui est imposé pour sa satisfaction au principe de plaisir, il n'en est en quelque sorte que le prolongement - si inversement le principe de réalité implique dans sa dynamique et dans sa recherche fondamentale la tension fondamentale du principe du plaisir, il n'en reste pas moins qu'entre les deux - et c'est l'essentiel de ce qu'apporte la théorie freudienne - il y a une béance qu'il n'y aurait pas lieu de distinguer s'ils étaient l'un simplement à la suite de l'autre, que le principe du plaisir tend à se réaliser en formation profondément irréaliste, que le principe de réalité implique l'existence d'une organisation, d'une structuration autonome différente et qui comporte que ce qu'elle saisit peut être justement quelque. chose de fondamentalement différent de ce qui est désiré.

C'est dans ce rapport qui lui-même introduit dans sa dialectique même du sujet et de l'objet un autre terme, un terme qui est ici posé comme irréductible, de même que l'objet tout à l'heure était quelque chose qui était fondé dans ses exigences primordiales comme quelque chose qui est toujours voué à un retour, et par là même voué à un retour impossible, de même dans l'opposition principe de réalité et principe du plaisir, nous avons la notion d'une opposition foncière entre la réalité et ce qui est recherché par la tendance.

En d'autres termes la notion que la satisfaction du principe du plaisir, en tant qu'elle est toujours latente, sous-jacente à tout exercice de la création du

monde, est quelque chose qui toujours plus ou moins tend à se réaliser dans une forme plus ou moins hallucinée, que la possibilité fondamentale de cette organisation qui est celle sous-jacente au moi, celle de la tendance du sujet comme tel est de se satisfaire dans une réalisation irréelle, dans une réalisation hallucinatoire, voilà l'autre terme sur lequel Freud met puissamment 1'accent, et ceci dès la *Science des rêves*, dès la ***Traumdeutung*** dès la première formulation pleine et articulée de l'opposition du principe de réalité et du principe du plaisir.

Ces deux positions ne sont pas comme telles articulées l'une avec l'autre. C'est précisément du fait qu'elles se présentent dans Freud comme distinctes que ceci est bien marqué que ce n'est pas autour de la relation du sujet à l'objet que se centre le développement. Chacun de ces deux termes trouve sa place en des points différents de la dialectique freudienne pour la simple raison qu'en aucun cas la relation sujet-objet n'est centrale, elle n'apparaît que d'une façon qui peut apparaître comme se soutenant d'une façon directe et sans béance.

C'est dans cette relation d'ambivalence, ou dans celle d'un type de relations qui sont appelées depuis prégénitales, qui sont les relations voir- être vu, attaquer-être attaqué, passif-actif, que le sujet vit ces relations qui toujours plus ou moins implicitement, d'une façon plus ou moins manifeste, implique son identification au partenaire de cette relation, c'est à savoir que ces relations sont vécues dans une réciprocité - le terme est valable ici d'ambivalence de la position du sujet et du partenaire.

Ici s'introduit cette relation entre le sujet et l'objet qui elle, est non seulement directe, sans béance, mais qui est littéralement équivalence de l'un à l'autre et c'est celle-là qui a pu donner le prétexte à la mise au premier plan de la relation d'objet comme telle.

Mais qu'allons-nous voir ? Cette relation qui en elle-même déjà annonce, précise, mérite le terme de relation en miroir qui est celle de la réciprocité entre le sujet et l'objet, ce quelque chose qui pose en lui-même déjà tellement de questions que c'est pour essayer de les résoudre que moi-même j'ai introduit dans la théorie analytique cette notion de stade du miroir - qui est bien loin d'être purement et simplement cette connotation d'un phénomène dans le développement de l'enfant, c'est-à-dire du moment où l'enfant reconnaît sa propre image, à savoir c'est que tout ce qu'il apprend dans cette captivation par sa propre image est tout précisément de la distance qu'il y a de ses tensions internes à celles-la même qui sont évoquées dans ce rapport à la réalisation, à l'identification à cette image - c'est là pourtant quelque chose qui a servi de thème, de point central à la mise au premier plan de cette relation sujet-objet comme étant, si on peut dire l'échelle phénoménale à laquelle pouvait être rapporté d'une façon satisfaisante et valable ce qui jusque là s'était présenté dans des termes, non seulement pluralistes, mais à proprement parler conflictuels, comme introduisant un rapport essentiellement dialectique entre les différents termes. A ceci qu'on a cru pouvoir - et un des premiers à y avoir mis l'accent, mais non pas si tôt qu'on le croit, est Abraham - essayer de recentrer tout ce qui

est introduit jusque là dans l'évolution du sujet d'une façon qui est toujours vue par reconstruction d'une façon rétroactive à partir d'une expérience centrale qui est celle de la tension conflictuelle entre conscient et inconscient, de la tension conflictuelle créée par ce fait fondamental que ce qui est cherché par la tendance est obscur, que ce que la conscience en reconnaît est d'abord et avant tout méconnaissance, que ce n'est pas dans la voie de la conscience que le sujet se reconnaît. Il y a autre chose est à un au-delà, et cet au-delà pose du même coup et par là même la question de sa structure, de son principe et de son sens, étant fondamentalement méconnu par le sujet, hors de portée de sa connaissance.

Ceci est abandonné par l'initiative même d'un certain nombre, d'abord de personnalités, puis de courants significatifs à l'intérieur de l'analyse en fonction d'un objet dont le point terminal n'est pas le point dont nous partons.

Nous partons en arrière pour comprendre comment est atteint ce point terminal, qui d'ailleurs n'est jamais observé, cet objet idéal qui est littéralement impensable. Il est au contraire conçu comme une sorte de point de mire, de point d'aboutissement auquel vont concourir toute une série d'expériences, d'éléments, de notions partielles de l'objet à partir d'une certaine époque, et tout spécialement à partir du moment où Abraham en 1924 le formule dans sa théorie du développement de la libido[70], et qui fonde pour beaucoup la loi même de l'analyse, de tout ce qui s'y passe.

Le système de coordonnées à l'intérieur desquelles se situe toute l'expérience analytique, est celui du point d'achèvement de ce fameux objet idéal, terminal, parfait, adéquat, de celui qui est proposé dans l'analyse comme étant celui qui marque par lui-même le but atteint, la normalisation si l'on peut dire, terme qui déjà à lui tout seul introduit un monde de catégories bien étranger à ce point de départ de l'analyse, la normalisation du sujet.

Pour vous illustrer ceci, je crois ne pas pouvoir mieux faire que vous indiquer que de la formulation même, et du même coup de l'aveu de ceux qui sont engagés dans cette voie - c'est assurément là quelque chose qui se formule dans les termes très précis - ce qui est considéré comme le progrès de l'expérience analytique c'est d'avoir mis au premier plan les rapports du sujet à son environnement.

Cet accent mis sur l'environnement, cette réduction que donne toute expérience analytique a quelque chose qui est une sorte de retour à la position bel et bien objectivante qui pose au premier plan l'existence d'un certain individu et d'une relation plus ou moins adéquate, plus ou moins adaptée à son environnement, c'est quelque chose qui, de la page 761 à la page 773 de l'ouvrage collectif dont nous parlions[71], est articulé dans ces termes.

Après avoir bien marqué que c'est l'accent mis sur les rapports du sujet à son environnement dont il s'agit dans le progrès de l'analyse, nous apprenons incidemment que ceci est particulièrement significatif dans l'observation du petit



[70] Abraham. K, *Esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux*, 1924, in Oeuvres complètes, T. III ; p.255 – 313, Payot.

[71] op. cit. page 2.

Hans. Dans l'observation du petit Hans, les parents apparaissent nous dit-on, sans personnalité propre.

Nous ne sommes pas forcés de souscrire à cette opinion, mais l'important est ce qui va suivre : ceci tient à ce que nous étions «*avant la guerre de 1914, à l'époque où la société occidentale, sûre d'elle-même, ne se posait pas de questions sur sa propre pérennité. Au contraire depuis 1926 l'accent est mis sur l'angoisse et l'interaction de l'organisme et de l'environnement, c'est aussi que les assises de la Société ont été ébranlées, l'angoisse d'un monde changeant est vécue chaque jour, les individus se reconnaissent différents. C'est l'époque même où la physique se cherche, où relativisme, incertitudes, probabilisme semblent ôter à la pensée objective sa confiance en elle-même.* »[72]

Cette référence à la Physique moderne comme le fondement d'un nouveau rationalisme me paraît devoir se passer de commentaire. Ce qui est important c'est simplement qu'il y a là quelque chose qui est curieusement avoué d'une façon indirecte, c'est que la psychanalyse est envisagée comme une sorte de remède social, puisque c'est cela qu'on met au premier plan comme caractéristique de l'élément moteur de son progrès.

Il n'y a pas besoin de savoir si ceci est ou non fondé, ce sont des choses qui nous paraissent de peu de poids, c'est simplement le contexte des choses qui sont admises là avec une très grande légèreté qui en lui-même peut nous être d'une certaine utilité. Ceci n'est pas unique, car le propre de cet ouvrage collectif communiquant à l'intérieur de lui-même d'une façon bien plus, semble-t-il, faite d'une sorte de curieuse homogénéisation que d'une articulation à proprement parler, c'est celui aussi qui dans le premier article auquel j'ai fait allusion tout à l'heure marque d'une façon délibérée, par la notion vraiment formulée qu'en fin de compte, ce qui nous donnera la conception générale nécessaire à la compréhension actuelle de la structure d'une personnalité, c'est l'angle de vision que l'on dit être le plus pratique et le plus prosaïque qui soit, celui des relations sociales du malade, (souligné par l'auteur).

Je passe sur d'autres termes qui, à propos de la nature de l'aveu, nous disent que l'on conçoit, que l'on puisse voir comme mouvante, artificielle, une telle conception de l'analyse. Mais ceci ne dépend-il pas du fait que l'objet même d'une telle discipline ait, ce que personne ne songe à contester, marqué des variations dans le temps ?

C'est en effet une explication pour le caractère tant soit peu foudroyant des différents modes d'approche donnés dans cette ligne, mais ce n'est peut-être pas une explication qui doit entièrement nous satisfaire, je ne vois pas quels sont les objets d'aucune discipline qui ne soient pas également sujets à des variations dans le temps.

Sur la relation du sujet au monde nous verrons affirmé et accentué une sorte de parallélisme entre l'état de maturation plus ou moins assuré des activités



[72] op. cité page 2.

instinctuelles et la structure du moi chez un sujet à un moment donné. Pour tout dire, à partir d'un certain moment cette structure du moi est considérée comme la doublure, et très exactement en fin de compte comme le représentant de l'état de maturation des activités instinctuelles. Il n'y a plus aucune différence, ni sur le plan dynamique, ni sur le plan génétique entre les différentes étapes du progrès du moi et les différentes étapes de la progression instinctuelle.

Ce sont des termes qui peuvent à certains d'entre vous ne pas paraître en eux-mêmes très essentiellement critiquables, peu importe, la question n'est pas là, nous verrons dans quelle mesure nous pourrons ou non les retenir. La conséquence en est leur instauration au centre de l'analyse d'une façon tout à fait précise qui se présente comme une topologie : il y a les prégénitaux et les génitaux. Les prégénitaux sont des individus faibles, et la cohérence de leur moi «*dépend étroitement de la persistance de certaines relations objectales avec un objet significatif* ».[1]

Ceci est écrit et articulé. Ici nous pouvons commencer à poser des questions. Nous verrons peut-être tout à l'heure au passage, à lire les mêmes textes, où peut aller la notion de ce *significatif* non expliqué. C'est à savoir le manque absolu de différenciation, de discernement dans ce significatif. La notion technique que ceci implique est la mise en jeu, et du même coup la mise en valeur à l'intérieur de la relation analytique, des relations prégénitales, celles qui caractérisent le rapport de ce prégénital avec son monde dont on nous dit que ces relations à leur objet sont caractérisées par quelque déficit : «*la perte de ces relations, ou de leur objet, ce qui est synonyme puisque ici l'objet n'existe qu'en fonction de ses rapports avec le sujet, certains entraînant de graves désordres de l'activité du Moi, tels que phénomènes de dépersonnalisation, troubles psychotiques*. »[1]

Ici nous trouvons le point dans lequel est recherché le test du témoignage de cette fragilité profonde des relations du moi à son objet : «*le sujet s'efforce de maintenir ses relations d'objet à tout prix, en utilisant toutes sortes d'aménagements dans ce but - changement d'objet avec utilisation du déplacement ou de la symbolisation qui, par le choix d'un objet symbolique arbitrairement chargé de la même valeur affective que l'objet initial, lui permettra de ne pas se trouver privé de relation objectale* ». [73]

Pour cet objet sur lequel est déplacé la valeur affective de l'objet initial, le terme de Moi auxiliaire est pleinement justifié, et ceci explique que «*les génitaux au contraire possèdent un Moi qui ne voit pas sa force et l'exercice de ses fonctions dépendre de la possession d'un objet significatif. Alors que pour les premiers la perte d'une personne importante subjectivement parlant pour prendre l'exemple le plus simple, met en jeu leur individualité, pour eux cette perte, pour si douloureuse qu'elle soit, ne trouble en rien la solidité de leur personnalité. Ils ne sont pas dépendants d'une relation objectale. Cela ne veut pas dire qu'ils peuvent se passer aisément de toute relation objectale, ce qui d'ailleurs est pratiquement irréalisable, tant les relations d'objet sont multiples et variées, mais que simplement leur unité n'est pas à la merci de la perte d'un*



[73] op. cité, note 1, page 3.

contact avec un objet significatif. C'est là ce qui du point de vue du rapport entre le Moi et la relation d'objet les différencie radicalement des précédents ».[1]

"Si comme dans toute névrose une évolution normale semble avoir été stoppée par l'impossibilité où s'est trouvé le sujet de résoudre le dernier des conflits structurants de l'enfance, celui dont la liquidation parfaite, si l'on peut s'exprimer ainsi, aboutit à cette adaptation si heureuse au monde que l'on nomme la relation d'objet génitale et qui donne à tout observateur le sentiment d'une personnalité harmonieuse et à l'analyse la perception immédiate d'une sorte de limpidité cristalline de l'esprit, ce qui est, je le répète, plus une limite qu'une réalité, cette difficulté de résolution de l'Oedipe bien souvent n'a pas tenu au seul problème qu'il posait ».[1]

Limpidité cristalline !... Nous voyons également où cet auteur avec la perfection de la relation objectale, peut nous porter, c'est encore à ceci

En ce qui concerne les pulsions, alors que les formes prégénitales «marquent ce besoin de possession incoercible, illimité, inconditionnel, comportant un aspect destructif, (dans les formes génitales), elles sont véritablement aimantes, et si le sujet ne s'y montre pas pour autant oblatif c'est-à-dire désintéressé, et si ses objets sont aussi foncièrement des objets narcissiques que dans le cas précédent, il est ici capable de compréhension, d'adaptation à la situation de l'autre. D'ailleurs la structure intime de ses relations objectales montre que la participation de l'objet à son propre plaisir à lui, est indispensable au bonheur du sujet. Les convenances, les désirs, les besoins de l'objet sont pris en considération au plus haut point ». [74]

Ceci suffit à nous montrer, à ouvrir un problème fort grave qui est celui de savoir ce qu'il importe de distinguer dans la maturation qui n'est ni une voie, ni une perspective, ni un plan sur lequel nous ne puissions pas en effet poser la question : qu'est-ce que signifie l'issue d'une enfance et d'une adolescence et d'une maturité normales ?

Mais la distinction essentielle entre l'établissement de la réalité avec tout ce qu'elle pose de problèmes d'adaptation à quelque chose qui résiste, à quelque chose qui se refuse, à quelque chose qui est complexe, à quelque chose qui implique en tout cas que la notion d'objectivité, comme l'expérience la plus élémentaire nous montre, que c'est une chose distincte de ce qui est visé dans ces textes mêmes sous la notion plus ou moins implicite et couverte par le terme différent d'objectalité, de plénitude de l'objet.

Cette confusion qu'il y a, est d'ailleurs articulée parce que le terme d'objectivité se trouve dans le texte comme étant caractéristique de cette forme de relation achevée.

Il y a une distance assurément entre ce qui est impliqué par une certaine construction du monde considérée comme plus ou moins satisfaisante à telle



[74] op. cité, note 1, page 3.

époque, en effet déterminée certainement hors de toute relativité historique, et d'autre part cette relation même à l'autre comme étant ici son registre affectif, voire sentimental, comme de la prise en considération des besoins, du bonheur, du plaisir de l'autre. Assurément ceci nous porte beaucoup plus loin puisqu'il s'agit de la constitution de l'autre en tant que tel, c'est-à-dire en tant qu'il parle, c'est-à-dire en tant qu'il est un sujet.

Nous aurons à revenir sur cela. C'est là quelque chose qu'il ne suffit pas de citer, même en formulant les remarques humoristiques qu'ils suggèrent suffisamment par eux-mêmes, sans pour autant avoir fait le progrès qui s'impose.

Cette conception extraordinairement primaire de la notion d'évolution instinctuelle dans l'analyse est quelque chose qui est loin d'être reçu universellement. Il est certain que la notion des textes comme ceux de Glover par exemple, vous fera retourner à une notion bien différente de l'exploration des relations d'objet, même nommées et bien définies comme telles. Vous verrez à aborder les textes de Glover[75], qu'essentiellement ce qui me parait caractériser les stades, les étapes de l'objet aux différentes époques du développement individuel, c'est l'objet conçu comme ayant une toute autre fonction.

L'analyse insiste à introduire de l'objet une notion fonctionnelle d'une nature bien différente de celle d'un pur et simple correspondant, d'une pure et simple coaptation de l'objet avec une certaine demande du sujet. L'objet a là un tout autre rôle, il est si l'on peu dire replacer sur fond d'angoisse. C'est pour autant que l'objet est instrument à masquer, à parer sur le fond fondamental d'angoisse qui caractérise aux différentes étapes du développement du sujet, le rapport du sujet au monde, qu'à chaque étape le sujet doit être caractérisé.

Ici je ne peux pas, à la fin de cet entretien d'aujourd'hui, ne pas ponctuer, illustrer d'un exemple quelconque qui donne son relief à ce que je vous apporte à propos de cette conception, vous faire remarquer que la conception classique fondamentale freudienne de la phobie n'est exactement pas autre chose que ceci.

Freud et tous ceux qui ont étudié la phobie avec lui et après lui, ne peuvent manquer de montrer qu'il n'y a aucun rapport direct de la «*prétendue peur* »qui colorerait de sa marque fondamentale cet objet en le constituant comme tel, comme un objet primitif. Il y a au contraire une distance considérable de la peur dont il s'agit et qui peut bien être dans certains cas, et qui peut bien aussi dans d'autres cas ne pas être une peur tout à fait primitive, et l'objet qui par rapport à elle est très essentiellement constitué pour la maintenir à distance, pour enfermer le sujet dans un certain cercle, dans un certain rempart ; à



[75] Divers textes de E. Glover parus dans l'International Journal of Psychoanalysis (I.f P.) avant 1957 dont : *Grades of ego différenciation*, I.J.P. 11 ; p. 1-11 ; 1930. *On the aetiology of drug addiction*, I.J.P. 13, p. 298-328, 1932. *The relation of perversions formation te the development of reality sense*; I.J.P. 14 ; p. 486-504, 1933.

l'intérieur duquel il se met à l'abri de ces peurs. L'objet, est essentiellement l'ici à l'issue d'un signal d'alarme. L'objet est avant tout un poste avancé contre une peur instituée qui lui donne son rôle, sa fonction à un moment, à un point déterminé d'une certaine crise du sujet qui n'est pas pour autant fondamentalement ni une crise typique, ni une crise évolutive.

Cette notion moderne si l'on peut dire, de la phobie, est quelque chose qui peut être plus ou moins légitimement affirmé. Nous aurons également à la critiquer, à l'origine de la notion d'objet telle qu'elle est promue dans les travaux et dans le mode de conduire l'analyse qui est caractéristique de la pensée et de la technique d'un Glover.

Qu'il s'agisse d'une angoisse qui est l'angoisse de castration nous dit- on, c'est quelque chose qui a été jusqu'à une époque récente peu contesté. Il est néanmoins remarquable que les choses en sont venues au point que le désir de reconstruction dans le sens génétique ait été jusqu'à cette tentative de nous faire déduire la construction même de l'objet paternel de quelque chose qui viendrait comme la suite, l'aboutissement, le fleurissement des constructions phobiques objectales primitives. Il y a un certain rapport paru sur la phobie et qui va exactement dans ce sens par une sorte de curieux renversement du chemin qui dans l'analyse nous avait en effet permis de remonter de la phobie à la notion d'un certain rapport avec l'angoisse, d'une fonction de protection que joue l'objet de la phobie par rapport à cette angoisse.

I1 n'est pas moins remarquable dans un autre registre, de voir ce que devient également la notion de fétiche et la notion de fétichisme. Je l'introduis également aujourd'hui pour vous montrer que le fétiche se trouve, si nous prenons la chose dans la perspective de la relation d'objet, remplir une fonction qui est bel et bien dans la théorie analytique articulée comme étant lui aussi une certaine protection contre l'angoisse et contre, chose curieuse, la même angoisse, c'est-à-dire l'angoisse de castration.

Il ne semble pas que ce soit par le même biais que le fétiche serait plus particulièrement relié à l'angoisse de castration pour autant qu'elle est liée à la perception de l'absence d'organe phallique chez le sujet féminin, et à la négation de cette absence. Qu'importe ! Vous ne pouvez pas ne pas voir qu'ici aussi l'objet a une certaine fonction de complémentation par rapport à quelque chose qui ici se présente comme un trou, voire comme un abîme dans la réalité, et que la question de savoir s'il y a rapport entre les deux, s'il y a quelque chose de commun entre cet objet phobique et ce fétiche se pose.

Mais à poser les questions dans ces termes, peut-être faut-il, sans nous refuser à aborder les problèmes à partir de la relation d'objet, trouver dans les phénomènes mêmes l'occasion, le départ d'une critique qui, même si nous soumettons à l'interrogation qui nous est posée concernant l'objet typique, l'objet idéal, l'objet fonctionnel, toutes les formes d'objet que vous pourrez supposer chez l'homme, nous amène à aborder en effet la question sous ce jour. Mais alors, à ne pas nous contenter d'explications uniformes pour des phénomènes différents, et à centrer par exemple notre question au départ sur ce qui fait la fonction essentiellement différente d'une phobie et d'un fétiche, pour autant qu'elles sont centrées l'une et l'autre sur le même fond d'angoisse fondamental

sur lequel l'une et l'autre seraient appelées comme une mesure de protection, comme une mesure de garantie de la part du sujet.

C'est bien là en effet que j'ai pris la résolution de prendre mon point de départ pour vous montrer de quel point nous partions dans notre expérience pour aboutir aux mêmes problèmes. Car il y a effectivement à poser, non plus d'une façon mythique, ni d'une façon abstraite, mais d'une façon directe telle que les objets nous sont proposés, à nous apercevoir qu'il ne suffit pas de parler de l'objet en général, ni d'un objet qui aurait, par je ne sais quelle vertu de communication magique, la fonction de régulariser les relations avec tous les autres objets. Comme si le fait d'être arrivé à être un génital suffisait à nous poser et à résoudre toutes les questions à savoir par exemple si ce que peut être pour un génital un objet qui ne me parait pas ne pas devoir être moins énigmatique du point de vue essentiellement biologique qui est ici mis au premier plan, qu'un des objets de l'expérience humaine courante, à savoir une pièce de monnaie, ne pose pas par elle-même la question de sa valeur objectale. Le fait que dans un certain registre nous la perdions en tant que moyen d'échange, ou tout autre espèce de prise en considération pour l'échange de n'importe quel élément de la vie humaine transposé dans sa valeur de marchandise ne nous introduit-il pas de mille façons la question de ce qui effectivement a été résolu par un terme très voisin, mais non pas synonyme de celui que nous venons d'introduire dans la notion de fétiche, dans la théorie marxiste, bref la notion d'objet, la notion aussi si vous le voulez, d'objet écran, et du même coup la fonction de cette constitution de la réalité si singulière sur laquelle dès le début Freud a apporté cette lumière véritablement saisissante et à laquelle nous

nous demandons pourquoi on ne continue pas à accorder sa valeur, la notion de souvenir-écran comme étant tout spécialement constituante du passé de chaque sujet comme tel ?

Toutes ces questions méritent d'être prises en effet par elles-mêmes et pour elles-mêmes, analysées dans leurs rapports réciproques, puisque c'est de ces rapports que peuvent ressurgir les distinctions de plan nécessaires qui nous permettront de définir d'une façon articulée pourquoi une phobie et un fétiche sont deux choses différentes, et s'il y a en effet quelque rapport avec l'usage général du mot fétiche dans l'usage particulier qu'on peut en faire à propos de la forme précise, et l'emploi précis qu'a ce terme pour désigner une perversion sexuelle.

C'est donc ainsi que nous introduirons le sujet de notre prochain entretien, il sera sur la phobie et le fétiche, et je crois que ce retour à ce qui est effectivement l'expérience, est la voie par laquelle nous pourrons restituer et redonner sa valeur véritable au terme de relation d'objet.

## 2 - LEÇON DU 28 NOVEMBRE 1956

J'ai fait cette semaine à votre intention, des lectures de ce qu'ont écrit les psychanalystes sur ce sujet qui sera le nôtre cette année, à savoir l'objet, et plus spécialement cet objet dont nous avons parlé la dernière fois, qui est l'objet génital.

L'objet génital, pour l'appeler par son nom, c'est la femme, alors pourquoi ne pas l'appeler par son nom ? De sorte que c'est en somme un certain nombre de lectures sur la sexualité féminine dont je me suis gratifié. Il serait plus important que ce soit vous qui les fassiez que moi, cela vous rendrait plus aisé à comprendre ce que je vais être amené à vous dire à ce sujet, et ensuite ces lectures sont fort instructives à d'autres points de vue encore, et principalement en celui-ci que, si l'on pense à la phrase bien connue de Renan : «*la bêtise humaine donne une idée de l'infini* », je dois ajouter que s'il avait vécu de nos jours il aurait ajouté : et les divagations théoriques des psychanalystes - non pas du tout que je sois en train de les assimiler à la bêtise - sont un ordre de ce qui peut donner une idée de l'infini, car en effet il est extrêmement frappant de voir à quelles difficultés extraordinaires les esprits des différents analystes sont soumis, après les énoncés eux-mêmes si abrupts, si étonnants de Freud.

Mais Freud toujours tout seul a apporté sur ce sujet - car c'est probablement à cela que se limitera la portée de ce que je vous dirai aujourd'hui - c'est qu'assurément s'il y a quelque chose qui doit au maximum contredire l'idée de cet objet que nous avons désigné tout à l'heure comme un objet harmonique, un objet achevant de par sa nature la relation du sujet à l'objet, s'il y a quelque chose qui doit le contredire, c'est je ne dirais pas même l'expérience analytique, car après tout l'expérience commune, les rapports de l'homme et de la femme, n'est pas une chose non problématique - si ce n'était pas une chose problématique il n'y aurait pas d'analyse du tout - mais les formulations précises de Freud sont ce qui apporte le plus la notion d'un pas, d'une béance, de quelque chose qui ne va pas. Cela ne veut pas dire que ça suffise à le définir, mais l'affirmation positive que ça ne va pas est dans Freud, elle est dans le *Malaise de la civilisation*, elle est dans la leçon des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*.

Ceci nous ramène donc à nous questionner sur l'objet. Je vous rappelle que l'oubli qui est fait communément de la notion d'objet n'est point si accentué dans le relief dont l'expérience et l'énoncé de la doctrine freudienne situent et définissent cet objet, objet qui d'abord se présente toujours dans une quête de l'objet perdu et de l'objet commettant toujours l'objet retrouver. Les deux s'opposent de la façon la plus catégorique à la notion de l'objet en tant qu'achevant, pour opposer la situation dans laquelle le sujet par rapport à l'objet est très précisément l'objet pris lui-même dans une quête, alors que c'est à la notion d'un sujet autonome qu'aboutit l'idée de l'objet achevant.

J'ai déjà également souligné la dernière fois cette notion de l'objet halluciné, de l'objet halluciné, de l'objet halluciné sur un fond de réalité angoissante, qui est une notion de l'objet tel qu'il surgit de l'exercice de ce que Freud appelle le système primaire

du désir, et tout opposée à cela dans la pratique analytique, la notion d'objet en fin de compte qui se réduit au réel. Il s'agit de retrouver le réel. L'objet se détache, non plus sur fond d'angoisse, mais sur fond de réalité commune si on peut dire, le terme de la recherche analytique étant de s'apercevoir qu'il n'y a pas de raison d'en avoir peur, autre terme qui n'est pas le même que celui d'angoisse. Et enfin le troisième terme dans lequel il nous apparaît à le voir et à le suivre dans Freud, c'est ce terme de la réciprocité imaginaire, à savoir que dans toute relation avec l'objet la place de termes en rapport est occupée simultanément par le sujet, que l'identification à l'objet est au fond de toute relation à l'objet.

A la vérité, ce dernier point n'est pas oublié, mais c'est évidemment celui auquel la pratique de la relation d'objet dans la technique analytique moderne s'attache le plus avec comme résultat ce que j'appellerai cet impérialisme de la signification. Puisque tu peux t'identifier à moi, puisque je peux m'identifier à toi, c'est assurément de nous deux le moi qui a meilleure adaptation à la réalité qui est le meilleur modèle. En fin de compte c'est à l'identification au moi de l'analyste que se ramènera dans une épure idéale le progrès de l'analyse.

A la vérité, je voudrais illustrer ceci pour y montrer l'extrême déviation qu'une telle partialité dans le maniement de la relation d'objet peut conditionner, en vous rappelant ceci par exemple, parce que ça a été plus particulièrement illustré par la pratique de la névrose obsessionnelle.

Si la névrose obsessionnelle est, comme le pensent la plupart de ceux qui sont ici, cette notion structurante quant à l'obsessionnel qui peut s'exprimer à peu près ainsi : qu'est-ce qu'un obsessionnel ? C'est en somme un acteur qui joue son rôle, assure un certain nombre d'un acte, comme s'il était mort, c'est une façon de se mettre à l'abri de la mort, ce jeu auquel il se livre en quelque sorte est un jeu vivant qui consiste à montrer qu'il est invulnérable. Pour ceci il s'exerça une sorte de donc tâche qui condition de toutes ces approches un autre lui, on le voit dans une sorte d'exhibition pour montrer jusqu'où il peut aller dans l'exercice. Il y a tous les caractères d'un jeu, y compris les caractères illusoires, jusqu'où peut aller ce petit autre qui n'est que son alter-ego, le double de lui-même, et ceci devant un Autre qui assiste au spectacle dans lequel il est lui-même spectateur, car tout son plaisir du jeu et sa possibilité résident là, mais par contre il ne sait pas quelle place il occupe, et c’est ce qu’il y a de inconscient chez lui. Ce qu'il fait il le fait à des fins d'alibi, cela il peut l'entrevoir, il se rend bien compte que le jeu ne se joue pas là où il est, et c'est pour cela que presque rien de ce qui se passe n'a pour lui de véritable importance, mais qu'il sache d'où il voit tout cela et en fin de compte qu'est-ce qui mène le jeu, assurément nous savons que c'est lui-même, mais nous pouvons faire aussi mille erreurs si nous ne savons pas où il est mené, ce jeu, d'où la notion d'objet, et d'objet significatif pour ce sujet.

Il serait tout à fait erroné de croire que c'est en termes quelconques de relation duelle que cet objet peut être désigné, bien sûr avec la notion de la relation d'objet telle qu'elle est élaborée chez l'auteur. Vous allez voir où cela mène, mais sans doute il est bien clair que dans cette situation très complexe,

la notion de l'objet n'est pas donnée immédiatement puisque ce n'est très précisément qu'en tant qu'il participe à un jeu illusoire que ce qui est à proprement parler l'objet, à savoir le jeu de rétorsion agressif, ce jeu de riche, ce jeu d'aller aussi près que possible de la mort, est en même temps d'être hors de la portée de tous les coups en tuant en quelque sorte à l'avance chez lui-même, et en mortifier si l'on peut dire le désir.

La notion d'objet là est infiniment complexe et mérite d'être accentuée à chaque instant pour que nous sachions au moins de quel objet nous parlons. Nous tâcherons de donner à cette notion d'objet un emploi uniforme qui permette pour nous dans notre vocabulaire, de nous y retrouver. C'est une notion, non pas qui se dérobe, mais qui se propose comme absolument difficile à cerner. Pour renforcer notre comparaison, il s'agit de démontrer une certaine chose qu'il a articulée pour cet autre spectateur il est sans le savoir, et à la place duquel il nous met à mesure que le transfert avance. Qu'est-ce que va faire l'analyste par cette notion de la relation d'objet ?

Je vous prie de reprendre l'analyse de la lecture des observations comme représentant le progrès de l'analyse d'un obsédé dans le cas dont je parle, chez l'auteur dont je parle[76]. Vous y verrez que la façon de manier la relation d'objet dans ce cas, consiste très exactement à faire quelque chose qui serait analogue de ce qui se passerait si assistant à une scène de cirque où l'un et l'autre s'administrent une série de paires de claques alternées, ceci consisterait à descendre dans l'arène et à s'efforcer d'avoir peur de recevoir des gifles. Au contraire c'est en vertu de son agressivité qu'il en donne et que la relation de l'entretien avec lui est une relation agressive. Là-dessus, M.Loyal arrive et dit : «*voyons tout ceci n'est pas raisonnable, lâchez, avalez donc votre bâton mutuellement, comme cela vous l'aurez à la bonne place, vous l'aurez intériorisé* ». Ceci est en effet une façon de résoudre la situation et de lui donner son issue. On peut l'accompagner d'une petite chanson, celle vraiment impérissable d'un nommé ..... qui était une sorte de génie.

On ne comprendra absolument jamais rien, ni à ce que j'appelle dans cette occasion le caractère en quelque sorte sacré, en quelque sorte d'exhibition d'office à laquelle on assisterait dans cette occasion, si noire apparut-elle, mais on ne comprendra pas non plus peut-être ce que veut dire à proprement parler la relation d'objet.

Apparaît en filigrane le caractère et l'arrière-fond profondément oral de la relation d'objet imaginaire qui en quelque sorte nous permet de voir aussi ce que peut avoir d'étroitement, de rigoureusement imaginaire une pratique qui ne peut pas échapper bien entendu aux lois de l'imaginaire, de cette relation duelle qu'il prend pour réelle, car en fin de compte ce qui est l'aboutissement de cette relation d'objet c'est le fantasme d'incorporation phallique.

Phallique pourquoi ? L'expérience ne suit pas la notion idéale que nous pouvons avoir de son accomplissement, elle se présente forcément en mettant d'autant plus en relief ses paradoxes, et vous le verrez, c'est aujourd'hui ce

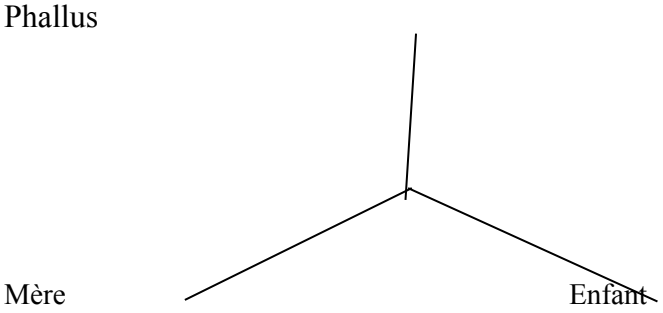


[76] M. Bouvet, *La relation d'objet*, La clinique psychanalytique, p. 11-121 ; op. cité p 2.

que j'introduis par le pas que j'essaye de vous faire faire, tout l'accomplissement que la relation duelle comme telle fait, à mesure qu'on s'en approche, surgir au premier plan comme un objet privilégié quelque chose qui est cet objet imaginaire qui s'appelle le phallus.

Toute la notion d'objet est impossible à mener, impossible à comprendre, impossible même à exercer si l'on n'y met pas comme un élément, je ne dis pas médiateur car ce serait faire un pas que nous n'avons pas fait encore ensemble, un tiers élément qui est un élément, le phallus pour tout dire, ce que je rappelle aujourd'hui au premier plan dans ce schéma qu'à la fin de l'année précédente je vous avais donné comme à la fois une conclusion à l'élément de l'analyse du signifiant à laquelle avait mené l'exploration de la psychose, mais qui était aussi une introduction en quelque sorte, le schéma inaugural de ce que cette année je vais vous proposer concernant la relation d'objet.

La relation imaginaire quelle qu'elle soit, est modulée sur un certain rapport qui lui est effectivement fondamental, qui est le rapport mère-enfant, bien entendu avec tout ce qu'il a en lui de problématique, et assurément bien fait pour donner l'idée qu'il s'agit là d'une relation réelle. En effet c'est là le point vers lequel se dirige actuellement toute l'analyse de la situation analytique qui essaye de se réduire dans les derniers termes à quelque chose qui peut être conçu comme le développement des relations mère-enfant avec ce qui s'en inscrit et ce qui dans la suite, dans la genèse porte les traces et les reflets de cette position initiale.




Il est impossible par l'examen d'un certain nombre de points de l'expérience analytique d'exercer, de donner son développement - même chez les auteurs qui en ont fait le fondement de toute la genèse analytique à proprement parler - de faire intervenir cet élément imaginaire sans qu'au centre de la notion de la relation d'objet quelque chose que nous pouvons appeler le phallicisme de l'expérience analytique ne se montre comme un point clé. Ceci est démontré par l'expérience, par l'évolution de la théorie analytique et en particulier par ce que j'essaierai de vous montrer au cours de cette conférence, à savoir les impasses qui résultent de toute tentative de réduction de ce phallicisme imaginaire à quelque donnée réelle que ce soit, par l'absence de la trinité des termes, symbolique, imaginaire et réel. On ne peut en fin de compte que chercher pour

retrouver l'origine de tout ce qui se passe, de toute la dialectique analytique, on ne peut que chercher à se référer au réel.

Pour donner un dernier trait et une dernière touche à ce but, cette façon dont est conduite la relation duelle dans une certaine orientation, une théorisation de l'expérience analytique, je ferai encore tout un rappel, car cela vaut la peine d'être noté, sur un point qui est précisément l'en-tête de l'ouvrage collectif dont je vous ai parlé[77]. Quand l'analyste entrant dans le jeu imaginaire de l'obsessionnel, insiste pour lui faire reconnaître son agressivité, c'est-à-dire lui faire situer l'analyste dans la relation duelle, dans la relation imaginaire, celle que j'appelais tout à l'heure celle des réciproques, nous avons dans le texte quelque chose qui donne comme un témoignage du refus, de la méconnaissance que le sujet a de la situation, le fait que par exemple le sujet ne veut jamais exprimer son agressivité et ne l'exprime que comme un léger agacement provoqué par la rigidité technique.

L'auteur avoue ainsi qu'il insiste et qu'il ramène le sujet perpétuellement à ce thème, comme si c'était là le thème central, significatif, et l'auteur ajoute d'une façon significative, «*car enfin tout le monde sait bien que l'agacement et l'ironie sont de la classe des manifestations agressives* », comme si c'était évident que l'agacement fût typique et caractéristique de la relation agressive comme telle - on sait que l'agression peut être provoquée par tout autre sentiment, et que par exemple un sentiment d'amour n'est pas du tout exclut comme étant au principe d'une réaction d'agression. Quant à qualifier comme étant de par sa nature agressive une réaction comme celle de l'ironie, cela ne me paraît pas compatible avec ce que tout le monde sait, à savoir que l'ironie n'est pas une réaction agressive, l'ironie est avant tout une façon de questionner, à un mode de question, s'il y a un élément agressif, c'est secondairement à la structure de l'élément de question qui il y a dans l'ironie**.**

Ceci vous montre à quelle réduction de plan aboutit une relation d'objet dont après tout je prends la résolution sous cette forme de ne plus jamais, à partir de maintenant ni autrement vous parler.

Par contre nous voilà amenés à la question : quels sont les rapports entre quiconque ? Et c'est la question à la fois première et fondamentale dont il nous faut bien partir parce qu'il nous faudra y revenir, c'est celle à laquelle nous aboutirons. Toute l'ambiguïté de la question soulevée autour de l'objet se résume à ceci : l'objet est-il ou non le réel ?

La notion de l'objet, son maniement à l'intérieur de l'analyse doit-il ou non - mais nous y arrivons à la fois par la voie de notre vocabulaire élaboré dont nous nous servons ici, symbolique, imaginaire et réel, et aussi bien par l'intuition la plus immédiate de ce que cela peut en fin de compte représenter pour vous spontanément à la lecture de ce que d'emblée la chose représente



[77] La psychanalyse d'aujourd'hui, op. cité p. 2.

pour vous quand on vous en parle - l'objet est-il oui ou non le réel. Quand on parle de la relation d'objet, parle-t-on purement et simplement de l'accès au réel, cet accès qui doit être la terminaison de l'analyse ? Ce qui est trouvé dans le réel, est-ce l'objet ?

Ceci vaut la peine qu'on se le demande, car après tout sans même aller au cœur de la problématique du phallicisme, de celle que j'introduis aujourd'hui, c'est-à-dire sans nous apercevoir d'un point vraiment saillant de l'expérience analytique par lequel un objet majeur autour duquel tourne la dialectique du développement individuel, comme aussi bien toute la dialectique d'une analyse, c'est-à-dire un objet qui est pris comme tel, car nous verrons plus en détail qu'il ne faut pas confondre phallus et pénis. S'il a fallu faire la distinction, si autour des années 1920-1930 la notion du phallicisme et de la période phallique s'est ordonnée autour d'un immense interloque qui a occupé toute la communauté analytique, c'est pour distinguer le pénis en tant qu'organe réel avec des fonctions que nous pouvons définir par certaines coordonnées réelles et le phallus dans sa fonction imaginaire.

N'y aurait-il que cela, cela vaut la peine que nous nous demandions ce que la notion d'objet veut dire. Car on ne peut pas dire que cet objet ne soit pas dans la dialectique analytique un objet prévalent et un objet dont l'individu a l'idée comme telle, dont l'isolement pour n'avoir jamais été formulé comme étant à proprement parler et uniquement concevable sur le plan de l'imaginaire n'en représente pas moins, depuis ce que Freud en a apporté à une certaine date et ce qu'a répondu tel ou tel et en particulier Jones, comment la notion de phallicisme implique de dégagement de cette catégorie de l'imaginaire. C'est ce que vous verrez surgir à toutes les lignes.

Mais avant même d'y entrer, posons-nous la question de ce que veut dire la relation, la position réciproque de l'objet et du réel.

Il y a plus d'une façon d'aborder cette question, car dès que nous l'abordons nous nous apercevons bien que le réel a plus d'un sens. Je pense que certains d'entre vous ne peuvent pas manquer de pousser un petit soupir d'aise : «*enfin il va nous parler du fameux réel qui était jusqu'à présent resté dans l'ombre* ». En effet nous n'avons pas à nous étonner que le réel soit quelque chose qui soit à la limite de notre expérience. C'est bien que ces conditions si artificielles, contrairement à ce qu'on nous dit - que c'est une situation si simple - c'est une position par rapport au réel qui est bien suffisamment expliquée par notre expérience, néanmoins nous ne pouvons faire que nous y référer quand nous théorisons. Il convient alors d'appréhender ce que nous voulons dire quand en théorisant nous invoquons le réel. Il est peu probable qu'au départ nous ayons tous de ceci la même notion, mais il est vraisemblable que nous pouvons tous accéder à certaine distinction, à certaine dissociation essentielle à apporter quant au maniement de ce terme de réel ou de réalité, si nous regardons de près quel usage en est fait.

Quand on parle du réel on peut viser plusieurs choses. D'abord l'ensemble de ce qui se passe effectivement, c'est la notion de réalité qui est impliquée dans le terme allemand qui a là l'avantage de discerner dans la réalité une

fonction que la langue française permet mal d'isoler, la **Wirklichkeit.** C'est ce qu'implique en soi toute possibilité d'effets, de **Wirkung,** de l'ensemble du mécanisme. Ici je ne ferai que quelques réflexions en passant pour montrer à quel point les psychanalystes restent prisonniers de cette catégorie extrêmement étrangère à tout ce à quoi leur pratique pourtant devrait pouvoir semble-t-il les introduire, je dirais d'aise, à l'endroit de cette notion même de la réalité.

S'il est concevable qu'un esprit de la tradition mécano-dynamiste, de la tradition qui remonte à la tentative du XVIIIème siècle de l'élaboration de l'homme-machine dans la science, s'il est concevable que d'une certaine perspective tout ce qui se passe au niveau de la vie mentale exige que nous le référions à quelque chose qui se propose comme matériel, en quoi ceci peut-il avoir le moindre intérêt pour un analyste en tant que le principe même de l'exercice de sa technique, de sa fonction joue dans une succession d'effets dont il est admis par hypothèse, s'il est analyste, qu'ils ont leur ordre propre et que c'est très exactement la perspective qu'il doit en prendre s'il suit Freud, s'il conçoit ce qui dirige tout l'esprit du système, c'est-à-dire une perspective énergétique ?

Laissez-moi illustrer ceci par une comparaison, pour vous faire bien comprendre la fascination de ce qu'on peut trouver dans la matière, le Stoff primitif de ce qui est mis en jeu par quelque chose de tellement fascinant pour l'esprit médical, qu'on croit dire quelque chose quand on l'affirme d'une façon gratuite que nous autres comme tous les autres médecins nous mettons à la base, au principe de tout ce qui s'exerce dans l'analyse, une réalité organique, quelque chose qui en fin de compte doit se trouver dans la réalité.

Freud l'a dit aussi simplement, il faut se reporter là où il l'a dit et voir quelle fonction ça a. Mais ceci reste au fond une espèce de besoin de réassurance qu'on voit les analystes, au cours de leurs textes, reprendre sans cesse comme on touche du bois. En fin de compte il est bien clair que nous ne mettons pas là en jeu autre chose que des mécanismes qui sont superficiels et que tout doit se référer au dernier terme, à quelque chose que nous saurons peut-être un jour, qui est la matière principale qui est à l'origine de tout ce qui se passe.

Laissez-moi faire une simple comparaison pour vous montrer l'espèce d'absurdité - ceci pour un analyste si tant est qu'il admette l'ordre dans lequel il se déplace, l'ordre d'effectivité, c'est cela la première notion de réalité. C'est à peu près comme si quelqu'un qui a à s'occuper d'une usine hydroélectrique qui est en plein milieu du courant d'un grand fleuve, le Rhin par exemple, prouvait que pour comprendre, pour parler de ce qui se passe dans cette machine - dans la machine s'accumule ce qui est au principe de l'accumulation d'une énergie quelconque, en l'occasion cette force électrique qui peut ensuite être distribuée et mise à la disposition des consommateurs - c'est très précisément quelque chose qui a le plus étroit rapport avec la machine avant tout, et que non seulement on ne dira rien de plus, mais qu'on ne dira littéralement rien du tout en rêvant au moment où le paysage était encore vierge, où les flots du Rhin coulaient d'abondance.

Mais dire qu'il y a quelque chose en quoi que ce soit qui nous avance de dire que l'énergie était en quelque sorte déjà là à l'état virtuel dans le courant du fleuve, c'est dire quelque chose qui ne veut à proprement parler rien dire.

Car l'énergie ne commence à nous intéresser dans cette occasion qu'à partir du moment où elle est accumulée, et elle n'est accumulée qu'à partir du moment où les machines se sont mises à s'exercer d'une certaine façon, sans doute animées par une chose qui est une sorte de propulsion définitive qui vient du courant du fleuve. Mais la référence au courant du fleuve comme étant l'ordre primitif de cette énergie ne peut venir précisément qu'à l'idée de quelqu'un qui serait entièrement fou, et à une notion à proprement parler de l'ordre du *mana* concernant cette chose d'un ordre bien différent qu'est l'énergie, et même qu'est la force, et qui voudrait à toute force retrouver la permanence de ce qui est à la fin accumulé comme l'élément de **Wirkung**, de **Wirklichkeit** possible avec quelque chose qui serait là en quelque sorte de toute éternité.

En d'autres termes cette sorte de besoin que nous avons de penser, de confondre le **Stoff** ou la matière primitive ou l'impulsion ou le flux ou la tendance avec ce qui est réellement en jeu dans l'exercice de la réalité analytique, est quelque chose qui ne représente rien d'autre qu'une méconnaissance de la **Wirklichkeit** symbolique**.** C'est à savoir que c'est justement dans le conflit, dans la dialectique, dans l'organisation et la structuration d'éléments qui se composent, qui s'édifient que cette composition et cette édification donnent à ce dont il s'agit une toute autre portée énergétique. C'est méconnaître la réalité propre dans laquelle nous nous déplaçons que de conserver ce besoin de parler de la réalité dernière comme si elle était ailleurs que dans cet exercice même.

Il y a un autre usage de la notion de réalité qui est fait dans l'analyse, celui-la beaucoup plus important n'a rien à faire avec cette référence que je peux vraiment qualifier dans cette occasion de superstitieuse, qui est une sorte de séquelle, de postulat dit organiciste qui ne peut littéralement dans la perspective analytique avoir aucun sens. Je vous montrerai qu'il n'a plus aucun sens dans cet ordre là où Freud apparemment en fait état.

L'autre question, dans la relation d'objet, de la réalité, est celle qui est mise en jeu dans le double principe, principe de plaisir et principe de réalité. Il s'agit là de quelque chose de tout à fait différent car il est bien clair que le principe de plaisir n'est pas quelque chose qui s'exerce d'une façon moins réelle - je pense même que l'analyse est faite pour démontrer le contraire. Ici l'usage du terme de réalité est tout autre. Il y a quelque chose d'assez frappant, c'est que cet usage qui s'est révélé au départ si fécond, qui a permis les termes de système primaire et de système secondaire dans l'ordre du psychisme, à mesure qu'avançait le progrès de l'analyse s'est révélé plus problématique, mais d'une façon en quelque sorte très fuyante.

Pour s'apercevoir de la distance parcourue entre le premier usage qui a été fait de l'opposition de ces deux principes et le point où nous en arrivons maintenant avec un certain glissement, il faut presque se référer à ce qui arrive de temps en temps : l'enfant qui dit que le roi est tout nu est-il un benêt, est-il un génie, est-il un luron, est-il un féroce ? Personne n'en saura jamais rien. C'est assurément quelqu'un d'assez libérateur de toute façon, et il arrive des choses comme cela, des analystes reviennent à une espèce d'intuition primitive que tout ce qu'on était en train de dire jusque là n'expliquait rien.

C'est ce qui est arrivé à D.W. Winnicott, il a fait un petit article pour parler de ce qu'il appelle le « *transitional object* »[78]. Pensons transition d'objet ou phénomène transitionnel. Il fait simplement remarquer qu'à mesure que nous nous intéressons plus à la fonction de la mère comme étant absolument primordiale, décisive dans l'appréhension de la réalité par l'enfant, c'est-à-dire à mesure que nous avons substitué à l'opposition dialectique et impersonnelle des deux principes, le principe de réalité et le principe de plaisir, quelque chose à quoi nous avons donné des acteurs, des sujets - sans doute sont-ce des sujets bien idéaux sans doute sont-ce des acteurs qui ressemblent beaucoup plus à une sorte de figuration ou de guignol imaginaire, mais c'est là que nous en sommes venus - ce principe du plaisir nous l'avons identifié avec une certaine relation d'objet, à savoir le sein maternel, ce principe de réalité nous l'avons identifié avec le fait que l'enfant doit apprendre à s'en passer.

Très justement Monsieur Winnicott fait remarquer qu'en fin de compte si tout se passe bien - car il est important que tout se passe bien, nous en sommes à faire dériver tout ce qui va mal dans une anomalie primordiale, dans la frustration, le terme de frustration devenant dans notre dialectique le terme clé - Winnicott fait remarquer qu'en somme tout va se passer comme si au départ, pour que les choses se passent bien, à savoir pour que l'enfant ne soit pas traumatisé, il fallait que la mère opère en étant toujours là au moment qu'il faut, c'est-à-dire précisément en venant placer à l'endroit, au moment de l'hallucination délirante, l'objet réel qui le comble. II n'y a donc au départ aucune espèce de distinction dans la relation mère-enfant idéale entre l'hallucination surgie par principe de la notion que nous avons du système primaire, l'hallucination surgie du sein maternel, et l'accomplissement réel, la rencontre de l'objet réel dont il s'agit.

Il n'y a donc au départ, si tout se passe bien, aucun moyen pour l'enfant de distinguer ce qui est de l'ordre de la satisfaction fondée sur l'hallucination qui est celle qui est liée à l'exercice et au fonctionnement du système primaire, et l'appréhension du réel qui le comble et le satisfait effectivement. Tout ce dont il va s'agir, c'est que progressivement la mère apprenne à l'enfant à subir ces frustrations, du même coup à percevoir sous la forme d'une certaine tension inaugurale la différence qu'il y a entre la réalité et l'illusion, et la différence ne peut s'exercer que par la voie d'un désillusionnement, c'est-à-dire que de temps en temps ne coïncide pas la réalité avec l'hallucination surgie du désir.

Winnicott fait simplement remarquer que le fait premier c'est qu'il est strictement inconcevable à l'intérieur d'une telle dialectique ceci : comment quoi que ce soit pourrait s'élaborer qui aille plus loin que la notion d'un objet strictement correspondant au désir primaire, et que l'extrême diversité des objets, tant instrumentaux que fantasmatiques, qui interviennent dans le développement du champ du désir humain sont strictement impensables dans une telle dialectique à partir du moment où on l'incarne en deux acteurs réels, la mère et l'enfant.



[78] Winnicott D. W, *Transitional objects and transitional phenomena*, I.J.P. 34, p.89-97, 1953.

La deuxième chose est un fait strictement. d'expérience. C'est que même chez le plus petit enfant, nous voyons apparaître ces objets qu'il appelle transitionnels dont nous ne pouvons dire de quel côté ils se situent dans cette dialectique, cette dialectique réduite, cette dialectique incarnée de l'hallucination et de l'objet réel. C'est à savoir ce qu'il appelle les objets transitionnels. Nommément pour les illustrer, tous ces objets du jeu de l'enfant, les jouets à proprement parler - l'enfant n'a pas besoin qu'on lui en donne pour qu'il en fasse avec tout ce qui lui tombe sous la main - ce sont les objets transitionnels à propos desquels il n'y a pas de question à poser s'ils sont plus subjectifs ou plus objectifs, ils sont d'une autre nature dont Winnicott ne franchit pas la limite.

Pour les nommer, nous les appellerons tout simplement imaginaires. Nous serons tout de suite tellement bien dans l'imaginaire que nous voyons à travers les travaux certainement très hésitants, très plein de détours, très plein de confusion aussi des auteurs, nous voyons que c'est quand même toujours à ces objets que sont ramenés les auteurs qui par exemple cherchent à s'expliquer l'origine d'un fait comme l'existence du fétiche, du fétiche sexuel, comment ils sont amenés à faire autant qu'ils le peuvent, à voir quels sont les points communs qu'il y a avec le fétiche - qui vient occuper le premier plan des exigences objectales pour la satisfaction majeure qu'il peut y avoir pour un sujet, à savoir la satisfaction sexuelle. Ils sont amenés à chercher, à épier chez l'enfant le maniement un tant soit peu privilégié d'un menu objet, d'un mouchoir dérobé à sa mère, d'un coin de drap de lit, de quelque part accidentelle de la réalité mise à la portée de la prise de l'enfant, et qui apparaît dans cette période qui, pour être appelée ici transitionnelle, ne constitue pas une période intermédiaire mais une période permanente du développement de l'enfant, ils sont amenés là à presque les confondre sans se demander la distance qu'il peut y avoir entre l'érotisation de cet objet et la première apparition de cet objet en tant qu'imaginaire.

Ici ce que nous voyons c'est ce qui est oublié dans une telle dialectique, oubli qui bien entendu oblige à ces formes de supplémentation sur lesquelles je mets l'accent à propos de l'article de Winnicott, ce qui est oublié, c'est qu'un ressort des plus essentiel de toute l'expérience analytique, et ceci depuis le début, c'est la notion du manque de l'objet, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Et je vous rappelle que les choses sont allées dans un certain sens, que jamais dans notre exercice concret de la théorie analytique nous ne pouvons nous passer d'une notion de manque de l'objet comme centrale, non pas comme d'un négatif, mais comme du ressort même de la relation du sujet au monde.

L'analyse commence dès son départ, l'analyse de la névrose commence par la notion - si paradoxale qu'on peut dire qu'elle n'est pas encore complètement élaborée - de la castration. Nous croyons que nous en parlons toujours, comme on en parlait au temps de Freud, c'est tout à fait une erreur, nous en parlons de moins en moins, nous avons tort d'ailleurs parce que ce dont nous parlons beaucoup plus c'est de la notion de frustration. Il y a encore un tiers terme dont on commence à parler, ou plus exactement dont nous verrons comment nécessairement la notion a été introduite, et dans quelle voie et par quelle exigence,

c'est la notion de privation. Ce ne sont pas du tout trois choses équivalentes. Pour les distinguer je voudrais vous faire quelques remarques qui sont simplement pour essayer d'abord de vous faire comprendre ce que c'est.

Bien entendu il faut commencer par ce qui nous est le plus familier de par l'usage, c'est-à-dire la notion de frustration.

Quelle différence y a-t-il entre une frustration et une privation ? Il faut bien partir de là puisqu'on en est à introduire la notion de privation et à dire que dans le psychisme ces deux notions sont éprouvées de la même façon. C'est quelque chose de très hardi, mais il est clair que la privation, nous aurons à nous y référer pour autant que si le phallicisme, à savoir l'exigence du phallus est, comme le dit Freud, le point majeur de tout le jeu imaginaire dans le progrès conflictuel qui est celui que décrit l'analyse du sujet, on ne peut parler - à propos de tout autre chose que de l'imaginaire, à savoir le réel - on ne peut parler dans son cas que de privation.

Ce n'est pas par là que l'exigence phallique s'exerce. Car une des choses qui apparaît des plus problématiques, c'est comment un être présenté comme une totalité peut se sentir privé de quelque chose que par définition il n'a pas ?

Nous dirons que la privation c'est essentiellement quelque chose qui, dans sa nature de manque, est un manque réel, c'est un trou.

La notion que nous avons de la frustration simplement en nous référant à l'usage qui est fait effectivement de ces notions quand nous en parlons, c'est la notion d'un dam. C'est une lésion, un dommage. Ce dommage tel que nous avons l'habitude de le voir s'exercer, la façon dont nous le faisons entrer en jeu dans notre dialectique, il ne s'agit jamais que d'un dam imaginaire. La frustration est par essence le domaine de la revendication, la dimension de quelque chose qui est désiré et qui n'est pas tenu, mais qui est désiré sans aucune référence à aucune possibilité, ni de satisfaction, ni d'acquisition. la frustration est par elle-même le domaine des exigences effrénées, le domaine des exigences sans loi. Le centre de la notion de frustration, en tant qu'elle est une des catégories du manque, est un dam imaginaire. C'est sur le plan imaginaire que se situe la frustration.

Il nous est peut-être plus facile à partir de ces deux remarques de nous apercevoir que la castration, dont je vous répète la nature, à savoir la nature essentielle de drame de la castration a été beaucoup plus abandonnée, délaissée qu'elle n'a été approfondie. I1 suffit, pour l'introduire pour nous, et de la façon la plus vive, de dire que c'est d'une façon absolument coordonnée à la notion de la loi primordiale, de ce qu'il y a de loi fondamentale dans l'interdiction de l'inceste et dans la structure de l'Oedipe, que la castration a été introduite par Freud, sans doute par quelque chose qui représente en fin de compte, si nous y pensons maintenant, le sens de ce qui a été d'abord énoncé par Freud.

Ceci a été fait par une espèce de saut mortel dans l'expérience. Qu'il ait mis quelque chose d'aussi paradoxal que la castration au centre de la crise décisive, de la crise formatrice, de la crise majeure qu'est l'Oedipe, c'est quelque chose dont nous ne pouvons que nous émerveiller après coup, car c'est

certainement merveilleux que nous ne songions qu'à ne pas en parler. La castration est quelque chose qui ne peut que se classer dans la catégorie de la dette symbolique.

La distance qu'il y a entre dette symbolique, dette imaginaire, et trou, absence réelle, est quelque chose qui nous permet de situer ces trois éléments, ces trois éléments que nous appellerons les trois termes de référence du manque de l'objet.

Ceci sans doute peut peut-être paraître à certains ne pas aller sans quelque réserve. Ils auront raison parce qu'en réalité il faut se tenir fortement à la notion centrale qu'il s'agit de catégories de manque de l'objet, pour que ceci soit valable. Je dis de manque de l'objet mais non pas d'objet, car si nous nous plaçons au niveau de l'objet nous allons pouvoir nous poser la question de qu'est-ce que l'objet qui manque dans ces trois cas ?

C'est au niveau de la castration que c'est tout de suite le plus clair, ce qui manque au niveau de la castration en tant qu'elle est constituée par la dette symbolique, le quelque chose qui sanctionne la loi, le quelque chose qui lui donne son support et son inverse, ce qui est la punition, il est tout à fait clair que dans notre expérience analytique ce n'est pas un objet réel. Il n'y a que dans la loi de Manou qu'on dit que celui qui aura couché avec sa mère se coupe les génitoires, et les tenant dans sa main s'en aille tout droit vers l'ouest jusqu'à ce que mort s'en suive, nous n'avons jusqu'à nouvel ordre observé ces choses que dans des cas excessivement rares qui n'ont rien à faire avec notre expérience, et qui nous paraissent mériter des explications qui restent d'ailleurs d'un bien autre ordre que celui des mécanismes structurants et normalisants ordinairement mis enjeu dans notre expérience. L'objet est imaginaire, la castration dont il s'agit est toujours un objet imaginaire. Ce qui nous a facilité à croire que la frustration était quelque chose qui devait nous permettre d'aller bien plus aisément au cœur des problèmes, c'est cette communauté qu'il y a entre le caractère imaginaire de l'objet de la castration et le fait que la frustration est un manque imaginaire de l'objet. Or il n'est pas du tout obligé que le manque et l'objet et même un troisième terme que nous allons appeler l'agent, soient du même niveau dans ces catégories. En fait l'objet de la castration est un objet imaginaire c'est ce qui doit nous faire poser la question de ce qu'est le phallus que l'on a mis tant de temps à identifier en tant que tel.

Par contre l'objet de la frustration est bel et bien, toute imaginaire que soit la frustration, dans sa nature un objet réel, c'est toujours de quelque chose de réel que pour l'enfant par exemple, que pour le sujet élu de notre dialectique de la frustration, c'est bel et bien un objet réel qui est en mal.

Ceci nous aidera parfaitement à nous apercevoir - ce qui est une évidence pour laquelle il faut un peu plus de maniement métaphysique des termes que l'on a l'habitude de le faire quand on se réfère précisément à ces critères de réalité dont nous parlions tout à l'heure - c'est qu'il est bien clair que l'objet de la privation, lui, n'est jamais qu'un objet symbolique. Ceci est tout à fait clair. Ce qui est de l'ordre de la privation, ce qui n'est pas à sa place ou justement, ce qui ne l'est pas du point de vue du réel, ça ne veut absolument rien dire. Tout ce qui est réel est toujours et obligatoirement à sa place, même

quand on le dérange. Le réel a pour propriété d'abord de porter sa place à la semelle de ses souliers, vous pouvez bouleverser tant que vous voudrez le réel, il n'en reste pas moins que nos corps seront après leur explosion encore à leur place, à leur place de morceaux. l'absence de quelque chose dans le réel est une chose purement, symbolique ; c'est-à-dire pour autant que nous définissions par la loi que ça devrait être là, c'est qu'un objet manque à sa place. Pensez comme référence qu'il n'y en a pas de meilleure que celle de penser à ce qui se passe quand vous demandez un livre dans une bibliothèque, on vous dit qu'il manque à sa place, il peut être juste à côté, il n'en reste pas moins qu'en principe il manque à sa place, il est par principe invisible, cela ne veut pas dire que le bibliothécaire vit dans un monde entièrement symbolique. Quand nous parlons de privation, il s'agit d'objets symboliques et de rien d'autre.

Ceci peut paraître un peu abstrait, mais vous verrez combien cela nous servira dans la suite pour détecter ces sortes de tours de passe-passe grâce à quoi on donne des solutions qui n'en sont pas à des problèmes qui sont de faux problèmes. Autrement dit, grâce à quoi dans la suite, dans la dialectique de ce qui se discute pour arriver à rompre avec ce qui paraît intolérable, qui est l'évolution complètement différente de ce qu'on appelle la sexualité dans les termes analytiques chez l'homme et chez la femme, les efforts désespérés pour ramener les deux termes à un seul principe alors que peut-être dès le départ il y a quelque chose qui permet d'expliquer et de concevoir d'une façon très simple et très claire pourquoi leurs évolutions seront très différentes.

Je veux simplement y ajouter quelque chose qui va trouver également sa portée, c'est la notion d'un agent. Je sais qu'ici je fais un saut qui nécessiterait que j'en revienne à la triade imaginaire de la mère, de l'enfant et du phallus, mais je n'ai pas le temps de le faire, je veux simplement compléter le tableau.

L'agent, lui aussi va jouer son rôle dans ce manque de l'objet, car pour la frustration nous avons la notion prééminente que c'est la mère qui joue le rôle. Qu'est-ce que l'agent de la frustration ? Est-il symbolique, imaginaire ou réel ? Qu'est-ce que l'agent de la privation ? C'est-à-dire en fin de compte est-ce quelque chose qui n'a aucune espèce d'existence réelle comme je l'ai fait remarquer tout à l'heure ? Voilà des questions qui méritent tout au moins qu'on les pose.

Je vais laisser à la fin de cette séance ouverte cette question, car s'il est bien clair que la réponse pourrait peut-être ici s'amorcer, voire se déduire d'une façon tout à fait formelle, elle ne saurait en aucun cas au point où nous en sommes, être satisfaisante parce que précisément la notion de l'agent est quelque chose qui sort tout à fait du cadre de ce à quoi nous nous sommes limités aujourd'hui, à savoir d'une première question comportant les rapports de l'objet et du réel. L'agent est manifestement ici quelque chose qui est d'un autre ordre. Néanmoins vous voyez que la question de la qualification de l'agent à ces trois niveaux est une question qui manifestement est suggérée par le commencement de la construction du phallus.

## 3 - LEÇON DU 5 DECEMBRE 1956

Mesdames, Messieurs, vous avez entendu hier soir un sujet sur l'image du corps[79]. Les circonstances ont voulu que sur certaines d'entre elles je n'ai pas dit autre chose que l'affirmation générale du bien que j'en pensais, et si j'avais dû en parler c'eût été pour le situer par rapport à ce que nous faisons ici, c'est-à-dire en somme pour faire de l'enseignement. C'est une chose à laquelle je répugne dans un contexte de travail scientifique qui est vraiment d'une toute autre nature, et je ne suis pas fâché de n'avoir pas eu à en parler.

Mais enfin, pour partir de cette image du corps comme elle nous a été présentée hier soir, je pense que pour la situer par rapport à ce que nous faisons, vous savez tous suffisamment cette chose évidente au premier chef qu'elle n'est pas un objet. On y a parlé d'objet pour tenter de définir les stades, et en effet la notion d'objet est importante, mais non seulement cette image du corps telle que vous l'avez vue présentée hier soir n'est pas un objet, mais je dirais que ce qui permettra le mieux de la situer à l'encontre d'autres formations imaginaires, c'est qu'elle ne saurait elle-même devenir un objet.

C'est une très simple remarque qui n'a été faite directement par personne, si ce n'est d'une façon en quelque sorte indirecte. Car si nous avons affaire, dans l'expérience analytique, à des objets à propos desquels nous pouvons nous poser la question de leur nature imaginaire - je n'ai pas dit qu'ils l'étaient, je dis que c'est justement la question que nous nous posons ici - si c'est le point central d'où nous nous plaçons pour introduire au niveau de la clinique ce qui nous intéresse dans la notion de l'objet, cela ne veut pas dire non plus que c'est un point où nous nous tenons - à savoir que nous partons de l'hypothèse de l'objet imaginaire - nous en partons même si peu que c'est la question que nous nous posons. Mais cet objet possiblement imaginaire tel qu'il nous est donné en fait dans l'expérience analytique, est déjà pour vous connu.

Pour fixer les idées j'ai déjà pris deux exemples sur lesquels j'ai dit que j'allais me centrer : la phobie et le fétiche. Voilà des objets qui sont loin jusqu'à présent - vous auriez tort de le croire - d'avoir révélé leur secret, à quelque exercice, acrobatie, contorsion, genèse fantasmatique qu'on se soit livré. Il reste quand même assez mystérieux qu'à certaines époques de la vie des enfants, mâles ou femelles, ils se croient obligés d'avoir peur des lions, ce qui n'est pas un objet rencontré d'une façon excessivement commune dans leur expérience. Il est difficile de faire surgir la forme, une espèce de donnée primitive par exemple inscrite dans l'image du corps. On peut tout faire, il reste quand même un résidu.

Ce sont toujours les résidus dans les explications scientifiques qui sont ce qu'il y a de plus fécond à considérer, en tout cas ce n'est sûrement pas en les escamotant qu'on fait progresser. De même vous avez pu remarquer qu'il reste



[79] Conférence de Françoise Dolto, du 4 Décembre 1956.

tout de même partout assez clair que le nombre de fétiches sexuels est assez limité. Pourquoi ? Quand vous êtes sorti des chaussures qui tiennent là un rôle tellement étonnant qu'on peut se demander comment il se fait qu'on y prête pas plus d'attention, on ne trouve guère plus que les jarretières, les chaussettes, les soutien-gorges et autres. Tout cela tient d'assez près à la peau, mais le principal est la chaussure, là aussi il y a résidu. Voilà des objets à propos desquels nous nous demandons si ce sont des objets imaginaires, et si on peut concevoir leur valeur cinétique dans l'économie de la libido sur la seule indication de ce qui peut sortir d'une genèse, c'est-à-dire en fin de compte toujours la notion d'une ectopie dans un certain rapport typique de quelque chose de surgi d'un autre rapport typique dit de stades succédant aux précédents.

Peu importe, quoiqu'il en soit les objets, si ce sont des objets auxquels vous avez eu affaire hier soir, il est tout à fait clair qu'ils représentent quelque chose à propos de quoi nous sommes fort embarrassés, qui est certainement extrêmement fascinant - il n'y a qu'à voir l'intérêt soulevé dans l'assemblée et l'importance de la discussion. Mais ces objets sont, au premier abord, si nous voulions les rapprocher nous dirions que ce sont des constructions qui ordonnent, organisent, articulent, comme on l'a dit, un certain vécu, mais ce qui est tout à fait frappant c'est l'usage qui en est fait par l'opératrice, Madame Dolto en l'occurrence.

Il s'agit là d'une façon très certaine de quelque chose qui ne se situe d'emblée et d'une façon parfaitement compréhensible, qu'à partir de la notion du signifiant. Madame Dolto en use comme du signifiant, c'est comme signifiant qu'il entre en jeu dans son dialogue, c'est comme signifiant qu'il représente quelque chose, et ceci est particulièrement évident dans le fait qu'aucun d'entre eux ne se soutient par soi-même, c'est toujours par rapport à une autre de ces images que chacun prend sa valeur cristallisante, orientant, pénétrant de toute façon le sujet à qui elle a affaire, c'est à savoir le jeune enfant.

Nous voilà donc ramené une fois de plus à la notion du signifiant, et pour ceci je voudrais, puisqu'il s'agit d'un enseignement et qu'il n'est rien de plus important que les malentendus, vous dire que j'ai pu constater d'une façon directe et indirecte que certaines des choses que j'ai dites la dernière fois n'ont pas été comprises. Quand j'ai parlé de la notion de réalité, quand j'ai dit que les psychanalystes avaient une notion de la réalité scientifique, qu'elle rejoint celle qui depuis des décades a entravé le progrès de la psychiatrie, et justement c'est l'entrave dont on aurait pu croire que la psychanalyse la délivrerait, à savoir d'aller chercher la réalité dans quelque chose qui aurait le caractère d'être plus matériel.

Et pour me faire entendre j'ai donné l'exemple de l'usine hydroélectrique, et j'ai dit comme si quelqu'un ayant affaire aux différents accidents qui peuvent arriver à l'usine hydroélectrique, étant compris dans les accidents sa réduction, sa mise en veilleuse, ses agrandissements, ses réparations, comme si quelqu'un croyait toujours pouvoir raisonner d'une façon valable concernant ce qu'il y a à faire avec la dite usine en se reportant à la matière primitive qui entre en jeu pour la faire marcher, à savoir en l'occasion la chute d'eau. A quoi l'on

est venu me dire : qu'allez-vous chercher là, imaginez bien que pour l'ingénieur cette chute d'eau est tout, et puisque vous parlez d'énergie accumulée dans cette usine, cette énergie n'est pas autre chose que la transformation de l'énergie potentielle qui est donnée d'avance dans le site où nous avons installé l' usine, et quand l'ingénieur a mesuré la hauteur de la nappe d'eau par exemple par rapport au niveau où elle va se déverser, il peut faire le calcul. Tout est déjà donné de l'énergie potentielle qui va entrer en jeu, et la puissance de l'usine est d'ores et déjà donnée précisément par les conditions antérieures.

A la vérité, il y a là plusieurs remarques à faire. La première est celle-ci : c'est qu'ayant à vous parler de la réalité, et ayant commencé par la définir par la **Wirklichkeit,** par l'efficacité de tout le système, dans l'occasion le système psychique, qu'ayant d'autre part voulu vous préciser le caractère mythique d'une certaine façon de concevoir cette réalité, et l'ayant située par cet exemple, je ne suis pas arrivé au troisième point qui est encore celui sous lequel peut se présenter ce thème du réel, c'est à savoir justement ce qui est avant, nous y avons constamment affaire.

Bien entendu c'est encore justement une façon de considérer la réalité, ce qui est avant qu'un certain fonctionnement symbolique se soit exercé, et bien entendu c'est là ce qu'il y a de plus solide dans le mirage qui repose dans l'objection que l'on m'a faite. Car à la vérité je ne suis pas du tout en train de nier ici qu'il y ait quelque chose qui soit avant : avant par exemple que je advienne du soi ou du ça il y avait quelque chose dont le ça était bien entendu. Il s'agit simplement de savoir ce que c'est que ce ça.

On me dit que dans le cas de l'usine, ce qu'il y a avant c'est en effet l'énergie. Je n'ai justement jamais dit autre chose, mais entre l'énergie et la réalité naturelle il y a un monde, car l'énergie ne commence à entrer en ligne de compte qu'à partir du moment où vous la mesurez, et vous ne songez à la mesurer qu'à partir du moment où des usines fonctionnent, à propos desquelles vous êtes obligés de faire des calculs nombreux parmi lesquels entre en effet l'énergie dont vous pourrez avoir à disposer, mais cette notion d'énergie est très effectivement construite sur la nécessité d'une civilisation productrice qui veut se retrouver dans ses comptes à propos du travail qu'il est nécessaire de dépenser pour obtenir d'elle cette rétribution disponible d'efficacité. Cette énergie vous la mesurez toujours, par exemple entre deux points de repère.

Il n'y a pas d'énergie absolue du réservoir naturel, il y a une énergie de ce réservoir par rapport au niveau inférieur où va se porter le liquide en flux quand vous aurez adjoint à ce réservoir un déversoir, mais un déversoir ne suffira pas à lui tout seul à permettre aucun calcul d'énergie, c'est par rapport au plan, au niveau d'eau inférieur que cette énergie sera calculable. La question d'ailleurs n'est pas là, la question est qu'il faut certaines conditions naturelles réalisées pour que ceci ait le moindre intérêt à être calculé, car il est toujours aussi vrai que n'importe quelle différence de niveau dans l'écoulement de l'eau, qu'il s'agisse de ruisselets ou même de gouttelettes, aura toujours potentiellement une certaine valeur d'énergie en réserve, simplement n'intéressera strictement personne.

I1 faut pour tout dire qu'il y ait déjà quelque chose dans la nature qui présente les matières qui entreront en jeu dans l'usage de la machine d'une certain façon privilégiée pour tout dire signifiante qui se présente comme utilisable, comme signifiante, comme mesura le en l'occasion pour permettre d'installer une usine. Sur le plan d'un système pris comme signifiant, c'est quelque chose bien entendu qui n'est point à contester.

L'important, le rapprochement avec le psychisme, nous allons voir maintenant comment il se dessine. Il se dessine en deux points : Freud porté par la notion énergétique précisément, a désigné quelque chose comme étant une notion dont on doit user dans l'analyse d'une façon comparable à celle de l'énergie. C'est une notion qui tout comme l'énergie est entièrement abstraite et consiste uniquement à pouvoir poser, et encore d'une façon virtuelle, dans l'analyse une simple pétition de principe destinée à permettre un certain jeu de la pensée, l'énergie strictement de celle qu'a introduit la notion d'équivalence, c'est-à-dire la notion d'une commune mesure entre des manifestations qui se présentent comme qualitativement fort différentes. Cette notion d'énergie est justement la notion de libido, il n'y a rien qui soit moins fixé à un support matériel que la notion de libido en analyse.

On s'émerveille que dans les trois essais sur la sexualité, Freud n'ait eu qu'à peine à modifier un passage à propos duquel pour la première fois en 1905 il avait parlé du support physique de la libido dans des termes tels que la découverte, la diffusion ultérieure de la notion d'hormones sexuelles l'avait amené à n'avoir presque pas à modifier ce passage. I1 n'y a là nulle merveille. Cela veut dire que dans tous les cas cette référence à un support chimique à strictement parler est sans aucune importance quelconque. Il le dit, qu'il y en ait une, qu'il y en ait plusieurs, qu'il y en ait une pour la féminité et une pour la masculinité, ou deux ou trois pour chacune, ou qu'elles soient interchangeables, ou qu'il n'y en ait qu'une, et qu'une seule comme il est en effet fort possible que ce soit, ceci n'a dit-il aucune espèce d'importance, car de toute façon l'expérience analytique nous donne comme une nécessité de penser qu'il n'a qu'une seule et unique libido.

Il situe donc tout de suite la libido sur un plan, si je puis dire, neutralisé. Si paradoxal que le terme vous paraisse, la libido est ce quelque chose qui va lier entre eux le comportement des êtres, par exemple, d'une façon qui leur donnera la position active ou passive, mais nous dit-il, dans tous les cas nous ne la prenons cette libido, que pour autant qu'elle a des effets qui sont de toute façon, même dans la position passive, des effets actifs, car en effet il faut une activité pour adopter la position passive. La libido, en vient-il même à indiquer, de ce fait prend un aspect qui fait que nous ne pouvons la voir que sous cette forme efficace, active, et donc toujours plutôt parente de la position masculine. Il va jusqu'à dire qu'il n'y a que la forme masculine de la libido qui soit à notre portée.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Et combien tout cela serait paradoxal s'il ne s'agissait pas simplement d'une notion qui n'est là que pour permettre d'incarner, de supporter la liaison d'un type particulier qui se produit à un certain niveau, et qui à proprement parler est justement le niveau imaginaire, celui

qui lie le comportement des êtres vivants en présence d'un autre être vivant par ce qu'on appelle les liens du désir, toute l'envie qui est un des ressorts essentiels de la pensée freudienne pour organiser ce dont il s'agit dans tous les comportements de la sexualité.

Le **Es** donc, celui que nous avons l'habitude de considérer lui aussi à sa manière comme quelque chose qui a le plus grand rapport avec les tendances, avec les instincts et avec en quelque sorte justement la libido, qu'est-ce que c'est ? Et à quoi cette comparaison nous permet-elle justement de le comparer ? Il nous est permis, le **Es** de le comparer à quelque chose qui est très précisément l'usine, à l'usine pour quelqu'un qui la voit et qui ne sait absolument pas comment elle marche, à l'usine comme vue par un personnage inculte, qui pense en effet que c'est peut-être le génie du courant qui à l'intérieur se met à faire des farces et à transformer l'eau en lumière ou en force. Mais le Es, que veut-il dire ? Le Es, c'est-à-dire ce qui dans le sujet est susceptible de devenir je, car c'est cela encore la meilleure définition que nous puissions avoir du Es.

Ce que l'analyse nous a apporté, c'est qu'il n'est pas une réalité brute, ni simplement ce qui est avant, il est quelque chose qui est déjà organisé comme est organisé le signifiant, qui est déjà articulé comme est articulé le signifiant. C'est vrai comme pour ce que produit la machine, déjà toute la force pourrait être transformée, à cette différence près tout de même qu'elle est non seulement transformée, mais qu'elle peut être accumulée, c'est même là l'intérêt essentiel du fait que l'usine soit une usine hydroélectrique et non pas simplement par exemple une usine hydromécanique.

Il est vrai bien entendu qu'il y a toute cette énergie, néanmoins personne ne peut contester qu'il y a une différence sensible, et pas simplement dans le paysage, mais dans le Réel quand l'usine est construite, l'usine ne s'est pas construite par l'opération du Saint-Esprit, seulement le Saint-Esprit - si vous en doutez vous avez tort – c'est précisément pour vous rappeler la présence du Saint-Esprit, absolument essentielle au progrès de notre compréhension de l'analyse que je vous fais cette théorie du signifiant et du signifié.

Reprenons cela à un autre niveau, avons-nous dit.

Le principe de réalité et le principe de plaisir, tant que vous opposez les deux systèmes, primaire et secondaire qui représentent l'un et l'autre - en ne vous tenant qu'à ce qui les définit pris du dehors, à savoir que ce qui se passe au niveau du système primaire est gouverné par le principe de plaisir, c'est-à-dire par la tendance à revenir au repos, que ce qui se passe au niveau du système de réalité est défini purement et simplement par ce qui force le sujet dans la réalité comme on dit, extérieure, à la conduite du détour - rien ne peut donner à soi tout seul le sentiment de ce qui dans la pratique va ressortir du caractère conflictuel, dialectique de l'usage de ces deux termes. Simplement dans son usage concret tel que vous le faites tous les jours, jamais vous ne manquerez d'en user avec chacun de ces systèmes, pourvu d'un indice particulier qui est en quelque sorte pour chacun son propre paradoxe souvent éludé, mais quand même jamais oublié dans la pratique, qui est celui-ci, que ce qui se passe au niveau du principe de plaisir c'est quelque chose qui se présente en effet tel

que cela vous est indiqué comme lié à la loi du retour au repos et à la tendance du retour au repos.

Il en reste néanmoins qu'il est frappant, et c'est bien pour cela que Freud a introduit, et il le dit formellement dans son texte, la notion de libido, que paradoxalement le plaisir au sens concret - le Lust en allemand, avec son sens ambigu en allemand, comme il le souligne, le plaisir et l'envie, c'est-à-dire en effet deux choses qui peuvent paraître contradictoires, mais qui n'en sont pas moins efficacement liées dans l'expérience - que le plaisir est lié non pas au repos, mais à l'envie ou à l'érection du désir.

Inversement qu'un non moindre paradoxe se trouve au niveau de la réalité, c'est qu'il n'y a pas que la réalité contre laquelle on se cogne, il y a dans cette réalité quelque chose de même qu'il y a le principe en somme du retour au repos mais l'envie ; à ce niveau, de l'autre côté aussi, il y a le principe du contour, du détour de la réalité.

Ceci apparaît donc plus clair si nous faisons intervenir corrélativement à l'existence de ces deux principes de réalité et de plaisir, l'existence corrélative de deux niveaux qui sont précisément les deux termes qui les lient d'une façon qui permette leur fonctionnement dialectique : ce sont les deux niveaux de la parole tels qu'ils s'expriment dans la notion de signifiant et de signifié.

J'ai déjà mis dans une sorte de superposition parallèle ce cours du signifiant ou du discours concret par exemple, et ce cours du signifié en tant qu'il est ce dans quoi et comme quoi se présente la continuité du vécu, le flux des tendances chez un sujet et entre les sujets. Voici donc le signifiant, et ici le signifié, représentation d'autant plus valable que rien ne peut se concevoir, non seulement dans la parole ni dans le langage, mais dans le fonctionnement même de tout ce qui se présente comme phénomène dans l'analyse, si ce n'est que nous admettions essentiellement comme possible de perpétuels glissements du signifié sous le signifiant, du signifiant sur le signifié, que rien de l'expérience analytique ne s'explique sinon par ce schéma fondamental que ce qui est signifiant de quelque chose peut devenir à tout instant signifiant d'autre chose, et que tout ce qui dans l'envie, la tendance, la libido du sujet se présente, est toujours marqué de l'empreinte d'un signifiant.

Pour autant que cela nous intéresse, il n'y en a aucun autre. I1 y a peut-être autre chose dans la pulsion et dans l'envie qui ne soit aucunement marqué de l'empreinte du signifiant, mais nous n'avons aucun accès à cela. Rien ne nous est accessible que marqué de cette empreinte du signifiant qui en somme introduit dans le mouvement naturel, dans le désir ou dans le terme anglais particulièrement expressif qui recourt à cette expression primitive de l'appétit, de l'exigence....., rien qui ne soit pas marqué des lois propres du signifiant.

C'est pour cela que l'envie vient du signifiant et de même il y a quelque chose dans l'existence et dans cette intervention du signifiant, il y a quelque chose qui pose en effet un problème tout à l'heure posé en vous rappelant ce qu'est le Saint-Esprit en fin de compte dont nous avons vu l'avant dernière

année ce qu'il était pour nous, et ce qu'il est justement dans la pensée, dans l'enseignement de Freud.

Ce Saint-Esprit dans son ensemble est la venue au monde, l'entrée dans le monde de signifiants. qu'est-ce que c'est ? C'est très certainement ce que Freud nous apporte sous le terme d'instinct de mort, c'est cette limite du signifié qui n'est jamais atteinte par aucun être vivant, qui n'est même pas atteinte, sauf cas exceptionnel mythique probablement, puisque nous ne le rencontrons que dans les écrits ultimes d'une certaine expérience philosophique qui est tout de même quelque chose qui virtuellement se trouve à la limite de cette réflexion de l'homme sur sa vie même, qui lui permet d'en entrevoir la mort comme vous sa limite, comme la condition absolue, indépassable comme s'exprime Heidegger, de son existence.

C'est très précisément à cette possibilité de suppression, de mise entre parenthèse de tout ce qui est vécu, qu'est liée l'existence dans le monde en tout cas de rapports possibles de l'homme avec le signifiant dans son ensemble. Ce qui est au fond de l'existence du signifiant, de sa présence dans le monde, c'est quelque chose que nous allons mettre là, et qui est cette surface efficace du signifiant comme quelque chose où le signifiant reflète en quelque sorte ce qu'on peut appeler le dernier mot du signifié, c'est-à-dire de la vie, du vécu, du flux des émotions, du flux libidinal. C'est la mort qui est le support, la base, l'opération du Saint-Esprit par laquelle le signifiant existe. Que ce signifiant qui a ses lois propres qui sont ou non reconnaissables dans un phénomène donné, que ce signifiant soit là ou non, ce qui est désigné dans le Es, c'est là la question que nous nous posons et que nous résolvons en posant que pour comprendre quoi que ce soit à ce que nous faisons dans l'analyse, il faut répondre oui, c'est-à-dire que le **Es** dont il s'agit dans l'analyse, c'est du signifiant qui est là déjà dans le Réel.

Du signifiant incompris est déjà là, mais c'est du signifiant, ce n'est pas je ne sais quelle propriété primitive et confuse relevant de je ne sais quelle harmonie préétablie qui est toujours plus ou moins l'hypothèse à laquelle retournent ceux que je n'hésite pas à appeler dans cette occasion, les esprits faibles, et au premier rang desquels se présente Monsieur Jones - dont je vous dirai ultérieurement comment il aborde le problème par exemple du développement premier de la femme et des fameux complexes de castration chez la femme qui pose un problème insoluble à tous les analystes à partir du moment où ceci vient à jour, et qui part de l'idée que puisqu'il y a comme on dit le fil et puis l'aiguille, il y a aussi la fille et le garçon, qu'il peut y avoir entre l'un et l'autre la même harmonie préétablie et qu'on ne peut pas ne pas dire que si quelque difficulté se manifeste, ce ne peut être que par quelque désordre secondaire, que par quelque processus de défense, que par quelque chose qui est là purement accidentel et contingent. La notion de l'harmonie primitive est en quelque sorte supposée, ceci à partir de la notion que l'Inconscient est quelque chose par quoi ce qui est dans le sujet est fait pour deviner ce qui doit lui répondre dans un autre, et ainsi à s'opposer à cette chose si simple dont parle Freud dans ses *Trois essais sur la sexualité* concernant ce thème si important du développement de l'enfant quant à ses images sexuelles, c'est à savoir que c'est bien dommage que ça ne soit pas en effet ainsi, d'une façon qui en quelque sorte

d'ores et déjà montre les rails construits de l'accès libre de l'homme à la femme, et d'une rencontre qui n'a d'autre obstacle que les accidents qui peuvent arriver sur la route.

Freud pose au contraire que les théories sexuelles infantiles, celles qui marqueront de leur empreinte tout le développement et toute l'histoire de la relation entre les sexes, sont liées à ceci, c'est que la première maturité du stade à proprement parler génital qui se produit avant le développement complet de l'Oedipe, est la phase dite phallique dans laquelle il n'y a cette fois-ci - non pas au nom d'une réunion d'une sorte d'égalité énergétique fondamentale et uniquement là pour la commodité de la pensée, non pas du fait qu'il y a une seule libido - mais cette fois-ci, sur le plan imaginaire, qu'il y a une seule représentation imaginaire primitive de l'état et du stade génital, c'est le phallus en tant que tel, le phallus qui n'est pas à lui tout seul simplement l'appareil génital masculin dans son ensemble, c'est le phallus exception faite dit-il par rapport à l'appareil génital masculin de son complément, les testicules par exemple. L'image érigée du phallus est là ce qui est fondamental. Il n'y a pas d'autre choix qu'une image virile ou la castration.

Je ne suis pas en train d'entériner ce terme de Freud. Je vous dis que c'est là le point de départ que Freud nous donne quand il fait cette reconstruction, qui ne me paraît pas quant à moi, encore que bien entendu par rapport à tout ce qui antécède les *Trois essais sur la sexualité*, consister à aller en effet chercher des références naturelles à cette idée découverte dans l'analyse, mais justement ce qu'elle souligne c'est qu'il y a une foule d'accidents dans ce que nous découvrons dans l'expérience, qui sont loin d'être si naturels que cela.

De plus si nous posons ce que je vous mets là ici au principe, c'est à savoir que toute l'expérience analytique part de la notion qu'il y a du signifiant déjà installé, déjà structuré, déjà une usine faite et qui fonctionne - ce n'est pas vous qui l'avez faite, c'est le langage qui fonctionne là depuis aussi longtemps que vous pouvez vous en souvenir, littéralement que vous ne pouvez pas vous souvenir au-delà, je parle dans l'histoire d'ensemble de l'humanité - depuis qu'il y a là des signifiants qui fonctionnent, les sujets sont organisés dans leur psychisme par le jeu propre de ce signifiant, et c'est là ce qui fait précisément que le Es de ce *donné*, que ce quelque chose que vous allez chercher dans les profondeurs, est lui, encore moins que les images, quelque chose de si naturel que ça car c'est très précisément le contraire même de la notion de nature que l'existence dans la nature de l'usine hydroélectrique, c'est précisément ce scandale de l'existence dans la nature de l'usine hydroélectrique, une fois qu'elle a été faite par l'opération du Saint-Esprit, c'est en ceci que gît la position analytique.

Quand nous abordons le sujet nous savons qu'il y a déjà dans la nature quelque chose qui est son Es et qui de ce fait est structuré selon le mode d'une articulation signifiante marquant de ses empreintes, de ses contradictions, de sa profonde différence d'avec les cooptations naturelles, tout ce qui s'exerce chez ce sujet.

J'ai cru devoir rappeler ces positions qui me paraissent fondamentales. Je fais remarquer que si je vous ai mis derrière le signifiant cette réalité dernière mais complètement voilée au signifié - et d'ailleurs l'usage du signifiant également qui est la possibilité que rien de ce qui est dans le signifié n'existe - ce n'est pas autre chose que l'instinct de mort que de nous apercevoir que la vie est complètement caduque, improbable, toutes sortes de notions qui n'ont rien à faire avec aucune espèce d'exercice vivant, l'exercice vivant consistant précisément à faire son petit passage dans l'existence exactement comme tous ceux qui nous ont précédés dans la même lignée typique.

L'existence du signifiant n'est pas liée à autre chose qu'au fait, car c'est un fait, que quelque chose existe qui est justement que ce discours est introduit dans le monde sur ce fond plus ou moins connu, plus ou moins méconnu. Mais il est tout de même curieux que Freud ait été porté par l'expérience analytique à ne pas pouvoir faire autrement qu'articuler autre chose, de dire que si le signifiant fonctionne, c'est sur le fond d'une certaine expérience de la mort - expérience qui n'a rien à faire avec le mot expérience au sens ou il s'agirait de quoi que ce soit de vécu - car s'il y a quelque chose qu'a pu montrer notre commentaire du texte de Freud là-dessus il y a deux ans, c'est qu'il ne s'agit pas d'autre chose que d'une reconstruction sur le fait de certains paradoxes, autrement dit inexplicables dans l'expérience, c'est-à-dire du fait que le sujet est amené à se comporter d'une façon essentiellement signifiante en répétant indéfiniment quelque chose qui lui, est à proprement parler mortel.

Inversement, de même que cette mort qui est là un défi nous donne le reflétée au fond du signifié, de même il y a toute une série de choses dans le signifié qui sont là mais qui sont empruntées par le signifiant, et c'est justement ces choses dont il s'agit, à savoir certains éléments qui sont liés à quelque chose d'aussi profondément engagé dans le signifié, à savoir le corps.

Il y a un certain nombre d'éléments, d'accidents du corps qui sont donnés dans l'expérience. De même qu'il y a dans la nature déjà certains réservoirs naturels, de même il y a dans le signifié certains éléments qui sont pris dans le signifiant pour lui donner si on peut dire ses armes premières, à savoir des choses extrêmement insaisissables et pourtant très irréductibles dont justement le terme phallique, la pure et simple érection, la pure et simple pierre dressée est un des exemples, dont la notion du corps humain en tant qu'héritier est un autre, dont ainsi un nombre d'éléments tous liés plus ou moins à la stature corporelle et non pas purement et simplement à l'expérience vécue du corps, forment les éléments premiers et qui sont effectivement empruntés, pris à l'expérience, mais complètement transformés par le fait qu'ils sont symbolisés, c'est-à-dire toujours quelque chose qui s'articule selon des lois logiques.

Si je vous ai ramenés aux premières de ces lois logiques en vous faisant jouer au moins au jeu de pair et d'impair à propos de l'instinct de mort, c'est pour vous rappeler que la dernière réductible de ces lois logiques, c'est-à-dire du plus ou moins et du groupement par deux ou trois dans une séquence temporelle, c'est qu'il y a des lois dernières qui sont les lois du signifiant, bien entendu implicites, dans tout départ, mais impossibles à ne pas rencontrer.

Revenons-en maintenant au point où nous avons laissé la dernière fois les choses, c'est à savoir au niveau de l'expérience analytique. La relation centrale d'objet, celle qui est créatrice dynamiquement est celle du manque, **Befindung** de l'objet nous dit Freud, qui est une **Wiederbefindung**…… le départ des *Trois essais sur la sexualité* comme si c'était un ouvrage écrit d'un seul jet.

II n'y a justement pas d'ouvrage de Freud qui non seulement n'ait été sujet à révision, car tous les ouvrages de Freud ont eu des notes ajoutées, mais des modifications de textes extrêmement peu, la **Traumdeutung** s'est enrichie sans que rien ne soit changé à son équilibre original. Par contre la première des choses que vous devriez vous mettre dans la tête, c'est que si vous lisiez la première édition des *Trois essais sur la sexualité*, vous n'en reviendriez pas si je puis m'exprimer ainsi, car vous ne reconnaîtriez en rien ce qui pour vous semble les thèmes familiers des *Trois essais sur la sexualité* tels que vous les lisez d'habitude, c'est-à-dire avec les additions qui ont été faites principalement en 1915, c'est-à-dire plusieurs années après. C'est-à-dire que tout ce qui concerne le développement prégénital de la libido n'est concevable qu'après l'apparition de la théorie du narcissisme, mais en tout cas n'a jamais été introduit dans les *Trois essais sur la sexualité* avant que tout ce qui était théorie sexuelle de l'enfant avec ses malentendus majeurs, lesquels consistent nommément dit Freud, dans le fait que l'enfant n'a aucune notion du coït ni de la génération, et que c'est là leur défaut essentiel, n'ait été modifié.

Que ceci soit également donné après 1915 est essentiellement lié à la promotion de cette notion qui n'aboutira que juste après cette dernière édition en 1920 dans l'article sur ***Die infantile Genital-organization***[80], élément crucial de la génitalité dans son développement et qui reste en dehors des limites des *Trois essais sur la sexualité* qui n'y aboutissent pas tout à fait, mais qui ne s'expliquent dans leur progrès, à savoir dans cette recherche de la relation prégénitale comme telle, que par l'importance des théories sexuelles et de la théorie de la libido elle-même. Le chapitre de la théorie de la libido, celui qui à ce titre très précisément est un chapitre concernant la notion narcissique comme telle[81], la découverte et l'origine, de là l'idée même, de la théorie de la libido, Freud nous le dit, nous pouvons le faire depuis que nous avons la notion proposée d'une **Ich Libido** comme du réservoir, constituante de la libido des objets. Et il ajoute : sur ce réservoir, nous ne pouvons dit-il, que jeter un petit regard dessus les murailles. C'est en somme dans la notion de la tension narcissique comme telle, c'est-à-dire d'un rapport de l'homme à l'image, que nous pouvons avoir l'idée de la commune mesure et en même temps du centre de réserve à partir duquel s'établit toute relation objectale en tant qu'elle est fondamentalement imaginaire. Autrement dit, qu'une de ces articulations essentielles est la fascination du sujet par l'image ; il est une image qui en fin de compte n'est jamais qu'une image qu'il porte en lui-même. C'est là le dernier mot de la théorie narcissique comme telle.



[80] *L'organisation génitale infantile* in La Vie Sexuelle, PUF.

[81] *Trois sur la théorie de la sexualité*, chapitre III, p. 125, op. cit.

Tout ce qui donc s'est orienté par la suite dans la direction d'une valeur organisatrice des fantasmes est quelque chose qui suppose derrière soi, non pas du tout l'idée d'une harmonie préétablie, d'une convenance naturelle de l'objet au sujet, mais au contraire de quelque chose qui suppose d'abord et premièrement une expérience - celle que nous donnent les *Trois essais sur la sexualité* dans leur version simple, première et originale - tournant toute entière autour du développement en deux temps , des étagements en deux temps du développement de la sexualité infantile, qui fait que la retrouvaille de l'objet sera toujours marquée du fait que - de par le fait de la période de latence, de la mémoire latente qui traverse cette période, Freud l'articule, et ce qui fait que l'objet premier précisément, celui de la mère est remémoré d'une façon qui n'a pas pu changer, qui est dit-il - **verbünden war** - irréversible - l'objet **Wiedergefunden** l'objet qui ne sera jamais qu'un objet retrouvé sera marqué du style premier de cet objet qui introduira une division essentielle, fondamentalement conflictuelle dans cet objet retrouvé, et le fait même de sa retrouvaille.

C'est autour donc d'une première notion de la discordance de l'objet retrouvé par rapport à l'objet recherché que s'introduit la première dialectique de la théorie de la sexualité dans Freud. C'est à l'intérieur de cette expérience et par l'introduction de la notion de libido que s'installe le fonctionnement propre à l'intérieur de cette expérience fondamentale qui elle, suppose essentiellement la conservation dans la mémoire à l'insu du sujet, c'est-à-dire la transmission signifiante à l'intérieur, pendant la période de latence d'un objet qui vient ensuite se diviser, entrer en discordance, jouer un rôle perturbateur dans toute relation d'objet ultérieure du sujet. C'est à l'intérieur de ceci que se découvrent les fonctions proprement imaginaires dans certains moments, dans certaines articulations élues, dans certains temps de cette évolution, et tout ce qui est de la relation prégénitale est pris à l'intérieur de la parenthèse, est pris dans l'introduction de la notion de la couche imaginaire dans cette dialectique qui est d'abord essentiellement dans notre vocabulaire une dialectique du symbolique et du réel.

Cette introduction de l'imaginaire qui est devenue si prévalente depuis, est quelque chose qui ne se produit qu'à partir de l'article sur le narcissisme, qui ne s'articule dans la théorie sur la sexualité qu'en 1915, qui ne se formule à propos de la phase phallique qu'en 1920, mais qui ne se formule que d'une façon catégorique, qui, dès l'époque, a paru perturbante, a plongé dans la perplexité toute l'audience analytique et qui très exactement s'exprime ainsi ..... les choses en sont telles que c'est par rapport à l'éthique que se situe cette dialectique dite à l'époque, prégénitale, et je vous ferais remarquer, non pas préœdipienne. Le terme préœdipien a été introduit à propos de la sexualité féminine et a été introduit dix ans plus tard. A ce moment là, il s'agit de la relation prégénitale qui est ce quelque chose qui se situe dans le souvenir des expériences préparatoires, mais qui ne s'articule que dans l'expérience oedipienne. C'est à partir de l'articulation signifiante de l'Oedipe que nous voyons dans le matériel signifiant ces images, ces fantasmes qui eux-mêmes viennent bien en effet de quelque chose, d'une certaine expérience au contact du signifiant et du signifié dans lequel le signifiant a pris son matériel quelque part dans le signifié, dans un certain nombre de rapports exercés, vivants, vécus et dans

lesquels ils nous ont permis de structurer, d'organiser dans ce passé saisi après coup cette organisation imaginaire que nous rencontrons avec, avant tout, ce caractère d'être paradoxal.

Elle est paradoxale, elle s'oppose encore bien plus qu'elle ne s'accorde à toute idée d'un développement harmonique régulier, c'est au contraire un développement critique dans lequel même dès l'origine les objets - comme on les appelle - des différentes périodes orales et anales sont pris déjà pour autre chose que ce qu'ils sont, sont déjà travaillés. Ces objets sur lesquels on opère d'une façon dont il est possible d'extraire la structure signifiante, c'est précisément ceux qu'on appelle…… par toutes les notions d'incorporation qui sont celles qui les organisent, les dominent et permettent de les articuler.

Nous trouvons après ce que je vous ai dit la dernière fois, que c'est autour de la notion du manque de l'objet que nous devons organiser toute l'expérience. Je vous en ai montré trois niveaux différents qui sont essentiels à comprendre tout ce qui se passe chaque fois qu'il y a eu crise, rencontre, action efficace de cette recherche de l'objet qui est essentiellement en elle-même une notion de recherche critique : castration, frustration, privation. Leur structure centrale, ce qu'elles sont comme manque, sont trois choses essentiellement différentes.

Dans les leçons qui vont suivre nous allons très précisément nous mettre exactement au même point où se met dans la pratique, dans notre façon de concevoir notre expérience, la théorie moderne, la pratique actuelle, les analystes tels qu'ils réorganisent l'expérience analytique à partir non plus de la notion de castration qui a été l'expérience, la découverte originale de Freud avec celle de l'Oedipe, mais au niveau de la frustration. La prochaine fois je partirai d'un exemple que j'ai pris au hasard dans les psycho-analytiques, dans les volumes parus en 1949, une conférence de Madame Schnurmann[82], élève de Anna Freud, qui a vu pendant un court temps se produire chez une des enfants qui étaient confiées à la garde d'Anna Freud, une phobie.

Cette observation, une entre mille autres, nous la lirons et nous verrons ce que nous y comprendrons, nous tâcherons aussi de voir ce qu'y comprend celle qui la rapporte avec toute l'apparence d'une fidélité exemplaire, c'est-à-dire quelque chose qui n'exclut pas un certain nombre de catégories préétablies, mais qui les recueille à cet effet pour que nous ayons la notion d'une succession temporelle.

Nous verrons comment autour d'un certain nombre de points et de références la phobie va apparaître puis disparaître. Nous verrons chez ce sujet une phobie, une création imaginaire privilégiée, prévalente pendant un certain temps, et qui a toute une série d'effets sur le comportement du sujet. Nous verrons s'il est possible à l'auteur d'articuler ce qui est essentiel dans cette observation, simplement en partant de la notion de frustration telle qu'elle est donnée actuellement comme simplement quelque chose qui se rapporte à la



[82] Schnurmann A., *Observation of a phobia*, in The psychoanalytic study of the child, 3-4, p.,253-270, 1949.

privation de l'objet privilégié qui est celui du stade de l'époque où le sujet se trouve au moment de l'apparition de la privation, c'est un effet plus ou moins régressif qui peut même être progressif dans certains cas - pourquoi pas.

Nous verrons si c'est dans ce registre que d'aucune façon un phénomène par sa seule apparition, sa seule situation dans un certain ordre chronologique, peut se comprendre.

Nous verrons d'autre part si par la référence à ces trois termes - je veux simplement souligner ce qu'ils veulent dire - qui veulent dire que dans la castration il y a fondamentalement un manque qui se situe dans la chaîne symbolique, que dans la frustration il y a quelque chose qui ne se comprend que sur le plan imaginaire, comme dam imaginaire, que dans la privation il n'y a que purement et simplement que quelque chose qui est dans le réel, limite réelle, béance réelle, mais assurément qui n'a d'intérêt qu'à ce que nous, nous y voyons, que ça n'est pas du tout quelque chose qui est dans le sujet.

Pour que le sujet accède à la privation il faut qu'il symbolise déjà le réel, qui conçoive le réel comme pouvant être autre chose qu'il n'est. La référence à la privation telle qu'elle est donnée ici, consiste à poser - avant que nous puissions dire des choses sensées - dans l'expérience que tout ne se passe pas à la façon d'un rêve idéaliste où nous voyons ce sujet en quelque sorte obligé. Dans la genèse qui nous est donnée du psychisme, dans notre psychogenèse courante de l'analyse, le sujet est comme une araignée qui devrait tirer tout le fil à elle-même, à savoir chaque sujet est là à s'envelopper de soie dans son cocon, toute sa conception du monde il doit la sortir de lui-même et de ses images.

C'est là que va tout ce que je vous explique avec cette préparation qui fera tenir pendant un certain temps la question qui est celle-ci : est-il ou non concevable de faire cette psychogenèse qu'on nous fait actuellement, à savoir le sujet secrétant de lui-même ses relations successives au nom de je ne sais quelle maturation préétablie avec les objets qui arriveront à être les objets de ce monde humain qui est une autre, ceci malgré toutes les apparences que l'analyse livre de l'impossibilité de se livrer à un exercice semblable, parce qu'on n'aperçoit que les aspects éclairants et que chaque fois que nous sommes en train de nous embrouiller, ceci ne nous parait simplement qu'une difficulté de langage.

C'est simplement une manifestation de l'erreur où nous sommes, à savoir qu'on ne peut correctement poser le problème des relations d'objets qu'en posant un certain cadre qui doit être fondamental à la compréhension de cette relation d'objet, et que le premier de ces cadres c'est que dans le monde humain la structure, le départ de l'organisation objectale c'est le manque de l'objet, et que ce manque de l'objet il nous faut le concevoir à ses différents étages. C'est-à-dire non pas simplement dans le sujet au niveau de la chaîne symbolique qui lui échappe dans son commencement comme dans sa fin, et au niveau de la frustration dans laquelle il est en effet installé dans un vécu par lui-même pensable, mais que ce manque il nous faut aussi le considérer dans le réel. C'est-à-dire bien penser que quand nous parlons de privation ici il ne s'agit pas d'une privation ressentie dans le sens de référence dont nous avons besoin … tellement que tout le monde s'en sert, simplement l'astuce consiste à un certain moment, et c'est ce que fait Monsieur Jones, à faire de cette privation l'équivalent de la frustration. La privation n'est pas l'équivalent de la frustration, c'est quelque

chose qui est dans le réel mais qui est dans le réel tout à fait hors du sujet, pour qu'il l'appréhende il faut d'abord qu'il le symbolise.

Comment le sujet est-il amené à symboliser ? Comment la frustration introduit-elle l'ordre symbolique ? C'est là la question que nous poserons et c'est la question qui nous permettra de voir que là-dessus le sujet n'est pas isolé, n'est pas indépendant, ce n'est pas lui qui introduit l'ordre symbolique.

Une chose tout à fait frappante c'est qu'hier soir personne n'a parlé d'un passage majeur de ce que nous a apporté Madame Dolto, à savoir que ne deviennent phobiques selon elle, que les enfants de l'un et l'autre sexe dont la mère se trouve avoir eu à supporter un trouble dans la relation objectale avec son parent à elle, la mère, du sexe opposé. Nous voilà introduits à une notion qui assurément fait intervenir tout autre chose que les relations de l'enfant et de la mère, et en effet si je vous ai posé le trio de la mère, de l'enfant et du phallus, c'est assurément pour vous rappeler que plus ou moins toujours à côté de l'enfant il y a chez cette mère l'exigence du phallus que l'enfant symbolise ou réalise plus ou moins, que l'enfant lui, qui a sa relation avec sa mère, l'enfant n'en sait rien car à la vérité il y a une chose qui a dû aussi vous apparaître hier soir quand on a parlé d'image du corps à propos de l'enfant, c'est que cette image du corps si elle est accessible à l'enfant, est-ce comme cela que la mère voit son enfant ? C'est une question qui n'a point été posée.

De même à quel moment l'enfant est-il en mesure de s'apercevoir que ce que sa mère désire en lui, sature en lui, satisfait en lui, c'est son image phallique à elle la mère, et quelle est la possibilité pour l'enfant d'accéder à cet élément relationnel ? Est-ce quelque chose qui est de l'ordre d'une effusion directe, voire d'une projection qui semble supposer que toute relation entre les sujets est du même ordre que sa relation à elle avec son enfant. Je suis étonné que personne ne lui ait demandé que si elle voit toutes ces images du corps, est-ce qu'il y a quiconque en dehors d'un ou d'une analyste, et encore de son école, qui se trouve voir chez l'enfant ces éléments et ces images ? C'est là le point important.

La façon dont l'enfant mâle ou femelle est induit, introduit à cette discordance imaginaire qui fait que pour la mère l'enfant est loin d'être seulement l'enfant puisqu'il est aussi le phallus, comment pouvons-nous la concevoir ? C'est quelque chose qui est à la portée de l'expérience car il peut se dégager de l'expérience certains éléments qui nous montrent par exemple qu'il faut qu'il y ait déjà une époque de symbolisation pour que l'enfant y accède ou que dans certains cas, c'est d'une façon en quelque sorte directe que l'enfant a abordé le dam imaginaire, non pas le sien, mais celui dans lequel est la mère par rapport à cette privation du phallus. Si elle est vraiment essentielle dans le développement, c'est autour de ces points cruciaux, à savoir de savoir si un imaginaire ici est reflété dans le symbolique, ou au contraire si un élément symbolique apparaît dans l'imaginaire, que nous nous posons la question de la phobie.

Pour ne pas vous laisser complètement sur votre faim, et pour d'ores et déjà éclairer ma lanterne, je vous dirai que dans ce triple schéma de la mère,

de l'enfant et du phallus, ce dont il s'agit c'est pourquoi dans le fétichisme l'enfant vient plus ou moins occuper cette position de la mère par rapport au phallus, ou au contraire dans certaines formes très particulières de dépendance, certaines anomalies peuvent se présenter avec toutes les apparences de la normale, il peut venir aussi occuper la position du phallus par rapport à la mère.

Pourquoi en est-il amené là ? C'est une autre question, mais assurément c'est une question qui nous mènera loin, car il semble bien que ce ne soit pas d'une façon spontanée et directe, que ce rapport mère-phallus ne lui est pas donné à l'enfant - tout se fait simplement parce qu'il regarde sa mère et qu'il s'aperçoit que c'est un phallus qu'elle désire - que par contre la phobie quand elle se développe n'est pas du tout de l'ordre de cette liaison que l'enfant établit entre le phallus et la mère, en mettant du sien et jusqu'à quel point. Nous tâcherons de le voir.

La phobie c'est autre chose, c'est un autre mode de solution de ce problème difficile introduit par les relations de l'enfant et de la mère. Je vous l'ai déjà montré l'année dernière pour vous montrer que pour qu'il y ait ces trois termes - c'était un espace clos - il fallait une organisation du monde symbolique qui s'appelle le père. La phobie est plutôt de cet ordre là, de ce lien cernant, c'est-à-dire de l'appel à la rescousse à un moment particulièrement critique qui n'a ouvert aucune voie d'une autre nature à la solution du problème, de l'appel à un élément symbolique dont la singularité est d'apparaître toujours comme extrêmement symbolique, c'est-à-dire extrêmement éloigné de toutes les appréhensions imaginaires, où le caractère véritablement mythique de ce qui intervient dans la phobie est quelque chose qui est appelé à un moment au secours de la solidarité essentielle à maintenir dans la béance introduite par l'apparition du phallus entre la mère et l'enfant, dans cette orientation entre la mère et l'enfant.

4 - LEÇON DU 12 DECEMBRE 1956

| Agent | Manque d'objet | Objet |
|---|---|---|
| Père réel | Castration<br>Dette Symbolique | Imaginaire = Phallus |
| Mère symbolique<br><br>Père symbolique | Frustration<br>Dam imaginaire | Réel = Sein = Pénis |
| Père Imaginaire | Privation<br>Trou Réel | Symbolique = enfant |

Voici le tableau auquel nous étions arrivés afin d'articuler le problème de l'objet tel qu'il se pose dans l'analyse.

Je vais tâcher aujourd'hui de vous faire sentir par quelle sorte de confusion, de manque de rigueur dans cette matière, on aboutit à ce glissement curieux qui fait qu'en somme l'analyse fait partie d'une sorte de notion que j'appellerai scandaleuse, des relations affectives de l'homme.

A la vérité, je crois l'avoir déjà plusieurs fois souligné, ce qui a provoqué au départ tellement de scandale dans l'analyse, qui a mis en valeur le rôle de la sexualité - pas toujours quand même, l'analyse a joué un rôle dans le fait que ce soit un lieu commun, et personne ne songe à s'en offenser - c'est bien précisément qu'elle introduisait en même temps que cette notion, et bien plus encore qu'elle, la notion de paradoxe, de difficulté essentielle interne si on peut dire, à l'approche de l'objet sexuel.

Il est en effet singulier qu'à partir de là nous ayons glissé à cette notion harmonique de l'objet dont, pour mesurer la distance avec ce que Freud lui-même articulait avec la plus grande rigueur, je vous ai choisi une phrase dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Les gens les plus mal renseignés concernant la relation d'objet remarquent qu'on peut très bien voir que dans Freud il s'agit de beaucoup de choses concernant l'objet, le choix de l'objet par exemple, mais que la notion par elle-même de relation d'objet n'y est nullement mise en valeur ni cultivée, ni même mise au premier plan de la question.

Voilà la phrase de Freud qui se trouve dans l'article des pulsions et de leur destin : L'objet de la pulsion est celui à travers lequel l'instinct peut atteindre son but ; il est ce qu'il y a de plus variable dans l'instinct, rien qui lui soit originairement accroché, mais quelque chose qui lui est subordonné[83],



[83] Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, in Metapsychologie, Gallimard.

seulement par suite de son appropriation ou de la possibilité à son apaisement sa satisfaction en tant que la position est celle, celle qui se donne pour le principe du plaisir comme but de la tendance, celle d'arriver à son propre apaisement, sa satisfaction, en tant que la position est celle, celle qui se donne pour le principe du plaisir comme but de la tendance, celle d'arriver à son propre apaisement.

La notion donc est articulée qu'il n'y a pas d'harmonie préétablie entre l'objet, la tendance, que l'objet n'y est littéralement lié que par les conditions qui sont avec l'objet. On s'en tire comme on peut, ce n'est pas une doctrine, c'est une citation parmi d'autres, et une des plus significatives.

Ce qu'il s'agit de voir c'est quelle est cette conception de l'objet, par quel détour elle nous mène pour que nous arrivions à concevoir son instance efficace ? Et nous sommes arrivés à mettre ce premier plan en relief grâce à plusieurs points, eux autrement articulés dans Freud, à savoir la notion que l'objet n'est jamais qu'un objet retrouvé à partir d'une **Findung** primitive, et donc en somme une **Wiederfindung** qui n'est jamais satisfaisante - l'accent est mis là-dessus avec la notion de retrouvailles - que d'autre part nous avons vu à d'autres caractéristiques, que cet objet est d'une part inadéquat, d'autre part même se dérobe partiellement à la saisie conceptuelle. Et ceci nous mène à essayer de serrer de plus près les notions fondamentales, en particulier à dissocier la notion mise au centre de la théorie analytique actuelle, cette notion de frustration, une fois entrée dans notre dialectique - encore que je vous ai souligné maintes fois combien elle est marginale par rapport à la pensée de Freud lui-même - à essayer de la serrer de plus près, de la revoir et de voir dans quelle mesure elle a été nécessitée, dans quelle mesure aussi il convient de la rectifier, de la critiquer pour la rendre utilisable, et pour tout dire cohérente avec ce qui fait le fond de la doctrine analytique, c'est-à-dire ce qui reste encore fondamentalement l'enseignement et la pensée de Freud.

Je vous ai rappelé ce qui se présentait d'emblée dans la donnée : la castration, la frustration et la privation, comme trois termes dont il est fécond de marquer les différences. Que la castration soit essentiellement liée à un ordre symbolique en tant qu'institué, en tant que comportant toute une longue cohérence de laquelle en aucun cas le sujet ne saurait être donné, ceci est suffisamment mis en évidence, autant par toutes nos réflexions antérieures que par la simple remarque que la castration a été dès l'abord liée à la position centrale donnée au complexe d'Oedipe comme étant l'élément d'articulation essentiel de toute l'évolution de la sexualité, le complexe d'Oedipe comme comportant d'ores et déjà en lui-même et fondamentalement la notion de la loi qui est absolument inéliminable.

Je pense que le fait que la castration soit au niveau de la dette symbolique nous paraîtra suffisamment affirmé et suffisamment même démontré par cette remarque appréciée et supportée par toutes nos réflexions antérieures. Je vous ai indiqué la dernière fois qu'assurément ce qui est en cause, ce qui est mis en jeu dans cette dette symbolique instituée par la castration, c'est un objet imaginaire, c'est le phallus comme tel. Du moins est-ce là ce que Freud affirme, et c'est là le point d'où je vais partir et d'où nous allons essayer aujourd'hui de pousser un peu plus loin la dialectique de la frustration.

La frustration elle-même, bien entendu prise comme position centrale sur ce tableau, est quelque chose qui n'a rien non plus qui soit même pour jeter de par soi un désaxement ni un désordre. Si la notion de désir a été mise par Freud au centre de la conflictualité analytique, c'est bien entendu quelque chose qui nous fait assez saisir qu'en mettant l'accent sur la notion de frustration, nous ne dérogeons pas beaucoup à cette notion centrale dans la dialectique freudienne. L'important est de saisir ce que cette frustration veut dire, comment elle a été introduite, et ce à quoi elle se rapporte.

Il est clair que la notion de frustration pour autant qu'elle est mise au premier plan de la théorie analytique, est liée à l'investigation des traumas, des fixations, des impressions d'expériences en elles-mêmes préœdipiennes, ce qui n'implique pas qu'elles soient extérieures à l'œdipe mais qu'elles en donnent en quelque sorte le terrain préparatoire, la base et le fondement, qu'elles modèlent d'une façon telle que déjà certaines inflexions sont préparées en lui et donneront le versant dans lequel le conflit de l'œdipe sera amené à s'infléchir d'une façon plus ou moins poussée, dans un certain sens plus ou moins atypique ou hétérotypique.

Cette notion de frustration est donc liée au premier âge de la vie et à un mode de relation qui par lui-même introduit manifestement la question du Réel dans le progrès de l'expérience analytique. Nous voyons mises au premier plan dans le conditionnement, le développement du sujet, nous voyons introduites avec la notion de frustration, ces notions qu'on appelle, traduites dans un langage plus ou moins de métaphore quantitative, des satisfactions, des gratifications d'une certaine somme de bienfaits adaptés, adéquats aux étapes du développement du jeune sujet, et dont en quelque sorte la plus ou moins saturation ou au contraire carence est considérée comme un élément essentiel.

Je crois qu'il suffit de faire cette remarque pour que ceci nous éveille à des preuves, à se reporter aux textes, à voir quel pas a été franchi dans l'investigation, guidé par l'analyse du fait du simple déplacement d'intérêt dans la littérature analytique. Ca se voit déjà assez facilement, tout au moins pour ceux qui sont assez familiarisés avec ces trois notions pour les reconnaître aisément. Vous verrez que dans un morceau de littérature analytique où se reconnaît facilement cet élément d'articulation conceptuel de la chose, le sens sera mis sur certaines conditions réelles que nous repérons, que nous sommes supposés repérer à l'expérience dans les antécédents d'un sujet.

Cette mise au premier plan de cet élément d'intérêt est quelque chose qui, dès les premières observations analytiques, nous apparaîtra dans l'ensemble absente en ce sens qu'elle est articulée différemment. Nous voilà remis au niveau de la frustration considérée comme une sorte d'élément d'impressions réelles, vécues dans une période du sujet où sa relation à cet objet réel quelqu'il soit est centrée d'habitude sur l'image dite primordiale du sein maternel, et que c'est essentiellement par rapport à cet objet primordial que vont se former chez le sujet ce que j'ai appelé tout à l'heure ses premiers versants et ses premières fixations qui sont celles devant lesquelles ont été décrits les types des différents stades instinctuels, et dont la caractéristique est de nous donner l'anatomie

imaginaire du développement du sujet. C'est là que sont arrivées à s'articuler ces relations du stade oral et du stade anal avec leurs subdivisions dites versants phallique, sadique etc... Et toutes marquées par cet élément d'ambivalence par quoi le sujet participe dans sa position même de la position de l'autre, où il est deux, où il participe toujours à une situation essentiellement duelle sans laquelle aucune assomption générale de la position n'est possible.

Voyons donc où tout ceci nous mène, simplement à nous en limiter là.

Nous voilà donc en présence d'un objet que nous prenons dans cette position qui est position de désir. Prenons-le comme on nous le donne, pour être sein en tant qu'objet réel. Nous voilà portés au cœur de la question, de qu'est-ce que ce rapport le plus primitif du sujet avec l'objet réel ?

Vous savez combien là-dessus les théoriciens analystes se sont trouvés dans une sorte de discussion qui pour le moins semble manifester toutes sortes de malentendus. Freud nous a parlé du stade vécu d'auto-érotisme, cet auto-érotisme a été maintenu comme étant rapport primitif entre l'enfant et cet objet maternel primordial. Il a été maintenu au moins par certains, d'autres ont remarqué qu'il était difficile de se rapporter à une notion qui semble être fondée sur le fait que le sujet qu'il implique ne connaît que lui-même, quelque chose dont bien des traits d'observation directe de ce que nous concevons comme nécessaire à expliquer le développement des relations de l'enfant et de la mère, bien des traits semblent contredire qu'en cette occasion il n'y a pas de relations efficaces avec un objet. Quoi est plus manifestement extérieur au sujet que ce quelque chose dont il a en effet le besoin le plus pressant, est ce qui est par excellence la première nourriture ?

A la vérité, il semble qu'il y ait là un malentendu né essentiellement d'une sorte de confusion, et à travers laquelle cette discussion s'avère tellement piétinante, aboutit à des formulations diverses, assez diverses d'ailleurs pour que ça doive nous mener assez loin de les énumérer, et c'est pourquoi je ne peux pas le faire tout de suite puisqu'il nous faut faire un certain progrès dans la conceptualisation de ce dont il s'agit ici.

Mais remarquez simplement que quelque chose dont nous avons déjà parlé qui est la théorie de Alice Balint qui cherche à concilier la notion d'auto-érotisme telle qu'elle est donnée dans Freud, avec ce qui semble s'imposer à la réalité de l'objet avec lequel l'enfant est confronté au stade tout à fait primitif de son développement, aboutit à cette conception tout à fait articulée et frappante qui est celle qu'elle appelle le *primary love*. La seule forme, disent Monsieur et Madame Balint[84], d'amour dans laquelle l'égoïsme et le don sont parfaitement conciliables, à savoir d'admettre comme fondamentale une parfaite réciprocité dans la position de ce que l'enfant exige de la mère, et d'autre part de ce que la mère exige de l'enfant, une parfaite complémentarité des deux sortes, des deux pôles du besoin - qui est quelque chose de tellement contraire à toute



[84] Voir les articles de AL et A. Balint in L.J.P. avant 1957, dont : Balint M. *On genital love*, I.J.P, 29, p. 34-40. Balint A., *Love for the mother and mother love*, I.J.P, 30, p.251-259. Balint A., *Identifications*, I.J.P, 24, p. 97-107.

expérience clinique justement dans la mesure où nous avons affaire perpétuellement à l'évocation dans le sujet de la marque de tout ce qui a pu survenir de discordances et de discordances vraiment fondamentales que je vais avoir tout à l'heure à rappeler en vous disant que c'est un élément excessivement simple dans le couple, qui n'est pas un couple quelque chose de tellement discordant de la signature donnée dans l'énoncé même de la théorie de ce soi disant primitif amour parfait et complémentaire - simplement par la remarque que ceci, nous dit Alice Balint, que les choses là où les rapports sont naturels, c'est-à-dire chez les sauvages, ça s'est fait depuis toujours, là où l'enfant est bien maintenu au contact de la mère, c'est-à-dire toujours ailleurs, au pays des rêves, là où comme chacun le sait, la mère a toujours l'enfant sur son dos.

C'est évidemment là une sorte d'évasion peu compatible avec une théorisation tout à fait correcte qu'en fin de compte doit se formuler l'aveu que donc c'est dans une position tout à fait idéale, sinon idéative, que peut s'articuler la notion d'un amour aussi strictement complémentaire en quelque sorte destiné par lui-même à trouver sa réciprocité.

Je ne prends cet exemple à la vérité que parce qu'il est introduit à ce que nous allons tout de suite faire remarquer, et qui va être l'élément moteur de la critique que nous sommes en train de faire à propos de la notion de frustration.

Il est clair que ça n'est pas tout à fait l'image de représentation fondamentale que nous donne une théorie par exemple comme la théorie kleinienne. Il est amusant là aussi de voir par quel biais est attaquée cette reconstruction théorique qui est celle de la théorie kleinienne, et en particulier puisqu'il s'agit de relation d'objet, il s'est trouvé qu'est tombé sous ma main un certain bulletin d'activité qui est celui de l'Association des Psychanalystes de Belgique. Ce sont des auteurs que nous retrouverons dans le volume sur lequel j'ai reporté mes notes de ma première conférence, et dont je vous ai dit que ce volume est proprement centré sur une vue optimiste, sans vergogne et tout à fait contestable de la relation d'objet qui lui donne son sens. Ici dans un bulletin un peu plus confidentiel il me semble que les choses sont attaquées avec plus de nuance, comme si à la vérité c'est du manque d'assurance qu'on se faisait un peu honte pour aller l'émettre dans des endroits où assurément il apparaît quand on en prend connaissance, qu'il est plus méritoire.

Nous pouvons voir qu'un article de Messieurs Pasche et Renard[85] fait la reproduction d'une critique qu'ils ont apportée au congrès de Genève concernant les positions kleiniennes. I1 est extrêmement frappant de voir dans cet article reprocher à Mélanie Klein d'avoir une théorie du développement qui en quelque sorte, au dire des critiques et des auteurs, mettrait tout à l'intérieur du sujet, mettrait en somme d'une façon préformée tout l'œdipe, le développement possible inclus déjà dans le donné instinctuel, et qui serait en somme la sortie, d'après les auteurs, des différents éléments et déjà en quelque sorte



[85] Pasche F. et Renard M., *Des problèmes essentiels de la perversion*, in La Psychanalyse d'aujourd'hui, op. cit., p.319-345.

potentiellement articulée à la façon dont les auteurs demandent d'en faire la comparaison, et donc pour certains dans la théorie du développement biologique, le chêne tout entier serait déjà contenu dans le gland. Que rien ne viendrait à un tel sujet en quelque sorte de l'extérieur, et que ce serait par ses primitives pulsions agressives nommément au départ - et en effet la prévalence de l'agressivité est manifeste quand on la comprend dans cette perspective chez Mélanie Klein - et puis par l'intermédiaire de chocs en retour de ces pulsions agressives ressenties par le sujet de l'extérieur, à savoir du champ maternel, la progressive construction - quelque chose qui, nous dit-on, ne peut être reçu que comme une sorte de chêne préformé - de la notion de la totalité de la mère à partir de laquelle s'instaure cette soi-disant position dépressive qui peut se présenter dans toute expérience. Toutes ces critiques, il faut les prendre les unes après les autres pour pouvoir les apprécier à leur juste valeur, et je voudrais simplement ici vous souligner à quoi paradoxalement l'ensemble de ces critiques aboutissent.

Elles aboutissent à une formulation qui est celle-ci et qui fait le cœur et le centre de l'article : c'est qu'assurément les auteurs paraissent ici fascinés par la question de savoir en effet comment ce fait d'expérience, ce qui dans le développement est apporté de l'extérieur, ce qu'ils croient voir dans Mélanie Klein, ceci nous est déjà donné dans une constellation interne au départ, et qu'il ne serait pas étonnant de voir par la suite mise au premier plan, et d'une façon si prévalente la notion de l'objet interne. Et les auteurs arrivent à la conclusion qu'ils pensent pouvoir sortir l'apport kleinien en mettant au premier plan la notion de chêne préformé dont ils disent qu'il est très difficile de se le représenter, préformé héréditairement. Donc disent-ils :

L'enfant naît avec des instincts hérités, en face d'un monde qu'il ne perçoit pas, mais dont il se souvient et qu'il aura ensuite non pas à faire partir de lui-même, ni de rien d'autre, non pas découvrir par une suite de trouvailles insolites, mais à reconnaître.

Je pense que la plupart d'entre vous reconnaissent le caractère platonicien de cette formulation qui ne peut pas échapper. Ce monde dont on n'a qu'à se souvenir, ce monde donc qui s'instaurera en fonction d'une certaine préparation imaginaire, auquel le sujet se trouve d'ores et déjà adéquat, est quelque chose qui assurément représente une critique d'opposition, mais dont nous aurons à voir si à l'épreuve elle ne va pas non seulement à l'encontre de tout ce qu'a écrit Freud, mais si nous ne pouvons pas entrevoir d'ores et déjà que les auteurs sont eux-mêmes bien plus près qu'ils ne le croient de la position qu'ils reprochent à Mélanie Klein à savoir que c'est eux qui indiquent d'ores et déjà chez le sujet l'existence à l'état de chêne préformé et prêt à apparaître à point nommé tous les éléments qui permettront au sujet de se compter à une série d'étapes qui ne peuvent être dites idéales que pour autant que c'est précisément les souvenirs, et très précisément les souvenirs phylogénétiques du sujet qui en donneront le type et la norme.

Est-ce cela qu'a voulu dire Madame Mélanie Klein ? Il est strictement impensable même de le soutenir, car s'il y a justement quelque chose dont

Madame Mélanie Klein donne idée, et c'est d'ailleurs le sens de la critique des auteurs, c'est assurément que la situation première est beaucoup plus chaotique, véritablement anarchique au départ, que le bruit et la fureur des pulsions est caractéristique à l'origine. Ce qu'il s'agit justement de savoir, c'est comment quelque chose comme un ordre peut s'établir à partir de là.

Qu'il y ait dans la conception kleinienne quelque chose de mythique, ce n'est absolument pas douteux. Il est bien certain que la contradiction, si elle apporte un mythe qu'ils ne retrouvent pas, bien qu'il ressemble au fantasme kleinien, est tout à fait parfaite. Ces fantasmes n'ont en effet bien entendu qu'un caractère rétroactif, c'est dans la construction du sujet que nous verrons se reprojeter sur le passé à partir de points qui peuvent être très précoces qu'il s'agit de définir, et pourquoi ces points peuvent être si précoces, pourquoi dès deux ans et demi nous voyons déjà Madame Mélanie Klein lire en quelque sorte comme la personne qui lit n'importe quel miroir mantique, miroir divinatoire, elle lit rétroactivement dans le passé d'un sujet extrêmement avancé, elle trouve un moyen de lire rétroactivement quelque chose qui n'est rien d'autre que la structure oedipienne.

Il y a à cela quelque raison, car bien entendu il y a quelque manière de mirage, il est bien entendu qu'il ne s'agit pas de la suivre quand elle nous dit que l'œdipe était en quelque sorte déjà là sous les formes mêmes morcelées du pénis se déplaçant au milieu de différentes sortes, des frères, des soeurs à l'intérieur de l'ensemble de cette sorte de champ défini de l'intérieur de corps maternel, mais que cette articulation soit décelable, articulable dans un certain rapport à l'enfant, et ceci très précocement, voilà quelque chose qui assurément nous pose une question féconde, que toute articulation théorique est en quelque sorte purement hypothétique qui nous permet de donner au départ quelque chose qui peut mieux satisfaire notre idée des harmonies naturelles, mais qui n'est pas conforme avec ce à quoi nous montre l'expérience. Et en effet je crois que ceci commence à vous indiquer le biais par où nous pouvons introduire quelque chose de nouveau dans cette confusion qui reste au niveau du rapport primordial mère-enfant.

Je crois que ceci tient au fait que ne partant pas d'une notion centrale, à savoir de la frustration qui est le vrai centre, ce n'est pas de la frustration qu'on part, ce n'est pas de ce qu'elle ne devrait pas être, il s'agit de savoir comment se posent, se situent les relations primitives de l'enfant. Beaucoup peut être éclairé si nous abordons les choses de la façon suivante qui est que dans cette frustration il y a dès l'origine deux versants dont nous retrouvons d'ailleurs jusqu'au bout l'accolade. Il y a l'objet réel et, comme on nous dit, il est bien certain qu'un objet peut commencer à exercer son influence dans les relations du sujet bien avant d'avoir été perçu comme objet, l'objet réel, la relation directe. Et c'est uniquement en fonction de cette périodicité où peuvent apparaître des trous, des carences, que va s'établir un certain mode de relation du sujet dans lequel nous pouvons introduire quelque chose qui pour l'instant ne nécessiterait absolument pas pour nous d'admettre même que pour le sujet il y ait distinction d'un moi et d'un non-moi, par exemple la position auto-érotique au sens où ceci est entendu dans Freud à savoir qu'il n'y a pas

à proprement parler constitution de l'autre et d'abord de la relation tout à fait concevable.

La notion - dans ce rapport fondamental qui est rapport de manque à quelque chose qui est en effet l'objet, mais l'objet en tant qu'il n'a d'instance que par rapport au manque - la notion de l'agent est quelque chose qui doit nous permettre d'introduire une formulation tout à fait essentielle dès le départ de la façon dont se situe la position générale. L'agent dans l'occasion est la mère, et qu'avons-nous vu dans notre expérience de ces dernières années, et nommément de ce que Freud a articulé concernant la position tout à fait principielle de l'enfant vis-à-vis des jeux de répétition ? La mère est autre chose que cet objet primitif et qui d'ailleurs, conformément à l'observation, n'apparaît pas en tant que tel dès le départ, dont Freud nous a bien souligné qu'elle apparaît à partir de ce premier jeu qui est celui saisi et attaqué d'une façon si fulgurante dans le comportement de l'enfant, à savoir ce jeu de prise d'un objet en lui-même parfaitement indifférent, d'un objet sans aucune espèce de valeur biologique, qui est la balle dans l'occasion, mais qui peut être aussi bien n'importe quoi par lequel un petit enfant de six mois le fait passer par dessus le bord de son lit pour le rattraper ensuite.

Ce couplage présence-absence articulé extrêmement précocement par l'enfant, est le quelque chose qui caractérise, qui connote la première constitution de l'agent de la frustration, à l'origine la mère, en tant qu'agent de cette frustration, de la mère en tant qu'on nous en parle comme introduisant cet élément nouveau de totalité à une certaine étape du développement, qui est celui de la position dépressive et qui est en effet caractérisé moins par l'opposition d'une totalité par rapport à une sorte de chaos d'objets morcelés qui serait l'étage précédent, mais dans cette caractéristique de la présence-absence, non seulement objectivement déposée comme telle, mais articulée par le sujet comme telle, centrée par le sujet autour de quelque chose qui est - nous l'avons déjà articulé dans nos études de l'année précédente - ce quelque chose qui fait que présence-absence est quelque chose qui pour le sujet est articulé, que l'objet maternel est ici appelé quand il est absent, rejeté selon un même registre qu'est l'appel, à savoir par une vocalise, quand il est présent. Cette scansion essentielle de l'appel est quelque chose qui ne nous donne pas bien entendu, loin de là, dès l'abord tout l'ordre symbolique, mais qui nous montre l'amorce et qui nous montre, qui nous permet de dégager comme un élément distinct de la relation d'objet réel, quelque chose d'autre qui est très précisément ce qui va offrir pour la suite la possibilité du rapport, de ce rapport de l'enfant à un objet réel avec sa scansion, les marques, les traces qui en restent, qui nous offrent la possibilité du rapport de cette relation réelle avec une relation symbolique comme telle.

Avant de le montrer d'une façon plus manifeste, je veux simplement mettre en évidence ce que comporte le seul fait que dans les rapports de l'enfant soit introduit par cette relation à la personne constituant le couple d'opposition présence-absence, ce qui est par là introduit dans l'expérience de l'enfant et ce qui au moment de la frustration tend naturellement à s'endormir. Nous avons donc l'enfant entre la notion d'un agent qui déjà participe de l'ordre de la symbolicité, nous l'avons vu, nous l'avons articulé la dernière année, c'est le

couple d'opposition présence-absence, la connotation plus-moins, qui nous donne le premier élément. Il ne suffit pas à lui tout seul à constituer un ordre symbolique puisqu'il faut une séquence ensuite, et une séquence groupée comme telle, mais déjà dans l'opposition plus et moins, présence et absence il y a virtuellement l'origine, la naissance la possibilité, la condition fondamentale, d'un ordre symbolique.

Comment devons-nous concevoir le moment de virage où cette relation primordiale à l'objet réel peut s'ouvrir à quelque chose d'autre ? Qu'est-ce à la vérité que le véritable virage, le moment tournant où la dialectique mère-enfant s'ouvre à une relation plus complexe, s'ouvre à d'autres éléments qui vont y introduire à proprement parler ce que nous avons appelé dialectique ? Je crois que nous pouvons le formuler de façon schématique en posant la question, si ce qui constitue l'agent symbolique - la mère comme telle - essentiel de la relation de l'enfant à cet objet réel, qu'est-ce qui se produit si elle ne répond plus, si à cet appel elle ne répond plus ?

Introduisons la réponse nous-même. Qu'est-ce qui se produit si elle ne répond plus, si elle déchoit ? Cette structuration symbolique qui la fait objet présent-absent en fonction de l'appel, elle devient réelle à partir de ce moment-là, elle devient réelle pourquoi ? Qu'est-ce que veut dire cette notion que, sortie de cette structuration qui est celle même dans laquelle jusque là elle existe comme agent, nous l'avons dégagée de l'objet réel qui est l'objet de la satisfaction de l'enfant, elle devient réelle, c'est-à-dire qu'elle ne répond plus, elle ne répond plus en quelque sorte qu'à son gré, elle devient quelque chose où entre aussi l'amorce de la structuration de toute la réalité, pour la suite elle devient une puissance. Par un renversement de la position, cet objet, le sein, prenons le comme exemple, on peut le faire aussi enveloppant qu'il soit, peu importe puisqu'il s'agit là d'une relation réelle, mais par contre à partir du moment où la mère devient puissance et comme telle réelle, c'est d'elle que pour l'enfant va dépendre, et de la façon la plus manifestée, l'accès à ces objets qui étaient jusque là, purement et simplement objets de satisfaction, ils vont devenir de la part de cette puissance objets de don, et comme tels de la même, façon, mais pas plus que n'était la mère jusqu'à présent, susceptibles d'entrer dans une connotation présence-absence, mais comme dépendante de cet objet réel, de cette puissance qui est la puissance maternelle, bref, les objets en tant qu'objets au sens où nous l'entendons, non pas métaphoriquement, mais les objets en tant que saisissables, en tant que possédables.

La notion de *not me*, de non moi, c'est une question d'observation de savoir si elle entre d'abord par l'image de l'autre ou par ce qui est possédable, ce que l'enfant veut retenir auprès de lui d'objets qui eux-mêmes à partir de ce moment là n'ont plus tellement besoin d'être objets de satisfaction que d'être objets qui sont la marque de la valeur de cette puissance qui peut ne pas répondre et qui est la puissance de la mère. En d'autres termes, la position se renverse la mère est devenue réelle et l'objet devient symbolique ; l'objet devient avant tout témoignage du don venant de la puissance maternelle. L'objet à partir de ce moment là a deux ordres dé propriété satisfaisantes, il est deux fois possiblement objet de satisfaction pour autant qu'il satisfait à un besoin, assurément

comme précédemment, mais pour autant qu'il symbolise une puissance favorable, non moins assurément.

Ceci est très important parce qu'une des notions les plus encombrantes de toute la théorie analytique telle qu'elle se formule depuis qu'elle est devenue, selon une formule, une psychanalyse génétique, c'est la notion d'omnipotence soi-disant de la pensée, de toute-puissance qu'on impute à tout ce qui est le plus éloigné de nous. Comme il est concevable que l'enfant ait la notion de la toute-puissance, il en a en effet peut-être l'essentiel, mais il est tout à fait absurde et il aboutit à des impasses de concevoir que la toute-puissance dont il s'agit c'est la sienne. La toute-puissance dont il s'agit c'est le moment que je suis en train de vous décrire de réalisation de la mère, c'est la mère qui est toute-puissante, ça n'est pas l'enfant, moment décisif, le passage de la mère à la réalité à partir d'une symbolisation tout à fait archaïque, c'est celui-là, c'est le moment où la mère peut donner n'importe quoi. Mais il est tout à fait erroné et complètement impensable de penser que l'enfant a la notion de sa toute-puissance, rien non seulement n'indique dans son développement qu'il l'ait, mais à peu près tout ce qui nous intéresse et tous les accidents sont pour nous montrer que cette toute-puissance et ses échecs ne sont rien dans la question, mais comme vous allez le voir, les carences, les déceptions touchant à la toute-puissance maternelle.

Cette investigation peut vous paraître un peu théorique, mais elle a tout au moins l'avantage d'introduire des distinctions essentielles, les ouvertures qui ne sont pas celles qui sont effectivement mises en usage. Vous allez voir maintenant à quoi cela nous conduit, et ce que nous pouvons d'ores et déjà en indiquer.

Voilà donc l'enfant qui est en présence de quelque chose qu'il a réalisé comme puissance, comme quelque chose qui tout d'un coup est passé d'un plan de la première connotation présence-absence à quelque chose qui peut se refuser et qui détient tout ce dont le sujet peut avoir besoin, et aussi bien même s'il n'en a pas besoin, et qui devient symbolique à partir du moment où cela dépend de cette puissance.

Posons la question maintenant tout à fait à un autre départ. Freud nous dit : il y a quelque chose qui dans ce monde des objets a une fonction tout à fait décisive, paradoxalement décisive, c'est le phallus, cet objet qui lui-même est défini comme imaginaire, qu'il n'est en aucun cas possible de confondre avec le pénis dans sa réalité, qui en est à proprement parler la forme, l'image érigée. Ce phallus a cette importance si décisive que sa nostalgie, sa présence, son instance dans l'imaginaire se trouve plus importante semble-t-il encore pour les membres de l'humanité auxquels il manque, à savoir la femme, que pour celui qui peut s'assurer d'en avoir réalité, et dont toute la vie sexuelle est pourtant subordonnée au fait qu'imaginairement bel et bien il assume et il assume en fin de compte comme licite, comme permis l'usage, c'est-à-dire l'homme.

C'est là une donnée. Voyons maintenant notre mère et notre enfant en question, confrontons-les comme d'abord je confronte ce que Michel et Alice Balint selon eux, de même que dans les époux Mortimer à l'époque de Jean Cocteau n'ont qu'un seul cœur, la mère et l'enfant pour Michel et Alice Balint n'ont qu'une seule totalité de besoins. Néanmoins je les conserve comme deux cercles extérieurs. Ce que Freud nous dit, c'est que la femme a dans ses manques d'objets essentiels le phallus, que non seulement cela a le rapport le plus étroit avec sa relation à l'enfant pour une simple raison, c'est que si la femme trouve dans l'enfant une satisfaction, c'est très précisément pour autant qu'elle sature à son niveau, qu'elle trouve en lui ce quelque chose qui la calme plus ou moins bien, ce pénis, ce besoin de phallus. Si nous ne faisons pas entrer ceci nous méconnaissons, non seulement l'enseignement de Freud, mais quelque chose qui se manifeste par l'expérience à tout instant.

Voilà donc la mère et l'enfant qui ont entre eux un certain rapport : l'enfant attend quelque chose de la mère, il en reçoit aussi quelque chose dans cette dialectique dans laquelle nous ne pouvons pas ne pas introduire ce que j'introduis maintenant : l'enfant en quelque sorte, peut, disons d'une façon approximative à la façon dont Monsieur et Madame Balint le formulent, se croire aimé pour lui-même.

La question est celle-ci : dans toute la mesure où cette image du phallus pour la mère n'est pas complètement ramenée à l'image de l'enfant, dans toute la mesure où cette image du phallus pour la mère n'est pas complètement ramenée à l'image de l'enfant, dans toute la mesure où cette diplopie, cette division de l'objet primordial désiré soi-disant, qui serait celui de la mère en présence de l'enfant est en réalité doublée par d'une part le besoin d'une certaine saturation imaginaire, et d'autre part par ce qu'il peut avoir en effet de relations réelles efficientes, instinctuelles, à un niveau primordial qui reste toujours mythique avec l'enfant, dans toute la mesure où pour la mère il y a quelque chose qui reste irréductible dans ce dont il s'agit, en fin de compte si nous suivons Freud, c'est dire que l'enfant en tant que réel symbolise l'image.

S'il est important que l'enfant, en tant que réel pour la mère, prenne pour elle la fonction symbolique de son besoin imaginaire, les trois termes y sont, et toutes sortes de variétés vont là pouvoir s'introduire. L'enfant mis en présence de la mère, toutes sortes de situations déjà structurées existent entre lui et la mère, à savoir à partir du moment où la mère s'est introduite dans le réel à l'état de puissance, quelque chose pour l'enfant ouvre la possibilité d'un intermédiaire comme tel, comme objet de don.

La question est de savoir à quel moment et comment, par quel mode d'accès l'enfant peut être introduit directement à la structure - Symbolique, Imaginaire, Réel - telle qu'elle se produit pour la mère ? Autrement dit à quel moment l'enfant peut entrer, assumer d'une façon nous verrons plus ou moins symbolisée, la situation imaginaire, réelle de ce qu'est le phallus pour la mère, à quel moment l'enfant peut jusque dans une certaine mesure, se sentir dépossédé lui-même de quelque chose qu'il exige de la mère en s'apercevant que ce n'est pas lui qui est aimé, mais quelque chose d'autre qui est une certaine image.

I1 y a quelque chose qui va plus loin, c'est que cette image phallique, l'enfant la réalise sur lui-même, c'est là qu'intervient à proprement parler la relation narcissique. Dans quelle mesure au moment où l'enfant appréhende par exemple la différence des sexes, cette expérience vient-elle s'articuler avec ce qui lui est offert dans la présence même et l'action de la mère, à la reconnaissance de ce tiers terme imaginaire qu'est le phallus pour la mère ? Bien plus, dans quelle mesure la notion que la mère manque de ce phallus, que la mère est elle-même désirante, non pas seulement d'autre chose que de lui- même, mais désirante tout court, c'est-à-dire atteinte dans sa puissance, est-il quelque chose qui pour le sujet peut être, va être plus décisif que tout ?

je vous ai annoncé la dernière fois l'observation d'une phobie. je vous indique tout de suite quel va être son intérêt : c'est une petite fille, et nous avons grâce au fait que c'est la guerre et que c'est une élève d'Anna Freud, toutes sortes de bonnes conditions, l'enfant sera observée de bout en bout, et comme c'est une élève de Madame Anna Freud, dans toute cette mesure elle sera une bonne observatrice parce qu'elle ne comprend rien, elle ne comprend rien parce que la théorie de Madame Anna Freud est fausse et que par conséquent cela la mettra devant les faits dans un état d'étonnement qui fera toute la fécondité de l'observation. Et alors on note tout au jour le jour.

La petite fille s'aperçoit que les garçons ont un *fait-pipi* comme on s'exprime dans l'observation du petit Hans. Pendant tout un moment elle se met à fonctionner en position de rivalité - elle a deux ans et cinq mois - c'est-à-dire qu'elle fait tout pour faire comme les petits garçons. Cette enfant est séparée de sa mère, pas seulement à cause de la guerre, mais parce que sa mère a perdu au début de la guerre son mari. Elle vient la voir, les relations sont excellentes, la présence-absence est régulière, et les jeux d'amour, de contact avec l'enfant sont des jeux d'approche, elle s'amène sur la pointe des pieds, et elle distille son arrivée, on voit sa fonction de mère symbolique. Tout va très bien, elle a les objets réels qu'elle veut quand la mère n'est pas là, quand la mère est là elle joue son rôle de mère symbolique.

Cette petite fait donc la découverte que les garçons ont un *fait-pipi*, il en résulte assurément quelque chose, à savoir qu'elle veut les imiter et qu'elle veut manipuler leur *fait-pipi*, il y a un drame, mais qui n'entraine absolument rien comme conséquences. Or cette observation nous est donnée pour être celle d'une phobie, et en effet une belle nuit elle va se réveiller saisie d'une frayeur folle, et ce sera à cause de la présence d'un chien qui est là, qui veut la mordre, qui fait qu'elle veut sortir de son lit et qu'il faut la mettre dans un autre. Cette observation de phobie évolue un certain temps.

Cette phobie suit-elle la découverte de l'absence de pénis ? Pourquoi posons-nous la question ? Nous posons la question parce que ce chien, nous saurons dans toute la mesure où nous analyserons l'enfant, c'est-à-dire où nous suivrons et comprendrons ce qu'il raconte, ce chien est manifestement un chien qui mord, et qui mord le sexe.

La première phrase - car c'est une enfant qui a un certain retard - vraiment longue et articulée qu'elle prononce dans son évolution, est pour dire que les chiens mordent les jambes des méchants garçons, et c'est en plein à l'origine de sa phobie. Vous voyez aussi le rapport qu'il y a entre la symbolisation et l'objet de la phobie. Pourquoi le chien ? Nous en parlerons plus tard, mais ce que je veux maintenant vous faire remarquer, c'est que ce chien est là comme agent qui retire ce qui d'abord a été plus ou moins admis comme absent. Allons-nous court-circuiter les choses et dire qu'il s'agit simplement dans la phobie d'un passage au niveau de la loi, c'est-à-dire que quelque chose comme je vous le disais tout à l'heure, pourvu de puissance, est là pour intervenir et pour justifier ce qui est absent d'être absent parce que pour avoir été enlevé, mordu ? C'est dans ce sens que je vous indiquais que j'ai essayé d'articuler aujourd'hui comme schéma ce qui nous permet de faire le franchissement, de voir cette chose qui parait très sommaire. On le fait à chaque instant. Monsieur Jones nous dit très nettement : pour l'enfant après tout le surmoi n'est peut-être qu'un alibi, les angoisses sont primordiales, primitives, imaginaires, et en quelque sorte là il retourne à une sorte d'artifice, c'est la contre-partie ou la contravention morale, en d'autres termes c'est toute la culture et toutes ses interdictions, c'est quelque chose de caduc à l'abri de quoi ce qu'il y a de fondamental - à savoir les angoisses dans leur état incontenu - vient prendre en quelque sorte son repos.

I1 y a là-dedans quelque chose de juste, c'est le mécanisme de la phobie, et l'étendre comme le fait Monsieur Pasche à la fin de cet article dont je vous ai parlé[86], au point de dire que ce mécanisme de la phobie c'est ce quelque chose qui explique au fond l'instinct de mort par exemple, ou encore que les images du rêve c'est une certaine façon que le sujet a d'habiller ses angoisses, de les personnaliser comme on peut dire, c'est-à-dire de revenir toujours à la même idée qu'il n'y a pas là méconnaissance de l'ordre symbolique, mais, l'idée que c'est là une espèce d'habillement et de prétexte de quelque chose de plus fondamental, est-ce cela que je veux vous dire en amenant cette observation de phobie ? Non.

L'intérêt de ceci c'est de s'apercevoir que la phobie a mis bien plus d'un mois pour éclater, elle a mis bien plus de temps, mais un temps marqué entre la découverte de son aphallice ou aphallicisme pour cette enfant et l'éclosion de la phobie, il a fallu qu'il se passe dans l'intervalle quelque chose qui est que d'abord la mère a cessé de venir parce qu'elle était tombée malade et qu'il a fallu l'opérer. La mère n'est plus la mère symbolique, la mère a manqué. Elle revient, elle rejoue avec l'enfant, il ne se passe encore rien. Elle revient appuyée sur une canne, elle revient faible, elle n'a plus ni la même présence ni la même gaieté, ni les mêmes relations d'approche, d'éloignement qui fondaient tout l'accrochage avec l'enfant, suffisant, qui se passaient tous les huit jours. Et c'est à ce moment donc, dans un troisième temps très éloigné, que naît la découverte que grâce aux observateurs nous pouvons savoir que l'œdipe vient non pas du phallus, de la deuxième rupture dans le rythme de l'alternance de la venue/être-venue de la mère comme telle, il a fallu encore que la mère



[86] Voir note 1 p 46.

apparaisse non seulement comme quelqu'un qui pouvait manquer - et son manque s'inscrit dans la réaction, dans le comportement de l'enfant, c'est-à-dire que l'enfant est très triste, il a fallu l'encourager il n'y avait pas de phobie - c'est quand elle revoit sa mère sous une forme débile, appuyée sur un bâton, malade, fatiguée, qu'éclate le lendemain le rêve du chien et le développement de la phobie.

Il n'y a qu'une seule chose dans l'observation plus significative et plus paradoxale que cela, nous reparlerons de cette phobie de la façon dont les thérapeutes l'ont attaquée, ce qu'ils ont cru comprendre. Je veux simplement vous marquer dans les antécédents de la phobie, c'est qu'au moins cela pose la question de savoir à partir de quel moment c'est en tant que la mère elle, manque de phallus que le quelque chose qui se détermine et qui s'équilibre dans la phobie a rendu la phobie nécessaire. Pourquoi elle est suffisante, c'est une autre question que nous aborderons la prochaine fois.

Il y a un autre point non moins frappant, c'est qu'après la phobie la guerre cesse, la mère reprend son enfant, elle se remarie. Elle se trouve avec un nouveau père, et avec un nouveau frère, le fils du monsieur avec lequel la mère se remarie, et à ce moment-là le frère qu'elle a acquis d'un seul coup et qui est nettement plus âgé qu'elle, environ cinq ans de plus qu'elle, se met avec elle à se livrer à toutes sortes de jeux à la fois adoratoires et violents, parmi lesquels la requête de se montrer nus, et manifestement le frère fait précisément sur elle quelque chose qui est entièrement lié à l'intérêt qu'il porte à cette petite fille en tant qu'elle est apénienne, et là la psychothérapeute de s'étonner. C'aurait dû être une belle occasion de rechute de sa phobie puisque dans la théorie de ***l'environmental*** qui est celle sur laquelle se fonde toute la thérapeutique d'Anna Freud, c'est à savoir que c'est dans la mesure où le moi est plus ou moins bien informé de la réalité que les discordances s'établissent. Est-ce à ce moment là, de nouveau représentifié avec son manque, avec la présence d'homme-frère, de personnage non seulement phallique, mais porteur du pénis, est-ce qu'il n'y aurait pas là une occasion de rechute ? Bien loin de là, elle ne s'est jamais portée si bien, il n'y a pas trace à ce moment de trouble mental, elle se développe parfaitement bien. On nous dit d'ailleurs exactement pourquoi

C'est qu'elle est manifestement préférée par sa mère à ce garçon, mais néanmoins le père est quelqu'un d'assez présent pour introduire précisément un nouvel élément, l'élément dont nous n'avons pas encore parlé jusqu'à présent, mais qui tout de même est essentiellement lié à la fonction de la phobie. Un élément symbolique au delà de la relation de puissance ou d'impuissance avec la mère, le père à proprement parler, lui-même comme dégageant de ses relations avec la mère la notion de puissance, bref ce qui au contraire nous parait avoir été saturé par la phobie, à savoir ce qu'elle redoute en l'animal castrateur comme tel qui s'est avéré de toute nécessité avoir été l'élément d'articulation essentiel qui a permis à cette enfant de traverser la crise grave où elle était entrée devant l'impuissance maternelle.

Elle retrouve là son besoin saturé par la présence maternelle et par surcroît par le fait que quelque chose dont justement c'est la question de savoir si la thérapeute voit si clair que cela, à savoir qu'il y a peut-être toutes sortes de

possibilités pathologiques dans cette relation où elle est déjà fille du père, car nous pouvons nous apercevoir sous une autre face à ce moment là, qu'elle est devenue, elle toute entière, quelque chose qui vaut plus que le frère. En tout cas elle va devenir assurément la sœur phallus, dont on parle tellement et dont il s'agit de savoir dans quelle mesure pour la suite elle ne sera pas impliquée dans cette fonction imaginaire. Mais pour l'immédiat nul besoin essentiel n'est à combler par l'articulation du phantasme phallique, le père est là, il y suffit, il suffit à maintenir entre les trois termes de la relation mère-enfant-phallus l'écart suffisant pour que le sujet n'ait à donner de soi, à y mettre du sien d'aucune façon pour maintenir cet écart.

Comment cet écart est-il maintenu, par quelle voie, par quelle identification, par quel artifice ? C'est ce que nous commencerons la prochaine fois d'essayer d'attaquer en reprenant un peu cette observation, c'est-à-dire en vous introduisant par là même à ce qu'il y a de plus caractéristique dans la relation d'objet préœdipienne, à savoir la naissance de l'objet fétiche.

## 5 - LEÇON DU 19 DECEMBRE 1956

La conception analytique de la relation d'objet a déjà une certaine réalisation historique. Ce que j'essaye de vous montrer la reprend dans un sens partiellement différent, partiellement aussi le même , mais qui ne l'est tout de même bien entendu que pour autant qu'elle s'insère dans un ensemble différent qui lui donne une signification différente.

I1 convient, au point où nous en sommes parvenus, de bien ponctuer d'une façon accusée comment cette relation d'objet est mise par le groupe de ceux qui en font de plus en plus état - et j'ai pu m'en apercevoir récemment aux relectures de certains articles - au centre de leur conception de l'analyse. I1 convient de bien marquer en quoi cette formulation qui se précipite, qui s'affirme, et même jusqu'à un certain point qui s'affirme en même temps au cours des années, aboutit à quelque chose de maintenant très fermement articulé. Il est arrivé que dans certains articles j'ai souhaité ironiquement que quelqu'un donne vraiment la raison de la relation d'objet telle qu'elle est pensée dans une certaine orientation ; mon vœu a été amplement comblé depuis, c'est plus d'un qui nous a donné cette formulation, et plus spécialement une formulation qui a été plutôt en s'amollissant de la part de celui qui l'avait introduite à propos de la névrose obsessionnelle, mais pour d'autres on peut dire qu'il y a eu un effort de précision dans la conception dominante. Et dans l'article sur *La motricité dans la relation d'objet* dans le numéro de Janvier Juin 1955 de la *Revue Française de Psychanalyse*, Monsieur Michel Fain nous donne un exemple vivant, et je pense, répondant en tout au résumé que je vais vous en faire, les choses certainement vous paraîtront même aller beaucoup plus loin à la lecture de l'article que l'idée que je pourrai vous en donner d'une façon forcément raccourcie dans ces quelques mots .....

Enfin j'espère que vous verrez à quel point il est exact que la relation entre l'analysé et l'analysant est conçue au départ comme celle qui s'établit entre un sujet (le patient) et un objet extérieur (l'analyste), et pour nous exprimer dans notre vocabulaire, l'analyste est là conçu comme réel. Toute la tension de la situation analytique est conçue sur cette base que c'est ce couple qui à lui tout seul est un élément animateur du développement analytique, qu'entre un sujet couché ou non sur un divan et l'objet extérieur qui est l'analyste, il ne peut en principe s'établir, se manifester que ce qui est appelé la relation pulsionnelle primitive, celle qui doit normalement, c'est le présupposé du développement de la relation analytique, se manifester par une activité motrice. C'est du côté des petites traces soigneusement observées des époques de réaction motrice du sujet que nous trouvons le dernier mot de ce qui se passe au niveau de la pulsion qui sera là en quelque sorte localisée, sentie vivante par l'analyste, c'est pour autant que le sujet contient ses mouvements qu'il est forcé de les contenir dans la relation telle qu'elle est établie par la convention analytique, c'est à ce niveau là qu'est localisé dans l'esprit de l'analyste ce dont il s'agit de manifester, c'est à dire la pulsion en train d'émerger.

En fin de compte la situation est à la base conçue comme ne pouvant s'extérioriser que dans une agression érotique, qui ne se manifeste pas parce qu'il est convenu qu'elle ne se manifestera pas, mais dont en quelque sorte il est souhaitable que l'érection surgisse, si l'on peut dire, à tout instant. C'est précisément dans la mesure où à l'intérieur de la convention analytique, la position de la règle, la manifestation motrice de la pulsion ne peut pas se produire, qu'il nous sera permis de nous apercevoir que ce qui interfère dans cette situation, elle considérée comme constituante, nous est très précisément formulé en ceci qu'à la relation avec l'objet extérieur se superpose une relation avec un objet intérieur.

C'est ainsi qu'on s'exprime dans l'article que je viens de vous citer. C'est pour autant que le sujet a une certaine relation avec un objet intérieur qui est toujours considéré comme étant la personne présente, mais prise en quelque sorte dans les mécanismes imaginaires déjà institués dans le sujet, c'est en tant qu'une certaine discordance s'introduit entre cet objet imaginaire et l'objet réel, que l'analyste va être à chaque instant apprécié, jaugé, et qu'il va modeler ses interventions à chaque instant dans la mesure de la discordance entre cet objet intérieur de cette relation fantasmatique à quelqu'un qui est en principe la personne présente puisqu'il n'est personne d'autre que ceux qui sont là à entrer en jeu dans la situation analytique et la notion mise en valeur par l'un de ces auteurs, suivi dans cette occasion par tous les autres, qui est celle de la distance névrotique que le sujet impose à l'objet, se réfère très précisément à cette situation analytique.

C'est dans toute la mesure où à un moment l'objet fantasmatique, l'objet intérieur sera enfin, au moins dans cette position suspendue et de cette façon vécue par le sujet, réduit à la distance réelle qui est celle du sujet à l'analyste, c'est dans la mesure où le sujet réalisera son analyste comme présence réelle. Ici les auteurs vont très loin. J'ai déjà fait plusieurs fois allusion au fait qu'un de ces auteurs, il est vrai alors dans une période postulante de sa carrière, avait parlé comme du tournant crucial d'une analyse le moment où - et ce n'était pas une métaphore - son analysé avait pu le sentir, il ne s'agissait pas qu'il puisse le sentir psychologiquement, où il avait perçu son odeur. Cette sorte de mise au premier plan, d'affleurement de la relation de subodoration est, je dois dire, une des conséquences mathématiques d'une conception semblable de la relation analytique. Il est bien certain que dans une position réfrénée à l'intérieur de laquelle doit peu à peu se réaliser une distance qui est conçue comme la distance ici active, présente, réelle vis-à-vis de l'analyste, il est bien certain qu'un des modes des relations les plus directes dans cette position qui est une position réelle et simplement réfrénée, doit être ce mode d'appréhension à distance qui est donné par la subodoration. Je ne prends pas là un exemple, ceci a été répété à plusieurs reprises, et il semble que dans ce milieu on tende de plus en plus à donner une importance pivot à de tels modes d'appréhension.

Voici donc comment la position analytique est pensée à l'intérieur de cette situation qui est une situation de rapport réel de deux personnages dans un enclos à l'intérieur duquel ils sont séparés par une sorte de barrière qui est

une barrière conventionnelle, et quelque chose doit se réaliser. Je parle de la formulation théorique des choses, nous verrons après où ceci mène quant aux conséquences pratiques. Il est bien clair qu'une conception aussi exorbitante ne peut pas être poussée jusqu'à ses dernières conséquences, il est bien clair d'autre part que si ce que je vous enseigne est vrai, cette situation n'est même pas réellement cela, il ne suffit pas de la concevoir comme telle, bien entendu pour qu'elle soit ainsi qu'on la conçoit, on la mènera de travers en raison de la façon dont on la conçoit, mais ce qu'elle est réellement reste tout de même qu'elle est ce quelque chose que j'essaye de vous exprimer par ce schéma qui fait intervenir et s'entrecroiser la relation symbolique et la relation imaginaire l'une servant en quelque sorte de filtre à l'autre, et il est bien clair que cette situation n'est pas réelle pour autant qu'on la méconnaît, c'est donc quelque chose qui se trouvera manifester l'insuffisance de cette conception. Mais inversement l'insuffisance de cette conception peut avoir quelques conséquences sur la façon de mener à bonne fin l'ensemble de la situation.

C'est un exemple d'espèce que je vais mettre en valeur aujourd'hui devant vous pour vous montrer effectivement à quoi cela peut aboutir. Mais d'ores et déjà voici donc une situation conçue comme une situation réelle, comme une situation de réduction de l'imaginaire au réel, opération de réduction à l'intérieur de laquelle se passent un certain nombre de phénomènes qui permettront de situer les différentes étapes où le sujet est resté plus ou moins adhérent ou fixé à cette relation imaginaire, et de faire ce qu'on appelle l'exhaustion des diverses positions, positions essentiellement imaginaires comme on l'a montré, au premier plan de la relation prégénitale comme devenant de plus en plus l'essentiel de ce qui est exploré dans l'analyse.

La caractéristique d'une telle conception est assurément que la seule chose, et ce n'est pas rien puisque tout est là, la seule chose qui n'est aucunement élucidée on peut l'exprimer ainsi : c'est que l'on ne sait pas pourquoi l'on parle dans cette situation - on ne le sait pas assurément, cela ne veut pas dire qu'on pourrait s'en passer - rien n'est dit quant au fait de la fonction à proprement parler du langage et de la parole dans cette position. Aussi bien d'ailleurs ce que nous verrons venir au jour c'est la valeur toute spéciale qui est donnée, ceci encore vous le trouverez chez les auteurs et dans les textes cités, ponctuée de la façon la plus précise que seule la verbalisation impulsive, les espèces de cris vers l'analyste du type : *Pourquoi ne me répondez-vous pas* ? représentent en fin de compte ce quelque chose qui est valable pour autant qu'il s'agit là de mots impulsifs, et signaler une verbalisation n'a d'importance qu'autant qu'elle est impulsive, qu'autant qu'elle est manifestation motrice.

Dans cette opération du réglage si l'on peut dire de la distance de l'objet interne à laquelle toute la technique en quelque sorte se soumettra, à quoi allons-nous aboutir ? Qu'est-ce que notre schéma nous permet de concevoir de ce qui peut se passer ? Cette relation concerne la relation imaginaire, la relation du sujet en tant que plus ou moins discordant, décomposé, ouvert au morcellement, à une image unifiante qui est celle du petit autre, qui est une image narcissique. C'est très essentiellement sur cette ligne que s'établit la relation imaginaire,

de même que c'est sur cette ligne qui n'en est pas une puisqu'il convient de l'établir, que se produit cette relation à l'Autre qui n'est pas simplement l'Autre qui est là, qui est littéralement le lieu de parole, c'est en tant qu'il y a déjà structuré dans la relation parlante cet au-delà, cet Autre au-delà même de cet autre que vous appréhendez imaginairement, cet Autre supposé qui est le sujet comme tel, le sujet dans lequel votre parole se constitue parce qu'il peut comme parole, non seulement l'accueillir, la percevoir, mais y répondre, c'est sur cette ligne que s'établit tout ce qui est de l'ordre transférentiel à proprement parler, l'imaginaire y jouant précisément un rôle de filtre, voire d'obstacle. Bien entendu dans chaque névrose, le sujet a déjà, si l'on peut dire, son propre réglage, c'est à quelque chose que lui sert en effet de réglage par rapport à l'image, c'est à quelque chose que cela lui sert pour à la fois entendre et ne pas entendre ce qu'il y a à entendre au lieu de la parole.

Ne disons rien de plus que ceci : tout notre effort, tout notre intérêt porte uniquement sur ce qui est là dans cette position transverse par rapport à l'avènement de la parole, si tout est méconnu de la relation entre la tension imaginaire et ce qui doit se réaliser, venir au jour du rapport symbolique inconscient - parce que précisément c'est là toute la doctrine analytique qui est là à l'état potentiel, qu'il y a quelque chose qui doit lui permettre de s'achever, de se réaliser autant comme histoire que comme aveu - si nous abandonnons la notion de la fonction de la relation imaginaire par rapport à cette impossibilité de l'avènement symbolique qui constitue la névrose, si nous ne les pensons pas sans cesse chacun en fonction de l'Autre, ce qu'on peut s'attendre en principe qu'il y ait à dire est ce que précisément ces auteurs, les tenants de cette conception, appellent la relation d'objet, et cette distance à l'objet est précisément réglée dans une certaine fin.

Si nous ne nous intéressons à elle que pour en quelque sorte l'anéantir, si tant est que ce soit possible en ne s'intéressant qu'à elle nous arrivions à quelque chose, à un certain résultat, qu'il suffise de savoir que nous en avons déjà, des résultats. Il nous est déjà venu en mains des sujets qui ont passé par ce style d'appréhension et d'épreuve. Il y a quelque chose d'absolument certain, c'est qu'au moins dans un certain nombre de cas, et précisément de cas de névrose obsessionnelle, cette façon tout entière de situer le développement de la situation analytique dans une poursuite de la réduction de cette fameuse distance qui serait considérée comme caractéristique de la relation d' objet à la névrose obsessionnelle, nous obtenons ce qu'on peut appeler des réactions perverses paradoxales. Par exemple l'explosion qui est tout à fait inhabituelle et qui n'existait guère dans la littérature analytique avant que fût mis au premier plan ce mode technique, la précipitation d'un attachement homosexuel pour un objet en quelque sorte tout à fait paradoxal qui dans la relation du sujet reste même là à la façon d'une sorte d'artéfact, d'une espèce de gélification d'une image, d'une chose qui s'est cristallisée, précipitée autour des objets qui se trouvent à la portée du sujet, et qui peut manifester pendant un certain temps une assez durable persistance. Ceci n'est pas étonnant si nous prenons la relation de la triade imaginaire mère-enfant-phallus.

Au point où j'ai poussé les choses la dernière fois vous avez vu s'ébaucher une ligne de recherche, c'est assurément pour nous en tenir au prélude de la

mise enjeu de la relation symbolique qui ne se fera qu'avec la quarte fonction qui est celle du père qui est introduite par la dimension de l'œdipe Nous sommes ici dans un triangle qui en lui-même est préœdipien, je le souligne, il n'est pas là isolé que d'une façon abstraite. II ne nous intéresse dans son développement que pour autant qu'il est ensuite repris dans le quatuor avec l'entrée en jeu de la fonction paternelle à partir de cette, disons, déception fondamentale de l'enfant reconnaissant non seulement qu'il n'est pas l'objet unique de la mère - nous avons laissé ouverte la question de savoir comment il le reconnaissait - mais s'apercevant que l'objet possible - ceci plus ou moins accentué selon les cas - l'intérêt de la mère, est le phallus. Première question de la reconnaissance de la relation mère-enfant. S'apercevant en second lieu que la mère est justement privée, manque elle-même de cet objet, voilà le point où nous en étions parvenus la dernière fois.

Je vous l'ai montré en évoquant le cas transitoire d'une phobie chez une très jeune enfant, qui nous permettait de l'étudier, en quelque sorte, d'une façon très favorable parce que c'est la limite de la relation oedipienne que nous pouvions voir à la suite de quelque double déception, déception imaginaire, repérage par l'enfant lui-même du phallus qui lui manque, puis ensuite dans un deuxième temps de la perception qu'à la mère, à cette mère qui est à la limite du symbolique et du réel, à cette mère manque aussi le phallus, et l'éclosion, l'appel par l'enfant pour soutenir en quelque sorte cette relation insoutenable et l'intervention de cet être fantasmatique qui est le chien qui intervient ici comme celui qui est en quelque sorte à proprement parler le responsable de toute la situation, celui qui mord, celui qui châtre, celui grâce à quoi est pensable, est vivable symboliquement l'ensemble de cette situation, au moins pour une période provisoire.

Que se passe-t-il donc, quelle est la position possible quand cet attelage des trois objets imaginaires dans l'occasion est rompu ? Il y a plus d'une solution possible, et la solution est toujours appelée dans une situation normale ou anormale.

Que se passe-t-il dans la situation oedipienne normale ? C'est par l'intermédiaire d'une certaine rivalité ponctuée d'identification, dans une alternance des relations du sujet avec le père, que quelque chose pourra être établi qui fera que le sujet se verra, en quelque sorte diversement selon sa position lui même de fille ou de garçon, mais conférer si l'on peut dire - pour le garçon c'est tout à fait clair - conférer dans certaines limites, celles précisément qui l'introduisent à la relation symbolique, conférer cette puissance phallique. Et d'une certaine façon quand je vous ai dit l'autre jour que pour la mère l'enfant comme être réel était pris comme symbole de son manque d'objet, de son appétit imaginaire pour le phallus, l'issue normale à cette situation peut se concevoir comme étant ceci précisément réalisé au niveau de l'enfant, c'est à dire que l'enfant reçoit symboliquement ce phallus dont il a besoin, mais dont pour qu'il en ait besoin il faut qu'il ait été préalablement menacé par l'instance castratrice qui est originalement et essentiellement l'instance paternelle. C'est dans une constitution sur le plan symbolique, sur le plan d'une sorte de pacte,

de droit au phallus que s'établit pour l'enfant cette identification virile qui est au fondement d'une relation oedipienne normative.

Mais rien qu'ici je vous fais une remarque en quelque sorte latérale. Qu'est-ce qui résulte de ceci ? II y a quelque chose d'assez singulier, voire de paradoxal dans les formulations originaires qui sont sous la plume de Freud de la distinction entre la relation anaclitique et la relation narcissique.

Dans l'œdipe cette relation libidinale .....

Chez l'adolescent Freud nous dit qu'il y a deux types d'objet d'amour, l'objet amour anaclitique qui porte la marque d'une dépendance primitive à la mère, l'objet d'amour narcissique qui est modelé sur l'image qui est l'image du sujet lui-même, qui est l'image narcissique. C'est cette image que nous avons essayé ici d'élaborer en en montrant la racine dans la relation spéculaire à l'autre.

Le mot anaclitique, encore que nous le devions à Freud, est vraiment bien mal fait car en grec il n'a vraiment pas le sens que Freud lui donne qui est indiqué par le mot allemand *Anlehung*, relation, c'est une relation d'appui contre. Ceci d'ailleurs prêtant encore à toutes sortes de malentendus, certains ayant poussé cet appui contre jusqu'à être quelque chose qui est une sorte finalement de réaction de défense. Mais laissons cela de côté, en fait si on lit Freud on voit bel et bien qu'il s'agit de ce besoin d'appui et de quelque chose qui en effet ne demande qu'à s'ouvrir du côté d'une relation de dépendance.

Si on pousse plus loin on verra qu'il y a de singulières contradictions dans la formulation opposée que Freud donne de ces deux modes de relations, anaclitique et narcissique. Très curieusement il est amené à parler dans la relation anaclitique d'un besoin d'être aimé beaucoup plus que d'un besoin d'aimer ; inversement et très paradoxalement le narcissique apparaît tout d'un coup sous un jour qui nous surprend, car à la vérité certainement il est attiré par un élément d'activité inhérent au comportement très spécial du narcissique, il apparaît actif pour autant justement qu'il méconnaît toujours jusqu'à un certain point l'autre. C'est du besoin d'aimer que Freud le revêt et dont il lui donne l'attribut, ce qui en fait tout à fait paradoxalement et soudain une sorte de lieu naturel de ce que dans un autre vocabulaire nous appellerions oblatif, et qui ne peut que déconcerter.

Je crois qu'il y a là-dessus à revenir, mais qu'une fois de plus c'est dans la méconnaissance de la position des éléments intrasubjectifs que ces perspectives paradoxales prennent leur origine, et du même coup leur justification. Ce qu'on appelle la relation anaclitique là où elle a de l'intérêt, c'est à dire au niveau de sa persistance chez l'adulte, est toujours conçue comme une sorte de pure et simple survivance, prolongation de ce qu'on appelle une position infantile. Si effectivement le sujet qui a cette position et qu'ailleurs dans l'article sur les types libidinaux, Freud n'appelle ni plus ni moins que la position érotique - ce qui montre bien que c'est effectivement la position la plus ouverte - ce qui fait en fait méconnaître l'essence, c'est précisément de ne pas s'apercevoir que pour autant que le sujet acquiert dans la relation symbolique, se voit investi

du phallus comme tel, comme lui appartenant et comme étant pour lui d'un exercice si l'on peut dire légitime, il devient par rapport à ce qui succède à l'objet maternel, à cet objet retrouvé, marqué de la relation à la mère primitive qui sera dans la position normale de l'œdipe, toujours en principe, ceci dès l'origine de l'exposé Freudien, l'objet pour le sujet mâle, c'est à dire qu'il devient le porteur de cet objet de désir pour la femme.

La position devient anaclitique en tant que c'est de lui, du phallus dont il est désormais le maître, le représentant, le dépositaire, c'est en tant que la femme dépend de lui que la position est anaclitique. La relation de dépendance s'établit pour autant que s'identifiant à l'autre, au partenaire objectal, il est indispensable à ce partenaire, que c'est lui qui la satisfait, et lui seul parce qu'il est en principe le seul dépositaire de cet objet qui est l'objet du désir de la mère. C'est en fonction d'un achèvement de la position oedipienne que le sujet se trouve dans la position que nous pouvons qualifier d'optima dans une certaine perspective par rapport à l'objet retrouvé qui sera le successeur de l'objet maternel primitif, et par rapport auquel il deviendra lui, l'objet indispensable, et que se sachant indispensable, une partie de la vie érotique précisément des sujets qui participent de ce versant libidinal soit tout entière conditionnée par le besoin une fois expérimenté et assumé de l'autre, de la femme maternelle comme ayant besoin en lui de trouver son objet qui est l'objet phallique.

Voilà ce qui fait l'essence de la relation anaclitique en tant qu'opposée à la relation narcissique. Ceci n'est qu'une parenthèse destinée à montrer l'utilité de mettre toujours en jeu cette dialectique de la relation, ici des trois objets premiers, autour de laquelle reste pour l'instant, sauf dans la notion générale de quelque chose qui les embrasse tous et les lie dans la relation symbolique, autour de laquelle reste pour l'instant localisé le quatrième terme qui est le père en tant qu'il introduit ici la relation symbolique, la possibilité de la transcendance de la relation de frustration ou de manque d'objet, dans la relation de castration qui est tout autre chose, c'est à dire qui introduit ce manque d'objet dans une dialectique, dans quelque chose qui prend et donne, qui institue, investit, confère la dimension du pacte d'une interdiction, d'une loi, de l'interdiction de l'inceste en particulier, dans toute cette dialectique.

Revenons à notre sujet. Que se passe-t-il si c'est la relation imaginaire qui devient la règle et la mesure de toute la relation anaclitique ? I1 en adviendra exactement ceci : c'est qu'au moment où entrent dans le désaccord, dans le non-lien, dans la destruction des liens pour une raison quelconque évolutive des incidences historiques de la relation de l'enfant à la mère par rapport au tiers objet - objet phallique qui est à la fois ce qui manque à la femme et ce que l'enfant a découvert qui manque à la mère - il y a d'autres modes de rétablissement de cette cohérence. Ces modes sont des modes imaginaires, ce sont des modes imaginaires qui, non typiques, consistent dans l'identification de l'enfant à la mère, par exemple à partir d'un déplacement imaginaire de l'enfant par rapport à son partenaire maternel, le choix à sa place, l'assomption pour elle de ce manque vers l'objet phallique comme tel. Le schéma que je vous donne là n'est rien d'autre que le schéma de la perversion fétichiste.

Voilà un exemple de solution si vous voulez, mais il y a une voie plus directe. En d'autres termes d'autres solutions existent d'accès à ce manque d'objet qui est déjà sur le plan imaginaire la voie humaine d'une réalisation qui est le rapport de l'homme à son existence, c'est à dire à quelque chose qui peut être mis en cause, qui déjà fait quelque chose de différent de l'animal et de toutes les relations animales possibles sur le plan imaginaire, c'est à dire à l'intérieur de certaines conditions qui seront des conditions en quelque sorte ponctuées, extra-historiques telles que se présente toujours le paroxysme de la perversion. La perversion a cette propriété de réaliser un certain mode d'accès à cet au delà de l'image de l'autre qui caractérise la dimension humaine, mais elle le réalise simplement dans un moment comme en produisent toujours les paroxysmes des perversions, qui sont en quelque sorte des moments syncopés dans l'intérieur de l'histoire du sujet. Il y a une somme de convergence ou de montée vers le moment qui est peut-être très significativement qualifié de passage à l'acte, et pendant ce passage à l'acte quelque chose est réalisé qui est fusion, qui est accès à cet au-delà qui est à proprement parler cette dimension trans-individuelle que la théorie anaclitique freudienne formulait comme telle, et nous apprend à appeler l'éros, cette union de deux individus chacun étant arraché à lui-même et pour un instant plus ou moins fragile, transitoire, voire même virtuel, constituant cette unité. Cette unité est réalisée à certains moments de la perversion, et ce qui constitue la perversion est précisément qu'elle ne peut être jamais réalisée que dans ces moments non ordonnés symboliquement.

Le sujet finalement trouve son objet, et son objet exclusif, et il le dit lui-même, d'autant plus exclusif et d'autant plus parfaitement plus satisfaisant qu'il est inanimé, du moins comme cela il sera bien tranquille de ne pas avoir de déception de sa part. Quand le sujet aime une pantoufle voilà le sujet qui a vraiment, on peut dire, l'objet de ses désirs à sa portée, c'est plus sûr, un objet lui-même dépourvu de propriété subjective, intersubjective, voire trans-subjective. La solution fétichiste est incontestablement pour ce qui est de réaliser la condition de manque comme tel une des conditions les plus concevable dans cette perspective, et elle est réalisée.

Nous savons aussi que le propre de la relation imaginaire étant d'être toujours parfaitement réciproque puisque c'est une relation en miroir, nous devons nous attendre à voir apparaître chez le fétichiste de temps en temps la position non pas d'identification à la mère, mais l'identification à l'objet. C'est effectivement ce que nous verrons se produire au cours d'une analyse de fétichiste, car cette position comme telle est toujours ce qu'il y a de plus non satisfaisante. Il ne suffit pas que pour un court instant l'illumination fascinante de l'objet qui a été l'objet maternel soit quelque chose qui satisfasse le sujet, pour qu'autour de cela puisse s'établir tout un équilibre érotique, et effectivement pour le moment si c'est à l'objet qu'il s'identifie, il perdra on peut dire son objet primitif, à savoir la mère, il se considèrera lui-même pour la mère comme un objet destructeur, c'est ce perpétuel jeu, cette sorte de profonde diplopie qui marque toute l'appréhension de la manifestation fétichiste dans laquelle nous aurons à entrer plus tard. Mais c'est tellement visible et manifeste que quelqu'un comme

Phyllis Greenacre[87] qui a cherché à approfondir sérieusement le fondement de la relation fétichiste, nous dit qu'il semble qu'on soit en présence d'un sujet qui vous montrerait avec une excessive rapidité sa propre image dans deux miroirs opposés. Ca lui est sorti comme cela sans qu'elle sache très bien à ce moment là pourquoi, car cela vient comme les cheveux sur la soupe, mais elle a eu tout d'un coup le sentiment que c'est cela, il n'est jamais là où il est pour la bonne raison qu'il est sorti de sa place, qu'il est passé dans une relation spéculaire de la mère au phallus, et qu'il est alternativement l'un et l'autre, position qui n'arrive à se stariser que pour autant qu'est saisi cette sorte de symbole unique, privilégié et en même temps impermanent qu'est l'objet précis du fétichisme, c'est à dire le quelque chose qui symbolise le phallus.

C'est donc sur le plan de relations analogues, tout au moins que nous pouvons concevoir comme étant essentiellement de nature perverse, que doivent se manifester les résultats au moins transitoires, au moins en face d'une certaine manière de manier la relation anaclitique, si nous la centrons toute entière sur la relation d'objet en tant que ne faisant intervenir qu'imaginaire et réel, et réglant sur un prétendu réel de la présence de l'analyste toute l'accommodation de la relation imaginaire.

Dans mon rapport de Rome[88] j'ai fait quelque part allusion à ce mode de relation d'objet en le comparant à ce que j'appelais une sorte de *bundling* poussé à ses limites suprêmes en fait d'épreuve psychologique. Ce petit passage a pu passer inaperçu, mais par une note j'éclaire le lecteur et spécifie que le bundling est quelque chose de très précis qui concerne certaines coutumes qui existent encore dans ces sortes d'îlots culturels où persistent de vieilles coutumes. Mais nous en trouvons déjà dans Stendhal qui raconte cela comme une espèce de particularisme des fantaisistes suisses ou du sud de l'Allemagne, dans différents endroits qui ne sont pas indifférents au point de vue géographique. Ce bundling consiste très exactement dans la conception des relations amoureuses d'une technique, d'un pattern de relations entre mâle et femelle qui consiste en ceci qu'on admet que dans certaines conditions pour un autre partenaire par exemple qui aborde le groupe d'une façon privilégiée, quelqu'un de la maison, la fille généralement, peut au cours d'une relation qui est essentiellement fondée comme un type de relation d'hospitalité, lui offrir de partager son lit, et ceci étant lié à la condition que le contact n'aura pas lieu, et c'est de là que vient bundling. La fille est très fréquemment dans ces modes d'usages enveloppée d'un drap, de sorte qu'il y a toutes les conditions de l'approche, mise à part la dernière. Ceci qui peut passer pour être simplement une heureuse fantaisie de mœurs dont nous pouvons peut-être regretter de n'être pas participants, cela pourrait être amusant, mérite une certaine attention, car en fin de compte il n'y a rien de forcé à dire que la situation analytique dix-sept ou



[87] Greenacre. P., *Certain relationship between Fetichism and the faulty development of the body image*, in Psychoanalytic study of the child, 8, p. 79 –88, 1953. Further considerations regarding Fetishism, in P. S.G, 10, p. 167 – 194, 1956.

[88] Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, in Ecrits ; p. 229 – 322, Seuil.

dix-huit ans après la mort de Freud est paradoxale et aboutit à être conçue, et formalisée ainsi .....

Il y a là le rapport d'une séance noté en 1933 ou 1934, avec tous les mouvements de la patiente pendant la séance, orientée pour autant qu'elle manifeste quelque chose qui est l'élan plus ou moins manifeste à plus ou moins de distance par rapport à l'analyste qui est là, derrière son dos. Il y a là tout de même quelque chose d'assez frappant, encore que ce texte ait paru depuis que j'ai écrit mon rapport, et cela prouve que je n'ai rien forcé en disant que c'est à ce but et à ces conséquences psychologiques que se réduisait la pratique de l'analyse dans une certaine conception.

Je vous indique que si nous trouvons ces paradoxes dans les us et les coutumes de certains îlots culturels, il y a une secte protestante sur laquelle quelqu'un a fait des études assez avancées, c'est une secte d'origine hollandaise qui a conservé dans ses relations d'une façon très précise les coutumes locales liées à une unité religieuse, c'est la secte des Amish.

Mais il est bien clair que tout ceci ressortit à des restes incompris bien entendu, mais dont nous trouvons la formulation symbolique tout à fait coordonnée, délibérée, organisée dans toute une tradition qu'on peut appeler religieuse, symbolique même. Il est clair que tout ce que nous savons de la pratique de l'amour courtois et de toute la sphère dans laquelle il s'est localisé au Moyen-Age, implique cette sorte d'élaboration technique très rigoureuse de l'approche amoureuse qui comportait de longs stages réfrénés en la présence de l'objet aimé, et qui visait à la réalisation en effet de cet au-delà qui est cherché dans l'amour, cet au-delà proprement érotique, et que ces techniques, toutes ces traditions à partir du moment où on en a la clé, on en retrouve d'une façon tout à fait formulée dans d'autres aires culturelles les points d'émergence.

C'est un ordre de recherche dans la réalisation amoureuse qui, à plusieurs reprises, est posé dans l'histoire de l'humanité de façon tout à fait consciente. Ce qui est ordonné, ce qui est effectivement atteint, nous n'avons pas ici à le poser en question, que cela visât quelque chose qui essayât d'aller au-delà du court-circuit physiologique si on peut s'exprimer ainsi, il n'est également pas douteux que ça ait un certain intérêt.

Ce n'est pas là quelque chose qui est introduit ici en dehors d'une certaine référence qui nous permet de situer exactement, et cette métaphore, et en même temps la possibilité d'intégrer à divers niveaux, c'est-à-dire d'une façon plus ou moins consciente, ce qu'on fait de l'usage de la relation imaginaire comme telle - peut- être elle-même employée d'une façon délibérée - l'usage si on peut dire de pratiques qui peuvent paraître aux yeux d'un naïf être des pratiques perverses, et qui en réalité ne le sont pas plus que n'importe quel règlement de l'approche amoureuse d'une sphère définie des mœurs et des patterns, comme on s'exprime.

C'est quelque chose qui mérite d'être signalé comme point de référence pour savoir où nous nous situons.

Maintenant prenons un cas qui est développé dans cette revue citée la dernière fois[89] qui rapporte les questions sincères des membres d'un certain groupe à propos de la relation d'objet. Nous avons là sous la plume d'une personne qui a pris rang dans la communauté analytique l'observation de ce qu'elle appelle à juste titre un sujet phobique. Ce sujet phobique se présente comme quelqu'un dont l'activité a été assez réduite pour arriver à une sorte d'inactivité presque complète, le sujet a comme symptôme le plus manifeste la crainte d'être trop grand, il se présente toujours dans une attitude extrêmement penchée, presque tout est devenu impossible de ses relations avec le milieu professionnel, il mène une vie réduite à l'abri du milieu familial, néanmoins non pas sans qu'il ait une maîtresse qui lui a été fournie par sa mère, elle-même plus âgée que lui. Et c'est dans cette constellation que l'analyste femme en question s'empare de lui et commence à aborder avec lui la question.

Le diagnostic du sujet est fait d'une façon fine, et le diagnostic de phobie ne souffre pas de difficulté malgré le paradoxe du fait que l'objet phobogène au premier aspect n'a pas l'air d'être extérieur. Il l'est pourtant en ceci qu'à un moment nous voyons apparaître un rêve répétitif qui est le modèle d'une anxiété extériorisée. Dans ce cas particulier l'objet n'est découvert qu'à un second abord, c'est précisément l'objet lui-même phobique que nous savons parfaitement reconnaissable, il est le substitut de l'image paternelle qui est tout à fait carente dans ce cas, c'est l'image d'un homme en armure, au reste pourvu d'un instrument particulièrement agressif qui n'est autre qu'un tube de fly-tox qui va détruire tous les petits objets phobiques, des insectes, qui est là merveilleusement illustrée. Et c'est d'être traqué et étouffé dans le noir par cet homme en armure que le sujet se révèle avoir la crainte, et cette crainte n'est pas rien dans l'équilibre général de cette structure phobique. On obtient au bout d'un certain temps l'émergence de cette image. L'analyste femme qui a charge du sujet nous donne là une observation intitulée *D'une réaction perverse ou de l'apparition d'une perversion au cours d'un traitement analytique*. Ce n'est pas forcer les choses - perversion sexuelle transitoire - de ma part que d'introduire cette question de réaction perverse puisque l'auteur met l'accent sur l'intérêt de l'observation comme étant cet intérêt, et en effet l'auteur n'est pas tranquille, non seulement l'auteur n'est pas tranquille, mais l'auteur s'est très bien aperçu que la réaction qu'elle appelle perverse - bien entendu c'est une étiquette - est apparue dans des circonstances précises. En tout cas le fait que l'auteur pose la question autour de ce moment prouve qu'elle a conscience que la question est là, à partir du moment où ayant enfin vu venir au jour l'objet phobogène - l'homme en armure, elle l'interprète comme étant la mère phallique.

Pourquoi la mère phallique alors que c'est vraiment l'homme en armure avec tout son caractère héraldique. Pourquoi la mère phallique ? Pendant toute cette observation sont rapportées avec je crois une fidélité incontestable et en



[89] Lebovici R., *Perversion transitoire au cours d'un traitement psychanalytique*, in Bulletin d'Activité de l Association des Psychanalystes de Belgique, n° 25, p. 17, 118 rue Froissart Bruxelles.

tout cas assez bien soulignée, les questions que se pose l'auteur. L'auteur se pose la question suivante : n'ai-je pas fait là une interprétation qui n'est pas la bonne puisque tout de suite après est apparue cette réaction perverse, et que nous avons été engagés ensuite dans rien moins qu'une période de trois ans où par étapes le sujet a d'abord développé un fantasme pervers qui consistait à s'imaginer vu urinant par une femme qui très excitée venait alors le solliciter d'avoir avec elle des relations amoureuses, puis ensuite une réversion de cette position, c'est à dire lui le sujet observant en se masturbant ou en ne se masturbant pas une femme en train d'uriner, puis dans une troisième étape la réalisation effective de cette position, c'est à dire la trouvaille dans un cinéma d'un petit local qui se trouvait providentiellement pourvu de lucarnes grâce auxquelles il pouvait effectivement observer des femmes dans les W.C. d'à côté pendant que lui-même était dans son propre cagibi.

Nous avons donc là quelque chose à propos de quoi l'auteur lui-même s'interroge sur la valeur déterminante d'un certain mode d'interprétation par rapport à la précipitation d'une chose qui d'abord a pris l'allure d'une cristallisation fantasmatique de quelque chose qui fait évidemment partie des composantes du sujet, à savoir non pas de la mère phallique, mais de la mère dans son rapport avec le phallus. Mais l'idée qu'il y a dans le coup une mère phallique, l'auteur lui-même nous en donne la clé. L'auteur s'interroge à un moment sur la menée générale du traitement, et il observe qu'elle-même a été en fin de compte beaucoup plus interdisante ou interdictrice que ne l'avait jamais été la mère. Tout fait apparaître que l'entité de la mère phallique est là produite en raison de ce que l'auteur appelle elle-même ses propres positions contretransférentielles. Si on suit l'analyse de près on n'en doute absolument pas, car cependant que se développait cette relation imaginaire, bien entendu dans toute la mesure où elle avait été développée par le faux pas analytique, nous voyons:

1 : l'analyste intervenir à propos d'un rêve où le sujet se trouvant en présence d'une personne de son histoire passée, vis-à-vis de laquelle il prétend avoir des impulsions amoureuses, se prétend empêché par la présence d'un autre sujet féminin qui a joué également un rôle dans son histoire, une femme qu'il a vue dans son enfance uriner devant lui à une période beaucoup plus avancée de son enfance, c'est à dire passé l'âge de treize ans. L'analyste intervient de la façon suivante : *Sans doute vous aimez mieux vous intéresser à une femme en la regardant uriner que de faire l'effort d'aller à l'assaut d'une autre femme qui peut vous plaire mais qui se trouve être quelqu'un de marié*. Par cette intervention l'analyste pense réintroduire la vérité d'une façon un peu forcée, car le personnage masculin n'est indiqué dans le rêve que par des associations, à savoir le mari prétendu de la mère. Le mari qui vient réintroduire le complexe d'œdipe intervient d'une façon qui a tous les caractères de la provocation, surtout si on sait que c'est le mari de l'analyste qui a envoyé le sujet à celle-ci.

A ce moment là c'est précisément quelque chose qui est un virage, c'est à ce moment là que se produit le retournement progressif du fantasme d'observation, du sens d'être observé à celui d'observer soi-même.

2 : comme

si ce n'était pas assez, l'analyste, à une demande du sujet de ralentir le rythme des séances, lui répond : *Vous manifestez là vos positions passives parce que vous savez très bien que de toute façon vous ne l'obtiendrez pas*. A ce moment là le fantasme se cristallise complètement, ce qui prouve qu'il y a quelque chose de plus. Le sujet qui comprend pas mal de choses dans ses relations d'impossibilité d'atteindre l'objet féminin, finit par développer ses fantasmes à l'intérieur du traitement lui-même, crainte d'uriner sur le divan, etc.. Il commence à avoir de ces réactions qui manifestent un certain rapprochement de la distance à l'objet réel, il commence à épier les jambes de l'analyste - ce que l'analyste note d'ailleurs avec une certaine satisfaction -. Il y a en effet quelque chose qui est au bord de la situation réelle, de la constitution de la mère non pas phallique mais aphallique.

S'il y a quelque chose qui est en effet le principe de l'institution de la position fétichiste, c'est très précisément en ceci que le sujet s'arrête à un certain niveau de son investigation et de son observation de la femme en tant qu'elle a ou n'a pas l'organe qui est mis en question. Nous nous trouvons donc là devant une position qui fait aboutir peu à peu le sujet à dire : mon dieu il n'y aurait de solution que si je couchais avec mon analyste. Il le dit. A ce moment là l'analyste commence à trouver que ça lui tape un peu sur les nerfs et lui fait cette remarque à propos de laquelle elle s'interroge ensuite anxieusement : *Ai-je bien fait de dire cela* ? – *Vous vous amusez pour l'instant*, lui dit-elle, *à vous faire peur avec quelque chose dont vous savez très bien que ça n'arrivera jamais*.

N'importe qui peut s'interroger sur le degré de maîtrise que comporte une intervention comme celle-là, qui est un rappel un peu brutal des conventions de la situation analytique. C'est tout à fait en accord avec la notion que l'on peut se faire de la position analytique comme étant une position réelle. Voilà donc les choses remises au point. C'est très précisément après cette intervention que le sujet passe définitivement à l'acte et trouve l'endroit parfait, l'endroit élu dans le réel à savoir l'organisation de la petite pissoire des Champs Elysées où il se trouvera cette fois réellement à la bonne distance réelle, séparé par un mur de l'objet de son observation, qu'il pourrait cette fois observer bel et bien non pas comme mère phallique, mais très précisément comme mère aphallique, et suspendre là pendant un certain temps toute l'activité érotique qui est tellement satisfaisante qu'il déclare que jusqu'au moment de cette découverte il a vécu comme un automate, mais que maintenant tout est changé.

Voilà où les choses en sont. Je voulais simplement vous faire toucher du doigt qu'assurément la notion de distance de l'objet analyste en tant qu'objet réel, et la notion dite de référence, peut être quelque chose qui n'est pas sans effet, ce ne sont peut-être pas les effets les plus désirables en fin de compte.

Je ne vous dit pas comment se termine ce traitement, il faudrait l'examiner minutieusement tant chaque détail est riche d'enseignement. La dernière séance est éludée, le sujet se fait également opérer de quelque varice, tout y est. La tentative timide d'accès à la castration et une certaine liberté qui peut en découler y est même indiquée. On juge après cela que c'est suffisant, le sujet retourne avec sa maîtresse, la même qu'il avait eu au début, celle qui a quinze ans de

plus que lui, et comme il ne parle plus de sa grande taille on considère que la phobie est guérie. Malheureusement à partir de ce moment-là il ne pense plus qu'à une chose, c'est la taille de ses souliers, ils sont tantôt trop grands, il perd l'équilibre, ou ils sont trop petits et ils lui serrent le pied, de sorte que le virage, la transformation de la phobie est accomplie. Après tout pourquoi pas considérer cela comme la fin du travail analytique ? De toute façon du point de vue expérimental il y a quelque chose qui n'est assurément pas dépourvu d'intérêt. Le sommet bien entendu de l'accès à la prétendue bonne aisance, à l'objet réel est donné comme s'il y avait là presque un signe de reconnaissance, je parle entre initiés au moment où le sujet a la perception en présence de son analyste d'une odeur d'urine, ceci étant considéré comme le moment où la distance à l'objet réel - tout au long de l'observation il nous est indiqué que c'est là le point par où toute la relation névrotique pèche - où la distance est enfin exacte, ceci bien entendu coïncidant avec le sommet, l'apogée de la perversion.

Quand je dis perversion, dites-le vous bien, pas plus d'ailleurs que l'auteur ne se le dissimule, il ne faut pas considérer à proprement parler ceci comme une perversion, mais bien plutôt comme un artéfact. Ces choses, encore qu'elles puissent être permanentes et très durables, sont tout de même des artéfacts susceptibles de rupture, de dissolution quelque fois assez brusques. Au bout d'un certain temps le sujet se fait surprendre par une ouvreuse. Le seul fait d'être surpris par cette ouvreuse fait tomber du jour au lendemain la fréquentation de l'endroit particulièrement propice que le réel était venu lui offrir à point nommé - le réel offre toujours à point nommé tout ce qu'on a besoin quand on a été enfin réglé par les bonnes voies à la bonne distance.

*6* - LEÇON DU 9 JANVIER 1987

Nous allons aujourd'hui faire un saut dans un problème que, si nous avions procédé pas à pas, nous aurions dû normalement rencontrer beaucoup plus avant dans notre discours, c'est celui de la *perversion* la plus problématique qui soit dans la perspective de l'analyse, à savoir l'homosexualité féminine.

Pourquoi procèderais je ainsi ? Je dirais qu'il y a là-dedans une part de contingence ; il est certain que nous ne pourrions pas procéder cette année à un examen de la relation d'objet sans rencontrer l'objet féminin, et vous savez que le problème n'est pas tellement de savoir comment nous rencontrons l'objet féminin dans l'analyse - là dessus l'analyse nous en donne assez pour nous édifier quand le sujet de cette rencontre n'est pas naturel, je vous l'ai assez montré dans la première partie de ces séminaires du trimestre dernier, en vous rappelant que le sujet féminin est toujours appelé dans sa rencontre à une sorte de retrouvaille qui le place d'emblée par rapport à l'homme, dans cette ambiguïté des rapports naturels et des rapports symboliques qui est bien ce dans quoi j'essaye de vous démontrer toute la dimension analytique.

Le problème est assurément de savoir ce que l'objet féminin en pense, et ce que l'objet féminin en pense c'est encore moins naturel que la façon dont le sujet masculin l'aborde, ce que l'objet féminin en pense, à savoir quel est son chemin depuis ses premières approches de l'objet naturel et primordial du désir, à savoir le sein maternel. Comment l'objet féminin entre dans cette dialectique ? Ce n'est pas pour rien que je l'appelle aujourd'hui *objet*, il est clair qu'il doit entrer à quelque moment en fonction, cet objet, seulement il prend cette position fort peu naturelle d'objet, puisque c'est une position au second degré qui n'a d'intérêt à se qualifier comme telle que parce que c'est une position qui est prise par un sujet.

L'homosexualité féminine a pris dans toute l'analyse une valeur particulièrement exemplaire dans ce qu'elle a pu révéler des étapes, du cheminement et des arrêts dans ce cheminement qui peuvent marquer le destin de la femme dans ce rapport naturel, biologique au départ, mais qui ne cesse de porter sur le plan symbolique, sur le plan de l'assomption à ce Sujet en tant qu'il est pris lui-même dans la chaîne symbolique. C'est bien là qu'il s'agit de la femme, et c'est bien dans toute la mesure où elle a à faire un choix qui doit, par quelque côté que ce soit, être, comme l'expérience analytique nous l'apprend, un compromis entre ce qui est à atteindre et ce qui n'a pas pu être atteint, que l'homosexualité féminine se rencontre chaque fois que la discussion s'établit sur le sujet des étapes que la femme a à remplir dans son achèvement symbolique.

Ceci doit mener pendant cet intervalle à épuiser un certain nombre de textes, nommément ceux qui s'étagent pour ce qui est de Freud, entre 1923 que vous pouvez noter comme la date de son article sur « L'organisation génitale infantile » où il pose comme un principe le primat de l'assomption phallique comme étant à la fin de la phase infantile de la sexualité, d'une phase typique pour le garçon comme pour la fille. L'organisation génitale est atteinte pour l'un comme pour l'autre, mais sur un type qui fait de la possession ou de la

non possession du phallus l'élément différentiel primordial dans lequel à ce niveau l'organisation génitale des sexes s'oppose. I1 n' y a pas à ce moment, nous dit Freud, de réalisation du mâle et de la femelle, mais de ce qui est pourvu de l'attribut phallique et ce qui en est dépourvu est considéré comme équivalent à châtré. Et j'ajoute pour bien préciser sa pensée, que cette organisation est la formule d'une étape essentielle et terminale de la première phase de la sexualité infantile, celle qui s'achève à l'entrée de la période de latence.

Je précise la pensée : c'est que ceci est fondé sur l'un comme sur l'autre sexe, sur une maldonne, et cette maldonne est fondée sur l'ignorance - il ne s'agit pas de méconnaissance mais d'ignorance - du rôle fécondant de la semence masculine, et de l'autre côté de l'existence comme tel de l'organe féminin. Ce sont des affirmations absolument énormes, et qui demandent pour être comprises une exégèse, car nous ne pouvons pas nous trouver là en présence de quelque chose qui puisse être pris au niveau de l'expérience réelle. Je veux dire que comme l'ont soulevé d'ailleurs dans la plus grande confusion les auteurs qui à partir de là sont entrés en action à la suite de cette affirmation de Freud, un très grand nombre de faits montre que, sur un certain nombre de plans vécus, toutes sortes de choses admettent que se révèle la présence, sinon du rôle mâle dans l'acte de la procréation, assurément de l'existence de l'organe féminin , au moins dans la femme elle-même. Qu'il y ait dans l'expérience précoce de la petite fille quelque chose qui corresponde à la localisation vaginale, qu'il y ait des émotions, voire même une masturbation vaginale précoce, je crois que c'est ce qui ne peut guère être contesté, au moins comme étant réalisé dans un certain nombre de cas, et on part de savoir si effectivement c'est à l'existence du clitoris que doit être attribué cette prédominance de la phase phallique, si c'est du fait que comme on le dit, la libido - faisons de ce terme le synonyme de toute expérience érogène - est primitivement et exclusivement à l'origine concentrée sur le clitoris, et si ce n'est peut-être qu'à la suite d'un déplacement qui doit être long et pénible, et qui nécessite tout un long détour.

Je crois qu'assurément ce ne peut pas être dans ces termes que peut être comprise l'affirmation de Freud. Trop de faits d'ailleurs confus, permettent là-dessus d'élever toutes sortes d'objections. Je ne fais allusion qu'à l'une d'entre elles en vous rappelant que nous devons admettre, si nous voulons concevoir d'une façon qui paraît exiger par un certain nombre de prémisses qui sont justement ces prémisses réalistes qui considèrent que toute espèce de méconnaissance suppose dans l'inconscient une certaine connaissance de la coaptation des sexes, qu'il ne saurait y avoir chez la fille cette prévalence précisément de l'organe qui ne lui appartient pas comme tel et en propre, que sur le fond d'une certaine dénégation de l'existence du vagin, et qu'il s'agît d'en rendre compte.

C'est à partir de ces hypothèses admises comme à priori que la fille s'efforce de retracer une genèse de ce terme phallique. Chez la fille nous entrerons dans le détail et nous verrons cette sorte de nécessité empruntée à un certain nombre de prémisses, en partie exprimées d'ailleurs par l'auteur Freud lui-même, et il montre bien que par l'incertitude même du fait dernier auquel elle se rapporte - car les faits sur lesquels elle s'appuie, cette primordiale expérience de l'organe vaginal, sont très prudents, même réservés - il ne s'agit bien chez elle que d'une sorte de reconstruction exigée par des prémisses qui sont des prémisses

théoriques qui relèvent précisément d'une fausse voie dans la façon dont il convient de comprendre l'affirmation de Freud, fondée sur son expérience, avancée par lui d'ailleurs avec prudence, voire cette part d'incertitude qui est si caractéristique de sa présentation de cette découverte, mais qui n'en est pas moins affirmée comme primordiale, et même comme devant être prise comme point fixe, comme pivot autour duquel l'interprétation théorique elle-même doit se développer.

C'est ce que nous allons essayer de faire à partir de cette affirmation paradoxale sur le terme du phallicisme, entre ces affirmations de Freud au point de son oeuvre où elles se produisent, et les prolongements qu'il lui donne quand huit ans plus tard, en 1931, il écrit sur la sexualité féminine une chose encore plus énorme[90]. Dans l'intervalle une discussion extrêmement active s'élève, une moisson de spéculations, autant que le fait est rapporté par…… et par Jones. Aussi, et il y a là tout un véritable progrès d'approximations qui est bien celui auquel j'ai dû me dévouer pendant ces vacances, et dont je dirais qu'il m'a paru extrêmement difficile, sans le fausser, d'en rendre compte, parce que ce qui le caractérise est assurément son caractère immaitrisé. Nous allons avoir à épuiser ce caractère profondément immaitrisé des catégories mises en jeu, et pour en rendre compte et se faire entendre il n'y a pas moyen de procéder autrement qu'en le maîtrisant, et le maîtriser c'est déjà le changer complètement d'axe et de nature, et c'est quelque chose qui même jusqu'à un certain point, ne peut pas donner véritablement une juste perspective de ce dont il s'agit, car ce caractère est vraiment essentiel à tout ce problème, il est vraiment corrélatif de ce qui est ici le second but de notre examen théorique de cette année nous montrer comment parallèlement et inflexiblement la pratique analytique elle-même s'engage dans une déviation immaîtrisable. Et je dirais qu'une fois de plus, pour revenir à cette incidence précise qui fait l'objet de ce que je vous expose au milieu de tout cet amas de faits, il m'apparaissait ce matin qu'il pouvait être retenu comme une sorte d'image exemplaire ce petit fait simplement recueilli au cours d'un de ces articles, il s'agit de quelque chose admis par tous, c'est que pour la petite fille au détour de cette évolution et au moment où elle entre dans l'œdipe, c'est bien comme substitut de ce phallus manquant qu'elle se met à désirer un enfant du père.

Et l'un de ces auteurs citait comme exemple une analyse d'enfant. Et pour montrer combien il y a là quelque chose qui peut entrer en jeu avec une incidence présente dans la précipitation du mouvement de l'œdipe - à savoir que la déception de ne pas recevoir un enfant du père est quelque chose qui va jouer un rôle essentiel pour faire revenir la petite fille de ce dans quoi elle est entrée dans l'œdipe, à savoir par ce chemin paradoxal d'abord de l'identification au père, pour qu'elle reprenne la position féminine, tous les auteurs en principe l'admettent, par la voie de cette privation de l'enfant désiré du père - et exemplifiant ce mouvement qui nous est donné comme étant toujours essentiellement inconscient par un cas où en somme une analyse avait permis à une enfant



[90] *Sur la sexualité féminine*, in La vie sexuelle, p.139-15, PUF.

de mettre au jour cette image de la petite fille qui, d'avoir été en cours d'analyse et se trouvant avoir de ce fait plus de lumière qu'une autre sur ce qui se passait dans son inconscient, se levait tous les matins à la suite de quelque éclaircissement, en demandant si le petit enfant du père était arrivé, et si c'était pour aujourd'hui ou pour demain. Et c'est avec colère et pleurs qu'elle le demandait chaque matin.

Cet exemple me paraît une fois de plus exemplaire de ce dont il s'agit dans cette déviation de la pratique analytique qui est celle qui est toujours l'accompagnement de notre exploration théorique cette année, concernant la relation d'objet, car à la vérité nous touchons là du doigt la façon dont un certain mode de comprendre, d'attaquer les frustrations est quelque chose qui dans la réalité, mène l'analyse à un mode d'intervention dont les effets, non seulement peuvent apparaître douteux, mais manifestement à l'opposé de ce qui est en jeu dans ce qu'on peut appeler le procès de l'interprétation analytique. Il est tout à fait clair que la notion que nous pouvons avoir qu'à un moment donné dans l'évolution, l'enfant apparaisse comme un objet imaginaire, comme substitut de ce phallus manquant qui joue dans l'évolution de la petite fille un rôle essentiel, est quelque chose qui n'a littéralement d'intérêt, qui ne peut être mis en jeu légitimement pour autant qu'ultérieurement, ou même à une étape contemporaine, l'enfant, le sujet a affaire à lui, entre dans le jeu d'une série de résonances symboliques qui vont intéresser dans le passé, qui vont mettre en jeu ce que l'enfant a expérimenté à l'état phallique, à savoir tout ce qui peut être lié pour lui de réactions possessives ou destructives au moment de la crise phallique, avec ce qu'elle comporte de véritablement problématique dans l'étape de l'enfance à laquelle elle correspond.

C'est en somme après coup que tout ce qui se rapporte à cette prévalence ou prédominance du phallus à une étape de l'évolution de l'enfant, prendra ces incidences, et pour autant qu'il entre dans la nécessité à tel ou tel moment de symboliser quelque évènement qui arrivera, soit la venue tardive d'un enfant pour quelqu'un qui est en relation immédiate avec l'enfant, ou bien que pour le sujet effectivement la question de possession de l'enfant, la question de sa propre maternité se posera. Mais que faire intervenir, si ce n'est à ce moment ou au moment où cela se produit, non pas quelque chose qui intervient dans la structuration symbolique du sujet ; mais dans un certain rapport de substitution imaginaire précipité à ce moment là par la parole dans le plan symbolique, ce qui à ce moment là est vécu d'une façon tout à fait différente par l'enfant ? C'est lui donner en quelque sorte déjà la sanction d'une organisation, l'introduction dans une sorte de légitimité qui littéralement consacre la frustration comme telle, l'instaure au centre de l'expérience, alors qu'elle n'est légitimement introduite comme frustration que si elle s'est passée effectivement au niveau de l'inconscient, comme la théorie juste nous le dit.

Cette frustration n'est qu'un moment évanouissant, et aussi un moment qui n'a d'importance et de fonction que, pour nous analystes, sur le plan purement théorique d'articulation de ce qui s'est passé. Sa réalisation par le sujet est par définition exclue, parce qu'elle est extraordinairement instable. Elle n'a d'importance et d'intérêt que pour autant qu'elle débouche dans quelque chose

d'autre qui est l'un ou l'autre de ces deux plans que je vous ai distingués, de la privation et de la castration, celui de la castration n'étant rien d'autre que ce qui instaure justement dans son ordre vrai la nécessité de cette frustration, ce qui la transcende et l'instaure dans quelque chose qui est une loi qui lui donne une autre valeur, et ce qui de là d'ailleurs consacre l'existence de la privation parce que sur le plan du Réel aucune espèce d'idée de privation n'est concevable que pour un être qui articule quelque chose dans le plan symbolique, et c'est uniquement à partir de là qu'une privation peut être conçue effectivement.

Nous le saisissons dans les interventions qui sont en quelque sorte des interventions de soutien, des interventions de psychothérapie comme celle par exemple que je vous évoquais rapidement à propos de la petite fille qui était aux mains d'une élève d'Anna Freud, et qui avait cette ébauche de phobie à propos de l'expérience qu'elle avait d'être effectivement privée de quelque chose, dans des conditions différentes de celle à laquelle l'enfant se trouvait contrainte, et dont je vous ai montré que ce n'est pas du tout dans cette expérience que gît vraiment le ressort du déplacement nécessaire de la phobie, mais bien dans le fait, non pas qu'elle n'ait pas ce phallus, mais que sa mère ne pouvait pas le lui donner, et bien plus encore qu'elle ne pouvait pas le lui donner parce qu'elle ne l'avait pas elle-même.

L'intervention que fait la psychothérapeute qui consiste à lui dire - et elle a bien raison - que toutes les femmes sont comme ça, peut laisser penser qu'il s'agit d'une réduction au Réel. Ce n'est pas une réduction au Réel parce que l'enfant sait très bien qu'elle n'a pas de phallus, elle lui apprend que la règle, c'est en tant qu'elle le fait passer sur le plan symbolique de la loi qu'elle intervient d'une façon qui en effet se discute du point de vue de l'efficacité, car à la vérité elle ne fait que s'interroger sur le fait que son intervention a pu être efficace ou pas dans une certaine réduction de la phobie. A ce moment là il est clair qu'elle n'est efficace que d'une façon extrêmement momentanée, et que la phobie repart de plus belle . Elle ne se réduira que lorsque l'enfant aura été réintégrée dans une famille complète, c'est à dire au moment où en principe sa frustration devrait lui apparaître encore plus grande que précédemment, puisque la voici confrontée avec un beau-père, c'est à dire avec un mâle qui entre dans le jeu de la famille, sa mère étant jusque là veuve, et avec un grand frère, seulement à ce moment là la phobie se trouve réduite parce que littéralement elle n'en a plus besoin pour suppléer à cette absence dans le circuit symbolique, de tout élément proprement phallophore, c'est à dire des mâles.

Le point essentiel de ces remarques critiques sur l'usage que nous faisons du terme de frustration, qui bien entendu est d'une certaine façon légitimé par le fait que ce qui est essentiel dans cette dialectique, c'est plus le manque d'objet que l'objet lui-même - d'une certaine façon la frustration répond fort bien en apparence à cette notion conceptuelle - porte sur l'instabilité de la dialectique même de la frustration. Frustration n'est pas privation. Pourquoi ? La frustration est quelque chose dont vous êtes privés par quelqu'un d'autre dont vous pouviez justement attendre ce que vous lui demandiez. Ce qui est en jeu dans la

frustration, c'est ce quelque chose qui est moins l'objet que l'amour de qui peut vous faire ce don, si cela vous est donné. L'objet de la frustration c'est moins l'objet que le don.

Nous nous trouvons là à l'origine d'une dialectique qui est l'écart symbolique, elle-même d'ailleurs à chaque instant évanouissante puisque ce don est un don qui n'est pas encore apporté que *comme* dans une certaine gratuité. Le don vient de l'Autre. Ce qu'il y a derrière l'Autre, à savoir toute la chaîne en raison de quoi vous vient ce don, est encore inaperçu, et ce sera à partir du moment où c'est aperçu, que le sujet s'apercevra que le don est bien plus complet que cela n'apparaît d'abord, à savoir que ça intéresse toute la chaîne humaine. Mais au départ de la dialectique de la frustration il n'y a que cela, cette confrontation avec l'Autre, ce don qui surgit, mais qui, s'il est apporté comme un don, fait s'évanouir *l'objet lui-même* en tant qu'objet. Si en d'autres termes, la demande était exaucée, l'objet passerait au second plan, par contre si la demande n'est pas exaucée, l'objet aussi dans ce cas là s'évanouit et change de signification.

Si vous voulez soutenir le mot frustration - car il y a frustration si le sujet entre dans la revendication que ce terme implique - c'est en faisant intervenir l'objet comme quelque chose qui était exigible en droit, qui était déjà de ses appartenances. L'objet à ce moment rentre dans ce qu'on pourrait appeler l'ère narcissique des appartenances du sujet. Dans les deux cas, quoi qu'il arrive, le moment de la frustration est un moment évanouissant qui débouche sur quelque chose qui nous projette dans un autre plan que le plan du pur et simple désir. La demande en quelque sorte a quelque chose que l'expérience humaine connaît bien, c'est qu'elle a en elle-même quelque chose qui fait qu'elle ne peut jamais comme telle, véritablement être exaucée. Exaucée ou non, elle s'annihile, s'anéantit à l'étape suivante, et elle se projette tout de suite sur autre chose ou sur l'articulation de la chaîne des dons, ou sur ce quelque chose de fermé et d'absolument inextinguible qui s'appelle le narcissisme, et grâce à quoi l'objet pour le sujet est à la fois quelque chose qui est lui et qui n'est pas lui, dont il ne peut jamais se satisfaire, précisément en ce sens que c'est lui et que ce n'est pas lui à la fois.

C'est uniquement pour autant que la frustration entre dans une dialectique qui en la légalisant, lui donne aussi cette dimension de la gratuité, la situe quelque part, que peut s'établir aussi cet ordre symbolisé du Réel où le sujet peut instaurer par exemple comme existantes et admises, certaines privations permanentes.

Ceci est quelque chose, qui d'être méconnu, introduit toutes espèces de façons de reconstruire tout ce qui nous est donné dans l'expérience, comme effet lié au fondamental manque d'objet, qui introduit toute une série d'impasses toujours liées à l'idée de vouloir détruire - à partir du désir considéré comme un élément pur de l'individu, du désir avec ce qu'il entraine comme contrecoup dans sa satisfaction comme dans sa déception - de vouloir tenir, de reconstruire toute la chaîne de l'expérience qui ne peut littéralement s'élaborer, se concevoir que si nous posons d'abord en principe que rien ne s'articule, que rien ne peut s'échafauder dans l'expérience, si nous ne posons pas comme

antérieur le fait que rien ne s'instaure, ne se constitue comme conflit proprement analysable si ce n'est à partir du moment où le sujet entre dans l'ordre légal, dans l'ordre symbolique, entre dans un ordre qui est ordre de symbole, chaîne symbolique ordre de la dette symbolique. C'est uniquement à partir de cette entrée dans quelque chose qui est préexistant à tout ce qui arrive au sujet, à tout espèce d'évènement ou de déception, c'est à partir de ce moment-là que tout ce par quoi il l'aborde, à savoir son vécu, son expérience, cette chose confuse qui est là avant qu'elle s'ordonne, s'articule, prend son sens et seulement comme telle peut être analysée.

Nous ne pouvons nulle part mieux entrer naïvement dans ces références. On ne peut nulle part mieux vous faire voir le bien-fondé de ce rappel - qui ne devrait être qu'un rappel - qu'à partir de quelques textes de Freud lui-même. Hier soir quelques uns ont parlé d'un certain côté incertain, quelquefois paradoxalement sauvage de quelques textes, ils ont même parlé d'éléments d'aventure, ou encore on a même dit de diplomatie - on ne voit d'ailleurs pas pourquoi - c'est pourquoi je vous en ai choisi un des plus brillants, je dirais même presque des plus troublants, mais il est concevable qu'il puisse apparaître comme vraiment archaïque, voir démodé.

Il s'agit d'une psycho-génèse d'un cas d'homosexualité féminine[91]. Je voudrais simplement vous en rappeler les articulations essentielles : il s'agit d'une fille d'une bonne famille de Vienne, et pour une bonne famille c'était franchir un assez grand pas que envoyer quelqu'un chez Freud, cela se passe en 1920. C'est que quelque chose de très singulier était arrivé, c'est-à-dire que la fille de la maison, dix-huit ans, belle, intelligente, classe sociale très élevée, est un objet de souci pour ses parents parce qu'elle court après une personne qu'on appelle dame du monde, de dix ans son aînée, et dont il est précisé par toutes sortes de détails qui nous sont donnés par la famille, que cette dame du monde est peut-être d'un monde qu'on pourrait qualifier de demi-monde dans le classement régnant à ce moment là à Vienne et considéré comme respectable. La sorte d'attachement dont tout révèle, à mesure que les évènements s'avancent, qu'il est véritablement passionnel, qui l'attache à cette dame est quelque chose qui la met dans des rapports assez pénibles avec sa famille. Nous apprenons par la suite que ces rapports assez pénibles ne sont pas étrangers à l'instauration de toute la situation, pour tout dire le fait que ça rende le père absolument enragé est certainement un motif, semble-t-il, pour lequel la jeune fille d'une certaine façon, non pas soutient cette passion, mais la mène. Je veux dire l'espèce de défi tranquille avec lequel elle poursuit ses assiduités auprès de la dame en question, ses attentes dans la rue, la façon dont elle affiche partiellement son affaire sans en faire étalage, tout cela suffit pour que ses parents n'en ignorent rien, et tout spécialement son père. On nous indique aussi que la mère n'est pas quelqu'un de tout repos, elle a été névrosée et elle ne prend pas cela tellement mal, en tout cas pas tellement au sérieux.



[91] *Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*, in Névroses, Psychoses et Perversions, p.245-270, PUF.

On vient demander à Freud d'arranger cela, et il remarque fort pertinemment les difficultés de l'instauration d'un traitement quand il s'agit de satisfaire aux exigences de l'entourage. Freud fait très justement remarquer que l'on ne fait pas une analyse sur commande. A la vérité ceci ne fait qu'introduire quelque chose d'encore plus extraordinaire, et qui va dans un sens qui est bien celui qui nous fera apparaître des considérations de Freud vis-à-vis de l'analyse elle-même qui à certains paraîtront bien dépassées, à savoir ce que Freud nous a dit pour expliquer que son analyse n'a pas été à son terme, qu'elle lui a permis de voir très très loin, et c'est pour cela qu'il nous en fait part, mais qu'assurément elle ne lui a pas permis de changer grand chose au destin de cette jeune fille. Et pour l'expliquer il introduit cette idée qui n'est pas sans fondement, bien qu'elle puisse paraître désuète. C'est une idée schématique qui doit plutôt nous inciter à revenir sur certaines données premières, qu'à nous trouver plus maniable, à savoir qu'il y a deux éléments dans une analyse : la première étant en quelque sorte le ramassage de tout ce qu'on peut savoir. Ensuite on va faire fléchir les résistances qui tiennent encore parfaitement, où le sujet sait déjà beaucoup de choses. Et la comparaison qu'il introduit là n'est pas une des moins stupéfiante : il compare cela au rassemblement des bagages avant un voyage qui est toujours une chose assez compliquée, puis il s'agit de s'embarquer et de parcourir le chemin. Cette référence chez quelqu'un qui a une phobie des chemins de fer et des voyages, est tout de même assez piquante ! Mais ce qui est bien plus énorme encore, c'est que pendant tout ce temps là il a le sentiment qu'effectivement rien ne se passe.

Par contre il voit très bien ce qui s'est passé et il met en relief un certain nombre d'étapes. Il voit bien que dans l'enfance il y a eu quelque chose qui semble ne s'être pas passé tout seul au moment où de ses deux frères elle a pu appréhender à propos de l'aîné précisément, la différence qui la faisait elle, consister en quelqu'un qui n'avait pas d'objet essentiellement désirable, l'objet phallique, et ça ne s'est pas passé tout seul. L'un de ces deux frères lui est plus jeune.

Néanmoins jusque-là nous dit-il, la jeune fille n'a jamais été névrosée, aucun symptôme hystérique n'a été apporté à l'analyse, rien dans l'histoire infantile n'est notable du point de vue des conséquences pathologiques, et c'est bien pour cela qu'il est frappant dans ce cas - au moins cliniquement - de voir éclore aussi tardivement le déclenchement d'une attitude qui paraît à tous franchement anormale, et qui est celle de cette position singulière qu'elle occupe vis-à-vis de cette femme un tant soit peu décriée, et à laquelle elle marque cet attachement passionné qui la fait aboutir à cet éclat qui l'a amenée à la consultation de Freud. Car s'il a fallu en venir à s'en remettre à Freud, c'est qu'il s'était produit quelque chose de marquant, à savoir qu'avec ce doux flirt que la jeune fille faisait avec le danger, c'est à dire qu'elle allait quand même se promener avec la dame presque sous les fenêtres de sa propre maison, un jour le père sort, voit cela, et se trouvant en face d'autres personnes leur jette un regard flambant et s'en va.

Par contre la dame demande à la jeune fille - Qui est cette personne ? - C'est papa.

- Il n'a pas l'air content !

La dame prend alors la chose fort mal. Il nous est indiqué que jusque là elle a eu avec la jeune fille une attitude très réservée, voire plus que froide, et qu'assurément elle n'a pas du tout encouragé ces assiduités, qu'elle n'avait pas spécialement de désir d'avoir des complications, et elle lui dit : *dans ces conditions là on ne se revoit plus*.

I1 y a dans Vienne des espèces de petits chemins de fer de ceinture, on n'est pas très loin d'un de ces petits ponts, et voilà la fille qui se jette en bas de l'un de ces petits ponts, elle choit, niederkommt. Elle se rompt un peu les os, mais s'en tire.

Donc nous dit Freud, jusqu'au moment où est apparu cet attachement, la jeune fille avait eu un développement non seulement normal, mais dont tout faisait penser qu'il s'orientait très bien : n'avait-elle pas à treize ou quatorze ans, quelque chose qui faisait espérer le développement le plus sympathique de la vocation féminine, celle de la maternité ? Elle pouponnait un petit garçon des amis des parents et tout d'un coup cette sorte de maternel qui semblait en faire d'avance le modèle des mères, s'arrête subitement, et c'est à ce moment là, nous dit Freud, qu'elle commence à fréquenter - car l'aventure dont il s'agit n'est pas la première - des femmes qu'il qualifie de déjà mûres, c'est-à-dire des sortes de substituts maternels d'abord, semble-t-il . Tout de même ce schéma ne vaut pas tellement pour la dernière personne, celle qui vraiment a incarné l'aventure dramatique au cours de laquelle va tourner le déclenchement de l'analyse, et également la problématique d'une homosexualité déclarée, car le sujet déclare à Freud qu'il n'est pas question pour elle d'abandonner quoi que ce soit de ses prétentions, ni de son choix objectal. Elle fera tout ce qu'il faudra pour tromper sa famille, mais elle continuera à assurer ses liens avec la personne pour laquelle elle est loin d'avoir perdu le goût, et qui s'est trouvée assez émue par cette extraordinaire marque de dévotion pour être devenue beaucoup plus traitable pour elle depuis.

Cette relation donc déclarée, maintenue par le sujet, est quelque chose à propos de quoi Freud nous apporte de très frappantes remarques. Il y en a auxquelles il donne valeur de sanction, soit explicative de ce qui s'est passé avant le traitement, par exemple la tentative de suicide, soit explicative de son échec à lui. Les premières paraissent très pertinentes, les secondes aussi, peut-être pas tout à fait comme il l'entend lui-même, mais c'est le propre des observations de Freud de nous laisser toujours beaucoup de clarté extraordinaire, même sur les choses qui l'ont en quelque sorte lui-même dépassé. Je fais allusion à l'observation de Dora[92] où Freud y a vu clair ultérieurement, il était intervenu auprès de Dora alors qu'il méconnaissait l'orientation de sa question vers son propre sexe, à savoir l'homosexualité de Dora.



[92] *Fragment d'une analyse d'hystérie* (Dora), in Cinq Psychanalyses, p.1 – 91, PUF

Ici on constate une méconnaissance d'un ordre analogue, mais beaucoup plus instructif parce que beaucoup plus profond. Puis il y a aussi des choses qu'il nous dit, et dont il ne tire qu'un parti incomplet, et qui ne sont certainement pas les moins intéressantes sur le sujet de ce dont il s'agit dans cette tentative de suicide, qui en quelque sorte se couronne dans un acte significatif, une crise dont on ne peut certainement pas dire que le sujet n'est pas intimement lié à la montée de la tension, jusqu'au moment où le conflit éclate et arrive à une catastrophe.

Il nous explique ceci de la manière suivante : c'est dans le registre d'une orientation en quelque sorte normale vers un désir d'avoir un enfant du père, qu'il faut concevoir la crise originaire qui a fait s'engager ce sujet dans quelque chose qui va strictement à l'opposé, puisqu'il nous est indiqué qu'il y a eu un véritable renversement de la position, et Freud essaye de l'articuler. Il s'agit d'un de ces cas où la déception par l'objet du désir se résume par un renversement complet de la position qui est identification à cet objet, et qui de ce fait, Freud l'articule exactement dans une note - équivaut à une régression au narcissisme. Quand je fais de la dialectique du narcissisme, essentiellement ce rapport moi-petit autre, je ne fais absolument rien d'autre que de mettre en évidence ce qui est implicite dans toutes les façons dont Freud s'exprime.

Quelle est donc cette déception, ce moment vers la quinzième année où le sujet engagé dans la voie d'une prise de possession de cet objet imaginaire, de cet enfant imaginaire - elle s'en occupe assez pour que ça fasse une date dans les antécédents du patient - opère ce renversement ? A ce moment-là sa mère a réellement un enfant du père, autrement dit la patiente fait l'acquisition d'un troisième frère. Voici donc le point clé, le caractère également en apparence exceptionnel de cette observation à la suite de quelque chose qui s'est passé.

Il s'agit maintenant de voir où cela s'interprétera le mieux, parce qu'enfin ce n'est pas banal non plus qu'il résulte de l'intervention d'un petit tard venu comme celui-là, un retournement profond de l'orientation sexuelle d'un sujet. C'est donc à ce moment-là que la fille change de position, et il s'agit de savoir ce qui arrive.

Freud nous le dit : c'est quelque chose qu'il faut considérer comme assurément réactionnel - le terme d'ailleurs n'est pas dans le texte, mais il est impliqué puisqu'il continue de supposer que le ressentiment à l'endroit du père continue de jouer. C'est là le rôle majeur, une cheville dans la situation, celle qui explique toute la façon dont l'aventure est menée. Elle est nettement agressive à l'endroit du père, et il ne s'agirait dans la tentative de suicide, à la suite de la déception produite par le fait que l'objet de son attachement homologue en quelque sorte la contrecarre, que de la contre-agressivité du père, d'un retournement de cette agression sur le sujet lui-même, combiné avec quelque chose, nous dit Freud, qui satisfait symboliquement ce dont il s'agit. A savoir que par une sorte de précipitation, de réduction au niveau des objets véritablement enjeu, une sorte d'effondrement de toute la situation sur des données primitives, quand la fille niederkommt, choit au bas de ce pont, elle fait un acte symbolique qui n'est autre chose que le nierderkommen d'un enfant dans l'accouchement

- c'est le terme employé en allemand pour dire qu'on est mis bas. Il y a là quelque chose qui nous ramène au sens dernier et originaire d'une structure de la situation.

Dans le deuxième ordre des remarques que nous fait Freud, il s'agit d'expliquer en quoi la situation a été sans issue à l'intérieur du traitement, et il nous le dit. C'est pour autant que la résistance n'a pas été vaincue, que tout ce qu'on a pu lui dire n'a jamais fait que l'intéresser énormément, sans qu'elle abandonne ses positions dernières, à savoir qu'elle a maintenu tout cela, comme on dirait aujourd'hui, sur le plan d'un intérêt intellectuel. Il compare la personne dans ses réactions à peu près à la dame à qui on montre des objets divers, et qui à travers son face-à-main dit : « *comme c'est joli !* ».

C'est une métaphore. Il dit que néanmoins on ne peut pas dire qu'il y ait eu absence de tout transfert, et il dénote cette présence du transfert avec une très grande perspicacité dans quelque chose qui est des rêves de la patiente, rêves qui en eux-mêmes et parallèlement aux déclarations, même non ambiguës, que la patiente lui fait de sa détermination de ne rien changer à ses comportements à l'endroit de la dame, annoncent tout un refleurissement étonnant de l'orientation la plus sympathique, à savoir de la venue de quelque beau et satisfaisant époux, non moins que l'attente de l'évènement d'un objet, fruit de cet amour. Bref quelque chose de tellement presque forcé dans le caractère idyllique de cet époux est annoncé par le rêve aux efforts entrepris en commun, que quiconque ne serait pas Freud s'y serait trompé, en aurait pris les plus grands espoirs. Freud ne s'y trompe pas, il y voit un transfert dans le sens où c'est la doublure de cette espèce de contre-leurre qu'elle a mené, le jeu en réponse à la déception, car assurément avec le père elle n'a pas été uniquement agressive et provocante, elle a fait aussi des concessions, il s'agissait seulement de montrer au père qu'elle le trompait. Et Freud reconnaît qu'il s'agit de quelque chose d'analogue, et que c'est là la signification transférentielle de ces rêves : il s'agit de reproduire avec lui, Freud, la position fondamentale de jeu cruel qu'elle a mené avec le père.

Ici nous ne pouvons pas ne pas rentrer dans cette espèce de relativité foncière dont elle est l'essentiel de ce qui est la formation symbolique, je veux dire pour autant que c'est la ligne fondamentale de ce qui constitue pour nous le champ de l'inconscient. C'est ce que Freud exprime d'une façon très juste, et qui n'a que le tort d'être un peu trop accentuée. II nous dit : « *Je crois que l'intention de m'induire en erreur était un des éléments formateur de ce rêve. C'était aussi une tentative de gagner mon intérêt et ma bonne disposition, probablement pour plus tard me désillusionner d'autant plus profondément* ».

Ici la pointe apparaît de cette intention imputée au sujet de venir dans cette position de le captiver, de le prendre lui, dit Freud, pour le faire tomber de plus haut, pour le faire choir d'autant plus haut qu'il est jusque là quelque chose où en quelque sorte lui-même, peut-on dire, est pris dans la situation, car il n'apparaît absolument pas douteux à entendre l'accent de cette phrase, qu'il y a ce que nous appelons une action contre-transférentielle. Il est juste que le rêve soit trompeur, et il ne va retenir que cela. Tout de suite après il

va entrer dans la discussion à proprement parler de ce qu'il est passionnant de trouver sous sa plume, à savoir que la manifestation typique de l'inconscient peut être une manifestation trompeuse, car il est certainement vrai qu'il entend d'avance les objections qu'on va lui faire. Si l'inconscient aussi nous ment, alors à quoi nous fier ? Que vont lui dire ses disciples ? Il va leur faire une longue explication, d'ailleurs un tant soit peu tendancieuse, pour leur expliquer que ça ne contredit en fin de compte en rien, pour leur montrer comment ça peut arriver. Il n'en reste pas moins que ce qui est le fond, ce qui nous est mis là au premier plan par Freud en 1920 , c'est exactement l'essentiel de ce qui est dans l'inconscient, c'est ce rapport du sujet à l'Autre comme tel, qui implique très précisément à sa base la possibilité de l'accomplir à ce niveau. Nous sommes dans l'ordre du mensonge et de la vérité.

Mais si ceci est très bien vu par Freud, il semble qu'il lui échappe que c'est un vrai transfert, à savoir que c'est dans l'interprétation du désir de tromper que la voie est ouverte, au lieu de prendre cela pour quelque chose qui est - disons les choses d'une façon un peu grosse - dirigé contre lui. Car il a suffi qu'il ait fait cette phrase de plus : « *C'est aussi une tentative de m'embobiner, de me captiver, de faire que je la trouve très jolie* » - et elle doit être ravissante cette jeune fille - pour que comme pour Dora il ne soit pas complètement libre dans cette affaire, et ce qu'il veut éviter c'est justement qu'il affirme qu'il lui est promis le pire, c'est-à-dire quelque chose où il se sentira lui-même désillusionné, c'est-à-dire qu'il est tout prêt à se faire des illusions. A se mettre en garde contre ces illusions, déjà il est entré dans le jeu, il réalise le jeu imaginaire.

A partir de ce moment-là il le fait devenir réel puisqu'il est dedans, et d'ailleurs ça ne rate pas car dans la façon dont il interprète la chose, il dit à la jeune fille que son intention à elle est bien de le tromper comme elle a coutume de tromper son père. C'est-à-dire qu'il coupe court tout de suite à ce qu'il a réalisé comme le rapport imaginaire , et d'une certaine façon son contre-transfert là aurait pu servir, à condition que ce ne fût pas un contre-transfert, à condition que lui-même n'y croie pas, c'est-à-dire qu'il n'y soit pas. Dans la mesure où il y est et où il interprète trop précocement, il fait rentrer dans le réel ce désir de la fille qui n'est qu'un désir, qui n'est pas une intention de le tromper, il lui donne corps, il opère avec elle exactement comme la personne intervenue avec la petite fille, comme une statue et comme la chose symbolique qui est au cœur de ce que je vous explique quand je vous parle de ce glissement dans l'imaginaire qui devient beaucoup plus qu'un piège, une plaie.

A partir du moment où il s'est instauré en quelque sorte en doctrine - là nous en voyons un exemple limite, transparent, nous ne pouvons pas le méconnaître, il est dans le texte - c'est pour autant qu'avec son interprétation à ce moment là Freud fait éclater le conflit, lui donne corps, alors que justement comme il le sent lui-même, c'est de cela qu'il s'agissait, de révéler ce discours menteur qui est là dans l'inconscient, en effet il ne s'agit pas d'autre chose.

Au lieu de cela, Freud sépare en voulant réunir : il lui dit que tout cela est fait contre lui, et en effet le traitement ne va pas beaucoup plus loin, c'est à dire qu'il est interrompu. Mais il y a quelque chose de beaucoup plus -

intéressant qui est accentué par Freud, mais qui n'est pas interprété par lui, c'est ceci qui est absolument énorme et qui ne lui a pas échappé : c'est la nature de la passion de la jeune fille pour la personne dont il s'agit, ce n'est pas une relation homosexuelle comme les autres. Le propre des relations homosexuelles est de présenter exactement toute la variété, et peut-être même quelques autres des variations hétérosexuelles.

Or, ce que Freud souligne d'une façon absolument admirable, c'est ce qu'il appelle ce choix objectal du type proprement masculin et qu'il explique ce qu'il veut nous dire par là, il l'articule d'une façon qui a un relief extraordinaire, littéralement c'est l'amour platonique dans ce qu'il a de plus exalté, c'est quelque chose qui ne demande aucune autre satisfaction que le service de la dame, c'est vraiment l'amour sacré si on peut dire, ou l'amour courtois dans ce qu'il a de plus dévotieux. Il y ajoute quelques mots comme *exalt*, qui a un sens très particulier dans l'histoire culturelle de l'Allemagne, c'est cette exaltation qui est au fond de la relation à proprement parler. Bref, il nous dresse quelque chose qui situe ce rapport amoureux au haut degré de la relation amoureuse symbolisée, posée comme service, comme institution, comme référence, et pas simplement comme quelque chose de subi, comme quelque chose qui est une attirance ou un besoin. C'est quelque chose qui en soi, non seulement se passe de satisfaction, mais vise très précisément cette non satisfaction. C'est l'institution du manque dans la relation à l'objet comme étant l'ordre même dans lequel un amour idéal peut s'épanouir.

Ne voyez-vous pas alors qu'il y a là quelque chose qui conjoint en une sorte de nœud les trois étages de ce que j'essaie de vous faire sentir dans ce qui est au nœud de tout ce procès qui va s'y trouver, disons de la frustration au symptôme, si vous voulez bien prendre le mot symptôme par l'équivalent - puisque nous sommes en train de l'interroger - de l'énigme. Voilà comment va venir s'articuler le problème de cette situation exceptionnelle, mais qui n'a d'intérêt que d'être prise dans un registre qui est le sien, à savoir qu'elle est exceptionnelle parce qu'elle est particulière.

Nous avons la référence vécue d'une façon innocente à l'objet imaginaire, cet enfant, que l'interprétation nous permet de concevoir comme un enfant reçu du père.

On nous l'a déjà dit, les homosexuelles contrairement à ce qu'on pourrait croire, sont celles qui ont fait à un moment une très forte fixation paternelle. Que se passe-t-il ? Pourquoi y a-t-il vraiment crise ? C'est parce qu'intervient à ce moment là l'objet réel, un enfant donné par le père, c'est vrai, mais justement à quelqu'un d'autre, et à la personne qui lui est la plus proche. A ce moment se produit un véritable renversement : on nous en explique le mécanisme. Je crois qu'il est de haute importance de voir que dans ce cas ce quelque chose était déjà institué sur le plan symbolique, car c'est sur le plan symbolique qu'elle se satisfait de cet enfant comme d'un enfant qui lui était donné par le père pour qu'elle soit par la présence de cet objet réel ramenée pour un instant au plan de la frustration. I1 ne s'agit plus de quelque chose dont elle se satisfaisait dans l'imaginaire, c'est-à-dire de quelque chose qui la soutenait déjà dans le rapport entre femmes, avec toute l'institution de la présence paternelle comme

telle, comme étant le père par excellence, le père fondamental, le père qui sera toujours pour elle tout espèce d'homme qui lui donnera un enfant, voici quelque chose qui pour l'instant la ramène au plan de la frustration parce que l'objet est là pour un instant réel, et qu'il est matérialisé par le fait que c'est sa mère qui l'a à côté d'elle.

Qu'y a-t-il de plus important à ce moment là, est-ce uniquement cette sorte de retournement qui fait qu'à ce moment-là elle s'identifie au père ? Il est entendu que ça a joué son rôle. Est-ce qu'elle devient elle-même cette sorte d'enfant latent qui va en effet pouvoir nierderkommen quand la crise sera arrivée à son terme ? Et je pense que l'on pourrait peut-être savoir au bout de combien de mois cela est arrivé si on avait les dates comme pour Dora. Ce qui est plus important encore, c'est que ce qui est désiré est quelque chose qui est au-delà de cette femme, cet amour qu'elle lui voue c'est quelqu'un qui est autre qu'elle, cet amour qui vit purement et simplement dans l'ordre de ce dévouement, qui porte au suprême degré l'attachement, l'anéantissement du sujet dans la relation, c'est quelque chose que, et ce n'est pas pour rien, Freud semble réserver au registre de l'expérience masculine. Car en effet c'est à une sorte d'épanouissement institutionnalisé d'une relation culturelle très élaborée où ces choses sont observées, sont soutenues. Le passage, la réflexion à ce niveau de la déception fondamentale, l'issue que le sujet trouve, pose la question de savoir qu'est-ce qui est dans le registre amoureux, dans la femme, aimé au-delà d'elle-même.

Cela met en cause exactement tout ce qu'il y a de vraiment fondamental dans les questions qui se rapportent à l'amour dans son achèvement. Ce qui est à proprement parler désiré chez elle, c'est justement ce qui lui manque, et ce qui lui manque dans cette occasion c'est le retour à l'objet primordial dont le sujet allait trouver l'équivalent, le substitut imaginaire dans l'enfant. C'est précisément le phallus. Ce qui, à l'extrême, dans l'amour le plus idéalisé, est cherché dans la femme, c'est ce qui lui manque, ce qui est cherché au-delà d'elle c'est le phallus comme objet central de toute l'économie libidinale.

## 7 - LEÇON DU 16 JANVIER 1957

Nous avons terminé notre entretien la fois dernière en tentant de résumer le cas présenté par Freud, d'homosexualité féminine. Je vous avais ébauché au passage en même temps que les péripéties, quelque chose qu'on peut appeler la structure, puisque si ce n'était pas sur le fond de l'analyse structurale que nous le poursuivions, ce n'aurait pas beaucoup plus d'importance qu'un cas pittoresque.

Il convient de revenir sur cette analyse structurale, car ce n'est qu'à condition de la faire progresser, et aussi loin qu'il est possible, qu'il y a intérêt dans l'analyse à s'engager dans cette voie.

Qu'il y ait un manque dans la théorie analytique, c'est ce qu'il me semble voir surgir à chaque instant. Il n'est pas mauvais d'ailleurs de rappeler que c'est pour répondre à ce manque effectivement, qu'ici nous poursuivons notre effort. Bien entendu ce manque est sensible partout, je le voyais récemment encore se réactiver dans mon esprit à voir se confronter les propos de Mademoiselle Anna Freud avec ceux de Mélanie Klein. Sans doute Mademoiselle Anna Freud a-t-elle mis beaucoup d'eau dans son vin depuis, mais elle a fondé les principes de son analyse des enfants sur des remarques telles que celle-ci que par exemple il ne pouvait pas se faire de transfert, tout au moins pas de névrose de transfert, parce que les enfants étant encore inclus dans la situation créatrice de la tension névrotique, il ne pouvait pas y avoir à proprement parler de transfert pour quelque chose qui était en train de se jouer. Que d'autre part, le fait qu'ils puissent être encore en rapport avec les objets de leur attachement inaugural - autre remarque de la même nature en somme, mais différente - devrait changer la position de l'analyste qui ici, interviendrait en quelque sorte entière sur le plan actuel, qui pour autant devrait profondément modifier sa technique. Sa technique d'autre part, fut en quelque sorte profondément modifiée, et en ceci Mademoiselle Anna Freud rend hommage à quelque chose qui est comme un pressentiment de l'importance de la fonction essentielle de la parole dans le rapport analytique. Assurément l'enfant pourra être, lui, dans un rapport différent, dit-elle, de celui de l'adulte à la parole pour, en d'autres termes, devoir être pris à l'aide des moyens de jeu qui sont la technique de l'enfant, qui devrait également se trouver dans une position qui ne permet pas à l'analyste de s'offrir à lui dans la position de neutralité ou de réceptivité qui cherche avant tout à accueillir, à permettre de s'épanouir, et à l'occasion de faire écho à la parole.

Je dirais donc que l'engagement de l'analyste dans une autre nature que le rapport de la parole, pour n'être pas développé, même pas conçu, est pourtant indiqué. Madame Mélanie Klein dans ses arguments, fait remarquer que rien au contraire n'est plus semblable que l'analyse d'un enfant, que même à un âge extrêmement précoce déjà, ce dont il s'agit dans l'inconscient de l'enfant n'a rien à faire, contrairement à ce que dit Mademoiselle Anna Freud, avec les parents réels. Que déjà entre deux ans et demi et trois ans la situation est tellement modifiée par rapport à ce qu'on peut constater dans la relation réelle,

qu'il s'agit déjà tellement de quelque chose qui est toute une dramatisation profondément étrangère à l'actualité de la relation familiale de l'enfant, qu'on a pu constater chez un enfant qui avait par exemple été élevé à titre d'enfant unique - chez un personnage qui habitait fort loin des parents, une vieille tante en somme, ce qui le mettait dans un rapport tout à fait isolé, duel avec une seule personne,- on a pu constater que cet enfant pour autant n'en avait pas moins reconstitué tout un drame familial avec père, mère, et même avec frère et sœurs rivaux, je cite. I1 s'agit donc bien d'ores et déjà de révéler dans l'analyse quelque chose qui, dans son fond, n'est pas dans le rapport immédiat pur et simple avec le réel, mais est quelque chose qui déjà s'inscrit dans une symbolisation dont à partir de ce moment - je veux dire si nous admettons les affirmations de Mélanie Klein, ses affirmations reposent sur son expérience, et cette expérience nous est communiquée dans des observations qui poussent les choses quelquefois à l'étrange, car à la vérité on ne peut pas ne pas être frappé de voir cette sorte de creuset de sorcière ou de devineresse au fond duquel s'agitent dans un monde imaginaire global, l'idée du contenant du corps maternel - tous les fantasmes primordiaux présents, et ceci en quelque sorte dès l'origine, tendent à se structurer dans un drame qui paraît préformé, et pour lequel il faut susciter à tout instant le surgissement des instincts primordiaux les plus agressifs, pour faire en quelque sorte mouvoir la machine.

Nous ne pouvons pas ne pas être frappés, à la fois par le témoignage d'une adéquation entre toute cette fantasmagorie et les données uniques que Madame Mélanie Klein manie ici, et en même temps nous demander en présence de quoi nous sommes. Qu'est-ce que peut vouloir dire cette symbolisation dramatique qui semble se retrouver plus comblée à mesure qu'on remonte plus loin, comme si à la fin on pouvait admettre que plus nous nous rapprochons de l'origine, plus le complexe d'œdipe est là comblé, articulé, prêt à entrer en action.

Ceci mérite au moins qu'on se pose une question, et cette question rejaillit partout, par ce chemin précis par lequel j'essaye de vous mener pour l'instant, qui est celui de la perversion. Qu'est-ce que la perversion ? A l'intérieur d'un même groupe on entend là-dessus les voix les plus discordantes.

Les uns, croyant suivre Freud, diront qu'il faut revenir purement et simplement à la notion de la persistance d'une fixation portant sur une pulsion partielle et qui traverserait, en quelque sorte indemne, tout le progrès, toute la dialectique qui tend à s'établir de l'œdipe, mais qui n'y subirait absolument pas les avatars qui tendent à réduire les autres pulsions partielles dans un mouvement qui en fin de compte les unifie et les fait aboutir à la pulsion génitale. C'est la pulsion idéale essentiellement unifiante. Que donc il s'agit dans la perversion d'une chose qui est une sorte d'accident de l'évolution des pulsions. Mais traduisant d'une façon classique la notion de Freud que la perversion est le négatif de la névrose ils veulent purement et simplement faire de la perversion quelque chose où la pulsion n'est pas élaborée.

D'autres, pourtant, qui ne sont pas d'ailleurs pour autant les plus perspicaces ni les meilleurs, mais avertis par l'expérience et par quelque chose qui

s'impose véritablement dans la pratique de l'analyse, essayeront de montrer que la perversion est bien loin d'être ce quelque chose de pur et qui persiste, et que pour tout dire la perversion fait bien partie elle aussi de quelque chose qui s'est réalisé à travers toutes les crises, fusions et dé-fusions dramatiques, qui présente la même richesse dimensionnelle, la même abondance, les mêmes rythmes, les mêmes étapes qu'une névrose. Ils tenteront alors d'expliquer que c'est le négatif de la névrose, en poussant des formules telles que celle-ci : qu'il s'agit là de l'érotisation de la défense, comme en effet tous ces jeux à travers lesquels se poursuit une analyse de la réduction des défenses. Je veux bien, cela fait image, mais à vrai dire pourquoi cela peut-il être érotisé ? C'est bien là toute la question : d'où vient cette érotisation ? Où est situé le pouvoir invisible qui projetterait cette coloration qui paraît venir là comme une sorte de superflu, de changement de qualité, à mettre sur la défense ce qui est à proprement parler à considérer comme satisfaction libidinale ? La chose à la vérité n'est pas impensable, mais le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle n'est pas pensée.

En fin de compte, il ne faut pourtant pas croire qu'à l'intérieur de l'évolution de la théorie analytique, Freud se soit avisé d'essayer là-dessus de nous donner une notion qui s'élabore. Je dirais même plus : nous en avons dans Freud même un exemple qui prouve qu'assurément quand il nous dit que la perversion est le négatif de la névrose, cela n'est pas une formule à prendre comme on l'a prise longtemps, c'est à savoir qu'il faudrait tout simplement entendre que dans la perversion ce qui est caché dans l'inconscient quand nous sommes en présence d'un cas névrotique est là à ciel ouvert et en quelque sorte libre. C'est bien autre chose qu'il nous propose. Peut-être après tout faut-il le prendre comme de nous être donné sous ces sortes de formules resserrées auxquelles notre analyse doit trouver son véritable sens , et c'est en essayant d'abord de le suivre et de voir par exemple comment il conçoit le mécanisme d'un phénomène qu'on peut qualifier de pervers, voire d'une perversion catégorique, que nous pourrons en fin de compte nous apercevoir de ce qu'il veut dire, quand il affirme que la perversion est le négatif de la névrose.

Si nous regardons les choses d'un peu plus près, si nous prenions cette étude qui devrait être célèbre : *Contribution à l'étude de la genèse des perversions sexuelles*[93], nous remarquerions que l'attention de Freud est caractéristique, et non moins caractéristique qu'il choisit comme titre ceci, il y insiste dans le texte, c'est quelque chose qui n'est pas simplement une étiquette, mais une phrase extraite directement de la déclaration des malades quand ils abordent ce thème de leurs fantasmes, en gros sado-masochiste, quels que soient le rôle et la fonction qu'ils prennent dans tel et tel cas particulier. Freud nous dit qu'il centre son étude tout spécialement sur six cas qui sont tous plus ou moins des névroses obsessionnelles, quatre de femmes et deux d'hommes, et que derrière il y a toute son expérience de tous les cas sur lesquels il n'a pas lui-même une aussi grande compréhension. Aussi semble- t-il, il y a là une sorte de résumé, de tentative d'organiser une masse considérable d'expériences.



[93] *Un enfant est battu*, in Névroses, Psychoses et Perversions, PUF.

Quand le sujet déclare mettre en jeu dans le traitement ce quelque chose qui est le fantasme, il l'exprime ainsi sous cette forme remarquable, par cette imprécision ces questions qu'elle laisse ouvertes et auxquelles il ne répond que très difficilement, et à la vérité auxquelles il ne peut pas donner d'emblée de réponse satisfaisante, il ne peut guère en dire plus pour se caractériser non sans cette sorte d'aversion, voire de vergogne ou de honte qu'il y a non pas à la pratique de ces fantasmes plus ou moins associés, oratoires - et qui dans leur exercice sont en général pris par les sujets comme des activités qui n'entraînent pour eux aucune espèce de charte de culpabilité - mais qui par contre présentent, c'est là quelque chose d'assez remarquable, très souvent non pas seulement de grandes difficultés à être formulés, mais provoquent chez le sujet une assez grande aversion, répugnance, culpabilité à être articulés. Et déjà on sent bien là quelque chose qui doit nous faire dresser l'oreille, entre l'usage fantasmatique ou imaginaire de ces images et leur formulation parlée. Déjà ce signal dans le comportement du sujet est quelque chose qui marque une limite : ce n'est pas du même ordre d'en jouer mentalement ou d'en parler.

A propos de ce fantasme : « *on bat un enfant* », Freud va nous dire ce que son expérience lui a montré, ce que cela signifiait chez les sujets. Nous n'arriverons pas au bout de cet article aujourd'hui, je veux simplement mettre en relief certains éléments tout à fait manifestes, parce qu'ils concernent directement le chemin sur lequel je vous ai engagés la dernière fois, abordant le problème par le cas de la psycho-génèse de l'homosexualité féminine.

Freud nous dit : le progrès de l'analyse montre qu'il s'agit dans ce fantasme de quelque chose qui s'est substitué par une série de transformations, à d'autres fantasmes, lesquels ont eu un rôle tout à fait compréhensible au moment de l'évolution du sujet. C'est la structure de ces états que je voudrais vous exposer, pour vous permettre d'y reconnaître quelque chose qui semble tout à fait manifeste à la seule condition d'avoir les yeux ouverts, au moins sur cette dimension dans laquelle nous essayons de nous avancer, et qui se résume sous ce titre de la structure subjective.

Autrement dit, c'est ce contre quoi nous essayons de nous tenir toujours pour essayer de donner leur véritable position à ce qui dans la théorie, se présente souvent comme une ambiguïté, voire une impasse, voire une diplopie. C'est voir à quel niveau de la structure subjective se passe un phénomène. Nous constatons que c'est dans trois étapes où Freud nous dit que se scande l'histoire à mesure qu'elle s'ouvre sous la pression analytique, et qui permet de retrouver l'origine de ces fantasmes. Il dit d'ailleurs qu'il va se limiter dans ce qui lui permet cette première formulation typique du fantasme, qu'il va se limiter pour des raisons qu'il précisera par la suite, mais que nous laisserons de côté nous-même aujourd'hui, dans la première partie de son exposé que nous ne mettrons pas au premier plan cette fois-ci, qu'il va se limiter à ce qui se passe précisément chez les femmes.

La forme que prend le premier fantasme, celui que l'on peut, nous dit-il y retrouver quand on analyse le fait, est celui-ci : « *mon père bât un enfant qui est l'enfant que je hais* ». Il s'agit d'un fantasme plus ou moins lié dans l'histoire à l'introduction d'un frère ou d'une soeur, d'un rival qui à un moment se trouve,

par sa présence, par les soins qui lui sont donnés, frustrer l'enfant de l'affection des parents. Ici il s'agit tout spécialement du père. Nous n'insisterons pas ici sur ce point, mais nous n'omettrons pas de remarquer qu'il s'agit d'une fille prise à un certain moment déjà où s'est constitué le complexe d'œdipe, où la relation au père s'est instituée. Nous laisserons donc pour le futur l'explication de cette prééminence dans un fantasme tout à fait primitif de la personne du père, étant bien entendu que ce ne doit pas être sans rapport avec le fait qu'il s'agisse d'une fille . Mais laissons de côté ce problème.

L'important est ceci : nous touchons là au départ dans une perspective historique qui est rétroactive. C'est du point actuel où nous sommes dans l'analyse que le sujet formule pour le passé, organise une situation primitive dramatique, d'une façon qui s'inscrit pourtant dans sa parole actuelle, dans son pouvoir de symbolisation présent, et que nous retrouvons par le progrès de l'analyse comme la chose primitive, l'organisation primordiale la plus profonde. C'est quelque chose qui a cette complexité manifeste d'avoir trois personnages – il y a l'agent du châtiment, il y a celui qui subit et qui est un autre que le sujet, nommément un enfant que le sujet hait et qu'il voit par là déchu de cette préférence parentale qui est en jeu, il se sent lui-même privilégié par le fait que l'autre choit de cette préférence. Il y a quelque chose qui, si l'on peut dire, implique une dimension et une tension triple qui suppose le rapport à un sujet avec deux autres dont les rapports eux-mêmes entre eux, sont motivés par quelque chose qui est centré par le sujet. Mon père, peut-on dire, pour accentuer les choses dans un sens, bat mon frère ou ma soeur de peur que je croie qu'on ne me le préfère.

Une causalité ou une tension, une référence au sujet pris comme un tiers, en faveur de qui la chose se produit, est quelque chose qui anime et motive l'action sur le personnage second, celui qui subit. Et ce tiers qu'est le sujet, est lui-même ici invoqué, présentifié dans la situation comme celui aux yeux de qui ceci doit se passer, dans l'intention de lui faire savoir que quelque chose à lui, lui est donné, qui est le privilège de cette préférence, qui est cette préséance, cet ordre, cette structure qui d'une façon réintroduit - de même que tout à l'heure il y avait la notion de peur - c'est-à-dire une sorte d'anticipation, de dimension temporelle, de tension en avant qui est introduite comme motrice à l'intérieur de cette situation triple. Il y a référence au tiers en tant que sujet, en tant qu'il a à le croire ou à inférer quelque chose d'un certain comportement qui se porte sur l'objet second qui dans cette occasion est pris comme instrument de cette communication entre les deux sujets, qui est en fin de compte une communication d'amour, puisque c'est aux dépens de ce second que se déclare pour celui qui est le sujet central, ce quelque chose qu'il reçoit à cette occasion, et qui est l'expression de son vœu, de son désir d'être préféré, d'être aimé. Formation bien entendu déjà elle-même dramatisée, déjà réactionnelle en tant qu'elle est issue d'une situation complexe. Mais cette situation complexe suppose cette référence inter-subjective triple avec tout ce qu'elle nécessite et introduit de référence temporelle, de temps, de scansion, qui suppose l'introduction du second sujet qui est nécessaire.

Pourquoi ? Ce qui est à franchir d'un sujet à l'autre, il en est l'instrument, le ressort, le médium, le moyen. En fin de compte nous nous trouvons devant une structure inter-subjective pleine, au sens où elle s'établit dans le franchissement achevé d'une parole. I1 ne s'agit pas que la chose ait été parlée, il s'agit que la structure inter-subjective elle-même dans cette situation ternaire qui est instaurée dans le fantasme primitif, porte en elle-même la marque de la même structure intersubjective qui constitue toute parole achevée.

La seconde étape par rapport à la première, représente une situation réduite : Freud nous dit qu'on trouve là d'une façon très particulière une situation réduite à deux personnages - je suis là le texte de Freud. Et on l'explique comme on peut. Freud indique l'explication sans y peser d'ailleurs, la décrit comme une étape nécessaire et reconstruite, indispensable pour comprendre toute la motivation de ce qui se produit dans l'histoire du sujet. Cette seconde étape produit : « *Moi je suis battue par mon père* ».

Il s'agit ici d'une situation réduite à deux, dont on peut dire qu'elle exclut tout autre dimension que celle du rapport avec l'agent batteur. Il y a là quelque chose qui peut prêter à toutes sortes d'interprétations, mais ces interprétations elles-mêmes resteront marquées du caractère de la plus grande ambiguïté. Si dans le premier fantasme il y a une organisation et une structure qui y met un sens qu'on pourrait indiquer par une série de flèches, dans l'autre la situation est tellement ambiguë qu'on peut se demander un instant dans quelle mesure le sujet participe avec celui qui l'agresse et le frappe. C'est la classique ambiguïté sado-masochiste. Et si on la résout, on conclura comme le dit Freud, que c'est là quelque chose qui est lié à cette essence du masochisme, mais que le moi dans cette occasion est fortement accentué dans la situation. Le sujet se trouve dans une position réciproque, mais en même temps exclusive : c'est ou lui ou l'autre qui est battu, et ici c'est lui, et par le fait que c'est lui il y a quelque chose qui est indiqué, mais qui n'est pas résolu.

On peut, et la suite de la discussion le montre, voir dans cet acte même d'être battu, une transposition ou un déplacement aussi de quelque chose qui, peut-être, est déjà marqué d'érotisme. Le fait même qu'on puisse parler à cette occasion, d'essence du masochisme, est tout à fait indicatif, alors qu'à l'étape précédente, Freud l'a dit, nous étions dans une situation qui, pour extrêmement structurée qu'elle ait été, était en quelque sorte grosse de toute virtualité. Elle n'était ni sexuelle, ni spécialement sadique, elle les contenait en puissance, et ce quelque chose qui se précipite dans un sens ou dans l'autre, mais ambigu, se marque dans la seconde étape, dans cette étape de la relation duelle avec toute problématique qu'elle soulève sur le plan libidinal.

Cette seconde étape qui elle, est duelle, et où le sujet se trouve inclus dans un rapport duel, et donc ambigu, avec l'autre comme tel dans cette sorte d'ou bien - ou bien qui est fondamental de cette relation duelle, Freud nous dit que nous sommes presque toujours forcés de la reconstruire, tellement elle est fugitive. Cette fugitivité est sa caractéristique, et très vite la situation se précipite dans la troisième étape, celle où l'on peut dire, le sujet est réduit à son point

le plus extrême et retrouve apparemment sa position tierce sous la forme de ce pur et simple observant, qui en quelque sorte réduit cette situation intersubjective avec la situation temporelle, après être passé à la situation seconde, duelle et réciproque, à la situation tout à fait désubjectivée qui est celle du fantasme terminal, à savoir : *on bat un enfant*.

Bien sûr cet « *on* »est quelque chose où l'on peut retrouver vaguement la fonction paternelle, mais en général le père n'est pas reconnaissable, ce n'est qu'un substitut. D'autre part quand on dit : « *on bat un enfant* », c'est la formule du sujet que Freud a voulu respecter, mais il s'agit souvent de plusieurs enfants, la production fantasmatique le fait éclater en le multipliant en mille exemplaires. Et cela montre bien le caractère de désubjectivation essentiel qui se produit dans la relation primordiale, et il reste cette objectivation, cette désubjectivation en tout cas radicale, de toute la structure au niveau de laquelle le sujet n'est plus là que comme une sorte de spectateur réduit à l'état de spectateur, ou simplement d'œil, c'est à dire ce qui caractérise toujours à la limite et au point de la dernière réduction tout espèce d'objet. Il faut moins, non pas toujours un sujet, mais un oeil pour le voir, un oeil, un écran sur lequel le sujet est institué.

Que voyons-nous là ? Comment pouvons-nous traduire cela dans notre langage au point précis où nous en sommes de notre procès ? Il est clair qu'au niveau du schéma du Sujet, de l'Autre et de la relation imaginaire du moi du sujet plus ou moins fantasmatisée, la relation imaginaire s'inscrit dans cette direction et dans ce rapport plus ou moins marqué de spécularité, de réciprocité entre le moi et l'autre. Nous nous trouvons en présence de quelque chose qui est une parole inconsciente, celle qu'il a fallu retrouver à travers tous les artifices de l'analyse du transfert, qui est celle-ci : mon père en battant un enfant qui est l'enfant que je hais, me manifeste qu'il m'aime, ou : mon père bat un enfant de peur que je croies que je ne sois pas préféré, ou tout autre formule qui d'une façon quelconque mette en valeur un des accents de cette relation dramatique. Ceci qui est exclu, qui n'est pas présent dans la névrose, qu'il faut retrouver et qui va avoir des évolutions qui se manifestent par ailleurs dans tous les symptômes constitutifs de cette névrose, ceci est retrouvé dans un élément du tableau clinique qui est ce fantasme.

Comment se présente-t-il ? Il se présente d'une façon qui porte en lui encore très visible le témoignage des éléments signifiants de la parole articulée au niveau de ce trans-objet si on peut dire, c'est le grand Autre, le lieu où s'articule la parole inconsciente, le Es en tant qu'il est parole, histoire, mémoire, structure articulée.

La perversion, ou disons pour nous limiter là, le fantasme pervers, a une propriété que nous pouvons maintenant dégager. Qu'est-ce que cette sorte de résidu, de réduction symbolique qui progressivement a éliminé toute la structure subjective de la situation, pour n'en laisser émerger que quelque chose d'entièrement objectivé, et en fin de compte énigmatique qui garde à la fois – toute la charge, mais la charge non révélée, inconstituée, non assumée par le sujet, de ce qui est au niveau de l'Autre comme structure articulée où le sujet est

engagé ? Nous nous trouvons là au niveau du fantasme pervers, de quelque chose qui en a à la fois tous les éléments, mais qui en a perdu tout ce qui est signification, à savoir la relation intersubjective, c'est en quelque sorte le maintien à l'état pur de ce qu'on peut appeler là-dedans des signifiants à l'état pur, sans la relation intersubjective, les signifiants vidés de leur sujet, une sorte d'objectivation des signifiants de la situation comme telle.

Ce quelque chose qui est indiqué dans le sens d'une relation structurante fondamentale de l'histoire du sujet au niveau de la perversion, est à la fois maintenu, contenu, mais sous la forme d'un pur signe. Et qu'est-ce que c'est d'autre que tout ce que nous retrouvons au niveau de la perversion ? Représentez-vous maintenant ce que vous savez par exemple du fétiche, ce fétiche dont on vous dit qu'il est explicable par cet au-delà jamais vu, et pour cause ! C'est le pénis de la mère phallique, et qui est lié par le sujet - le plus souvent après un bref effort analytique, tout au moins dans les souvenirs encore accessibles au sujet - à une situation où si l'on peut dire, l'enfant dans son observation s'est arrêté, au moins dans son souvenir, au bord de la robe de la mère où nous nous trouvons voir une sorte de remarquable concours entre la structure de ce qu'on peut appeler le souvenir-écran, c'est-à-dire le moment où la chaîne de la mémoire s'arrête - et elle s'arrête en effet au bord de la robe, pas plus haut que la cheville, et c'est bien pour cela que c'est là qu'on rencontre la chaussure, et c'est bien pour cela aussi que la chaussure peut, tout au moins dans certains cas particuliers, mais c'est un cas exemplaire, prendre sa fonction de substitut de ce qui n'est pas vu, mais de ce qui est articulé, formulé comme étant ici vraiment pour le sujet de la mère qui possède ce phallus, imaginaire sans doute, mais essentiel à sa fondation symbolique comme mère phallique.

Nous nous trouvons là aussi devant quelque chose qui est du même ordre, devant ce quelque chose qui fige, réduit à l'état d'instantané le cours de la mémoire en l'arrêtant à ce point qui s'appelle souvenir-écran, à la façon de quelque chose qui se déroulerait assez rapidement et s'arrêterait tout d'un coup en un point, figeant tous les personnages comme dans un mouvement cinématographique. Cette sorte d'instantané qui est la caractéristique de cette réduction de la scène pleine, signifiante, articulée de sujet à sujet, à quelque chose qui s'immobilise dans ce fantasme, qui reste chargé de toutes les valeurs érotiques qui sont incluses dans ce qu'il a exprimé, et dont il est en quelque sorte le témoignage, le support, le dernier support restant.

Nous touchons là du doigt comment se forme ce qu'on peut appeler le moule de la perversion, à savoir cette valorisation de l'image pour autant qu'elle reste le témoin privilégié de quelque chose qui dans l'inconscient, doit être articulé, remis en jeu dans la dialectique du transfert, c'est-à-dire dans ce quelque chose qui doit reprendre ses dimensions à l'intérieur du dialogue analytique.

La valeur donc, de dimension imaginaire apparaît prévalente chaque fois qu'il s'agit d'une perversion, et c'est en tant que cette relation imaginaire est sur le chemin de ce qui se passe du sujet à l'Autre, ou plus exactement de

ce qui reste du sujet situé dans l'Autre, pour autant que justement c'est refoulé, que la parole qui est bien celle du sujet et qui pourtant comme elle est de par sa nature de parole un message qu'il doit recevoir de l'Autre sous forme inversée, peut aussi bien y rester dans l'Autre, c'est à dire y constituer le refoulé de l'inconscient, instaurant une relation possible mais non réalisée. Possible d'ailleurs ça n'est pas tout dire, il faut bien aussi qu'il y ait là-dedans quelque impossibilité, sans cela ce ne serait pas refoulé, et c'est bien justement parce qu'il y a cette impossibilité dans les situations ordinaires qu'il faut tous les artifices du transfert pour rendre de nouveau passable, formulable, ce qui doit se communiquer de cet Autre, grand Autre, au sujet, en tant que le je du sujet vient à être.

A l'intérieur de cette indication que nous donne l'analyse freudienne de la façon la plus nette - et tout est dit et articulé encore beaucoup plus loin que ce que je dis là - Freud marque bel et bien à cette occasion que c'est à travers les avatars et l'aventure de l'œdipe, à l'avancement et la résolution de l'œdipe, que nous devons prendre la question, le problème de la constitution de toute perversion.

Il est stupéfiant qu'on ait pu même songer à maintenir l'indication, la traduction en quelque sorte populaire, de la perversion comme étant le négatif de la névrose, simplement en ceci que la perversion serait une pulsion non élaborée par le mécanisme oedipien et névrotique, purement et simplement survivance, persistance d'une pulsion partielle irréductible. Alors que Freud, à propos de cet article primordial et en beaucoup d'autres points encore, indique suffisamment qu'aucune structuration perverse, si primitive que nous la supposions - de celle en tout cas qui vienne à notre connaissance à nous analystes - n'est articulable que comme moyen, cheville, élément de quelque chose qui en fin de compte se conçoit, se comprend et s'articule dans, par et pour, et uniquement dans, par et pour le procès, l'organisation, l'articulation du complexe d'œdipe.

Essayons d'inscrire notre cas de l'autre jour dans cette relation croisée du Sujet à l'Autre, en tant que c'est là que doit s'avérer, s'établir la signification symbolique, tout la genèse actuelle du sujet, et l'interposition imaginaire qui est d'autre part ce en quoi il trouve son statut, sa structure d'objet par lui reconnue comme telle installée dans une certaine capture par rapport à des objets, disons pour lui immédiatement attrayants, qui sont les correspondants de ce désir, pour autant qu'il s'engage dans les voies, dans les rails imaginaires qui forment ce qu'on appelle ses fixations libidinales.

Essayons simplement - quoique aujourd'hui nous ne le pousserons pas jusqu'à son terme - de résumer. Que voyons-nous ? On peut mettre cinq temps pour décrire les phénomènes majeurs de cette instauration, non seulement de la perversion - que nous la considérions comme fondamentale ou acquise, peu importe, dans cette occasion nous savons quand cette perversion s'est indiquée, puis établie, puis précipitée, nous en avons les ressorts et nous en avons le départ, c'est une perversion qui s'est constituée tardivement, cela ne veut pas dire qu'elle n'avait pas ses prémisses dans des phénomènes tout à fait primordiaux - mais

tâchons de comprendre ce que nous voyons au niveau où Freud lui-même a dégagé les avenues.

Il y a un état qui est primordial au moment où cette femme est installée au moment de la puberté vers treize-quatorze ans. Cette fille chérit un objet qui lui est lié par ses liens d'affection, un enfant qu'elle soigne, elle se montre aux yeux de tous particulièrement bien orientée dans ce sens, précisément dans les voies que tous peuvent espérer comme étant la vocation typique de la femme celle de la maternité. Et c'est sur cette base que quelque chose se produit qui va faire chez elle une espèce de retournement, celui qui va s'établir quand elle va s'intéresser à des objet d'amour qui vont être d'abord marqués du signe de la féminité, ce sont des femmes en situation plus ou moins maternelle, néomaternisantes, puis finalement qui l'amèneront à cette passion qu'on nous appelle littéralement dévorante, pour cette personne qu'on nous appelle également « *la dame* » - et ce n'est pas pour rien - pour cette dame qu'elle traite dans un style de rapports chevaleresques et littéralement masculins, un style hautement élaboré du plan et du point de vue masculin. Cette passion pour la dame est servie en quelque sorte sans aucune exigence, sans désir, sans espoir même de retour avec ce caractère de don, de projection de l'aimant au-delà même de toute espèce de manifestation de l'aimé, qui est une des formes les plus caractéristiques, les plus élaborées de la relation amoureuse dans ses formes les plus hautement cultivées.

Comment pouvons-nous concevoir cette transformation ? je vous en ai donné le temps premier, et entre les deux il s'est produit quelque chose, et l'on nous dit quoi.

Cette transformation nous allons l'impliquer dans les mêmes termes qui ont servi à analyser la position.

Nous savons par Freud que l'élément par quoi le sujet masculin ou féminin - c'est là le sens de ce que nous dit Freud quand il parle de la phase phallique de l'organisation génitale infantile - arrive juste avant la période de latence, est cette phase phallique qui indique le point de réalisation du génital. Tout y est, jusque y compris le choix de l'objet. I1 y a cependant quelque chose qui n'y est pas, c'est une pleine réalisation de la fonction génitale pour autant qu'elle est structurée, organisée réellement. Il reste ce quelque chose de fantasmatique, d'essentiellement imaginaire qui est la prévalence du phallus, moyennant quoi il y a deux types d'êtres dans le monde : les êtres qui ont le phallus et ceux qui ne l'ont pas, c'est-à-dire qui en sont châtrés, Freud formule ceci ainsi. I1 est tout à fait clair qu'il y a là quelque chose qui vraiment suggère une problématique dont à la vérité les auteurs n'arrivent pas à sortir, pour autant qu'il s'agit de justifier cela d'une façon quelconque par des motifs déterminés pour le sujet dans le réel.

je vous ai déjà dit que je mettrai entre parenthèses les extraordinaires modes d'explication auxquels ceci a contraint les auteurs. Leur mode général se résume à peu près à ceci : il faut bien que, comme chacun sait, tout soit déjà deviné et inscrit dans les tendances inconscientes, que le sujet ait déjà la préformation

de par sa nature de ce quelque chose qui rend adéquate la coopération des sexes. Il faut donc bien que ceci soit déjà une espèce de formation où le sujet trouve quelque avantage, et que déjà il doit y avoir là un processus de défense. Ceci n'est pas, en effet, inconcevable dans une espèce de perspective, mais c'est reculer le problème, et cela en effet engage les auteurs dans une série de constructions qui ne font que remettre à l'origine toute la dialectique symbolique, et qui deviennent de plus en plus impensables à mesure que l'on remonte vers l'origine.

Admettons cela simplement pour le moment, et admettons aussi cette chose plus facile à admettre pour nous que pour les auteurs : c'est simplement que dans cette occasion le phallus se trouve cet élément imaginaire - c'est un fait qu'il faut prendre comme fait - par lequel le sujet au niveau génital est introduit dans la symbolique du don.

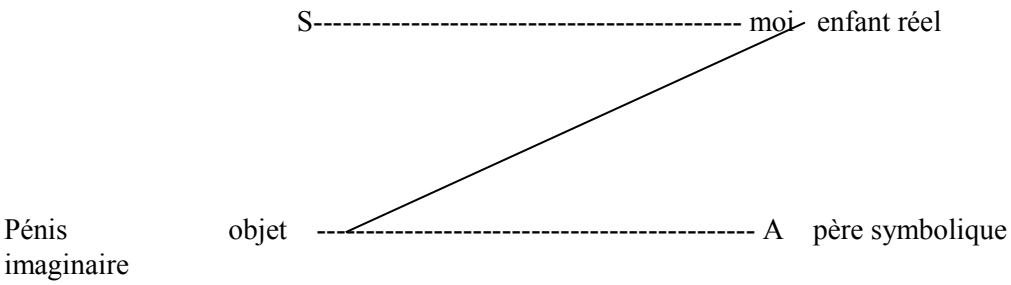
La symbolique du don et la maturation génitale sont deux choses différentes, elles sont liées par quelque chose qui est inclus dans la situation humaine réelle par le fait que c'est au niveau des règles instaurées par la loi dans l'exercice de ses fonctions génitales en tant qu'elles viennent effectivement en jeu dans l'échange inter-humain, c'est parce que les choses se passent à ce niveau, qu'effectivement il y a un lien tellement étroit entre la symbolique du don et la maturation génitale. Mais c'est quelque chose qui n'a aucune espèce de cohérence inter-biologique individuelle pour le sujet. Par contre il s'avère que le fantasme du phallus à l'intérieur de cette symbolique du don au niveau génital, prend sa valeur, et Freud y insiste. Il n'a pas pour une bonne raison, la même valeur pour celui qui possède réellement le phallus, c'est à dire l'enfant mâle, et pour l'enfant qui ne le possède pas, c'est à dire pour l'enfant femelle.

Pour l'enfant femelle c'est très précisément en tant qu'elle ne le possède pas qu'elle va être introduite à la symbolique du don, c'est-à-dire que c'est en tant qu'elle phallicise la situation, c'est-à-dire qu'il s'agit d'avoir ou de n'avoir pas le phallus, qu'elle entre dans le complexe d’œdipe, alors que ce que nous souligne Freud, c'est que pour le garçon ce n'est pas là qu'il y entre, c'est par là qu'il en sort. C'est-à-dire qu'à la fin du complexe d’œdipe, c'est-à-dire au moment où il aura réalisé sur un certain plan la symbolique du don, il faudra effectivement qu'il fasse don de ce qu'il a, alors que si la fille entre dans le complexe d’œdipe, c'est pour autant que ce qu'elle n'a pas, elle a à le trouver dans le complexe d’œdipe, mais ce qu'elle n'a pas - parce que nous sommes déjà au niveau et au plan où quelque chose d'imaginaire entre dans une dialectique symbolique, dans une dialectique symbolique - ce qu'on n'a pas est simplement quelque chose qui est tout aussi existant que le reste, et qui est marqué du signe moins, simplement elle entre donc avec ce moins.

Y entrer avec le moins ou y entrer avec le plus n'empêche pas que ce dont il s'agit - il faut qu'il y ait quelque chose pour qu'on puisse mettre plus ou moins, présence ou absence - que ce dont il s'agit est là en jeu, et c'est cette mise en jeu du phallus qui, nous dit Freud, est le ressort de l'entrée de la fille dans le complexe d’œdipe.

A l'intérieur de cette symbolique du don, toutes sortes de choses peuvent être données en échange, tellement de choses peuvent être données en échange qu'en fin de compte c'est bien pour cela que nous avons tellement d'équivalents du phallus dans ce qui se passe effectivement dans les symptômes. Et Freud va plus loin. Vous trouverez dans cet : « *on bat un enfant* », l'indication formulée en termes tout crus, que si tellement d'éléments des relations prégénitales entrent enjeu dans la dialectique oedipienne, c'est-à- dire si des frustrations au niveau anal, oral tendent à se produire qui sont pourtant quelque chose qui vienne réaliser les frustrations, les accidents, les éléments dramatiques de la relation oedipienne, c'est-à-dire quelque chose qui d'après les prémisses devrait se satisfaire uniquement dans l'élaboration génitale, Freud dit ceci : c'est que, par rapport à ce quelque chose d'obscur qui se passe au niveau du moi, car bien entendu l'enfant n'en a pas l'expérience, les éléments, les objets qui font partie des autres relations prégénitales sont plus accessibles à des représentations verbales. Il va jusqu'à dire que si les objets prégénitaux sont mis en jeu dans la dialectique oedipienne c'est en tant qu'ils se prêtent plus facilement à des représentations verbales, c'est à dire que l'enfant peut se dire plus facilement que ce que le père donne à la mère à l'occasion c'est son urine, parce que son urine c'est quelque chose dont il connaît bien l'usage, très bien la fonction et l'existence comme objet qu'il est plus facile de symboliser, c'est-à-dire de pourvoir du signe plus ou moins qu'un objet qui a pris une certaine réalisation dans l'imagination de l'enfant, que quelque chose qui reste malgré tout extrêmement difficile à saisir, et difficile d'accès pour la fille.

Voici donc la fille dans une position dont on nous dit que la première introduction dans la dialectique de l'œdipe, tient à ceci que le pénis qu'elle désire, elle en recevra du père à la façon d'un substitut, l'enfant. Mais dans l'exemple qui nous occupe, il s'agit d'un enfant réel car elle pouponne un enfant consistant qui est dans le jeu.




D'autre part l'enfant qu'elle pouponne, puisque cela peut satisfaire en elle quelque chose qui est la substitution imaginaire phallique, c'est en le substituant et en se constituant elle comme sujet sans le savoir, comme mère imaginaire, qu'elle se satisfait en ayant cet enfant. C'est bien d'acquérir ce pénis imaginaire

dont elle est fondamentalement frustrée, donc en mettant ce pénis imaginaire au niveau du moi.

Je ne fais rien d'autre que de mettre en valeur ceci qui est caractéristique de la frustration originaire, c'est que tout objet qui est introduit au titre de la frustration, je veux dire qui est introduit par une frustration réalisée, ne peut être et ne saurait être qu'un objet que le sujet prend dans cette position ambiguë qui est celle de l'appartenance a son propre corps. Je vous le souligne car lors qu'on parle des relations primordiales de l'enfant et de la mère, on met entièrement l'accent sur la notion prise passivement de frustration.

On nous dit : l'enfant fait la première épreuve du rapport du principe de plaisir et du principe de réalité dans les frustrations ressenties de la part de la mère, et à la suite de cela vous voyez employé indifféremment le terme de frustration de l'objet ou de perte de l'objet d'amour. Or s'il y a quelque chose sur quoi j'ai insisté dans les précédentes leçons, c'est bien sur la bipolarité ou l'opposition tout à fait marquée qu'il y a entre l'objet réel, pour autant que l'enfant peut en être frustré, à savoir le sein de la mère, et d'autre part la mère en tant qu'elle est en posture d'accorder ou de ne pas accorder cet objet réel.

Ceci suppose qu'il y ait distinction entre le sein et la mère comme objet total, et que c'est ce dont parle Madame Mélanie Klein quand elle parle des objets partiels d'abord, et pour la mère pour autant qu'elle s'institue comme objet total et qu'elle peut créer chez l'enfant la fameuse position dépressive. Ceci est en effet une façon de voir les choses, mais ce qui est éludé dans cette position, c'est que ces deux objets ne sont pas de la même nature. Mais qu'ils soient distingués ou non, il reste que la mère en tant qu'agent est instituée par la fonction de l'appel, qu'elle est d'ores et déjà sous la plus rudimentaire prise comme objet marqué et connoté d'une possibilité de plus ou de moins en tant que présence ou absence, que la frustration réalisée par quoi que ce soit qui se rapporte à la mère comme telle, est frustration d'amour, que tout ce qui vient de la mère comme répondant à cet appel, est quelque chose qui est don, c'est-à-dire autre chose que l'objet. En d'autres termes il y a une différence radicale entre le don comme signe d'amour - et qui comme tel est quelque chose qui radicalement vise un au-delà, quelque chose d'autre, l'amour de la mère - et d'autre part l'objet quel qu'il soit qui vienne là pour la satisfaction des besoins de l'enfant.

La frustration de l'amour et la frustration de la jouissance sont deux choses, parce que la frustration de l'amour est en elle-même grosse de toutes les relations inter-subjectives telles qu'elles pourront se constituer par la suite. Mais la frustration de la jouissance n'est pas du tout en elle-même grosse de n'importe quoi. Contrairement à ce qu'on dit, ce n'est pas la frustration de la jouissance qui engendre la réalité, comme l'a fort bien aperçu avec la confusion ordinaire qui se lit dans la littérature analytique, mais très bien entendu tout de même Mr. Winnicott. Nous ne pouvons pas fonder la moindre genèse de la réalité à propos du fait que l'enfant a ou n'a pas le sein : s'il n'a pas le sein il a faim et il continuera à crier. Autrement dit, qu'est-ce que produit la frustration de la jouissance. Elle produit la relance du désir tout au plus, mais aucune espèce

de constitution d'objet quel qu'il soit, et en fin de compte c'est bien pour cela que M. Winnicott est amené à nous faire la remarque que la chose véritablement saisissable dans le comportement de l'enfant, qui nous permet d'éclairer qu'il y ait effectivement un progrès, progrès qui est constitué et qui nécessite une explication originale, ce n'est pas simplement parce que l'enfant est privé du sein de la mère qu'il en fomente l'image fondamentale, ni non plus aucune espèce d'image, il est nécessaire que cette image en elle-même soit prise comme une dimension originale, cette pointe du sein qui est absolument essentielle, c'est à lui que se substituera et se superposera le phallus. Ils montrent à cette occasion eux-mêmes qu'ils ont en commun ce caractère de devoir nous arrêter en tant qu'ils se constituent comme image, c'est-à-dire que ce qui subsiste, ce qui succède, c'est une dimension originale.

Ce qui succède à la frustration de l'objet de jouissance chez l'enfant, c'est quelque chose qui se maintient dans le sujet à l'état de relation imaginaire, qui n'est pas simplement quelque chose qui polarise la lancée du désir à la façon où, comme chez l'animal, c'est toujours un certain leurre en fin de compte qui s'oriente - ces comportements ont toujours quelque chose de significatif - dans les plumes ou dans les nageoires de son adversaire, qui en fait un adversaire, et on peut toujours lui trouver ce quelque chose qui individualise l'image dans le biologique. C'est là présent sans doute, mais avec ce quelque chose qui l'accentue chez l'homme, et qui est observable dans le comportement de l'enfant.

Ces images sont référées à cette image fondamentale qui lui donne son statut global, comme cette forme d'ensemble à laquelle il s'accroche à l'autre comme tel, qui fait qu'il y a là aussi cette image autour de laquelle peuvent se grouper et se dégrouper les sujets, comme appartenance ou non appartenance, et en somme le problème n'est pas de savoir à quel degré plus ou moins grand le narcissisme conçu au départ comme une espèce d'auto-érotisme imaginé et idéal s'élabore, c'est au contraire de connaître quelle est la fonction du narcissisme originel dans la constitution d'un monde objectal comme tel.

C'est pour cela que Winnicott s'arrête sur ces objets qu'il appelle objets transitionnels et dont sans eux, nous n'aurions aucune espèce de témoignage de la façon dont l'enfant pourrait constituer un monde au départ, de ses frustrations, car bien entendu il constitue un monde. Mais il ne faut pas nous dire que c'est à propos de l'objet de ses désirs dont il est frustré à l'origine. Il constitue un monde pour autant que se dirigeant vers quelque chose qu'il désire, il peut se rencontrer avec quelque chose contre lequel il se cogne ou se brûle, mais ce n'est pas du tout un objet comme engendré d'une façon quelconque par l'objet du désir, ce n'est pas quelque chose qui puisse être modelé par les étapes du développement du désir en tant qu'il s'institue et s'organise dans le développement infantile, c'est autre chose. L'objet pour autant qu'il est engendré par la frustration elle-même, c'est quelque chose dans lequel nous devons admettre l'autonomie de cette production imaginaire dans sa relation à l'image du corps, à savoir comme cet objet ambigu qui est entre les deux, à propos duquel on ne peut parler ni de réalité, ni parler d'irréalité.

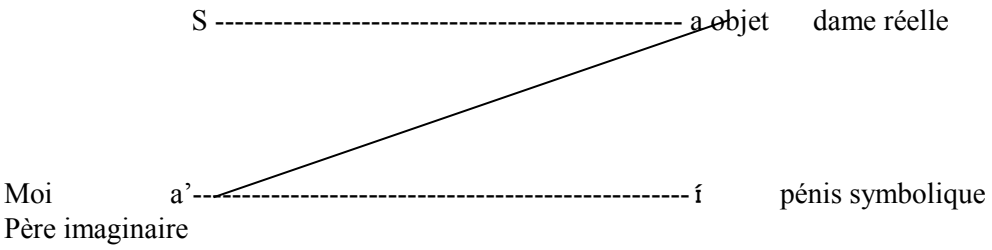
C'est ainsi que s'exprime avec beaucoup de pertinence Mr Winnicott, et au lieu de nous introduire dans tout ce que cela ouvre comme problèmes à

propos de l'introduction de cet objet dans l'ordre du symbolique, il y vient comme malgré lui parce qu'on est forcé d'y aller du moment qu'on s'engage dans cette voie de ces objets mi-réels qui sont les *objets transitionnels* qu'il désigne. Ces objets auxquels l'enfant tient par une espèce d'accrochage qui sont un petit coin de son drap, un bout de bavette - et ceci ne se voit pas chez tous les enfants, mais chez la plupart - ces objets dont il voit très bien quelle doit être la relation terminale avec le fétiche, qu'il a tort d'appeler fétiche primitif, mais en effet qui en est l'origine, Monsieur Winnicott s'arrête et se dit qu'après tout cet objet qui n'est ni réel ni irréel, est ce quelque chose auquel nous n'accordons ni pleine réalité, ni un caractère pleinement illusoire.

Tout ce au milieu de quoi un bon citoyen anglais vit en sachant d'avance comment il faut se comporter, c'est-à-dire vos idées philosophiques, c'est-à-dire votre système religieux, personne ne songe à dire que vous croyez à telle ou telle doctrine en matière religieuse ou philosophique, personne non plus ne songe à vous les retirer, c'est ce domaine entre les deux. Et il n'a pas tort en effet, c'est bien au milieu de cela que se situe la vie, mais comment organiser le reste s'il n'y avait pas cela ?

I1 fait remarquer qu'il ne faut pas non plus là avoir trop d'exigence, et que le caractère de demi-existence dans lequel ces choses sont instituées est bien marqué par la seule chose à laquelle personne ne songe - à moins d'être forcé de l'imposer aux autres comme étant un objet auquel il faut adhérer -l'authenticité ou la réalité dur comme fer de ce que vous promouvez en tant qu'idée religieuse ou qu'illusion philosophique. Bref, que le monde bien inspiré indique que chacun a le droit d'être fou, et à condition de rester fou séparément, et c'est là que commencerait la folie d'imposer sa folie privée à l'ensemble des sujets constitués chacun dans une sorte de monadisme de l'objet transitionnel.

Cet objet transitionnel, ce pénis imaginaire du fait d'avoir son enfant, ce n'est pas autre chose qu'on nous dit en nous affirmant qu'en somme elle l'a son pénis imaginaire du moment qu'elle pouponne son enfant. Alors que faut-il pour qu'elle passe au troisième temps, c'est à dire à la seconde étape des cinq situations que nous ne verrons pas aujourd'hui, à laquelle arrive cette jeune fille amoureuse.



Elle est homosexuelle, et elle aime comme un homme nous dit Freud, bien que le traducteur ait traduit cela par féminin. Notre homosexuelle va être dans la position virile, c'est à dire que ce père qui était au niveau du grand A dans la première étape, est au niveau du moi, pour autant qu'elle a pris la position masculine. Ici il y a la dame, l'objet d'amour qui s'est substitué à l'enfant, puis le pénis symbolique, c'est-à-dire ce qui est dans l'amour à son point le plus élaboré, ce qui est au-delà du sujet aimé. Ce qui dans l'amour est aimé, c'est ce qui est au-delà du sujet, c'est littéralement ce qu'il n'a pas, c'est en tant précisément que la dame n'a pas le pénis symbolique - mais elle a tout pour l'avoir car elle est l'objet élu de toutes les adorations pour le sujet - qu'elle est aimée.

Il se produit une permutation qui fait que le père symbolique est passé dans l'imaginaire par identification du sujet à la fonction du père. Quelque chose d'autre est venu ici dans le moi en matière d'objet d'amour, c'est justement d'avoir cet au-delà qui est le pénis symbolique qui se trouvait d'abord au niveau imaginaire.

Faisons simplement remarquer ceci : que s'est-il passé entre les deux ? Le deuxième temps et la caractéristique de l'observation, et que l'on retrouve au quatrième , c'est qu'il y a eu au niveau de la relation imaginaire introduction de l'action réelle du père, ce père symbolique qui était là dans l'inconscient. Car quand l'enfant réel commence à se substituer au désir du pénis, un enfant que va lui donner le père, c'est un enfant imaginaire ou réel déjà là. C'est assez inquiétant qu'il soit réel, mais il l'était d'un père qui lui, reste quand même - et d'autant plus que l'enfant était réel - inconscient comme progéniteurs.

Seulement le père a donné réellement un enfant, non pas à sa fille, mais à la mère, c'est-à-dire que cet enfant réel désiré inconsciemment par la fille, et auquel elle donnait ce substitut dans lequel elle se satisfaisait, montre déjà sans aucun doute une accentuation du besoin qui donne à la situation son dramatisme. Le sujet en a été frustré d'une façon très particulière par le fait que l'enfant réel comme venant du père en tant que père symbolique a été donné à sa propre mère.

Voilà la caractéristique de l'observation. Quand on dit que c'est sans aucun doute à quelque accommodation des instincts ou des tendances, ou de telle pulsion primitive, que nous devons dans tel cas que les choses se soient précisées dans le sens d'une perversion, fait-on toujours bien le départ de ces trois éléments absolument essentiels, à condition de les distinguer, que sont imaginaire, symbolique et réel ?

Ici vous pouvez remarquer que c'est en tant que s'est introduit le réel, un réel qui répondait à la situation inconsciente au niveau du plan de l'imaginaire, que la situation s'est révélée pour des raisons très structurées, relation de jalousie. Le caractère intenable de cette satisfaction imaginaire à laquelle l'enfant se confinait est que par une sorte d'interposition il est là, réalisé sur

le plan de la relation imaginaire, il est entré effectivement en jeu, et non plus comme père symbolique.

A ce moment là s'instaure une autre relation imaginaire que l'enfant complètera comme elle le pourra, mais qui est marqué de ce fait que ce qui était articulé d'une façon latente au niveau du grand Autre, commence à la façon de la perversion - et c'est pour cela d'ailleurs que ça aboutit à une perversion et pas pour autre chose - commence à s'articuler d'une façon imaginaire en ceci que la fille s'identifie à ce moment au père, elle prend son rôle et devient elle-même le père imaginaire, et elle aussi aura gardé son pénis et s'attache à un objet auquel nécessairement il faut qu'elle donne ce quelque chose que l'objet n'a pas. C'est cette nécessité de motiver, d'axer son amour sur, non pas l'objet, mais sur ce que l'objet n' a pas, ce quelque chose qui nous met justement au cœur de la relation amoureuse comme telle et du don comme tel, ce quelque chose qui rend nécessaire la constellation tierce de l'histoire de ce sujet.

C'est là que nous reprendrons les choses la prochaine fois. Ceci nous permettra d'approfondir à la fois la dialectique du don en tant qu'elle est vue et éprouvée tout à fait primordialement par le sujet, à savoir de voir l'autre face, celle que nous avons laissé de côté tout à l'heure.

J'ai accentué les paradoxes de la frustration du côté de l'objet, mais je n'ai pas dit ce que donnait la frustration d'amour, et ce qu'elle signifiait comme telle.

*8* - LECON DU 23 JANVIER 1957

..... Certains textes de ce fascicule vous permettront de retrouver une nouvelle tentative de la logique, de la retrouver là où elle est, d'une façon particulièrement vivante, c'est-à-dire dans notre pratique, et pour reprendre exactement ce à quoi je fais allusion, à savoir notre fameux jeu de pair et impair. Vous pouvez très facilement y retrouver ces trois temps de la subjectivité en tant qu'elle est en rapport à la frustration et à condition de prendre la frustration au sens du manque d'objet[94]. Vous pouvez les retrouver facilement si vous réfléchissez à ce qu'est la position zéro du problème : c'est l'opposition de l'institution du symbole pur plus ou moins, présence ou absence, dans lequel il n'y a rien qu'une sorte de position objectivable du donné du jeu.

Vous y verrez facilement le second temps dans le fait que dans cette sorte de demande qu'est la déclaration dans le jeu, vous vous mettez en posture d'être ou non gratifié, mais par quelqu'un qui ayant dès lors entre les mains les dés, en est effectivement tout à fait incapable, il ne dépend plus de lui que ce qu'il a en main réponde à votre demande. Vous y avez donc le stade second du rapport duel en tant qu'il institue cet appel et sa réponse sur laquelle s'établit le niveau de la frustration et vous en voyez en même temps le caractère absolument évanouissant et littéralement impossible à satisfaire.

Si le jeu a quelque chose qui vous intéresse et qui lui donne son sens, c'est bien évidemment parce que la troisième dimension, celle de la loi, vous l'introduisez sous cette forme toujours latente à l'exercice du jeu, c'est à savoir que du point de vue du demandeur, de quoi s'agit-il ? L'Autre évidemment, est censé à tout instant lui suggérer une régularité, autrement dit une loi qu'en même temps il s'efforce de lui dérober. C'est dans cette dimension de l'institution d'une loi d'une régularité conçue comme possible et qui à chaque instant et par celui qui propose la partie cachée du jeu, lui est dérobée, et dont il lui suggère un instant la naissance, c'est à ce moment que s'établit ce qui est fondamental dans le jeu, et qui lui donne son sens inter-subjectif, ce qui l'établit dans une dimension non plus duelle mais ternaire telle qu'elle est essentielle.

C'est là dessus que tient la valeur de mon introduction, à savoir qu'il est nécessaire d'introduire trois termes pour que puisse commencer à s'articuler quelque chose qui ressemble à une loi, ces trois temps inter- subjectifs qui sont ceux dans lesquels nous essayons de voir comment s'introduit cet objet qui - du seul fait qu'il vient à notre portée, sous notre juridiction dans la pratique analytique - est un objet dont il faut qu'il entre dans la chaîne symbolique.

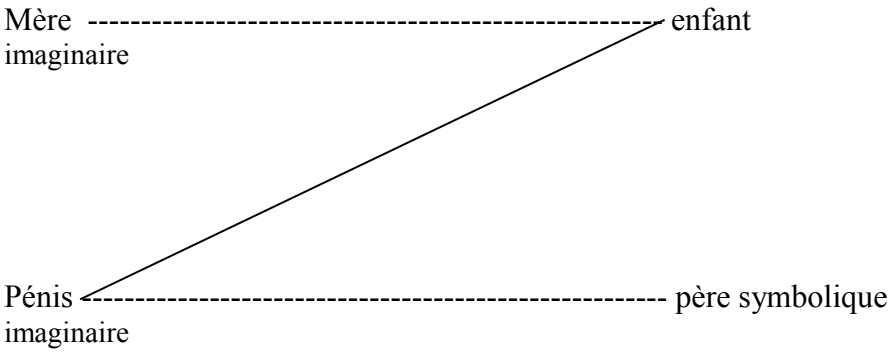
C'est là que nous en étions arrivés la dernière fois au moment où nous prenions l'histoire de notre cas d'homosexualité féminine. Nous étions arrivés à ce que j'appelais le troisième temps, c'est à dire le temps qui s'est constitué de la façon suivant



[94] Voir : *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*, in Ecrits, p.197-215, Seuil.

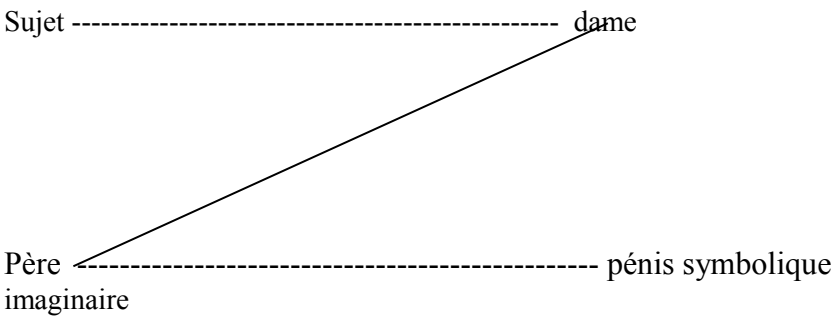
Dans la première situation que nous prenons arbitrairement comme situation de départ - mais il y a déjà eu une sorte de concession à un point de vue progressif, allant du passé vers le futur dans cette ordonnance chronologique des termes - c'est pour faciliter les choses en les rapprochant de ce qui est fait dans la dialectique de la frustration qui, d'être conçue d'une façon sommaire, c'est à dire sans distinguer les plans réel, imaginaire et symbolique, aboutit à des impasses que plus nous avançons, plus j'espère vous faire sentir. Pour l'instant nous essayons d'établir les principes de ces relations entre l'objet et la constitution de la chaîne symbolique.

Nous avons donc la position de la jeune fille quand elle est encore au temps de la puberté, et la première structuration symbolique et imaginaire de sa position se fait de façon classique, comme il est ordonné par la théorie, dans cette équivalence : pénis imaginaire - enfant, qui l'instaure dans une certaine relation de mère imaginaire par rapport à cet au-delà qu'est son père, qui intervient à ce moment en tant que fonction symbolique, c'est-à-dire en tant que celui qui peut donner le phallus, et pour autant que cette puissance du père est à ce moment-là inconsciente que celui qui peut donner l'enfant, est inconscient.




C'est à ce stade que se produit le moment fatal, si on peut dire ; où le père intervient dans le réel pour donner un enfant à la mère, c'est à dire en faisant de cet enfant vis-à-vis de qui elle est en relation imaginaire, quelque chose de réalisé, et qui par conséquent n'est plus soutenable par elle dans la position imaginaire où elle l'instituait.

Nous nous trouvons maintenant au second temps, où l'intervention du père réel au niveau de l'enfant dont elle était alors frustrée, produit la transformation de toute l'équation qui se pose dès lors ainsi : père imaginaire ; la dame ; le pénis symbolique, c'est à dire par une sorte d'inversion, le passage de la relation - ce qui est ici dans l'ordre symbolique qui est celui de sa relation avec son père - le passage de cette relation dans le sens de la relation imaginaire, ou si vous voulez, d'une certaine façon la projection de la relation de la formule inconsciente qui est à ce moment-là celle de son premier équilibre, dans une relation perverse, une relation imaginaire qui est celle de son rapport avec la dame.




C'est ainsi qu'après une première application de nos formules, se pose d'une façon sans aucun doute énigmatique, voire même sur laquelle nous pouvons un instant nous arrêter, la position de ces termes. Néanmoins il convient de remarquer que ces termes, quels qu'ils soient, s'imposent, je veux dire imposent une structure, c'est-à-dire que si nous changions la position de l'un d'entre eux, nous devrions situer ailleurs, et jamais n'importe où, tous les autres.

Tâchons maintenant de voir ce que ceci veut dire. La signification nous en est donnée par l'analyse. Et que nous dit Freud au moment crucial de cette observation, à ce point où par une certaine conception qu'il a prise de la position dont il s'agit, par une intervention qu'il fait dans ce sens, il cristallise d'une certaine façon la position entre lui et la patiente, et d'une façon pas satisfaisante puisque Freud dénonce et affirme que c'est à ce moment là que se rompt la relation analytique ? De toute façon, quoique Freud en pense, il est loin d'être porté à en mettre toute la charge sur une impasse de la position de la malade, de toute façon son intervention à lui, ou sa conception, ses préjugés sur la position, doivent bien être pour quelque chose dans le fait que la situation se rompt.

Rappelons ce qu'est cette position, et comment Freud nous la formule. Il nous dit que les résistances de la malade ont été insurmontables. Ces résistances comment les matérialise-t-il ? Quels exemples en donne t-il ? Quel sens leur donne-t-il ? Il les voit particulièrement exprimées dans des rêves qui, paradoxalement, auraient pu donner bien des espoirs, à savoir les espoirs de normalisation de la situation : ce sont en effet les rêves où il ne s'agit que de réunion, que de conjugo, que de mariage fécond. La patiente y est soumise à un conjoint idéal, et en a des enfants, bref le rêve manifeste quelque chose qui va dans le sens de ce que, sinon là Freud, la société représentée ici par la famille, peut souhaiter de mieux comme issue du traitement.

Freud, fort de tout ce que la patiente lui dit de sa position et de ses intentions, loin de prendre le texte du rêve au pied de la lettre, n'y voit comme il le dit, qu'une ruse de la patiente, et quelque chose destiné expressément à le décevoir, plus exactement à la manière que j'évoquais tout à l'heure dans cet usage du jeu intersubjectif du devinement, pour l'illusionner et le désillusionner à la fois. Il est remarquable que ceci suppose, comme Freud le remarque, qu'on puisse lui objecter à ce moment : mais alors l'inconscient peut

donc mentir, point sur lequel Freud s'arrête longuement, qu'il discute et sur lequel il prend soin de répondre d'une façon fort articulée.

Car reprenant la distinction qu'il y a dans la *Science des rêves*, entre le préconscient et l'inconscient, il manifeste ce que de même il rappelle dans une autre observation - à laquelle nous viendrons, et à propos de laquelle j'ai donné à la suite du rapport de Lagache sur le transfert, une petite intervention résumative des positions dans lesquelles je pense que l'on doit concevoir le cas Dora - ce que dans le cas Dora il s'agit de détacher, un passage de la Traumdeutung qui est la comparaison à propos des rapports du désir inconscient et du désir préconscient, la comparaison entre capitaliste et entrepreneur. C'est le désir préconscient qui si l'on peut dire, est l'entrepreneur du rêve, mais le rêve n'aurait rien de suffisant pour s'instituer comme représentant de ce quelque chose qui s'appelle l'inconscient, s'il n'y avait pas un autre désir qui donne le fond du rêve et qui est le désir inconscient. II distingue donc fort bien cela, jusqu'à ceci près qu'il n'en tire pas les extrêmes conséquences. Ce qu'il y a en somme de distinct entre ce que le sujet amène dans son rêve qui est du niveau de l'inconscient, et le facteur de la relation duelle, de la relation à celui à qui on s'adresse quand on raconte ce rêve, quand on l'aborde dans l'analyse, et c'est dans ce sens que je vous dit qu'un rêve, qui se produit au cours d'une analyse a toujours une certaine direction vers l'analyste, et cette direction n'est pas toujours obligatoirement la direction inconsciente.

Toute la question est de savoir s'il faut mettre l'accent sur ce qui est de l'intention, et qui reste toujours les intentions que Freud nous dit être d'une façon avouée celles de la malade, à savoir celles de jouer avec son père où la malade arrive à formuler le jeu de la tromperie, c'est-à-dire de feindre de se faire traiter et de maintenir ses positions et sa fidélité à la dame, ou est-ce que ce quelque chose qui s'exprime dans le rêve doit purement et simplement être conçu dans cette perspective de la tromperie, en d'autres termes, dans son intentionnalisation préconsciente ?

II ne semble pas, car si nous y regardons de près, que voyons-nous qui se formule ? Sans doute là une dialectique de tromperie, mais ce qui se formule ramené au signifiant, c'est précisément ce qui est détourné à l'origine dans la première position et qui s'appelle dans l'inconscient à cette étape, et aussi bien donc dans l'inconscient à la troisième étape qui est ceci qui se formule de la façon suivante : venant du père - à la façon dont le sujet reçoit son message sous une forme inversée de son propre message, sous la forme « *Tu es ma femme* », « *Tu es mon maître* », « *Tu auras un enfant de moi* » - c'est à l'entrée de l'œdipe ou tant que l'œdipe n'est pas résolu, la promesse sur laquelle se fonde l'entrée de la fille dans le complexe d'œdipe, c'est de là qu'est partie la position. Et en fait si nous trouvons dans le rêve quelque chose qui s'articule comme une situation qui satisfait à cette promesse, c'est toujours le même contenu de l'inconscient qui s'avère, et si Freud hésite devant lui, c'est très précisément faute d'arriver à une formulation tout à fait épurée de ce qu'est le transfert.

Il y a dans le transfert un élément imaginaire et un élément symbolique, et par conséquent un choix à faire. Si le transfert a un sens, si ce que Freud nous a apporté ultérieurement avec la notion de wiederholungszwang telle que

j'ai pris soin de passer une année autour pour vous faire voir ce qu'elle pouvait vouloir dire, c'est avant tout et uniquement pour autant qu'il y a insistance propre à la chaîne symbolique comme telle. Cette insistance propre à la chaîne symbolique n'est pas par définition assumée par le sujet. Néanmoins le seul fait qu'elle se reproduise et qu'elle vienne à l'étape trois comme subsistante, comme se formulant dans un rêve, même si ce rêve au niveau imaginaire, c'est-à-dire dans la relation directe avec le thérapeute paraît un rêve trompeur, il n'en est pas moins à proprement parler, et lui seul, le représentant du transfert au sens propre.

Et c'est là que Freud avec une audace qui serait fondée sur une position moins oscillante de sa notion du transfert, pouvait mettre à coup sûr sa confiance, et aurait pu intervenir à cette condition de concevoir bien précisément que le transfert se passe au niveau de l'articulation symbolique essentiellement, que quand nous parlons de transfert quand quelque chose prend son sens du fait que l'analyste devient le lieu du transfert, c'est très précisément en tant qu'il s'agit de l'articulation symbolique comme telle, ceci avant bien entendu que le sujet l'ait assumé, car c'est très précisément un rêve de transfert. Freud note qu'à ce moment-là il s'est quand même produit quelque chose qui est de l'ordre du transfert, simplement il n'en tire ni la conséquence stricte, ni non plus la méthode correcte d'intervention.

Je le signale parce qu'à la vérité ceci n'est pas simplement à remarquer sur un cas particulier qui serait ce cas, nous avons également un autre cas dans lequel le problème s'ouvre au même niveau de la même façon, à ceci près que Freud fait l'erreur exactement contraire, et qui est très précisément le cas de Dora.

Ces deux cas si l'on peut dire, s'équilibrent admirablement, ils s'entrecroisent strictement l'un l'autre, mais pas seulement pour autant que s'y produit dans un sens dans un des cas cette confusion de la position symbolique avec la position imaginaire, et dans l'autre cas la confusion dans le sens contraire. On peut dire que dans leur constellation totale, ces deux cas se correspondent strictement l'un l'autre, à ceci près que l'un s'organise par rapport à l'autre dans la forme du positif au négatif; je pourrais dire qu'il n'y a pas meilleure illustration de la formule de Freud, que la perversion est le négatif de la névrose. Encore faut-il le développer.

Rappelons rapidement les termes du cas Dora, par la communauté qu'ils ont avec les termes de la constellation présente. Nous avons dans le cas Dora, exactement au premier plan les mêmes personnages : un père, une fille, et aussi une dame, Madame K, et c'est quelque chose d'autant plus frappant pour nous, que c'est aussi autour de la dame que tourne tout le problème, encore que la chose soit dissimulée à Freud dans la présentation de la fille qui est une petite hystérique, et qu'on lui amène pour quelques symptômes qu'elle a eus, sans doute mineurs, mais quand même caractérisés. Et surtout la situation est devenue intolérable à la suite de quelque chose qui est une sorte de démonstration ou d'intention de suicide qui a fini par alarmer sa famille. Quand on l'amène à Freud, le père la présente comme une malade, et sans aucun doute ce passage au niveau de la consultation est un élément qui dénote à lui tout seul une crise

dans l'ensemble social où jusque là la situation s'était maintenue avec un certain équilibre. Néanmoins cet équilibre singulier s'était rompu déjà depuis deux ans, et était constitué par une position d'abord dissimulée à Freud, à savoir que le père avait Mme K. pour maîtresse, que cette femme était mariée avec un monsieur appelé Mr K., et qui vivaient dans une sorte de relation de quatuor avec le couple formé par le père et la fille, la mère étant absente de la situation.

Nous voyons déjà à mesure que nous avançons toujours plus avant, le contraste avec la situation d'homosexualité. Ici la mère est présente puisque c'est elle qui ravit à la fille l'attention du père, et introduit cet élément de frustration réel qui aura été le déterminant dans la formation de la constellation perverse. Alors que dans le cas de Dora c'est le père qui introduit la dame et qui paraît l'y maintenir, ici c'est la fille qui l'introduit. Ce qui est frappant dans cette position, c'est que Dora tout de suite marque à Freud sa revendication extrêmement vive concernant l'affection de son père dont elle lui dit qu'il lui a été ravi par cette liaison dont elle démontre tout de suite à Freud qu'elle a toujours suivi l'existence et la permanence et la prévalence, et qu'elle en est venue à ne plus pouvoir tolérer, et vis-à-vis de laquelle tout son comportement manifeste sa revendication.

Freud, par un pas qui est le plus décisif de la qualité à proprement parler dialectique de premier pas de l'expérience freudienne, la ramène à la question : ce contre quoi vous vous insurgez là comme contre un désordre, n'est-ce pas quelque chose à quoi vous avez vous-même participé ? Et en effet il met très vite en évidence que jusqu'à un moment critique, cette position a été soutenue de la façon la plus efficiente par Dora elle-même, qui s'est trouvée beaucoup plus que complaisante à cette position singulière, mais qui en était vraiment la cheville, protégeant en quelque sorte les apartés du couple du père et de la dame, se substituant d'ailleurs dans un des cas à la dame dans ses fonctions, c'est-à-dire s'occupant des enfants par exemple, et d'autre part à mesure qu'on va plus avant dans la notion et la structure du cas, marquant même un lien tout à fait spécial avec la dame dont elle se trouvait être la confidente, et semble-t-il être allée avec elle fort loin dans les confidences.

Ce cas est d'une richesse telle qu'on peut encore y faire des découvertes, et ce rappel rapide ne peut en aucune façon remplacer la lecture attentive du cas. Signalons entre autre, cet intervalle de neuf mois entre deux symptômes, et que Freud croit découvrir parce que la malade le lui donne d'une façon symbolique. Mais si on y regarde de près, on s'apercevra que dans l'observation il s'agit en réalité de quinze mois. Et ces quinze mois ont un sens parce que c'est un quinze qui se trouve partout dans l'observation, et il est utile pour la compréhension en tant qu'il se fonde sur des nombres et sur une valeur purement symbolique.

Je ne peux que vous rappeler aujourd'hui en quels termes se pose tout le problème au long de l'observation. Ce n'est pas seulement que Freud après coup s'aperçoive que s'il échoue c'est en raison d'une résistance de la patiente à admettre qu'elle est - comme Freud le lui suggère de tout le poids de son

insistance et de son autorité - la relation amoureuse qui la lie à Mr K. Ce n'est pas simplement cela que vous pouvez lire tout au long de l'observation, ce n'est pas simplement en note et après coup que Freud indique qu'il y a eu sans doute une erreur, à savoir qu'il aurait dû comprendre que l'attachement homosexuel à Mme K. était la véritable signification, et de l'institution de sa position primitive, et de sa crise sur laquelle nous arrivons. Ce n'est pas seulement que Freud le reconnaisse après coup. Tout au long de l'observation, Freud est dans la plus grande ambiguïté concernant l'objet réel du désir de Dora.

Là encore nous nous trouvons dans une position du problème qui est celle d'une formulation possible de cette ambiguïté en quelque sorte non résolue. Il est clair que Mr K. dans sa personne a une importance tout à fait prévalente pour Dora, et que quelque chose comme un lien libidinal est avec lui établi. Il est clair aussi que quelque chose qui est d'un autre ordre et qui pourtant est aussi d'un très grand poids, à tout instant joue son rôle dans le lien libidinal avec Mme K. Comment les concevoir l'un et l'autre d'une façon qui justifierait le progrès de l'aventure, sa crise, le point de rupture de l'équilibre, qui permettrait également de concevoir et le progrès de l'aventure, et le moment où elle s'arrête ?

Déjà dans une première critique ou abord du problème et de l'observation que j'ai faite il y a cinq ans, conformément à la structure des hystériques, j'indiquais ceci : l'hystérique est quelqu'un qui aime par procuration - vous retrouvez ceci dans une foule d'observations hystériques - hystérique est quelqu'un dont l'objet est homosexuel et qui aborde cet objet homosexuel par identification avec quelqu'un de l'autre sexe.

C'est un premier abord en quelque sorte clinique de la patiente. J'avais été plus loin, et partant de la notion de la relation narcissique en tant qu'elle est fondatrice du moi, qu'elle est la matrice de cette constitution de cette fonction imaginaire qui s'appelle le moi, je disais qu'en fin de compte nous en avions des traces pour l'observation : c'est en tant que le moi - seulement le moi - de Dora a fait une identification à un personnage viril - je parle dans la situation complète, dans le quadrille - c'est en tant qu'elle est Mr K. que les hommes sont pour elle autant de cristallisations possibles de son moi, que la situation se comprend. En d'autres termes c'est par l'intermédiaire de Mr. K., c'est en tant qu'elle est Mr. K., et c'est au point imaginaire que constitue la personnalité de Mr K. qu'elle est attachée au personnage de Mme K. J'étais allé encore plus loin, et j'avais dit : Mme K. est quelqu'un d'important, pourquoi ? Elle n'est pas importante simplement parce qu'elle est un choix entre d'autres objets, elle n'est pas simplement quelqu'un dont on puisse dire qu'elle est investie de cette fonction narcissique qui est au fond de toute énamoration. Mme K., comme les rêves l'indiquent, car c'est autour des rêves que porte le poids essentiel de l'observation, Mme K. c'est la question de Dora.

Tâchons maintenant de transcrire cela dans notre formulation présente, et d'essayer de situer ce qui dans ce quatuor, vient s'ordonner dans notre schéma fondamental. Dora est une hystérique, c'est-à-dire quelqu'un qui est venu au niveau de la crise oedipienne, et qui dans cette crise oedipienne a pu à la fois,

et n'a pas pu la franchir. I1 y a pour cela une raison : c'est que son père à elle, contrairement au père de l'homosexuelle est impuissant. Toute l'observation repose sur cette notion centrale de l'impuissance du père. Voici donc l'occasion de mettre en valeur d'une façon particulièrement exemplaire quelle peut être la fonction du père en tant que telle par rapport au manque d'objet.

Par quoi la fille entre dans l'œdipe ? Quelle peut être la fonction du père en tant que donateur ? En d'autres termes, cette situation repose sur la distinction que j'ai faite à propos de la frustration primitive, de celle qui peut s'établir dans le rapport d'enfant à mère, à savoir cette distinction entre l'objet en tant qu'après la frustration son désir subsiste, que l'objet est appartenance du sujet, que la frustration n'a de sens qu'autant que cet objet subsiste après la frustration, la distinction de ce dans quoi ici la mère intervient, c'est-à-dire dans un autre registre en tant qu'elle donne ou ne donne pas, en tant que ce don est ou non signe d'amour.

Voici ici le père qui est fait pour être celui qui symboliquement donne cet objet manquant. Ici il ne le donne pas parce qu'il ne l'a pas. La carence phallique du père est ce qui traverse toute l'observation comme une note absolument fondamentale, constitutive de la position.

Est-ce que là encore nous nous trouvons en quelque sorte sur un seul plan, à savoir que c'est purement et simplement par rapport à ce manque que toute la crise va s'établir ? Observons de quoi il s'agit. Qu'est-ce que donner ? Autrement dit, quelle dimension est introduite dans la relation d'objet au niveau où elle est portée au degré symbolique par le fait que l'objet peut ou non être donné ? En d'autres termes, est-ce jamais l'objet qui est donné ? C'est là la question dont nous voyons dans l'observation de Dora une des issues tout à fait exemplaire, car ce père dont elle ne reçoit pas le don viril symboliquement, elle lui reste très attachée, elle lui reste si attachée que son histoire commence exactement avec - à cet âge d'issue de l'œdipe - toute une série d'accidents hystériques qui sont très nettement liés à des manifestations d'amour pour ce père qui, à ce moment-là, apparaît plus que jamais et décisivement comme un père blessé et malade, comme un père frappé dans ses puissances vitales elle-mêmes. L'amour qu'elle a pour ce père est très précisément à ce moment-là, lié strictement corrélativement, coextensivement à la diminution de ce père.

Nous avons donc là une distinction très nette : ce qui intervient dans la relation d'amour, ce qui est demandé comme signe d'amour, n'est jamais que quelque chose qui ne vaut que comme signe, ou, pour aller encore plus loin, il n'y a pas de plus grand don possible, de plus grand signe d'amour que le don de ce qu'on n'a pas.

Mais remarquons bien ceci : la dimension du don n'existe qu'avec l'introduction de la loi, avec le fait que le don, comme nous l'affirme et nous le pose toute la méditation sociologique, est quelque chose qui circule. Le don que vous faites, c'est toujours le don que vous avez reçu. Mais entre deux sujets, ce cycle de dons vient encore d'ailleurs, car ce qui établit la relation d'amour, c'est que ce don est donné si l'on peut dire pour rien. Le rien pour rien qui est le principe de l'échange est une formule, comme toute formule, où intervient

le rien ambigu. Ce rien pour rien qui paraît la formule même de l'intérêt, est aussi la formule de la pure gratuité. I1 n'y a en effet dans le don d'amour que quelque chose de donné pour rien, et qui ne peut être que rien. Autrement dit, c'est pour autant qu'un sujet donne quelque chose d'une façon gratuite, que pour autant que derrière ce qu'il donne il y a tout ce qui lui manque, que le don primitif, d'ailleurs tel qu'il s'exerce effectivement à l'origine des échanges humains sous la forme du potlatch .....

Ce qui fait le don, c'est que le sujet sacrifie au-delà ce qu'il a.

je vous prie de remarquer que si nous supposons un sujet qui ait en lui la charge de tous les biens possibles, de toutes les richesses, qui ait en quelque sorte le comble possible de tout ce qu'on peut avoir, un don venant d'un tel sujet n'aurait littéralement aucunement la valeur d'un signe d'amour. Et s'il est possible que les croyants s'imaginent pouvoir aimer Dieu parce que Dieu est censé avoir en lui effectivement cette totale plénitude et ce comble, il est bien certain que si la chose est même pensable de cette reconnaissance, pour quoi que ce soit, par rapport à celui qui aurait posé que très précisément au fond de toute croyance il y a tout de même ce quelque chose qui reste là tant que cet être qui est censé être pensé comme un être qui est un tout, il lui manque sans aucun doute le principal dans l'être, c'est-à-dire l'existence. C'est-à-dire qu'au fond de toute croyance au Dieu comme parfaitement et totalement munificent il y a ce je ne sais quoi qui lui manque toujours et qui fait qu'il est tout de même toujours supposable qu'il n'existe pas. Il n'y a aucune raison d'aimer Dieu, si ce n'est que peut-être il n'existe pas.

Ce qui est certain, c'est que c'est bien là que Dora en est au moment où elle aime son père. Elle l'aime précisément pour ce qu'il ne lui donne pas. Toute la situation est impensable en dehors de cette position primitive qui se maintient jusqu'à la fin, mais dont il y a à concevoir comment elle a pu être supportée, tolérée, étant donné que le père s'engage devant Dora dans quelque chose d'autre, et que Dora semble même avoir induit. Toute l'observation repose sur ceci que nous avons le père, Dora, Mme K

DORA

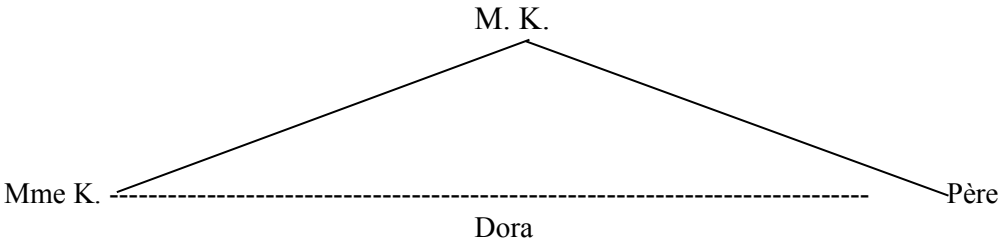
Mme K. ----------I---------- Père

Toute la situation s'instaure comme si Dora avait à se poser la question qu'est-ce que mon père aime dans Mme K. ? Madame K. se présente comme quelque chose que son père peut aimer au-delà d'elle-même, et ce à quoi Dora s'attache, c'est à ce quelque chose qui est aimé par son père dans une autre, dans cette autre en tant qu'elle ne sait pas ce que c'est, ceci très conformément à ce qui est supposé par toute la théorie de l'objet phallique, c'est-à-dire que pour que le sujet féminin entre dans la dialectique de l'ordre symbolique, il faut qu'il y entre par quelque chose qui est ce don du phallus.

Il ne peut pas y entrer autrement. Ceci donc suppose que le besoin réel qui n'est pas nié par Freud, qui ressortit à l'organe féminin comme tel, à la physiologie de la femme, est quelque chose qui n'est jamais donné d'entrée dans l'établissement de la position du désir. Le désir vise le phallus en tant qu'il doit être reçu comme don, pour ceci il faut qu'il soit porté au niveau du don absent ou présent. D'ailleurs, c'est en tant qu'il est porté à la dignité d'objet de don qu'il fait entrer le sujet dans la dialectique de l'échange, celui qui normalisera toutes ces positions, jusqu'à y compris les interdictions essentielles qui fondent ce mouvement général de l'échange. C'est à l'intérieur de cela que le besoin réel, que Freud n'a jamais songé à nier comme existant, lié à l'organe féminin comme tel, se trouvera avoir sa place et se satisfaire si l'on peut dire, latéralement. Mais il n'est jamais repéré symboliquement pour quelque chose qui ait un sens, il est toujours essentiellement à lui-même problématique, placé en avant d'un certain franchissement symbolique, et c'est bien en effet ce dont il s'agit pendant tout le déploiement de ces symptômes et le déploiement de cette observation.

Dora s'interroge : Qu'est-ce qu'une femme ? Et c'est pour autant que Mme K. incarne cette fonction féminine comme telle qu'elle est pour Dora la représentation de ce dans quoi elle se projette comme étant la question. C'est en tant qu'elle est elle, sur le chemin du rapport duel avec Mme K., qu'en d'autres termes Mme K. est ce qui est aimé au delà de Dora. C'est en somme ce pourquoi elle se sent elle-même, Dora, intéressée à cette position, c'est que Mme K. est en quelque sorte aimée au delà d'elle-même. C'est parce que Mme K. réalise ce qu'elle, Dora, ne peut pas ni savoir ni connaître de cette situation où Dora ne trouve pas à se loger, pour autant que l'amour est quelque chose qui, dans un être, est aimé au-delà de ce qu'il est, c'est quelque chose qui en fin de compte, dans un être est ce qui lui manque, et aimer pour Dora se situe quelque part entre son père et Mme K., pour autant que parce que son père aime Mme K., elle Dora, se sent satisfaite, mais à condition bien entendu que cette position soit maintenue.

Cette position qui par ailleurs est symbolisée de mille manières, à savoir que ce père impuissant supplée par tous les moyens du don symbolique, y compris les dons matériels, à ce qu'il ne réalise pas comme présence virile, et il en fait effectivement bénéficier Dora au passage, par toutes sortes de munificences qui se répartissent également sur la maîtresse et sur la fille. I1 la fait ainsi participer à cette position symbolique. Néanmoins ceci ne suffit pas encore, et Dora essaye de rétablir, de restituer l'accès à une position manifestée dans le sens inverse. Je veux dire que c'est, non plus vis-à-vis du père, mais vis-à-vis de la femme qu'elle a en face d'elle, Mme K., qu'elle essaie de rétablir une situation triangulaire, et c'est ici qu'intervient Mr K., c'est-à-dire qu'effectivement par lui peut se fermer le triangle, mais dans une position inversée.

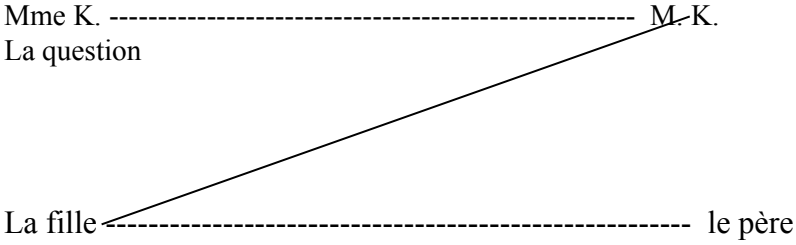



Par intérêt pour sa question elle va considérer Mr. K. comme quelqu'un qui participe à ce qui symbolise dans l'observation le côté question de la présence de Mme K., à savoir cette adoration encore exprimée par une association symbolique très manifeste donnée dans l'observation, à savoir la Madone Sixtine.

Mme K. est l'objet de l'adoration de tous ceux qui l'entourent, et c'est en tant que participante à cette adoration que Dora en fin de compte se situe par rapport à elle.

Mr. K est la façon dont elle normative cette position en essayant de réintégrer quelque chose qui fasse entrer l'élément masculin dans le circuit, et effectivement c'est au moment où Mr K. lui dit, non pas qu'il la courtise ou qu'il l'aime, non pas même s'approche d'elle d'une façon intolérable pour une hystérique, c'est au moment où il lui dit : *Ich habe nichts an meiner Frau* qu'elle le gifle.

L'élément important c'est que Mr K. déclare à un moment quelque chose qui a un sens particulièrement vivant, si nous donnons ce terme de « *rien* » toute sa portée et tout son sens, la formule même allemande est particulièrement expressive. Il lui dit en somme quelque chose par où il se retire lui-même du circuit ainsi constitué, et qui dans son ordre s'établit ainsi




Dora peut bien admettre que son père aime en elle et par elle, ce qui est au-delà, Mme K., mais alors pour que Mr K. soit tolérable dans cette position, il faut qu'il occupe la fonction exactement inverse et équilibrante, à savoir que Dora elle, soit aimée par lui au-delà de sa femme, mais en tant que sa femme est pour lui quelque chose. Ce quelque chose c'est la même chose que ce rien qu'il doit y avoir au-delà, c'est à dire Dora dans l'occasion. S'il lui dit qu'il n'y a rien du côté de sa femme - ce *an* en allemand marque bien dans ce rapport

très particulier qu'il ne dit pas que sa femme n'est rien pour lui. Il n'y a rien. *An* est quelque chose que nous retrouvons sous mille locutions allemandes, la formule allemande qui lui est particulière montre que *an* est une adjonction dans l'au-delà de ce qui manque. C'est précisément ce que nous retrouvons ici - il veut dire qu'il n'y a rien après sa femme : ma femme n'est pas dans le circuit.

Qu'en résulte-t-il ? Dora ne peut pas tolérer cela, c'est à dire qu'il s'intéresse à elle, Dora, qu'en tant qu'il ne s'intéresse qu'à elle. Toute la situation du même coup est rompue. Si Mr K. ne s'intéresse qu'à elle, c'est que son père ne s'intéresse qu'à Mme K., et à ce moment-là, elle ne peut plus le tolérer. Pourquoi ?

Elle rentre pourtant bien aux yeux de Freud, dans une situation typique comme Monsieur Claude Lévi-Strauss l'explique dans les *Structures élémentaires de la parenté* : l'échange des liens de l'alliance consiste exactement en ceci : j'ai reçu une femme et je dois une fille. Seulement ceci qui est le principe même de l'institution de l'échange et de la loi, fait de la femme purement et simplement un objet d'échange, elle n'est intégrée là-dedans par rien.

Si en d'autres termes, elle n'a pas elle-même renoncé à quelque chose, c'est-à-dire précisément au phallus paternel conçu comme objet de don, elle ne peut rien concevoir subjectivement parlant qu'elle ne reçoive d'autres, c'est à dire d'un homme. Dans toute la mesure où elle est exclue de cette première institution du don et de la loi dans le rapport direct du don d'amour, elle ne peut vivre cette situation qu'en se sentant réduite purement et simplement à l'état d'objet. Et c'est bien ce qui se passe à ce moment-là. Dora se révolte absolument et commence à dire : mon père me vend à quelqu'un d'autre, ce qui est en effet le résumé clair et parfait de la situation, pour autant qu'elle est maintenue dans ce demi-jour.

En fait c'est bien une façon de payer si on peut dire la complaisance du mari, c'est-à-dire de Mr K., que de lui laisser mener dans une sorte de tolérance voilée cette courtisannerie à laquelle au long des années il s'est livré auprès de Dora.

C'est donc en tant que Mr K. s'est avoué comme étant quelqu'un qui ne fait pas partie d'un circuit où Dora puisse, soit l'identifier à elle-même, soit penser que elle, Dora, est l'objet de Mr K. au-delà de la femme par où elle se rattache à lui, c'est en tant que rupture de ces liens subtils et ambigus sans doute, mais qui ont dans chaque cas un sens et une orientation parfaite, qu'est entendue cette rupture de ces liens et que Dora ne trouve plus sa place dans le circuit que d'une façon extrêmement instable. Mais elle la trouve d'une certaine façon, et à chaque instant c'est en tant que rupture de ces liens que la situation se déséquilibre et que Dora se voit chue au rôle de pur et simple objet, et commence alors à entrer en revendication de ce quelque chose qu'elle était très disposée à considérer, qu'elle recevait jusqu'à présent, même par l'intermédiaire d'une autre, qui est l'amour de son père. A partir de ce moment là elle le revendique exclusivement, puisqu'il lui est refusé totalement.

Quelle différence apparaît entre ces deux registres et ces deux situations dans lesquelles respectivement sont impliquées l'une et l'autre, à savoir Dora et notre homosexuelle ?

Pour aller vite et terminer sur quelque chose qui fasse image, je vais vous dire ceci que nous confirmerons : s'il est vrai que ce qui est maintenu dans l'inconscient de notre homosexuelle c'est la promesse du père : tu auras un enfant de moi, et si ce qu'elle montre dans cet amour exalté pour la dame c'est justement, comme nous le dit Freud, le modèle de l'amour absolument désintéressé, de l'amour pour rien, ne voyez-vous pas que dans ce premier cas tout se passe comme si la fille voulait montrer à son père ce qu'est un véritable amour, cet amour que son père lui a refusé.

Sans doute il s'y est impliqué dans l'inconscient du sujet, sans doute parce qu'il trouve auprès de la mère plus d'avantages, et en effet cette relation est fondamentale dans toute entrée de l'enfant dans l'œdipe, c'est à savoir la supériorité écrasante du rival adulte. Ce qu'elle lui démontre, c'est comment on peut aimer quelqu'un, non pas seulement pour ce qu'il a, mais littéralement pour ce qu'il n'a pas, pour ce pénis symbolique qu'elle sait bien elle, qu'elle ne trouvera pas dans la dame, parce qu'elle sait très bien elle, où il se trouve, c'est à dire chez son père qui n'est pas, lui, impuissant.

En d'autres termes, ce que la « perversion » exprime dans ce cas, c'est qu'elle s'exprime entre les lignes, par contrastes, par allusions, elle est cette façon qu'on a de parler de tout autre chose, mais qui nécessairement par une suite rigoureuse des termes qui sont mis en jeu, implique sa contrepartie qui est ce qu'on veut faire entendre à l'autre.

En d'autres termes vous retrouvez là ce que j'ai appelé autrefois devant vous, au sens le plus large, la métonymie, c'est-à-dire faire entendre quelque chose en parlant de quelque chose de tout à fait autre. Si vous n'appréhendez pas dans toute sa généralité cette notion fondamentale de la métonymie, il est tout à fait inconcevable que vous arriviez à une notion quelconque de ce que peut vouloir dire la perversion dans l'imaginaire.

Cette métonymie est le principe de tout ce qu'on peut appeler dans l'ordre de la fabulation et de l'art, le réalisme. Car le réalisme n'a littéralement aucune espèce de sens. Un roman qui est fait d'un tas de petits traits qui ne veulent rien dire, n'a aucune valeur, si très précisément il ne fait pas vibrer harmoniquement quelque chose qui a un sens au-delà. Si les grands romanciers sont supportables, c'est pour autant que tout ce qu'ils s'appliquent à nous montrer trouve son sens, non pas du tout symboliquement, non pas allégoriquement, mais par ce qu'ils font retentir à distance. Et il en est de même pour le cinéma. De même la fonction de la perversion du sujet est une fonction métonymique.

Mais est-ce la même chose pour Dora qui est une névrotique ? C'est tout autre chose. A voir le schéma on constate que dans la perversion nous avons affaire à une conduite signifiante qui indique un signifiant qui est plus loin dans la chaîne signifiante, en tant qu'il lui est lié par un signifiant nécessaire. Dans le cas de Dora c'est en tant que Dora prise comme sujet se met à tous les pas

sous un certain nombre de signifiants dans la chaîne, c'est en tant que littéralement Mme K. est sa métaphore. Parce que Dora ne peut rien dire de ce qu'elle est, ni à quoi elle sert, ni à quoi sert l'amour. Simplement elle sait que l'amour existe, et elle en trouve une historisation dans laquelle elle trouve sa place sous la forme d'une question qui est centrée sur le contenu et l'articulation de tous ses rêves qui ne signifient rien d'autre la boîte à bijoux, etc.… C'est en tant que Dora s'interroge sur ce que c'est qu'être une femme qu'elle s'exprime comme elle s'exprime par des symptômes.

Ces symptômes sont des éléments signifiants, mais pour autant que sous eux court un signifié perpétuellement mouvant qui est la façon dont Dora s'y implique et s'y intéresse. C'est en tant que métaphorique que la névrose de Dora prend son sens, et peut être dénouée. Et c'est justement d'avoir, lui Freud, introduit dans cette métaphore, et d'avoir voulu forcer l'élément réel qui dans toute cette métaphore tente à s'y réintroduire, en disant : ce que vous aimez c'est ceci précisément, que bien entendu quelque chose tend à se normaliser dans la situation par l'entrée en jeu de Mr K. Mais ce quelque chose reste à l'état métaphorique, et la preuve en est que si Freud peut bien en effet penser, avec cette espèce de prodigieux sens intuitif qu'il a des significations, qu'il y a quelque chose qui ressemble à une sorte d'engrossement de Dora, de quelque chose après la crise de rupture avec Mr K., c'est en effet une sorte d'étrange fausse-couche significative qui se produit. Freud croit neuf mois parce que Dora dit elle-même neuf mois, et elle avoue elle-même par là qu'il y a là comme une sorte de grossesse. Mais c'est en effet au delà de cela, après ce qu'il est normal d'appeler pour Dora, le délai d'accouchement, qu'il est significatif que Dora voie le dernier retentissement de ce quelque chose en quoi elle reste nouée à Mr K., et en effet nous trouvons là sous une certaine forme, l'équivalence d'une sorte de copulation qui se traduit dans l'ordre symbolique, et purement d'une façon métaphorique. Une fois de plus, le symptôme n'est là qu'une métaphore, qu'une tentative de rejoindre ce qui est la loi des échanges symboliques avec l'homme auquel on s'unit ou on se désunit.

Par contre l'accouchement qui se trouve aussi de l'autre côté, à la fin de l'observation de l'homosexuelle avant qu'elle vienne entre les mains de Freud, se manifeste de la façon suivante : brusquement elle se jette d'un petit pont de chemin de fer au moment où intervient une fois de plus le père réel pour lui manifester son irritation et son courroux, et que la femme qui est avec elle sanctionne en lui disant qu'elle ne veut plus la voir. La jeune fille à ce moment là se trouve absolument dépourvue de ses derniers ressorts, car jusque là elle a été assez frustrée de ce qui devait lui être donné, à savoir le phallus paternel, mais elle avait trouvé le moyen par la voie de cette relation imaginaire, de maintenir le désir. A ce moment-là avec le rejet de la dame elle ne peut plus rien du tout soutenir, à savoir que l'objet est définitivement perdu à savoir que ce rien dans lequel elle s'est instituée pour démontrer à son père comment on peut aimer, n'a même plus de raison d'être, et à ce moment là elle se suicide.

Mais Freud nous le souligne, ceci a également un autre sens : ça a le sens d'une perte définitive de l'objet, à savoir que ce phallus qui lui est décidément refusé, tombe, niederkommt. Ca a là une valeur de privation définitive, et en

même temps de mimique aussi d'une sorte d'accouchement symbolique. Et ce côté métonymique dont je vous parlais, vous le retrouverez là, car si cet acte de se précipiter d'un pont de chemin de fer au moment critique et terminal de ses relations avec la dame et le père, Freud peut l'interpréter comme une sorte de façon démonstrative de se faire elle-même cet enfant qu'elle n'a pas eu, et en même temps de se détruire dans un dernier acte significatif de l'objet, c'est uniquement fondé sur l'existence du mot niederkommt qui indique métonymiquement le terme dernier, le thème du suicide où s'exprime chez l'homosexuelle dont il s'agit, ce qui est le seul et unique ressort de toute sa perversion - et ceci conformément à tout ce que Freud a maintes fois affirmé concernant la pathogenèse d'un certain type d'homosexualité féminine - à savoir un amour stable et particulièrement renforcé pour le père.

*9* - LEÇON DU 30 JANVIER 1957

Poursuivant nos réflexions sur l'objet, je vais vous proposer aujourd'hui ce qui s'en déduit à propos d'un problème qui matérialise cette question de l'objet d'une façon particulièrement aiguë, à savoir le fétiche et le fétichisme.

Vous y verrez qu'assurément les schémas fondamentaux que j'ai essayé de vous apporter ces derniers temps, et qui s'expriment tout spécialement dans ces affirmations paradoxales, que ce qui est aimé dans l'objet c'est ce dont il manque, et encore qu'on ne donne que ce qu'on n'a pas, que donc ce schéma fondamental qui implique la permanence du caractère constituant dans tout échange symbolique d'un au-delà de l'objet, par quelque sens que cet échange fonctionne, que cela nous permet de voir sous un jour nouveau, d'établir différemment ce que je pourrais appeler les équations fondamentales de cette perversion qui a pris un rôle exemplaire dans la théorie analytique et qui s'appelle le fétichisme.

Déjà dans les deux textes fondamentaux de Freud où est abordé cette question du fétichisme, qui s'étagent entre 1904 et 1927 - d'autres reprendront la question ultérieurement, mais ce sont les deux les plus précieux, l'un étant les *Trois essais sur la sexualité*, et l'autre l'article sur *Le fétichisme*[95] - Freud nous dit d'emblée que ce fétiche est le symbole de quelque chose, mais que, sans aucun doute, nous allons être déçus par ce qu'il va nous dire. On en a dit beaucoup sur ce fétiche depuis qu'on parle de l'analyse, et que Freud en parle. Ce quelque chose va être une fois de plus le pénis.

Mais immédiatement après il souligne que ce n'est pas n'importe quel pénis. Et cette précision qu'il nous apporte ne semble guère avoir été exploitée dans ce qu'on peut appeler son fond structural, dans les suppositions fondamentales qu'elle implique naïvement à la lire pour la première fois. Ce fétiche, ce n'est pas n'importe quel pénis, pour tout dire ce n'est pas le pénis réel, c'est le pénis en tant précisément que la femme l'a, c'est à dire en tant exactement qu'elle ne l'a pas.

Je souligne le point oscillant autour duquel nous devons ici nous arrêter un instant, pour nous apercevoir de ce qui est ordinairement éludé et que nous ne devons pas éluder, et qui est celui-ci : pour quelqu'un qui ne se sert pas de nos clefs, c'est simplement une affaire de méconnaissance du réel. Simplement il s'agit du phallus que la femme n'a pas, et que pour des raisons qui tiennent au rapport douteux de l'enfant avec la réalité, tout simplement il faut qu'elle l'ait. Ceci qui est la voie commune, et qui d'habitude soutient toutes espèces de spéculations sur l'avenir, le développement, les crises du fétichisme, est précisément ce que j'ai pu contrôler par une lecture ample de tout ce qui a été écrit sur le fétichisme, et précisément ce qui conduit à toutes sortes d'impasses.

Là, comme toujours je me suis efforcé de ne pas trop m'étendre dans cette espèce de forêt de la littérature analytique, car à la vérité il y a là quelque



[95] *Le fétichisme*, in La vie sexuelle, p. 133-138, P. U.F.

chose qui demanderait non seulement des heures, mais pour être fait efficacement, une lecture plus restreinte, car il n'y a rien de plus délicat, voire de fastidieux, comme de voir le point précis où une matière se dérobe, où l'auteur évite le point crucial d'une discrimination, de sorte que je vous en donne le résultat plus ou moins décanté pour une part de ce que je vous expose ici, et je vous demande de me suivre.

Le nerf différentiel de la façon dont doit être abordé, pour prendre sa juste position, pour éviter ces errances où les auteurs se trouvent au fur et à mesure des années conduits s'ils évitent ce point, c'est qu'il faut voir que ce dont il s'agit, ce n'est point d'un phallus réel en tant que comme réel il existe ou il n'existe pas, mais que c'est un phallus symbolique en tant qu'il est de la nature, pour parler de ce qui est du symbolique, de se présenter dans l'échange comme absence. Comme absence fonctionnant comme telle puisque tout ce qui peut dans l'échange symbolique se transmettre, c'est toujours quelque chose en tant que c'est autant absence que présence, qu'il est fait pour avoir cette sorte d'alternance fondamentale qui fait qu'étant apparu dans un point, il disparaît pour reparaître en un autre. Autrement dit, il circule laissant derrière lui le signe de son absence au point d'où il vient.

En d'autres termes, le phallus dont il s'agit, tout de suite nous le reconnaissons, c'est justement cet objet symbolique par quoi, non seulement s'établit ce cycle structural de menaces imaginaires qui limite la direction et l'emploi du phallus réel - c'est là le sens du complexe de castration, c'est en cela que l'homme est pris dans le complexe de castration - mais il y a un autre usage caché si on peut dire, par les fantasmes plus ou moins redoutables de la relation de l'homme aux interdits, en tant qu'ils portent sur l'usage du phallus, c'est sa fonction symbolique. Je veux dire le fait que c'est en tant qu'il est là ou qu'il n'est pas là, et uniquement en tant qu'il est là ou qu'il n'est pas là, que s'instaure la différenciation symbolique des sexes, autrement dit que spécialement pour la femme, c'est en tant que ce phallus, elle ne l'a pas symboliquement - mais n'avoir pas le phallus symboliquement, c'est en participer à titre d'absence, c'est l'avoir en quelque sorte - que ce phallus est toujours au-delà de toute relation entre l'homme et la femme, et que ce phallus qui peut faire à l'occasion l'objet d'une nostalgie imaginaire de la part de la femme, en tant qu'elle n'a qu'un tout petit phallus, ce n'est pas le seul qui entre en fonction pour elle.

En tant qu'elle est prise dans la relation intersubjective, il y a au - delà d'elle pour l'homme, ce phallus qu'elle n'a pas, c'est à dire le phallus symbolique qui existe là en tant qu'absence, pas seulement parce qu'elle n'en a qu'un tout petit insuffisant. C'est tout à fait indépendant de l'infériorité qu'elle peut ressentir sur le plan imaginaire, pour ce qu'elle a de participation réelle avec le phallus.

Si ce pénis symbolique que je plaçais l'autre jour dans le schéma propre de l'homosexuelle, joue un rôle, une fonction essentielle, et tellement essentielle dans son entrée dans l'échange symbolique que Freud nous disait, c'est en tant qu'elle n'a pas le phallus, - c'est à dire sur le plan symbolique aussi en tant qu'elle l'a, - en tant qu'elle entre dans la dialectique symbolique d'avoir ou

de n'avoir pas le phallus, c'est par là qu'elle entre dans cette relation ordonnée, symbolisée qu'est la différenciation des sexes, en tant qu'assurément elle est la relation inter-humaine en tant qu'assumée, c'est-à-dire en tant qu'elle est aussi disciplinée, typifiée, ordonnée, frappée d'interdits, marquée de la structure fondamentale de la loi de l'inceste par exemple. C'est ce que veut dire Freud quand il nous dit que c'est par l'intermédiaire de ce qu'il appelle l'idée de la castration chez la femme, et qui est justement ceci qu'elle n'a pas le phallus, mais qu'elle ne l'a pas symboliquement, donc qu'elle peut l'avoir, c'est par là qu'elle entre dans le complexe d'œdipe nous dit-il, alors que c'est par là que le petit garçon en sort.

En d'autres termes, nous voyons bien qu'est justifié d'une certaine façon, fondamentalement, structuralement parlant, l'androcentrisme qui marque la schématisation lévi-straussienne, les structures élémentaires de la parenté. Les femmes s'échangent entre les lignées fondées sur la lignée mâle, celle qui est choisie justement en tant qu'elle est symbolique, qu'elle est improbable. C'est un fait, les femmes s'échangent comme objet entre les lignées mâles, et elles y entrent par un échange qui est celui de ce phallus qu'elles reçoivent symboliquement, et en échange duquel elles donnent cet enfant qui pour elles prend fonction d'ersatz, de substitut, d'équivalent du phallus, et par quoi précisément elles introduisent dans cette généalogie symbolique patrocentrique, et en elle-même stérile, la fécondité naturelle.

Mais c'est en tant qu'elles se rattachent à cet objet unique, central qui est caractérisé par le fait qu'il n'est justement pas un objet, mais un objet ayant subi de la façon la plus radicale la valorisation symbolique, le phallus, c'est par l'intermédiaire de ce rapport au phallus qu'elles entrent dans la chaîne de l'échange symbolique, qu'elles s'y installent, qu'elles y prennent leur place et leur valeur. Ce qui s'exprime de mille façons une fois que vous l'avez vu, c'est à savoir qu'en fin de compte ce thème fondamental que la femme se donne, qu'est-ce qu'il exprime si nous le regardons de près, sinon ce besoin justement d'affirmer le don. Ici nous voyons l'expérience concrète, psychologique telle qu'elle nous est donnée, et tellement en cette occasion paradoxale, puisqu'en fin de compte dans l'acte de l'amour il est clair que c'est la femme qui reçoit réellement, elle reçoit bien plus qu'elle ne donne. Tout nous indique, et l'analyse à l'expérience a mis l'accent là-dessus, qu'il n'y a pas de position qui sur le plan imaginaire soit plus captatrice voire plus dévorante que la sienne. Et précisément si ceci est renversé dans l'affirmation contraire que la femme se donne, c'est précisément dans la mesure où symboliquement il doit en être ainsi, à savoir qu'elle doit donner quelque chose en échange de ce qu'elle reçoit, c'est-à-dire du phallus symbolique.

Voici donc le fétiche, nous dit Freud, représentant ce phallus en tant qu'absent, ce phallus symbolique.

Comment ne voyons-nous pas là tout de suite que s'il est indispensable que quelque chose de cet ordre se produise, qu'il y ait cette sorte de renversement initial pour que nous puissions comprendre des choses tout à fait paradoxales autrement, c'est-à-dire par exemple que c'est toujours le garçon qui est le fétichiste et jamais la fille**.** Si tout était sur le plan de la déficience imaginaire ou

même de l'infériorité imaginaire, il semble au premier abord que ce serait plutôt des deux sexes, dans celui où on est réellement privé du phallus que le fétichisme devrait le plus ouvertement se déclarer. Or il n'en est rien, le fétichisme est excessivement rare chez la femme, au sens propre et individualisé où il s'incarne dans un objet dont nous pouvons le considérer lui-même comme répondant d'une façon symbolique à ce phallus en tant qu'absent.

Tâchons de voir d'abord comment peut s'engendrer cette relation singulière à un objet qui n'en est pas un.

Le fétiche, nous dit l'analyste est un symbole. A cet égard, il est presque mis d'emblée sur le même pied que tout autre symptôme névrotique. S'il ne s'agit pas d'une névrose, d'une perversion, ça ne va pas tellement tout seul, c'est ainsi que les choses se classent nosographiquement parlant pour des raisons d'apparence clinique qui ont sans aucun doute une certaine valeur. Mais pour le confirmer dans la structure du point de vue de l'analyse, il faut y regarder d'assez près, et à la vérité bien des auteurs marquent quelque hésitation et vont jusqu'à le mettre à la limite des perversions et des névroses, précisément pour ce caractère spécialement électivement symbolique du fantasme crucial.

Arrêtons-nous donc un instant à ceci, à savoir qu'en partant du plus haut de la structure à cette position d'interposition qui fait que ce qui est aimé dans l'objet de l'amour, c'est quelque chose qui est au-delà, qui n'est rien sans doute, mais qui justement a cette propriété symbolique d'être là, et parce qu'il est symbole, de pouvoir être non seulement, mais de devoir être ce rien.

Qu'est-ce qui pour nous peut matérialiser, si on peut dire, de la façon la plus nette cette relation d'interposition qui fait que ce qui est visé est au-delà en somme de ce qui se présente, sinon quelque chose qui est vraiment une des images les plus fondamentales de la relation humaine au monde, qui est le voile, le rideau ? Le voile, le rideau devant quelque chose, qui est encore ce qui permet de mieux imager cette situation fondamentale de l'amour, on peut même dire justement qu'avec la présence du rideau, ce qui est au-delà comme masqué tend à se réaliser comme image si l'on peut dire. Sur le voile se peint l'absence, et ça n'est pas autre chose que la fonction d'un rideau, quel qu'il soit, le rideau prend sa valeur, son être et sa consistance d'être justement ce sur quoi se projette et s'imagine l'absence.

Le rideau si l'on peut dire, c'est l'idole de l'absence, et en fin de compte si ce n'est pas pour rien que le voile de Maya est la métaphore la plus communément en usage pour exprimer le rapport de l'homme avec tout ce qui le captive, cela n'est sans doute pas sans la raison qu'assurément le sentiment qu'il a d'une certaine illusion fondamentale dans tous les rapports de son désir, c'est bien là ce dans quoi l'homme incarne, idolifie son sentiment de ce rien qui est au-delà de l'objet de l'amour

Ce schéma fondamental est celui que vous devez garder à l'esprit si vous voulez situer d'une façon correcte les éléments qui entrent en jeu à quelque moment que nous considérions l'instauration de la relation fétichiste.

Le sujet donc est ici, et l'objet est cet au-delà qui n'est rien, ou encore le symbole, ou encore le phallus en tant qu'il manque à la femme. Mais dès que se place le rideau, sur ce rideau peut se peindre quelque chose qui dit : l'objet est au-delà, et c'est l'objet qui peut alors prendre la place du manque, et comme tel être aussi le support de l'amour, mais c'est en tant qu'il n'est justement pas le point où s'attache le désir. D'une certaine façon, ici le désir apparaît comme métaphore de l'amour, mais avec ce qui l'attache, à savoir l'objet en tant qu'illusoire, et en tant qu'il est valorisé comme illusoire.

Car le fameux **splitting** de l'ego quand il s'agit du fétiche, ce qu'on nous explique en nous disant que par le fétiche, par exemple la castration de la femme est à la fois affirmée, mais aussi qu'elle est niée, puisque le fétiche étant là c'est qu'elle n'a justement pas perdu ce phallus, mais qu'aussi du même coup on peut le - lui faire perdre, c'est-à-dire la châtrer, et l'ambiguïté de cette relation au fétiche est constante, et dans les symptômes sans cesse manifestée à tout instant - cette ambiguïté qui s'avère comme vécue, illusion à la fois soutenue, chérie comme telle et en même temps vécue dans ce fragile équilibre qui s'appelle l'illusion, qui est à chaque instant à la merci de l'écroulement ou du lever du rideau. C'est de ce rapport très strictement qu'il s'agit dans la relation du fétichiste à son objet.

En fait Freud, quand nous suivons son texte, le souligne, il parle de **Verleugnung** à propos de la position fondamentale de dénouement de cette relation au fétiche. Mais il dit aussi bien que c'est de la tenir debout, cette relation complexe, comme il parlerait d'un décor, qu'il s'agit - ce sont les termes de cette langue si imagée et si précise à la fois de Freud, qui ici prennent leur valeur. Il dit aussi : « *l'horreur de la castration s'est posée à elle-même dans cette création d'un substitut, d'un monument* ». Et il dit encore que ce fétiche c'est un trophée. Le mot trophée ne vient pas, mais à la vérité il est là, doublant le signe d'un triomphe, et maintes fois les auteurs à l'approche du phénomène typique du fétiche, parleront de ce par quoi le sujet héraldise son rapport avec le sexe. Ici Freud nous fait faire un pas de plus.

Observez que nous sommes toujours dans la structure. Pourquoi ceci se produit ? Pourquoi ceci est nécessaire ? Nous le verrons après, mais comme toujours on se presse trop, on va d'abord au pourquoi et on entre immédiatement dans une sorte de chaos pandémoniaque de toutes les tendances qui viennent là en foule expliquer ce pourquoi le sujet peut être plus ou moins loin de l'objet et se sentir arrêté, se sentir menacé, se sentir en conflit.

Voyons d'abord cette structure, la voici donc dans ce rapport d'au-delà et de voile qui est celui sur lequel on peut en quelque sorte s'imager, c'est-à-dire s'instaurer comme capture imaginaire, comme place du désir, cette relation à un au-delà qui est fondamental de toute instauration de la relation symbolique. Cette descente sur le plan imaginaire du rythme ternaire, sujet - objet - au-delà, qui est fondamental de la relation symbolique, cette projection dans la fonction du voile de la position intermédiaire de l'objet, c'est de cela qu'il s'agit.

Avant d'aller plus loin nous allons apercevoir un autre biais sous lequel il y a là aussi institution dans l'imaginaire d'un rapport symbolique. Nous ne sommes pas encore dans l'exigence qui fait que le sujet a besoin du voile. Ce second pas que je veux faire, le voici : vous y retrouverez ce que je vous ai dit la dernière fois à propos de la structure perverse comme telle.

Je vous ai parlé à ce propos de métonymie, ou d'allusion, ou de rapport entre les lignes. Ce sont là des formes élémentaires de la métonymie. Ici Freud nous le dit de la façon la plus claire, à l'emploi du mot métonymie près, ce qui constitue le fétiche, le quelque chose de symbolique, à savoir spécialement dans la dimension historique qui fixe le fétiche, qui le projette sur le voile, c'est ce quelque chose qui est le moment de l'histoire où l'image s'arrête. Je me souviens avoir autrefois employé la comparaison du film qui se fige soudain, c'est justement avant ce moment où ce qui est cherché dans la mère, c'est-à-dire ce phallus qu'elle a ou qu'elle n'a pas doit être vu en tant que présence-absence, en tant qu'absence-présence c'est le moment juste avant lequel la remémoration de l'histoire s'arrête et se suspend.

Je dis remémoration de l'histoire car il n'y a aucun autre sens à donner au terme souvenir-écran qui est si fondamental dans toute la phénoménologie, la conceptualisation freudienne. Le souvenir-écran n'est pas simplement un instantané, il est une interruption de l'histoire, un moment où elle se fige et où elle s'arrête et où donc du même coup elle indique la poursuite au-delà du voile de son mouvement. Le souvenir-écran est relié par toute une chaîne à l'histoire, il est un arrêt dans la chaîne et c'est en cela qu'il est métonymique, c'est que l'histoire de sa nature se continue en s'arrêtant là. Elle indique sa suite désormais voilée, sa suite absente, le refoulement, dit nettement Freud, dont il s'agit.

Nous parlons de refoulement uniquement en tant qu'il y a chaîne symbolique, et si à propos d'un phénomène qui peut passer pour un phénomène imaginaire en tant que le fétiche est d'une certaine façon image, et image projetée, peut être désigné ici comme le point d'un refoulement, c'est que justement cette image n'est que le point limite entre l'histoire en tant qu'elle se continue et le moment à partir de quoi elle s'interrompt, elle est le signe, elle est le repère du point de refoulement.

Si vous lisez attentivement le texte de Freud, vous y verrez que la façon d'articuler les choses est la façon la plus claire de prendre à leur poids plein la place de toutes les expressions qu'il emploie. Ici, une fois de plus, nous voyons la distinction de la relation à l'objet d'amour et de la relation de frustration de l'objet. Ce sont là deux relations différentes : l'amour ici se transfère par une métaphore du désir qui s'attache à cet objet comme illusoire. Cependant la constitution de cet objet est autre chose, elle n'est pas métaphorique, elle est métonymique , elle est un point dans la chaîne de l'histoire, là où l'histoire s'arrête. Elle est le signe que c'est là que commence l'au-delà constitué par le sujet, et pourquoi ? Pourquoi est-ce là que le sujet doit constituer cet au-delà ? Pourquoi le voile est-il plus précieux à l'homme que la réalité ? Pourquoi l'ordre de cette relation illusoire devient-il un constituant essentiel, nécessaire de son rapport avec l'objet ? C'est cela qui est la question posée par le fétichisme.

Bien entendu à l'intérieur de ce que je viens de vous dire, et avant d'aller plus loin, vous pouvez voir toutes sortes de choses qui vous éclairent. Jusqu'à y compris par exemple le fait que Freud nous donne comme premier exemple d'une analyse de fétichiste cette merveilleuse histoire de calembour qui fait qu'un monsieur qui avait passé sa petite enfance en Angleterre et qui était venu se faire fétichiste en Allemagne, cherchait toujours un petit brillant sur le nez, qu'il voyait d'ailleurs, alors que ceci ne voulait rien dire d'autre que regardez le nez, lequel nez était lui-même bien entendu un symbole. Vous voyez bien là l'articulation, l'entrée en jeu dans ce point de projection qui se fait sur le voile de la chaîne historique en tant qu'elle peut contenir même une phrase toute entière, et bien plus encore une phrase dans une langue oubliée.

Quelles sont les causes de l'instauration de cette structure ? Là-dessus les grammairiens ne vous certifient rien, en tous cas ils sont depuis quelque temps embarrassés car à la vérité… moins nous pouvons perdre le contact avec la notion de l'articulation essentielle du rapport de la genèse du fétichisme avec le complexe de castration, d'une part, d'autre part il n'apparaît plus certain que dans les relations préœdipiennes - comme l'indique d'ailleurs la notion même que c'est la mère phallique qui est au centre - ce soit là l'élément et le ressort décisif. Qu'à conjoindre les deux choses, les auteurs sont plus ou moins à l'aise pour le faire. Observons simplement les aises d'ailleurs moyennes, que peuvent trouver les membres de l'Ecole anglaise grâce à l'existence du système de Madame Mélanie Klein qui - par la structuration qu'elle donne aux premières étapes des tendances orales, et particulièrement de leur moment le plus agressif, et en introduisant à l'intérieur même de ce moment la projection rétroactive et la présence du pénis paternel, c'est-à-dire en rétroactivant le complexe d'œdipe dans les premières relations avec les objets en tant qu'introjectables - évidemment donne plus facilement le matériel qui permettra en tout cas d'interpréter ce dont il s'agit.

Je ne me suis jamais lancé encore dans une critique exhaustive de ce que veut dire le système de Madame Mélanie Klein. Nous laisserons donc pour l'instant de côté ce qui peut là-dessus être amené par tel ou tel auteur pour nous en tenir à ce que nous avons, nous, amené ici au jour, en disant qu'en effet c'est par rapport à une relation fondamentale qui est celle de la relation entre l'enfant réel, la mère symbolique et son phallus à elle, imaginaire pour elle. C'est donc un schéma qu'il faut manier avec précaution, qu'autant qu'il se concentre sur un même plan, il répond à des plans divers, et qu'il entre en fonction à des étapes successives de l'histoire, car pendant longtemps bien entendu, l'enfant n'est pas en mesure de s'approprier la relation d'appartenance imaginaire qui fait la profonde division de la mère à son endroit. Et ce n'est que ce que nous allons ici, cette année, tenter d'élucider dans cette question. Nous sommes sur le chemin de voir comment et à quel moment ceci est pris par l'enfant, comment aussi ceci entre enjeu dans l'entrée de l'enfant lui-même dans cette relation à l'objet symbolique, en tant que c'est le phallus qui en est la monnaie majeure.

Ceci pose des questions chronologiques, temporelles, d'ordre et de succession qui sont celles que nous tentons d'aborder comme il est naturel, comme il est indiqué par l'histoire de la psychanalyse, par l'angle de la pathologie.

Que nous montrent ici les observations ? En les dépouillant de près, c'est très exactement autour et corrélativement à ce symptôme singulier qui met le sujet dans une relation élective à ce quelque chose qui est un fétiche autour de quoi gravite sa vie érotique, je dis gravite parce que si c'est justement l'objet fascinant, l'objet inscrit sur le voile, il est bien entendu qu'il conserve une certaine liberté de mouvement. Quand on analyse et qu'on ne fait pas simplement la description clinique, quand on prend une observation, on voit, et déjà Binet l'avait vu lui-même, des éléments que je vous ai déjà articulés aujourd'hui, à savoir par exemple ce point saisissant du souvenir-écran et de l'arrêt au bas de la robe de la mère, voire de son corset. On voit le rapport essentiellement ambigu d'illusion vécue comme telle, et comme telle d'ailleurs préférée du sujet à ce fétiche. On voit la fonction particulièrement satisfaisante d'un objet de lui-même inerte, et pleinement à la merci du sujet pour la manœuvre de ses relations érotiques. Tout cela se voit, mais il faut l'analyse pour voir d'un peu plus près ce dont il s'agit, à savoir ce qui se passe chaque fois que pour une raison quelconque le recours au fétiche fléchit, s'exténue, s'use, simplement se dérobe.

Ce que nous voyons dans le comportement amoureux, et plus simplement dans la relation érotique du sujet, se résume - et vous pourrez le contrôler à lire dans l'International journal, les observations de Mme Sylvia Payne, de M. Gillespie, de Mme Greenacre, de M. Dugmore Hunter[96] ou encore dans le Psychoanalytic of the child - dans une défense.

Ceci a été aussi entrevu par Freud et est articulé dans notre schéma. Freud nous dit : le fétichisme c'est une défense contre l'homosexualité. Comme nous dit M. Gillespie la marge est extraordinairement mince. Bref, ce que nous trouvons dans les relations à l'objet amoureux qui organisent ce cycle chez le fétichiste, c'est une alternance d'identification à la femme en tant que pour lui le phallus imaginaire des expériences primordiales de la période oro-anale, est centré sur l'agressivité de la théorie sadique du coït dans lequel beaucoup des expériences que remet au jour l'analyse montrent une observation de la scène primitive perçue comme cruelle, agressive, violente, voire meurtrière.

C'est donc de l'identification à la femme comme affrontée à ce pénis destructeur, ou inversement de l'identification à ce phallus imaginaire de la part du sujet, qui le fait être pour la femme un pur objet, quelque chose qu'elle peut dévorer et détruire, à la limite. Mais c'est cette oscillation aux deux pôles de cette relation imaginaire primitive à laquelle l'enfant est confronté d'une façon brute, si on peut dire non encore instaurée dans sa légalité oedipienne



[96] Hunter D., Object relations changes in the analysis of a fetishist, I. J.P, 35, p. 302-303.

Gillepsie W.H., A *contribution to the study of Fetishism*, I.J.P, 21, p. 401-415.

Notes on the analysis of sexual perversions, I.J.P, 33, p. 397 - 402.

Payne S., *Some observations of the ego development of the fetishist*, I.J. P, 20, p. 161 - 170

Greenacre P., Voir note 1 page 54, et aussi "*Pregenital patterning*, I.J.P, 33, p. 410-416.

par l'introduction du père comme sujet, comme centre d'ordre et possession légitime, c'est en tant qu'il est livré à cette oscillation bipolaire de la relation entre les deux objets, si l'on peut dire inconciliables, et qui de toute façon aboutit à une issue destructrice, voire meurtrière, c'est ceci qu'on trouve au fond des relations amoureuses chaque fois qu'elles tentent de s'ébaucher, de s'ordonner, chaque fois qu'elles se soulèvent dans la vie du sujet. Et c'est cela dont le sens, dans une certaine voie de comprendre l'analyse qui est précisément la voie moderne et qui sur ce point n'est pas sans constituer son propre chemin, c'est là que l'analyste va intervenir pour faire percevoir au sujet l'alternance de ses positions, en même temps que leur significations, c'est à dire introduire d'une certaine façon la distance symbolique nécessaire pour qu'il aperçoive le sens.

Ici les observations sont extrêmement fructueuses et risquent, quand elles nous montrent par exemple les mille formes que peut prendre l'actualité de la vie précoce du sujet, ce décomplétage fondamental qui fait que le sujet est livré comme tel à la relation imaginaire par la voie, soit de l'identification à la femme, soit de la place prise du phallus imaginaire, c'est à dire de toute façon dans une insuffisante symbolisation de la relation tierce. Par exemple très fréquemment, disent les auteurs, nous notons l'absence quelque fois répétée dans cette histoire, la carence comme on dit, du père comme présence, il part en voyage, à la guerre etc., bien plus encore un certain type de position quelque fois singulièrement reproduite dans le fantasme, qui est celle d'une immobilisation forcée, manifestée quelque fois par un ligotage du sujet qui a effectivement et réellement eu lieu.

II y en a un très bel exemple dans l'observation de Sylvia Payne à la suite d'une extravagante prescription médicale, un enfant avait été empêché de marcher jusqu'à l'âge de deux ans, il était maintenu par des liens effectifs dans son lit, et ceci n'était pas sans avoir quelque conséquence, jusqu'à y compris que le fait qu'il vécut ainsi étroitement surveillé dans la chambre de ses parents, le mette pour nous dans cette position exemplaire d'être tout entier livré à une relation purement visuelle, sans aucune ébauche de réaction musculaire venant de sa source, en présence de la relation de ses parents, assumée dans le style de rage et de colère que vous pouvez supposer.

Assurément des cas aussi exemplaires sont rares. Mais certains auteurs ont insisté sur le fait que certaines mères phobiques par exemple, et qui tiennent leur enfant à distance de leur contact, à peu près comme si c'était une source d'infection, ne sont certainement pas pour rien dans la prévalence donnée à la relation visuelle dans la constitution de la primitive relation à l'objet maternel.

Quoiqu'il en soit, bien plus instructif que tel ou tel exemple de viciation de la relation primaire est si l'on peut dire ce qui apparaît comme relation pathologique, qui se présente comme l'envers ou le complément de l'adhérence libidinale au fétiche. Le fétichisme est une classe qui nosologiquement englobe toutes sortes de choses, dont en quelque sorte notre intuition simplement nous donne l'indication de l'affinité de la parenté. Il est bien clair, par exemple, et nous ne nous y trompons pas que le fait que le sujet soit attaché à l'imperméable paraît de la même nature que s'il était attaché aux souliers. Structuralement

parlant pourtant, cet imperméable contient par lui-même des révélations et indique une position un peu différente de celle du soulier ou du corset en tant qu'ils sont eux-mêmes à proprement parler et directement dans la position du voile entre le sujet et l'objet. Il est certain par contre que cet imperméable, comme toute espèce d'autre fétiche de vêtement plus ou moins enveloppant qui ont d'ailleurs en outre la qualité spéciale que comporte le caoutchouc, ont un trait très fréquemment rencontré qui ne manque pas de receler quelque dernier mystère qui s'éclairerait sans doute psychologiquement de la sensorialité, de ce que ce contact spécial du caoutchouc lui-même recèle peut-être quelque chose qui peut être plus facilement qu'autre chose la doublure de la peau, ou encore qui recèle des capacités d'isolement spéciaux.

Quoiqu'il en soit, de la structure même des rapports tels qu'ils se livrent dans un sens de l'observation analytiquement prise, on voit que l'imperméable joue là un rôle qui n'est pas exactement tout à fait celui du voile, mais bien plutôt ce quelque chose derrière quoi le sujet se centre, non pas devant le voile, mais comme derrière c'est-à-dire à la place de la mère, et plus spécialement adhérant à cette position d'identification à la mère où la mère a besoin d'être protégée, ici par l'enveloppement, et c'est cela qui donne la transition entre les cas de fétichisme et les cas de transfert. L'enveloppement est nettement une protection, et plus simplement non pas un voile, mais une égide dont s'enveloppe le sujet identifié au personnage féminin.

Autres relations typiques et véritables quelquefois particulièrement exemplaires, ce sont les explosions, voire quelquefois les alternances avec le fétichisme, d'un exhibitionnisme dans certains cas vraiment réactionnel. Ici c'est toujours à propos de quelque effort du sujet pour sortir de son labyrinthe, à propos de quelques mises en jeu du réel, qui met le sujet dans ces positions d'équilibre instable où se produit ce type de cristallisation ou de renversement de la position que je considère comme très manifestement illustrée par le schéma du cas d'homosexualité féminine, pour autant que nous y voyons à un moment par l'introduction de cet élément réel qu'est le père, les termes s'interchanger et ce qui était situé dans l'au-delà, le père symbolique, venir se prendre dans la relation imaginaire sous la forme de la position homosexuelle et exemplaire et démonstrative par rapport au père, que prend l'homosexuelle.

De même nous avons dans les observations de très jolis cas où l'on voit le sujet, pour autant qu'il a tenté dans certaines conditions de réalisation artificielle, de forçage du réel, d'accéder à une relation pleine, le sujet précisément à ce moment-là exprimer par son acting out, c'est-à-dire sur le plan imaginaire, ce qui était symboliquement latent à cette situation.

Exemple : le sujet qui va tenter pour la première fois un rapport réel, mais justement dans cette position d'expérience où il va là pour montrer si l'on peut dire ce qu'il est capable de faire et qui réussit, grâce à de l'aide de la part de la femme par exemple, plus ou moins bien, et qui dans l'heure exactement suivante, alors que rien jusqu'à présent ne laissait prévoir ces symptômes d'une possibilité pareille, se livre à une exhibition très singulière fort bien calculée, celle qui consiste à montrer son sexe au passage d'un train international, de sorte que personne, ne peut le prendre la main dans le sac. C'est donc d'avoir

été forcé en quelque sorte de donner issue à quelque chose, dont vous voyez que ce n'est justement que l'expression où la projection sur le plan imaginaire où ce quelque chose était implicite et contenu, à ce quelque chose dont il n'a pas lui-même compris tous les retentissements symboliques, à savoir l'acte qu'il venait de faire qui n'était en fin de compte que l'acte d'essayer de montrer, et simplement de montrer qu'il était capable comme un autre d'avoir une relation normale.

Nous retrouvons cette sorte d'exhibitionnisme réactionnel à plusieurs reprises dans des observations très voisines du fétichisme, ou même franchement d'actes délinquants en tant qu'ils sont des équivalences du fétichisme, on sent bien ce dont il s'agit .....

Il est très curieux de voir en même temps combien elle arrive à éviter le majeur et l'essentiel de la chose. Elle représente donc cet homme qui avait épousé une femme à peu près deux fois plus grande que lui, il en était vraiment la victime, l'horrible souffre-douleur, et un beau jour cet homme qui faisait de son mieux face à l'horrible situation, se trouve averti qu'il va être père, il se précipite dans un jardin public et commence à montrer son organe à un groupe de jeunes filles. Assurément Mme Schmideberg qui semble un peu trop anna-freudienne là-dedans, trouve là toutes sortes d'analogies avec le fait que déjà le père du garçon était quelqu'un d'un tant soit peu victime qui avait réussi à se dégager de la situation en se faisant un jour surprendre avec une bonne ce qui par l'intermédiaire de la revendication jalouse avait mis un peu sa femme à sa merci.

Il semble néanmoins que rien n'est expliqué par quelque chose qui semble à Mme Schmideberg[97] un exemple d'un cas où elle a pu analyser une perversion. Il n'y a aucun besoin de s'en émerveiller car il ne s'agit pas de perversion du tout, et elle n'a pas fait d'analyse du tout, car elle laisse de côté le fait que tout de même c'est par un acte d'exhibition que le sujet à cette occasion s'est manifesté. Et il n'y a pas d'autre façon d'expliquer cet acte d'exhibition, que de se référer à ce mécanisme de déclenchement par quoi ce qui dans le réel vient en quelque sorte là de surcroît inassimilable symboliquement, tend à faire se précipiter ce qui est au fond de la relation symbolique, à savoir chez ce brave homme très exactement l'équivalence phallus-enfant, et que faute de pouvoir d'aucune façon assumer, croire même à cette paternité il est allé montrer l'équivalent de l'enfant au bon endroit, ce qui lui restait à ce moment là d'usage de son phallus.



[97] Schmideberg M., *Delinquants acts as perversions and fetishes*, I.J.P, 37, 1956, p. 422-424.

## 10 - LECON DU 6 FEVRIER 1957

J'ai de temps en temps des échos de la façon dont vous recevez ce petit nouveau que j'apporte à chaque fois, du moins je l'espère.

La dernière fois j'ai fait un pas dans le sens de l'élucidation du fétichisme comme exemple particulièrement fondamental de la dynamique du désir, et spécialement de ce désir qui est celui qui nous intéresse au plus haut chef, pour la double raison que ce désir est celui auquel nous avons affaire dans notre pratique, à savoir pas un désir construit, mais un désir avec tous ses paradoxes. De même nous avons affaire à un objet avec tous ses paradoxes, d'autre part, il est clair que la pensée freudienne est partie de ces paradoxes, et en particulier pour le cas du désir elle est partie du désir pervers.

II serait vraiment dommage de l'oublier dans cette tentative d'unification ou de réduction en face des théories les plus naïvement intuitives auxquelles peut se rapporter la psychanalyse d'aujourd'hui.

Pour reprendre les choses au niveau où nous les avons laissées la dernière fois, je dirais d'abord que ce petit pas que j'ai fait a surpris certains qui déjà se satisfaisaient assez de l'idée de la théorie de l'amour telle que je vous la présente, comme fondée sur le fait que ce à quoi le sujet s'adresse, c'est à ce manque qui est dans l'objet. Ceci avait fourni à certains déjà l'occasion de la perception, de la méditation qui en semblait suffisamment éclairante - quoiqu'ils aient quelque trouble à s'apercevoir qu'à ce rapport sujet-objet il y a un au-delà et un manque.

J'apportais la fois dernière une complication supplémentaire, à savoir encore un terme situé avant l'objet, le voile, le rideau, l'endroit de la projection imaginaire où apparaît quelque chose qui devient figuration de ce manque, et comme tel peut être le point offert, le support qui s'ouvre à quelque chose qui là justement prend son nom, le désir, mais le désir en tant que pervers. C'est sur le voile que le fétiche vient figurer précisément ce qui manque au-delà de l'objet.

Cette schématisation est destinée à instaurer ces plans successifs qui doivent vous permettre dans certains cas de vous y retrouver un peu mieux dans cette sorte de perpétuelle ambivalence et confusion, équivalence du oui avec le non, du dirigé dans un sens avec le dirigé exactement dans le sens contraire, avec tout ce dont malheureusement, l'analyse et l'analyste usent habituellement pour se tirer d'embarras, sous le nom d'ambivalence.

Tout à fait à la fin de ce que je vous ai dit la dernière fois à propos du fétichisme, je vous ai montré l'apparition comme d'une position complémentaire - et qui aussi bien apparaît dans les phases de la culture fétichiste, voire dans les tentatives du fétichiste pour rejoindre cet objet dont il est séparé par ce quelque chose, dont bien entendu lui-même ne comprend pas la fonction ni le mécanisme - de quelque chose qui peut s'appeler le symétrique, le répondant, le correspondant, le pôle opposé du fétichiste à savoir la fonction du transvestisme, c'est-à-dire ce en quoi le sujet s'identifie à ce qui est derrière le voile, et à cet objet auquel il manque quelque chose. Le transvestiste - les auteurs l'ont bien vu à l'analyse - est quelqu'un qui, comme ils le disent dans leur

langage, s'identifie à la mère phallique en tant que d'autre part elle voile ce manque de phallus.

Ce transvestisme nous fait aller très loin dans la question, car aussi bien n'avons nous pas attendu Freud pour aborder la psychologie des vêtements. Dans tout usage du vêtement il y a quelque chose qui participe de la fonction du transvestisme, et si l'appréhension immédiate, courante, commune de la fonction du vêtement est de cacher les pudeurs aux yeux de l'analyste, la question doit se compliquer un tant soit peu, spécialement s'il y a quelqu'un qui doit s'apercevoir du sens de ce qu'il dit quand il parle de la mère phallique.

Les vêtements ne sont pas seulement faits pour cacher ce qu'on en a au sens d'en avoir ou pas, mais aussi précisément ce qu'on n'en a pas. L'une et l'autre fonction sont essentielles. Il ne s'agit pas essentiellement et toujours de cacher l'objet mais aussi bien de cacher le manque d'objet, simple application dans ce cas de la dialectique imaginaire de ce qui est trop souvent oublié, à savoir de cette fonction et de cette présence du manque d'objet.

Inversement, ce qui dans une sorte d'usage massif de la relation scoptophilique, est toujours impliqué comme allant de soi, que le fait de se montrer est quelque chose qui est tout simple, qui est corrélatif de l'activité du voir, du voyeurisme, c'est aussi une dimension volontiers oubliée, qui est celle qui sait qu'on peut dire que le sujet ne se fait pas toujours et en toute occasion simplement voir, pour autant qu'il s'agit là de la relation corrélative et correspondante de cette activité de voir, de l'implication du sujet dans un souffle de capture visuelle. Il y a aussi dans la scoptophilie cette dimension supplémentaire de l'implication qui est exprimée dans l'usage de la langue par la présence qui n'est qu'un signe du réfléchi, qui est celle aussi qui est impliquée dans la voie moyenne, dans d'autres formes du verbe, dans d'autres langues où elle existe, qui est de se donner à voir. Et si vous combinez l'une à l'autre de ces dimensions, ce que le sujet donne à voir dans tout un type d'activités qui sont là confondues avec la relation de voyeurisme - exhibitionnisme, ce que l'autre donne à voir en se montrant, c'est aussi autre chose que ce qu'il montre, et qui est noyé dans ce qu'on appelle massivement la relation scoptophilique.

Les auteurs qui sont, sous leur apparente clarté, de très mauvais théoriciens, comme Fenichel, mais qui ne sont pas pour autant sans expérience analytique s'en sont très bien aperçus.

Si vous lisez les articles dont l'effort de théorisation aboutit à un échec désespérant, comme tel ou tel des articles de Fenichel, vous y trouvez quelquefois de fort jolies perles cliniques, et même une espèce de sentiment ou de pressentiment de tout un ordre de faits qu'il s'agit de grouper, et qui se groupent par une espèce de flair que l'analyste prend heureusement dans son expérience, autour d'un thème ou d'un rameau choisi de l'articulation analytique des relations imaginaires fondamentales. Vous voyez en effet, autour de la scoptophilie du transvestisme, tout ce dans quoi l'auteur sent d'une façon plus ou moins obscure une parenté, une communauté de tiges groupées de faits qui se distinguent extrêmement bien les uns des autres.

Et en particulier c'est ainsi qu'en m'informant de toute cette vaste et fade littérature, nécessaire pour me rendre compte jusqu'à quel point les analystes ont pénétré dans une réelle articulation de ces faits, je me suis intéressé récemment à un article de Fenichel paru dans le *Psychoanalytical journal* sur ce qu'il appelle l'équation girl = phallus. Lui-même nous a autorisé à le faire à propos des équivalences dans la série des équations bien connues, fèces - enfant - pénis, c'est en effet une équation intéressante qui n'est pas sans rapport avec l'équation que Fenichel essaie de nous proposer, l'équation girl = phallus[98].

On voit bien à ce propos se manifester un manque d'orientation qui nous laisse à tout instant pour donnée une logique, exemple du manque d'orientation de certaines analyses théoriques. Nous voyons là une série de faits groupés autour de ces rencontres analytiques qui font que dès l'abord, l'enfant peut être tenu pour équivalent, pour égaler dans l'inconscient du sujet, spécialement féminin, le phallus. C'est-à-dire qu'en somme là est le phylum de tout ce qui se rattache au fait que l'enfant soit donné à la mère comme une sorte de substitut, d'équivalent même du phallus.

Mais à côté de cela il y a bien d'autres faits, et le fait qu'ils soient rassemblés dans la même parenthèse avec cet ordre de faits est assez surprenant. Quand j'ai parlé de l'enfant, il ne s'agissait pas spécialement de l'enfant féminin, mais ici l'article vise très spécifiquement la fille, et assurément, il faut qu'il parte d'un certain nombre de traits bien connus dans la spécificité fétichiste ou quasi fétichiste de certaines perversions interprétées comme l'équivalent du phallus du sujet. C'est là quelque chose qui est de l'ordre des données analytiques, que la fille elle même, et d'une façon générale l'enfant, puisse se concevoir elle même, manifester par son comportement qu'elle se pose comme l'équivalent du phallus, à savoir qu'elle vit la relation sexuelle comme étant cette relation qui fait qu'elle-même apporte au partenaire masculin son phallus, qu'elle se situe quelquefois jusque dans les détails de sa position amoureuse privilégiée, comme quelque chose qui vient s'accoler, se pelotonner en un certain coin du corps de son partenaire. Voilà encore un autre genre de fait qui ne peut pas manquer de nous retenir et de nous frapper.

Dans certains cas, aussi bien le sujet masculin se donne à la femme lui-même comme étant ce quelque chose qui lui manque, et lui apportant comme tel le phallus à titre de ce qui lui manque imaginairement parlant. C'est vers tout cela que semble pointer l'ensemble des faits ici mis en relief.

Mais on peut voir aussi dans la façon de les rapprocher, de les mettre tous dans une même équation, que l'on rassemble là des faits d'un ordre extrêmement différents, puisque dans ces quatre ordres de relations que je viens de dessiner, le sujet n'est absolument pas dans le même rapport avec l'objet, soit qu'il apporte, soit qu'il donne, soit qu'il désire, soit auquel même il se substitue. Une fois que nous avons l'attention attirée vers ces registres, nous ne pouvons



[98] Fenichel 0., *Scoptophilic instinct and identification*, I.J.P, 18, p. 6-34.

pas ne pas voir que c'est bien au-delà d'une simple exigence théorique qu'un auteur regroupe l'équivalence ainsi instituée, que la petite fille puisse être l'objet d'un attachement prévalent pour tout un type de sujets, qu'une fonction mythique, si l'on peut dire, ne puisse se dégager à la fois de ces mirages pervers et de toute une série de constructions littéraires que nous pouvons grouper selon les auteurs, sous des chefs plus ou moins illustres.

Certains ont voulu volontiers parler d'un type *mignon*. Vous connaissez tous cette création de *Mignon*, cette bohémienne à la position bissexuée, comme très nettement Goethe le souligne lui-même, et qui vit avec une sorte de protecteur du type à la fois énorme et brutal, et manifestement super-paternel qui s'appelle Hafner. Il lui sert en somme de serviteur supérieur, mais en même temps elle est pour lui d'un grand besoin. Goethe dit quelque part en parlant de ce couple : « *Hafner dont elle a le plus grand besoin, et Mignon sans laquelle il ne peut rien faire* ». Nous retrouvons là une sorte de couple entre ce qu'on peut dire la puissance à l'état massif, brutal, incarné, et d'autre part ce quelque chose sans quoi la puissance est dépourvue d'efficacité, ce qui manque à la puissance elle-même, et ce qui est en fin de compte le secret de sa véritable puissance, c'est-à-dire ce quelque chose qui n'est rien qu'un manque, qui est le dernier point où vient se situer la fameuse magie, toujours aussi attribuée d'une façon si confuse dans la théorie analytique à l'idée de la toute puissance.

S'il y a quelque chose déjà qui n'est pas, contrairement à ce qu'on croit, dans le sujet, la structure de l'omnipotence, mais qui, comme je vous l'ai dit, est dans la mère, c'est-à-dire dans l'Autre primitif - c'est l'Autre qui est tout-puissant, mais en plus derrière ce tout-puissant il y a en effet ce dernier manque auquel est suspendue sa puissance - je veux dire que dès que le sujet aperçoit dans l'objet dont il attend la toute-puissance ce manque qui le fait lui-même un puissant, c'est encore au delà qu'est reporté le dernier ressort de la toute-puissance. A savoir là où quelque chose n'existe pas, au maximum qui en lui n'est rien que le symbolisme du manque, que fragilité, que petitesse. C'est là que le sujet a à situer le secret, le vrai ressort de la toute-puissance, et c'est pour cela que ce type que nous appelons aujourd'hui le type *mignon*, mais qui est reproduit dans la littérature à un très grand nombre d'exemplaires, est pour nous intéressant.

Il y a trois ans, j'étais sur le point d'annoncer une conférence sur *Le diable amoureux* de Cazotte. il y a peu de choses aussi exemplaires de la plus profonde divination de la dynamique imaginaire que j'essaye de développer devant vous et spécialement aujourd'hui. Je m'en suis souvenu comme d'une illustration majeure qui vient l'accentuer, pour donner le sens de cet être magique au-delà de l'objet auquel peut s'attacher toute une série de fantasmes idéalisants.

I1 s'agit d'un conte qui commence à Naples, dans une caverne où l'auteur se livre à l'évocation du diable, qui ne manque pas, après les formalités d'usage d'apparaître sous la forme d'une formidable tête de chameau pourvue tout spécialement de grandes oreilles, et il lui dit avec la voix la plus caverneuse qui soit : « *Que veux tu ?* », **Che vuoi** ? Je crois que cette interrogation fondamentale est bien ce qui nous donne de la façon la plus saisissante la fonction du Surmoi. Mais l'intérêt n'est pas que cette image du Surmoi trouve ici une illustration

saisissante, c'est de voir que c'est le même être qui est supposé se transformer immédiatement une fois le pacte conclu, en un petit chien qui, par une transition qui ne surprend personne, devient un ravissant jeune homme, puis une ravissante jeune fille, les deux d'ailleurs ne cessant pas jusqu'à la fin de s'entremêler dans une ambiguïté parfaite et de devenir pour un temps pour celui qui est le narrateur de la nouvelle la source surprenante de toutes les félicités, de l'accomplissement de tous les désirs, de la satisfaction à proprement parler magique de tout ce qu'il peut souhaiter. Le tout cependant dans une atmosphère de fantasme, d'irréalité dangereuse, de menace permanente qui ne manque pas de donner son accent à son entourage, et se résolvant à la fin à la façon d'un immense mirage dans une rupture catastrophique de cette course de plus en plus accélérée et folle, qui représente la relation avec le personnage aimé qui a un nom significatif, mais dont je ne me souviens pas. Tout ceci se termine par une sorte de dissipation catastrophique du mirage au moment où le sujet retourne au château de sa mère, comme il convient.

Un autre roman, de Latouche, *Fragoletta*, présente un curieux personnage nettement transvestiste, puisque jusqu'au bout et sans que rien ne soit finalement mis à jour, si ce n'est pour le lecteur, il s'agit d'une fille qui est un garçon et qui joue un rôle fonctionnellement analogue à celui que je viens de décrire pour être ce type *mignon*, avec des détails et des raffinements qui aboutissent à un duel au cours duquel le héros du roman lui- même tue le personnage de Fragoletta qui à ce moment là se présente à lui comme garçon, sans qu'il la reconnaisse et montrant bien là l'équivalence d'un certain objet féminin avec l'autre en tant que rival, le même autre qui est celui dont il s'agit quand Hamlet tue le personnage du frère d'Ophélie.

Nous voici en présence d'un personnage fétiche, ou fée - c'est le même mot fondamentalement, les deux se rattachant à ***feitiço*** en portugais, puisque c'est là qu'historiquement le mot fétiche est né, ce n'est rien d'autre que le mot factice - d'un être féminin ambigu qui représente lui-même, et qui incarne en quelque sorte au-delà de la mère, le phallus qui lui manque, et l'incarne d'autant mieux qu'il ne le possède lui-même pas, mais plutôt qu'il est tout entier engagé dans sa représentation. Nous voilà en présence d'une fonction de plus de la relation énamourante des voies perverses du désir, qui peuvent être là exemplaires à nous éclairer sur les positions qu'il s'agit de distinguer quand nous l'analysons.

Nous voici donc conduits à poser enfin la question de ce qui est sous-jacent, perpétuellement mis en cause par cette critique même, à savoir la notion d'identification qui est latente, présente, émergente à tout instant, puis redisparaissant dans l'œuvre de Freud depuis l'origine, puisqu'il y a déjà des implications des identifications dans *La science des rêves*, et qui atteint son point d'explication majeur au moment où Freud écrit *Psychologie des masses et analyse du moi* dans lequel il y a un chapitre expressément consacré à l'identification.

Ce chapitre a pour propriété de nous montrer, comme il arrive très souvent et comme c'est la valeur de l'œuvre de Freud de nous le montrer, la plus grande

perplexité chez l'auteur. Il y a un article où Freud nous avoue son embarras voire son impuissance à sortir du dilemme posé par l'ambiguïté perpétuelle qui se pose à lui entre deux termes qu'il précise, à savoir identification et choix de l'objet. Les deux apparaissant dans tellement de cas comme se substituant l'un à l'autre avec le plus déconcertant pouvoir de métamorphose, de façon telle que la transition même n'en est pas saisie, avec la nécessité pourtant évidente de maintenir la distinction des deux, car comme il le dit, c'est autre chose d'être du côté de l'objet ou du côté du sujet. Si un objet devient objet de choix, il est bien clair que ce n'est pas la même chose que s'il devient support de l'identification du sujet.

C'est là quelque chose de formidablement instructif en soi, et qui d'ailleurs aussitôt porte comme instruction la déconcertante facilité avec laquelle chacun semble s'en accommoder, et use de façon strictement équivalente de l'un et de l'autre au côté observation et théorisation, sans en demander plus. Quand on en demande plus, on produit un article comme celui de Gustave Hans Gravel : *Les deux espèces de mécanismes d'identification*, dans Imago, 1937, qui est bien la chose la plus étourdissante qu'on puisse imaginer, car tout est résolu pour lui semble-t-il, avec la distinction de l'identification active et de l'identification passive. Quand on y regarde de près il est impossible de ne pas voir - d'ailleurs lui-même s'en aperçoit - les deux pôles actif et passif dans chaque espèce d'identification, de sorte qu'il nous faut bien revenir à Freud, et en quelque sorte reprendre point par point la façon dont lui-même articule la question.

Le chapitre VIII de cet ouvrage *Psychologie collective et analyse du moi*[99] succède immédiatement au chapitre VII qui est à proprement parler celui de l'identification, et il commence par une phrase qui remet tout de suite dans l'atmosphère de quelque chose d'autrement pur que ce que nous lisons d'habitude :

« L'usage linguistique reste, même dans ses caprices, toujours fidèle à une réalité quelconque ».

Je voudrais relever au passage comment dans le chapitre précédent, Freud a parlé de l'identification. I1 commence en parlant de l'identification au père comme d'un exemple, celui par où nous entrons de la façon la plus naturelle dans ce phénomène. Nous arrivons au deuxième paragraphe, et voici un exemple des mauvaises traductions françaises des textes de Freud. Nous lisons dans le texte allemand :

« *En même temps que cette identification avec le père, peut-être aussi bien un peu plus tôt…* », ce qui est traduit par « *un peu plus tard* ». A ce moment le petit garçon commence à diriger vers sa mère ses désirs libidinaux, et on peut se demander avec cette traduction si l'identification au père ne serait pas préalable.



[99] *Psychologie collective et analyse du moi*, p. 134, 126, 137-138, Payot.

Nous en retrouvons un autre exemple dans le passage auquel je veux en venir ce matin et que je vous ai choisi comme le plus condensé et le plus propre à vous montrer ce que j'ai appelé les perplexités de Freud. I1 s'agit de l'état amoureux dans ses rapports avec l'identification, l'identification, fonction plus primitive, pour suivre le texte de Freud, plus fondamentale en tant qu'elle comporte un choix de l'objet, mais un choix de l'objet qui ne manque pas de devoir être articulé d'une façon qui est elle-même très problématique. Ce choix de l'objet si profondément lié par toute l'analyse freudienne au narcissisme, cet objet qui est une sorte d'autre moi dans le sujet, pour aller plus loin que l'on peut aller dans le sens que Freud articule parfaitement, c'est donc de ça qu'il s'agit : comment articuler cette différence de l'identification avec la **Verliebtheit** dans ses formations les plus élevées, au sens semble-t-il les plus pleines, due l'on appelle fascination, appartenance amoureuse, dans ses manifestations les plus élevées connues sous le nom d'inféodation, ou d'appartenance amoureuse qu'il est facile de décrire.

Nous lisons dans la traduction française

« *Dans le premier cas, le moi s'enrichit des qualités de l'objet, s'assimile celui-ci...* » A la vérité, il faut lire simplement ce que Ferenczi dit, à savoir : « *s'introjecte* », et c'est là la question de l'introjection dans ses rapports avec l'identification.

« Dans le second cas, il s'appauvrit, s'étant donné tout entier à l'objet, s'étant effacé devant lui... » traduit l'auteur français.

Ce n'est pas tout à fait ce que dit Freud

« Cet objet qu'il a posé à la place de son élément constituant... »

Ceci est tout à fait effacé dans cette phrase dont on ne voit pas qu'elle traduise une chose si articulée par « *s'étant effacé devant lui* ». Ici, Freud s'arrête sur cette opposition entre ce que le sujet introjecte et dont il s'enrichit, et d'autre part ce quelque chose qui lui prend quelque chose de lui-même et qui l'appauvrit, car un instant il s'est arrêté longuement auparavant sur ce qui se passe dans l'état amoureux comme étant ce quelque chose où le sujet de plus en plus se dépossède au bénéfice de l'objet aimé de tout ce qui est de lui-même, qui devient littéralement pris d'humilité, d'une complète sujétion par rapport à l'objet de son investissement.

Freud ici articule que cet objet au bénéfice duquel il s'appauvrit, est celui-là même qu'il place à la place de son élément constituant le plus important. C'est l'approche que Freud fait du problème, il la poursuit en revenant en arrière, car Freud ne nous ménage pas ses mouvements, il s'avance et s'aperçoit que ce n'est pas complet, il va revenir et dire : cette description fait apparaître des oppositions qui en réalité n'existent pas au point de vue économique.

« Au point de vue économique, il ne s'agit ni d'enrichissement, ni d'appauvrissement, car même l'état amoureux extrême peut être conçu comme une introjection de l'objet dans le moi. »

La distinction suivante porterait peut-être sur des points essentiels

« Dans le cas d'identification, l'objet se volatilise et disparaît pour reparaître dans le moi, lequel subit une transformation partielle d'après le modèle de l'objet disparu, dans l'autre cas l'objet constitué se trouve doté de toutes les qualités par le moi et à ses dépens. »

C'est ce que nous dit le texte français.

Pourquoi l'objet se volatiliserait-il et disparaîtrait-il pour reparaître dans le moi après avoir subi une transformation partielle d'après le modèle de l'objet disparu ? Il vaut mieux se reporter au texte allemand

« Peut-être qu'une distinction autre serait l'essentiel, dans le cas de l'identification, l'objet a été perdu. »

C'est la référence a cette notion fondamentale que l'on retrouve tout le temps depuis le début de la notion de la formation de l'objet tel que Freud nous l'explique, la notion comme fondamentale de l'identification à l'objet perdu ou abandonné. Il ne s'agit donc pas d'objet qui se volatilise ni qui disparaît, car justement il ne disparaît pas.

« II est alors de nouveau reérigé dans le moi, et le moi partiel se transforme partiellement d'après le modèle de l'objet perdu. Dans l'autre cas l'objet est demeuré conservé et comme tel est surinvesti de la part et aux dépens du moi. Mais cette distinction à son tour soulève une nouvelle réflexion : est-il bien sûr que l'identification suppose l'abandon de l'investissement de l'objet, ne peut-on aussi avoir une identification avec l'objet conservé ? Et avant que nous entrions dans cette discussion particulièrement épineuse, nous devons aussi un instant nous arrêter à cette considération que nous présentons qu'il y a une autre alternative dans laquelle peut se concevoir l'essence de cet état de choses, et qui est nommément que l'objet soit placé à la place du moi ou de l'idéal du moi. »

C'est un texte dont la démarche nous laisse fort embarrassés, il ne résulte semble t-il, rien de bien net dans ces mouvements en avant et en arrière où manifestement Freud rend patent le fait que l'ambiguïté sur la place même que nous pouvons donner à l'objet dans ces différents moments d'aller et de retour autour desquels il se constitue comme un objet d'identification ou comme objet de la capture amoureuse, reste presque entier à l'état d'interrogation. Encore l'interrogation reste-t-elle posée, et c'est cela seulement que j'ai voulu vous mettre en relief, car nous nous trouvons là devant un des textes dont on ne peut pas dire que ce soit le texte testamentaire de Freud, mais c'est l'un de ceux où il est parvenu au sommet de son élaboration théorique.

Essayons donc de reprendre le problème à partir des repères que nous nous sommes donnés dans l'élaboration que nous tentons de faire ici des rapports de la frustration avec la constitution de l'objet. Il s'agit d'abord de concevoir le lien que nous établissons communément dans notre pratique, dans notre façon de parler, entre l'identification et l'introjection. Vous l'avez vu apparaître dès le début du morceau de Freud que je viens de vous lire.

Je vous propose ceci : la métaphore sous-jacente à l'introjection est une métaphore orale. Aussi bien qu'il s'agit d'introjection, d'incorporation - ce dans quoi on se laisse glisser le plus communément dans toutes les articulations qui

sont données dans l'époque kleinienne, par exemple de la fameuse constitution des objets primordiaux qui se divisent comme il convient en bons et mauvais objets, dans cette alternance de l'introjection des objets tenue pour être quelque chose de simple, donné dans ce quelque chose qui serait ce fameux monde primitif sans limites où le sujet ferait un tout de son propre englobement dans le corps maternel - l'introjection est tenue là pour une fonction strictement équivalente et symétrique de celle de la projection. Aussi bien voit-on dans l'usage qui en est fait que l'objet est perpétuellement dans cette espèce de mouvement, de passage du dehors vers le dedans, pour après être du dedans repoussé au dehors quand il est devenu à l'intérieur trop intolérable, qui laisse dans une symétrie parfaite introjection et projection.

C'est très précisément contre cet abus qui est très loin d'être un abus freudien que va s'élever entre autres choses ce que je vais essayer d'articuler devant vous. Je crois qu'il est strictement impossible de concevoir - je ne dis pas simplement la conceptualisation, quelque chose d'ordonné dans les pensées, mais dans la pratique, la clinique - de concevoir les liens qu'il y a entre les phénomènes tels que des impulsions orales manifestes, par exemple corrélatives de moments tournants de cette réduction symbolique de l'objet auxquels nous nous attachons de temps en temps avec plus ou moins de succès chez des patients, ce quelque chose qui fait apparaître des impulsions boulimiques à tel tournant de la cure d'un fétichisme, il est strictement impossible de concevoir cette évocation de la pulsion orale d'un certain moment, si nous nous tenons à la vague notion qui sera toujours dans ces cas à notre disposition : à ce moment là, le sujet régresse nous dira-t-on, parce que, bien entendu il est là pour cela. Pourquoi ? Parce qu'au moment où il est en train de progresser dans l'analyse, c'est-à-dire d'essayer de prendre la perspective de son fétiche, il régresse. On peut toujours le dire, personne ne viendra vous contredire.

I1 est bien certain que l'évocation de la pulsion, comme chaque fois que la pulsion apparaît dans l'analyse ou ailleurs, doit être conçue par rapport à un certain registre, par rapport à sa fonction économique, par rapport au déroulement d'une certaine relation symboliquement définie. Et n'y a-t-il pas quelque chose qui nous permette de l'aborder, de l'éclairer dans le schéma primitif que je vous ai donné de l'enfant, entre la mère comme support de la première relation amoureuse - en tant que l'amour est quelque chose de symboliquement structuré, en tant qu'elle est l'objet d'appel, et donc objet autant absent que présent, la mère dont les dons sont signe d'amour et comme tels ne sont que tels et annulés de ce fait en tant qu'ils sont tout autre chose que signes d'amour - et d'autre part objet de besoin qu'elle lui présente sous la forme de son sein ?

Ne voyez vous pas qu'entre les deux, c'est d'un équilibre et d'une compensation qu'il s'agit ? Chaque fois qu'il y a frustration d'amour, la frustration se compense par la satisfaction du besoin. C'est pour autant que la mère manque à son enfant qui l'appelle, qui s'accroche, qui s'accroche à son sein et qui en fait quelque chose de plus significatif que tout ce quelque chose dont tant qu'il l'a dans la bouche, et tant qu'il s'en satisfait, il ne peut pas être séparé, ce quelque chose aussi qui le laisse nourri, reposé, satisfait. Ici, la satisfaction du

besoin est à la fois la compensation, et je dirais presque, commence à devenir l'alibi de la frustration d'amour.

Dès lors, la valeur prévalente que prend l'objet, le sein dans l'occasion ou la tétine, est précisément fondée sur ceci : qu'un objet réel prend sa fonction en tant que partie de l'objet d'amour, il prend sa signification en tant que symbolique, il devient comme objet réel une partie de l'objet symbolique, la pulsion s'adresse à l'objet réel en tant que partie de l'objet symbolique. C'est à partir de là que s'ouvre toute compréhension possible de l'absorption orale, du mécanisme soi-disant régressif d'absorption orale en tant qu'il peut intervenir dans toute relation amoureuse. Car bien entendu, cet objet qui satisfait un besoin réel à cette époque de cet objet, à partir du moment où un objet réel a pu devenir élément de l'objet symbolique, tout autre peut satisfaire un besoin réel, peut venir se mettre à sa place, et au premier rang ce qui est déjà symbolisé, mais qui comme parfaitement matérialisé est aussi un objet, et peut venir prendre cette place, à savoir la parole.

C'est dans la mesure où la réaction orale à l'objet primitif de dévoration vient en compensation de la frustration d'amour, dans la mesure où ceci est une réaction d'incorporation, que le modèle, le moule est donné à cette sorte d'incorporation qui est l'incorporation de certaines paroles entre autres, et qui est à l'origine de la formation précoce de ce qu'on appelle le Surmoi. Ce que sous le nom de Surmoi, le sujet incorpore, c'est ce quelque chose analogue à l'objet de besoin non pas en tant qu'il est lui-même le don, mais en tant qu'il est le substitut à défaut du don, ce qui n'est pas du tout pareil.

C'est à partir de là qu'aussi bien le fait de posséder ou de ne pas posséder un pénis peut prendre un double sens, entrer par deux voies d'abord très différentes dans l'économie imaginaire du sujet, car le pénis peut situer un objet à un moment donné quelque part dans la lignée et à la place de cet objet qu'est le sein et la tétine, ceci est une chose. Et il est une forme orale d'incorporation du pénis qui joue son rôle dans le déterminisme de certains symptômes et de certaines fonctions.

Mais il est une autre façon dont le pénis entre dans cette économie, c'est non pas en tant qu'il peut être objet, si je puis dire, compensatoire de la frustration d'amour, mais en tant qu'il est justement au-delà de l'objet d'amour, qu'il manque à celui-ci. L'un, appelons-le ce pénis, avec tout ce qu'il comporte, c'est tout de même une fonction imaginaire pour autant que c'est imaginairement qu'il est incorporé. L'autre, c'est ce phallus en tant qu'il manque à la mère et qu'il est au-delà d'elle, au-delà de sa puissance d'amour, ce quelque chose qui lui manque et à propos duquel je vous pose la question depuis que j'ai commencé cette année ce séminaire : à quel moment le sujet découvre-t-il ce manque de façon telle qu'il puisse lui-même se trouver engagé à venir s'y substituer, c'est-à-dire à choisir une autre voie dans la retrouvaille de l'objet d'amour qui se dérobe, à savoir lui apporter lui-même son propre manque ?

Cette distinction est capitale, elle va nous permettre aujourd'hui de poser un premier dessin de ce qui est au moins exigible pour que ce temps se produise.

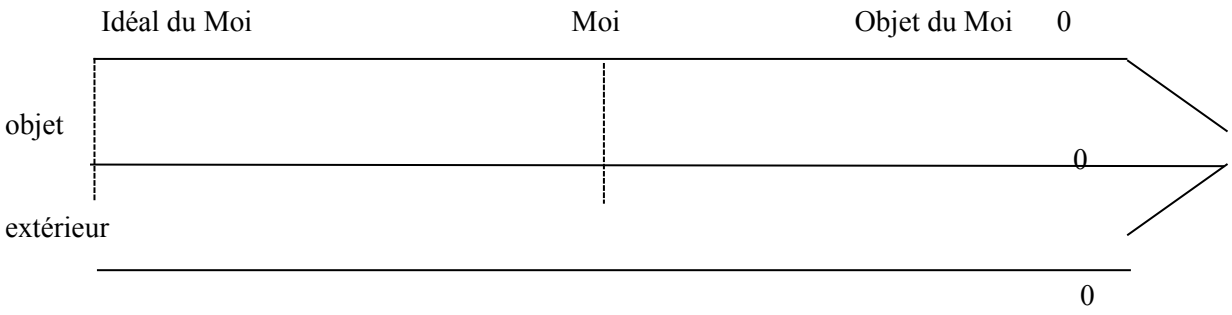
Nous avons déjà structuration symbolique, introjection possible, et comme telle la forme la plus caractérisée de l'identification freudienne primitive posée. C'est dans ce second temps que peut se produire la **Verliebtheit**. La **Verliebtheit** n'est absolument pas concevable, et elle n'est nulle part articulée, sinon dans le registre de la relation narcissique, autrement que la relation spéculaire telle que celui qui vous parle l'a définie et articulée. C'est en tant que à une date qui est datable, qui n'est nécessairement pas avant le sixième mois, se produit cette relation à l'image de l'autre - en tant qu'elle donne au sujet cette matrice autour de laquelle peut s'organiser pour lui ce que j'appellerais son incomplétude vécue, à savoir le fait qu'il est en défaut, qu'il peut à lui, lui manquer quelque chose par rapport à cette image qui se présente comme totale, comme non seulement comblante pour lui, mais comme source de jubilation pour lui, en tant qu'il y a une relation spécifique de l'homme à sa propre image - c'est en tant que l'imaginaire rentre en jeu, que sur la fondation de ces deux premières relations symboliques entre l'objet et la mère de l'enfant peut apparaître ceci, qu'à la mère comme à lui, il peut manquer imaginairement quelque chose, que quelque chose au-delà peut exister qui est un manque, dans la mesure où lui-même a l'appréhension et l'expérience dans la relation spéculaire d'un manque possible.

Ce n'est donc pas au-delà de la réalisation narcissique, et pour autant que commence à s'organiser cette allée et venue tensionnelle profondément agressive à l'autre autour duquel vont se noyauter, se cristalliser les couches successives de ce qui constituera le moi, que peut à ce moment s'introduire ce qui fait apparaître au sujet au-delà de ce qu'il constitue lui-même comme objet pour sa mère, que peut apparaître cette forme que de toute façon l'objet d'amour est lui-même pris, captivé, retenu dans quelque chose que lui-même, en tant qu'objet, n'arrive pas à étreindre, à savoir cette nostalgie, à savoir ce quelque chose qui se rapporte à son propre manque.

En fait tout ceci, au point où nous en sommes, repose sur le fait de transmission qui fait que nous supposons, parce que c'est l'expérience qui nous l'impose, et parce que c'est une expérience où Freud est resté complètement adhérent jusqu'au dernier moment de ses formulations, qu'aucune satisfaction par un objet réel quelconque qui vient s'y substituer ne parvient jamais à combler ce manque qui fait que dans la mère, à côté, la relation à l'enfant reste comme un point d'attache de son insertion imaginaire ce manque du phallus. Et c'est dans la mesure où l'enfant, le sujet, accède après le second temps de l'identification imaginaire spéculaire à l'image du corps comme telle et en tant qu'elle est à l'origine et qu'elle donne la matrice de son moi, c'est en tant qu'à partir de là, déjà il a pu réaliser ce qui manque à la mère. Mais c'est une condition, une exigence préalable de cette expérience spéculaire de l'autre comme formant une totalité par rapport à quoi il peut lui manquer quelque chose, que le sujet apporte au-delà de l'objet d'amour ce manque auquel il peut être amené lui-même à se substituer, auquel il peut se proposer comme étant l'objet qui le comble.

Je pense que vous vous gardez dans l'esprit ceci, c'est que je vous ai amenés jusqu'à l'achèvement, à la proposition d'une forme que vous devez simplement garder dans l'esprit pour que nous puissions exactement reprendre les choses et vous montrer, cette forme, à quoi elle répond d'ores et déjà. Ce que vous voyez se dessiner là, c'est une nouvelle dimension, une nouvelle propriété de ce qui vous est proposé dans l'actuel dans le sujet achevé, quand les fonctions sont différenciées, surmoi, idéal du moi, dans cette fonction de l'idéal du moi.

Il s'agit de savoir comme Freud l'a très bien vu et le dit à la fin de son article, ce que c'est que cet objet qui, dans la **Verlibtheit,** vient se placer à la place du moi ou de l'idéal du moi. Jusqu'à présent, parce que j'ai dû dans ce que je vous ai expliqué du narcissisme mettre l'accent sur la formation idéale du moi, je dis la formation du moi en tant que c'est une formation idéale, que c'est à partir de l'idéal du moi que le moi se détache, je ne vous ai pas assez articulé la différence qu'il y a, mais si vous ouvrez simplement Freud avec ses obscurités fécondes et ses schémas qui passent de mains en mains sans que personne ait songé un seul instant à les reproduire, que trouvez vous dans ce qu'il nous donne à la fin de ce chapitre ? Voilà où il place les mois des différents sujets[100]. Il s'agit de savoir pourquoi les sujets communient dans le même idéal. Il nous explique qu'il y a identification de l'idéal du moi avec des objets qui sont, là dans le texte tous ces objets sont supposés être le même, simplement si on regarde le schéma, on s'aperçoit qu'il a pris soin de relier ces trois objets qu'on pourrait supposer être le même, avec un objet extérieur qui est là derrière tous les objets.




Ne trouvez vous pas là une frappante indication d'une direction, une ressemblance avec ce que je suis en train de vous expliquer, à savoir que à propos du Ich-ideal, ce n'est pas simplement d'un objet qu'il s'agit, mais de quelque chose qui est au-delà de l'objet et qui vient se refléter dans ce cas, comme Freud le dit, non pas purement et simplement dans le moi, qui sans doute en ressent quelque chose, peut s'en appauvrir, mais dans quelque chose qui est dans ses soubassements mêmes, dans ses premières formes, dans ses premières exigences, et pour tout dire le premier voile qui se projette sous la forme de l'Idéal du moi.



[100] Schéma de Freud, p 139 in op. cité, p 133.

Je reprendrai donc la prochaine fois les choses au point où je les laisse : rapport de l'Idéal du moi, du fétiche, de l'objet en tant qu'il est l'objet qui manque, c'est-à-dire le phallus.

140

## 11 - LEÇON DU 27 FEVRIER 1957

J'ai l'intention de reprendre aujourd'hui les termes dans lesquels j'essaie pour vous de formuler cette refonte nécessaire de la notion de frustration, sans laquelle il est possible de voir toujours s'augmenter l'écart entre les théories dominantes actuelles dans la psychanalyse, et la doctrine freudienne, qui comme vous le savez, à mes yeux ne constitue rien moins que la seule formulation conceptuelle correcte de l'expérience que cette doctrine même a fondée.

Je vais essayer d'articuler quelque chose aujourd'hui qui sera peut-être un petit peu plus algébrique que d'habitude, mais c'est préparé par tout ce que nous avons fait précédemment. Avant de repartir, ponctuons ce qui doit se dégager de certains des termes que nous avons été amenés jusqu'ici à articuler.

La frustration - telle que j'ai essayé de vous la situer dans le petit tableau triple, à savoir entre la castration dont on est parti dans l'expression analytique de la doctrine freudienne, et puis la privation où certains se réfèrent, ou disons qu'on la réfère diversement - la frustration dans son expérience fondamentale - et pour autant que la psychanalyse d'aujourd'hui la met au cœur de toutes les fautes qui se marqueraient dans leurs conséquences analysables, dans les symptômes à proprement parler qui sont de notre champ - la frustration dis-je, il est nécessaire pour nous que nous la comprenions, pour que nous puissions en faire un usage valable. Bien entendu, si le problème de l'expérience analytique l'a amenée au premier plan des termes en usage, ça ne peut pas être absolument là sans raison, si d'autre part sa prévalence modifie profondément l'économie de toute notre pensée en présence des phénomènes névrotiques, elle l'amène par certains côtés à des impasses.

C'est bien ce que je m'efforce de vous démontrer, avec succès j'espère, sur bien des exemples ; c'est ce que vous verrez encore plus démontré à mesure que vous vous mettrez à pratiquer plus la littérature analytique avec un oeil ouvert.

La frustration, posons d'abord qu'elle n'est pas le refus d'un objet de satisfaction au sens pur et simple. Satisfaction veut dire satisfaction d'un besoin : je n'ai pas besoin d'insister sur ceci. On ne pose rien d'habitude, quand on parle de frustration. Nous avons des expériences frustrantes, nous pensons qu'elles laissent des traces, nous usons de cela sans y regarder plus loin, nous oublions simplement que pour que les choses soient si simples, il conviendrait d'expliquer alors pourquoi le désir qui aurait été ainsi frustré répondrait à cette caractéristique, cette propriété que Freud, dès le début de son oeuvre, accentue d'une façon si forte, et dont je vous indique que tout le développement de son oeuvre est justement fait toujours pour interroger cette énigme, à savoir que le désir dans l'inconscient refoulé est indestructible.

Ceci est à proprement parler inexplicable dans la seule perspective du besoin, car il est certain que toute l'expérience que nous pouvons avoir de ce qui se passe dans une économie animale - ce qui est la frustration d'un besoin doit entraîner des modifications diverses plus ou moins supportables pour l'organisme - mais qu'assurément s'il y a une chose qui est bien évidente, et confirmée

par l'expérience, qu'elle ne doit pas engendrer, c'est en quelque sorte le maintien du désir comme tel. Ou l'individu succombe, ou le désir se modifie, ou il décline. Il n'y a en tous cas aucune cohérence qui s'impose entre la frustration et le maintien de la permanence, voire l'insistance - pour employer le terme que j'ai été amené à mettre au premier plan quand nous avons parlé de l'automatisme de répétition - l'insistance du désir.

Aussi bien Freud ne parle jamais de la frustration comme d'une **Versagung**, ce qui s'inscrit beaucoup plus adéquatement dans la notion de dénonciation, au sens où on dit dénoncer un traité, un retrait d'engagement. Et ceci est si vrai, que même à l'occasion on peut mettre la **Versagung** sur le versant opposé, la **Versagung** peut même vouloir dire promesse et rupture de promesse, qui ici se tiennent comme très souvent dans ces mots précédés de ce préfixe ver qui est en allemand si essentiel qu'il tient dans le choix des mots de la théorie analytique une place éminente.

Disons-le tout de suite, la triade : frustration – agression - régression est strictement, si elle est donnée comme cela, est bien loin d'avoir le caractère séduisant de signification plus ou moins immédiatement compréhensible. Il suffit de s'en approcher un instant pour s'apercevoir qu'elle n'est pas en elle-même compréhensible, qu'elle pose la question d'être compréhensible. Il n'y a aucune raison de ne pas donner n'importe quelle autre suite, c'est tout à fait au hasard que je vous dirais dépression, contrition, je pourrais en inventer bien d'autres. Il s'agit de poser la question des rapports de la frustration et de la régression. Ceci n'a jamais été fait d'une façon satisfaisante. Je dis que ça n'est point satisfaisant parce que la notion de régression elle-même dans cette occasion n'est pas élaborée.

La frustration donc, n'est pas un refus d'un objet de satisfaction et ce n'est pas à cela qu'elle tient. Elle est - et ici je me contente de remettre à la suite une série de formules qui ont déjà été travaillées ici, je suis donc relativement dispensé, sauf par allusions, de faire la preuve, je veux dérouler devant vous un enchaînement tel que vous puissiez en retenir les articulations principales, aux fins de vous en servir et de voir si elles servent - elle est originairement, puisque nous nous soumettons à cette voie de prendre les choses au départ, je ne dis pas dans le développement car ceci n'a plus le caractère d'un développement, mais dans la relation primitive de l'enfant avec sa mère, la frustration en elle-même n'est pensable - non pas comme n'importe quelle frustration, mais comme une frustration utilisable dans notre dialectique - que comme le refus de don en tant qu'il est lui-même symbole de quelque chose qui s'appelle l'amour.

En disant ceci, je ne dis rien qui ne soit en toutes lettres dans Freud lui-même. Le caractère fondamental de la relation d'amour avec tout ce qu'elle implique par elle-même d'élaboré, non pas au second degré, mais au troisième degré, n'implique pas seulement en face de soi un objet, mais un être. Ceci est dans Freud, dans maint passage, pensé comme étant la relation qui est au départ. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela ne veut pas dire que l'enfant a fait la philosophie de l'amour, qu'il a fait la distinction de l'amour ou du désir,

cela veut dire qu'il est déjà dans un bain qui implique l'existence de cet ordre symbolique, et que nous pouvons déjà en trouver dans sa conduite des preuves, c'est à savoir que certaines choses passent, qui ne sont concevables que si cet ordre symbolique est présent.

Ici nous avons toujours affaire à cette ambiguïté qui naît de ceci, que nous avons une science qui est une science de l'individu, une science du sujet, et nous succombons au besoin de prendre à partir du départ, dans le sujet nous oublions que le sujet en tant que sujet n'est pas identifiable à l'individu, que même si le sujet était détaché en tant qu'individu de tout l'ordre qui le concerne en tant que sujet, cet ordre existe. Autrement dit, que la loi des relations intersubjectives, du fait qu'elle gouverne profondément ce dont l'individu dépend, l'implique, qu'il en soit conscient ou pas, en tant qu'individu dans cet ordre.

En d'autres termes, loin de pouvoir même tenter de réussir cette tentative désespérée, pourtant tout le temps faite et refaite - je fais allusion à ces articles sur les phobies d'un nommé Mallet[101] qui veut nous faire comprendre comment à propos des phobies, et des phobies primitives, les premières relations de l'enfant avec le noir s'expliquent et en particulier comment du surgissement de ces angoisses, va sortir l'image du père. C'est une tentative que je peux bien en effet qualifier de désespérée, et qui ne peut se faire que grâce à des ficelles grosses comme le bras. L'ordre de la paternité existe, que l'individu vive ou ne vive pas. Les terreurs infantiles viennent prendre leur sens, articulé dans la relation intersubjective père-enfant, qui est profondément organisée symboliquement, et là elles forment si on peut dire le contexte subjectif dans lequel l'enfant va avoir sans aucun doute à développer son expérience, cette expérience qui à chaque instant est profondément prise, remaniée par cette relation intersubjective, rétroactivement remaniée, et dans laquelle il s'engage par une série d'amorces, qui ne sont amorces que pour autant que justement elles vont s'engager.

Le don lui-même implique tout le cycle de l'échange, il n'y a don que parce qu'il y a une immense circulation de dons qui prennent tout l'ensemble intersubjectif du point de vue du sujet qui y entre et qui s'y introduit aussi primitivement que vous pouvez le supposer. Le don alors surgit d'un au-delà de la relation objectale, puisque justement il suppose derrière lui tout cet ordre de l'échange pour l'enfant qui va y entrer, et il ne va surgir de cet au-delà que dans son caractère qui est ce qui le constitue proprement symbolique, et qui fait que rien n'est don qui ne soit constitué par cet acte qui l'a préalablement annulé, révoqué. C'est sur un fond de révocation que le don surgit et est donné.

C'est donc sur ce fond, et en tant que signe de l'amour annulé d'abord, pour reparaître comme pure présence, que le don se donne ou non à l'appel. Et je dirai même plus : j'ai dit appel qui est le premier plan, mais rappelez vous ce que j'ai dit au moment où nous faisions la psychose et où nous parlions de l'appel essentiel à la parole. J'aurais tort de m'en tenir là par rapport à la structure de la parole qui implique dans l'Autre que le sujet reçoit son propre



[101] Mollet J., *Contribution à l'étude des phobies*, Revue Française de Psychanalyse 1956, n° 1.2, p. 237-282.

message sous une forme inversée. Nous n'en sommes pas là, il s'agit de l'appel. Mais l'appel, si nous le maintenons isolé, le premier temps de la parole ne peut pas être soutenu isolément. C'est ce que l'image freudienne du petit enfant avec son **fort-da** nous montre. Si nous restons au niveau de l'appel, il faut qu'il y ait en face de lui son contraire, appelez-le le repère, c'est pour autant que ce qui est appelé peut être repoussé que l'appel est déjà fondamental et fondateur dans l'ordre symbolique, en tous cas est déjà une introduction totalement engagée dans l'ordre symbolique.

C'est précisément ceci en tant que ce don se manifeste à l'appel de ce qui est quand il n'est pas là, et quand il est là se manifeste essentiellement comme seulement - signe du don, c'est-à-dire en somme comme rien en tant qu'objet de satisfaction. Et quand il est là il est justement là pour pouvoir être repoussé en tant qu'il est ce rien. Le caractère donc fondamentalement décevant de ce jeu symbolique, c'est cela qui est l'articulation essentielle autour de laquelle et à partir de laquelle la satisfaction elle-même se situe et prend son sens.

Je ne veux pas dire naturellement qu'il n'y ait pas chez l'enfant, à l'occasion, cette satisfaction accordée où il y aurait pur rythme vital, mais je dis que toute satisfaction mise en cause dans la frustration y vient sur ce fond de caractère fondamentalement décevant de l'ordre symbolique, et qu'ici la satisfaction n'est que substitut, compensation : et ce, ce sur quoi l'enfant, si je puis dire, écrase ce qu'a de décevant en lui-même ce jeu symbolique dans la saisie orale de l'objet de satisfaction - le sein en l'occasion - de l'objet réel. Et en effet ce qui l'endort dans cette satisfaction, c'est justement sa déception, sa frustration, le refus qu'à l'occasion il a éprouvé, cette douloureuse dialectique de l'objet à la fois là et jamais là, à laquelle il s'exerce dans cette chose qui nous est symbolisée dans cet exercice généralement saisi par Freud comme étant l'aboutissement comme étant le jeu pur de ce qui est le fond de la relation du sujet au couple présenceabsence.

Bien entendu là, Freud le saisit à son état pur, à sa forme détachée, mais il reconnaît ce jeu de relation à la présence sur fond d'absence, à l'absence en tant que c'est elle qui constitue la présence. L'enfant donc, dans la satisfaction, écrase l'inassouvissement fondamental de cette relation, dans la saisie orale avec laquelle il endort le jeu. Il étouffe ce qui ressort de cette relation fondamentalement symbolique, et rien dès lors pour nous étonner que ce soit justement dans le sommeil qu'à ce moment-là se manifeste la persistance de son désir sur le plan symbolique, car je vous le souligne à cette occasion, même le désir de l'enfant dans ce rêve prétendu archi-simple qu'est le rêve infantile, le rêve de la petite Anna Freud, ce n'est pas ce désir lié à la pure et simple satisfaction naturelle. La petite Anna Freud dit « *framboise, flan* [102]». Qu'est-ce que cela veut dire ? Tous ces objets là sont des objets transcendants, voire d'ores et déjà tellement entrés dans l'ordre symbolique que ce sont justement tous les objets interdits en tant qu'interdits. Rien ne nous force du tout à penser que la petite Anna Freud fut inassouvie ce soir là, bien au contraire. Ce qui se maintient dans le rêve comme un désir sans doute exprimé sans déguisement



[102] in *La science des rêves*, die Traumdeutung, p. 120, PUF.

certes, mais avec toute la transposition de l'ordre symbolique, c'est le désir de l'impossible ; et bien entendu si vous pouviez encore douter de la parole qui joue un rôle essentiel, je vous ferais remarquer que si la petite Anna Freud n'avait pas articulé cela en paroles, nous n'en aurions jamais rien su.

Mais alors que se passe-t-il au moment où la satisfaction en tant que satisfaction du besoin, entre ici pour se substituer à la satisfaction symbolique ? Puisqu'elle est là justement pour s'y substituer, de ce fait même, elle subit une transformation. Si cet objet réel devient lui-même signe dans l'exigence d'amour, c'est-à-dire dans la requête symbolique, il entraîne immédiatement une transformation. Je dis que l'objet réel prend ici valeur de symbole. Ce serait un pur et simple tour de passe-passe que de vous dire que de ce fait il est devenu symbole ou presque, mais ce qui prend accent et valeur symbolique, c'est l'activité qui met l'enfant en possession de cet objet, c'est son mode d'appréhension, et c'est ainsi que l'oralité devient non seulement ce qu'elle est, à savoir mode instinctuel de la faim porteuse d'une libido conservatrice du corps propre ..... de ce sur quoi Freud s'interroge. Quelle est cette libido, la libido de la conservation ou la libido sexuelle ? Bien sûr elle est cela en elle-même c'est même cela qui implique la destrudo mais c'est précisément parce qu'elle est entrée dans cette dialectique de substitution de la satisfaction à l'exigence d'amour, qu'elle est bien une activité érotisée : libido au sens propre, et libido sexuelle.

Tout ceci n'est pas simplement vaine articulation rhétorique, car il est tout à fait impossible de passer autrement qu'en les éludant, sur des objections que des gens pas très fins ont pu faire à certaines remarques analytiques, sur le sujet de l'érotisation du sein, par exemple Mr. Ch. Blondel[103]. Dans le dernier numéro des Etudes philosophiques fait à propos du commentaire de Freud Mme Favez-Boutonnier nous rappelle dans un de ses articles[104], que Mr Ch. Blondel disait : je veux bien tout entendre, mais que font-ils du cas où l'enfant n'est pas du tout nourri au sein de sa mère, mais au biberon ? C'est justement à ceci que les choses que je viens de vous structurer répondent. L'objet réel, dès qu'il entre dans la dialectique de la frustration, n'est pas en lui-même indifférent, mais il n'a nul besoin d'être spécifique, d'être le sein de la mère, il ne perdra rien de la valeur de sa place dans la dialectique sexuelle, d'où il ressort l'érotisation de la zone orale, car ce n'est justement pas l'objet qui là-dedans joue le rôle essentiel, mais le fait que l'activité a pris cette fonction érotisée sur le plan du désir qui s'ordonne dans l'ordre symbolique.

Je vous fais également remarquer au passage que cela va si loin, qu'il y a possibilité pour jouer le même rôle qu'il n'y ait pas d'objet réel du tout, puisqu'il s'agit en cette occasion de ce qui donne lieu à cette satisfaction substitutive de la satisfaction symbolique. C'est ceci qui peut, et qui peut seul expliquer la véritable fonction de symptômes tels que ceux de l'anorexie mentale.



[103] Blondel Ch., *La psychanalyse*, p.150-15, Félix Alcan, Paris 1924.

[104] Favez-Boutonnier J., *La psychanalyse et les problèmes de l'enfance*, Etudes Philosophiques,1956 n° 4 ; p. 628 - 633. *Psychanalyse et philosophie*, in Bulletin de la Société française de Philosophie, 1, janvier - mars 1955.

Je vous ai parlé de la relation primitive à la mère, qui devient au même moment un être réel, précisément en ceci que pouvant refuser indéfiniment, elle peut littéralement tout, et comme je vous l'ai dit, c'est à son niveau et non pas au niveau de je ne sais quelle espèce d'hypothèse d'une sorte de mégalomanie qui projetterait sur l'enfant ce qui n'est que l'esprit de l'analyste, qu'apparaît pour la première fois la dimension de la toute-puissance, la **Wirklichkeit** qui en allemand signifie efficacité et réalité, l'efficace essentiel qui se présente d'abord à ce niveau comme la toute-puissance de l'être réel, dont dépend absolument et sans recours, le don ou non don.

Je suis en train de vous dire que la mère est primordialement toute-puissante, et que dans cette dialectique nous ne pouvons pas l'éliminer pour comprendre quoi que ce soit qui vaille. C'est une des conditions essentielles. Je ne suis pas en train de vous dire avec Madame Mélanie Klein, qu'elle contient tout. C'est une autre affaire à laquelle je ne fais allusion qu'en passant, et dont je vous ai fait remarquer que l'immense contenant du corps maternel dans lequel se trouvent tous les objets fantasmatiques primitifs réunis, nous pouvons maintenant entrevoir comment c'est possible. Car que ce soit possible, c'est ce que Madame Mélanie Klein nous a généralement montré, mais elle a toujours été fort embarrassée pour expliquer comment c'était possible, et bien entendu c'est ce dont ne sont pas privés ses adversaires d'arguer, pour dire que là sans doute Madame Mélanie Klein rêvait. Bien entendu elle rêvait, elle avait raison de rêver car le fait n'est possible que par une projection rétroactive dans le sens du corps maternel, de toute la lyre des objets imaginaires. Mais ils y sont bien en effet puisque c'est du champ virtuel, néantisation symbolique que la mère constitue, que tous les objets à venir tireront chacun à leur tout leur valeur symbolique.

A prendre simplement à un niveau un peu plus avancé, un enfant vers l'âge de deux ans, il n'est pas du tout étonnant qu'elle les y trouve projetés rétroactivement, et on peut dire en un certain sens que comme tout le reste, puisqu'ils étaient prêts à y venir un jour, ils y étaient déjà.

Nous nous trouvons donc devant un point où l'enfant se trouve en présence de la toute-puissance maternelle. Puisque nous sommes au niveau de Madame Mélanie Klein, vous observerez que si je viens de faire une allusion rapide à ce qu'on peut appeler la position paranoïde, comme elle l'appelle elle-même, nous sommes déjà au niveau de la toute-puissance maternelle dans ce quelque chose qui nous suggère ce qu'était la position dépressive, car devant la toute-puissance nous pouvons soupçonner qu'il y a là quelque chose qui ne doit pas être sans rapport avec la relation à la toute-puissance, cette espèce d'anéantissement, de micromanie, qui bien au contraire de la mégalomanie, s'ébauche aux dires de Madame Mélanie Klein, à cet état.

Il est clair qu'il ne faut pas aller trop vite, parce que ceci n'est pas en soi donné par le seul fait que la venue au jour de la mère en tant que toute-puissante, est réelle. Pour que ceci engendre un effet dépressif, il faut que le sujet puisse réfléchir sur lui-même et sur le contraste de son impuissance. Ceci

nous permet de préciser aux environs de ce point, ce qui correspond à l'expérience clinique, puisque les environs de ce point nous mettent autour de ce sixième mois que Freud a relevé, et où d'ores et déjà se produit le phénomène du stade du miroir.

Vous me direz : vous nous avez enseigné qu'au moment où le sujet peut saisir son corps propre dans sa totalité, dans sa réflexion spéculaire, c'est plutôt un sentiment de triomphe qu'il éprouve, cet autre total où il s'achève en quelque sorte, et se présente à lui-même.

En effet ceci est quelque chose que nous reconstruisons, et que d'ailleurs non sans confirmation de l'expérience, le caractère jubilatoire de cette rencontre n'était pas douteux. Mais n'oublions pas qu'autre chose est l'expérience de la maîtrise qui donnera un élément de splitting tout à fait essentiel de la distinction avec lui-même, et jusqu'au bout à la relation de l'enfant à son propre moi. Autre chose bien entendu est l'expérience de la maîtrise et de la rencontre du maître. C'est bien parce qu'en effet la forme de la maîtrise lui est donnée sous la forme d'une totalité à lui-même aliénée - mais de quelque façon étroitement liée à lui et dépendante - mais que cette forme une fois donnée, c'est justement devant cette forme dans la réalité du maître, c'est à savoir si le moment de son triomphe est aussi le truchement de sa défaite, et si c'est à ce moment que cette totalité en présence de laquelle il est cette fois, sous la forme du corps maternel, ne lui obéit pas. C'est très précisément donc en tant que la structure spéculaire réfléchie du stade du miroir entre enjeu, que nous pouvons concevoir que la toute-puissance maternelle n'est alors réfléchie qu'en position nettement dépressive, c'est à savoir le sentiment d'impuissance de l'enfant.

C'est là que peut s'insérer ce quelque chose à quoi je faisais allusion tout à l'heure, quand je vous ai parlé de l'anorexie mentale. On pourrait là aussi aller un peu vite, et dire que le seul pouvoir que le sujet a contre la toute-puissance, c'est de dire non au niveau de l'action, et faire introduire là la dimension du négativisme, qui bien entendu n'est pas sans rapport avec le moment que je vise. Néanmoins je ferais remarquer que l'expérience nous montre, et non sans doute sans raison, que ce n'est pas au niveau de l'action et sous la forme du négativisme, que la résistance à la toute-puissance dans la relation de dépendance, s'élabore, c'est au niveau de l'objet en tant qu'il nous est apparu sous le signe du rien, de l'objet annulé en tant que symbolique, c'est au niveau de l'objet que l'enfant met en échec sa dépendance, et justement en se nourrissant de rien, c'est même là qu'il renverse sa relation de dépendance en se faisant par ce moyen maître de la toute-puissance avide de le faire vivre, lui qui dépend d'elle, et dont dès lors c'est elle qui dépend par son désir, qui est à la merci par une manifestation de son caprice, à savoir de sa toute-puissance à lui.

Nous avons donc bien besoin de soutenir devant notre esprit, que très précocement, si l'on peut dire comme lit nécessaire à l'entrée en jeu même de la première relation imaginaire, sur lequel peut se faire tout le jeu de la projection de son contraire, nous avons besoin de partir de ceci d'essentiel que l'intentionnalité de l'amour, pour l'illustrer maintenant en termes psychologiques mais qui ne représentent qu'une dégradation par rapport au premier exposé que je

viens de vous en faire, cette intentionnalité constitue très précocement avant tout au-delà de l'objet, cette structuration fondamentalement symbolique impossible à concevoir, sinon en posant l'ordre symbolique comme déjà institué, et comme tel déjà présent. Ceci nous est montré par l'expérience. Très vite Mme Suzan Isaacs depuis très longtemps nous a fait remarquer qu'à un âge déjà très précoce, un enfant distingue d'un sévice de hasard, une punition. Avant la parole un enfant ne réagit pas de la même façon à un heurt et à une gifle.

Je vous laisse méditer ce que ceci implique. Vous me direz : c'est curieux, l'animal aussi, au moins l'animal domestique. Vous ferez peut-être une objection que je crois facile à renverser, mais qui pourrait être mise en usage comme un .argument contraire. Cela prouve justement en effet que l'animal peut arriver à cette sorte d'ébauche qui le met par rapport à celui qui est son maître, dans des rapports d'identification très particuliers, à une ébauche d'au-delà, mais que c'est précisément parce que l'animal n'est pas inséré comme l'homme par tout son être dans un ordre de langage, encore qu'il arrive à quelque chose d'aussi élaboré que de distinguer le fait qu'au lieu de le taper sur le dos, on lui donne une correction, mais cela ne donne rien de plus chez lui.

Rappelons bien ceci encore, puisqu'il s'agit pour l'instant d'éclairer les contours. Vous avez peut-être vu sortir une espèce de cahier paru en 1939, comme quatrième numéro de l'année de l'*International journal of Children's Analysis* . Il semble qu'on se soit dit : « *Il y a quand même quelque chose dans ce langage* », et il semble que quelques personnes aient été appelées à répondre à la commande. Je me base sur l'article de Mr Loewenstein[105] marqué d'une prudente distance non sans habileté, qui consiste à rappeler que Mr de Saussure a enseigné qu'il y a un signifiant et un signifié, bref à montrer qu'on est un peu au courant, ceci absolument inarticulé à notre expérience, si ce n'est qu'il faut songer à ce qu'on dit, de sorte que restant à ce niveau d'élaboration, je lui pardonne de ne pas citer mon enseignement, parce que nous en sommes beaucoup plus loin.

Mais il y a un Monsieur Rycroft[106] qui, au titre des londoniens, essaie d'en mettre un peu plus, c'est-à-dire de nous dire ce qu'en somme nous faisons : la théorie analytique à propos des instances intrapsychiques et de leur articulation entre elles. Mais peut-être faudra-t-il se souvenir que la théorie de la communication doit exister, et qu'il faudrait s'en souvenir à propos des champs dans le champ analytique, et qui doivent communiquer. Et on nous rappelle que quand un enfant crie, ceci peut être considéré comme une situation totale : la mère, le cri, l'enfant et que par conséquent nous sommes là en pleine théorie de la communication. L'enfant crie, la mère reçoit son cri comme un signal. Si on partait de là, peut-être pourrait-on arriver à réorganiser notre



[105] Loewenstein R., *Some remarks on the rote of speech in the psychanalytical technique*, I.J.P, 37, p.460 - 468.
[106] Rycroft Ch., *The nature and function of the analyst's communications to the patient*, I.J.P, 37, p. 469 - 472.

expérience, nous dit-il. Voilà donc le cri qui intervient ici comme signal du besoin ; d'ailleurs ceci est pleinement articulé dans l'article.

La distinction qu'il y a entre ceci et ce que je suis en train de vous enseigner, c'est qu'il ne s'agit absolument pas de cela, le cri dont il s'agit est un cri qui d'ores et déjà , comme le montre ce que Freud met en valeur dans la manifestation de l'enfant, est un cri qui n'est pas pris en tant que signal, c'est déjà le cri en tant qu'il appelle sa réponse, qu'il appelle si je puis dire, sur fond de réponse, qu'il appelle dans un état de choses dans lequel le langage, non seulement est déjà institué, mais l'enfant baigne déjà dans un milieu de langage où déjà c'est à titre de couple d'alternance qu'il peut en saisir et articuler les premières bribes.

Le fait est ici absolument essentiel, c'est un cri, mais le cri dont il s'agit, celui dont nous tenons compte dans la frustration, c'est un cri en tant qu'il s'insère dans un monde synchronique de cris organisés en système symbolique. Il y a d'ores et déjà ici et virtuellement, de ces cris organisées en un système symbolique. Le sujet humain n'est pas seulement averti comme de quelque chose qui, à chaque fois signale un objet. Il est absolument vicieux, fallacieux, erroné de poser la question du signe quand il s'agit du système symbolique, par son rapport avec l'objet du signal, avec l'objet de l'ensemble des autres cris. Le cri d'ores et déjà dès l'origine est un cri fait pour qu'on en prenne note, voire pour qu'on ait à en rendre compte à un Autre au-delà. D'ailleurs il n'y a qu'à voir l'intérêt que prend l'enfant et le besoin essentiel qu'a l'enfant de recevoir ces cris modelés qui s'appellent langage, ces cris articulées qui s'appellent paroles, et l'intérêt qu'il prend à ce système pour lui-même.

Et si le ton type c'est justement le ton de la parole, c'est parce qu'en effet ici le ton, si je puis dire, est égal en son principe, et que dès l'origine l'enfant se nourrit de paroles autant que de pain, car il périt de mots, et que comme le dit l'Evangile, l'homme ne périt pas seulement par ce qui entre dans sa bouche, mais aussi par ce qui en sort.

I1 s'agit alors de faire l'étape suivante. Vous vous êtes bien aperçus de ceci, ou plus exactement vous ne vous en êtes pas aperçus, mais je tiens à vous souligner que le terme de régression peut prendre ici pour vous une application, vous apparaître sous une incidence sous laquelle il ne vous apparaît pas d'ordinaire à tous les titres. Le terme de régression est applicable à ce qui se passe quand l'objet réel, et du même coup l'activité qui est faite pour le saisir, vient se substituer à l'exigence symbolique. Quand je vous ai dit : l'enfant écrase sa déception dans sa saturation et son assouvissement au contact du sein ou de tout autre objet, il s'agit à proprement parler là de ce qui va lui permettre d'entrer dans la nécessité du mécanisme, qui fait qu'à une frustration symbolique peut toujours succéder, s'ouvrir la porte de la régression.

I1 nous faut maintenant faire un ***jump*****,** car bien entendu nous ferions quelque chose de tout à fait artificiel si nous nous contentions de faire remarquer qu'à partir de maintenant tout va tout seul, à savoir que dans cette ouverture donnée au signifiant par l'entrée imaginaire, à savoir toutes les relations qui vont maintenant s'établir au corps propre par l'intermédiaire de la relation

spéculaire, vous voyez très bien comment peut entrer en jeu l'avènement dans le signifiant de toutes appartenances du corps.

Que les excréments deviennent l'objet électif du don pendant un certain temps, ceci n'est certainement pas pour nous surprendre puisque c'est bien évidemment dans le matériel qui s'offre à lui en relation à son propre corps, que l'enfant peut trouver à l'occasion ce réel fait pour nourrir le symbolique. Que ce soit là aussi à l'occasion que la rétention puisse devenir refus, tout cela n'a absolument rien pour vous surprendre, et quels que soient les raffinements et la richesse des phénomènes que l'expérience analytique a découverte au niveau du symbolisme anal, ce n'est pas cela qui est fait pour nous arrêter longtemps.

Je vous ai parlé de ***jump*****,** c'est parce qu'il s'agit maintenant de voir comment s'introduit dans cette dialectique de la frustration, le phallus. Là encore défendez-vous des exigences vaines d'une genèse naturelle, et si vous voulez déduire d'une quelconque constitution des organes génitaux, le fait que le phallus joue un rôle absolument prévalent dans tout le symbolique génital, simplement vous n'y arriverez jamais, vous vous livrerez aux contorsions que j'espère vous montrer dans leur détail, celles de Mr. Jones pour essayer de donner un commentaire satisfaisant à la phase phallique telle que Freud l'a affirmé comme cela tout brutalement, et d'essayer de nous montrer comment il se fait que le phallus qu'elle n'a pas, peut avoir une telle importance pour la femme. C'est vraiment quelque chose de bien drôle à voir, car à la vérité la question n'est absolument pas là. La question est d'abord et avant tout une question de fait, c'est un fait : si nous ne découvrions pas dans les phénomènes cette exigence, cette prévalence, cette prééminence du phallus dans toute la dialectique imaginaire qui préside aux aventures, aux avatars et aussi aux échecs, aux défaillances du développement génital, en effet il n'y aurait pas de problème, et il n'est pas douteux qu'il n'y a aucun besoin de s'exténuer comme le font certains, pour faire remarquer que l'enfant doit elle aussi avoir ses petites sensations propres dans son ventre, ce qui est une expérience qui sans aucun doute, et peut-être dès l'origine, est distincte de celle du garçon.

La question n'est absolument pas là comme le fait remarquer Freud. D'ailleurs il est tout à fait clair que ceci va de soi. Si la femme en effet a beaucoup plus de mal que le garçon, à son dire, à faire entrer cette réalité de ce qui se passe du côté de l'utérus ou du vagin, dans une dialectique du désir qui la satisfasse, c'est en effet parce qu'il lui faut passer par quelque chose vis à vis de quoi elle a un rapport tout différent de celui de l'homme, c'est à savoir très précisément ce dont elle manque, c'est à dire du phallus. Mais la raison de savoir pourquoi il en est ainsi, n'est certainement pas, en aucun cas, à déduire de quoi que ce soit qui prenne son origine dans une disposition physiologique quelconque de l'un des deux sexes.

Il faut partir de ceci, que l'existence d'un phallus imaginaire est le pivot de toute une série de faits qui exige son postulat, c'est à savoir qu'il faut étudier ce labyrinthe où le sujet habituellement se perd, et même viendrait à être dévoré, et dont le fil justement est donné par le fait que ce qui est à découvrir, est ceci que la mère manque de phallus, que c'est parce qu'elle en manque qu'elle

le désire, et que c'est seulement en tant que quelque chose le lui donne, qu'elle peut être satisfaite.

Ceci peut paraître littéralement stupéfiant. Il faut partir du stupéfiant. La première vertu de la connaissance, c'est d'être capable de s'affronter à ce qui ne va pas de soi, que ce soit le manque qui soit ici le désir majeur, nous sommes tout de même peut-être un peu préparés à l'admettre. Si nous admettons que c'est aussi la caractéristique de l'ordre symbolique, en d'autres termes que c'est en tant que le phallus imaginaire joue un rôle signifiant majeur que la situation se présente ainsi, et elle se présente ainsi parce que le signifiant, ce n'est pas chaque sujet qui l'invente au gré de son sexe ou de ses dispositions, ou de sa folâtrerie à la naissance - le signifiant existe - que le phallus comme signifiant ait un rôle sous-jacent, cela ne fait pas de doute puisqu'il a fallu l'analyse pour le découvrir, mais c'est absolument essentiel. C'est quelque chose dont simplement au passage je vous souligne la question qu'il pose, pour nous en aller un instant ailleurs que sur le terrain de l'analyse.

J'ai posé la question suivante à Mr. Levi-Strauss, autour des structures élémentaires de la parenté. Je lui ai dit : vous nous faites la dialectique de l'échange des femmes à travers les lignées, que vous posez par une sorte de postulat et de choix : on échange les femmes entre générations, j'ai pris à une autre lignée une femme, je dois à la génération suivante ou à une autre lignée, une autre femme, et il y a un moment où ça doit se fermer. Si nous faisons ceci par la loi de l'échange et des mariages préférentiels avec les cousins croisés, les choses circuleront très régulièrement dans un cercle qui n'aura aucune raison de se refermer, ni de se briser, mais si vous le faites avec ce qu'on appelle les cousins parallèles, il peut se produire des choses assez ennuyeuses parce que les choses tendent à converger au bout d'un certain temps, et à faire des brisures et des morceaux dans l'échange à l'intérieur des lignées.

Je pose donc la question à Mr Lévi-Strauss ; en fin de compte si vous faisiez ce cercle des échanges en renversant les choses, et en disant que selon les générations ce sont les lignées féminines qui produisent les hommes et qui les échangent - car enfin ce manque dont nous parlons chez la femme, nous sommes tout de suite déjà avertis qu'il ne s'agit pas d'un manque réel, car le phallus, chacun sait qu'elle peut en avoir, elles les ont les phallus, et en plus elles le produisent, elles font des garçons, des phallophores, et par conséquent on peut décrire l'échange à travers les générations de la façon la plus simple, on peut décrire les choses dans l'ordre inverse, on peut décrire du point de vue de la formalisation, exactement les choses de la même façon symétriquement, en prenant un axe de référence, un système de coordonnées fondé sur les femmes. Seulement, si on le fait ainsi, il y a un tas de choses qui seront inexplicables et qui ne sont expliquées que par ceci : c'est que dans tous les cas où le pouvoir politique, même dans les sociétés matriarcales, est androcentrique, il est représenté par des hommes et par des lignées masculines, et que telle ou telle anomalie très bizarre dans ces échanges, telle ou telle modification, exception, paradoxe qui apparaissent dans les lois de l'échange au niveau des structures élémentaires de la parenté, ne sont strictement explicables que par rapport et en référence à quelque chose qui est hors du jeu de la parenté, et qui est le contexte politique,

c'est-à-dire l'ordre du pouvoir, et très précisément l'ordre du signifiant, l'ordre où sceptre et phallus se confondent.

C'est précisément pour des raisons inscrites dans l'ordre symbolique, c'est-à-dire dans ce quelque chose qui transcende le développement individuel, c'est en tant qu'imaginaire symbolisé que le fait qu'on a ou qu'on n'a pas de phallus prend l'importance économique qu'il a au niveau de l'œdipe, et qui motive à la fois l'importance du complexe de castration et la prééminence d'instance éminente de ce fameux fantasme de la mère phallique, qui depuis qu'il est sorti sur l'horizon analytique, fait le problème que vous savez.

Avant de vous mener à la façon dont s'articule au niveau de l'œdipe, et en tant que s'achevant et se résolvant, cette dialectique du phallus, je veux vous montrer que moi aussi je peux rester un certain temps dans les étages préœdipiens, et à cette seule condition d'être guidé par ce fil conducteur du rôle fondamental de la relation symbolique et vous faire quelques remarques qui sont les suivantes : c'est qu'au niveau de sa fonction imaginaire, au niveau de la prétendue exigence de la mère phallique, quel rôle joue ce phallus ?

Je veux ici vous montrer une fois de plus comment cette notion du manque de l'objet est absolument essentielle, pour simplement lire les bons auteurs analytiques, et parmi lesquels je place Karl Abraham qui a fait un article purement admirable sur le complexe de castration chez les femmes en 1920[107]. Au hasard de ces lignes, il nous donne comme exemple l'histoire d'une petite fille de deux ans qui s'en va dans l'armoire à cigares après le déjeuner, elle donne le premier à papa, le second à maman qui ne fume pas, et elle met le troisième entre ses jambes. Maman ramasse toute la panoplie et remet tout dans la boîte à cigares. Ce n'est pas au hasard que la petite fille retourne et recommence, cela vient bien à sa place. Je regrette que ce ne soit pas commenté d'une façon plus articulée, car si l'on admet que le troisième geste, comme Mr Abraham l'admet implicitement puisqu'il le cite comme exemple, indique que cet objet symbolique manque à la petite fille, elle manifeste par là ce manque, et c'est sans doute à ce titre qu'elle l'a d'abord donné à celui à qui il ne manque pas, pour montrer ce que celle à qui il manque, la mère, a à en faire, et pour bien marquer ce en quoi elle peut le désirer, précisément comme l'expérience le prouve, pour satisfaire celle à qui il manque, car si vous lisez l'article de Freud sur la sexualité féminine, vous apprendrez que ce n'est pas simplement de manquer du phallus qu'il s'agit quant à la petite fille**,** mais il s'agit bel et bien de le donner ou de donner son équivalent, tout comme si elle était un petit garçon, à sa mère.

Ceci n'est qu'une histoire introductive à ce fait, qu'il faut que vous sachiez vous représenter que rien n'est concevable dans la phénoménologie des perversions, je veux dire d'une façon directe, si vous ne partez pas de cette idée beaucoup plus simple que ce qu'on vous donne d'habitude dans cette espèce



[107] Abraham K., *Manifestations du complexe de castration chez la femme*, 1920, in Oeuvres complètes, III, p.101-127, Payot.

de ténèbre d'identification, réentification, projection, et de toutes les mailles - on se perd dans ce labyrinthe - qu'il s'agit du phallus. Il s'agit de savoir comment l'enfant plus ou moins consciemment réalise que sa mère est toute-puissante fondamentalement de quelque chose, et c'est toujours la question de savoir par quelle voie il va lui donner cet objet dont elle manque, et dont il manque lui-même toujours, car ne l'oublions pas, après tout le phallus du petit garçon n'est pas beaucoup plus vaillant que celui de la petite fille, et ceci naturellement a été vu par de bons auteurs, et Mr Jones s'est tout de même aperçu que Mme Karen Horney était plutôt pour celui avec qui il était en conflit, avec Freud en l'occasion. Et ce caractère fondamentalement déficient du phallus du petit garçon, voire de la honte qu'il peut en éprouver dans cette occasion, de l'insuffisance profonde où il peut se sentir, est une chose qu'elle a fort bien su mettre en valeur, non pour tâcher de combler ce pont qu'il y a dans la différence entre petit garçon et petite fille, mais pour éclairer l'un par l'autre.

N'oublions pas à cette lumière, la valeur de la découverte du petit garçon sur lui-même, pour comprendre la valeur exacte qu'ont les tentatives de séduction vis-à-vis de la mère dont on parle toujours. Ces tentatives de séductions sont profondément marquées du conflit narcissique, c'est toujours l'occasion des premières lésions narcissiques qui ne sont là que les préludes, et voire même les présupposés, de certains effets ultérieurs de la castration, mais auxquelles il convient de s'arrêter.

En fin de compte, il s'agit bien, plutôt que de la simple pulsion ou agression sexuelle, du fait que le garçon veut se faire croire un mâle ou un porteur de phallus, alors qu'il ne l'est qu'à moitié. En d'autres termes, ce dont il s'agit dans toute la période préœdipienne où les perversions prennent origine, c'est d'un jeu qui se poursuit, un jeu de furet, ou encore de bonneteau voire notre jeu de pair et d'impair.

Ce phallus, qui est fondamental en tant que signifiant dans cet imaginaire de la mère qu'il s'agit de rejoindre pour des raisons absolument fondamentales, puisque c'est sur cette toute-puissance de la mère que le moi de l'enfant repose, il s'agit de voir où il est et où il n'est pas. Il n'est jamais vraiment là où il est, il n'est jamais tout à fait absent là où il n'est pas, et toute la classification des perversions doit se comprendre en ceci, c'est que quelle que soit la valeur de ce qu'on a pu apporter comme identification à la mère, identification à l'objet, etc..... ce qui est essentiel c'est que, prenons par exemple le transvestisme - l'article d'Otto Fenichel de l'introduction de l'*International journal*[108] - le sujet met en cause son phallus dans le transvestisme. On oublie que le transvestisme n'est pas simplement une affaire d'homosexualité plus ou moins transposée, que ce n'est pas simplement une affaire de fétichisme particularisée au fait qu'il faut que le fétiche soit porté par le sujet, montre Fénichel qui met très bien l'accent sur le fait que ce qui est sous les habits féminins, c'est une femme. Le sujet s'identifie à une femme qui a un phallus, seulement elle en a un en tant que caché.



[108] Fénichel 0.,The psychology of transvestism, IJ.P, 11, p.211-227.

Nous voyons par ce fait que le phallus doit toujours participer de ce quelque chose qui le voile, et nous voyons là l'importance essentielle de ce que j'ai appelé le voile, l'existence des habits qui fait que c'est par eux que se matérialise l'objet. Même quand l'objet réel est là, il faut que l'on puisse penser qu'il peut n'y pas être, et qu'il soit toujours possible qu'on pense qu'il est là précisément où il n'est pas.

De même dans l'homosexualité masculine, pour nous limiter à elle aujourd'hui, c'est encore de son phallus qu'il s'agit chez le sujet, mais chose curieuse, c'est encore du sien en tant qu'il va le chercher chez un autre. Pour tout dire, toutes les perversions peuvent se placer dans cette mesure où toujours par quelque côté, elles jouent avec cet objet signifiant en tant qu'il est de sa nature et par lui-même un vrai signifiant, c'est-à-dire quelque chose qui en aucun cas ne peut être pris à sa valeur spatiale. Et quand même on met la main dessus, quand on le trouve pour s'y fixer définitivement dans la perversion des perversions, celle qui s'appelle le fétichisme - car c'est celle vraiment qui montre, non seulement où il est vraiment, mais ce qu'il est - quand on le trouve, il est exactement rien, ce sont de vieux habits usés, une défroque, une partie du fétichisme c'est ce qu'on voit dans le transvestisme, et en fin de compte c'est un petit soulier usé. Quand il apparaît, quand il se dévoile réellement, c'est le fétiche. Qu'est-ce à dire ? C'est qu'à cette étape et juste avant l'œdipe, entre cette relation première que je vous ai fondée aujourd'hui, et d'où je suis parti, de la frustration primitive et de l'œdipe, nous avons comme constituant de la dialectique intersubjective l'étape où l'enfant s'engage dans la dialectique du leurre, où très essentiellement pour satisfaire ce qui ne peut pas être satisfait, à savoir un désir de la mère qui dans son fondement, est inassouvissable, l'enfant par quelque voie qu'il le fasse, s'engage dans cette voie de se faire lui-même objet trompeur.

je veux dire que ce désir qui ne peut pas être assouvi, il s'agit de le tromper, et c'est très précisément en tant qu'il montre qu'il n'est pas à sa mère que se construit tout ce cheminement autour duquel le moi prend sa stabilité. Ces étapes les plus caractéristiques sont d'ores et déjà marquées comme Freud l'a montré dans son dernier article sur le **Splitting**[109], de la foncière ambiguïté du sujet et de l'objet. A savoir que c'est en tant que l'enfant se fait objet pour tromper qu'il se trouve engagé vis-à-vis de l'autre dans cette position où la relation intersubjective est toute entière constituée, c'est en tant non pas simplement qu'une sorte de leurre immédiat - comme il se produit dans le règne animal où il s'agit en somme pour celui qui est paré des couleurs de la parade, d'ériger toute la situation en se produisant - mais au contraire en tant que le sujet suppose dans l'autre le désir, qu'il s'agit d'un désir au second degré qu'il faut satisfaire, et comme c'est un désir qui ne peut être satisfait, on ne peut que le tromper.



[109] *Le clivage du moi dans les processus de défense*, 1938, in Résultats, Idées, Problèmes, 11, p.283-287, PUF.

C'est dans cette relation que s'institue ce qui est si caractéristique et qu'on oublie toujours : l'exhibitionnisme humain n'est pas exhibitionnisme des autres comme celui du rouge-gorge, c'est quelque chose qui ouvre à un moment donné un pantalon, et qui le referme, et s'il n'y a pas de pantalon il manque une dimension de l'exhibitionnisme.

Alors que se passe-t-il ? Nous retrouvons aussi possiblement la régression, car en fin de compte cette mère inassouvie, insatisfaite, autour de laquelle se construit toute la montée de l'enfant dans le chemin du narcissisme, c'est quelqu'un de réel, elle est là et comme tous les êtres inassouvis, elle est là cherchant ce qu'elle va dévorer. Ce que l'enfant a trouvé lui-même autrefois pour écraser son assouvissement symbolique, il le retrouve devant lui possiblement comme la gueule ouverte. L'image projetée de la situation orale, nous la retrouvons aussi au niveau de la satisfaction sexuelle imaginaire. Le trou béant de la tête de Méduse est une figure dévorante que l'enfant rencontre comme issue possible dans cette recherche de la satisfaction de la mère.

C'est un grand danger qui est précisément celui que nous révèlent nos fantasmes. Dans le fantasme dévorer nous le trouvons à l'origine, et nous le retrouvons à ce détour où il nous donne la forme essentielle sous laquelle se présente la phobie.

Nous pouvons retrouver ceci à regarder les craintes propres du petit Hans. Le petit Hans se présente maintenant peut-être dans des conditions un petit peu plus clarifiées. A ce détour, si vous avez le support de ce que je viens de vous apporter aujourd'hui, vous verrez mieux les réalisations de la phobie et de la perversion, vous verrez mieux aussi ce que je vous ai indiqué la dernière fois, comment va se profiler la fonction de l'idéal du moi, vous interpréterez mieux, je crois, que Freud n'a pu le faire - car il y a un flottement à ce sujet dans son observation - sur la façon dont il faut identifier ce que le petit Hans appelle la grande girafe et la petite girafe.

Comme Monsieur Prévert l'a dit, les grandes girafes sont muettes, les petites girafes sont rares. Dans le petit Hans c'est fort mal interprété, on approche tout de même de ce dont il s'agit, et ceci est assez clair, du seul fait que le petit Hans s'assoit dessus, malgré les cris de la grande girafe qui est incontestablement sa mère.

12 - LEÇON DU 6 MARS 1957

Nous allons aujourd'hui essayer de parler de la castration dont vous pouvez constater dans l'œuvre de Freud que, à la façon du complexe d'œdipe, si elle est partout là, ce n'est que pratiquement pour le complexe d'œdipe que Freud essaye d'en articuler pleinement la formule dans un article de 1931[110] consacré à quelque chose d'entièrement neuf.

Et pourtant le complexe d'œdipe est là depuis le début dans la pensée de Freud puisqu'on peut penser que c'est là le grand problème personnel d'où il est parti : qu'est-ce qu'un père ? Il n'y a là-dessus aucun doute puisque nous savons que sa biographie, les lettres à Fliess sont confirmatives de ces préoccupations et de cette présence dès l'origine du complexe d'œdipe. Et ce n'est que très tard que Freud s'en est expliqué.

Pour la castration, il n'y a nulle part ni rien de pareil. Jamais Freud n'a pleinement articulé le sens précis, l'incidence psychique précise de cette crainte ou de cette menace, de cette instance, de ce moment dramatique où ces mots peuvent être également posés avec un point d'interrogation à propos de la castration. Et en fin de compte, quand la dernière fois j'ai commencé d'aborder le problème par la venue par en dessous de la frustration, du jeu phallique imaginaire avec la mère, beaucoup d'entre vous, s'ils ont saisi le dessin que je faisais de l'intervention du père, son personnage symbolique étant purement le personnage symbolique des rêves, sont restés dans l'interrogation sur le sujet de : Qu'est-ce que cette castration ? Qu'est-ce à dire que pour que le sujet parvienne à la maturité génitale, il faut en somme qu'il ait été castré ?

Si vous prenez les choses au niveau simple de la lecture, encore que ce ne soit articulé comme cela nulle part, c'est littéralement dans l'œuvre de Freud, impliqué partout. La castration si vous voulez, est le signe du drame de l'œdipe, comme il en est le pivot implicite. Ceci peut être éludé, peut être pris dans une sorte de comme si, qui revient à entendre le courant du discours analytique qui semble vraiment interrogé sur sa .... Mais à partir du moment où il suffit que le texte, comme je le fais pour le moment, vous y fasse arrêter un peu pour qu'en effet le côté abrupt de cette affirmation vous paraisse problématique - et en effet ça l'est - et d'autre part que la formule si paradoxale qu'elle soit, à laquelle je faisais un instant allusion, vous pouvez la prendre comme point de départ. Qu'est-ce que veut dire donc une pareille formulation ? Qu'implique-t-elle ? Que suppose-t-elle ?

C'est bien à cela d'ailleurs que les auteurs se sont attachés car tout de même, il y en a certains que la singularité d'une telle conséquence n'a pas manqué d'arrêter et au premier rang d'entre eux par exemple, quelqu'un comme Ernest Jones qui - et vous vous en rendrez compte si vous lisez son oeuvre - n'a jamais pu arriver à surmonter les difficultés du maniement du complexe de castration comme tel, et qui a essayé de formuler un terme qui lui est particulier, mais qui bien entendu, comme tout ce qui est introduit dans la



[110] *Sur la sexualité féminine*, in La Vie Sexuelle, p. 139-155, PUF.

communauté analytique, qui a fait son chemin et a porté des échos, c'est la notion qui lui est propre et qui est citée par les auteurs principalement anglais, de **l'aphanisis** (en grec : disparaître). La solution qu'a tenté de donner Jones au mode d'incidence dans l'histoire du drame psychique de la castration, est celle-ci.

La crainte de la castration que nous ne pouvons pas, au moins dans sa perspective, suspendre à l'accident, à la contingence des menaces pourtant si singulièrement toujours reproduites dans les histoires et dans le fait qui s'exprime par la menace parentale bien connue : « *On fera venir quelqu'un qui coupera ça* », le côté paradoxalement motivé, non enraciné dans une sorte de constante nécessaire de la relation inter-individuelle, n'est pas le seul côté qui ait arrêté les auteurs. Le maniement même de la castration que Freud pourtant articule bien comme quelque chose qui précisément menace le pénis, le phallus - la question justement est là - cette difficulté qu'il y a à intégrer quelque chose de si singulier dans sa forme positive, a poussé Jones à essayer d'asseoir le mécanisme du développement autour duquel elle se constitue principalement.

C'est là son objet au moment où il commence vraiment d'aborder le problème autour duquel doit se constituer le super ego, et qui l'a poussé à mettre au premier plan la notion de **l'aphanisis,** dont je pense qu'il suffira que je vous l'articule moi-même pour que vous voyez à quel point elle-même n'est pas non plus sans présenter de grandes difficultés.

En effet **l'aphanisis,** c'est la disparition, mais disparition de quoi ? Dans Jones, disparition du désir. Le complexe de castration en tant que aphanisis, est substitué à la castration, c'est la crainte pour le sujet de voir s'éteindre en lui le désir.

Vous ne pouvez pas ne pas voir, je pense, ce qu'une pareille notion représente en elle-même d'une relation hautement subjectivée. C'est peut-être en effet quelque chose de concevable en tant que source d'une angoisse primordiale, mais assurément c'est une angoisse singulièrement réfléchie. Il semble qu'il faille véritablement faire une espèce de saut dans une compréhension qui laisse ouvert, qui suppose franchi du même coup un immense…… pour à partir de données qui seraient celles d'un sujet pris à partir même de ses premiers mouvements de relation à l'endroit de ces objets, supposé déjà être en position de prendre ce recul qui lui fait non seulement articuler une frustration comme telle, mais à cette frustration suspendre l'appréhension d'un tarissement du désir.

En fait, c'est bien autour de la notion de privation, pour autant qu'elle fait surgir la crainte de **l'aphanisis,** que Jones a tenté d'articuler toute sa genèse du super ego comme l'aboutissement normal, la formation à laquelle aboutit normalement le complexe d'œdipe, et bien entendu il s'est rencontré tout de suite avec les distinctions qui sont celles auxquelles je crois que nous arrivons à donner une forme un peu plus maniable, à savoir que quand il parle du terme de privation, il ne peut pas, même un seul instant, ne pas distinguer la privation en tant que pure privation - qui fait que le sujet n'est pas satisfait dans l'un quelconque de ces besoins - et la privation qu'il appelle délibérée, celle qui

suppose en face du sujet un autre sujet qui lui refuse cette satisfaction qu'il recherche.

D'ailleurs comme il n'est pas facile à partir de données aussi peu tranchées, d'allier le passage de l'une à l'autre, surtout quand on les conserve à l'état de synonymes, il en vient naturellement à indiquer que le plus fréquemment la privation est prise comme une frustration, et est équivalente à la frustration pour le sujet. A partir de là, bien entendu, beaucoup de choses sont facilitées dans l'articulation d'un procès, mais si elles sont facilitées pour l'élocuteur, ça n'est pas dire qu'elles le soient autant pour l'auditeur un peu exigeant.

En fait, je ne donne pas du tout dans ce tableau le même sens que Jones au terme de privation. La privation dont il s'agit dans ce tableau, pour autant qu'elle intervient comme un des termes, est ce quelque chose par rapport à quoi doit se repérer la notion de castration. Si comme vous l'avez vu, j'essaye de redonner au terme de frustration sa complexité de rapport véritable, et ceci, dans la séance avant l'interruption je l'ai fait d'une façon très articulée, et il vous en reste assez pour voir que je n'emploie pas le terme de frustration dans la forme sommaire où il est employé habituellement, la privation et la castration n'interviennent ici distinguées, que parce qu'il n'est en effet pas possible d'articuler sur l'incidence de la castration quelque chose sans isoler la notion de privation en tant qu'elle est ce que j'ai appelé un trou réel.

Autrement dit, la privation dont il s'agit, pour restituer les choses, et au lieu de noyer le poisson, essayons au contraire de bien l'isoler, la privation c'est la privation du poisson, c'est le fait que la femme spécialement n'a pas le pénis. Je veux dire que ce fait, fait intervenir constamment son incidence dans l'évolution de presque tous les cas qu'il nous expose, le fait que la femme n'a pas de pénis, que l'assomption du fait que la femme en est privée, qu'elle donne au garçon l'exemple le plus saillant que nous pouvons rencontrer à tout instant dans les histoires des cas de Freud, que donc la castration si elle est ce quelque chose que nous cherchons prend comme base cette appréhension dans le réel de l'absence de pénis chez la femme, que c'est là le point crucial dans la majeure partie des cas autour duquel tourne, dans l'expérience du sujet mâle le fondement sur lequel s'appuie d'une façon tout à fait spécialement angoissante, efficace, la notion de la privation.

C'est qu'effectivement il y a une partie des êtres dans l'humanité, qui sont dit-on dans les textes, châtrés. Bien entendu, ce terme est tout à fait ambigu, ils sont châtrés dans la subjectivité du sujet. Ce qu'ils sont dans le réel et ce qui est invoqué comme expérience réelle, c'est qu'ils sont dans la réalité privés. Celle donc à laquelle je fais allusion, c'est cette référence au réel autour de quoi l'expérience de la castration tourne dans l'enseignement des textes de Freud. Je vous ai fait remarquer à ce propos que nous devons, pour articuler correctement les pensées, mettre en corrélation avec cette privation dans le réel, le fait qu'il s'agit obligatoirement, du seul fait que nous posons les choses ainsi dans une référence, non pas de l'expérience du malade, ce sont les expériences de notre pensée, de la façon d'appréhender nous-même ce dont il s'agit.

La notion même de privation est laissée particulièrement sensible et visible dans une expérience comme celle-là, qui implique la symbolisation de l'objet dans le réel. Rien n'est privé de rien, tout ce qui est réel se suffit à lui-même, parce que le réel par définition est plein. Si nous introduisons dans le réel la notion de privation, c'est pour autant que nous symbolisons déjà assez le réel, et même que nous symbolisons tout à fait pleinement, pour indiquer que si quelque chose n'est pas là, c'est parce que justement nous supposons sa présence possible, c'est-à-dire que nous introduisons dans le réel pour en quelque sorte le recouvrir, le creuser, le……, le simple ordre du symbolique.

C'est pour cela que je dis qu'au niveau de cette marche l'objet dont il s'agit dans l'occasion est le pénis, c'est un objet qui nous est donné à l'état symbolique au moment et au niveau où nous parlons de privation. D'autre part, je vous rappelle la nécessité de ce tableau. Il est tout à fait clair que la castration, pour autant qu'elle est efficace, qu'elle est éprouvée, qu'elle est présente dans la genèse d'une névrose, c'est la castration d'un objet imaginaire. Jamais aucune castration dont il s'agit dans l'incidence d'une névrose n'est une castration réelle, c'est pour autant qu'elle joue dans le sujet sous la forme d'une action portant sur un objet imaginaire, que la castration entre en jeu.

Le problème pour nous est justement de concevoir pourquoi, par quelle nécessité cette castration s'introduit dans un développement qui est le développement typique du sujet. Il s'agit qu'il rejoigne cet ordre complexe qui constitue la relation de l'homme à la femme, qui fait que la réalisation génitale est soumise dans l'espèce humaine à un certain nombre de conditions. Nous repartons comme la dernière fois du sujet dans son rapport originaire avec la mère, dans l'étape que l'on qualifie de préœdipienne, et sur laquelle nous avons vu que l'on peut articuler beaucoup de choses. Nous espérons avoir mieux articulé qu'on ne le fait habituellement quand on parle de cette étape préœdipienne, je veux dire en tenant compte d'une façon plus différenciée de ce qui, d'ailleurs, est toujours retrouvé dans le discours de tous les auteurs. Même démontrés, nous croyons qu'ils sont moins bien maniés, moins bien raisonnés.

Nous allons repartir de là pour en quelque sorte essayer de saisir à sa naissance la nécessité de ce phénomène de la castration, en tant que symbolisant une dette symbolique, une punition symbolique, quelque chose qui s'inscrit dans la scène symbolique en tant qu'il s'empare comme de son instrument de cet objet imaginaire.

Déjà, pour nous servir de guide, pour que nous puissions nous référer à des termes que je pose d'abord, et que je vous demande d'accepter un instant comme acquis, l'hypothèse, la supposition sur laquelle va pouvoir s'appuyer notre articulation - nous l'avons vu la dernière fois - derrière cette mère symbolique nous disons qu'il y a ce père symbolique qui lui, est en quelque sorte une nécessité de la construction symbolique, mais qu'aussi nous ne pouvons situer que dans un au-delà, je dirais presque dans une transcendance, en tout cas dans quelque chose qui, je vous l'ai indiqué au passage, n'est rejoint que par une construction mythique.

J'ai souvent insisté sur le fait que ce père symbolique en fin de compte n'est nulle part représenté et c'est la suite qui vous confirmera si la chose est valable, si elle est effectivement utile à nous faire retrouver dans la réalité complexe cet élément du drame de la castration. Ici nous trouvons le père réel sous-jacent, et ici le père imaginaire

| | | | |
|---|---|---|---|
| Père symbolique | Père réel | Castration dette symbolique | Phallus |
| | Mère symbolique | Frustration dam imaginaire | Sein réel |
| | Père imaginaire | Privation | Objet symbolique Phallus |

Si le père symbolique est le signifiant qu'on ne peut jamais parler qu'en retrouvant à la fois sa nécessité et son caractère, qu'il nous faut accepter comme une sorte de donnée irréductible du monde du signifiant, si donc il en est ainsi pour le père symbolique, le père imaginaire et le père réel sont deux termes à propos desquels nous avons beaucoup moins de difficultés.

Le père imaginaire, nous avons tout le temps affaire à lui, c'était lui auquel se référait le plus communément tout ce qui était de la dialectique permise, toute la dialectique de l'agressivité, toute la dialectique de l'identification, toute la dialectique de l'idéalisation par où le sujet accède à quelque chose qui s'appelle l'identification au père. Tout cela se passe au niveau du père imaginaire. Si nous l'appelons imaginaire, c'est aussi bien parce qu'il est intégré à cette relation de l'imaginaire qui forme le support psychologique de relations qui sont à proprement parler des relations d'espèce, des relations au semblable, les mêmes qui sont au fond de toute capture libidinale, comme aussi de toute réaction agressive. Ce père imaginaire aussi bien participe de ce fait, a des caractères typiques. Ce père imaginaire c'est à la fois le père effrayant que nous connaissons au fond de tellement d'expériences névrotiques, c'est un père qui n'a aucunement d'une façon obligée, de relation avec le père réel qu'a l'enfant. C'est ce par quoi nous est expliqué, combien fréquemment nous voyons dans les fantasmes de l'enfant intervenir une figure du père, spécialement de la mère aussi, cette figure à l'occasion tout à fait grimaçante, qui n'a vraiment qu'un rapport extrêmement lointain avec ce qui a été là présent du père réel de l'enfant, et ceci est uniquement lié à la période, et aussi à la fonction que va jouer ce père imaginaire à tel moment du développement.

Le père réel, c'est tout à fait autre chose, c'est quelque chose dont l'enfant, en raison de cette interposition des fantasmes, de la nécessité aussi de la relation

symbolique, n'a jamais eu comme pour tout être humain qu'une appréhension, en fin de compte très difficile.

S'il y a quelque chose qui est à la base et au fondement de toute l'expérience analytique, c'est pourquoi nous avons tellement de peine à appréhender ce qu'il y a de plus réel autour de nous, c'est-à-dire les êtres humains tels qu'ils sont. C'est toute la difficulté, aussi bien du développement psychique que simplement de la vie quotidienne, de savoir à qui nous avons réellement affaire, au moins à un personnage qui est dans les conditions ordinaires aussi lié par sa présence au développement d'un enfant, qui est un père, qui peut à juste titre être considéré comme un élément constant de ce qu'on appelle de nos jours, l'entourage de l'enfant. Et assurément, je vous prie donc de prendre ce qui par certains côtés, peut être au premier abord peut vous présenter dans ses caractères avoir été la question qui au premier abord, peut vous paraître paradoxale. Effectivement, et contrairement à une sorte de notion normative ou typique qu'on voudrait lui donner dans l'insistance du complexe de castration dans le drame de l'œdipe, c'est au père réel qu'est déférée effectivement la fonction saillante dans ce qui se passe autour du complexe de castration.

Donc vous voyez que dans la façon dont je vous le formule, ce qui peut apparaître déjà comme contingence, comme peu explicable : pourquoi cette castration, pourquoi cette forme bizarre d'intervention dans l'économie du sujet qui s'appelle castration, ça a quelque chose de choquant en soi. J'en redouble la contingence en vous disant que ça n'est pas par hasard, que ça n'est pas une espèce de bizarrerie des premiers abords de ce sujet qui ferait que d'abord le médecin s'est arrêté à ces choses que l'on a reconnu être plus fantasmatiques que l'on croyait, à savoir les scènes de la séduction primitive.

Vous savez que c'est une étape de la pensée de Freud, avant même qu'il analyse, avant d'être doctriné sur ce sujet. Mais pour la castration, il ne s'agit point de fantasmatiser toute l'affaire de la castration comme on l'a fait des scènes de séduction primitive. Si effectivement la castration est quelque chose qui mérite d'être isolé, qui a un nom dans l'histoire du sujet, ceci est toujours liée à l'in-cidence, à l'intervention du père réel, ou si vous voulez également marqué d'une façon profonde, et profondément déséquilibré par l'absence du père réel, et c'est uniquement par rapport à cette nécessité qui introduit comme une profonde atypie, et demande alors la substitution au père réel de quelque chose d'autre qui est profondément névrosant.

C'est donc sur la supposition du caractère fondamental du lien qu'il y a entre le père réel et la castration que nous allons partir pour tâcher de nous retrouver dans ces drames complexes que Freud élabore pour nous, et où bien souvent nous avons le sentiment qu'il se laisse à l'avance guider par une sorte de droit fil tellement sûr de temps en temps, comme dans le cas du petit Hans, que je vous ai souligné que nous avions nous-mêmes l'impression de nous trouver à chaque instant guidés, mais sans rien saisir, ni les motifs qui nous font choisir à chaque carrefour.

Je vous prie donc pour un instant, à titre provisoire, d'admettre que c'est autour d'une telle position que nous allons commencer d'essayer de comprendre cette nécessité de la signification du complexe de castration.

Prenons le cas du petit Hans. Le petit Hans, à partir de quatre ans et demi, fait ce qu'on appelle une phobie, c'est-à-dire une névrose. Cette phobie est prise en mains ensuite par quelqu'un qui se trouve être un des disciples de Freud, et qui est un très brave homme, à savoir ce qu'on peut faire de mieux comme père réel, et aussi bien il nous est dit que le petit Hans a vraiment pour lui tous les bons sentiments, il est clair qu'il aime beaucoup son père, et en somme il est loin de redouter de lui des traitements aussi abusifs que celui de la castration.

D'autre part, on ne peut pas dire que le petit Hans soit vraiment frustré de quelque chose. Tel que nous le voyons au début de l'observation, le petit Hans, enfant unique, baigne dans le bonheur. Il est l'objet d'une attention que certainement le père n'a pas attendu l'apparition de la phobie pour manifester, et il est aussi l'objet des soins les plus tendres de la mère, et même si tendres qu'on lui passe tout. A la vérité, il faut la sublime sérénité de Freud pour entériner l'action de la mère, il est tout à fait clair que de nos jours tous les anathèmes seraient déversés sur cette mère qui admet tous les matins le petit Hans en tiers dans le lit conjugal, ceci contre les réserves expresses que fait le père et époux.

Il se montre à l'occasion, non seulement d'une tolérance bien particulière, mais que nous pouvons juger comme tout à fait hors du coup dans la situation, car quoiqu'il dise, les choses n'en continuent pas moins de la façon la plus décidée, nous ne voyons pas un seul instant que la mère en question tienne à une seule minute le moindre compte de l'observation qui lui est respectueusement suggérée par le personnage du père.

Il n'est frustré de rien ce petit Hans, il n'est vraiment privé en rien. Au début de l'observation, quand même, la mère a été jusqu'à lui interdire la masturbation, non seulement ça n'est pas rien, mais elle a même été jusqu'à prononcer les paroles fatales : « *Si tu te masturbes, on fera venir le docteur A... qui te la coupera* ». Ceci nous est rapporté au début de l'observation, et nous n'avons pas l'impression que ce soit là quelque chose de décisif. L'enfant continue. Bien entendu c'est une chose qui n'est pas un élément d'appréciation, mais assurément cette intervention doit être notée à raison du scrupule avec lequel il a relevé l'observation du fait que les parents se sont suffisamment informés, ce qui d'ailleurs ne les empêche pas de se conduire exactement comme s'ils ne savaient rien.

Néanmoins, ce n'est certainement pas à ce moment que même un seul instant, Freud lui-même songe à rapporter quoi que ce soit de décisif quant à l'apparition de la phobie. L'enfant écoute cette menace, je dirais presque comme il convient. Et vous verrez qu'après coup même, ressort cette implication qu'après tout on ne peut rien dire de plus à un enfant, que c'est justement ce qui lui servira de matériaux à construire ce dont il a besoin, c'est-à-dire justement le complexe de castration. Mais la question de savoir pourquoi il en

a besoin est justement une autre question, et c'est à celle-là que nous sommes, et nous ne sommes pas près de lui donner tout de suite une réponse.

Pour l'instant il ne s'agit pas de castration, ce n'est pas là le support de ma question, il s'agit de la phobie et du fait que nous ne pouvons en aucun cas même, la relier d'une façon simple et directe à l'interdiction de la masturbation. Comme le dit très bien Freud, à ce moment là, la masturbation en elle-même est une chose qui n'entraîne aucune angoisse, l'enfant continuera sa masturbation. Bien entendu, il l'intégrera dans la suite au conflit qui va se manifester au moment de sa phobie, mais ça n'est certainement pas quoi que ce soit d'apparent, une incidence traumatisante qui survienne à ce moment qui nous permette de comprendre le surgissement de la phobie.

Les conditions autour de cet enfant sont optima, et le problème de la portée de la phobie reste un problème qu'il faut savoir introduire avec justement son caractère véritablement digne, questionnable en l'occasion, et c'est à partir de là que nous allons pouvoir trouver tel ou tel recoupements qui seront pour nous éclairants voire favorisants.

I1 y a deux choses : une considération que je vais faire devant vous, qui sera un rappel de ce que nous pouvons appeler la situation fondamentale quant au phallus de l'enfant par rapport à la mère. Nous l'avons dit, dans la relation préœdipienne, dans la relation de l'enfant à la mère qu'avons-nous ? La relation de l'enfant à la mère en tant qu'elle est objet d'amour, objet désiré pour sa présence, objet qui suppose une relation aussi simple que vous pouvez la supposer, mais qui est très précocement manifestable dans l'expérience, dans le comportement de l'enfant, la sensibilité, la réaction à la présence de la mère, et très vite son articulation en un couple présence/absence. C'est vous le savez, ce sur quoi nous partons, et si les difficultés ont été élevées à propos de ce qu'on peut appeler le monde objectal premier de l'enfant, c'est en raison d'une insuffisante distinction du terme même d'objet.

Qu'il y ait un objet primordial, que nous ne puissions pas, en aucun cas constituer idéalement - c'est-à-dire dans notre idée - ce monde de l'enfant comme étant un pur état de suspension aux limites indéterminées à l'organe qui le satisfait, c'est-à-dire à l'organe du nourrissage, c'est une chose que je ne suis pas le premier à contredire - toute l'œuvre et l'articulation d'Alice Balint entre autres, par exemple, est là pour articuler d'une façon différente, moins soutenable je crois, mais pour articuler ce que je suis en train de vous dire, à savoir que la mère existe - mais ça ne suppose pas pour autant qu'il y ait déjà ce quelque chose qui s'appelle moi et non-moi, et que la mère existe - comme objet symbolique et comme objet d'amour.

C'est ce que confirmera, à la fois l'expérience, et ce que je suis en train de formuler dans la position que je donne ici à la mère sur ce tableau, en tant qu'elle est d'abord, nous dit-on, mère symbolique, et que ça n'est que dans la crise de la frustration qu'elle commence à se réaliser par un certain nombre de chocs et particularités qui sont ce qui arrive dans les relations entre la mère et l'enfant, cette mère objet d'amour qui peut être à chaque instant la mère réelle justement pour autant qu'elle frustre cet amour.

La relation de l'enfant avec elle est une relation d'amour, elle a en effet ce quelque chose qui peut ouvrir la porte à ce qu'on appelle d'habitude la relation indifférenciée première, mais c'est faute de savoir l'articuler.

En fait ce qui se passe fondamentalement, ce qui est la première étape concrète de cette relation d'amour comme telle, à savoir ce quelque chose qui fait le fond sur lequel se passe ou ne se passe pas avec une signification, la satisfaction de l'enfant, qu'est-ce que c'est ?

C'est que l'enfant prend cette relation en s'y incluant lui-même comme l'objet de l'amour de la mère, c'est-à-dire que l'enfant apprend ceci qu'il apporte à la mère le plaisir, c'est une des expériences fondamentales de l'enfant qu'il sache que si sa présence commande si peu que ce soit celle de la présence qui lui est nécessaire, c'est en raison où lui-même il y introduit quelque chose, cet éclairement qui fait que cette présence là l'entoure comme quelque chose, à quoi lui, il apporte une satisfaction d'amour. Le « être aimé » est fondamental, c'est le fond sur lequel va s'exercer tout ce qui va se développer entre la mère et l'enfant, c'est précisément en tant que quelque chose s'articule peu à peu dans l'expérience de l'enfant qui lui indique que dans cette présence de la mère à lui-même, il n'est pas seul. C'est autour de cela que va s'articuler toute la dialectique du progrès de cette relation de la mère à l'enfant.

Je vous l'ai indiqué, la question qui est proposée par les faits est de savoir comment il appréhende ce qu'il est pour la mère, et vous le savez, nous l'avons posé comme hypothèse de base. S'il n'est pas seul et si tout tourne autour de là, ceci bien entendu ouvre à notre esprit une des expériences les plus communes : que d'abord il n'est pas seul parce qu'il y a d'autres enfants. Mais nous avons indiqué comme hypothèse de base qu'il y a un autre terme constant et radical, et indépendant des contingences et des particularités de l'histoire et de la présence ou de l'absence de l'autre enfant, par exemple c'est le fait que la mère conserve à un degré différent selon les sujets, le pénis-neid qui fait que l'enfant est quelque chose par rapport à cela. Il le comble ou il ne le comble, mais la question est posée. La découverte, et de la mère phallique pour l'enfant, et du pénis-neid pour la mère sont strictement coexistants du problème que nous essayons d'aborder pour l'instant.

Ce n'est pas au même niveau, et j'ai choisi de partir d'un certain point pour arriver à un certain point, et c'est à cette étape que nous devons tenir pour une des données fondamentales de l'expérience analytique ce **pénis-neid** comme un terme de référence constante de la relation de la mère à l'enfant, qui fait ce que l'expérience prouve - parce qu'il n'y a pas moyen d'articuler autrement les perversions, en tant qu'elles ne sont pas intégralement explicables contrairement à ce qu'on dit, par l'étape préœdipienne - où l'on voit que c'est dans la relation à la mère que l'enfant éprouve le phallus comme étant le centre du désir de la mère, et où il se situe lui-même en différentes positions, par où il est amené à maintenir, et très exactement à leurrer ce désir de la mère.

C'est là-dessus que portait l'articulation de la leçon à laquelle je faisais allusion tout à l'heure. De quelque façon, l'enfant se présente à la mère comme étant ce quelque chose qui lui offre le phallus en lui-même, et à des degrés et dans des positions diverses. Ici il peut s'identifier à la mère, s'identifier au phallus, s'identifier à la mère comme porteuse du phallus ou se présenter lui-même comme porteur de phallus.

Il y a là un haut degré, non pas d'abstraction, mais de généralisation de ce niveau de la relation imaginaire, de la relation que j'appelle leurrante, par où l'enfant en quelque sorte atteste à la mère qu'il peut la combler, non seulement comme enfant, mais aussi pour ce qui est le désir et ce qui manque, pour tout dire, à la mère. La situation est certainement structurante, fondamentale, puisque c'est autour de cela, et uniquement autour de cela que peut s'articuler la relation du fétichiste à son objet. Par exemple toutes les gammes intermédiaires qui le lient à une relation aussi complexe et aussi élaborée, et à laquelle seule l'analyse a pu donner son accent et son terme, le transvestisme - l'homosexualité étant ici réservée à ce dont il s'agit dans l'homosexualité, c'est-à-dire du besoin de l'objet et du pénis réel chez l'autre.

A quel moment allons-nous voir que quelque chose met un terme à la relation ainsi soutenue ? Ce qui met un terme dans le cas du petit Hans par exemple, que nous voyons au début de l'observation par une sorte d'heureuse rencontre de l'éclairage, de miracle heureux qui se produit à chaque fois que nous faisons une découverte, nous voyons l'enfant complètement engagé dans cette relation où le phallus joue le rôle le plus évident. Les notes qui sont données par le père comme étant ce qui a été relevé dans le développement de l'enfant jusqu'à l'heure H où commence la phobie, nous apprennent que l'enfant est tout le temps en train de fantasmer le phallus, d'interroger sa mère sur la présence du phallus chez la mère très précisément, puis chez le père, puis chez les animaux. On ne parle que du phallus, le phallus est vraiment l'objet pivot, l'objet central de l'organisation de son monde, du moins si nous nous en tenons aux propos qui nous sont apportés. Nous sommes devant le texte de Freud, nous essayons de lui donner son sens.

Qu'y a-t-il donc de changé, puisqu'il n'y a véritablement rien d'important, rien de critique qui survienne dans la vie du petit Hans ? Ce qu'il y a de changé, c'est que son pénis à lui commence à devenir quelque chose de tout à fait réel, il commence à remuer, il commence à se masturber, et ça n'est pas tellement que la mère intervienne à ce moment là qui est l'élément important, que déjà le pénis devienne quelque chose de réel. Ceci c'est le fait massif de l'observation, à partir de là il est tout à fait clair que nous devons nous demander s'il n'y a pas une relation entre cela et ce qui apparaît à ce moment là, c'est-à-dire l'angoisse. .

je n'ai pas encore abordé le problème de l'angoisse ici, parce qu'il faut prendre les choses par ordre. L'angoisse, vous le savez, tout au long de l'œuvre de Freud est véritablement une des questions permanentes, à savoir comment nous devons la concevoir. Je ne donne pas dans une phrase le résumé du chemin

parcouru par Freud, c'est tout de même quelque chose qui, comme mécanisme, est là toujours présent dans les étapes de son observation, la doctrine vient après. L'angoisse dont il s'agit en cette occasion, comment devons-nous la concevoir ? Aussi près que possible du phénomène.

Je vous prie un instant simplement d'essayer cette sorte de mode d'abord qui consiste à faire preuve d'un peu d'imagination, et de vous apercevoir que l'angoisse, par cette relation extraordinairement évanescente par où elle nous apparaît chaque fois que le sujet est, si insensiblement que ce soit, décollé de son existence, et où pour si peu que ce soit il s'aperçoit comme étant sur le point d'être repris dans quelque chose que vous appellerez ce que vous voudrez suivant les occasions, image de l'autre, tentation, bref ce moment où le sujet est suspendu entre un temps où il ne sait plus où il est, vers un temps où il va être quelque chose qu'il ne pourra plus jamais se retrouver, c'est cela l'angoisse.

Ne voyez-vous pas qu'au moment où apparaît chez l'enfant sous la forme d'une pulsion dans le sens le plus élémentaire du terme, quelque chose qui remue, le pénis réel, c'est à ce moment là que commence à apparaître comme un piège ce qui longtemps a été le paradis même du bonheur, à savoir ce jeu où on est ce qu'on est pas, où on est pour la mère tout ce que la mère veut, parce que bien entendu je ne peux pas parler de tout à la fois, mais tout cela dépend du fait après tout de ce que l'enfant est réellement pour la mère, et nous allons essayer d'y mettre tout à l'heure quelque différence, et nous allons tâcher d'approcher de plus près ce qu'était Hans pour sa mère.

Mais pour l'instant nous restons dans ce point crucial qui nous donne le schéma général de la chose. Jusque là l'enfant, d'une façon satisfaisante ou pas - mais après tout dont il n'y a aucune raison de ne pas voir qu'il peut mener très longtemps ce jeu d'une façon satisfaisante - l'enfant est dans ce paradis du leurre avec un peu de bonheur, et même très peu pour sanctionner cette relation si délicate qu'elle puisse être à mener. Par contre l'enfant essaie de se couler, de s'intégrer dans ce qu'il est pour l'amour de la mère.

Mais à partir du moment où intervient sa pulsion à lui, son pénis réel, il apparaît ce décollement dont je parlais tout à l'heure, à savoir qu'il est pris à son propre piège, qu'il est dupe de son propre jeu, que toutes les discordances, que toutes les béances, et la béance particulièrement immense qu'il y a entre le fait de satisfaire à une image et de, lui, avoir là justement quelque chose à lui présenter, à présenter cash si je puis dire, et ce qui ne manque pas de se produire n'est pas simplement que l'enfant, dans ses tentatives de séduction, échoue pour telle ou telle raison, ou qu'il soit refusé par la mère qui joue à ce moment là le rôle décisif. C'est que ce qu'il a en fin de compte à présenter est quelque chose qui peut lui apparaître à l'occasion, et nous en avons mille expériences dans la réalité analytique, comme quelque chose de misérable. A ce moment le fait que l'enfant soit mis devant cette ouverture, ce dilemme, ou d'être le captif la victime ou l'élément pacifié d'un jeu où il devient dès lors la proie des significations de l'autre.

C'est très précisément en ce point que s'embranche ce que je vous ai indiqué l'année dernière comme l'origine de la paranoïa, parce qu'à partir du moment où le jeu devient sérieux, et où en même temps ce n'est qu'un jeu de leurre, l'enfant est entièrement suspendu à la façon dont le partenaire indique par toutes ses manifestations, pour lui toutes les manifestations du partenaire deviennent sanction de sa oui ou non suffisance. C'est ce qui se passe très précisément dans la mesure où cette situation est poursuivie, c'est-à-dire où ne vient pas intervenir la ***Verwerfung*** laissant dehors ce terme du père symbolique, dont nous allons voir dans le concret justement combien il est nécessaire.

Laissons le donc de côté pour l'autre enfant, pour celui qui n'est pas dans cette situation très particulière de voir et d'être livré entièrement à partir de ce moment, à l'œil et au regard de l'autre, c'est-à-dire au paranoïaque futur. Pour l'autre la situation est littéralement sans issue par elle-même. Bien entendu elle est avec l'issue puisque si je suis là, c'est pour vous montrer en quoi le complexe de castration en est l'issue.

Le complexe de castration reprend sur le plan purement imaginaire tout ce qui est en jeu avec le phallus, et c'est pour cela précisément qu'il convient que le pénis réel soit en quelque sorte mis hors du coup. C'est par l'intervention de l'ordre qu'introduit le père avec ses défenses, avec le fait qu'il introduit le règne de la loi, à savoir le quelque chose qui fait que l'affaire à la fois sort des mains de l'enfant, mais qu'elle est quand même réglée ailleurs, qu'il est celui avec lequel il n'y a plus de chance de gagner qu'en acceptant la répartition des enjeux telle quelle. Cela fait que l'ordre symbolique intervient, et sur le plan imaginaire précisément. Ce n'est pas pour rien que la castration c'est le phallus imaginaire, mais c'est en quelque sorte hors du couple réel que l'ordre peut être rétabli où l'enfant retrouve quelque chose à l'intérieur de quoi il pourra attendre l'évolution des évènements.

Ceci peut vous paraître simple pour l'instant comme solution du problème. C'est une indication, ce n'est pas une solution, c'est rapide, c'est un pont jeté. Si c'était facile, s'il n'y avait qu'un pont à jeter, il n'y aurait pas besoin de le jeter, c'est le point où nous en sommes qui est intéressant. Le point où nous en sommes c'est précisément celui où en est arrivé le petit Hans au moment où il ne se produit justement pour lui rien de pareil, où il est confronté, où il est mis à ce point de rencontre de la pulsion réelle et de ce jeu du leurre imaginaire phallique, et ceci par rapport à sa mère. Que se produit-il à ce moment là, puisqu'il y a une névrose ? Vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'il se produit une régression. Je préférerais quand même que vous en soyez étonnés, parce que le terme de régression, je l'articule ni plus ni moins qu'à la stricte portée que je lui ai donnée dans la dernière séance avant l'interruption, quand nous avons parlé de la frustration. De même qu'en présence du défaut de la mère, je vous ai dit que l'enfant s'écrase dans la satisfaction du nourrissage, de même à ce moment où c'est lui qui est le centre qui ne suffit plus à donner ce qu'il y a à donner, il se trouve dans ce désarroi de ne plus suffire. A ce moment-là la régression se produit, qui fait feindre ce même court-circuit qui

est celui avec lequel se satisfait la frustration primitive, de même que lui s'emparait du sein pour clore tous les problèmes.

La seule chose qui s'ouvre devant lui comme une béance, c'est exactement ce qui est en train de se passer d'ailleurs, c'est la crainte d'être dévoré par la mère, et c'est le premier habillement que prend la phobie. C'est très exactement ce qui apparaît dans le cas de notre petit bonhomme, car tout cheval que soit l'objet de la phobie, c'est quand même d'un cheval qui mord dont il s'agit, et le thème de la dévoration est toujours par quelque côté, trouvable dans la structure de la phobie.

Est-ce là tout ? Bien entendu non. Ce n'est pas n'importe quoi qui mord, ni qui dévore. Nous nous trouvons confrontés avec le problème de la phobie chaque fois qu'il se produit avec un objet un certain nombre de relations fondamentales, dont il faut bien laisser certaines de côté pour pouvoir articuler quelque chose de clair. Ce qui est certain, c'est que les objets de la phobie qui sont en particulier des animaux, se marquent d'emblée à l'œil de l'observateur le plus superficiel, par ce quelque chose qui en fait par essence un objet de l'ordre symbolique. Si l'objet de la phobie est un lion, que l'enfant habite ou non, et surtout quand il n'habite pas des contrées où cet animal ait le moindre caractère, non seulement de danger, mais simplement, simplement de présence, c'est à savoir que le lion, le loup, et voire la girafe, sont justement ces objets étranges parmi lesquels……le cheval montre justement une sorte de limite extrêmement précise, qui montre bien à quel point il s'agit là d'objets, si on peut dire, qui sont empruntés à une sorte de liste ou de catégorie de signifiants qui sont de la même nature homogène : ce qu'on trouve dans les armoiries.

Ces objets qui ont mené Freud et rendu également nécessaire pour Freud dans la construction de *Totem et tabou* l'analogie entre le père et le totem, ont une fonction bien spéciale, et sont là pour autant justement que par quelque côté ils ont à suppléer à ce signifiant du père symbolique, signifiant dont nous ne voyons pas quel est le dernier terme, et dont c'est justement la question de savoir pourquoi il se revêt de telle ou telle forme, de tel ou tel habillement. Il faut bien qu'il y ait quelque chose qui soit de l'ordre du fait ou de l'expérience et du positif et de l'irréductible dans ce que nous rencontrons. Ceci n'est pas une déduction, mais est quelque chose qui est un appareil nécessité par le soutien de ce que nous trouvons dans l'expérience. Aussi bien nous ne sommes pas là pour résoudre pourquoi la phobie prend la forme de tel ou tel animal ce n'est pas là la question.

Ce sur quoi je veux vous laisser, c'est de vous demander d'ici la prochaine fois, de prendre le texte du petit Hans et de vous apercevoir que c'est une phobie sans aucun doute, mais si je puis dire c'est une phobie en marche. Dès qu'elle est apparue, tout de suite les parents ont pris le fil, et jusqu'au point où elle se termine le père ne le quitte pas. Je voudrais que vous lisiez ce texte, vous en aurez toutes les impressions papillonnantes qu'on peut en avoir, vous aurez même le sentiment à bien des occasions, d'être tout à fait perdus.

Néanmoins je voudrais que ceux d'entre vous qui auront bien voulu se soumettre à cette épreuve, me disent la prochaine fois si quelque chose dans ce qu'ils auront lu ne les frappe pas, qui fait le contraste entre l'étape de départ où nous voyons le petit Hans développer à plein tuyau toutes sortes d'imaginations extraordinairement romancées concernant ses relations avec tout ce qu'il adopte comme ses enfants. C'est un thème de l'imaginaire où il se démontre avec une grande aisance, comme en quelque sorte encore dans l'état où il peut prolonger, où c'est tellement même le jeu de leurre avec la mère qu'il prolonge, qu'il peut se sentir tout à fait à l'aise lui-même dans une position qui mêle l'identification à la mère, l'adoption d'enfants et en même temps toute une série de formes amoureuses de toutes les gammes, qui va depuis la petite fille qu'il sert et courtise d'un peu près, qui est la fille des propriétaires de l'endroit de vacances où ils vont, jusqu'à la petite fille qu'il aime à distance, et qu'il situe comme déjà inscrite dans toutes les formes de la relation amoureuse qu'il peut poursuivre avec une très grande aisance sur le plan de la fiction.

Et le contraste entre cela et ce qui va se passer quand après les interventions du père, sous la pression de l'interrogation analytique plus ou moins dirigée du père auprès de lui, il se livre à cette sorte de roman vraiment fantastique dans lequel il reconstruit la présence de sa petite sœur dans une caisse dans la voiture sur les chevaux, bien des années avant sa naissance. Bref la cohérence que vous pourrez voir se marquer massivement entre ce que j'appellerai l'orgie imaginaire au cours de l'analyse du petit Hans, avec l'intervention du père réel.

En d'autres termes, si l'enfant aboutit à une cure des plus satisfaisante, nous verrons ce que veut dire cure satisfaisante à propos de sa phobie, c'est très nettement pour autant qu'est intervenu le père réel qui était si peu intervenu jusque là, parce qu'il a pu intervenir d'ailleurs parce qu'il avait derrière le père symbolique qui est Freud. Mais il est intervenu, et dans toute la mesure où il intervient, tout ce qui tentait à se cristalliser sur le plan d'une sorte de réel prématuré repart dans un imaginaire si radical qu'on ne sait plus même tellement bien où on est, qu'à tout instant on se demande si le petit Hans n'est pas là pour se moquer du monde ou pour faire un humour raffiné, et il l'est d'ailleurs incontestablement, puisqu'il s'agit d'un imaginaire qui joue pour réorganiser le monde symbolique. Mais il y a en tous cas une chose certaine, c'est que la guérison arrive au moment où s'exprime de la façon la plus claire sous la forme d'une histoire articulée, la castration comme telle, c'est à savoir que « *l'installateur* » vient, la lui dévisse et lui en donne une autre.

C'est exactement là que s'arrête l'observation. La solution de la phobie est liée à si on peut dire, la constellation de cette triade intervention du père réel, et nous y reviendrons la prochaine fois, tout soutenu et épaulé qu'il soit par le père symbolique. II entre là-dedans comme un pauvre type. Freud à tout instant est forcé de dire : c'est mieux que rien, il fallait bien le laisser parler, surtout dit-il - et vous le trouverez au bas d'une page comme je vous l'articule – « *ne comprenez pas trop vite* », et ces questions avec lesquelles il le presse. Manifestement, il fait fausse route. N'importe, le résultat est scandé par ces deux points : l'orgie imaginaire de Hans, l'avènement si on peut dire de la castration pleinement articulée comme ceci : on remplace ce qui est réel par quelque chose de plus beau, de plus grand. L'avènement, la mise au jour de

la castration est ce qui met à la fois le terme à la phobie, et ce qui montre, je ne dirais pas sa finalité, mais ce à quoi elle supplée.

Il n'y a là, vous le sentez bien, qu'un point intermédiaire de mon discours, simplement j'ai voulu vous en donner assez pour que vous voyiez où s'étage, où s'épanouit son éventail de question. Nous reprendrons la prochaine fois cette dialectique de la relation de l'enfant avec la mère, et la valeur de la signification véritable du complexe de castration.

170

13 - LEÇON DU 13 MARS 1957

| | | | |
|---|---|---|---|
| Père symboliqu e | Père réel | Castration dette symbolique | Phallus Imaginaire |
| | Mère symbolique | Frustratio n dam imaginaire | Sein réel |
| | Père imaginaire | Privation trou réel | Objet symboliqu e Phallus |

Nous avons tenté la dernière fois de réarticuler la notion de castration, en tous cas l'usage du concept dans notre pratique. Je vous ai, dans la deuxième partie de cette leçon situé le lieu où se produit l'interférence de l'imaginaire dans cette relation de frustration infiniment plus complexe dans son usage que l'habitude qui unit l'enfant à la mère. Je vous ai dit que ce n'était que de façon purement apparente, et de par l'ordre de l'exposé, que nous nous trouvions ainsi progresser d'avant en arrière, figurant, si je puis dire - et il ne convient pas d'y revenir - des sortes d'étapes qui se succéderaient dans une ligne de développement.

Bien au contraire, il s'agit toujours de saisir ce qui, intervenant du dehors à chaque étape, remanie rétro-activement ce qui a été amorcé dans l'étape précédente pour la simple raison que l'enfant n'est pas seul. Non seulement il n'est pas seul, il y a l'entourage biologique, mais il y a encore un entourage beaucoup plus important que l'entourage biologique, il y a le milieu légal, il y a l'ordre symbolique qui l'entoure. Ce sont les particularités de l'ordre symbolique, et je l'ai souligné au passage, qui donnent par exemple son accent, sa prévalence à cet élément de l'imaginaire qui s'appelle le phallus.

Voilà donc où nous en étions arrivés, et pour amorcer la troisième partie de mon exposé, je vous avais mis sur la voie de l'angoisse du petit Hans, puisque dès le départ nous avons pris ces deux objets exemplaires : l'objet fétiche et l'objet réel.

C'est au niveau du petit Hans que nous essaierons d'articuler ce qui va être notre propos d'aujourd'hui. Tentative, non pas de réarticuler la notion de castration, parce que dieu sait si elle l'est puissamment et de façon insistante et répétée dans Freud, mais simplement d'en reparler, puisque depuis le temps qu'on évite d'en parler il devient de plus en plus rare, l'usage de ce complexe, dans les observations, dans la référence qu'on peut en prendre.

Abordons donc aujourd'hui cette notion de castration puisque nous enchaînons dans la ligne de notre discours de la fois précédente.

De quoi s'agit-il à la fin de cette phase préœdipienne et à l'orée de l'œdipe ? Il s'agit que l'enfant assume ce phallus en tant que signifiant, et d'une façon qui le fasse instrument de l'ordre symbolique des échanges qui préside à la constitution des lignées. Il s'agit en somme qu'il soit confronté à cet ordre qui

va faire dans l'œdipe, de la fonction du père, le pivot du drame. Ce n'est pas si simple. Tout au moins vous en ai-je dit jusqu'à présent assez sur ce sujet pour qu'en vous disant ça n'est pas si simple, quelque chose réponde en vous : en effet le père n'est pas si simple. La fonction de l'existence sur le plan symbolique dans le signifiant père, avec tout ce que ce terme comporte de profondément problématique, pose la question de la façon dont cette fonction est venue au centre de l'organisation symbolique.

Ceci nous laisse à penser que nous aurons quelques questions à nous poser quant à ces trois aspects de la fonction paternelle. Nous avons déjà appris, et ceci dès la première année de nos séminaires, celle où la deuxième partie a été consacrée à l'étude de l'homme aux loups, à distinguer l'incidence paternelle dans le conflit sous le triple chef du père symbolique, du père imaginaire et du père réel, et nous avons vu qu'il était impossible de s'orienter dans l'observation, en particulier dans le cas de l'homme aux loups, sans faire cette distinction essentielle.

Essayons d'aborder au point où nous en sommes parvenus cette introduction dans l'œdipe qui est ce qui se propose dans l'ordre chronologique à l'enfant. En somme nous pourrions dire que nous voyons l'enfant là où nous l'avons laissé, dans cette position de leurre où il s'essaie auprès de sa mère, mais non pas, vous ai-je dit, de leurre où il serait complètement impliqué, de leurre simple - au sens où dans le jeu de la parade sexuelle nous pouvons, nous qui sommes au dehors, nous apercevoir que les éléments imaginaires qui captivent l'un des partenaires grâce aux apparences de l'autre, ce quelque chose dont nous ne savons pas jusqu'à quel point les sujets en agissent eux- mêmes comme d'un leurre, encore que nous sachions que nous, nous pourrions le faire à l'occasion, c'est-à-dire présenter une simple armoirie au désir du simple adversaire - ici ce leurre dont il s'agit est très nettement manifeste dans les actions, activités même que nous observons chez le petit garçon, par exemple les activités séductrices à l'endroit de sa mère.

Quand il s'exhibe, ce n'est pas pure et simple monstration, c'est monstration de lui-même par lui-même à la mère qui existe comme un tiers, et avec surgissement derrière la mère de quelque chose qui est la bonne foi, ce à quoi la mère peut être prise si l'on peut dire. C'est déjà toute une trinité, voire quaternité inter-subjective qui s'ébauche. Mais de quoi s'agit-il en fin de compte ?

Si nous prenons ici les choses au point où nous les avons laissées, c'est qu'en somme dans l'œdipe, il s'agit que le sujet soit lui-même pris à ce leurre de façon telle qu'il se trouve engagé dans un ordre existant qui lui, est différent du leurre psychologique par où il y est entré et où nous l'avons laissé. Car en fin de compte, si l'œdipe a la fonction normativante de la théorie analytique, rappelons-nous aussi que notre expérience nous apprend que cette fonction normativante ne se suffit pas d'aboutir au fait que le sujet ait un choix objectal mais qu'il ait un choix d'objet hétérosexuel et nous savons bien qu'il ne suffit pas d'être hétérosexuel pour l'être suivant les règles, nous savons qu'il y a toutes sortes de formes d'hétérosexualité apparente et qu'à l'occasion la relation

franchement hétérosexuelle peut receler une atypie positionnelle qui nous la fera bien voir à l'investigation analytique comme dérivée d'une position franchement homosexualisée par exemple.

Il faut donc que non seulement le sujet après l'œdipe aboutisse à l'hétérosexualité mais il faut qu'il y aboutisse d'une façon telle qu'il se situe correctement par rapport à la fonction du père, quel qu'il soit, garçon ou fille, et ceci est le centre de toute la problématique de l'œdipe.

Disons-le tout de suite et parce que nous l'avons déjà indiqué par notre façon d'aborder cette année la relation d'objet - et Freud l'articule expressément dans son article sur la sexualité féminine[111] - en fin de compte, pris sous cet angle et si l'on peut dire sous l'angle de vue préœdipien, la problématique de la femme est beaucoup plus simple.

Si elle apparaît beaucoup plus compliquée dans Freud, c'est à dire dans l'ordre où il l'a découverte, c'est précisément parce qu'il a découvert d'abord et non sans raison l'œdipe, et que d'ailleurs il est tout à fait normal de prendre les choses ainsi, parce que s'il y a quelque chose qui est préœdipien, c'est parce que d'abord nous avons posé l'œdipe et nous ne pouvons parler de cette plus grande simplicité de la position féminine au niveau du développement que nous pouvons arrêter comme préœdipien que parce que d'abord nous savons que nous devons aboutir à la structure complexe de l'œdipe.

Ceci dit, en effet pour la femme nous pourrions dire qu'il ne s'agit que du glissement de ce phallus qu'elle a plus ou moins situé, approché dans l'imaginaire où il se trouve, dans l'au-delà de la mère, dans la découverte progressive de l'insatisfaction foncière qu'éprouve la mère dans la relation mère-enfant elle-même. Il s'agit du glissement de ce phallus de l'imaginaire au réel, et c'est bien ce que Freud nous explique quand il nous dit que dans cette nostalgie du phallus originaire, à ce niveau imaginaire où il commence à se produire chez la petite fille dans la référence spéculaire à son semblable, autre petite fille ou petit garçon, quand il nous dit que l'enfant va être le substitut du phallus, en réalité c'est une forme un peu abrégée de saisir ce qui se passe dans le phénomène observé. Et si vous voyez la position telle que je l'ai dessinée ici, l'imaginaire, c'est-à-dire le désir du phallus chez la mère, et l'enfant qui est notre centre, qui a à faire la découverte de cet au- delà, de ce manque dans l'objet maternel, c'est bien évidemment pour autant qu'à un moment, la situation dans une des issues possibles, pivote autour de l'enfant, à savoir à partir du moment où le sujet, l'enfant, trouve à saturer la situation, à en sortir en la concevant elle-même comme possible.

Mais ce qui est effectivement ce que nous trouvons dans le fantasme de la petite fille et aussi du petit garçon, c'est que pour autant que la situation pivote autour de l'enfant, la petite fille trouve alors le pénis réel là où il est, au-delà de l'enfant, dans celui qui peut lui donner l'enfant, dans le père nous dit Freud. Et c'est bien en tant qu'elle ne l'a pas comme appartenance, et même



[111] Voir note 1, p. 73.

nettement que sur ce plan elle y renonce qu'elle pourra l'avoir comme don du père, et c'est bien pourquoi c'est par cette relation au phallus que la petite fille, nous dit Freud, entre dans l'œdipe, et comme vous le voyez d'une façon simple, il n'aura plus par la suite qu'à se glisser par une sorte d'équivalence, c'est le terme même que Freud emploie.

La petite fille sera suffisamment introduite à l'œdipe pour réaliser ce qui est suffisant - je ne dis pas qu'il ne puisse pas y en avoir beaucoup plus et par là toutes les anomalies dans le développement de la sexualité féminine - mais d'ores et déjà ait des rapports avec cette fixation au père comme porteur du pénis réel, celui qui peut donner réellement l'enfant. C'est déjà suffisamment consistant pour elle pour qu'en fin de compte on puisse dire que si l'œdipe par lui-même apporte toutes sortes de complications voire d'impasses dans le développement de la sexualité féminine, inversement cet œdipe en tant que chemin d'intégration dans la position hétérosexuelle typique est beaucoup plus simple pour la femme. Ce dont nous n'avons évidemment pas à nous étonner pour autant que l'œdipe est essentiellement androcentrique ou patrocentrique, dissymétrie dont il faut toutes sortes de considérations particulières quasi historiques pour nous faire apercevoir la prévalence sur le plan sociologique, ethnographique, de l'expérience individuelle qui permet d'analyser la découverte freudienne.

Inversement, là il est bien clair que nous voyons que la femme est en position, si l'on peut dire - puisque j'ai parlé d'ordonnance d'ordre symbolique ou d'ordination subordonnée, qu'ici, ce qui est pour elle objet de son amour, je dis *son amour*, c'est-à-dire objet de sentiment qui s'adresse à proprement parler à l'élément de manque dans l'objet en tant que c'est par la voie de ce manque qu'elle a été conduite à cet objet qui est le père, celui-ci devient celui qui donne l'objet de satisfaction, l'objet de la relation naturelle de l'enfantement. I1 ne s'en faut à partir de là, pour elle, que d'un peu de patience pour qu'au père se substitue celui qui remplira exactement le même rôle, le rôle de père.

Ceci comporte quelque chose sur lequel nous reviendrons et qui donne son style particulier au développement du surmoi féminin, c'est qu'il y a une espèce de balance entre ce qu'on a appelé très justement l'importance, la prévalence de la relation narcissique dans le développement de la femme. Mais que si en effet ce renoncement une fois fait, le phallus est abjuré comme appartenance, il devient, pour autant qu'il est de l'appartenance de celui auquel dès lors elle attache son amour, le père dont elle attend effectivement cet enfant, il met la femme dans une dépendance de ce qui dès lors n'est plus pour elle que ce qui doit lui être donné dans cette dépendance très particulière qui, paradoxalement comme l'ont remarqué les auteurs, fait naître dans le développement à un moment donné les fixations proprement narcissiques chez l'être le plus intolérant à une certaine frustration. Nous y reviendrons peut-être plus tard quand nous reparlerons de l'idéal monogamique chez la femme.

C'est aussi bien d'ailleurs autour de cette simple réduction de la situation qui identifie l'objet de l'amour et l'objet qui donne la satisfaction que se situe dans un développement qu'on peut qualifier de normal ce côté spécialement

fixé, voire arrêté, précocement arrêté, du développement chez la femme, dont Freud dans certains passages et à certains tournants de ses écrits prend un ton si singulièrement misogyne pour se plaindre amèrement de la grande difficulté qu'il y a, au moins pour certains sujets féminins, à les faire bouger, à les mobiliser d'une espèce de morale dit-il, « *du potage et des boulettes* », de ce quelque chose de si impérieusement exigeant quant aux satisfactions à tirer de l'analyse elle-même par exemple. Je ne fais là qu'indiquer un certain nombre d'amorces, et en somme pour vous dire que nous aurons à revenir sur le développement apporté par Freud sur la sexualité féminine.

C'est au garçon que nous voulons nous attacher aujourd'hui, pour la raison que si pour lui l'œdipe nous paraît beaucoup plus clairement destiné à lui permettre l'identification à son propre sexe, il se produit en somme dans la relation idéale, dans la relation imaginaire au père. Inversement le but vrai de l'œdipe qui est sa juste situation par rapport à la fonction du père, c'est-à-dire qu'il accède lui-même un jour à cette position complètement paradoxale et problématique qui est d'être un père, ceci présente une montagne de difficultés. Or précisément, ce n'est pas parce qu'on n'a pas vu cette montagne qu'on s'intéresse de moins en moins à l'œdipe, c'est parce que justement on l'a vue, et parce qu'on l'a vue on préfère lui tourner le dos.

N'oublions pas qu'en somme toute l'interrogation freudienne non seulement dans la doctrine, mais dans l'expérience de Freud lui-même que nous pouvons trouver retracée à travers les confidences qu'il nous fait, ses rêves, le progrès de sa pensée, tout ce que nous savons maintenant de sa vie, de ses habitudes, même de ses attitudes à l'intérieur de sa famille - que Monsieur Jones nous rapporte d'une façon plus ou moins complète mais certaine - toute l'interrogation freudienne se résume à ceci : Qu'est-ce que c'est qu'être un père ? Ce fut pour lui le problème central, le point fécond à partir duquel toute sa recherche est véritablement orientée.

Observez également que si ceci est problème pour chaque névrosé, c'est aussi un problème pour chaque non névrosé dans le cours de son expérience infantile. Qu'est-ce qu'un père ? Ceci est une façon d'aborder le problème du signifiant du père, mais n'oublions pas qu'il s'agit aussi que les sujets au bout du compte le deviennent, et poser la question : qu'est-ce qu'un père ? C'est encore autre chose que être soi-même un père, accéder à la position paternelle.

Regardons-y de près : si tant est que pour chaque homme l'accession à cette position paternelle est une fois une quête, on peut se poser la question, il n'est pas impensable de se dire que finalement jamais personne ne l'a vraiment complètement été, car dans cette dialectique nous supposons, et il faut partir de cette supposition, qu'il y a quelque part quelqu'un qui peut assumer pleinement la position du père et lui peut répondre : je le suis, père.

C'est une supposition qui est essentielle à tout le progrès de la dialectique oedipienne mais ça ne tranche en rien la question de savoir quelle est la position particulière intersubjective de celui qui, pour les autres, et spécialement pour l'enfant, remplit ce rôle.

Repartons donc du petit Hans. C'est un monde cette observation, c'est celle que j'ai laissée en dernier - et ce n'est pas pour rien - des *Cinq Psychanalyses*. Que nous donnent les premières pages qui sont très précisément au niveau où je vous avais laissés la dernières fois ? Ce n'est pas sans raison que Freud nous présente les choses dans cet ordre , la question est celle de ce **Wiwimacher** que l'on traduit en Français par *fait pipi*. I1 ne s'agit - je ne parle que de la façon dont les choses sont présentées littéralement par Freud - que des questions que se pose le petit Hans concernant non pas simplement son *fait-pipi*, mais les *fait-pipi* des êtres vivants dit Freud, et spécialement des êtres vivants plus grands que lui.

Vous avez vu les remarques pertinentes concernant l'ordre de l'enfant, mais dans l'ordre, c'est à d'abord sa mère qu'il pose la question : « *As-tu aussi un "fait-pipi" ?* » . Ce que lui répond sa mère, nous en reparlerons, et Hans laisse échapper à ce moment-là : « *Oui, j'avais seulement pensé...* », c'est-à- dire qu'il est justement en train de mijoter pas mal de choses. Il repose la question ensuite à son père, il se réjouit ensuite d'avoir vu le *fait-pipi* du lion ce qui n'est pas tout à fait par hasard, et dès ce moment là, c'est-à- dire avant l'apparition de la phobie, il marque nettement que si sa mère doit avoir ce *fait-pipi* comme elle le lui affirme - non à mon avis sans quelque impudence - ça devrait se voir. Car un soir, qui n'est pas très loin du temps de cette interrogation, il la guette littéralement en train de se déshabiller lui faisant remarquer que si elle en avait un, il devrait être aussi grand que celui d'un cheval.

La notion de **Vergleichung** qu'on traduit en français par comparaison ou comparé - nous dirons presque que c'est le mot péréquation qui nous semblerait être là le meilleur, tout au moins en économie, sinon en stricte tradition - cette sorte d'effort de péréquation entre ce que nous pouvons appeler dans sa perspective phallicique imaginaire, celle où nous l'avons laissée la dernière fois, il s'agit d'une péréquation entre une sorte d'objet absolu, le phallus, et sa mise à l'épreuve du Réel. II ne s'agit pas d'un tout ou rien avec lequel le sujet joue jusque là. Avec le jeu de bonneteau, le jeu de cache-cache, il n'est jamais là où on le cherche, jamais là où on le trouve, il s'agit maintenant de savoir où il est vraiment.

Il y a là toute la distance à franchir qui sépare celui qui fait semblant ou qui joue à faire semblant, et ce n'est pas pour rien que un peu plus loin dans l'observation, quand le petit Hans fera un rêve, le premier rêve - nous dit Freud et ses parents, - où intervient un élément de déformation, un déplacement, ce sera justement par l'intermédiaire d'un jeu de gage.

Si vous suivez d'ailleurs toute cette dialectique imaginaire, si vous vous en souvenez telle que je l'ai abordée lors de ces dernières leçons, vous serez frappés de voir qu'elle est là, jouant à la surface, à cette étape pré-phobique du développement du petit Hans. Tout y est jusqu'à y compris les enfants fantasmatiques : tout d'un coup, après avoir eu sa petite sœur, il adopte un tas de petites filles imaginaires auxquelles il fait tout ce qu'on peut faire aux enfants. Le jeu à proprement parler imaginaire est véritablement rassemblé au grand complet, presque sans intention. Il s'agit de toute la distance à franchir qui sépare celui qui fait semblant de celui qui sait qu'il a la puissance.

Qu'est-ce que nous donne un premier abord de la relation oedipienne ? C'est ceci qu'il y a à ce moment là ce que nous voyons jouer sur le plan de cet acte comparé, c'est que nous pouvons concevoir que le jeu se continue sur le plan du leurre, sur le plan imaginaire, que simplement l'enfant adjoint à ses dimensions le modèle maternel, l'image plus grande mais essentiellement homogène.

Il reste que si c'est ainsi que s'engage la dialectique de l'œdipe, il n'aura jamais affaire en fin de compte qu'à un double de lui-même, un double agrandi de cette introduction parfaitement concevable de l'image maternelle sous la forme idéale du moi, nous restons dans la dialectique imaginaire, dans la dialectique spéculaire du rapport du sujet au petit autre dont la sanction ne nous sort pas de cet :ou bien ou bien, ou lui ou moi, qui reste lié à la première dialectique symbolique, celle de la présence ou de l'absence. Nous ne sortons pas du jeu de pair ou impair, nous ne sortons pas du plan du leurre et en fin de compte nous savons, et nous le savons par la face tant théorique qu'exemplaire, nous voyons uniquement sortir de cela le symptôme, la manifestation de l'angoisse nous dit Freud. Et Freud souligne au début de l'observation du petit Hans, qu'il convient de bien séparer l'angoisse de la phobie. Il y a là deux choses qui se succèdent et sans aucun doute, non sans raison, l'un vient au secours de l'autre, l'objet phobique vient remplir une fonction sur le fond de l'angoisse. Mais sur le plan imaginaire, rien ne nous permet de concevoir le saut qui fasse sortir l'enfant de ce jeu de leurre devant la mère, quelqu'un qui est tout ou rien, celui qui suffit ou celui qui ne suffit pas. Assurément du seul fait que la question est posée, elle reste sur le plan de la foncière insuffisance.

C'est là le schéma premier de la notion de l'entrée dans le complexe d'œdipe, la rivalité quasi fraternelle avec le père, sur le plan que nous sommes amenés à nuancer beaucoup plus qu'il n'est communément articulé. Cette agressivité dont il s'agit est une agressivité du type de celles qui entrent en jeu dans la relation spéculaire, dans cet : ou moi ou l'autre, qui est toujours défini comme étant le ressort fondamental, et d'autre part la fixation reste complètement à celle qui est devenue l'objet réel après les premières frustrations, c'est-à-dire la mère.

C'est parce qu'existe cette étape, plus exactement ce vécu central essentiel de l'œdipe sur le plan imaginaire, que l'œdipe se répand dans toutes ses conséquences névrosantes, retrouvées dans mille aspects de la réalité analytique. C'est par là en particulier que nous voyons entrer un des premiers termes de l'expérience freudienne, cette sorte de dégradation de la vie amoureuse à laquelle Freud a consacré une étude spéciale[112] qui est liée à ceci, qu'en raison de l'attachement permanent à cet objet réel, à ce primitif objet réel de la mère en tant que frustrante, aucun objet féminin à partir de là ne sera plus lui aussi, que quelque chose par rapport à la mère de dévalorisé, un substitut, un mode brisé, réfracté, toujours partiel par rapport à l'objet maternel premier. Et nous reverrons un peu plus tard ce qu'il convient d'en penser.



[112] Freud, Sur le plus général des rabaissements de la raie amoureuse, in La Vie Sexuelle, p. 55-56, PUF.

N'oublions pas pourtant que si le complexe d'œdipe peut avoir ses conséquences perdurables quant au ressort imaginaire qu'il fait intervenir, ce n'est pas là tout. N'oublions pas que normalement, et ceci dès le départ de la doctrine freudienne, c'est dans la nature du complexe d'œdipe de se résoudre, et quand Freud nous en parle, il nous dit qu'assurément ce que nous pouvons concevoir de la mise à l'arrière plan de l'hostilité au père, c'est quelque chose que nous pouvons légitimement lier à un refoulement. Mais dans la même phrase, il tient à souligner que c'est là une occasion de plus pour nous de toucher du doigt que la notion de refoulement s'applique toujours à une articulation particulière de l'histoire, et non pas à une relation permanente. I1 dit : je veux bien que par exception on applique ici le terme de refoulement, mais entendez bien, nous dit-il, qu'il s'agit normalement à cet âge, entre cinq ans et cinq ans et demie où se produit le déclin du complexe d'œdipe, de l'annulation et de la destruction du complexe œdipien.

Il y a quelque chose d'autre que ce que nous avons décrit jusqu'à présent, qui serait en quelque sorte l'effacement, l'atténuation imaginaire d'une relation foncièrement en elle-même perdurable, il y a vraiment crise, il y a vraiment révolution, il y a vraiment quelque chose qui est ce qui laisse derrière lui ce résultat, et ce résultat c'est la formation de quelque chose de particulier, de très précisément daté dans l'inconscient, à savoir la formation du surmoi, et c'est ici que nous sommes confrontés avec la nécessité de faire surgir quelque chose de nouveau, d'original et de neuf, et qui ait sa solution propre dans la relation oedipienne.

Pour le voir il n'est besoin que d'user de ce qui est notre schéma habituel, à savoir que au point où nous en étions parvenus la dernière fois, l'enfant offre ici à la mère l'objet imaginaire du phallus pour lui donner sa satisfaction complète, et ceci sous forme de leurre. C'est-à-dire en faisant intervenir auprès de la mère cet Autre qui est en quelque sorte le témoin, celui qui voit l'ensemble de la situation, ce terme sans lequel aucune exhibition du petit garçon devant la mère n'a son sens, simplement qui est impliqué par le seul fait que ce que nous décrivons de la présentation, voire de l'offrande que fait le petit garçon à sa mère, c'est bien évidemment là, au niveau de cet Autre qu'il doit se produire pour que l'œdipe existe, qu'il doit produire la présence de quelque chose qui, jusque là, n'était pas dans le jeu, c'est-à-dire quelqu'un qui toujours, et en toute circonstance, est en posture de jouer et de gagner.

Le schéma du jeu de gage est là pour nous dire entre mille autre traits - qu'on peut lire dans les observations, qu'on peut voir jouer dans l'activité même de l'enfant à cette étape - est là pour nous montrer qu'il s'agit bien en effet d'un moment où le jeu - qu'on trouve sous mille formes dans le cas du petit Hans, que l'on retrouve dans sa façon tout d'un coup d'aller s'isoler dans le noir dans un petit closet qui est celui-là même qui devient le sien propre, alors que jusqu'à ce moment là il était dans celui de tout le monde - il y a mille traits, il y a un moment où tout oscille autour du passage du jeu. Il y a la notion de quelque chose qui ajoute à la dimension qu'on attendait sur le plan de la relation symbolique, à savoir que ce qui n'était jusque là dans l'apport de la relation symbolique que cet appel et rappel dont je vous ai parlé la dernière fois qui caractérise la mère symbolique, devient la notion qu'au

niveau du grand Autre il y a quelqu'un qui peut répondre en tout état de cause, et qui répond qu'en tout cas le phallus, le vrai, le pénis réel, c'est qu'il l'a. C'est lui qui a l'atout maître et qui le sait. C'est cette introduction de cet élément réel dans l'ordre symbolique inverse de la première position de la mère, qui se symbolise dans le réel par sa présence et son absence.

Voilà ce qui à ce moment-là fait que cet objet qui était à la fois là et pas là, parce que c'était de là qu'il était parti par rapport à tout objet, à savoir qu'un objet est à la fois présent et absent, et qu'on peut toujours jouer à la présence ou à l'absence d'un objet, cet objet, à partir de ce moment-là, devient un objet qui n'est plus l'objet imaginaire avec lequel il peut se leurrer, mais l'objet dont il est toujours au pouvoir d'un autre de montrer qu'il ne l'a pas, ou qu'il l'a insuffisamment. Et qui à partir de ce moment là fait que pour toute la suite de son développement, si la castration joue ce rôle absolument essentiel, c'est parce qu'étant essentiellement pour devoir être assumé comme le phallus maternel, comme devant être essentiellement un objet symbolique, ce n'est qu'à partir du fait que dans l'expérience oedipienne essentielle, c'est par celui qui l'a, qui sait qu'il l'a en toute occasion, et qui en a été un moment privé, que l'enfant peut concevoir que ce même objet symbolique lui sera un jour donné.

En d'autres termes, l'assomption du signe même de la position virile de l'hétérosexualité masculine implique la castration à son départ. Pour ce qui est cet appendice naturel de l'être naturellement masculin qu'est le mâle, chez l'homme, ce que nous enseigne la notion de l’œdipe dans Freud, c'est qu'il faut que ce qu'il possède déjà parfaitement, ce qu'il a lui comme appartenance, tout au contraire de la position féminine, justement parce qu'il l'a comme appartenance, il faut qu'il le tienne de quelqu'un d'autre.

C'est dans cette relation à quelque chose qui est le réel dans le symbolique, celui qui est vraiment le père et dont personne ne peut dire finalement ce que c'est vraiment que d'être le père, si ce n'est que c'est justement quelque chose qui se trouve déjà là dans le jeu, c'est par rapport à ce jeu joué avec le père, ce jeu de qui perd gagne, si je puis dire, que l'enfant peut conquérir la foi qui dépose en lui cette première inscription de la loi.

Que devient ce drame où il est, comme on nous le décrit dans la dialectique freudienne, un petit criminel. C'est par la voie de ce crime imaginaire qu'il entre dans l'ordre de la loi. Mais il ne peut entrer dans cet ordre de la loi que si au moins un instant il a eu en face de lui un partenaire réel, quelqu'un qui effectivement a apporté à ce niveau de l'Autre, quelque chose qui n'est pas simplement appel et rappel, qui n'est pas simplement couple de la présence et de l'absence, élément foncièrement néantisant du symbolique, mais quelqu'un qui lui répond.

Or si les choses peuvent ainsi s'exprimer sur le plan du drame imaginaire, c'est au niveau du jeu imaginaire que cette expérience doit être faite. Ce n'est pas sans raison que de cette exigence de cette dimension de l'altérité absolue de celui qui a simplement la puissance et qui en réponde, ne naît aucun dialogue particulier. Elle est incarnée dans des personnages réels, mais ces personnages

réels eux-mêmes sont toujours dépendants de quelque chose qui, par rapport à eux, se présente en fin de compte comme un éternel alibi. Le seul qui puisse répondre absolument à cette position du père en tant qu'il est le père symbolique, c'est celui qui pourrait dire comme le Dieu du monothéisme l'a dit : « *Je suis celui qui suis* ». Mais c'est une chose qui, mis à part le texte sacré où nous le rencontrons, ne peut être littéralement prononcée par personne.

Vous me direz alors : vous nous avez appris que le message que nous recevons, c'est le notre propre sous une forme inversée, autrement dit, que tout va se résoudre par le « *Tu es celui qui es* ». N'en croyez rien, parce que pour dire cela à qui que ce soit d'autre…… , « *Qui suis-je ?* ». En d'autres termes, ce que je veux vous indiquer là , c'est que le père symbolique est à proprement parler impensable, il n'est nulle part, il n'intervient nulle part, et la preuve en est, c'est qu'en même temps cela nous démontre qu'il a fallu un esprit aussi lié aux exigences de la pensée scientifique et positive qu'était Freud, pour faire cette construction à laquelle Jones nous confie qu'il tenait plus qu'à toute son couvre. Il ne la mettait pas au premier plan, car son oeuvre majeure, et la seule, il l'a écrit, affirmé et ne l'a jamais démenti, c'est la *Sciences des rêves*, mais celle qui lui était la plus chère, comme d'une réussite qui lui paraissait une performance, c'est *Totem et tabou*, qui n'est rien d'autre qu'un mythe moderne, un mythe construit pour nous expliquer ce qui restait béant dans sa doctrine, à savoir : où est le père ?

I1 suffit de lire *Totem et Tabou* avec simplement l'œil ouvert pour s'apercevoir que si ce n'est pas ce que je vous dis, c'est à dire un mythe, c'est absolument absurde. Mais par contre, si *Totem et tabou* est fait pour nous dire que pour qu'il subsiste des pères, il faut que le vrai père, le seul père, le père unique soit avant l'entrée dans l'histoire, et que ce soit le père mort, bien plus que ce soit le père tué, vraiment pourquoi ceci serait-il même pensé en dehors de cette valeur à proprement parler mythique ? Car, que je sache, le père dont il s'agit n'est pas conçu par Freud, ni par personne, comme un être immortel. Pourquoi faut-il que le fils ait en quelque sorte avancé sa mort ? Et tout ceci pourquoi ? Pour, en fin de compte, s'interdire à lui même, le sujet, ce qu'il s'agissait de lui ravir, c'est-à-dire justement qu'il ne l'a tué que pour montrer qu'il est intuable.

C'est cette notion que Freud introduit autour d'un drame majeur dont l'essence repose sur une notion qui est strictement mythique, en tant qu'elle est la catégorisation même d'une forme de l'impossible, voire de l'impensable, cette éternisation d'un seul père à l'origine, dont les caractéristiques seront qu'il aura été tué. Pourquoi ? Pour être conservé, et je vous fais remarquer en passant qu'en français, et dans quelques autres langues, en allemand en particulier, tuer vient du latin *tutare* qui veut dire conserver.

Ce père mythique qui nous montre à quelle sorte de difficultés Freud avait affaire, nous montre du même coup ce qu'il visait bel et bien dans la notion du père ; c'est ce quelque chose qui dans aucun moment de la dialectique n'intervient, sinon par le truchement du père réel qui vient à un moment quelconque en remplir le rôle et la fonction, qui permet de vivifier, de donner sa nouvelle

dimension à la relation imaginaire, à faire entrer, non pas ce pur jeu spéculaire de moi ou l'autre, mais de donner son incarnation à cette phrase imprononçable : « *Tu es celui que tu es* », dont nous avons dit tout à l'heure qu'elle n'était pas prononçable par quelqu'un qui n'est pas lui-même - mais si vous me permettez le jeu de mots et l'ambiguïté que j'ai déjà utilisés au moment où nous avons fait l'étude de la structure *paranoïaque* du président Schreber - non pas donc « *Tu es celui que tu es* », mais « *Tu es celui qui tue* ».

C'est essentiellement pour autant que quelque chose à la fin du complexe d'œdipe marque, situe le refoulé dans l'inconscient, mais permanent sous la forme de l'instauration de quelque chose qui est réglé, qu'il y a quelque chose qui répond dans le symbolique. La loi n'est plus simplement ce quelque chose dont nous nous demandons pourquoi après tout, toute la communauté des hommes y est impliquée et introduite, mais elle est passée dans le réel sous la forme de ce noyau laissé par le complexe d'œdipe, sous la forme de ce quelque chose que l'analyse a une fois montré, et une fois pour toutes, pour être la forme réelle sous laquelle s'inscrit, s'attache ce que les philosophes jusque là nous ont montré avec plus ou moins d'ambiguïté, comme étant cette densité, ce noyau permanent de la conscience morale, ce quelque chose dont nous savons que chez chaque individu, c'est très précisément incarné par quelque chose qui peut prendre les formes les plus multiples, les formes les plus diverses, les plus biscornues, les plus grimaçantes, et qui s'appelle le Surmoi. Cela prend cette forme parce que toujours c'est introduit, et cela participe dans son introduction - ici au niveau du **Es** - cela participe toujours de quelque accident de cette situation profondément accidentelle qui fait qu'on ne sait pas obligatoirement à quel moment du jeu imaginaire le passage s'est fait, de celui qui a été un moment là pour répondre, et qui introduit ici dans le **Es** comme un élément homogène avec les autres éléments libidinaux, ce Surmoi tyrannique, foncièrement en lui-même paradoxal et contingent, mais qui à lui tout seul représente, même chez les non névrosés, ce quelque chose qui a cette fonction d'être le signifiant qui marque, imprime, laisse le sceau chez l'homme de sa relation au signifié. Qu'il y ait un signifiant chez l'homme qui marque sa relation au signifié, il en a un, ça s'appelle le Surmoi, il y en a même beaucoup plus d'un, ça s'appelle les symptômes.

Je souligne qu'avec cette clé, et seulement avec cette clé, vous pouvez comprendre ce dont il s'agit quand le petit Hans fomente sa phobie.

Ce qui est caractéristique, et je pense pouvoir vous le démontrer dans cette observation, c'est justement que malgré tout son amour, toute sa gentillesse, toute son intelligence, grâce à laquelle nous avons l'observation, il n'y a pas de père réel. Toute la suite du jeu se poursuit dans ce leurre à la fin insupportable angoissant, intolérable, de la relation du petit Hans à sa mère, en tant qu'il est lui ou elle, l'un ou l'autre, jamais sans qu'on sache lequel, le phallophore ou la phallophore, la grande ou la petite girafe, et malgré les ambiguïtés d'appréciation qu'en font les divers auteurs qui prennent l'observation, il est tout à fait clair que la petite girafe est justement cette appartenance maternelle autour de quoi se joue le fait de savoir qui l'a, et qui l'aura. C'est une espèce de rêve éveillé que fait le petit Hans, et qui pour un moment, le fait, aux grands cris

poussés par sa mère et malgré ces grands cris, le possesseur de l'enjeu, et qui est là pour nous souligner de la façon la plus imagée le mécanisme même.

Je voudrais ajouter à ceci un certain nombre de considérations qui nous permettent, sinon d'affirmer - pour vous habituer au maniement strict de cette catégorie de la castration telle que je suis en train d'essayer de l'articuler devant vous - mais d'essayer maintenant de voir ce que, dans cette perspective qui situe chacun dans leur plan, dans leurs relations réciproques, le jeu imaginaire de l'idéal du moi d'une part - par rapport à cette intervention sanctionnante de la castration, grâce à quoi ces éléments imaginaires prennent leur stabilité, leur constellation - fixe dans le symbolique.

Essayons de voir s'il est nécessaire que dans cette perspective et cette distinction, nous osions articuler ce quelque chose qui ressort directement à la notion d'une relation d'objet conçue comme par avance, harmonieuse, uniforme, comme si par quelque concours de la nature et de la loi, c'était idéalement et d'une façon constante que chacun devait trouver sa chacune pour la plus grande satisfaction du couple, non sans que vous puissiez vous arrêter un instant au moins à la question de savoir ce que l'ensemble de la communauté peut avoir à en penser.

Je crois que nous devons penser, si nous savons distinguer l'ordre de la loi des harmonies imaginaires, voire de la position même de la relation amoureuse, nous commencerons à poser que s'il est vrai que la castration soit la crise essentielle par où tout sujet s'introduit, s'habilite à être si l'on peut dire, œdipianisé de plein droit, vous en conclurez après tout qu'il est tout à fait naturel de formuler, même au niveau des structures complexes voire tout à fait libres de la parenté comme celles où nous vivons, même à ce niveau, et pas seulement dans les structures élémentaires qu'on peut à la limite poser la formule que toute femme qui n'est pas permise, est interdite par la loi. Ceci nous permettra de concevoir l'écho très net que tout mariage porte en lui, et non pas simplement chez les névrosés, la castration elle-même, que si une civilisation particulière qui est celle où nous vivons, a produit le mariage symboliquement comme le fruit d'un consentement mutuel, ceci nous expliquera qu'a pu fleurir comme idéal, la confusion également idéale de l'amour et du conjugo.

Il est tout de même tout à fait clair que c'est pour autant que cette civilisation a mis justement au premier plan ce fait du consentement mutuel, c'est-à-dire a poussé aussi loin que possible la liberté des unions. Elle l'a poussée si loin qu'elle est toujours confinante à l'inceste et d'ailleurs il suffit que vous vous appesantissiez un peu sur ce qui est la fonction même des lois primitives de l'alliance et de la parenté pour vous apercevoir que toute conjonction, quelle qu'elle soit, même instantanée, du choix individuel à l'intérieur de la loi, toute conjonction de l'amour et de la loi, même si elle est souhaitable, même si elle est une espèce de point de croisement nécessaire d'union entre les êtres, est quelque chose qui participe de l'inceste. De sorte qu'en fin de compte, si dans les échecs, voire les dégradations de la vie amoureuse, la doctrine freudienne attribue à la fixation durable à la mère, comme d'une constante permanence de je ne sais quoi qui frappe d'une tare originelle l'idéal qui serait souhaité

de l'union monogamique, il ne faut pas croire qu'il y ait là en quelque sorte autre chose, une nouvelle forme d'un : *ou bien ou bien*, qui nous montre que si l'inceste ne se produit pas là où nous le souhaitons, c'est-à-dire dans l'actuel ou dans les ménages parfaits, comme on dirait, c'est justement parce qu'il s'est produit autre part, mais que dans l'un et l'autre cas, c'est bien de l'inceste qu'il s'agit. En d'autres termes, quelque chose qui porte en soi sa limite, qui porte en soi une duplicité foncière, une ambiguïté toujours prête à renaître, et qui nous permette d'affirmer que - conformément à l'expérience mais avec ce seul avantage de ne pas nous en étonner - si l'idéal de la conjonction conjugale est monogamique chez la femme pour les raisons que nous avons dites au départ, il n'y a absolument pas à s'en étonner.

I1 n'est que de se reporter au schéma de départ de la relation de l'enfant à la mère pour réaliser que tente toujours à se reproduire du côté de l'homme, et pour autant que l'union typique, normative, légale est toujours marquée de la castration, tente à se reproduire chez lui cette division ou ce split qui le fait fondamentalement bigame - je ne dis pas polygame, contrairement à ce qu'on croit, encore que bien entendu à partir du moment où le deux est introduit, il n'y a plus de raison de limiter le jeu dans le palais des mirages - mais c'est foncièrement dans toute la mesure où au-delà de ce à quoi le père réel autorise si on peut dire, celui qui est entré dans la dialectique oedipienne à fixer son choix, au-delà de ce choix il y a toujours dans l'amour ce qui est visé, c'est-à-dire non pas objet légal, ni objet de satisfaction, mais être, c'est-à-dire objet saisi dans précisément ce qui lui manque.

C'est très précisément pour cela, que d'une façon institutionnalisée ou anarchique, nous voyons ne jamais se confondre l'amour et l'union consacrée. Ou bien je vous le répète, ceci se produit d'une façon institutionnalisée, comme maintes civilisations évoluées n'ont absolument pas hésité à le doctriner, à l'affirmer et à le mettre en pratique.

Quand on est dans une civilisation comme la nôtre - ou on ne sait rien articuler, si ce n'est que tout se produit en quelque sorte par accident, à savoir parce qu'on est plus ou moins un moi plus ou moins faible, plus ou moins fort, et qu'on est plus ou moins lié à telle ou telle fixation archaïque, voire ancestrale - on s'aperçoit que c'est dans la structure même, qui distingue la relation imaginaire primitive - celle par où l'enfant est d'ores et déjà introduit à cet au-delà de sa mère, qui est ce que déjà par sa mère il voit, il touche, il expérimente, de ce quelque chose par où l'être humain est un être privé et un être délaissé - c'est la distinction de cette expérience imaginaire et de l'expérience symbolique qui la normative. C'est uniquement par le truchement et par l'intermédiaire de la loi que beaucoup de choses se conservent qui ne nous permettent en aucun cas d'en parler comme étant simplement de la relation d'objet, fût-ce de la plus idéale, de la plus motivée par le choix et par les affinités les plus profondes et qui laissent ouverte foncièrement une problématique dans toute vie amoureuse.

C'est très précisément ce que Freud, son expérience et notre expérience quotidienne, est là pour nous faire toucher, et du même coup affirmer.

## 14 - LEÇON DU 20 MARS 1957

Je voudrais commencer par mettre au point quelque chose concernant l'article paru dans la Psychanalyse numéro 2[113] sous le titre de l'un de mes séminaires et spécialement son introduction. Un certain nombre d'entre vous ont eu le temps de le lire et d'y regarder d'un peu près. Je suis reconnaissant à ceux qui se sont consacrés à cet examen, de leur attention. Néanmoins, il faut croire que le souvenir d'un contexte dans lequel ce qui est apporté dans cette introduction a été amené n'est pas facile à tous à retrouver puisqu'ils retombent si on peut dire, à propos de la compréhension de ce texte, dans cette sorte d'erreur réalisante d'une autre espèce qui est celle à laquelle certains avaient pu se laisser prendre au moment où j'exposais ces termes, par exemple quand ils s'imaginaient que je niais le hasard. Je fais allusion à cela dans mon texte même, et je n'y reviens pas.

Pour éclairer ce dont il s'agit, c'est ce qu'a fait une des personnes qui ont le mieux compris et le mieux examiné cette chose, et de la façon la plus précise, je dirais presque de la façon la plus compétente, puisqu'en somme cette personne a retrouvé un réseau que l'on peut dessiner ainsi : il suffit d'avoir ordonné dans une série de symboles 1,2,3 les regroupements de signes, plus, plus moins, ordonnés au hasard dans une succession temporaire.

Alors nous ordonnons 1, 2, 3 ces séries de signes selon qu'ils représentent, soit une succession de signes identiques, soit une alternance, soit au contraire quelque chose de plus différent qui est représenté par ceci, mais aussi bien cela, c'est-à-dire un signe qui au premier aspect, se distingue des autres, qui n'a pas de symétrie. C'est ce que j'appelle d'un terme intraduisible en français **odd**. C'est le dissymétrique, c'est celui qui dès l'abord saute aux yeux comme étant impair, boiteux. C'est une simple question de définition, il suffit de le poser comme cela, pour que ce soit instauré comme une convention, l'existence d'un symbole.

Je vous rappelle que les + et les - vous donneront ici 2, 2, 2, puis encore ici 3, puis ensuite le signe 3, naturellement chaque signe se rapportant aux trois qui précèdent dans la succession temporaire. C'est ce qui je crois est inscrit dans mon texte sans aucune ambiguïté, mais pour dire d'une façon assez resserrée pour que ça ait fait difficulté pour certains, mais le contexte empêche que l'on prenne un seul instant pour autre chose que pour cette définition cette convention qui en est la convention de départ.

A partir de là, il s'agit d'appeler α, β, Γ, δ, une autre série de symboles qui se construisent à partir de la seconde série, et ceci étant fondé sur cette remarque que lorsque l'on connaît les deux termes extrêmes dans la seconde série, le terme médian est univoque. Nous tiendrons donc compte pour définir les termes α, β, Γ, δ, que les deux extrêmes dans la série étant un cas comme



[113] Lacan, *Séminaire sur la lettre volée*, in Ecrits, p. 9-61, Seuil.

celui-là, vous voyez où cela va, de **odd**, à **odd.** La convention est fondée donc d'inscrire un signe qui se trouve par son ampleur attraper les cinq antécédents de la première ligne par le signe , donc du même au même, c'est-à-dire de symétrique à symétrique, qu'il s'agisse de 1 à 1, de 1 à 3, de 3 à 1, c'est α**,** de **odd** à **odd** c'est β, partir pour arriver à odd c'est Γ revenir de odd c'est δ. Telles sont les conventions.

A partir de là, si on veut définir par un réseau tout ce qui est possible, nous arrivons à construire un réseau qui est ainsi fabriqué (parallélépipède formé de vecteurs). Il faut qu'il soit orienté, et voici exactement comment il l'est. Le α peut se reproduire indéfiniment par ce vecteur. Ceci ne peut pas ne pas avoir cet actionnement à chacun des sommets, sauf si ceci est expressément indiqué par la boucle ainsi définie. Vous voyez résumé sur ce réseau d'une façon exhaustive toutes les successions possibles, et les seules possibles indiqués là, c'est-à-dire qu'une série quelconque qui ne peut pas se coucher sur ce réseau est une série impossible.

Pourquoi n'ai-je pas mis cela dans mon texte ? D'abord parce que je ne l'avais pas représenté ici. C'est une espèce d'appareil de contrôle, de façon d'envelopper, de verrouiller, définitivement le problème de façon à s'apercevoir et à être sûr qu'on n'a omis aucune des possibilités, aucune des solutions possibles. C'est un simple contrôle des calculs. Il a cet intérêt que vous pouvez toujours vous y reporter comme à quelque chose à quoi vous pouvez vous fier, qui vous indiquera que vous avez peut-être dans certains cas, oublié une solution possible, quelque soit le problème que vous vous posiez à propos de cette série, ou que vous vous êtes complètement trompés.

J'arrive au point litigieux. Vous le voyez sur ce réseau, ceci vous montre qu'il y a en quelque sorte deux espèces de β, et deux espèces de δ. Si vous regardez chacun de ces sommets, vous voyez qu'il y a toujours une division dichotomique qui se propose à partir de chacun de ces sommets. Exemple : voilà , il peut y avoir après Γ un β, et il peut y avoir après Γ un α, parce que ce vecteur là a un privilège d'être à deux sens. Ici vous voyez également un δ, et il y a deux issues possibles : il peut y avoir ce δ là et après, Γ ou un autre δ, ce n'est pas la même chose que ce δ là après lequel il peut y avoir un β ou un α.

L'objection que certains ont fait à propos de la mise en évidence de cette diversité fonctionnelle est la suivante : selon eux on pourrait par exemple les appeler par huit lettres différentes au lieu de les appeler par quatre lettres différentes, ou bien mettre un petit **a** ou **a2**, et il m'a été dit qu'il n'y avait pas là une définition d'un symbole qui fut en quelque sorte clair et distinct, et que par conséquent tout ce que je représentais et articulais de ce qui est dit dans mon texte, n'était qu'une sorte d'opacification du mécanisme à propos du jeu des symboles, une sorte de création qui ferait surgir de soi-même une sorte de loi interne qui est toujours - et c'est là que commence l'espèce de trouble qui se produit dans l'esprit de certains - une implication de quelque chose qui est introduit par la création du symbole, qui va au-delà de ce qui est donné au départ, à savoir le pur hasard. C'est là-dessus que je crois devoir m'expliquer.

C'est tout à fait exact. Et d'une certaine façon on peut dire en effet que dans le choix des symboles il y a une certaine ambiguïté en quelque sorte déjà donnée au départ, et elle est donnée à partir du moment où vous faites les symboles. La simple indication de l'**oddity,** c'est-à-dire de la dissymétrie, alors que puisque nous avons parlé d'une succession temporaire, les choses sont orientées, et il n'est évidemment pas la même chose qu'il y ait d'abord 2 puis 1, ou 1 puis 2. Les confondre serait introduire dans le symbole lui-même quelque chose que dans la référence affirmée l'on peut exprimer plus clairement, mais il s'agit de savoir ce que veut dire la clarté en question.

C'est quelque chose que vous pouvez appeler ambiguïté, mais dites-vous bien que c'est justement cela qu'il s'agit de faire sentir, à savoir que c'est dans la mesure où le symbole à un certain niveau, est à tous les niveaux, que le symbole en tant qu'il est plus, suppose le moins, le symbole en tant qu'il est moins, suppose le plus. L'ambiguïté est toujours là, plus nous avançons dans la construction, et j'ai fait le pas minimum que l'on puisse faire en les groupant par trois. Je ne l'ai pas démontré au cours de l'article parce que je n'avais pas d'autre but que de vous rappeler dans quel contexte avait été introduite la lettre volée. Admettez pour un instant que c'est le pas minimum.

Quand vous faites ce pas minimum, c'est justement dans la mesure où le symbole recèle cette ambiguïté qu'apparaît ce que j'appelle la loi. En d'autres termes, si vous supposiez que vous remplacez quatre des sommets par la suite ε, ζ, η, θ, vous aurez en effet des séquences possibles qui seront différentes, qui seront extrêmement compliquées puisque vous aurez à faire à huit termes, et que chacun se couplera avec deux des autres, selon un ordre qui sera loin d'être immédiatement évident. Mais c'est justement l'intérêt du choix de ces symboles ambigus qui couplent, parce qu'ils sont bien couplés par quelque chose, ce sommet α avec un autre sommet que nous avons appelé α aussi, et qui en effet a des fonctions différentes. C'est en cela qu'il est intéressant de voir que les groupant ainsi, vous voyez sortir la loi extrêmement simple que je vous ai exprimée par un des schémas du texte, celle qui permet de dire que d'un temps au troisième temps, vous avez toujours ceci que j'écris d'une façon un peu différente.

Vous pouvez avoir n'importe quel δ, α, Γ, δ et ici vous avez α, β, Γ, δ. Du premier au troisième temps vous pouvez retrouver le α, et le Γ, mais le δ, et le β sont deux impossibilités essentielles par rapport à une dichotomie qui exclut que du premier au troisième temps succèdent un Γ ou un δ à un α ou un δ, de même que à un β ou à un Γ succèdent un α ou un β[114]. Dans mon texte j'ai indiqué certaines suites de cela, certaines propriétés qui ont pour intérêt de mettre en évidence toutes sortes d'autres phases de la forme, lois de syntaxe qui peuvent se déduire de cette formule extrêmement simple, et j'ai essayé de les faire d'une façon telle qu'elles soient métaphoriques, c'est-à-dire



[114] La répartitoire s'écrit ainsi :

α,δ → α, β ,Γ, δ → α, β

**Γ, B** **Γ, Δ**

1° 2° 3°

temps temps temps

voir Ecrits : p 49.

qu'elles vous permettent d'entrevoir ce en quoi le signifiant est véritablement organisateur de quelque chose d'inhérent à la mémoire humaine, pour autant que la mémoire humaine en impliquant dans sa trame toujours quelques éléments de signifiant se trouve fondamentalement structurée d'une façon différente de toute espèce de conception possible de la mémoire vitale, à savoir de la persistance ou de l'effacement ou du maintien d'une impression.

Pourquoi ? Parce que ce qui est important à voir dès que nous introduisons le signifiant dans le réel, et il est introduit dans le réel à partir du moment où simplement on parle, mais encore à partir du moment où simplement on compte, tout ce qui est appréhendé dans l'ordre de la mémoire est pris dans quelque chose qui la structure essentiellement d'une façon fondamentalement différente de tout ce qu'une théorie de la mémoire fondée sur le thème de la propriété vitale pure et simple peut arriver à faire concevoir.

C'est cela que j'essaie d'illustrer, et là évidemment métaphoriquement, quand je vous parle du futur, du futur antérieur, quand je fais intervenir après le troisième temps, le quatrième temps, c'est à savoir que si on se fixe à ce quatrième temps, un point d'arrivée, c'est-à-dire l'un des symboles possibles, n'importe lequel peut être fixé puisque ce quatrième temps redevient la même fonction qu'un second temps, c'est-à-dire que α, β, Γ, δ 8 peuvent se retrouver à ce moment là à ce quatrième temps. Si vous fixez à ce quatrième temps comme point de terminaison un α, β, Γ, δ, il en résultera certaines éliminations au deuxième et au troisième temps, ce qui peut en quelque sorte servir à imaginer ce qui se précise dans un futur immédiat, à partir du moment où il devient par rapport à un but, à un projet déterminé, le futur antérieur.

Le fait que certains éléments de signifiant soient rendus impossibles de ce seul fait, est quelque chose que j'illustrerai métaphoriquement comme la fonction que nous pourrions donner à ce que j'appellerai dans cette occasion, le signifiant impossible.

Ce que je veux vous marquer aujourd'hui, c'est que bien entendu j'ai interrompu là mon développement, mais comme certain, justement au nom d'une espèce de fausse évidence qui pourrait sortir du fait que toute espèce de mystère ne disparaît pas car il peut dégager des lois, et toutes aussi simples, à considérer d'une façon différenciée les termes des différents sommets dans la construction parallélépipédique que je vous ai donné.

La question n'est pas là. Ce que je voudrais que vous souteniez un instant devant votre esprit, c'est que ceci veut simplement dire que dès qu'il y a une graphie, il y a une orthographe, et je vais vous l'illustrer tout de suite d'une autre façon que celle-ci qui aura peut-être à vos yeux une valeur plus probante, bien que je n'ai pas fabriqué tout ceci comme une espèce d'excursion à la mathématique, avec l'incompétence universelle qui me caractériserait. Vous auriez tort de la croire. D'abord ce ne sont pas des choses sur lesquelles je réfléchis depuis hier ; ensuite je l'ai fait contrôler par un mathématicien. Ne croyez pas que parce que ces précisions ont été apportées, le moindre élément d'incertitude ou de fragilité ait été introduit, je vous le répète, ceci a été contrôlé.

Je veux maintenant vous dire en quoi ceci a cette valeur qui illustre d'une façon pertinente ce que j'ai voulu dire tout à l'heure, quand je vous ai dit : dès qu'il y a graphie, il y a orthographe. C'est qu'à partir de ces données hypothétiques simples, et en raison d'une certaine simplicité sur laquelle je reviendrai tout à l'heure en particulier pour justifier pourquoi je suis parti de odd et non pas ce que j'aurais aussi bien pu faire au départ, distinguer en effet comme on me l'a dit, le odd avec deux pieds légers au début, ou le odd avec deux pieds légers à la fin, l'anapeste du dactyle.

Je ne l'ai pas fait - nous y reviendrons - et c'est justement en cela que consiste l'intérêt de la question, c'est à savoir que à partir de certaines définitions, peut-être en effet tout à fait rudimentaires et éliminées elles-mêmes, certains éléments intuitifs et spécialement cet élément intuitif particulièrement saisissant qui est celui fondé sur la scansion, comportent déjà toute une sorte d'engagement corporel. La poésie commence là, mais nous n'entrons même pas dans la poésie, nous faisons uniquement intervenir la notion de symétrie ou d'asymétrie, et je vous dirai pourquoi il me semble intéressant de limiter à ce strict élément, la création du premier signifiant, à partir donc de cette hypothèse, mais pas dans le sens où l'usage habituel entend le mot hypothèse, dans le sens de définition, action ou prémisses extrêmement simples qui en résultent.

Je reproduis ici mon tableau avec ici le deuxième temps indéterminé et ici α, β au dessus et Γ, δ en dessous.

Maintenant arrivons au cinquième temps : α, β, δ en dessus et au dessous qui nous montre qu'ici, si nous notons ce qui est possible après un a, puis ce qui est possible après un β puis ce qui est possible après chacun des autres, nous voyons ici que peut se produire α, β, Γ, δ. Vous voyez l'excès de possibilités que nous avons, nous avons tous les possibles, et nous les avons aux deux niveaux.

Seulement le moindre examen de la situation vous montre que si vous choisissez ici comme point d'arrivée, donc au cinquième temps, une lettre quelconque, la lettre δ par exemple vous vous apercevez que si vous prenez aussi comme point de départ une autre lettre, par exemple la lettre α, si vous dites je veux avoir une série telle qu'au premier temps il y ait α et qu'au cinquième temps il y ait β, vous voyez tout aussitôt que ça ne peut être en aucun cas cette lettre-là ni rien de cette ligne là puisque, du fait qu'au départ vous partez de α, vous ne pouvez avoir que ce qui se produit ici au-dessus de la ligne de dichotomie, c'est-à-dire α ou β et ensuite donc vous ne pouvez avoir que ce qui est aussi au-dessus de cette ligne dichotomique, c'est-à-dire α, β, Γ, δ.[1115]

Mais que faut-il pour que vous ayez β ? II faut qu'ici vous ayez α parce que β, ne peut provenir que de α. Il en résulte que quand vous avez le dessein de faire une série où se trouvent deux lettres déterminées, à un espacement



[115] Les quatrième et cinquième temps s'écrivent:
α, β, Γ, δ → α, β, Γ, δ
α, β, Γ, δ
4° temps 5° temps

de temps 5 la lettre médiane, celle-ci, au troisième temps est déterminée d'une façon absolument univoque.

Je pourrais vous montrer d'autres propriétés aussi frappantes, mais je me tiendrai à celles-là pour vous montrer si ceci peut faire surgir à votre esprit la dimension qu'il s'agit d'évoquer. C'est qu'il résulte de cette propriété que si vous prenez un terme quelconque, en considérant le terme deux fois antérieur et le terme deux fois postérieur, vous pouvez immédiatement vérifier, et alors cela d'une façon simple qui ne comporte absolument aucun trouble à l'œil - c'est une vérification que peut faire un typographe - à un point quelconque de la chaîne s'il y a une faute. I1 suffit de se reporter au terme qui est deux fois antérieur et au terme qui est deux fois postérieur. I1 ne peut y avoir dans ce cas qu'une seule lettre possible.

En d'autres termes, dès qu'il y a graphie, le moindre surgissement de la graphie fait surgir en même temps l'orthographe, c'est-à-dire le contrôle possible d'une faute. C'est pour cela qu'est construit cet exemple, pour vous montrer que dès le surgissement le plus simple, le plus élémentaire du signifiant, la loi surgit tout à fait - bien entendu - indépendamment de tout élément réel. Cela ne veut pas dire que d'une façon quelconque le hasard soit commandé, c'est que la loi sort avec le signifiant, antérieurement indépendante précisément de toute expérience. C'est ceci qui est fait pour être démontré par cette spéculation sur les α, β, Γ, δ.

Ces choses semblent entraîner dans un certain nombre de très grandes résistances quelques esprits. Néanmoins il m'a semblé que c'était une voie plus simple pour faire sentir une certaine dimension, que de conseiller par exemple la lecture - voire de la commenter - de M. Frege, mathématicien de ce siècle qui s'est consacré à cette science en apparence la plus simple des simples, qui est l'arithmétique, et qui a cru devoir faire des détours considérables, parce que plus une chose est près de la simplicité plus elle est difficile à saisir, mais assurément des détours tout à fait convaincants pour démontrer qu'il n'y a aucune déduction possible du nombre 3, à partir de l'expérience seulement. Ceci bien entendu nous entraîne dans une série de spéculations philosophiques ou mathématiques desquelles je n'ai pas cru devoir vous faire subir l'épreuve.

Ceci est néanmoins très important, car si aucune déduction de l'expérience, contrairement à ce qu'en pouvait croire M. Jung, ne peut nous faire accéder au nombre 3, il est certain que la distinction de l'ordre symbolique par rapport à l'ordre réel entre dans le réel comme un soc et y introduit une dimension originale, et que cette dimension, nous autres analystes et pour autant que nous travaillons sur ce registre de la parole, nous devons tenir compte de son originalité. C'est ceci qui est en cause dans l'occasion.

Pour tout dire je crains de vous fatiguer, et je vais vous faire autre chose, je vais vous dire une idée plus intuitive qui m'est venue, et celle-là est moins certaine dans son affirmation. Néanmoins je peux vous la dire, c'est la remarque qui m'est venue un jour à l'esprit, alors que je me trouvais dans un formidable

zoo situé quelque part à soixante kilomètres de Londres et où les animaux y paraissent dans la plus entière liberté, les grilles étant enterrées dans le sol au fond de fossés invisibles. Je contemplais le lion entouré de trois magnifique lionnes, ceci dans l'aspect de la bonne entente et de l'humeur la plus pacifique. Il me semble que je n'ai pas fait dans mon esprit un saut trop grand alors que je me demandais pourquoi cette bonne entente entre ces animaux à propos desquels je devais normalement d'après ce que nous connaissons, voir éclater les signes de la rivalité ou du conflit les plus manifestes. C'est simplement parce que le lion ne sait pas compter jusqu'à trois. Entendez bien que c'est parce que le lion ne sait pas compter jusqu'à trois que les lionnes n'éprouvent pas entre elles le moindre sentiment de jalousie, au moins apparent. Je livre ceci à votre méditation.

En d'autres termes, nous ne devons en aucun cas négliger l'introduction du signifiant, pour comprendre le surgissement dont il s'agit, chaque fois que nous nous trouvons devant l'apparence de la réalité qui est notre objet principal dans l'analyse, la réalité du conflit interhumain.

On pourrait même aller plus loin et dire qu'en fin de compte, c'est parce que les hommes ne savent pas beaucoup mieux compter que le lion, à savoir que ce nombre trois n'est jamais complètement intégré, qu'il est seulement articulé, que le conflit existe. Parce que bien entendu, le maintien de la relation duelle fondamentalement animale, ne continue pas moins à prévaloir dans une certaine zone, celle précisément de l'imaginaire, et c'est justement dans la mesure où l'homme sait tout de même compter, qu'il se produit en dernière analyse ce quelque chose que nous appelons conflit. Si ce n'était pas si difficile d'arriver jusqu'à articuler le nombre trois, il n'y aurait pas ce gap entre le préœdipien et l'œdipien que nous essayons justement ces jours-ci de franchir comme nous le pouvons, à l'aide de petites échelles de corde et autres trucs, dont je veux simplement vous faire apercevoir que à partir du moment où on essaie de le franchir, c'est toujours aux trucs auxquels on est livré qu'il n'y a aucune espèce de franchissement véritablement expérientiel de ce gap entre le 2 et le 3.

C'est très précisément au point où nous en sommes arrivés avec le petit Hans, au moment où il va aborder ce passage que nous avons défini, et qui s'appelle le complexe de castration, et dont nous pouvons apercevoir qu'au départ c'est bien évidemment ce qu'il n'a pas, car il joue avec ce **Wiwimacher** qui est ici, qui n'est pas là, qui est celui de sa mère ou du grand cheval ou du petit cheval ou de papa, qui est le sien aussi mais dont en fin de compte on ne voit pas un seul instant que ce soit pour lui autre chose qu'un très joli objet de jeu de cache-cache, et même auquel il est capable de prendre le plus grand plaisir. Car un certain nombre d'entre vous je pense, se seront rapportés à ce texte.

C'est de là que l'on part, c'est uniquement de cela qu'il s'agit. Cet enfant se trouve sans doute à l'intention de ses parents, nous présenter au départ cette sorte de problématique du phallus imaginaire qui est partout et qui n'est nulle part, comme étant l'élément essentiel de son rapport avec ce qui est pour lui

ce que Freud appellerait à ce moment là l'autre personne, de la façon la plus nette, et qui est la mère.

C'est là qu'il en est arrivé, et c'est à ce moment là alors que tout semble aller tellement bien que Freud nous le souligne, grâce à une espèce de libéralisme voire de laxisme éducatif assez caractéristique de la pédagogie qui semble s'être dégagé les premiers temps de la psychanalyse, nous voyons l' enfant se développer de la façon la plus franche, la plus claire, la plus heureuse. C'est en effet après ces trois jolis antécédents, à la surprise générale, qu'il arrive ce que nous pouvons appeler sans trop dramatiser, un petit accroc, la phobie. C'est-à-dire qu'à partir d'un certain moment cet enfant a marqué un grand effroi devant quelque chose, cet objet privilégié qui se trouve être le cheval, dont je vous ai déjà annoncé qu'il était d'une certaine façon métaphorique. Dans le texte, quand l'enfant avait dit à sa mère : « *Si tu as un fait-pipi, tu dois avoir un très grand fait-pipi, un fait-pipi comme un cheval* ». Il est clair que si nous voyons apparaître à l'horizon l'image du cheval, c'est à partir de ce moment que l'enfant entre dans la phobie.

Pour faire ce trajet métaphoriquement à travers l'observation du petit Hans, il faut comprendre comment l'enfant va passer d'une relation si simple, en fin de compte si heureuse, si clairement articulée, à la phobie.

Où est l'inconscient à ce moment là ? Où est le refoulement ? Il ne semble pas qu'il y en ait aucun, il interroge sur la présence ou l'absence du fait-pipi avec la plus grande liberté, son père, sa mère, il leur dit qu'il a été au zoo et qu'il a vu un animal, le lion en l'occasion pourvu d'un grand fait - pipi. Et le fait-pipi joue un rôle qui d'ailleurs tend à se présentifier pour toutes sortes de raisons, pas dites tout à fait au début de l'observation, mais que nous voyons apparaître après coup. Que l'enfant trouve un grand plaisir à s'exhiber lui-même, certains de ses jeux montrant bien le caractère essentiellement à ce moment là symbolique du fait-pipi, il va l'exhiber dans le noir, il le montre à la fois comme objet caché, il s'en sert également comme élément intermédiaire pour ses relations avec les objets de son intérêt, c'est à dire les petites filles auxquelles il demande d'intervenir, de l'aider, auxquelles il le laisse regarder. Que le fait que sa mère ou son père l'aident, ce qui est souligné également, joue le plus grand rôle dans l'instauration de ses organes comme d'un élément d'intérêt par où sans aucun doute il se donne la joie de captiver l'attention, l'intérêt, voire les caresses d'un certain nombre de gens de son entourage.

C'est là que nous en sommes quand va se produire quelque chose. Pour avoir une idée de l'harmonie que trouve ce quelque chose, dites-vous que c'est avant la phobie que le petit Hans se trouve manifester sur le plan imaginaire, toutes les attitudes les plus formellement typiques qu'on puisse attendre de ce que nous appelons dans notre rude langage, l'agression virile. II est avec les petites filles dans cet état de mise en jeu d'une cour qui est plus ou moins présente, et qui même se différencie, se distancie en deux modes. II y a les petites filles qu'il presse, qu'il étreint, qu'il agresse, il y en a d'autres avec lesquelles il traite sous le mode du **Lieberklass-distanz,** les deux modes de

relation très différenciée, déjà très subtile, je dirais presque très civilisés, très ordonnés, très cultivés. Le terme même cultivé est employé par Freud pour désigner la différenciation que fait le petit Hans dans ses objets. I1 ne se conduit pas de la même façon avec le petites filles qu'il considère comme des dames cultivées, des dames de son monde, et avec les petites filles de son propriétaire.

Il y a là toute l'apparence d'un débouché particulièrement heureux dans ce qu'on peut appeler le transfert, le réinvestissement des sentiments portés à l'objet féminin, sous l'aspect de la mère, vers d'autres objets féminins. Nous pouvons concevoir qu'il y ait quelque chose qui se produit, qui apporte dans ce développement rendu facile, nous dit-on, par cette relation particulièrement ouverte, dialoguante, qui n'interdit en rien aucun mode d'expression à l'enfant.

Qu'est-ce qui se produit ? Comment déjà pouvons-nous essayer d'aborder le problème, puisqu'il s'agit non pas de survoler comme je l'ai fait jusqu'à présent, mais de suivre pas à pas la critique de l'observation ?

Je pense ne pas forcer le texte en disant déjà quel est le signe de cette structuration sous-jacente qui est celle que je vous ai donnée comme celle de la relation de l'enfant à la mère, et à partir de quoi se conçoit l'introduction de la crise, sous la forme de la mise en jeu, de l'entrée dans le jeu du pénis réel.

Il y a une chose qui dans le texte n'a jamais été commentée. L'enfant fait un rêve, il pense qu'il est avec la petite Maridla, qui est une de ses petites camarades qu'il voit l'été dans une station d'Autriche. Il raconte qu'il est avec la petite fille, puis on re-raconte son rêve et on dit : c'est amusant il a rêvé qu'il était avec la petite fille, et il y a une très jolie rectification de Hans : « *Pas seulement Maridla, tout seul avec Maridla* ». Je pense que cette réplique, qui comme beaucoup d'autres choses foisonnantes d'observation, passe à la lecture, ou plus exactement dont on se débarrasse dans ce sens que ce ne sont que des histoires d'enfant, a son importance, et Freud le dit bien : tout a une signification.

Je pense que ceci n'est strictement concevable que dans cette dialectique imaginaire qui est celle que je vous ai ouverte comme étant le plan de départ des relations de l'enfant à la mère. Ceci se produit à trois ans et neuf mois, et on nous a dit qu'à trois ans et six mois avait eu lieu la naissance de la petite soeur, par conséquent ceci peut déjà bien entendu vous satisfaire. « *Non seulement tout seul, mais tout seul avec...* », c'est-à-dire qu'on peut être avec tout à fait seul, c'est-à-dire ne pas avoir comme avec la mère, cette intruse. Il n'y a aucun doute à ce moment-là que l'enfant Hans met à s'habituer à la présence de la petite sœur.

Je pense donc que sur le plan de la remarque du type la plus classique, ceci ne peut en tout cas que vous apparaître pour évident, et vous satisfaire. Néanmoins vous savez bien que ce n'est pas là que je m'en tiens, c'est à savoir que je dis que assurément cette intrusion réelle de l'autre enfant dans la relation de l'enfant avec la mère est bien faite pour précipiter tel ou tel moment critique,

telle ou telle angoisse décisive, mais que ce dont je suis parti, et ce sur quoi j'insiste, et ce pourquoi je n'hésite pas à mettre l'accent à propos de ce « *seulement tout seul* », c'est que quelle que soit la position, l'enfant n'est jamais seul avec la mère. Tout le progrès de ce qui se passe dans la relation apparemment duelle de l'enfant avec la mère est marqué de cet élément absolument essentiel, c'est que l'enfant n'intervient - comme l'expérience de l'analyse de la sexualité féminine nous en donne l'assurance, et à laquelle il faut garder le point de référence, l'axe, avec fermeté, de ce que Freud a maintenu jusqu'au terme concernant cette sexualité féminine - que comme substitut, compensation, bref dans une référence quelconque à ce quelque chose qui est ce qui manque essentiellement à la mère, et qui donc ne laisse jamais seul avec la mère.

C'est dans la mesure où la mère se situe, et peu à peu est apprise par l'enfant comme étant marquée de ce manque fondamental, et de ce manque après lequel elle-même elle cherche, et dont lui, l'enfant, ne lui donne une satisfaction que - si nous voulons l'appeler provisoirement - que substitutive, c'est sur cette base essentiellement que s'introduit, que se conçoit toute espèce de nouvelle béance, toute espèce de réouverture de la question, et spécialement celle qui survient avec la maturation génitale réelle, c'est-à-dire chez le garçon avec l'introduction de la masturbation, cette jouissance réelle avec son propre pénis réel.

C'est dans cette constellation que rien ne peut être compris autrement que dans cette constellation de départ, qui est celle qui est le fondement par où peuvent s'introduire les éléments critiques qui peuvent avoir les débouchés divers qui constituent un complexe d'œdipe à issue normale, ou un complexe d'œdipe plus ou moins abordé de façon plus ou moins négativée, et qui n'est pas du tout ce qu'on vous enseigne d'habitude, une névrose.

Reprenons donc là où nous en sommes, et faisons ici un petit bout de remarque, à savoir que si l'enfant a à découvrir cette dimension, à savoir que quelque chose est désiré par la mère au-delà de lui-même, c'est-à-dire au-delà de l'objet du plaisir d'abord qu'il ressent être lui-même dans sa mère, et qu'il aspire à être, la situation ne doit se concevoir - comme toute espèce de situation analytique - que dans la référence essentiellement intersubjective qui comporte toujours et à la fois, et corrélativement la dimension originale de chaque sujet, mais en même temps la réalité de cette perspective intersubjective telle qu'elle est entrée dans chaque sujet.

Autrement dit, je vous fais remarquer au passage ce quelque chose qui est voilé au départ, et que nous n'arriverons à dévoiler qu'à la fin. Mais vous en savez déjà assez de l'observation pour pouvoir au moins vous poser la question, et vous référer à des termes que j'ai employés autrefois à bon ou à mauvais escient, à savoir ces termes essentiels comme d'une division tout à fait majeure de l'abord signifiant de quelque réalité que ce soit chez un sujet, à savoir la métaphore et la métonymie.

C'est bien le cas de l'appliquer et au moins de laisser aller tant de points d'interrogation. C'est que dans toute situation intersubjective telle qu'elle s'établit entre l'enfant et la mère nous aurons une question préalable si l'on peut

dire, à nous poser. Elle sera préalable et ce sera probablement seulement à la fin qu'elle sera tranchée, à savoir que dans cette fonction de substitution ce qui finalement fait image pour l'exprimer ne veut rien dire. Substitution, c'est facile à dire, essayons donc de substituer un caillou à un morceau de pain. Quand vous le mettez dans la trompe de l'éléphant, il ne le prendra pas tout à fait du ton uni que vous pourriez croire. Il ne s'agit pas de substitution, il s'agit de savoir ce que signifie cette substitution signifiante, et pour tout dire il s'agit de savoir ce que signifie cette substitution signifiante, et pour tout dire il s'agit de savoir si pour la mère et par rapport a ce phallus qui est l'objet de son désir, quelle est la fonction de l'enfant.

Il est clair que ce n'est pas tout à fait la même chose si l'enfant par exemple est la métaphore de son amour pour le père, ou s'il est la métonymie de son désir du phallus qu'elle n'a pas et qu'elle n'aura jamais. Tout indique très précisément dans la conduite de la mère qui est là tout à fait évidente avec cet enfant qu'elle traîne littéralement partout avec elle, depuis les W.C. jusqu'à son lit, que l'enfant lui est un appendice absolument indispensable et que par conséquent - car c'est exactement cela la mère de Hans que Freud adore, cette mère qu'il a soignée, cette mère si bonne et si aux petits soins pour cet enfant, et en plus elle est jolie, c'est cette dame qui trouve le moyen de changer de culotte devant son enfant, c'est tout de même de dimension bien particulière - et si quelque chose est fait dans cette observation, si quelque chose se trouve illustrer ce que je vous dis d'essentiel dans cet ordre, c'est que ce qui est derrière le voile, c'est bien l'observation du petit Hans et bien d'autres encore qui nous le montrent.

Qu'est-ce que veut dire que l'enfant est la métonymie pour le phallus ? Cela ne veut pas dire qu'elle ait plus de considération pour le phallus de l'enfant, comme elle le montre bien à la vérité cette personne si libérale quand il s'agit d'éducation, de parler des choses, quand il s'agit de venir au fait et d'y mettre le doigt sur ce petit bout de machin que l'enfant lui sort, elle est saisie d'une peur bleue. C'est tout de même comme cela dans cette espèce de tonus vivant, il faut tâcher de rebiquer cette observation du petit Hans pour qu'elle brille.

Donc vous le voyez : ce n'est pas tout à fait la même chose que de dire que l'enfant est pris comme une métonymie du désir du phallus à la mère, cela implique cette chose très importante que ça n'est pas en tant que phallophore qu'il est métonymique, c'est en tant que totalité. C'est là justement que s'établit le drame. Pour lui tout irait très bien s'il s'agissait de **Wiwimacher,** mais c'est qu'il ne s'agit pas de cela, c'est lui tout entier qui est en cause, et c'est parce que c'est lui tout entier qui est en cause, que latence commence très sérieusement à apparaître au moment où entre enjeu le **Wiwimacher réel.** I1 devient pour lui un objet de satisfaction. C'est à ce moment là que commence à se produire ce qu'on appelle l'angoisse.

Ce qu'on appelle l'angoisse tient à ceci, c'est qu'il peut mesurer toute la différence qu'il y a entre ce pour quoi il est aimé, et ce qu'il peut donner, et qu'à partir de ce moment là cet enfant qui, du seul fait qu'il est dans la position qui est la position originaire de l'enfant par rapport à la mère - c'est-à-dire

qu'il est là pour être objet de plaisir, donc qu'il est dans une relation où il est fondamentalement imaginé, et tout ce qu'il peut lui arriver de meilleur, c'est de passer de l'état purement passif, c'est ce qui est essentiel cette passivité primordiale, nous la reverrons, et si nous ne voyons pas que c'est là que s'insère cette pacification primordiale, nous ne pouvons rien comprendre à l'observation de l'homme aux loups - ce qu'il peut faire de mieux au-delà d'être imaginé, pris dans la capture, dans le piège de ce quelque chose où il s'introduit pour être l'objet de sa mère et où il se rend compte si on peut dire peu à peu de ce qu'il est vraiment, il est imaginé, ce qu'il peut faire de mieux, c'est de s'imaginer tel qu'il est imaginé, c'est à dire de passer à la voie moyenne si on peut s'exprimer ainsi.

A partir du moment où il existe aussi comme réel, il n'a pas beaucoup le choix : évidemment il est certain qu'il peut s'imaginer comme fondamentalement autre et rejeté. Autre de ce qui est désiré, et comme tel hors du champ imaginaire où elle pouvait jusque là trouver à se satisfaire par la place qu'il y occupait.

Freud le souligne : ce dont il s'agit, c'est de quelque chose qui survient d'abord, une angoisse, mais angoisse de quoi ? Nous en avons des traces : un rêve, il se réveille sanglotant parce que sa mère allait partir, où « *tu allais partir* » dit-il au père, quelque chose qui est une séparation. Nous pouvons compléter ces termes par mille autres traits, c'est en tant qu'il est séparé de sa mère, et quand il est avec quelqu'un d'autre que se manifestent ces angoisses. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces angoisses apparaissent d'abord, et Freud le souligne.

Le sentiment d'angoisse se distingue de la phobie, c'est-à-dire de ce quelque chose qui n'est pas tellement facile à saisir, et que nous allons essayer de cerner. Qu'est-ce qu'une phobie ?

Naturellement on peut sauter gaiement et dire : la phobie, c'est l'élément représentatif là-dedans. Je veux bien, mais vous êtes bien avancés après, pourquoi cet élément représentatif, et pourquoi une représentation si singulière ? Et quel rôle joue-t-elle ? Un autre piège consiste à se dire qu'il y a une finalité, et qu'elle doit servir à quelque chose. Pourquoi donc servirait-elle à quelque chose ? N'y aurait-il pas aussi des choses qui ne servent à rien ? Pourquoi trancher d'avance que la phobie sert à quelque chose ? Peut-être ne sert-elle exactement à rien ? Tout se serait aussi bien passé si elle n'avait pas été là, pourquoi avoir des idées préconçues de finalité à cette occasion ?

Nous allons tâcher de savoir la fonction de la phobie. Qu'est-ce que la phobie en cette occasion ? En d'autres termes, quelle est la structure particulière de la phobie du petit Hans ? Ce qui nous amènera peut-être à avoir quelques notions sur ce qu'est la structure générale d'une phobie.

Quoiqu'il en soit, je voudrais dès maintenant vous faire remarquer à ce propos la différence entre l'angoisse et la phobie, elle est ici tout à fait sensible. Je ne sais pas si la phobie est une chose tellement représentative que cela, car

nous allons voir qu'il est très difficile de savoir de quoi il a peur. Il l'articule de mille façons, mais il reste un résidu tout à fait singulier.

Si vous avez lu l'observation , vous savez que ce cheval qui est brun, blanc, noir, vert et ces couleurs ne sont pas sans un intérêt, pose une énigme qui jusqu'au bout de l'observation n'est jamais résolue. C'est je ne sais quelle espèce de tâche noire qu'il a par là, qui en fait un animal des temps historique. Devant ce chanfrein de cheval il y a cette espèce de tache noire, et le père d'interroger l'enfant : « *Est-ce le fer qu'il a dans la bouche ?* » - « *pas du tout* » dit l'enfant. « *Est-ce le harnais ?* » - « *Non, non* » - « *Et celui que tu vois là, a-t-il la tâche* ? » - « *Non, non* » dit l'enfant, et puis un beau jour, fatigué, il dit « *oui, celui-là l'a, n'en parlons plus* ». Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne sait jamais ce que c'est que ce noir qui est devant la bouche du cheval.

Ce n'est donc pas si simple que cela une phobie, puisqu'il y a même des éléments quasiment irréductibles. C'est assez peu représentatif, et si il y a quelque chose qui donne bien le sentiment de ce sur quoi on s'est exprimé dans ces poussées qui surviennent périodiquement dans l'analyse, cette notion d'une espèce d'élément négatif hallucinatoire, c'est bien là quelque chose dans cette sorte de flou, car c'est en fin de compte cela qui nous apparaît le plus clair dans cette tête de cheval, et qui est bien fait pour nous en donner l'idée.

Mais il y a une chose certaine, c'est qu'il y a une différence radicale entre deux sentiments, entre ce sentiment d'angoisse pour autant que l'enfant se sent tout d'un coup lui-même, comme quelque chose qui peut être tout d'un coup complètement mis hors de jeu. Bien sûr la petite sœur prépare, et au maximum, la question, et je vous le répète, c'est sur un fond beaucoup plus profond que la crise s'ouvre, que le sol se dérobe sous les pieds à partir du moment où l'enfant peut concevoir qu'il peut tout d'un coup ne plus remplir d'aucune façon sa fonction, qu'il peut n'être plus rien, et que tout simplement il n'est rien de plus que ce quelque chose qui a l'air d'être quelque chose, mais qui en même temps n'est rien, et qui s'appelle une métonymie.

C'est-à-dire, je parle de quelque chose que nous avons déjà vu. La métonymie c'est le procédé du roman réaliste : si un roman réaliste nous intéresse, ce n'est pas à cause de tout le menu chatoiement réel qui nous est apporté car le roman réaliste n'est toujours en fin de compte qu'un amoncellement de clichés, si ces clichés nous intéressent, c'est justement parce que derrière cela ils visent toujours autre chose, ils visent précisément exactement ce qui a l'air d'être le plus contraire, c'est-à-dire tout ce qui manque, tout ce qui fait que c'est très au-delà de tous ces détails, de toute cette espèce de scintillement de cailloux qui nous est donné, il y a le quelque chose qui précisément nous attache, plus c'est métonymique, plus c'est au-delà qu'est la visée du roman.

Notre cher petit Hans se voit donc là tout d'un coup précipité, ou précipitable tout au moins, dans sa fonction de métonymie. Il s'imagine comme un néant pour arriver tout de même à dire ce mot d'une façon plus vivante que théorique.

Que se passe-t-il à partir du moment où entre en jeu dans son existence, la phobie ? Une chose en tout cas est certaine, c'est que devant les chevaux, l'angoisse, ce n'est pas de l'angoisse qu'il éprouve, c'est de la peur. Il a peur qu'il arrive quelque chose de réel, deux choses nous dit-il : que les chevaux mordent, que les chevaux tombent. La différence qu'il y a entre l'angoisse qui littéralement est quelque chose de sans objet, et là je ne fais que répéter Freud parce qu'il l'a parfaitement articulé, et la phobie, c'est que pour la phobie ce dont il s'agit, ce n'est pas du tout d'angoisse, malgré le ton qu'il donne ici aux chevaux : les chevaux portent de l'angoisse, mais ce qu'ils portent, c'est la peur, et la peur d'une certaine façon concerne toujours quelque chose d'articulable, de nommable, de réel. Ces chevaux peuvent mordre, ces chevaux peuvent tomber. Ils ont bien d'autres propriétés qu'ils peuvent garder en eux-mêmes ..... la trace de l'angoisse dont il s'agit, et peut-être en effet y a-t-il quelque rapport.

Nous verrons par la suite les rapports qu'il y a entre ce flou, cette espèce de tâche noire, car les chevaux recouvrent quelque chose, et il y a quand même quelque chose par en-dessous qui apparaît, qui fait lumière derrière ce qui commence à flotter, c'est ce noir. Mais dans le vécu comme tel de l'angoisse, ce qu'il y a chez le petit Hans, c'est la peur. La peur de quoi ? Pas la peur du cheval, la peur des chevaux, de sorte qu'à partir de ce moment-là, le monde apparaît ponctué de toute une série de points dangereux, de points d'alarme si on peut dire, qui est quelque chose qui d'une certaine façon, le restructure.

Ici selon le conseil de Freud, qui se pose à un moment donné des questions sur la fonction de la phobie, et qui conseille lui-même pour trancher entre ces questions de se rapporter à d'autres cas, n'oublions quand même pas qu'une des formes les plus typiques de la phobie - nous verrons aussi après ce qu'est une phobie, est-ce une espèce morbide, ou est-ce un syndrome - une des formes les plus répandues de la phobie, c'est l'agoraphobie, la phobie de la castration.

L'agoraphobie est quelque chose qui assurément porte en soi sa valeur. Voilà le monde ponctué de signes d'alarme, l'agoraphobie nous montre même que ces signes d'alarme dessinent un champ, un domaine, une aire. Jusqu'à un certain point nous pouvons dire que nous savons - s'il nous faut absolument tenter dans quelle direction s'amorce, je ne dirais pas la fonction, parce qu'il ne faut pas se précipiter, mais le sens de la phobie. C'est bien cela, c'est d'introduire dans le monde de l'enfant une structure, une certaine façon de mettre au premier plan la fonction d'un intérieur et d'un extérieur. Jusque là l'enfant était en somme dans l'intérieur de sa mère, il vient d'en être rejeté, où de s'en imaginer rejeté dans l'angoisse, le voilà qui, à l'aide de quelque chose - c'est une tentative, nous abordons la phobie de ce côté - la phobie en somme instaure un nouvel ordre de l'intérieur et de l'extérieur, une série de seuils se mettent à structurer le monde.

Ce n'est pas si simple, je suis persuadé qu'il y aurait beaucoup à apprendre ici d'une étude de certains éléments qui nous sont donnés par l'ethnographe, de la façon dont sont construits dans un village les espaces. Dans les civilisations primitives on ne construit pas les villages n'importe comment, il y a des champs défrichés, et d'autre vierges, et à l'intérieur de cela il y a encore des limites

qui signifient des choses vraiment fondamentales quant aux repères de ces gens plus ou moins près du dégagement de la nature, il y aurait là beaucoup à apprendre, peut-être vous en dirai-je tout de même quelque mots. Quoi qu'il en soit, il y a seuil, il y a plus, il y a aussi quelque chose qui peut présenter à ce seuil comme une image de ce qui le garde, le terme de chute…… ou de …… d'édifice qui vient en avant, ou d'édifice de garde. C'est le terme par lequel Freud a expressément articulé la phobie, c'est quelque chose qui est construit en avant du point d'angoisse.

Déjà quand même là quelque chose commence à nous apparaître, à s'articuler qui nous montre sa fonction. Je veux simplement ne pas aller trop vite et je vous demande de ne pas vous en tenir là, parce qu'on se contente de peu d'habitude, et après tout l'idée que c'est très joli, que nous avons transformé l'angoisse en peur, la peur est apparemment plus rassurante que l'angoisse, ce n'est pas certain non plus. Simplement nous voulons ponctuer aujourd'hui que dans la genèse, nous ne pouvons absolument pas marquer la peur comme un élément primitif, primordial dans la construction du moi, selon que l'a articulé de la façon la plus formelle comme base de toute sa doctrine, quelqu'un que je ne nomme jamais et qui se trouve sur le …… d'un rapport à une certaine école dite à plus ou moins juste titre parisienne. La peur en aucun cas ne peut être considérée comme un élément primitif, comme un premier élément dans la structure de la névrose. S'il y a un point sur lequel nous le touchons, où nous voyons que la peur intervient dans le conflit névrotique comme une chose qui défend en avant, comme quelque chose de tout à fait autre, qui est essentiellement et par nature sans objet, qui est l'angoisse, c'est bien la phobie qui nous permet de l'articuler.

Je resterai aussi aujourd'hui sur ce .... de mon discours. Je pense vous avoir amenés sur ce point précis où la question de la phobie se pose par rapport à quoi elle est amenée - et je vous prie de le prendre au sens le plus profond du terme - à répondre. Nous essaierons de voir la prochaine fois où la suite des choses pourra nous mener.

15 - LEÇON DU 27 MARS 1957

Le fait de se promener n'est pas une mauvaise façon de se reconnaître dans un espace considéré. Si vous considériez les choses ainsi qu'il s'agit dans un champ dans lequel certains itinéraires ont été parcourus, il s'agit de vous apprendre à imaginer sa topographie en dehors des itinéraires. Je veux dire de vous apercevoir quand vous êtes par exemple revenu à votre point de départ, et vous ne vous en apercevez pas, ou encore par exemple de réfléchir quand vous êtes dans un lieu aussi familier et aussi parfaitement autonome que votre salle de bains, il ne vous viendra pas souvent à l'esprit que si vous perciez le mur, vous vous trouveriez au premier étage de la librairie voisine, et je vais même jusqu'à vous dire que tous les jours quand vous prenez votre bain, le travail continue dans la librairie voisine, et que c'est là à portée de votre main. Alors on dit : « *Quel métaphysicien, ce sacré Lacan !* ».

C'est pourtant de cela, à peu près, qu'il s'agit, il s'agit de vous permettre de repérer certaines connexions, du même coup de vous faire apercevoir les éléments du plan d'ensemble de façon à ce que vous ne soyez pas réduits à ce que j'appellerai avec intention, le cérémonial des itinéraires repérés.

Nous voici donc avec le petit Hans, parvenus au point où, dans cette situation où tout n'allait pas si mal, arrivent l'angoisse et la phobie. Ce n'est pas sans intention que j'ai distingué l'un de l'autre, me conformant en cela d'ailleurs strictement à ce que vous pouvez trouver dans le texte de Freud.

Comme il s'agit de topographie et non pas de promenade au hasard, encore que ce soit par une promenade inhabituelle que j'espère pouvoir vous représenter cette topographie - elle est inhabituelle, ce n'est pas qu'elle ne soit pas déjà parcourue, elle est déjà parcourue dans l'observation du petit Hans - je veux simplement commencer à vous montrer ces sortes de choses que le premier imbécile venu pourrait y trouver - sauf un psychanalyste, parce que ce n'est pas le premier imbécile venu.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Père symboliq ue | Père réel | Castratio n dette symbolique | Phallus imaginair e |
| | Mère symbolique | Frustrati on dam imaginaire | Sein réel |
| | Père imaginaire | Privation trou réel | Objet symboliq ue Phallus |

Cette mère symbolique devient réelle, précisément en tant qu'elle se manifeste dans son refus d'amour, et l'objet de la satisfaction lui-même, le sein, devient symbolique de la frustration, refus d'objet d'amour.

Ce trou réel est justement cette chose qui n'existe pas. Le réel étant plein de par sa nature, pour faire un trou réel il faut y introduire un objet symbolique.

De quoi s'agit-il ? Nous en sommes arrivés au point où l'enfant dont le procès - celui qui est dit préœdipien - va consister en somme pour se faire lui-même objet d'amour pour cette mère qui est pour lui ce qu'il y a de plus important, qui est même essentiellement ce qui importe, pour se faire objet d'amour est amené progressivement à s'apercevoir qu'il s'introduit en tiers, qu'il doit se glisser, qu'il doit s'enfoncer quelque part entre ce désir de sa mère qu'il apprend à expérimenter, et cet objet imaginaire qui est le phallus.

Ceci que nous devons postuler, parce que c'est la représentation la plus simple qui nous permet de synthétiser toute une série d'accidents qui sont inconcevables autrement que comme fruits de cette structure de relation symbolique - imaginaire de la période préœdipienne, ceci est strictement articulé comme je vous le dis dans un chapitre des *Trois Essais sur la sexualité* de Freud (vol. V, p. 85), chapitre intitulé *Recherche de l'enfant sur la sexualité*, ou *Théories infantiles sur la sexualité*.

Vous y verrez formulé comme je vous le dis, que c'est très précisément de sa relation avec la théorie infantile de la mère phallique, et la nécessité du passage par le complexe de castration, que ce que l'on appelle les perversions dans leur ensemble, se conçoivent et s'expliquent. De sorte que la notion qu'il se trouve des gens encore pour soutenir, que la perversion est quelque chose de fondamentalement tendanciel, instinctuel, qu'il y a quelque chose dans le pervers de direct, une sorte de court-circuit dans le sens de la satisfaction qui est quelque chose qui fait vraiment sa densité et son équilibre, et qui pensent ainsi interpréter la notion de la perversion négatif de la névrose - comme si la perversion était en somme en elle-même la satisfaction qui est refoulée dans la névrose, comme si elle était le positif, ce qui est exactement le contraire, parce que le négatif d'une négation n'est pas du tout forcément son positif comme le démontre le fait que Freud affirme de la façon la plus nette, que la perversion est structurée en relation avec tout ce qui s'ordonne autour de la notion absence et présence du phallus, et que la perversion a toujours quelque rapport, ne serait-ce que d'horizon, avec le complexe de castration en lui-même. Par conséquent elle est tenue au même niveau si on peut dire du point de vue génétique, que la névrose. Elle est structurée d'une façon à être son négatif, ou plus exactement son inverse, peut-être, mais qui est tout autant structuré qu'elle. Elle est structurée par la même dialectique, pour employer le vocabulaire proche de celui dont je me sers ici.

Cette référence aux théories infantiles de la sexualité, mérite incontestablement que nous nous arrêtions sur cette notion de l'importance donnés par Freud très vite à la notion même de la théorie infantile, et de l'importance dans

l'économie du développement de l'enfant de cette théorie, mais dont le plein épanouissement, à savoir le chapitre que je vous désigne précisément ici, n'a été ajouté aux *Trois Essais sur la sexualité* que beaucoup plus tard, en 1920 je crois - c'est le défaut de l'édition allemande de ne pas rappeler à propos de chaque chapitre, la date à laquelle il est venu s'ajouter à cette composition des *Trois Essais sur la sexualité*.

Les théories infantiles de la sexualité et leur importance dans le développement libidinal, est quelque chose qui en soi tout seul, devrait apprendre à un psychanalyste à relativer cette notion massive et légèrement marquée de péjoration qu'il manie à tout bout de champ sous le terme d'intellectualisation, je veux dire à nous apercevoir que quelque chose qui, au premier abord, peut se présenter comme se situant dans le domaine intellectuel, a bien évidemment une importance que la simple et massive opposition de l'intellectuel et de l'affectif ne saurait aucunement rendre compte.

Il est tout à fait certain que ce qu'on appelle théorie infantile, ou cette activité de recherche concernant la réalité sexuelle qui est celle de l'enfant, est une tout autre nécessité que ce que nous appelons, d'ailleurs indûment, mais ce qu'il faut reconnaître être une espèce de notion diffuse du caractère superstructural de l'activité intellectuelle qui est plus ou moins implicitement admise dans ce qu'on peut appeler le fond de croyance auquel la conscience commune s'ordonne.

C'est bien d'autre chose qu'il s'agit, c'est de quelque chose qui se situe, si l'on peut employer également ce terme, dans l'ensemble du corps où son sens commun est beaucoup plus profond. Cette chose est beaucoup plus profonde parce qu'elle enveloppe toute l'activité du sujet, et qu'elle motive ce qu'on peut appeler également les termes affectifs, ce qui veut dire qu'elle dirige les affects ou affections du sujet selon des lignes d'images maîtresses, qu'elle est en somme corrélative de toute une série d'accomplissements au sens le plus large, qui se manifestent en actions tout à fait irréductibles à des fins utilitaires.

Si vous voulez, classons cet ensemble d'actions ou d'activités par un terme qui n'est peut-être pas le meilleur, ni le plus global, mais celui auquel je me réfère et que je prends pour sa valeur expressive, en le qualifiant d'activités cérémoniales, et non pas seulement cérémonielles. Je veux dire, l'ensemble de tout ce qui, dans la vie individuelle comme dans la vie collective, peut se mettre à ce registre, et vous savez que c'est partout, qu'il n'y a pas d'exemple d'une activité humaine qui les élimine, que même les civilisations à tendance très fortement utilitaire et fonctionnelle voient singulièrement ces activités cérémonielles se reproduire dans les niches les plus inattendues. I1 faut qu'il y ait à cela quelque raison.

Pour tout dire, ce à quoi nous devons nous référer pour centrer l'importance exacte, la valeur de ce qu'on appelle théories infantiles de la sexualité et de tout l'ordre d'activités qui, chez l'enfant, sont structurées autour, c'est assurément à la notion de mythe, et il n'est pas besoin d'être grand clerc, je veux

dire d'avoir approfondi cette notion de mythe, ce qui est pourtant bien mon intention de faire ici. J'essaierai de le faire doucement, par étapes, puisque aussi bien il me semble nécessaire d'accentuer toujours plus la continuité entre ce qui est notre champ d'éléments référentiels auxquels je crois devoir les raccorder, non pas du tout que comme quelquefois on me l'a dit, je prétends ici vous donner une métaphysique générale, ni couvrir tout le champ de la réalité, mais seulement de vous parler de la nôtre, et des plus voisines, des plus immédiatement connexes.

C'est précisément pour ne pas tomber dans un indu système du monde, dans une projection tout à fait insuffisante et pauvre qui se fait très fréquemment de ce qui est notre domaine, avec toute une série d'ordres et de champs étagés de la réalité, qui peuvent avoir avec ce que nous faisons - parce que le grand se retrouve toujours dans le petit - quelque analogie d'ensemble, mais qui assurément ne sauraient aucunement épuiser la réalité et même l'ensemble des problèmes humains.

Mais par contre, ne pas isoler complètement notre champ et nous refuser à voir ce qui dans notre champ, est non pas analogue, mais directement en connexion, je veux dire directement en prise, embrayé avec une réalité qui nous est accessible par d'autres disciplines et d'autres sciences humaines, c'est ce qui me semble indispensable précisément pour bien situer notre domaine, et même simplement pour nous y retrouver.

C'est pourquoi la notion des théories infantiles sur laquelle nous débouchons maintenant de la façon la plus naturelle. Parce que depuis le temps que je vous parle de Hans, vous avez pu vous apercevoir que si cette observation est un labyrinthe, voire au premier abord un fouillis, c'est justement en raison de la place que tiennent toute une série d'élucubrations du petit Hans, qui sont, certaines, très riches, et qui donnent l'impression d'une prolifération, d'un luxe qui ne peut pas manquer de vous apparaître comme rentrant précisément dans la classe de ces élaborations théoriques qui jouent un si grand rôle.

Nous allons simplement approcher du mythe comme d'une première évidence. Ce qu'on appelle un mythe quel qu'il soit, religieux, folklorique, je veux dire pris à différentes étapes de son legs, c'est quelque chose qui se présente comme une sorte de récit. On peut dire beaucoup de choses de ce récit. On peut le prendre sous différents aspects structuraux, par exemple dire qu'il y a quelque chose d'atemporel. On peut aussi essayer de définir sa structure quant aux sites qu'il définit. On peut aussi le prendre sous le caractère, la forme littéraire dont il nous paraît frappant qu'il ait quelque parenté avec la création poétique, et en même temps qu'il soit quelque chose qui en est très distinct, en ce sens que lié à certaines constances absolument non soumises à l'invention subjective. C'est aussi quelque chose qui nous permettrait au moins d'en indiquer les problèmes qu'il pose.

Je crois que dans l'ensemble nous dirons que cela a un caractère de fiction, mais d'une fiction qui a en elle-même une sorte de stabilité qui ne l'a rend pas du tout malléable à telle ou telle modification qui peut lui être apportée, ou

plus exactement qui implique que toute modification en implique de ce fait même une autre, suggérant invariablement la notion d'une structure. Que cette fiction d'autre part n'ait qu'un rapport singulier avec quelque chose de toujours impliqué derrière, et même dont elle porte en elle-même le message formellement indiqué, à savoir avec la vérité, c'est aussi quelque chose qui ne peut pas être détaché du mythe.

Je vous fais remarquer à cette occasion que j'ai pu écrire quelque part dans le séminaire sur la lettre volée, à propos du fait que j'analysais une fiction, que j'entendais, au moins dans un certain sens, que cette opération était tout à fait légitime parce qu'aussi bien disais-je, dans toute fiction correctement structurée, on peut toucher du doigt cette structure qui dans la vérité elle-même, peut être désignée comme la même que celle de la fiction. La nécessité structurale qui est emportée par toute expression de la vérité est justement une structure qui est la même. La vérité a une structure, si on peut dire, de fiction.

Ces vérités, ou cette vérité, cette visée du mythe se présente avec un caractère encore tout à fait frappant, c'est un caractère qui se présente d'abord comme un caractère d'inépuisable, je veux dire qu'il participe de ce qu'on pourrait appeler - pour employer rapidement un terme ancien avec le caractère d'un schème - quelque chose qui est justement beaucoup plus près de la structure que de tout contenu, et qui se retrouve et se réapplique au sens le plus matériel du mot sur toutes sortes de données, avec cette sorte d'efficacité ambiguë qui caractérise tout le mythe. Ce qui est structuré, ce qui est le plus adéquat à cette sorte de moule que donne la catégorie mythique, c'est un certain type de vérité, dont pour nous limiter à ce qui est notre champ et notre expérience, nous ne pouvons pas ne pas voir qu'il s'agit d'une relation de l'homme, mais à quoi ?

Nous ne le dirons certainement pas tout à fait au hasard, ni tout à fait facilement, et nous ne répondrons pas trop vite à cet *à quoi ?* . Répondre : *à la nature*, nous laissera, je pense, très vite insatisfait après les remarques que je vous ai faites - la nature, dès qu'elle se présente à l'homme, telle qu'elle se compte avec lui, est toujours profondément dénaturée. Si nous disons : *à l'être*, nous ne dirons certainement pas qu'elles sont inexactes, mais nous irons peut-être un peu trop loin, et à déboucher dans la philosophie, voire celle la plus récente de notre ami Heidegger, est toute pertinente en soi cette référence.

Assurément nous avons des références plus proches, des termes plus articulés. Ce sont ceux-là mêmes que nous pouvons immédiatement aborder dans notre expérience quand nous nous apercevons qu'il s'agit des thèmes de la vie et de la mort, de l'existence et de la non-existence, de la naissance tout spécialement, c'est-à-dire de l'apparition de ce qui n'existe pas encore, et qui est particulièrement lié à l'existence du sujet lui-même et aux horizons que son expérience lui apporte, et que d'autre part le sujet d'un sexe, et tout spécialement du sien propre, de son sexe naturel, est ce quelque chose à quoi notre expérience nous montre que cette activité mythique se limite. Il y a chez l'enfant, et employée, cette activité mythique.

Nous voyons donc là, et facilement, que par son contenu, par sa visée, elle se trouve à la fois en accord et en même temps ne recouvrant pas complètement ce que nous trouvons sous le terme propre et à proprement parler de mythe.

Dans l'exploration spécialement ethnographique les mythes tels qu'ils se présentent dans leur fiction, sont toujours plus ou moins des mythes visant, non plus l'origine individuelle de l'homme mais son origine spécifique, la création de l'homme, la genèse de ses relations nourricières fondamentales, l'invention comme on dit, des grandes ressources humaines, celle du feu, celle de l'agriculture, celle de la domestication des animaux. Voici ce que nous trouvons dans les mythes.

C'est également la fiction qui explique comment est venu à l'homme ce rapport avec ce quelque chose qui se trouve constamment mis en question dans les mythes, à savoir cette force secrète maléfique ou bénéfique, mais essentiellement caractérisée par son caractère sacré de relation à la puissance sacrée, diversement désignée dans les récits mythiques, mais qui assurément se laisse pour nous situer dans une identité manifeste avec la relation de l'homme à ce pouvoir de la signification, et très spécialement de son instrument signifiant, de ce qui fait que l'homme dans la nature introduit ce quelque chose qui, de l'éloigner rapproche l'homme de l'univers. Et qui le fait capable d'introduire dans l'ordre naturel non seulement ses propres besoins, ses facteurs de trans-formation soumis à ses besoins, mais quelque chose qui assurément va au-delà, la notion d'une identité profonde jamais complètement ni même à si peu près que ce soit, saisie entre ce pouvoir qu'il a de manier ou d'être manié, de s'inclure dans un signifiant, et le pouvoir qu'il a d'incarner l'instance de ce signifiant dans une série l'interventions qui ne se posent pas à l'origine tellement comme activités gratuites, comme la pure et simple introduction de l'instrument signifiant dans la chaîne des choses naturelles.

Ces mythes dont la connexion, le rapport de contiguïté avec la création mythique infantile s'indique assez par les rapprochements que je viens de vous faire, nous posent en somme ce problème de quelque chose qui dure depuis déjà quelque temps, qui s'appelle l'investigation des mythes, si vous voulez la mythologie scientifique ou comparée, qui de plus en plus élabore dans une méthode dont le caractère de formalisation indique déjà qu'un certain pas est franchi - et aussi par le caractère de fécondité que cette formalisation comporte - que c'est dans ce sens que peut-être pourra être en fin de compte - plus que par la loi des analogies et des diverses références culturalistes, naturalistes qui ont été employées jusqu'ici dans l'analyse des mythes par cette formalisation être dégagés dans les mythes ce qu'on peut appeler des éléments ou des unités qui, à leur niveau, ont le caractère d'un fonctionnement structural comparable, sans être pour autant identique à celui que dégagent dans l'étude de la linguistique, les élaborations des différents éléments modernes taxiaires.

On a pu construire et mettre en pratique l'efficacité de l'isolement de tel et tel élément que nous définissons comme l'unité de la construction mythique qu'on appelle mythes. Mais de s'apercevoir qu'à en poursuivre l'expérience dans

une série de mythes qu'on met à l'épreuve, précisément, de cette décomposition, pour voir comment vont fonctionner leurs recompositions, on s'aperçoit d'une surprenante unité entre les mythes en apparence les plus éloignés, à cette condition e s'écarter de ce qu'on peut appeler l'analogie faciale du mythe.

Par exemple dire qu'un inceste et un meurtre sont deux choses équivalentes, c'est une chose qui au premier abord ne vous viendra pas à l'esprit, mais qui, en comparant deux mythes ou deux étages du mythe - par exemple ce qui se passe à deux générations différentes - nous fait apercevoir qu'à poser dans une constellation qui aura un aspect tout à fait comparable à ces petits cubes que je vous dessinais la dernière fois au tableau, il semble que c'est en disposant aux différents sommets de cette construction les termes de père, mère par exemple, mère inconnue au sujet, père dans telle et telle position à la première génération, que vous trouvez également inceste par exemple à faire tel ou tel autre sommet, et quand vous passez à la génération suivante vous trouvez point par point - et selon des lois qui n'ont d'intérêt qu'à pouvoir leur donner une formalisation stricte et sans ambiguïté - la notion de frères jumeaux recouper et être en quelque sorte la transformation prévue du couple père-mère dans la première génération. Vous voyez arriver le meurtre situé à la même place par cette opération de transformation déjà réglée par un certain nombre d'hypothèses structurales sur la façon dont nous devons traiter le mythe.

Ceci alors nous donne une idée de ce que je pourrais appeler le poids, la présence, l'instance du signifiant comme tel, son impact propre, d'isoler quelque chose qui est en quelque sorte toujours le plus caché, puisqu'il s'agit de quelque chose qui en soi ne signifie rien, mais qui assurément porte tout l'ordre des significations. Si quelque chose de cette nature existe, ce n'est nulle part plus sensible que dans le mythe.

Ce préambule nécessaire vous indique dans quel sens nous pensons nous approcher pour le soumettre à cette épreuve de ce foisonnement de thèmes au premier abord franchement imaginatifs, voire - comme Freud lui-même dans l'observation l'évoque comme possible, puisqu'il le suggère comme étant le propos supposé d'un interlocuteur - thèmes imaginatifs qui pourraient aussi bien resuggérer, si tant est que ce terme doive être pris dans le sens le plus simple, à avoir que quelque chose qui est articulé par un sujet passe dans l'autre sujet à l'état de vérité reçue, tout au moins de forme acceptée avec un certain caractère de croyance, en quelque sorte un revêtement, un habit donné à la réalité qui est reçue donc d'un sujet dans un autre et qui peut supposer donc quelque doute, et par le terme de suggestion, impliquer concernant l'authenticité de la construction dont il s'agit.

C'est une construction reçue par le sujet, et bien entendu il n'y a pas de notion qui soit toujours plus facile à voir venir comme élément de critique pourquoi pas légitime et qui, plus que nous, ne songerait à penser qu'il y a là quelque chose qui mérite d'autant plus d'être pris en considération ? Nous soutenons bien que les éléments culturels d'organisation symbolique du monde sont quelque chose qui est très précisément, de par sa nature n'appartenant

à personne, est quelque chose qui doit être reçu, appris, et bien entendu il y a quelque chose qui donne le fondement incontestable à cette notion de suggestion.

Ce qui est frappant également, c'est que non seulement cette suggestion existe dans le cas du petit Hans, mais que nous la voyons s'étaler à ciel ouvert. On peut dire que le mode interrogatoire du père du petit Hans se présente à tout instant comme représentant une véritable inquisition quelquefois présente, voire même ayant tous les caractères d'une direction donnée aux réponses de l'enfant. Assurément le père, comme Freud le souligne en maints endroits, intervient d'une façon approximative, grossière, voire franchement maladroite. Il manifeste d'ailleurs lui-même toutes sortes de malentendus dans la façon dont il enregistre les réponses de l'enfant, dont il le presse pour trop comprendre, et trop vite, ce que Freud souligne également.

Et ce qui est tout à fait manifeste également à la lecture de l'observation, c'est que justement quelque chose se produit qui est loin d'être indépendant de cette intervention paternelle, avec tous ses défauts à tout instant pointés et désignés par Freud. C'est tout à fait manifeste, on voit le comportement de Hans et ses constructions, on le voit à la façon la plus sensible de répondre à telle intervention paternelle, on le voit même en particulier à partir d'un certain moment, s'emballer si on peut dire, et la phobie prendre un caractère d'accélération, d'hyperproductivité tout à fait sensible.

Bien entendu il est tout ce qu'il y a de plus intéressant de voir à quoi correspondent ces différents moments de la production mythiques chez le petit Hans, et il y a aussi une chose qui est tout à fait manifeste, c'est que cette production tout en ayant ce caractère qu'indique d'une façon implicite dans le vocabulaire de tout un chacun, le terme d'imaginatif, à savoir ce caractère d'inventé, de gratuité même qui est impliquée dans l'usage qu'on fait de ce terme - quelqu'un récemment à propos d'un interrogatoire que je faisais d'un des malades que je présente, m'avait souligné chez ce malade le caractère imaginatif de certaines de ses constructions, et c'était pour lui quelque chose qui lui semblait toujours indiquer je ne sais quelle note hystérique de suggestion ou d'effet de la suggestion dans cette production du malade, alors qu'il était facile de s'apercevoir qu'il n'en était rien, mais que quoique provoquée, stimulée par une question, la productivité prédélirante du malade s'était manifestée avec son cachet et sa force de prolifération propres, selon strictement ses propres structures - cela n'est pas même du tout l'impression que l'on a quand il s'agit de Hans. On n'a pas l'impression à aucun moment, d'une production délirante, je dirais bien plus : on a l'impression nettement d'une production de jeu, non seulement de jeu, mais il est tout à fait clair que c'est tellement ludique que Hans lui-même a quelque embarras pour boucler la boucle et soutenir telle ou telle voie dans laquelle il s'engage après avoir indiqué je ne sais quelle magnifique et énorme histoire confinant à la farce, sur l'intervention par exemple de la cigogne à propos de la naissance de sa petite sœur Anna. I1 est fort capable de dire : et puis après tout, ce que je viens de vous dire là, n'y croyez pas.

Néanmoins, il n'en reste pas moins que dans ce jeu apparaissent moins des termes constants qu'une certaine configuration fuyante quelquefois, d'autres fois saisissable d'une façon frappante, et c'est là ce dans quoi je voudrais vous introduire, à savoir cette sorte de nécessité structurale qui préside, non seulement à la construction de chacun de ce que l'on peut appeler avec toutes les précautions d'usage, les petits mythes de Hans, mais aussi bien de leur progrès, de leur transformation, et spécialement en essayant d'attirer votre attention vers ceci, que ce n'est pas toujours obligatoirement leur contenu qui importe. Je veux dire que la reviviscence plus ou moins ordonnée d'états d'âme antérieurs, de ce qu'on appelle à cette occasion encore le complexe anal par exemple - qui sera épuisé dans tout ce que Hans se laisse aller à montrer à propos du **Lumpf** qui joue son rôle dans cette observation, et qui littéralement pour le père, que Freud nous dit avoir laissé délibérément dans l'ignorance de thèmes dont il était fort probable qu'il les rencontrerait, et que lui Freud prévoyait - est inattendue. Freud en nomme deux, et qui sont surgis au cours de l'exploration de l'enfant par son père, à savoir le complexe anal, et ni plus ni moins, le complexe de castration.

N'oublions pas que le complexe de castration dans la théorie analytique à l'époque où nous nous situons (1906-1908) est une espèce de clé déjà capitale pour Freud, mais qui n'est pas du tout à ce moment là mise en pleine lumière, révélée à tous comme étant la clé centrale. Bien loin de là, c'est une petite clé qui traîne parmi les autres, avec un petit air de rien du tout, et en fin de compte Freud veut dire que le père n'était aucunement averti de quelque chose qui dut se rapporter à ce rapport essentiel qui fait que le complexe de castration est la cheville majeure par où passe l'instauration de sa constellation et la résolution de sa constellation, par où passe la phase ascendante ou descendante de l'œdipe.

Donc nous voyons que le petit Hans en effet réagit. Il réagit tout au cours de l'intervention du père réel, à savoir de mise en serre chaude de ces feux croisés de l'interrogation paternelle sous lesquels il se trouve pendant un certain temps, et qui à voir l'observation massivement, se montrent avoir été favorables à un véritable développement, à une véritable culture même chez Hans, de quelque chose qui ne nous permet pas de penser, vu sa richesse, ni que la phobie aurait eu ses prolongements et ses échos sans l'intervention paternelle, ni même non plus qu'elle aurait eu son centre même, ni ce développement, ni cette richesse, ni même peut-être cette instance si prévenante pendant un certain temps. Ceci est admis par Freud, et je dirais même repris par lui à son compte, je veux dire qu'il admet même qu'il y a pu avoir momentanément une espèce de flambée, de précipitation, d'accélération, d'intensification même de la phobie sous l'action du père.

Tout ceci ne sont que des vérités premières, encore faut-il les dire. Reprenons les choses au point où nous en sommes, et pour tout de même ne pas vous laisser tout à fait devant la cohue, je vais vous indiquer quel est en quelque sorte le schéma général autour duquel je pense, va s'ordonner d'une façon

satisfaisante pour nous ce que nous allons essayer de comprendre dans le phénomène de l'analyse de Hans, son départ et ses résultats.

Hans est donc dans un certain rapport avec sa mère, où se mêle le besoin direct qu'il a de l'amour de sa mère, avec quelque chose que nous avons appelé le jeu du leurre intersubjectif, à savoir ce quelque chose qui se manifeste de la façon la plus claire dans les propos de l'enfant, et qui indique de toutes parts - il suffit de lire le commencement de l'observation pour le voir - qu'il lui faut que sa mère ait un phallus, ce qui ne veut pas dire pour autant que pour lui ce phallus soit quelque chose de réel. A tout instant au contraire, éclate dans son propos l'ambiguïté que fait apparaître ce rapport dans une perspective de jeu. L'enfant sait bien en fin de compte quelque chose, tout au moins qui indique, il le dit : « *J'avais justement pensé...* », et il s'interrompt. Ce à quoi il a pensé, c'est à : l'a-t-elle, ou ne l'a-t-elle pas ? Et il le lui demande, et il le lui fait dire, et qui sait à quel point la réponse le satisfait, qu'elle en a un **Wiwimacher** comme on dit dans l'observation, c'est-à-dire un fait pipi, et ce **Macher** quelque chose qui n'est pas complètement traduit, c'est un faiseur de pipi il y a un masculin impliqué là-dedans, ceci se retrouve dans d'autres mots précédés du préfixe ***wiwi***.

L'enfant est dans cette intimité, cette connivence de jeu imaginaire avec sa mère, et il se trouve tout d'un coup dans une situation, où par quelque coté, une certaine décompensation survient puisqu'il se produit quelque chose qui se manifeste par une angoisse se manifestant très précisément dans les rapports avec sa mère.

La dernière fois nous avons essayé de voir à quoi répondait cette angoisse. Cette angoisse est liée, nous l'avons dit, à divers éléments de réel qui viennent en quelque sorte compliquer la situation. Ces éléments de réel ne sont pas univoques, il y a des éléments de réel dans les objets de la mère qui sont nouveaux, il y a la naissance de la petite sœur avec toutes les réactions qu'elle entraîne chez Hans, mais qui ne viennent pas tout de suite, c'est seulement quinze mois après qu'éclate la phobie. I1 y a l'intervention du pénis réel, mais le pénis réel est là enjeu depuis un bout de temps également, au moins depuis un an, la masturbation est avouée par l'enfant grâce aux bonnes relations qui existent entre lui et ses parents sur le plan de l'élocution par le petit Hans, et nous n'avons aucun doute également que ce pénis réel, avec ce qu'il introduit de complications dans la situation, est là également depuis un certain temps.

Nous avons également remarqué la dernière fois, par où ces éléments de décompensation peuvent entrer en jeu : dans un cas c'est Hans qui est exclu, qui choit si on peut dire de la situation, qui est éjecté de la situation par la petite sœur, dans l'autre cas c'est quelque chose d'autre, c'est l'intervention du phallus sous une forme - je parle de la masturbation - c'est l'intervention qui reste pour Hans le même objet, mais le même objet qui se présente sous une forme tout à fait différente, et disons-le tout de suite : l'intégration des sensations liées à tout le moins à la turgescence, et très possiblement à quelque

chose que nous pouvons aller jusqu'à qualifier d'orgasme et, bien entendu, il ne s'agit pas d'éjaculation.

Il est bien entendu qu'il y a autour de cela une question et un problème, je veux dire que par exemple Freud ne le tranche pas, il n'a pas à ce moment là assez d'observations pour aborder ce difficile problème de l'orgasme dans la masturbation infantile, que je n'aborde pas tout de suite et d'emblée à ce propos, et dont je vous signale qu'il est à l'horizon de notre questionnement, et que c'est même une question de savoir pourquoi à propos de quelque chose de très évident qui est arrivé dans le cours de l'observation, à propos du charivari, du tumulte qui est une des craintes que l'enfant a de l'objet de la phobie, devant le cheval donc, la question est presque que Freud ne pose pas la question de savoir si justement il n'y a pas là quelque chose qui est en rapport avec l'orgasme, voire avec un orgasme qui ne serait pas le sien, voire une scène aperçue des parents par exemple. Freud admet bien aisément l'affirmation que les parents lui donnent, que rien de pareil n'a pu être entrevu par l'enfant.

C'est une petite énigme dons nous aurons la solution absolument certaine, mais assurément voilà donc quelque chose dont toute notre expérience nous indique qu'il y a dans le passé des enfants, dans leur vécu, dans leur développement, quelque chose de fort difficile à intégrer, et je dirais qui est très manifeste.

J'y ai insisté depuis longtemps, je crois que c'est dans ma thèse ou dans quelque chose de presque contemporain, c'est le caractère ravageant très spécialement chez le paranoïaque, de la première sensation orgastique complexe. Pourquoi chez le paranoïaque ? Nous tâcherons de répondre à cela en route, mais assurément c'est un témoignage que nous trouvons d'une façon très constante, du caractère d'invasion déchirante, d'irruption chavirante, que présente chez certains sujets d'une façon particulièrement claire, cette expérience, nous indiquant par là que de toute autre façon au détour où nous nous trouvons, ceci doit jouer son rôle comme un élément d'intégration difficile, que cette nouveauté du pénis réel.

Néanmoins ce n'est pas tout de suite ce qui se présente au premier plan à propos de l'éclosion de l'angoisse, puisque déjà cela dure. Qu'est-ce qui fait en fin de compte que l'angoisse arrive à ce moment, et rien qu'à ce moment ? La question, et très évidemment, reste posée.

Voilà donc notre petit Hans arrivé à un moment qui est celui de l'apparition de la phobie. Prenons cette apparition de la phobie, et tout de suite voyons que ce n'est pas Freud, que c'est sans aucun doute le père communiquant avec Freud, comme la suite de tout le texte de l'observation le promet, que le père a tout de suite la notion qu'il y a quelque chose qui est lié à une tension avec la mère. Et pour le reste, pour le caractère de ce qui déclenche particulièrement la phobie, il est également - et il le pose dans les premières lignes avec le caractère tout à fait clair et qui donne toute sa portée au premier récit de l'observation

- l'excitateur de ce qui est à proprement parler le trouble. Je ne saurais d'aucune façon vous le donner, et il entre dans la description de la phobie.

De quoi s'agit-il ? Laissons de côté la suite de l'apparition de la phobie, et réfléchissons. Nous avons donné toute cette importance à la mère, et à ce rapport symbolique imaginaire de l'enfant avec elle, nous disons que la mère pour l'enfant, se présente avec cette exigence de ce qui lui manque, de ce phallus qu'elle n'a pas. Nous avons dit : ce phallus est imaginaire. Il est imaginaire pour qui ? Il est imaginaire pour l'enfant. Si nous en parlons ainsi, c'est pour quelles raisons ? C'est parce que Freud nous a dit que cela joue toujours un rôle chez la mère. Pourquoi ? Vous me direz, c'est parce qu'il l'a découvert, mais n'oublions pas que s'il l'a découvert, c'est parce que c'est vrai, et si c'est vrai, pourquoi est-ce vrai ?

Il s'agit de savoir à quel sens c'est vrai, car à la vérité l'objection que font régulièrement les analystes, tout spécialement les analystes du sexe féminin : on ne voit pas pourquoi les femmes seraient vouées plus que les autres à désirer justement ce qu'elles n'ont pas, ou à s'en croire pourvues. C'est bien pour des raisons qui sont - limitons-nous à cela - de l'ordre de l'existence, de l'instance propre et comme telle du signifiant, c'est parce que le phallus a dans le système signifiant, une valeur symbolique, qu'il est ainsi retransmis à travers tous les textes du discours inter-humain d'une façon telle qu'il s'impose parmi les autres images, et d'une façon prévalente, au désir de la femme.

Le problème n'est-il pas justement à ce détour, à ce moment de décompensation, que l'enfant fasse ce pas littéralement infranchissable pour lui tout seul, fasse ce pas que cet élément imaginaire avec lequel il joue, du phallus désiré par la mère, devienne pour lui plus encore que ce qu'il est devenu pour elle un élément du désir de la mère, donc ce quelque chose par quoi il faut qu'il en passe pour captiver la mère ? Il s'agit maintenant qu'il réalise ce quelque chose en soi-même d'insurmontable, à savoir qu'il s'aperçoive que cet élément imaginaire a valeur symbolique.

En d'autres termes, si le système du signifiant ou le système du langage pour le définir synchroniquement, ou du discours pour le définir diachroniquement, est-ce quelque chose dans quoi l'enfant entre d'emblée, mais n'entre pas dans toute son ampleur, dans toute l'envergure du système, il y entre d'une façon ponctuelle à propos des rapports avec la mère qui est là, ou qui n'est pas là . Mais la première expérience symbolique est quelque chose de tout à fait insuffisant, on ne peut pas construire tout le système des rapports du signifiant autour du fait que quelque chose qu'on aime est là ou n'est pas là, nous ne pouvons pas nous contenter des deux termes, il en faut d'autres.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, c'est à savoir qu'il y a un minimum de termes nécessaires au fonctionnement du système symbolique. Il s'agit de savoir s'il est trois, s'il est quatre. Il n'est certainement pas seulement trois, l'œdipe nous en donne trois assurément, et implique certainement un quatrième en nous disant qu'il faut que l'enfant franchisse l'œdipe, cela veut dire qu'il faut que quelqu'un intervienne dans l'affaire, que c'est le père, et on nous dit comment,

et on nous raconte toute la petite histoire, la rivalité avec le père, et du désir inhibé pour la mère.

Mais au niveau où nous sommes, c'est-à-dire quand nous allons pas à pas, et quand nous nous trouvons dans une situation particulière, nous avons déjà dit que le père a une drôle de présence. Nous verrons si c'est simplement cette drôle de présence, autrement dit ce degré de carence paternelle qui joue son rôle dans cette affaire, mais avant même de nous reposer sur ces caractères soi-disant réels et concrets, et dont il est si difficile d'avoir le fin mot, car qu'est ce que cela signifie que le père est réel, est là plus ou moins carent ? Chacun se contente sur ce point d'approximation, et finalement on nous dit, sans devoir tout de même s'y arrêter, au nom de je ne sais quelle logique qui serait la nôtre propre, que là-dessus les choses sont plus contradictoires. Par contre, nous allons peut-être voir que tout s'ordonne en fonction de ceci pour l'enfant, que certaines images ont un fonctionnement symbolique. Et qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que ces images qui sont celles que pour l'instant la réalité lui apporte, sont trop abondantes, présentes, foisonnantes, mais assurément dans un état d'incorporation tout à fait manifeste, car ce qu'il s'agit pour lui, c'est d'accorder un monde qui jusqu'à un certain point, avait fonctionné harmonieusement, ce monde de la relation maternelle, avec cet élément d'ouverture imaginaire ou de manque qui le rendait en fin de compte si amusant, si excitant même pour la mère, dont on dit quelque part qu'elle est légèrement irritée au moment où le père lui dit de faire partir l'enfant du lit, et elle proteste, elle joue, elle fait la coquette, ce qu'on traduit par assez irritée, et cela veut dire toute excitée. Ce n'est pas pour rien qu'il est là bien entendu. Nous saurons exactement un jour pourquoi il est là dans le lit de la mère, c'est un des axes de l'observation.

Qu'est-ce qui se passe ? Dès aujourd'hui je vais vous donner un exemple de ce qui se passe et de ce que je veux dire, quand je dis que ces images sont d'abord celles qui sortent de cette relation avec la mère, mais sont aussi les autres nouvelles que n'affronte pas mal du tout cet enfant, car bien entendu maintenant, depuis qu'il a une petite sœur, et depuis que ça ne peut plus coller tout simplement dans ce monde avec la mère, il intervient des notions auxquelles il sait très bien faire face sur le plan de la réalité, la notion du grand et du petit, la notion de ce qui est là et de ce qui n'est pas là mais de ce qui apparaît, la notion de la croissance et de l'émergence, la notion de la proportion, de la taille.

Voilà différentes phases dans lesquelles le grand et le petit se trouvent confrontés, selon des couples, des antinomies différentes. Nous le voyons manier tout cela extrêmement bien. Quand il parle de sa petite sœur, il dit : « *Elle n'a pas encore de dents* », ce qui implique qu'il a une notion très exacte de cette émergence, et Freud qui fait des ironies, fait des ironies à côté, parce qu'il n'y a pas besoin de penser que cet enfant est métaphysicien. Ce que dit l'enfant est tout à fait sain et normal, il s'affronte très vite, et d'une façon qui ne va pas tellement de soi, à des notions comme celle de l'apparition de quelque chose de nouveau, de l'émergence de ces trois termes : émergence d'une part,

croissance de l'autre : elle grandira ou ce qu'elle n'a pas grandira - il n'y a pas de quoi ironiser là-dessus - et puis le troisième terme, semble-t-il le plus simple, mais pas le plus immédiatement donné, de la proportion ou de la taille.

On va parler de tout cela à cet enfant, et il semble qu'il est encore tôt pour accepter ce qu'on lui donnera comme explications aussi à lui-même : il y en a qui n'en ont pas, le sexe féminin n'a pas de phallus. C'est ce que son père va lui dire, il va intervenir, et cet enfant qui est fort capable de manier ces notions d'une façon claire, car il les a maniées lui-même antérieurement d'une façon adroite et pertinente, loin de s'en contenter, passe par des détours qui apparaissent au premier abord stupéfiants, effrayants, morbides, faire partie de la phobie, pour arriver en fin de compte, à quoi ? A ce quelque chose que nous verrons être à la fin, la solution qu'il donne au problème.

Mais il est très clair qu'il y a des voies à cette solution, qui sont des voies qu'il doit suivre, et qui tout en avant cette appréhension des formes qui peuvent être satisfaisantes pour objectiver le réel, sont néanmoins par rapport à cela, effroyablement détournées. Ce franchissement, cet exhaussement de l'imaginaire et du symbolique, nous allons le trouver à tout instant, et vous allez voir que bien entendu cela ne peut pas se produire sans quelque chose qui est toujours la structuration dans des cercles à tout le moins ternaires, dont je vous montrerai la prochaine fois un certain nombre de conséquences.

Mais tout de suite aujourd'hui, je vais vous prendre un exemple. C'est justement après une intervention du père, qui finalement sur les instructions de Freud - et vous verrez la prochaine fois ce que veulent dire ces instructions de Freud - lui martèle que les femmes n'ont pas de phallus, que c'est inutile qu'il le cherche - que ce soit Freud qui ait dit au père d'intervenir ainsi, c'est un monde, car c'est strictement en suivant les instructions de Freud, qu'il le fait, mais laissons cela de côté - que se produit le fantasme des girafes. Donc comment l'enfant réagit-il à cette intervention du père ? Il réagit par quelque chose qui s'appelle le fantasme des deux girafes : l'enfant surgit en pleine nuit en disant « *J'ai pensé à quelque chose...* ». Il a peur, il se réfugie : on lui dit qu'il a peur, on ne sait pas s'il a peur. Quoiqu'il en soit, il vient se rendormir dans le lit de ses parents, après quoi on le remporte dans sa chambre, et le lendemain on lui demande ce dont il s'agit. Il s'agit d'un fantasme, ce sont les deux girafes : les grandes girafes sont muettes, les petites girafes sont rares. Là, il y a une grande girafe et une petite girafe que l'on a traduit par chiffonnée, on a traduit comme on a pu. **Verwutzel** en allemand, veut dire rouler en boule. On demande à l'enfant de quoi il s'agit, et il le montre : il prend un bout de papier et il le met en boule. Alors voyons comment ceci est interprété.

Cela ne fait pas de doute tout de suite pour le père, que ces deux girafes, l'une, la grande, est le symbole du père, l'autre, la petite, dont l'enfant s'empare pour s'asseoir dessus, ceci aux grands cris de la grande, est une réaction au phallus maternel, la nostalgie de la mère et de son manque nommé, perçu, reconnu, repéré par le père tout de suite comme étant la signification de la petite girafe, ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'une façon qui ne lui paraît

pas contradictoire, de faire de ce couple, la grande et la petite girafe également le couple, père-mère. Tout ceci naturellement pose les problèmes les plus intéressants, je veux dire qu'on peut discuter à l'infini sur la question de savoir si la grande girafe c'est le père, si la petite girafe c'est la mère. Il s'agit en effet pour l'enfant de reprendre possession de la mère, pour la plus grande irritation, voire colère du père. Cette colère n'est pas une colère réelle, jamais le père ne se laisse aller à la colère, le petit Hans lui souligne du doigt : « *Tu dois être en colère, tu dois être jaloux* ». Malheureusement le père n'est jamais là pour faire le dieu tonnerre.

Arrêtons-nous un peu à ce qui est tout à fait manifeste et visible. Une grande girafe et une petite girafe, c'est tout de même quelque chose qui en elle-même a son pareil, l'une est le double de l'autre, il y a le côté grand et petit, mais il y a le côté aussi toujours girafe. Nous retrouvons là en d'autres termes, quelque chose de tout à fait analogue à ce que je vous disais la dernière fois, quand je vous disais que l'enfant était pris dans le désir phallique de la mère comme une métonymie. L'enfant dans sa totalité, c'est le phallus, et au moment où il s'agit de restituer à la mère son phallus, l'enfant phallicise, sous la forme d'un double, la mère toute entière, il fabrique une métonymie de la mère. Ce qui jusque là n'était que le phallus énigmatique, à la fois désiré, cru et pas cru, plongé dans l'ambiguïté, la croyance, et dans le terme de référence, et de jeu leurrant avec la mère, devient quelque chose qui commence à s'articuler comme une métonymie. Et comme si ce n'était pas assez qu'on nous montre la création, l'introduction de l'image dans un jeu proprement symbolique, pour bien nous expliquer que nous sommes passés, que nous avons franchi là le passage de l'image au symbole, cette petite girafe à laquelle vraiment personne ne comprend rien dans cette observation - alors que c'est là visible - il nous dit : cette petite girafe est tellement un symbole, que c'est quelque chose qu'on peut chiffonner comme la petite girafe quand elle est sur une feuille de papier, c'est-à-dire à partir du moment où la petite girafe n'est plus qu'un dessin.

Le passage de l'imaginaire au symbolique ne peut pas être mieux traduit que dans ces choses en apparence absolument contradictoires et impensables, parce que vous faites toujours de tout ce que racontent les enfants, quelque chose qui de chaque côté participe au domaine des trois dimensions. Mais il y a aussi quelque chose qui du jeu des symboles, est dans les deux dimensions, et comme je vous l'ai dit dans la lettre volée, quand il ne reste plus rien que quelque chose qui est entre les mains, et qu'il n'y a plus qu'à rouler en boule, c'est le même geste par lequel Hans s'efforce de faire comprendre de quoi il s'agit dans la petite girafe.

La petite girafe chiffonnée signifie à ce moment là quelque chose qui est tout à fait du même ordre que le dessin d'une girafe qu'il avait autrefois, et que je vous ai donné ici, avec son fait-pipi, et qui était déjà sur la voie du symbole, car alors que ce dessin est entièrement délié, et tous les membres tiennent bien à leur place, ce fait pipi qu'il rajoute à la girafe st quelque chose qui est vraiment graphique, un trait, et par-dessus le marché pour que nous n'en ignorions rien, séparé du corps de la girafe.

Mais maintenant nous entrons dans le grand jeu du signifiant, le même que celui sur lequel je vous a fait un séminaire, sur la lettre volée. Ce double de la mère est quelque chose qui est de l'ordre réduit à ce support toujours nécessaire pour la véhiculation du signifiant comme tel, à savoir quelque chose qu'on peut chiffonner, qu'on peut tenir aussi, et sur lequel on peut s'asseoir. C'est un témoignage si amoureux, qu'il a quand même quelque chose qui est une espèce de traite, de libelle.

Observez que ce n'est pas sur un point particulier que je vous articule ce que nous pouvons saisir de ce passage de l'imaginaire au symbolique. I1 y en a toutes sortes d'autres car nous voyons peu à peu s'établir un parallèle entre l'observation de l'homme aux loups et celle du petit Hans, et nous pouvons remarquer que dans ces voies par où est abordée l'image phobique, cette image phobique dont nous n'avons pas encore cerné la signification - mais pour la cerner il faut bien avoir recouru à l'expérience par où est abordée l'image phobique par l'enfant - dans l'homme aux loups c'est franchement une image sous doute, mais une image qui est dans un livre d'images, et la phobie de l'enfant c'est ce loup qui est sorti du livre, dans Hans ça n'est pas absent non plus, c'est dans une page de son livre, celle qui est juste en face de l'image qu'il nous montre, de la caisse rouge dans laquelle la cigogne apporte les enfants au haut de la cheminée, qu'il y a un cheval que l'on est en train de ferrer comme par hasard. Or qu'allons-nous trouver ?

Nous allons trouver, puisque nous cherchons, des structures, tout au long de cette observation, jouant dans une espèce de jeu tournant d'instruments logiques se complétant les un les autres, et formant une espèce de cercle à travers lesquels le petit Hans cherche la solution. La solution de quoi ? Dans cette série d'éléments ou d'instruments qui s'appellent la mère, lui et le phallus, avec ce nouvel élément qui fait que le phallus est quelque chose qui est devenu pas seulement quelque chose avec quoi l'on joue, c'est qu'il est devenu rétif, il a ses fantaisies si on peut s'exprimer ainsi, il a ses besoins, il a ses réclamations, et il met la pagaille partout. Il s'agit de savoir comment cela va s'arranger, c'est-à-dire en fin de compte au moins dans ce trio, dans cet éternel originel, comment vont pouvoir se fixer les choses.

Nous allons voir apparaître une triade : il est enraciné mon pénis. Voilà une forme de garantie, malheureusement quand on l'a amené à professer qu'il est enraciné, on a tout de suite après une flambée de la phobie. Il faut croire qu'il y a un danger aussi à ce qu'il soit enraciné, alors que nous voyons apparaître d'autres termes, nous voyons apparaître le terme du perforé, et nous voyons apparaître quand nous savons le chercher d'une façon conforme à l'analyse mythique des thèmes, ce thème de perforé de mille façons. D'abord lui, dans un rêve, est perforé, la poupée est perforée, il y a des choses perforées de dehors en dedans, de dedans en dehors.

Puis il y a un troisième terme qu'il trouve, et qui est particulièrement expressif parce qu'il ne peut tout de même pas se déduire des formes naturelles, mais qu'il s'introduit comme instrument logique dans son passage mythique, et qui vraiment fait du troisième terme le sommet du triangle avec cet enraciné,

et d'autre part ce trou béant laissant un vide - car s'il n'est pas enraciné il n'y a plus rien, alors il y a une médiation, on peut le mettre et le remettre, l'enlever et le remettre, il est amovible - et l'enfant se sert de quoi pour cela ? Il introduit la vis. L'installateur ou le serrurier vient et dévisse, après quoi l'installateur ou le plombier vient, et lui dévisse le pénis pour en remettre un autre plus grand.

Cette introduction comme instrument logique de cette sorte de thème emprunté à sa petite expérience d'enfant, comme élément mythique de ce troisième terme - et nous verrons quel rôle il joue, car c'est à proprement parler un élément qui va amener une véritable résolution dans le problème, à savoir qu'en fin de compte c'est à travers la notion que ce phallus aussi est quelque chose qui est pris dans le jeu symbolique, qui peut être combiné, qui est fixe quand on le met, mais qui est mobilisable, qui circule, qui est un élément de médiation - c'est à partir de ce moment là que nous allons nous trouver sur la pente où l'enfant va trouver ce premier répit dans cette recherche frénétique de mythes conciliateurs jamais satisfaisants, qui nous mèneront tout à fait dans le dernier terme à la solution dernière qu'il trouvera, dont vous le verrez, qu'elle est une solution approximative du complexe d'œdipe.

Ceci pour vous indiquer dans quel sens il faut que nous analysions les termes et l'usage des termes chez cet enfant.

Un autre problème se dessine, qui n'est pas moindre, c'est que celui des éléments signifiants qu'il fait intervenir dans leur organisation, en les empruntant déjà à des éléments symboliques, le cheval que l'on ferre, n'est qu'une des formes cachées dans l'observation de solutions du problème de la fixation de ce quelque chose qui est l'élément manquant, qui peut donc comme tel être représenté par n'importe quoi, et qui plus facilement que par n'importe quoi, est représenté par tout objet qui a en lui-même une suffisante dureté. En fin de compte nous verrons ce que c'est que l'objet qui symbolise de la façon la plus simple dans cette construction mythique, le phallus pour l'enfant. C'est la pierre. Nous la retrouvons partout, dans la scène majeure du dialogue avec le père, le vrai dialogue résolutif que nous verrons. Vous verrez le rôle de cette pierre. C'est aussi bien le fer que l'on martèle dans le pied du cheval, c'est elle aussi qui joue son rôle chez l'enfant dans la panique auditive : il est spécialement effrayé quand le cheval frappe sur le sol avec ce sabot auquel est fixé ce quelque chose qui ne doit pas être complètement fixé, pour lequel enfin l'enfant trouve la solution de la vis.

Bref, c'est dans un progrès de l'imaginaire au symbolique, c'est dans une organisation de l'imaginaire en mythe, c'est-à-dire tout au moins dans quelque chose qui est sur la voie d'une véritable construction mythique, c'est-à-dire d'une construction mythique collective.

C'est pour cela que par tous les côtés cela nous les rappelle, au point même que dans certains cas ça nous rappelle les systèmes de parenté. Ca ne les atteint à proprement parler jamais, puisque c'est une construction individuelle, mais c'est sur cette voie que s'accomplit le progrès, c'est sur cette voie que quelque chose doit avoir été satisfait, qu'un certain nombre de détours doivent avoir

été accomplis en nombre minimal, pour que la notion, l'efficience de cette sorte de rapport de termes dont vous pouvez trouver le modèle dans le squelette ou la métonymie, si vous préférez dans mes histoires d'α, β, Γ, δ, c'est quand même quelque chose de cet ordre, et jusqu'à un certain point, qu'il faut que l'enfant ait parcouru pour trouver son repos, son harmonie, pour avoir franchi le passage difficile, ce passage réalisé par une certaine béance, par une certaine carence.

Peut-être que tous les complexes d'œdipe n'ont pas besoin de passer ainsi par cette construction mythique, mais qu'ils aient besoin de réaliser la même plénitude dans la transposition symbolique, c'est absolument certain, sous une autre forme plus efficace parce que ça peut être en action, parce que la présence du père peut avoir symbolisé la situation par son être ou par son non-être, mais assurément c'est quelque chose de cet ordre dont le franchissement est impliqué dans tout ce que nous trouvons dans l'analyse du petit Hans.

J'espère vous le montrer plus en détails la prochaine fois.

217

16 - LEÇON DU 3 AVRIL 1957

Il s'agit au point où nous en sommes parvenus de notre tentative, de conserver le relief et l'articulation freudienne à la fameuse et prétendue relation d'objet, qui s'avère comme on dit à l'examen, non seulement n'être pas si simple, mais n'avoir jamais été si simple que cela. Sinon on ne verrait vraiment pas le pourquoi de toute l'œuvre freudienne, en particulier ces deux dimensions encore semble-t-il, peut-être encore toujours plus énigmatiques, qui s'appellent le complexe de castration et la notion fondamentale de la mère phallique.

Ceci nous a amenés au cours de nos recherches, à concentrer notre examen sur le cas du petit Hans, et nous essayons de déchiffrer s'il y a quelque chose que nous voyons chaque fois, nous essayons maintenant d'aborder l'application de l'analyse au débrouillage des relations fondamentales du sujet, ce qu'on appelle son environnement, par des types relationnels d'un usage analytique.

Nous avons dû voir combien cet instrument nous laisse à désirer, nous avons pu le voir encore hier soir, quand nous essayons d'aborder comme étant une référence fondamentale cette relation de l'enfant à la mère, et nous nous disons qu'à nous maintenir dans des termes généraux de relation duelle comme fixée à la mère phallique, c'est à la mère, enveloppée par la mère, ou non enveloppée par la mère, nous nous trouvons devant des caractéristiques qui sont peut-être comme …… nous l'a dit hier soir, bien générales pour nous permettre de cerner les incidences qui ne pourraient qu'y être relevées, incidences, j'entends efficaces et en effet il est singulier que des catégories aussi souples que celles qui ont été introduites par Freud ne puissent pas dans l'usage actuel, être recoupées d'une façon assez usuelle pour nous permettre à tout instant de différencier à l'intérieur d'une même famille de relations, un trait de caractère par exemple d'un symptôme. Il ne suffit pas d'établir leur analogie, il doit y avoir, puisqu'ils occupent des fonctions différentes, un rapport de structure différent.

C'est bien ce que nous essayons de faire : toucher du doigt à propos de ces exemples éminents que sont les observations freudiennes, et comme vous le savez, nous avons donné au cours des années un sens que nous nous efforçons de préciser à l'expérience, parce qu'il n'y a pas de meilleure définition à donner d'un concept, que de le mettre en usage, un sens que nous efforçons donc de préciser aux termes des trois relations dites du symbolique, de l'imaginaire et du réel, qui sont là par rapport à notre expérience trois modes essentiels qui sont profondément distincts et sans la distinction desquels nous prétendons qu'il est tout a ait impossible de s'orienter, ne fût-ce que dans la plus quotidienne expérience.

Nous en étions donc parvenus la dernière fois à cette notion que le petit Hans, que nous saisissons à un moment de sa biographie, est marqué par un certain type de relation avec sa mère, dont les termes fondamentaux sont définis par la présence manifeste de l'objet phallique entre lui et sa mère. Ceci n'était pas pour nous étonner après nos analyses antérieures, puisque nous avions déjà vu à travers d'autres observations et depuis le début de l'année, combien ce terme du phallus en tant qu'objet imaginaire du désir maternel constituait un

point véritablement crucial de la relation mère-enfant, et combien dans une première étape on pouvait définir l'accession de l'enfant à sa propre situation en présence de la mère, comme ne pouvant exclure, comme nécessitant pour l'enfant une sorte de reconnaissance, voire d'assomption du rôle essentiel de cet objet imaginaire, de cet objet phallique qui entre comme un élément de composition tout à fait premier dans la relation mère-enfant, dans sa structuration primitive.

Nulle observation assurément ne peut mieux nous servir que l'observation du petit Hans, à cet endroit où tout part en effet chez le petit Hans de quelque chose qui est ce jeu entre lui et sa mère : voir, ne pas voir, guetter, épier où est le phallus. Soulignons que nous restons à cet endroit dans une entière ambiguïté sur le sujet de ce qu'on peut appeler la croyance de Hans. Nous avons bien l'impression qu'au moment où l'observation commence, il y a longtemps que du point de vue réel il a comme on dit, sa petite idée : « *Déjà j'ai pensé à tout cela* », dit-il, quand on lui donne de ces réponses à la fois rapides et servant à noyer le sujet, qui sont les réponses auxquelles les parents se sentent contraints devant toute interrogation un peu abrupte de l'enfant.

Ici je vais encore une fois ponctuer la présence déjà à ce niveau, au niveau de la relation imaginaire que peut passer pour être par excellence la réaction du voir et du être vu, je veux ponctuer combien il importe de réserver, de maintenir à ce niveau l'articulation intersubjective qui est loin d'être duelle, comme vous allez le voir, et qui nous montre que déjà implicitement dans la relation dite scoptophilique - avec ses deux termes opposés, montrer et se montrer - comme la relation scoptophilique doit mériter un instant l'arrêt de notre attention, pour nous faire voir combien déjà elle est distincte de la relation imaginaire primitive, qui est cette sorte de mode de capture dans le champ de ce que nous pourrions appeler un affrontement visuel réciproque. Celui sur lequel, j'ai longuement insisté au temps où je me livrais pour vous le faire comprendre, dans son mode primitif de relations imaginaire visuelle, quand nous référions au règne animal, à ces singuliers duels visuels de couples animaux, où l'on voit l'animal pris dans certaines réactions typiques dites de la parade - qu'il s'agisse d'un lézard ou d'un poisson - après un affrontement où des deux adversaires ou partenaires, tout s'érige d'un certain ensemble de phanères, de signaux, d'appareils de capture visuelle chez l'un et chez l'autre. Littéralement quelque chose chez l'un cède, qui fait que sur le plan seul de cet affrontement visuel, il s'efface, peut-on dire pour employer un terme du langage qui conjoint en quelque sorte la dérobade motrice et le palissement des couleurs. C'est ce que ce combat effectivement produit, il se détourne de la vision de celui qui a pris la position dominante, et même l'expérience nous montre à cet endroit qu'il ne s'agit pas là toujours de quelque chose qui se fasse strictement au bénéfice du mâle contre la femelle, quelquefois c'est entre deux mâles qu'une manifestation de cette espèce se produit, et littéralement nous voyons sur le plan de la communication visuelle préparer et se prolonger directement dans l'acte d'étreinte, voire de l'oppression, l'emprise qui courbe un des sujets devant l'autre qui permet à l'un de prendre sur l'autre le dessus.

Si assurément il y a là le point de référence, je dirais biologique, éthologique qui nous permet de donner tout son accent à la relation imaginaire dans son articulation à l'ensemble du procès, non pas d'une parade, mais de la parade, je voudrais qu'il soit bien marqué combien on peut dès l'abord, voir que tout ce qui se rapporte à ce domaine - et vous voyez combien est intéressant ce qui va se passer dans ce qui est en cause que je vous ai appelé du devinement par l'enfant du monde imaginaire maternel - qu'assurément nous voyons là combien les choses sont différentes, et combien ce dont il s'agit n'est pas tant de voir, de subir l'emprise de ce qui est vu, que de chercher très exactement à voir, à épier comme on dit, ce qui à la fois y est et n'y est pas, car ce qui est, à proprement parler, visé dans la relation dont il s'agit, c'est quelque chose qui est là en tant qu'il reste voilé.

Autrement dit, ce dont il s'agit dans cette relation fondamentale, c'est de soutenir le leurre pour maintenir quelque chose qui littéralement y est et n'y est pas, et pour aboutir à cette situation fondamentale dont nous ne pouvons absolument pas méconnaître le caractère crucial dans le drame imaginaire, en tant qu'il tend à s'insérer dans quelque chose d'autre qui va le reprendre et lui donner encore un sens plus élaboré, ce drame qui aboutit au fait de la surprise. N'omettez pas le caractère ambigu de ce terme dans le langage français, surprise au sens où il se rapporte à l'acte de surprendre, où l'on dit « *Je l'ai aperçu par surprise* ». II y a la surprise de la force ennemie, ou encore la surprise de Diane, qui est bien la surprise qui culmine dans cette mythologie dont vous savez que ce n'est pas pour rien qu'ici je la réévoque, puisque aussi bien toute la relation actéonesque à laquelle je fais allusion à la fin d'un travail[116], est là fondée sur ce moment essentiel. Mais inversement il v a aussi cette autre face de ce mot : s'il y a une surprise, ce n'est pas de l'étonnement qu'il éprouve, mais par contre être surpris c'est bien quelque chose qui se produit par une découverte inattendue, et l'usage du terme surprise, vous avez pu, ceux qui assistaient à ma présentation de malades, chez un de nos patients transsexualiste, en apercevoir le caractère vraiment déchirant quand il nous dépeignait la surprise douloureuse qu'il éprouva le jour où pour la première fois il vit, nous dit-il, sa sœur nue.

Ainsi c'est bien dans quelque chose qui porte à un degré supérieur, au degré non pas seulement du voir et de l'être vu, mais de donner à voir et d'être surpris par le dévoilement, que la dialectique imaginaire aboutit, qui est la seule qui puisse nous permettre de comprendre le sens fondamental de l'acte de voir. Nous avons vu combien il était essentiel dans la genèse même, par exemple de tout ce qui est la perversion, ou encore inversement comme il est trop évident par la technique de l'acte d'exhiber, et ce par quoi l'exhibitionniste montre ce qu'il a, précisément en tant que l'autre ne l'a pas, et cherche comme il nous l'affirme lui-même, comme il ressort de ses déclarations, par ce dévoilement à capturer l'autre dans quelque chose qui est loin d'être une prise simple dans la fascination visuelle, et qui littéralement lui donne le plaisir de lui révéler



[116] in *La chose freudienne*, Ecrits, p 136, Seuil.

ce que lui est supposé ne pas avoir, pour en même temps le plonger précisément dans la honte de ce qui lui manque.

C'est sur ce fond que jouent toutes les relations de Hans avec sa mère, et c'est sur ce fond également que nous pouvons voir que la mère participe pleinement, ne serait-ce que quand nous voyons que cette mère qui le fait participer avec tellement de complaisance à tout ce qui est le fonctionnement de son corps, ne peut pas manquer littéralement de perdre sa propre maîtrise, et de manifester sévérité et rebuffades, voire condamnations à la participation exhibitionniste que lui demande le petit Hans.

Je vous l'ai dit, c'est sur ce départ que nous voyons l'objet imaginaire, mais pris dans cette dialectique du voilement et du dévoilement, jouer son rôle fondamental, c'est à ce détour que nous prenons le petit Hans, et que nous nous demandons pourquoi, après un intervalle qui est celui d'environ un an après qu'il se soit passé des choses dans la vie, nommément la naissance de la petite sœur, et la découverte qu'elle est aussi, elle, un terme essentiel de la relation du petit Hans à sa mère, pourquoi le petit Hans fait une phobie.

Déjà nous avons indiqué que cette phobie doit pour nous être repérée dans un procès qui ne conçoit que si nous voyons que ce dont il s'agit pour l'enfant, c'est de changer profondément tout son mode de relations au monde, d'admettre ce qui doit être en fin de compte admis à la fin, que les sujets parfois mettent toute une vie à assumer, c'est à savoir qu'il est effectivement dans ce champ privilégié du monde qui est celui de leurs semblables, des sujets qui sont privés réellement de ce fameux phallus imaginaire, et vous auriez tort de croire qu'il suffit d'en avoir notion scientifique, la notion même articulable, pour que ceci passe, soit admis dans l'ensemble des croyances du sujet. La profonde complexité des relations de l'homme à la femme, vient précisément de ce que nous pourrions appeler dans notre rude langage, la résistance des sujets masculins à admettre bel et bien effectivement que les sujets féminins sont véritablement dépourvus de quelque chose, à plus forte raison, qu'ils soient pourvus de quelque chose d'autre.

Voilà ce qu'il faut puissamment articuler sur le fait et l'appui de notre expérience analytique, et c'est littéralement à ce niveau que s'enracine une méconnaissance souvent maintenue avec une ténacité qui influence si on peut dire, toute la conception du monde du sujet, et tout spécialement sa conception des relations sociales, maintenue au-delà de toute limite chez des sujets qui ne manqueraient pas de se tenir eux-mêmes, et avec le sourire, pour ayant parfaitement accepté la réalité. C'est là quelque chose qui, à être effacé de notre expérience, à être méconnu, montre à quel point nous sommes incapables de bénéficier des plus élémentaires termes de l'enseignement freudien.

Assurément, qu'il faille chercher à se rendre compte pourquoi ce quelque chose est aussi difficile à admettre, c'est peut-être ce à quoi nous aboutirons au dernier terme de notre cheminement cette année.

Pour l'instant, partons de l'observation du petit Hans dont il s'agit, et nous y sommes aujourd'hui, et articulons comment se pose le problème d'une

reconnaissance semblable chez le petit Hans. Pourquoi d'abord elle devient tout d'un coup nécessaire, alors que ce qui jusque là était le plus important, c'était de jouer justement à ce que ça ne le soit pas ? Et c'est aussi rétroactivement que nous éclairerons pourquoi c'était si important de jouer à ce que ça ne le soit pas, et voyons également comment il se fait que pour que cette privation réelle soit en quelque sorte assumée, elle ne peut pas ne pas s'opérer - pour donner des résultats subjectivement vivables pour le sujet, je veux dire permettant l'intégration du sujet dans la dialectique sexuelle telle qu'elle permet à l'être humain de la vivre, non pas simplement de la supporter - elle nécessite que quelque chose se produise qui s'appelle l'intégration de ce quelque chose en somme qui est déjà donné, du fait que la mère elle est déjà une adulte, et qu'elle est déjà prise dans le système des relations symboliques autour desquelles et à l'intérieur desquelles doivent se situer les relations sexuelles inter-humaines.

I1 faut que l'enfant lui-même en prenne le chemin, essaye ceci qui est la crise de l'œdipe. Que la castration y soit un moment essentiel, c'est ce que l'exemple du petit Hans illustre, mais peut être non pas complètement, non pas parfaitement. C'est peut-être en effet dans cette incomplétude que nous pourrons voir venir particulièrement en évidence, ce que je vous ai indiqué être le mouvement essentiel de l'observation du petit Hans, nous le voyons si l'on peut dire, dans un cas d'analyse privilégiée.

Nous allons essayer maintenant de dire pourquoi cette analyse est privilégiée.

Nous voyons se produire à ciel ouvert cette transition de la dialectique imaginaire, dite si vous voulez du jeu intersubjectif autour du phallus avec la mère. Nous la voyons passer au jeu de la castration dans la relation avec le père, par une série de transitions qui sont précisément ce que j'appelle la constitution des mythes forgés par le petit Hans. Pourquoi le voyons nous d'une façon aussi pure ?

Je commence à l'articuler, c'est à dire que je vous reprends au point où nous en sommes restés la dernière fois. Je vous ai donc laissés la dernière fois sur ce phénomène saisissant de la relation du fantasme du petit Hans à propos des deux girafes, où nous voyons là vraiment comme une illustration donnée au séminaire, il faut bien le dire, le passage de l'image au symbole, portant le fait que littéralement le petit Hans nous montre, tel le prestidigitateur, l'image doublée de la mère, ce que j'ai appelé la métonymie de la mère, être un morceau de papier, être une girafe chiffonnée sur laquelle il s'assoit.

Il y a là quelque chose qui est comme l'ébauche, le schéma général, l'indication que nous sommes dans la bonne voie. Car on ne peut mieux faire, si j'avais voulu inventer une métaphore, quelque chose qui voudrait dire le passage de l'imaginaire au symbolique, je n'aurais jamais pu inventer l'histoire des deux girafes, telle que l'a fantasmée le petit Hans, et telle qu'il l'articule avec tous les éléments, et qu'il montre qu'il s'agit de la transformation d'une image en une boule de papier, en quelque chose qui est entièrement à ce moment là symbole, dessin, élément mobilisable comme tel, et dont on s'empare et on

s'exclame : « *Ah ! le bon billet qu'a le petit Hans* », à partir du moment où il s'est assis sur sa mère enfin réduite à ce symbole, à ce chiffon de papier.

Bien sûr cela ne suffit pas, sans cela il serait guéri. Il montre par cet acte de quoi il retourne, parce qu'assurément les actes spontanés d'un enfant sont quelque chose de beaucoup plus direct et de beaucoup plus vif que les conceptions mentales d'un être adulte après les longues années de crétinisation amplificatoire que constitue le commun de ce qu'on appelle l'éducation.

Voyons bien ce qui se passe, servons-nous de ce tableau comme si déjà il était confirmé. Qu'est-ce que veut dire que ce doit être un père imaginaire qui pose définitivement l'ordre du monde ? Cela veut dire que tout le monde n'a pas de phallus. C'est facile à reconnaître, c'est le père tout-puissant, c'est lui le fondement de l'ordre du monde dans la conception je dirais, commune de Dieu. C'est du père imaginaire qu'il s'agit, c'est la garantie de l'ordre universel dans ses éléments réels les plus massifs et les plus brutaux, c'est lui qui a tout fait.

Quand je vous dis cela, je ne fais pas simplement que forger mon tableau, vous n'avez qu'à maintenant vous reporter à l'observation du petit Hans : quand le petit Hans parle du bon Dieu, il en parle d'une façon très jolie. Il en parle à deux occasions. Son père a commencé de lui donner certains éclaircissements, et il en résulte une amélioration, d'ailleurs passagère, et à ce moment là, le 30 mars, c'est après le fantasme des deux girafes que le lendemain se produit un allègement, parce qu'en effet il n'est pas entièrement satisfaisant d'avoir fait de la mère une boule de papier, mais c'est dans la bonne voie, et en tout cas il y a une chose qui frappe le petit Hans, c'est que le lendemain, le 30 mars, il sort et il s'aperçoit qu'il y a un peu moins de voitures et de chevaux qu'il n'y en a d'habitude. Il dit : « *Comme c'est gentil et malin de la part du bon Dieu d'avoir mis moins de chevaux aujourd'hui !* ».

Qu'est-ce que cela veut dire ? Nous n'en savons rien.

Est-ce que cela veut dire qu'on a moins besoin de chevaux aujourd'hui ?

C'est ce que cela peut vouloir dire, mais le mot allemand ne veut pas dire gentil, mais franchement futé. On a tendance à croire que c'est parce que le bon Dieu avait épargné les difficultés, mais si on croit que le cheval n'est pas seulement une difficulté, mais un élément essentiel, cela veut dire qu'on a moins besoin de chevaux aujourd'hui. Quoiqu'il en soit, ceci pour vous dire que le bon Dieu est là comme un point de référence essentiel, et qu'il est tout à fait frappant de voir qu'après la rencontre avec Freud, c'est au bon Dieu que le petit Hans va faire allusion, et pour tout dire il a donc des entretiens avec le bon Dieu, pour avoir dit tout ce qu'il vient de dire.

Freud lui-même ne manque pas d'en éprouver un chatouillement à la fois amusé et heureux, il fait d'ailleurs lui-même la réserve qu'il y est sans doute pour quelque chose, car dit-il, de sa propre vantardise il n'a pas manqué de lui-même de prendre très singulièrement cette position archi supérieure, qui consiste à lui dire : « *Bien avant que tu sois né, j'avais prévu qu'un jour un*

petit garçon aimerait trop sa mère, et à cause de cela entrerait dans des difficultés avec son père ».

Assurément il est tout à fait frappant de voir Freud prendre cette position. Nous n'avons pas du tout songé à le lui reprocher, il y a longtemps que je vous ai fait remarquer quelle dimension originale, exceptionnelle dans toutes les analyses qui ont pu avoir lieu, pouvait avoir prise Freud, précisément en ceci que cette parole interprétative qu'il donne au sujet, ça n'est pas quelque chose qu'il transmet, c'est vraiment quelque chose que lui-même a trouvé, qui passe en quelque sorte directement par sa bouche à lui Freud, et dans la référence qui me paraît, et que je vous enseigne pour me paraître essentiel dans l'authenticité de la parole.

On ne peut pas évidemment ne pas s'apercevoir combien pouvait être différente une interprétation de Freud lui-même, de toutes celles que nous pouvons en quelque sorte donner après lui. Mais ici Freud, comme bien souvent nous avons pu le voir, ne s'impose à lui-même aucune espèce de règle, il prend vraiment la position que je pourrais appeler la position divine, c'est du Sinaï qu'il parle au jeune Hans, et Hans ne manque pas d'accuser le coup.

Entendez bien que j'ai dit qu'à cette occasion la position prise par l'articulation symbolique, le père symbolique qui lui aussi reste voilé, est celle de se poser ici de la part de Freud comme le maître absolu, comme quelque chose qui est non pas le père symbolique, mais le père imaginaire dans l'occasion. Ceci est important parce que nous allons voir que c'est bien ainsi en fin de compte que Freud aborde la situation, et qu'il est très important de concevoir les particularités de la relation de Hans à son analyste.

Je veux dire : si nous voulons comprendre cette observation, nous devons bien voir qu'elle a quelque chose parmi toutes les analyses d'enfants, d'absolument exceptionnel. La situation si on peut dire, est développée d'une façon telle, l'élément du père symbolique y est assez distinct du père réel, et vous le voyez, du père imaginaire, pour que ce soit sans doute à cela - nous le confirmerons par la suite - que nous voyions par exemple dans cette observation à quel point sont absents les phénomènes que nous pouvons qualifier de transfert par exemple, et du même coup, les phénomènes de répétition, et que c'est pour cela que dans l'observation, nous avons en quelque sorte relevé à l'état pur le fonctionnement des fantasmes pour autant que son élaboration sature ..... et c'est là aussi l'intérêt de cette observation, c'est qu'elle nous montre la **Durcharbeitung,** en tant qu'elle n'est pas contrairement à ce qui est communément reçu, animée par simplement ce ressassement au bout duquel ce qui n'est assimilé qu'intellectuellement, finirait par rentrer dans la peau à la façon d'un mors, ou d'une imprégnation.

Si la **Durcharbeitung** est une chose nécessaire, c'est sans doute qu'un certain nombre de circuits, et ceci dans plusieurs sens, est nécessaire pour qu'évidemment quelque chose soit rempli efficacement dans la fonction de symbolisation de l'imaginaire. C'est pourquoi nous voyons le petit Hans suivre toute une voie labyrinthique qui peut - pour autant qu'on peut la reconstituer, car bien entendu elle est brisée à tout instant, bâchée par les interventions du père

qui ne sont certes pas les mieux dirigées, ni les plus respectueuses comme Freud nous le souligne à tout instant - néanmoins nous voyons se produire et se reproduire une série de constructions mythiques dans lesquelles il s'agit de discerner quels sont les véritables éléments composants. Et pour le faire plutôt qu'à tout instant de nous satisfaire en recouvrant de quelque terme à tout faire, complexe de ceci, complexe de cela, relation anale, ou attachement à la mère, d'essayer de voir dans ces choses très articulées que sont les mythes anciens, quelles sont les fonctions, les éléments représentatifs, figuratifs qu'ils nous apportent. Et puisque nous avons l'habitude à ces termes et à ces fonctions, de donner massivement des équivalents - ceci représente le père, ou ceci représente la mère, ou ceci représente le pénis - de nous apercevoir par exemple que ce travail, si nous essayions de le faire, nous montrera qu'à tout instant chacun des éléments, le cheval par exemple, n'est concevable que dans sa relation à un certain nombre d'autres éléments également signifiants, mais qu'il est tout à fait impossible de le faire, correspondre – je dis le cheval, mais aussi tous les autres éléments de mythes freudiens - a une signification univoque. Le cheval est d'abord la mère, à la fin le cheval est le père, entre les deux il a pu être aussi bien le petit Hans qui le joue de temps en temps, ou encore le pénis dont il est manifestement le représentant en plusieurs points de l'histoire et des explications concernant la phobie.

Ceci qui est vrai de la façon la plus manifeste pour le cheval, ne l'est pas moins pour n'importe quel signifiant que vous puissiez prendre dans les différents modes de création mythique, et vous savez qu'elle est extrêmement abondante, à laquelle se livre le petit Hans. Il est tout à fait clair par exemple, que la baignoire est à un moment donné la mère, mais qu'elle est par exemple à la fin le derrière du petit Hans, ceci dans l'observation de la façon dont le comprennent littéralement, et Freud, et le père, et le petit Hans lui-même. Vous pouvez également faire la même opération à propos de chacun des éléments qui sont en cause. Vous le verrez pour la morsure par exemple, ou encore pour la nudité.

Pour vous apercevoir de ces choses, il est en tout cas absolument nécessaire, comme un point de méthode**,** que vous vous efforciez à chaque étape, à chaque moment de l'observation, de ne pas tout de suite comprendre. I1 faut vous mettre comme Freud vous le recommande expressément en deux points de l'observation, et comme je vous le répète, à ne pas tout de suite comprendre. La meilleure façon de ne pas comprendre dans cette occasion, c'est de faire des petites fiches, de noter jour par jour sur une feuille de papier, ce que Hans lui-même aborde comme éléments qu'il faut prendre comme tels, comme signifiants, par exemple celui sur lequel j'ai insisté dans un de mes précédents séminaires : « Pas avec Maridla, tout à fait seul avec Maridla ». Si vous n'y comprenez rien, vous retenez cet élément signifiant, et comme l'intelligence vous viendra en mangeant, vous apercevrez que ceci se recoupe strictement avec quelque chose d'autre que vous pouvez inscrire sur la même feuille. N'être pas seulement avec quelqu'un, mais être tout seul avec quelqu'un, qu'est-ce que ça suppose ? Cela suppose qu'il pourrait y en avoir un autre.

Vous procéderiez en d'autres termes, selon cette méthode d'analyse des mythes que nous a donnée M. Claude Lévi-Strauss dans un article du Journal of American Folklore (oct. - déc. 1955)[117], et vous vous apercevrez qu'ainsi on peut arriver à ordonner tous les éléments de l'observation de Hans d'une façon telle que lu dans un certain sens, ce soit la suite de ces mythes, mais que l'on est forcé au bout d'un certain temps - par le seul élément de retour, non pas simple, mais de retour transformé des mêmes éléments - de les ordonner, non pas simplement sur une ligne, mais dans une superposition de lignes qui s'ordonnent comme dans une partition.

Et vous pouvez voir s'établir une série de successions lisibles, et horizontalement et verticalement, le mythe se lisant dans un sens, et son sens ou sa compréhension se référant dans la superposition des éléments analogiques qui reviennent sous des formes diverses, à chaque fois transformés, sans doute pour accomplir un certain parcours très précisément qui va du point de départ, comme dirait M. de la Pallice, au point d'arrivée. Et qui fait que à la fin quelque chose qui était au début inadmissible, irréductible - c'est ce dans quoi je vous ai dit que nous partions dans l'histoire du petit Hans, à savoir l'irruption dans ce jeu enfant-mère, qui est notre point de départ, du pénis réel - comment à la fin le pénis réel trouve à se loger d'une façon suffisante, pour qu'on puisse dire pour le petit Hans, la vie peut être poursuivie sans angoisse suffisante. J'ai dit nécessaire. Suffisante veut dire qu'elle pourrait être peut-être encore plus pleine. C'est bien ce que nous verrons en effet, qu'en fin de compte le complexe d'œdipe chez le petit Hans n'arrive peut-être pas à une solution qui soit complètement satisfaisante, elle est simplement satisfaisante en tout cas pour autant qu'elle libère, qu'elle laisse non nécessaire l'intervention de cet élément, de cette conjonction de l'imaginaire avec l'angoisse qui s'appelle la phobie, en d'autres termes qu'elle aboutit à la réduction de la phobie.

En effet, n'oublions pas pour aller tout de suite à l'épilogue, quand Freud plus tard retrouve l'enfant Hans à un âge qui est environ de seize ou dix-sept ans, qu'il ne se souvient plus de rien. On lui donne à lire toute son histoire, et Freud lui-même très joliment, fait correspondre cet effacement à quelque chose de tout à fait comparable, nous dit-il, à ce qui se produit quand un sujet se réveille la nuit et tente de retenir un rêve, commence même à l'analyser - nous connaissons cela - et que le reste de la nuit passant là-dessus, au matin tout est oublié, rêve et analyse. Quelque chose est là en effet bien séduisant, qui nous permet de penser comme Freud lui-même, que ce dont il s'agit dans l'observation de en dessous, comme nous pouvons le toucher du doigt, est quelque chose qui n'est nullement comparable à cette intégration vous aurait intégration par le sujet de son histoire qui serait celle de la levée efficace une amnésie, avec maintien des éléments conquis. Il s'agit bien là d'une activité très spéciale, de cette activité de l'imaginaire et du symbolique, qui est exactement du même rendre que ce qui se passe dans les rêves. Aussi bien les rêves dans



[117] Levi-Strauss. C., *The structural study of myths*, Journal of American Folklore, 68, n 270, p. 424-444, 1955.

cette mythification dont il s'agit dans toute l'observation de Hans, jouent un rôle économique en tous points assimilable à ceux des fantasmes, voire des simples jeux et inventions de Hans.

Mais n'oublions pas ce que Freud nous dit au passage, que tout de même quelque chose retient Hans dans la lecture de son histoire, quelque chose dont il se dit : en effet il se peut bien que ça se rapporte à moi. C'est tout ce qui se rapporte à toutes les fantasmatisations qui s'y logent, concernant la petite sœur. Et en effet à ce moment là les parents de Hans sont divorcés, comme on aurait assez bien pu l'anticiper, voire le prévoir au moment où tout au cours de l'observation le laissait penser, et Hans n'en est pas plus malheureux que cela.

Il n'y a qu'une seule chose qui reste pour lui une blessure, c'est cette petite sœur qui désormais est séparée de lui, qui a été amenée par le cours de la vie à centrer, à représenter ce terme éloigné, au-delà si on peut dire, de ce qui est accessible à l'amour, et qui est l'objet d'amour idéalisé, cette girl-phallus effectivement dont nous sommes partis dans notre analyse, et qui restera sans aucun doute, nous n'avons pas lieu d'en douter, la marque qui donnera son style et son type pour toute la suite, encore que bien entendu on ne puisse faire là qu'une supposition, une extrapolation, à toute la vie amoureuse du petit Hans.

Donc assurément tout se montre bien n'avoir pas été par une magistrale analyse de Hans dont il a été l'objet, tout n'a pas été pleinement bouclé, ni n'a abouti à une relation d'objet qui soit par elle-même entièrement satisfaisante. Mais revenons au point de départ, revenons à Freud, à son disciple qui est le père de l'enfant, et aux instructions que Freud lui donne, car nous avons vu maintenant comment Freud ici assume son propre rôle. Comment va-t-il dire à celui qui est son agent, de se comporter ? Il lui fait deux recommandations.

Tout d'abord, quand on lui a déclaré quelle est l'attitude du petit Hans, et les phénomènes plus ou moins pénibles et angoissants dont il est l'objet, il dit au père d'expliquer à l'enfant que cette phobie c'est une bêtise, que la bêtise en question est liée à quelque chose qui est lié à son désir d'approcher sa mère. Que d'autre part Hans depuis quelque temps, s'occupe beaucoup du **Wiwimacher,** qu'il doit bien savoir que ceci n'est pas tout à fait bien, et que c'est pour cela que le cheval est si méchant et veut le mordre.

Cela va loin, nous avons là une sorte de manœuvre directe et d'emblée sur la culpabilité, qui consiste à la fois à la lever en lui disant que ce sont choses là toutes naturelles et toutes simples, et qu'il y a simplement lieu d'ordonner et de dominer un peu. Mais en même temps il n'hésite pas à accentuer l'élément d'interdiction, au moins relative, qui existe sur le fait d'aborder les satisfactions masturbatoires. Nous allons voir d'ailleurs quel va être chez l'enfant le résultat.

Il y a une chose encore plus caractéristique dans le langage même qu'emploie Freud. La deuxième chose dit-il, puisque manifestement la satisfaction du petit Hans pour l'instant, c'est d'aller découvrir - c'est pour cela que tout à l'heure j'ai repris la dialectique du découvrir, du surprendre - l'objet caché

qu'est le pénis ou le phallus de la mère. On va lui retirer ce désir en lui retirant l'objet de la satisfaction : vous allez lui dire que ce phallus n'existe pas. Ceci est textuellement articulé par Freud au début de l'observation.

Il faut dire que comme intervention du père imaginaire, je veux dire de celui qui ordonne le monde et dit qu'ici il n'y, a rien à chercher, on voit qu'ici il n'y a rien à chercher, on voit difficilement mieux, et on voit aussi combien le père réel est tout à fait incapable d'assumer une pareille fonction, car à la vérité quand il le fait, nous ne manquons pas de voir que c'est précisément à ce moment là que Hans réagit par une tout autre voie que ce qu'on lui suggère. Car tout de suite après l'articulation affirmée qui lui est faite de cette absence, de même qu'à un autre moment il a réagi par l'histoire des deux girafes, là il réagit encore d'une toute autre façon il fantasme l'histoire suivante qui est fort belle : il raconte qu'il a vu sa mère en chemise et toute nue, lui montrer son **Wiwimacher,** que lui-même en a fait autant et qu'il a pris à témoin la bonne qui est entrée à ce moment là en jeu la fameuse Grete, de ce que faisait sa maman.

Superbe réponse, et parfaitement en accord avec ce que j'essayais de vous articuler tout à l'heure, à savoir que ce dont il s'agit est très précisément de voir ce qui est voilé en tant que voilé. Sa mère est à la fois nue et en chemise, exactement comme dans l'histoire d'Alphonse Allais qui s'écriait, les bras au ciel : « *Regardez cette femme, sous ses vêtements elle est nue !* ». Remarque dont peut-être vous n'avez jamais assez mesuré l'incidence et la portée dans les sous-jacentes métaphysiques de votre comportement social, mais ce qui est fondamental à la relation interhumaine comme telle.

Là-dessus, le père du petit Hans qui ne se distingue pas par un mode d'appréhension des choses excessivement futé, lui dit : « *Mais il faut qu'elle soit l'une ou l'autre, il faut qu'elle soit, ou nue, ou en chemise* ». Or c'est là tout le problème, c'est que pour Hans elle est à la fois nue et en chemise, exactement comme pour vous tous qui êtes ici. D'où l'impossibilité d'assumer l'ordre du monde, simplement par une intervention autoritaire : il n'y en a pas. Le père imaginaire, évidemment, existe depuis longtemps, depuis toujours, c'est une certaine forme du bon Dieu également. Mais ce n'est pas cela qui résout nos difficultés d'une façon non moins éprouvée et permanente.

A la vérité nous en sommes là à un point plus avancé. Mais d'abord le père a fait de cet élément essentiel une première approche, il a d'abord essayé, comme Freud le lui a dit, d'abaisser la culpabilité du petit Hans, il lui a donné le premier éclaircissement concernant la relation qu'il y a entre le cheval et quelque chose d'interdit qui est très précisément de mettre la main sur son sexe. I1 a fait sa première intervention, visant en somme à apaiser l'angoisse de la culpabilité, cette intervention dont nous autres analystes, tout de même après quelques vingt ou trente années d'expérience, nous savons précisément que c'est celle dans laquelle nous échouons toujours si nous voulons l'aborder de front, et qu'il n'est pas question d'aborder jamais la culpabilité en face, sauf précisément à la transformer en diverses formes métaboliques qui sont précisément celles qui ne vont pas manquer de se produire.

Au moment même où donc on a dit à cet enfant que le cheval n'est là qu'un substitut plus ou moins effrayant de quelque chose sur lequel il n'a pas à se faire tellement un monde, nous voyons ici également dans l'observation, et de la façon la plus articulée, se produire quelque chose qui est que l'enfant qui jusque là avait peur du cheval, est obligé, dit-il de regarder : « *Je dois regarder maintenant les chevaux* ».

Profitons de ce que nous sommes à ce point de l'observation, pour un instant nous arrêter à ce mécanisme qui mérite d'être noté. Que veut dire en somme ce qu'on lui a dit ? Cela revient finalement à dire qu'il est permis de regarder les chevaux, et tout comme dans les systèmes totalitaires qui se définissent par le fait que tout ce qui est permis est obligatoire, c'est bien ce qui se produit à avoir dit au petit Hans qu'on peut aller vers les chevaux, puisque le problème est ailleurs. Il en résulte que le petit Hans se sent commandé, obligé de regarder le cheval.

Qu'est-ce que peut bien vouloir dire ce mécanisme que j'ai résumé sous cette forme, que ce qui est permis devient obligatoire ? A la vérité, dans ce qui est permis à cette occasion nous avons une transition, c'est-à-dire l'élimination de ce qui était auparavant défendu. Sans doute que cette transformation, puisque transformation il y a, doit avoir pour cause le fait que ce qui est permis se revêt en même temps du terme de l'obligation. Cela doit être quelque chose comme un mécanisme qui a pour fait de maintenir justement sous une autre forme, les droits de ce qui était défendu, en d'autres termes ce qu'il faut maintenant regarder, c'est justement ce qu'auparavant il ne fallait pas regarder, autrement dit, que comme nous le savons déjà, quelque chose par le cheval était défendu.

Nous savons que la phobie est un avant-poste qui est en somme une protection contre l'angoisse. I1 s'agit que le cheval marque un seuil si on peut dire, et qu'il soit cela avant toute chose à ce niveau, et nous le savons. C'est également ce qu'on vient de dire au sujet. C'est quelque chose qui a un rapport avec ce qui est en cause avec l'élément nouveau dont il s'agit, et qui jette le trouble dans l'ensemble du jeu du sujet, c'est à savoir le pénisréel. Mais comme je vous l'ai dit tout à l'heure, est-ce a dire pour autant que le cheval est le pénis réel. Certainement pas. Comme vous le verrez par mille exemples par la suite, le cheval est très loin d'être le pénis réel, puisqu'il est aussi bien au cours des transformations du mythe de Hans, la mère, à la fin le père, le petit Hans à l'occasion. Faisons intervenir ici une notion symbolisante essentielle, celle que je vous ai développée tout au long des cours de l'année avant-dernière sur le jeu de mots…… et disons qu'il est en cette occasion, la place où doit venir se loger, et non sans provoquer de crainte ni d'angoisse, le pénis réel.

En fin de compte avec ce premier apport assurément encore peu encourageant du père, nous voyons quand même s'engager, réagir chez l'enfant la structure à proprement parler signifiante, celle qui résiste aux interventions impératives, celle qui néanmoins va réagir aux interventions même maladroites, confuses du père, et produire cette série de créations mythiques qui seront celles au cours desquelles nous allons voir peu à peu par une série de transformations,

s'intégrer dans le système de Hans ce dont il s'agit, à savoir ce quelque chose qui nécessite non plus simplement cette intersubjectivité du leurre, pourtant fondamentale, à l'aide de laquelle Hans peut jouer à surprendre et à se faire surprendre, et à se présenter comme absent, mais en même temps de par le jeu toujours présent, un tiers objet qui est le premier élément de sa réalisation avec sa mère, qui doit en fin de compte s'y intégrer lui-même. Car depuis quelques temps est arrivé cet élément nouveau, cet élément incommode qu'est son propre pénis, son pénis réel, avec ses propres réactions qui risquent comme on dit, de faire sauter en l'air tout l'ensemble, et qui pour lui manifestement comme vous allez le voir dans la série de ses créations imaginaires, est l'élément de perturbation et de trouble.

Puisque nous sommes le 3 avril, nous allons aller d'emblée à ce qui se passe le 3 avril 1908 lorsque le père et l'enfant spéculent de derrière leurs fenêtres, sur ce qui se passe dans la cour d'en face. Dans la cour d'en face il y a déjà les éléments signifiants avec lesquels Hans va donner un premier support à son problème, va faire sa première construction mythique sous le signe, comme nous dit Freud, des moyens de transport, de ce qui se passe constamment sous ses yeux, à savoir les chevaux et les voitures qui bougent, qui déchargent des choses, qui ont des paquets sur lesquels montent des gamins. A quoi tout ceci va servir pour Hans ? Croyez-vous qu'il y ait une espèce de pré-adaptation de toute éternité prévue par le père imaginaire éternel, entre les moyens de véhiculation qui sont en usage sous le règne de l'Empereur François Joseph dans la Vienne d'avant 1914, et les pulsions, les tendances naturelles surgissant chacune alentour, selon le bon ordre du développement instinctuel chez un enfant comme le petit Hans ?

C'est tout à fait le contraire, c'est à propos d'éléments qui ont aussi leur ordre de réalité, mais dont l'enfant va se servir comme des éléments nécessaires au jeu de permutation, et j'y reviens toujours, qu'une espèce d'usage du signifiant n'est ni concevable ni compréhensible, si vous ne partez pas à l'origine de ceci que le jeu élémentaire, fondamental du signifiant c'est la permutation. Ce n'est pas une raison parce que tout civilisés, et même instruits que vous soyez, vous êtes dans l'usage courant de la vie aussi maladroits qu'il est possible dans l'exhaustion par exemple de toutes les permutations possibles, et que je vais vous prouver sur moi-même - j'ai une cravate qui a un côté un peu plus pâle et un autre un peu plus foncé, et pour savoir mettre le côté pâle en-dessous et le plus foncé devant, il faut que mentalement je fasse une permutation , et je me trompe à chaque fois - qu'il faut que vous ignoriez l'ordre permutatif, c'est ce qui est en jeu dans tout ce que va construire le petit Hans, et tout de suite vous allez en voir un exemple.

Avant d'essayer de comprendre quoi que ce soit à ce que veut dire le cheval, à ce que veulent dire la voiture le petit Hans qui est dessus, ou le déchargement, il faut que vous reteniez ceci : une voiture, un cheval, le petit Hans qui a envie de monter dessus, et qui a peur, mais qui a peur de quoi ? Que la voiture démarre avant qu'il passe sur le quai de déchargement.

Inutile de vous presser et de commencer à dire : nous connaissons cela, il a peur d'être séparé de sa mère, parce que le petit Hans vous rassure tout de suite, il dit : « *Si je suis emmené, je prendrai un fiacre et je reviendrai* ». Le petit Hans est tout à fait ferme dans la réalité. C'est donc qu'il s'agit d'autre chose, c'est donc que le fait d'être sur une voiture en face de quelque chose dont la voiture peut se séparer, peut se déplacer, et alors quand vous saurez par rapport à quoi la voiture peut se déplacer, et quand vous aurez isolé cet élément, vous le retrouverez dans mille traits de l'observation du petit Hans, à propos de l'histoire du train dans lequel il est également embarqué - c'est un de ces fantasmes qui surgit beaucoup plus tard - quand ils passent à Gmünden et qu'ils n'ont pas le temps de mettre leurs vêtements avant d'avoir pu descendre du train à temps. Et ainsi de suite, il y en aura encore beaucoup d'autres puisque l'un des derniers fantasmes du petit Hans, ce sera celui de se faire jucher par un conducteur triomphalement et tout nu sur un truc où il n'y a pas de cheval, d'y passer la nuit, et le lendemain de pouvoir continuer son voyage sur le même truc, ayant donné simplement mille florins au conducteur. Vous ne pouvez pas ne pas voir l'évidente parenté qu'il v a entre ces différentes étapes, ces différents moments de la fantasmatisation du petit Hans.

Vous verrez aussi toute la fantasmatisation autour de la brave et excellente petite Anna, qui elle à un moment est avec le petit Hans dans une autre voiture qui ressemble beaucoup aux voitures précédentes, puisqu'elles ont les mêmes chevaux d'angoisse, et qui ira chevaucher un des chevaux, à l'intérieur de ce procès, de ce premier mythe qu'on peut appeler le mythe de la voiture. Vous essayerez de voir si je puis dire, comment ces différents signifiants qui composent l'attelage - car c'est bien de cela qu'il s'agit, on parle tout le temps du cheval, mais il peut être sans voiture, il peut être avec une voiture - comment ces différents éléments qui composent l'attelage et les conducteurs, et la référence de la voiture à un certain plan fixe, à mesure que l'histoire progresse, se trouvent avoir des significations différentes.

Vous essayerez de voir ce qui là-dedans est le plus important, si c'est le rôle du signifiant comme je vous l'ai expliqué dans mon séminaire sur la lettre volée, ou si c'est précisément par le déplacement de l'élément signifiant sur les différentes personnes qui sont en que sorte prises sous son ombre, inscrites dans la possession du signifiant, si c'est en cela que consiste le progrès, dans ce mouvement tournant du signifiant autour des différents personnages auxquels le sujet est plus ou moins intéressé, qui peuvent y être pris, captivés, capturés dans le mécanisme permutatoire, si c'est en cela que consiste l'essentiel du progrès du petit Hans, ou si c'est dans le contraire, dans quelque chose dont on ne voit pas bien dans l'occasion, quelle sorte de progrès cela pourrait être. Car on ne peut dire qu'à un moment aucun des éléments de la réalité qui l'entoure n'est vraiment hors des moyens de Hans.

Il n'y a dans cette observation pas trace de ce qu'on peut appeler régression, et si vous pensez qu'il y a régression parce qu'à un moment le petit Hans fait toute l'immense fantasmagorie anale autour du Lumpf, vous vous trompez lourdement, ceci est un formidable jeu mythique, cela ne comporte à ce moment là aucune espèce de régression, le petit Hans maintient ses droits si on peut

s'exprimer ainsi, à la masturbation d'un bout à l'autre de l'observation, sans se laisser ébranler, et s'il y a quelque chose qui caractérise le style général de progrès du petit Hans, c'est précisément son côté irréductible. Et Freud lui même le souligne : c'est bien parce que l'élément génital est, chez un pareil sujet, tout à fait solide, présent, installé, résistant, très fort, qu'il ne fait pas une hystérie, mais une phobie. C'est ce qui est articulé très nettement dans l'observation.

C'est ce que nous essayerons de voir la prochaine fois, et nous verrons qu'il n'y a pas qu'un seul mythe, qu'un seul élément alphabétique employé par le petit Hans pour résoudre si on peut dire, ses problèmes, c'est-à-dire le passage d'une appréhension phallique de la relation à la mère, à une appréhension castrée des rapports à l'ensemble du couple parental. I1 v en a d'autres, il y a la fameuse histoire de la baignoire et du vilebrequin, de ce que j'ai appelé encore la dernière fois la vis. C'est quelque chose qui tourne tout entier autour de ce que j'appellerais la fonction logique des instruments fabriqués. On ne peut pas ne pas être tout à fait saisi et frappé par la façon dont se sert comme instrument logique cet enfant, d'éléments qui sont groupés autour de ces modes de coaptation très élaborés dans l'adaptation humaine, et qui permettent d'opposer à ce qui est enraciné comme on dit, ou même simplement adhérent naturellement et par opposition à un perforé, qui est le point d'appréhension au sens de crainte et de pôle redoutable devant lequel l'enfant effectivement s'arrête, l'introduction de cet élément qui est le vissé, ou encore le tenaillé, je veux dire ce qui est tenu par les tenailles, qui, vous le verrez dans ce que j'appellerais l'autre mythe, le mythe de la baignoire et du robinet, joue un rôle absolument essentiel.

C'est dans le détail de cette structuration mythique c'est-à-dire utilisant des éléments imaginaires pour l'épuisement d'un certain exercice de l'échange symbolique, que réside tout le progrès opéré par Hans, et ce qui lui permet de rendre utile cet élément de seuil, c'est-à-dire de première structuration symbolique de la réalité, qu'était sa phobie.

## 17 - LEÇON DU 10 AVRIL 1957

Notre progrès dans l'observation du petit Hans nous a amenés à mettre en valeur ce qu'on peut appeler la fonction du mythe dans la crise psychologique traversée par le petit Hans, crise inséparable de l'intervention paternelle, guidée par le conseil de Freud, cette notion globale, massive de la fonction de quelque chose qui s'appelle mythe, non par métaphore, mais techniquement tout au moins que nous supposons pouvoir être apprécié à sa juste portée, dans la mesure où cette création imaginative de Hans qui va toujours se développant à mesure des interventions adroites, ou moins adroites, ou maladroites, du père, mais assurément suffisamment bien orientées pour ne pas tarir, et à la fin stimuler cette série de productions de Hans qui se présentent à nous comme difficilement séparables, quoique ordonnables, par rapport à son symptôme, c'est à dire sa phobie.

La dernière fois nous en étions arrivés au jour anniversaire du 3 Avril, où sont relevés les propos de Hans sur le contenu de sa phobie. Le soir du même jour le père dit en somme que si son fils a pris dans son comportement plus de courage, c'est l'effet des évènements les plus récents, et notamment de l'intervention de Freud le 30 mars auprès du petit Hans. Mais si l'enfant a pris plus de courage dans son comportement, la phobie a pris elle aussi plus d'ampleur. En effet ce jour, la phobie semble s'enrichir dans cette ambiguïté évidemment indiscernable, s'enrichir tout autant, et même de détails de portée et d'incidence plus fines, plus compliqués en même temps, à mesure que Hans sait mieux en confier la portée, le mode sous lequel cette phobie le presse et le suborne.

C'est bien en effet à quelque renversement dans votre esprit, ou plus exactement de rétablissement dans votre esprit, de la véritable, fonction, et du symptôme et de ses productions diversement qualifiées, que 1'on a résumé sous le nom de symptômes transitoires de l'analyse, que je m'efforce ici. Et pour résumer devant vous la portée de ce que notre approche veut dire, je pourrais essayer de poser un certain nombre de termes, de définitions et de règles du même coup.

Je vous l'ai dit la dernière fois, il faut distinguer si nous voulons faire un travail qui soit vraiment analytique, vraiment freudien, vraiment conforme aux exemples majeurs que Freud a développés pour nous, nous devons nous apercevoir de quelque chose qui ne se comprend, ne se confirme que de la distinction du signifiant et du signifié. Je vous l'ai dit, aucun des éléments signifiants de la phobie, et il y en a beaucoup auxquels on peut s'arrêter, le premier bien entendu c'est le cheval, et il est impossible d'aucune façon de considérer ce cheval comme quelque chose qui serait purement et simplement un équivalent par exemple de la fonction du père.

On peut très rapidement - c'est une voie facile - dire que c'est une carence du père que, selon la formule classique de Totem et Tabou, le cheval vient là comme une sorte de néo-production ou d'équivalence qui de quelque façon, le représente, l'incarne, joue un rôle déterminé par ce qui semble bien en effet

être la difficulté à ce moment là, et ce qui est même conforme à ce que je suis en train de vous enseigner là, à savoir le passage de l'état préœdipien au moment - au sens physique du mot moment - au moment oedipien. Ce qui est tout à fait bien entendu incomplet, insuffisant, le cheval n'est pas simplement ce cheval qu'en effet peut-être à la fin il pourra être, au moment où Hans voyant passer dans la rue un cheval, avec l'air fier il s'écrie quelque chose d'équivalent à la fierté virile de ce cheval qui évoque le père, à un moment de la fin du traitement, il a cette fameuse conversation avec son père où il lui dit quelque chose comme : « *Tu dois être en colère contre moi, tu dois m'en vouloir d'occuper telle ou telle place, ou d'accaparer l'attention de ma mère et d'occuper ta place dans son lit* », et malgré les dénégations du père qui lui dit en effet qu'il n'a jamais été méchant.

Pour un instant l'enfant, sans aucun doute dûment endoctriné depuis quelque temps, fait surgir le mythe oedipien avec une impérativité tout à fait spéciale, qui n'a pas manqué d'ailleurs de frapper certains auteurs, nommément Fliess qui a fait là-dessus un article paru dans le numéro consacré au centenaire de Freud (Jan - fév. 1956)[118].

Le cheval avant de remplir d'une façon terminale cette fonction métaphorique si l'on peut dire, a joué bien d'autres rôles. Le cheval quand il est attelé - et au 3 avril nous avons là-dessus toutes les explications possibles données par le petit Hans - ce cheval doit-il être attelé, ou non attelé, à une voiture à un cheval, ou à deux chevaux ? Dans chaque cas il y a une signification différente. Ce qui nous apparaît en tout cas c'est qu'à ce moment, si le cheval est symbolique de quelque chose, c'est comme la suite le montrera d'une façon plus développée, qu'il est symbolique par un certain côté, de la mère, il est également symbolique du pénis. En tout cas il est irréductiblement lié à cette voiture, laquelle est elle-même une voiture chargée, comme Hans y insiste pendant la séance du 3 avril, celle dans laquelle il explique quel est son intérêt, quel est l'ordre de satisfaction qu'il doit à tout le trafic qui se passe devant la maison autour de ces voitures qui arrivent et repartent, et qui pendant qu'elles sont là, sont déchargées, rechargées.

L'équivalence peu à peu apparaît de la fonction de la voiture, du cheval aussi du même coup, avec quelque chose qui est évidemment d'un bien autre ordre, qui suggère ce qui se rapporte essentiellement à la grossesse de la mère - nous dit l'observation, Freud et le père - qui était essentiellement liée au problème de la situation des enfants dans le ventre de la mère, de leur issue. Le cheval aura donc à ce moment une tout autre portée, une tout autre fonction.

De même un autre élément fait pendant un long moment sujet d'interrogation pour le père comme pour Freud, c'est le fameux **Krawall** c'est l'idée de bruit, de tumulte, de bruit désordonné, avec quelques prolongements qui font qu'il peut paraît-il aller jusqu'à être utilisé pour désigner un esclandre, un scandale. Dans tous les cas apparaît le caractère inquiétant, spécialement



[118] Fliess R., *Phylogenetic versus ontogenetic experience*, I.J.P. 37, p. 46 - 60.

angoissant du **Krawall** tel qu'il est appréhendé par le petit Hans quand il peut se produire après que le cheval soit tombé, ce qui a été un des évènements à son propre dire, précipitants pour lui, **Umfallen,** de la valeur phobique du cheval. C'est le moment de cette chute qui s'est produite une fois et qui se trouvera dès lors dans l'arrière-plan de la crainte. I1 y a ce qui peut arriver à certains chevaux, spécialement aux gros chevaux attelés à de grosses voitures, à des voitures chargées. Cette chute s'accompagne du bruit du piaffement du cheval, et ce **Krawall** reviendra au cours de l'interrogatoire du petit Hans, sous plus d'un angle.

A la vérité jamais d'une façon avérée à aucun moment de l'observation, quelque chose nous sera donné qui serait une sorte d'interprétation du **Krawall.** Il faut remarquer d'ailleurs que tout au cours de l'observation, dans le cas du petit Hans, Freud comme le père seront amenés à rester dans le doute, dans l'ambiguïté, même dans l'abstention. On peut dire quant à l'interprétation d'un certain nombre d'éléments, qu'il s'avère qu'ils pressent l'enfant d'avouer, qu'ils lui suggèrent toutes les équivalences et toutes les solutions possibles, sans obtenir de lui autre chose que des évasions, des allusions, des échappatoires, parfois même on a l'impression que par certains côtés l'enfant se moque.

Ceci n'est pas douteux, le caractère parodique de certaines des productions, des fabulations de l'enfant, est manifeste dans l'observation, principalement de tout ce qui se passe autour de ce que je pourrais appeler le mythe de la cigogne que le petit Hans fait si riche et si luxuriant, si chargé d'éléments humoristiques. Ce côté parodique si caricatural de certaines des productions de l'enfant, est bien de nature à avoir frappé les observateurs eux-mêmes, et tout ceci en fin de compte est fait pour nous mettre au cœur de ce quelque chose qui se rétablit dans une perspective non pas d'incomplétude de l'observation, mais au contraire dans une perspective de phase démonstrative caractéristique de l'observation.

Ca n'est pas une de ses insuffisances, c'est au contraire par cette voie qu'elle doit nous montrer le chemin d'un mode de compréhension de ce dont il s'agit dans cette formation symptomatique, à la fois déjà si simple et déjà si riche, qu'est la phobie, et d'autre part dans le travail lui-même, et ceci s'exprime, retrouvé sa place. Il n'y a pas de meilleure illustration de cette observation dans la mesure où justement c'est une observation freudienne, c'est-à-dire une observation intelligente.

Nous voyons essentiellement le signifiant comme tel se distinguer du signifié. Le signifiant symptomatique était essentiellement constitué de telle sorte qu'il est de nature à recouvrir au cours de développement et de l'évolution, les signifiés les plus multiples, les plus différents, que non seulement il est de nature à ce qu'il puisse faire cela, mais que c'est sa fonction que le fait, l'appareil, l'ensemble des éléments signifiants qui nous sont donnés au cours de la tranche d'observation que constitue Hans, est fait de cette sorte que nous devons nous imposer, si nous voulons que cette observation ne soit pas purement et simplement une énigme, une observation confuse, ratée et pourquoi celle-ci serait-elle ratée, et non pas telle ou telle autre à laquelle nous avons l'habitude de nous référer, à ceci près que ne peut manquer de nous frapper tout le caractère arbitraire,

sollicités, systématique dès interprétation, tout spécialement dans le cas des observations et des interprétations analytiques vis-à-vis de l'enfant.

Ici nous avons le témoignage - justement dans la mesure où cette observation est remarquablement riche et complexe - qui nous est donné dans ce registre des plus rares par leur abondance, parce que si on a un sentiment quand on y pénètre, c'est bien à tout instant celui de s'y perdre.

Un certain nombre de règles que je voudrais ici proposer à ce sujet, peuvent se formuler à peu près ainsi, que dans une analyse d'enfant ou aussi bien d'adulte, nul élément que nous pouvons considérer comme signifiant au sens où nous le promouvons ici, c'est-à-dire soit un objet, une relation ou un acte symptomatique, que cet objet, cette relation ou cet acte symptomatique soit primitif, en quelque sorte encore confus comme le premier surgissement de ce cheval, quand il apparaît après un certain intervalle où se manifeste l'angoisse de l'enfant, et où le cheval va jouer là une fonction qu'il s'agit de définir, elle apparaît déjà bien singulièrement marquée de ce quelque chose de dialectique.

C'est bien ce que nous essayons de saisir, déjà suffisamment sensible dans le fait que c'est au moment précis où il s'agit que sa mère s'en aille. C'est cela l'angoisse : il a peur que le cheval rentre dans la chambre. D'autre part qu'est-ce qui rentre dans la chambre ? C'est lui, le petit Hans.

A tout propos nous voyons donc là une double relation très ambiguë, qui est à la fois liée à la fonction de la mère à ce moment là par la voie d'une tonalité sentimentale de l'angoisse, mais d'autre part aussi au petit Hans par son mouvement et son acte. Déjà le cheval, dès qu'il apparaît, est chargé d'une profonde ambiguïté, il est déjà un signe propre à tout faire, très exactement comme l'est un signifiant typique. Dès que nous aurons fait trois pas dans l'observation du petit Hans, nous verrons cela à tout instant déborder de tous les côtés.

Nous posons la règle : nul élément signifiant, étant donné qu'il est ainsi défini : objet, relation ou un acte symptomatique dans la névrose par exemple, ne peut être considéré comme ayant une portée univoque, comme étant d'aucune façon équivalent comme tel à aucun de ces objets, relations, voire même actions imaginaires - je dis dans notre registre - qui sont ce sur quoi se fonde la notion de relation d'objet toujours telle qu'elle est utilisée maintenant. De nos jours la relation d'objet avec ce qu'elle comporte de normatif, de progressif dans la vie du sujet, de génétiquement défini, de développement mental, est quelque chose qui est du registre imaginaire, qui bien entendu n'est pas sans valeur, qui d'un autre côté quand on essaye de l'articuler présente tous les caractères de contradiction intenable que j'ai dû vous dire pour vous caricaturer de la façon la plus évidente - dans les deux volumes parus au début de l'année, il n'y avait qu'à lire le texte qui était devant nous - les contradictions mêmes du jeu de cette notion à partir du moment où elle essaye de s'exprimer dans l'ordre d'une relation prégénitale qui se génitalise, avec l'idée de progrès que cela comporte. Nous sommes tout de suite dans des contradictions et il s'agit d'ordonner là-dessus les termes de la façon même la plus sommaire.

Donc si nous suivons ce qui pour nous est règle d'or et qui repose sur la notion que nous avons de la structure de l'activité symbolique, les éléments signifiants d'abord doivent être définis pour leur articulation avec les autres éléments signifiants, et c'est en ceci qu'est le rapprochement avec la théorie récente du mythe telle qu'elle s'est imposée d'une façon singulièrement analogue à la façon dont simplement l'appréhension des faits nous force aussi d'articuler des choses de la façon dont pour l'instant je les articule, qui est ce qui guide M. Lévi-Strauss dans son article dans le *Journal of American Folklore*[119]. (Oct.-déc. 1955).

Par quoi la notion d'une étude structurale du mythe est-elle ouverte dans le texte de M. Lévi-Strauss ? C'est par cette remarque qu'il emprunte d'ailleurs lui-même intentionnellement à quelqu'un de ses confrères, à Regard, pour dire que s'il y a d'abord une chose que nous devons renverser, c'est cette position qui a été prise au cours des âges et qui a consisté à rejeter les interprétations psychologiques au nom de je ne sais quelle prévention intime anti-intellectualiste, d'un domaine présumé intellectuel dans un terrain qualifié d'affectif. Il en résulte dit très formellement cet auteur, qu'aux défauts déjà inhérents à ce qu'on appelle l'école psychologique - c'est-à-dire l'école qui cherche dans son analyse des mythes, à en retrouver la source dans cette soi-disant constante de la philosophie humaine, je dirais comme étant en quelque sorte générique - on cumule déjà avec ces inconvénients cette erreur difficile de faire dériver des idées bien définies, clairement découpées, comme toujours ce sont les choses auxquelles nous avons affaire, autant dans le mythe que dans une production symptomatique.

Au nom de je ne sais quel intellectualisme, nous sommes amenés à ramener à une pulsion confuse, quelque chose qui chez le patient se présente d'une façon très généralement articulée, c'est même ce qui en fait le paradoxe, c'est même ce qui à nos yeux le fait apparaître comme parasite. Il suffit simplement que nous ne confondions pas ce qui est jeu mental, je ne sais quelle superfluidité de déduction intellectuelle qui ne peut se qualifier ainsi que dans une perspective de la rationalisation du délire par exemple, ou du symptôme, qui est quelque chose de tout à fait dépassé puisque dans notre perspective nous avons au contraire la notion que ce jeu du signifiant s'empare du sujet et le prend bien au-delà de tout ce qu'il peut en intellectualiser, mais ce qui n'en est pas moins le jeu du signifiant avec ses lois propres.

Pour tout dire, ce que nous voyons, ce qui est sensible, ce que je voudrais présentifier à vos yeux par une sorte d'image, qu'est-ce que c'est ?

Nous en avons la notion quand nous voyons le petit Hans peu à peu nous sortir ces fantasmes, et aussi bien dans une certaine perspective quand nous avons les yeux assez décillés pour cela. C'est le développement d'une névrose. Quand nous commençons d'en apercevoir l'histoire, le développement chez le



[119] op. cité p 226.

sujet, la façon dont le sujet y a été pris, enserré, je dirais que c'est quelque chose dans lequel il n'entre pas de face, il y entre en quelque sorte à reculons. Il semble que le petit Hans, au moment où est surgie au-dessus de lui cette ombre du cheval, entre lui-même peu à peu, dans un décor qui s'ordonne et s'organise, s'édifie autour de lui, mais...qui le saisit bien plus que lui ne le développe. C'est le côté articulé avec lequel ce délire prend son développement car je dis le délire presque comme un lapsus, c'est quelque chose qui n'a rien à faire avec une psychose, mais pour lequel le terme n'est pas inapproprié. Nous ne pouvons d'aucune façon nous satisfaire d'une déduction de .....

A partir de vagues émotions, dit M. Lévi-Strauss, l'impression que nous avons, c'est que dans l'édification idéique qui, si nous pouvons l'appeler ainsi dans le cas du petit Hans, est quelque chose qui a sa motivation propre, son plan propre, son instance propre, qui répond peut-être à tel ou tel besoin, ou à telle ou telle fonction, assurément pas à quoi que ce soit qui puisse à aucun moment se justifier de telle pulsion, de tel élan, de tel mouvement émotionnel particulier qui s'y transposerait, qui s'y exprimerait purement et simplement, c'est d'un bien autre mécanisme qu'il s'agit, et qui nécessite ce quelque chose qui s'appelle l'étude structurale du mythe dont le premier pas, dans la première démarche, est de ne jamais considérer aucun des éléments signifiants indépendamment les autres qui viennent à surgir, et en quelque sorte à le révéler, mais j'entends à le révéler et à le développer même sur le plan d'une série d'oppositions qui sont d'abord et avant tout de l'ordre combinatoire.

Ce que nous voyons produire au cours du développement de ce qui se passe chez le petit Hans, c'est le surgissement, non pas d'un certain nombre de thèmes qui auraient plus ou moins leur équivalence affective ou psychologique comme on dit, mais d'un certain nombre de groupements d'éléments signifiants qui se transposent progressivement d'un système dans un autre.

Exemple : puisqu'il s'agit d'illustrer ce que je suis en train de vous dire, nous avons eu après les premières tentatives d'éclaircissement du père dirigées par Freud, un dégagement dans le cheval de cet élément spécialement pénible qui va faire que Hans réagit au premier éclaircissement qu'a donné Freud par cette compulsion à regarder le cheval. Puis ensuite nous trouvons quelque chose dans la suite des interventions du père, où nous pouvons voir que l'enfant se trouve à certains moments soulagé par l'aide interdictive que le père lui apporte concernant sa masturbation. Nous approchons plus près d'une première tentative d'analyse du souci de Hans concernant ce qui se rapporte à son organe urinaire, le **Wiwimacher** comme il l'appelle. Et à ce moment là nous voyons qu'il y a quelque chose qui est dans la voie de l'éclaircissement réel, ce quelque chose de fort que fait le père pour rejoindre plus directement ce qu'il pense être seulement le support réel de l'angoisse de l'enfant, c'est à savoir que les petites filles n'en ont pas - Freud l'a incité à intervenir dans ce sens - et que lui en a. Assurément Hans accuse le coup, et à ce propos d'une façon dont la signification n'échappe pas à Freud, nous souligne que son *fait-pipi* est adhérent ou enraciné, que c'est quelque chose qui poussera, croîtra avec lui.

Ne voilà-t-il pas assurément déjà ébauché quelque chose qui paraît être dans le sens de rendre en quelque sorte inutile le support phobique, si c'est bien en effet purement et simplement l'équivalent de cette angoisse liée à l'appréhension, d'un réel qui jusque là n'a pas été pleinement réalisé par lui. Nous voyons surgir à ce moment là le fantasme de la grande girafe et de la petite girafe dont je vous ai montré le caractère qui nous rejette dans le champ d'une création dont le style, donc l'exigence symbolique est quelque chose de tout à fait saisissant. Je le répète pour certains qui n'étaient pas ici : j'ai donné une portée qui ne peut pas être donnée autrement que dans notre perspective, au fait que pour Hans il n'y a pas de contradiction du tout, ni même d'ambiguïté, dans le fait qu'une des girafes, peut-être la petite, peut être une girafe chiffonnée, et une girafe chiffonnée, c'est une girafe qu'on peut chiffonner comme cela : il nous le montre.

Le caractère de passage ici d'un objet qui jusque là a eu sa fonction imaginaire à une sorte d'intervention de symbolisation radicale formulée par le sujet lui-même comme telle, soulignée par le geste qu'il fait ensuite de s'emparer, d'occuper si l'on peut dire cette position symbolique - il s'assoit dessus, et ceci en dépit des cris et des protestations de la grande girafe - est là chez le petit Hans quelque chose de tout spécialement satisfaisant. Ce n'est pas un rêve, c'est un fantasme qu'il a fabriqué lui-même. Il est venu pour en parler dans la chambre de ses parents, il le développe.

La perplexité dans laquelle on reste à propos de ce dont il s'agit, une fois de plus d'ores et déjà est là bien marquée. Vous remarquerez l'oscillation dans l'observation elle-même, cette grande et cette petite girafe sont d'abord pour le père, lui, le père, et la mère. Néanmoins il s'exprime de la façon la plus formelle en disant que la grande girafe c'est la mère, et que la petite c'est son membre. Voilà donc une autre forme de la valeur du rapport de ces deux signifiants. Mais est-ce que cela va seulement nous suffire ? Assurément pas puisque de par l'intervention du père qui dit à un moment à la mère : « *Au revoir, grande girafe !* » en s'adressant à sa femme, et qui souligne à l'enfant que sa mère, c'est la grande girafe, l'enfant répond - qui jusque là a admis un registre interprétatif différent - de la façon suivante, et la traduction française n'en fait pas passer, je pense la pointe et la portée : il ne dit pas « *c'est vrai* » comme on l'a traduit, mais il dit « *pas vrai* », et il ajoute : « *et la petite girafe c'est Anna* ».

Que touchons-nous là du doigt ? C'est encore un mode d'interprétation, et que vient-il faire là ? Est-ce vraiment sur Anna, et à l'occasion sur son **Krawall,** car beaucoup plus loin dans l'observation nous verrons apparaître la petite Anna comme bien gênante par ses cris, exactement un cri qui ne peut pas - à condition que nous ayons toujours l'oreille ouverte à l'élément signifiant -pour nous être identifié au cri de la mère dans ce fantasme. Que veut dire en fin de compte, et uniquement cette ambiguïté ? Ce qui apparaît à ce moment là de gaieté, voire déjà de pointe de raillerie dans le « *pas vrai* » de Hans, c'est quelque chose qui à soi tout seul nous désigne ce par quoi le père essaye de faire des correspondances deux par deux entre les deux termes de la relation symbolique et tel ou tel élément imaginaire ou réel qui serait là pour représenter.

Le père fait fausse route, à tout instant Hans est près de lui faire la démonstration que ce n'est pas cela, et ce ne sera jamais cela. Pourquoi ne serait-ce jamais cela ? Parce que ce à quoi Hans a affaire au moment où surgit sa phobie, au moment de l'observation où nous parlons, c'est à quelque chose avec quoi il a à se débrouiller, c'est à une certaine appréhension de certains rapports symbolique qui ne sont pas jusque-là constituées pour lui, qui ont valeur propre de relation symbolique, qui ont rapport à ce fait que l'homme, parce qu'il est homme, est mis en présence de problèmes qui sont des problèmes de signifiant comme tel, en ce que le signifiant est introduit dans le réel par son existence même de signf5ant, à savoir parce qu'il y a des mots qui se disent par exemple, ou parce qu'il y a de phrases qui s'articulent et qui s'enchaînent, liées par un médium, une copule de l'ordre du pourquoi ou du parce que.

L'existence du signifiant introduit dans le monde de l'homme ce quelque chose qui, comme je crois que dans un temps j'exprimais à la fin d'une petite introduction au premier numéro de la Psychanalyse, fait que c'est à croiser diamétralement le cours des choses que le symbole s'attache, pour lui donner un autre sens, c'est à des problèmes de création de sens, avec tout ce que cela comporte de libre, d'ambigu, de ce qu'il est possible à tout instant de réduire au néant par le côté complètement arbitraire qu'il y a dans l'irruption du mot d'esprit. A tout instant Hans, comme un petit **Tomtit** dans *Alice au Pays des Merveilles*, est capable de dire : les choses sont ainsi parce que je le décrète ainsi, et parce que je suis le maître, ce qui n'empêche pas qu'il soit à ce moment complètement subordonné à la solution du problème qui pour lui surgit d'un besoin de réviser ce qui a été jusque là son mode de rapports au monde maternel, celui qui était déjà organisé sur une certaine dialectique, sur cette dialectique du leurre dont je vous ai souligné l'importance, entre lui et la mère. Lequel ou laquelle a le phallus ou ne l'a pas ? Qu'est-ce que désire la mère quand elle désire autre chose que moi, l'enfant ?

C'est là que l'enfant était, et il s'agit pour lui - exactement comme nous le voyons dans un mythe, toujours à partir du moment où nous sommes entrés dans cette analyse correcte où nous voyons qu'un mythe est toujours une tentative d'articulation de solution d'un problème, c'est-à-dire qu'il s'agit de passer d'un certain mode, disons, d'explication de la relation au monde du sujet ou de la société en question, à une transformation nécessités par le fait que des éléments différents nouveaux viennent en contradiction avec la première formulation, et exigent en quelque sorte un passage qui comme tel est impossible, qui comme tel est une impasse. Ceci donne sa structure au mythe - de même Hans est confronté à ce moment là à quelque chose qui nécessite la révision de la première ébauche de système symbolique qui structurait sa relation à la mère. Et c'est de cela qu'il s'agit avec l'apparition de la phobie, mais bien plus encore avec le développement de tout ce qu'elle emporte avec elle comme élément signifiant. C'est à cela qu'est confronté Hans, et qui de ce même fait lui fait apparaître dérisoire toute tentative de lecture parcellaire à laquelle à tout instant le père s'efforce.

Je ne peux pas à propos du style de réponses de Hans, ne pas vous demander de vous rapporter aux passages absolument admirables que constitue toute cette immense oeuvre de Freud encore à peine exploitée pour notre expérience qui s'appelle le **Witz**, cet ouvrage dont il n'y a peut-être aucun équivalent dans ce qu'on peut appeler la philosophie psychologique, parce que je ne connais pas un ouvrage qui ait apporté une chose aussi neuve et aussi tranchée que cet ouvrage - tous les ouvrages sur le rire, qu'ils soient de Bergson ou d'autres, seront toujours d'une pauvreté lamentable à côté de celui-ci.

Qu'est-ce qui nous est apporté d'essentiel dans le Witz de Freud ? C'est qu'il pointe directement sans fléchissement, sans s'égarer dans des considérations à ce qui est l'essentiel de la nature du phénomène. Ce qu'il met dès le premier chapitre au premier plan, comme dans le rêve, c'est que d'abord « *le rêve est un rébus* »[120]. Personne ne s'en aperçoit, cette phrase est passée complètement inaperçue. De même on ne semble pas s'être aperçu que l'analyse du trait d'esprit commence avant tout par quelque chose qui est le fameux tableau familier de l'analyse du phénomène de condensation en tant que fabrication fondée sur le signifiant, sur la superposition du familier et millionnaire. Et tout ce qu'il va développer dans la suite va consister à nous montrer que c'est au niveau de ce cas d'anéantissement que se situe ce terme véritablement détruisant, disrompant le jeu du signifiant comme tel par rapport à ce qu'on peut appeler l'existence du réel, et qui a joué avec le signifiant. A tout instant l'homme met en cause son monde jusqu'à sa racine, et la valeur du trait d'esprit - c'est cela qui le distingue du comique - c'est sa possibilité de jouer sur, si l'on peut dire, foncier non-sens de tout usage du sens, le caractère à tout instant possible a mettre en cause de tout sens en tant qu'il est fondé sur un usage du signifiant, c'est-à-dire sur quelque chose qui en soi-même est profondément paradoxal par rapport à toute signification possible puisqu'il y a l'instauration dans cet usage, c'est cet usage même qui crée ce qu'il est destiné à soutenir.

La distinction est des plus claire entre ces domaines de l'esprit, avec le domaine du comique. Quand Freud touchera au comique, il ne l'abordera dans ce livre que secondairement et pour l'éclairer par son opposition avec l'esprit, et d'abord il rencontrera les notions d'intermédiaire, et il nous fera apercevoir la dimension du naïf. C'est pour cela que je fais cette digression dans la dimension du naïf, c'est-à-dire ce naïf si ambigu. Puisqu'il existe, d'un côté, il faut bien le définir pour voir ce qui peut surgir de ce comique, des manifestations du naïf, d'un autre côté nous voyons bien à quel point ce naïf est quelque chose d'intersubjectif. La naïveté de l'enfant, c'est nous qui lui impliquons, et d'une certaine façon il plane toujours sur la naïveté de l'enfant quelque doute.

Pourquoi ? Là aussi une fois encore prenons un exemple. Freud commence son illustration du naïf par quelque chose qui est l'histoire des enfants qui le soir font une grande réunion d'adultes en leur ayant promis de leur faire une petite représentation théâtrale, et le guignol commence à s'agiter. Les jeunes acteurs, dit Freud, commencent à raconter l'histoire d'un mari et d'une femme qui sont dans la plus profonde misère, ils essayent de sortir de leur état, et



[120] Le mot d'esprit dans ses rapport avec l'Inconscient, 1905, Gallimard.

le mari part vers des pays lointains. I1 revient ayant accompli d'immenses exploits, chargé de nombreuses richesses, faisant état de sa prospérité devant sa femme. Sa femme l'écoute, elle ouvre un rideau qui est au fond de la scène, et elle lui dit : « *Regarde, moi aussi j'ai bien travaillé quand tu étais parti* ». Et on voit au fond dix poupées rangées.

Voilà l'exemple que donne Freud pour illustrer la naïveté, c'est-à-dire une de ces formes de comique où la décharge surgirait si la définition du comique s'y impliquait de quelque chose qui consisterait en une espèce d'économie spontanément réalisée dans quelque chose qui, dans un ordre différent, dit par une bouche moins naïve, comporterait une part de tension, allant même jusqu'à un certain degré à engendrer la gêne. C'est quelque chose du fait que l'enfant va directement, sans se donner la moindre peine supposée, à une énormité, que ceci déclenche quelque chose qui devient le rire, c'est-à-dire qui devient très drôle, avec ce que ce mot drôle peut comporter de résonance étrange.

Mais de quoi s'agit-il ? Si à cette occasion nous sommes dans un domaine limitrophe du comique, l'économie dont il s'agit c'est très précisément l'économie qui est faite de ce qu'aurait dû subir une construction comme celle-là, si on voulait évoquer les mêmes choses partant de la bouche d'un adulte. L'enfant réalise en quelque sorte directement ce quelque chose qui nous, porte au comble de l'absurde, il fait en quelque sorte ce qu'on appelle un trait d'esprit naïf, c'est une histoire drôle, elle déclenche le rire parce qu'elle est dans la bouche d'un enfant, et ce qui laisse aux adultes tout le champ pour s'esbaudir : ces gosses sont impayables ! Et ils sont supposés avoir en toute innocence et du premier coup, trouvé cela qu'un autre se serait donné forcément beaucoup plus de peine à trouver, ou qu'il aurait fallu qu'il enrichisse de quelque subtilité supplémentaire pour que ça puisse à proprement parler passer pour drôle.

Mais cela nous permet de voir aussi que cette ignorance à laquelle il est donné de faire bouche, il n'est pas absolument sûr qu'elle soit totale et pour tout dire la perspective du naïf dans laquelle nous incluons les histoires infantiles quand elles ont ce caractère déconcertant qui chez nous déclenche le rire, cette naïveté n'est pas toujours, nous le savons très bien, quelque chose que nous devrions prendre au pied de la lettre. Il y a être naïf, et feindre d'être naïf. Ici une naïveté feinte, c'est très précisément ce qui restitue à ce jeu de la comédie enfantine tout son caractère d'esprit des plus tendancieux, comme s'exprime Freud, et il s'en faut d'un rien, après tout précisément de la supposition que cette naïveté n'est pas complète, pour que ce soit eux qui prennent le dessus et qui effectivement soient les maîtres du jeu.

En d'autres termes, ce quelque chose que Freud également met en évidence et à quoi je vous prie de vous reporter sur le texte, c'est que le trait d'esprit comporte toujours la notion d'une troisième personne : on raconte un trait d'esprit de quelqu'un, devant quelqu'un d'autre, qu'il y ait ou non réellement les trois personnes, il y a toujours cette ternarité nécessaire, essentielle dans le déclenchement du rire par le trait d'esprit, alors que le comique se contente d'un rapport duel, le comique peut être déclenché simplement entre deux

personnes. La vue d'une personne qui tombe par exemple, ou qui se met à opérer par des voies absolument démesurées pour réaliser une action ou un effort qui nous était plus simple, est quelque chose qui à soi tout seul peut et suffit, nous dit Freud, à déclencher la relation du comique dans ce naïf. Nous voyons essentiellement que la perspective de la troisième personne, si elle reste virtuelle, est toujours plus ou moins impliquée. En d'autres termes, qu'au-delà de cet enfant que nous tenons pour naïf, il y a qu'un .autre, qui est bien après tout celui que nous supposons pour que ça nous fasse tellement rire, il se pourrait bien après tout qu'il feigne de feindre, c'est-à-dire qu'il affecte d'être naïf.

Cette dimension du symbolique, c'est exactement ce qui à tout instant se laisse sentir dans cette sorte de jeu de cache-cache, de moquerie perpétuelle qui est ce qui colore, ce qui donne le ton de toutes les répliques de Hans à son père. A un autre moment nous verrons un phénomène comme celui là se produire, le père l'interroge : « *Qu'as-tu pensé quand tu as vu le cheval tomber ?* », et à propos duquel nous dit Hans, il aurait attrapé la bêtise. « *Tu as pensé, dit le père, qu'avec ses gros sabots le cheval était mort* ». Il est bien certain que comme le père le note par la suite c'est avec un petit air tout à fait sérieux que au premier temps, Hans réplique : « *Oui, oui en effet j'ai pensé cela* »; et puis tout d'un coup il se ravise, il se met à rire - ceci est noté - et il dit : « *Mais non, ce n'est pas vrai, c'est seulement une bonne plaisanterie que je viens de faire en disant cela* ».

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? L'observation est ponctuée de tous ces petits traits. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire, sinon qu'après s'être laissé prendre un instant à l'écho tragique si l'on peut dire, de la chute du cheval - est-il bien sûr qu'il y a cet écho tragique, occasionnellement avec bien d'autres, dans la psychologie du petit Hans - tout d'un coup l'enfant pense à l'autre, à ce père moustachu, binoclard que Freud nous représente et qu'il a vu à la consultation à côté du petit Hans, un drôle de petit bonhomme tout bichonnant, et l'autre qui est là, pesant, avec plein de reflets dans ses lunettes, appliqué, plein de bonne volonté. Un instant Freud vacille, il s'agit à ce moment là de ce fameux noir qu'il y a devant la bouche des chevaux sur lequel ils sont là à s'interroger, à chercher ce que ça veut dire avec une lanterne, quand Freud se dit : mais la voilà la longue tête, c'est cet âne là pour tout dire ! Et quand je dis c'est cet âne là, dites-vous bien quand même que cette espèce de noir violent qui est là et jamais élucidé devant la bouche du cheval, c'est quand même bien cette béance réelle toujours cachée derrière le voile et le miroir, et qui ressort du fond toujours comme une tâche, et que pour tout dire, en fin de compte cette sorte de court-circuit dans un caractère supérieur divin, et non sans humour, de la supériorité professorale, et cette appréciation dont l'expérience et les confidences des contemporains nous montrent qu'elle était toujours assez prête à surgir de la bouche de Freud qui s'exprime en lettres françaises par la troisième lettre suivie de trois petits points : « *Quel brave président c'est...* ».

J'ai devant moi quelque chose qui vient recouper et rejoindre l'intuition du caractère fondamentalement abyssal de ce qui est là devant lui, qui sort du fond.

Alors nul doute que dans ces conditions le petit Hans mène assez bien et à tout instant le jeu, quand il se reprend, quand il rit, quand il annule tout d'un coup toute une longue série de ce qu'il vient de développer devant le père. A tout instant nous avons l'impression précisément que ce qu'il lui dit, c'est « *Je te vois venir...* ». Evidemment au premier abord, le mot mort, il l'accepte comme équivalent de tombé, mais au second temps il se dit : « *Tu me répètes la leçon du professeur* », c'est-à-dire c'est très précisément ce que le professeur vient d'insinuer, à savoir qu'il en veut fort à son père, jusqu'à vouloir sa mort. Tout aussi bien ce quelque chose vient donc contribuer aux règles qui sont les nôtres, je vous l'ai dit, d'abord pour repérer les signifiants de cette valeur essentiellement combinatoire par où l'ensemble des signifiants mis en jeu viennent là pour restructurer le réel en y introduisant cette nouvelle relation combinée. Puisqu'il faut reprendre notre référence au premier numéro de *La Psychanalyse*, ce n'est pas pour rien que sur la couverture on trouve le symbole de la fonction du signifiant comme tel[121]. Le signifiant est un point dans un domaine de significations, par conséquent les significations ne sont pas reproduites, mais transformées, recrées.

C'est de cela qu'il s'agit, et c'est pourquoi nous devons toujours centrer notre objectif, notre question, nous devons voir quel est le tour de signifiant qu'a opéré le petit Hans pour, partant de quoi, arriver à quoi ? Je veux dire le tour, c'est-à-dire à chacune de ces étapes qu'il parcourt, les cinq premiers mois de l'année 1908 au cours desquels successivement nous voyons le petit Hans s'intéresser à ce qui se charge et ce qui se décharge, ou à ce qui entre en mouvement tout d'un coup, d'une façon plus ou moins brusque, et qui est également susceptible de l'arracher prématurément de son quai de départ. Toute cette liaison des éléments signifiants diversement fantasmatiques, autour des thèmes du mouvement, ou plus exactement si vous le permettez, le thème de tout ce qui dans le mouvement est modification, accélération, et pour tout dire le mot branle, est un élément absolument essentiel dans toute la structuration des premiers fantasmes, et qui de là peu à peu fait surgir d'autres éléments parmi lesquels nous ne pouvons pas ne pas donner une attention toute spéciale à ce qui se passe autour des deux culottes de la mère, l'une jaune et l'autre noire.

Ce passage, hors des perspectives qui sont celles auxquelles j'essaye de vous introduire, est absolument incompréhensible. Le père - c'est le cas - y perd son latin. Quant à Freud lui-même, il dit simplement que le père a inévitablement brouillé le terrain, néanmoins il nous indique à la fin un certain nombre de perspectives : sans doute le père a-t-il méconnu une opposition fondamentale qui doit être sans doute liée à des perceptions auditives différentes, concernant



[121] voir note 1 page 360.

l'urination de l'homme et de la femme, par exemple. Mais nous voyons aussi que dans une note Freud nous dit ce que veut dire le petit Hans à ce moment, et le petit Hans dit des choses très incompréhensibles. Sans doute le petit Hans veut-il nous dire qu'à mesure que la culotte est portée, elle devient plus noire, ceci après de nombreux développements où on s'aperçoit que quand elle est jaune, elle a pour lui telle valeur, quand elle est noire elle ne l'a pas, quand elle est séparée de la mère ça lui donne envie de cracher, quand la mère la porte, ça ne lui donne pas envie de cracher. Bref, Freud insiste et dit : sans aucun doute ce que le petit Hans veut nous indiquer ici, c'est que la culotte a pour lui une fonction toute différente pendant qu'elle est portée par la mère, ou quand elle ne l'est pas.

Nous avons donc assez d'indications pour voir que Freud lui-même se dirige vers une amorce si on peut dire, de relativation dialectique totale de ce couple, la culotte jaune et la culotte noire, qui s'avère au cours de la longue et compliquée conversation au cours de laquelle le petit Hans et son père essayent de débrouiller ensemble la question, qui s'avère à tout instant ne prendre de valeur que de manifester une série d'oppositions qu'il faut chercher dans des traits qui passent d'abord pour tout à fait inaperçus, en tout cas qui passent radicalement inaperçus quand on cherche à identifier massivement la culotte jaune à quelque chose qui serait par exemple l'urination, et la culotte noire à quelque chose que l'on appelle dans le langage de **Hans**, le **Lumpf,** la défécation. Et on a tout à fait tort d'identifier le **Lumpf** à la défécation, et d'omettre cet élément essentiel qui serait vraiment pour **Hans** un **Lumpf.**

Nous avons, du propre témoignage du père, la notion que parce que c'est là une transformation du mot **Strumpf** qui veut dire d'abord le bas noir, et qui associé en un autre endroit de l'observation, par le petit Hans à une blouse noire, fait partie de cet élément absolument essentiel du vêtement en tant que cachant, il est aussi l'écran, ce sur quoi se manifeste et se projette l'objet majeur de son interrogation préœdipienne, à savoir le phallus manquant. Que dès lors le fait que ce soit par un terme de cette symbolisation alliée à la symbolisation du manque d'objet que l'excrément comme tel soit désigné, nous montre assez aussi qu'à ce niveau là la relation instinctuelle, l'analité de la chose intéressée dans le mécanisme de la défécation, est peu de chose auprès de la fonction symbolique qui ici encore une fois domine et est liée pour le petit Hans à quelque chose qui est pour lui en effet essentiel.

Qu'est-ce qui se perd ? Qu'est-ce qui peut s'en aller par le trou ? Ce sont tous les éléments premiers de ce qu'on peut appeler une instrumentation symbolique, qui ensuite s'intégreront dans le développement de la construction mythique du petit Hans sous la forme de cette baignoire que l'installateur vient dévisser, dans son premier rêve, ou plus tard de son derrière, le sien, qui sera également dévissé - pour la plus grande joie du père comme de Freud, il faut bien le dire - de son propre pénis qui, nous dit-on, sera dévissé. Et ces gens sont tellement dans la hâte d'imposer leur signification au petit Hans qu'ils n'attendent même pas que Hans ait fini à propos du dévissage de son petit pénis pour lui dire, et Freud lui-même, que la seule explication possible, c'est naturellement pour lui en donner un plus grand. Le petit Hans n'a pas dit

cela du tout, en tout cas nous ne savons pas s'il l'aurait dit, et ce qu'il y a de certain c'est que rien n'indiquait qu'il l'aurait dit. Le petit Hans a parlé de remplacement.

C'est bien là un cas où l'on peut toucher le contre-transfert. C'est le père qui émet l'idée que si on le lui change, c'est pour lui en donner un plus grand. Voilà un exemple des fautes qui sont faites à tout instant, et dont on ne s'est pas fait faute de perpétuer la tradition depuis Freud, dans un monde d'interprétation de celui qui cherche toujours dans je ne sais quelle tendance affective ce qui voudrait à tout instant être placé pour nous motiver et nous justifier, ce qui a ses lois propres, sa structure propre, sa gravitation propre, et ce qui doit être étudié comme tel.

Nous allons terminer en disant que ce qu'il faut considérer dans le développement mythique d'un système signifiant symptomatique, c'est ce quelque chose qui est sa cohérence systématique à chaque moment, et cette sorte de développement propre qui est le sien dans la diachronie dans le temps, et par où on peut dire que le développement du système mythique quelconque chez le névrosé - j'ai appelé cela autrefois le mythe individuel des névrosés[122] – doit se présenter comme le développement, la sortie, le déboîtement progressif, et une série de médiations qui se résout par un enchaînement signifiant qui a toujours un caractère plus ou moins apparemment mais fondamentalement circulaire, en ceci que le point d'arrivée a un rapport profond avec le point de départ, et qu'il n'est néanmoins pas tout de même le même. Je veux dire que là, quelque impasse qui est toujours contenue au départ se retrouve dans ce qui est dans le point d'arrivée, pour être considérée comme la solution sous une forme inversée ; je veux dire à un changement de signe près mais que l'impasse d'où l'on est parti se retrouve toujours sous quelque mode à la fin du déplacement opératoire du système signifiant.

Ceci je vous l'illustrerai par la suite. Nous repartons donc aujourd'hui pour un cheminement que nous ferons après les vacances, de la donnée donc qui se propose au petit Hans. Le petit Hans au départ est confronté avec quelque chose qui jusque là était le jeu du phallus dans déjà cette sorte de relation leurrante qui suffit à entretenir entré lui et la mère, ce quelque chose de progressif qui jusque là pouvait lui donner en quelque sorte comme but, comme perspective, comme sens à toute sa relation maternelle, la parfaite identification à l'objet de l'amour maternel. II survient quelque chose qui est avant tout - et là-dessus je suis d'accord avec les auteurs, avec le père et avec Freud – un problème dont vous ne sauriez trop exagérer l'importance dans le développement de l'enfant, qui est celui-ci : ce n'est rien d'autre que ceci qui est fondé sur le fait que rien dans le sujet lui-même n'est préétabli, ordonné à l'avance dans l'ordre imaginaire, qui lui permette d'assumer cette perspective à laquelle il est confronté d'une façon aiguë à deux ou trois moments de son développement enfantin, qui est, la croissance. Et du fait que rien n'est préétabli, n'est



[122] Lacan, *Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose*, Conférence au collège philosophique, 1953, in Ornicar, n° 17-18, 1979.

prédéterminé sur le plan imaginaire, ce qui vient y apporter un élément de perturbation essentiel, c'est très précisément un phénomène complètement distinct, mais qui pour l'enfant vient imaginairement s'y accoler au moment où la première confrontation avec la croissance se produit, c'est le phénomène de la turgescence.

En d'autres termes que le pénis, de plus petit devienne plus grand au moment des premières masturbations ou érections infantiles, ce n'est pas autre chose qu'un des thèmes les plus fondamentaux des fantaisies imaginaires de *Alice au Pays des Merveilles*, qui l'illustrent d'une façon qui lui donne ce caractère de valeur absolument élective pour l'imagination infantile. C'est un problème de cette sorte, à savoir l'intégration de ce quelque chose qui est lié à l'existence du pénis réel et à l'existence distincte d'un pénis qui peut lui-même devenir plus grand, ou plus petit, mais qui est aussi le pénis des petits et des grands.

Pour tout dire c'est précisément à la présence du pénis du plus grand, c'est-à-dire du père, que le problème du développement de Hans à ce moment est lié, c'est dans la mesure où Hans doit affronter son complexe d'œdipe dans une situation qui nécessite pour lui une symbolisation particulièrement difficile, que la phobie se produit. Mais si la phobie se développe, si l'analyse produit cette abondance de prolifération mythique, c'est quelque chose qui est de nature à nous indiquer, à la façon dont la pathologie nous révèle le normal, quelle est la complexité du phénomène dont il s'agit pour que l'enfant intègre ce réel de sa génitalité, le caractère fondamentalement et profondément symbolique de moment de passage.

18 - LECON DU 8 MAI 1957

S'il fallait vous rappeler le caractère constitutif de l'incidence du symbolique dans le désir humain, il me semble qu'à défaut d'une juste accommodation sur la plus commune et quotidienne expérience, une formule, un exemple tout à fait saisissant pourrait être trouvé dans la formule suivante dont l'immédiateté, l'omniprésence ne peut échapper à aucun : qu'est-ce que peut vouloir dire en termes de coaptation instinctuelle, comme on dit, la formulation de ce désir qui est peut-être le plus profond de tous les désirs humains, le plus constant en tout cas, qui est difficile à méconnaître à tel ou tel tournant de notre vie à chacun, et en tout cas de ceux auxquels nous accordons le plus d'attention, de ceux qui sont tourmentés par quelque malaise subjectif qui s'appelle, pour le dire enfin, le désir d'autre chose ?

Qu'est-ce qu'il peut vouloir dire dans le registre de la relation d'objet conçue comme une sorte d'évolution, de développement mental immanente à elle-même, surgissant par une successive poussée qu'il ne s'agit que de favoriser, de la relation d'objet comme référée à un objet typique, en quelque sorte préformé ? D'où peut venir ce désir d'autre chose ?

Cette remarque préliminaire - pour vous mettre si on peut dire, comme s'exprime Freud quelque part à propos des milieux égyptiens dans ses lettres, pour vous mettre dans la … … Nous reprenons les choses où nous les avons laissées, c'est-à-dire au petit Hans.

Ce que je viens de vous dire n'est d'ailleurs pas, bien entendu, sans rapport avec mon sujet. En effet, que cherchons-nous à détecter jusqu'à présent, dans cette fomentation mythique, qui nous paraît possible ? La caractéristique essentielle de l'observation de Hans, c'est de cela avant tout qu'il s'agit. Ce que j'appelle fomentation mythique, ce sont ces différents éléments signifiants dont je vous ai assez montré pour chacun l'ambiguïté, et combien ils sont essentiellement faits pour pouvoir recouvrir, nous dirons à peu près n'importe quel signifié, mais pas tous les signifiés bien entendu en même temps. Quand un des signifiants retrouve tel élément du signifié, les autres éléments signifiants qui sont en cause en recouvrent d'autres. Autrement dit la constellation signifiante opère par quelque chose que nous pouvons appeler système de transformation, ou mouvement tournant. Ceci est à regarder de plus près, quelque chose qui à chaque instant couvre d'une façon différente et du même courant, semble exercer une action profondément remaniante sur ce qui est le signifié.

Pourquoi ceci ? Comment pouvons-nous concevoir la fonction dynamique de cette espèce d'opération de sorcière dont l'instrument est le signifiant, et dont le but, la fin, le résultat doit être une réorientation, une repolarisation, une reconstitution après une crise, du signifié ?

C'est ainsi que nous posons la question sous cet angle, que nous croyons qu'il s'impose de la poser pour la simple raison que si la fomentation mythique - appelons-la d'un autre terme qui est plus courant, mais qui est exactement

la même chose, encore que moins bien adapté - les théories infantiles de la sexualité telles que nous les voyons, telles que nous nous y intéressons chez l'enfant, si nous nous y intéressons c'est bien parce qu'elles ne sont pas simplement une espèce de superflu, de rêve inconsistant, c'est bien parce qu'elles-mêmes en elles-mêmes comportent un élément dynamique qui est à proprement parler ce quelque chose dont il s'agit dans l'observation de Hans, faute de quoi littéralement l'observation de Hans n'a aucune espèce de sens.

Cette fonction du signifiant, nous devons l'aborder sans idée préconçue sur cette observation là, parce qu'elle est plus exemplaire, mieux prise, mieux saisie en quelque sorte dans le miracle des origines, là où si je puis dire l'esprit de l'inventeur et de ceux qui l'ont suivi n'a pas eu le temps encore de se relester de sortes d'éléments tabous, de la référence à un réel fondé sur des préjugés qui nécessitent en quelque sorte, ou qui retrouvent je ne sais quel appui dans des références antérieures qui sont précisément celles qui, par le champ qui vient d'être découvert, sont mises en cause, ébranlées, dévalorisées.

L'observation de Hans dans sa fraîcheur, garde encore toute sa puissance révélatrice, je dirais presque toute sa puissance explosive, et nous devons nous arrêter sur la façon dont Hans dans cette évolution complexe, est pris dans ce dialogue avec le père qui joue à ce moment-là un rôle véritablement inséparable du progrès de la dite fomentation mythique. On peut même dire que c'est à chacune des interventions du père que cette fomentation mythique en quelque sorte stimulée, rebondit, se met à repartir, à revégéter à nouveau. Mais, comme Freud le remarque expressément quelque part, elle a bien ses lois et ses nécessités propres. Ce n'est pas toujours, et bien loin de là, ce qu'on attend que nous donne Hans, il apporte des choses qui surprennent, et qu'en tout cas le père n'attend pas - si Freud nous indique que lui les a prévues - et il apporte aussi bien au-delà de ce que Freud lui-même pouvait prévoir, puisque Freud ne semble pas dissimuler que beaucoup d'éléments restent encore en quelque sorte inexpliqués, à l'occasion ininterprétés. Mais avons-nous nous mêmes besoin qu'ils soient, tous interprétés ?

Nous pouvons quelquefois pousser un petit peu plus loin l'interprétation qu'ont faite les deux coopérants le père et Freud. Ce que nous essayons de faire ici, ce sont les lois propres de la gravitation de la cohérence de ce signifiant groupé apparemment autour de ce quelque chose dont, Freud nous le dit expressément, nous pourrions être tentés de qualifier la phobie, par son objet, le cheval dans l'occasion, si nous ne nous apercevions que ce cheval va bien au-delà de ce qui paraît comme figure en quelque sorte prévalente, qui est beaucoup plus quelque chose comme une espèce de figure héraldique qui centre tout le champ, qui est lourde elle-même de toutes sortes d'implications, et ré-implications signifiantes avant tout.

Donc un certain nombre de points de référence sont nécessaires à marquer ce qui va être maintenant le progrès de notre chemin. Il est clair que nous partons de ceci, et encore nous n'abordons absolument rien de nouveau puisque Freud lui-même l'articule de la façon la plus expresse, après un dialogue qui est le premier dialogue où Hans avec son père commence à faire sortir de la phobie ce que j'appelle précisément ses implications signifiantes, à savoir tout ce que Hans est capable de construire autour, qui est riche de tout un aspect

mythique ou même romanesque si vous voulez, d'une fantasmatisation qui n'est pas simplement du passé, mais aussi bien de ce qu'il voudrait faire avec le cheval, autour de ce cheval, de ce qui accompagne et module sans aucun doute son angoisse, mais qui a aussi sa force propre de construction.

Après cet entretien auquel nous allons venir maintenant, de Hans avec son père, Freud indique à un autre moment que la phobie ici prend plus de courage, elle se développe, elle montre ses diverses phases. Et Freud écrit ceci : « *Ici nous avons l'expérience combien diffuse, et cette phobie va sur le cheval, mais aussi sur la voiture, mais aussi sur le fait que les chevaux tombent, et aussi sur le fait que les chevaux mordent, et sur des chevaux qui sont d'une certaine nature, mais aussi sur les voitures qui sont chargées ou pas ... Disons tout bonnement que toutes ces particularités touchent le vif en ceci que l'angoisse originellement n'a absolument rien à faire avec le cheval ou les chevaux méchants, tellement qu'il sera transporté sur elle (la phobie du cheval), et que se fixera alors au lieu, non pas du cheval, mais du complexe du cheval, que là-dessus pourra donc se fixer et se transporter tout ce qui se montrera approprié à certains transferts*. »[123]

C'est donc de la façon la plus expressément formulée dans Freud. Nous avons là deux pôles, le pôle qui est premier, qui est un signifiant, et ce signifiant va servir de support toute la série des transferts, c'est-à-dire à ce remaniement dans toutes les permutation possibles du signifié, qui en principe - nous pouvons le supposer à titre d'hypothèse de travail, et pour autant que c'est conforme à tout ce que notre expérience exige - soit différent de ce qui était au début, c'est-à-dire que quelque chose se soit passé du côté du signifié, et ce quelque chose qui se passe du côté du signifié, je vous l'indique déjà, ce peut être quelque chose qui est absolument exigible, c'est que de par le signifiant, le champ du signifié se soit ou réorganisé ou étendu d'une façon quelconque. Et alors pourquoi le cheval ?

Là dessus on peut broder : le cheval est un thème plutôt riche dans ce qui est de la mythologie, dans les légendes et les contes de fées de la mathématique onirique, dans ce qu'elle a de plus constant, de plus opaque, que le cauchemar appelle *jument de nuit*. Tout le livre de Monsieur Jones[124] est centré là-dessus pour nous montrer à quel point il n'y a pas simplement là un hasard, que la jument de nuit n'est pas simplement la sorcière de nuit, l'apparition angoissante, que ce n'est pas un hasard si la jument mère vient là se substituer à la sorcière. Là bien entendu, Monsieur Jones cherche selon la bonne habitude, à trouver dans l'analyse du côté du signifié, ce qui l'amène à trouver que tout est dans tout, et à nous montrer qu'il n'y a pas de jeu de la mythologie antique, ni même moderne, qui échappe au fait d'être par quelque côté un cheval. Et en effet, Mars, Odin, Zeus, tous ont des chevaux, il s'agit de savoir pourquoi.



[123] Cesammelte werke, Bd VIII, s 1286, Traduction de J. Lacan,
Texte français : in *Le petit Hans*, Cinq Psychanalyses, p.12, op. cit.

[124] Jones, *The theory of symbolism,* 1912, in Papers on Psychoanalysis, p .8 -144, Beacon Press, Boston.

Alors ils ont des chevaux, ils sont des chevaux, tout est en cheval dans ce livre. Il n'est évidemment pas difficile de montrer à partir de là que la racine MR qui est à la fois mère, mara, et aussi bien la mer en français, est elle aussi une racine qui à elle toute seule comporte cette signification qui est d'autant plus facile à retrouver, qu'elle recouvre à peu près tout.

Ce n'est pas évidemment par cette voie que nous procéderons, et nous n'irons pas à penser qu'il y a du côté du cheval toutes les implications. I1 va certainement du côté du cheval quelque chose qui comporte toutes sortes de propensions analogiques qui en font effectivement en tant qu'image, quelque chose qui peut être un réceptacle favorable à toutes sortes de symbolisations d'éléments naturels qui viennent au premier plan de la préoccupation infantile au tournant où nous voyons en effet le petit Hans. L'accent que j'essaie ici de vous mettre, qui est toujours et partout omis, c'est que ce n'est pas cela l'essentiel. L'essentiel est ceci : un certain signifiant est apporté à un moment critique de l'évolution du petit Hans, qui va jouer un rôle absolument polarisant, recristallisant d'une façon qui nous apparaît comme pathologique sans doute, mais qui assurément est constituante de cette façon. A ce moment-là le cheval se met à ponctuer le monde extérieur de ce que Freud plus tard à propos de la phobie du petit Hans, qualifiera de fonction de signal, signaux en effet qui restructurent à ce moment là pour lui le monde profondément marqué de toutes sortes de limites dont nous avons maintenant à saisir la propriété et la fonction.

Qu'est-ce que veut dire que ces limites étant constituées, il se constitue du même coup la possibilité par le fantasme ou le désir - nous allons le voir - d'une transgression de cette limite, en même temps qu'un obstacle, une inhibition qui l'arrête en-deçà de cette limite ? Ceci est fait avec cet élément qui est un signifiant, le cheval.

Pour comprendre la fonction du cheval, la voie n'est pas de chercher de quel côté est l'équivalent du cheval : si c'est lui-même le petit Hans ou la mère du petit Hans, ou le père du petit Hans, car c'est successivement tout cela, et encore bien d'autres choses. Cela peut être tout cela, cela peut être n'importe quoi de tout cela, pour autant que le système signifiant, cohérent avec le cheval dans les successifs essais, disons, que le petit Hans fait de les appliquer sur son monde pour le restructurer, se trouve au cours de ces essais à tel ou tel moment toucher, recouvrir tel ou tel élément composant majeur du monde du petit Hans, nommément son père, sa mère, lui-même, la petite Anna sa petite sœur, et les petits camarades, les filles fantasmatiques, et bien d'autres choses.

Ce dont il s'agit, c'est que d'abord nous devons considérer que le cheval, quand il est introduit comme point central de la phobie, introduit un nouveau terme qui précisément a pour propriété d'abord d'être un signifiant obscur. Je dirais presque que le jeu de mots que je viens de faire en disant un signifiant, vous pouvez le prendre d'une façon complète. Il est par certains côtés insignifiant, c'est pour cela qu'il a sa fonction la plus profonde, qu'il joue ce rôle de soc qui va refendre d'une nouvelle façon le réel.

Nous pouvons en concevoir la nécessité, car tout allait très bien jusque là pour le petit Hans. C'est bien ce quelque chose - je pense vous l'avoir déjà

suffisamment indiqué et je le répète ici - qui surgit avec l'apparition secondaire du cheval. Freud le souligne bien : peu de temps après l'apparition du signal diffus de l'angoisse, le cheval va entrer en fonction et c'est par le développement de cette fonction, c'est par ce qui va se passer dans la suite - à savoir tout ce qu'on va faire avec le cheval - et en le suivant à chaque instant et jusqu'au bout que nous pouvons arriver à comprendre ce qui s'est passé, quelle est la fonction de ce signifiant et de ce cheval.

Le petit Hans donc se trouve dans cette position tout d'un coup d'être dans une situation qui assurément est décompensée. Et pourquoi est-il dans cette situation décompensée ? Tout semble, jusqu'à un certain moment qui est le 5 ou 6 février 1908, c'est-à-dire à un trimestre environ avant sa cinquième année, tout semble fort bien supporté. Il y a quelque chose qui se produit à ce moment là. Prenons-le un instant et aussi directement que possible dans les termes de références qui sont ceux que jusque là nous voyons.

Le jeu se poursuit avec la mère sur la base de ce leurre de séduction qui est celui qui jusqu'alors a pleinement suffi et dont je rappelle les termes : le rapport d'amour avec la mère, c'est ce qui introduit l'enfant à la dynamique imaginaire elle-même dans laquelle peu à peu il s'initie, et dans laquelle, je dirais presque - pour introduire ici sous un nouvel angle le rapport au sein, j'entends au sens du giron - il s'insinue. Nous avons vu dans les débuts de l'observation ceci étalé à tout instant comme étant le jeu même avec l'observation cachée que Hans fait là dans une sorte de perpétuel voilement ou dévoilement.

A la base de ses relations avec sa mère, quelque chose s'est produit qui est l'introduction de certains éléments réels. Ce qui se poursuit jusque là sur la base du jeu, cette poursuite du dialogue autour du présent ou de l'absent symbolique, est quelque chose dont tout d'un coup pour Hans toutes les règles sont violées, car il apparaît deux choses : c'est au moment où Hans se trouve le plus en mesure de répondre cash au jeu, je veux dire de la montrer enfin et pour de vrai, et dans l'état le plus glorieux sa petite verge, qu'à ce moment là il est rebuté. Sa mère lui dit littéralement, non seulement que c'est défendu, mais que c'est une petite cochonnerie, que c'est quelque chose de répugnant et assurément nous ne pouvons pas ne pas voir là un élément tout a fait essentiel. Freud d'ailleurs souligne que ces sortes de contre-coups de l'intervention dépréciative, sont quelque chose qui ne vient pas tout de suite. I1 souligne littéralement ce terme que je m'exténue à répéter, à promouvoir au premier plan de la réflexion analytique après coup : obéissance, ce que veut dire obéir, entendre avant toute audience.

Ce n'est pas tout de suite que ni de telles menaces, ni de telles rebuffades portent, elles portent après un temps. Et, aussi bien là, serais-je dans une position loin d'être partiale, apporterais-je aussi - d'ailleurs Freud le souligne bien, et non pas seulement entre les lignes - un élément réel de comparaison : il a pu par des comparaisons entre le grand et le petit, situer à sa juste mesure le caractère réduit, infime, ridiculement insuffisant de l'organe en question. C'est cet élément réel qui vient se surajouter et lester cette rebuffade qui déjà pour lui, met en branle jusqu'aux fondements même de l'édifice des relations avec sa mère.

Ajouter à cela la présence de la petite Anna, est quelque chose qui d'abord a été pris dans diverses faces, les multiples angles des modes d'assimilation très divers sur lesquels il peut la prendre, mais qui aussi de plus en plus vient pour un instant témoigner qu'en quelque sorte un autre élément du jeu est bien là présent, qui peut mettre aussi en cause tout l'édifice, tous les principes, toutes les bases du jeu, et qui le rend lui-même, et même peut-être à l'occasion superflu. Ceux qui ont l'expérience de l'enfant savent bien que ce sont là des faits de l'expérience commune que l'analyse de l'enfant met tout le temps à notre portée.

Pour l'instant ce qui nous occupe, c'est la façon dont ce signifiant va opérer au milieu de tout cela.

Que faut-il faire ? Il faut aller aux textes et faire de la construction, il faut savoir lire. Et quand nous voyons des choses qui se reproduisent d'une certaine façon avec tous les mêmes éléments, mais en se recomposant de façon différente, il faut savoir les enregistrer, et vous apercevoir que ceci n'a pas simplement une espèce de référence analogique lointaine, ne fait pas allusion si on peut dire à des événements intérieurs que nous extrapolons, que nous supposons chez le sujet, ce n'est pas, comme nous le disons dans le langage ordinaire, le symbole de quelque chose qui est en train lui-même de cogiter, c'est bien autre chose : ce sont des lois qui manifestent cette structuration, non pas du réel, mais du symbolique, qui vont se mettre à jouer entre elles, à opérer, si je puis dire, toutes seules d'une façon autonome, qu'il nous convient en tout cas pour un temps de considérer comme telles, de façon à nous apercevoir si en elle-même cette opération de remaniement, de restructuration est justement ce quelque chose qui à l'occasion opère.

Je vais vous illustrer ce que je vais vous dire.

Le 22 avril, le père a, comme tous les dimanches - point essentiel -, emmené son petit Hans voir la grand-mère à **Lainz**. Le cœur de la ville de Vienne se situe au bord d'un bras du Danube. C'est dans cette partie là de la ville intérieure cernée par les **Rings,** que se situe la maison des parents du petit Hans. Derrière la maison se trouve le bureau des douanes, et un peu plus loin la fameuse gare dont on parle souvent dans l'observation, et devant vous avez la place du Ministère de la Guerre et un très joli musée. C'est à cette gare que Hans pense aller quand il aura fait des progrès et sera arrivé à dépasser un certain champ qui se trouve devant la maison. Tout me laisse à penser que la maison se situe très au bout, car il fait une fois allusion au fait que tout près de chez eux est la voie du **Nordbahn,** or, le **Nordbahn** est de l'autre côté du Canal du Danube. Il y a pas mal de petites organisations de chemins de fer dans Vienne : il y a tout ce qui arrive de l'Est, de l'Ouest, du Nord, du Sud, mais il y a en outre des quantités de petits chemins de fer locaux, en particulier une voie de ceinture en contre-bas, probablement dans laquelle s'est jetée la première homosexuelle dont je vous ai parlé au début de cette année .

Mais deux voies nous intéressent pour ce qui est de l'aventure du petit Hans : il y a un chemin de fer de liaison qui a pour propriété de relier le **Nordbahn** à la gare de **Hauptzollamt** derrière le bloc de maisons, et où le

petit Hans peut voir les wagonnets - les draisines comme s'exprime Freud - sur lesquels le petit Hans convoite tellement d'aller. Dans l'intervalle, il a touché à une autre gare. Et c'est ce chemin de fer, souterrain par endroits, qui s'en va vers Lainz.

Ce dimanche 22 avril, le père propose au petit Hans une route un petit peu plus compliquée que d'habitude. Ils vont en effet faire une station à **Schönbrunn,** sur le **Stadtbahn,** qui est le Versailles viennois, et où se trouve le jardin zoologique où va le petit Hans avec son père, et qui joue un rôle si important dans l'observation. Mais un Versailles beaucoup moins grandiose, la dynastie des Habsbourg était probablement beaucoup plus près de son peuple que celle des Bourbons, parce qu'on voit très bien que même à une époque où la ville était beaucoup moins étendue, l'horizon est là tout près. Après la visite du parc de Schönbrunn, ils reprendront un tramway à vapeur - le tramway 60 à l'époque - qui les emmènera à **Lainz,** pour vous donner un ordre de grandeur **Lainz** est à peu près la même distance de Vienne, que Vaucresson de Paris, et qui continue jusqu'à **Mauer** et **Mtidling.** Quand ils vont directement chez la grand-mère, ils prennent un tramway qui passe beaucoup plus au Sud et qui arrive directement. Une autre ligne de tramways relie cette ligne directe et le **Stadtbahn,** qui est le fameux **St Veit.**

Ceci vous permettra de comprendre ce que voudra dire le petit Hans le jour où il aura un fantasme de départ de **Lainz** pour revenir à la maison, quand il dira que le train est parti avec lui et sa grand-mère, et que le père qui l'a raté, peut avoir le second train arrivé de **St Veit.** Ce réseau forme donc une boucle virtuelle, car les deux lignes ne communiquent pas, elles permettent simplement les deux de rejoindre **Lainz.**

Quelques jours après, dans une conversation avec son père, le petit Hans va produire quelque chose qui se classe parmi ces nombreuses choses dont le petit Hans nous témoigne d'avoir pensé. Même quand on veut absolument lui faire dire qu'il a l'a rêvé, il souligne bien qu'il s'agit de choses qu'il a pensées.

Le point essentiel où intervient d'une certaine façon le complexe, Freud nous l'indique lui-même quelque part, nous pouvons voir, dit-il, qu'il est tout à fait naturel qu'au point où les choses en sont, ce qui se rapporte au cheval et à tout ce que le cheval va faire, au rôle du cheval, s'étend beaucoup plus loin dans le système des transports.

En d'autres termes, à l'horizon que dessinent les circuits du cheval, il y a les circuits du chemin de fer, et c'est tellement vrai et évident que la première explication que donne Hans à son père quand il s'agit de lui donner les détails du vécu de sa phobie, c'est quelque chose qui est lié au fait que devant sa maison il y a une cour et une allée très large. On comprend pourquoi c'est toute une affaire pour le petit Hans de les traverser. Devant la maison les chariots attelés viennent charger et décharger, ils se rangent le long d'une rampe de déchargement. La tangence, si on peut dire, du système circuit du cheval, avec le système circuit du chemin de fer, est indiquée de la façon la plus claire la première fois que le petit Hans commence un peu à s'expliquer sur la phobie du cheval.

Que dit le petit Hans ? Le petit Hans dit ceci : « *Une chose que j'aimerais follement faire, ce serait de grimper sur la voiture* » où il a vu des gamins jouer, et sur les sacs et les colis, il passerait vite, et il pourrait aller sur la planche qui est la rampe de déchargement.

De quoi a-t-il peur ? Que les chevaux se mettent en marche et l'empêchent de faire cette petite chose rapide, et puis vite de redescendre.

Cela doit quand même avoir un sens. Je crois que pour comprendre ce sens, comme pour comprendre quoi que ce soit dans le système de fonctionnement signifiant, en cette occasion il ne faut pas partir de l'idée : qu'est-ce que peut bien faire la planche dans tout cela ? Qu'est-ce que peut bien être la voiture ? Qu'est-ce que peut bien être le cheval ? Le cheval est assurément quelque chose, et nous pourrons dire à la fin, quand nous le saurons d'après son fonctionnement, à quoi il a pu servir. Mais nous ne pouvons encore rien en savoir, nous devons nous arrêter, à ce cheval, le père s'y arrête, tout le monde s'y arrête, sauf les analystes qui relisent indéfiniment l'observation du petit Hans en cherchant à y lire autre chose. Le père, lui, s'y intéresse et lui demande pourquoi il a peur : « *Serait-ce par exemple parce que tu ne pourrais pas revenir ?* » - « *Oh ! dit le petit Hans, pas du tout, je sais très bien où j'habite, je saurais toujours le dire et on me ramènerait. Je reviendrais peut-être même avec la voiture* ».

Il n'y a pas de difficulté. Personne ne semble s'arrêter à cela, mais il est frappant que Hans ait peur de quelque chose, et que ce quelque chose ne soit pas du tout simplement ce qui irait si bien. Cela pourrait même aller dans le sens de ce vers quoi je pense essayer de vous amorcer la compréhension des choses, d'être en effet entraîné par la situation. Ce serait une belle métaphore. Pas du tout, il sait très bien qu'il reviendra toujours à son point de départ, au point que si nous avons un tout petit peu de comprenoire, nous pouvons nous douter que c'est peut-être cela après tout qui est en cause, c'est-à-dire qu'en effet quoi qu'on fasse, on ne puisse pas en sortir. C'est une simple indication que je vous fait en passant, mais ce serait peut-être faire preuve de subtilité et de pas assez de rigueur.

Il faut nous apercevoir qu'il y a des situations qui ne peuvent pas, dans l'observation, ne pas être rapprochées de celle-là dont nous voyons bien maintenant qu'il faut nous y arrêter, parce que c'est la phénoménologie même de la phobie. Nous voyons là la totale ambiguïté de ce qui est désiré et de ce qui est craint. En fin de compte nous pourrions croire qu'en effet c'est le fait d'être entraîné, de partir, qui angoisse le petit Hans. Mais d'après ses propres témoignages, ce fait de partir est tout à fait en-deçà puisqu'il sait très bien qu'on revient toujours, et par conséquent que peut en effet vouloir dire qu'il veuille en quelque sorte aller au-delà ?

Assurément déjà cette formule, qu'il veuille aller au-delà, c'est quelque chose que provisoirement nous pouvons, nous, tenir dans une sorte de construction minimum. Si en effet tout est, dans son système, dans un certain désarroi du fait qu'on ne respecte plus les règles du jeu, il peut se sentir purement et

simplement pris dans une situation intenable, l'élément le plus intenable de la situation étant de ne plus savoir, lui, où se situer.

Je vais donc maintenant vous rapprocher des autres éléments qui, d'une certaine façon, reproduisent ce qui est indiqué dans le fantasme de la crainte phobique. Le petit Hans va partir avec les chevaux, et la planche de déchargement va s'éloigner, et il va revenir reconfluer, ce qui est trop désiré ou trop craint - qui sait ? - avec sa maman.

Quand nous avons lu et relu l'observation, nous devons nous souvenir de deux autres histoires au moins. Il s'agit d'abord d'un fantasme qui ne vient pas à n'importe quel moment, et qui est censé se passer - il a imaginé tout le reste - avec son père. Cette fois-ci c'est aussi sur une voie de chemin de fer, mais on est dans un wagon, et il est avec son père. Ils arrivent à la station de **Gmünden** où ils vont passer leurs vacances d'été, ils rassemblent donc leurs affaires et ils se vêtent. Il semble que le rassemblement et l'embarquement des bagages à une époque peut-être moins dégagée que la nôtre, ait toujours représenté une sorte de souci. Freud lui-même dans l'observation de l'homosexuelle en fait état comme de termes de comparaison : la première étape de l'analyse correspond au rassemblement des bagages, la seconde à leur embarquement dans le train. Hans et son père n'ont pas le temps de se rhabiller que le train repart.

Puis il y a le troisième fantasme que Hans rapporte à son père le 21 avril, et que nous appellerons : *la scène du quai*. Cette scène du quai se situe juste avant ce que nous appellerons : *le grand dialogue avec le père* - étiquettes conventionnelles destinées à se repérer par la suite.

Hans a pensé qu'il partait de **Lainz** avec la grand-mère, cette femme que l'on va voir avec le père tous les dimanches, dont on ne nous dit absolument rien dans toute l'observation, et je dois dire que cela laisse fort à penser du caractère redoutable de la dame, car c'était à une époque où il était beaucoup plus facile qu'à moi de situer toute la famille. La lainzoise comme l'appelle le petit Hans, est censée s'être embarquée avec lui dans le train, avant que le père ait réussi à descendre de la passerelle, et ils sont partis. Et comme il passe souvent des trains, et que l'on voit la ligne jusqu'à **St Veit**, le petit Hans raconte qu'il arrive sur le quai à temps pour prendre le second train avec son père.

Comment le petit Hans qui était déjà parti, est-il revenu ? C'est bien là l'impasse. A la vérité c'est une impasse que personne ne réussit à élucider, mais ces questions, le père se les pose. Dans l'observation on consacre douze lignes à ce qui a bien pu se passer dans l'esprit du petit Hans. Quant à nous, contentons-nous de nos schémas : dans le premier schéma on part à deux, avec la grand'maman, dans le deuxième schéma, mystérieusement c'est la voie de l'impossible, de la non-solution, puis dans le troisième on finit par repartir à deux avec le père.

En d'autres termes, nous voyons à ce propos quelque chose qui ne peut pas manquer de nous frapper si l'on connaît en gros déjà les deux pôles de

l'observation du petit Hans : au départ tout ce drame maternel évident, sans cesse souligné, et à la fin je suis maintenant avec le père. On ne peut tout de même pas ne pas voir qu'il doit y avoir un certain rapport entre cet aller et retour implacable vers la mère, et le fait qu'un beau jour au moins on rêve de repartir d'un bon pas avec le père - c'est une simple indication, mais elle est en clair - à ceci près que c'est tout à fait impossible, c'est-à-dire qu'on ne voit absolument pas comment le petit Hans, puisqu'il est déjà parti en avant avec la grand'mère, peut repartir avec le père. Cela n'est possible que dans l'imaginaire.

Autrement dit ce que nous voyons apparaître là comme en filigrane, c'est ce schéma fondamental que je vous ai dit être celui de tout progrès mythique qu'on part d'un impossible ou d'une impasse pour arriver a une autre impasse et à une autre impossibilité. Dans le premier cas, il est impossible de sortir de cette mère, on y revient toujours, ne me dis pas que c'est pour cela que je suis anxieux. Dans l'autre cas on peut bien en effet penser qu'il n'y a qu'à permuter et partir avec le père, comme Hans lui-même le pensait au point même de l'écrire au Professeur - ce qui est le meilleur usage que l'on puisse faire de ses pensées - seulement il apparaît également dans le texte du mythe que c'est impossible, qu'il y a toujours quelque part quelque chose qui baille.

Si nous partons de ce schéma, nous verrons que ça ne se limite pas à ces éléments qui en quelque sorte nous donnent tout à fait facilement et par eux-mêmes, l'occasion de les rapprocher de ce schéma de l'attelage : avec qui est-on attelé ? C'est quelque chose qui est assurément l'un des éléments absolument premiers de l'apparition du choix du signifiant du cheval, ou de son utilisation. Ici la direction dans laquelle se fait le couplage est absolument inutile à discerner, le sens dans lequel Hans opère est aussi bien dicté par les occasions favorables que lui fournit la fonction cheval, et nous pouvons dire que cela a guidé pour lui le choix du cheval. En tout cas lui-même prend soin de nous en montrer l'origine quand il nous dit à quel moment - c'est également un moment de dialogue avec le père qui n'est pas plus que les autres n'importe lequel - où il dit à son père à quel moment il pense avoir attrapé la bêtise, c'est-à-dire le 9 avril.

Nous verrons à la suite de quoi ceci est venu. II nous dit qu'il jouait au cheval et qu'il s'est passé quelque chose qui a une très grande importance, à savoir ce qui donne le premier modèle de quelque chose qui sera retrouvé ensuite, à savoir le fantasme de la blessure. Il est arrivé que ce fantasme se manifeste plus tard à propos de son père, mais qui d'abord a été extrait du réel, précisément dans l'un de ces jeux de cheval.

Son père lui demande comment était le cheval à ce moment-là, était-il attelé à une voiture ? « Pas forcément, répond Hans, le cheval peut être sans voiture, et dans ce cas la voiture est à la maison ou au contraire il peut être attelé à une voiture ». Hans articule lui-même que d'abord et avant tout le cheval est un élément fait pour être attelé, amovible, attachable. Ce caractère, si on peut dire, d'ambocepteur que nous allons retrouver tout le temps dans le

fonctionnement du cheval, est donné dans l'expérience première d'où Hans l'extrait. Le cheval avant d'être un cheval, est quelque chose qui lie, qui coordonne et, vous allez le voir, c'est bien précisément dans cette fonction de médiation que tout au long du développement du mythe ancien, nous allons retrouver le cheval, et s'il en était besoin, pour asseoir ce qui va être confirmé de toutes parts dans ce qu'ensuite je vais vous développer dans cette fonction du signifiant du cheval.

Nous avons tout de suite, de la bouche de Hans lui-même, l'indication que c'est dans ce sens de coordination grammaticale du signifiant, qu'il s'agit d'aller, car c'est à ce moment-là même, au moment où il articule ceci à propos du cheval, que Hans lui-même dit : « *J'ai attrapé la bêtise* ». Le terme *attraper* sert tout le temps, pas non plus à propos de n'importe quoi, mais à propos de la bêtise, et tout le temps à propos d'attraper des enfants quand on dit littéralement qu'une femme attrape un enfant. Ceci non plus je ne l'extrais pas de quelque chose qui soit passé inaperçu des auteurs, à savoir du père et de Freud : il y a une grand note de Freud là-dessus, et tout le monde s'y intéresse, au point que cela fait une petite difficulté pour le traducteur qui, pour une fois, a été résolue très élégamment. Hans dit : « *C'est tout le temps à cause du cheval* - il évoque en quelque sorte cette rengaine - *qu'il a attrapé la bêtise* », et Freud ne peut pas s'y tromper d'identifier ce fait qu'une association de mots peut se faire entre **wegen**[125] et **wägen,** le pluriel de **wagen** qui veut dire voiture, et de dire que c'est ainsi que fonctionne l'inconscient.

En d'autres termes, le cheval traîne la voiture exactement de la même façon que le quelque chose qui traîne derrière soi le mot **wegen.** Il n'y a donc absolument rien d'abusif à nous apercevoir que c'est précisément au moment où Hans est en proie à quelque chose qui n'est même pas un pourquoi - car au-delà du point où les règles du jeu sont respectées, il n'y a plus que le trouble, le manque d'être, le manque de pourquoi - que Hans à ce moment là fait en quelque sorte traîner son *parce que*, qui ne répond à rien, par quelque chose qui est justement ce Ich pur et simple qu'est le cheval.

En d'autres termes, nous nous trouvons là à la naissance, au point où surgit même la phobie devant le processus typique de la métonymie, c'est-à-dire le passage du poids du sens, plus exactement de l'interrogation que comporte le propos, le passage d'un point du texte, de la ligne textuelle, au point qui suit. La définition de la métonymie est essentiellement et dans sa structure, ceci : c'est parce que le poids de ce **wegen** est entièrement voilé et transféré à ce qui est juste à la suite : **dem Pferd,** cheval, que le terme prend sa valeur articulatoire, à ce moment assume en lui tous les espoirs de solution. Toute la béance de la situation de Hans à ce moment-là est attachée autour d'un transfert de poids grammatical de cette même chose après tout où vous ne faites en fin de compte que retrouver les concrètes - et non pas imaginées dans je ne sais quel hyperespace psychologique - associations dont nous avons deux espèces:

1- L'association métaphorique qui à un mot répond par un autre qui peut lui être substitué.



[125] *Wegen*, dont la prononciation est la même que *wägen*, pluriel de *wagen*, voiture, signifie : à cause de, en raison de, au sujet de, concernant. A noter que *wägen* est encore un verbe signifiant : peser, apprécier, considérer, balancer, et que *wagen* est lui-aussi un verbe : oser, hasarder. *Sich wagen* : se hasarder, se risquer, s'aventurer.

2- L'association métonymique qui, à un mot, donne le mot suivant qui peut venir dans une phrase.

Vous avez les deux espèces de réponse dans l'expérience psychologique, et vous appelez cela association parce que vous voulez absolument que ça se passe quelque part dans les neurones cérébraux. Mais moi je n'en sais rien, en tout cas, en tant qu'analyste, je ne veux rien en savoir, je les trouve, ces deux différents types d'associations qui s'appellent la métaphore et la métonymie, là où elles sont dans le texte de ce bain de langage dans lequel Hans est immergé, et dans lequel il a trouvé la métonymie originelle qui apporte le premier terme, ce cheval autour duquel va se reconstituer tout son système.

19 - LEÇON DU 15 MAI 1957

Nous voici donc arrivés à ce moment dans l'espace temporel, et pas forcément à confondre avec la distance chronologique, qui se joue entre le 5 et le 6 avril. C'est le 5 que nous avons suivi l'explication par le petit Hans à son père de fantasmes qu'il forge où il exprime son envie de faire une grimpette sur la voiture qui habituellement est en train de se faire décharger devant la maison.

Je rappelle que nous avons insisté sur l'ambiguïté, à la simple perspective de la crainte de la séparation, de l'angoisse à laquelle Hans donne forme dans ce fantasme, et nous avons pointé cette remarque qu'assurément ce n'est pas forcément d'être séparé de sa mère qu'il s'agit, ce n'est pas tellement cela qu'il redoute puisque devant la question de son père, il précise lui-même qu'il est bien sûr, et presque trop sûr, qu'il pourra revenir.

C'est le 9 avril après-midi que vient le **wegen dem Pferd** qui surgit au cours de l'explication de la révélation d'un moment qui lui semble significatif de la façon dont il a attrapé la bêtise. Vous savez bien que ce n'est pas pour rien que dans les rétrospections de la mémoire, ce moment où Hans attrape la bêtise est loin d'être univoque. A chaque fois il le dit avec autant de conviction : « *J'ai attrapé la bêtise* ». A ce moment, tout est fondé là-dessus, car il ne s'agit là que d'une rétrospection symbolique liée à la signification à chaque moment présentifiée, de la plurivalence signifiante du cheval. A au moins deux de ces moments que déjà nous connaissons, il dit « *J'ai attrapé la bêtise* », quand il va faire surgir **le wegen dem Pferd** sur lequel la dernière fois j'ai trouvé la chute de ma leçon, mais bien entendu au prix d'un certain saut qui ne m'a pas laissé le temps de vous montrer dans quel contexte apparaît cette métonymie manifeste du **wegen dem Pferd,** corrélative de l'histoire de la chute du petit Hans quand on joue au dada à la campagne.

Une autre fois il nous dira : « *J'ai attrapé la bêtise alors que je suis sorti avec maman* », et le même texte indique le paradoxe de cette explication, parce que si ce jour là il n'a pas décollé toute la journée de maman, c'est parce que maman avait déjà sur le bras son angoisse intensive. Il a donc déjà commencé, et même, je dirais bien plus : dans le contexte de l'accompagnement, la phobie des chevaux est déjà déclarée.

Nous voilà donc situés d'une part dans l'histoire du texte de Freud, et d'autre part dans un commencement de déchiffrage que je vous ai donné la dernière fois au niveau de ce quelque chose qui se dessine. Je vous en ai indiqué le graphique sous ses trois formes. Ce sont d'ailleurs toujours des choses qu'il a pensées, élucubrées, jamais il ne s'agit d'un rêve, il dit toujours à son père

« *J'ai pensé telle chose* » , et cette chose est toujours riche d'une résonance particulière. Nous sommes habitués à reconnaître la matière même sur laquelle nous travaillons quand nous travaillons avec les enfants, la matière imaginaire dont je suis en train d'essayer de vous montrer que toutes les résonances

imaginaires qu'on peut en quelque sorte y sonder, ne suppléent pas à cette succession de structures dont je vais essayer aujourd'hui de vous compléter la série.

Ces structures sont toutes marquées par ce quelque chose d'exemplaire qui marquait aussi bien le premier fantasme qui complété par l'interrogation du père, marque en somme l'idée d'un retour que le second où, à un autre moment important de l'évolution, Hans imagine le départ de son père, non sans raison, avec la grand-mère, puis à travers un cap, une béance, le rejoint, lui, le petit Hans, dans quelque chose qui peut également aussi bien s'inscrire dans ce cycle, à cette condition près qu'ici nous avons une énigmatique impossibilité à cette rejonction des deux personnages un instant séparés.

Avant de nous engager plus loin dans une exploration confirmative de cette exhaustion des possibilités du signifiant qui est là l'objet au niveau original qui est celui que je vous apporte, je vous ai déjà indiqué la tangence de ce circuit énigmatique, manifestement angoissant dans le premier exemple, manifestée comme impossible dans l'autre, la tangence de ce circuit selon d'ailleurs une formule exactement énoncée de la façon la plus large des communications - c'est comme cela que Freud, lui-même s'exprime. Ne nous étonnons pas que Hans jouant sur le système des communications, passe progressivement de ce qui est le circuit du cheval au circuit du chemin de fer. En somme c'est entre deux nostalgies, celle de venir et celle du retour, et c'est en fonction de ce retour, que nous voyons affirmé par Freud comme fondamental - de l'objet, puisque ce n'est jamais, souligne-t-il, que sous la forme retrouvée que l'objet aurait dû naître, qu'il trouve dans le développement du sujet à se constituer la nécessité qui est à proprement parler corrélative de la distance, de la dimension symbolique de l'éloignement de l'objet, mais pour le retrouver.

C'est cette vérité si je puis dire, dont la moitié est éludée, voire perdue, dans l'incidence que met la psychanalyse d'aujourd'hui à accentuer le terme de la frustration, sans comprendre que la frustration n'est jamais que la première étape du retour vers l'objet qui doit être, pour être constitué, retrouvé.

Rappelons de quoi il s'agit dans l'histoire du petit Hans. Pour Freud il ne s'agit pas d'autre chose que du complexe d'œdipe, c'est-à-dire de ce quelque chose dont le drame apporte par lui-même une dimension nouvelle et nécessaire à la constitution d'un monde humain achevé, et nécessaire à cette constitution de l'objet qui n'est pas purement et simplement la corrélation d'une maturation instinctuelle prétendue génitale, mais le fait que l'acquisition d'une certaine dimension symbolique que nous pouvons ici, avec bien entendu tout ce que je suppose déjà connu par vous…… le discours, mais qui - pour viser les choses ici directement - consiste en somme en ce dont il s'agit chaque fois que nous avons affaire, comme dans le cas du petit Hans, comme dans les autres cas que je vous ai cités, à l'apparition d'une phobie.

Ici c'est manifeste, il s'agit en quelque sorte de ce qui vient à se révéler sous un angle ou sous un biais quelconque à l'enfant, de la privation fondamentale dont est marquée l'image de la mère, le moment où cette privation

est intolérable, puisqu'en fin de compte c'est à cette privation qu'est suspendu le fait que l'enfant lui-même apparaît menacé de la privation suprême, c'est-à-dire de ne pouvoir d'aucune façon la combler.

C'est cette privation à laquelle le père doit apporter quelque chose. Ce quelque chose après tout c'est aussi simple que le bonjour de la copulation. Ce qu'elle n'a pas, celle-là, qu'il la lui donne ! Et c'est bien de cela qu'il s'agit dans tout le drame du petit Hans que nous voyons apparaître et surgir peu à peu, se révéler à mesure que se poursuit le dialogue.

On dit que l'image, si on peut dire, environnementale comme on s'exprime de nos jours, du cercle familial de Hans, n'est pas assez dessinée. Qu'est-ce qu'il leur faut : alors qu'il suffit de lire, même pas entre les lignes, pour voir s'étaler au cours de l'observation cette présence appliquée, constante du père.

La mère, elle, n'est jamais signalée qu'en tant que le père lui demande si ce qu'elle vient de raconter est exact, et en fin de compte elle n'est jamais avec le petit Hans. Mais le père, bien sage, bien gentil, bien viennois, est là non seulement appliqué à couver son petit Hans, mais en plus à faire le travail, et tous les dimanches à aller voir sa maman , avec le petit Hans bien entendu. Et on ne peut pas ne pas être frappé de la facilité avec laquelle Freud, dont on sait à ce moment là quelles sont, si on peut dire, les idées prévalentes, admet que ce petit Hans qui a vécu dans la chambre des parents jusqu'à l'âge de quatre ans, n'a certainement jamais vu aucune espèce de scène qui ait pu l'inquiéter quant à la nature fondamentale du coït. Le père l'affirme dans ses écrits : « *Freud ne discute pas la question, il doit avoir probablement là-dessus son idée* ».

A la vérité ce que nous allons voir au moment où se passe cette scène majeure du dialogue où le petit Hans dit en quelque sorte à son père : « *Tu dois...* » - c'est intraduisible en français, comme l'a fait remarquer le fils de Fliess pour concentrer son attention sur cette scène, et il n'en sort pas complètement à son honneur, mais ses remarques sont fort justes, et il met l'accent sur ce caractère quasiment intraduisible de l'expression, on peut en sortir par la résonance du dieu jaloux, du dieu qui est identique à la figure du père dans la théorie de la doctrine freudienne : « *Tu dois être un père, tu dois m'en vouloir.* ». Tout ceci doit être vrai, mais avant qu'il en arrive là, il passe de l'eau sous le pont, et il lui faut pour atteindre ce moment, un certain temps.

Aussi bien posons-nous tout de suite la question de savoir si finalement le petit Hans est au cours de cette crise, d'aucune façon sur ce point satisfait. Pourquoi le serait-il, si son père est dans cette position critique dont en quelque sorte l'apparition en arrière-fond doit être pour nous conçue comme un élément fondamental de l'ouverture où a surgi le fantasme phobique et sa fonction. Il n'est certainement pas d'aucune façon impensable que ce soit ce dialogue même qui ait psychanalysé, si on peut dire, non pas le petit Hans mais son père, et qui fasse que son père à la fin de l'histoire - qui se liquide en somme assez heureusement en quatre mois - soit plus viril qu'au commencement. Autrement dit, que si c'est ce père réel auquel de toute façon le petit Hans s'adresse si

impérieusement, ce père réel, il n'y a aucune raison pour qu'il le fasse réellement surgir.

Si donc le petit Hans arrive à une solution heureuse de la crise dans laquelle il est entré, assurément cela vaudra la peine pour nous également d'essayer d'en faire dire si à la fin de la crise nous pouvons considérer que nous sommes à l'issue d'un complexe d'œdipe qui soit complètement normal, si la position génitale à laquelle est parvenu le petit Hans est quelque chose qui à soi tout seul suffit à nous assurer que pour l'avenir sa relation avec la femme sera tout ce qu'on peut imaginer de plus souhaitable.

La question reste ouverte, et non seulement elle reste ouverte, mais vous verrez que dans cette ouverture nous pouvons faire beaucoup de remarques, et déjà j'indique qu'assurément si le petit Hans est promis si on peut dire à l'hétérosexualité, il ne nous suffit peut-être pas d'avoir cette garantie pour penser que cette hétérosexualité à elle toute seule suffise à assurer une consistance plénière si on peut dire, de l'objet féminin.

Vous voyez que nous sommes forcés de procéder par une espèce de touche concentrique, de tendre la toile et le tableau entre les différents rôles où elle est accrochée, pour lui assurer sa fixation normale, cet écran sur lequel nous avons à poursuivre un phénomène particulier, à savoir ce qui se passe dans le développement corrélatif du traitement lui-même, le développement de la phobie.

Un simple petit exemple de cet espèce de côté essoufflé du père dans l'histoire me revient à l'esprit, et vient animer cette chose dans laquelle nous poursuivons notre investigation. Après une longue explication du petit Hans avec le père concernant le cheval - ils ont passé la matinée à cela - ils déjeunent et Hans lui dit : « ***Vatti, renn mir nicht davon ?*** ». Ce qui dans la traduction qui reste malgré tout irrésistiblement marquée de je ne sais quel style de cuisinière, nous donne cette chose qui n'est pas fausse : « *Pourquoi t'en vas-tu comme cela au galop ?* ». Et le père souligne à ce moment là être frappé de cette expression. « *Pourquoi est-ce que tu te cavales comme cela ?* ». Et on peut ajouter, parce qu'en allemand c'est permis : « *Pourquoi est-ce que tu te cavales de moi comme cela ?* ».

Et c'est vrai, il ne suffit pas que nous portions la question de l'analyse du signifiant au niveau du déchiffrage hiéroglyphique de cette fonction mythologique, pour que ça ne veuille pas dire que porter l'attention sur le signifiant, ça veut d'abord dire savoir lire. C'est évidemment la condition absolument préalable pour savoir traduire correctement. Ceci est à regretter pour la juste résonance que peut avoir pour les lecteurs français l'œuvre de Freud.

Nous voici donc avec ce père, et nous avons déjà presque inscrit dans ce schéma ce qu'il devrait être, la place qu'il devrait occuper : c'est par lui, à travers lui, à travers l'identification à lui que le petit Hans devrait trouver la voie normale de ce circuit plus large sur lequel il est temps qu'il passe. Ceci

est si vrai que (deux choses) en quelque sorte doublent la consultation du 30 Mars, celle à laquelle il a été emmené par son père vers Freud, celle célèbre que je crois être - confrontés qu'ils sont - l'illustration de ce dédoublement, voire de ce détriplement de la fonction paternelle sur laquelle j'insiste comme étant l'essentiel à toute compréhension de ce qu'est aussi bien l'œdipe qu'un traitement analytique lui-même, pour autant qu'il fait entrer en jeu le nom du père, le père qui devant Freud représente le super-père, le père symbolique.

Et je dois dire que Freud purement et simplement, et non sans que lui-même d'un trait d'humour ne le souligne, prophétise et aborde en quelque sorte d'emblée le schéma de l'œdipe. Et le petit Hans écoute la chose avec une sorte d'intérêt amusé, du ton littéralement : « *Comment peut-il savoir tout cela ? Il n'est pourtant pas le confident du bon Dieu, le professeur !* ». Et le rapport à proprement parler humoristique qui soutient tout au long de l'observation le rapport du petit Hans avec ce père lointain qu'est Freud, est bien aussi exemplaire et marque à la fois la nécessité de cette dimension transcendante. Et combien on se tromperait à l'incarner toujours dans le style de la terreur et du respect ! Elle n'est pas moins féconde que cet autre registre où sa présence permet en quelque sorte au petit Hans de déplier son problème.

Mais parallèlement, vous ai-je dit, il se passe d'autres choses, et qui ont beaucoup plus de poids pour le progrès du petit Hans. Lisez l'observation, et vous verrez que ce jour du lundi 30 mars où il est emmené chez Freud, le rapport que fait le père signale deux choses, dont d'ailleurs l'exacte fonction est un peu effacée du fait qu'il les rapporte toutes les deux dans le préambule malgré que la seconde succède à la consultation, c'est-à-dire que ce soit une remarque du petit Hans au retour de la consultation.

Le père du petit Hans assurément ne minimise [pas] dans l'observation l'importance de ces deux moments. Le petit Hans au départ raconte au père - car nous sommes un lundi, donc le lendemain du dimanche où on a compliqué la visite à la grand-mère d'une petite promenade à Schönbrunn - qu'il faisait avec lui une transgression. On ne peut pas dire les choses autrement, car c'est l'image même de la transgression, il ne peut pas y en avoir de meilleure que cette transgression archipure qui est désignée par une corde sous laquelle ils sont passés tous les deux, et le père explique quelle est cette corde à propos de laquelle dans le jardin de **Schönbrunn,** Hans lui a posé la question suivante : « *Pourquoi cette corde est-elle là ? »* - « *C'est pour empêcher de passer sur la pelouse* », dit le père, et Hans d'ajouter : « *Qu'est-ce qui empêche de passer en dessous ?* ». A quoi le père répond : « *Les enfants bien élevés ne passent pas sous les cordes, surtout quand elles sont là pour indiquer qu'on ne doit pas les franchir* ». Hans ne manque pas de répondre à ceci par ce fantasme : « *Mais faisons la transgression ensemble* », et c'est cet *ensemble* qui est si important, et ensuite ils vont dire au gardien : voilà ce que nous avons fait, et hop ! il les embarque tous les deux.

L'importance de ce fantasme semble suffisamment à saisir dans son contexte, et assurément c'est de cela qu'il s'agit : il s'agit de passer au registre du père et de faire quelque chose qui les embarque ensemble, et la question

de l'embarquement raté peut ainsi s'éclairer. I1 faut bien entendu voir le schéma à l'envers pour le comprendre, c'est la nature même du signifiant que de présenter les choses d'une façon strictement opératoire. C'est autour de la question de l'embarquement qu'est toute la question : il s'agit de savoir s'il va s'embarquer avec son père.

Il n'est pas question qu'il s'embarque avec son père, puisque justement c'est de cette fonction que le père ne peut pas se servir, tout au moins qui est réalisée dans le commun embarquement, et nous allons voir à quoi vont servir toutes les successives élaborations du petit Hans pour se rapprocher de ce but à la fois désiré et impossible. Mais qu'il soit d'ores et déjà amorcé dans le premier fantasme que je viens de vous expliquer, juste avant la consultation de Freud, ceci est suffisamment indicatif.

*Voici maintenant le second*, comme s'il fallait que nous ne puissions pas ignorer la fonction réciproque des deux circuits : le petit circuit maternel, et le grand, le circuit paternel. Le fantasme se rapproche encore plus du but qui va…… en revenant de chez Freud le soir, et c'est dans un chemin de fer avec son père, que le petit Hans se livre encore à une transgression. On ne peut pas mieux dire encore : il casse une vitre. C'est également ce qu'il peut y avoir de mieux comme signifiant la rupture vers le dehors, et là encore ils sont emmenés ensemble. C'est encore la pointe, le terminus du fantasme du petit Hans.

Nous voyons le 2 avril, c'est-à-dire trois jours après l'observation, la première amélioration dont nous soupçonnons d'ailleurs que peut-être le père lui a donné un petit coup de pouce, car une fois que Hans est guéri il corrige lui même auprès de Freud : « *Cette amélioration n'a peut-être pas été si accentuée que je vous l'ai dit* ». Tout de même cette espèce d'envolée que le petit Hans ce jour-là commence de manifester en pouvant faire un peu plus de pas devant la porte-cochère, cette porte qui sert pour sa fonction dans le contexte de l'époque - n'oublions pas que c'est celle-là même qui représente dans la famille la bien séance et ce qui se fait, et devant changer d'appartement, la mère lui dit : « *changer d'étage n'a pas d'importance, mais la porte-cochère, tu la dois à ton fils !* ». La porte-cochère n'est donc pas rien dans la topologie de ce qui se rapporte au petit Hans, et comme je vous l'ai dit la dernière fois, cette porte-cochère et la frontière qu'elle marque, est quelque chose qui là encore est point par point doublé par ce qui est un peu plus loin, peut-être moins près que ce que je vous ai dit la dernière fois, mais encore dans la vue de la façade d'entrée de la gare où l'on part sur le chemin de fer de la ville, celui qui mène régulièrement chez la grand-mère.

En effet la dernière fois, grâce à une information soigneusement prise, je vous avais fait un petit schéma où la maison des parents du petit Hans était dans la rue de la douane. Ce n'est pas tout à fait exact, et je m'en suis aperçu grâce à une chose qui vous révèle une fois de plus combien on est aveugle à ce qu'on a sous les yeux, et qui s'appelle le signifiant, la lettre. Dans le schéma même que nous avons dans l'observation donné par Freud, il y a le nom de

la rue, c'est la **Unterviaductgasse.** II y a une rue cachée qui laisse supposer qu'il y a d'un côté la voie, un petit bâtiment qui est indiqué sur les plans de Vienne et qui correspond à ce que Freud appelle le **Lagerhaus** c'est-à-dire un entrepôt spécial consacré à l'octroi des droits de douane sur l'entrée des comestibles à Vienne. Ceci explique à la fois toutes les connexions, c'est-à-dire la présence de la voie de chemin de fer du **Nordbahn** avec laquelle le wagonnet va jouer un certain rôle dans le fantasme de Hans, et la possibilité d'avoir juste en face de la maison, l'entrepôt dont Freud parle, et en même temps de conserver la maison en bonne vue de l'entrée de la gare.

Donc voici dans le décor plantée la scène sur laquelle se déroule ce drame auquel l'esprit poétique, et si vous voulez tragique, du petit Hans va nous permettre de suivre sa construction.

Comment arrivons-nous à concevoir que ce passage à un cercle plus vaste ait été pour le petit Hans une nécessité ? Ne l'oublions pas, je vous l'ai déjà assez dit : ceci est dans la relation qui s'est établie, le point de prise, le point d'impasse qui est survenu dans ses relations avec sa mère, et que nous trouvons également à tout moment indiqué.

Le fond de cette crise de l'enfant, en ce que sa mère lui a jusqu'à ce moment là assuré, l'appui, l'insertion dans le monde, est quelque chose dont nous pouvons saisir au pied de la lettre la traduction dans cette angoisse qui empêche le petit Hans de quitter de plus loin qu'un certain cercle, la vision de sa maison. Obsédés que nous sommes par un certain nombre de significations prévalentes, nous ne voyons pas souvent ce qui est inscrit de la façon la plus évidente dans le texte, communiqué, articulé d'un symptôme aussi à fleur du signifiant qu'est la phobie.

Si c'est sa maison vers laquelle le petit Hans au moment de s'embarquer se retourne anxieusement, pourquoi ne pas comprendre que nous n'avons qu'à traduire cela de la façon même dont il se présente ? Ce dont il a peur, ce n'est pas simplement que tel ou tel ne soit plus là quand il reviendra à la maison, d'autant plus que si le père - et il semble que la mère aussi y mette un bon coup de pouce - n'est pas toujours à l'intérieur du circuit, c'est que ce qui est en question au moment où en est parvenu le petit Hans, c'est que comme l'exprime le fantasme du petit Hans sur la voiture, toute la maison s'en aille. C'est de la maison qu'il s'agit essentiellement, c'est la maison qui est en cause depuis le moment où en somme, cette mère, il comprend qu'elle peut à la fois lui manquer et en même temps qu'il lui est resté totalement solidaire. Ce qu'il craint, ce n'est pas d'en être séparé, c'est d'être emmené avec elle dieu sait où. Et ceci nous le trouvons à tout instant affleurant dans l'observation, cet élément qui tient à ce que pour autant il est solidaire de la mère, il ne sait plus où il est. C'est bien là quelque chose que nous pouvons sentir à tous les instants de l'observation.

Je ne ferais ici allusion qu'au fait où le jour où nous dit-il - c'est la seconde occasion dans laquelle je vous ai souligné tout à l'heure qu'il fallait relever que

le petit Hans avait relevé la bêtise d'une façon peut-être un peu arbitraire - il était avec sa mère, et il précise : « Juste après qu'on ait été acheter le gilet, alors on a vu un cheval d'omnibus qui tombait par terre ». Ces omnibus de l'intérieur desquels il voyait les chevaux.

Si nous regardons, pas simplement d'une façon arbitraire, pour faire revivre la fleur japonaise dans l'eau des observations, et si nous y ajoutions quelque chose d'autre, tout simplement nous suivrions la curiosité du père qui tout de même à ce moment là l'interroge : « *Qu'avait-elle fait ta maman ce jour là ?* ». Et alors on voit le programme : ils ont été acheter un gilet, puis tout de suite après il y a eu la chute, et enfin - c'est quelque chose qui tranche tout à fait avec ce qu'on a suivi jusque là - ils sont allés chez le confiseur.

Le fait qu'on ait été avec la maman toute la journée, semble indiquer qu'il y a, je ne dirais pas un trou, une censure de la part de l'enfant, mais assurément l'indication qu'à ce moment là quelque chose se passe, quelque chose qui fait que Hans souligne bien qu'on était bien avec la maman, et qu'on n'était pas avec quelqu'un d'autre qui était peut-être là à tourner autour. Ce « *avec la maman* » a tout à fait la même valeur d'accent dans le discours du petit Hans, que quand on lui parle au début de Maridla, et dont il souligne : « *Pas seulement avec Maridla, tout à fait seul avec elle* ».

Assurément ceci a le même rôle, et le ton avec lequel le père à la fois pousse assez loin l'interrogatoire, puis en quelque sorte très rapidement l'abandonne si on peut dire, a quelque chose qui ne sera pas moins confirmé plus loin quand - c'est juste après - le père parlant avec le petit Hans qui est venu le trouver dans son lit, le petit Hans lui indique que peut-être lui le père, aurait été parti. « *Qui a pu dire que j'étais capable de partir ?* » - « *Personne ne m'a jamais dit que tu partirais, mais maman m'a dit un jour qu'elle s'en irait* ». A quoi le père, pour calfater l'abîme, lui dit : « *Elle t'a sans doute dit cela parce que tu étais méchant* ». Et en effet on voit bien à tout instant ce quelque chose dont assurément nous ne pouvons pas pousser plus loin le caractère d'investigation policière, mais qui est là pour souligner que c'était exactement ce quelque chose qui pour le petit Hans mettait en question la solidité de ce ménage de parents, que nous retrouvons dans la catamnèse de l'observation parfaitement dénoué, que c'est là autour que gît cette angoisse emportée avec l'amour maternel qui montre assez sa présence dès le premier fantasme.

Ce cheval qui est là avec cette propriété de représenter la chute dont le petit Hans est menacé, et d'autre part ce danger qui est exprimé par la morsure. Ne devons-nous pas être frappés que cette morsure - je vous ai indiqué déjà dans la mesure où la crise s'ouvre, où le petit Hans ne peut manifestement plus satisfaire sa mère - que cette morsure soit la rétorsion ? II y a là le cas impliqué de ce qui est mis en usage d'une façon confuse dans l'idée de ce retour de l'impulsion sadique qui, comme vous le savez, est si importante dans les thèmes kleiniens.

Ce n'est peut-être pas tellement cela que je vous ai indiqué, savoir ce dans quoi l'enfant écrase sa déception d'amour. Inversement si lui déçoit, comment

ne verrait-il pas qu'il est également à portée d'être englouti ? C'en est devenu de plus en plus menaçant par sa privation même, et insaisissable puisqu'il ne peut également le mordre. Le cheval est ce qui représentent choir et ce qui représente mordre, ce sont ses deux propriétés. Je vous l'indique ici, et très précisément pour autant que dans ce premier circuit nous ne voyons en quelque sorte qu'éludé l'élément de la morsure.

Pourtant poursuivons les choses, et ponctuons aujourd'hui avant de nous quitter, quitte à revenir un par un à la succession des fantasmes du petit Hans, ce qui va suivre à partir d'un moment dont nous aurons à détacher comment il est venu. Ce sont un certain nombre d'autres fantasmes qui en quelque sorte ponctuent ce que j'ai appelé la succession des permutations mythiques.

Vous devez bien concevoir qu'ici au niveau individuel - si le mythe assurément par toutes sortes de caractères ne peut d'aucune façon être complètement restitué à une sorte d'identité avec la mythologie développée qui est celle qui est à la base de toute l'assiette sociale dans le monde, partout là où les mythes sont présents par leur fonction, et ne croyez pas que même là où ils sont absents apparemment comme dans notre civilisation scientifique, ils ne soient pas tout de même quelque part - tout de même au niveau individuel ce caractère est maintenu du développement mythique, qu'en somme nous devons concevoir sa fonction de solution dans une situation fermée en impasse, comme celle du petit Hans, entre son père et sa mère. Le mythe reproduit en petit ce caractère foncier du développement mythique, partout où nous pouvons le saisir d'une façon suffisante, il est en somme la façon de faire face à une situation impossible par l'articulation successive de toutes les formes d'impossibilité de la situation.

C'est en cela que, si l'on peut dire, la création mythique répond à une question, c'est de parcourir si on peut dire le cercle complet de ce qui à la fois se présente comme ouverture possible et comme ouverture impossible à prendre. Le circuit étant accompli, quelque chose est réalisé qui signifie que le sujet s'est mis au niveau de la question.

C'est en cela que Hans est un névrosé et pas un pervers, et la prochaine fois je vous montrerai ce qui permet littéralement de dire qu'il n'est pas artificiel de distinguer ce sens de son évolution, d'un autre sens possible. Il est indiqué dans l'observation même, comme je vous le montrerai la prochaine fois, que tout ce qui se passe au moment où il s'agit de la culotte maternelle, indique en négatif la voie qu'aurait pu prendre Hans du côté de ce qui aboutit au fétichisme. La petite culotte n'est là pas pour autre chose que pour nous présenter que la solution eût pu être que Hans s'attache à cette petite culotte derrière laquelle il n'y a rien, mais sur laquelle il aurait pu vouloir peindre tout ce qu'il aurait voulu.

C'est précisément parce que le petit Hans n'est pas un simple amant de la nature, qu'il est un métaphysicien, que le petit Hans porte la question là où elle est, c'est-à-dire au point où il y a quelque chose qui manque, et où il demande à la raison - employez le mot au sens où on dit raison mathématique - de ce manque, d'être où elle est. Et il va tout aussi bien que n'importe quel esprit collectif de la tribu primitive, se comporter de la façon rigoureuse que

nous savons, en faisant tout le tour des solutions possibles, avec un certain choix d'une partie de signifiants choisis.

Le signifiant n'est pas là, ne l'oubliez jamais, dans la relation au signifié pour représenter la signification, il est là et beaucoup plus pour compléter les béances d'une situation qui ne signifie rien. C'est parce que la signification littéralement est perdue, que le fil est perdu comme dans le conte du Petit Poucet, que les cailloux du signifiant surgissent pour combler ce trou et ce vide.

Aujourd'hui donc, je me contenterai de serrer la suite de ces fantasmes dont je vous ai donné trois exemples la dernière fois, avec le fantasme de la voiture devant la rampe de chargement, avec celui de la descente du train manquée à **Gmünden**, enfin avec celui du départ avec la grand-mère à Lainz, et du retour vers le père par la suite, malgré son évidente impossibilité.

Nous allons voir toute une suite d'autres fantasmes qui, si nous savons les lire, recouvrent d'une certaine façon et modifient justement la permutation des éléments qui nous permet d'illustrer ce que je suis en train de vous dire.

Le premier, pour tout de suite vous montrer où est ici le passage, se place à un moment assez tardif du progrès du dialogue entre le père et le petit Hans. C'est celui de la baignoire sur lequel tout le monde se penche avec cette espèce d'attendrissement confus qui fait qu'on retrouve là je ne sais quel visage inconnu, en étant d'ailleurs tout à fait incapable de dire lequel.

Le fantasme de la baignoire est celui-ci : Hans est dans la baignoire - je vous en ai tout de même assez dit pour que vous sentiez que ce : *dans la baignoire* , est quelque chose qui est exactement aussi près que possible du : *dans la voiture*, dont il s'agit, autrement dit du fondamental : *dans la maison*, de la connexion, de la liaison à ce truc toujours prêt à se dérober au plateau du support maternel - et voici que quelqu'un entre, qui est évidemment sous une certaine forme le tiers ici attendu, quelqu'un entre, qui est évidemment le plombier qui dévisse la baignoire. Il ne nous est rien dit de plus. Il dévisse la baignoire après cela avec son perçoir - et ici Freud introduit la possibilité d'une équivoque avec **gebohren**, sans la résoudre - il perce le ventre du petit Hans. Avec les méthodes habituelles d'interprétation dont nous nous servons, on essaye tout de suite de forcer les choses, et Dieu sait ce qu'on peut dire là-dessus. En tout cas, lui, le père ne manque pas d'y voir le fait que quelque chose s'y rapporte de la scène qui se produit communément au niveau du lit de la mère, à savoir que le petit Hans chasse le père, le remplace de quelque façon, et qu'ici dans ce fantasme il est ensuite l'objet d'une agression du père.

Tout ceci assurément n'est pas foncièrement entaché d'erreur, mais pour rester strictement au niveau des choses, nous disons que si la baignoire répond à ce quelque chose dont il s'agit de surmonter la solidarité avec le petit Hans, il est certain que le fait qu'on la déboulonne est assurément de toute façon quelque chose qui est à retenir. Qu'à ce niveau là d'autre part, le petit Hans, lui, dans son fantasme soit personnellement au niveau de son ventre, perforé, est quelque chose que nous devons également retenir comme répondant à quelque chose que nous pouvons concevoir dans le système d'une permutation

où c'est lui en fin de compte qui assume personnellement le trou de la mère, qui est justement l'abîme, le point crucial et dernier qui est en question, la chose pas regardable, la chose qui flotte sous la forme du noir à jamais insaisissable devant la figure du cheval, et précisément au niveau où il mord, c'est-à-dire quelque part par là, cette chose qui jusque là était celle dans laquelle il ne fallait pas regarder.

Et quand je dis qu'il ne fallait pas y regarder, c'est le petit Hans également qui le dit, car lorsque vous vous reporterez au moment où il s'agit de la culotte de la mère, vous verrez que le petit Hans qui est à ce moment là interrogé en dépit du bon sens par le père, apporte contre toutes les suggestions de l'interrogatoire paternel, deux éléments, et deux seulement. Le second je vous le dirai la prochaine fois quand nous reviendrons sur l'analyse de ce moment, mais le premiers est celui-ci : « *Tu vas écrire au Professeur et tu vas dire que j'ai vu la culotte, que j'ai craché, que je suis tombé par terre et que j'ai fermé les yeux pour ne pas regarder* ».

Ici au niveau du fantasme de la baignoire, le petit Hans ne regarde pas plus, mais il assume le trou, la position maternelle. Nous sommes ici au niveau précisément du complexe d'œdipe inversé dont nous voyons dans une certaine perspective, celle du signifiant, combien il est nécessaire, combien il est littéralement une phase de complexe d'œdipe positif.

Que se passe-t-il ensuite ? Nous revenons dans l'un des fantasmes qui suivent, à une autre position qui est celle dite du wagonnet : le petit Hans parfaitement reconnaissable pour la forme du petit garçon qui est sur le wagonnet, passe une nuit toute entière nu sur le wagonnet. C'est d'ailleurs quelque chose de très ambigu, il est monté sur le wagonnet, on l'y a laissé tout nu toute une nuit, c'est à la fois un désir et une crainte, c'est strictement en liaison avec le moment où il a dit à son père dans le dialogue que j'ai indiqué comme étant un dialogue capital, et sur lequel nous reviendrons : « *Tu étais là comme un tout nu* ».

Fliess, dans l'article dont je vous ai parlé, souligne en quelque sorte le caractère tranchant dans le vocabulaire de l'enfant, comme si tout d'un coup c'était l'esprit biblique qu'il possédait, et à la vérité ceci déconcerte tout le monde, au point qu'on se précipite pour combler le trou en mettant entre parenthèses : cela veut dire qu'il doit avoir les pieds nus. Fliess fait très justement remarquer combien ceci est à relever, ce style du terme, c'est en effet dans la succession nette du moment où une fois de plus il invoque son père : « *Fais ton métier* ». Cette chose finalement qu'on ne peut pas voir, comment la mère est satisfaite, qu'au moins elle le soit : « *Tu dois le faire, ceci doit être fait* ».

Ce « *doit être fait* », ce qui veut dire « *sois un vrai père* », c'est juste après qu'il soit arrivé à accoucher cette formule, et montrer ce qui est appelé dans la réalité, c'est juste après cela que le petit Hans fomente dans son fantasme qu'il passe toute une nuit sur la voiture, sur le plan et le cercle plus large du chemin de fer. Il y passe toute une nuit, alors que jusque là les rapports avec la mère se sont essentiellement sustentés de relations fournies à toute vitesse.

jusque là, c'est ce qu'il souhaite. Il explique d'ailleurs à son père, encore au moment du dialogue dont je vous parle, et en effet, dit-il - car il continue le fantasme – « *Tu devrais aller te taper le pied contre quelque chose, te blesser, saigner et disparaître et dit-il, ça me donnerait juste le temps d'être à ta place pour un instant, mais tu reviendrais* », c'est-à-dire qu'on retrouverait le rythme de ce qu'on peut appeler le jeu primitif de la transgression avec la mère, qui ne supportait précisément que cette clandestinité. Ici le petit Hans passe toute la nuit sous la forme de son fantasme sur le wagonnet, et le lendemain matin on donne cinquante mille Gulden - ce qui à l'époque de l'observation est quelque chose qui a tout son poids - au conducteur pour qu'il permette au garçon de continuer sur le même petit train son voyage.

Autre fantasme, et fantasme celui-là qui semble être dans l'histoire le dernier, le sommet, le point terminus, c'est celui par lequel le petit Hans termine et qui dit cette fois que c'est, non pas seulement le plombier, mais l'installateur qui là accentue le caractère de dévissage, qui vient avec ses pinces. Il est inexact de le traduire par tournevis sous prétexte qu'il y a eu précisément un instrument pointu, le **Böhrer. Zange** est bien la pince, et ce qu'on dévisse, c'est bien le derrière du petit Hans, pour lui en mettre un autre.

Voici donc un autre pas de franchi, et dont assurément la superposition au fantasme précédent de la baignoire est suffisamment mise en évidence par le fait que les rapports de temps de ce derrière avec la baignoire ont été articulés de la façon la plus précise et la plus complète par le petit Hans lui-même. Il se trouve que dans la baignoire que l'on a à Vienne dans la maison, parce que son petit derrière la remplit bien, il fait le poids. C'est toute la question : fait-il ou ne fait-il pas le poids ? Là il la remplit, il est même forcé d'y rester assis, et assurément c'est partout où la baignoire est loin de représenter les mêmes garanties, que reprennent les fantasmes d'engloutissement, d'angoisse qui sont ceux qui lui font littéralement refuser de se baigner ailleurs.

Non pas l'équivalence bien entendu du significatif, mais la superposition dans le schéma du derrière qui est dévissé avec la baignoire dévissée précédemment, est aussi quelque chose que nous pouvons placer au niveau d'ouverture où il s'agit de quelque chose qui correspond - et avec en même temps quelque chose de changé - au fait que la voiture décolle plus ou moins vite, décolle ou ne décolle pas de la rampe à laquelle elle est momentanément accolée.

Et je complète le dernier fantasme : on dit que l'installateur dit ensuite au petit Hans : « *Retourne-toi de l'autre côté et montre ton **Wiwi*** », qui est là l'insuffisante réalité puisqu'il n'a pas réussi à séduire la mère, et la-dessus tout le monde complète l'interprétation : il lui dévisse pour lui en donner un meilleur. Malheureusement ce n'est pas dans le texte, rien n'indique qu'en fin de compte le petit Hans ait parcouru complètement si on peut dire, d'une façon signifiante le complexe de castration, car si le complexe de castration est quelque chose, c'est cela.

Il n'y a pas quelque part de pénis, mais le père est capable d'en donner un autre. Et nous dirons plus : pour autant que le passage à l'ordre symbolique

est nécessaire, il faut toujours que jusqu'à un certain point le pénis ait été enlevé puis rendu. Naturellement, il ne peut jamais être rendu puisque tout ce qui est symbolique est par définition bien incapable de se rendre.

C'est autour de cela que gît le drame du complexe de castration. Ce n'est que symboliquement qu'il est enlevé, et rendu. Mais dans un cas comme celui-ci nous voyons symboliquement qu'il est enlevé et qu'il n'est pas rendu. II s'agit donc bien de savoir dans quelle mesure cela peut suffire d'avoir fait tout ce tour. C'est équivalent du point de vue des examens. Il a fait un circuit supplémentaire, et le seul fait que ce soit un cycle et un circuit suffit à le rendre quelque chose qui assure le rythme de passage d'avoir une valeur égale à ce qu'il serait s'il était complètement achevé. En tout cas c'est là une question qui est posée, et ce n'est pas hors de ce terrain strict …… de la liste du signifiant que nous pouvons faire progresser ce que nous pouvons comprendre des formations symptomatiques.

Avant de nous quitter, je veux vous faire remarquer une chose, parce que j'essaye toujours de terminer sur un trait qui vous amuse. Dans tout cela, ce tourne-vis, cette pince dont il s'agit, qu'est-ce que ce sera ? Parce qu'en fin de compte on n'en a jamais parlé pendant toute l'histoire, jamais le père n'a dit : « *On te la revissera* », alors d'où vient-elle ?

Là encore je ne vois pas simplement en restant au niveau du signifiant, après quoi l'installateur intervient quand il s'agit de lui dévisser le derrière. Cela ne laisse donc aucun doute, il s'agit d'une pince ou d'une tenaille. Il se trouve que pour la petite expérience du cheval que j'ai eue dans des temps anciens que ces espèces de grandes dents avec lesquelles un cheval peut mordre un doigt du petit Hans, s'appellent dans toutes les langues des pinces. Et non seulement les dents s'appellent des pinces, mais le devant du sabot avec lequel le cheval fait tout son petit travail, s'appelle aussi une « *pince* » en allemand. C'est donc quelque chose qui veut dire pince, et qui veut dire pince dans les deux sens du mot pince en français. Je vous dirais plus : en grec, χηλή a exactement le même sens, et ceci bien entendu je ne l'ai pas trouvé en feuilletant en grec le manuel du serrurier qui n'existe pas ! mais je l'ai trouvé par hasard dans le prologue de la pièce phénicienne, à savoir que Jocaste avant de raconter toute l'histoire d'Antigone, donne un détail très curieux concernant ce qui se passe au moment du meurtre. Elle explique très bien - avec autant de soin que j'en ai mis à la construction de ces petits réseaux de chemin de fer et de ces avenues viennoises - par où l'un et l'autre sont arrivés : ils se sont rencontrés au carrefour et ils allaient tous les deux à Delphes. A ce moment là éclate la querelle de préséance, l'un qui est sur un grand char, l'autre qui est à pied. On va, on vient, on s'attrape, enfin le plus fort, c'est-à-dire Oedipe, passe devant, et à ce moment là détail que je n'ai point trouvé ailleurs - Jocaste prend soin de remarquer que si la querelle en quelque sorte a rebondi, c'est que l'un des coursiers est allé frapper de son sabot, χηλή, le talon d'Oedipe.

Ainsi il ne suffisait pas que son pied fut enflé du fait de la petite broche qu'on lui avait passée dans les chevilles, pour qu'il accomplisse son destin il

fallait qu'il ait au pied exactement comme le père du petit Hans, cette blessure qui lui est faite précisément par le sabot d'un cheval, lequel sabot s'appelle en grec, comme en allemand, comme en français, une pince, car χηλή désigne aussi pince ou tenailles.

Ceci est destiné à vous monter que quand je vous dis que dans la succession des constructions fantasmatiques du petit Hans, c'est bien toujours le même matériel qui sert et qui tourne, je ne vous dis rien d'exagéré.

273

20 - LECON DU 22 MAI 1957

« Des enfants au maillot »

« O cités de la mer, je vois chez vous vos citoyens, hommes et femmes, les bras et les jambes étroitement ligotés dans de solides liens par des gens qui n'entendront point votre langage, et vous ne pourrez exhaler qu'entre vous, par des plaintes larmoyantes, des lamentations et des soupirs, vos douleurs et vos regrets de la liberté perdue. Car ceux-là qui vous ligotent ne comprendront pas votre langue, non plus que vous ne les comprendrez. »

Ce petit morceau extrait des Carnets de notes de Léonard de Vinci[126] il y a quelque mois, et que j'avais complètement oublié, me paraît assez propre à introduire notre leçon d'aujourd'hui. Ce passage assez grandiose n'est qu'à entendre, bien entendu, à titre allusif.

Nous allons reprendre aujourd'hui notre lecture des textes du petit Hans, en tentant d'entendre la langue dans laquelle le petit Hans s'exprime.

La dernière fois je vous ai pointé un certain nombre d'étapes de ce développement du signifiant, dont en somme il nous fait considérer que le centre énigmatique, à savoir le signifiant du cheval inclus dans la phobie, se présente comme ayant pour fonction celle d'un cristal dans une solution sursaturée. C'est autour de ce signifiant du cheval que vient en somme se développer, s'épanouir en une sorte d'immense arborescence, ce développement mythique dans lequel l'histoire du petit Hans consiste..

Tout de suite, pour maintenant si je puis dire immerger cet arbre dans le bain de ce qui a été vécu par le petit Hans, nous devons voir quel a été le rôle de ce développement de l'arbre, et je veux vous indiquer ce à quoi va tendre une sorte de bilan que nous allons avoir à faire, de ce qu'a été le progrès du petit Hans.

Tout de suite il vous indique que puisqu'il s'agit ici de la relation d'objet prise dans les termes d'un progrès, et pendant que le petit Hans va vivre son oedipe, rien ne nous indique dans l'observation que nous devions considérer les résultats comme en quelque sorte pleinement satisfaisants. Je dirais qu'il y a quelque chose que l'observation à son début accentue, c'est je ne sais quoi qu'on pourrait appeler une sorte de maturité précoce chez ce petit Hans. On ne peut pas dire qu'à ce moment là il est avant son oedipe, mais assurément à la sortie.



[126] Carnets de Léonard de Vinci, Godice atlantico, 145. r.a., traduction Louise Servicen, Tome 1, p. 400, Gallimard.

La façon, en d'autres termes, dont le petit Hans éprouve ses rapports avec les petites filles, a déjà comme on nous le souligne dans l'observation, tous les caractères avancés d'une relation, nous ne dirons pas adulte, mais en quelque sorte qui permet de lui reconnaître une espèce d'analogie assez brillante, qui fait que pour tout dire, Freud lui-même se présente comme une sorte d'heureux séducteur, et qu'assurément ce terme complexe, voire donjuanesque, tyrannique dont j'ai laissé sortir une fois ici le terme pour le plus grand scandale de certains, est tout à fait caractérisé dans cette attitude précoce du petit Hans, qui indique l'entrée dans une sorte d'heureuse adaptation à un contexte réel.

Que voyons-nous au contraire à la fin ? A la fin, il faut bien le dire, on retrouve les mêmes petites filles habitant le monde intérieur du petit Hans. Mais si vous lisez l'observation, vous ne pourrez pas ne pas être frappé de voir, non seulement combien elles sont plus imaginaires et combien elles sont vraiment radicalement imaginaires. Ce sont des fantasmes avec lesquels le petit Hans s'entretient, et dans un rapport sensiblement changé d'ailleurs, ce sont bien plutôt ses enfants.

Je dirais que si c'est là qu'il faut voir en quelque sorte la matrice laissée par la résolution de la crise, à la future relation du petit Hans avec les femmes, bien assurément nous pouvons dire que du point de vue de la surface, le résultat est suffisamment acquis de l'hétérosexualité du petit Hans, mais que ces filles resteront marquées de quelque chose qui sera si on peut dire le stigmate de leur mode d'entrée dans la structure libidinale du petit Hans, et nous le verrons même traiter en détail comment elles sont entrées.

Assurément le style narcissique de leur position par rapport au petit Hans, est irréfutable, et nous verrons même plus en détail ce qui le détermine, ce qui le situe. Assurément le petit Hans, si on peut dire, aimera les femmes, mais elles resterons liées fondamentalement chez lui à une sorte de mise à l'épreuve de son pouvoir. C'est aussi bien pourquoi tout nous indique qu'il ne sera jamais sans les redouter : si on peut dire, elles seront ses maîtresses. C'est aussi bien que ce seront et ce restera les filles de son esprit, et vous le verrez ravi à la mère, mais ce n'est certainement pas au-delà de la relation à l'objet féminin que s'achève chez le petit Hans ....

Ceci est destiné à vous montrer, ou à vous indiquer où est l'intérêt d'une telle recherche. Naturellement cela demande une reprise de notre parcours pour être confirmé. I1 faut en somme que nous situions, puisque nous avons pris cela comme point de repère par rapport au temps de la structuration signifiante du mythe du petit Hans, les différentes étapes de ce qui se passe, à savoir de son progrès.

Nous parlons de relation d'objet entre les différents temps de la formation mythique signifiante. Quels sont les objets qui passent successivement au premier plan de l'intérêt du petit Hans ? Quels sont en somme les progrès qui se passent corrélativement dans le signifié, dans cette période particulièrement active, féconde d'une sorte de renouvellement, de révolution de la relation du petit Hans à son monde ? Allons-nous pouvoir saisir quelque chose qui

parallèlement, nous permet de saisir ce que scandent ces successives cristallisations sous forme de fantasmes ? Sans aucun doute successives cristallisations d'une configuration signifiante dont je vous ai montré la dernière fois la communauté de figure, à savoir que je vous ai permis tout au moins d'entrevoir comment dans ces successives fifres, les mêmes éléments permutent avec les autres pour à chaque fois renouveler, tout en laissant fondamentalement la même, la configuration signifiante.

Le 5 avril nous avons le thème que j'ai appelé *du retour*, qui bien entendu n'est pas ce qu'il explique essentiellement, mais il a cela comme fond. C'est le thème de ce que nous pourrions appeler un départ, ou plus exactement d'une angoissante solidarité avec la voiture, la **Wagen** qui est au bord de la rampe de départ, et que le fantasme du petit Hans développe en quelque sorte, car ce n'est pas d'emblée qu'elle se présente ainsi, il faut que l'interrogation du père le facilite d'avouer ses fantasmes, et en même temps de les parler, de les organiser, et aussi de se les révéler à lui-même en même temps que nous pouvons les apercevoir.

C'est le 11 Avril que nous voyons apparaître le fantasme de la baignoire qu'on dévisse, avec à l'intérieur le petit Hans et son grand trou dans le ventre, sur lequel nous concentrons une silhouette approximative. Entre les deux que s'est-il passé ? C'est le 21 avril que nous trouvons le fantasme que nous pouvons appeler du : *nouveau départ avec le père*. C'est un fantasme manifestement représenté comme fantasmatique et impossible : il part avec la grand-mère avant que le père n'arrive, quand le père le rejoint, on ne sait par quel miracle le petit Hans est là. Voilà dans quel ordre les choses se présentent.

Le 22 avril c'est le wagonnet dans lequel le petit Hans s'en va tout seul. Et puis quelque chose d'autre marquera probablement la limite de ce à quoi nous pourrons arriver aujourd'hui.

Avant le 5 avril, de quoi s'agit-il ? Entre le 1er mars et le 5 Avril il s'agit essentiellement et uniquement du phallus. Il s'agit du phallus à propos duquel le père lui apporte la remarque, lui suggère la motivation de sa phobie, c'est à savoir que c'est dans la mesure où il se touche, où il se masturbe, que la phobie a lieu. Il va plus loin : le père suggère l'équivalence de la phobie de ce qu'il craint avec ce phallus, au point de s'attirer de la part du petit Hans la réplique qu'un phallus, un **Wiwimacher** - qui est très exactement le terme dans lequel le phallus s'inscrit dans le vocabulaire du petit Hans - ça ne mord pas.

Nous nous trouvons là à l'entrée dans les sortes de malentendus qui vont présider à tout le dialogue du petit Hans avec son père, en ce sens que le fait qu'un phallus c'est bien de cela qu'il s'agit dans ce qui mord, dans ce qui blesse, c'est quelque chose qui est si vrai que quelqu'un qui n'est pas psychanalyste et à qui j'avais fait lire cette observation du petit Hans, qui est un mythologue, quelqu'un qui a sur le sujet des mythes été assez loin dans la pénétration du problème, me disait : « *Il est tout à fait frappant de voir en quelque sorte sous jacente à tout le développement de l'observation, on ne sait quelle fonction, non pas* ***de vagina dentata,*** *mais du* ***phallus dentatus***. »

Seulement bien entendu, cette observation se développe tout entière sous le registre du malentendu. J'ajouterai : c'est là le cas tout à fait ordinaire de toute espèce d'interprétation créatrice entre deux sujets, c'est même comme cela qu'elle se développe de la façon à laquelle il faut s'attendre, c'est la moins anormale qui soit, et je dirais que c'est justement dans la béance de ce malentendu que va se développer quelque chose qui aura sa fécondité au moment où le père lui parlera du phallus. Il lui parlera de son pénis réel, de celui qu'il est en train de toucher. Il n'a certainement pas tort, car l'entrée en jeu chez le jeune sujet de la possibilité d'érection, et tout ce qu'elle comporte pour lui d'émotions nouvelles, est quelque chose qui incontestablement a changé l'équilibre profond de toutes ses relation avec ce qui constitue alors le point stable, le point fixe, le point tout-puissant de son monde, à savoir la mère. Et d'autre part, il y a quelque chose qui joue le rôle prévalent dans le fait que tout d'un coup quelque chose arrive qui est cette angoisse foncière qui fait tout vaciller, au point que tout est préférable, même le forgeage d'une image angoissante en elle-même complètement fermée, comme celle du cheval, et qui à tout le moins au centre de cette angoisse, marque une limite, marque un repère.

Ce qui dans cette image ouvre la porte à cette morsure, à cette attaque, c'est un autre phallus c'est le phallus imaginaire de la mère - en tant que c'est par là que pour le petit Hans s'ouvre la phobie intolérable - ce qui a été jusqu'alors le jeu de montrer ou de ne pas montrer le phallus, de jouer avec un phallus qu'il sait depuis longtemps parfaitement inexistant et qui pour lui est l'enjeu des relations avec la mère. Ce plan sur lequel s'établit ce jeu de séduction, non seulement avec la mère, mais avec toutes les petites filles dont il sait aussi très bien qu'elles n'ont pas de phallus, mais le maintien de ce jeu qu'elles en ont quand même un, c'est là quelque chose sur lequel l'a repoussé jusque là toute la relation fondamentalement pas simplement de leurre en quelque sorte au sens le plus immédiat, mais de jeu à ce leurre. Entendons que si nous nous souvenons du fantasme sur lequel se termine la première partie de l'observation, à partir de laquelle, celle qui commence à partir du moment où la phobie se déclare, ce fantasme du petit Hans se rapporte à ses parents. C'est un fantasme qui est d'ailleurs, à la limite, c'est le seul qui n'est d'ailleurs pas un fantasme, c'est un rêve, c'est un jeu où l'enfant cache dans sa main quelque chose, un jeu de gage à la suite duquel il reçoit le droit de la petite fille à lui faire faire pipi. Et à ce moment là Freud et l'observation, soulignent qu'il s'agit d'un rêve auditif. Dans ce jeu de montrer ou de voir qui est au fond de la relation première scoptophilique avec les petites filles, l'élément parlé, le jeu passé dans le symbole, dans la parole n'y est-il pas d'ores et déjà prévalent ?

Ce qui va se passer, c'est qu'à toute tentative du père dans cette première période, du père d'introduire tout ce qui concerne la réalité du pénis avec ce qui lui indique qu'il convient pour l'instant d'en faire très exactement, c'est-à-dire de n'y pas toucher, répond avec une rigueur automatique chez le petit Hans, la remise au premier plan des thèmes de ce jeu. Entendez que par exemple il sort tout de suite ce fantasme qu'il était avec sa mère toute nue en chemise. C'est à ce propos que le père lui pose la question : « *Mais elle était toute nue, ou en chemise !* ». Ce qui ne trouble pas le petit Hans : elle était avec une chemise

si courte qu'on pouvait juste la voir toute nue, c'est-à-dire qu'on pouvait juste voir, et bien entendu aussi ne pas voir.

Vous reconnaissez la structure du bord ou de la frange, qui caractérise l'appréhension fétichiste. C'est toujours jusqu'au point où l'on pouvait un peu voir, et où l'on ne voit pas ce qui va apparaître, ce qui est suscité de caché dans la relation avec la mère, à savoir ce phallus inexistant, mais dont il faut aussi qu'on joue à ce qu'il soit là, et pour en quelque sorte accentuer le caractère de ce dont il s'agit à ce moment là, à savoir d'une défense contre l'élément bouleversant qu'apporte le père avec son insistance à parler du phallus en termes réels.

Dans ce fantasme, le petit Hans appelle un témoin, c'est-à-dire une petite fille qu'il appelle Grete, et qui est empruntée aux bagages, à sa maison particulière, aux petites amies avec lesquelles il poursuit ses relations imaginaires, mais concernant des personnages parfaitement réels qu'il poursuit à ce moment. Qu'elle s'appelle Grete et qu'elle intervienne dans ce fantasme, il n'est pas inutile de le souligner puisque nous la retrouverons plus tard.

C'est elle qui est appelée dans le fantasme comme témoin de ce que maman et lui-même sont en train de faire, car à ce moment il introduit comme à la dérobée, très vite, le fait que très rapidement il se touche un petit peu.

La formation en somme de compromis, je veux dire le fait qui pour lui montre la nécessité de faire rentrer sur le fond de la relation phallique avec la mère, tout ce qui peut intervenir de nouveau, non seulement par le fait de l'existence réelle de son pénis, mais du fait que c'est là-dessus que le père essaye de l'entraîner, est quelque chose qui littéralement structure tout la période antérieure au 5 avril telle que nous la voyons dans l'observation dessinée.

Quand je dis toute la période antérieure au 5 avril, bien entendu cela ne veut pas dire qu'il n'y ait que cela. Quelque chose de second va apparaître autour de ce 30 mars, date de la consultation avec Freud. Assurément ce qui va apparaître à ce niveau n'est pas entièrement artificiel, puisque comme je vous l'ai dit, c'est annoncé par ce qui déjà est impliqué par la collaboration du père du petit Hans dans ses fantasmes où il appelle en quelque sorte son père à son aide.

Donc entre le 1er mars et le 15 mars où se situe le fantasme de Grete et de la mère, il s'agit avant tout de pénis réel et de phallus imaginaire. C'est justement entre le 15 mars et la consultation avec Freud, qu'au moment où le père essaye de faire passer complètement dans la réalité le phallus en lui faisant remarquer que les grands animaux ont de grand phallus, et que les petits en ont de petits, et ce qui assurément entraîne le petit Hans à dire : « Chez moi il est bien accroché, et il grandira », le même schéma que celui que je vous indiquais tout à l'heure se reproduit, c'est à savoir quelque chose qui est une réaction.

Chez le petit Hans, si vous voulez, nous avons à ce moment là quelque chose qui est la tentative complète de réaliser le phallus de la part du père,

et la réaction du petit Hans une fois de plus sera quelque chose qui ne consiste pas du tout à entériner ce à quoi pourtant lui-même accède, mais à forger ce fantasme des deux girafes où se manifeste le 27 mars ce qui en est l'essentiel. A savoir une symbolisation du phallus maternel, ce phallus maternel qui nettement est représenté dans la petite girafe, et qui pour le petit Hans, en quelque sorte pris entre son attachement imaginaire et l'insistance du réel par l'intermédiaire de la parole du père, entre dans la voie, va donner en quelque sorte sa scansion, le schéma de tout ce qui va se développer dans le mythe de la phobie, c'est à savoir que c'est le terme imaginaire qui va devenir pour lui l'élément symbolique.

En d'autres termes, loin que dans la relation d'objet nous constations la voie en quelque sorte directe du passage à la signification d'un nouveau réel, d'une acquisition du maniement du réel au moyen d'un instrument symbolique pur et simple, nous voyons au contraire qu'au moins dans la phase critique dont il s'agit à propos du petit Hans et que la théorie analytique pointe comme étant celle de l'œdipe, le réel ne peut être réordonné dans la nouvelle configuration symbolique qu'au prix d'une réactivation de tous les éléments les plus imaginaires, qu'au prix d'une véritable régression imaginaire du premier abord qu'en a fait le sujet.

Nous en avons là dès les premiers pas de la névrose du petit Hans - névrose infantile j'entends - le modèle et le schéma : le père représentant de la réalité et de son nouvel ordre de l'adaptation au réel, le petit Hans y répondant par une sorte de foisonnement imaginaire qui renforce en quelque sorte d'une façon d'autant plus typique qu'elle est vraiment soutenue sur cette espèce de profond mode d'incrédulité, dans lequel d'ailleurs vous allez voir chez le petit Hans se poursuivre toute la suite, pour apercevoir ce quelque chose qui est donné au début de l'observation d'une façon en somme presque matérialisée.

Là c'est évidemment le côté exceptionnel, la valeur tombée du ciel que représente l'observation, pour nous montrer dans quelle voie lui-même s'aperçoit que pour nous cela peut être pris, à savoir que non seulement on peut jouer avec mais qu'on peut en faire des bouchons de papier, ce quelque chose de chiffonné.

Dans cette première image de la petite girafe, c'est le commencement de la solution, la synthèse de ce que le petit Hans apprend à faire, à savoir comment on peut jouer avec ces images, et ce quelque chose qu'il ne sait pas, mais auquel il est tout simplement introduit par le fait qu'il sait déjà parler, qu'il est un petit homme, qu'il est dans un bain de langage. Il sait très bien la valeur précieuse que lui offre le fait de pouvoir parler, et c'est d'ailleurs ce qu'il souligne lui-même sans cesse quand il dit de ceci ou de cela, et quand on lui dit que c'est bien ou que c'est mal. « *Peu importe, dit-il, c'est toujours bien puisqu'on peut l'envoyer au Professeur* ». Et il y a plus d'une remarque de cette espèce où à tout instant le petit Hans en quelque sorte montre son sentiment de cette sorte de fécondité propre, à la fois qui lui est ouverte par le fait qu'en somme il trouve à qui parler. Et là bien entendu il serait bien étonnant que nous ne

nous apercevions pas à cette occasion que c'est là tout le précieux, l'efficace de l'analyse.

Telle est cette première analyse faite avec un enfant. Assurément de son texte, de la façon dont Freud amène son mythe d'œdipe tout crû, tout construit, sans la moindre tentative de l'adapter à quelque chose qui se présente d'immédiat et de précis chez l'enfant, on peut penser que c'est bien un des points les plus saisissants de l'observation. Littéralement délibérément Freud lui dit

« Je vais te raconter cette grande histoire que j'ai inventée, que je savais avant que tu vins au monde : c'est qu'un jour un petit Hans viendrait qui aimerait trop sa mère, et qui à cause de cela, détesterait son père ».

Je dirais que le caractère de mythe originel que représente l'œdipe dans la doctrine de Freud, est là en quelque sorte en somme par son auteur même, pris dans une opération où son caractère fondamentalement mythique est mis à nu. Freud s'en sert de la même façon qu'on apprend depuis toujours aux enfants que Dieu a créé le ciel et la terre, ou qu'on lui apprend toute espèce d'autres choses, selon le contexte culturel dans lequel il est impliqué. C'est un mythe des origines donné comme tel, et parce qu'en somme on fait foi à ce qu'il détermine comme orientation, comme structure comme avenue pour la parole chez le sujet qui en est le dépositaire, c'est littéralement sa fonction de création de la vérité qui est en cause. Ce n'est pas autrement que Freud l'apporte au petit Hans, et littéralement ce que nous voyons, c'est que le petit Hans en quelque sorte dit - c'est la même ambiguïté qui est celle dans laquelle se poursuit tout son assentiment avec ce qui va le poursuivre - le petit Hans dit quelque chose qui est à peu près ceci : c'est très intéressant, c'est très excitant, comme c'est bien, il faut qu'il aille parler avec le bon Dieu pour avoir trouvé un truc pareil.

Mais quel est le résultat de ceci ? Freud lui, nous dit, nous articule, très nettement de lui-même, de son cru, à ce moment-là, que bien entendu il n'est pas à attendre que cette communication de sa part porte du premier coup, rien que par le coup porté, ses fruits. Il s'agit, dit Freud, à ce moment-là dans l'observation, l'articulant comme nous l'articulons ici, qu'elle produise ses productions inconscientes, qu'elle permette à la phobie de se développer. Il s'agit d'une incitation, d'un autre cristal si on peut dire, qui est là implanté dans la signification inachevée que représente à lui tout seul - je veux dire dans son être tout entier - à ce moment là le petit Hans, d'une part ce qui s'est produit tout seul, à savoir la phobie, et d'autre part Freud qui apporte là tout entier ce à quoi c'est destiné à aboutir. Bien entendu Freud ne s'imagine pas un seul instant que ce mythe religieux de l'œdipe qu'il aborde à ce moment là, porte immédiatement ses fruits, il n'attend qu'une chose, il le dit, c'est que cela aide ce qui est de l'autre côté, c'est-à-dire la phobie, à se développer.

Cela fraye tout au plus les voies à ce que j'ai appelé tout à l'heure le développement du cristal signifiant. On ne peut pas le dire plus clairement que dans ces deux phrases de Freud à la date du 30 mars, c'est-à-dire de la consultation avec Freud. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à ce moment là il y a quand même une petite réaction du côté du père. Elle ne durera pas longtemps,

je veux dire que le père, nous le retrouverons vraiment dans les relations d'objet, comme je vous le disais tout à l'heure, qui sont ce que nous cherchons à saisir aujourd'hui à l'intérieur des différentes étapes de la formation signifiante, qu'à la fin, et ce n'est pas pour nous étonner. C'est tout à la fin de la crise que nous le verrons venir au premier plan, au moment où je vous ai dit l'autre jour que juste avant le fantasme du wagonnet, se passe l'affrontement avec le père dans le dialogue de l'œdipe : « *Pourquoi es-tu si jaloux ?* », plus exactement « *passionné* », c'est le terme qui est employé, et à la protestation du père : « *Je ne le suis pas !* » - « *Tu dois l'être !* »

C'est le point de la rencontre avec le père, avec ce que représente de carence à ce moment-là la position paternelle. Ici nous ne trouvons donc qu'une première apparition, un petit choc qui est donné en somme par le fait que le père, on voit bien en quoi il est déjà là, il est là d'une façon qui est tout à fait brillante, il est là de la façon dont on peut dire que l'on s'exprime couramment, qu'il brille par son absence.

Et c'est bien ainsi que dès le lendemain, le petit Hans réagit : il vient le trouver, nous dit le père, et il lui dit qu'il est venu le voir parce qu'il avait peur qu'il soit parti. Il viendrait d'ailleurs aussi bien le voir comme cela, ce dont il a peur, c'est que le père soit parti. Ceci nous mènera plus loin puisque le père aussitôt interroge : « *Mais comment une chose pareille serait-elle possible ?* ».

Là arrêtons-nous, apprenons à scander. Je dirais que devant cette peur de l'absence du père, ce qui est véritablement dans la peur c'est quelque chose qui est en somme une petite cristallisation de l'angoisse. L'angoisse n'est pas la peur d'un objet, l'angoisse c'est la confrontation du sujet à cette absence d'objet où il est happé, où il se perd et à quoi tout est préférable, jusqu'à y compris de forger le plus étrange, le moins objectal des objets, celui d'une phobie. La peur dont il s'agit là, son caractère irréel est justement manifesté si nous savons le voir, par sa forme, à savoir que c'est la peur d'une absence, je veux dire de cet objet qu'on vient de lui désigner. Le petit Hans vient dire qu'il a peur de son absence, entendez-le comme quand je vous dis qu'il s'agit d'entendre l'anorexie mentale par, non pas que l'enfant ne mange pas, mais qu'il mange *rien*.

Ici le petit Hans a peur de son absence, c'est de son absence dont il a peur et qu'il commence là à symboliser. Je veux dire que pendant que le père est en train de se casser la tête pour savoir par quel tour et par quel contrecoup l'enfant peut manifester là une peur qui ne serait que l'envers du désir, ceci n'est pas complètement faux, mais ne saisit en quelque sorte le phénomène que par ses entours. C'est bien du commencement de la réalisation par le sujet que le père n'est justement pas ce qu'on lui a dit qu'il serait dans le mythe, et il le dit au père : « *Pourquoi me dis-tu que j'ai ma mère à la bonne, alors que c'est toi que j'aime ?* »

Ce que le petit Hans vient dire ne colle pas du tout : « *Il faut que ce soit toi que je haïsse, ça ne va pas* ». Et en quelque sorte ce qui est impliqué là-dedans en dehors du petit Hans, et où il est pris, c'est que c'est bien regrettable

qu'il en soit ainsi. Mais tout de même d'avoir été mis dans la voie dont il s'agit, c'est-à-dire de pouvoir par rapport au mythe repérer où est une absence, est quelque chose qui s'enregistre immédiatement, que l'observation note, et si vous voulez, pour lequel il faudrait, comme je viens de le faire, entendre une symbolisation. Si nous appelons par un grand I le signifiant autour duquel la phobie ordonne sa fonction, quelque chose à ce moment là est symbolisé que nous pouvons appeler petit sigma, absence du père : I - σP°

Ce n'est pas dire que c'est le tout de ce qui est contenu dans le signifiant du cheval, bien loin de là. Nous allons le voir, il ne va pas s'évanouir comme cela tout d'un coup, parce qu'on aura dit au petit Hans : c'est de ton père que tu vas avoir peur, il faut que tu aies peur. Non, mais assurément quand même tout de suite le signifiant cheval est déchargé de quelque chose, et l'observation l'enregistre : « Pas *de tous les chevaux blancs* ».

Ce n'est plus maintenant de tous les chevaux blancs dont il a peur, il y en a dont il n'a plus peur, et tout de suite le père, malgré qu'il ne passe par la voie de notre théorisation, comprend qu'il y en a qui sont **Vatti,** et à partir du moment où il sent qu'il y en a qui sont **Vatti,** on n'en a plus peur.

On n'en a plus peur pourquoi ? Parce que **Vatti** est tout à fait gentil, c'est ce que le père également comprend sans comprendre tout à fait, sans même comprendre du tout jusqu'à la fin, que c'est bien là qu'est le drame, que **Vatti** soit tout à fait gentil, car s'il y avait eu un **Vatti** dont on aurait pu vraiment avoir peur, on aurait été dans la règle du jeu si on peut dire, c'est-à-dire qu'on aurait pu faire un véritable oedipe, un oedipe qui vous aide à sortir des jupes de votre mère. Mais comme il n'y a pas de **Vatti** dont on a peur, comme **Vatti** est trop gentil, cela explique qu'à évoquer l'agressivité possible du **Vatti** dans le mythe, le signifiant phobique de l'hypnose se décharge d'autant, et c'est enregistré dans l'après midi même.

Je ne force rien dans ce que je vous raconte, puisque c'est dans le texte, il suffit d'en décaler imperceptiblement le point de perspective, pour que simplement elle ne devienne plus une espèce de labyrinthe dans lequel on se perd, mais que chacun des détails par contre, prenne à tout instant un sens. Car je peux avoir l'air d'aller là assez lentement, de repartir encore du début, mais il faut bien que je vous le fasse saisir, c'est qu'aucun détail de l'observation n'échappe à cette mise en perspective, qu'à partir du moment où vous voyez comment s'articule le rapport du signifiant rapporté tout brut par Freud, avec le signifié en gésine, nous le voyons retentir mathématiquement sur les fonctions du signifiant qui est suscité à l'état spontané, naturel, dans la situation du petit Hans. A ce moment là nous voyons s'enregistrer aussitôt ces effets de soustraction, de décharge, pour autant simplement qu'on a amené le père, et d'autant moins qu'il faut que ça s'inscrive d'une façon en quelque sorte mathématique, comme sur le tableau d'une balance.

I1 y a une partie des chevaux blancs qui ne font plus peur, et l'observation elle-même articule qu'il y a deux ordres d'angoisse, nous dit Freud, je veux dire que Freud en remet sur ce que je viens de dire : Freud distingue l'angoisse autour du père qu'il oppose à l'angoisse devant le père. Nous n'avons vraiment pas à prendre acte de la façon dont Freud lui-même nous la présente, pour y retrouver exactement les deux éléments que je viens ici de vous décrire : l'angoisse autour de cette place vide, creuse que représente le père dans la configuration du petit Hans, c'est justement celle qui cherche son support dans la phobie, et dans toute la mesure où on a pu susciter, ne serait-ce qu'à l'état d'exigence de quelque chose de postulé, une angoisse devant le père, dans toute cette mesure l'angoisse autour de ce qui est la fonction du père est déchargée.

Enfin on peut avoir une angoisse devant quelque chose, malheureusement ça ne peut pas aller bien loin puisque le père, tout en étant là précisément, n'est nullement apte à supporter la fonction établie que lui donnent les nécessités d'une formation mythique correcte, rapide, et dans toute sa portée universelle qu'a le mythe d'œdipe.

C'est précisément ce qui force notre petit Hans à retomber dans sa difficulté. Sa difficulté après cela, comme Freud l'a prévu, va commencer à se développer, à s'incarner, à se précipiter dans les productions qui doivent se développer de sa phobie. Et on commence tout de suite à voir plus clair, en ce sens qu'apparaît le premier fantasme du 5 avril d'où je suis parti l'autre fois comme d'un premier terme, et dont nous retrouvons jusqu'à la fin les transformations, et qui en somme avec tout ce qui l'entoure, tout ce qui l'annonce, met en valeur le poids, quelque chose que le petit Hans dans le jour qui le précède immédiatement, commence de bien articuler : qu'est-ce qui me fait peur ?

On commence à le voir, c'est que le cheval - et c'est articulé comme cela dans le texte - le père en met un coup, il fait vraiment de l'analyse, c'est-à-dire que de temps en temps il ne sait plus très bien où aller, cela lui permet de trouver des choses - il voit les quatre modes sous lesquels le cheval fait peur. Ce sont tous des éléments qui mettent en jeu ce quelque chose qui pour un homme - c'est-à-dire un animal qui est destiné à se savoir exister, à la différence des autres animaux et c'est bien ce qui doit être au moment où cela montre son instance la plus perturbante, c'est à savoir justement ce qui est développé, articulé, à ce moment-là dans les néoproductions de la phobie par le petit Hans, à savoir le mouvement. Entendez bien qu'il ne s'agit pas du mouvement uniforme dont nous savons depuis toujours, ou tout au moins depuis quelque temps, que c'est un mouvement dans lequel on ne se sent pas, un mouvement dans lequel on se sauve. C'est là déjà depuis Aristote, que la discrimination du mouvement linéaire et du mouvement rotatoire a ce sens là. Dans un langage plus moderne, il y a une accélération, je veux dire là où le petit Hans nous dit que le cheval en tant qu'il traîne quelque chose après lui, est redoutable, quand il file, quand il démarre - plus quand il démarre vite que quand il démarre lentement - là partout où en quelque sorte on peut sentir cette inertie qui fait que ce mouvement - pour qui n'est pas impliqué dans ce mouvement, et pour qui ce minimum de détachement de la vie consiste justement en ce que j'ai appelé tout à l'heure

se savoir exister, être un être conscient de lui-même pris dans ce mouvement - se manifeste, présente cette sorte d'inertie qui fait que c'est là que l'angoisse est à analyser, que l'angoisse est aussi bien de l'entraînement du mouvement que son envers, à savoir le fantasme d'être laissé en arrière, d'être laissé tomber.

La chute profonde que représente pour Hans cette introduction de quelque chose qui tout d'un coup l'emporte dans un mouvement, à savoir de tout ce qui modifiant profondément ses relations avec cette stabilité de la mère, le met en présence de la mère, comme aussi bien de quelque chose qui pour lui est vraiment subversive dans ses bases mêmes, cette mère, il nous le dit sous la forme à ce moment là de ce qu'il dit du cheval : *Umfallen und beissen wird*, c'est ce qui à la fois tombera et mordra.

La morsure, nous savons à quoi elle est liée : elle est liée au surgissement de ce qui se produit chaque fois qu'en somme l'amour de la mère vient à manquer, au moment où la mère en somme tombe pour lui, elle est en même temps ce quelque chose qui n'a d'autre issue que ce qui est pour le petit Hans lui-même, la réaction d'angoisse de nécessité, la réaction qu'on appelle catastrophique.

Première étape : mordre ; deuxième étape : tomber, se rouler par terre. A partir de maintenant, nous dit le petit Hans - quand il essaye de restituer d'une façon d'ailleurs complètement fantasmatique le moment où pour lui la phobie a été attrapée - c'est ce quelque chose qui s'exprime pour lui aussi dans cette formule dont il faut retenir la structure : « *A partir de maintenant, toujours les chevaux attelés à l'omnibus tomberont* ». Telle est la formule dans laquelle s'incarne pour le petit Hans ce dont il s'agit, à savoir de la mise en question sur ces bases mêmes, de tout ce qui à ce moment là a constitué les assises de son monde.

Ceci est très précisément ce qui nous mène jusqu'au 9 avril à l'élaboration autour de la phobie du thème de l'angoisse du mouvement, thème dans lequel quoique ce soit qu'essaye d'apporter de tempérament le père est absolument sans effet parce qu'en effet rien ne peut résoudre pour un être comme l'homme dont le monde se structure dans le symbolique, ce devenir senti, ce quelque chose qui l'emporte dans un mouvement, et c'est pour cela qu'il faut que dans sa structuration signifiante, le petit Hans fasse cette conversion qui va consister à changer, à convertir le schéma du mouvement en le schéma d'une substitution.

Ceci par étapes. Il y aura d'abord l'introduction du thème de l'amovible, puis ensuite avec ceci se produira la substitution, c'est-à-dire les deux étapes schématiques qui sont exprimées dans la formation de la baignoire, là où elle est au moment où on la dévisse. Et on ne la dévisse pas sans frais, car comme je vous l'ai dit, il faut qu'à ce moment là le petit Hans se fasse quelque chose dont nous savons que ça n'est jamais sans frais que ce passage s'opère, ce quelque chose qui va parfaitement consister en ceci - qui n'est pas assez mis en relief dans l'observation - que pour un temps non seulement il suffit de la castration, mais qu'elle est formellement symbolisée par ce perçoir, ce grand perçoir qui lui entre dans le ventre.

Puis la deuxième étape que quand on dévisse quelque chose, on peut revisser autre chose à la place, et que par cette forme signifiante le quelque chose dont il s'agit, à savoir l'opération de transformation pour le sujet, du mouvement en substitution, de la continuité du réel dans la discontinuité du symbolique, est ce qui est par toute l'observation démontré comme le cheminement même sans lequel sont incompréhensibles les étapes et le progrès de l'observation.

Que se passe-t-il dans le signifié, je veux dire dans ce qui arrive à la fois de confus et de pathétique au petit Hans, entre le 5 avril, à savoir le schéma du fantasme de la voiture qui démarre, avec tout ce qui lui est attaché de la phobie, et le déboulonnage fantasmatique de la baignoire où commence à s'amorcer cette symbolisation de la substitution possible ? Qu'y a-t-il entre les deux ? I1 y a entre les deux tout un entour dont je suis forcé de déblayer le matériel. C'est tout le long passage qui va durer très exactement à peu près tout ce temps pendant lequel se produit pour le petit Hans le seul élément qui est susceptible dans la situation antérieure, d'introduire l'amovibilité comme un élément fondamental de sa restructuration de son monde.

Qu'est-ce que c'est ? C'est très exactement ce que je vous ai dit être l'élément qu'il faut que nous introduisions dans la dialectique du montrer et ne pas voir, du susciter comme ce qui est ce qui n'est pas, mais caché, c'est-à-dire le voile lui-même.

En d'autres termes, pendant ces deux jours de questionnements anxieux, le père littéralement n'y comprend rien et ne fait par là, comme nulle part ailleurs qu'une espèce de tâtonnement maladroit que Freud lui-même souligne, et dont il précise que c'est la partie en quelque sorte ratée de l'investigation analytique. Peu importe, il nous en reste assez, non seulement pour voir ce qui en constitue l'essentiel, mais pour voir ce que Freud lui-même a pris soin d'y souligner comme l'essentiel, ce qui se passe devant les voiles, c'est-à-dire la paire de petites culottes qui sont là dans leurs détails, soignées, fignolées dans l'observation, la petite culotte jaune et la culotte noire dont on nous dit que c'est une **Reformhose.** La **Reformhose** est ce quelque chose qui évidemment est une nouveauté à l'usage des femmes qui vont du vélo. En effet nous savons bien que la mère de Hans est à la pointe du progrès. La mère de Hans, nous la retrouverons, et je pense que quelques judicieux extraits de très jolies comédies d'Apollinaire, en particulier *Les mamelles de Tirésias*, nous aideront à la peindre de plus près. Comme on dit dans cet admirable drame : « *Elles sont tout ce que nous sommes, et cependant ne sont pas hommes* ».

C'est bien là qu'est tout le drame. C'est de là que tout est parti depuis le début, pas simplement parce que la mère du petit Hans est plus ou moins féministe, mais parce qu'il s'agit en somme pour le petit Hans de la vérité fondamentale inscrite dans les vers que je viens de vous citer, et à propos desquels Freud ne nous a jamais dissimulé la valeur essentielle et décisive, en nous rappelant la phrase que « *l'anatomie c'est le destin* ».

C'est bien de cela qu'il s'agit, mais ce que nous voyons au moment où le petit Hans articule ce qu'il a à dire, et qu'interrompent tout le temps les

questions passionnées du père qui le rendent difficile en quelque sorte à cribler - mais Freud le fait car ce que Freud nous dit est l'essentiel - ce qu'on voit de plus clair là-dedans, c'est qu'il y a deux étapes sous lesquelles le petit Hans reconnaît et différencie les culottes qui se projettent sur leur dualité d'une façon confuse, comme si chacune pouvait à un certain moment remplir plus une des fonctions que l'autre. Mais l'essentiel est ceci : les culottes en elles-mêmes sont liées pour lui à une réaction de dégoût, bien plus, le petit Hans a demandé qu'on écrive à Freud que quand il avait vu les culottes, il avait craché et il était tombé par terre, puis il avait fermé les yeux. C'est justement pour cela, à cause de cette réaction que le choix est fait que le petit Hans ne sera jamais un fétichiste. Si au contraire il avait reconnu que ces culottes étaient précisément tout son objet, à savoir ce mystérieux phallus que personne ne verra jamais, il s'en serait satisfait et serait devenu fétichiste. Mais comme le destin en a voulu autrement, le petit Hans précisément est dégoûté des culottes, mais il précise que quand c'est la mère qui les porte, c'est une autre affaire, c'est-à-dire que là elles ne sont plus répugnantes du tout.

C'est justement cela, à savoir la différence qu'il a entre ce qui pourrait s'offrir à lui comme objet, à savoir les culottes en elles-mêmes, et le fait qu'elles ne gardent leur vertu si on peut dire, qu'étant en fonction, que là où il continue à soutenir le leurre du phallus, c'est là qu'est le nerf, le passage qui nous permet d'appréhender l'expérience.

A ce moment là, la réalité s'est mise en valeur par cette longue interrogation autour de laquelle le petit Hans essaye de s'expliquer, et dans la mesure même où il est poussé dans des directions divergentes et confuses, s'explique si mal mais dont pourtant l'essentiel est, par l'intermédiaire de cet objet privilégié, d'introduire l'élément d'amovibilité que nous allons retrouver dans la suite, et qui à partir de ce moment là fait passer sur le plan de l'instrumentation, du formidable matériel d'instruments que nous allons voir se développer comme dominant à partir de ce moment là, l'évolution du mythe signifiant. Je vous l'ai dit la dernière fois, j'en ai amené quelques uns, je vous ai même montré combien déjà dans les ambiguïtés du signifiant se trouvaient inscrites des choses singulières, cette extraordinaire homonymie entre la pince, le sabot et la dent du cheval. Je pourrais vous développer cela encore bien plus loin, si je vous disais que le sabot s'appelle la pince au milieu, et que des deux côtés, ça s'appelle les mamelles !

La dernière fois en vous parlant du **Böhrer** qui veut dire tournevis, je vous ai dit que ce n'est justement pas ce qui est dans le fantasme de l'installateur, à savoir qu'il s'agit d'une pince, de tenailles, et que c'est Freud qui ressort son **Böhrer** à ce moment là, sans avoir vu très bien la valeur que lui offrait cette instrumentation.

Donc ne croyez pas qu'elle soit unique, vous allez voir apparaître dans les objets qui vont venir maintenant progressivement s'imposer, les rapports non seulement de la mère et de l'enfant, mais de cette amovibilité foncière qui s'exprime pour l'homme dans la question de la naissance et de la mort. Vous allez les voir maintenant s'introduire, et derrière eux le personnage absolument

énigmatique, inquiétant, burlesque qui va être la cigogne. Mais n'oubliez pas également qu'elle a un tout autre style, par ce Monsieur Stoch que vous allez voir arriver avec sa silhouette extravagante, un petit chapeau et ses clefs, pas dans ses poches parce qu'il n'en a pas, mais dans son bec, et il se sert aussi de son bec comme de forceps, de bascule et de cadenas.

Nous sommes submergés à partir de ce moment-là par le matériel et c'est cela en effet qui va caractériser toute la suite de l'observation. Mais pour ne pas vous laisser partir sans quelque chose, je vous dirais que c'est le moment axial, tournant de ce qui va se passer autour de la mère et de l'enfant.

Nous reprendrons tout cela pas à pas la prochaine fois, et nous verrons par l'intermédiaire de quelle forme signifiante précise cette mère et cet enfant sont toujours les mêmes, transformés. La voiture deviendra une baignoire, puis une boîte, etc.,... Tout cela s'emboîtant les uns dans les autres. Mais à un moment qui était évidemment très joli, et ceci quand on a fait suffisamment de progrès avec la mère, et vous verrez lesquels, intervient un très joli petit fantasme qui est celui-ci : le petit Hans prend une petit poupée de caoutchouc qu'il appelle comme par hasard, **Grete.** On lui demande pourquoi – « *Parce que je l'ai appelée* ***Grete*** ». Evidemment si on a bien lu l'observation, ce qui semble avoir un peu échappé au père c'est que c'est bien la même qui était témoin du jeu avec la mère. Mais là, on a fait des progrès, comme on a déjà assez avancé dans la maîtrise de la mère, et vous verrez que ce terme doit être employé dans son sens le plus technique, vous verrez par l'intermédiaire de qui on a appris à la conduire au bout des rênes, et même à lui taper dessus un petit peu. Et à ce moment là, quand la petite poupée est transpercée par le couteau, on introduit quelque chose pour le faire ressortir. Le petit Hans refait sa petite perforation, mais cette fois-ci avec un petit canif que l'on a préalablement fait entrer par le petit trou qui est fait pour faire « *Quich...* ».

Le petit Hans a définitivement trouvé le fin mot et le fin bout de la farce. Cette mère avait dans la tête en réserve, un petit couteau pour le lui couper. Et le petit Hans lui a coupé le chemin pour le faire sortir.

21 - LEÇON DU 5 JUIN 1957

Reprenons aujourd'hui quelques propos sur le petit Hans, qui est l'objet depuis quelque temps de notre attention.

Je rappelle dans quel esprit se poursuit ce commentaire. Qu'est-ce en somme que le petit Hans ? Ce sont les bavardages d'un enfant de cinq ans, entre le 1er janvier et le 2 mai 1908. Voilà ce que se présente être le petit Hans pour tous les lecteurs non prévenus. S'il est prévenu, il n'a pas de peine à l'être, il sait que ces bavardages ont de l'intérêt.

Pourquoi ont-ils de l'intérêt ? Ils ont de l'intérêt parce qu'il est posé, au moins en principe, qu'il y a un certain rapport entre ces bavardages et quelque chose qui est tout à fait consistant : c'est une phobie avec tous les ennuis qu'elle apporte à la vie du jeune sujet, toutes les inquiétudes qu'elle apporte à son entourage, tout l'intérêt qu'elle provoque chez le Professeur Freud. Il y a un rapport en d'autres termes, entre ces bavardages et cette phobie.

9 avril : les deux culottes
11 avril : la baignoire et le perçoir
13 avril : chute d'Anna
14 avril : la grande boite
15 avril : la cigogne
16 avril : le cheval fouetté
21 avril : l'embarquement imaginaire avec le père, le grand dialogue
22 avril : le sacre sur le wagonnet, le canif dans la poupée
24 avril : l'agneau
26 avril : Lodi
30 avril : Ich bin der Vatti
2 mai : l'installateur

je considère qu'il est de toute importance d'élucider ce rapport, de ne pas chercher ce rapport dans un au-delà du bavardage qui ne nous est nullement présenté dans l'observation. Elle se présente à nous dans notre esprit après coup, avec tout le caractère impérieux du préjugé. Exemple : le point sur lequel je vous ai laissés la dernière fois, à savoir l'histoire de la poupée que le petit Hans transperce avec un canif.

J'ai refait aujourd'hui une chronologie. Je pense que depuis le temps vous avez tous, non seulement lu, mais relu l'observation du petit Hans, et que ces indications doivent être assez vivantes par elles-mêmes.

La dernière fois quand je me suis arrêté aux réactions du petit Hans à l'endroit des deux culottes de la mère, avec tout ce que ceci comporte de problèmatique d'échanges à ce moment, d'interrogations entre le père et l'enfant, et une sorte de profond malentendu sur lequel se poursuit ce dialogue, j'ai mis, avec Freud d'ailleurs, l'accent sur ce qui lui paraissait en tout cas le résidu le plus essentiel de ce dialogue à propos des deux culottes de la mère. C'est à savoir ce qui alors est bel et bien affirmé par Hans, et qui ne lui est nullement induit ni suggéré par l'interrogatoire, c'est à savoir que les deux culottes n'ont absolument pas le même sens selon qu'elles sont là et que le petit Hans crache et se roule par terre, fait toute une vie, manifeste un dégoût dont lui-même ne donne pas la clef, mais manifeste le désir qu'on le communique au Professeur, ou qu'elles sont sur la mère, auquel cas le petit Hans dit qu'elles ont pour lui littéralement un tout autre sens.

Quand je mets l'accent là-dessus, je puis entendre de la part de certains, je ne sais quel étonnement que j'élude à ce propos la connexion des dites **Hosen,** des culottes de la mère, avec le **Lumpf.** Dans le vocabulaire du petit Hans, le **Lumpf** ce sont les excréments. Ils sont appelés de cette façon atypique, comme il est excessivement fréquent chez les enfants qu'un nom de rencontre, sinon de hasard, soit donné à cette fonction à partir d'une première dénomination liée à une certaine connexion de l'exercice de cette fonction. Nous verrons ce qu'il en est au sujet du **Lumpf.** Comme si en somme à ce moment là je faisais, par je ne sais quel esprit de système, l'élision de ce stade anal qui surgi à point nommé dans notre esprit, exactement comme quand on appuie sur un bouton on provoque telle réaction conditionnée du chien de Pavlov. Du moment que vous entendez parler d'excréments : stade anal ! stade anal ! stade anal ! et parlons de stade anal, parce qu'il faut que les choses se passent normalement.

Je voudrais que vous preniez un peu de recul sur cette observation, et que vous vous aperceviez que s'il y a en tout cas une chose qui n'est vraiment nullement indiquée dans le procès de cette cure – est-ce une cure ? assurément je n'ai pas dit que c'était une cure, j'ai dit que c'était quelque chose qui a une fonction fondamentale dans notre expérience de l'analyse, comme chacune des grandes observations de Freud – rapide, c'est bien un certain rythme ou un certain mécanisme qui puisse s'inscrire dans le registre frustration.

Il est précisément pendant tout le temps de la cure, non seulement soumis à aucune frustration, mais comblé. Régression ou agression ? Agressions sans aucun doute, mais assurément pas liée ni à aucune frustration, ni à aucun moment de régression. S'il y a régression, ce n'est pas au sens instinctuel, au sens même d'une résurgence de quelque chose qui soit antérieur, s'il y a en effet un phénomène de régression, il est d'un registre qui est de l'ordre de celui qu'à plusieurs reprises je vous ai indiqué comme possible. C'est en effet ce qui se passe quand, de par la nécessité de l'élucidation par le sujet de son problème, il arrive, il exige, il poursuit la réduction de tel ou tel élément de son être au

monde, de ses relations, la réduction par exemple du symbolique à l'imaginaire, voire quelquefois comme il est manifeste dans cette observation, du réel à l'imaginaire.

En d'autres termes, le changement de l'abord des signifiants de l'un des termes en présence, c'est bien en effet ce que vous allez voir se faire quand au cours de cette observation, vous voyez le petit Hans poursuivre - avec ce je ne sais quoi de rigoureux, voire d'impérieux, qui est bien le caractère du processus signifiant de l'inconscient en tant que Freud l'a défini comme inconscient, c'est-à-dire que sans que le sujet puisse aucunement s'en rendre compte, sans littéralement qu'il sache ce qu'il est en train de faire - il suffit qu'il soit simplement aidé, incité au développement de l'incidence signifiante qu'il a lui-même introduite comme nécessaire à sa sustentation psychologique. Arrivant à la développer, il en tire une certaine solution qui n'est pas forcément d'ailleurs une solution normative, ni la solution la meilleure, mais assurément une solution qui dans le cas du petit Hans, a pour effet de la façon la plus évidente de résoudre le symptôme.

Revenons à ce **Lumpf**. Freud le dit à un moment à propos en effet de ces signes de dégoût manifestés à propos des culottes de la mère, et un peu avant, le père a posé quelques questions dans ce sens, que le petit Hans sûrement a montré que la question des excréments n'était pas pour lui sans signification, ni sans intérêt. Freud parle à propos des culottes, d'un rapport avec le **Lumpf** ; mais bien entendu ceci se renverse : inversement nous pouvons dire que le **Lumpf** nous apparaît amené à propos des culottes, et qu'est-ce cela veut dire ? Ce n'est pas simplement, ce qui est un fait, que c'est autour d'une manifestation nette d'une réaction de dégoût que manifeste le petit Hans autour des culottes de la mère, qu'il est amené à parler des fonctions excrémentielles dont il s'agit. Freud lui-même le souligne au moment où il parle du **Lumpf** : en quoi en d'autres termes, les excréments et ce qui est de l'anal dans l'occasion, interviennent-ils dans l'observation du petit Hans ? En quoi ? En ceci qui nous est immédiatement dit, que le petit Hans a pris au **Lumpf** un intérêt qui peut-être bien, n'est pas sans rapport avec ces arrières plans, sans connexion avec la propre fonction excrémentielle.

Mais assurément de quoi s'agit-il à ce moment là ? C'est de la participation pleinement admise par la mère, aux fonctions excrémentielles de la mère, pour autant que le petit Hans est pendu après la mère à chaque fois qu'elle se culotte et se déculotte. I1 la tanne, et la mère s'en excuse : « *Je ne peux pas faire autrement que de l'emmener avec moi au cabinet* ». Car le père à ce moment là - qui d'ailleurs n'en ignore pas grand chose - refait sa petite enquête.

C'est donc bien autour de ce jeu entre le petit Hans et sa mère, voir et ne pas voir, et non seulement voir et ne pas voir, mais voir ce qui ne peut pas être vu, parce que cela n'existe pas et que le petit Hans le sait très bien, et que pour voir ce qui ne peut pas être vu, il faut le voir derrière un voile, c'est-à-dire maintenir un voile devant l'inexistence de ce qui est à voir. C'est tout autour précisément du thème du voile, du thème de la culotte, du thème

du vêtement pour autant que derrière ce vêtement se dissimule le fantasme essentiel aux relations entre la mère et l'enfant, qu'est le fantasme de la mère phallique. C'est autour de ce thème que le **Lumpf** est introduit, et par conséquent si je le laisse à son plan, c'est-à-dire à son second plan, ce n'est pas par esprit systématique, c'est parce que dans l'observation il ne nous est amené que dans cette connexion.

Autrement dit, il ne suffit pas dans une analyse de trouver un air connu, pour se trouver du même coup enchanté d'être en pays de connaissance, et se contenter de dire nous sommes là en train de retrouver la ritournelle, à savoir le complexe anal. Il s'agit de savoir à tel moment de l'analyse quelle est la fonction précise de ce thème qui est toujours pour nous important - non pas simplement à cause de cette signification d'ailleurs purement implicite, en elle-même vague et uniquement liée à des idées de génétisme qui peuvent être à tout instant remises en cause dans ce cas concret au niveau de chaque moment d'une observation - mais pour connaître sa connexion par rapport au système complet du signifiant en tant qu'il est en évolution, autant pendant le symptôme dans l'évolution de la maladie, que dans le processus de la cure.

Si **le Lumpf** à l'intérieur de ce système est quelque chose qui a un sens supplémentaire, c'est aussi bien assurément par ce par quoi il est strictement homologue de la fonction des culottes dans l'occasion, c'est-à-dire de voile. Le **Lumpf** comme les culottes est quelque chose qui peut tomber : le voile tombe, et c'est bien dans la mesure où le voile est tombé, que pour le petit Hans il y a un problème, et si je puis dire, ce voile, il en relève le pan, puisque je vous ai dit que c'est justement dans la mesure de cette expérience du 9 avril, de la longue explication sur les culottes, que nous verrons apparaître ensuite le fantasme de la baignoire – c'est-à-dire l'introduction de quelque chose qui a le plus étroit rapport avec cette chute, à savoir l'introduction par la combinaison de cette chute, de ce chu, avec l'autre terme en présence duquel il est affronté dans la phobie, à savoir la morsure – et que nous allons avoir l'introduction du thème de l'amovibilité, du dévissage, qui va se poursuivre comme un élément de réduction essentiel de la situation dans la succession des fantasmes.

Il faut donc bel et bien voir et concevoir cette succession des fantasmes du petit Hans, comme étant ce que je vous ai dit, à savoir un mythe en développement, quelque chose qui est un discours. D'ailleurs ce n'est absolument pas autre chose dans l'observation. Il ne s'agit pas d'autre chose dans l'observation que d'une série de réinventions de ce mythe à l'aide d'éléments imaginaires, et il s'agit de comprendre en quoi ce progrès tournant, ces successives transformations du mythe ont une fonction, sont quelque chose qui à un niveau profond qui est justement celui que nous pouvons comprendre, représente pour Hans la solution du problème, qui est le problème littéralement de sa propre position dans l'existence, pour autant qu'elle doit se situer par rapport à une certaine vérité, par rapport à un certain nombre de repères de vérité dans laquelle il a à prendre sa propre place.

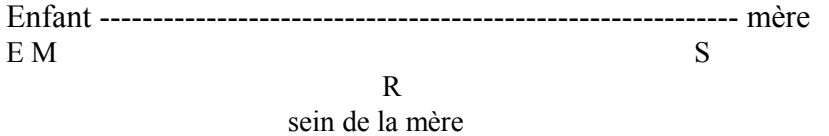
S'il fallait quelques preuves supplémentaires de ce que je vous dis - et j'insiste un peu dans toute la mesure où on m'a fait cette objection, puisque je la rencontre, je veux la poursuivre jusque dans son dernier terme, et vous

prier de vous reporter au texte pour savoir ce qu'en fin de compte le Lumpf - j'ajouterais que le petit Hans à un moment déterminé, quand on revient de chez la grand-mère le dimanche soir, marque son dégoût dans le wagon, pour les coussins noirs du compartiment parce que c'est du **Lumpf.** Et dans l'explication qui suit avec le père, je crois deux jours après, qu'est-ce qui vient en comparaison du noir, du **Lumpf** ? Ce sont une chemise, une chemisette noire et des bas noirs. Le rapport étroit du thème du **Lumpf** avec les vêtements de la mère, c'est-à-dire toujours avec le thème du voile, est accusé dans l'observation même par le petit Hans lui-même.

D'ailleurs qu'est-ce donc que le **Lumpf,** et d'où sort-il ? Pourquoi le petit Hans a-t-il appelé les excréments un **Lumpf** ? On nous le dit également dans l'observation : c'est par comparaison avec des bas noirs. Dans toute la mesure du segment d'observation dont nous poursuivons l'examen dans la psychanalyse de Freud, il est bien clair que le **Lumpf,** c'est-à-dire l'excrément, intervient là dans un certain rapport, dans une certaine fonction de l'articulation signifiante. Ce qu'il est beaucoup plus essentiel, beaucoup plus important, ce qui est à vrai dire la seule chose importante à nous de voir, c'est sa relation avec ce thème du vêtement, avec ce thème du voile, avec ce thème de ce derrière quoi est cachée l'absence de pénis niée de la mère, que c'est cela qui en est la signification essentielle, et que nous ne modifions aucunement la direction de l'observation elle-même par aucune espèce d'esprit de parti-pris, quand nous prenons cet axe, ce centre pour comprendre quel est le progrès de ces trans-formations mythiques à travers lesquelles s'accomplit la réduction de la phobie dans l'analyse.

Nous en étions arrivés au 11 Avril, avec le fantasme de la baignoire dont je vous ai dit que la baignoire représentait quelque chose qui commence à être la mobilisation de la situation. En d'autres termes, ce à quoi Hans, pour des raisons x, se sent lié, avec pour lui production maxima d'angoisse, à savoir cette réalité étouffante, unique de la mère qui à partir du moment où il se sent absolument à la fois livré à elle, et annulé par elle, et menacé par elle, est quelque chose qui représente la situation de danger, de danger d'ailleurs absolument innommable, en soi d'angoisse à proprement parler, pour le petit Hans. II s'agit de voir comment l'enfant va pouvoir sortir de cette situation.

Je vous rappelle quel est le schéma fondamental de la situation de l'enfant vis-à-vis de la mère, de l'enfant en passe de perdre l'amour de la mère. II se situe comme ceci



Mère symbolique, mère en tant qu'elle est le premier élément de la réalité qui est symbolisée par l'enfant, en tant qu'elle peut-être essentiellement absente ou présente. Et tout le rapport de l'enfant avec la mère est lié à ceci que dans le refus d'amour, la compensation est trouvée dans l'écrasement de la satisfaction réelle ce qui ne veut pas dire qu'à ce moment là il ne se produise pas une inversion, c'est-à-dire que justement dans la mesure où le sein devient une compensation, c'est lui qui devient le don symbolique et qu'à ce moment là la mère devient un élément réel, c'est-à-dire un élément tout-puissant qui refuse son amour.

Le progrès de la situation avec la mère est dans ceci, c'est que l'enfant a à découvrir ce qui au-delà de la mère, est aimé par la mère. Ce n'est pas lui l'enfant, mais le I, l'élément imaginaire, c'est-à-dire le désir du phallus de la mère. En fin de compte, ce que l'enfant a à faire à ce niveau là - ce qui ne veut pas dire qu'il le fasse - c'est précisément d'arriver à formuler ceci : **I S(i)**. Ce qui nous est montré dans le jeu, dans l'alternative du comportement de l'enfant encore infans, qui accompagne son jeu d'occultation de la part symbolique.

Ceci est venu se compliquer pour le petit Hans, à un moment donné de l'introduction de deux éléments qui sont deux éléments réels, à savoir Anna, c'est-à-dire un enfant réel qui vient compliquer la situation de ses rapports avec l'au-delà de la mère, et puis ici quelque chose qui lui appartient bien, et dont il ne sait littéralement plus quoi faire, un pénis réel qui commence à remuer, qui a reçu un mauvais accueil de la personne sur qui il fonctionne.

Enfant ----------Mère
E M S

Pénis Sein de la mère Anna
R

Le petit Hans vient dire : « *Tu ne trouves pas qu'il est mignon ?* ». La tante l'a dit l'autre jour : « *On n'en fait pas de plus beau* ». Ceci a été fort mal accueilli par la mère, et la question devient très compliquée à partir de ce moment là, parce que pour sonder cette complication, vous n'avez qu'à prendre les deux pôles de la phobie, à savoir les deux éléments par lesquels le cheval est redoutable - je vous l'ai expliqué - le cheval mord et le cheval tombe.

Le cheval mord, c'est-à-dire puisque je ne peux plus satisfaire en rien la mère, elle va se satisfaire comme moi je me satisfais quand elle ne me satisfait en rien, c'est-à-dire me mordre comme moi je la mord, puisque c'est mon dernier recours quand je ne suis pas sûr de l'amour de la mère. Le cheval tombe très exactement également comme moi, petit Hans pour l'instant je suis laissé tombé, pour autant qu'on n'en a plus que pour Anna.

Mais d'autre part il est tout à fait clair que d'une certaine façon il faut que le petit Hans soit mangé et mordu. I1 le faut parce que c'est cela en fin de compte qui correspond à une revalorisation de ce pénis qui a été tenu pour rien, rejeté par la mère dans toute la mesure où il faut qu'il devienne quelque chose, et c'est précisément ce à quoi le petit Hans aspire. Sa morsure, sa prise par la mère est quelque chose qui est autant désiré que craint.

De même pour ce qui est du *tomber*, c'est aussi ce quelque chose qui peut être désiré par le petit Hans, que le cheval tombe. Il y a plus d'un élément de la situation que le petit Hans désire voir tomber, et le premier est celui qui, dès que nous aurons introduit dans l'observation la catégorie du chu, se présentera, c'est à savoir la petite Anna quand il souhaite qu'elle tombe, qu'elle tombe par la fenêtre, qu'elle tombe s'il est possible, à travers les barreaux un peu trop large du balcon sécessionniste - car nous sommes chez des gens à l'avant-garde du progrès - et auquel il a fallu ajouter un hideux grillage pour éviter que le petit Hans ne pousse un peu trop vite la jeune Anna à travers l'espace.

Donc, la fonction de la morsure comme la fonction de la chute, sont données dans les structures mêmes apparentes de la phobie. Elles sont un élément essentiel, elles sont comme vous le voyez un élément signifiant à deux faces. C'est cela le véritable sens du terme ambivalence, c'est-à-dire que cette chute n'est pas simplement crainte et redoutée, pas plus que la morsure, par le petit Hans. Elles sont un élément qui peut intervenir dans un sens également opposé : là, la morsure aussi par un certain côté est désirée, puisqu'elle va jouer un rôle essentiel dans la solution de la situation, de même que la chute est également désirée, et si la fille même ne doit pas tomber, il y a une chose certaine, c'est que la mère tout au long de l'observation, va aussi décrire une courbe de chute à partir d'un certain moment, qui est juste celui conditionné par l'apparition de cette fonction curieuse, de cette fonction instrumentale du dévissage qui apparaît pour la première fois, d'abord d'une façon énigmatique dans le fantasme de la baignoire. A savoir qu'en somme puisque comme je vous l'ai dit la dernière fois, ce qui est en cause c'est l'angoisse concernant, non pas simplement la mère en réalité, mais vraiment tout l'ensemble, tout le milieu, tout ce qui a constitué jusque là la réalité du petit Hans, les repères fixes de sa réalité, ce que j'ai appelé la dernière fois la baraque, avec le premier fantasme de l'arrivée du plombier et du dévissage de la baignoire, on commence à démonter en détail la baraque.

Là nous avons également des connexions qui font que ceci n'a pas du tout une connexion abstraite, mais quelque chose de parfaitement contenu dans l'expérience. N'oublions pas que dans l'observation, nous avons ceci de dévoilé que des baignoires, on en a déjà dévissé devant le petit Hans, puisque quand on allait à Gmünden en vacances, on emportait une baignoire dans une caisse, que d'autre part nous avons la notion dont nous regrettons dans l'observation de ne pas trouver une date précise, de déménagements antérieurs qui doivent se situer à peu près dans l'espace de temps qui équivaut à ce qu'on appelle l'anamnèse de l'observation, c'est-à-dire les deux années avant la maladie sur lesquelles nous avons un certain nombre de notes parentales.

Le déménagement comme le transport de la baignoire à Gmünden, c'est quelque chose qui pour le petit Hans, a déjà donné le matériel signifiant de ce que cela signifie démonter toute la baraque. Déjà il sait que cela peut arriver mais sans aucun doute cela a déjà été pour lui une expérience plus ou moins intégrée dans sa manipulation proprement signifiante.

Nous nous trouvons là dans le fantasme qui l'amène de la baignoire dévissée comme un premier pas dans la perception de ce qui se présente d'abord avec ce caractère opaque, purement et simplement signalétique d'inhibition, d'arrêt, de frontière, de limite au-delà de laquelle on ne peut pas passer, qu'est la phobie. Cela ne peut être mobilisé que dans la phobie elle-même où il y a des éléments qui peuvent être combinés autrement.

Autrement dit, cette morsure du cheval avec ses dents de devant, cette pince dont je vous ai expliqué la dernière fois la signification plurale, à savoir que c'est précisément dans beaucoup de langues - dans la langue allemande comme dans la langue française, et comme dans bien d'autres, notamment dans la langue grecque - l'appareil à mordre du cheval, et aussi quelque chose qui veut dire pince ou tenailles, nous fait apparaître pour la première fois le personnage qui, avec des pinces et des tenailles, commence à entrer en jeu et à introduire un élément d'évolution, je vous le répète, d'évolution purement signifiante.

Vous n'allez pas me dire qu'il y a des traces déjà instinctuelles dans l'enfant, pour nous expliquer que la baignoire ait été dévissé, que c'est à la fois la même chose et que c'est même par certains côtés l'opposé. En d'autres termes, que c'est autre chose, ailleurs que dans le signifiant lui-même, c'est-à-dire que dans le monde humain du symbole qui comprend bien entendu l'outil et l'instrument, que va se situer le développement de l'évolution mythique dans lequel le petit Hans s'engage par cette espèce de collaboration obscure et tâtonnante qui s'établit entre lui et les deux personnages qui se sont penchés sur son cas pour le psychanalyser.

Je m'arrête un instant sur ceci, c'est qu'il n'y a pas simplement dans le fantasme de la baignoire, que la baignoire ni que le dévissage, il y a aussi à ce moment là le **"Böhrer"**, le perçoir. Là, comme toujours, il y a une perception très vive, liée à la fraîcheur de la découverte, qui fait que les témoins qui en sont à la barrière explorative de l'analyse, ne font aucun doute sur ce qu'est ce perçoir : c'est le pénis maternel, disent-ils, et ce pénis - là aussi apparaît un certain flottement dans le texte - vise-t-il le petit Hans, vise-t-il la mère ? Je dirais que cette ambiguïté est tout à fait valable, et qu'elle est d'autant plus valable que nous comprenons mieux de quoi il s'agit.

Une fois de plus, voyez-y la preuve de ce que je vous dis, qu'il ne suffit pas d'avoir dans la tête le fichier plus ou moins complet des situations classiques dans l'analyse, à savoir qu'il y a un complexe d'œdipe inversé, que dans une perception du coït des parents, un enfant peut s'identifier à la partie féminine. Que nous trouvions là donc dans une identification du petit Hans à sa mère, c'est vrai, pourquoi pas ? Mais à une seule condition, c'est que nous comprenions en quoi c'est vrai, car dire simplement cela, non seulement n'a à proprement parler aucun intérêt, mais ne colle à aucun degré avec quoique ce soit qui

représente les tenants et les aboutissants qui s'accordent avec cette apparition dans le fantasme de ceci : l'enfant se concevant, s'imaginant et articulant lui-même que quelque chose est venu lui faire un grand trou dans le ventre.

Cela ne peut littéralement prendre son sens que dans le contexte, dans l'évolution signifiante de ce dont il s'agit. Disons qu'à ce moment là, le petit Hans explique à son père : « *Fous lui çà une bonne fois là où il faut* », et c'est bien tout ce qui est en question dans la relation du petit Hans avec son père. Tout au long nous avons la notion, et de cette carence, et de l'effort que fait le petit Hans pour restituer, je ne dirais pas une situation normale, car il ne saurait en être question à partir du moment où le père est en train de jouer le rôle qu'il joue avec lui, c'est-à-dire à le supplier de bien croire que lui, papa, n'est pas méchant, mais une situation structurée. Et dans cette situation structurée, il y a de fortes raisons pour qu'en même temps que le petit Hans aborde le déboulonnage de la mère, il provoque corrélativement et d'une façon impérieuse, l'entrée en fonction de ce père à l'endroit de la mère.

Je vous le répète : il y a mille façons, mille angles sous lesquels peuvent intervenir au cours d'une analyse ces fantasmes de passivité du petit garçon, pour prendre le petit garçon dans une relation fantasmatique avec le père, où il s'identifie avec la mère.

Pour ne pas aller plus loin que ma propre expérience analytique, il n'y a pas tellement longtemps un homme qui n'était pas plus homosexuel que le petit Hans à mon avis n'a jamais pu le devenir, a quand même à un moment donné de son analyse, articulé ceci, que sans aucun doute il s' était fantasmé dans son enfance dans la position maternelle, précisément pour, si je puis dire, s'offrir comme victime à sa place. Toute la situation d'enfance ayant été vécue par lui comme une sorte d'importunité de l'insistance sexuelle du père, personnage fort exubérant, voire exigeant dans ses besoins à l'endroit d'une mère qui les repoussait de toutes ses forces, et dont l'enfant avait la perception que dans cette occasion justifiée ou non, elle vivait la situation comme une victime.

Dans la mesure où ceci s'est intégré au développement de la symptomatologie du sujet, car ce sujet est un névrosé, nous ne pouvons aucunement nous arrêter à la position simplement féminisée, voire homosexuelle que représente ce que fonctionnellement à un moment donné de l'analyse, représente l'issue de ce fantasme, sans son contexte qui lui donne là un sens tout à fait différent et tout à fait opposé de ce qui se passe dans l'observation du petit Hans.

Le petit Hans dit à son père : « *Baise là un peu plus* », et l'autre lui dit « *Baise là un peu moins* ». Ce n'est pas pareil, évidemment pour les deux il faut se servir du terme « *Baise là* », et même « *Baise-moi à sa place s'il le faut* ».

C'est dans la mesure de la connexion signifiante du terme, que nous pouvons apprécier ce dont il s'agit. En effet dans la situation qui est ainsi créée et qui en apparence est sans issue, puisque aussi bien n'y intervient pas le père, vous me direz pourtant : le père existe, le père est là. Quelle est la fonction du père dans le complexe d'œdipe ? C'est bien évidemment à un point quelconque ou

sous la forme quelconque où doit se présenter l'impasse de la situation de l'enfant avec la mère, qu'il faut introduire un autre élément.

Je vous souligne que nous allons - parce qu'il faut répéter les choses, et que si on ne les répète pas on les perd - une fois de plus les réarticuler, et bien entendu ce ne sera pas une réarticulation, parce que par définition si le complexe d'œdipe est fondamental, il doit être expliqué de mille façons différentes. Néanmoins il y a quand même des éléments structuraux que nous pouvons toujours retrouver et qui sont les mêmes, au moins quant à leur disposition et quant à leur nombre.

Le fait que le père arrive sur un certain plan en tiers - si nous le prenons sur un autre plan en quart, parce qu'il y a déjà trois éléments à cause de ce phallus inexistant – dans la situation entre l'enfant et la mère, voilà quelque chose qui, si vous me pardonnez cette expression que je n'aime pas beaucoup - mais je suis forcé de la prendre pour aller vite - qui est l'en-soi de la situation. Je veux dire que pour l'instant, je considère le père en tant qu'il doit être là, dans la situation avec les autres, indépendamment de ce qui va se passer pour un « *pour soi* » du sujet. Et je n'aime pas beaucoup cette expression parce que vous pouvez prendre ce « *pour soi* » pour quelque chose qui est donné dans la conscience du sujet, or ce « *pour soi* » est pour la plus grande part dans l'inconscient du sujet, à savoir les effets du complexe d'œdipe. Mais c'est pour marquer la différence que je note dans le fait que le père doit être là, et en-soi quel doit être son rôle.

Je ne peux tout de même pas refaire à cette occasion toute la théorie du complexe d'œdipe, néanmoins le père est celui qui possède la mère, qui la possède en père, avec son vrai pénis qui est un pénis suffisant, à la différence de l'enfant qui lui, est en proie à ce problème d'un instrument à la fois mal assimilé et insuffisant, sinon repoussé et dédaigné.

Ce que nous apprend la théorie analytique sur le complexe d'œdipe, ce qui rend le complexe d'œdipe en quelque sorte nécessaire - entendez par nécessaire, quelque chose qui n'est pas d'une nécessité biologique ni d'une nécessité interne, mais d'une nécessité en tout cas empirique, parce que c'est dans l'expérience qu'on l'a découvert - et si ça veut dire quelque chose que le complexe d'œdipe existe, c'est que la montée naturelle de l'apparition de la puissance sexuelle chez le jeune garçon, ne se fait pas toute seule, ni en un temps, ni en deux temps - car après tout elle pourrait aussi se faire en deux temps, comme elle se fait effectivement, si nous considérons purement et simplement le plan physiologique. Mais la seule considération de cette montée naturelle ne suffit à aucun degré à rendre compte de ce qui se passe.

Il est un fait, c'est que pour que la situation se développe dans les conditions normales - je veux dire dans celles qui permettent au sujet humain de conserver d'une façon suffisante sa présence, non seulement dans le monde réel, mais dans le monde symbolique, c'est-à-dire qu'il se tolère dans le monde réel tel qu'il est organisé avec sa trame de symbolique - il faut qu'il y ait non pas simplement cette sorte de perception de ce que je vous ai appelé la dernière fois le

mouvement, avec son accélération, avec ce quelque chose qui emporte le sujet et le transporte, il faut qu'il y ait autre chose, quelque chose qui est arrêt d'une part, fixation de deux termes : le vrai pénis, le pénis réel, le pénis valable, le pénis du père, le pénis qui fonctionne, et le pénis de l'enfant qui se situe comparativement dans une ***Vergleichung*** avec ce pénis du père, et qui va en quelque sorte en rejoindre la fonction, la réalité, la dignité, l'intégration en tant que pénis, pour autant qu'il y aura passage par cette annulation qui s'appelle le complexe de castration.

En d'autres termes, c'est pour autant que son propre pénis est momentanément dans un moment qui est un moment dialectique, annihilé, que l'enfant est promis plus tard à accéder à une fonction paternelle pleine, c'est-à-dire à être quelqu'un qui se sente légitimement en possession de sa virilité. Et il apparaît que ce légitimement est essentiel au fonctionnement heureux chez le sujet humain de la fonction sexuelle. Sans cela, tout ce que nous disons de déterminisme, d'éjaculation précoce et des différents troubles de la fonction sexuelle, n'a littéralement aucune espèce de sens, si ça n'a pas son sens dans ces registres là.

Il importe de concevoir ceci - ceci n'est que la re-situation générale du problème - que l'expérience nous dit, et ce qui n'était pas prévisible d'ailleurs. Déjà ce que je viens de vous donner précédemment, le schéma de la situation, n'est pas obligatoirement prévisible en soi-même, la preuve c'est que l'expérience analytique qui l'a découvert, ce complexe d'œdipe, en tant qu'il est intégration à la fonction virile, nous permet de pousser plus loin les choses et de dire que si le père symbolique, a savoir le nom du père est essentiel à la structuration du monde symbolique, à cette sortie de sevrage plus essentiel que le sevrage primitif par quoi l'enfant sort du pur et simple couplage avec la toute puissance maternelle, si le père symbolique est l'élément médiateur essentiel du monde symbolique, si le nom du père est si essentiel à toute articulation de langage humain, c'est ce qui est à proprement parler la raison pour laquelle l'Ecclésiaste dit :

« L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu ».

C'est précisément parce qu'il le dit dans son cœur, et que d'autre part il est à proprement parler insensé de dire dans son cœur qu'il n'y a pas de Dieu, tout simplement parce qu'il est insensé de dire une chose qui est contradictoire avec l'articulation même du langage. Et vous savez très bien que ce n'est pas une profession de déisme que je suis là en train de faire.

I1 y a le père symbolique. L'expérience nous apprend que pour ce qui se rapporte à l'incidence propre de l'entrée du père dans cette assomption de la fonction sexuelle virile, c'est le père réel qui joue là un rôle de présence essentiel. A savoir que c'est dans la mesure où le père réel joue vraiment le jeu, sa fonction de père castrateur, sa fonction de père si je puis dire, sous sa forme concrète, empirique, et disons même jusqu'à un certain point, j'allais presque dire dégénérée - le personnage du père primordial sous sa forme tyrannique et plus ou

moins horrifiante sous laquelle le mythe freudien nous l'a présenté - dans la mesure en d'autres termes, où le père tel qu'il existe remplit sa fonction imaginaire dans ce qu'elle a, elle, d'empiriquement intolérable, si vous voulez de révoltant, dans le fait d'une façon quelconque qu'il fait sentir son incidence comme castratrice et uniquement sous cet angle, que le complexe de castration est vécu.

Ce que nous avons là est d'ailleurs merveilleusement illustré dans le cas du petit Hans : il y a un père symbolique, et le petit Hans qui n'est pas un insensé y croit tout de suite à ce père symbolique : Freud est le bon Dieu. Imaginez bien que c'est l'un des éléments plus essentiels de l'instauration de l'équilibre pour le petit Hans. Naturellement, c'est le bon Dieu. Il y croit tout de suite, et il y croit comme nous y croyons tous au bon Dieu : il y croit sans y croire, il y croit parce que c'est un élément essentiel de toute espèce d'articulation de la vérité que cette référence à une sorte de témoin suprême qui est en fin de compte cela. Il y a quelqu'un qui sait tout, il l'a trouvé : c'est le professeur Freud.

Quelle chance ! Il a le bon Dieu sur la terre. Nous n'en avons pas tous autant. En tout cas cela lui rend bien service, mais ne supplée aucunement à la carence du père imaginaire, du père vraiment castrateur Et tout le problème est là : il s'agit que le petit Hans trouve une suppléance à ce père qui s'obstine à ne pas C'est là le castrer.

C'est là la clef de l'observation. Il s'agit de savoir comment le petit Hans va pouvoir supporter son pénis réel, justement dans la mesure où il n'est pas menacé. C'est là le fondement de l'angoisse. Ce qu'il y a d'intolérable dans sa situation, c'est cela, c'est cette carence du côté du castrateur. Et en fait à travers toute l'observation, vous ne voyez nulle part apparaître quoique ce soit qui représente la structuration, la réalisation, le vécu même, fantasmatique de quelque chose qui s'appelle une castration. I1 y a une blessure impérieusement appelée par le petit Hans, et à propos de cela tout lui est bon.

Bien contrairement à ce que dit là Freud, il n'y a rien dans cette expérience du petit Hans se blessant au pied contre une pierre, qui ait en soi appelé la connexion, et le vœu que le père subisse cette blessure, cette espèce de circoncision mythique comme elle apparaîtra ensuite au niveau du grand dialogue le 21 avril, quand il dira à son père : « *Il faut que tu arrives là comme un nu* ». Et tout le monde est tellement stupéfait qu'on se demande ce que cet enfant peut vouloir dire, car on se dit que cet enfant commence à parler biblique, même dans l'observation on met une parenthèse : cela veut dire qu'il vient avec les pieds nus.

Et pourtant le petit Hans, c'est lui qui est dans le vrai. I1 s'agit de savoir si le père va en effet faire ses preuves, c'est-à-dire va s'affronter en homme avec sa redoutable mère, et si lui-même, le père, oui ou non a passé par l'initiation essentielle, par la blessure, par le heurt contre la pierre. C'est vous dire à quel point le thème sous sa forme la plus fondamentale, la plus mythique, est quelque chose à quoi le petit Hans aspire littéralement de tout son être.

Malheureusement il n'en est rien. Il ne suffit pas que le petit Hans ait dit cela dans le dialogue avec son père. Le petit Hans a montré à ce moment là qu'il brûlait par rapport à ce qui est par lui impérieusement désiré, à savoir la jalousie du dieu jaloux, car c'est le terme employé dans la Bible, à savoir un père qui lui en veut, mais qui le châtre. Mais il ne l'a pas, et c'est tout autrement que la situation tourne. Je vous dirai tout à l'heure comment nous pouvons le concevoir.

Remarquez que s'il n'y a pas de castrateur, puisque nous sommes du côté du père, nous avons par contre un certain nombre de personnages qui sont venus à la place du castrateur : nous avons le plombier qui a commencé à dévisser la baignoire, et puis le perceur. Nous en verrons d'ailleurs tout à l'heure un autre qui n'est pas à proprement parler impliqué dans la fonction désirée du père. I1 y a en tout cas bel et bien ce que le petit Hans lui-même appelle l'installateur du dernier fantasme, du fantasme du 2 mai qui vient clore la situation. L'installateur, c'est-à-dire que le Dieu ne fait pas très bien toutes ses fonctions, alors on fait sortir le deus ex machina. C'est cela par rapport au complexe de castration, à ce castrateur exigé par la situation. L'installateur c'est vraiment le deus ex machina, à savoir que le petit Hans lui fait remplir ce qu'il peut lui faire remplir, une partie des fonctions qu'il est là pour remplir.

Je vous fait remarquer que tout se réduit à ceci. Il faut savoir lire le texte, ça ne peut pas être plus frappant que cela ne l'est dans ce dernier fantasme, le fantasme qui littéralement clôture la cure et l'observation, à savoir que ce que vient changer l'installateur, c'est quelque chose qui est le derrière du petit Hans, l'assiette du petit Hans. On a commencé à démonter toute la baraque, ça ne suffit pas, il faut changer quelque chose dans le petit Hans, et sans aucun doute nous retrouvons là le schéma de symbolisation fondamentale du complexe de castration.

Mais on voit dans l'observation même à quel point Freud lui-même se laisse emporter par le schéma : il n'y a pas trace dans le fantasme du petit Hans, d'un remplacement de ce qu'il a devant. Si le schéma du complexe de castration est celui que je vous ai donné, et c'est très précisément Freud qui le dit et qui l'admet - Freud fantasme : il dit : « *Evidemment on t'a donné aussi un autre pénis* » - malheureusement il n'y a rien - de pareil dans le fantasme du petit Hans. On lui a dévissé le derrière et on lui en a donné un autre, et on lui a dit : retourne-toi de l'autre côté, puis ça s'arrête là. Il faut prendre le texte tel qu'il est, et il est clair que c'est en ceci que réside la spécificité de l'observation du petit Hans, et aussi le quelque chose qui doit nous permettre de comprendre tout l'ensemble.

Si en effet après être allé si près, ça n'a pas été plus loin, c'est que ça ne pouvait pas aller plus loin, parce que si ça avait été plus loin il n'y aurait pas eu de phobie, mais un complexe d’œdipe et de castration normal, et il n'y aurait pas eu besoin de toute cette complication, ni de la phobie, ni du symptôme, ni de l'analyse, pour arriver à un point qui n'est pas forcément le point stipulé, le point typique.

Reprenons alors les choses au point où nous avons laissé notre petit Hans, parce que ceci est à peu près pour nous situer la fonction du père dans l'occasion, ou plus exactement ce en quoi il est à la fois incontestablement là, agissant, utile dans l'analyse, mais en même temps, du fait qu'il est là dans l'analyse, dans des fonctions manifestement incompatibles - prédéterminées par la situation d'ensemble - à jouer sa fonction efficace de père castrateur.

Vous observerez qu'en somme s'il y a castration, dans la mesure où le complexe d'œdipe est castration, que la castration, ça n'est pas pour rien qu'on s'est aperçu d'une façon ténébreuse, mais qu'on s'est aperçu qu'elle avait tout autant de rapport avec la mère qu'avec le père.

La castration maternelle, nous le voyons dans la description de la situation primitive en tant qu'elle implique pour l'enfant la possibilité de la dévoration et de la morsure. Par rapport à cette antériorité de la castration maternelle, la castration paternelle en est un substitut qui n'est pas moins terrible peut-être, mais qui est certainement plus favorable parce que lui est susceptible de développement, au lieu que dans l'autre cas pour ce qui est de l'engloutissement et de la dévoration par la mère, c'est sans issue de développement.

C'est très précisément entre ces deux termes, un terme où il y a un développement dialectique possible, à savoir une rivalité avec le père, un meurtre du père possible, une éviration du père possible, que le complexe de castration est fécond dans l'œdipe, au lieu qu'il ne l'est pas du côté de la mère, pour une simple raison : c'est qu'il est tout à fait impossible d'évider la mère parce qu'elle n'a rien que l'on puisse lui évider.

Voilà donc Hans au carrefour, et nous voyons déjà se dessiner le mode de suppléance par où quelque chose va pouvoir être dépassé de la situation primitive de pure menace de dévoration totale par la mère. Déjà quelque chose s'en dessine dans le fantasme que j'appelle celui de la baignoire et du perçoir. Comme tous les fantasmes du petit Hans, c'est un commencement d'articulation de la situation : il y a retour si on peut dire, à l'envoyeur - à l'endroit de la mère - de la menace. C'est la mère qui est déboulonnée, c'est le père qui est appelé à jouer son rôle de perceur.

Là aussi je vous fais remarquer que je ne fais rien d'autre que de prendre littéralement ce que Freud nous apporte. Il est tellement saisi par ce rôle de perceur qu'il nous fait la remarque sans la résoudre lui-même, et pour une bonne raison, c'est qu'il faudrait voir quand même avec la philologie, l'ethnographie, les mythes, etc. ... quel rapport il peut y avoir entre **Böhrer et geboren. Geboren** veut dire en allemand naître ou être né, et **Böhrer** veut dire perçoir. Il n'y a pas de rapport entre ces deux racines.

Résumons. C'est toute la différence du **ferio** en latin, et du **fero,** de frapper ou de porter. Ce n'est pas la même racine, et quand on poursuit dans les différentes langues ces deux racines, elles restent parfaitement distinctes. Enfin il y a le **ferare,** percer, qui n'est évidemment pas la même chose que le **fero,** porter, et c'est toujours à ce terme porter que se rapporte **le geboren.** On le

retrouve aussi loin qu'on poursuive la distinction essentielle des deux racines, mais l'important c'est précisément que Freud s'y arrête, et s'arrête là à quelque chose qui est littéralement une rencontre de signifiant avec la problématique purement signifiante que cela propose, car en fin de compte le perceur évoque à ce propos Prométhée qui est un perceur. Le perceur est **le geboren,** c'est-à-dire le terme du portage fondamental de la mise au jour de l'enfant. Il reste deux éléments distincts, voire opposés.

Ceci est une parenthèse incidente pour vous montrer l'importance qui lui-même, Freud apporte au terme signifiant.

Quelle va être la ligne dans laquelle va se développer la suite de la solution de la suppléance apportée par le petit Hans, au point où il est en quelque sorte impuissant à faire mûrir. Permettez-moi cette expression, il ne s'agit pas là de maturation instinctuelle à pousser dans une direction qui ne soit pas d'impasse, le développement dialectique de la situation. Il faut bien croire qu'il y a quelque chose, puisque qu'il va un développement. Du moins il s'agit de le comprendre, et de le comprendre dans son ensemble. Je ne pourrai donc aujourd'hui que vous l'indiquer.

Le biais, c'est celui par lequel passe tout le développement à partir du point où nous sommes arrivés, aux environs de la mi-avril, c'est-à-dire de l'introduction d'Anna comme un élément dont la chute est possible et désirée, de même que la morsure maternelle, est prise comme élément instrumental, comme substitut de l'intervention castratrice, qui d'ailleurs est dérivée dans sa direction, qui ne porte pas sur le pénis, qui porte sur autre chose, ce quelque chose qui dans le dernier fantasme, aboutit à un changement.

I1 faut croire que ce changement a déjà un certain degré de suffisance en lui-même, en tout cas de suffisance pour la réduction de la phobie. Hans à la fin est changé, c'est ce qui est obtenu, et nous en verrons la prochaine fois toutes les conséquences qui sont absolument capitales pour le développement de Hans et qui sont fascinantes.

Anna entre, c'est-à-dire l'autre terme inassimilable de la situation. Tout le procès des fantasmes de Hans va consister par étapes, étapes que nous nous efforcerons de décrire une par une, pour restituer cet élément intolérable du réel, au registre imaginaire dans lequel il peut être réintégré.

Lisez ou relisez avec cette clef l'observation, voyez comment Anna est réintroduite sous une forme complètement fantasmatique : l'Anna d'avant la naissance, quand le petit Hans nous dit : il y a deux ans Anna était déjà venue avec nous a Gmünden, à ce moment là elle était dans le ventre de sa mère, mais le petit Hans nous raconte qu'on l'avait emmené dans un petit coffre arrière de la voiture, et que là elle menait une vie bien rigolote, et bien encore que toutes les années précédentes on l'avait ainsi emmenée, car la petite Anna est là depuis toujours.

Ce qui est intolérable dans la situation, c'est que le petit Hans ne peut envisager qu'il y ait une autre Anna dans les vacances de Gmünden. Il le

compense dans la réminiscence, je veux dire que dans ce terme très précisément que j'emploie avec l'accent platonicien, comme étant opposé à la fonction de la répétition, à savoir de l'objet retrouvé, il fait de l'objet un objet dont l'idée est là depuis toujours. I1 fallait que Platon ait quelque chose qui expliquât notre accès au monde supérieur, puisque nous pourrions y entrer encore que n'en faisant partie.

C'est la même chose que fait le petit Hans, il réduit Anna à quelque chose dont on se souvient depuis toujours. Première étape de cette imaginification de ce réel, réminiscence si vous voulez ; et cela a un autre sens que les histoires de régression instinctuelle. Et puis après cela, à partir du moment où elle est une idée au sens platonicien du terme, voire un idéal, elle est en effet un idéal, et à ce moment là que lui fait-il faire ? Cela aussi est dans son fantasme, il la fait monter à dada sur le cheval, et c'est à la fois humoristique, brillant, mythique, épique, et cela a en même temps tous les caractères de ces textes épiques dans lesquels nous nous exténuons à décrire deux états de la condensation, deux étapes de l'épopée, et à supposer toutes sortes d'interpellateurs, de commentateurs, de mystificateurs pour expliquer quelque chose qui, dans l'épopée comme dans le mythe, tient à ceci : il s'agit d'expliquer ce qui se passe dans le monde imaginaire et ce qui se passe dans le monde réel.

Ici le petit Hans ne peut pas éliminer le cocher, et d'autre part il faut que la petite Anna soit sur le cheval, et qu'elle aussi tienne les rênes. Alors dans la même phrase il dit que les rênes étaient dans les mains de l'une, mais aussi dans les mains de l'autre. Et là vous avez à l'état vivant cette espèce de contradiction interne qui souvent dans les mythes nous fait supposer deux registres qui sont de la confusion, de l'incohérence de deux histoires, alors qu'en réalité c'est parce que l'auteur est en proie qu'il s'agisse de l'Odyssée ou du petit Hans, à une contradiction qui est simplement ceci : la contradiction de deux registres essentiellement différents. Et là vous le voyez vivre dans le cas Hans.

C'est en somme par l'intermédiaire de cette sœur qui devient son moi supérieur à partir du moment où elle est une image, et avec cette clef vous pouvez voir la signification de toutes les appréciations maintenues à partir d'un certain moment sur le sujet de la petite Anna, y compris les appréciations admiratives. Elles ne sont pas simplement ironiques, elles sont essentielles de ce petit autre qui est là en face de lui. Il fait ce par quoi il va pouvoir commencer à dominer la situation, à partir du moment où la petite Anna, aura chevauché suffisamment longtemps le cheval redoutable. Et je vous ai dit qu'à partir de ce moment là, le petit Hans pourra lui aussi fantasmer qu'il le dompte ce cheval, et c'est tout de suite après qu'il y a le cheval fouetté, à savoir que le petit Hans commence à expérimenter la vérité, l'avertissement donné par Nietzsche : "Si tu vas chez les femmes, n'oublie pas le fouet".

C'est une simple façon pour scander ma leçon d'aujourd'hui, c'est un simple arrêt, n'y voyez pas l'essentiel de la leçon que je veux vous apporter aujourd'hui !

Voyez-y simplement une coupure nécessitée par l'heure avancée à laquelle ce discours nous a menés.

304

22 - LECON DU 19 JUIN 1957

L'année s'avance, le petit Hans, espérons-le tire sur sa fin. Il conviendrait que je vous le rappelle à l'orée de cette leçon, que nous nous sommes donnés cette année pour but la révision de la notion de relation d'objet. II ne nous paraît pas inutile de prendre pour un instant un petit peu de recul, histoire de vous montrer, non pas ce que je n'appellerai pas le chemin parcouru, on en parcourt toujours un, mais j'espère un certain effet de démystification auquel vous savez que je tiens beaucoup.

En matière d'analyse, il est tout de même semble-t-il, un minimum exigible dans la formation analytique, qui est de s'apercevoir que si l'homme a affaire à ces instincts - ces instincts auxquels je crois, quoiqu'on en dise - à ces instincts y compris l'instinct de mort, si c'est là l'essentiel de ce que nous a apporté l'analyse, c'est tout de même à prévoir que tout ne peut pas se résumer, aboutir à une formule aussi simple et aussi benoîte que celle à laquelle pourtant nous voyons communément les psychanalystes se rallier, à savoir qu'en somme tout est résolu quand nous sommes arrivés à ce but dernier que les rapports du sujet avec son semblable soient comme on dit, des rapports de personne à personne, et non pas des rapports à un objet.

Ce n'est assurément pas parce que j'ai essayé ici de vous montrer dans sa complexité réelle la relation d'objet, que je répugne à ce terme de relation d'objet. Et en effet pourquoi notre semblable ne serait-il pas valablement un objet ? Je dirais même plus : plût au ciel qu'il le fût, un objet, car à la vérité dans ce que l'analyse nous montre, c'est que communément et au départ il est encore bien moins qu'un objet, il est ce quelque chose qui vient remplir sa place de signifiant à l'intérieur de notre interrogation, si tant est que la névrose est comme je vous l'ai dit, redit, et répété, une question.

Un objet, ce n'est pas quelque chose d'aussi simple. Un objet, c'est quelque chose qui assurément se conquiert, et même comme Freud nous le rappelle, ne se conquiert jamais sans être d'abord perdu. Un objet est toujours une reconquête, et c'est en somme et uniquement de reprendre une place qui a d'abord déshabitée, que l'homme peut arriver à ce quelque chose que l'on appelle improprement sa propre totalité.

Pour ce qui est de la personne, vous devez bien vous rendre compte qu'assurément il est souhaitable que quelque chose s'établisse entre nous et quelques sujets qui représentent en effet la plénitude de la personne. C'est bien le terrain sur lequel il est en fin de compte le plus difficile d'avancer, c'est bien le terrain aussi sur lequel tous les dérapages, toutes les confusions s'établissent.

Une personne, s'imagine-t-on communément, c'est évidemment ce quelque chose auquel nous reconnaissons le droit de dire "je", comme à nous-mêmes. Mais comme nous sommes trop évidemment les plus embarrassés du monde chaque fois qu'il s'agit de dire "je", au sens plein, ceci - qui est puissamment mis en relief par l'expérience analytique - est bien fait pour nous montrer que ce dans quoi l'on glisse le plus communément chaque fois qu'il s'agit de penser

à l'autre comme quelqu'un qui dit « je », c'est de lui faire dire notre propre « je », c'est-à-dire de l'induire dans nos propres mirages.

Bref, comme je vous l'ai souligné l'année dernière à la fin de mon séminaire sur les psychoses, c'est non pas le problème du "je", mais le problème du "tu" qui est assurément le plus difficile à réaliser quand il s'agit de rencontrer la personne. Et ce "tu", tout nous montre qu'il est le signifiant limite, qu'il est ce quelque chose en fin de compte à mi-chemin duquel il faut toujours que nous nous arrêtions. Néanmoins c'est tout de même de lui que nous recevons toutes les investitures. Ce n'est pas pour rien qu'à la fin de mon séminaire de l'année dernière, c'est sur "tu es celui qui me suivras... ou qui ne me suivras pas, ou qui feras ceci... ou qui ne le feras pas", que je me suis arrêté.

Si l'analyse est une expérience qui nous a montré quelque chose, c'est précisément que tout rapport inter-humain est fondé sur cette investiture qui vient en effet de l'Autre - un Autre qui est d'ores et déjà en nous sous la forme de l'inconscient - mais que rien dans notre propre développement ne peut se réaliser, si ce n'est à travers cette constellation qui implique l'Autre absolu, comme siège de la parole, et que si le complexe d'Oedipe a un sens, c'est précisément parce qu'il donne comme étant fondement de notre progrès, de notre installation entre le Réel et le Symbolique, l'existence de celui qui a la parole, de celui qui peut parler, du père. Pour tout dire, il le concrétise en une fonction qui, je vous le répète, est en elle-même essentiellement problématique.

L'interrogation : « *Qu'est-ce que le père ?* » est en fin de compte une interrogation qui est posée au centre de l'expérience analytique comme une interrogation éternellement non résolue, du moins pour nous analystes.

C'est là le point sur lequel je veux aujourd'hui reprendre le problème du petit Hans, vous montrer en quoi et où le petit Hans se situe par rapport à ce que le père est et n'est pas, et pour le reprendre de plus haut, vous faire remarquer que le seul lieu duquel il puisse être répondu d'une façon pleine et valable à l'interrogation sur le père, c'est assurément dans une certaine tradition. Ce n'est pas la pièce à côté, comme je le dis souvent à propos des phénoménologies. Nous dirons là : c'est la porte à côté.

Si le père doit trouver quelque part sa synthèse, son sens plein, c'est dans une tradition qui s'appelle la tradition religieuse. Ce n'est pas pour rien que nous voyons au cours de l'histoire, se former, et se former seulement, la tradition qui est la tradition judéo-chrétienne, cette tentative d'établir l'accord entre les sexes sur le principe d'une opposition de la puissance et de l'acte qui trouve sa médiation dans un amour. Mais hors de cette tradition, disons-le bien, toute relation à l'objet implique cette tierce dimension que nous voyons articulée dans Aristote, qui est précisément celle qui est ensuite éliminée par je dirais, l'Aristote apocryphe, l'Aristote d'une théologie qu'on lui a attribuée bien plus tard - chacun sait, et quelle existe, et qu'elle est apocryphe - et le terme aristotélicien absolument essentiel à propos de toute la constitution de l'objet est opposé au troisième terme de la privation.

C'est autour de la notion de la privation - d'ailleurs vous l'avez vu, c'est de là que je suis parti cette année - que tourne toute la relation d'objet telle qu'elle est établie dans la littérature analytique et dans la doctrine freudienne. La notion de la privation y est absolument centrale, et ce n'est pas en dehors de la privation que nous pouvons comprendre ceci, c'est que tout le progrès de l'intégration, aussi bien de l'homme que de la femme à son propre sexe, exige pour l'un et pour l'autre la reconnaissance de quelque chose qui est essentiellement privation à assumer pour l'un des sexes, et pour l'autre privation à assumer également pour pouvoir assumer pleinement son propre sexe. Bref, **pénis-neid** d'un côté, complexe de castration de l'autre.

Naturellement tout ceci rejoint l'expérience la plus immédiate. Il est assez singulier de voir reprendre sous une forme plus ou moins camouflée, mais aussi bien, on peut dire, jusqu'à un certain point malhonnête, l'idée que toute maturation de la génitalité comporte cette oblativité, cette reconnaissance pleine de l'autre, moyennant quoi devrait s'établir cette harmonie supposée, ainsi pré-établie, entre l'homme et la femme, dont pourtant nous voyons bien que l'expérience de tous les jours n'est en quelque sorte que l'échec perpétuel.

Allez dire sous une forme plus directe à l'épouse d'aujourd'hui qu'elle est, comme s'exprime le théologien inconnu qui s'est inscrit sous la dénomination d'Aristote, après toute une tradition médiévale et scolastique, allez dire à l'épouse d'aujourd'hui qu'elle est la puissance et que vous l'homme, vous êtes l'acte, vous aurez une prompte réponse. Très peu pour moi, vous dira-t-on, me prenez vous pour une pâte molle ? Et assurément c'est bien clair, la femme est tombée au milieu des même problèmes que nous, et il n'est pas besoin d'aborder la face si on peut dire féministe ou sociale de la question, il suffit de citer le joli quatrain dont Apollinaire mettait la profession de foi dans la bouche de Thérèse Tiresias, ou plus exactement de son mari qui, fuyant le journaliste, lui dit

"Je suis une honnête femme, monsieur ;
Ma femme est un homme, madame ;
Elle a emporté le piano, le violon, l'assiette au beurre
Elle est ministre, soldat, mère de saints , » etc...

Assurément il faut que nous nous tenions sur nos deux pieds sur le terrain de notre expérience, et que nous nous apercevions que si l'expérience analytique a fait faire quelque progrès au problème de plus en plus présentifié par toute notre expérience du développement de la vie, voire de la névrose, c'est bien justement dans la mesure où elle a su situer les rapports entre les sexes sur leurs différents échelons de la relation d'objet. Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire - comme on s'en était bien aperçu, et comme après tout ce n'est vraiment que tirer une sorte de voile d'une pudeur absolument indigne, d'une fausse pudeur, que de ne pas le voir - que si l'analyse a fait faire un

progrès à quelque chose, c'est très précisément sur le plan de ce qu'il faut bien appeler par son nom, sur le plan de l'érotisme, c'est-à-dire sur le plan où effectivement les rapports entre les sexes sont élucidés pour autant qu'ils se trouvent sur le chemin de quelque chose qui est une fusion, une réalisation, une réponse à la question posée par le sujet à propos de son sexe, et en tant qu'il est quelque chose qui est à la fois entré dans le monde, et qui n'y est jamais satisfait.

Pour le reste, à savoir la fameuse et parfaite oblativité où se trouve être en fin de compte l'harmonie idéale de l'homme et de la femme, nous ne le trouvons qu'à un horizon limite qui ne nous permet même pas de désigner son but comme un but à réaliser à l'analyse. Il faut que nous sachions, pour avoir si je puis dire une perspective salubre sur ce en quoi consiste le progrès de notre investigation, il faut que nous nous apercevions que toujours dans le rapport de l'homme et de la femme - à partir du moment où il est consacré - reste ouverte cette béance qui fait que, pour qu'en fin de compte quelque chose de dernier puisse en rester de recevable aux yeux du philosophe, c'est-à-dire de celui qui tire son épingle du jeu, c'est après tout la femme - nommément l'épouse - qui a essentiellement la fonction de ce qu'elle était pour Socrate, à savoir l'épreuve de sa patience, de sa patience au Réel.

A la vérité, pour entrer d'une façon plus vive dans ce qui aujourd'hui va encore ponctuer ce que je suis en train d'affirmer, et ce qui va nous ramener au petit Hans, je ferai état et acte d'une information que j'ai trouvée dans le journal d'information par excellence, ou plus exactement qu'un de mes excellents amis y a relevée et m'a rapportée. Il a lu il y a une dizaine de jours cette petite nouvelle qui nous vient du fond de l'Amérique, d'une femme liée à son mari par le pacte d'un éternel amour, et vous allez voir comment. Cette femme se fait faire depuis la mort de son mari, très exactement tous les dix mois une enfant par lui. Ceci peut vous paraître quelque peu surprenant, ne croyez pas qu'il s'agisse là d'un phénomène parthénogénétique, il s'agit au contraire d'insémination artificielle, à savoir que cette femme vouée à la fidélité éternelle, au moment de l'ultime maladie qui conduisit son mari à trépasser, fit emmagasiner une quantité suffisante du liquide qui devait lui permettre de perpétrer la race du défunt à son gré, et comme vous le voyez, dans les délais les plus courts, et comme on dirait, répétés.

Cette petite nouvelle qui n'a l'air de rien, et qu'il nous a fallu attendre, nous aurions pu l'imaginer. A la vérité c'est l'illustration la plus saisissante me semble-t-il, que nous puissions donner de ce que j'appelle le X de la paternité, car en fin de compte, vous n'êtes pas je pense, sans saisir les problèmes qu'introduit une pareille possibilité. Quand je vous dis que le père symbolique, c'est le père mort, je pense que vous en voyez là une illustration. Mais ce que cela introduit de nouveau, et qui est bien fait pour mettre en relief l'importance de cette remarque, c'est que dans ce cas le père réel aussi est le père mort.

A partir de ce moment il serait véritablement très intéressant de se poser la question de ce que devient dans ce cas le complexe d'Oedipe. Sur le plan premier, celui qui est le plus proche de notre expérience, il serait naturellement

facile de faire quelques traits d'esprits sur ce que peut vouloir dire à la limite, le terme de femme froide. A femme froide, dirait le nouveau proverbe, mari refroidi... Il y a là aussi le slogan inauguré par l'un de mes amis qui voulait en faire la réclame d'une marque de frigidaires. Il est vrai que l'on a partout quelque difficulté à l'introduction de ce slogan sur des âmes anglo-saxonnes, mais c'est bien là que ce slogan prendrait sa valeur. On peut imaginer une belle affiche où on verrait ces dames avec un air pincé, et en dessous la souscription suivante

"She... her frigid air until she... a frigidaire»[127]

C'est bien le cas dans le cas présent également.

A la vérité, la question qui se pose là et qui est magnifiquement illustrée, c'est bien assurément que la notion du père, la notion réelle dans aucun cas ne se confonde en tant que père avec celle de sa fécondité.

Nous voyons bien là que le problème est ailleurs, et assurément nous ne pouvons pas non plus ne pas voir qu'à nous introduire dans la notion de ce que devient la notion du complexe d'Oedipe - car je vous laisse le soin d'extrapoler - à partir du moment où l'on a commencé dans cette voie, nous ferons dans une centaine d'années aux femmes, des enfants qui seront les fils directs des hommes de génie qui vivent actuellement, et qui auront été d'ici là précieusement conservés dans de petits pots.

Il est certain que la question se pose : si on a coupé quelque chose au père dans cette occasion, et de la façon la plus radicale, il semble aussi que la parole lui soit coupée, et la question est évidemment de savoir comment et par quelle voie, sous quel mode s'inscrira dans le psychisme de l'enfant cette parole de l'ancêtre dont en fin de compte la mère sera le seul représentant et le seul véhicule. Comment fera-t-elle parler l'ancêtre mis en boîte, si je peux m'exprimer ainsi ?

Ceci n'est pas, comme vous le voyez, du tout de la science-fiction, mais simplement a l'avantage de nous dénuder une des dimensions du problème. Ceci soit dit entre parenthèses, puisque tout à l'heure je vous adressais, pour la solution idéale du problème du mariage, à la porte à côté, il serait intéressant de voir comment, en présence de ce problème de l'insémination posthume de l'époux consacré, l'Eglise trouvera moyen de prendre position. Car à la vérité qu'elle se réfère à ce qu'elle met en avant en pareil cas, à savoir le caractère fondamental des pratiques naturelles, on peut lui faire remarquer que c'est justement dans la mesure où nous sommes arrivés à parfaitement dégager la nature de ce qui n'en est pas, qu'une telle pratique peut être introduite et est possible.

Dès lors il conviendra peut-être de préciser le terme de naturel, et on viendra bien entendu à y mettre l'accent sur le profondément artificieux de ce qui a jusqu'ici été appelé la nature. Bref, nous ne serons peut-être pas à ce moment



[127] Proposons : "She bas kept her frigid air until she purchased a frigidaire".

là complètement inutiles comme termes de référence. Notre bonne amie Françoise Dolto, voire un de ses élèves, deviendra peut-être du même coup un père de l'Eglise.

Bref, toute la question de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel ne suffira peut-être pas à poser seulement les termes de ce problème qui ne me paraît pas absolument près, dès lors qu'il peut être engagé dans la réalité, d'être résolu. Mais ceci bien entendu nous rendra plus facile de formuler, comme je désire le faire aujourd'hui, le terme dans lequel non pas en soi, mais pour le sujet, peut s'inscrire ce que nous pouvons appeler la sanction de la fonction du père.

Toute espèce d'introduction si on peut dire, à la fonction paternelle, nous apparaît être pour le sujet - à partir du moment où nous avons fait passer ce courant d'air qui dénude les colonnes du décor - de l'ordre d'une expérience métaphorique. Je vais l'illustrer, non pas en vous accablant de nouvelles choses, mais en vous rappelant sous quelle rubrique j'avais introduit l'année dernière ce que j'appelle ici la métaphore.

La métaphore est cette fonction, cet usage de la chaîne signifiante qui procède en usant, non pas de sa dimension connective dans laquelle s'installe tout usage métonymique de la chaîne signifiante, mais dans cette dimension de substitution. L'année dernière je n'ai pas été très loin vous chercher une chose dont il s'agissait, je me suis obligé à aller la chercher dans ce qui est vraiment à la portée de tous, dans le dictionnaire Quillet où j'ai pris le premier exemple qui y était donné, à savoir le vers de Hugo

« Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse ».

Vous me direz que le sort m'a favorisé puisque aussi bien ceci nous arrive aujourd'hui dans ma démonstration, comme une bague au doigt. Je vous dirais que n'importe quelle métaphore pourrait servir à une démonstration analogue, mais je vais vous répéter, parce que c'est tout à fait ce qui nous conduit aujourd'hui, et ce qui nous ramène à notre sujet de la phobie, ce que veut dire métaphore. Ce n'est pas comme l'ont dit les surréalistes, le passage de l'étincelle poétique entre deux termes qui imaginairement sont aussi disparates que possible. Assurément ceci a l'air de coller, car il est bien clair qu'il n'est pas question que cette pauvre gerbe soit avare ou haineuse, et c'est bien en effet l'étrangeté toute humaine que de s'expliquer ainsi, c'est-à-dire de mettre en relation plus par l'intermédiaire d'une négation, et cette négation est sur le fond bien entendu d'une affirmation possible. I1 n'est pas question pour tout dire, qu'elle soit ni avare ni haineuse, l'avarice et la haine étant des attributs qui sont la propriété de Booz non moins que la gerbe, et Booz faisant aussi bien de l'un que de l'autre, à savoir de ces propriétés et de ces mérites, l'usage qui convient sans demander avis ni faire part de ses sentiments ni aux uns ni aux autres.

Ce entre quoi et quoi se produit la création métaphorique, c'est entre ce qui s'explique sous ce terme « *sa gerbe* », et celui à qui sa gerbe est substituée, c'est-à-dire le monsieur dont on nous a parlé depuis un instant en termes

balancés, et qui s'appelle Booz. C'est très précisément dans la mesure où la gerbe est là si je puis dire, ayant pris sa place, cette place un tout petit peu cumulaire sur laquelle il est déjà lui, pourvu de ces qualités d'être ni avare ni haineux, c'est-à-dire d'avoir déblayé un certain nombre de vertus négatives, c'est là que la gerbe vient prendre sa place, et pour un instant littéralement l'annule.

Nous retrouvons le schéma du symbole en tant qu'il est la mort de la chose. Là, c'est encore bien mieux : le nom du personnage est aboli, et c'est sa gerbe qui vient se substituer à lui. Et s'il y a métaphore, si ceci a un sens, si ceci est un temps de la poésie bucolique, c'est très précisément dans ce fait que c'est parce que quelque chose comme sa gerbe, c'est-à-dire quelque chose d'essentiellement naturel, peut lui être substitué, que Booz reparaît après avoir été éclipsé, occulté, aboli dans ce que je peux appeler le rayonnement précisément fécond de la gerbe. Il ne connaît en effet ni avarice ni haine et il est purement et simplement fécondité naturelle, et ceci a son sens précisément dans le morceau qui suit.

Dans le poème, ce dont il s'agit, c'est de nous annoncer ou de faire annoncer dans le rêve qui va suivre à Booz, que malgré qu'il ait un grand âge comme il le dit lui-même, 80 ans d'âge, il va bientôt être père, c'est-à-dire que sort de lui et de son ventre ce grand arbre au bas duquel chantait un roi, dit le texte, et au haut duquel mourait un Dieu.

Cette fonction de la métaphore sur laquelle je vous montre donc ce dont il s'agit - toute création d'un nouveau sens dans la culture humaine est essentiellement métaphorique - c'est pour autant que, par une substitution qui en même temps maintient ce à quoi elle se substitue, que passe dans la tension entre ce qui est aboli, supprimé et ce qui lui est substitué ce quelque chose de nouveau qui introduit si visiblement ce qui est développé dans l'improvisation poétique, ce quelque chose de nouveau qui dans l'occasion est justement par ce mythe boozien, manifestement incarné, à savoir la dimension nouvelle, cette fonction de la paternité.

On pourrait pousser ces choses fort loin, et voir dans ce poème où comme d'habitude le vieil Hugo est loin d'être toujours dans une voie rigoureuse, il titube un petit peu à droite et à gauche, mais ce qui est tout à fait clair, c'est que :

« Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite, S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu, Espérant on ne sait quel rayon inconnu Quand viendrait du réveil la lumière subite. »

Je vous prie de voir à quel point le style de cela est dans cette zone ambiguë où le réalisme se mêle à je ne sais quelle lueur un peu trop crue, voire trouble, et qui nous évoque le clair-obscur de ces tableaux de Caravage, qui avec toute

leur rudesse populaire sont peut-être encore ce qui de nos jours peut nous donner le plus hautement le sens de la dimension sacrée.

Un peu plus loin donc, ce dont il s'agit, c'est toujours de la même chose :
« Immobile, ouvrant l'œil à moitié, sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles. »

Je n'ai pas poussé, ni dans mon enseignement de l'année dernière, ni dans ce que j'ai écrit récemment sur cette gerbe du poème de Booz et de Ruth, je n'ai pas poussé plus loin l'investigation ni les remarques sur le sujet du point jusqu'où le poète développe la métaphore. J'ai laissé de côté la faucille, parce qu'aussi bien en dehors du texte que de ce que nous faisons ici, c'aurait pu paraître aux lecteurs un peu forcé.

Je ne pense pas pourtant que vous ne puissiez pas ne pas être frappés de ceci : c'est que tout le poème pointe vers une image autour de laquelle bien entendu depuis un siècle, les gens s'émerveillent pour le caractère merveilleusement intuitif et comparatif de la chose. Il s'agit du fin et clair croissant de la lune.

Mais il ne peut pas, je pense, vous échapper à quel point si la chose porte, si elle est autre chose qu'un très joli trait de peinture, une touche de jaune sur le ciel bleu, c'est très précisément pour autant que la faucille dans ce ciel là, est l'éternelle faucille de la maternité, celle qui a déjà joué son petit rôle entre Kronos et Uranos, entre Jupiter et Kronos, et que cette féminité, la puissance dont j'ai parlé tout à l'heure qui est là bel et bien représentée dans cette espèce d'attente mythique de la femme, c'est bien en effet le quelque chose qui est toujours là, qui traîne à la portée de sa main, cette faucille avec laquelle la glaneuse va effectivement trancher, si je puis m'exprimer ainsi, la gerbe dont il s'agit, celle de laquelle rejaillira la lignée du Messie.

Notre petit Hans, dans le développement de la phobie, dans sa création et dans sa résolution, ne peut se concevoir, ne peut s'inscrire d'une façon correcte en équation qu'à partir de ces termes.

Je vous prie de remarquer que nous avons là dans le complexe d'Oedipe, ce quelque chose qui est à la place X où est l'enfant avec tous ses problèmes par rapport à la mère, et c'est dans la mesure où quelque chose se sera produit qui aura constitué la métaphore paternelle, que pourra se placer cet élément signifiant essentiel dans tout développement individuel qui s'appelle le complexe de castration. Je dis aussi bien pour l'homme que pour la femme, c'est-à-dire que nous avons à poser l'équation suivante

( P ) M Ù ¬ + s
X

Si tant est que P c'est la métaphore paternelle, et que X doit être plus ou moins élidé selon les cas, selon les points du développement et les problèmes auxquels la période préœdipienne a mené l'enfant par rapport à la mère, c'est dans la liaison de la métaphore oedipienne que nous pouvons inscrire ainsi la phase essentielle à tout concept de l'objet qui est constituée par - inscrivons ce que nous voulons - un C ou la faucille, plus quelque chose qui est justement la signification, c'est-à-dire ce dans quoi l'être se retrouve, ce dans quoi l'X trouve sa solution.

C'est dans une telle formule que se situe le moment essentiel du franchissement de l'œdipe. Et dans le cas du petit Hans c'est exactement ce à quoi nous avons affaire, c'est à savoir que comme je vous l'ai expliqué, c'est pour autant que par rapport à sa mère, il y a quelque chose qui est justement le problème insoluble que, parvenu au degré où il est arrivé de son développement, constitue le fait que la mère soit quelque chose d'aussi complexe que ce : mère + phallus, + petit α, avec toutes les complications que cela entraîne.

(M + $+ α) M Ù m + π

C'est dans la mesure où le petit Hans est arrivé à cette impasse, et ne peut pas en sortir parce qu'il n'y a pas de père, parce qu'il n'y a rien pour métaphoriser cette relation avec sa mère, parce que pour tout dire, il n'a d'autre issue de l'autre côté que, non pas la faucille, non pas le grand C du complexe de castration, non pas la possibilité d'une médiation, c'est-à-dire de perdre, puis de retrouver son pénis, mais qu'il ne trouve de l'autre côté que la morsure possible de la mère - qui est la même avec laquelle il se précipite goulûment sur elle, pour autant qu'elle lui manque, pour autant qu'il n'y a pas d'autre relation réelle avec la mère que la relation qu'a pour effet de mettre en relief toute la théorie présente de l'analyse, à savoir la relation de dévoration - c'est pour autant qu'il est arrivé à cette impasse, qu'il ne connaît pas d'autre relation au réel que celle en effet qu'on appelle à tort ou à raison, sadique-orale, c'est-à-dire que le petit m, ou encore m plus tout ce qui est le réel à ce moment là pour lui, à savoir en particulier le réel qui vient de venir au jour et qui ne manque pas de compliquer la situation, à savoir, son propre pénis, c'est dans la mesure où le problème se présente comme cela pour lui, qu'il est nécessaire que s'introduise, puisqu'il n'y en a pas d'autre, cet élément de médiation méta-phorique : le cheval.

C'est-à-dire que l'instauration chez le petit Hans de la phobie, s'inscrit dans cette même formule qui est celle que je vous ai donnée tout à l'heure

$$\frac{\text{'I}}{\text{M + \$+ α}} \quad \text{M Ù (m) π}$$

'I avec l'esprit rude, étant le cheval, et M la mère. Ceci sera l'équivalent de quelque chose qui ne sera pas plus résolu pour autant, c'est-à-dire la morsure en tant qu'elle est pour lui le danger majeur, le danger majeur de toute sa

réalité, et tout à fait et plus spécialement encore de celle qui vient d'arriver au jour, à savoir de sa réalité génitale.

Ceci peut vous sembler artificiel. N'en croyez rien. Commencez d'abord par vous en servir et vous verrez après si cela peut en effet vous rendre service. Je peux vous en montrer mille faces qui sont immédiatement applicables, et en particulier ceci : que le cheval qui est celui dont il est dit qu'il mord et qu'il menace à la fois le pénis, est aussi celui qui tombe, et c'est bien pour cela, d'après ce que nous dit lui-même le petit Hans, que le cheval a été amené. Il a d'abord été amené comme le quelque chose qui, mis en tête du fourgon qui doit emmener les bagages de la petite Lizzie, est ce quelque chose qui peut se retourner et qui mord.

Mais nous dit-il, c'est là qu'il a attrapé la bêtise, c'est-à-dire plus exactement que ce qui était accroché déjà à une signification, a été retenu par lui comme étant quelque chose qui allait bien au-delà de toute signification, comme quelque chose qu'il sanctionne par cette espèce d'aphorisme ou d'affirmation définitionnelle : « *Maintenant tous les chevaux vont tomber* ».

C'est en effet essentiellement en tant que fonction de la chute, qui est précisément le terme commun entre tout ce qui est en cause dans la partie inférieure de l'équation au moment où en est arrivé le petit Hans, que s'introduit la mère. Nous avons souligné cet élément chute de la mère, le phallus de la mère qui est ce qui n'est plus tenable, ce n'est plus de jeu et pourtant il fait tout pour maintenir l'existence de ce jeu.

Enfin la petite Anna est très essentiellement ce qu'on souhaite le plus au monde voir tomber, voire la pousser un petit peu.

C'est en tant que le cheval remplit d'une façon elle, efficace, imagée et en quelque sorte active, toutes ces fonctions de la chute réunies, qu'il commence à être introduit comme un terme essentiel, comme le terme de cette phobie où nous voyons s'affirmer, se poser ce que sont vraiment les objets pour le psychisme humain. C'est-à-dire quelque chose comme je vous l'ai dit tout à l'heure, qui mérite peut-être le titre d'objet, mais dont bien entendu on ne saurait par trop insister sur le chapitre spécial de la qualification objet qu'il est nécessaire d'introduire à partir du moment où les objets dont nous nous occupons sont les objets de la phobie ou le fétiche, dont nous savons à la fois combien ils existent comme objet, puisqu'ils ont à constituer véritablement dans le psychisme du sujet si on peut dire, les véritables bornes milliaires du désir, dans le cas du fétiche et de ses déplacements.

Dans le cas de la phobie, cet objet est à la fois quelque chose qui est là dans le réel, et en même temps qui en est manifestement distinct, qui d'autre part d'aucune façon n'est accessible à la conceptualisation, si ce n'est par l'intermédiaire de cette formalisation signifiante. Jusqu'à présent, disons-le bien, on n'en a pas donné d'autre plus satisfaisante, et si j'ai l'air de vous la présenter sous une forme un peu plus compliquée que ça n'a été fait jusqu'à présent,

je vous fait remarquer que ce n'est pas autrement non plus que Freud finit par en parler à la fin de son oeuvre, quand il articule pleinement que reprenant la phobie, il fait du cheval en l'occasion - puisque c'est le petit Hans lui-même qu'il reprend comme exemple - cet objet substitué à toutes les images, à toutes les significations confuses, plus ou moins mal dégagées autour desquelles ne peut pas arriver à se décanter l'angoisse du sujet, il en fait l'objet presque arbitraire, et c'est pour cela qu'il l'appelle *signal*, grâce à quoi à l'intérieur de ce champ de confusions, vont pouvoir se définir des limites qui, pour être arbitraires, n'en introduisent pas moins l'élément de délimitation grâce à quoi, au moins possiblement, est assurée l'amorce d'un ordre, le premier cristal d'une cristallisation organisée entre le Symbolique et le Réel.

C'est bien en effet tout ce qui va se produire au cours du progrès de ce qu'on appelle l'analyse de Hans, si tant est qu'on puisse au sens plein du terme, appeler ce qui se passe dans le cas de Hans, une analyse.

Je vous fais remarquer ceci : c'est que les psychanalystes ne semblent pas - tout au moins à lire monsieur Jones - avoir encore compris que si Freud a fait quelques réserves en disant qu'il s'agissait là d'un cas tout à fait exceptionnel - en ce sens qu'il a pu être mené et réalisé par le père même de l'enfant, sans doute conduit par Freud, mais par le père de l'enfant - il a par conséquent fait très peu de fondements sur l'extension possible de cette méthode. Les analystes semblent s'étonner de cette timidité chez Freud. Ils feraient mieux de regarder les choses de plus près, et de se demander si effectivement du fait que cette analyse a été poursuivie par le père, elle ne présente pas des traits spécifiques qui en excluent au moins partiellement, la dimension proprement transférentielle, autrement dit, si la bourde proférée habituellement par Mademoiselle Anna Freud qui dit que dans les analyses d'enfants, il n'y a pas de transfert possible, n'est pas justement applicable dans ce cas là parce qu'il s'agit du père.

Bien entendu alors qu'il n'est que trop évident que dans toute analyse d'enfant pratiquée par un analyste, il y a bel et bien transfert, tout simplement comme - et mieux que partout ailleurs - il y en a chez l'adulte, ici il s'agit de quelque chose d'un peu particulier, et dont nous serons amenés par la suite montrer les conséquences.

Quoiqu'il en soit, c'est autour d'une telle formule que nous pouvons de la façon la plus rigoureuse scander tout le progrès de l'intervention du père. Cette formule est utile - et je pense vous le montrer la prochaine fois - pour autant qu'elle nous permet vraiment de situer pourquoi certaines interventions du père sont aféondes, pourquoi d'autres engendrent ce branle de la transformation mythique, grâce à qui cette équation va trouver son pouvoir dans le cas du petit Hans, et pour autant qu'y sont intervenues, que se sont manifestées au plus vite ses possibilités de progrès, sa richesse métaphorique implicite, à savoir la possibilité de la transformation d'une pareille équation.

Je me contenterai pour aujourd'hui de vous en montrer le terme dernier et extrême, écrit dans la même formalisation. Je vous en ai déjà dit assez pour que vous puissiez en concevoir, en comprendre la portée que je vous aurai écrite.

Ce que nous voyons à la fin, c'est quelque chose qui assurément est une solution, quelque chose qui instaure le petit Hans dans un registre des relations objectales comme on dit, qui est vivable. Est-il pleinement réussi du point de vue de l'intégration oedipienne ? C'est justement ce que nous essayerons de voir de plus près la prochaine fois. D'ores et déjà nous allons voir en quoi ça l'est et ça ne l'est pas.

Si nous lisons le texte tel que le petit Hans à la fin formule sa position, il nous dit : « *Maintenant je suis le père* ». Nous n'avons pas besoin de nous demander comment il peut faire avec un père que tout au long de l'observation il est forcé en quelque sorte de stimuler, de supplier : « *Mais, fais donc ton métier de père !* » et dont le dernier et très beau fantasme qui se produit avec le père, montre qu'en quelque sorte le père le rattrape tout juste sur le quai du train alors qu'en réalité il y a longtemps que le petit Hans cavale en avant, et est parti avec qui ? Comme par hasard avec la grand-mère.

La première chose que lui demande le père : « Maintenant que ferais-tu si tu étais le père à ma place ? » - « Oh ! c'est bien simple, je t'emmènerais tous lés dimanches voir grand-maman ». Il n'y a rien de changé dans la relation entre le fils et le père. Dans occasion nous pouvons donc présumer qu'il n'y a pas là une réalisation tout à fait typique du complexe d'œdipe. Pour tout dire nous le voyons très vite si nous savons lire le texte, assurément tous les liens avec le père sont très loin d'être rompus, ils sont même fortement noués par toute cette expérience analytique, mais comme le dit très bien le petit Hans

« *Tu seras désormais le grand-père* ». Il le dit, mais à quel moment ? Lisez bien le texte : au moment où il a commencé par dire que lui, il était le père.

Ce grand-père vient là tout à fait à part, c'est seulement après qu'on ait parlé de la mère - qui sera, nous verrons, quelle sorte de mère dans l'occasion - c'est après qu'on ait parlé de la mère qu'on en vient à parler de l'autre femme qui sera la grand-mère. Mais aucun lien, ni de la perspective du petit Hans pour soi entre ce grand-père et cette grand-mère. Assurément ce n'est pas à tort que Freud souligne à cette occasion avec une satisfaction, quant à nous qui est loin de nous donner un entier soulagement, que la question de l'œdipe a été résolue très élégamment par ce petit bonhomme qui se fait dès lors l'époux de sa mère, et qui renvoie son père à la grand-mère. C'est une façon élégante, voire humoristique, d'éluder la question, mais rien ne nous indique jusqu'à présent dans tout ce qu'a écrit Freud, qu'on puisse considérer cette solution - c'est peut-être une solution évidente - comme une solution typique du complexe d'œdipe.

Pour tout dire, ce que nous voyons à partir de ce moment, c'est quelque chose qui de la part du petit Hans, assurément maintient une certaine continuité dans l'ordre des lignées. Si on n'était pas au moins arrivé jusque là, le petit Hans n'aurait absolument rien résolu du tout, et pour tout dire, la fonction de la phobie aurait été à proprement parler nulle. C'est que le petit Hans en tant qu'il se conçoit comme le père, est fonction de quelque chose qui s'inscrit à peu près comme ceci : la mère est la grand-mère. La mère à la fin du progrès

est dédoublée. Ceci est un point très important, il a reconnu quelque chose qui lui permet de trouver un équilibre à trois pattes, qui est bien le minimum de ce sur quoi peut s'établir la relation avec l'objet comme nous l'avons toujours dit, et ce tiers qu'il n'a pas trouvé chez son père est précisément chez la grand'mère dont il a trop bien vu en effet la valeur absolument décisive, voire écrasante dans les relations d'objet.

Son propre père, c'est précisément en tant que derrière la mère il s'en adjoint une seconde, que le petit Hans s'instaure lui, dans une paternité. Quelle sorte de paternité ? Paternité imaginaire précisément.

A partir de ce moment, que nous dit le petit Hans ? lui va avoir des enfants ? C'est lui, il le dit très nettement. Mais quand son père mettant les pieds dans le plat, lui demande : « *C'est avec maman que tu vas avoir des enfants ?* », - « *Pas du tout, lui répond le petit ans, qu'est-ce que veut dire cette histoire ? Tu m'as dit que le père ne peut pas avoir d'enfants à lui tout seul, alors tu veux maintenant que j'en aie ?* »

I1 y a là un moment d'oscillation dans le dialogue entre l'enfant et le père, qui est tout à fait frappant et qui montre le caractère justement et très précisément refoulé de tout ce qui est de l'ordre de la création paternelle comme telle, alors que ce qu'il articule au contraire à partir de ce moment-là, c'est justement qu'il va avoir des enfants mais des enfants imaginaires. Des enfants, il souhaite, comme il le dit de la façon la plus précise et la plus articulée, il souhaite en avoir, mais d'un autre côté il ne veut pas que sa mère en ait. En d'autres termes, il est absolument précis, d'où les assurances qu'il désire avant tout prendre quant à l'avenir : c'est que sa mère n'ait plus d'enfant.

Pour cela on est prêt à tout jusqu'à y compris à soudoyer largement, puisque nous sommes malgré tout en présence d'un petit rejeton de capitalistes, le grand géniteur par excellence, celui sur lequel je reviendrai la prochaine fois pour vous montrer le véritable visage, car c'est un élément très important, le géniteur par excellence qui est la cigogne à la figure si étrange. Nous verrons la prochaine fois très exactement quelle place et quelle fonction il convient de lui accorder. On ira jusqu'à soudoyer le père cigogne pour qu'il n'y ait plus d'enfant réel.

La distinction fondamentale d'une certaine fonction paternelle qu'il y a chez l'enfant - et imaginaire - s'est substituée à la mère : il a des enfants comme elle en a, il s'occupera de ses enfants imaginaires à la façon dont il est arrivé à complètement résoudre la notion de l'enfant, jusqu'à y compris celle de la petit Anna. C'est le fantasme autour de la petit Anna, dont j'ai commencé à vous parler la dernière fois, et sur lequel je reviendrai.

Tout son fantasme autour de la boîte, de la cigogne, de la petite Anna qui a existé déjà bien avant sa naissance, a consisté à l'imaginer, à la fantasmatiser. Il va donc avoir des enfants fantasmatiques, il va devenir un personnage essentiellement poète, créateur dans l'ordre imaginaire, et la dernière forme qu'il donne à ces sortes de créations imaginaires, c'est celle qu'il appelle **Lodi** sur laquelle on l'interroge : « *Qu'est-ce que signifie cette **Lodi** ?* ». Et le père est très intéressé : « *Est-ce **Chocolodi** ? Est-ce **Saffalodi** ?* ». Et en effet **Saffalodi**

veut dire petite saucisse. L'image de caractère fondamentalement imaginaire, de phalloforme pour tout dire, la transmutation imaginaire qui s'est opérée de ce phallus à la fois non recédé et éternellement imaginée pour la mère, est ce que nous voyons reproduit à l'état du petit Hans sous cette forme.

La femme ne sera jamais pour lui que le fantasme de ces petites sœurs filles autour desquelles aura tourné toute sa crise enfantine. Ce ne sera pas tout à fait un fétiche puisque aussi bien ce sera justement le vrai fétiche si je puis dire, c'est-à-dire qu'il ne sera pas arrêté à ce qui est inscrit sur le voile, il aura retrouvé la forme hétérosexuelle typique de son objet. N'empêche que sa relation avec les femmes sera désormais et pour toujours sans aucun doute marquée de cette genèse narcissique au cours de laquelle il a trouvé à se mettre en orthoposition par rapport au partenaire féminin. Le partenaire féminin aura été engendré, non pas pour tout dire à partir de la mère, mais à partir des enfants imaginaires qu'il peut faire à la mère, eux-mêmes héritiers de ce phallus autour duquel tout le jeu primitif de la relation d'amour, de captation de l'amour à l'endroit de la mère se sera primitivement joué.

Donc nous avons en fin de compte avec, d'une part l'affirmation de sa relation, lui, comme nouveau père, comme **Vatti,** à une lignée maternelle, nous en aurons comme correspondance à cette deuxième partie de l'équation d'un autre côté ‘c, c'est à dire la petite Anna chevauchant le cheval, la petite Anna prenant la position de domination par rapport à tout le charroi, à tout le train, à tout ce que traîne la mère après elle. Et c'est par l'intermédiaire de la petite Anna que lui, le petit Hans, est arrivé à faire ce que nous avons dit la dernière fois qu'il faisait, c'est-à-dire à dominer la mère, pas simplement à la cravacher, à savoir comme nous montre la suite de l'histoire, à voir ce qu'elle avait dans le ventre, à savoir à extraire le petit canif castrateur qui désormais bel et bien extrait, la rend beaucoup plus inoffensive.

P (M) (M) i Ù (α) π
($)

Telle est la formule qui, opposée à celle-ci, marque le point d'arrivée de la transformation du petit Hans. Le petit Hans assurément, aura toutes les apparences d'un hétérosexuel normal, néanmoins le chemin qu'il aura parcouru dans l’œdipe pour y arriver, est un chemin atypique lié à cette carence du père dont vous pouvez peut-être vous étonner qu'elle soit si grande, mais dont assurément toute la ligne de l'observation nous montre à tout instant les défaillances et les défauts, soulignés à tout instant par l'appel du petit Hans lui-même, et dont il n'y a certainement pas lieu de s'étonner qu'elle marque d'une atypie terminale le progrès et la résolution de la phobie.

Ceci, je vous demande simplement d'en conserver les deux termes extrêmes, pour vous dire qu'il est possible, qu'il est concevable d'essayer d'articuler par une série d'étapes la transformation de l'un dans l'autre. Sans aucun doute convient-il de ne pas être là trop systématique. Assurément cette sorte de logique, si on peut dire, est nouvelle, et peut-être doit-elle être, si elle est poursuive,

simplement introductive d'un certain nombre de questions quant à son formalisme, qui nous fassent nous demander si elle a absolument les mêmes lois que ce qui a pu d'ores et déjà être formalisé dans d'autres domaines de la logique.

Assurément Freud, au niveau de la *Traumdeutung*, a déjà commencé quelque chose qui consiste à nous dire que la logique de l'inconscient, autrement dit des signifiants dans l'inconscient, ce n'est certainement pas la même que celle que nous avons l'habitude de manier. Il y a un vaste quart de la *Traumdeutung* qui est essentiellement consacré à nous montrer comment un certain nombre d'articulations logiques essentielles, le ou bien ou bien, la transposition, la causalité, peuvent se transporter dans l'ordre de l'inconscient. Elle est peut être distincte de notre logique coutumière, de la topologie. Vous savez ce que c'est qu'une topologie, c'est une géométrie en caoutchouc. Ici aussi il s'agit d'une logique en caoutchouc et qui nous demande peut-être un certain nombre de définitions de termes qui nous permettent de définir une certaine logique en caoutchouc. Mais cela ne veut pas dire que tout soit possible en particulier que deux anneaux passés l'un dans l'autre, jusqu'à nouvel ordre rien ne nous permet de les dénouer, ceci pour vous dire que la logique en caoutchouc n'est pas condamnée à l'entière liberté.

Bref, ce que nous voyons là arriver à la fin de la résolution de la phobie du petit Hans, c'est une certaine configuration qui est celle-ci : malgré la présence, l'insistance même de l'action paternelle, ce dans quoi le petit Hans s'inscrit, c'est dans une espèce de lignée matriarcale, ou plus exactement pour être plus simple, pour être plus strict aussi, de reduplication maternelle, comme s'il était nécessaire qu'il y eût un troisième personnage et que faute que ç'ait été le père, ce soit cette fameuse grand-mère. D'autre part, quelque chose qui le met par rapport à l'objet qui sera désormais l'objet de ses désirs, et je vous ai déjà souligné que nous avons le témoignage dans l'anamnèse de quelque chose qui l'attache essentiellement à Gmünden et à sa petite sœur, c'est-à-dire très précisément aux petites filles, c'est-à-dire aux enfants en tant qu'ils sont les filles de sa mère, mais qu'ils sont aussi ses filles à lui, les filles imaginaires.

La structure originellement narcissique de ses relations avec la femme, est indiquée à l'issue, au débouché de la solution de sa phobie. Que va-t-il rester comme traces, si on peut dire, du passage par la phobie ? Quelque chose de très curieux, quelque que chose qui est le rôle du petit agneau avec lequel à la fin il nous dit qu'il se livre à des jeux très particuliers, par exemple de se faire bousculer par lui, et ce petit agneau est un agneau sur lequel on a essayé de mettre un jour à cheval sa sœur, c'est-à-dire de la mettre dans la position, comme on l'appelle dans le fantasme, de la grand boîte. La sœur est venue dans l'imagination de Hans, c'est elle qui, si vous vous en souvenez, est à cheval sur le cheval. C'est la dernière étape avant la résolution de la phobie du cheval, il a fallu que la sœur domine cela avant que lui, le petit Hans, puisse traiter le cheval comme il le mérite, c'est-à-dire lui taper dessus, et à ce moment là l'équivalence entre le cheval et la mère est assurée : battre le cheval, c'est aussi battre sa mère.

A la fin donc il reste quelque chose sur quoi est monté la petite sœur, à savoir cet agneau. Voilà la configuration qui reste à la fin. Je ne peux pas me refuser le plaisir, ni vous refuser cette énigme, de vous montrer ce quelque chose autour de quoi notre maître Freud a fait tourner son analyse de Léonard de Vinci, à savoir non pas la *Vierge au rocher*, mais le grand carton de Sainte Anne qui est au Louvre, et qui est précédé par un dessin qui est au Carlington House et qui est celui-ci. Toute l'analyse que Freud a faite de Léonard de Vinci tourne autour de cette Sainte Anne à la figure si étrangement androgyne - elle ressemble d'ailleurs au Saint jean Baptiste - de cette Vierge et de l'enfant ; et comme on le souligne ici, non pas comme dans le carton du Carlington House, le cousin, à savoir le Jean-Baptiste, est justement un petit agneau.

Cette configuration très singulière qui n'a pas manqué d'attirer l'attention de Freud, est véritablement l'os de sa démonstration, de cette très singulière oeuvre qu'est son étude *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. J'espère que vous vous donnerez la peine d'ici la fin de l'année, car peut-être arriverai-je à vous faire là-dessus la clôture de mon séminaire, de lire *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*. Si vous ne vous apercevez pas en lisant ce souvenir d'enfance , du caractère invraisemblablement énigmatique de toute situation où est introduit pour la première fois le terme de narcissisme, si vous ne réalisez pas l'audace presque insensée de cela, d'écrire une chose pareille au moment où cela a été écrit - nous avons réussi depuis littéralement à scotomiser cela, à méconnaître l'existence de choses comme celles-là dans l'œuvre de Freud - lisez-le pour vous apercevoir à quel point il est difficile de savoir en fin de compte ce qu'il veut arriver à dire, mais lisez-le en même temps pour voir à quel point ça se tient, malgré toutes les erreurs, car il y a des erreurs, mais cela ne fait rien, c'est quelque chose qui est absolument consistant. Je vous demande d'en prendre connaissance, de lire ce souvenir d'enfance de Léonard de Vinci. Cette configuration singulière qui, si je puis dire, est là pour nous présenter une *humanissima trinita*, trinité très humaine, voire trop humaine, opposée à la *divinissima* à laquelle elle se substitue, est quelque chose sur quoi nous aurons à revenir.

Ce que j'ai voulu vous indiquer comme une pierre d'attente, c'est par quelle singulière nécessité nous trouvons un quatrième terme, comme une sorte de résidu sous la forme de cet agneau, du terme animal où nous retrouvons le terme même de la phobie.

320

23 - LEÇON DU 26 JUIN 1957

Il s'agit aujourd'hui de formaliser d'une façon un peu différente, ce qui se passe dans l'observation du petit Hans. Si cela a un intérêt - et ça n'en a qu'un seul - c'est de serrer de plus près, d'envelopper d'une façon plus rigoureuse d'abord ce qui est dans l'observation. Bien entendu il y a toutes les portes-fenêtres possibles dans cette observation du petit Hans, puisque aussi bien il s'agit d'une phobie du cheval. Par exemple on pourrait délirer sur le cheval à perte de vue puisqu'en fin de compte ce cheval est un animal très singulier, c'est le même que celui qui revient dans toute la mythologie du cheval, et qui peut aussi bien se rapprocher valablement de celui du petit Hans.

Fliess, le fils du correspondant de Freud qui occupe une place honorable, a fait sous le titre *Primogenetic and endogenetic experience* pour le numéro jubilaire du centenaire de Freud[128], une élucubration de mérite. Assurément elle est excessivement frappante, justement pour son caractère d'inadéquation. Manifestement dans Hans, comme il y a des énigmes qui ne sont pas résolues, il s'efforce de les résoudre en apportant en effet au dossier toute une énorme extrapolation qui n'a que le désavantage tout à fait injustifié de supposer résolu justement ce qui ne l'est pas.

C'est une des choses les plus frappantes que de voir la façon dont il centre les choses d'une façon tout à fait valable sur le fameux dialogue entre le petit Hans et son père, ce que j'appelle le grand dialogue, celui qui culmine quelque part du côté du 21 avril, celui où il s'agit en somme du petit Hans qui littéralement invoque son père en lui disant : « *Tu dois être jaloux* », alors que son père est là pour quelque chose dans le surgissement de cette phrase que l'on sent mûrie par tout ce qui vient de précéder. Le petit Hans littéralement, invoque son père de jouer son rôle de père, et il lui dit : « Tu dois être jaloux ». Ceci, quoiqu'il arrive et quelles que soient les dénégations effrayées, doit être vrai.

C'est là dessus que se clôt un dialogue dans lequel le petit Hans développe le fantasme suivant qui est celui d'imaginer que son père vient dans la chambre de sa mère, et que là il se blesse sur une pierre, comme le fit autrefois le petit Fritz, il vient heurter contre une pierre, et le sang doit couler. Notre auteur insiste avec beaucoup de finesse sur l'usage des mots qui donnent une espèce de style plus soutenu que partout ailleurs à ce que dit le petit Hans, et dégage bien à ce sujet les insuffisances de la traduction anglaise.

Ce qui est intéressant, ce ne sont pas tellement ces remarques qui assurément ont leur valeur, et qui montrent la sensibilité conservée chez les gens de la première génération - si je puis dire - analytique, au relief proprement verbal, à l'accent de certains signifiants, et à leur rôle essentiel. Mais ce qui est intéressant, c'est évidemment aussi de voir à propos d'une spéculation assez fine sur le rôle du père dans cette occasion, l'intervention du père qui lui-même



[128] Voir p 234 ; note 1 ; op. cité.

introduit, et dit-il à juste titre, pour la première fois, un mot **necken** à propos de quoi on traduit : « *Est-ce que je te querelle ? Est-ce que je t'ennuie ?* ».

L'auteur fait remarquer, et à juste titre, qu'il y a là une intervention qui vient à ce moment là d'une façon un petit peu étrangère au moment du dialogue, qui interrompt en quelque sorte l'échange avec le petit Hans et qui spécule sur ce qu'il peut y avoir de participation de la part du père à quelque chose qui à ce moment là est supposé être dans le moi du petit Hans.

Et tout ceci ne constitue pas des extrapolations encore trop hardies, mais traduit la nécessité où il se trouve de nous dire qu'à ce moment là en quelque sorte, ça se constitue, parce qu'il faut que ce soit comme cela, parce que c'est déjà dans les implications d'une sorte de registre préformé qui doit être appliqué au cas. De toute façon il y a là quelque chose qui nous fait saisir sur le vif les hésitations de l'auteur dans la façon dont il s'exprime. II traduit « *sur le vif* » par : « *si c'est en train de naître* ».

Ce n'est certainement pas encore né, la naissance du Surmoi est quelque chose de bien étrange, avec référence à ce moment là aux travaux de Monsieur Isakower qui a beaucoup insisté sur la prédominance de la sphère auditive dans la formation du Surmoi[129], c'est-à-dire qui assurément a pressenti tout le problème que nous posons et reposons perpétuellement à propos de la fonction de la parole dans la genèse d'une certaine crise normative qui est celle que nous appelons le complexe d'Oedipe.

Que Monsieur Isakower ait fait des remarques également intéressantes et pertinentes sur la façon dont peut se manifester à l'occasion une sorte de quelque chose dont nous saisissons la monture si on peut dire, une espèce d'appareil, de réseau de formes qui constituent le Surmoi, il va le saisir dans les éléments où le sujet entend, nous dit-il, des espèces de modulations purement syntaxiques, des paroles vides à proprement parler puisqu'il ne s'agit que de leur mouvement, et dit-il dans ces mouvements avec une certaine intensité, nous pouvons saisir sur le vif quelque chose qui doit se rapporter à cet élément tout à fait archaïque

L'enfant doit parler à certains moments, intégrer des moments tout à fait primitifs, au moment où il ne perçoit de la parole de l'adulte que la structure avant d'en percevoir le sens. Ce serait en somme de l'intériorisation, et nous aurions la première forme de ce qui nous permettrait de concevoir ce qu'est à proprement parler le Surmoi.

C'est là encore une remarque intéressante, et il serait intéressant, si c'était à l'intérieur d'un séminaire, de la voir groupée avec ce dialogue avec le père, mais assurément pas pour y trouver quoique ce soit qui convienne. Ce n'est certainement pas au moment où on nous parle d'une intégration de la parole dans son mouvement général, dans sa structure fondamentale comme fondatrice d'une instance interne du Surmoi, que nous allons rapporter cela au moment précis où se passe le dialogue le plus extériorisé avec le père, fût-ce en croyant par là combler ses paradoxes.



[129] Isakower 0., *On the exceptional position of the auditory sphere*, I.J.P 20, p. 340-349.

Je souligne la nécessité, bien que nous devions à tout instant chercher des référence générales à ce que nous décrivons, de faire quelque chose qui doit dégager un certain progrès dans le maniement des concepts de l'expérience analytique, de faire en le serrant d'aussi près que possible, le mouvement de l'observation du petit Hans.

Tout ce que nous avons fait jusqu'à présent, repose en somme sur un certain nombre de postulats - qui ne sont absolument pas des postulats - de nos commentaires antérieurs, où l'on trouve tout un travail de commentaires et une réflexion sur ce que nous donne l'expérience analytique. I1 est bien certain que ces postulats en question, comme par exemple celui-ci que la névrose est une question posée par le sujet au niveau de son existence même, qu'est-ce que c'est que d'avoir le sexe que j'ai ? Ou qu'est-ce que veut dire avoir un sexe ? Qu'est-ce que veut dire que je puisse même me poser la question ?

Ce qui fait l'introduction de la dimension symbolique - à savoir que l'homme n'est pas simplement un mâle ou une femelle, mais qu'il faut qu'il se situe par rapport à quelque chose de symbolisé qui s'appelle mâle et femelle - si la névrose se rapporte à cela, elle s'y rapporte encore d'une façon plus dramatique à propos d'une autre névrose, la névrose obsessionnelle, non seulement du rapport du sujet à son sexe, mais au fait qu'il existe et qu'il se situe comme obsessionnel. La question : « *Qu'est-ce que c'est que d'exister, comment est-ce que je suis par rapport à celui que je suis, sans l'être puisque je puis en quelque sorte me dispenser de lui ?* » suffit pour concevoir si c'est à un registre comme celui-là que se pose la question de la névrose.

Si la névrose est une sorte de question fermée pour le sujet lui-même, mais organisée, structurée comme question, il est certain que nous comprenons mieux également que c'est dans le registre de ce qui organise une question, que nous pouvons comprendre les symptômes comme les éléments vivants de cette question articulée sans que le sujet sache ce qu'il articule, de cette question en quelque sorte vivante, sans qu'il sache qu'il est dans cette question dans laquelle il est souvent lui-même un élément qui se situe à divers niveaux, et qui peut se situer à un niveau tout à fait élémentaire, quasi alphabétique, comme aussi bien à un niveau syntaxique plus élevé. Et c'est dans ce registre que nous nous permettons de parler de la fonction hypnoponpique et hypnagogique, discernant et partant de l'idée qui nous est donnée par les linguistes, tout au moins par certains d'entre eux, que ce sont là les deux grands versants de l'articulation du langage.

Ce qui nous rend difficile de conserver en quelque sorte la ligne exacte, le droit fil dans le commentaire de l'observation, c'est que toujours nous devons nous garder de verser d'une façon trop absolue, trop totale de l'un ou de l'autre des deux côtés de ce qui nous est proposé. Pour que nous ayons une observation, il faut que nous commencions par analyser. Le propre de la question du névrotique étant d'être absolument fermée, il n'y a aucune raison pour qu'elle se livre plus à celui qui en prendrait purement et simplement une sorte de relevé, ce serait tout simplement un texte hiéroglyphique, indéchiffrable, énigmatique, et c'est pour cela qu'on a pu prendre des observations de névroses pendant

des décades avant que Freud arrive, sans même soupçonner l'existence de cette langue à proprement parler.

Donc c'est toujours dans la mesure où quelque chose intervient qui est un commencement de déchiffrement, que nous arrivons justement à saisir, à voir les transformations, les manipulations nécessaires pour qu'il nous soit confirmé, assuré qu'il s'agit bien d'un texte dans lequel nous nous retrouvons au moyen d'un certain nombre de structures qui apparaissent, mais simplement pour autant que nous le manions. Soit que nous le manions au niveau du pur et simple découpage comme on le fait pour les énigmes - par certains côtés c'est ainsi que nous procédons dans des cas particulièrement fermés, énigmatiques, pas tout à fait différemment de ce que nous voyons exposé dans je ne sais quel texte de Freud qui nous rappelle les pratiques communes au déchiffrement de dépêches, même envoyées dans un style codé ou archi-codé, ou même en fin de compte en faisant le calcul des signes qui reviennent le plus grand nombre de fois, où nous arrivons à faire des suppositions intéressantes, à savoir que tel signe a une correspondance dans telle lettre dans la langue supposée où nous aurons à traduire le texte codé.

Heureusement nous en sommes pour les névroses à des opérations d'un ordre plus élevé, c'est-à-dire que nous retrouvons certains ensembles syntaxiques avec lesquels nous sommes familiers. Simplement le danger est évidemment toujours de se tromper, c'est-à-dire d'entifier ces ensembles syntaxiques à l'excès vers ce qu'on peut appeler la propriété de l'âme, voire de l'εποϛ. C'est un peu trop dans le sens d'une sorte d'instinctualisation naturelle, et de ne pas nous apercevoir que ce qui domine tout d'un coup, c'est le nœud organisateur qui donne à un certain nombre d'ensembles, en effet la valeur littéralement d'une unité-signification, de ce qu'on appelle couramment un mot.

C'est ainsi que j'ai fait allusion dernièrement à cette fameuse identification de l'enfant à la mère, quand il s'agit du garçon. Et je vous fais remarquer que c'est le fait général qu'une telle identification ne se fasse jamais que par rapport au mouvement général du progrès analytique, et comme Freud le signale bien énergiquement dans cette observation - texte allemand, page 319, mouvements de l'analyse : « *C'est pourquoi la voie de l'analyse ne peut jamais répéter le mouvement de développement de la névrose*. » 1[130]

Nous voilà parvenus au vif du sujet. Dans cet effort de déchiffrement nous devons suivre ce qui a été noué effectivement dans le texte, et ce texte est en lui-même soumis à l'utilisation d'un élément du passé du sujet, dans une situation actuelle comme élément signifiant par exemple.

Voilà une des formes les plus claires de cet X d'une condensation. Il est certain que si nous abordons les éléments signifiants, nous ne pouvons pas à



[130] In *Le petit Hans*, op. cité, p 180.

ce moment là nous abstraire du fait que cela nous décompose deux termes, deux points très éloigné dans l'histoire du sujet, et qu'il nous faut pourtant bien résoudre les choses dans le mode d'organisation où elles sont actuellement. C'est cela qui nous permet en somme, et qui nous commande de chercher les lois propres à la solution de chacun de ces discours organisés, selon les modes dans lesquels se présenteront pour nous les névroses.

Seulement il y a le discours organisé, il y a quelque chose encore qui vient compliquer les choses, c'est la façon dont un dialogue s'engage pour la solution de ce discours. Cela ne peut pas se faire autrement sans que nous mêmes nous offrions à proprement parler notre place comme le lieu où doit se réaliser une part des termes de ce discours qui en principe, du seul fait qu'il est un discours, comporte quelque part virtuellement et au départ, cet Autre qui est en somme la place, le témoin, le garant, le lieu idéal de sa bonne foi. C'est bien là que nous nous plaçons en principe, c'est à partir de là que nous allons tout de suite voir arriver au jour, émerger ces éléments de l'inconscient du sujet, c'est-à-dire ces termes qui prendront la place que nous occupons, et c'est ainsi que nous serons appelés dans le dialogue révélateur où va se formuler le sens du discours par un dialogue qui progressivement le décrypte en nous montrant quelle est la fonction du personnage que nous occupons. C'est là ce qui s'appelle le transfert. Et ce personnage au cours de l'analyse, ne manque pas de changer. C'est ainsi que nous tentons de mettre au jour le sens de ce discours.

C'est donc bien nous même, en tant que nous sommes intégrés en tant que personne comme élément signifiant, que nous sommes mis en mesure, en demeure en l'occasion, de résoudre le sens du discours de la névrose. Et ces deux plans de l'intersubjectivité si essentiels à maintenir toujours devant nos yeux comme la structure fondamentale dans laquelle se développe l'histoire du décryptement, c'est quelque chose qui pour une part, doit toujours être situé à propos de telle observation et à propos du petit Hans.

Dans le cas du petit Hans, il fallait que nous mettions en évidence la complexité de la relation au père. Puisqu'il s'agit du père en l'occasion, n'oublions pas que c'est lui qui fait l'analyse. Je vous ai dit qu'il y avait ce père réel, actuel, dialoguant avec l'enfant, donc déjà un père qui a la parole, mais qu'au-delà de lui il y a ce père à qui cette parole se révèle comme le témoin de sa vérité, ce père supérieur, ce père tout-puissant que représente Freud. C'est là quelque chose qui ne manque pas de donner une caractéristique tout à fait essentielle à cette observation, caractéristique et structure qui méritent d'être retenues puisque en fin de compte il est certain que nous devons les repérer à propos de toute espèce de relation.

Cette sorte d'instance supérieure est dans quelque chose de si inhérent au personnage paternel où à la fonction paternelle que d'une façon quelconque elle tend toujours à se reproduire, et dans un sens comme je l'ai déjà signalé au cours de remarque antérieure, c'est bien là ce qui fait la spécificité du cas où le patient avait affaire au père, Freud lui-même. C'est que là le dédoublement n'existant pas, la super-autorité n'existant pas derrière lui, le patient sentait

bien qu'il avait affaire à quelqu'un, qui ayant fait surgir un univers nouveau de signification et cette relation de l'homme à son propre sens et à sa propre condition, était celui-là même en face duquel il était, et à l'usage du patient qui était en face de lui.

Ceci nous explique ce qui nous apparaît paradoxal dans les quelquefois très étonnants résultats, comme aussi dans les très étonnants modes d'intervention qui étaient ceux de Freud dans sa technique.

Ceci étant rapporté, nous permet de mieux situer dans quel sens se fait le glissement de notre intérêt. Je veux dire que si vous m'avez vu au long des années précédentes élaborer le schéma subjectif fondamental, à savoir que ce rapport symbolique entre le sujet et cet Autre à lui-même qui est le personnage inconscient qui le mène et qui le guide en montrant quel rôle intermédiaire, en quelque sorte d'écran, joue l'autre imaginaire, savoir le petit autre, si vous m'avez vu insister sur ceci au long des années qui ont précédé, vous voyez bien que peu à peu l'intérêt glisse et se déplace, et que c'est là à quelque chose qui ne présente pas de problèmes moins originaux et distincts des précédents - à savoir vers la structure même du discours dont il s'agit - que nous sommes peu à peu amenés.

Nous avons au cours de l'année, progressivement déplacé notre intérêt, car il y a bien entendu des lois de l'intersubjectivité, des lois du rapport du sujet avec le petit autre, et avec le grand Autre, mais ceci n'enlève pas pour autant sans être le tout, et cette fonction originale mérite d'être approchée pas à pas. Le fait qu'il s'agit essentiellement de langage, qu'il s'agit essentiellement de discours, que le discours a des lois, que le rapport du signifiant et du signifié est quelque chose d'autre et de distinct, encore que cela puisse se recouvrir, comme les rapports de l'imaginaire et du symbolique, c'est en somme à cela que nous avons été conduits progressivement dans tout notre mouvement de cette année à propos de la relation d'objet.

Nous avons vu se dégager comme une place originale des éléments qui sont bel et bien des objets, et qui sont même à un stade tout à fait original et fondateur, et même formateur des objets, mais qui sont tout de même quelque chose de tout à fait différent de ce qu'on peut appeler des objets au sens achevé, en tous cas de fort différents objets réels puisque c'est de l'utilisation d'objets qui peuvent être pris et extraits du malaise, mais qui sont des objets mis en fonction de signifiant.

Je l'ai fait d'abord pour le fétiche, cette année, ce dégagement, et je n'aurai pas été d'ici à la fin de l'année, plus loin que de considérer la phobie. Mais si vous avez bien compris ce que nous avons tâché de mettre en jeu chaque fois que nous avons parlé de la phobie du petit Hans, vous aurez là un modèle à partir de quoi toute espèce de progrès ultérieur peut se concevoir pour un approfondissement plus grand, plus étendu des autres névroses, et nommément de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle.

Dans la phobie, ceci est particulièrement simple et exemplaire. Chaque fois que vous aurez affaire chez un sujet jeune à une phobie, vous pourrez vous

apercevoir qu'il s'agit toujours d'un signifiant relativement simple en apparence, bien entendu il ne sera pas simple dans son maniement, dans son jeu, à partir du moment où vous entrerez dans son jeu, mais élémentairement c'est un signifiant qui occupe, c'était là le sens de la formule que je vous avais donnée

$$\frac{\text{‘I}}{\text{M}}$$

M + $ + α

Et c'était en relation pour autant que ces termes étaient la fonction pour laquelle était venue s'élaborer la relation chez la mère. C'était ce qui était venu progressivement compliquer cette sorte de relation élémentaire à la mère, qui est celle dont nous sommes partis quand je vous ai parlé du schéma du symbole de la frustration : S (M), en tant que la mère est présence et absence, et dans lequel les relations de l'enfant à la mère s'établissent au cours du développement au cours des âges.

Quelque chose dans le cas du petit Hans nous a fait d'abord arriver à ce stade extrêmement éprouvant où la mère se complique de toutes sortes d'éléments supplémentaires qui sont ce phallus dont je vous ai dit que c'était certainement l'élément de béance critique de toute relation à deux - qu'on nous représente dans la dialectique analytique actuelle si fermée que l'on doit s'apercevoir à quel point il est lui-même dans une certaine relation à une fonction imaginaire chez la mère - et d'autre part il convient d'arriver à ce que représente cet autre enfant qui pour un instant chasse, expulse l'enfant de l'affection de la mère.

Voilà un moment critique qui est typique pour toute espèce de sujet que suppose notre discours. C'est toujours ainsi que vous verrez apparaître une phobie chez l'enfant : c'est que quelque chose manque qui, à un moment donné, vient jouer le rôle fondamental dans l'issue de cette crise en apparence sans issue que doit être la relation de l'enfant à la mère.

Ici nous n'avons pas besoin de faire des hypothèses. Toute la construction analytique est faite sur la consistance du complexe d’œdipe qui d'une certaine façon peut se schématiser ainsi : P (M). Si le complexe d’œdipe signifie quelque chose, cela veut dire qu'à partir d'un certain moment la mère est considérée, vécue, en fonction du père. Le Père, ici avec un grand P, parce que nous supposons que c'est là le père au sens absolu du terme, c'est le père au niveau du père symbolique, c'est le nom du Père qui instaure l'existence du père dans cette complexité sous laquelle il se présente à nous, complexité que précisément toute l'expérience de la psychopathologie décompose pour nous sous le complexe d’œdipe.

Au fond ce n'est pas autre chose que cela, c'est l'introduction de cet élément symbolique qui apporte une dimension nouvelle, complètement radicale à la relation de l'enfant avec la mère. Nous devons partir des données

empiriques. C'est l'existence de quelque chose qui, si vous voulez en gros, peut-être sous réserve de commentaires, peut à peu près s'instaurer ainsi

(- p) x ou π

π ou x serait le pénis réel, et le (- p) justement ce quelque chose qui s'oppose à l'enfant comme une sorte d'antagonisme imaginaire. C'est la fonction imaginaire du père, pour autant que le père est agressif, pour autant que le père joue son rôle dans ce complexe de castration dont l'expérience freudienne, si nous voulons la prendre au pied de la lettre, admet - au moins provisoirement, si nous voulons la formaliser - et toute l'expérience affirme la constance de ce complexe de castration.

Quelles que soient les discussions auxquelles il a pu prêter dans la suite, nous ne manquons jamais d'en garder la référence : c'est dans la mesure où quelque chose se passe dans les relations avec la mère, et qui introduit le père comme facteur symbolique essentiel. C'est lui qui possède la mère, qui en jouit légitimement, c'est-à-dire une fonction même tout à fait fondamentale et problématique qui peut se fragmenter, s'affaiblir, et d'autre part la cohérence avec cela de quelque chose qui a pour fonction littéralement de faire entrer dans le jeu instinctuel du sujet, dans une assomption de ses fonctions comme une articulation essentielle cette signification dont nous pouvons dire qu'elle est vraiment spécifique du genre humain, et pour autant que l'ordre humain se développe avec cette dimension supplémentaire de l'ordre symbolique.

C'est que ses fonctions sexuelles sont frappées de quelque chose qui est bel et bien là quelque chose de signifiant, de quasi instrumental, qui est qu'il doit passer par tenir compte, par faire entrer en jeu quelque chose qui est là présent, vécu dans l'expérience humaine qui s'appelle la castration au sens où le représente l'analyse de la façon la plus instrumentale : une paire de ciseaux, une faucille, une hache, un couteau. C'est quelque chose qui fait partie si on peut dire, du mobilier instinctuel de la relation sexuelle dans l'espèce humaine. Il est bien clair qu'alors nous pourrions aussi essayer de faire du mobilier pour telle ou telle espèce animale : nous verrions que pour le rouge-gorge, il est assez probable que le plastron pectoral coloré pourrait être considéré comme une espèce d'élément de signal pour la parade comme pour la lutte intersexuelle. I1 est bien clair que l'on a chez l'animal l'équivalent du caractère constant de cet élément paradoxal à proprement parler, lié chez l'homme à un signifiant, qui s'appelle le complexe de castration.

Voilà comment nous pouvons écrire la formule du complexe d’œdipe avec son corrélatif le complexe de castration. Le complexe d’œdipe lui-même est quelque chose qui s'organise sur le plan symbolique, ce qui suppose derrière lui pour le sujet comme constitutif l'existence de l'ordre symbolique ? C'est quelque chose que nous allons voir du petit Hans, si ce n'est qu'à partir d'un certain moment du dialogue avec le père, alors que le père essaye de le pousser vers la considération de toutes sortes d'éléments, si on peut dire, d'explication psychologique - le père est timide, et il ne poussera jamais les choses

complètement jusqu'au bout - je fais la remarque bien entendu, que le pauvre petit Hans ne comprend pas bien la fonction de l'organe féminin. Et cela se retourne : il est clair qu'au moment où il dit cela, le père, en désespoir de cause, finit par lui donner l'explication, alors qu'il est clair par les fantasmes déjà développés à propos de la névrose, que l'enfant sait très bien que tout cela se couve dans le ventre de maman, qu'elle soit ou non symbolisée par un cheval ou par une voiture.

Mais ce que le père ne voit pas, c'est qu'il fait lui-même cette conclusion après un long entretien où l'enfant, lui, ne s'intéressait qu'à une espèce de construction généalogique. On voit que c'est cela qui l'intéresse le plus, c'est de savoir en quoi consiste un certain moment de progrès qui soit normal dans l'occasion, ou ici renforcé par les difficultés propres de la névrose. Il est tout à fait clair qu'il est normal, et que c'est dans la mesure où nous sommes dans un point très avancé de l'observation où ceci se produit, que l'enfant n'a fait qu'une espèce de longue discussion pour construire les possibilités généalogiques qui existent, c'est-à-dire comment un enfant est en rapport avec un père, avec une mère, ce que cela signifie qu'être en rapport avec un père, avec une mère, et allant jusqu'à construire ce qui s'appelle dans cette occasion - et ce que Freud souligne comme étant - une théorie sexuelle des plus originale. Il n'en a pas trouvé souvent chez l'enfant, et en effet comme dans toute observation, il y a des éléments particuliers : à un moment l'enfant construit quelque chose dont il dit que les petits garçons donnent naissance aux petites filles, et que les petites filles donnent naissance aux petits garçons.

Ne croyez pas que ce soit quelque chose qui soit tout à fait impossible à retrouver dans la structure, dans l'organisation généalogique. C'est quelque chose qui nous est donné par la structure élémentaire de la parenté. En fin de compte il y a du vrai là-dedans : c'est parce que les femmes font des hommes, que les hommes ensuite peuvent rendre - je parle dans l'ordre symbolique -ce service essentiel aux femmes, de leur permettre de poursuivre leur fonction de procréation. Mais ceci bien entendu, à condition que nous le considérions dans l'ordre symbolique, c'est-à-dire dans un certain ordre qui assigne à tout ceci une succession régulière de générations.

Bien entendu, comme je vous l'ai maintes fois fait remarquer, si dans l'ordre naturel il n'y a aucune espèce d'obstacle à ce que tout tourne d'une façon exclusive autour de la lignée féminine, sans aucune espèce de discrimination de ce qui peut arriver à propos du produit, sans aucune discrimination et sans aucune impossibilité que ce soit en gros la mère, et à mesure de son temps de fécondité possible…… même ultérieurement les générations suivantes. C'est de cet ordre qu'il s'agit, c'est de cet ordre symbolique, c'est autour de cela que le petit Hans fait graviter toute sa construction extraordinairement luxuriante, fantaisiste, c'est cela qui l'intéresse.

En d'autres termes, c'est à propos de grand P que se produit chez l'enfant cette interrogation de l'ordre symbolique : qu'est-ce qu'un père ? Pour autant qu'il est le pivot, le centre fictif et concret de ce maintien de l'ordre généalogique, de cet ordre qui permet à l'enfant de stimuler d'une façon satisfaisante le monde qui, de quelque façon qu'il faille le juger, culturellement ou naturellement ou

surnaturellement, est quelque chose dans lequel il vient bien au monde. C'est dans un monde humain organisé par cet ordre symbolique qu'il fait son apparition. C'est à cela qu'il a à faire face.

Naturellement la découverte de l'analyse n'est pas de nous montrer quel est dans cette occasion le minimum d'exigence nécessaire de la part du père réel pour qu'il communique, pour qu'il fasse sentir, pour qu'il transmette à l'enfant la notion de sa place dans cet ordre symbolique. Il est également présupposé que tout ce qui se passe dans les névroses est quelque chose qui justement est fait par quelque côté pour suppléer à une difficulté, voire à une insuffisance dans la façon dont l'enfant a affaire à ce problème essentiel de l'œdipe.

Il est certain bien entendu qu'autre chose vient compliquer les éléments qui se produisent, et que l'on appelle des régressions, ces éléments intermédiaires de la relation primitive à la mère, qui déjà comportent un certain symbolisme duel. Entre cela et le moment où se constitue à proprement parler l'œdipe, il peut se produire toutes sortes d'accidents qui ne sont rien d'autre que le fait que différents autres éléments d'échange de l'enfant viennent jouer leur rôle dans cette relation, dans la construction, dans la compréhension de cet ordre symbolique, que pour tout dire, le prégénital peut être intégré et venir compliquer l'interrogation, la question de la névrose.

Dans le cas de la phobie, nous avons quelque chose de simple. Personne ne conteste que les choses se passent ainsi dans le cas de la phobie, dans le cas où, au moins pour un moment, l'enfant est arrivé à ce que l'on appelle le stade génital où sont posés dans leur plénitude les problèmes de l'intégration du sexe du sujet, et que donc nous devons concevoir d'une certaine façon la fonction de l'élément phobique.

Ceci a déjà été pleinement articulé par Freud qui les intégrait comme étant quelque chose du même ordre, homogène à ce qu'on appelle la relation primitive à un certain nombre d'éléments isolés de son temps par l'ethnographie, aux totems. C'est quelque chose qui probablement n'est plus très tenable, et à la lumière du progrès actuel dans lequel joue un rôle prévalent et axial, c'est par d'autres que les choses seront remplacées, mais pour nous analystes, dans notre expérience pratique, et pour autant qu'en fin de compte ce n'est guère que sur ce plan de la phobie que Freud a manifesté d'une façon claire que le totem prenait sa signification par rapport à l'expérience analytique, nous avons tout de même à le transposer dans une formalisation qui soit en quelque sorte moins sujette à caution que ne l'est la relation totémique.

C'est ce que j'ai appelé la dernière fois la fonction métaphorique de l'objet phobique. L'objet phobique vient là jouer ce quelque chose qui n'est pas rempli, dans un cas donné, par le personnage du père, en raison de quelque carence, en raison d'une carence réelle en l'occasion, et c'est pour autant qu'elle n'est pas remplie que nous voyons apparaître l'objet de la phobie qui joue le même rôle métaphorique que j'ai essayé la dernière fois de vous illustrer par cette espèce d'image

« Sa gerbe n'était par avare ni haineuse ».

Je vous ai montré comment le poète utilisait la métaphore pour faire apparaître dans son originalité la dimension paternelle a propos de ce vieillard déclinant, pour en quelque sorte le revigorer de tout le jaillissement naturel de cette gerbe.

Le cheval n'a pas d'autre fonction dans cette espèce de poésie vivante qu'est à l'occasion la phobie. Le cheval introduit ce quelque chose autour de quoi vont pouvoir tourner toutes sortes de significations qui, en fin de compte, donneront une espèce d'élément suppléant à ce qui a manqué au développement du sujet, aux développements qui lui sont fournis par la dialectique de l'entourage où il est immergé. Mais ce n'est là que d'une façon possible en quelque sorte imaginairement. Il s'agit d'un signifiant qui est brut, qui n'est pas sans quelque prédisposition véhiculé déjà par tout le charroi de la culture derrière le sujet. En fin de compte, le sujet n'a pas eu à le chercher ailleurs que là où l'on trouve toutes espèces d'héraldismes. C'est un livre d'images. Cela ne veut pas dire des images, cela veut dire des images dessinées par la main de l'homme, comportant tout un présupposé d'histoire, au sens où l'histoire est historiolée de mythes en fragments, de folklore. C'est pour autant que dans son livre il a trouvé quelque part juste en face de la boîte rouge que constitue la cheminée rouge sur laquelle est la cigogne, un cheval qu'on ferre, que nous pouvons toucher du doigt, représenter le cheval.

Assurément nous n'avons pas à nous étonner que telle ou telle forme typique apparaisse toujours dans certains contextes, qu'une certaine connexion, certaines associations qui peuvent échapper à ceux qui en sont les véhicules, que le sujet choisisse pour remplir une fonction, la fonction qui est en quelque sorte cette habilitation momentanée de certains états - dans le cas présent de l'état d'angoisse - que le sujet ne choisisse pour remplir la fonction de transformer cette angoisse en peur localisée, quelque chose qui présente une espèce de point d'arrêt, de terme, de pivot, de pilotis autour de quoi est accroché ce qui vacille et ce qui menace d'être emporté de tout le courant intérieur de la crise de la relation maternelle.

Le cheval, à ce moment là joue un rôle, et assurément il apparaît empêtrer beaucoup le développement de l'enfant, et c'est aussi, pour ceux qui l'entourent, un élément parasitaire, pathologique. Mais il est clair aussi que l'instauration analytique nous montre qu'il y a aussi un rôle d'accrochage, un rôle majeur d'arrêt pour le sujet, de point autour duquel il peut continuer à faire tourner quelque chose qui autrement se déciderait dans une angoisse impossible à supporter, et que donc tout le progrès de l'analyse dans ce cas, est en somme ex traire, de mettre à jour les virtualités que nous offre cet usage par l'enfant d'un signifiant essentiel pour suppléer à sa crise, pour lui permettre, à ce signifiant, de jouer le rôle que lui a réservé la relation fondamentale de l'enfant au symbolique, que lui a réservé l'enfant dans la construction de sa névrose. Il l'a pris comme secours, comme point de repère absolument essentiel dans l'ordre symbolique.

C'est cela en somme que la phobie, dans l'occasion, développe. Elle va permettre à l'enfant de manier d'une certaine façon ce signifiant, et en tirant des possibilités de développement plus riches que celles qu'il contient comme signifiant - non pas qu'il contienne lui-même à l'avance toutes les significations que nous lui ferons dire, il ne les contient pas en lui-même, il les contient plutôt par la place qu'il occupe. C'est dans la mesure où c'est à cette place où il devrait y avoir le père symbolique et dans la mesure où ce signifiant est là comme quelque chose qui correspond métaphoriquement, qui permet tous les transferts : nécessaires de tout ce qui est problématique dans la ligne du à savoir l'appel à sa fonction phallique, et à savoir l'enfant, à savoir de tout ce qu'il y a de compliqué dans une relation qui à chaque fois nécessite par rapport à la mère réelle, un triangle distinct, et qui soit pour l'enfant immaîtrisable, c'est dans la mesure où quelque chose est posé qui s'appelle quelque chose qui fait peur, et même - on articule pourquoi - quelque chose qui mord, c'est pour cela que dans l'autre ligne nous avons l'autre terme : m + π,

(M+ $\Phi$-α) M Ù m+π

c'est ce qui est le plus menacé, à savoir le pénis de l'enfant dans l'occasion.

Qu'est-ce que nous montre l'observation du petit Hans ? C'est justement que dans une structure semblable, ce n'est pas en s'attaquant, si on peut dire, à sa vraisemblance ou à son invraisemblance, ce n'est pas en disant à l'enfant : « *Je te méprise* », ce n'est pas non plus en lui faisant des remarques très pertinentes, à savoir qu'il y a sûrement, lui dit-on, un rapport entre le fait qu'il touche son fait-pipi et le fait qu'il éprouve les craintes que lui inspire la bêtise d'une façon renforcée, qu'on mobilise sérieusement la chose, bien au contraire.

Si vous lisez l'observation, vous vous apercevez à ce moment là, à la lumière de ce schéma, de la portée que peuvent avoir les réactions de l'enfant à ces interventions qui ne sont pas sans comporter elles-mêmes une certaine portée, mais qui assurément n'ont jamais la portée persuasive directe de l'expérience primordiale initiale, la portée persuasive directe que l'on pourrait souhaiter.

Bien entendu, c'est là l'intérêt de l'observation de le montrer d'une façon claire et manifeste, et de voir en particulier qu'à cette occasion l'enfant réagit en renforçant les éléments essentiels de sa propre formulation symbolique du problème, en insistant à ce moment-là, en rejouant le drame du cache-cache phallique - l'a-t-elle, ne l'a-t-elle pas ? - avec sa mère, en montrant bien qu'il s'agit là d'un symbole, et de quelque chose auquel il tient comme tel et qu'il s'agit de ne pas lui désorganiser.

C'est là que l'on voit à la fois un schéma comme celui-là être important et tout à fait capital pour que nous comprenions ce dont il s'agit pour l'enfant. Ce dont il s'agit pour l'enfant, c'est peut-être en effet de faire évoluer cela, de lui permettre de développer les significations dont le système est gros, qui doivent lui permettre de ne pas s'en tenir simplement à la solution provisoire qui consiste pour lui à être un petit phobique qui a peur des chevaux, mais à ceci que cette équation en peut être résolue que selon ses lois propres qui sont des lois d'un

discours déterminé, d'une dialectique déterminée et non pas d'une autre, et qu'il peut commencer par ne pas tenir compte de ce qu'elle fait pour soutenir comme ordre symbolique.

C'est bien pour cela que nous allons pouvoir donner le schéma général de ce qui en est le progrès. Ce qui en est le progrès consiste en ceci, qu'assurément, il n'est pas vain que le père, le grand Père symbolique est Freud, comme aussi bien le petit père est ce père aimé qui en somme n'a là qu'un tort, et qui est grand, c'est de ne pas satisfaire à ce dont l'invective le jeune Hans de remplir sa fonction de père, et pour un temps au moins même sa fonction de père jaloux, **eiferzuchtig** de dieu jaloux.

I1 n'est pas vain que l'un et l'autre interviennent. Si assurément dans un premier temps les interventions du père, qui lui parle avec beaucoup d'affection, de dévouement, mais sans pouvoir être plus qu'il ne l'a été pour lui jusqu'à présent - et c'est bien parce qu'il n'est pas effectivement dans le réel un père qui remplit, comme tout nous l'indique, pleinement sa fonction, et comme tout l'indique aussi à l'enfant, qu'il n'en fait littéralement avec sa mère, qu'à sa tête. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'aime pas son père, mais que son père ne remplit pas pour lui la fonction qui permettrait de donner à tout cela son issue schématique et directe, bien loin de là. Nous nous trouvons devant une complication de la situation : le père commence par intervenir directement sur ce terme selon les instructions de Freud, ce qui prouve que les choses ne sont pas encore complètement au point dans l'esprit de Freud.

Il faut tout de même considérer ce qui se passe, et nous pourrions entrer dans des sortes d'articulations de détail qui nous permettraient de formuler ceci d'une façon complètement rigoureuse, je veux dire de donner une série de formulations algébriques de transformation les unes dans les autres. je répugne un peu à le faire, craignant qu'en quelque sorte les esprits ne soient encore complètement habitués, ouverts à ce quelque chose qui, je crois, est tout de même dans l'ordre de notre analyse clinique et thérapeutique de l'évolution des cas, l'avenir. je veux dire que tout cas devrait pouvoir, au moins dans ses étapes essentielles, arriver à se résumer dans une série de transformations dont je vous ai donné la dernière fois deux exemples, en vous donnant d'abord celle-ci :

(M+ $\$$ a) M = m + π

puis en vous donnant la formulation terminale :

$$\frac{\text{‘I}}{\text{M + \$ a}} \qquad \text{M = (m) ,π} \qquad \text{et}$$

$$\text{P (Mbarré) (M)'} \quad \grave{\text{V}}\,\underline{(\alpha)}\ \pi \quad (\$)$$

Je dirais que c'est très évidemment pour autant que tout ceci est pris dans un grand , dans une logification. C'est à partir du moment où l'on en parle, et de ce qui est pris entre le grand **P** et le petit **p**, que nous pourrions donner un certain développement, nous pourrions nous demander à quelle occasion, dans quel moment majeur nous pouvons considérer que c'est la transformation, c'est-à-dire que le petit **p** va intervenir ici : **M(m)** π et le grand **P** au niveau de grand **'I.**

Je ne suis pas entré à proprement parler dans cette formalisation, je veux dire dans ces transformations successives, mais tout de même si nous poursuivons alors au niveau de l'observation, ce qui se passe et la façon dont les choses évoluent, nous voyons que le jour où il y a eu l'intervention de Freud, tout de suite après se produit le fantasme de l'enfant qui joue un rôle tout à fait majeur, et qui donnera ensuite leur place qui nous permettra de comprendre tout ce qui est sous le signe du **Verkehr** c'est-à-dire des transports, avec tout le sens ambigu du mot.

C'est que quelque chose se passe qui fait qu'on peut dire que d'une certaine façon s'incarne dans le fantasme assez bien quelque chose qui représenterait à peu près le premier terme de ceci, si vraiment le fantasme que Hans développe, celui de voir le chariot sur lequel il serait monté pour jouer, entraîné tout d'un coup par le cheval, est quelque chose qui est une transformation de ses craintes, qui est un premier essai de dialectisation de la chose, on ne peut pas manquer d'être frappé à quel point il suffirait d'être sujet de quelque chose, pour faire apparaître ce qui est ici écrit. Je veux dire que le cheval est évidemment là un élément entraînant, et que c'est pour autant que le petit Hans vient se situer sur le même chariot où est accumulé tout le chargement de sacs. La suite nous le dit, c'est précisément ce qui s'est passé pour lui, à savoir tous les enfants possibles, virtuels de la mère, c'est toute la suite de l'observation qui le démontrera, pour autant que rien n'est plus redouté que voir la mère de nouveau chargée, c'est-à-dire grosse, roulant, charroyant comme toutes ces voitures chargées qui lui font si peur, un enfant à l'intérieur de son ventre. Toute la suite de l'observation nous montrera que la voiture, à l'occasion la baignoire, ont cette fonction de représenter la mère : on y mettra un tas de petits enfants, je les mettrai moi-même, on les transportera.

C'est pour autant, bien entendu qu'il s'agit, peut-on dire, d'une espèce de premier exercice imaginé dans une image qui, elle, est vraiment aussi éloignée que possible de toute espèce d'assentiment naturel de la réalité psychologique, et par contre extrêmement expressive du point de vue de la structure de l'organisation signifiante, que nous voyons le petit Hans tirer le premier bénéfice d'une dialectisation de cette fonction du cheval qui est l'élément essentiel de sa phobie.

Là nous pourrons le voir. Déjà nous avions vu le petit Hans tenir beaucoup au maintien de la fonction symbolique, par exemple d'un de ses fantasmes, celui de la girafe, là nous voyons le petit Hans dans tout ce qui suit cette intervention, faire en quelque sorte toutes les épreuves possibles du jeu de ce groupement.

Le petit Hans est d'abord mis sur la voiture au milieu de tous les éléments hétéroclites dont il craint tellement qu'enfin ils soient entraînés avec lui, dieu sait où, par une mère qui n'est plus désormais pour lui qu'une puissance sans contrôle, et qu'on ne peut plus prévoir, avec laquelle on ne joue plus, ou comme qui dirait encore, pour employer un terme bien expressif de l'argot, avec laquelle il n'y a plus d'amour, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de règle du jeu, parce que d'autres s'en mêlent, parce que le petit Hans lui-même commence à compliquer le jeu en faisant intervenir, non plus un phallus symbolique avec lequel on joue à cache-cache avec la mère et les petites filles, mais un petit pénis réel, et à cause duquel il se fait taper sur les doigts.

Ceci complique singulièrement la tâche, et nous montre donc que l'enfant, en commerçant tout de suite après qu'un monsieur ait parlé comme le bon Dieu, n'a absolument rien cru de ce qu'il racontait, mais il a trouvé qu'il parlait bien, et il en est ressorti que le petit Hans peut commencer à parler, c'est-à-dire qu'il peut commencer à raconter des contes. La première chose qu'il fera, ce sera de maintenir avec son père quelque chose qui montre bien le chemin réel et le chemin symbolique. Il dira : « *Pourquoi a-t-il dit que j'aimais ma mère, alors que - c'est toi que j'aime ?* ». Il a bien fait la part des choses, et après cela il a fait rendre ce qu'il y a de virtuel, et que le cheval était là accompagné de toutes ses possibilités : c'est quelque chose qui peut mordre et qui peut tomber.

Nous verrons ce que cela va donner, et le petit Hans commencer là tout le mouvement de sa phobie. Le petit Hans commence à faire rendre au cheval tout ce qu'il peut donner, c'est pour cela que nous avons tous ces paradoxes, et en même temps - et à une époque où le cheval est ce signifiant qui est gros de tous les dangers qu'il est supposé recouvrir - c'est ce même signifiant avec lequel à la même époque le petit Hans se permet de jouer avec une désinvolture extrême. N'oubliez pas ce paradoxe, car au même moment, au moment où il a le plus peur du cheval, le petit Hans se met à jouer au cheval avec une nouvelle bonne, et c'est alors pour lui l'occasion de se livrer avec elle à toutes les incongruités possibles, et à supposer les plus impertinentes façons, à la déshabiller, etc. ... Tout cela fait partie du rôle des bonnes chez Freud.

Vous voyez que le cheval, à ce moment là, ne l'intimide pas du tout, à tel point que lui, à ce moment là, prend la place du cheval. Nous le trouvons à la fois dans le maintien de la fonction du cheval, et si on peut dire l'usage par l'enfant de tout ce que peut lui réserver d'occasion d'élucidation, d'appréhension du problème, le fait de jouer avec ces signifiants ainsi groupés, mais à condition que le mouvement se maintienne, sinon tout ceci n'a plus aucune espèce de sens, et on ne voit pas pourquoi dans ce cas nous retiendrions plus longtemps ce que nous raconte l'enfant.

Je vous l'ai dit, le point de transformation absolument radical, est celui où l'enfant découvre une des propriétés les plus essentielles d'une telle situation, c'est qu'à partir du moment où l'ensemble est logifié - c'est-à-dire où on a suffisamment joué avec la chose avec laquelle on peut se livrer à un certain

nombre d'échanges et de permutations - ce n'est pas autre chose qui se passe dans cette transformation initiale, et qui sera décisive à savoir le dévissage de la baignoire - la transformation de la morsure dans ce quelque chose qui est tout à fait différent, en particulier pour le rapport entre les personnages. C'est un peu autre chose que de mordre goulûment la mère comme acte ou appréhension de sa signification comme bien naturelle, voire de craindre en retour cette fameuse morsure qu'incarne le cheval, ou de dévisser, de déboulonner la mère, de la mobiliser dans cette affaire, de faire qu'elle entre, elle aussi, et pour la première fois, comme un élément mobile, et du même coup, comme un élément équivalent dans l'ensemble des systèmes de ce qui va à ce moment là alors être une espèce de vaste jeu de boules à partir de quoi l'enfant va essayer de reconstituer une situation tenable, voire d'introduire les nouveaux éléments qui lui permettront de recristalliser toute la situation.

C'est bien ce qui se passe dans le moment du fantasme de la baignoire qui pourrait par exemple s'inscrire à peu près ainsi, c'est-à-dire que nous aurons une permutation qui ferait

$$\frac{\text{‘I}}{\text{M + \$ + α}} \qquad \pi \text{ Ѵ M (-m)}$$

π représentant sa fonction sexuelle, et le petit m la façon de la faire entrer elle-même dans la dialectique des éléments amovibles, de ceux qui vont en faire un objet si je puis m'exprimer ainsi, comme un autre, et qui vont lui permettre à ce moment là de manipuler la mère en question.

On peut donc dire que toute cette espèce de progrès qu'est l'analyse de la phobie, représente en quelque sorte le déclin par rapport à l'enfant, la maîtrise qu'il prend progressivement de la mère.

L'étape suivante est celle-ci - et c'est cela qui est important, c'est là aussi qu'il faudra que je m'arrête pour conclure la prochaine fois - l'étape suivante est tout entière autour de ce quelque chose qui va se passer sur un plan imaginaire, donc par rapport à ce qui a été jusqu'à présent d'une certaine façon, régressif, mais d'une autre façon sur le plan imaginaire où nous allons voir le petit Hans faire entrer en jeu sa sœur elle-même - cet élément si pénible à manier dans le réel - en faire ce quelque chose autour de quoi il déploie cette sorte d'éblouissante fantaisie, à savoir sa sœur pour autant qu'il la fait rentrer dans cette sorte de construction étonnante qui consiste à d'abord supposer qu'elle a toujours été là à un moment dans la grande boîte, ceci depuis presque toute éternité peut-on dire.

Vous allez voir comment cela est possible, et combien cela suppose déjà chez lui une organisation signifiante extrêmement poussée, comment cette sœur est supposée avoir été et ceci avant même qu’elle vienne au jour, mais à un moment où, dit-il, elle était déjà dans le monde.

A quel titre ? A titre imaginaire, c'est trop évident. Là nous avons l'explication de Freud qu'en quelque sorte quelque chose se présente sous cette

forme imaginaire indéfiniment répétée, constante, permanente, sous la forme d'une espèce de réminiscence absolument essentielle. La petite Anna a toujours été là, et il souligne bien qu'elle est d'autant plus là qu'en réalité il sait très bien qu'elle n'était pas là. C'est justement la première année où elle n'était pas encore au jour, qu'il souligne qu'elle était au jour, et qu'à ce moment là elle s'est livrée à tout ce à quoi en somme peut se livrer quelqu'un, à tout ce à quoi s'est livré le petit Hans, logiquement, dialectiquement dans son discours et dans ses jeux dans la première partie du traitement.

Là, imaginairement dans le fantasme, il nous articule que la sœur, non seulement est là depuis toujours dans la grosse caisse qui est à l'arrière de la voiture, ou qui voyage séparément suivant les occasions, il nous raconte aussi à un autre moment, qu'elle est à côté du cocher et « *qu'elle tient les rênes, non elle ne tenait pas les rênes !* »

Il y a là une espèce de difficulté pour distinguer la réalité de l'imagination, mais le petit Hans continue son fantasme par l'intermédiaire de cet enfant imaginaire qui est là depuis toujours, et qui sera là toujours d'ailleurs. Aussi il l'indique, c'est par l'intermédiaire de cet enfant imaginaire que cette fois-ci s'ébauche un certain rapport également imaginaire, qui est, je vous l'ai souligné, celui dans lequel en fin de compte se stabilisera la relation du petit Hans par rapport à l'objet maternel, c'est-à-dire à cet objet d'un éternel retour par rapport à cette femme à laquelle ce tout petit homme doit accéder.

C'est par l'intermédiaire de ce jeu imaginaire, qui fait que quelqu'un dont ils se sert littéralement comme une sorte d'idéal du moi, à savoir sa petite sœur, c'est pour autant que cette petite sœur devient là la maîtresse du signifiant**,** la maîtresse du cheval, qu'elle le domine, que le petit Hans peut en venir, lui - comme je vous l'ai fait remarquer un jour - à cravacher ce cheval, à le battre, à le dominer, à devenir son maître, à se trouver dans une certaine relation qui est de maîtrise par rapport à qui sera dès lors essentiellement inscrit dans le registre développé par la suite des créations de son esprit, d'une certaine maîtrise de cet Autre que va être pour lui désormais toute espèce de fantasme féminin, à savoir ce que pourrais appeler les filles de son rêve, les filles de son esprit. Et ce sera à cela qu'il aura toujours affaire en tant que cette sorte de fantasme narcissique où vient pour lui s'incarner l'image dominatrice, celle qui résout la question de la possession du phallus, mais qui laisse dans un rapport essentiellement narcissique, essentiellement imaginaire, le rapport fondamental, la domination pour tout dire, qu'il a prise de la situation critique.

C'est cela qui marquera pour la suite de son ambiguïté profonde, tout ce qui va se produire que nous puissions concevoir comme une issue ou comme une normalisation de la situation chez le petit Hans. Les étapes sont suffisamment indiquées dans l'observation. C'est après le développement de ses fantasmes, c'est après ce jeu imaginaire, cette réduction à l'imaginaire des éléments une fois fixés comme signifiant, c'est à partir de là que va se constituer la relation fondamentale qui permettra à l'enfant d'assumer son sexe, et de l'assumer d'une façon qui reste - si normal qu'il puisse apparemment être -

suppose que l'enfant reste tout de même marqué d'une déficience, de quelque chose dont c'est sans doute seulement la prochaine fois que je pourrai vous montrer tous les accents.

Mais déjà aujourd'hui, et en quelque sorte pour terminer sur quelque chose qui vous indique bien à quel point et où se situe le défaut du point où l'enfant parvient pour en quelque sorte remplir ou tenir sa place, je crois que rien n'est plus significatif que ce quelque chose qui s'exprime dans le fantasme de dévissage ou de déboulonnage terminal, celui où l'on change son assiette à l'enfant, où on lui donne un plus gros derrière. Et pourquoi ? Pour remplir en fin de compte cette place qu'il a rendue beaucoup plus maniable, beaucoup plus mobilisable, cette baignoire à partir de laquelle la dialectique de tomber peut entrer, être évacuée à l'occasion, et cela n'est possible qu'à partir du moment où la baignoire est dévissée.

Je dirais que d'une certaine façon c'est là aussi que se voit le caractère atypique, anomalique, presque inversé de la situation dans cette observation. Je dirais dans une formule normale, que c'est dans la mesure où l'enfant, pour parler seulement du garçon, possède son pénis, qu'il le retrouve en tant qu'il lui est rendu, c'est-à-dire en tant qu'il l'a perdu, en tant qu'il est passé par le complexe de castration. N'est-il pas frappant de voir qu'ici où partout est appelé par l'enfant ce complexe de castration, osa lui-même en suggère la formule, où il accroche les images - il somme presque son père de lui en faire subir l'épreuve ou en tout cas d'une façon reflétée, il en fomente et il en organise l'épreuve sur l'image de son père, il le blesse et il souhaite que ceci soit réalisé - n'est-il pas frappant de voir qu'à travers tout ces vains efforts pour que soit achevée, pour que soit franchie cette sorte de métamorphose fondamentale chez le sujet, ce qui se passe est quelque chose qui n'intéresse pas le sexe, mais qui intéresse essentiellement son assiette, son rapport avec sa mère qui fait qu'il peut meubler la place, mais ceci aux dépens de quelque chose qui ne nous paraît pas dans cette perspective. Il s'agit de la dialectique du rapport du sujet à son propre organe.

Là, à moins que ce soit l'organe qui soit changé, c'est le sujet lui-même à la fin de l'observation, tout en s'assumant à ce moment là comme quelque chose qui est une sorte de père mythique tel qu'il est arrivé à le concevoir. Et dieu sait si ce père n'est pas du tout un père comme les autres puisque ce père reste quand même, dans ses fantasmes, peut engendrer - comme on nous le dit dans *Les mamelles de Tiresias* d'Apollinaire - un homme, comme le dit le journaliste

« Revenez donc voir demain comment la nature
M'aura donné sans femme une progéniture. »

C'est là dessus que l'on ne peut pas dire que tout est assumé de la position relative des sexes, de cette béance qui reste de l'intégration de ces rapports.

Nous voulons insister sur ceci que c'est justement dans une notation par plus ou par moins dans le paradoxe de l'inversion de certains termes que nous

pouvons juger véritablement du résultat d'un certain progrès, et donc dire qu'ici, si ce n'est pas par le complexe de castration qu'est passé le petit Hans, c'est par quelque chose qui a eu son titre à sa transformation en un autre petit Hans, comme c'est indiqué par le mythe de cet installateur qui lui charge le derrière. Et pour tout dire, en fin de compte, si plus tard dans Freud nous revoyons le petit Hans, c'est pour voir quelqu'un qui lui dit : « *Je ne me souviens plus de rien de tout cela* ». Nous trouvons là le signe et le témoignage d'une espèce de moment d'aliénation essentielle.

Vous connaissez l'histoire, comme on la raconte, de ce sujet qui était parti dans une île pour oublier quelque chose, et les gens qui le retrouvent, se rapprochent de lui et lui demandent : « *Qu'est-ce que c'est ?* ». Il était donc parti pour oublier, et quand on lui demande pourquoi, il ne peut pas répondre. Comme dit l'histoire finement : il a oublié.

Dans le cas du petit Hans, je dirais que quelque chose nous permet de rectifier essentiellement l'accent, je dirais presque aussi la formule de l'histoire. Si le petit Hans, jusqu'à un certain point, peut montrer un des stigmates de l'inachèvement, aussi bien de son analyse, que de la solution oedipienne qui était postulée par sa phobie, c'est en ceci qu'après tous ces tours salutaires qui à partir d'un certain moment ont rendu inutile, voire superflu le recours au signifiant du cheval, pour tout dire ont fait progressivement s'évanouir la phobie, c'est tout de même à partir de quelque chose qu'on peut dire que le petit Hans a oublié.

## 24 - LEÇON DU 3 JUILLET 1957

C'est aujourd'hui notre dernier séminaire de l'année. J'ai laissé la dernière fois derrière moi des choses. Je n'ai pas voulu avoir à m'y prendre tout à fait aujourd'hui pour résumer, pour resituer, pour répéter, bien que dans le fond ce ne soit peut-être pas une si mauvaise méthode. J'ai donc laissé de côté la dernière fois un certain nombre de choses, et de ce fait je n'ai peut-être pas poussé jusqu'au bout cette analyse. J'ai formalisé des petites lettres, et j'ai essayé de vous poser dans quel sens on pourrait faire un effort pour s'habituer à écrire les rapports de façon à se donner des points de repère fixes, et sur lesquels on ne puisse pas revenir dans la discussion, qu'on ne puisse pas éluder après les avoir posés, en profitant de tout ce qu'il peut y avoir de trop souple habituellement dans ce jeu entre l'imaginaire et le symbolique, si important pour notre compréhension de l'expérience.

Ce que je vous aurai donc amorcé, c'est un commencement de cette formalisation. Je sais bien que je n'en ai pas absolument motivé tous les termes, je veux dire par là qu'une certaine indétermination peut vous paraître subsister dans la façon de lier ces termes entre eux. On ne peut pas tout expliquer à la fois. Ce que je veux vous dire, c'est que dans l'article qui va paraître dans le troisième numéro de *La* Psychanalyse[131], vous y verrez peut-être d'une façon plus proche et plus serrée, la justification de l'ordre de ces formules à savoir respectivement des formules de la métaphore et de la métonymie.

L'important, je crois, au point où nous en arrivons, c'est que de cette suggestion vous ait été donnée la possibilité de l'utilisation de formules semblables pour situer des fonctions, des rapports entre le sujet et les différents modes de l'Autre, qui ne peuvent pas en somme être articulés autrement, pour lesquels le langage usuel ne nous donne pas les fondements nécessaires.

J'ai donc laissé derrière moi des choses, et après tout je dirais : pourquoi n'en laisserais-je pas ? Pourquoi vouloir, même dans le propre cas du petit Hans, que nous fournissions une formule absolument complète de ce que le petit Hans pose comme question.

Vous savez que c'est dans ce registre des questions posées par Freud, que j'entends faire mon commentaire, cela ne veut pas dire pour autant que je veuille faire de chacune de ses oeuvres un système qui se ferme, ni même de la totalité de ses oeuvres un système qui se ferme. L'important est que vous ayiez suffisamment appris, et que vous appreniez chaque jour mieux qu'il change les bases mêmes, si on peut dire, de la considération psychologique, en y introduisant une dimension étrangère à ce que la considération psychologique comme telle, a été jusqu'ici, que c'est le caractère étranger de cette dimension par rapport à toute fixation de l'objet qui constitue l'originalité de notre science et le principe de base dans lequel nous devons y concevoir notre progrès.



[131] Lacan, *L'instance de la lettre dans l'Inconscient ou la raison depuis Freud*, in Ecrits, p. 493 – 528, op. cité.

De tout autre façon, refermer l'interrogation freudienne, la réduire au champ de la psychologie, conduit à ce que j'appellerai sans plus de formalisme, une psychogenèse délirante, cette psychogenèse que vous voyez se développer chaque jour implicitement à la façon dont les psychanalystes envisagent les faits et les objets auxquels ils ont affaire, et dont le seul fait qu'elle se survive est si paradoxal, si étranger à toutes les conceptualisations voisines, si choquant et en même temps si finalement toléré, le seul fait qu'elle se survive est à adjoindre au principal du problème, et doit être résolu en même temps dans la solution que nous apporterons à ce problème de la discussion freudienne, c'est-à-dire de l'inconscient.

J'ai donc laissé de côté en effet tout ce jeu que, je crois, vous pouvez suivre maintenant. Vous en savez suffisamment les éléments pour apercevoir à la relecture du texte tout ce jeu mythique entre ce que j'appellerai si vous voulez la réduction à l'imaginaire de cet élément qui est la séquence du désir maternel tel que je l'ai écrit dans la formule : M + $+ a, c'est-à-dire tout le rapport de la mère avec cet autre imaginaire qu'est son propre phallus, puis tout ce qui peut advenir d'éléments nouveaux, c'est-à-dire les autres enfants, la petite sœur dans l'occasion.

Ce jeu, cette mythification par l'enfant dans ce jeu imaginaire, tel qu'il a été déclenché par l'intervention, disons, psychothérapique, est quelque chose qui en lui-même nous manifeste un phénomène dont l'originalité comme telle doit être saisie, arrêtée comme un élément essentiel de la **Verarbeitung** de toute la progression analytique en tant qu'elle est un élément dynamique, cristallisant, dans le progrès symbolique en quoi consiste la guérison analytique comme telle.

Assurément, si en effet je ne l'ai pas poussé plus loin, je veux quand même vous indiquer les éléments que je n'ai même pas touchés, je veux dire que j'ai indiqués au passage, mais dont je n'ai pas expliqué la fonction exacte par rapport à ces agissements mythiques de l'enfant sous la stimulation de l'intervention analytique.

Il y a là un terme, un élément qui est absolument corrélatif de la grande invention mythique autour de la naissance, spécialement autour de la naissance de la petite Anna, autour de la permanence de toute éternité de la présence de la petite Anna, si joliment fomentée par Hans comme sa spéculation mythifiante. C'est ce personnage mystérieux et digne vraiment de l'humour noir de la meilleure tradition qu'est la cigogne, cette cigogne qui arrive avec un petit chapeau, qui salue, qui met la clef dans la serrure, qui arrive quand personne n'est là, qui, je dois dire, présente des aspects tout à fait insolites si on sait entendre ce qu'a dit le petit Hans : « *Elle est venue dans ton lit* », autant dire « *à ta place* », puis il se reprend ensuite : « *dans son lit* », puis qui ressort à l'insu de tous, non sans faire un petit vacarme, histoire de secouer la maison après son départ. Ce personnage qui va, qui vient, muni d'un air imperturbable, presque inquiétant, n'est assurément pas une des créations les moins énigmatiques de la création du petit Hans.

I1 mériterait qu'on s'y arrête longuement, et à la vérité, il convient essentiellement d'en indiquer la place dans l'économie, à ce moment, du progrès du petit Hans. Si le petit Hans peut arriver, et le petit Hans ne peut arriver à fomenter sa manipulation imaginaire des différents termes en présence, sous la sujétion du père psychothérapeute, coiffé lui-même par Freud, il ne peut arriver à le faire qu'en dégageant quelque chose qui est bel et bien annoncé juste avant la grande création mythique : la naissance d'Anna, et en même temps la cigogne. Nous voyons énoncé par le seul texte de Hans, et par le père, le thème de la mort, par le fait que le petit Hans a un bâton - on ne sait pourquoi, on a jamais parlé avant de cette canne - avec lequel il tape le sol, et demande s'il y a des morts dessous.

La présence du thème de la mort est strictement corrélative du thème de la naissance. C'est une dimension essentielle à relever pour la compréhension et le progrès du cas. Mais à la vérité, ce thème, cette puissance d'une génération portée à son dernier degré de mystère, entre la vie et la mort, entre l'existence et le néant, est quelque chose qui pose des problèmes particuliers, différents de celui de l'introduction de ce signifiant le cheval. Il n'en est pas l'homologue, il est quelque chose d'autre que peut-être l'année prochaine nous verrons, et que je laisse en réserve en quelque sorte. La rubrique que je choisirai très probablement pour ce que je vous développerai l'année prochaine, sera celle-ci, à savoir *Les formations de l'inconscient*.

Aussi bien, re-soulignerai-je encore qu'il est significatif que le petit Hans, au bout de la crise qui résout et dissout la phobie, s'installe dans quelque chose d'aussi essentiel que le refus de la naissance qu'est l'espèce de traité qui sera dès lors établi avec la cigogne, qui sera établi avec la mère. Vous verrez tout le sens du passage où il s'agit des rapports de la mère et de Dieu quant à la venue possible d'un enfant, cette chose si élégamment résolue à l'intérieur de l'observation par la petite note de Freud : « *Ce que femme veut, Dieu le veut* ». C'est bien en effet ce que lui a dit la mère : « *En fin de compte, c'est de moi que ça dépend* ».

D'autre part le petit Hans dit souhaiter avoir des enfants, et du même mouvement ne pas vouloir qu'il y en ait d'autres, il a le désir d'avoir des enfants imaginaires, pour autant que toute la situation s'est résolue par une identification au désir maternel. Il aura des enfants de son rêve, de son esprit, il aura des enfants pour tout dire, structurés à la mode du phallus maternel, dont en fin de compte il va faire l'objet de son propre désir. Mais il est bien entendu que de nouveaux enfants, il n'y en aura pas, et cette identification au désir de la mère en tant que désir imaginaire, ne constitue qu'apparemment un retour au petit Hans qu'il a été autrefois, qui jouait avec des petites filles à ce jeu de cache-cache primitif dont son sexe était l'objet. Mais maintenant Hans ne songe plus du tout à jouer au jeu de cache-cache, ou plus exactement il ne songe plus à rien leur montrer si je puis dire, que sa jolie stature de petit Hans, de personnage qui, par un certain côté est devenu en fin de compte - c'est là où je veux en venir - lui-même quelque chose comme un objet fétiche, où le petit Hans se situe dans une certaine position passivée, et quelle que soit la légalité

hétérosexuelle de son objet, nous ne pouvons considérer qu'elle épuise la légitimité de sa position.

Le petit Hans rejoint là un type qui ne vous paraîtra pas étranger à notre époque, la génération d'un certain style que nous connaissons, qui est le style des années 1945, de ces charmants jeunes gens qui attendent que les entreprises viennent de l'autre bord, qui attendent, pour tout dire, qu'on les déculotte. Tel est celui dont je vois se dessiner l'avenir, de ce charmant petit Hans, tout hétérosexuel qu'il paraisse.

Entendez-moi bien : rien dans l'observation ne nous permet à aucun moment, de penser qu'elle se résolve autrement que par cette domination du phallus maternel, en tant que Hans prend sa place, qu'il s'y identifie, qu'il le maîtrise. Certes, tout ce qui peut répondre à la phase de castration, ou au complexe de castration n'est rien de plus que ce que nous voyons se dessiner dans l'observation sous cette forme de la pierre contre laquelle on peut se blesser. L'image qui en affleure, si l'on peut dire, est bien moins celle d'un vagin denté, dirais-je que celle d'un **phallus dentatus.** Cette espèce d'objet figé est un objet imaginaire dont sera victime, en s'y blessant, tout assaut masculin.

C'est là le sens dans lequel nous pouvons aussi dire que le petit Hans et sa crise oedipienne n'aboutit pas à proprement parler à la formation d'un surmoi typique, je veux dire d'un surmoi tel qu'il se produit selon le mécanisme qui, déjà est indiqué dans ce que nous avons ici enseigné au niveau de la **Verwerfung,** par exemple, ce qui est rejeté du Symbolique et réparait dans le Réel. C'est là la véritable clef, à un niveau plus proche de ce qui se passe après la **Verwerfung** oedipienne, c'est pour autant que le complexe de castration est à la fois franchi, mais qu'il ne peut pas être pleinement assumé par le sujet, qu'il produit ce quelque chose de l'identification avec une sorte d'image brute du père, d'image portant les reflets de ses particularités réelles dans ce qu'elles ont littéralement de pesant voire d'écrasant, qui est ce quelque chose par quoi nous voyons une rois de plus renouvelé le mécanisme de la réapparition dans le réel, cette fois d'un réel à la limite du psychique, à l'intérieur des frontières du moi, mais d'un réel qui s'impose au sujet littéralement d'une façon quasi hallucinatoire, dans la mesure où le sujet à un moment, donne corps à l'intégration symbolique du processus de castration.

Rien de semblable dans le cas présent n'est manifesté. Le petit Hans assurément n'a pas à perdre son pénis, puisque aussi bien il ne l'acquiert à aucun moment. Si le petit Hans est identifié en fin de compte au phallus maternel, ce n'est pas dire que son pénis pour autant soit quelque chose dont il puisse retrouver, assumer, à proprement parler, la fonction. Il n'y a aucune phase de symbolisation du pénis, le pénis reste en quelque sorte en marge, désengrené, comme quelque chose qui n'a jamais été que honni, réprouvé par la mère, et ce quelque chose qui se produit lui permet d'intégrer sa masculinité.

Ce n'est par aucun autre mécanisme que par la formation de l'identification au phallus maternel, et qui est aussi bien de l'ordre tout aussi différent que l'ordre du Surmoi, tout différent de cette fonction sans aucun doute perturbante,

mais équilibrante aussi, qu'est le Surmoi. C'est une fonction de l'ordre de l'idéal du moi.

C'est pour autant que le petit Hans a une certaine idée de son idéal, en tant qu'il est l'idéal de la mère, à savoir un substitut du phallus, que le petit Hans s'installe dans l'existence. Disons que si au lieu d'avoir une mère juive, et dans le mouvement du progrès, il avait eu une mère catholique et pieuse, vous voyez par quel mécanisme le petit Hans occasionnellement eût doucement été conduit à la prêtrise, sinon à la sainteté.

L'idéal maternel est très précisément ce qui dans ce cas, situe et donne un certain type de sortie et de formation, de situation dans le rapport des sexes au sujet introduit dans une relation oedipienne atypique, et dont l'issue se fait par identification à l'idéal maternel.

Voilà à peu près dessinés, limités, les termes dans lesquels je vous donne le débouché du cas du petit Hans. Tout au long, nous en avons des indices, si on peut dire confirmatifs, et quelquefois combien émouvants à la fin de l'observation, quand le petit Hans, décidément découragé par la carence paternelle, va en quelque sorte faire lui-même sa cérémonie d'initiation fantasmatiquement, en allant se placer tout nu, comme il voulait que le père s'avance, sur ce petit wagonnet sur lequel littéralement, comme un jeune chevalier, il est censé veiller toute une nuit, après quoi, grâce encore à quelques pièces de monnaies données au conducteur du train - le même argent qui servira à apaiser la puissance terrifique du **Storch** - le petit Hans roule sur le grand circuit.

L'affaire est réglée, le petit Hans ne sera pas autre chose que peut-être sans doute un chevalier, un chevalier plus ou moins sous le régime des assurances sociales, mais enfin un chevalier, et il n'aura pas de père. Ceci, je ne crois pas que rien de nouveau dans l'expérience de l'existence le lui donnera jamais.

Tout de suite après, le père essaye, un peu en retard - car l'ouverture de la comprenoire du père, à mesure de l'observation, n'est pas non plus une des choses les moins intéressantes - le père, après avoir été franc jeu, croyant dur comme fer à toutes les vérités qu'il a apprises du bon maître Freud, le père à mesure qu'il progresse et qu'il voit combien cette vérité dans le maniement, est beaucoup plus relative, au moment où le petit Hans va commencer à faire son grand délire mythique laisse échapper une phrase comme celle-ci, qu'on remarque à peine dans le texte, mais qui a bien son importance. Il s'agit du moment où on joue à dire, et où le petit Hans se contredit à chaque instant, où il dit : « *C'est vrai, ce n'est pas vrai ; c'est pour rire, mais c'est quand même très sérieux* ». « *Tout ce qu'on dit* - dit le père qui n'est pas un sot et qui en apprend dans cette expérience - *tout ce qu'on dit est toujours un peu vrai*. »

Malgré tout, ce père qui n'a pas réussi dans sa propre position puisque c'est lui plutôt qu'il aurait fallu faire passer par l'analyse, le père essaye de remettre cela, quand déjà il est trop tard, et dit au petit Hans : « *En fin de compte, tu m'en as voulu* ». C'est autour de cette intervention à retardement

du père qu'on voit se produire ce très joli petit geste qui est mis dans une sorte d'éclairage spécial dans l'observation : le petit Hans « *laisse tomber son petit cheval* ». Au moment même où le père lui parle, il laisse tomber le petit cheval. La conversation est dépassée, le dialogue à ce moment là est périmé, le petit Hans s'est installé dans sa nouvelle position dans le monde, celle qui fait de lui un petit homme en puissance d'enfants, capable d'engendrer indéfiniment dans son imagination, et de se satisfaire entièrement avec eux. Telle, également, dans son imagination vit la mère. C'est d'être le petit Hans comme je vous l'ai dit, non pas fils d'une mère, mais fils de deux mères.

Point remarquable, énigmatique, point sur lequel j'avais déjà arrêté l'observation la dernière fois. Assurément l'autre mère est celle qu'il a trop d'occasions et de raisons de connaître, l'occasion et la puissance, c'est la mère du père. Néanmoins qu'il assume les conditions de l'équilibre terminal, cette duplicité, ce dédoublement de la figure maternelle, c'est bien encore un des problèmes structuraux que pose l'observation, et vous le savez , c'est là-dessus que j'ai terminé mon avant-dernier séminaire pour vous faire le rapprochement avec le tableau de Léonard de Vinci, et du même coup avec le cas de Léonard de Vinci dont ce n'est pas par hasard que Freud y a tellement porté son attention.

C'est à lui que nous consacrerons aujourd'hui le temps qui nous reste. Aussi bien ceci constituera-t-il - nous ne prétendons pas épuiser ce souvenir d'enfance de Léonard de Vinci en une seule leçon - une espèce de petite leçon d'avant les vacances qu'il est d'usage dans tout mon enseignement de faire à la manière d'une détente à tout groupe attentif comme vous l'êtes et comme je vous en remercie.

Ce petit Hans, laissons-le à son sort. Je vous signale néanmoins que si j'ai fait à son propos une allusion à quelque chose de profondément actuel dans une certaine évolution dans les rapports entre les sexes, et si je me suis rapporté à la génération de 1945, c'est assurément pour ne pas faire une excessive actualité. Je laisse à dépeindre et à définir ce que peut être la génération actuelle, laissant à d'autres le soin d'en donner une expression directe et symbolique, disons à Françoise Sagan, que je ne cite pas ici au hasard, pour le seul plaisir de faire de l'actualité, mais pour vous dire que comme lecture de vacances, vous pourrez voir ce qu'un philosophe austère et habitué à ne se situer qu'au niveau d'Hegel et de la plus haute politique, peut tirer d'un ouvrage d'apparence aussi frivole. Je vous conseille de le lire - numéro de *Critiques*, août-septembre 1956, Alexandre Kojève - sous le titre *Le dernier monde nouveau*, l'étude qu'il a faite sur les deux livres *Bonjour tristesse* et *Un certain sourire*, de l'auteur à succès que je viens de nommer. Ceci ne manquera pas de vous instruire, et comme on dit, ça ne vous fera pas de mal, vous ne risquerez rien. *Le psychanalyste ne se recrute pas parmi ceux qui se livrent tout entier aux fluctuations de la mode en matière psycho-sexuelle*. Vous êtes trop bien orientés, si je puis dire, pour cela, voir même avec un rien de fort en thème en cette matière.

Ceci en effet, peut vous faire entrer dans une espèce de ban d'actualité de l'activation de la perspective pour ce qui est de ce que vous faites et que

vous devez être prêts à entendre quelquefois de vos patients eux-mêmes. Ceci aussi, vous montrera ce quelque chose dont nous devons tenir compte, à savoir les profonds changements des rapports entre l'homme et la femme, qui peuvent se passer au cours d'une période pas plus longue que celle qui nous sépare du temps de Freud, où comme on dit, tout ce qui devait être notre histoire était en train de se fomenter.

Tout cela est pour vous dire qu'aussi le donjuanisme n'a peut-être pas complètement, quoiqu'en disent les analystes qui ont apporté là-dessus des choses intéressantes, dit son dernier mot, je veux dire que si quelque chose de juste a été entrevu dans la notion qu'on fait de l'homosexualité de Don juan, ce n'est certainement pas à prendre comme on le prend d'habitude.

Je crois profondément que le personnage de Don juan est précisément un personnage qui est trop loin de nous dans l'ordre culturel, pour que les analystes aient pu justement le percevoir, que le Don Juan de Mozart, si nous le prenons comme son sommet et comme quelque chose qui signifie effectivement l'aboutissement d'une question à proprement parler, au sens où je l'entends ici, est assurément tout autre chose que ce personnage reflet que Rank a voulu nous construire. Ce n'est certainement pas uniquement sous l'angle et par le biais du double, qu'il doit être compris. Je pense que contrairement aussi à ce qu'on dit, Don juan ne se confond pas purement et simplement, et bien loin de là avec le séducteur possesseur de petits trucs qui peuvent réussir à tout coup. Assurément je crois que Don juan aime les femmes, je dirais même qu'il les aime assez pour savoir à l'occasion ne pas leur dire, et qu'il les aime assez pour que quand il le leur dit, elles le croient.

Ceci n'est pas rien, et montre beaucoup de choses, qu'assurément la situation soit toujours pour lui sans issue. Je crois que c'est dans le sens de la notion de la femme phallique qu'il faut le chercher. Bien sûr il y a quelque chose qui est en rapport avec un problème de bi-sexualité dans ces rapports de Don juan avec son objet, mais c'est précisément dans le sens de ce quelque chose que Don juan cherche la femme, et c'est la femme phallique, et bien entendu comme il la cherche vraiment, qu'il y va, qu'il ne se contente pas de l'attendre, ni de la contempler, il ne la trouve pas, ou il ne finit par la trouver que sous la forme de cet invité sinistre qui est en effet un au-delà de la femme auquel il ne s'attend pas, dont ce n'est pas pour rien en effet que c'est le père. Mais n'oublions pas que quand il se présente c'est sous la forme, chose curieuse encore, de cet invité - pierre, de cette pierre, pour tout dire de ce côté absolument mort et fermé et tout à fait au-delà de toute vie de la nature. C'est là qu'il vient en somme se briser et trouver l'achèvement de son destin.

Tout autre sera le problème que nous présente un Léonard de Vinci.

Que Freud s'y soit intéressé n'est pas quelque chose sur lequel nous ayons à nous poser des questions. Pourquoi une chose s'est passée plutôt que de ne pas se passer, c'est bien là ce qui doit être en général le dernier de nos soucis. Freud est Freud justement parce qu'il s'est intéressé à Léonard de Vinci.

Il s'agit de savoir maintenant comment il s'y est intéressé. Qu'est-ce que pouvait pour Freud être Léonard de Vinci ? Il n'y a rien de mieux pour cela que de lire ce qu'il a écrit là-dessus : *Un souvenir d'enfance*. Je vous en ai averti à temps pour que quelques uns d'entre vous l'aient fait, et se soient aperçus du caractère profondément énigmatique de cette oeuvre.

Voici Freud parvenu en 1910 à quelque chose que nous pouvons appeler le sommet de bonheur de son existence. C'est tout au moins ainsi qu'extérieurement les choses apparaissent, et comme à la vérité, il ne manque pas de nous le souligner. Il est internationalement reconnu, n'ayant pas encore connu le drame ni la tristesse des séparations d'avec ses élèves les plus estimés, la veille des grandes crises mais jusque là pouvant se dire avoir rattrapé les dix dernières années en retard de sa vie.

Voici Freud qui prend un sujet : Léonard de Vinci, dont bien entendu dans ses antécédents, dans sa culture, dans son amour de l'Italie et de la Renaissance, tout nous permet de comprendre qu'il ait été fasciné par ce personnage. Mais que va-t-il à ce propos nous dire ? I1 va nous dire des choses qui, assurément, ne font pas preuve d'une connaissance minime, ni d'une sensibilité réduite au relief du personnage, bien loin de là. On peut dire que dans l'ensemble Léonard de Vinci se relit avec intérêt, je dirais avec un intérêt qui est plutôt croissant avec les âges.

J'entends par là que, même si c'est un des ouvrages les plus critiqués de Freud, et combien il est paradoxal de voir que c'est l'un de ceux dont il était le plus fier, les gens les plus réticents toujours dans ces cas, et dieu sait s'ils ont pu l'être, je veux dire ceux qu'on appelle les spécialistes de la peinture et de l'histoire de l'art finissent avec le temps et à mesure que les plus grands défauts apparaissent dans l'œuvre de Freud, par s'apercevoir quand même de l'importance de ce qu'a dit Freud.

C'est ainsi que dans l'ensemble l'œuvre de Freud a été à peu près universellement repoussée, méprisée voire dédaignée par les historiens de l'art, et pourtant malgré toutes les réserves qui persistent, ils n'ont plus qu'à se renforcer de l'apport de nouveaux documents. Ce qui prouve que Freud a fait des erreurs. Il n'en reste pas moins que quelqu'un comme par exemple Kenneth Clark, dans un ouvrage pas très ancien, reconnaît le haut intérêt de l'analyse que Freud a faite de ce tableau que je vous montrais l'autre jour, à savoir de la Sainte Anne du Louvre doublée par le célèbre carton qui se trouve à Londres, et sur lequel nous reviendrons également tout à l'heure, à savoir des deux oeuvres autour desquelles Freud a fait tourner tout l'approfondissement qu'il a fait, ou cru faire, du cas de Léonard de Vinci.

Ceci dit, je suppose que je n'ai pas à vous résumer la marche de ce petit opuscule. Vous savez qu'il y a d'abord une présentation rapide du cas de Léonard de Vinci, de son étrangeté. Cette étrangeté, sur laquelle nous allons nous-même revenir avec nos propres moyens, elle est certainement bien vue, et tout ce qu'a dit Freud est assurément bien axé par rapport à l'énigme du personnage. Puis Freud s'interroge sur la singulière constitution, voire une prédisposition, sur l'activité paradoxale de ce peintre, alors qu'il était tellement autre chose en même temps, disons pour l'instant ce grand peintre. Freud va recourir à

ce terme que à cette époque de sa vie, il a mis tellement en relief dans tous les développements, à savoir ce seul souvenir d'enfance que nous ayons de Léonard de Vinci, à savoir ce souvenir d'enfance qui nous est traduit.

« Il me semble avoir été destiné à m'occuper du vautour. Un de mes premiers souvenirs d'enfance est en réalité qu'étant encore au berceau, un vautour vint à moi, m'ouvrit la bouche avec sa queue, et me frappa plusieurs fois avec cette queue entre les lèvres. »

« *Voici un déconcertant souvenir d'enfance* », nous dit Freud, et il enchaîne, et c'est par cet enchaînement qu'il va nous conduire à quelque chose, que nous suivons parce que nous sommes habitués à une espèce de jeu de prestidigitation qui consiste à faire se superposer dans la dialectique, dans le raisonnement ce qui très souvent se confond dans l'expérience et dans la clinique. Ce sont pourtant là deux registres tout à fait différents, et je ne dis pas que Freud les manie d'une façon impropre, je crois au contraire qu'il les manie d'une façon géniale, c'est-à-dire qu'il va au cœur du phénomène.

Seulement, nous le suivons avec une entière paresse d'esprit, à savoir en acceptant par avance, en quelque sorte, tout ce qu'il nous dit, à savoir cette sorte de superposition, de surimposition d'une relation au sein maternel avec quelque chose qu'il nous pose tout de suite et d'emblée, à voir aussi la signification d'une véritable intrusion sexuelle, celle d'une fellation au moins imaginaire.

Ceci est donné dès le départ par Freud et c'est là-dessus que Freud va continuer à articuler sa construction pour nous mener progressivement à l'élaboration de ce qu'a de profondément énigmatique dans le cas de Léonard de Vinci son rapport avec la mère, et faire reposer là-dessus toutes les particularités, quelles qu'elles sont, de son étrange personnage - à savoir son inversion probable d'abord, d'autre part son rapport tout à fait unique et singulier avec sa propre oeuvre, faite d'une espèce d'activité toujours à la limite si on peut dire, du réalisable et de l'impossible, comme lui-même l'écrit à l'occasion - avec cette sorte de série de ruptures dans les différents départs de l'entreprise de sa vie, avec cette singularité qui l'isole au milieu de ses contemporains et fait de lui un personnage qui déjà de son vivant est un personnage de légende et un personnage supposé possesseur de toutes les qualités, de toutes les compétences, de tout ce qui est à proprement parler un génie universel. Déjà de son temps, tout ce quelque chose qui entoure Léonard de Vinci, Freud va nous le déduire de son rapport avec la mère.

Le départ, vous ai-je dit, il le prend dans ce souvenir d'enfance. Cela veut dire que ce vautour, sa queue frémissante qui vient frapper l'enfant est, nous dit-on, d'abord construit comme le souvenir-écran de quelque chose qui - et Freud d'ailleurs n'hésite pas un instant à le poser autrement que comme cela - est le reflet d'un fantasme de fellation .

Il faut tout de même bien reconnaître que pour un esprit non prévenu, il y a là au moins quelque chose qui soulève un problème, car tout ce que la

suite développera, c'est précisément l'intérêt de l'investigation freudienne de nous révéler que Léonard très probablement n'a pas eu jusqu'à un âge probablement situable entre trois et quatre ans, d'autre présence précisément que la présence maternelle, d'autres éléments sans doute à proprement parler de séduction sexuelle, que ce qu'il appelle les baisers passionnés de la mère, d'autre objet qui puisse représenter l'objet de son désir que le sein maternel, et qu'en fin de compte c'est bien sur le plan du fantasme que la révélation en tant qu'elle peut avoir ce rôle avertissant, est posée par Freud lui-même.

Tout ceci repose en somme sur un point qui n'est autre que l'identification du vautour à la mère elle-même, en tant qu'elle est justement ce personnage source de l'intrusion imaginaire dans l'occasion. Or disons le tout de suite, il est arrivé certainement dans cette affaire ce qu'on peut appeler un accident, voire une faute, mais c'est une heureuse faute. Freud n'a lu ce souvenir d'enfance, et ne s'est fondé pour son travail, que sur la citation du passage dans Herzfeld, c'est-à-dire qu'il l'a lu en allemand, et que Herzfeld a traduit par vautour ce qui n'est pas un vautour du tout.

Nous verrons que peut-être d'ailleurs, Freud aurait pu avoir un soupçon car il a fait comme d'habitude son travail avec le plus grand soin, et il aurait pu remarquer l'erreur car ces choses sont traduites avec les références aux pages des manuscrits, dans l'occasion du ***Codex Atlanticus*****,** c'est-à-dire d'un dossier de Léonard de Vinci qui est à Milan. Ceci a été traduit à peu près dans toutes les langues, il y a en français une traduction fort insuffisante, mais complète, sous le titre *Carnets de Léonard de Vinci* »[132], qui est une traduction de ce que Léonard a laissé comme notes manuscrites souvent en marge de ses dessins.

Il aurait pu voir où se situait cette référence dans les notes de Léonard de Vinci qui sont en général des notes de cinq, six, sept lignes, ou d'une demie page au maximum, mêlées à des dessins. Ceci est juste à côté d'un dessin dans un feuillet où il s'agit de l'étude répartie dans différents endroits de l'œuvre de Léonard de Vinci, du vol des oiseaux. Léonard de Vinci dit justement : « *Je semble avoir été destiné à m'occuper particulièrement* » non pas du vautour, mais justement de ce qu'il y a à côté dans le dessin, et qui est un milan.

Que le milan soit particulièrement intéressant pour l'étude du vol des oiseaux, c'est une chose qui est déjà dans Pline, à savoir que depuis toujours Pline l'ancien le considère comme quelque chose de tout à fait spécialement intéressant pour les pilotes parce que, dit-il, le mouvement de sa queue est particulièrement exemplaire pour toute espèce d'action du gouvernail. C'est de la même chose que s'occupe Léonard de Vinci.

I1 est très joli de voir à travers les auteurs, ce caractère fondamental de ce milan qui est connu, non seulement depuis l'antiquité avec Pline l'ancien, mais est reproduit à travers toutes sortes d'auteurs, certains dont j'aurai à vous parler incidemment tout à l'heure, et est venu aboutir de nos jours, m'a-t-on assuré, à l'étude sur place du mouvement de la queue du milan, par Monsieur



[132] op. cité p. 274.

Fokker à une certaine époque de l'entre deux guerres qui était en train de fomenter ces très jolies petites préparations de cette manœuvre de l'avion en piqué, véritable parodie dégoûtante - j'espère que vous êtes du même avis que moi là-dessus - du vol naturel, mais enfin il ne fallait pas attendre mieux de la perversité humaine.

Voilà donc ce milan, qui d'ailleurs n'est en lui-même que bien fait pour la provoquer. C'est un animal qui n'a rien de tout spécialement attrayant. Belon qui a fait un très bel ouvrage sur les oiseaux, et qui avait été en Egypte et dans différents autres endroits du monde pour le compte de Henri II, avait vu en Egypte certains oiseaux qu'il nous dépeint comme sordides et peu gentils. Qu'est-ce que c'est ?

Je dois dire que j'ai eu un instant l'espoir que tout allait s'arranger, à savoir que le vautour de Freud, tout milan qu'il fût, allait bien se trouver être quand même quelque chose qui avait affaire avec l'Egypte, et que le vautour égyptien ce serait cela en fin de compte. Vous voyez comme je désire toujours arranger les choses. Malheureusement il n'en est rien. En fait la situation est compliquée

Il y a des milans en Egypte, et même je peux vous dire qu'étant en train de prendre mon petit déjeuner à Louksor, j'ai eu la surprise de voir dans la partie marginale de mon champ de vision, quelque chose qui fait frou...out, et filer obliquement avec une orange qui était sur ma table. J'ai cru un instant que c'était un faucon ...Horus...le disque solaire... mais je me suis aussitôt aperçu qu'il n'en était rien. Ce n'était pas un faucon car cette bête avait été se poser au coin d'un toit, et avait posé la petit orange pour montrer que c'était simple histoire de plaisanter. On voyait fort bien que c'était une bête rousse avec un style particulier. Je me suis tout de suite assuré qu'il s'agissait d'un milan.

Vous voyez combien le milan est une bête familière, observable. C'est bien à cela que Léonard de Vinci s'est intéressé au sujet du vol des oiseaux. Mais il y a autre chose : il y a un vautour égyptien qui lui ressemble beaucoup, et c'est cela qui aurait arrangé les choses, c'est celui dont parle Belon, et qu'il appelle le sacre égyptien, et dont on parle depuis Hérodote sous le nom de Hierax. I1 y en a un grand nombre en Egypte et naturellement il est sacré, c'est-à-dire qu'Hérodote nous instruit : on ne pouvait pas le tuer sans avoir les pires ennuis dans l'Egypte antique.

Il a un intérêt car il ressemble un peu au milan et au faucon. C'est celui-là qui se trouve dans les idéogrammes égyptiens correspondre à peu près à la lettre **aleph** dont je parle dans mes discours sur les hiéroglyphes et leur fonction exemplaire pour nous. C'est du vautour, c'est-à-dire à peu près du sacre égyptien dont il s'agit.

Tout irait bien si c'était celui-là qui servait pour la déesse Mout dont vous savez que Freud parla à propos du vautour. Alors cela ne peut pas marcher, Freud s'est véritablement bien trompé, car malgré tout cet effort de solution le vautour qui sert pour la déesse Mout, c'est celui-là (celui qui était dessiné à droite sur le tableau). Il n'a pas lui une valeur phonétique comme l'autre.

Ce vautour sert d'élément déterminatif, dans ce sens qu'on l'ajoute. Ou bien il désigne par lui-même simplement la déesse Mout, dans ce cas on lui met un petit drapeau en plus, ou bien il est intégré à tout un signe qui s'écrira Mout puis le petit déterminatif, ou bien qui se contentera de le faire lui-même équivaloir à M, et qui ajoutera quand même un petit t c'est-à-dire phonétiser quand même le terme.

Voir les dessins des hiéroglyphes dans l'original

On le trouve dans plus d'une association, il s'agit en effet toujours d'une déesse mère, et dans ce cas là c'est ce vautour tout différent, un véritable **gyps,** et pas du tout cette espèce de vautour à la limite des milans et des faucons et autres animaux voisins, mais toute différente. C'est de ce véritable **gyps** dont il s'agit quand il s'agit de la déesse mère, et c'est à ce vautour que se rapporte tout ce que Freud va nous rapporter de tradition du type bestiaire, à savoir par exemple ce qui nous est rapporté dans Horapollo et qui constitue la décadence égyptienne, et dont les écrits d'ailleurs fragmentaires, mille fois transposés, recopiés et déformés, ont fait l'objet au moment de la renaissance, d'un certain nombre de recueils auxquels les graveurs de l'époque apportaient des petits emblèmes, et qui étaient censés nous donner la valeur significative d'un certain nombre d'hiéroglyphes égyptiens majeurs. Cet ouvrage devrait vous être familier à tous, parce que c'est celui auquel j'ai emprunté le dessin qui orne la revue *La Psychanalyse*. Horapollo donne la description de ce que je vois ici écrit « *l'oreille peinte signifie l'ouvrage fait ou que l'on doit faire* ».

Voir dessin dans l'original

Mais nous ne nous laisserons pas entraîner là-dessus par les mauvaises habitudes d'une époque où tout n'est pas à prendre. Et c'est dans Horapollo que Freud a pris cette référence du vautour, à la signification non seulement de la mère, mais de quelque chose de beaucoup plus intéressant, et qui lui fait faire un pas dans la dialectique, à savoir d'un oiseau animal chez qui n'existe que le sexe femelle. Ceci est une vieille bourde zoologique qui, comme beaucoup d'autres, remonte fort loin, et que l'on trouve dans l'antiquité attestée, non pas quand même chez les meilleurs

auteurs, mais qui assurément n'en est pas moins généralement reçue dans la culture médiévale. On aurait tout à fait tort de croire, et il suffit de la moindre ouverture, car les *Carnets de Léonard de Vinci* sont là pour le prouver, que l'esprit de Léonard de Vinci fit révolution dans une certaine perspective, et ne baignait pas dans les histoires médiévales.

Freud admet que parce que Léonard de Vinci avait de la lecture, il devait connaître cette histoire là. C'est bien probable, cela n'a rien d'extraordinaire car elle était très répandue, mais ce n'est pas prouvé. Et cela a d'autant moins d'intérêt à être prouvé, qu'il ne s'agit toujours pas d'un vautour. Je vous passe le fait que Saint Ambroise prenne l'histoire du vautour femelle comme étant un exemple que la nature nous montre exprès pour favoriser l'entrée dans notre comprenoire, de la conception virginale de Jésus. Freud semble admettre là sans critique, que c'est dans presque tous les pères de l'Eglise. A la vérité, je dois vous dire que je n'ai pas été contrôler cela, je sais depuis ce matin que c'est dans Saint Ambroise. A la vérité, je le savais déjà, car un certain Piero Valeriano qui a fait une collection de ces éléments légendaires de l'époque 1566, m'a paru une source particulièrement importante à consulter pour voir aussi ce que pouvait être à l'époque le milan et un certain nombre d'éléments symboliques, et signale que Saint Ambroise en a fait état. Il signale aussi Basile le grand, mais il ne signale pas tous les pères de l'Eglise, comme semble l'admettre l'auteur auquel Freud se réfère.

Le vautour n'était que femelle, de même que l'escargot n'était que mâle. C'était une tradition, et il est intéressant de mettre en rapport l'un avec l'autre, du fait que l'escargot est une bête terrestre, rampante. Tout cela a ses corrélatifs dans le vautour qui est en train, lui, de concevoir dans le ciel, offrant largement sa queue au vent, comme il y en a une très jolie image.

Où tout cela nous conduit-il ? Tout cela nous conduit à ceci qu'assurément l'histoire du vautour est une histoire qui a son intérêt comme beaucoup d'autres histoires de cette nature. A la vérité il y a des tas d'histoires de cette espèce qui fourmillent dans Léonard de Vinci, qui s'intéressait beaucoup à des sortes de fables construites sur ces histoires.

On pourrait en tirer beaucoup d'autres choses, on pourrait en tirer par exemple que le milan est un animal fort porté à l'envie, et qui maltraite ses enfants. Voyez ce qui en serait résulté si Freud était tombé là-dessus, l'interprétation différente que nous pourrions en donner de la relation avec la mère.

Pour vous montrer que de tout ceci, rien ne subsiste, et qu'il n'y a de toute cette partie de l'élaboration freudienne, rien à retenir. Ce n'est pas pour cela que je vous le raconte, je ne me donnerai pas le facile avantage de critiquer après coup une intervention géniale, et même souvent il arrive qu'avec toutes sortes de défauts, la vue du génie qui était guidée par bien d'autres choses que ces petites recherches accidentelles, était allée beaucoup plus loin que ces supports.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que tout cela nous permet de voir, de retenir ? Cela nous permet de retenir que six ans après les *Trois essais sur la sexualité*, dix ou douze ans après les premières perceptions que Freud a eues de la bi-sexualité dans la référence de tout ce que Freud a jusque là dégagé de la fonction du complexe de castration d'une part, de l'importance du phallus et du phallus imaginaire d'autre part en tant qu'il est l'objet du pénis-neid de la femme, qu'est-ce qu'introduit l'essai de Freud sur Léonard de Vinci ? II introduit, très précisément en mai 1910, l'importance qu'a la fonction mère phallique, femme phallique, non pas pour celle qui en est le sujet, mais pour l'enfant qui dépend de ce sujet. Voilà l'arête, voilà ce qui se dégage d'original de ce que nous apporte en cette occasion, Freud.

Que l'enfant soit lié à une mère qui d'autre part est quelqu'un qui est lié sur le plan imaginaire à ce phallus en tant que manque, voilà la relation que Freud introduit comme essentielle, qui se distingue absolument de tout ce que Freud a pu dire jusque là sur le rapport de la femme et du phallus. Et c'est à partir de là, c'est dans cette originalité de la structure qui est vous le voyez, celle autour de laquelle j'ai fait tourner cette année toute critique fondamentale de la relation d'objet en tant qu'elle est destinée à instituer une certaine relation stable entre les sexes, fondée sur un certain rapport symbolique, cette chose que j'ai fait tourner cette année autour de cela, que je vous ai parfaitement dégagée, du moins je pense que vous l'avez prise comme telle dans l'analyse du petit Hans, là, nous en trouvons le témoignage dans la pensée de Freud comme étant quelque chose qui à soi tout seul nous permet d'accéder au mystère de la position de Léonard de Vinci.

En d'autres termes, le fait que l'enfant en tant que confronté, isolé par la confrontation duelle avec la femme, se trouve affronté du même coup au problème du phallus en tant que manque pour son partenaire féminin, c'est-à-dire pour le partenaire maternel en l'occasion, c'est autour de cela que tout ce que Freud va construire, élucubrer autour de Léonard de Vinci tourne. C'est ce qui en fait le relief, l'originalité de cette observation qui se trouve par ailleurs, et pas par hasard, être la première oeuvre où Freud fait mention du terme de narcissisme. C'est le commencement donc de la structuration comme telle, de tout le registre de l'imaginaire dans l'œuvre freudienne.

Maintenant il nous faut nous arrêter un instant sur ce que j'appellerai le contraste, le paradoxe du personnage de Léonard de Vinci, et nous poser la question de l'autre terme, non pas nouveau, mais qui apparaît là aussi sous une insistance particulière d'un autre terme introduit par Freud, et qui est celui de la sublimation. Je veux dire que de temps en temps Freud se rapporte à un certain nombre de références à ce qu'on peut appeler les traits névrotiques de Léonard de Vinci. Je veux dire qu'il va à tout instant chercher en quelque sorte des traces d'un passage critique, d'un rapport laissé dans je ne sais quelle répétition de termes, dans des sortes de lapsus obsessionnels. Il va aussi à rapprocher ce je ne sais quoi de paradoxal dans la soif de savoir, cette *cupido sciendi* traditionnelle, pour la curiosité de Léonard il en fait presque aussi quelque chose d'obsessionnel en ce sens qu'il l'appelle une compulsion à fouiner.

On ne peut pas dire qu'il n'y ait pas là une certaine indication néanmoins toute la personnalité de Léonard de Vinci ne s'explique pas par la névrose, et il fait entrer comme une des issues essentielles de ce qui reste d'une tendance infantile exaltée, voire fixée, précisément celle qui est en cause dans le cas de Léonard, il fait intervenir, non sans l'avoir déjà introduit dans les *Trois essais sur la sexualité*, la notion de sublimation.

Vous le savez, Freud en fin de compte - mis à part que la sublimation est une tendance qui en effet va se porter sur des objets qui ne sont pas les objets primitifs, mais qui sont les objets les plus élevés de ce qui est offert à la considération humaine et inter-humaine - Freud n'a apporté à ceci que plus tard, quelque complémentation en montrant quel rôle pouvait avoir la sublimation dans l'instauration des intérêts du moi.

Depuis, ce thème de sublimation a été repris par un certain nombre d'auteurs de la communauté psychanalytique, en étant lié par eux à la notion de neutralisation et de désinstinctualisation de l'instinct. Je dois dire que c'est quelque chose de très difficile à concevoir, une délibidination de la libido, une désagressivation de l'agressivité. Voici les termes les plus aimables que nous voyons le plus couramment dans ce que Hartmann et Loewenstein écrivaient.

Tout ceci ne nous éclaire guère sur ce que peut représenter véritablement comme mécanisme, la sublimation. L'intérêt d'une observation comme celle de Léonard de Vinci telle qu'elle est articulée par Freud, c'est que nous pouvons y prendre quelques idées, tout au moins amorcer quelque chose qui peut nous permettre de poser le terme où on aurait quelque chose de plus structuré que la notion d'un instinct qui se désinstinctualise, voire d'un objet qui, comme on dit, devient plus sublime, car il semblerait que ce soit cela qui soit le **Saft** de la sublimation**.**

Léonard de Vinci a été lui-même l'objet d'une idéalisation sinon d'une sublimation qui a commencé de son vivant et qui tend à en faire une espèce de génie universel, et assurément aussi bien de précurseur étonnant de la pensée moderne pour certains, et même des critiques fort érudits comme ceux qui ont commencé - comme Freud d'ailleurs - à débroussailler le problème, comme d'autres sur d'autres plans : Duhem, par exemple, dit que Léonard de Vinci avait entrevu la loi de la chute des corps, ou même le principe de l'inertie.

Un examen un tant soit peu serré du point de vue de l'histoire des sciences, et qui peut être fait avec méthode, montre qu'il n'en est rien. Il est clair néanmoins que Léonard de Vinci a fait des trouvailles étonnantes et que ces sortes de dessins qu'il nous laisse dans l'ordre de la cinématique, de la dynamique, de la mécanique, de la balistique, souvent rendent compte de sa perception extraordinairement pertinente, très en avance sur ce qui avait été fait de son temps. Ce qui ne veut pas dire et ce qui ne nous permet aucunement de croire qu'il n'y avait pas eu sur tous ces plans, des travaux qui avaient été déjà fort avancés dans la mathématisation, spécialement par exemple de la cinématique.

Néanmoins un reste de tradition aristotélicienne, c'est-à-dire de tradition fondée sur certaines évidences de l'expérience, faisait que la conjonction n'était absolument pas faite de la formalisation mathématique assez avancée qui avait

été faite de toute une cinématique abstraite, avec ce qu'on peut appeler le domaine de l'expérience, je veux dire des corps réels et existants, de ceux qui nous paraissent livrés à cette loi de la pesanteur, et qui a tellement encombré l'esprit humain par son évidence expérientielle, qu'on a mis tout le temps que vous savez pour arriver à en donner une formulation correcte. Pensez que pour Léonard de Vinci, nous trouvons encore dans ses dessins et dans les commentaires qui les accompagnent, des insertions telles que celle-ci : qu'un corps tombe d'autant plus vite qu'il est plus lourd.

Je pense que vous en avez tous assez retenu de votre enseignement secondaire, pour savoir que c'est un théorème d'une fausseté profonde, encore que bien entendu l'expérience, comme on dit, l'expérience au niveau massif de l'expérience, semble l'imposer.

Néanmoins qu'est-ce qui donne l'originalité de ce que nous voyons dans ces dessins ? Je fais allusion là à une partie de ce qu'il nous a laissé, comme cette oeuvre d'ingénieur à proprement parler, qui a tellement étonné, intéressé, voire fasciné aussi bien les contemporains que les générations successives. Ce sont des choses très souvent extraordinairement en avance en effet sur son temps, mais qui bien entendu ne peuvent pas dépasser certaines limites qui sont encore non franchies, quant à l'utilisation, l'entrée vivante, si on peut dire, des mathématiques dans l'ordre de l'analyse des phénomènes du réel.

Autrement dit, ce qu'il nous apporte est souvent absolument admirable, je veux dire d'inventivité, de construction, de créativité, et c'est déjà bien assez de voir par exemple l'élégance avec laquelle il détermine les théorèmes qui peuvent servir de base à l'évaluation du changement progressif de l'instance d'une force attachée à un corps circum-mobile, c'est-à-dire qui peut tourner autour d'un axe. Cette force est liée à un bras, et le bras tourne. Quelle va être la variation de l'efficacité de cette force au fur et à mesure que le levier va tourner ?

Voilà des problèmes que Léonard de Vinci excellera à traduire par ce que j'appellerai une espèce de vision du champ de force que détermine, non pas tant son calcul que ses dessins. Bref l'élément intuitif, l'élément d'imagination créatrice est chez lui lié à une certaine prédominance donnée au principe de l'expérience et à la source de toutes sortes d'intuitions fulgurantes, originales, mais malgré tout partielles au niveau du bleu de l'ingénieur.

Ce n'est pas rien, car par rapport à ce qui existe dans les livres d'ingénieurs, vous avez toute la différence nous dit un critique de l'histoire des sciences comme Koyré, qu'il y a d'un dessin à un bleu d'ingénieur. Mais un bleu d'ingénieur, s'il peut manifester à lui tout seul toutes sortes d'éléments intuitifs dans le rapport de certaines quantités, certaines valeurs qui en quelque sorte s'imagent et se matérialisent dans la seule disposition des appareils, il n'est pas non plus capable de résoudre certains problèmes à des niveaux plus hauts, primaires symboliques.

Et en fin de compte par exemple, nous verrons dans Léonard de Vinci une théorie insuffisante voire fausse, du plan incliné qui ne sera assurément résolue qu'avec Galilée, et - pour employer encore un terme de Koyré - qu'avec

cette révolution que constitue pour ce qui est de la mathématisation du réel le fait qu'à partir d'un certain moment on se résout à purifier radicalement la méthode, c'est-à-dire à mettre l'expérience à l'épreuve de termes, de façons, de positions du problème qui partent carrément de l'impossible.

Entendez que c'est à partir seulement du moment où on dégage la formulation des formules soumises à l'hypothèse de toute espèce de prétendue intuition du réel, que par exemple on renonce à une évidence qui est celle-ci que ce sont les corps les plus lourds qui vont tomber les plus vite, en d'autres termes, qu'on a commencé à élaborer à partir d'un autre point de départ comme celui correct de la gravité - c'est-à-dire d'une formule qui ne peut en quelque sorte se satisfaire nulle part car on sera toujours dans des conditions d'expériences impures pour la réaliser parce qu'on part d'une formalisation symbolique pure - que l'expérience peut se réaliser d'une façon correcte, et que commence l'instauration d'une physique mathématisée dont on peut dire que des siècles entiers ont fait des efforts pour y parvenir, et n'y sont jamais parvenus avant que cette séparation du symbolique et du réel au départ, n'ait été une chose admise dans la suite des expériences et des tâtonnements, d'ailleurs véritablement passionnants à suivre, de génération en génération de chercheurs.

C'est là l'intérêt d'une histoire des sciences, qu'en somme jusque là on est resté dans cet entre-deux, dans cet incomplet, dans ce partiel, dans cet imaginatif, dans ce fulgurant qui a pu faire formuler - c'est là que je veux en venir - à Léonard de Vinci lui-même, qu'en somme son rapport était essentiellement un rapport de soumission à la nature. Si le terme nature joue un rôle si important, si essentiel encore dans l'œuvre de Léonard de Vinci, c'est à tout instant ce dont on doit saisir l'élément essentiel, absolument premier, la présence. C'est encore dans une sorte de façon de s'opposer à un autre dont il s'agit de déchiffrer les signes, de l'envers, le double, et comme si on peut dire, le co-créateur.

Tous ces termes d'ailleurs sont dans les notes de Léonard de Vinci. C'est la perspective avec laquelle il interroge cette nature, c'est pour, si on peut dire, aboutir à ce que je veux dire dans cette sorte de confusion de l'imaginaire avec une sorte d'autre qui n'est pas l'Autre radical auquel nous avons affaire et que je vous ai appris à situer, à dessiner comme étant la place, le lieu de l'inconscient, qui est cet autre qui - il est très important de voir combien Léonard de Vinci insiste pour dire qu'il n'y a pas de voix dans la nature, et il en donne des démonstrations tellement amusantes, tellement curieuses, que cela vaudrait la peine de voir à quel point cela devient pour lui quelque chose à proprement parler d'obsessionnel, de démontrer qu'il ne pouvait pas y avoir quelqu'un qui lui réponde, qui s'appelle à ce moment-là ce que tout le monde croit, un esprit qui parle quelque part dans l'air.

C'est là quelque chose de toute importance pour lui, il y insiste, et il y revient souvent, et en effet il y avait des gens pour qui c'était là une vérité quasi scandaleuse que de le proclamer. Néanmoins, la façon dont Léonard de Vinci interroge cette nature, est comme cet autre qui à la fois n'est pas un

sujet, mais dont il y a lieu de lire les raisons, et quand je dis ceci, je le dis parce que c'est dans Léonard de Vinci

« La nature est pleine d'infinies raisons qui n'ont jamais été dans l'expérience ».

Le paradoxe de cette formule, si nous faisons de Léonard de Vinci, comme on le fait bien souvent, une sorte de précurseur de l'expérimentalisme moderne, est là pour montrer justement la distance et la difficulté qu'il y a à saisir après coup - quand une certaine évolution, quand un certain dégagement dans la pensée s'est accompli - dans quoi est engagée la pensée de celui qu'on appelle généralement un précurseur.

Pour ce qui est de Léonard, sa position vis-à-vis de la nature est celle du rapport avec si vous voulez, cet autre qui n'est pas sujet, cet autre dont il s'agit pourtant de détecter l'histoire, le signe, l'articulation et la parole, dont il s'agit de saisir la puissance créatrice. Bref cet autre est ce quelque chose qui transforme le radical de l'altérité de cet Autre absolu, en quelque chose d'accessible par une certaine identification imaginaire.

C'est cet Autre que je voudrais vous voir prendre en considération dans le dessin auquel Freud se rapporte lui-même, et à propos duquel lui-même remarque comme une énigme, cette sorte de confusion des corps qui fait que la Sainte Anne se distingue mal de la Vierge. C'est tellement vrai, que si vous retournez le dessin, vous verrez le tableau du Louvre, et vous vous apercevrez que les jambes de la Sainte Anne sont du côté où étaient d'abord de la façon la plus naturelle, et avec à peu près la même position, les jambes de la Vierge, et que là où sont les jambes de la Vierge, c'était auparavant les jambes de la Sainte Anne.

Que ce soit une espèce d'être double, et se détachant l'un derrière l'autre, ceci n'est pas douteux. Que l'enfant dans le dessin de Londres, prolonge le bras de la mère à peu près comme une marionnette dans laquelle est engagé le bras de celui qui l'agite, c'est quelque chose qui n'en est pas moins saisissant. Mais à côté de cela, le fait que l'autre femme, sans qu'on sache d'ailleurs laquelle, profile à côté de l'enfant cet index levé que nous retrouvons dans toute l'œuvre de Léonard de Vinci et qui est aussi une de ses énigmes, c'est aussi quelque chose pour tout dire, où vous verrez imagée cette ambiguïté de la mère réelle et de la mère imaginaire, de l'enfant réel et du phallus caché dont je ne fais pas ici du doigt le symbole parce qu'il en reproduit grossièrement le profil, mais parce que ce doigt que l'on retrouve partout dans Léonard de Vinci, est l'indication de ce manque à être dont nous retrouvons le terme inscrit partout dans l'œuvre de Léonard.

C'est dans cette certaine prise de position du sujet par rapport à la problématique de cet autre qui est, ou bien cet Autre absolu, fermé, cet inconscient fermé, cette femme impénétrable , et derrière elle la figure de la mort qui est le dernier Autre absolu. C'est la façon dont une certaine expérience compose

avec ce terme dernier de la relation humaine, dont à l'intérieur de cela elle réintroduit toute la vie des échanges imaginaires, dont elle déplace ce dernier et radical rapport à une altérité essentielle pour la faire habiter par une relation de mirage. C'est cela qui s'appelle la sublimation, c'est cela dont à tout instant sur le plan du génie et de la création, l'œuvre de Léonard nous donne l'exemple.

Je crois que c'est cela aussi qui est exprimé dans cette sorte de singulier cryptogramme qu'est ce dessin qui n'est pas unique. Ce dessin n'est que le double d'un autre dessin fait pour un tableau que Léonard de Vinci n'a jamais fait, pour une certaine chapelle, et où il reproduisait ce thème de Sainte Anne, de la Vierge, de l'enfant et du quatrième terme dont nous avons parlé, à savoir le Saint jean qui est ailleurs l'agneau, qui est le quatrième terme dans cette composition à quatre, où nous devons retrouver très évidemment - comme chaque fois que je vous en ai parlé, et à partir du moment où cette relation à quatre s'incarne - où nous devons retrouver le thème de la mort.

Où est-il ? Naturellement il est partout, il passe de l'un à l'autre. La mort est aussi bien ce quelque chose qui laissera morte la sexualité de Léonard de Vinci, car c'est là son problème essentiel, celui autour duquel Freud a posé son interrogation. Nulle part nous ne trouvons dans la vie de Léonard de Vinci l'attestation de quelque chose qui représente un véritable lien, une véritable captivation autre qu'ambiguë, que passagère.

Mais ce n'est pas de cela en fin de compte dont son histoire donne l'impression, c'est d'une sorte de paternité de rêve. I1 a protégé, patronné quelques jeunes gens pour des décors raffinés, qui sont passés dans sa vie, plusieurs, sans pourtant qu'aucun attachement majeur n'ait vraiment marqué son style, et s'il devait y avoir quelqu'un vu, classé comme homosexuel, ce serait bien plutôt Michel-Ange.

La mort est-elle dans cette sorte de double, à savoir celui qui est là, en face de lui, et qui est si facilement remplacé par cet agneau, et au sujet duquel les contemporains, et nommément Piero da Manellara écrivait à son correspondant que Florence entière avait défilé pendant deux jours devant ce carton pour la préparation d'une oeuvre pour le maître-autel de l'Annonciata à Florence, et que Léonard n'a jamais faite ? Mais chacun se penchait sur le sens de cette scène à quatre où nous voyons l'enfant retenu par la mère au moment où il va chevaucher cet agneau. Tour le monde comprend le signe de ce drame, de sa passion, de sa future destinée, cependant que la Sainte Anne qui domine tout retient la mère pour qu'elle ne l'écarte pas de son propre destin.

C'est là aussi du côté de ce quelque chose qui est son destin et son sacrifice, que peut se situer le terme, et aussi bien la mort essentiellement, de son rapport avec sa mère. Mais c'est de sa séparation avec elle que Freud fait partir toute la dramatisation qui a suivi dans la vie de Léonard de Vinci, et aussi bien ce personnage dernier, le plus énigmatique de tous, la Sainte Anne restaurée, instituée dans ce rapport purement féminin, purement maternel, cet Autre avec un grand A qui est nécessaire à donner tout son équilibre à la scène, et qui bien entendu, contrairement à ce que dit Monsieur Kris, est bien loin d'être une invention de Léonard. Même Freud n'a pas cru un seul instant que le

thème Anne, la Vierge, l'enfant avec le quart personnage qui est introduit ici, fût une invention exclusive de Léonard de Vinci.

Sans aucun doute le quart personnage pose un problème dans l'histoire des motifs religieux qui est assez spécifique de Léonard de Vinci, mais pour le fait de la représentation ensemble de la Sainte Anne, de la Vierge et de l'enfant, il suffit d'avoir la moindre notion historiquement de ce qui s'est passé à cette époque, il suffit d'avoir lu un petit peu n'importe quelle histoire pour savoir que c'est précisément dans ces années entre 1485 et 1510 que le culte de Sainte Anne a été promu dans la chrétienté, comme un degré d'élévation lié à toute la critique dogmatique autour de l'Immaculée Conception de la Vierge, qui en a fait à proprement parler à ce moment là l'issue d'un thème de la spiritualité et de bien autre chose que de la spiritualité, puisque c'était l'époque de la campagne des indulgences et du déferlement sur l'Allemagne de toutes sortes de petits prospectus où étaient effectivement représentés Anne, la Vierge et l'enfant, et moyennant l'achat de quoi on avait quelques dix mille, voire vingt mille années d'indulgence pour l'autre monde.

Ce n'est pas un thème qu'a inventé Léonard de Vinci, ni non plus dont Freud ait imputé l'invention à Léonard de Vinci. Il n'y a que Monsieur Ernst Kris pour dire que Léonard a été le seul à représenter pareil trio, alors qu'il aurait suffit d'ouvrir Freud pour voir simplement le thème de ce tableau représenté dans Freud avec le titre : **Anna Selbstdritt,** c'est-à-dire : Anna soi troisième, la trinité. C'est la même chose en italien : Anna soi trois, **Anna Metterza.**

Cette fonction de la trinité d'Anna est dans le fait qu'à un moment sans aucun doute critique - et s'il ne s'agit pas pour nous de repenser, nous ne pouvons pas nous laisser entraîner souvent par les critiques historiques de la dévotion chrétienne - nous retrouvons si je puis dire, la constance d'une sur-trinité qui prend ici toute sa valeur de trouver dans Léonard de Vinci son incarnation psychologique. Je veux dire par là que si Léonard assurément a été un homme placé dans une position profondément atypique, dissymétrique quant à sa maturation sexuelle, et que cette dissymétrie est comme la rencontre chez lui d'une sublimation parvenue à des degrés d'activité et de réalisation exceptionnelles, assurément rien dans l'élaboration d'un oeuvre cent fois recommencée et véritablement obsessionnelle, dans son oeuvre rien n'a pu se structurer sans que quelque chose reproduise ce rapport du moi à l'autre, et la nécessité du grand Autre qui est inscrit dans le schéma qui est celui au moyen duquel je vous prie quelquefois de vous repérer par rapport à ces problèmes.

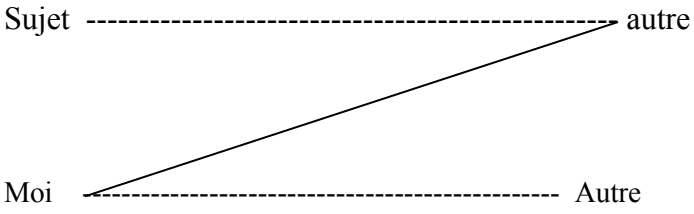
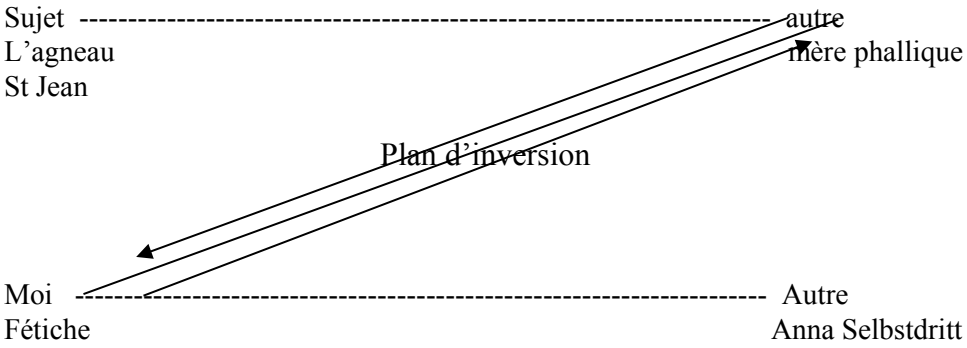


Schéma indiqué ainsi sur une des versions du texte :




Mais ici que devons-nous penser, si je puis dire, de l'atypie réalisée par l'engagement de cet être spécialement dramatique dans les voies de l'imaginaire ? Qu'assurément il ne puise en quelque sorte cette habileté de ses créations essentielles que dans cette scène trinitaire qui est la même que celle que nous avions retrouvée à la fin de l'observation du petit Hans, c'est une chose, mais d'autre part ceci ne nous permet-il pas de nous éclairer sur une perturbation corrélative de sa propre position de sujet ?

Je vous indique ceci : l'inversion de Léonard de Vinci, si tant est qu'on puisse parler de son inversion, est quelque chose qui pour nous, est loin de pouvoir seulement se réduire au paradoxe, voir à l'anomalie de certains grands ses relations affectives, et c'est quelque chose qui nous apparaît singulièrement marqué d'une espèce d'inhibition singulière chez cet homme doué de tous les dons, et assurément a-t-on peut-être un peu trop dit qu'il n'y avait nulle part dans Léonard de Vinci de thème érotique.

C'est peut-être aller un peu loin.

I1 est vrai qu'au temps de Freud on n'avait pas découvert le thème de la Léda, c'est-à-dire une fort belle femme et un cygne qui se conjoint à elle quasiment en un mouvement d'ondulation non moins délicat que ses formes.

Il serait évidemment assez frappant de nous apercevoir que c'est là encore l'oiseau qui représente le thème masculin, et assurément un fantasme imaginaire. Mais laissons.

Il y a quelque chose que je dois dire, si nous nous en tenons à l'expérience que nous pouvons avoir de Léonard, que nous ne pouvons pas éliminer : ce sont ses manuscrits. Je ne sais pas s'il vous est jamais arrivé d'en feuilleter un volume de reproduction. Cela fait quand même un certain effet quand vous voyez toutes les notes d'un Monsieur être en écriture en miroir, quand vous lisez ensuite ces notes, et quand vous le voyez se parler tout le temps à lui-même, en s'appelant soi-même : « *Tu feras cela ; tu demanderas à Jean de Paris le secret de la peinture sèche* », ou : « *Tu iras chercher deux pincées de lavande ou de romarin au magasin du coin* », car ce sont des choses de cet ordre, tout est mêlé. C'est là quelque chose qui finit aussi par impressionner et par saisir.

Pour tout dire, dans cette relation d'identification du moi à l'autre qui paraît si essentielle comme instaurée pour comprendre comment se constituent les identifications à partir desquelles progresse le moi du sujet, il semble venir à l'idée qu'à mesure et corrélativement à toute sublimation, c'est-à-dire à ce processus, si je puis dire, de désubjectivation, de naturalisation de l'autre qui en constituerait le phénomène essentiel dans la mesure même d'une plus ou moins grande totalité ou perfection - de cette sublimation, quelque chose se produirait toujours au niveau de l'imaginaire qui serait sous une forme plus ou moins accentuée, cette inversion des rapports du moi et de l'autre, qui ferait que dans un cas comme celui de Léonard de Vinci, nous aurions vraiment quelqu'un, si je puis dire, s'adressant et se commentant à lui-même à partir de son autre imaginaire, et que vraiment il faudrait que nous prenions son écriture en miroir comme purement et simplement le fait de sa propre position vis-à-vis de lui-même, de cette sorte d'aliénation radicale qui est celle sur laquelle j'avais également laissé posée la question de la jalousie du petit Hans dans mon dernier séminaire, et par laquelle je poserai assurément la question : si nous ne pouvons pas concevoir que corrélativement à toute une direction d'un processus que nous appellerons sublimation, que nous appellerons psychologisation, que nous appellerons aliénation, que nous appellerons moïsation, la dimension par laquelle l'être s'oublie lui-même comme objet imaginaire de l'Autre, c'est à-dire quelque chose qui nous rende compte d'une possibilité fondamentale essentielle d'oubli dans le moi imaginaire.

361

Seminaire 4


1. Leçon du 21 novembre 1956 page 1
2. Leçon du 28 novembre 1956 page 14
3. Leçon du 5 décembre 1956 page 27
4. Leçon du 12 décembre 1956 page 42
5. Leçon du 19 décembre 1956 page 57
6. Leçon du 9 janvier 1957 page 71
7. Leçon du 16 janvier 1957 page 85
8. Leçon du 23 janvier 1957 page 102
9. Leçon du 30 janvier 1957 page 117
10. Leçon du 6 février 1957 page 128
11. Leçon du 27 février 1957 page 141
12. Leçon du 6 mars 1957 page 156
13. Leçon du 13 mars 1957 page 171
14. Leçon du 20 mars 1957 page 185
15. Leçon du 27 mars 1957 page 200
16. Leçon du 3 avril 1957 page 218
17. Leçon du 10 avril 1957 page 233
18. Leçon du 8 mai 1957 page 248
19. Leçon du 15 mai 1957 page 260
20. Leçon du 22 mai 1957 page 274
21. Leçon du 5 juin 1957 page 288
22. Leçon du 19 juin 1957 page 305
23. Leçon du 26 juin 1957 page 321
24.Leçon du 3 juillet 1957 page 340